

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA

TRADITION SALÉSIENNE AU XVII^e SIÈCLE

PAR

ERNESTINE LECOUTURIER

*

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA VISITATION

APRÈS LA MORT DE SAINTE CHANTAL

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY

3, RUE GARANCIÈRE, 3

1933

Tous droits réservés.

Thèse Caen
1933.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA

TRADITION SALÉSIENNE AU XVII^e SIÈCLE

*

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY ET LA VISITATION

APRÈS LA MORT DE SAINTE CHANTAL

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA

TRADITION SALÉSIENNE AU XVII^e SIÈCLE

PAR

ERNESTINE LECOUTURIER

*

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA VISITATION

APRÈS LA MORT DE SAINTE CHANTAL

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY

3, RUE GARANCIÈRE, 3

1933

Tous droits réservés.

* 35596



A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE MON ONCLE

LE PÈRE ADOLPHE LENVOISÉ

*Ancien directeur du Collège oratorien de Saint-Lô
et Supérieur des Missionnaires diocésains de Saint-James.*

AVANT - PROPOS

Le nom de Françoise-Madeleine de Chaugy est connu de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des origines de la Visitation. Ils ont lu ses délicieux *Mémoires* et ses biographies des premières visitandines. Ceux-là mêmes qui ne connaissent pas ses œuvres ont rencontré son nom sous la plume de tous les historiens de sainte Jeanne de Chantal et de ses premières compagnes dont on ne saurait parler sans emprunter à cette gracieuse annaliste.

Mais que savent de la mère de Chaugy ceux qui la lisent, la citent, voire ceux qui publient ses ouvrages? Rien ou presque rien. Quelques vagues généralités, et qui ne vont pas toujours sans erreurs, c'est ce que nous offrent tour à tour l'abbé Boulangé, dans la Préface de son édition des *Mémoires*, Louis Veuillot, dans celle des *Vies des premières Mères*, Mgr Bougaud et, plus récemment, le vicomte du Jeu, dans leur histoire de sainte Jeanne de Chantal.

Où donc auraient-ils puisé, d'ailleurs, pour s'instruire davantage? Une sorte de mystère plane sur Françoise de Chaugy, d'autant plus inexplicable a priori que les visitandines, dans les préfaces ou les notes de leurs éditions, parlent avec la plus profonde vénération de cette religieuse qu'elles considèrent comme l'une des plus éminentes de leur Ordre. Et pourtant, c'est en vain que l'on chercherait sa biographie dans les annales de *l'Année sainte*, si riches de tant de notices sur les Mères et Sœurs de la Visitation.

Quelle peut bien être la raison de ce silence? Le lecteur l'apprendra par la suite. Disons seulement que des circonstances plus fortes que leur affectueuse vénération empêchèrent les Filles de Sainte-Marie, après le décès de la mère Françoise-Madeleine, de rendre justice à ses mérites et de raconter les

épreuves qui avaient si étrangement récompensé ses longs travaux. Trop de personnes intéressées vivaient encore, et qu'il eût fallu mettre en cause. Ce fut donc une simple notice circulaire, muette sur le chapitre de ces épreuves, qui apprit aux monastères de la Visitation, selon l'usage, la perte que l'Ordre venait de faire à Turin en la personne de Françoise-Madeleine de Chaugy.

La crainte scrupuleuse de porter atteinte à des réputations que le temps et la tradition semblaient avoir consacrées retint longtemps encore la plume des visitandines.

Pourtant, en 1839, un ecclésiastique, d'accord avec la Visitation, fit paraître une Vie de la mère de Chaugy, rédigée d'après des mémoires manuscrits conservés dans diverses maisons de l'Ordre.

Ce livre pieux et terne qui, avant tout, voulait être édifiant, avait cependant le mérite, en dépit d'énormes lacunes et de beaucoup d'erreurs, de retracer avec quelque suite les grandes lignes de la vie de Françoise de Chaugy, de ses travaux et de ses épreuves. Mais, outre que l'auteur semblait ignorer les vraies causes de ses disgrâces, il s'appliquait encore à voiler discrètement la vérité, restant volontairement dans l'imprécision, excitant notre curiosité sans jamais la satisfaire et soutenant cette étonnante gageure de raconter les épreuves d'une persécutée qui n'aurait point eu de persécuteurs.

Précaution inutile autant qu'inexplicable, puisque, dans le même ouvrage, l'auteur donnait en appendice une circulaire très explicite de la mère de Chaugy et que, l'année précédente, il avait publié un volume de ses lettres ayant trait pour la plupart à la période restée jusque-là mystérieuse de sa vie. Si ces lettres ne faisaient pas encore la pleine lumière, elles ne permettaient plus au lecteur de se contenter de demi-vérités.

À la *Notice-circulaire* de Turin, à la *Vie de la mère de Chaugy* et à ses *Lettres*, si j'ajoute les *Remarques de M^{me} de Toulonjon* sur cette religieuse, soit quelques pages, publiées par la comtesse de Menthon dans son livre sur les deux filles de sainte Chantal, j'aurai clos la liste des ouvrages ayant trait directement à l'héroïne dont je me propose de raconter l'histoire.

C'est donc un travail absolument neuf que j'apporte aujourd'hui. Pour le composer, j'ai puisé, dans des Archives publiques et privées, à des sources inédites dont on trouvera l'énumération

dans la bibliographie ci-après. Elles m'ont livré une vaste correspondance et des pièces du plus haut intérêt. A la lumière de ces documents, j'ai pu reconstituer la trame d'une vie dont la richesse inattendue m'a entraînée beaucoup plus loin que je ne l'avais escompté lorsque j'abordai ce sujet où, dans ma pensée, l'étude de l'œuvre littéraire de la mère de Chaugy devait tenir la place principale. Aussi ai-je dû me décider à faire de cette étude un volume distinct, tant pour ne pas grossir démesurément la biographie que pour n'en pas ralentir l'intérêt.

A mesure que les documents se sont accumulés, puis organisés sous mes yeux, le rôle et l'influence de la mère de Chaugy m'ont paru revêtir une nouvelle ampleur : cette éminente religieuse n'est plus seulement l'aimable annaliste de l'âge d'or de la Visitation ; après la mort de François de Sales et de Jeanne de Chantal, elle apparaît comme la dépositaire de leur œuvre, la gardienne de leurs traditions, l'agent de diffusion de leur pensée, la propagandiste de leur culte et la victime de son dévouement à leur cause. A ce titre, Françoise-Madeleine de Chaugy a sa place toute marquée dans l'histoire du sentiment religieux au XVII^e siècle.

Au moment où j'achève ce travail, ma pensée se retourne vers tous ceux qui, à des titres divers, m'ont aidée à le conduire à bien.

Qu'il me soit permis d'exprimer ma reconnaissance à MM. Ulysse Rouchon, ex-archiviste du Puy-de-Dôme ; Faure, archiviste du Rhône ; Avezou, archiviste de la Haute-Savoie, qui ont facilité mes recherches avec la plus aimable courtoisie.

J'adresse un remerciement tout spécial aux visitandines de Caen qui, pendant plusieurs années, ont mis si largement à ma disposition les précieux livres de leur bibliothèque ; aux visitandines d'Annecy qui m'ont fait la très grande faveur de m'entr'ouvrir leurs archives et à celles de Turin qui m'ont communiqué les leurs avec la plus charmante complaisance.

M. l'abbé Roux, aumônier des Auxiliatrices de Pontoise, qui prépare une thèse sur Mgr de Maupas du Tour, a eu la générosité de me faire bénéficier de quelques-unes de ses richesses documentaires. Qu'il en soit ici remercié.

J'ai trouvé dans la ville d'Annecy un accueil tout salésien auprès de M. le chanoine Cuttaz, directeur du grand séminaire, dont il m'a permis de dépouiller à loisir les anciens dossiers ;

auprès de M. Joseph Sérand, secrétaire de l'Académie florimontane, qui m'en a ouvert aimablement la bibliothèque et les archives; enfin près de M. le chanoine Gavard, président de l'Académie salésienne, dont l'érudition touchant l'histoire religieuse de la Savoie est connue de tous.

Pour les questions d'ordre canonique qui se posaient dans cette histoire, mon inexpérience a trouvé de judicieux conseils auprès de Mgr Boudinhon, recteur de Saint-Louis des Français à Rome, qui a daigné s'intéresser à mon travail avec une condescendance et une bonté dont je reste confuse autant que reconnaissante.

Ce sont les mêmes sentiments que j'éprouve à l'égard de M. l'abbé Henri Brémond. Comme rien, à ses yeux, n'est petit de ce qui peut enrichir l'histoire du sentiment religieux, il a suivi la genèse de cet ouvrage avec un intérêt, une bienveillance et une sympathie qui ont été pour moi le plus précieux des encouragements, outre que ses suggestions toujours si neuves et si riches de pensée m'ont été souvent des traits de lumière.

Enfin, du plus profond de mon cœur, j'exprime ici ma gratitude à M. l'abbé Heurtevent, aumônier de la Visitation de Caen, anciennement aumônier de l'Institut Notre-Dame à Vire. Je n'exagérerai guère en affirmant que je lui dois presque tout, puisque j'ai reçu de lui, avec l'initiation à la méthode historique, une aide active dans la collation de mes documents et, par-dessus tout, le soutien moral grâce auquel j'ai pu, sans découragement, mener à bien ce travail au milieu des responsabilités et des soucis de la direction d'un Collège de jeunes filles.

Institut Notre-Dame.

Vire, 22 février 1932.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

I. — ARCHIVES PUBLIQUES

a) France:

Archives nationales. — Minutes d'arrêts du Conseil du roi. Année 1669; E, 1751.

Archives du ministère des Affaires étrangères. — Fonds Rome, Vol. 142 à 173.

Archives départementales de l'Allier. — Collection des Gozis, 3090.

Archives départ. de la Côte-d'Or. — Série E, 1360. Série G, 1204.

Archives départ. de la Drôme. — Série H. Visitation de Crest.

Archives départ. de la Haute-Savoie. — 1-G 189, 190, 204, 211, 596. Institutions et actes divers, 1-G 58. Série E, 538, 542, 395.

Archives municipales d'Annecy. — G G. 5.

Archives départ. d'Ille-et-Vilaine. — Série H,

2 H 3,	2 H 3,	2 H 3,	2 H 3.
104	105	106	95

Archives départ. du Puy-de-Dôme. — Série H: Visitation de Montferrand; Visitation de Riom. — Fonds de l'évêché: Procédure contre la mère de Chaugy.

Archives départ. du Rhône. — Série H: Visitation de Bellecour; Visitation de Condrieu; Fonds des Minimes, liasse A E.

Archives départ. de la Savoie. — Arch. du Sénat de Savoie: Lettres de Charles-Emmanuel II, 1656-1675.

Archives départ. de Vaucluse. — Série H: Visitation de Saint-Georges (Avignon); Visitation de Carpentras.

b) Italie:

Archives d'Etat de Turin. — Lettere di particolari. Lettere di Vescovi: Geneva, Tarentasia, Evreux. Registri lettere della Corte, 1659-1665.

c) Etat du Vatican :

- Archives vaticanes. — Lettère di particolari, vol. 13, 17 et 30 à 46.
 Lettère di Vescovi, vol. 23, 49.
 Vescovi oltramontani, 36.
 Epistolæ ad Principes, 55, 60, 66, 67.
 Consistoriale, 139.
 Nunziatura Savoia, 81.
- Archives de la sacrée Congrégation des Rites. — Procès de Canonisation de saint François de Sales. G, 106 à 111, et G, 121.
- Archives de la Congrégation des Evêques et Réguliers. — Dossier de lettres demandant la béatification ou la canonisation de saint François de Sales.
- Bibliothèque vaticane. — Fondo Chigi: Registro di lettere volgari a diversi dal 1639 al 1644; B, II, 29, Summarium, p. 16.
 Fondo Chisianæ: Lettere volgari scritte a diversi dal 1651 al 1652. A I, 8.

II. — ARCHIVES PRIVÉES

- Archives du monastère de la Visitation d'Annecy.
- Archives du grand séminaire d'Annecy. — Carton 1623-1660.
- Archives de l'Académie florimontane. — Série B, sous-série H, 930; sous-série G, 746.
- Archives du monastère de la Visitation de Turin.
- Archives du monastère de la Visitation de Caen.
- Archives du monastère de la Visitation de Toulouse (Pièces communiquées par M. l'abbé Roux).

III. — MANUSCRITS DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

- Bibliothèque mazarine. — Histoire chronologique des fondations de tout l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, 11 volumes manuscrits. Nos 2430 à 2440.
- Bibliothèque nationale. — Sur la famille de Chaugy: ms. 22241; Pièces originales, 714; Cabinet d'Hozier, 90; Nouveau d'Hozier, 94; Dossiers bleus, 178; Carrés d'Hozier, 179.
 Sur la famille de Toulonjon: Pièces originales, 2858; Cabinet d'Hozier, 319; Dossiers bleus, 638; N. A. fr. 67 et 68.
 Mss. 20636 et 20637: Recueils de pièces concernant Henri de Maupas du Tour.
- Bibliothèque d'Avignon. — Recueils manuscrits concernant la Visitation et la canonisation de saint François de Sales: 1876, 1886, 2138 et 426.

IMPRIMÉS

A. — OUVRAGES RELATIFS A SAINT FRANÇOIS DE SALES
 A SAINTE JEANNE DE CHANTAL, A LA MÈRE DE CHAUGY ET A LA VISITATION

Nous n'avons pas la prétention d'établir ici la bibliographie de ce vaste sujet; nous citerons seulement les ouvrages dont nous avons directement tiré parti.

Annales de la dévotion à saint François de Sales et à sainte Jeanne de Chantal. Extrait de la Revue du diocèse d'Annecy, 1909-1911. Annecy, Abry, 1911.

- Année sainte des religieuses de la Visitation Sainte-Marie. T. 1^{er}. Annecy, Humbert Fontaine, 1689.
- Année sainte des religieuses de la Visitation Sainte-Marie. 12 vol. Annecy, Burdet, 1867-1871.
- Année sainte de sentences tirées de tous les écrits de saint François de Sales en faveur de la confrérie de ce même saint établie à Saint-Jean-en-Grève. Paris, 1671.
- BAUDRY (Abbé DE). — Histoire de la canonisation de saint François de Sales au tome 1^{er} des Œuvres complètes du saint, éditées par Migne, 1861.
- BERLIET (Julie). — Les amis oubliés de Port-Royal. Paris, 1921.
- BOTINIO (Prosper). — Le panégyrique du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales, prononcé au Consistoire en présence de Sa Sainteté, 5 juillet 1660. Lyon, 1660. En tête de cet imprimé : lettre-préface de la mère de Chaugy.
- BOUGAUD (Mgr). — Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation. 2 vol., 7^e édition. Poussielgue, 1870.
- BUFFIER. — La vie du comte Louis de Sales. Paris, 1708.
- CAMUS (J.-P.). — L'Esprit du Bienheureux François de Sales, évêque de Genève, représenté en plusieurs de ses actions et paroles remarquables, recueillies de quelques sermons, exhortations, conférences, livres et lettres de Mgr J.-P. Camus, évêque de Belley. Paris, 1641.
- CHANTAL (sainte Jeanne-Françoise Frémyot DE), sa vie et ses œuvres, 8 vol. Paris, Plon, 1874 à 1879. Edition publiée par la Visitation d'Annecy. — Tome I, Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, par la mère Françoise-Madeleine de Chaugy. — Tomes II et III, Œuvres diverses. — Tomes IV, V, VI, VII, VIII, Lettres.
- CHAUGY (Françoise-Madeleine DE). — Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal. Paris, Plon, 1893. Edition publiée par la Visitation d'Annecy.
- Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, recueillis par la mère F.-M. de Chaugy, publiés par l'abbé Boulangé. Paris, Debécourt, 1842.
 - Les Vies de quatre des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à N. S. P. le Pape Alexandre VII. Annecy, Jacques Clerc, 1659.
 - Les Vies de quatre des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie... Nouvelle édition conforme à celle de 1659, enrichie d'extraits inédits des manuscrits primitifs, publiée par la Visitation d'Annecy. Paris, Poussielgue, 1892.
 - Les Vies de sept religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à M^{me} la Princesse Chisi. Annecy, Jacques Clerc, 1659.
 - Les Vies de huit vénérables veuves, religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à M^{me} la marquise de Tasson. Annecy, Jacques Clerc, 1659.
 - Les Vies de neuf religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à M^{me} la princesse Chigi-Farnèse. Annecy, Jacques Clerc, 1659.

- Les Vies de plusieurs supérieures de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, revues et corrigées par un Père de la Compagnie de Jésus. Anneci, Humbert Fontaine, 1693.
 - Vies des premières religieuses de la Visitation Sainte-Marie, par la mère F.-M. de Chaugy, éd. revue, corrigée et augmentée d'une Notice par Louis Veuillot, 2 vol. Le Mans, Julien, Lanier et C^{ie}, 1852.
 - Lettres de la vénérable mère F.-M. de Chaugy, religieuse de la Visitation, suivies des lettres et réponses de quelques personnages illustres. Orange, Jules Escoffier, 1838.
 - Lettre de la Supérieure d'Annecy, 1661 (Bibl. mazarine).
 - Abrégé de la Vie de saint François de Sales par la sœur Madeleine de Chaugy. 6^e éd. mise en style moderne par l'abbé de Baudry. Lyon, Périsse, 1843.
 - Méditations tirées des offices de l'Eglise et des écrits de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, instituteur des religieuses de la Visitation Sainte-Marie, par une supérieure du même Ordre. 3 vol. Valence, Louys Robert, 1675.
 - Statuts, office et litanies pour la Confrérie de saint François de Sales érigée par ordre apostolique et licence des supérieurs en l'Eglise des religieuses de la Visitation Sainte-Marie de Crest, diocèse de Die, avec l'abrégé de la vie du saint selon l'ordre chronologique, réduit en sujets d'entretiens spirituels suivant les évangiles de tous les dimanches de l'année, composé par une supérieure de la Visitation Sainte-Marie. Valence, Pierre Verdier, 1673.
- Lettre-circulaire sur les vertus de feu la mère Françoise-Madeleine de Chaugy, dédiée à Madame Royale, Marie-Jeanne Baptiste, duchesse de Savoie. Turin, Barthélémy Zappate, 1682.
- Lettres-circulaires des religieuses de la Visitation Sainte-Marie. (Une collection importante de ces lettres se trouve à la bibliothèque nationale.)
- La canonisation de saint François de Sales, évêque de Genève, à Rome. Lyon, Jacques Ollivier, 1669.
- Les cérémonies et réjouissances faites en la ville d'Annecy sur la solennité de la béatification et l'élévation du corps sacré du bienheureux François de Sales, le 30 avril 1662. Annecy, Delachenal.
- CIBAUD (Abbé). — Histoire du monastère de la Visitation de Montferand. Clermont-Ferrand, Bellet, 1876.
- Costumier et directoire pour les sœurs religieuses de la Visitation Sainte-Marie. Paris, 1667.
- DELORME. — Saint François de Sales peint par les dames de la Visitation, ses contemporaines, suivi de l'Année de saint François de Sales ou un fait de la vie de ce saint évêque offert au lecteur pour chaque jour du mois par les dames de la Visitation, édité par Delorme, Lyon, Pelagaud et Lesne, 1840.
- DOUAIS (Mgr). — La Visitation de Toulouse. Paris, Poussielgue, 1905.
- DUCIS. — Le cardinal Chigi au tombeau de saint François de Sales, Revue savoisiennne, janvier 1876.
- EVERAT. — La Visitation Sainte-Marie de Riom et Jeanne-Charlotte de Bréhard. Riom, Ulysse Juvet, 1901.
- FICHET (P. Alexandre). — Les saintes reliques de l'Erothée... ou la sainte vie de mère J.-Fr. de Frémyot, baronne de Chantal, excellent original de sainteté et vrai pourtrait de l'épouse de Jésus. Paris, 1643.

GAZIER (Augustin). — Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld. Paris, Champion, 1915.

GONTHIER (abbé J.-F.). — Fêtes de la béatification de saint François de Sales en 1662. Revue savoissienne, janvier 1896.

Histoire généalogique de la maison de Rabutin. Dijon, 1866.

HAMON. — Vie de saint François de Sales, revue par Gonthier et Letourneau. Paris, Gabalda, 1922.

HAUTEVILLE (Nicolas DE). — La maison naturelle, historique et chronologique de saint François de Sales. Paris, Jacquard, 1669.

— Histoire de la très ancienne et illustre maison de saint François de Sales. Paris, Josse, 1669.

— Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur du bienheureux François de Sales. Lyon, Claude Prost, 1661.

— Octave de saint François de Sales... où les plus beaux traits de la vie et des actions de ce saint évêque sont ordonnés en forme de panégyrique avec plusieurs remarques tirées des manuscrits du saint et des mémoires de sa canonisation qui jusques ici n'ont point vu le jour. Paris, Frédéric Léonard, 1668.

— La théologie angélique ou la parfaite idée de l'homme sage. Paris, Prost, 1661. 3 vol.

JEU (vicomte E. DU). — Madame de Chantal, sa vie dans le monde, sa vie religieuse. Paris, Perrin, 1928.

MAUPAS DU TOUR (Mgr DE). — Vie de la vénérable Mère. Jeanne-Françoise Frémyot, fondatrice, première mère et religieuse de la Visitation Sainte-Marie. Paris, Siméon Puget, 1644.

— La vie du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales, évêque et prince de Genève, fondateur des religieuses de la Visitation Sainte-Marie. Paris, Jacques Langlois, 1657.

MENESTRIER (Claude). — Le nouvel astre du ciel de l'Eglise. Dessin de l'appareil dressé dans le premier monastère de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy à l'occasion de la première solennité faite pour la canonisation de saint François de Sales... depuis le 9 mai de l'année 1666 jusques au seizième du même mois. Grenoble, R. Philippe, 1666.

— Projet de l'histoire de l'Ordre de la Visitation présenté aux religieuses de cet Ordre. Annecy, 1701.

MENTHON (Comtesse DE). — Les deux filles de sainte Chantal, 7^e éd. Monast. de la Visit. d'Annecy, 1913.

MERCIER (J.). — Quelques documents inédits au sujet de la béatification de saint François de Sales. Annecy, 1877.

Notice sur l'église du premier monastère de la Visitation d'Annecy. Annecy, Niérat, 1895.

Pouvoir de saint François de Sales. Miracles et guérisons opérés par le saint évêque, tirés du procès de sa canonisation et de pièces authentiques. 2^{me} éd., revue sur les pièces originales. Bourg, Imp. Centrale, Dureuil, 1911.

PROVANE (Marie-Gertrude-Elisabeth DE). — Le charme du divin amour ou la vie de l'humble sœur Jeanne-Bénigne Gojos, religieuse de la Visitation Sainte-Marie du monastère de Turin. Besançon, Paul Jacquin, 1901.

REBORD (C.-M.). — La maison de la Galerie. Annecy, Abry, 1911.

- A la recherche d'un sanctuaire salésien. Annecy, Imp. commerciale, 1922.
- La cathédrale de saint François de Sales. Annecy, Imp. commerciale, 1923.
- Le grand séminaire d'Annecy. Annecy, Imp. commerciale, 1924.

Règles de S. Augustin et Constitutions pour les sœurs religieuses de la Visitation. Paris, 1652.

Relation des cérémonies qui se sont faites à la feste de la canonisation de saint François de Sales à Notre-Dame et à Saint-Jean-en-Grève, mais principalement en l'église des religieuses de la Visitation Sainte-Marie... rue Saint-Antoine, depuis le quatrième jusqu'à l'onzième février de l'an 1666, par le R. P. C. M. R. D. S. A. Paris, Muguet, 1667.

Responses de nostre très honorée et digne mère Jeanne-Françoise Frémyot sur les Règles, Constitutions et Coustumier de nostre Ordre de la Visitation Sainte-Marie, enrichies en cette seconde édition d'une table... avec des notes, (publiées par Marie-Jacqueline Favre). Paris, 1655.

SALES (Les Œuvres du bienheureux François de), revues et corrigées sur les premiers et plus fidèles exemplaires, enrichies nouvellement de plusieurs emblèmes et figures symboliques, des citations de l'Écriture sainte et d'annotations en marge, avec un abrégé de sa vie. Paris, Sébastien Huré, 1652. (Cet abrégé est l'œuvre de Françoise-Madeleine de Chaugy.)

SALES (Saint François de). — Œuvres complètes. Ed. publiée par les soins des religieuses de la Visitation d'Annecy. Annecy, Niérat, 25 volumes parus de 1892 à 1931.

SALES (Charles-Auguste de). — Histoire de la vie et des faits du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève, composée premièrement en latin par son neveu Charles-Auguste de Sales... et mise en français par le même auteur. Lyon, 1634.

- Oraison funèbre sur la sainte vie de la bienheureuse mère de Chantal, prononcée en trois jours à l'église de son premier monastère à Nécy, en Savoie, proche de son tombeau, par Mgr l'illustrissime et révérendissime Charles-Auguste de Sales... Nécy, André Leyat, 1646.
- La vie de la mère Marie-Aimée de Blonay. Paris, 1655.
- Le Pourpris historique de la maison de Sales de Thorenc-en-Genevois. Annecy, Jacques Clere, 1659.
- Les honneurs funèbres rendus à la mémoire du prince Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, avec la harangue. Annecy, 1660.

SERMAND (Abbé J.-F.). — La Vie de la mère F.-M. de Chaugy, religieuse de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy, secrétaire de sainte Chantal, rédigée d'après les Mémoires manuscrits conservés dans diverses maisons de cet Institut. Orange, Jules Escoffier, 1839.

STROWSKI (Fortunat). — Saint François de Sales. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle. Paris, Plon, 1898.

Vie de la mère Louise-Eugénie de Fontaine, par une dame de qualité. Paris, 1696.

B. — AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

- ANGÉLIQUE DE SAINT-JEAN ARNAULD. — Relations sur la Vie de la révérende Mère Angélique de Sainte-Madeleine Arnauld... et sur la réforme des abbayes de Port-Royal, Maubuisson et autres, faite par cette sainte abbesse. 1737.
- ARBAUMONT (D'). — Essai historique sur la Sainte Chapelle de Dijon. Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, tome VI.
- BEAUNIER (André). — La jeunesse de M^{me} de Lafayette. Paris. Flammarion, 1921.
- BESSON. — Mémoires pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Aoste et Maurienne et du décanat de Savoie. Nancy, Sébastien Hénault, 1759.
- BOULENGER (Jacques). — Le grand siècle. Coll. Funck-Brentano. Hachette, 1924.
- BORDEAUX (Henry). — Amours du Passé. Plon, 1923.
- BOULAY (Le P. D.). — Vie du vénérable Jean Eudes. Paris, Haton, 1905, 4 vol.
- BOULET (Abbé). — Vie de Mgr Jean d'Arenthon d'Alex. Lyon, 1894.
- BOURGET (du). — Marie-Jeanne Baptiste de Nemours, duchesse de Savoie, dans La Savoie littéraire et scientifique, année 1909.
- BREMOND (Henri). — Histoire littéraire du sentiment religieux en France. 9 vol. Bloud et Gay, 1916 à 1931.
- La philosophie de la prière. Etudes et documents pour servir à l'histoire du sentiment religieux. Bloud et Gay, 1930.
- CHABEUF (Henri). — La Sainte Chapelle de Dijon. Paris, Champion, 1911.
- CHARMASSE (Anatole DE). — Annales historiques du prieuré de Mesvres en Bourgogne... Mémoires de la Société Eduenne, 1875.
- Alone, aujourd'hui Toulonjon. Mémoires de la Société Eduenne, 1924.
- CLARETTA. — Storia del regno e dei tempi di Carlo Emanuele II, duca di Savoia, scritta su documenti inediti. Genova. 1877-1878.
- COSTA DE BEAUREGARD. — L'envers d'un grand homme. Revue des Deux-Mondes, 1^{er} janvier 1908.
- CREGUT (Abbé Régis). — Histoire du collège de Riom. Riom, Pouzol, 1903.
- CROISSET-MOUCHET. — Le comte Antoine de Toulonjon. Rome, 1873.
- COSTE (Pierre), prêtre de la Mission. — Correspondance de saint Vincent de Paul. 8 vol. Paris, Gabalda, 1922.
- DELSART. — Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val de Grâce (1590-1626).
- DUCIS. — La campagne de Louis XIII en Savoie. Revue savoisiennne, nov. 1879.
- L'inondation de 1651 à Annecy. Rev. savoisiennne, sept. 1875.
- Annecy et les ducs de Genevois et de Nemours. Annecy, 1883.
- Le mariage de Charles-Emmanuel II, duc de Savoie. Rev. savoisiennne, mars 1870.

DESORMEAUX. — Treson. *Revue savoisienne*, 1918.

FAVYÉ (Victor). — Montferrand. Histoire d'une commune (1191-1731). Paris, 1922.

FENOUILLET. — Histoire de la ville de Seyssel (Ain et Haute-Savoie). Annemasse, 1891.

FÉRET. — La faculté de théologie de Paris, époque moderne, t. IV. Paris, Picard, 1906.

FORAS (Amédée DE). — Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie, continué par le comte de Viry. Grenoble.

DIMIER (Louis). — Histoire de la Savoie, des origines à l'annexion. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1913.

DUFAYARD. — Histoire de la Savoie. Paris, Boisvin, 1914.

GARREAU (Abbé). — Vie de la duchesse de Montmorency. Paris, Claude Barbin, 1684.

GÉRIN. — Louis XIV et le Saint-Siège. Paris, Lecoffre, 1894, 2 vol.

GONTHIER (J.-F.). — La peste de 1629 et Mgr J.-F. de Sales. *Revue savoisienne*, 1896 et 1907.

— Le château de Trésun. *Revue savoisienne*, 1896.

— Funérailles de Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours. *Rev. Savoisienne*, 1895.

— Promenades historiques à travers les rues d'Annecy. Thonon, Massor, 1903.

GRILLET. — Dictionnaire historique, littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman. 3 vol. Chambéry, Puthod, 1807.

GUICHENON. — Histoire généalogique de la royale maison de Savoie. Nouvelle édition. Turin, 1778.

HAUSSONVILLE (Comte D'). — La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV. Paris, Calmann-Lévy, t. I.

— Madame de Lafayette. Paris, Hachette.

HERMANT (Godefroi). — Mémoires de Godefroi Hermant, publiés par Augustin Gazier. Plon.

JACQUINET. — Les prédicateurs du XVII^e s. avant Bossuet.

JALOUSTRE (E.). — Les anciennes écoles de l'Auvergne. 1881.

LACHÈVRE (Frédéric). — Le libertinage devant le Parlement de Paris. Le procès du poète Théophile de Viau. Paris, Champion, 1909.

LANCELOT. — Relation d'un voyage fait à Alet adressé par M. Lancelot à la mère Angélique de Saint-Jean, religieuse de Port-Royal. Mémoires touchant la vie de saint Cyran, par M. Lancelot, pour servir d'éclaircissement à l'histoire de Port-Royal. Cologne, 1738.

LA CHESNAYE DES BOIS. — Dictionnaire de la noblesse.

LA FORCE (Duc DE). — La vie amoureuse de la Grande Mademoiselle. Paris, Flammarion, 1927.

- LAVIROTTE. — Notice relative à l'une des anciennes tombes en relief de l'église d'Anost, diocèse d'Autun. Mémoires de la société Eduenne. 1844.
- LE MASSON (Dom Innocent). — La vie de Mgr Jean d'Arenthon d'Alex, évêque et prince de Genève, nouvelle édition, par J.-F. Gonthier. Annecy, Abry, 1895.
- LEVESQUE. — Oraison funèbre de Madame de Toulonjon. Autun, 1685.
- LEZAT (A.). — De la prédication sous Henri IV. Paris, 1871.
- MERCIER (Jean). — Le chapitre de Saint-Pierre de Genève. Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne, t. XIV. Annecy, 1891.
— Souvenirs historiques d'Annecy. Annecy, Abry, 1878.
- MARIÉJOL (J.-H.). — Henri IV et Louis XIII, t. VI, deuxième partie de l'Histoire de France illustrée publiée sous la direction d'Ernest Lavisse. Hachette.
- MONTPENSIER (M^{lle} DE). — Mémoires de M^{lle} de Montpensier, édit. Chéruel. Paris, 1858.
- MOTTEVILLE (M^{me} DE). — Mémoires de M^{me} de Motteville sur Anne d'Autriche et sa cour, éd. Riaux. Paris, 1886.
- MOURRET (Fernand). — Histoire générale de l'Eglise. L'ancien régime, XVII^e et XVIII^e siècles. Bloud et Gay, 1912.
- MOUÏ (Comte DE). — Louis XIV et le Saint-Siège. L'ambassade du duc de Créqui. Paris, Hachette, 1893. 2 vol.
- MUGNIER. — Les évêques de Genève-Annecy. Paris, Champion, 1888.
- PAILLERON (M^{me} Marie-Louise). — L'enlèvement à la belle étoile: histoire de M. de Saint-Géran. Revue des Deux-Mondes, 15 mai au 1^{er} août 1926.
- Procès-verbaux (Collection des) des Assemblées générales du clergé de France. Paris, Desprez, 1768.
- PETITOT (R. P. H.). — Une renaissance spirituelle. Desclée, Paris.
- POULAIN (L. P.). — Des grâces d'oraison. Traité de théologie mystique. Paris, 1901.
- POURRAT (P.). — La spiritualité chrétienne. 4 vol. Paris, Gabalda, 1922-1928.
- PRUNEL (Mgr Louis). — Vie de Sébastien Zamet, évêque de Langres. Paris, Picard, 1912.
- REURE. — La peste de 1628 dans le Forez. Montbrison, 1910.
— La vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé. Paris, Plon-Nourrit, 1910.
— Michel de Chaugy et les autres personnages peints sur les volets du triptyque d'Ambierle. Montbrison, 1897.
- REBORD et GAVARD. — Dictionnaire du clergé séculier et régulier du diocèse de Genève-Annecy, de 1535 à nos jours. Annecy, Imp. commerciale, 1920-1921.
- ROCHER (Charles). — Un évêque et un conspirateur en Velay. Annuaire de la Haute-Loire, 1877 et 1879.

- RAPIN (P.). — Mémoires du Père Rapin, publiés par Léon Aubineau, t. I et II.
- RICOTTI. -- Storia della monarchia piemontese, tome V. Firenze, Barbera, 1869.
- SAINT-MAURICE (Thomas-François Chabot, marquis DE). — Lettres sur la cour de Louis XIV (1667-1670), publiées par Jean Lemoine.
- SAUDREAU (Abbé). — L'état mystique. Paris, Vic et Amat, 1903.
- SOURIAU (Maurice). — La compagnie du Saint-Sacrement de l'autel à Caen. — Deux mystiques normands au XVII^e siècle. Perrin, 1913.
- SÉVIGNÉ (M^{me} DE). — Correspondance. Edition Monmerqué, 1862.
- SOULTRAIT (Georges DE). — Armorial historique et archéologique du Nivernais, 2 vol. Nevers, 1879.
- SORNAY (Jacques DE). — Epigraphie héraldique du département de la Nièvre.
- SOYER. — Le relâchement de la discipline dans l'abbaye de Saint-Satur-sous-Sancerre au XVI^e siècle et les statuts de la réforme. Bourges, 1899.
- TARDIEU (Ambroise). — Histoire de la ville de Clermont-Ferrand. 2 vol. Moulins, 1870-1871.
- Histoire de la ville de Montferrand et du bourg de Chamalières en Auvergne. Moulins, 1875.
- TRÉVERRET (DE). — Du panégyrique des saints avant Bossuet. Paris, 1868.
- VISSAC (Marc DE). — Le journal de l'Oratoire de Riom. Riom, 1885.
-



J. F. Cane del.

Salt. et sculpt. bust

La p. mere Françoise Magdelaine de Chaugy 4^{me} Supr^e
du i Monastere de la Visitation de S^t Marie Dunneay
Choisie de Dieu pr^{le} la poursuite de la Canonizatio du grand
Fr. de Sales son Fondateur qui dans la diuerrite des euenem^{ts}
latoujours ebez semblable a elle même, morte Supr^e du monst
de Turin le 26^{re} 1680 agee de 70 ans -

LIVRE PREMIER

ENFANCE ET ADOLESCENCE

(1611-1629)

CHAPITRE PREMIER

L'Enfance

Les origines: les familles de Chaugy et de Toulonjon. — La demeure familiale: Cuzy en Nivernais. — Naissance de Jacqueline. — Elle est élevée par sa grand'mère maternelle à Alone. — Voyage à Moulins et rencontre de saint François de Sales chez le maréchal de Saint-Géran, en 1619. — Mariage d'Antoine de Toulonjon avec Françoise de Rabutin-Chantal. — Le jeune ménage vient habiter Alone.

« Je suis née en France, en la province du Bourbonnais, diocèse d'Autun et suis été baptisée (*sic*) en la paroisse de Cuzy (1). Mon père s'appelait seigneur Hugues de Chaugy, baron de Cuzy, seigneur de Fontenaille, de Masoncle, de Beau-désir, Corsenet et autres terres. J'ai eu l'honneur d'avoir pour mère M^{me} Claudine de Toulonjon. Dieu les ayant rendus égaux en naissance les a aussi, par sa sainte grâce, rendus tous deux fidèles enfants de la sainte Eglise, vivant très chrétiennement dans leur mariage » (2).

Ainsi répondait Jacqueline de Chaugy, en religion sœur Françoise-Madeleine, aux commissaires apostoliques chargés, en 1658, de recueillir, à Annecy, les dépositions des témoins en

(1) Cuzy était situé en Nivernais et non en Bourbonnais, comme on le verra plus loin. La mère de Chaugy déclare elle-même ailleurs: « Je m'appelle sœur Françoise-Madeleine de Chaugy, fille de noble et respectable Hugues de Chaugy et d'illustre dame Claudine de Toulonjon du lieu de Cuzy en Nivernais, diocèse d'Autun ». Arch. de la S. Congrégation des Rites. *Procès de canonisation de saint François de Sales*, G. 121, fol. 102, verso.

(2) *Ib.* G. 109. *Déposition de Françoise-Madeleine de Chaugy*, fol. 1214.

vue de la canonisation de saint François de Sales. Elle avait alors près de 48 ans, étant née le premier janvier 1611 (1).

Il ne nous semble pas sans intérêt de considérer les origines de celle dont nous nous proposons de retracer la vie. Aussi bien, dirons-nous, empruntant ses propres termes : « ce n'est pas pour faire parade des choses desquelles le monde fait gloire... mais c'est qu'il nous semble raisonnable de chercher un peu avant la racine de l'arbre dont nous *allons goûter* le doux fruit » (2).

Fruit délicieux, en vérité, d'une très ancienne et noble tige, s'il est vrai que « desjà le trouverre qui a dressé le roman d'Ysaye le triste, fils de Tristan de Leonnois et de la Royne Yseut de Cornouaille, fait mention d'un messire Michaud de Chaugy » (3).

Sans nous attarder sur ces lointaines origines, assez problématiques d'ailleurs, disons seulement que la famille de Chaugy était originaire du Forez où l'on constate son existence de façon certaine dès le XIII^e siècle (4). Elle possédait, en ce pays, la terre et le château de Chaugy (5) situés sur la paroisse de Sailles-Bains, voisine de Châteaumorand, à quatre lieues environ de l'abbaye d'Ambierle (6).

Déjà de quelque importance à cette époque, elle avait vu, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, grandir sa richesse et son prestige par le mariage de Jean de Chaugy avec Isabelle de Roussillon (7), « dame de Roussillon, près d'Autun, et de quan-

(1) *Lettre circulaire des religieuses de la Visitation de Turin sur la vie et les vertus de feu la mère de Chaugy.* — Turin 1682.

(2) Françoise-Madeleine de Chaugy : *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise Fremyot de Chantal*, p. I.

(3) Bibl. nat. *Dossiers bleus*, 178, *Chaugy*, p. 7.

(4) Sur l'origine forézienne de la famille de Chaugy, Cf. Reure : *Michel de Chaugy et les autres personnages peints sur les volets du triptyque d'Ambierle*. Montbrison, 1897.

(5) Le nom primitif des Chaugy était Miglet. Ce n'est qu'à la fin du XIII^e siècle qu'ils prirent le nom de leur fief. La terre de Chaugy sortit définitivement de la famille par la vente qui en fut faite à Antoine de Châteaumorand, le 27 juillet 1565, par Jacques de Chaugy. Cf. Reure, *op. cit.* Il ne faut pas confondre ce fief avec la terre de Chaugy située non loin de Bessay, à quelques lieues de Moulins, et qui appartenait à la famille de Champropin. Cf. Aubert de la Faize : *Les fiefs du Bourbonnais*, p. 407.

(6) Près de Roanne (Loire).

(7) La Chesnaye des Bois, dans son *Dictionnaire de la noblesse*, t. V, donne une généalogie fantaisiste de la famille de Chaugy qu'il fait descendre d'un Michel de Chaugy, fils du fameux Gérard de Roussillon chanté

tité d'autres terres aux environs ». Ces beaux domaines avaient peu à peu fixé dans le Morvan et dans le Nivernais plusieurs branches de la famille de Chaugy (1), et c'est ce qui nous explique comment les seigneurs de cette maison, qui s'étaient signalés au service des ducs de Bourbon jusque vers le milieu du xv^e siècle, s'illustrent soudain, en la personne de Michel de Chaugy, au service des ducs de Bourgogne.

Ce Michel de Chaugy, seigneur de Roussillon, Chissey, Anost, Cussy-en-Morvan, n'était certes pas un mince personnage, et ses descendants n'évoquaient pas sans fierté le souvenir de cet illustre ancêtre, surnommé *le Brave*, premier maître d'hôtel de Philippe le Bon, conseiller et chambellan des ducs Philippe et Charles. Ils aimaient à rappeler que Louis XI, voulant après la mort de Charles le Téméraire s'attirer les serviteurs du défunt, « crut ne pouvoir mieux faire que de commencer par Michel de Chaugy, sachant qu'à son exemple les autres se rendraient ». Il le combla d'honneurs, le fit son conseiller et chambellan ordinaire, chevalier assistant au Parlement de Bourgogne, et lui permit, faveur insigne, de parer son écu d'une couronne royale comme les enfants de France. Michel de Chaugy ne se montra pas ingrat, et sa vibrante devise : « Vous m'avez, vous m'avez », proclamait son irrévocable ralliement (2).

Ces armes et cette devise se pouvaient voir en la sainte Cha-

par les trouvères, lequel Gérard fut enterré avec la princesse Berthe, son épouse, dans l'abbaye de Vézelay. En dépit de la similitude des noms et des prétentions de la famille de Chaugy à cette haute origine, les Roussillon du Morvan n'ont rien de commun avec ce héros d'épopée. — Sur les deux tombes d'Anost en Morvan que la tradition et La Chesnaye des Bois disent à tort être celles de Gérard de Roussillon et de Berthe, Cf. dans les *Mémoires de la Société Eduenne*, 1844, *Notice relative à l'une des anciennes tombes en relief de l'église d'Anost, diocèse d'Autun*, par Lavirotte.

(1) La généalogie de la famille de Chaugy est problématique jusqu'à Jean de Chaugy, époux d'Isabelle de Roussillon, mais à partir de là on peut la suivre sans interruption jusqu'au xviii^e siècle. Pour tout ce qui concerne les origines de cette famille. Cf. Bibl. nat., ms. 22.241; *Cabinet d'Hozier*, 90, F^o 24; *Dossiers bleus*, 178; *Nouveau d'Hozier*, 94; *Carrés d'Hozier*, 179; *Pièces originales*, 714. Voir aussi Soultrait: *Armorial historique et archéologique du Nivernais*; Jacques de Sornay: *Epigraphie héraldique du département de la Nièvre*. La maison de Chaugy portait écartelé d'or et de gueules.

(2) Sur Michel de Chaugy, Cf., outre les sources ci-dessus indiquées : Palliot: *Le Parlement de Bourgogne*, F^{os} 122 et 123. La Barre: *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, T. II. Olivier de la Marche: *Estat de la maison du duc Charles de Bourgogne*.

pelle de Dijon, dans le collatéral droit, « proche de la porte du cloître », à l'entrée de la chapelle qu'il avait rebâtie en l'honneur de son patron saint Michel. Il avait voulu y être inhumé, ayant eu soin, par une fondation, de s'assurer à perpétuité une messe quotidienne pour le repos de son âme (1).

Dans l'église du prieuré d'Ambierle, où se trouvaient les tombeaux de leurs ancêtres foréziens, les Chaugy pouvaient admirer, au-dessus de l'autel, le splendide retable en forme de triptyque représentant au centre, en relief doré, le mystère de la Passion ; sur le volet de droite, les portraits du donateur Michel de Chaugy et de Laurette de Jaucourt, son épouse ; sur celui de gauche, ceux de Jean de Chaugy et de Guillemette de Montaigu, ses père et mère (2).

Ce Michel de Chaugy était aussi l'un des conteurs, et non le moins gaillard, des *Cent Nouvelles nouvelles* dont s'esbaudissait jadis le duc Philippe lorsque, après avoir « labouré tout le jour en ses affaires » (3), il se reposait en sa chambre en compagnie de ses écuyers. En l'an 1480, Michel était mort sans enfants, laissant à ses neveux des biens considérables.

Au début du xvii^e siècle, la maison de Chaugy est représentée par les familles de Savigni, de Roussillon, de Cuzy et de Lantilli (4). Alliée aux maisons de la Guiche de Saint-Géran et de Chauvigny de Blot, elle est fort considérée en Bourbonnais, en Bourgogne et en Nivernais. Plusieurs de ses membres occupent des situations très en vue, tel Guy de Chaugy, baron de Roussillon, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, maître de camp, ambassadeur extraordinaire à Venise, marié à Diane de Chastelus (5) ; tel aussi Jean-François de la Guiche, comte

(1) Arch. dép. de la Côte-d'Or : série G 1204. Bibl. nat. : ms. 22.241, F^o 164, D'Arbaumont : *Essai historique sur la Sainte-Chapelle de Dijon*, dans les *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*, T. VI.

(2) Sur tout ce qui concerne ce triptyque et la donation qui en fut faite au prieuré d'Ambierle par Michel de Chaugy, Cf. Reure, *op. cit.* et Bibl. nat. ms. 22.241, F^{os} 138 et 140.

(3) Reure, *op. cit.*

(4) Toutes issues en ligne directe d'un frère de Michel, Antoine de Chaugy, sieur de Chesnay.

(5) Bibl. nat. fonds français, ms. 22.241 : copie du contrat de mariage de Guy de Chaugy avec Diane, fille de haut et puissant seigneur Olivier de Chastelus, vicomte d'Avallon, gouverneur de Cravant, gentilhomme ordinaire de la chambre, et de haute et puissante dame Marguerite d'Amboise, 17 février 1602.

Jean de Chaugy, s^r de Chaugy et de Chesnai, 1388, ép. Isabelle de Roussillon

Georges de Chaugy, s^r de Chaugy et de Chesnai, ép. Isabelle de Montagu la Palisse

Georges s' de Chaugy et Durbise		Michaud de Chaugy conseiller et chambellan du duc de Bourgogne ép. Laurette de Jaucourt + 1480 laisse ses biens à ses neveux		Antoine de Chaugy s' de Chesnai ép. 1463 Catherine de Montagnard		Catherine ép. Philibert de Damas + 1480		Marguerite ép. Odant de S-Léger	
Jacques de Chaugy vend la terre de Chaugy le 27 juillet 1565 à Antoine de Châteaumorand		Jean de Chaugy s' de Savigni + 1517		Michel de Chaugy s' de Savigni		Pierre de Chaugy s' de Chesnai après la mort de Marc		Jacqueline de Chaugy Suzanne de Chaugy dame de Lalière ép. Gilbert de Chaugy ép. François des Serpens de Biot	
Claude de Chaugy		Marc de Chaugy s' de Chesnai mort sans enfants		Louis de Chaugy s' de Savigni et Rossillon, de Cury et Montigny ép. en 1578 Charlotte de Lantage		Simon de Chaugy s' de Cury et de Montigny ép. Christiane de Moisson puis Marg. de Moing de la Ferté + 1595		Suzanne des Serpens ép. en 1566 Claude de la Guiche de S'-Géran	
Jacques de Chaugy		Michel de Chaugy s' de Savigni		Hugues de Chaugy s' de Rossillon		Guy de Chaugy s' de Rossillon		Hugues de Chaugy s' de Cury ép. en 1595 Christiane d'Avet et en 1607 Claudine de Toulonjon	
Simon s' de Cury et de Fontenailles ép. en 1626 Philiberte d'Escores et en 1628 Claude du Broc		Michel religieux à Cluny		Christine épouse Antoine de Grandval		Christine épouse Antoine de Grandval		Antoinette bénédictine à St-Julien- d'Auxerre	
Jean-François de la Guiche s' de S'-Géran, Gouverneur du Bourbonnais Maréchal de France veuf d'Anne de Tournon en 1614 ép. en 1618 Suzanne aux Epaulles veuve de Jean de Longueval		Antoine de Chaugy s' de Viri		Jean s' de Viri		Jacqueline visitandine		André religieux minime	

de Saint-Géran, gouverneur du Bourbonnais, bientôt maréchal de France (1).

La branche des Chauzy de Cuzy, qui nous intéresse particulièrement, était représentée, en 1611, par Hugues de Chaugy, baron de Cuzy, près de Luzy en Nivernais. Son père, Simon, sieur de Cuzy et Montigny (2), enseigne de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi pour le vicomte de Tavannes, était mort en 1595, après avoir pris une part active aux luttes religieuses dans le Nivernais et la Bourgogne où le vicomte était un fougueux partisan de la Ligue (3).

Cuzy est situé à une lieue et demie de Luzy (4), à gauche de la route qui mène à Toulon-sur-Aroux, et en arrière d'un large étang qu'il faut contourner pour joindre la bourgade. Quelques maisons la composent, groupées autour d'une modeste église, le tout étroitement resserré entre l'étang et la colline qui surgit en arrière. Sur cette colline, à mi-côte, se dressait autrefois le château de Cuzy, formé d'un vaste corps de logis flanqué de deux tours massives (5). Si, continuant de gravir l'escarpement, on en atteint le sommet, l'œil découvre alors un magnifique panorama d'étangs et de plaines limité dans le lointain par un rideau de collines onduleuses. C'était le charme de cette demeure seigneuriale qui avait aussi l'avantage d'être à proximité de la grande route de Bourbon-les-Bains à Autun, et, par là même, en communication facile avec cette ville et Moulins.

Hugues de Chaugy résidait à Cuzy dans les loisirs que lui

(1) Sur la famille de Saint-Géran, cf. Bibl. nat.: ms. déjà cités et le tableau généalogique ci-dessus; Arch. de l'Allier: *Collection des Gozis*, 3.090; Soulltrait: *op. cit.* et l'intéressante étude de Marie-Louise Pailleron: *L'Enlèvement à la belle étoile, Histoire de Monsieur de Saint-Géran*.

(2) On trouve au fol. 143 du ms. 22.241 à la Bibl. nat. une pièce qui prouve que dès l'année 1435 la terre de Cuzy appartenait à la famille de Chaugy; presque toujours elle est désignée ainsi: seigneurie de Cuzy, près de Luzy-en-Nivernais. Cf. le contrat de mariage entre Simon de Chaugy et Marguerite de la Ferté, ms. 22.241, F° 570. Simon de Chaugy laissa la seigneurie de Montigny à son second fils, Michel.

(3) Jean de Saulx-Tavannes ne se soumit à Henri IV qu'en 1595.

(4) Luzy est aujourd'hui une petite ville de 3.000 habitants environ, qui fait partie de l'arrondissement de Château-Chinon, dans la Nièvre; Cuzy se trouve dans le département de Saône-et-Loire.

(5) Le château de Cuzy n'existe plus qu'en partie. Les propriétaires l'ont abandonné il y a quelques années pour construire, un peu plus haut sur la colline, une demeure plus confortable. Comme l'ancien château masquait la vue qui est splendide, ils en ont fait abattre la moitié. Il n'en reste qu'une tour et un corps de bâtiments qui servent de communs et de logement pour le fermier.

laissait sa charge d'homme d'armes de la compagnie du roi, commandée par M. de Souvré (1).

Le château n'était ni silencieux ni morose car, outre la parenté qui s'y rencontrait fréquemment avec les amis du voisinage, une jeune et nombreuse famille grandissait sous son toit. En effet, Hugues de Chaugy, l'année même de la mort de son père, avait épousé Chrestienne d'Aval, fille du sieur de Fontenailles, dont il avait eu quatre enfants (2). Devenu veuf, il épousait, le 17 avril 1607, Claudine de Toulonjon, fille de Philibert de Toulonjon (3), lieutenant des gardes d'Henri III. A cette époque, Philibert n'était plus ; mais son fils aîné, Antoine, frère de Claudine, « l'un des plus sages et accomplis cavaliers de France » (4), laissait entrevoir les plus brillantes destinées. Pour le moment, en sa qualité de capitaine de 200 hommes de pied, il tenait garnison à Lyon pour le service du roi, tandis que sa mère, M^{me} de Toulonjon, née Garnier du Vouchot, résidait à quelques lieues de Cuzy dans son château d'Alone, près d'Autun. Ce fut avec l'approbation de celle-ci, et « de l'autorité,

(1) Bibl. nat. *Pièces originales*, 714, Chaugy, F^o 18.

(2) Bibl. nat. ms. 22.241. Leur contrat de mariage est daté du 15 novembre 1595. Leurs quatre enfants furent : Christine, religieuse ; Marguerite, femme d'Antoine de Grandval ; Michaud, religieux à Cluny et Simon qui devint, à la mort de son père, sieur de Cuzy et de Fontenailles. Cf. *Cabinet d'Hozier*, 90, F^o 24.

(3) Sr. d'Ancretet, Balore et Liman. Sur la famille de Toulonjon, cf. Bibl. nat. *Pièces originales*, 2858, F^o 82. *Cabinet d'Hozier*, 319. Dossiers bleus, 638, F^o 5. Cf. aussi Croiset-Mouchet : *Le comte Antoine de Toulonjon*, Roma, 1873, qui fait la généalogie de la famille de Toulonjon depuis le XIII^e siècle. Cette famille est originaire de Bourgogne où elle possédait plusieurs fiefs dont le principal était le château de Toulonjon, paroisse de Germagna, au baillage d'Orgelet sur les confins de la Bresse. La branche aînée compte un grand écuyer de France, deux maréchaux et gouverneurs de Bourgogne, trois chevaliers de la Toison d'Or, un abbé de Tournus. Elle s'éteint vers l'an 1500. C'est la branche cadette qui fait souche par Guïot de Toulonjon. Philibert de Toulonjon appartient à la branche des seigneurs d'Ancretet. Il y a solution de continuité pour cette branche lorsqu'on veut remonter au delà de Pierre II de Toulonjon, grand-père de Philibert. On ne sait pas bien d'où sort ce Pierre II. Les manuscrits laissent entendre qu'il est issu d'un fils naturel de Jean de Toulonjon, abbé de Tournus. Croiset-Mouchet le fait descendre d'un second fils, (qu'il ne nomme pas d'ailleurs), de Louis de Toulonjon, père de Pierre I^{er}. C'est ce second fils qui serait venu se fixer aux environs d'Autun.

Philibert de Toulonjon eut six enfants de son mariage avec Claudine Garnier du Vouchot en 1571 : Antoine qui épouse Françoise de Rabutin-Chantal ; Jean, sieur de Liman ; Claude, abbé de Saint-Satur ; Claudine, qui épousa Hugues de Chaugy ; Elisabeth, qui habitait Paris et devint Mme de la Poivrière ; Philiberte, mariée à Gilbert le Groing de la Romagère.

(4) Saint François de Sales, *Lettres*, T. X, p. 33, éd. d'Annecy.

avis et consentement de noble Antoine de Toulonjon », que le contrat de mariage fut passé et signé entre Claudine et Hugues de Chaugy (1).

De ce nouveau mariage naquirent d'abord trois garçons (2), aussi l'arrivée de la petite Jacqueline, le 1^{er} janvier 1611, fut-elle accueillie avec allégresse. « Sa famille la reçut comme une étrenne et un présent du ciel, surtout Monsieur son père en parut très satisfait » (3). Ce fut en grande liesse que l'on porta l'enfant à l'église de Cuzy; la cérémonie du baptême aurait même revêtu quelque solennité s'il est vrai qu'un évêque, ami de la famille, vint en personne baptiser Jacqueline de Chaugy qui eut pour parrain son oncle maternel l'abbé Claude de Toulonjon (4).

L'enfant fut placée en nourrice non loin de sa famille, et l'histoire, qui n'est pas exempte ici de fantaisie, rapporte qu'elle courut un jour un grave danger. Ayant été laissée seule « en une chambre basse », un « fameux sorcier », qui portait depuis quelque temps l'effroi dans la contrée par « ses maléfices et ses sortilèges », s'approcha de son berceau « sous forme de loup-garou », prêt à exercer sur elle l'effet de ses incantations maudites; mais « il n'eut pas le pouvoir de lui nuire parce que Dieu la gardait dessous l'aile puissante de sa protection » (5).

M^{me} de Toulonjon, qui chérissait tout particulièrement cette petite, obtint de M^{me} de Chaugy qu'elle voulût bien la confier à ses soins (6). Jacqueline fut donc remise à sa grand'mère en sortant de chez sa nourrice, et emmenée au château d'Alone. Alone, aujourd'hui Toulonjon (7), est située à trois kilomètres

(1) Bibl. nat. fonds français, N. A. N° 68, F° 139.

(2) Ce furent Gabriel, mort jeune; Edouard, qui devint prieur de Saint-Satur et Jean, Sr. de Liman et de Viri; puis vinrent Jacqueline, Antoinette, religieuse à St-Germain d'Auxerre; André, religieux minime; Jean et François, morts en bas âge.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 10. C'est ainsi que nous désignerons désormais cette lettre dont la référence complète a été donnée dans la note 1, page 2.

(4) *Vie de la mère F.-M. de Chaugy, religieuse de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy, secrétaire de sainte Chantal, rédigée d'après des Mémoires manuscrits conservés dans diverses maisons de cet Institut*, Orange, chez Jules Escoffier, 1839.

(5) *Ib.*, p. 8, et *lettre circ. de Turin*, 1682, p. 11.

(6) *Ib.*, p. 10.

(7) Toulonjon fait partie de la parbisse de la Chapelle-sous-Uchon. Cf. Anatole de Charmasse: *Alone, aujourd'hui Toulonjon*, dans les *Mémoires de la société Eduenne*, t. XLIV et XLV.

de Mesvres, petit bourg qui se trouve à trois lieues au sud d'Autun. Lorsqu'on part de Mesvres pour se rendre à Toulonjon, laissant à gauche les ruines de l'ancien prieuré, on franchit le Mesvrin sur deux ponts de pierre en dos d'âne dont l'imposante architecture remonte à la fin du xvi^e siècle. Puis la route s'engage dans un large et fertile vallon bordé à droite et à gauche par des collines aux contours arrondis, aux flancs tapissés de vignobles. Bientôt le regard aperçoit au loin une montagne boisée dont la ligne sombre ferme l'horizon. C'est au pied de ces bois, dans ce cadre un peu limité mais plein de grâce, de paix et d'harmonie, que s'élevait autrefois le château de Toulonjon.

C'était une demeure imposante avec ses quatre corps de logis, ses tours d'angle, sa grosse tour de défense, ses parterres agrémentés de bassins que l'on dominait d'une terrasse, sa chapelle, ses vergers, ses prairies, ses grands bois (1).

Du château, il ne reste aujourd'hui qu'un monceau de ruines ; l'œil du voyageur y discerne avec peine les vestiges du passé, car le temps a déjà recouvert ces mélancoliques débris d'un petit bois de frênes et de hêtres dont les escarpements sont formés par l'amas des pierres éboulées. En le parcourant, on a l'impression de fouler aux pieds une tombe abandonnée. Du côté nord, pourtant, on aperçoit, avec quelques pans de murailles, une tour d'angle qui renferme à sa base une chambre voûtée. Tout autour de ce monticule semblable à un îlot escarpé, on peut suivre les anciens fossés du château remplis d'eau et en partie comblés.

Au midi, en dehors de la douve, on voit encore l'ancienne chapelle qui sert aujourd'hui de maison d'habitation au mépris des précieux souvenirs rattachés à ce sanctuaire (2).

Les dépendances du château sont encore debout. Leurs vastes

(1) *Ib.*, Description du château de Toulonjon.

(2) Dans le mur du côté nord, on reconnaît l'ancienne porte d'entrée avec un perron de belles pierres taillées maintenant délabrées. Sur le fronton, une croix, sous laquelle sont deux têtes d'anges dont l'une baise l'autre. Plus à gauche, une fenêtre et une porte romanes. Au midi, les vestiges d'une ancienne fenêtre. L'intérieur est partagé en deux pièces par une cloison qui coupe odieusement un très beau plafond au centre duquel se trouvent les armes de Toulonjon partagées en deux, elles aussi, par cette cloison. C'est dans cette chapelle qu'eut lieu l'extase de la sœur Anne-Marie Rosset dont nous parlerons plus loin.

proportions permettent d'estimer l'importance de l'antique demeure (1).

C'est dans cette tranquille retraite que vivait la grand'mère de Jacqueline en compagnie de son fils, l'abbé Claude de Toulonjon. Celui-ci, qui allait devenir abbé commendataire de Saint-Satur (2) en 1617 et prieur de Mesvres (3) en 1625, résidait ordinairement au château d'Alone où sa qualité d'ecclésiastique, la mort de son père et l'absence presque continue de son frère aîné lui valaient le rôle d'administrateur et de conseiller. Il devait conserver ce rôle jusqu'à sa mort, en accord ou en lutte avec sa belle-sœur, Françoise de Rabutin-Chantal, selon que son esprit processif et son administration parfois brouillonne arrondissaient (4) ou obéraient (5) les biens de famille. Avec ces per-

(1) Elles sont aujourd'hui transformées en ferme et contiennent aussi un moulin.

(2) Cette abbaye de Saint-Satur-sous-Sancerre avait été une des plus célèbres du diocèse de Bourges. Elle était peu à peu tombée en décadence. Les statuts de réforme, promulgués par François de la Guiche, abbé commendataire en 1548, montrent jusqu'à quel point. En 1577, il n'y avait plus que 14 religieux profès; le revenu de l'abbaye était encore de 4.000 à 5.000 livres par an. Cf. Soyer: *Le relâchement de la discipline dans l'abbaye de Saint-Satur-sous-Sancerre au XVI^e siècle et les statuts de la réforme*. Bourges, 1899. Pour la succession des abbés, voir *Gallia Christiana*, II, p. 188.

(3) Le prieuré de Mesvres, qui était aussi en commende, dépendait de l'abbaye de Cluny. A l'époque où Claude de Toulonjon devint prieur, « c'est à peine, écrit M. de Charmasse, si la destination primitive du prieuré était rappelée par la célébration d'une messe quotidienne dans la chapelle et par la présence d'un seul religieux, dom Michel Laurent, qui remplissait l'office de sacristain et dont la principale occupation paraît avoir été de servir de parrain aux enfants qu'on présentait au baptême. Cf. *Mémoires de la Société Eduenne*, ann. 1875, *Annales historiques du prieuré de Mesvres en Bourgogne et de ses dépendances*, par A. de Charmasse.

(4) Le premier acte de Claude de Toulonjon, devenu prieur de Mesvres, fut de démolir le cloître et d'en vendre les matériaux; par la suite, il céda à Françoise de Rabutin, veuve d'Antoine de Toulonjon et mère de François de Toulonjon, son neveu et son héritier, tous les droits seigneuriaux qu'il possédait, comme prieur, sur l'église, le presbytère et le cimetière de la Chapelle-sous-Uchon en échange d'une rente de vingt-cinq livres; puis, pour « accommoder » ce même neveu et « le faire seigneur de sa paroisse », il avait cédé tous les droits de son prieuré sur les villages environnants par « un contrat d'échange en forme d'accommodement et de transaction avec dame Françoise de Rabutin-Chantal, sa belle-sœur, « laquelle dame [n'avait] point pris, par le dit acte, la qualité de veuve dudit sieur de Toulonjon pour tâcher de desrober la connaissance de la connivence qui estait entre eux ». L'abandon de tous ces droits avait été fait en échange d'un petit domaine acquis la veille au prix de 4.500 livres. Cf. A. de Charmasse, *op. cit.* Voir aussi, touchant l'héritage de Celse-Bénigne de Chantal, *Lettres de sainte Chantal*, III, 157.

(5) La mère de Chantal écrit le 11 mai 1634 à la mère de Blonay, à Lyon: « Ma fille.. me témoigne en ses dernières lettres n'être guère contente de ce que vous avez mandé son argent à M. l'abbé [de Saint-Satur], son beau-

sonnages respectables, Jacqueline trouvait au château d'Alone jeune et charmante compagnie, car, dit la chronique, « la piété de M^{me} de Toulonjon la faisait employer volontiers à l'éducation de toutes les jeunes demoiselles ses parentes, de sorte qu'elle en avait toujours bon nombre chez elle » (1).

Mais, déjà, l'enfant exerce autour d'elle un charme irrésistible.

Au château d'Alone, elle fut bientôt « l'uniquement aimée » (2). Sa grand-mère, qui l'adorait, « faisait conserver avec un soin extraordinaire tout ce qui servait » à son usage et, ravie de « ses grâces naturelles », « elle la fit peindre en diverses manières, disant souvent avoir de secrets pressentiments qu'elle serait un jour quelque chose de bien grand » (3).

Peu s'en fallut que ces beaux espoirs ne fussent réduits à néant. Vers l'âge de quatre à cinq ans, l'enfant, naturellement vive et curieuse, échappa un jour à la surveillance de ses proches et s'alla promener toute seule sur la terrasse du château d'où elle tomba dans la douve. Entraînée par le courant dans la rivière voisine, elle allait à une mort certaine. Par bonheur, l'abbé de Toulonjon averti à temps se jette à la nage, rejoint le corps de la fillette déjà loin du château et réussit à retirer sa nièce de la rivière, « mais si remplie d'eau qu'on la crut morte » (4). Grâce à Dieu, il n'en était rien. Vouée au « glorieux saint Claude » par sa grand-mère, dès la nouvelle de l'accident, l'enfant reprit connaissance, plus chère que jamais à ceux qui avaient cru la perdre.

Tel est le cadre où la première jeunesse de Jacqueline va s'épanouir dans la sympathie de la nature et de tous ceux qui l'entourent. Heureuses années dont elle gardera un souvenir attendri. La maison paternelle eût été moins douce, peut-être, à son cœur d'enfant. M^{me} de Chaugy, nous le verrons, n'était pas une mère très tendre, et M. de Chaugy, au service de Marie de Médicis, ne faisait à Cuzy que d'assez rares séjours.

frère, parce qu'il le lui consomme tout là et, de quatre mille écus qu'il a reçus pour elle, il lui mande qu'il lui en a seulement mis huit mille francs en rente et que le reste il le garde, parce qu'il lui consomme beaucoup d'argent là... » *Lettres*, t. IV, p. 345. Cf. aussi p. 466.

(1) *Lettre circ. de Turin*, p. 10 et 11.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*

(4) *Ib.*

Qui dirigea l'éducation de Jacqueline? Il est à présumer que M^{me} de Toulonjon avait la haute main sur la formation des jeunes filles confiées à ses soins. Était-elle secondée dans leur instruction par son fils l'abbé de Toulonjon? C'est fort probable. Au dire de M^{me} de Montpensier, « ce grand abbé avait bien de l'esprit » (1), et comme sa filleule en avait jusqu'au bout des ongles, nul doute qu'elle n'ait tiré profit de cet heureux voisinage (2). La précocité de l'enfant était extraordinaire. « Elle s'appliquait *incensément* à apprendre tout ce qu'une fille de qualité doit savoir pour se rendre accomplie en toutes manières (3), et, dans son naïf enthousiasme, « elle n'avait pas plus tôt appris une prière ou une leçon qu'elle se faisait un plaisir de l'enseigner à ses compagnes » (4).

Devant ces heureuses dispositions, l'on devança la date de sa première Communion qu'elle fit à l'âge de « dix ou onze ans » (5) avec une fervente piété.

Vers cette époque, survint un événement qui devait rester à jamais gravé dans le souvenir de Jacqueline de Chaugy.

C'était à Moulins, à la fin de septembre 1619. Dans la ville en fête, la population se portait en grande liesse au-devant du prince de Piémont et de sa jeune épouse Christine de France, sœur de Louis XIII, qu'une brillante escorte ramenait de Paris à Turin. Toute la noblesse du Bourbonnais et des pays d'alentour était accourue, tant pour rendre ses devoirs aux princes que pour avoir le bonheur de contempler, et peut-être d'entendre, Mgr de Genève, François de Sales, qui faisait partie de leur suite (6).

(1) Cité par la comtesse de Menthon, dans *Les deux filles de sainte Chantal*, p. 397.

(2) L'Abbé de Saint-Satur s'absentait parfois, soit à cause des exigences de sa charge, soit même pour d'autres fonctions comme en témoigne un reçu signé de sa main, attestant qu'il lui a été versé le 15 septembre 1621, par « Raymon Phélippeaux, Sr de Herbault, conseiller du roy en son conseil d'estat et trésorier de son espargne, la somme de sept cens cinquante livres... pour estre venu en poste de Bourges au camp devant Montauban trouver Sa Majesté de la part de M. le Prince de Condé pour affaires important son service et pour son retour à Paris en pareille diligence... » Bibl. nat. *Pièces originales*, ms. 2858, f° 34.

(3) *Lettre circ. de Turin*, p. 14.

(4) *Ib.*, p. 13.

(5) *Ib.*, p. 14.

(6) Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, désireux de marier son fils Victor-Amédée, prince de Piémont, avec Christine de France, sœur de Louis XIII, avait envoyé à Paris, en octobre 1618, pour négocier l'affaire,

Les de Chaugy, alliés de Jean-François de la Guiche de Saint-Géran, gouverneur du Bourbonnais, récemment promu à la dignité de maréchal de France, ne pouvaient manquer d'assister à des fêtes où la haute situation de leur parent leur assurait une place de choix.

La famille de la Guiche habitait d'ordinaire le beau castel de Saint-Géran de Vaux, à cinq lieues de Moulins, mais la halte des princes en cette ville exigeait sa présence. C'est donc au château de Moulins qu'elle reçut ses invités, au nombre desquels se trouvaient M^{me} de Chaugy de Cuzy et sa fille Jacqueline, celle-ci fort aise de se conjurer avec ses cousines, les cinq filles du maréchal, auxquelles venait récemment de s'adjoindre une petite belle-fille.

Un double mariage, en effet, avait été célébré quelques mois plus tôt dans la famille de Saint-Géran. Veuf, depuis l'année 1614, d'Anne de Tournon qui lui laissait un fils et cinq filles (1), le maréchal venait d'épouser en secondes noces une normande, Suzanne aux Epaules, veuve elle-même de Jean de Longaunay (2). Comme celle-ci avait une fille, Suzanne de Longaunay, ce fut une épouse toute prête pour le fils du maréchal de Saint-Géran, Claude-Maximilien. On les maria : à eux deux, les jeunes époux n'avaient pas trente ans.

Qui donc eût pu imaginer, en voyant cette toute timide et gracieuse épousée, qu'entre elle et l'une de ses belles-sœurs, se jouerait, vingt ans plus tard, le drame le plus mystérieux et le plus invraisemblable que puisse rêver l'imagination exaltée d'un romancier ? (3).

le prince cardinal Maurice de Savoie. A cet ambassadeur, il avait fallu composer une escorte. L'évêque de Genève, François de Sales, et le président Favre avaient été désignés pour en faire partie. Le mariage ayant été conclu, Victor-Amédée vint à Paris, en février, avec son frère, le prince Thomas. C'est en septembre seulement que les nouveaux époux reprirent le chemin du Piémont avec toute leur suite.

(1) Ce furent : Claude-Maximilien de la Guiche ; Marie-Gabrielle, qui épousa M. de Chazeron ; Jacqueline-Gabrielle, qui épousa René de Bouillé ; puis Marie, Suzanne et Louise, toutes trois religieuses à Marcigny.

(2) Elle était fille de Henry-Robert aux Epaules, seigneur de Sainte-Marie du Mont en Normandie (Manche).

(3) Le maréchal de Saint-Géran n'eut, de son second mariage, que deux filles. Claude-Maximilien, son unique fils, restait donc l'espoir de sa maison. Or, l'épouse de ce dernier fut vingt-deux ans sans avoir d'enfants. Mais enfin, le 15 août 1642, Suzanne de Saint-Géran, qui n'osait plus espérer la maternité, mit au monde un fils. Si invraisemblable que cela paraisse, ce fils lui fut soustrait dès sa naissance par les odieuses machinations de sa

Mais détournons-nous de ces sombres visions. Pour le moment tout est joie, jeunesse, espérance.

Le passage du cortège princier à travers la France n'était qu'une suite de fêtes et de réjouissances. Parti de Bourges le 30 septembre, de grand matin, il arriva ce même jour « de fort bonne heure » à Moulins et fut reçu par le maire et les échevins au milieu des salves d'artillerie (1). La série des discours, réceptions, présentations, qui étaient le programme obligé de toutes les haltes des princes, recommença. Au milieu des « tintamarres de cette presse » (2), Mgr de Genève a bien de la peine à se réserver quelques loisirs. Précédé d'une réputation de talent et de sainteté à laquelle son dernier séjour à Paris avait ajouté un nouveau lustre, il se dérobe difficilement à la foule de ceux qui veulent le voir et l'entretenir. A peine peut-il trouver le temps de se rendre chez ses Filles de Sainte-Marie, et, s'il veut écrire à la mère de Chantal, il doit prendre sur son sommeil (3).

Le saint évêque était logé chez M. de Palierne, trésorier de France à Moulins (4), grand protecteur de la Visitation, mais il participait à toutes les réceptions qui avaient lieu au château et fut, durant trois jours, le commensal du maréchal de Saint-Géran.

Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, que ce dernier entraînait en relations avec l'évêque de Genève. En juillet 1616, il l'avait sollicité d'envoyer à Moulins des sœurs de la Visitation : « Je fais gloire, lui écrivait-il, que, du temps de mon gouvernement, le Bourbonnais soit des premières provinces à recevoir les

belle-sœur, Jacqueline de Bouillé, qui voulait hériter des biens patrimoniaux. Pour cela, on fit perdre connaissance à la mère au moment de l'accouchement et l'on voulut lui persuader ensuite qu'elle n'avait point eu d'enfant. Mais la malheureuse femme, sûre du contraire, n'eut pas de repos qu'elle n'eût retrouvé celui qu'elle avait mis au monde. Peu à peu, les soupçons se précisèrent, la justice fut saisie de l'affaire et le jeune Bernard de Saint-Géran fut retrouvé. Alors, autour de sa personne, s'engagea un des procès les plus retentissants du XVII^e siècle, car les adversaires de la comtesse de Saint-Géran prétendaient que Bernard n'était pas son fils. La mère et le fils finirent par avoir gain de cause. Cf. Marie-Louise Pailleron, *op. cit.*

(1) *Lettres de saint François de Sales*, IX, 31 et 33, en note.

(2) *Ib.*, 29.

(3) *Ib.*, 32.

(4) Arch. de la Visit. de Moulins, *Fondation du troisième monast. de la Visitation Sainte-Marie en la ville de Moulins, capitale du Bourbonnais*, établi le 21 août 1616. On y lit ces mots : « M. Palierne s'estima heureux de le loger, et on garda avec vénération chez lui la chambre et le lit où il coucha ».

religieuses de votre Ordre, n'ignorant pas quelle est votre réputation et le renom de votre sainte vie et mérite parmi la France, ce qui me fait désirer de donner une de mes filles à vos religieuses quand elles seront ici » (1).

La fondation du monastère avait eu lieu la même année, et la remarquable direction de la mère de Bréchar d y avait attiré les jeunes filles des plus nobles familles du pays, telle Hélène de Chastelus (2), belle-sœur de Guy de Chaugy, comte de Rousillon, qui avait préféré la petitesse et la pauvreté de la Visitation à la crosse et aux revenus d'une abbaye; telle encore Marguerite des Serpens de Gondras de la Guiche, nièce du maréchal de Saint-Géran (3).

Saint François de Sales se trouvait donc au milieu des parents et amis de ses chères filles de Sainte-Marie. On s'empressait autour de lui; chacun voulait recevoir de sa bouche une parole, un encouragement, une lumière. La petite Jacqueline observait, impressionnée par ces témoignages universels de confiance et de vénération. « Tout le monde, dira-t-elle plus tard, l'estimait comme un saint... Toute la matinée il confessait... l'on gardait le pain qui avait été devant lui à table pour le bailler aux malades par dévotion et... la maréchale de Saint-Géran, ma tante, fit conserver par respect une serviette de laquelle le serviteur de Dieu s'était torché les mains lors de son... passage et séjour au château de Moulins. »

L'enfant demeura toute pénétrée du puissant et doux rayonnement de sainteté qui émanait de l'évêque de Genève: « Je n'étais alors âgée que de dix ans, rapporte-t-elle, mais j'en ai toujours aussi saintement gardé l'idée que si je l'avais vu plusieurs fois dans un âge plus avancé, tant mon petit esprit conçu de respect et d'estime pour lui en trois jours consécutifs que j'eus le bien de le voir. »

L'évêque, lui aussi, l'avait remarquée.

Son regard prophétique entrevit-il la belle destinée de cette

(1) *Lettres de saint François de Sales*, t. VII, p. 411.

(2) *Vies de plusieurs supérieures de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie*, Anneci, 1693. Ce volume contient la vie de la mère de Chastelus par la mère de Chaugy.

(3) Novice à Moulins, elle fit partie du petit groupe de visitandines qui partit en mars 1619 pour fonder le monastère de Paris. *Lettres de sainte Chantal*, I, 316 et 426. Trois filles de cette maison entrèrent à la Visitation. Cf. *Année Sainte de la Visitation*, VIII, 553 et suiv.

enfant dans la famille spirituelle qu'il avait fondée? Qui pourrait le dire? Toujours est-il qu'en la bénissant, il lui prédit qu'elle serait un jour de ses filles: « Il me fit le signe de la croix sur le front avec le pouce et me dit avec grande débonnairété qu'il me marquait pour être de ses filles de la Visitation Sainte-Marie, dont, pour lors, je ne fis que me sourire, n'ayant... encore aucune pensée pour la religion... » (1) « ne pensant qu'à la vanité et à courir après la bagatelle » (2).

Mais, en dépit des vanités et bagatelles qui devaient pour un temps séduire le cœur de Jacqueline de Chaugy, sa vie allait désormais se trouver dans le champ d'influence de saint François de Sales et de la mère de Chantal, grâce à un événement heureux autant qu'imprévu. Le frère aîné de sa mère, Antoine de Toulonjon, âgé de quarante-huit ans, se décidait enfin à prendre femme avec le dessein de se fixer au château d'Alone. Il avait rencontré Françoise de Rabutin-Chantal à Dijon, où elle séjournait dans sa famille maternelle (3), et il s'en était épris.

La mère de Chantal se trouvait alors à Paris. Elle organisait le monastère de la rue Saint-Antoine tout récemment fondé.

(1) *Arch. de la S. Cong. des Rites. Procès de canonisation de Saint François de Sales*, G. 109. *Déposition de la mère de Chaugy*, fol. 1214.

(2) Cité dans la *Vie de la mère de Chaugy*, p. 42. L'auteur de cet ouvrage rapporte comme il suit la petite scène chez le maréchal de Saint-Géran: « Au dessert, le saint évêque prit une pomme et la présentant à M^{lle} de Chaugy: « Je sais, lui dit-il, que les jeunes filles aiment les douceurs » et il ajouta incontinent: « vous serez encore des nôtres ». L'auteur n'indique pas ses sources; par contre, il cite plus loin un texte qui serait extrait d'un *Journal* où Françoise de Chaugy a marqué une partie des choses singulières qui lui sont arrivées dans sa vie » et ce texte, que nous donnons ci-après, nous paraît plus conforme à la relation que nous avons puisée dans sa déposition au procès: « Sur la fin de l'année 1622, saint François de Sales me fit une grâce que je n'avais pas l'esprit de demander, ni même de désirer. Il me *marqua avec une sainte débonnairété* pour être sa fille et je n'en fis aucun compte, ne pensant qu'à la vanité et à courir après la bagatelle ». Il y a erreur quant à la date de 1622, saint François de Sales étant passé à Moulins en 1619.

(3) Françoise s'y trouvait depuis le début de l'année 1610. *Lettres de sainte Chantal*, I, 312. A cette époque, il était fortement question de son mariage avec M. de Foras, mariage préparé par saint François de Sales et qu'il souhaitait fort, ainsi que la mère de Chantal. *Lettres de saint François de Sales*, VIII, 110 et 333. *Lettres de sainte Chantal*, I, 303, 306 et 312. Au dernier moment, Françoise, qui n'avait jamais beaucoup désiré cette union, avait « *chancelé pour les commodités temporelles* ». *Ib.*, I, 319. Sur Françoise de Chantal, consulter *Les deux filles de sainte Chantal*, par la comtesse de Menthon.

M. de Toulonjon s'ouvrit à elle de ses projets, auxquels elle adhéra pleinement :

Dieu soit béni, ma très chère fille, qui a soin des enfants qui se confient en Lui ! écrit-elle à Françoise au début de mars 1620. Je pense que sa divine Providence vous aura adressé ce qui vous sera convenable ; pour moi, je trouve n'y avoir rien à désirer de plus raisonnable. Votre frère vous ira trouver pour vous dire qui est le gentilhomme, lequel vous ne connaissez point quoi qu'il vous ait vue. Il est notre voisin de Monthelon, un fort honnête et brave gentilhomme, riche aussi, bien accommodé chez lui et qui vient avec tant d'honneur faire cette recherche qui nous oblige extrêmement (1).

Muni du consentement de M^{me} de Chantal, Antoine de Toulonjon se rendit à Dijon pour affronter le regard de Françoise et savoir d'elle-même si elle ne le trouverait point « trop noir » (2).

Certes, il pouvait offrir à celle qu'il aimait de brillants avantages : un beau nom, une grande fortune, une charge honorable à la cour et à l'armée, et, par-dessus tout, la faveur de son roi qui lui permettait d'escompter le plus brillant avenir (3). Un grand mérite personnel s'ajoutait à ces dons extérieurs :

La naissance et le bien que nous trouvons en sa personne n'est pas ce qui me touche le plus, écrit la mère de Chantal, mais son esprit, son humeur, sa franchise, sa sagesse, sa probité, sa réputation.

Tout cela n'était pas pour déplaire à Françoise de Rabutin. Il y avait un obstacle possible, cependant : l'âge de M. de Toulonjon. La mère de Chantal semble avoir été d'abord mal renseignée à ce sujet : « M. de Toulonjon, il est vrai, a quelque quinze ans plus que vous... » écrit-elle à sa fille (4). Non pas quinze, mais bien vingt-cinq. A plus forte raison, Françoise

(1) *Lettres*, I, 383.

(2) *Ib.*, I, 390 : « Tenez, ma chère fille, voilà M. de Toulonjon qui, se voyant huit ou dix jours de libres, s'en va vous trouver en poste pour savoir de vous, dit-il, si vous ne le trouverez point trop noir ; car, pour son humeur, il espère qu'elle ne vous déplaira. »

(3) Bussy-Rabutin, qui n'est pas prodigue d'éloges, dit d'Antoine de Toulonjon « qu'il fût allé bien loin sur le chemin de la fortune, s'il eût vécu un peu davantage. » *Histoire généalogique de la maison de Rabutin*, Bibl. de l'Arsenal, ms. 4159.

(4) *Lettres*, I, 391.

pouvait-elle méditer ce petit plaidoyer où sa mère, redoutant l'objection, met une certaine éloquence :

Mon enfant, vous serez bien plus heureuse avec lui que d'avoir un jeune fou, étourdi, débauché comme le sont les jeunes gens d'aujourd'hui. Vous épouserez un homme qui n'est rien de tout cela, qui n'est point joueur, qui a passé sa vie avec honneur à la Cour et à la guerre, qui a de grands appointements du Roi. Vous n'auriez pas le bon jugement que je vous crois si vous ne le receviez avec cordialité et franchise (1).

Françoise de Rabutin-Chantal vit M. de Toulonjon... elle agréa sa demande. Il revint à Paris transporté de bonheur. La joie de la mère de Chantal n'était pas moindre : « Il est revenu si content que rien plus et nous avons tous grand sujet de l'être. Oh ! certes, ma chère Françon, vous m'avez bien obligée en me témoignant une si entière confiance... » (2)

Le mariage eut lieu à Paris, le 12 juin de l'année 1620. Quelques jours après, les nouveaux époux arrivaient à Alone où leur présence apportait un renouveau de vie et d'entrain. Françoise ne s'y trouvait pas en pays inconnu. N'avait-elle pas habité pendant sept ans et demi loin d'Alone, à Monthelon, lorsque la baronne de Chantal, devenue veuve, était venue, sur le commandement de son beau-père, Guy de Rabutin, demeurer chez lui avec ses quatre enfants (3). Plus loin, c'était Bourbilly, lieu de sa naissance, maintenant propriété de son frère Celse-Bénigne de Chantal. Enfin, à Dijon, toute la famille des Frémoyot.

Belle, spirituelle, enjouée, moqueuse à l'occasion, un peu glorieuse et hautaine, Françoise avait tout l'esprit des Rabutin. Jacqueline de Chaugy sympathisa de suite avec sa jeune tante qui, de son côté, se sentait attirée vers cette enfant peu banale.

Dans les charmantes causeries où Françoise de Toulonjon

(1) *Lettres de sainte Chantal*, I, 391.

..... Tous ces jeunes oiseaux
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle, et moins beaux, sont meilleurs.

Hernani, III, sc. I.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, I, p. 402.

(3) *Mém. de la mère de Chaugy*, 46.

raconte à la fillette ardente et curieuse mille anecdotes de sa jeunesse, résonnent, souvent prononcés, les noms de Mgr François de Sales, de M^{me} de Chantal et des premières visitandines. Désormais, Jacqueline vit dans leur sillage. Bientôt, elle va recevoir les caresses de la sainte qu'on attend au château d'Alone, et ses yeux vont contempler d'ineffables spectacles.

Jacqueline enfant a vu, à l'arrivée de la mère de Chantal, Françoise de Toulonjon, sa jeune tante, mue par un sentiment de profonde vénération, et « quoi qu'elle fût enceinte de près de huit mois, se traîner à genoux plusieurs pas au devant de sa sainte mère sans que l'on pût l'en empêcher (1).

Elle a contemplé, dans la chapelle d'Alone, (M^{me} de Toulonjon ayant envoyé « quérir tout son monde... pour voir le prodige »), la sœur Anne-Marie Rosset élevée en extase pendant deux heures au-dessus du sol (2).

Elle s'est mêlée aux « dames et demoiselles des environs » accourues pour s'édifier des entretiens de la mère de Chantal et goûter la douceur et l'humilité des Filles de Sainte-Marie qui, pendant quelques jours, demeurèrent chez M^{me} de Toulonjon au nombre de sept (3).

Elle a pu constater, au lendemain de la mort de Mgr de Genève, François de Sales, que chacun le vénérât comme un saint :

Je me souviens, racontera-t-elle, que je me trouvai dans une grande compagnie au commencement de l'année 1623, que l'on apporta à M^{me} de Toulonjon de la toile teinte du sang du vénérable serviteur de Dieu. La dite dame n'en put être maîtresse: toute la compagnie se mit à genoux et Mgr Claude de la Madeleine de Ragny, pour lors évêque d'Autun, prit les dites reliques et, à tête nue, en coupa et distribua un petit morceau à tous ceux de la compagnie...

(1) *Ib.*, 206.

(2) *Vies de plusieurs supérieures de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie.* Dans ce volume se trouve la *Vie de la sœur Anne-Marie Rosset* par la mère de Chaugy.

(3) Après avoir quitté Paris, le 21 février 1622, la mère de Chantal visita le monastère de Bourges. Ayant constaté que malgré sa haute vertu, la mère Rosset était inapte au gouvernement de ce monastère, elle lui ordonna d'aller, avec la sœur Gasparde d'Avise, l'attendre en Bourgogne chez M^{me} de Toulonjon. Après avoir visité le monastère de Nevers, la mère de Chantal arriva elle-même chez sa fille dans la seconde quinzaine d'avril. C'est là que vinrent la rejoindre les quatre sœurs envoyées d'Annecy par saint François de Sales pour la fondation de Dijon. Cf. *op. cit.* et *Lettres de saint François de Sales*, X, 290, 23 avril 1622.

J'en eus aussi une petite portion et, dès lors, je ne me souviens pas d'avoir passé un jour sans invoquer à mon particulier le serviteur de Dieu... (1)

Ces faits illustrent splendidement les récits que, dans leurs causeries journalières, Françoise de Toulonjon fait à sa nièce sur son séjour à la Visitation d'Annecy, sur les vertus des premières Mères, l'héroïsme de M^{me} de Chantal et la sainteté de Mgr de Genève. Aucun de ces précieux souvenirs ne s'effacera de sa mémoire.

Dans Jacqueline enfant, déjà se forme, à son insu, le futur chroniqueur de la Visitation.

(1) *Procès de canonisation de saint François de Sales*, G. 109, *Déposition de F.-M. de Chaugy*, f° 1214.

CHAPITRE II

Du monde au cloître.

Retour à Cuzy. — Goûts mondains et littéraires. — Théophile de Viau. — L'Astrée et le voisinage de Châteaumorand. — Projet de mariage. — Mort de M. de Chaugy. — Opposition de M^{me} de Chaugy au projet de mariage. — Séjour à la Visitation de Paray. — Séjour à Alone. — Intimité de Jacqueline de Chaugy et de Françoise de Toulonjon. — Passage de la Mère de Chantal à Alone. — Départ de Jacqueline de Chaugy pour Annecy. — Rapports avec Charles-Auguste de Sales. — Prise de voile de M^{lle} de Chaugy au premier monastère de la Visitation d'Annecy.

Pressentant la disgrâce prochaine de Marie de Médicis, M. de Chaugy s'était retiré dans ses terres. Les fluctuations de la politique et les rhumatismes de la cinquantaine l'inclinaient vers la retraite. Pour égayer ses loisirs, il voulut avoir chez lui sa fille Jacqueline qu'il avait toujours préférée à ses autres enfants (1). C'est probablement au cours de l'année 1623 qu'elle rentra définitivement sous le toit paternel où, d'ailleurs, ainsi que nous l'avons pu voir au moment de son voyage à Moulins, elle avait fait de temps à autre quelques séjours.

Ses frères et sœurs aînés ne s'y trouvaient plus : Michel est moine à Cluny ; Christine religieuse à Marcigny ; Marguerite a épousé le sieur de Grandval ; Simon, l'aîné de tous, épousera bientôt Philiberte d'Escrots. Les enfants du second lit sont jeunes encore : Edouard, l'aîné, se destine aux ordres ; Jean n'a que treize ans ; les autres sont plus jeunes que Jacqueline : c'est Antoinette qui sera religieuse à Saint-Julien-d'Auxerre et André qui entrera chez les Minimes (2). Nous les retrouverons au cours de ce récit.

La vie au château de Cuzy aurait pu être mortellement triste pour Jacqueline, entre un père rhumatisant et une mère impé-

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 14 et 15.

(2) *Bibl. nat., Cabinet des titres : Dossiers bleus*, 178, Chaugi f° 22. — *Nouveau d'Hozier*, 94, Chaugi f° 15.

rieuse. Il n'en fut rien. M. de Chaugy, malgré ses accès de goutte, accueillait volontiers, avec une parfaite courtoisie, les parents et amis qui venaient le visiter dans sa retraite, de sorte qu'il y avait toujours chez lui nombreuse compagnie (1).

On y pouvait rencontrer, entre autres, le baron et la baronne de Roussillon; Edme de Rochefort, marquis de la Boulaye, et sa femme; les de Saint-Géran, Gabrielle de Chazeron, Jacques de Chaugy d'Anost, les Toulonjon, les du Broc, les Chauvigny de Blot, les Chaugy de Savigny, les de Saint-Anthost (2). Ces relations entraînaient d'agréables plaisirs de société pour lesquels Jacqueline de Chaugy manifesta bientôt un goût d'autant plus vif qu'elle y fut promptement remarquée (3).

Toute de grâce et de distinction, spirituelle, pleine de « feu » et « d'enjouement », avide de savoir, curieuse de tous les plaisirs intellectuels, Jacqueline plaisait infiniment. Françoise de Chantal, qui n'avait pas l'admiration facile, a sur sa nièce un mot révélateur : « Tout était charmant et engageant en elle, la voir et l'aimer étaient une même chose. » (4)

« Ce fut en ce temps-là, nous apprend la circulaire de Turin, qu'elle connut monsieur Théophile qui fit mille vers à sa louange et... se fit un plaisir de lui enseigner les premières règles de la poésie. » (5) A qui estimerait que l'auteur du *Parnasse satyrique* était peu désigné pour servir de maître à M^{me} de Chaugy, nous rappellerions qu'il est aussi l'auteur des odes gracieuses du *Jardin de Sylvie*. Nul doute que la muse de Théophile n'ait eu

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 15.

(2) Voir au chapitre précédent les notes concernant la généalogie et la parenté de la famille de Chaugy.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 15.

(4) *Remarques de M^{me} la comtesse de Toulonjon sur la Révérende Mère de Chaugy*, publiées dans *Les deux filles de sainte Chantal*, par la comtesse de Menthon. Pièces justificatives, p. 556.

(5) A quelle époque précise Jacqueline de Chaugy a-t-elle pu rencontrer Théophile de Viau? Ce ne peut être qu'avant septembre 1623, date de l'arrestation de Théophile, ou après septembre 1625, date de sa libération. Or, après sa sortie de prison, Théophile séjourne à Paris, à l'île de Ré, puis à Chantilly, chez le duc de Montmorency, et enfin, d'avril à juillet 1626, au château de Selles, en Berry, chez le duc de Béthune. Une rencontre peut, à la rigueur, s'imaginer en cette résidence, mais elle est peu probable, car la mort de M. de Chaugy, survenue en 1625, dut interrompre les divertissements. Nous croirions plutôt que la rencontre eut lieu pendant le séjour de Théophile à Blois en 1622. Sur Théophile de Viau, cf. Frédéric Lachèvre : *Le libertinage devant le Parlement de Paris, Le procès du poète Théophile de Viau*, Champion, 1909.

pour Jacqueline autant de grâce aimable et décente que pour la douce Marie-Félice des Ursins.

Quoi qu'il en soit, les pieuses visitandines de Turin ajoutent que M^{lle} de Chaugy excella si bien dans l'art des vers « qu'elle en a toujours fait un de ses plaisirs plus charmants » (1). L'heure des cantiques viendra. Pour l'instant, les bouts rimés, les rondeaux, le sonnet, le madrigal ont ses préférences. Elle trouve plaisir à en composer, plaisir à en recevoir, et conviendra plus tard que « le désir d'être louée, surtout lorsque la poésie en est l'ornement, est une rude épreuve pour l'humilité » (2).

Comment ce subtil encens n'aurait-il pas exalté quelque peu son esprit et troublé son cœur, alors que, des rives du Lignon, lui parvenait l'écho des hymnes ardentes que chantaient à l'Amour les bergers de l'Astrée?

C'était en effet le temps où M. d'Urfé, quasi-voisin de Cuzy, en son domaine de Châteaumorand, livrait par tranches, au public, les pages attendues de son interminable et curieux roman (3). Certes, la véritable héroïne du récit, Diane de Châteaumorand, épouse d'Honoré d'Urfé, n'évoquait pas dans la famille de Chaugy que des images d'idylle et de pastorale, et Jacqueline n'ignorait pas l'histoire, cent fois entendue depuis sa petite enfance, de la lutte épique qui avait mis aux prises MM. de la Guiche et l'authentique Astrée (4).

Cela se passait en l'année 1613, lors du décès d'une très vieille grand'tante qui avait nom Jacqueline de Chaugy, dame de Lalière, laquelle était grand'mère du comte de la Guiche de Saint-Géran et de Godefroy de Chitain son frère (5). Les seigneurs de Lalière possédaient dans l'église paroissiale de Saint-Martin d'Estréaux une belle chapelle, bâtie en l'an 1500 par un de leurs ancêtres. Elle portait leur nom et leurs armes. En vertu des droits de leur grand'mère, MM. de la Guiche la considé-

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 15.

(2) *Les Vies de quatre des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, par *Françoise-Madeleine de Chaugy*. Annessy, 1659. Une réédition, conforme à celle de 1659, enrichie d'extraits inédits des manuscrits primitifs, a été publiée par les soins du premier monastère d'Annecy chez Poussielgue, en 1892. C'est à cette édition que nous nous référons, p. 269.

(3) La publication de l'Astrée a duré plus de vingt ans, de 1607 à 1628. Cf. Reure, *La Vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé*, Plon-Nourrit, 1910.

(4) Pour tous les détails de cet épisode, voir Reure, *op. cit.*, 157 et ss.

(5) Cf. ci-dessus, p. 6, note 1.

raient comme leur appartenant ; un de leurs frères, mort en bas âge, y était même inhumé. Par quel caprice Diane de Châteaumorand revendiquait-elle la possession de cette chapelle ? (1).

Bref, Jacqueline de Chaugy, dame de Lalière, étant morte, on l'y enterre, et ses petits-fils, respectueux de sa mémoire, lui font édifier un tombeau dont la pierre sépulcrale, soutenue par quatre colonnettes, était élevée de neuf ou dix pouces au-dessus du sol.

« Le relief dudit tombeau » transporta de colère Diane de Châteaumorand qui se déclara lésée dans ses prétendus droits. Sans autre avis, M. d'Urfé se trouvant pour lors à Paris, elle fait raser les colonnettes, poser la pierre tombale à plate terre et proclame bien haut « qu'elle tascherait, par tous moyens, qu'aucune cérémonie ne fust faite » à la quarantaine de la défunte dame de Lalière.

M. de Saint-Géran avait le sang chaud ; il n'en fallait pas tant pour lui mettre l'épée au poing. Sous prétexte de protéger la quarantaine de sa pauvre grand'mère, il arme quelques centaines de ses gens avec pistolets, hallebardes, épées et arquebuses, puis, prenant la tête de cette troupe avec le sieur de Chitain, son frère, il se dirige vers Saint-Martin d'Estréaux dans le dessein de cerner Châteaumorand et d'y pénétrer par surprise, non, certes, pour y faire couler le sang, mais pour humilier la dame du lieu et lui faire payer sa morgue insolente.

Heureusement pour Diane, Châteaumorand était bien gardé. Quelques cavaliers, ayant pris les devants, eurent beau user de ruse et, contrefaisant leur voix, essayer, à la faveur de la nuit, de se faire passer pour des parents, ils furent reconnus. Diane arme ses gens, et la troupe de M. de Saint-Géran doit se contenter de tirer dans les fenêtres du château, non sans haranguer sa propriétaire et faire force rapines et déprédations dans les dépendances.

Puis, sous prétexte de protéger le service funèbre de sa grand'mère, prévu pour le 11 novembre, M. de Saint-Géran fait occuper l'église de Saint-Martin d'Estréaux qui se trouve soudain transformée en un poste de corps de gardes, au grand scandale de messire Grimaud et de son vicaire, lesquels ne

(1) Le château de Lalière et celui de Châteaumorand étaient l'un et l'autre sur la paroisse de Saint-Martin d'Estréaux, aujourd'hui dans le département de la Loire.

laissent pas néanmoins d'y célébrer des messes pour l'âme de Jacqueline de Chaugy.

Si quelqu'un était embarrassé en l'occurrence, c'était le prévôt de la maréchaussée du Forez, M. de la Chaize. Sur la demande pressante de Diane d'Urfé, il était arrivé le dimanche 10 novembre avec son lieutenant et douze archers pour la secourir, et, l'ayant trouvée « toute craintive », essayait en vain de faire entendre raison à ses adversaires. Mais quoi ? ne fallait-il pas que la quarantaine eût lieu ?

Pendant que l'église était irrespectueusement occupée par les soldats, qui s'y trouvaient comme chez eux, on décorait somptueusement la chapelle de Lalière. « Une ceinture funéraire toute neuve, armoriée de blasons, et une chapelle ardente montée sur quatre colonnes de huit pieds de hauteur, peinte en noir semé de larmes, des doubles croix à chaque coin, quatre clochetons et, au centre, un clocher » (1) témoignaient à la fois de la noblesse de la défunte et du regret de ses proches.

Au jour dit, toute la compagnie de M. de Saint-Géran, en armes, assistait à la cérémonie, ni plus ni moins que s'il fût trépassé lui-même. On raconte que Diane aurait poussé l'audace jusqu'à le faire sommer, durant l'office, d'ouïr ses protestations, ce dont il n'eut cure, bien qu'il fût outré de colère.

La cérémonie faite, il monte à cheval, pique des deux et part avec toute sa troupe. L'honneur de sa grand'mère était sauf.

L'affaire eut son lendemain : MM. de Saint-Géran et d'Urfé faillirent se battre en duel ; un long procès eut lieu qui se termina en 1620 au bénéfice du tout puissant maréchal, sans réconcilier les parties (2).

Mais cela empêchait-il les Chaugy de lire et de goûter l'Astrée ? Bien au contraire ; tout leur était connu : les héros et le cadre du roman. La terre de Chaugy, berceau de la famille, n'était-elle pas sise en Forez et propriété de Diane de Châteaumorand ? (3) Donc, Jacqueline s'enchantait l'imagination des aventures de Céladon et d'Astrée, raffina sur les effets du parfait amour, chercha la clef des allégories et lut avec délices

(1) Reure, *op. cit.*, 165.

(2) Après la mort de Diane de Châteaumorand, Jean-Claude de Lévis, qui avait hérité de tous ses biens, tua en duel Godefroy de Chitain le 15 janvier 1627.

(3) Cf. ci-dessus, p. 2, note 5.

les sonnets, stances, quatrains et villanelles répandus à travers le récit.

Bien qu'elle n'ignorât pas qu'un si parfait amour avait eu son déclin (1), à son tour elle rêva de la douceur d'aimer et prêta l'oreille aux aveux d'un gentilhomme qui fréquentait le château de Cuzy. Un sentiment tendre s'établit entre les deux jeunes gens et, moins compliquée qu'Astrée, Jacqueline accepta l'idée d'un mariage possible. Que ne donnerions-nous pas pour connaître le nom du jeune prétendant ! Malheureusement, de lui nous ignorons tout, sinon, nous disent encore les visitandines de Turin, qu'il « avait un rapport merveilleux avec elle, étant doué d'un esprit bien fait, d'un grand génie, d'un mérite achevé et de toutes les qualités qui le pouvaient rendre digne de l'alliance de M^{me} de Chaugy » (2).

« Mais, que sert le mérite où manque la fortune ? »

Or elle manquait. Pour ce motif, M. de Chaugy, qui agréait pourtant les vœux du gentilhomme, jugea utile de différer quelque temps ce mariage. Cet attermoiement avait aussi pour cause l'opposition de M^{me} de Chaugy qui voulait que sa fille acceptât un autre parti fort riche (3).

Sur ses entrefaites, vers la fin de l'année 1625, le baron de Cuzy vint à mourir. C'était, dans l'occurrence, ce que Jacqueline avait le plus à redouter. Outre qu'elle voyait disparaître un père très aimé qui l'avait toujours particulièrement chérie, elle perdait tout soutien contre l'obstination de sa mère.

Par sentence du 18 décembre 1625, M^{me} de Chaugy fut nommée tutrice de ses enfants (4). De sa part, Jacqueline n'avait rien à espérer pour la réalisation de ses projets. Alors, « dans l'accablement de son déplaisir », le gentilhomme qui l'aimait

(1) Honoré d'Urfé avait été, dans sa jeunesse, passionnément épris de Diane de Châteaumorand, femme de son frère, Anne d'Urfé. Ce n'est qu'après l'annulation de ce mariage qu'il put l'épouser en 1600. Il avait alors 33 ans et Diane 38, mais elle était encore fort belle. Peu à peu, cependant, l'humeur fantasque de sa femme le détacha d'elle et, bien qu'aucune séparation n'eût jamais été prononcée, ils vivaient la plupart du temps éloignés l'un de l'autre. Reure, *op. cit.*, 170 et ss.

(2) *Lettre circ. de Turin*, 15.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 16.

(4) Bibl. nat. *Nouveau d'Hozier*, 94, Chaugy, p. 9, au verso. — A la mort d'Hugues de Chaugy, Sr de Cuzy, il s'éleva quelques contestations au sujet de son testament entre sa veuve et Simon de Chaugy, Sr de Fontenailles, fils du premier lit. *Ib.*, p. 10.

lui dit adieu pour « aller servir le roi dans ses armées » (1) et tenter le hasard de la fortune.

Au cours de la même année, Jacqueline avait vu s'éteindre, au château d'Alone, M^{me} de Toulonjon, sa grand'mère (2). Coup sur coup disparaissent ses plus chères affections.

Triste, désespérée, elle voit le temps s'enfuir sans apporter remède à ses ennuis. Heurtée par le caractère entier de sa mère, elle prend le parti de s'éloigner de la maison paternelle. Un monastère de la Visitation vient de s'ouvrir à Paray ; M^{lle} de Chaugy obtient d'y séjourner pour quelque temps. Songeait-elle à la vie religieuse ? Si oui, ce ne fut qu'une velléité passagère (3). Elle eut vite assez du couvent.

Vers le milieu de l'année 1628, Françoise de Toulonjon, qui n'ignorait pas les tristesses de Jacqueline et l'humeur de M^{me} de Chaugy, supplia celle-ci de lui confier la jeune fille pendant quelques mois et emmena sa nièce à Alone (4). Ce n'était plus l'enfant rieuse d'autrefois, et, cependant, « Jacqueline était si charmante dans sa mélancolique tristesse que tous ceux qui la voyaient, dit-on, en demeuraient comme enchantés » (5).

Elle trouva dans sa tante de Toulonjon une affectueuse confidente. La brillante Françoise, elle aussi, avait souffert : des

(1) *Lettre circ. de Turin*, p. 17.

(2) *Ib.*, p. 16.

(3) D'après une lettre de Mgr d'Arenthon d'Alex, évêque de Genève, Jacqueline de Chaugy aurait pris l'habit religieux au monastère de Paray : « Je supplie très humblement V. A. R. de me marquer ce qu'il lui plaira que je réponde au monastère de Paray qui me demande la mère de Chaugy pour être élue supérieure à l'Ascension prochaine et dans lequel elle avait pris l'habit de religion avant que de se rendre dans le premier monastère d'Annecy » Lettre du 11 décembre 1665. Arch. d'Etat de Turin. *Lettere di Vescovi. Geneva*. On verra dans le chapitre suivant que tout contredit cette assertion. S'il y a eu « habit de religion », ce ne peut être que le « petit habit », sorte d'uniforme que revêtaient parfois les jeunes pensionnaires, et qui rappelait l'habit religieux.

(4) Nous lisons dans les *Remarques de M^{me} de Toulonjon sur la mère de Chaugy* déjà citées : « Quelque temps après mon mariage, ma belle-sœur, sa mère, me fit l'honneur de me la confier durant trois mois à mon instante prière ». C'est à l'année 1628 qu'il faut rapporter ce fait car M^{me} de Toulonjon ajoute presque aussitôt : « ma mère, fondatrice du saint ordre de la Visitation, passant en cette maison d'Alone, l'emmena avec elle à Annecy... » Or, c'est en août 1628 que la mère de Chantal, passant par Alone, emmena avec elle Jacqueline de Chaugy. On conçoit d'ailleurs que M^{me} de Toulonjon écrivant ces lignes cinquante ans après, pût désigner l'année 1628 par l'expression « quelque temps après mon mariage ».

(5) Cité par la Comtesse de Menthon dans la *Vie des deux filles de sainte Chantal*, 300.

quatre enfants qu'elle avait mis au monde (1), seule, la petite Gabrielle, âgée de six ans, lui restait, objet d'une tendresse rendue inquiète par tant de maternités malheureuses.

Elle pleurait aussi son frère, Celse-Bénigne de Chantal, qui, après avoir risqué tant de fois sa vie dans des duels meurtriers (2), était glorieusement tombé, le 22 juillet précédent, au combat de l'île de Ré, à la tête d'un escadron de volontaires « composé de toute la fine fleur de la cour » (3). Il laissait à sa pauvre petite veuve, Marie de Coulanges, une enfant de dix-huit mois (4). Françoise avait été fort ébranlée de ce coup, car elle aimait chèrement son frère (5). Aussi est-il vrai que Celse-Bénigne de Chantal « était un seigneur autant accompli de corps, d'esprit et d'humeur que l'on ait vu en son siècle » : il était universellement aimé « et n'avait besoin pour cela d'autre artifice que de se faire voir, étant si aimable qu'il n'a jamais été haï que de ceux qui le regardaient avec des yeux jaloux de sa fortune » (6).

Ce malheur redoublait les angoisses de Françoise pour son mari, car M. de Toulonjon, qui avait couru les mêmes dangers, commandait maintenant à La Rochelle, « à la portée du mousquet, sur quatre méchants vaisseaux liés ensemble, l'entrée de cette fameuse digue » (7) qui devait empêcher le ravitaillement

(1) Elle avait eu en mai 1621 un fils qui mourut aussitôt après sa naissance. Gabrielle naquit en juin 1622. Elle eut un second fils en 1623 et une fille, Jeanne, en 1624. Ces deux derniers moururent en 1626. C'est par erreur que la comtesse de Menthon attribue à Françoise de Toulonjon un fils au début de 1621 et un autre à la fin de la même année. Cf. *Lettres de saint François de Sales*, X, 33 et 128; *Lettres de sainte Chantal*, I, 559; II, 38, 42, 329; III, 10.

(2) *Mém. de la Mère de Chaugy*, 240 et ss. *Lettres de sainte Chantal*, I, 526 : « Faites prier pour mon fils qui me donne des sujets de grande douleur », et aussi II, 312.

(3) *Vie de la mère de Chantal* attribuée à Louise de Bussy, Annessi, Burdet, 1737.

(4) Celse-Bénigne avait épousé Marie de Coulanges en mai 1623. *Lettres de sainte Chantal*, II, 149 et 150. Ils perdirent leur premier-né au cours de l'année 1624. *Ib.* 327. En février, naquit Marie de Chantal, future marquise de Sévigné, *ib.* 554 et III, 1. Sur la mort de Celse-Bénigne et la nouvelle qui en fut portée à Annecy à la mère de Chantal, voir le beau récit de la mère de Chaugy en ses *Mémoires*, 241 et ss. et *Lettres de sainte Chantal*, III, 66, 68, 83, 85, 89 et ss.

(5) « Ma fille a reçu cette affliction avec un tel ressentiment qu'elle a bien peine de se remettre » *ib.*, 90.

(6) *Mém. de la mère de Chaugy*, 240 et 241.

(7) *Oraison funèbre de M^{me} de Toulonjon*. Levesque. Autun 1685. Cité dans *Les deux filles de sainte Chantal*, 293.

de la place par les Anglais. Sa femme tremblait à chaque instant d'apprendre quelque mauvaise nouvelle.

Ces épreuves successives, ces alarmes trop fréquentes l'avaient mûrie et rendue capable de compatir aux peines de Jacqueline de Chaugy. Comme rien n'est plus propre que la douleur à rapprocher les âmes, une étroite intimité les lia bientôt l'une à l'autre. « Ce fut dès lors que nous contractâmes ensemble cette liaison de cœur que la mort même n'a pu rompre » (1), écrira plus tard Françoise de Toulonjon évoquant, au lendemain du décès de son amie, ces jours de confiance et d'abandon.

Les nouvelles qui parvenaient au château d'Alone n'étaient guère propres à dissiper la tristesse. De tous côtés, on signalait l'apparition de la peste, et la violence du fléau jetait l'épouvante dans tout le pays. Autun, Paray, Lyon, Nevers étaient atteintes. « En quelques semaines, parfois en quelques jours, une famille est détruite, une maison vidée, une rue ravagée, une ville plus que décimée. A Lyon... on compte qu'il meurt quatre cents malades par heure. Jour et nuit, des chariots et des barques chargées de cadavres s'acheminent au confluent des deux rivières » (2). Redoutant le péril de la contagion, chaque village, chaque demeure s'isole avec effroi de tout foyer pestilentiel. Dans les villes, « la vie publique est interrompue, les relations brisées, les boutiques pour la plupart fermées, les rues désertes; les étrangers passent à bride abattue à travers la ville contaminée. Tout ce qui peut fuir ou n'a pas été retenu par le sentiment du devoir s'est retiré à la campagne » (3).

Or, à ce moment, la mère de Chantal revenait de Paris, visitant sur sa route les monastères de son Ordre : Orléans, Bourges, Moulins, avec le dessein de s'arrêter à Nevers, Paray, Autun, Lyon (4) et de passer par Alone : « Il est nécessaire, pour la gloire de Dieu et le bien de la paix, en ce peu de famille qui reste de mon fils, que je passe chez ma fille » (5), écrit-elle à la mère de Blonay.

(1) *Remarques de la comtesse de Toulonjon sur la Révérende mère de Chaugy.*

(2) Reure. *La peste de 1628 dans le Forez*, Montbrison, 1910.

(3) *Ib.*

(4) *Lettres de sainte Chantal*, III, 167, 177, 184 et 205.

(5) *Ib.* 193. Après la mort de Celse-Bénigne de Rabutin-Chantal, fils de la mère de Chantal, l'abbé de Saint-Satur semble avoir voulu créer des difficultés à sa veuve, Marie de Coulanges, au sujet de l'héritage du jeune

Le 4 juillet, elle est à Bourges où elle apprend que le monastère de Nevers est menacé de la peste : « Mon Dieu, que cela me touche ! écrit-elle à la supérieure. Ma pauvre sœur, soyez vaillante au milieu de votre troupe... Conservez-vous pour conserver vos filles et nous faites savoir de vos nouvelles » (1).

Le lendemain, arrive de Paray « un exprès » pour l'avertir de l'extrême danger où se trouvent les sœurs de ce monastère qui sont environnées par le fléau et « sans espoir d'assistance s'il leur arrivait accident » (2).

La sainte est dans une angoisse d'autant plus grande que défense lui est faite de s'arrêter dans les villes contaminées. Du moins elle tentera l'impossible pour rencontrer les supérieures de ces monastères et leur porter réconfort : « Nous voici dès avant-hier à soir en ce monastère de Moulins avec notre pauvre chère sœur la supérieure de Nevers et une de ses sœurs, écrit-elle le 20 juillet ; nous les sommes allées prendre à six lieues de Nevers ; nous la garderons jusqu'à huitaine » (3).

Le 14 août, elle est à Riom : « Si la peste est si forte à Autun, fait-elle savoir à la mère de Blonay, je n'irai pas, mais je ferai venir ma sœur la supérieure [à Alone] » (4). Enfin, le 23 août, elle arrive à la Motte, à deux lieues de Paray, où elle apprend en effet que ses filles sont « destituées de toutes sortes d'assistance humaine », excepté celle « de leur prêtre qui va chercher par les villages ce qu'il peut pour les nourrir, où il court fortune de sa vie car déjà on a pensé l'assommer » (5). De sorte qu'elles sont en danger « de mourir de faim », outre que « le cimetière des pestiférés est derrière leur maison ». Aussi la sainte n'a plus qu'une pensée : les faire sortir de ce lieu empesté et leur procurer « un petit monastère qui n'est qu'à une lieue » de la Motte (6).

baron et avoir entraîné Françoise de Rabutin-Chantal, comtesse de Toulonjon, à faire valoir des prétentions sur cet héritage. Ceci ressort nettement d'une lettre de sainte Chantal à sa fille, datée de Paris, 10 mars 1628, lettre où la sainte prend, avec une délicatesse exquise, le parti de la petite Marie de Chantal, future marquise de Sévigné, l'unique héritière de son fils. *Lettres de sainte Chantal*, III, 157. Cf aussi : *Les deux filles de sainte Chantal*, p. 329.

(1) *Lettres*, III, 170.

(2) *Ib.*, 172.

(3) *Ib.*, 184.

(4) *Ib.*, 193.

(5) *Ib.*, 196.

(6) *Ib.*, 197.

C'est dans ces graves inquiétudes que la mère de Chantal arrive à Alone, le soir du 23 août, avec sa compagne, sœur Elisabeth de Lucinge (1).

Elle y fut accueillie comme un ange de consolation. La solitude forcée que subissaient les habitants du château la mettait à l'abri des visites et sollicitations coutumières. Françoise de Toulonjon allait pouvoir savourer en paix la joie d'une présence et d'un entretien chèrement désirés.

La mère de Chantal pouvait comprendre les douleurs maternelles de Françoise. Ne pleurait-elle pas elle-même son fils uniquement aimé ? Quelques mois auparavant, dans le parloir d'Annecy, sa douleur, si profonde et si chrétienne à la fois, avait arraché des larmes à ceux qui en avaient été les témoins.

Elles s'entretenaient longtemps de Celse-Bénigne. Tant de fois elles avaient tremblé pour sa vie dans ces duels répétés qui le mettaient en danger de « mourir en la disgrâce de Dieu » et vers lesquels l'entraînaient la fougue de sa jeunesse et son ardeur à servir ses amis. Que d'angoisses elles avaient ressenties après ce duel fameux, où, le jour de Pâques, il avait servi de second à Boutteville contre Pontgibaud ! Il avait dû s'enfuir à Alone et s'y cacher pour laisser à la colère du roi le temps de s'apaiser ! (2)

A Paris, la mère de Chantal avait appris, avec bien de la consolation, que Celse-Bénigne, après l'atroce supplice du comte de Chalais (3), « ne pouvant ôter de devant ses yeux le désastre de son ami », s'était retiré un peu des affections terrestres.

(1) L'auteur des *deux filles de sainte Chantal* dit, p. 299, que la sainte arriva à Dijon le 18 août 1628, et que sa fille, prévenue par une lettre, s'empessa d'aller l'y attendre et la ramena à Alone. Les lettres de sainte Chantal ne permettent pas cette supposition.

(2) « Le jour même de Pâques, tandis que Chantal faisait ses dévotions à sa paroisse avec toute la famille de sa femme, un laquais de Boutteville lui vint dire dans l'église, où il était encore, que son maître l'attendait à la porte Saint-Antoine. Il y alla en petits souliers à mules de velours comme on en portait alors et servit de second à Boutteville contre Pontgibaud. Ce duel fit grand bruit, les prédicateurs déclamèrent fort contre un si grand scandale et Chantal se retira en Bourgogne où il fut caché à Alone chez Toulonjon, son beau-frère, d'où après quelque temps il revint à Paris ». Bussy, *Histoire généalogique de la maison de Rabutin*.

(3) Les amis du comte de Chalais avaient, dit-on, « éloigné le bourreau à prix d'or, espérant, jusqu'au dernier moment, une grâce qui ne vint pas. Mais Richelieu promit le pardon à deux condamnés à la potence moyennant qu'ils serviraient, l'un d'exécuteur, l'autre de valet. Le premier coup que porta le bourreau improvisé, de l'épée d'un Suisse dont on l'avait armé, ne fit qu'une faible entaille ; alors il demanda une doloire (il était tonnelier

Quelques mois après la mort de ce grand seigneur, [il] sentit une nuit qu'on le soulevait par les épaules jusqu'à deux ou trois reprises, comme le voulant mettre à bas du lit, et il entendit et connut distinctement la voix de son ami mort qui lui dit par deux fois ces paroles : « Prépare-toi, Chantal, il faut venir, il faut venir ». Le baron de Chantal qui aimait assez cet ami pour le faire vivre en sa mémoire, mais non pas pour le suivre au tombeau, lui repartit : « Non, non, je n'irai pas encore ». Alors l'esprit frappa un grand coup proche du lit dont le valet de chambre qui était couché dans un autre lit fut éveillé et, ayant apporté de la chandelle, son maître passa le reste de la nuit à lire un bon livre pour se divertir et calmer l'émotion de son esprit. Notre-Seigneur, qui voulait [le] disposer à une heureuse mort, permit que la visite de son ami décédé laissât en lui de fréquentes pensées de la mort ; la cour ne lui plaisait plus tant qu'auparavant et, s'étant présenté une occasion d'aller servir l'Eglise et le roi en l'île de Ré, contre les Anglais, il laissa les plaisirs du Louvre aux autres courtisans et alla conquérir le Ciel (1).

Jacqueline de Chaugy écoute ces récits avec émotion ; elle les gardera fidèlement dans sa mémoire.

Cette douce intimité permet à la sainte de la mieux connaître. Informée par M^{me} de Toulonjon du petit roman de la jeune fille et des raisons de sa présence, la mère de Chantal, dont l'expérience ne s'étonne guère, ne tire d'autre conséquence de ce chagrin d'amour sinon que ce cœur ardent, cette volonté obstinée, cette intelligence remarquable pourraient bien, si Dieu s'en rendait maître un jour, devenir des instruments utiles à sa gloire.

Mais, trop experte dans la direction des âmes pour ouvrir d'emblée à Jacqueline de semblables horizons, elle se garde bien, dans ses entretiens avec elle, d'opposer, à des regrets encore trop vifs, des raisonnements importuns. Elle écoute ses confidences et, persuadée que ce cœur a d'abord besoin de paix pour recevoir efficacement la lumière, elle propose à la jeune fille de l'emmener au monastère d'Annecy, non pour y faire une probation, mais pour s'y reposer dans le calme, loin de tout ce qui lui rappelle ses déplaisirs.

Or, il se trouvait que M. de Chaugy, au cours de sa maladie, avait fait vœu de se rendre au tombeau de l'évêque de Ge-

de sa profession). Au vingtième coup de cet instrument, le patient criait encore : « Jesus Maria et Regina Cœli... » Il en reçut trente-quatre et, pour achever de lui couper la tête, il fallut retourner son corps... » Jacques Boulenger, *Le grand siècle*, p. 48.

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 241.

nàve (1). Ce fut un motif de plus pour décider Jacqueline à faire le voyage proposé.

Cependant, la mère de Chantal n'était pas venue chez sa fille uniquement pour goûter le charme de ces épanchements ; il lui fallait régler les affaires de son fils et défendre la succession de sa petite *Cantaline* (2) contre les prétentions de l'Abbé de Saint-Satur, par lequel Françoise de Toulonjon se laissait volontiers persuader (3).

Elle s'y employa pendant les six ou sept jours qu'elle resta au château d'Alone, en même temps qu'à pourvoir aux nécessités du monastère d'Autun. En cela, elle avait à lutter contre la crainte insurmontable du fléau qui retenait son entourage. Elle écrit presque chaque jour à la Mère de Chastelus, supérieure, pour s'informer de ses besoins et savoir comment elle pourrait bien communiquer avec elle :

J'ai tout aujourd'hui bataillé pour voir si l'on approuverait que nous vous allassions parler au pied de votre muraille ; il n'y a moyen de gagner cela ; c'est pourquoi nous vous proposons, si vous voudriez faire la moitié du chemin et venir lundi jusqu'à Jeunay un peu par deçà Moudra. L'on vous enverrait autant de chevaux que vous désireriez et nous nous trouverions à l'heure que vous nous donneriez et parlerions là, bien que de loin, car l'on ne veut pas que je vous approche (4).

Il en fut ainsi décidé. Quelques jours après, un carrosse emmenait vers Autun, avec la mère de Chantal et la sœur de Lucinge, Jacqueline de Chaugy et M^{me} de Toulonjon qui, avec sa petite Gabrielle, devait accompagner la sainte jusqu'à Dijon. On approche d'Autun, lieu redouté. Fidèle au rendez-vous, la mère de Chastelus est là, au milieu d'un champ, pour haranguer de loin celle qui n'a pas le droit de l'approcher. Le cœur généreux de la mère de Chantal ne peut supporter ce spectacle. Quand, raconte Jacqueline de Chaugy, elle

vit cette bonne supérieure éloignée d'elle qui lui voulait parler comme cela, elle invoqua le secours de Notre-Seigneur, demeura

(1) « Lors même que je fus reçue en religion, je n'étais venue [à Annecy] que pour rendre un vœu que mon père avait fait dans une maladie... » Dép. de la mère de Chaugy au procès de non-culte. *Procès de canonisation de saint François de Sales*. Arch. de la S. Cong. des Rites. G. 121, f° 10.

(2) La mère Chantal appelait ainsi la fille de Celse-Bénigne.

(3) Voir ci-dessus, note 5, p. 29.

(4) *Lettres*, III, 199 et 200.

un peu en oraison puis, faisant le signe de la Croix: « Assemblons-nous, dit-elle, au nom de Dieu, il sera au milieu de nous et nous défendra du mal ». Cela dit, elle va à grands pas vers la chère supérieure qui n'osait approcher, l'embrassa tendrement et la fit monter en carrosse et s'asseoir proche d'elle. M^{me} de Toulonjon, qui conduisait sa digne mère, n'osait dire mot quoiqu'il lui fâchât fort à cause de Mademoiselle sa fille qui était alors âgée seulement de six ans et l'unique de ses enfants.

Elle disait à la sœur de Lucinge :

Véritablement, si je n'étais assurée en mon âme que ma mère est une sainte, je transirais d'appréhension (1).

Elles allèrent coucher chez M. le baron de Roussillon, beau-frère de la supérieure d'Autun.

Quand la bonne baronne de Roussillon vit sa sœur et qu'elle sut que le même jour elle était sortie d'Autun, elle se jeta à genoux devant la mère de Chantal et lui dit: « Madame, si votre sainteté ne me mettait hors de crainte, je tremblerais et je quitterais ma maison à ma sœur; mais j'ai confiance que point de mal ne peut arriver à qui reçoit le bien de votre bénédiction » (2).

Les voyageuses arrivèrent au monastère de Dijon le 3 septembre (3). La mère de Chantal fut obligée d'y attendre son frère, Mgr de Bourges, André Frémyot, pendant plus de trois semaines. Ce fut au milieu de « mille bénédictions », raconte Jacqueline de Chaugy, et,

comme lui dit une personne de doctrine qui vint lui faire une très belle harangue, elle pouvait dire comme Jacob au retour de Mésopotamie: *le Seigneur m'a bénie de deux troupes*, car elle avait d'un côté, Madame sa fille et sa petite-fille, et, de l'autre, environ quarante religieuses (4).

De Dijon, l'on se rendit à Châlon, chez Mgr de Neufchèse, propre neveu de la mère de Chantal. Celui-ci ne voulut jamais donner un équipage à sa tante qu'elle ne fût demeurée quatre ou cinq jours chez lui. Comme à Dijon, Jacqueline de Chaugy put

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 251.

(2) *Ib.*

(3) *Lettres de sainte Chantal*, III, 206.

(4) *Mém. de la mère de Chaugy*, 253.

constater la vénération dont la sainte fondatrice était l'objet. M^{me} de Chantal

se tenait, raconte-t-elle, dans une grande salle de l'évêché où Monseigneur voulait qu'elle donnât accès à ceux qui la venaient visiter, qui étaient en si grand nombre et de toutes sortes d'états que c'était un concours général. Elle se tenait si proche contre une muraille qu'on ne pouvait passer derrière elle pour couper ses habits et, malgré cela, elle ne put empêcher que, tant de la robe que du voile, on ne lui en coupât tous les jours quelque pièce, [ce dont] elle pleura tendrement le soir en se déshabillant, [jugeant cela] chose si déraisonnable qu'elle ne la pouvait supporter (1).

C'est à Châlon que, non sans émotion de part et d'autre, M^{me} de Toulonjon quitta sa mère et sa nièce pour s'en retourner à Alone. La sainte, le cœur serré de ne pouvoir se rendre à Lyon, où la peste faisait d'effrayants ravages, se dirigea vers Bourg avec ses deux compagnes. Nous l'y trouvons, le 5 octobre, au monastère de la Visitation. De là, elle gagna Crémieux, puis Belley « non sans péril » (2).

M^{lle} de Chaugy fit bonne figure à tout et à tous. La sœur de Lucinge, qui avait soin d'elle, était émerveillée de son « feu », de son « enjouement », mais doutait fort que tant « d'attraits » fissent « un bien long séjour dans un couvent ». Par contre, en certains monastères, quelques « anciennes supérieures » auraient prédit à la mère de Chantal que cette jeune fille était une future religieuse propre à lui succéder (3).

Quittant Belley, le 30 octobre, les voyageuses entrèrent enfin dans Annecy « la veille de tous les Saints ».

La Fondatrice rentrait en son cher monastère de Nessy après plus d'un an d'absence. C'est dire avec quelle impatiente allégresse l'attendaient ses filles, notamment leur supérieure, Péronne-Marie de Châtel. Prévenu de l'arrivée de la mère de Chantal, Monseigneur de Genève, Jean-François de Sales, frère et successeur du saint, était venu l'attendre à la porte du couvent. Il avait avec lui son jeune neveu, M. Charles-Auguste de Sales, chanoine de sa cathédrale et Official du diocèse (4), lequel.

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 253.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, III, 215 à 226.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 18.

(4) Il n'avait que 23 ans et n'avait encore reçu que les Ordres mineurs. Les visitandines, qui rapportent ces faits dans leur lettre circulaire, p. 19 et 20, donnent à Charles-Auguste de Sales la qualité de prévôt du chapitre. Il ne fut prévôt qu'en 1630.

voyant M^{lle} de Chaugy prête à descendre de cheval, lui donna la main et la conduisit à la porte du monastère. La mère de Chantal leur présenta la jeune fille comme étant la nièce de M. de Toulonjon, son gendre, et M. l'Official eut le plaisir d'apprendre qu'elle était aussi sa cousine « du côté de la maison de Cusy » (1).

Jacqueline de Chaugy reçut dans le couvent un affectueux accueil. Sa parenté avec la mère de Chantal la signalait à l'attention des sœurs. Mais le cloître avait beau se faire accueillant, c'était le cloître, et le premier contact lui rendit aiguë la sensation de solitude et d'éloignement. Une douloureuse angoisse lui étreignait le cœur. « Mon trouble aurait éclaté, dira-t-elle par la suite, sans la protection de saint Joseph que j'invoquai dans ce moment » (2).

Cette première impression peu à peu s'effaça ; Jacqueline en vint à goûter le religieux silence du monastère et trouva du charme dans les entretiens des religieuses dont la plupart étaient aussi distinguées par la naissance que par la vertu. Mais elle entendait bien garder son indépendance et ne pas se laisser convertir à la vie religieuse. Pour occuper ses loisirs, elle prend tour à tour l'aiguille et la plume, compose, en vers, de petites pièces « de dévotion » et « des cantiques spirituels sur l'état intérieur » de la mère de Chantal qui les goûte avec un extrême plaisir ; elle recueille aussi les sermons « qu'elle trouve le plus à son goût » (3). Bien qu'elle s'en défende, le milieu commence à agir sur elle.

Parmi les prédicateurs entendus à Annecy, il en est un qu'elle admire tout particulièrement : c'est M. Charles-Auguste de Sales. Dès la première entrevue, ils s'étaient compris. « L'on ne peut pas bien distinguer, diront les visitandines de Turin, si ce fut par un effet de la sympathie du sang ou par celui de l'inclination du cœur » ; pour notre part, nous dirons que ce fut aussi par des similitudes de goût.

(1) Il s'agit de Cusy en Savoie (aujourd'hui en Haute-Savoie). Charles-Auguste de Sales était fils de Louis de Sales, frère du saint, et de Philiberte de Pingon de Cusy. Celle-ci était fille de Bernard de Pingon de Cusy et de Charlotte de Vautravers. C'est par Charlotte de Vautravers qu'il y avait alliance avec la famille de Toulonjon. Cf. Nicolas de Hauteville. *La maison naturelle de saint François de Sales*, Paris, 1669, p. 269, 271, 272.

(2) Cité dans la *Vie de la mère de Chaugy*, 24.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682.

Ce neveu de saint François de Sales avait été une manière d'enfant prodige. Un jour qu'on le présentait à son oncle, il se prit à pleurer ; comme il lui en demandait la raison : « Mon oncle, je suis honteux de n'être pas digne de vous, car, en l'âge où je suis, je ne sais rien du tout et, si vous n'en prenez le soin, je cours hasard d'être toujours dans l'ignorance, parce que mon père est si occupé aux choses du dehors que son temps ne lui permet pas de considérer mes désirs » (1). Il avait sept ans !

On le met au collège des Barnabites d'Annecy (2). A treize ans, il compose en vers latins un cantique au Saint-Sacrement, « si beau et si dévot », que le Préfet le fait exposer à la grande porte du collège. A quatorze ans, plus précocé que le jeune Bossuet, il prononce devant l'évêque de Genève, en la grande salle du collège barnabite, « une belle et longue oraison de la descente du Saint-Esprit » qui ravit les assistants. En guise de délassément, il décrit, en deux ou trois mille vers français, la propriété de Cusy où il passe ses vacances et, à peine âgé de seize ans, conscient de sa précocité, il fait imprimer, sous le titre « *Panier de fruits mûris avant la saison* », un petit ouvrage en vers latins, recueil de « pièces de dévotion, d'énigmes, d'emblèmes, d'épigrammes, d'épithalames, d'élégies et d'épithaphes ».

On l'appelait l'Ovide du Collège. « Il parlait le beau latin et savait la poésie jusqu'aux plus petites règles » (3).

Tout ceci n'était pas pour déplaire à M^{lle} de Chaugy. Un commerce littéraire s'établit entre M. l'Official et sa jeune cousine. « Ils se communiquaient quelquefois, par un divertissement bien innocent, leurs poésies dévotes pour former un doux entretien entre eux » ; elle-même compose une *Vie de saint Bernard de Menthon* (4) et nous admettrions volontiers que ce fut le désir de goûter les ouvrages de M. de Sales qui lui fit, à cette époque, commencer l'étude de la langue latine (5). Ces relations

(1) Hauteville. *La maison naturelle*, p. 580.

(2) Sur ce collège, cf. Mercier, *Souvenirs historiques d'Annecy*, p. 303 et ss.

(3) Hauteville, *op. cit.*, 585 et ss.

(4) On lit, p. 25, dans la *Vie de la mère de Chaugy* : « Dans la suite, elle s'attarda à des ouvrages plus sérieux parmi lesquels on distingue la vie de saint Bernard de Menthon et d'autres écrits de cette nature ». Nous n'avons pas connaissance de ces écrits de jeunesse.

(5) L'abbé Boulangé et la comtesse de Menthon affirment que Jacqueline de Chaugy apprit le latin dans son jeune âge avec l'abbé de Saint-Satur. Ni la circulaire de Turin, ni la Vie de la mère de Chaugy n'y font allusion. De plus, nous lisons dans une lettre de la mère de Chaugy le texte suivant : « Dans l'année de mon noviciat blanc (1629-1630)... j'eus une petite pensée,

contribuèrent beaucoup, Jacqueline l'avouait souvent par la suite, à l'habituer à son nouveau milieu (1).

Qui oserait affirmer, cependant, qu'en se prêtant à ce jeu littéraire, Charles-Auguste de Sales, dûment renseigné, n'obéissait pas au secret désir d'aider M^{lle} de Chaugy à sortir des filets où l'amour humain la retenait encore? Au surplus, il savait par expérience qu'on ne s'en retire pas si aisément. L'année précédente, bien qu'il fût porté par ses goûts vers la solitude et que « sa pente fût grande pour la douceur de l'état ecclésiastique », il avait été froissé de voir que cette vocation réjouissait, pour des raisons d'intérêt, certaines personnes de sa famille. Il s'avisa donc de faire croire qu'il était résolu de se marier ; « il prit l'épée, se fit vêtir en cavalier, et fit recherche, en apparence, d'une très belle et riche demoiselle qui pensa passer de feinte en histoire, car... il se trouva surpris d'une inclination naissante qui le garrotta insensiblement ; sa blessure, à l'abord, lui sembla douce, mais elle fut difficile à guérir », et il avouait plus tard à un ami « qu'il avait réellement aimé cette belle personne depuis la fête de saint Luc jusques au jour de Noël » (2).

Cependant, les religieuses, ravies des heureuses qualités et des dons brillants de Jacqueline de Chaugy, faisaient des vœux pour qu'elle devînt visitandine ; elles n'osaient trop l'espérer pourtant, pas plus que n'y songeait celle qui s'en défendait sincèrement.

entendant dire les litanies de saint Antoine de Padoue, que j'eusse bien désiré d'en avoir pour mon père saint François de Sales... Le même jour... j'écrivis en Français, ne sachant pas d'autres langues, les litanies de ce Bienheureux... » Et elle ajoute que ce fut le Père Maurice Marin, barnabite, qui les mit en latin. Cf. *Lettres de la vénérable mère de Chaugy, religieuse de la Visitation, suivies des lettres et réponses de quelques personnages illustres*, p. 152. Par contre, la sœur Anne-Catherine Barbereau, sacristine du premier monastère au temps où la mère de Chaugy était supérieure, et qui fut témoin de la guérison d'un possédé au tombeau de saint François de Sales, raconte que ce possédé s'entretenait en latin avec Mgr Charles-Auguste et que les sœurs ne pouvaient les comprendre sinon, dit-elle, la mère de Chaugy, « car elle entendait bien le latin ». *Pouvoir de saint François de Sales. Miracles et guérisons opérés par le saint Evêque, tirés du procès de sa canonisation et de pièces authentiques*. 2^e éd. revue sur les pièces originales. Bourg, 1911, p. 287. — Ne faudrait-il pas conclure de ces deux textes en apparence contradictoires que Jacqueline de Chaugy apprit le latin au cours de sa vie religieuse pour faciliter les travaux que nous lui verrons bientôt entreprendre? Mais elle aurait pu en commencer l'étude en ses premiers mois de séjour à Annecy, ce qui ne contredit pas le premier des deux textes. Ceci n'est d'ailleurs qu'une supposition.

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 20.

(2) Hauteville, *op. cit.* 604.

Mais, peu à peu, la grâce, dans l'âme de Jacqueline, faisait son œuvre. Les réflexions que lui permettaient ses loisirs, l'éloignement des siens, sa solitude relative, et surtout le spectacle journalier de la vie conventuelle, lui faisaient voir le monde dans une nouvelle perspective. Ce qui avait fait jusque-là l'objet de ses désirs lui semblait maintenant moins souhaitable. Son cœur, sans doute, n'en était pas absolument détaché, mais elle enviait la paix, la sérénité, le bonheur vrai de celles qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ dans le renoncement et la pauvreté. Parfois même, elle se sentait attirée vers la vie parfaite, mais, effrayée par l'absolu du sacrifice, elle se reprenait à rêver du bonheur humain dont tout espoir n'était pas mort en son cœur.

La mère de Châtel avait pénétré le secret de ses luttes ; parfois, lorsqu'elle rencontrait Jacqueline dans le monastère, elle lui disait avec suavité : « Quand donc vous plaira-t-il de donner audience à la grâce ? » (1)

Au carême de 1629, un Père de la Compagnie de Jésus vint faire aux visitandines une série d'instructions que la jeune fille suivit avec le plus vif intérêt. Elle sollicita un entretien avec ce jésuite qui, l'ayant entendue, lui déclara que Dieu l'appelait à la vie religieuse. Bien que Jacqueline de Chaugy recherchât loyalement la vérité, cette décision catégorique la surprit et elle refusa de s'y rendre.

Sur ces entrefaites, elle apprit la mort de celui qu'elle aimait ; elle en éprouva un « ennui mortel », mais ce ne fut point à ce coup qu'elle céda (2).

Quelque temps après, l'appel se fit entendre à nouveau, irrésistible. Un religieux prêchait au monastère. M^{lle} de Chaugy était friande de beaux discours, elle voulut l'entendre. Prenant pour thème la parole du Maître aux pêcheurs de Galilée : « *Suivez-moi* », l'orateur commenta si éloquemment la simple et prompt obéissance des apôtres, qu'à l'issue du sermon, Jacqueline, en larmes, alla se jeter aux pieds de la mère de Châtel et lui déclara que c'en était fini de ses hésitations. Tout heureuse, celle-ci conduisit la jeune fille à la mère de Chantal qui attendait depuis longtemps cette démarche, mais n'avait point voulu devancer l'heure de Dieu.

(1) *Vie de la mère de Chaugy*, 30.

(2) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 23.

On tint la chose secrète jusqu'au samedi suivant où, « tout le chapitre étant assemblé devant la Supérieure », Jacqueline « s'alla jeter à genoux au milieu d'icelui pour demander d'être admise à son premier essai » (1).

Il fallait prévenir M^{me} de Chaugy. Celle-ci avertie du dessein de sa fille, ne voulut voir, dans cette décision, que l'effet d'un chagrin d'amour; elle lui écrivit, s'excusant de sa conduite passée, et laissant entrevoir le projet d'un brillant mariage. De tels espoirs ne pouvaient plus séduire Jacqueline. Sa décision était irrévocable.

Au mois de mai 1629, rompant définitivement les liens qui l'attachaient au monde, M^{lle} de Chaugy recevait le voile des mains de Mgr Jean-François de Sales et devenait sœur Françoise-Madeleine.

(1) *Ib.*

LIVRE SECOND

LA FORMATION

(1629-1642)

CHAPITRE PREMIER

Le noviciat

La Visitation après la mort de saint François de Sales. — La mère de Chantal gardienne des reliques et de l'esprit du Fondateur. — Le premier monastère d'Annecy en 1629. — Séjour prolongé de la mère de Chantal à Annecy par suite de la peste et de la guerre en Savoie. — Françoise-Madeleine de Chaugy formée directement par la sainte. — La novice et la « fille du monde ». — Françoise-Madeleine prononce ses vœux le 12 juillet 1630.

Pénétrons dans le premier monastère d'Annecy où sœur Françoise-Madeleine va passer trente-six années de sa vie.

Les visitandines l'occupaient depuis seize ans. La petite maison de la Galerie, au faubourg Perrière, qui avait reçu en 1610 M^{me} de Chantal et ses deux compagnes, M^{lles} Favre et de Bréchard, était bientôt devenue trop étroite. Devant l'accroissement rapide de la communauté, saint François de Sales avait dû chercher une autre ruche pour ses abeilles. Le 28 mai 1612, il avait acheté sur les bords du canal de Thiou, près du lac, la maison de l'avocat Nicollin et, le 30 octobre de la même année, les seize visitandines de la Galerie (1) venaient prendre possession de leur nouveau gîte qu'il fallut bientôt songer à agrandir. La libéralité du duc de Nemours, lequel consentit à céder à l'évêque de Genève un vaste terrain en bordure du canal et attenant à la

(1) Nom donné à la première maison occupée par les visitandines, à cause d'un passage couvert qui leur permettait de franchir la rue pour se rendre à leur verger.

maison, permit d'entreprendre la construction d'un véritable monastère dont saint François de Sales posa la première pierre le 18 septembre 1614. Quatre ans après, le 30 septembre 1618, il consacrait la première église de la Visitation (1).

Dans cette église fort modeste, mais si chère à son cœur, il avait exprimé le désir d'être inhumé : « S'il plaisait à la Providence divine, disait-il en son testament, que la très sainte et uniquement véritable Religion catholique, apostolique et romaine fût rétablie en la cité de Genève lors de Notre trépas, Nous ordonnons, qu'en ce cas, Notre corps soit enterré en Notre église cathédrale ; que si elle n'y était pas encore rétablie, Nous ordonnons qu'il soit inhumé au milieu de la nef de l'église de la Visitation d'Annecy que nous avons consacrée » (2).

Il y reposait, en effet, depuis janvier 1623 et si grand avait été le nombre des prodiges accomplis à son tombeau, si considérable la foule des pèlerins accourus vers ce lieu béni (3) que, dès 1628, il fallait agrandir l'église.

Gardienne de ces reliques vénérées, la mère de Chantal nourrit avec ferveur, en son âme, l'ultime désir de les voir un jour glorifiées sur les autels : « J'ai tellement à cœur cette sainte œuvre, écrit-elle à la mère Paule Favrot, qu'il me semble que je me vendrais moi-même, s'il était requis, afin de voir notre Bienheureux Père béatifié et glorifié selon son mérite » (4).

Elle y travaille quasi dès le lendemain de la mort de François de Sales, faisant prendre note des faveurs obtenues à son tombeau et remettre à Dom Juste Guérin (5) des procures pour informer, sous l'autorité de l'Ordinaire, dans « les baillages de Chablais, Gaillard, Ternier et autres lieux », sur la sainteté et les miracles du serviteur de Dieu. Elle supplie le Père de la Rivière d'écrire sa vie et de recueillir ses écrits ; envoie Dom Juste Guérin à Rome pour solliciter les lettres rémissoriales (6),

(1) C.-M. Rebord, *A la recherche d'un sanctuaire salésien*, Annecy, 1922.

(2) Cité dans *Notice sur l'ancienne église du premier monastère de la Visitation d'Annecy*, Annecy, Niérat, 1895.

(3) Sainte Chantal, *Œuvres*, II, 241.

(4) *Lettres*, III, 397.

(5) Religieux barnabite, provincial du Piémont, qui devint évêque de Genève après la mort de Jean-François de Sales, frère et successeur du saint.

(6) On appelle lettres rémissoriales celles par lesquelles les juges des causes, quand ils sont trop éloignés des lieux où l'on peut trouver les preuves dont on a besoin pour l'instruction d'un procès, délèguent à d'autres juges

afin de commencer le procès apostolique qui s'ouvre, en effet, au cours de l'année 1627, à Annecy. Plus de cinq cents témoins sont entendus à la gloire du saint évêque de Genève. A cette moisson de témoignages, la mère de Chantal apporte sa gerbe, sans contredit la plus belle (1). Pas assez, pourtant, à son gré :

On en témoigne de la satisfaction, écrit-elle à la mère de Blonay, il n'y a que moi qui n'en aie point, car ce que j'ai su et connu des perfections des vertus en cette très sainte âme est si relevé au-dessus de ce que j'en puis dire que certes je demeure à plat, ma connaissance surpassant infiniment ma capacité d'en parler (2).

L'affaire se poursuit pendant l'année 1628. La mère de Chantal fait face à toutes les dépenses pour l'entretien des notaires apostoliques et autres officiers. Mais, en 1629, la peste et la guerre viennent tout interrompre. Dans sa naïve et « sainte confiance », elle se promet cependant la béatification prochaine du serviteur de Dieu. Sa sainteté n'apparaît-elle pas claire comme le jour ? Aussi se préoccupe-t-elle déjà de faire « acheter à Paris et à Milan du satin blanc, fil d'or et de soie, canetille et autres choses nécessaires » (3) pour l'exécution d'un riche ornement d'église en vue de la cérémonie. Mais hélas ! l'expérience va lui faire bientôt connaître « que ceux qui négocient à Rome doivent faire provision d'une entière patience » (4).

Non moins sacré que la dépouille mortelle de l'évêque de Genève est, pour la mère de Chantal, ce chef-d'œuvre admirable sorti du cœur et de la pensée de son saint directeur : le « petit

résidant dans les susdits lieux le pouvoir de faire citer les témoins, de recevoir leurs témoignages et de remplir les autres formalités que requiert l'instruction du procès. Ces lettres furent accordées pour Mgr André Frémoyot, archevêque de Bourges, Mgr. Camus, évêque de Belley et Georges Ramus, docteur de Louvain, qui furent désignés comme juges apostoliques du procès.

(1) C'est le 27 juillet et les jours suivants, en l'année 1627, que la mère de Chantal fit son admirable déposition sur saint François de Sales dont le texte se trouve au tome II de ses Œuvres diverses, p. 93 et ss.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, III, 73.

(3) *Lettre circ. de la mère de Chaugy* à tout l'Ordre de la Visité, 2 janvier 1661. Cette longue lettre, véritable opuscule, figure en appendice dans la *Vie de la mère de Chaugy* déjà plusieurs fois citée. On la trouve aussi à la Bibl. mazarine, avec une signature manuscrite de la mère de Chaugy, sous ce titre : *Lettre de la supérieure du monastère d'Annecy*, 2 janvier 1661.

Nous y ferons de fréquents emprunts.

(4) *Ib.*

Institut » des filles de la Visitation Sainte-Marie, expression vivante et adéquate de sa doctrine mystique.

Mieux que personne, elle en a pénétré l'esprit et réalisé la perfection. Dirigée, façonnée par ce merveilleux conducteur d'âmes, souple dans sa main comme le plus docile et le plus délicat des instruments, magnifiquement apte et généreuse, pendant douze années, elle avait, avec lui, commencé, poursuivi, développé l'œuvre née de leur sublime rencontre, humblement confiante dans la sécurité de son appui.

Et voilà que tout à coup Dieu lui avait ravi cet incomparable soutien, la laissant seule sous le fardeau d'un Ordre commençant. On sait l'immense chagrin de la sainte : « Un an durant, sa douleur lui tira des larmes des yeux toutes les fois qu'elle s'arrêtait un peu à parler du Bienheureux... » (1) Mais son âme généreuse avait puisé dans sa douleur même un regain d'énergie. Puisque le Père était mort, à elle revenait le soin de maintenir son œuvre telle qu'il l'avait voulue et de veiller jalousement à ce qu'aucune de ses intentions ne fût oubliée, mécon nue ou incomprise.

C'est porter un grand honneur et avoir une grande soumission à celui qui dirige, écrira Françoise-Madeleine de Chaugy, de suivre si constamment sa direction que même la mort n'y met point de bornes (2).

Jamais, certes, honneur et soumission ne furent mieux rendus :

En toute occasion, notre Bienheureuse Mère citait notre saint Fondateur et ne voulait rien dire ni établir d'elle-même dans l'Institut, bien que nos Sœurs les supérieures la suppliassent d'agir comme Mère commune et comme Fondatrice de la Congrégation. « Non pas cela, disait-elle, mais, puisque vous me le permettez, je me tiendrai parmi vous comme la sœur aînée de la famille qui a plus pratiqué et communiqué avec le père que les autres » (3).

Dès l'année 1624, pour arrêter de façon définitive l'ensemble des *coutumes* en usage à la Visitation et assurer leur uniformité dans les treize monastères déjà fondés, la mère de Chantal

(1) *Dép. de la sœur de la Croix de Fésigny*, citée dans les *Mém. de la mère de Chaugy*, p. 215 en note.

(2) *Mém. de la mère de Chaugy*, 494.

(3) *Ib.*, 223.

avait fait venir à Annecy, vers le temps de la Pentecôte, les premières mères de l'Ordre (1). Outre les *Constitutions*, en effet, saint François de Sales avait laissé, touchant la Visitation, quantité de notes relatives à des points d'observance et à diverses coutumes que le temps avait introduites (2). Gardées avec autant de soin que la Règle même, « elles n'avaient pu être rangées par ordre » ainsi qu'il entraînait dans les intentions du Fondateur. Jeanne de Chantal voulut donc, pendant que les premières mères de l'Institut étaient encore en vie, les rendre témoins qu'elle n'apportait aucun règlement, aucune pratique qui ne fussent conformes aux intentions de leur bienheureux Père et qu'il n'eût donnés ou approuvés.

Lorsque le *Coutumier* fut fini de ranger et écrit bien au net, rapporte Françoise de Chaugy, notre digne Mère le prit, et menant avec soi toutes les mères et sœurs anciennes qu'elle avait rassemblées, elle posa ce petit volume sur le tombeau de notre saint Fondateur, fit mettre toute sa troupe en oraison et pria elle-même à chaudes larmes ce Bienheureux que si elle y avait mis un seul mot qui ne fût de ses intentions, elle le conjurait d'obtenir de Dieu qu'on le trouvât effacé. Dieu donna un sentiment intérieur à cette digne Mère et à toutes ses chères sœurs qui étaient autour d'elle que tout ce qui était contenu dans ce livre était vraiment les intentions de notre Bienheureux Fondateur. Toutes se levèrent de leur oraison fort consolées et l'on assembla le chapitre pour lire devant toutes le *Coutumier* dès un bout jusqu'à l'autre; et ensuite les sœurs firent un acte capitulaire assurant que tout ce qu'elles avaient ouï lire était conforme à ce que notre Bienheureux Père avait fait pratiquer en ce monastère (3).

Que la règle et le *Coutumier* de la Visitation fussent, selon l'expression de la mère de Chantal, rangés en un corps, c'était un point capital. Mais qu'est-ce que la lettre sans l'esprit qui la vivifie? Le rôle de la Fondatrice n'était donc pas achevé. Il lui restait à commenter cette règle, à l'appliquer dans mille circonstances difficiles où les supérieures de l'Ordre se trouvaient parfois embarrassées. Si l'on considère que, de la mort de saint François de Sales à celle de sainte Chantal, le nombre des monastères s'éleva de treize à quatre-vingts, on pourra mesurer

(1) *Lettres de sainte Chantal*, t. II, p. 320, en note, le nom de ces Mères.

(2) *Ib.*, p. 319, en note.

(3) *Mém. de la mère de Chaugy*, 224.

sa tâche écrasante. Tâche délicate, aussi ; sa vaste correspondance en fait foi.

Dans le monastère d'Annecy, c'est son exemple et sa parole même qui entraînent les âmes et les établissent dans la règle. Avec quelle ardeur elle s'applique à nourrir ses filles de la doctrine de leur bienheureux Père : « Elle employait tout son loisir au service de l'Institut, écrit Françoise-Madeleine de Chaugy, tâchant par des paroles toutes de feu de nous établir dans une parfaite observance » (1).

C'est que, dans la pensée de la mère de Chantal, le premier monastère d'Annecy, « mère et matrice de tout l'Institut » (2), doit être la règle et le modèle de tous les autres ; dès lors, il faut qu'il garde indélébile le cachet propre de son Fondateur, intacte sa doctrine et inchangés ses vœux.

Au moment où sœur Françoise de Chaugy prenait le voile, la communauté comprenait quarante-cinq religieuses dont deux novices (3). C'étaient pour la plupart de très jeunes sœurs, car les fondations qui se multipliaient (4) obligeaient souvent la mère de Chantal à se séparer, au profit des maisons nouvelles, des sujets reconnus aptes à les bien servir.

C'est ainsi que, depuis plusieurs années déjà, les visitandines de la première heure ont quitté le petit Nussy pour essaimer au loin dans les villes de France où de toutes parts on réclame des Filles de Sainte-Marie. Jeanne-Charlotte de Bréhard est à Riom ; Marie-Jacqueline Favre à Paris, au faubourg Saint-Jacques ; Marie-Aimée de Blonay à Lyon-Bellecour ; Anne-Marie Rosset à Crémieux ; Claude-Agnès Joly de la Roche à Rennes.

L'aimable Péronne-Marie de Châtel, qui avait remplacé la mère de Chantal au monastère d'Annecy pendant son absence, se trouva élue supérieure à Chambéry au mois d'août de l'année 1629. Ce départ, très sensible à la sainte, fut compensé par le

(1) *Ib.*, 257.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, V, 527.

(3) *Ib.*, 370. — « Nous n'avons que deux novices et sommes quarante-trois professes, entre lesquelles il y en a plusieurs qui ont de bons talents et dispositions pour rendre service à la Religion ». Lettre du 6 déc. 1629. La mère de Chantal se refuse, d'ailleurs, pour le moment, à accepter un trop grand nombre de filles « car une supérieure a assez à faire à bien servir une si grande famille ». *Lettres*, III, 286.

(4) L'Ordre venait d'ouvrir à Arles son trente-cinquième monastère.

retour de la sœur Marie-Adrienne Fichet (1). Cette « ancienne » avait tout juste trente-cinq ans ; baptisée par saint François de Sales, elle avait, à peine âgée de dix-sept ans, reçu le voile, de « ses bénites mains », dans la petite maison de la Galerie dont elle avait été la sixième novice. Vive, ardente, spontanée, au point que la mère de Chantal avait quelque temps hésité à lui confier la charge de supérieure (2), elle était le « répertoire » (3) complaisant des souvenirs précieux de la Visitation naissante, chèrement conservés dans sa mémoire. Durant cinquante années encore, Annecy s'enchantera de sa délicieuse chronique, car, jusqu'à sa mort, elle ne s'éloignera plus de la Sainte-Source.

Précieuse compagne, pour la sœur de Chaugy, que cette survivante d'un si cher passé !

Auprès de la mère de Chantal et de cette « ancienne », butine, au « jardin de l'Epoux », un jeune et fervent essaim de visitandines. Citons, parmi elles, la très distinguée Madeleine-Elisabeth de Lucinge (4), proche parente de saint François de Sales ; Anne-Françoise de Clermont Mont-Saint-Jean, la « chère petite secrétaire » de la mère de Chantal, « cœur inviolable au secret » (5) ; Marie-Antoinette de Vosery, experte

(1) Voir sa vie dans le tome XI de l' *Année sainte*. Marie-Adrienne Fichet venait de terminer son triennat de supérieure à Crémieux.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, II, 357. — « ... notre sœur Marie-Adrienne qui a si bon cœur et si bon esprit et tant d'attraits de Dieu et d'amour à la règle. Néanmoins, il y a je ne sais quoi à dire ; notre Bienheureux Père l'aimait fort et la désirait en charge, mais je n'ai encore osé le faire. » Lettre du 15 octobre 1624.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, 119. C'est ainsi que nous désignerons le recueil imprimé des *Lettres de la mère de Chaugy* dont nous avons donné la référence complète à la page 37, note 5.

(4) *Année sainte*, II, 711 et ss.

(5) *Lettres de sainte Chantal*, III, 542. La vie de cette sœur, composée par la mère de Chaugy, se trouve dans l' *Année sainte*, VII, 602. Certains détails familiers sur les rapports de la mère de Chantal avec sa jeune secrétaire nous peignent au vif le cœur de la sainte : « Nos sœurs de Lyon ayant une fois demandé des bas de toile à Nussy pour voir comment on les faisait, notre sœur Anne-Françoise écrivit, en les envoyant à leur supérieure, que les dits bas avaient servi à notre unique mère. Comme il y avait quelque temps que la sainte avait défendu de parler d'elle dans les lettres, le scrupule la prit et elle alla dire sa faute après que le paquet fut fait, croyant que notre digne mère ne le ferait pas rouvrir pour cela. Mais il n'en alla pas de la sorte, car la sainte la mortifia très bien et plus sensiblement qu'elle ne l'avait jamais fait, lui témoignant une si grande peine qu'il ne se peut dire et lui commanda d'ouvrir le paquet et de refaire toute la lettre, ce qui toucha si fort la pauvre sœur qu'elle ne pouvait s'empêcher de pleurer en écrivant. Notre digne mère s'en aperçut et s'approcha d'elle avec sa débonnairété ordinaire, lui disant : « Vous pleurez ? ma sœur ». Puis elle commença

« en affaires et procès », « le bras gauche » de la Fondatrice, l'intendante générale des biens-fonds du monastère (1) ; Marie-Aimée de Rabutin, fervente et mortifiée, trop souvent inquiète et timorée (2) ; Jeanne-Françoise-Thérèse Picoteau, l'infirmière de la mère de Chantal, dévouée corps et âme à son obéissante malade (3) ; l'intelligente Marie-Françoise de Corbeau qui sera bientôt l'intime amie de la sœur de Chaugy (4) ; l'admirable Marie-Denise de Martignat, entrée en religion à l'âge de cinquante ans, après avoir étonné par sa vertu et sa piété l'entou-

de la caresser et de lui dire plusieurs petites choses pour la faire rire et, enfin, comme conclusion : « Oh ! écrivez, écrivez, ajouta-t-elle, tout ce que vous voudrez de moi, je le veux bien ». Ensuite cette digne mère s'en alla à la cuisine pour faire donner à souper à sa petite secrétaire et poussa même la bonté jusqu'à lui passer ses portions par la fenêtre du service.

(1) *Année sainte*, X, 575, sa vie écrite par la mère de Chaugy. — « Se trouvant en quelques ennuis d'être toujours dans les chicanes et dans le temporel, elle découvrit sa peine à notre digne mère avec une véritable simplicité enfantine, pleine de confiance et de désir de sa propre humiliation, et cette grande directrice des cœurs lui dit : « Ma fille, n'êtes-vous pas contente d'être mon bras gauche en ma vieillesse ? »

(2) La mère de Chantal lui écrit le 24 novembre 1638 : « ... toujours vous voulez trouver des sujets en vous pour tracasser et ennuyer votre esprit et même l'intimider si vous pouviez. De vrai, si Dieu ne vous favorisait de tant de grâces et saintes lumières, comme sa bonté fait, vous tomberiez bas. Je vous ai toujours tant prêché de ne vous point regarder... » *Lettres*, V, 102.

(3) La sainte rendait à son infirmière l'obéissance d'une enfant : « Un jour qu'elle était malade, sa charité demanda si elle ne pouvait pas se promener dans sa chambre. Notre sœur (Jeanne Picoteau) répondit que non parce qu'elle craignait que cet exercice ne l'agitât davantage. Alors, cette unique mère se tournant du côté de celles qui étaient présentes leur dit avec un visage riant et suave : « Il ne se faut donc pas promener puisque notre gouvernante ne le veut pas ». Quelques minutes après, la bonne infirmière se ravisant lui dit : « Ma mère, je pense qu'il n'y aura pas de danger, encore que Votre Charité se promènera un petit ». Au même moment, cette digne mère se leva et se mit en devoir de faire ce qu'on lui conseillait ». Un jour la sainte prit une médecine et l'infirmière oublia de lui donner à dîner : Vers le milieu de l'après-midi, la voyant très faible elle lui dit enfin : « Je pense que vous auriez besoin d'un peu de nourriture. — Je crois qu'oui », répondit notre unique mère qui n'avait rien voulu demander. » *Année sainte*, IV, 580 et ss.

(4) C'est à elle que sainte Chantal confia la charge de copier les premiers manuscrits du Coutumier, du Cérémonial et du Directoire. Ayant envoyé son travail à la Fondatrice qui était à Paris pour le faire approuver et imprimer, celle-ci la remercia, ajoutant ce mot : « Mais, ma chère Fille, pour vous garantir de la petite vanité qui vous pourrait venir d'avoir tant et si bien écrit, je vous dirai que les copistes ont trouvé quelques fautes dans votre orthographe ». C'est aussi la sœur Marie-Françoise de Corbeau qui fit le recueil des *Petites Coutumes* et mit en ordre « les heures, commémorations, hymnes, psaumes et litanies » propres à l'Institut. *Année sainte*, XI, 592 et ss.

rage de la grande Mademoiselle et la cour de Turin (1) ; nommons enfin Louise-Dorothée de Marigny que nous retrouverons plus tard mêlée à la vie de sœur Françoise-Madeleine (2).

La jeune novice entrait au monastère à une époque privilégiée pour recevoir le bienfait de la formation salésienne. Alors que de 1615 à 1629, la sainte est fréquemment appelée loin d'Annecy par les nécessités de l'Ordre, il se trouve que, de la fin de l'année 1628 jusqu'à celle de sa mort survenue en décembre 1641, soit pendant treize ans, elle ne s'éloignera du monastère que durant la valeur de deux années environ (3).

De plus, tandis que la plupart des compagnes de sœur Françoise-Madeleine de Chaugy seront bientôt appelées à servir d'autres maisons de l'Ordre, la jeune religieuse aura le bonheur inappréciable d'être attachée de plus en plus intimement, par ses fonctions, à la personne de la mère de Chantal.

C'est donc la sainte elle-même qui va l'initier à la perfection salésienne, puis à la direction des affaires de l'Ordre, jusqu'à ce qu'elle en vienne à lui confier les plus intimes secrets de son âme.

Le 31 mai 1629, la mère de Chantal avait été réélue supérieure du monastère, en remplacement de la mère de Châtel qui achevait son triennat (4). Vers ce moment, la peste, qui ravageait la France, fit son apparition en Savoie et gagna bientôt Annecy. « On fit tout ce que l'on put humainement faire pour persuader à cette digne mère de sortir de cet air infect et d'aller dans une de nos autres maisons, mais ce fut en vain »,

(1) Sa vie se trouve dans le recueil intitulé : *Les Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation Saint-Marie* par la mère Françoise-Madeleine de Chaugy.

(2) Citons encore, parmi les compagnes de la sœur de Chaugy, Françoise-Jéronyme Charcot, qui s'applique « à recueillir par le menu toutes les paroles et actions » de la sainte et dont les notes compléteront les Mémoires de sœur Françoise-Madeleine.

(3) La mère de Chantal s'absentera, une première fois, de juillet 1635 à octobre 1636, et, une seconde fois, de septembre 1638 à mai 1639, absences auxquelles il faut ajouter un voyage de quelques semaines à Chambéry, en 1637.

(4) Les supérieures de la Visitation sont élues pour trois ans, à l'expiration desquels elles sont déposées, c'est-à-dire déchargées du supériorat. Elles peuvent être immédiatement réélues pour une nouvelle période de trois ans, mais jamais elles ne sont supérieures plus de six ans de suite dans le même monastère ; elles ne peuvent y être réélues qu'après un intervalle de trois ans. Par contre, elles pourraient être appelées immédiatement après leur déposition à exercer la charge de supérieure dans un autre monastère.

rapporte la sœur de Chaugy, « elle eût cru abandonner la divine volonté qui voulait être servie d'elle céans » (1).

Donc, pendant les années 1629 et 1630, la ville d'Annecy, vide d'une grande partie de ses habitants, fut coupée de toute communication avec l'extérieur. « On fait la quarantaine en cette ville, de sorte que nous n'avons pas même la commodité d'envoyer et de recevoir des lettres de Chambéry » (2). « Nous ne fréquentons avec personne, qu'un peu avec Monseigneur et quelqu'un des siens ; nos sœurs tourières ne sortent point... » (3) écrit la mère de Chantal. L'église du monastère avait été fermée au public ; par l'ordre de l'évêque, on avait dressé un autel non loin de la porte ; seuls, les ecclésiastiques de sa maison y disaient la messe ; le peuple l'entendait de la rue ; il n'y avait plus que Mgr Jean-François de Sales qui la dît au maître-autel (4). Le parloir était fermé à tout le monde, excepté pourtant à Mgr de Genève et à ceux de sa maison « qui était bien parmi la plus exposée de la ville... car, non seulement il administrait les sacrements aux malades, avec ses prêtres, mais aussi tout le reste de sa famille était employé à distribuer les aumônes... » « Mais quel moyen, écrit la mère de Chantal, de voir ce bon et digne prélat se priver comme il voulait faire de la seule consolation qui lui restait de se venir un peu soulager céans de l'extrême douleur que son âme souffrait... » (5). Quel moyen surtout de tarir la compatissante charité de la sainte mère et d'empêcher que « les gens de Monseigneur » ne vinssent « prendre tous les jours les potages et autres choses » qu'elle « faisait continuellement préparer pour les pauvres et les malades » (6).

Dans l'intérieur du monastère, de minutieuses précautions avaient été prises. Il y eut pourtant quelques alertes et l'on put croire parfois « que le mal y était ». Néanmoins, déclare la mère de Chantal, « je n'en ai jamais vu de l'étonnement parmi nos sœurs qui prenaient leurs petits remèdes fort joyeusement, chacune se tenant dans la disposition du départ comme elles en étaient averties ; car nous étions résolues de ne pas

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 256 et 257.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, III, 274.

(3) *Ib.*, 290.

(4) *Ib.*, 364.

(5) *Ib.*

(6) *Mém. de la mère de Chaugy*, 258.

exposer notre bon et vertueux confesseur et que si quelqu'une eût eu besoin de se confesser, il l'eût ouïe, mais de loin. » (1)

Au reste, la vie du monastère suivait son cours, paisible et même saintement joyeuse au temps des récréations : « Nous ne pouvons rien appréhender ayant sa Charité (2) avec nous, écrivent les sœurs, et cela fait que nous sommes si joyeuses parmi tant de maux que nous entendons dire, que quelquefois cette unique mère nous dit aux récréations que nous modérions un peu notre joie parce que chacun n'en a pas tant que nous... » (3). Mais ce n'est que lorsque les sœurs sont en un lieu d'où l'on pourrait les entendre, car « au reste, ajoutent-elles, notre mère laisse une grande liberté, tant pour la récréation que pour les autres choses, et ne veut point qu'on tienne les esprits gênés en quoi que ce soit » (4).

La communauté, cependant, prenait part à l'affliction publique et faisait souvent des prières extraordinaires pour la cessation du fléau. Parfois les religieuses allaient en procession à travers le cloître, « pieds nus et la corde au cou, avec tant de dévotion qu'elles tiraient les larmes des yeux de celles qui les considéraient et, à la fin, elles allaient faire une forte discipline d'un *Miserere* ». Bien qu'il n'y eût parmi elles ni trouble ni appréhension, elles expérimentèrent, nous dit la mère de Chantal, « quelque chose de la valeur de l'affliction et des grands biens que Dieu cache sous son écorce. »

C'était pour la sœur Françoise-Madeleine un austère début de noviciat.

Mais, n'eût été la tristesse générale du peuple, elle se fût réjouie, comme ses sœurs, de cette quarantaine qui leur valait la présence ininterrompue de la mère de Chantal. La sainte elle-même jouissait du bonheur de cette retraite : « Nous n'allons nullement au parloir. Oh ! s'il pouvait durer, car mon esprit est fort dégoûté de la conversation du monde » (5).

La maîtresse des novices était alors une toute jeune professe

(1) *Lettres de sainte Chantal*, III, 366. Sur tous les détails de la vie au monastère durant la peste, lire cette lettre tout entière, p. 362 et ss.

(2) Cette expression désigne la mère de Chantal.

(3) *Lettre* du 25 août 1630, Arch. de la Visit. d'Annecy, *Recueil des circulaires*, tome I.

(4) *Ib.*

(5) *Lettres de sainte Chantal*, III, 357.

de vingt-cinq ans : Madeleine-Elisabeth de Lucinge. La mère de Chantal avait de ces hardiesses dans l'attribution des charges. Cette religieuse avait reçu l'habit à dix-sept ans des mains de son parent, saint François de Sales, qui lui avait donné le nom d'Elisabeth « afin qu'elle eût une part intérieure et secrète au mystère de la Visitation ». D'une rare distinction voilée de modestie, de douceur et de réserve, elle attirait les âmes. Charmé de tant de grâce, saint François de Sales l'appelait en souriant « notre sœur de bonne mine ». Ame toute recueillie en Dieu, « sa retraite intérieure et extérieure » la retenait si fort au dedans qu'on l'avait surnommée « la Sœur invisible » (1). La première fois que la mère de Chantal avait reçu les confidences spirituelles de la jeune professe, « elle avait senti son âme liée à cette chère fille ». Aussi l'avait-elle prise pour compagne dans son voyage de Lorraine, en 1626 et, l'année suivante, dans celui d'Orléans d'où nous les avons vues ensemble revenir.

Dans l'intervalle de ces deux voyages, la sainte lui avait déjà confié la direction des novices et elle prenait soin de la former elle-même, s'imposant d'aller tous les jours les entretenir en sa présence. Au monastère d'Orléans, elle lui assigna les mêmes fonctions, et l'on vit toutes les sœurs du monastère réclamer l'avantage de suivre les exercices du noviciat, y compris la mère Claude-Agnès Joly de la Roche, supérieure déposée, quatrième mère de l'Institut, qui vint humblement se mettre au rang des prétendantes : « Notre digne mère et cette chère déposée prenaient plaisir, rapportent les anciens Mémoires, à voir marcher devant elle la jeune directrice qui avait un soin continuel d'instruire et de faire instruire ses élèves » des moindres détails de la règle.

Bien qu'elle en exigeât beaucoup, elle avait le talent « de faire opérer avec facilité ce qui était pénible à la nature » et d'adoucir les renoncements les plus austères. Comme on lui demandait pourquoi, étant elle-même d'humeur si douce, elle traitait les novices avec tant de sévérité : « C'est, répondait-elle, pour mortifier moi-même mon naturel trop doux et pour rassasier la ferveur dont Dieu a gratifié les âmes qu'il m'a confiées. »

Douée d'une voix ravissante, elle aimait, aux jours de fête,

(1) Cf. *Année sainte*, II, *Vie de sœur Madeleine-Elisabeth de Lucinge*, p. 711 et ss. écrite en grande partie par la mère de Chaugy.

à chanter avec les sœurs du noviciat des cantiques dévots dont elle leur faisait parfois composer les paroles. « Elle fit un jour un recueil de tous les airs et de toutes les chansons qu'elle avait pris plaisir à chanter autrefois, et donna l'ordre à l'une de ses novices, qui avait quelque facilité pour la poésie, de faire sur chacun d'eux trois couplets spirituels », afin d'éteindre en ces jeunes sœurs l'esprit du monde et leur faire sanctifier ces airs profanes pour lesquels, jadis, elles avaient eu quelque complaisance » (1). La mère de Chantal se joignait parfois à cette jeune phalange et chantait, elle aussi, de tout son cœur (2).

Telle était la maîtresse qui, secondée par la sainte Fondatrice, initia Françoise-Madeleine de Chaugy à la vie religieuse (3).

Les commencements furent rudes pour la novice. Ses qualités extérieures mêmes, par lesquelles elle avait si fort brillé dans le monde, lui étaient un obstacle à cette parfaite simplicité où sainte Chantal ne voulait rencontrer « rien qui sente le bien dire, le bien écrire, le bien parler et telles autres choses bien polies ». N'allait-elle pas jusqu'à souhaiter que ses filles parussent « plutôt grossières en toutes ces choses-là que gentilles d'esprit » (4) blâmant ici, non pas la distinction, mais l'affectation et la préciosité. Était-ce chose superflue dans une communauté qui comptait tant de femmes de la société la plus distinguée ?

La sémillante Françoise de Chaugy a peine à se libérer de l'allure mondaine, et la sainte l'en reprend assez vertement :

Vous avez cent choses contre la modestie religieuse ; vous tenez la tête penchée comme pour en paraître plus dévote ; vous marquez tout ce que vous dites par des gestes ; vous allez d'un pas tout à fait mondain ; vous faites un certain petit tour de l'épaule lorsque vous faites vos enclins ; tout cela sent la fille du monde. Enfin, vous

(1) Bien que l'*Année sainte* ne donne pas le nom de la novice-poète, nous avons tout lieu de croire que ce fut Françoise-Madeleine de Chaugy, car c'est elle qui, après la mort de la mère de Lucinge à Turin, fournit tous ces détails pour écrire la vie de la défunte. *Année sainte* II, 711.

(2) La sainte, voyageant avec la sœur de Lucinge, avait plaisir, « parmi les fatigues de ses voyages, de faire chanter quelquefois à sa chère compagne des cantiques spirituels ou quelque psaume de David de la version de Philippe Desportes qu'elle aimait beaucoup ». *Ib.*

(3) Françoise-Madeleine de Chaugy avait eu pendant quelque temps pour maîtresse des novices la sœur Gasparde-Angélique Brunier, qui partit au cours de l'année 1629, au monastère de Chambéry. *Année sainte*, XI, 592.

(4) *Œuvres diverses de sainte Chantal*, II, 484.

avez bien des choses à réformer pour prendre la gravité et bien-séance religieuses (1).

Qu'il est difficile encore à la spirituelle novice de ne pas lâcher bride, en ses conversations, aux jolis souvenirs d'antan ! La mère de Chantal ne le tolère pas : « Ne parlez plus de ce que vous avez lu, vu et su au monde ni de vos parents » (2).

C'est que la sainte avait dès longtemps deviné les richesses de cette âme : sa vive intelligence, son imagination brillante, son cœur ardent, son énergie, son désir du parfait en tout, mais aussi ses faiblesses qui n'étaient, en somme, que les défauts de ses qualités : ses tendances à l'orgueil, au bel esprit, sa trop grande activité d'imagination, sa propension à se répandre au dehors. Elle avait compris qu'elle était de ces âmes qui vont à l'extrême en tout : « Ma fille, je vous assure que les desseins de Dieu sur vous sont tels que si vous ne travaillez pour arriver au plus haut de la perfection, vous serez la plus chétive religieuse qui soit au monde » (3).

Dans le feu de sa première ferveur, Françoise de Chaugy passe « des jours entiers » à pleurer « les petits délits de sa jeunesse » (4), pleurs dans lesquels il entre autant d'amour-propre inconscient que de repentir. La mère de Chantal ne veut plus qu'elle s'amuse « à ces enfances » :

Que vos fautes vous humilient sans vous troubler, lui dit-elle. L'orgueil nous fait pleurer de nous voir imparfaite, mais la vraie et humble contrition nous fait humilier pour nous faire profiter même de nos chutes (5).

Bien qu'elle ait changé de domaine, l'imagination de sœur Françoise-Madeleine n'est pas moins fertile ni son intelligence moins curieuse :

Ma fille, lui dit la mère de Chantal, ne vous défez-vous jamais de cette grande activité d'esprit ? Je vois bien que puisque c'est une inclination naturelle, vous aurez de la peine de vous en défaire, mais je sais aussi que si vous étiez fidèle, vous ne seriez plus si bouillante » (6).

(1) *Ib.*, 301 et 302.

(2) *Ib.*, 303.

(3) *Ib.*, 304.

(4) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 26.

(5) *Sainte Chantal, Œuvres diverses*, II, 300.

(6) *Ib.*, 301.

Françoise-Madeleine porte cette activité d'esprit jusque dans l'oraison qu'elle transforme en une spéculation savante. Elle croit bien faire, d'ailleurs, et l'avoue ingénument à la maîtresse des novices qui la ramène à une oraison plus affective.

Je suis fort aise, lui dit encore la mère de Chantal, que votre maîtresse vous défende ces grandes et belles imaginations et spéculations dans vos oraisons, parce que votre esprit aime les choses qui lui donnent plus de science, de connaissance et de lumière que celles qui le portent à la pratique, à l'affection du cœur et à l'amendement; plus à la vanité qu'au désir de devenir humble.

Faites, lui dit-elle,

une oraison de cœur et de volonté et non pas d'entendement et de vanité » (1).

Mais c'est l'amour-propre, surtout, que la sainte s'acharne à combattre dans la jeune novice. Voyant en elle des qualités et des talents qui devaient l'amener aux premières charges du monastère, elle veut l'établir dans l'humilité, la simplicité, la défiance d'elle-même. « Notre digne mère de Chantal, disent les visitandines de Turin, affectait de la tenir incessamment dans l'abaissement » (2).

Ma fille, lui redit-elle souvent, humiliez-vous, humiliez-vous, humiliez-vous... il faut vous connaître et vouloir être connue des autres pour inutile, ignorante et indigne d'être employée à rien de bon... soyez satisfaite de ne vous voir ni aimée, ni caressée de vos supérieures; supportez doucement d'être incessamment rebutée, méprisée, humiliée, mortifiée, employée aux choses basses, et lorsqu'on vous traitera de la sorte, gardez-vous de penser que c'est pour éprouver votre vertu (qu'elle connaît bien le cœur humain!), mais persuadez-

(1) *Ib.*, 301. — « Les considérations que je blâme dans les filles de la Visitation et dont je n'aime pas qu'on se serve à l'oraison, dit ailleurs la mère de Chantal, c'est, par exemple, considérer comme l'étoile conduisit les trois rois pour adorer l'Enfant Jésus, vouloir penser ce que c'est qu'étoile, en quel ciel elles sont colloquées, d'où elles tirent leur lumière, si elles ont un mouvement local ou si elles sont immobiles, de quelle grandeur elles sont, si celle qui conduisit les mages était naturelle ou miraculeuse et semblables... Ne parlons point avec les étoiles... suivons l'étoile de l'inspiration et attrait divin qui nous appelle à la crèche et allons-y adorer et aimer l'Enfant Jésus et nous offrir à lui. Il faut laisser ces hautes spéculations aux savants et aux prédicateurs; à nous autres, petites femmelettes, il nous faut peu de science et beaucoup de simplicité, d'humilité et d'amour ». *Ib.*, I, 341 et 342.

(2) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 38.

vous bien que c'est un châtement autant juste que doux à cause qu'on a égard à votre faiblesse (1).

La sainte était admirablement secondée en ce sens par la maîtresse des novices qui s'appliquait à mortifier Françoise-Madeleine en tout, à l'employer aux offices les plus vulgaires, tels que pétrir le pain, porter le bois et l'eau, laver la vaisselle. Pendant trois mois, on ne l'occupa qu'aux soins domestiques; elle fut donnée comme aide à une brave sœur cuisinière à laquelle on avait recommandé de ne pas l'épargner. Celle-ci n'y manqua point, car, en ces emplois, Françoise de Chaugy était assez novice pour être maladroite. La bonne sœur converse apportait, à la mortifier, un zèle contre lequel « la partie inférieure » devait bien murmurer un peu. C'est ainsi que voyant sur la tête de Françoise-Madeleine un voile bien blanc, elle ne faisait pas difficulté, sous prétexte de la caresser, de lui prendre la tête avec ses mains toutes sales et d'imprimer sur le linge la marque de ses doigts... « La novice reçut même un jour l'ordre de porter sur ses épaules une marmite qu'elle n'avait pas bien nettoyée. Au milieu de ces épreuves, elle restait joyeuse et faisait la joie des sœurs domestiques « en leur chantant des cantiques spirituels de sa composition ». On aura beau faire, son esprit et son imagination ne seront jamais endormis. Elle éprouva même dans ces modestes emplois de véritables joies intérieures et avouera plus tard que ces trois mois « furent pour elle des jours de grâces et de bénédictions » (2).

Non contente, d'ailleurs, de subir la mortification, elle savait se l'imposer. La maîtresse des novices admirait la dureté de cette jeune sœur envers elle-même. L'effort qu'elle faisait pour s'accoutumer à plusieurs viandes grossières... lui faisait à tous les repas « bondir le cœur », ce qui lui causait assez souvent des vomissements dont elle ne se plaignait jamais (3).

Peu à peu, Françoise-Madeleine de Chaugy devient humble, défiante de son jugement propre, simple et généreusement détachée, au grand bonheur de la mère de Chantal qui ne peut toujours celer, non plus que la sœur de Lucinge, l'estime qu'elle a pour cette novice et l'espoir qu'elle fonde sur ses heureux talents.

(1) Sainte Chantal, *Œuvres*, II, 300 et 302.

(2) *Vie de la mère de Chaugy*, 43 à 46.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 37.

Un jour, Françoise-Madeleine, entendant réciter les litanies de saint Antoine de Padoue, a grand regret de penser qu'il n'y en a point pour son « père François de Sales » et le témoigne à sa maîtresse de noviciat qui, pour l'éprouver, lui dit d'en composer elle-même.

Je me retirai toute joyeuse de cette obéissance, rapporte la sœur de Chaugy, et, le même jour, Dieu me donnant ouverture d'esprit, j'écrivis en français, ne sachant pas d'autres langues, les litanies de ce bienheureux; et, comme j'étais aide à l'infirmerie, ma sœur Françoise-Marie de Montany en voulut soudain une copie qu'elle mit à la porte de son infirmerie, au-dessus d'une image en taille douce de ce bienheureux, afin que les sœurs, en passant, pussent les réciter (1).

Or, la mère de Chantal venant visiter les malades voit « ces litanies à cette porte » et, les ayant lues, « en témoigne un extrême agrément, car... on ne s'était pas encore avisé de cette dévotion ». Alors, sans craindre cette fois de flatter l'amour-propre de Françoise de Chaugy, elle les prend, les montre au Père Maurice Marin, barnabite, qui les met en latin, puis elle les adresse à tous les monastères de la Visitation pour être récitées dans le particulier.

Et voilà qu'au milieu de leur austère retraite, une nouvelle arrive, tout à fait inattendue : M^{me} de Toulonjon est en route vers Annecy. La guerre, en effet, vient de recommencer brusquement en Piémont. Las des compromissions du duc de Savoie que l'affaire du Pas de Suse et la prise de Casal n'ont pas assagi, Louis XIII et Richelieu, bien résolus de le réduire définitivement à merci, ont franchi les Alpes et marchent vers Pignerol. M. de Toulonjon qui, l'année précédente, a fait merveille au Pas de Suse à la tête du régiment d'Estissac (2) a dû rejoindre l'armée en Dauphiné. Sa femme a voulu l'accompagner le plus loin possible et, dès qu'il a repris son commandement, elle lui

(1) *Lettres*, p. 152.

(2) On lit dans la *Vie de Marie-Aimée de Chantal* : « Ce sage et expérimenté capitaine qui, après trente-six ans de services, commandait un des vieux régiments qui avait la première pointe, selon son ardeur martiale ne pouvant grimper assez tôt sur la pointe d'un rocher, il s'y fit tirer avec des cordes par des jeunes soldats pour avoir la meilleure part à la gloire de cette action miraculeuse qui assura le repos et le salut de l'Italie. A la prise de Pignerol, il eut le même honneur... », F.-M. de Chaugy, *les Vies de sept religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, p. 9.

dit adieu et remonte vers Annecy où elle arrive le 1^{er} mars 1630. Quelle douce joie pour la mère de Chantal et sa fille que cette rencontre imprévue ! Joie largement partagée par Françoise-Madeleine de Chaugy ! Tant d'événements s'étaient passés pour elle depuis son départ d'Alone, tant de changements survenus dans son âme et dont elle n'avait pu faire à sa tante l'affectueuse confidence !

Françoise de Toulonjon, pour sa part, ne voyait pas sans quelque surprise la transformation opérée dans sa Jacqueline d'autrefois. Était-il possible que cette nature indépendante, cette intelligence brillante, ce cœur ardent se fussent à ce point assouplis sous la règle et jetés dans le détachement et l'abjection ? On eût dit, par moments, que l'amour-propre de la tante en souffrait quelque peu. Volontiers, elle eût estimé qu'on rabaissait sa nièce à l'excès. Un jour, la voyant avec un voile « tout rapiécé », elle lui en offre un neuf que la mère de Chantal fait donner immédiatement à une autre, ne voulant pas que rien distinguât Françoise-Madeleine de ses compagnes (1). La jeune novice paraît d'ailleurs si heureuse au milieu de ces renoncements que M^{me} de Toulonjon est forcée de se rendre à l'évidence et d'en croire sa sainte mère sur le sérieux de cette vocation.

Son séjour au monastère fut assez court. Pignerol, investi par les armées françaises, avait capitulé le 23 mars, et le bruit courait que Louis XIII allait envahir la Savoie. La peste, un instant ralentie, semblait vouloir récidiver. Il était prudent de partir : on se dit adieu.

La mère de Chantal n'était pas sans soucis :

L'on craint fort que les Français ne se jettent dans le pays, écrit-elle à la mère Rosset. Je crois, ma chère fille, que vous vous souvenez que nous avons quatre maisons dans la Savoie : Nussy, Chambéry, Thonon et Rumilly. Je vous prie aussi de le dire de notre part à M^{mes} de Saint-Julien et de Mèpieu, afin que, si elles ont quelques amis d'autorité, elles procurent qu'on ne nous fasse point de déplaisir s'il arrivait du danger (2).

Au reste, elle ne se trouble pas outre mesure « car, le Roi étant chrétien et si plein de piété comme il est, il est croyable que les monastères seront conservés » et épargnés. Cependant

(1) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 48.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, III, 425.

elle écrit à la Supérieure de Thonon de « bien faire fermer et barrer, par derrière, toutes les portes et fenêtres du second et premier étage de sa maison ». On en fait autant à Annecy, c'est tout ce que l'on peut faire « car, de penser sortir des Etats, il s'en faut bien garder ». L'on tient d'ailleurs que Nussy sera plus préservé « à cause de Mgr de Nemours, mais le tout est fort incertain et, partant, il le faut tout remettre entre les mains de Dieu » (1).

Le 14 mai, l'armée française est devant Chambéry dont la citadelle aisément capitule. Rumilly, qui résiste courageusement, succombe à son tour, et, le 24 mai, voit Louis XIII triomphant dans ses murs.

Pendant ce temps, le maréchal de Châtillon marche sur Annecy et arrive, avec l'avant-garde de l'armée, sur les plateaux de Seynod et d'Allery (2). Depuis un mois, la jeunesse annécienne alertée s'exerce au tir à l'arbalète bien que la ville, non fortifiée, ne soit pas en état de soutenir un siège. Châtillon l'aura, pense-t-il, sans coup férir. Mais le comte Louis de Sales, gouverneur du château, s'y enferme, bien résolu à défendre la place (3). En vain, pour l'amener à traiter, lui dépêche-t-on le fils de son ami Antoine Deshayes (4), celui-ci sait d'avance qu'il n'obtiendra rien de ce loyal sujet du duc de Savoie. Furieux, Châtillon, pour punir le comte de Sales et le faire, si possible, sortir de la place, fait piller et incendier le château de Thorens (5) ; mais Louis de Sales reste vaillant à son poste.

Cependant, les syndics et les notables d'Annecy, qui avaient promis de rester fidèles au duc de Savoie jusqu'à ce qu'ils vissent le roi lui-même « ou son canon », font proposer leurs articles de capitulation parmi lesquels il est stipulé que, seuls, le roi et sa cour entreront dans Annecy et que l'armée campera hors des murs et des faubourgs. Pour toute réponse, Châtillon fait avancer ses troupes par le pont d'Isernon et, à l'abri des Bal-

(1) *Ib.*, 426 et 427.

(2) Ducis, *La campagne de Louis XIII en Savoie*, dans *Revue savoisienn*e, novembre 1879 ; et Mercier, *Souvenirs historiques d'Annecy*.

(3) Ducis, *op. cit.* et Nicolas de Hauteville, *La maison naturelle de saint François de Sales*.

(4) Conseiller du roi, prévôt des marchands de Paris, beau-frère de M^{me} de Charmoisy.

(5) Propriété de Louis de Sales.

mettes, pénètre dans la ville par la porte du Sépulcre. Le comte de Sales les reçoit par une canonnade et un feu de mousqueterie qui tombe dru sur elles des hauteurs du château, à tel point que Châtillon demande une suspension d'armes de vingt-quatre heures.

Dans cet intervalle, le courageux Louis de Sales, qui eût tenu « jusqu'au jour du jugement » si la résistance eût été possible, peut, ayant requis le consentement du prince Thomas, rédiger en cinq articles un projet de capitulation des plus honorables. Ce projet étant accepté du vainqueur, le 25 mai la garnison du château sort de la ville avec tous les honneurs de la guerre.

Moins heureuse que sa citadelle, Annecy doit subir l'occupation de six compagnies d'infanterie qui plongent le pays dans l'affliction, exercent d'odieux ravages et ramènent avec eux l'horrible peste (1).

La mère de Chantal en a le cœur tout ému de compassion :

Ce pauvre pays est grandement affligé, écrit-elle à la mère de Brécard, ayant été réduit par l'armée française à l'extrémité de la misère et calamité, et, de surcroît, la peste est quasi par tous les environs de cette ville et même dedans... Quant à nous, ma très chère fille, nous n'avons pas été exemptes de l'affliction commune, car nos prés ont été tous fauchés... et les seigles moissonnés en herbe, nos moulins désertés et fort ruinés; nos vignes aussi demeureront sans la culture nécessaire... nos pauvres vigneronns sont réduits à l'extrémité de la pauvreté et misère; la plupart sont morts. Bénie soit à jamais la Bonté divine qui a permis le tout et, comme nous devons croire, pour notre mieux. Certes, j'aurais été marrie si nous n'eussions pas participé en quelque façon à une misère si commune (2).

C'est au milieu de ces afflictions publiques que s'achevait, pour sœur Françoise-Madeleine de Chaugy, le temps du noviciat. Quand vint le moment de la présenter au chapitre pour l'admettre à la profession, la mère de Chantal lui dit :

Vous savez que vous m'êtes fort chère parce que vous êtes nièce de mon fils de Toulonjon que j'aime et estime fort, et pour plusieurs

(1) « Les soldats ont laissé ce gage en cette pauvre ville qui en est dans une affliction qui ne se peut dire; cela est arrivé par les meubles qu'ils ont pris dans les villages infectés et les ont apportés ici où ils les ont vendus. » *Lettres de sainte Chantal*, III, 439.

(2) *Ib.*, 461 et 462.

autres raisons, et surtout parce que j'aime votre âme, voyant le soin particulier que Dieu en a pris; mais, malgré tout cela, je ne voudrais pas dire un mot en votre faveur contraire à ma conscience.

Bien assurée, d'ailleurs, des dispositions de la novice, elle ajoutait :

Voyant votre cœur qui aime le bien de sa vocation, qui désire se perfectionner et qui, grâce à Dieu, a été si bien appelé à son service, je ne saurais vous refuser ma voix et de parler pour vous (1).

La communauté fut unanime pour admettre à la profession Françoise-Madeleine de Chaugy; mais la mère de Chantal, qui voulait cette âme entièrement dépouillée de tout désir propre, lui infligea une dernière épreuve.

Au sortir du chapitre, a raconté la jeune novice elle-même, cette Bienheureuse vint me trouver et me dit si j'étais bien disposée à tout ce que la divine Providence ordonnerait de moi, et ensuite fit semblant que les sœurs ne me trouvaient du tout point propre pour notre manière de vie, m'ordonna de me laisser au soin de Dieu et me fit faire un acte d'abandon en ces termes: « Mon Dieu, je suis prête à quitter non seulement cette congrégation pour retourner au monde, mais je quitterais le ciel, si tel était votre bon plaisir, et serais prête à descendre aux enfers si votre même bon plaisir s'y trouvait plus grand; et me fit dire plusieurs autres choses fort belles, m'assurant qu'il faut commencer avec ardeur ce que nous croyons être de la volonté de Dieu et le laisser avec tranquillité lorsque cette volonté adorable le veut. Elle pleura avec moi tendrement et m'envoya ensuite devant le Saint-Sacrement pour me consoler, me disant qu'elle ne savait point de meilleur remède que celui-là pour apaiser une âme affligée qui aime Dieu que de s'y tenir dans la posture d'une petite servante humble et soumise et m'ordonna de lui dire: « Mon unique consolation, ne me délaissez point. Vous m'aviez donné le désir de vous servir, vous m'en ôtez le moyen, soyez béni à jamais de votre pauvre créature! » (2).

Ce ne sont pas des larmes feintes que la mère de Chantal verse avec la jeune novice, mais des larmes d'émotion devant les victoires de la grâce.

Le détachement et l'humilité de Françoise-Madeleine de Chaugy rendirent l'épreuve concluante. Le 12 juillet 1630, elle était admise à prononcer ses vœux et devenait professe du premier monastère d'Annecy.

(1) Sainte Chantal, *Œuvres diverses*, II, 304.

(2) *Ib.*, 305.

CHAPITRE II

La perfection visitandine.

Douceur apparente de la règle visitandine. — Ses exigences crucifiantes. — La mère de Chantal parfait modèle et merveilleux interprète de la perfection selon saint François de Sales. — Les bases: humilité, charité, renoncement à toute volonté propre, fidélité dans les petites choses. — Ne rien demander, ne rien refuser. — Le dénûment intérieur. — L'oraison des Filles de la Visitation. Le but: adhésion totale au vouloir divin dans l'amour et par l'amour. — Le martyre d'amour. — Joie et dilection.

La première année de probation a émondé ce qui, dans la riche nature de Françoise-Madeleine de Chaugy, ne s'harmonisait pas avec la règle et l'esprit de la Visitation. Travail surtout négatif. Il reste à faire éclore en son âme les fleurs de la perfection salésienne.

S'il est vrai de dire qu'il n'y a pas deux sortes de perfection, celle-ci n'étant, en définitive, que l'amour parfait de Dieu et du prochain pour Dieu, il reste que la perfection revêt dans chaque ordre religieux, et même dans chaque individu, un caractère particulier suivant qu'on met, en pratique, l'accent sur telle vertu et telle manifestation de cette vertu. Le Carmel a son esprit, l'Ordre bénédictin a le sien; autre est celui des Clarisses, autre celui de la Visitation. C'est ce qui donne à l'Eglise, dans son admirable unité, la riche variété de ses familles religieuses et de ses saints.

Toutes les sottises possibles ont été dites à propos de la règle visitandine. Cela commença du temps même de saint François de Sales auquel on ne ménagea pas les critiques: « On dit que vous dresserez un hôpital plutôt qu'une assemblée dévote, lui écrivait un jésuite, mais qui ne rirait avec vous, mon très honoré seigneur, des folles cervelles des enfants du monde? » (1)

(1) Lettre du Père Ignace Armand citée dans les *Mém. de la mère de Chaugy*, p. 145 et ss.

Dans ces cervelles, sinon folles, du moins fort ignorantes en ces matières, une légende s'est accréditée de nos jours selon laquelle les couvents de la Visitation seraient de petits nids doux et ouatés propres aux petites santés et aux petits courages. Une association complexe de souvenirs a créé cette légende : la suavité de saint François de Sales, sa débonnairété envers les infirmes, la grâce imagée de son style, la douceur du vocabulaire visitandin et peut-être aussi quelques réminiscences de Vert-Vert :

Les petits soins, les attentions fines
Sont nés, dit-on, chez les visitandines...

Nous le concédons, certaines macérations et pratiques en usage dans les cloîtres n'y sont pas obligatoires : point de coucher sur la dure, de lever de nuit, de jeûne prolongé, d'abstinence perpétuelle, et ceci était une nouveauté au xvii^e siècle. Mais quoi ! si parmi celles que Dieu destine à gravir, dans l'état religieux, la sainte montagne de la contemplation, il s'en trouve dont le corps fragile succomberait sous ces austères pratiques, leur faudra-t-il rester parmi les tracas du monde ? « Hélas ! qui n'aurait pitié d'une vierge laquelle ayant sa lampe ardente en main, pleine de bonne huile, ne peut néanmoins entrer dans un cloître, pour célébrer les noces de l'Agneau, faute d'avoir les épaules assez fortes pour porter une robe tissée de poils de chameau... ni l'estomac assez robuste pour jeûner la moitié de l'année et ne digérer que des racines ? » (1)

Saint François de Sales en avait eu pitié. Au surplus, n'avait-il pas enseigné à Philothée que « la vraie et vivante dévotion » n'étant « autre chose qu'un vrai amour de Dieu » est compatible avec tous les états de vie et qu'on peut « en accommoder la pratique... aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier » (2).

En pénétrant dans le cloître, la dévotion, bien que plus parfaite, ne change pas de nature, et les austérités, si louables qu'elles soient, n'en sont point l'essence. Dès lors, au cloître comme au monde, la pratique de la dévotion ne se peut-elle

(1) *Ib.*

(2) *Introd., à la Vie dévote, 1^{re} part., ch. III.*

« accommoder » de telle manière que les faibles, voire les infirmes, n'en soient point, à l'occasion, exclues?

Que l'on se rassure, d'ailleurs; la règle visitandine, du seul point de vue des privations corporelles, reste encore sagement austère; ni « trop douce pour les fortes, ni trop âpre pour les faibles », avec « la pauvreté et les mortifications de Bethléem, les raisonnables commodités de Nazareth, la solitude du désert et la douce conversation de Béthanie » (1). Car c'est à « vaquer à la perfection du divin amour » qu'en définitive le fondateur de la Visitation appelle ses Filles. Là est le but, tout le reste n'est que moyen. L'ascèse n'est qu'une préparation à l'amour et, du point de vue mystique, n'a de sens que par lui. Quelle perde de vue cette fin, elle redevient culte du moi. De cela, François de Sales a grand soin de garder Philothée, plus encore Théotime. Mais par quelle ascèse les conduira-t-il à la perfection de l'amour? Par une ascèse exempte d'illusions: celle du cœur et de la volonté.

Ascétisme au rabais? Qui l'oserait prétendre n'a jamais lu saint François de Sales. Ascétisme crucifiant, en vérité, « consigne de mort... On ne l'accepte qu'en se décidant à mourir » (2).

Avec son clair génie, l'auteur du *Traité de l'Amour de Dieu*, dont la logique se déroule impeccable à travers les méandres des images et des comparaisons, avait bien vu que la pièce maîtresse de notre âme, celle qui en dirige tous les ressorts, et la seule qui vraiment nous appartienne, c'est la volonté. A elle la décision, à elle le choix, la fixité ou le changement. Régente de l'âme, c'est elle qui choisit l'objet de son amour mais pour être ensuite subjuguée par lui.

La volonté gouverne toutes les autres facultés de l'esprit humain, mais elle est gouvernée par son amour qui la rend telle qu'il est (3).

C'est donc la volonté qu'il convient de fixer une fois pour toutes en Dieu pour ensuite la purifier, détacher de tout ce qui n'est pas Lui jusqu'à ce qu'enfin, fondue et comme liquéfiée

(1) Lettre du Père Ignace déjà citée.

(2) H. Brémond: *La métaphysique des saints*, I, 73. Sur la doctrine mystique de saint François de Sales, lire, dans ce volume, l'admirable chapitre intitulé: *François de Sales et la philosophie de la prière*, p. 48 et ss.

(3) *Traité de l'Amour de Dieu*, I, 6, p. 38.

dans le vouloir divin, elle puisse dire en toute vérité : « *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* »

Car, c'est la loi de l'amour que cette fusion, cet écoulement total de la volonté de celui qui aime dans celle de l'être aimé : en un mot, c'est l'extase (1).

Or, entre Dieu et notre âme baptisée, la grâce habituelle a déjà fait l'union ; mais il nous reste, pour en ressentir pleinement les effets, à y consentir et y adhérer pleinement.

Notre moi égoïste, orgueilleux, sensuel, voilà l'obstacle.

Et donc, la volonté purifiera ce moi ; elle le séparera courageusement de tout ce qui n'est pas Dieu ; des biens extérieurs, de l'affection des créatures, du désir de l'estime, des consolations spirituelles, de la recherche intéressée de sa propre perfection, ne voulant tout cela que quand et comme il plaît à Dieu ; elle tranchera ces milliers de fils ténus et tenaces qui font encore l'âme captive jusqu'à ce qu'enfin, détachée de tout, elle adhère si totalement à Dieu pour Dieu, dans un amour exempt de tout retour sur soi, que rien en elle, devenue pure capacité divine, n'existe plus qui ne soit de Lui.

Amour pur, dénué et quitte de tout autre sorte d'intérêt [puisque] le cœur indifférent ne travaillant plus pour aucun plaisir, non pas même pour le plus pur plaisir qu'on puisse avoir qui est le plaisir de plaire à Dieu, il ne travaille que pour l'amour de la volonté de Dieu (2).

A la vérité, l'âme sent, d'ordinaire, ce plaisir, et s'il est vrai qu'elle ne travaille pas pour lui, il n'en est pas moins délicieux et propre à soutenir son courage ; c'est pourquoi Dieu le lui laisse dans les commencements. Mais, voulant quelquefois éprouver son amour et sa fidélité, il lui enlève cette unique consolation, la laissant plongée dans les ténèbres et dans l'angoisse (3). La foi, certes, réside en la suprême pointe de l'esprit, mais l'obscu-

(1) « Plusieurs saints sont au Ciel qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation... Mais il n'y eut jamais saint qui n'ait eu l'extase et ravissement de la vie et de l'opération se surmontant soi-même et ses inclinations naturelles. Et qui ne voit, Théotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et opération de laquelle le grand apôtre parle principalement quand il dit : Je vis, mais non plus moi, ains Jésus-Christ vit en moi. » *Traité de l'amour de Dieu*, II, 31.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, II, 477.

(3) Cf. les magnifiques chapitres du *Traité de l'amour de Dieu*, livre IX, ch. IX et ss.

rité de la partie inférieure est telle qu'à peine cette lumière la peut-elle percer.

C'est alors une grande fidélité à l'âme de servir Dieu non seulement sans plaisir ni consolation mais par mille déplaisirs, entre mille amertumes et avec mille horreurs, pour sa simple volonté.

Alors l'âme étant... sans remède et sans ressources, elle dit pour conclusion et comme jetant les derniers abois auprès de Celui qui la poursuit: *In manus tuas*. C'est la parole essentielle de l'amour, c'est l'âme de l'amour (1).

Ainsi fit le divin Sauveur sur la croix, recommandant « son esprit au Père en cette dernière et incomparable détresse ».

Théotime, le mont Calvaire est le mont des Amants. Tout amour qui ne prend son origine de la Passion du Sauveur est frivole et périlleux... L'amour et la mort sont tellement mêlés ensemble en la Passion qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre... Ou aimer ou mourir! Mourir et aimer! Mourir à tout autre amour pour vivre à celui de Jésus... (2).

C'est la mort et c'est la vraie vie.

Au dépouillement crucifiant qu'exige cette union mystique, la règle visitandine entraîne les âmes avec une sûreté qui révèle le génie autant que la sainteté de son fondateur. Du matin au soir, par le lien sacré de l'obéissance, elle exige un renoncement dans les plus petites choses qui fait de la vie « un martyre à coups d'épingles ». Mais, vue de ces hauteurs, qui oserait dire que cette règle est mesquine, étroite et rétrécissante pour l'âme? Non, rien n'est petit de ce qui est dicté par l'obéissance et par l'amour (3).

Lorsqu'on lit les *Entretiens* de la mère de Chantal, on est

(1) *Ib.*, II, 477.

(2) *Ib.*, 346.

(3) Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'écrit-elle pas: « Jésus ne demande pas de grandes actions, mais uniquement l'abandon et la reconnaissance. » *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 209.

Et à sa sœur Léonie, à propos de ce verset du Cantique des cantiques, « Vous avez blessé mon cœur par un cheveu volant sur votre cou » (IV, 9): « En disant que c'est un cheveu qui peut opérer ce prodige, Jésus nous montre que les plus petites actions faites par amour sont celles qui charment son cœur. » Cité dans *L'esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, d'après ses écrits et les témoignages oculaires de sa vie, p. 6.

Il y aurait plus d'un rapprochement à faire entre la spiritualité salésienne et celle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

frappé de la plénitude avec laquelle elle a saisi cette doctrine et de la vigueur avec laquelle elle l'enseigne. Ici, les grâces aimables du style, les images et les comparaisons n'en masquent plus l'austérité : les fleurs ont disparu, c'est la croix toute nue.

Relisons un peu les *Entretiens* de cette mère incomparable, car c'est de sa bouche même que Françoise de Chaugy va recevoir ce sublime enseignement ; elle va pénétrer au cœur du saint par le cœur de la sainte.

Tout d'abord, la mère de Chantal veut que les filles de la Visitation aient une estime particulière pour leur vocation :

Chacun tient que la perfection de la Visitation est une des plus grandes, pures, solides et vraies qui soient au monde, ce qui est très certain, car si notre Bienheureux Père, qui avait une connaissance de tous les états de perfection, en eût trouvé une plus pure et plus relevée, il nous l'aurait donnée (1).

Relisons donc sans cesse nos Règles, nos Constitutions, notre Coutumier : « Ah ! mes chères sœurs, nous sommes si bien instruites ! » (2)

Et surtout, ne nous laissons point tourner à toutes les fantaisies comme des « girouettes » :

Quoi qu'on vienne vous dire, regardez vos règles, vos coutumiers et vos coutumes et vous tenez à cela... Si l'on vient vous dire au parler : « Ne faites pas ceci ou cela, ainsi ou ainsi, telle chose ne se doit pas faire », répondez hardiment à ces personnes-là : « Nos règles et notre coutumier nous ordonnent de le faire de la sorte », ou bien ne leur dites rien et continuez d'aller votre train sans démordre en rien que ce soit de vos coutumes (3).

Pourtant, ce n'est pas dans l'observance extérieure que gît l'essence de la perfection, mais bien dans l'accomplissement, en esprit et en vérité, du premier précepte de la règle : « Avant toute chose, que Dieu soit aimé, et puis le prochain. Voilà, mes très chères sœurs, en quoi consiste le fondement et le comble de toute perfection. » C'est n'avoir pour fin que Dieu, ne chercher « en tout ce que nous ferons que l'accomplissement de sa très sainte volonté, ainsi que notre Bienheureux Père nous l'a

(1) Sainte Chantal, *Œuvres diverses*, I, 187.

(2) *Ib.*, 188.

(3) *Ib.*, 414.

enseigné, nous disant que c'est le caractère et la marque des vraies filles de la Visitation » (1). Car

cette congrégation, mes chères filles, qui n'est pas fondée sur les austérités, est fondée sur le solide fondement de l'entière résignation, mortification et anéantissement de toute propre volonté (2);

« perfection cachée aux yeux du monde » mais qui « nous tire à l'union à Dieu » par « le détachement parfait de toutes choses créées » (3).

En cette voie, il faut non seulement marcher, mais courir à la poursuite du Bien-Aimé, si l'on veut goûter « l'amoureuse jouissance de sa bonté » (4).

Et comment courrons-nous, si ce n'est d'abord par « la fidèle pratique des vertus auxquelles notre vocation nous oblige? » Or, pour les filles de la Visitation, ces vertus sont tout spécialement « l'humilité, vileté et abjection; quand cette humilité défaildra, notre excellence manquera » (5).

Ma Mère, demande une novice, faut-il chercher l'occasion de se faire mépriser? — Non, ma fille, *ce n'est pas là notre esprit*, mais il faut bien recevoir les occasions qui se présentent (6).

Etre fille de la Visitation, c'est mépriser l'honneur et estimer le mépris, non un mépris *recherché et désigné*, mais humblement accepté quand Dieu l'envoie ou le permet (7).

La véritable humilité, d'ailleurs, ne consiste pas à se faire passer pour plus ignorant que l'on n'est. Simplicité et humilité vont de pair. Goûtez ici la malicieuse finesse de la sainte :

Une sœur saura bien faire les cantiques et, lorsqu'on ordonnera ou permettra d'en faire, comme à Noël, elle fera un coq-à-l'âne afin que l'on dise qu'elle n'a point d'esprit; c'est qu'il y a un fin orgueil caché là-dessous, mais du bien fin, car c'est pour que l'on dise: « Mon Dieu! que ma sœur est humble! elle sait fort bien rimer

(1) Réponses de la mère de Chantal sur le premier chapitre de la Règle.

(2) Sainte Chantal, *Œuvres diverses*, I, p. 124.

(3) *Ib.*, 147.

(4) *Ib.*, 153.

(5) *Ib.*, 364.

(6) *Ib.*, 525.

(7) *Ib.*, 347.

et ne le fait pas paraître. » Notre Bienheureux Père ne voulait pas que l'on fit l'ignorante de ce que l'on savait, non plus que la suffisante de ce que l'on ignorait (1).

C'est vainement, d'ailleurs, qu'une âme éprise d'elle-même essaierait de se masquer devant la mère de Chantal, elle est percée à jour ;

Il y a des âmes qui sont si pleines d'elles-mêmes qu'on le voit en tout ce qu'elles font... mais il y en a encore de plus fines : elles dissimulent et, cependant, quand je leur parle, je vois danser leur amour-propre par là-dedans (2).

Ah ! qu'elle s'entend bien à le dépister :

Il faut que je découvre cette subtilité de l'amour-propre qui est fort aise de dire et de croire que Dieu lui donne des exercices. « Je suis, dit-on, bien sujette à telle faute, mais c'est un exercice que Dieu me donne ? » D'autres qui en rendent compte disent : « Je suis fort travaillée de telles peines, mais je les souffre comme un exercice que Dieu m'envoie. » A telles personnes je réponds doucement : « Dieu n'y a point pensé. » Elles demeurent honteuses et ne savent que répliquer. Nous nous donnons, pour l'ordinaire, les exercices que nous avons (3).

On connaît l'arbre à ses fruits :

Il y en a qui parlent fort bien des choses spirituelles, mais il faut bien prendre garde si leurs œuvres sont conformes à leurs paroles et si elles font aussi bien qu'elles disent, car autrement c'est de l'orgueil (4).

L'amour-propre ne se cache-t-il pas jusque sous les larmes que nous versons sur nos imperfections ?

Pendant que notre Bienheureux Père vivait, il y avait une sœur, laquelle s'affligeait grandement quand elle avait commis quelque manquement ; il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais s'amender ni s'empêcher de faillir, de sorte que, quand elle lui parlait, elle pleurait fort sur ce sujet. Un jour, en me parlant d'elle, il me dit : « J'ai considéré les larmes de cette bonne sœur ; j'ai vu clairement qu'elles procédaient d'amour-propre et que toutes nos enfances et

(1) *Ib.*, 304.

(2) *Ib.*, 241.

(3) *Ib.*, 246.

(4) *Ib.*

niaiseries et tous les étonnements que nous avons de nous voir tomber en des imperfections ne viennent que de ce que nous oublions la maxime des saints: qu'il nous faut tous les jours commencer. » (1)

Pauvres misérables que nous sommes, nos actions seront toujours mêlées « de mille imperfections ». Qu'importe, pourvu que notre bonne volonté soit parfaite :

Voyez-vous, mes sœurs, quand nous manquerions vingt-quatre fois le jour, pourvu que nous ne nous troublions point et fassions toujours résolution de nous amender, de nous en humilier devant Dieu, de ne point fuir l'abjection qui nous en revient et de ne point couvrir notre faute, c'est un moyen plus assuré pour arriver à la perfection que la fidélité constante (2).

Comment cela? C'est que « nous regagnons par humilité ce que nous avons perdu par infidélité » (3). Et la mère de Chantal n'est-elle pas l'écho fidèle de son Bienheureux Père dans ces lignes ravissantes :

Se doit-on étonner de voir que la misère soit misérable, l'infirmité infirme et la faiblesse tomber par terre? Mais quand nous sommes tombées, faisons comme les enfants qui vont de tout à leur mère nourrice; s'ils tombent, ils la regardent; s'ils trouvent quelques bûches et chose semblable, ils la lui portent; si on leur fait peur, si on les contrarie, ils se jettent entre ses bras. Faisons-en de même, mes très chères filles, allons de tout à Dieu avec humilité (4).

C'est cette humilité vraie, profonde, faite d'une parfaite connaissance de notre néant qui nous rendra tout obéissante, d'une obéissance absolue, inconditionnelle, qui ne regarde pas à la main qui gouverne. Ici, encore un mot délicieux de la sainte: « Je me souviens d'une supérieure qui, en sortant de sa charge, emporta toute la perfection de ses filles. » (5) Est-ce donc là la vraie vertu? et quelle que soit la supérieure, n'est-ce pas toujours Dieu qui commande?

(1) *Ib.*, 217.

(2) *Ib.*, 379.

(3) *Ib.*

(4) *Ib.*, 527. Que dirons-nous lorsque nous serons tombés: « Or sus, mon cœur, qu'est-ce donc? nous sommes tombés, eh! ne nous inquiétons point. Eh bien! j'ai fait une faute, on l'a vue, on t'en méprisera; mais regarde en ce mépris la volonté de Dieu, tu seras plus avisée une autre fois ». *Ib.*, 245.

(5) *Ib.*, 450.

Laissez-vous *es mains* de Dieu et de l'obéissance. Qu'il vous mette ici ou là, qu'on vous tourne d'un côté et d'autre, il faut laisser, en tout cela, faire de nous comme d'un peu de boue qu'on foule aux pieds, qu'on pétrit, qu'on défait et qu'on repétrit tout comme l'on veut : cela est une vertu solide (1).

Et si la nature en pâtit, « il faut pour lors tordre son cœur comme une serviette et le faire venir à la raison » (2).

Mais, par contre, que cette parfaite obéissance envers les supérieures ne tourne jamais à la flatterie. « Notre Bienheureux Père avait une grande aversion à cela. » C'est un défaut si féminin ! « Là où il y a amas de filles, il y a amas de flatteries » disait-il. On va dire à une sœur : « Je ne sais pourquoi on vous laisse sans charge... vous entendez si bien les choses spirituelles. » Quand on est proche des changements, on dit à une autre : « Ma sœur, vous serez assistante sans doute. » A celle-ci : « Ma sœur, vous serez directrice. » Celle qui flatte de la sorte « fait l'office du diable et fait plus de mal qu'elle ne pense ».

Quant à « dire du bien d'une sœur, pourvu qu'elle ne l'entende pas, ce n'est que bon » (3). Car la charité doit être le propre des filles de la Visitation. Gardons-nous bien, pauvres « vermisseaux » que nous sommes, de vouloir « éplucher » les actions d'autrui. Certes,

quand nous regardons de guet-apens les imperfections des autres, c'est un grand mal (4).

Combien plus grave lorsque nous allons discourir de ces imperfections ou de ces fautes avec nos sœurs, ou encore lorsque nous allons « rapporter à une sœur quelque chose qu'on a oui d'elle qui la puisse troubler » (5). A la pensée qu'il puisse y avoir de telles filles de la Visitation, la sainte s'écrie : « J'aimerais mieux les voir toutes raides mortes, pourvu qu'elles fussent en la grâce de Dieu, que de venir empester tout le monastère. » (6)

(1) *Ib.*, 278.

(2) *Ib.*, 456.

(3) *Ib.*, 260 et 261.

(4) *Ib.*, II, 520.

(5) *Ib.*, 259.

(6) *Ib.*

D'ailleurs, l'amour cordial que les sœurs doivent se porter les unes aux autres

ne consiste point au sentiment; c'est un amour du cœur, non du cœur de la chair, mais du cœur de la volonté. Laissons tourner et virer les sens et tout ce qui est de la nature; que nous aimions ou que nous n'aimions pas, que nous ayons de l'aversion ou de l'inclination, cela n'importe, pourvu que, selon la partie supérieure, nous demeurions fermes, invariables en cette dilection (1).

Humilité, charité, ces deux vertus contiennent toutes les autres, elles sont le fondement et le sommet de la perfection. Saint François de Sales n'avait-il pas dit :

Ce sont les maîtresses cordes, toutes les autres y sont attachées: il faut seulement se bien maintenir en ces deux là (2).

Mais on ne s'y maintient pas sans d'intimes renoncements. C'est dans cette voie qu'il faut chercher les véritables occasions de se mortifier, non pas dans « ces mortifications qui surchargent et bandent l'esprit et accablent le corps » (3). La mère de Chantal estime, d'ailleurs, que « quand on mortifie bien l'esprit, le corps s'en ressent et qu'il est ainsi prou maté et mortifié ». Elle se défie toujours un peu de celles qui recherchent les grandes austérités :

Voyez-vous, mes chères sœurs, ces âmes si ardentes à la mortification du corps et à faire plus que les autres, touchez-les un peu avec le bout du doigt pour les contrarier ou humilier; touchez-les un peu en leurs répugnances ou en leur réputation; elles feront bien voir, alors, combien leur amour-propre leur est en singulière recommandation et estime; combien elles sont vives, sensibles et immortifiées (4).

Disciple fidèle de saint François de Sales, elle estime encore qu'il y a plus de vertu solide dans l'humble acceptation des renoncements quotidiens et fortuits que dans le choix volontaire des mortifications de grand style: « Que vous coûte cela quand vous les avez choisies? Vous n'y avez pas grande diffi-

(1) *Ib.*, I, 251.

(2) *Ib.*, II, 366.

(3) *Ib.*, I, 521.

(4) *Ib.*, 120.

culté, vous y prenez plutôt du plaisir et en tirez de la complaisance. Notre Bienheureux Père ne dit-il pas tout clair « que notre choix gâte toutes nos œuvres? » (1) Et elle à son tour :

Je n'approuve pas que l'on choisisse le pire et ce qui est moins à son goût. Si Dieu nous veut donner aujourd'hui cette consolation de nous présenter ce qui est le meilleur et à notre goût, il faut le recevoir simplement, pourvu que l'on soit également fidèle, une autre fois, à recevoir le pire et ce que nous n'aimerons pas quand il nous sera présenté (2).

N'est-ce pas la mise en pratique de la maxime chère à saint François de Sales : ne rien demander, ne rien refuser?

Oh! que la mère de Chantal aime à la rappeler à ses filles! C'est le résumé de la doctrine du Bienheureux et son testament spirituel :

Vous me demandez, mes chères filles, en quoi consiste la perfection intérieure?... Elle consiste en la pratique exacte du dernier document que notre Bienheureux Père nous a laissé et qu'il nous a mille fois inculqué, et par ses paroles et par ses écrits. Comme un peu avant sa mort, ma sœur Marie-Aimée de Blonay, supérieure de Lyon, lui demanda : « Monseigneur, qu'est-ce que vous désirez qui demeure le plus engravé dans nos cœurs? » Il lui répondit : « Je l'ai déjà tant dit : ne demandez rien, ne refusez rien. » (3).

D'où viennent ces retours si fréquents sur nous-mêmes, ces « tendretés », ces inquiétudes? De ce que « nous ne nous vidons pas assez de nous-mêmes... »

O Dieu! laissons un peu ce nous-mêmes et jetons-nous à corps perdu à la merci de la divine Providence. Serait-il possible que nous ne voulussions pas pratiquer les saintes maximes de notre Bienheureux Père?... Oh! qu'il était entièrement vide de lui-même! c'est pourquoi il a été pleinement rempli de l'Esprit divin (4).

Car c'est le vrai chemin de l'amour et de l'union que cette totale indifférence de la volonté à tout ce qui n'est pas Dieu ou son bon plaisir, « non seulement pour les choses extérieures, mais encore plus pour les intérieures, ne désirant ni refusant

(1) *Ib.*, 118.

(2) *Ib.*, 553.

(3) *Ib.*, 380.

(4) *Ib.*, 191.

les consolations, suavités, peines, sécheresses, désolations, délaissements, tentations » (1).

Oh ! qu'il faut aller loin dans cette sainte indifférence ! Oui bien jusqu'à anéantir ces

désirs superflus de notre perfection qui nous feraient plus penser aux moyens de l'acquérir que nous tenir proche de Dieu (2) ;

ne la recherchant point « parce que c'est une chose bonne ou pour le bien qui nous en revient, mais parce que cela plaît à Dieu ainsi » (3) ; acceptant que rien ne paraisse en nous que l'abjection, la pauvreté, les fautes, « les lourdises », en un mot « notre chétiveté et misère » (4), allant enfin jusque-là que, par un entier dépouillement d'elle-même, l'âme tout abandonnée à Dieu « dépose en ses bénites mains le désir des vertus, de la perfection, voire de son salut éternel, ne voulant de tout cela que ce que Dieu lui voudra donner et non plus » (5).

C'est alors que nous pouvons aller avec confiance à l'oraison, car « si dans l'oraison nous nous plaisons en Dieu..., dans la mortification Dieu se plaît en nous » (6). « Du même pas que nous irons en icelle, aussi avancerons-nous à l'oraison. » (7)

Car, en vérité, nous payons parfois d'audace envers Dieu :

... on suit ses inclinations, on est revêche à l'obéissance, on n'est ni douce ni condescendante envers le prochain, et l'on va hardiment à l'oraison pour se tenir unie à Dieu et avoir des consolations et douceurs : si l'on trouve la porte fermée la pièce est bien mise (8).

« L'essence de l'oraison », d'ailleurs, « n'est pas d'être toujours à genoux, mais bien de tenir notre volonté unie à celle

(1) *Ib.*, 381.

(2) *Ib.*, 169.

(3) *Ib.*, 243.

(4) *Ib.*, 169.

(5) *Ib.*, 181.

(6) *Ib.*, 476.

(7) *Ib.*, II, 437. « La mortification et l'oraison, dit-elle ailleurs, sont les deux ailes de la colombe pour s'envoler dans quelques saintes retraites afin de trouver son repos avec Dieu loin du commerce des hommes, et comme les oiseaux ne sauraient se guinder en haut avec une aile seule, aussi ne doit-on pas se persuader qu'avec la seule mortification sans oraison une âme puisse prendre le vol pour s'élever à Dieu. La mortification sans oraison est une peine inutile ; l'oraison sans la mortification est une viande sans sel qui se corrompt aisément. » II, 259 et 260.

(8) *Ib.*, I, 344.

de Dieu en tout événement » et, de la sorte, « on la peut faire même en balayant ! » (1) « Ma Mère, pouvez-vous faire l'oraison ? » demande une sœur à la sainte qui, pendant sa retraite annuelle, est atteinte d'une fluxion qui lui couvre le visage, l'empêchant de lire et presque de faire aucun exercice.

Je me tiens soumise à la volonté de Dieu qui me suffit pour tout... répond-elle. Oh ! mes sœurs ! c'est le grand secret de la vie spirituelle de ne point confondre les temps : pâtir quand Dieu veut que nous pâtissions, agir quand il veut que nous agissions... Si sa bonté juge que ma [retraite] soit plus à sa gloire en n'y faisant rien que souffrir mon mal, que son Nom soit béni ! (2)

Les commençantes ont peine à comprendre ce langage et, considérant l'oraison comme un temps de quiétude et suavité, s'inquiètent lorsqu'elles n'y trouvent que sécheresse. Mes filles, leur dit la sainte, « qui ne cherche pas la suavité de l'oraison, ne s'aperçoit pas quand il ne l'y trouve » point (3).

Ce n'est pas en quoi consiste la perfection. Ne voyez-vous pas que quand il y a du sucre en une viande cela la gâte et la rend fade ; le sucre, en l'oraison, engendre les petits vermisseaux de vaine gloire (4).

Pourtant ces consolations sont utiles, « principalement pour celles qui commencent, aussi voit-on que Notre-Seigneur a coutume d'en donner en ce temps-là, mais nous autres, anciennes, il nous faut manger des croûtes » (5).

« Une seule chose est nécessaire qui est d'avoir Dieu. » (6) Chercher la suavité en l'oraison ce n'est pas chercher Dieu.

La seule présence de notre esprit devant le sien et du sien devant le nôtre forme la prière, soit que nous y ayons de bonnes pensées et bons sentiments ou que nous n'en ayons point... (7)

Il n'y a pas longtemps que j'ai écrit à quelqu'un qu'il faut être comme un vase ouvert et exposé devant Dieu, lorsqu'on le prie, afin qu'il y distille sa grâce peu à peu selon sa volonté, et demeurer presque aussi content de le rapporter chez nous, ce vase vide, que

(1) *Ib.*, 354.

(2) *Ib.*, 498.

(3) *Ib.*, 568.

(4) *Ib.*, 537.

(5) *Ib.*, 245.

(6) *Lettres*, I, 149.

(7) *Œuvres*, I, 324.

s'il avait été tout rempli. A la fin, il arrivera que Dieu y distillera cette eau divine... Souvent on croit qu'on s'en retourne vide lorsqu'on est rempli de l'Esprit de Dieu, bien qu'on l'ignore, [car] l'opération du Saint-Esprit dans l'âme étant toute intérieure [est] souvent inconnue à l'âme même (1).

Livrons-nous donc entièrement à l'Esprit-Saint par un complet abandon de notre cœur « dépouillé », et notre oraison se simplifiera de plus en plus :

La grande méthode de l'oraison c'est qu'il n'y en a point quand le Saint-Esprit s'est rendu maître de la personne qui médite, car il en fait ce qu'il lui plaît, sans qu'il y ait pour lors ni règles ni méthode... Si, allant à l'oraison, l'on pouvait se rendre une pure capacité pour recevoir l'esprit de Dieu, cela suffirait pour toute méthode... (2).

Est-ce à dire que la sainte veut établir d'emblée toutes ses filles dans une oraison de pure contemplation? Non, certes; elle sait bien que l'Esprit souffle où il veut et que « l'oraison doit se faire par grâce et non par artifice » (3). Elle aime mieux « une fille qui irait par le chemin ordinaire des considérations et qui serait bien fidèle à l'observance qu'une autre qui serait ravie vingt fois le jour et qui ne s'adonnerait pas tant à l'obéissance ni à la mortification d'elle-même » (4). Mais si la mère de Chantal admet « qu'il ne faut jamais se porter de soi-même à cette oraison de simple présence de Dieu » (5), elle affirme d'autre part que, pour peu que Dieu nous y attire, « nous sous-trayant le discours de l'entendement, nous devons suivre son attrait, car, aussi bien, nous nous romprions la tête à vouloir faire autre chose » (6).

(1) *Ib.*, 325.

(2) *Ib.*, II, 260.

(3) *Ib.*

(4) *Ib.*, I, 342. Elle dit ailleurs : « Les vraies extases sont les vraies vertus. Il n'y a point de doute en l'humilité, en l'obéissance, en la mortification et renonciation à sa propre volonté, comme au contraire il y en a souvent en l'extase de l'entendement et autres oraisons extraordinaires lorsqu'elles ne sont pas suivies de la pratique des vertus. » *Œuvres diverses*, I, 434.

(5) *Ib.*, II, 457.

(6) Elle dit encore : « Si en l'oraison, l'âme sent quelques touches de Dieu par lesquelles il montre qu'il se veut communiquer à elle, il faut alors cesser toute opération et s'arrêter tout court pour donner lieu à sa venue et ne la point empêcher par des actions faites à contre-temps, mais se disposer avec le silence intérieur et un profond respect à les recevoir. » *Œuvres diverses*, II, 262.

Et que celles qui sont appelées à cette oraison se gardent bien de croire qu'elles ne font rien en l'oraison, « car celles qui sont conduites par cette voie d'amoureuse simplicité ne font rien en agissant, mais elles font bien en jouissant. Lorsque Dieu tire l'âme pour la faire reposer sur son sein amoureux, il ne la faut jamais divertir de là, et ceux qui le font ne savent pas le dommage qu'ils portent à cette âme et le déplaisir qu'ils font à Dieu » (1). Encore moins faut-il qu'elles s'en divertissent elles-mêmes en cherchant curieusement à considérer ce qui se passe en leur intérieur :

Bienheureuses sont les âmes qui se laissent entièrement conduire à l'attrait de Dieu, le suivant en simplicité de cœur, retranchant à leur esprit toute curiosité, multiplicité, réplique, distinction ou désir de se voir soi-même, suivant simplement et fidèlement la simplicité de leur attrait.

Cette « oraison de simple remise en Dieu » est, selon la mère de Chantal, celle où l'Esprit-Saint appelle de façon très spéciale les filles de Sainte-Marie ; elle le déclare nettement :

J'ai reconnu que l'attrait presque universel des filles de la Visitation est d'une très simple présence de Dieu par un entier abandonnement d'elles-mêmes en la sainte Providence. Je pouvais ne pas mettre le mot presque, car vraiment j'ai reconnu que toutes celles qui s'appliquent dès le commencement à l'oraison comme il faut et qui font leur devoir pour se mortifier et s'exercer aux vertus aboutissent là (2).

Il s'en faut cependant que tout ne soit que douceurs dans cette voie. Qui peut mieux en parler que la sainte ?

Il y a des âmes, entre celles que Dieu conduit par cette voie de simplicité, que sa divine bonté dénuie si extraordinairement de toute satisfaction, désir et sentiment qu'elles ont peine de se supporter et de s'exprimer parce que ce qui se passe en leur intérieur est si mince, si délicat et imperceptible, pour être tout à l'extrême pointe de l'esprit, qu'elles ne savent comment en parler (3).

Un jour, cependant, la mère de Chantal ne put se défendre de livrer quelque chose de ce martyre intérieur qui était le sien

(1) *Œuvres diverses*, I, 341.

(2) *Ib.*, II, 337.

(3) *Ib.*, II, 338.

propre. Françoise-Madeleine de Chaugy nous le rapporte dans l'une des plus admirables pages de ses Mémoires :

Le jour de Saint-Basile, 1632, notre Bienheureuse Mère soutint un assaut très grand de l'amour divin qui l'empêchait de pouvoir parler à la récréation ; elle demeurait les yeux fermés avec un visage tout enflammé ; elle tâchait de se divertir à filer sa quenouille et demeurait prise à la moitié de son aiguillée. Quand elle vit qu'elle ne pouvait faire autrement, elle fit chanter et s'essaya de chanter elle-même ce cantique qu'elle s'était fait faire autrefois par notre très honorée mère de Brécharde :

Pourquoi donner à mon âme
Quelque travail ou souci,
Puisque l'amour qui l'enflamme
Ne le permet pas ainsi ?

Il me meut et me gouverne
Tout au gré de son désir,
Et je n'ai ni but ni terme
Que son céleste plaisir.

Mon cœur n'a de complaisance
Qu'aux entretiens amoureux
De cette divine essence
Seul objet des Bienheureux.

Ce chant la divertit un peu, et, pour cacher la grâce, elle s'essaya de nous parler, mais avec des paroles de feu qui furent fidèlement recueillies sur le champ : « Mes chères filles, saint Basile ni la plupart de nos saints Pères et piliers de l'Eglise n'ont pas été martyrisés ; pourquoi vous semble-t-il que cela soit arrivé ? » Après que chacune eut répondu : « Et moi, dit cette Bienheureuse Mère, je crois que c'est parce qu'il y a un martyr qui s'appelle le martyr d'amour dans lequel, Dieu soutenant la vie à ses serviteurs et servantes pour les faire travailler à sa gloire, il les rend martyrs et confesseurs tout ensemble ; je sais, dit-elle, que c'est le martyr auquel les Filles de la Visitation sont destinées et que Dieu le fera souffrir à celles qui seront si heureuses que de le vouloir. » Une sœur lui demanda comment ce martyr se pouvait faire ? « Donnez, lui dit-elle, votre consentement absolu à Dieu et vous le sentirez. C'est, poursuivit-elle, que le divin amour fait passer son glaive dans les plus secrètes et intimes parties de nos âmes et nous sépare nous-mêmes de nous-mêmes. Je sais une âme, ajouta-t-elle, laquelle l'amour a séparée des choses qui lui ont été plus sensibles que si les tyrans eussent séparé son corps de son âme par le tranchant de leurs épées. Nous connûmes bien qu'elle parlait d'elle-même. Une sœur lui demanda combien ce martyr durait. « Depuis le

moment, répondit-elle, que nous nous sommes livrées sans réserve à Dieu jusqu'au moment de notre mort, mais cela s'entend pour les cœurs généreux et qui, sans se reprendre, sont fidèles à l'amour, car, les cœurs faibles et de peu d'amour et de constance, Notre-Seigneur ne s'applique pas à les martyriser; il se contente de les laisser rouler leur petit train, crainte qu'ils ne lui échappent parce qu'il ne violente jamais le libre arbitre. » On lui répliqua si ce martyr d'amour pouvait jamais égaler le martyr corporel. « Ne cherchons point, dit-elle, l'égalité, quoique je pense que l'un ne cède rien à l'autre, car *l'amour est fort comme la mort...* » (1).

Sublime enseignement! Admirable modèle! bien fait pour entraîner aux sommets de la perfection les âmes aptes à les comprendre.

Rien de guindé, d'ailleurs, rien de dogmatique dans l'enseignement de la mère de Chantal. Elle l'a dit elle-même : « Je ne sais parler qu'en répondant. » Et si la doctrine est austère, la manière est toute de douceur, de bonté, de condescendance :

Bien qu'elle fût parmi nous, sans qu'elle y prît garde, avec une majesté de sainte qui nous la rendait vénérable, c'était avec une douceur de colombe qui la rendait entièrement accostable. Elle se tenait entre nous comme l'une de nous (2).

Grâce aux vivantes chroniques de Françoise-Madeleine de Chaugy, nous la voyons, la sainte Mère; par mille moyens elle sait exciter sa jeune phalange à l'amour de Dieu et à la pratique de la vertu. Un de ceux qu'elle affectionne, c'est le chant des psaumes et des cantiques. « Nous l'avons vue s'assujettir à venir au noviciat, avec une troupe de sœurs, chanter tous les jours, durant les octaves de la Sainte Vierge, le *Magnificat* devant son tableau » (3).

La fête de Noël lui était particulièrement chère. A l'avance, elle faisait composer des cantiques par les sœurs. « Elle ne se souciait point de la bonne rime pourvu qu'elle y trouvât de la dévotion; même elle témoignait prendre plaisir d'en ouïr où l'on entremêlât quelques traits innocents et récréatifs. » (4)

Il ferait beau qu'on se refusât à chanter :

Une fois, rapporte Françoise de Chaugy, s'étant aperçue qu'une sœur témoignait de la difficulté de chanter un Noël sur un certain

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 355-357.

(2) *Ib.*, 368.

(3) *Ib.*, 401.

(4) *Ib.*, 400.

air qui, disait-elle, lui peinait l'estomac, cette digne Mère fut fort touchée de ce défaut et dit avec grand sentiment de cœur : « Hélas ! que nous sommes peu dévotes ! nous voyons Notre-Seigneur pleurer pour nous et il nous fâche de souffrir un peu à chanter pour lui. » (1)

Pour elle, c'est de tout son cœur et à bonne voix qu'elle chante, à la tête de ses filles, allant baiser les pieds de l'Enfant-Jésus dans la crèche :

Venez mes sœurs et que toutes lui baisent
Ses petits pieds qui sont transis de froid.
Approchons-nous dans un [élan] de foi
Et que nos cœurs soient pleins de braise.
Ah ! qu'il est beau ! le moyen qu'on ne l'aime !
Ah ! qu'il est beau, Jésus, dans le berceau !
Quoiqu'il n'ait pas sur les yeux un bandeau
Il est cependant l'amour même.
Ah ! qu'il est beau, Jésus, dans le berceau ! (2)

Trouve-t-elle que les sœurs traînent trop en chantant l'office au chœur ? Elle les fait assembler dans sa chambre ou bien au noviciat et, là, les fait « chanter devant elle, chantant elle-même », les reprenant et instruisant « tout à loisir comme si elle n'eût autre chose à faire » (3).

Dans ses instructions aux novices, la mère de Chantal sait apporter une rondeur souriante propre à dilater leur cœur et à détendre leur esprit. Voyez-la donc entrant au noviciat, non empressée, mais pressée de mille affaires. Les petites novices ont préparé leur coulpe, mais la sainte :

Mes filles, ne dites point vos coupes, car je suis bien si pauvre de temps que je n'ai pas un bon quart d'heure de franc sans quelque interruption.

Aussi bien, n'est-ce pas ce qui importe le plus, et, sans autre préambule :

Or, dites-moi, que pensez-vous que je vienne faire au noviciat ? Je vous viens toutes détruire, mais spécialement la petite N..., car, quand je trouve une tête tout entière je m'essaye de tout mon cœur de l'entamer (4).

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 400.

(2) *Bibl. Nat.*, fonds français, ms. 25075, p. 475 et 476.

(3) *Mém. de la mère de Chaugy*, 400.

(4) *Œuvres diverses de sainte Chantal*, I, 510.

Parle-t-on de l'oraison?

Qui est-ce qui les désire les consolations à l'oraison et qui est triste quand il ne les a pas? Vous dites que c'est vous ma sœur N...? Si vous me l'eussiez dit, j'eusse un peu pleuré avec vous. Oh! il ne faut pas chercher ni les désirer mais les recevoir de bon cœur... (1)

Un autre jour, traitant de l'obéissance :

Mes sœurs, ne seriez-vous pas prêtes d'obéir à ma sœur N..., si Dieu vous la donnait comme supérieure, et à ma sœur Françoise-Madeleine de Chaugy qui est la dernière de toutes, ou à quelque autre de nos jeunes professes? (2)

Et à celle-ci qui n'a su résister à l'envie de rire devant quelque mortification singulière :

Ma sœur N. ne rira plus quand on la mortifiera, car c'est une légèreté de laquelle elle veut bien s'amender.

Et presque aussitôt :

Nos filles se récréent-elles bien? Je désire qu'elles soient non seulement recueillies, cordiales et suaves, mais je veux aussi qu'elles soient joyeuses et allègres et qu'elles travaillent à leur besogne avec des cœurs qui ne soient ni contraints ni timides, mais avec des cœurs larges, contents et joyeux, et qu'elles soient toujours gracieuses sans mines renfrognées (3).

Aux récréations, surtout, il faut rire et se détendre. Une supérieure n'a-t-elle pas eu l'idée de lui écrire pour demander quelques avis « afin que les récréations se fissent avec sérieux » ! Pour elle, elle avait peine à voir rire ses filles quand elle pensait que saint Benoît ne riait jamais.

Ma fille, répond la mère de Chantal, ... si vous étiez bénédictine nous nous mettrions en devoir de vous faire expliquer ce trait de la vie du grand saint Benoît, mais puisque vous êtes de la Visitation, il faut comprendre l'esprit du saint Fondateur, lequel était un saint, je vous en assure, et sa sainteté ne l'empêchait pas, dans les temps d'une sainte récréation, de porter un esprit de joie gracieuse qu'il communiquait aux autres et riait de bon cœur quand il en avait sujet... Nous autres, supérieures, quand nous avons passé une partie du jour dans les affaires à parler aux sœurs ou

(1) *Œuvres diverses de sainte Chantal*, 538.

(2) *Ib.*, 266.

(3) *Ib.*, 567 et 568.

dans le parloir, nous trouvant aux récréations, il nous semble être de loisir et que nous donnerions volontiers ce temps-là à un entier recueillement; mais nos sœurs qui n'ont bougé du chœur et de leurs cellules, ont nécessité de débander leurs arcs, comme dit notre Bienheureux Père (1).

La sainte fondatrice donnait elle-même un admirable exemple de cette abnégation. Elle disait un jour à un religieux pour l'encourager à se « retirer d'un esprit trop austère où il était » :

Me voyez-vous, en l'âge où je suis, en l'état intérieur où Dieu me tient et sous la multitude d'affaires? Je n'ai envie quelconque de rire ni de parler, et si vous me voyiez avec notre jeunesse, qui est gaie d'importance, je parle, je les écoute, je ris d'ordinaire sans joie de ce qu'elles me disent pour leur donner confiance de se récréer, parce que cela leur est nécessaire (2).

« Cela leur est nécessaire », comme aussi l'encouragement d'un cœur maternel qui sache comprendre leurs difficultés, compatir à leurs épreuves et faire accepter par sa bonté l'amertume des renoncements imposés :

N'oubliez jamais qu'il faut avoir un cœur de mère, dit-elle à une supérieure, car, écrivait une fois le Bienheureux: « C'est une chose bien dure de se sentir détruire et mortifier en toute rencontre; néanmoins, l'adresse d'une suave et charitable mère fait avaler les pilules amères. « Je ne dis pas qu'il faut être flatteuse, cajoleuse et mignarde, jetant à tout propos des paroles de cordialité; non, mais j'entends qu'il faut être douce, affable, aimant vos filles d'un amour maternellement sage. » (3).

Sous cette direction à la fois maternelle et forte, riche d'exemples autant que de leçons, Françoise de Chaugy, peu à peu, s'assimile cette doctrine qui heurtait au premier abord sa nature portée aux grands enthousiasmes, aux belles spéculations et aux grands héroïsmes. Bientôt, sans briser ses généreux élans, cette sage méthode établit en son âme l'équilibre et la surnaturelle énergie capables de soutenir les fortes résolutions et les grandes œuvres.

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 487 et 488.

(2) *Ib.*, 368.

(3) *Œuvres diverses de sainte Chantal*, II, 330.

CHAPITRE III

Secrétaire et confidente de la mère de Chantal.

Divers emplois exercés par Françoise-Madeleine de Chaugy. — Secrétaire de la mère de Chantal par intérim : les *Réponses*, les *Petites Coutumes*, le *Cérémonial*. — La mère de Châtel élue supérieure à Annecy. Son intimité avec Françoise de Chaugy. Elle la documente sur les origines de la Visitation et provoque les confidences de la sainte. Mort de la mère de Châtel, octobre 1637. — Françoise de Chaugy, secrétaire et confidente de sainte Chantal. — L'*Histoire des Fondations*, les *Vies des premières Mères*, les *Méditations pour les solitudes*, la correspondance. — La mère de Chantal et la canonisation de saint François de Sales.

La mère de Chantal avait vite discerné les talents de Françoise-Madeleine de Chaugy et prévu les services qu'elle pourrait lui rendre ainsi qu'à l'Ordre tout entier, mais ce n'est que progressivement qu'elle y va faire appel, désirant l'établir dans une humilité solide et peut-être éloigner des esprits mal faits tout soupçon de népotisme. Elle « affecte » donc d'abord de tenir la jeune religieuse « dans l'abaissement » ; elle la maintient quelque temps « dans les petits emplois » où, d'ailleurs, la fervente néophyte « trouve ses délices » (1) ; puis, peu à peu, elle lui confie des charges plus importantes et commence à l'employer quelquefois comme secrétaire.

Sur les diverses fonctions exercées par la sœur de Chaugy, nous avons son propre témoignage : « Vous me demandez, chère sœur, écrira-t-elle en 1666 à Marie-Anne Dardault (2), quelles charges j'ai eues sous notre digne Mère ; cela m'a fait sourire parce que cette bénite Mère me dit une fois qu'un jour on me ferait cette demande ; ce fut lorsque je la priai de ne pas me mettre à l'économat, estimant plus d'être attachée à sa ceinture (comme elle m'appelait quelquefois sa grosse écritoire), que

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 38.

(2) Supérieure du monast. d'Autun. Cf. *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 142.

tous les emplois du monde... J'ai donc été novice, professe, lingère et secrétaire de notre digne mère de Chantal ; puis maîtresse des jeunes filles (1) desquelles était la mère Flocart ; surveillante (2) trois ans de suite ; dès lors, perpétuelle secrétaire de notre digne Mère, sacristaine, maîtresse des jeunes professes et, l'année de la mort de cette bienheureuse Mère, directrice. » (3)

Nous n'essaierons pas de suivre la sœur de Chaugy dans l'exercice de chacune de ces charges. Aussi bien, une seule pour le moment nous intéresse quant à sa formation : son secrétariat près de la mère de Chantal. C'est là que sa plume s'entraîne, là que son intelligence se forme à la direction des affaires, là que son cœur fait siens les désirs de la sainte fondatrice.

En ce qui concerne les autres emplois, disons seulement qu'elle s'en acquittait avec une intelligence, une conscience et une distinction qui ne pouvaient passer inaperçues. La sœur Elisabeth de Lucinge en a rendu témoignage : « Sa vertu, même ses manières et son esprit la faisaient distinguer parmi les autres, de sorte que les supérieures et les sœurs qui passaient pour lors si fréquemment à Annecy... cherchaient toutes avec empressement l'entretien de la chère sœur Françoise-Madeleine de Chaugy, et même plusieurs d'entre elles la demandèrent pour leur maison à notre digne fondatrice qui répondait toujours que c'était une fille qu'elle verrait s'éloigner de sa personne avec beaucoup de regret. » (4)

C'est d'abord par intérim que la jeune religieuse sert de secrétaire à la mère de Chantal (5), et cela jusqu'en l'année 1636 ; la

(1) Il s'agit des jeunes filles qui habitaient le monastère à titre de pensionnaires ou de futures novices.

(2) Nous lisons dans les Constitutions : « La supérieure choisira deux de ses coadjutrices, ou telles autres des sœurs que bon lui semblera qui, avec elle, prendront garde aux fautes et manquements particuliers qui se commettent pour les lui faire savoir et conférer avec elle des remèdes convenables ». Les sœurs investies de cette fonction sont appelées surveillantes. Il ne s'agit ici que des manquements extérieurs à la règle.

(3) La *directrice* est la maîtresse des novices.

(4) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 38.

(5) La secrétaire particulière de la mère de Chantal était alors Anne-Françoise de Clermont Mont Saint-Jean qui mourut au 1^{er} monastère d'Annecy, le 25 juillet 1636. *Année sainte*, VII, 602. « Las ! ma chère petite secrétaire m'a quittée, heureuse qu'elle est ! » écrit la sainte en apprenant sa mort. *Lettres*, IV, 542. « Il est bien vrai, écrivait aussi la mère de Chantal en 1632, que si ce n'était la charité de ma petite coadjutrice [A.-F. de Clermont Mont Saint-Jean] et de notre sœur M.-Antoinette de Vosery à qui je dicte les lettres tout de suite et elles vont les écrire tandis que j'en

sainte commence par lui confier certains travaux de classement et de mise au point des documents de l'Ordre.

« En ce temps-là, lisons-nous dans la circulaire de Turin, [Françoise-Madeleine de Chaugy] se donnait de l'application à régler nos *heures*, à recueillir les *réponses* de notre digne fondatrice et les livres des *menues coutumes* de l'Institut, commençant même dès lors à servir quelquefois de secrétaire à cette digne Mère. » (1)

C'est en effet au cours des années 1629, 1630 et 1631 que la sainte met « la main pour la dernière fois à ses *Réponses*, revoyant, dit Françoise-Madeleine, quantité de questions qu'on lui avait faites de nos maisons » (2). Ce travail fut terminé vers

lis d'autres ou que j'écris, je n'y pourrais pas fournir. » *Lettres*, IV, 51. Cf. aussi III, 503, 572, 655.

C'est donc à tort que l'abbé Boulangé, dans la notice qu'il met en tête de son édition des *Mémoires de la mère de Chaugy*, p. LXIV, écrit qu'elle servit pendant neuf ans de secrétaire à la mère de Chantal. D'ailleurs, il se contredit lui-même, car la fondatrice étant morte en décembre 1641, cela supposerait que la mère de Chaugy a été appelée au rôle de secrétaire fin 1632. Or, il écrit : « La mère de Châtel ayant été appelée au repos des saints le 21 octobre 1637, sainte de Chantal lui succéda et choisit la sœur Françoise-Madeleine pour sa secrétaire, emploi qu'elle eut le bonheur d'exercer pendant les neuf dernières années de la vie de la vénérable servante de Dieu ».

Tout s'explique si l'on s'entend sur le sens du mot secrétaire. Jusqu'en 1636, la mère de Chaugy remplit ce rôle de temps à autre. Après 1636, elle est spécialement attachée à la personne de la sainte en qualité de *secrétair*e et c'est là ce qu'elle entend elle-même, dans la lettre que nous avons citée à la page précédente, par les mots *perpétuelle secrétaire*.

Faute de préciser ces termes, nous retrouvons une plus surprenante mais apparente contradiction dans les textes suivants : dans l'*Avant-propos* des *Mémoires de la mère de Chaugy*, éd. Plon, celle-ci écrit : « C'est de ces mémoires [ceux des premières mères] que je vais tirer la plus grande partie de ce que je dirai, y ajoutant ce que j'ai appris depuis... par la toute particulière fréquentation que j'ai eue de notre bienheureuse Mère ayant eu la grâce d'être sa secrétaire depuis l'année 1632... » Dans un autre *Avant-propos*, développement du précédent et dont Mgr Bougaud donne le texte au tome I^{er} de l'*Histoire de sainte Chantal*, p. 624, aux pièces justificatives, la mère de Chaugy écrit : « J'ai ajouté à tout cela ce que j'ai tiré de quantité de *Mémoires* que nos monastères nous ont envoyés et que nos sœurs d'Ancey m'avaient remis, et ce que moi-même j'avais remarqué et recueilli avec grande affection depuis plusieurs années, particulièrement depuis l'année... 1636 que j'ai eu la grâce d'être une de celles qui écrivaient journalièrement sous cette digne Mère ». Tout s'éclaire avec la distinction que nous faisons plus haut.

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 39.

(2) *Mém. de la mère de Chaugy*, 257. Le livre des *Réponses* de sainte Chantal est un commentaire des Règles et Constitutions de la Visitation. Il fut composé d'abord à l'insu de la sainte par les religieuses d'Ancey et des autres maisons qu'elle visitait. Les sœurs posaient à la fondatrice des questions sur divers points des constitutions, sur les coutumes de l'Ordre, et notaient avec fidélité ses réponses. Peu à peu un recueil se forma et la

le milieu de l'année 1631. Puis, en 1634 et 1635, Françoise de Chaugy aide la sœur Marie-Françoise de Corbeau (1) à régler les *Heures* ou petit office des religieuses et à démêler les « éclaircissements » sur le *Cérémonial* d'avec les *petites Coutumes* (2).

A cette époque, en effet, la mère de Chantal s'apprêtait à partir pour Paris, où se tenait l'assemblée générale du Clergé de France, pour étudier avec quelques évêques les moyens d'union à établir entre les monastères (3) ; elle désirait, en même temps, faire approuver le *Cérémonial* et le *Coutumier* définitivement mis au point et faire imprimer les *Heures*, conformément à la réforme du pape Urbain VIII (4).

En mai, 1635, s'achevaient ses deux triennats ; la mère Péronne-Marie de Châtel, élue pour lui succéder, revint de Chambéry à la grande joie de la sainte, joie bientôt doublée par l'arrivée de Marie-Jacqueline Favre, sa première compagne (5).

Écoutez Françoise de Chaugy : « Il y avait trop de suavité à

mère de Chantal en eut connaissance. Son humilité s'en effraya d'abord, mais enfin, cédant aux instances réitérées de ses filles, elle relut avec soin le manuscrit, le compléta et autorisa la mère Favre à le faire imprimer à la condition expresse qu'il ne sortirait jamais des monastères de la Visitation. Cf. *Lettres de sainte Chantal*, III, 556, 616 ; IV, 376. En conséquence, les *Réponses* ne figurent pas parmi les *Œuvres diverses* de la sainte. Il existe, à notre connaissance, deux manuscrits de ces *Réponses* : l'un à la Bibliothèque nationale, fonds français, ms. 25075 ; l'autre, incomplet, aux Archives d'Ille-et-Vilaine, Fonds de la Visitation, 243-95. Il en existe aussi un exemplaire imprimé, à la Bibl. nationale sous ce titre : *Réponses de nostre très honorée et digne mère Jeanne-Françoise Frémyot sur les règles, constitutions et coutumier de nostre Ordre de la Visitation Sainte-Marie...* Paris, 1665.

(1) Sur la sœur Marie-Françoise de Corbeau, cf. *Année Sainte*, XI, 591 et ss.

(2) La mère de Chantal écrit le 14 juillet 1634 : « Nous avons rangé par ordre les éclaircissements sur le Directoire, les commémorations et cérémonies du chœur ; cela veut dire que nous les avons séparés d'avec les Petites Coutumes ». *Lettres*, IV, 377.

(3) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 484 et 487.

(4) *Mém. de la mère de Chaugy*, 274 et 275. Nous lisons dans l'*Année Sainte*, XI, 593 : « Elle [la sœur de Corbeau] entendait fort bien le latin et de plus avait une grande intelligence des rubriques et des cérémonies de l'Eglise ». Françoise de Chaugy qui l'aïda dans ce travail en profita probablement pour s'initier davantage à la langue latine dans laquelle ses connaissances s'affermiront lorsqu'elle se donnera, sur le conseil de la mère de Châtel, à la lecture assidue de l'Écriture sainte.

(5) Marie-Jacqueline Favre revenait de Paris et allait remplacer la mère de Châtel à Chambéry. Apprenant sa prochaine arrivée, la mère de Chantal lui écrit : « Mon Dieu ! quelle consolation en la pensée de revoir, d'embrasser et de jouir à souhait de l'aimable présence de mon unique grande fille si parfaitement et intimement chérie de mon cœur !... Tout m'en rit en cette espérance ». Lettre du 21 mars 1635. *Lettres*, IV, 458 et 472.

voir cette digne fondatrice entre ses deux premières filles, sans toutefois qu'elle voulût leur condescendre de quitter son dernier rang de déposée, et prenant quelquefois par la main notre très honorée mère Favre, elle lui disait : « Ma fille, allons dire nos coupes ; il nous fait si grand bien, à nous autres qui avons si longtemps été mères, de faire un peu les actions d'humilité des inférieures. » (1)

Ravissant spectacle dont Françoise-Madeleine se remplit les yeux et le cœur.

La mère de Chantal quitta donc Annecy pour Paris à la fin de juin 1635, laissant la communauté sous la direction de Péronne-Marie de Châtel (2).

Après six années d'absence, celle-ci retrouve sœur Françoise-Madeleine de Chaugy devenue, grâce à l'habile direction d'une sainte, humble, souple, obéissante, fort « avancée au saint amour » (3). Pourquoi, dès lors, se dit-elle, cacher des talents qui ne sauraient être employés, désormais, qu'à la gloire de Dieu ? Pressée, par un secret pressentiment, de recueillir, pour

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 273.

(2) D'après Mgr Bougaud, la sœur de Chaugy aurait accompagné la mère de Chantal dans ce voyage. Nous lisons, en effet, non sans surprise, au tome II de son *Histoire de sainte Chantal*, p. 427 : « Elle [sainte Chantal] partit donc de Paris au commencement d'avril 1636, accompagnée de M. Marcher, son confesseur, de la mère Favre et de la sœur de Chaugy... » En ce qui concerne la mère Favre, l'erreur est patente : elle accompagnait si peu la mère de Chantal que celle-ci, revenant par Lyon le 26 juillet 1636, fait mention de l'avoir rencontrée : « Nous avons encore ici [à Lyon] une autre consolation d'avoir vu ma chère sœur Favre supérieure de Chambéry... Nos sœurs de Nevers l'ont demandée et nous la leur envoyons ». *Lettres*, IV, 578.

Pour ce qui est de la sœur de Chaugy, nous n'avons trouvé aucune mention de ce voyage, ni dans ses lettres où elle évoque souvent le passé, ni dans la circulaire de Turin, ni dans sa Vie. Le fait est pourtant assez important pour avoir dû être mentionné. Mais, de plus, nous savons que la compagne ordinaire de la mère de Chantal en ses voyages était la sœur Jeanne-Thérèse Picoteau qui l'accompagna encore en celui-ci, car la sainte en fait mention. Cf. *Lettres*, IV, 545. Par ailleurs, nous savons que la sœur Marie-Euphrasine Turpin, professe du premier monastère de Paris, servit de secrétaire à sainte Chantal pendant son séjour à Paris, en 1636. *Lettres*, III, 327, en note. L'affirmation de Mgr Bougaud nous paraît donc absolument gratuite.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule du même genre. Nous lisons encore : *op. cit.*, t. II, 361 : « Elle [la sœur de Chaugy] fit profession l'année suivante [1630] et ce fut peu après que sainte Chantal la choisit pour secrétaire. Depuis lors elle ne quitta plus la sainte. Elle la suivait dans ses voyages, elle écrivait sous sa dictée. Leurs deux cellules se touchaient... » Tableau charmant, mais inexact. A notre connaissance, Françoise de Chaugy n'a jamais quitté Annecy du vivant de sainte Chantal et nous avons vu plus haut qu'elle ne fut appelée qu'au bout de quelques années au rôle de secrétaire particulière.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 45.

les léguer aux futures phalanges de visitandines, les précieux souvenirs d'un temps qui s'achève, elle s'estime, d'autre part, incapable de le faire, vu « son peu d'habileté à l'écriture ». Elle a longtemps prié Dieu de mettre sur sa route une secrétaire apte à transcrire ce que son cœur saurait si bien dicter (1).

N'est-elle pas de tout point exaucée ? D'autant mieux, certes, qu'une sympathie naturelle l'attire fortement vers Françoise de Chaugy. Elle en fera donc sa confidente et la « chère amie de son cœur » (2).

Alors s'établit entre ces deux âmes une délicieuse intimité dont Françoise-Madeleine nous a livré le secret dans son exquise biographie de la mère de Châtel (3). Leurs âmes étaient apparentées : même fraîcheur d'imagination, même vivacité d'intelligence, même ferveur de cœur. Leur vocation avait connu les mêmes épreuves ; douée de toutes les grâces de la jeunesse et de l'esprit, Péronne-Marie de Châtel avait dû lutter violemment contre son cœur pour refuser l'amour qui s'offrait et garder à Dieu ses promesses. Impuissante à effacer de sa mémoire les vers d'amour que lui murmurait à l'oreille le jeune homme qui l'aimait, elle apprenait des pages du *Mémorial* de Grenade pour en étouffer la pensée (4) ; lorsque les violons l'appelaient à la danse, dont elle était passionnée, « elle prenait en main un petit livre intitulé « *La danse des Machabées* », s'appliquant à considérer comme « la mort fait danser tout le monde sur une même cadence » (5).

Etant de « ces âmes ainsi faites » qu'« une fois bien purifiées de l'amour des créatures [elles] font des merveilles en la dilection sainte » (6) par la richesse de leur nature affective, Péronne-Marie de Châtel, entrée au noviciat, fut promptement favorisée de grâces d'oraison si élevées et si abondantes que saint François de Sales la surnommait « l'amante du Cantique des cantiques » (7).

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*, 41.

(3) *Les Vies de quatre des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, par Françoise-Madeleine de Chaugy.

(4) *Ib.*, 273.

(5) *Ib.*, 270.

(6) Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, II, 320.

(7) *Vies des quatre premières Mères*, 251.

A Grenoble (1), sous la direction du Père Isnard, elle se nourrit de ce livre si merveilleusement adapté à ses états d'âme et le commente en des effusions dont la poésie s'apparente à celle du texte biblique : (2)

O le Bien-Aimé de mon âme! où reposez-vous à l'heure de midi? Montrez-le moi (3). Le midi où je repose, c'est le cœur de l'âme humble et qui marche avec une grande charité envers Dieu et le prochain dans une entière simplicité et pureté d'intention... Si tu es telle, *ô ma très belle*, ma sœur, il faut que *tu t'ignores toi-même* (4) pour me demander où est le midi de mon repos puisque c'est ton cœur où je repose avec délices...

Notre lit est fleuri (5). Mais, ô mon Bien-Aimé, de quelles fleurs est-il orné? Puisque la croix est votre couche nuptiale, où vous avez consommé votre alliance éternelle avec les hommes, les clous, les verges et les épines sont donc les fleurs que vous chérissez et desquelles vous vous parez. A votre exemple, je veux chèrement aimer le pâtir et le souffrir; et, quand mon cœur sera pressé et tout percé de douleur, je vous dirai sans crainte: Venez, mon Frère, *venez, mon Bien-Aimé, notre lit est fleuri* (6).

« Il serait à désirer, déclare Françoise de Chaugy, que celui qui lui ordonna cette lecture sainte l'eût obligée de marquer et laisser par écrit les belles affections que son esprit, tout enflammé de l'amour divin, produisait... Sur la fin de sa vie, elle eut du repentir de ne l'avoir point fait, disant que l'âme qui a l'honneur d'être invitée au banquet du Seigneur... doit imiter les disciples qui furent soigneux de *ramasser les reliefs qui restèrent des cinq pains* avec lesquels le Fils de Dieu rassasia cinq mille personnes. » (7)

Telle est l'âme avec laquelle Françoise de Chaugy va vivre,

(1) La mère de Châtel fut supérieure du monastère de Grenoble de 1618 à 1624 et de celui d'Aix de 1624 à 1626. C'est à ce moment qu'elle fut nommée une première fois supérieure du monastère d'Annecy en remplacement de la mère de Chantal, celle-ci ayant voulu, après la mort de saint François de Sales, que la règle fût observée en sa propre personne comme en celle des autres supérieures. En 1629, la mère de Chantal fut réélue et la mère de Châtel alla à Chambéry jusqu'en l'année 1635, époque où elle revint à Annecy.

(2) *Ib.*, 348 et 351.

(3) *Cant.*, I, 6.

(4) *Ib.*, I, 7.

(5) *Ib.*, I, 15.

(6) *Ib.*, VII, 11.

(7) *Vies des quatre premières Mères*, 348.

pendant deux années, en étroite intimité. Sur le conseil et à l'exemple de cette « sulamite », elle se jette avec ardeur dans la méditation de l'*Ecriture Sainte* (1) ; elle en fait sa nourriture quotidienne et s'en assimile si bien les expressions et les images qu'elles viendront bientôt tout naturellement sous sa plume quand il lui faudra narrer les sublimes opérations de l'amour divin dans l'âme des admirables premières Mères.

Ainsi donc, Péronne-Marie de Châtel, ayant fait élection de son intime confidente, se met à lui dicter journallement tout ce qu'elle sait des origines de l'Institut, de son saint Fondateur, de la mère de Chantal et des premières Mères et Sœurs. La jeune secrétaire prolonge ses veilles bien avant dans la nuit pour rédiger ses notes et, parfois, la mère de Châtel, « pressée intérieurement de se hâter à cette besogne », se relève pour aller lui confier des souvenirs subitement revenus qu'elle craint de laisser échapper (2).

Rentrée de Paris au monastère d'Annecy vers la mi-septembre de l'année 1636, la sainte fondatrice va l'aider, en parfaite obéissante, à compléter ses souvenirs.

C'est Françoise de Chaugy qui nous le rapporte :

Notre chère mère de Châtel, qui avait une inclination que je puis dire non pareille que l'on rédigeât par écrit tout ce qui pourrait servir à l'avenir à l'Institut, prit un soin continu de faire parler notre bienheureuse Mère des commencements d'icelui, des fondations des maisons, de la vertu de nos premières Mères et Sœurs décédées, faisant commencer le livre des *Vies de nos sœurs*, celui des *Fondations* et celui des *Méditations pour nos solitudes annuelles*, afin que tout se fit sous l'œil, sous l'instruction et la correction de cette bienheureuse mère, laquelle elle tenait de fort près à cet effet pour lui faire prendre du temps pour cela, ce que cette Bienheureuse faisait avec un grand soin par esprit d'obéissance (3).

Arrêtons-nous un instant et contemplons ce vitrail : une modeste cellule de visitandine aux murs blanchis... Près de la fenêtre, la mère de Chantal assise, recueillie, filant sa quenouille ; à la petite table, Françoise de Chaugy, la plume à la main, le regard clair et plein d'amour levé vers la sainte dont elle s'apprête à noter les paroles ; non loin, la mère de Châtel

(1) *Vie de la mère de Chaugy*, 64.

(2) *Lettre circ. de Turin*, 41, 42, 45.

(3) *Mém. de la mère de Chaugy*, 280.

toute souriante, l'air et le geste interrogateurs; un rayon de soleil traverse la cellule et fait paraître de neige les rideaux blancs du lit à baldaquin; à l'horizon, la ceinture des montagnes encercle le lac bleu...

Heures délicieuses! heures fécondes! pour Françoise-Madeleine de Chaugy.

Outre ces confidences directement provoquées, une sorte de pieux espionnage s'exerce autour de la sainte afin de ne rien perdre de ses paroles et de ses actes.

Un jour, les maçons du monastère, convaincus de malfaçon, se voient condamnés à réparer les murailles à leurs dépens et seront ensuite congédiés. La bonne mère de Chantal ne peut supporter « cette justice si rigoureuse »; elle les fait venir au parloir, les engage à faire « le reste de la besogne loyalement et équitablement » et leur donne l'argent nécessaire pour réparer leurs fautes « afin qu'ils ne fussent pas grevés ». La mère de Châtel, témoin de cette charité, monte vite à la cellule de Françoise de Chaugy et lui rapporte cet acte de vertu, « faisant mettre au commencement du mémoire: « Béni soit Dieu qui nous a donné une mère si dignement juste et si saintement bonne » (1).

Ne nous étonnons point que Françoise-Madeleine puisse, dans ses Mémoires, nous rapporter les admirables paroles de résignation prononcées par la bienheureuse en apprenant la mort de son fils, car la mère de Châtel, qui était au parloir « à son côté, les a soudain écrites » (2).

Mais, plus encore que les actes et les paroles de la sainte, ce sont ses sentiments intimes qu'il importe de connaître afin de pouvoir décrire un jour les merveilles de cette âme incomparable. La mère de Châtel, forte de l'autorité que lui donne sa charge de supérieure, s'y emploie fort habilement.

Écoutons encore Françoise de Chaugy :

En l'année 1637, pendant l'octave du Saint-Sacrement, notre Bienheureuse voulant rendre compte de son intérieur à notre bonne mère de Châtel, cette chère Mère, dans sa franchise, et parce qu'elle était bien aise de tirer de notre Bienheureuse ce qu'elle pouvait, lui dit: « Ma Mère, je n'ai pas le loisir maintenant, mais je vous supplie de me mettre sur un bout de papier en quelle dis-

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 397.

(2) *Ib.*, 243.

position est votre cœur. » Notre Bienheureuse Mère obéit tout simplement et mit sur un dos de lettre, que nous gardons précieusement, (1)

cette parfaite description du tourment intérieur qui fut son partage dans les dernières années de sa vie.

Il n'est pas jusqu'à ses plus secrètes pensées que la mère de Châtel ne s'efforce parfois de lui faire exprimer. Un jour,

cette Bienheureuse, durant que l'on parlait de quelques affaires proche d'elle, tint quasi toujours les yeux fermés; notre chère mère de Châtel lui dit: « Dites-moi, je vous prie, ma Mère, ce que vous venez de dire à Notre-Seigneur »; elle lui répondit: « Hélas! ma chère Mère, vous savez bien que je ne lui dis mot, mais je désire bien que mon silence intérieur révère et adore sans cesse la Parole éternelle. » (2)

Ainsi la mère de Châtel s'efforcera, jusqu'à ses derniers jours, de provoquer les confidences de la bienheureuse et de rassembler ces précieux souvenirs.

Peu de temps avant sa mort,

elle nous vint trouver en notre cellule, raconte Françoise de Chaugy, et nous dicta si exactement tout ce qu'elle jugeait utile pour notre Institut que l'on ne croit pas qu'elle eût omis quoi que ce soit, et même elle me commanda de l'interroger, me disant avec une suavité admirable: « Ma fille, je n'ai plus qu'un peu de temps, dépêchons-nous; surtout elle nous fit écrire ce qu'elle savait de l'intérieur et conduite de notre vénérable mère de Chantal. » (3).

Bénie soyez-vous, douce mère de Châtel, qui nous avez valu ces trésors et les avez confiés à une telle plume!

Les religieuses du monastère et la sainte elle-même « lui disaient souvent qu'elle voulait accabler cette chère sœur de Chaugy, la faisant ainsi travailler de jour et de nuit, mais elle leur répondait: « Ne craignez rien, Jésus, Marie, Joseph et la grande sainte Anne la conserveront, mais pour moi, comme je n'ai plus de temps à vivre en ce monastère, je me dépêche de tout dire pour ne rien dérober de ce qui peut profiter à ma chère congrégation; je crois que ce n'est que pour cela que Dieu m'a

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 520.

(2) *Ib.*, 507.

(3) *Vies des quatre premières Mères*, 446.

ramenée dans cette première maison, auprès de ma chère fille et amie de Chaugy » (1).

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée : le 22 octobre 1637, elle exhalait son dernier soupir entre les bras de la mère de Chantal ; Marie-Jacqueline Favre était morte à Chambéry le 14 juin de la même année ; le 18 novembre suivant, Jeanne-Charlotte de Brécard décédait à Riom.

La courageuse Fondatrice voyait partir l'une après l'autre ses premières compagnes et, dans sa douleur, disait, « avec un très humble sentiment et de grosses larmes », « que sa chétive vieillesse était bien dépouillée, que ses chères compagnes s'en allaient au ciel et la laissaient en terre pleine de misères, qu'elles étaient des fruits mûrs prêts à être servis en la table du Roi céleste, mais qu'elle était demeurée sur la branche parce qu'elle était encore toute verte ou peut-être pourrie ou vermoulue » (2). Ce ne sont là ni vains mots ni vaines images : la sainte est au plus fort de son martyre intérieur, dans un état d'âme où tout n'est qu'obscurité, tentation, souffrance et dégoût :

Ce sont des assauts si furieux, dit-elle, que je ne sais où mettre mon esprit ; il me semble que la patience me va échapper, que je suis prête à tout perdre, à tout laisser là ; ce que je dis aux autres ne me sert de rien, je ne parle point de mes souffrances, non pas même à Dieu ; il me suffit de savoir que sa bonté sait tout et voit tout (3).

Seule, en la suprême pointe de l'esprit, subsiste l'âpre extase de la volonté, nue de toute consolation.

Dans ce combat qui n'a point de relâche, l'unique refuge de la sainte a été l'obéissance, une obéissance d'enfant, qu'elle a rendue à sa supérieure, la mère de Châtel (4) ; mais hélas ! son décès la laisse « grandement dénuée ! »

Voyez-vous, dit-elle à l'une de ses filles, en la violente continuation de mes tentations et peines d'esprit, je suis maintenant réduite à tel point que rien de tout ce monde ne peut me donner aucun soulagement, sinon ce seul mot : la mort ! et je furète partout dans mon esprit pour regarder combien mes père, grand-père et aïeux

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1632, p. 46.

(2) *Mém. de la Mère de Chaugy*, 283.

(3) *Ib.*, 518.

(4) *Ib.*, 520 et 281.

ont vécu afin de donner quelque soulagement à mon âme par la pensée que je n'aurais plus guère à vivre; je suis pourtant prête à vivre tant que Dieu voudra (1).

Elle reprend, au prix de quelles souffrances (2), la direction du monastère, et, nous disent les visitandines de Turin, ne pouvant plus « celer l'estime » qu'elle a pour Françoise-Madeleine de Chaugy, elle la choisit pour secrétaire, en même temps qu'elle lui confie le soin des jeunes professes (3).

Mais quelle autorité sollicitera désormais les confidences de la mère de Chantal supérieure? Tant de merveilles resteront-elles pour jamais secrètes?

C'est alors que Dom Juste Guérin, évêque de Genève, qui connaît le prix de cette perle précieuse, ordonne à la sainte de se confier à l'une de ses sœurs. Héroïquement soumise, elle se penche, pour l'analyser, sur son martyre intérieur dont la seule pensée la mettrait au désespoir si Dieu ne la soutenait, puis, librement, choisit Françoise-Madeleine de Chaugy pour en être la confidente. Cette dernière nous en donne le formel témoignage :

Notre sainte Mère... me fit la grâce de me dicter tous les secrets de son cœur qui sont dans le livre de sa vie...; ce fut pour obéir à Monseigneur Dom Juste Guérin, alors notre Prélat, et en pleurant qu'elle me les découvrit, mais ce fut de son choix qu'elle me prit pour dépositaire de ces trésors jusqu'à sa précieuse mort (4).

C'est à Françoise-Madeleine encore que la sainte dicte les

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 518.

(2) Comme une de ses filles lui demandait, en l'année 1641, pourquoi elle procurait sa déposition de supérieure, elle répondit : « Ma fille, je dirai en commun les raisons extérieures, mais en voici une qui est particulière et qui doit vous faire, par compassion, agréer que je me dépose : c'est que j'ai mon esprit en une si mauvaise et douloureuse disposition que, de toutes les tentations spirituelles, peines et aversions dont les filles me parlent, j'en suis soudain attaquée. Dieu me donne de quoi leur dire et les consoler, et moi je demeure dans la misère ». Et comme la mère de Blonay s'ouvrait à elle d'une peine d'esprit qu'elle avait eue autrefois, « cette Bienheureuse lui dit à mains jointes et les larmes aux yeux : « Ma très chère Mère, je vous supplie, ne poursuivez pas; je serai accablée de cette tentation, je la vois déjà venir, la voici qu'elle m'attaque. » *Mém. de la mère de Chaugy*, 523.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 47.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, 128. Notons qu'à cette date, Marie-Aimée de Rabutin et Marie-Françoise de Corbeau sont encore au monastère d'Annecy qu'elles ne quitteront qu'en 1638.

lettres adressées aux serviteurs et servantes de Dieu (1) vers lesquels sa détresse cherche lumière et consolation.

Quel charme émane donc de cette jeune religieuse de vingt-sept ans pour qu'à son oreille, sûres d'être comprises, ces épouses choisies viennent en confiance révéler les secrets de l'Epoux ?

Du *château intérieur*, Françoise de Chaugy aurait-elle déjà franchi les premières demeures et connu quelque chose de la divine emprise ? Quoi qu'il en soit, riche de sens ou d'expérience mystique, cette heureuse confidente saura, pour notre bonheur, comprendre et exprimer en pages inoubliables les sublimes états de ces âmes élevées aux degrés supérieurs de l'union divine.

En même temps qu'elle est associée à la vie intime de sa sainte Mère, Françoise de Chaugy devient l'aide précieuse d'une activité que ni l'âge ni les épreuves ne ralentissent. En dépit de ses angoisses intérieures, la mère de Chantal, qui va vers sa soixante-dixième année, agit et dirige comme si le plus grand calme régnait dans son âme ; son abord n'est que suavité :

Dans ce dernier *triennal*, nous dit sœur Françoise-Madeleine, elle parut dans une douceur si extraordinaire, si accomplie et si ravissante qu'il semblait que cette divine qualité de bonté et de douceur eût submergé la force éminente de son naturel et l'active ardeur de son zèle qui parut plus grand que jamais dans sa bénignité (2).

Mille soins pourtant la sollicitent : elle a des soucis d'argent, car la maison est endettée ; aussi n'aura-t-elle de relâche que tout ne soit payé (3) ; la fondation du monastère de Turin réclame de sa part une active correspondance jusqu'à ce qu'elle s'y rende elle-même, en septembre 1638, pour établir la soixante-seizième maison de son Ordre au prix d'un voyage difficile et périlleux. Rentrée en mai 1639, non sans inquiétude sur les chères sœurs qu'elle a laissées au milieu des horreurs de la guerre

(1) « ...tant au révérend Père de Condren qu'à d'autres que je ne rapporte pas ici », écrit la mère de Chaugy, *Mémoires*, 282. C'est bien dommage qu'elle n'ait pas nommé ces « autres » ; elle eût coupé court à bien des controverses. Cf. Mgr Bougaud : *Histoire de sainte Chantal*, t. II, p. 585 et ss. : *Notes sur les relations de sainte Chantal avec la mère Angélique Arnauld et avec l'abbé de Saint-Cyran*. — Augustin Gazier : *Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld*. — Julie Berliet : *Les Amis oubliés de Port-Boyal*.

(2) *Mém. de la mère de Chaugy*, 282. Au XVII^e siècle, les visitandines disaient *triennal* pour *triennat*.

(3) *Ib.*

franco-espagnole (1), elle négocie avec Noël Brûlart, commandeur de Sillery, la fondation des prêtres de la Mission à Anancy (2). La correspondance que requiert chaque jour le soin de ses soixante-seize monastères est écrasante, mais elle fait face à tout, grâce à « ce grand don » qu'elle avait « pour toutes sortes d'affaires », témoigne Françoise-Madeleine,

et cela avec telle promptitude que quelquefois nous étions trois (3) qu'elle faisait écrire en même temps des choses diverses. Elle dictait des lettres très importantes avec autant de facilité qu'elle parlait d'autres choses, et, après, si la secrétaire y avait manqué tant soit peu ou ajouté du sien, elle disait: « Ce n'est pas ici mon style, mais le vôtre est meilleur » (4).

Entre toutes, la sœur de Chaugy se distingue par sa dextérité à servir la sainte. Hélas! elle lui manquera bien à Moulins où le parloir et la correspondance l'accablent: « Si cela dure, écrira la mère de Chantal à une supérieure, je ne sais comment je ferai, car je n'ai pas ici des personnes qui s'entendent à en dépêcher, comme notre sœur Françoise-Madeleine de Chaugy » (5).

Son intelligente secrétaire lui devient quasi indispensable; aussi la refuse-t-elle, en 1639, à la supérieure du monastère de Crest, qui souhaite de l'avoir: « Ma chère fille, lui écrit la sainte, je suis obligée de refuser votre demande pour mon propre besoin, puisqu'en vérité ma sœur Magdeleine de Chaugy est mon bras droit et, dans mon grand âge, je me repose sur elle d'une partie des affaires de l'Ordre (6). Il faudra donc attendre

(1) Sur la fondation du monastère de Turin et les dangers qu'il courut, Cf, outre les *Mém. de la mère de Chaugy, Année sainte*, II, 725; *Lettres de sainte Chantal*, V, 86 à 135, passim; et, à la Bibl. Mazarine, *l'Histoire de la fondation du monastère de Turin*, ms. 2434.

(2) *Mém. de la mère de Chaugy*, 295. — *Lettres de sainte Chantal*, V, 220. Noël Brûlart était frère du chancelier Nicolas Brûlart de Sillery; il avait été ambassadeur en Espagne et à Rome, sous Marie de Médicis. Sur ses rapports avec la Visitation, cf *Lettres de sainte Chantal*, IV, 30, en note.

(3) Ces trois sœurs étaient ordinairement Jeanne-Thérèse Picoteau, Marie-Françoise de Corbeau et Françoise-Madeleine de Chaugy. Cf au tome V des *Lettres de sainte Chantal*, 43, la lettre qu'elles écrivent en collaboration.

(4) *Mém. de la mère de Chaugy*, 550.

(5) *Lettres de sainte Chantal*, V, 499.

(6) C'est sans doute à elle-même que la mère de Chaugy fait allusion dans le passage suivant des Mémoires: « Son âge [de la mère de Chantal] et la multitude de ses affaires lui ayant rendu les matinées fort utiles, elle demanda permission à feu Mgr de Genève de s'exempter d'assister à tierce et à sexte où elle n'assistait guère que les fêtes; elle dit aussi à notre très

que Dieu m'ait déchargée du pesant fardeau de cette vie pour contenter votre désir » (1).

Outre la correspondance, Françoise-Madeleine termine les travaux commencés à l'instigation de la mère de Châtel. Le 4 juillet 1638, la sainte écrit à toutes les supérieures de la Visitation :

J'espère que d'ici quelques mois Notre-Seigneur me fera la grâce de vous communiquer encore les *Vies de nos chères sœurs défuntés*, les *Fondations*, les *Méditations* que l'on a extraites des écrits de notre Bienheureux Père pour les solitudes annuelles et plusieurs bons points qui ont été omis dans les Entretiens imprimés et que j'ai fait ramasser soigneusement du bon manuscrit que nous avons céans (2).

Notre chère sœur Françoise-Madeleine de Chaugy y travaille fort soigneusement et j'y tiens la main (3).

A son retour du Piémont, la mère de Chantal revoit ces travaux et prend soin parfois de les corriger elle-même (4).

Précieuses années pendant lesquelles, sous le contrôle même de la sainte, Françoise de Chaugy aiguise sa plume alerte et se pénètre des méthodes de cette maîtresse incomparable dans l'art de diriger les monastères et aussi les âmes.

Mais il est une œuvre chère entre toutes au cœur de la mère de Chantal et pour le succès de laquelle elle donnerait au besoin tout son sang : c'est la canonisation de son bienheureux Père.

Elle avait tout tenté pour la réussite de cette entreprise. Le procès, interrompu comme nous l'avons dit plus haut, en 1629, avait été repris à Annecy, en 1632, par les évêques de Bourges et de Belley (5). Les dépositions des témoins avaient souvent

bonne mère de Châtel de demander permission à Monsieur notre très honoré Père spirituel pour une sœur qu'elle occupait aux écritures et qui, à cause de cela, ne pouvait assister aux communautés », p. 479.

(1) Lettre de Marie-Catherine de la Beaume, supérieure du monastère de Crest, à Mgr d'Arenthon d'Alex. *Lettres de la mère de Chaugy*, 399.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, V, 50.

(3) Cité à la page VI de la Préface des *Œuvres diverses de sainte Chantal*, tome II.

(4) *Mém. de la mère de Chaugy*, 296.

(5) Sur l'histoire du procès de canonisation de saint François de Sales, consulter : Migne : *Œuvres complètes de saint François de Sales, Histoire de la canonisation de saint François de Sales*, par l'abbé de Baudry, t. I. p. 893 et ss. — Mercier : *Documents inédits au sujet de la béatification de saint François de Sales*. — *Lettre circulaire de la mère de Chaugy*, 2 janvier 1661, déjà citée p. 43, note 3. Outre ces imprimés, il existe une vaste correspondance en grande partie inédite à laquelle nous ferons de larges emprunts, et enfin le procès de canonisation lui-même qui se trouve aux Archives de la Sacrée Congrégation des Rites.

lieu dans le parloir du monastère et en la présence de la mère de Chantal

laquelle, dit délicieusement Françoise de Chaugy, si elle avait semé en larmoyant... cueillait en joie, et portait d'ordinaire gaiement sa gerbe sous son bras; je veux dire qu'elle avait toujours dans sa manche quelques dépositions des vertus de notre saint Fondateur pour les lire dès qu'elle avait un moment de loisir (1).

L'événement capital du procès avait été, en cette année 1632, l'ouverture du tombeau de l'évêque de Genève prescrite pour la reconnaissance de ses reliques. Le 4 août (2), sur les quatre heures du soir, les portes de l'église étant fermées, on avait levé la pierre sépulcrale en présence des juges rémissoriaux, du notaire apostolique et de quelques amis privilégiés (3). A genoux près de la grille du chœur, entourée de ses religieuses, la mère de Chantal suit de loin, dans une émotion indicible, l'émouvante exhumation. Le double cercueil est sorti de terre; celui de bois est tout pourri; on ouvre la châsse de plomb: le corps est entier, sans corruption ni lésion; le visage bien conservé, la barbe et les cheveux intacts, les bras souples et pliables. L'expression du visage est paisible et majestueuse; un parfum suave s'exhale de ce précieux corps et se répand dans toute l'église. Ce n'est qu'un cri parmi les spectateurs: « Le voilà, le voilà, le bienheureux François de Sales ».

Mais bientôt la foule, qui se presse au dehors, parvient à forcer les portes de l'église qu'elle envahit soudain; elle veut contempler son pasteur sorti de l'obscurité du tombeau. Devant ce peuple ému et enthousiaste, on élève le corps jusque sur la plus haute marche de l'autel afin de satisfaire sa pieuse curiosité. Puis on le dépose devant la grille du chœur des religieuses pour qu'à leur tour et à loisir elles puissent le contempler et révéler. Laissons ici la parole à Françoise de Chaugy:

Quand tout le monde fut retiré, cela veut dire sur les neuf à dix heures du soir, cette digne Mère alla avec toute la Communauté vénérer ce saint corps et fut longuement en oraison à genoux devant icelui avec un visage si enflammé et une façon et action si rabaisées

(1) *Mémoires*, 240.

(2) Nous donnons la date indiquée par la mère de Chaugy dans ses *Mémoires*, 262.

(3) Entre autres, le prince et la princesse de Carignan et le Commandeur de Sillery.

que l'on n'eût su discerner ce qui la tirait hors d'elle-même, ou l'amour ou l'humilité et anéantissement; elle était si transportée qu'elle n'apercevait point les sœurs qui étaient toutes autour d'elle ni ne sentait qu'on la pressait de part et d'autre, car il faut confesser que l'amour, même le plus filial et le plus tendre, n'est pas prudent et que nous nous pressions et empressions pour faire toucher quelque chose à ce béni corps. Notre Bienheureuse Mère nous laissait faire sans qu'elle fit mouvement quelconque ni qu'elle ouvrit les yeux. En ce rencontre ici, cette Bienheureuse fit un acte signalé d'obéissance: Messeigneurs les commissaires avaient défendu que l'on touchât ce béni corps, voulant dire que l'on n'en coupât rien; néanmoins, parce qu'ils ne s'étaient pas expliqués, jamais cette digne Mère n'osa nous permettre de lui baiser la main, ni la baiser elle-même, se contentant de nous faire baiser son vêtement. Le lendemain, elle alla avec notre Supérieur couvrir d'un taffetas blanc la face de ce Bienheureux et demanda permission de lui baiser la main; ce qu'ayant obtenu, elle baissa la tête et fit poser cette sainte main sur icelle; et ce Bienheureux, comme s'il eût été en vie, étendit sa main sur la tête de son unique fille et la lui serra comme lui faisant une paternelle caresse. Elle sentit très sensiblement le mouvement surnaturel de cette main morte qui semblait être encore animée, et nous gardons encore, comme pour une double relique, le voile que cette digne mère portait alors. Les sœurs qui étaient présentes virent cette main se mouvoir et les doigts serrer la tête de cette digne mère (1).

Ce prodige, qui était comme la réponse du Bienheureux à la vénération de sa chère fille, eût encore stimulé, s'il eût été possible, l'ardeur de la mère de Chantal à poursuivre la glorification de cet unique Père.

Le procès terminé, Dom Juste Guérin et Dom Maurice Marin (2) étaient partis pour Rome avec les dossiers de l'enquête. Tandis que l'on attendait l'heureuse issue de leur voyage, la sainte faisait confectionner par les sœurs le bel ornement d'autel qui devait servir pour la fête de la béatification toute proche. Françoise de Chaugy s'y était donnée avec ardeur (3):

Il est sur du satin blanc et en broderie d'or et de fleurs de soie tout parsemé de cœurs. La façon en est très belle, écrivent les religieuses d'Annecy aux sœurs des autres monastères; tous ceux qui l'ont vu, qui sont personnes qui s'entendent grandement bien aux ouvrages, l'estiment pour le plus rare et beau qui se puisse voir.

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 262 et 263.

(2) Religieux barnabites.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 39 et 40.

Il n'y a encore que la crédence et le devant d'autel que trois de nos chères sœurs ont faits en sept mois ; c'a été notre unique Mère qui a donné cette belle invention pour les cœurs, parce qu'elle dit que notre Bienheureux Père était un saint tout de cœur et qu'elle désirait qu'on en parsemât l'ornement (1).

Cependant, Dom Juste et Dom Maurice, une fois arrivés à Rome, avaient fait examiner le procès par deux avocats consistoriaux et huit jurisconsultes ; on leur donna avis qu'il ne pouvait être présenté à la Sacrée Congrégation des Rites « à cause de plusieurs défauts et manquements de formalités essentielles ». Il fallut le rapporter à Annecy pour le mettre « dans les formes ». On fit aussi dresser, par Françoise-Madeleine de Chaugy, des mémoires fort longs sur les dons et grâces extraordinaires dont le Seigneur avait favorisé le serviteur de Dieu, François de Sales (2).

Les choses étant ainsi réparées, pour la seconde fois, les deux religieux emportèrent le dossier à Rome en l'année 1635 ; mais la Congrégation des Rites déclara qu'avant de l'examiner, il fallait faire un procès de non-culte touchant le serviteur de Dieu et dépouiller son tombeau de tous les ornements que la dévotion y avait apportés (3). Après seulement, l'on pourrait passer aux autres formalités. Tout ce que l'on put obtenir fut de faire « consigner simplement le procès tout cacheté » dans les archives de cette Sacrée Congrégation.

Dom Maurice Marin revint à Annecy l'année suivante (4) et assura la mère de Chantal « que, dans l'état où les choses étaient alors disposées, on n'avait rien du tout à espérer dans la poursuite de cette sainte affaire ; parole, nous dit Françoise de Chaugy, qui fut un glaive de douleur au cœur de cette digne Mère ».

Un nouvel espoir lui était venu au moment des négociations

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy.

(2) De Baudry, *Histoire de la canonisation*, op. cit.

(3) En l'année 1625, le pape Urbain VIII rendit deux décrets touchant la procédure pour la canonisation des saints. Ces décrets dits de non-culte exigeaient, comme condition préalable à toute procédure, qu'on n'eût point avancé le jugement de l'Eglise par un culte religieux rendu au serviteur de Dieu dont on demandait la canonisation. Les informations relatives à cette observance et leur discussion en cour de Rome forment ce qu'on appelle le procès de non-culte.

(4) Dom Juste Guérin ayant été nommé confesseur des Infantes de Savoie, sœurs de Victor-Amédée I^{er}, était resté à Turin. Mugnier : *Les Evêques de Genève-Annecy*.

engagées pour l'établissement du monastère de Turin. La mère de Chantal avait demandé à Mathilde de Savoie (1), fondatrice temporelle de ce monastère, de transporter la fondation à Rome où son dessein était de se rendre elle-même afin « de se jeter aux pieds du Pape » et de le supplier de canoniser feu Mgr de Genève, déclarant « que Dieu lui ferait la grâce de dire des choses si admirables de sa sainteté » qu'elle obtiendrait bon effet de cette démarche.

Elle était intervenue aussi près de l'infante Catherine de Savoie (2), qui avait promis de fonder un monastère dans Rome ; mais l'infante mourut en 1639 ; « tout ce dessein fut rompu » et la sainte dut se résigner à attendre en silence l'heure de Dieu.

Telle quelle, cette « poursuite » avait coûté 72.557 livres (3).

Cependant, la mère de Chantal gardait l'invincible croyance qu'un jour viendrait où l'Eglise proclamerait saint celui qu'elle nommait tel dans son cœur ; elle recommandait souvent qu'on se tint prêt à reprendre la poursuite de cette bénite cause dès que les circonstances se montreraient favorables :

En toutes les rencontres, rapporte sa secrétaire, elle nous encourageait dans le désir de cette entreprise, nous exhortant, avec toutes les forces de son divin esprit, de ne jamais perdre l'occasion de la recommencer et poursuivre avec toutes les instances possibles à la première ouverture qu'il plairait à Dieu d'en donner (4).

Françoise-Madeleine de Chaugy, qui avait suivi de près les négociations de l'affaire et, plus que nulle autre, partagé les espoirs et les déceptions de la sainte, ne devait pas faillir à ce devoir.

(1) Fille du duc Emmanuel-Philibert de Savoie, mère du marquis de Pianesse.

(2) Fille de Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie.

(3) Fr.-Mad. de Chaugy, *Lettre circ. du 2 janvier 1661*.

(4) *Ib.*

CHAPITRE IV

Vie intime. Joies et deuils.

Maladies. — Epreuves intérieures. — Voyage de M^{me} de Toulonjon à Annecy. — M. de Toulonjon, gouverneur de Pignerol. — Décès de Marie de Coulanges et du comte de Toulonjon. — Retour de M^{me} de Toulonjon à Annecy, puis à Alone. — La mère de Blonay rentre au monastère d'Annecy. — Son intimité avec Françoise de Chaugy. — Départ de sainte Chantal pour Moulins. — Sa mort, 13 décembre 1641.

Quelle était la vie intime de Françoise de Chaugy au milieu de ces occupations diverses ?

Nous savons par la circulaire de Turin que, peu de temps après sa profession, elle souffrit « de grands maux qui l'obligèrent à des remèdes forts longs et de conséquence », et que l'on craignit pour sa vie (1).

Tandis qu'elle servait de secrétaire à la mère de Chantal, la fatigue causée par les nombreuses écritures qu'elle prolongeait parfois fort avant dans la nuit lui occasionna une ophtalmie aiguë. Le médecin consulté déclara qu'un an de repos absolu s'imposait pour obtenir la guérison. Mais la mère de Chantal ne peut se passer de sa secrétaire. Confiante, elle entre en prière et demande la guérison de la malade ; puis, le soir venu, elle vient la trouver dans sa cellule et lui dit : « Je vois bien que le médecin raisonne juste, mais quel moyen que je me passe de votre secours ? Ne voudriez-vous point unir vos prières aux miennes afin qu'elles soient plus tôt exaucées ? » Là-dessus, faisant le signe de la croix sur les yeux de sœur Françoise-Madeleine en invoquant les noms de Jésus, Marie, Joseph, elle lui ordonne de se coucher.

A peine la malade était-elle endormie que saint François de Sales lui apparaît en songe et lui déclare qu'il va la guérir afin qu'elle puisse continuer « les travaux entrepris pour la gloire

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 37.

de Dieu ». Françoise-Madeleine s'éveille ; elle sent « le linge qui était plié en quatre sur ses yeux, son oreiller, les draps, le chevet de son lit tout mouillés » et sa vue aussi parfaite que si elle n'eût jamais eu de mal. Aussitôt elle se jette à genoux pour remercier Dieu, puis court à la chambre de la mère de Chantal ; on fait lever la communauté qui constate avec enthousiasme la guérison et va au chœur remercier Dieu de cette grâce insigne (1).

Les souffrances morales ne manquèrent pas non plus à la jeune secrétaire. Le poste de confiance qu'elle occupait n'alla pas sans susciter autour d'elle quelque jalousie. Des esprits mesquins se firent un plaisir d'observer malicieusement sa conduite afin de la prendre en défaut et même de rechercher dans son passé ce qu'il pouvait y avoir de reprehensible pour lui faire tort dans l'estime d'autrui. Françoise-Madeleine de Chaugy entendit même un jour, sans le vouloir, une conversation peu charitable sur son compte ; elle en souffrit en silence. Ayant eu connaissance du fait, la mère de Chantal lui demanda quelles résolutions elle avait prises à cette occasion : « De tâcher, lui répondit-elle, pour l'amour de Notre-Seigneur, de couvrir les défauts, le plus que je pourrai, de celles qui vont déterrer les miens pour faire que telle personne ne m'ait pas confiance. — Ah ! ma fille, dit cette bienheureuse Mère, vous me rajeunissez ». Et, l'embrassant tendrement : « Plaise à mon Dieu que jamais ces résolutions ne sortent de votre âme ! Je m'estimerai heureuse de mourir pour la graver au cœur de toutes les filles de la Visitation » (2).

Ces petites mesquineries étaient peu de chose en comparaison des peines intérieures qui vinrent, après sa miraculeuse guérison, plonger sœur Françoise-Madeleine dans l'angoisse. De quelle nature furent exactement ces peines ? L'auteur de sa vie parle de doutes, de scrupules, de « ténèbres qui enveloppèrent son entendement », de « glaces qu'elle sentit dans son cœur ». Dans ses oraisons, c'était « l'engourdissement de l'esprit » ; dans ses actions, « l'irrésolution de la volonté » ; cruelle inertie spirituelle où toutes ses facultés semblaient comme frappées d'impuissance. Epreuve pénible entre toutes, « nuit obscure »

(1) *Pouvoir de saint François de Sales*, p. 228.

(2) *Mém. de la mère de Chaugy*, 382.

où seule subsiste, dans la suprême « pointe de l'esprit », la volonté arrêtée d'aimer Dieu et de ne pas chanceler dans la foi. « Je crois, s'écrie-t-elle au milieu de ces ténèbres, que quand l'enfer se déchaînerait contre moi, il n'arracherait jamais de mon cœur cette sainte confiance que vous-même avez mise en mon âme, ô mon Dieu ! » Et, pour affirmer son amour et sa foi, Françoise-Madeleine de Chaugy grave sur sa poitrine, avec un poinçon, le nom sacré de Jésus. (1)

L'épreuve dura huit mois. Elle n'en fit confidence qu'à ceux qui avaient charge de son âme et garda au dehors une tranquille possession d'elle-même, bien que sa santé souffrît de cette désolation intérieure.

Des joies et des deuils étaient venus, tour à tour, réjouir et attrister son âme. Au milieu des horreurs de la peste et de la guerre, après avoir tremblé pour son oncle, Antoine de Toulonjon, elle avait appris, non sans une légitime fierté, qu'il avait été nommé, par le cardinal de Richelieu, gouverneur de la place de Pignerol (2). Cette charge importante honorait grandement les familles de Toulonjon et de Chaugy. Sœur Françoise-Madeleine connaissait assez les goûts de sa tante pour se représenter la joie qu'avait pu lui causer la nouvelle d'une faveur qui portait son mari si « avant sur le chemin de la fortune ». Louis XIII y avait ajouté un nouveau lustre en érigeant la terre d'Alone en comté, sous le nom de Toulonjon (3).

La Savoie pacifiée (4), la jeune comtesse avait rejoint son mari à Pignerol. Les nouvelles qui, de ce lieu, arrivaient à la mère de Chantal, (5) témoignaient que la brillante et glorieuse Françoise goûtait fort les honneurs attachés au rang de gouvernante et le voisinage de la cour de Turin où M^{me} Royale la conviait aux divertissements du Valentino. La sainte communiquait ces nouvelles à sœur Françoise-Madeleine non sans lui

(1) *Vie de la mère de Chaugy*, 72. *Lettres de la mère de Chaugy*, 413.

(2) Louis XIII confirma la commission provisoire donnée par Richelieu par ses lettres patentes des 14 et 20 août 1633. *Vie des deux filles de sainte Chantal*. Pièces justificatives K et L, p. 551 et s.

(3) *Ib.*, p. 327. Les lettres ne furent enregistrées que par le fils de M. de Toulonjon pendant les Etats de Bourgogne tenus à Dijon en 1635.

(4) Elle le fut par la trêve de Rivalte (4 sept. 1630) et par les traités de Cherasco (6 avril-19 juin 1631). Le traité secret du 6 juillet 1632, conclu entre Louis XIII et le duc de Savoie, accordait la cession perpétuelle de Pignerol à la France.

(5) *Les deux filles de sainte Chantal*, p. 326.

exprimer ses craintes de voir sa chère Françon séduite et enorgueillie par tant d'honneurs.

Dites-moi, ma très chère fille, écrit-elle à celle-ci, mais dites-le moi avec toute franchise et vérité, à quoi en êtes-vous pour ce sujet ? Car je crains toujours un peu que l'affluence des biens et dignités de cette vie ne vous offusque de leur fumée, voire ne vous étouffe si vous n'êtes bien sur vos gardes et attentive à leur inconstance. Hé ! pour Dieu, ma fille, que l'abondance des biens et des honneurs ne vous jette point dans une pompeuse gravité. L'on m'a dit que vous vous mettez sur la raillerie. Croyez-moi, ma très chère fille, rendez-vous remarquable par la modestie chrétienne, par la suave, affable et gracieuse conversation que vous devez avoir avec un chacun. La raillerie n'est pas séante à celles de votre condition et de votre âge (1).

Mais, tout à coup, voilà que cette « fumée » terrestre est sur le point de s'évanouir. Un jour, un envoyé de M. de Toulonjon arrive en hâte au monastère pour annoncer la grave maladie de Françoise et la recommander aux prières de la mère de Chantal. C'est en présence de Mgr de Bourges, son frère, qu'elle reçut la nouvelle. Son cœur fut saisi d'une mortelle angoisse, mais bientôt se ressaisissant : « Le Seigneur m'avait donné cette fille, il m'a laissé cette fille et ne m'a laissé que celle-là ! S'il lui plaît de me l'ôter encore, que son saint Nom soit béni ! » Mgr de Bourges, qui sanglotait et mesurait sa douleur à la quantité de ses larmes, disait à la sainte : « Ma foi, Madame, des personnes à qui elle ne touche pas de si près ne sont pas si résignées que vous ! » Et elle de lui répondre : « Hélas, mon cher seigneur, je pense que peu de personnes le ressentent mieux que moi. Mais, misérable que je suis ! m'oserai-je opposer au dessein de mon Dieu sur cette fille si chère ? »

« Le soir, à la récréation, rapporte une sœur, la mère ne fit nul semblant de sa douleur ; seulement, en se séparant, elle dit aux religieuses : « Mes chères sœurs, ma fille de Toulonjon est au lit de la mort. Je vous prie de lui faire la charité de la recommander à Dieu et de lui demander la santé ou sa sainte volonté, car c'est là notre unique consolation ! »

Le cœur de Françoise de Chaugy se serra et sa prière ne fut pas la moins fervente en ce soir de tristesse.

Le lendemain, la sainte dit toute confiante à Mgr de Bourges

(1) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 219 et 220.

qui partait pour Pignerol : « Courage, Monseigneur, vous ferez joyeusement votre voyage, car ma fille, comme j'espère en la miséricorde de Dieu, se portera bien ; vous la trouverez pleine de vie, Dieu aidant ». Et ce fut comme la sainte l'avait prédit (1).

De douloureuses épreuves avaient encore marqué, pour la mère de Chantal et Françoise de Chaugy, l'année 1633. Une lettre de Mgr Frémyot, datée du 8 août, apprit à la sainte la grave maladie de la jeune baronne de Chantal, sa belle-fille (2). « Eh ! Dieu nous la voudrait-il aussi ravir ? » dit-elle, angoissée ; mais aussitôt : « Si c'est sa volonté, je l'adore de tout mon cœur... il faut subir les coups de fouet que notre bon Dieu nous donne et baiser tendrement ses verges, car Il ne nous frappe que par amour » (3).

Françoise de Toulonjon et son mari, avertis à Pignerol, partirent en hâte pour Paris et n'arrivèrent que pour voir mourir cette très chère belle-sœur (4). La nouvelle parvint promptement à Annecy en « un petit billet » qui fut remis à la sainte : « Je fus tellement saisie, écrit-elle à Mgr Frémyot, qu'il y a apparence que, si j'eusse été debout, je fusse tombée de mon haut, et n'ai pas souvenance qu'aucune affliction m'ait causé un tel effet » (5). Qu'allait devenir sa petite-fille, Marie de Rabutin-Chantal ? « Mon Dieu ! s'écrie la pauvre grand'mère, quand mes yeux se tournent de ce côté-là, il ne faut pas que je les arrête guère. Je l'ai remise à Dieu qui, j'espère, lui sera père et protecteur » (6).

Ce coup, qui frappait droit la sainte et M^{me} de Toulonjon (7), attrista douloureusement sœur Françoise-Madeleine. Des jours plus sombres se préparaient cependant.

(1) Ces détails sont tirés d'un ancien manuscrit de la Visitation d'Annecy, cité par la comtesse de Menthon, p. 333, dans *Les deux filles de sainte Chantal*.

(2) C'était Marie de Coulanges, veuve de Celse-Bénigne de Chantal.

(3) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 234.

(4) La baronne de Chantal mourut le 20 août 1633 et fut inhumée dans le caveau du premier monastère de la Visitation de Paris, rue Saint-Antoine. Mgr Bougaud est dans l'erreur en fixant cette mort et celle du comte de Toulonjon en l'année 1632. t. II, 410.

(5) *Ib.*, 239.

(6) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 241. Cette petite orpheline, future marquise de Sévigné, avait alors sept ans et demi ; elle fut confiée à ses grands-parents maternels.

(7) Je savais la parfaite union qu'il y avait entre vous et notre chère défunte, écrit la mère de Chantal à sa fille, c'est pourquoi je veux bien juger que son départ vous a causé une extrême douleur ». *Lettres*, IV, 243.

A peine le triste messenger qui avait annoncé [à la mère de Chantal] le décès de sa belle-fille avait-[il] fait son ambassade qu'en voici venir un autre qui lui dit que M. de Toulonjon, son beau-fils, était décédé. Quand on lui apporta cette nouvelle, raconte Françoise de Chaugy, elle était au parloir vers Monsieur le prévôt de Sales qui lui lisait quelque chose de la vie de notre Bienheureux Père qu'il composait alors; elle changea de couleur et dit: « Voilà bien des morts »; puis, se reprenant, au même instant elle joignit les mains et ajouta: « Mais, plutôt, voilà bien des pèlerins qui se hâtent d'aller au logis éternel; recevez-les, Seigneur Jésus, entre les bras de votre miséricorde; et, ayant un peu prié pour le défunt et jeté quelques larmes, elle s'affermir et pria Monsieur le prévôt de continuer sa lecture, finissant d'un esprit tranquille et présent à soi-même ce qu'elle avait commencé, quoique son cœur fut fort attendri de la perte de ce seigneur... (1).

Quelque temps après son retour à Pignerol, M. de Toulonjon avait été saisi d'une grave maladie qui l'emportait en quelques jours, tandis que sa malheureuse épouse, arrachée du chevet du mourant, mettait au monde, dans la plus cruelle désolation, un fils ardemment désiré que son père eut la joie de bénir et la douleur d'abandonner. Le désespoir de Françoise fut déchirant au point que l'on craignit pour sa vie. Peu à peu, il lui fallut pourtant s'accoutumer à son malheur et prendre ses dispositions pour le retour. Après avoir rendu au comte de Toulonjon les tristes devoirs que lui dictait son amour, Françoise, s'arrachant de ces lieux où elle avait connu le comble du bonheur et du désespoir, prit le chemin d'Annecy pour s'y réfugier sur le cœur de sa sainte mère. Elle y arriva dans les premiers jours de décembre: « Ma fille de Toulonjon est ici, laquelle, dans la violence de son affection, a ressenti sa perte avec une douloureuse affliction, écrit la mère de Chantal. Elle fait état de passer l'hiver ici avec ses deux enfants, cela veut dire un fils de trois mois et une fille d'environ douze années » (2).

On peut imaginer ce que fut, pour Françoise de Toulonjon, l'accueil d'une mère dont le cœur si tendre et si fort avait jadis saigné de la même blessure et les yeux si longtemps pleuré.

Tout entière à sa douleur et à ses larmes, la pauvre veuve ne trouvait d'apaisement qu'auprès d'elle et de sa chère nièce de Chaugy. Celle-ci savait trouver pour la réconforter des accents

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 265 et 266.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 279.

pleins d'une douce et persuasive tendresse : « Je ne sais, dira plus tard M^{me} de Toulonjon évoquant le souvenir de cette parfaite amie, s'il s'est jamais trouvé une âme plus tendre en sincère dilection... J'en ai fait la douce expérience lorsqu'après la mort de M. de Toulonjon, mon cher époux, je me retirai à Annecy auprès de ma digne mère de Chantal... Il semblait qu'elle n'eût d'application que pour charmer mes maux et me porter à l'humble soumission aux ordres de Dieu... Cet attachement pour moi ne regardait que mon bien éternel et ma perfection dont, avec une adresse charmante, elle glissait toujours quelques bons mots... » Et M^{me} de Toulonjon affirme qu'elle se serait « malaisément retirée » de l'état pitoyable où elle se trouvait, sans la « tendresse », les « soins charitables et obligeants » (1) de cette chère nièce, véritable « prodige de nature et de grâce ».

Le 24 février 1634, la fille de la mère de Chantal quitta le monastère pour s'en retourner à Alone ; ce ne fut pas sans larmes de part et d'autre : « Elle est enfin partie ce matin, écrit la sainte, et a laissé nos pauvres sœurs pleines de larmes de la voir si touchée quand il a fallu se séparer... » (2)

Après ces deuils de famille, d'autres tristesses avaient jalonné, pour Françoise de Chaugy, la suite des jours.

Sa chère maîtresse de noviciat, Madeleine-Elisabeth de Lucinge, avait quitté le monastère en la fête de la Trinité de l'année 1634 pour la fondation du second monastère d'Annecy qui s'était ouvert tout près de la petite maison de la Galerie. « Les deux monastères étaient si proches que, de dortoir en dortoir, on entendait facilement les *tartevelles* qui donnaient le signe du lever ; ainsi, toutes se levaient ensemble et, le reste du jour, les exercices allaient de même » (3).

Un an après, le 8 juin 1635, Mgr Jean-François de Sales était mort et sa disparition avait touché sensiblement Françoise de Chaugy (4) ; puis, le 22 octobre 1637, sa bien-aimée mère

(1) *Remarques de M^{me} de Toulonjon sur la mère de Chaugy.*

(2) *Lettres*, IV, 325.

(3) C'est Françoise-Madeleine de Chaugy qui rapporte elle-même le fait dans l'*Année sainte*, II, 723. Ce ne fut qu'en 1636 que les sœurs prirent place dans le nouveau monastère dont la construction n'était pas achevée au moment de la fondation. De 1634 à 1636, elles logèrent chez le Président de la Valbonne qui leur avait cédé une partie de sa maison, laquelle avait autrefois servi de palais épiscopal à saint François de Sales. *Ib.*, p. 718 et ss.

(4) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 41.

Péronne-Marie de Châtel avait quitté cette terre ; elle la pleura si longtemps « qu'elle pouvait dire, avec le psalmiste, que ses larmes lui servaient de nourriture jour et nuit » (1).

Enfin, en septembre 1638, sa meilleure amie, Marie-Françoise de Corbeau, partait pour la fondation de Turin avec la mère de Chantal et la sœur de Lucinge.

La sainte fondatrice rentra au monastère d'Annecy à la fin de mai 1639 et continua d'y exercer la supériorité jusqu'à l'Ascension de l'année 1641.

Le temps de la déposition étant venu, rapporte Françoise de Chaugy, notre Bienheureuse Mère renonça de tout son cœur... et pour le reste de ses jours, à la charge de supérieure. Elle tint un chapitre pour nous disposer à ne plus penser à la charger de ce faix. Nous pensâmes toutes fondre en larmes ; elle parlait avec une ardeur de séraphin et avec une humilité de vraie sainte. Elle demanda pardon à toutes les sœurs... Après cela, chose qu'elle n'avait jamais faite en chapitre, comme nous étions toutes de rang, elle nous vint embrasser maternellement l'une après l'autre, nous disant le dernier adieu en qualité de supérieure sans vouloir permettre que nous disions des paroles d'attendrissement... (2).

Depuis plusieurs années, la mère de Chantal cherchait à faire revenir à Annecy Marie-Aimée de Blonay, sa plus chère fille, supérieure de Lyon-Bellecœur et, plus récemment, de Bourg-en-Bresse, dans l'espoir ardemment caressé de la voir à la tête du premier monastère. Mais l'archevêque de Lyon s'était toujours opposé à ce rappel : « Mon Dieu ! me laissera-t-on mourir sans me donner la consolation de vous avoir un peu auprès de moi ? » lui écrit la sainte. (3)

L'archevêque y consentit enfin au début de l'année 1641, et les sœurs d'Annecy, répondant au désir de la mère de Chantal, élurent Marie-Aimée de Blonay pour supérieure. La joie de la fondatrice fut grande : « O Dieu ! quelle consolation de nous revoir ensemble en notre premier et petit séjour !... écrit-elle à sa chère « cadette ». Mon Dieu ! que vous serez la très bienvenue et tendrement reçue ! » (4)

(1) *Lettre cir. de Turin*, 1682, p. 46.

(2) *Mém. de la mère de Chaugy*, 303.

(3) *Lettres*, III, 331. Elle dit ailleurs : « Vous m'êtes, en vérité, comme la prune de mon œil, n'ayant rien de plus précieux que vous ; mais, mon Dieu, ne vous verrai-je jamais ? » *Ib.*, 332.

(4) *Lettres*, V, 411.

Celle-ci arriva le 29 mai 1641. La « Bienheureuse ayant su qu'elle était à la porte, raconte Françoise de Chaugy, partit de là avec une allégresse et vitesse incroyables et, se jetant à genoux devant elle, elle l'embrassa amoureusement et dit : « Voici ma mère, ma fille, ma sœur, mon propre cœur et mon âme ». (1)

Marie-Aimée de Blonay, surnommée *la Cadette* par saint François de Sales qui l'avait connue dès le berceau lorsqu'il évangélisait le Chablais (2), avait été le benjamin du bienheureux et de la mère de Chantal depuis le jour où elle était entrée à la Galerie dans la fraîcheur de ses dix-huit ans. Les lettres de la sainte attestent l'affection très particulière et très tendre qu'elle lui portait. Sa ravissante candeur, sa nature affectueuse, son caractère doux et facile lui donnaient un grand charme et l'avaient fait chérir des sœurs de Lyon et de Bourg (3).

Ce fut la suprême consolation de la mère de Chantal de contempler la communauté d'Annecy sous la direction de cette chère fille, tandis qu'elle se tenait elle-même au dernier rang, malgré les instances qui lui étaient faites. « Celle que Dieu nous a donnée pour mère et qui est professe de céans est incomparable, écrivait-elle ; je l'admire en toutes ses actions et c'est conscience de m'avoir si longtemps laissée mal servir Annecy. » (4)

Elle avait prié la mère de Blonay « qu'on ne lui parlât plus d'aucune affaire temporelle », disant « que les choses de la terre lui étaient à grand ennui ». « La seule liberté qu'elle désirait, rapporte Françoise-Madeleine de Chaugy, c'était de voir les lettres que nos monastères lui écrivaient et d'avoir les sœurs qu'elle employait à l'écriture pour y répondre, demandant congé, à cet effet, de leur parler. » (5)

Sœur Françoise-Madeleine resta donc attachée à la personne de la mère de Chantal ; mais celle-ci recommandait à sa chère

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 305.

(2) Charles-Auguste de Sales, *La vie de la mère Marie-Aimée de Blonay*, Paris, 1655, p. 7 et ss.

(3) Cette affection suscita la jalousie de la supérieure appelée à lui succéder à Lyon-Bellecour. La mère de Blonay étant tombée malade, le cardinal du Plessis-Richelieu, archevêque de Lyon, l'envoya en convalescence au monastère dit de l'Antiquaille, dans la même ville, sous le prétexte d'affermir sa santé. *Ib.*, 203, et ss. cf. aussi *Lettres de sainte Chantal*, V, 70, 347, 387, 400, 412, 484.

(4) *Ib.*, V, 476.

(5) *Mém. de la mère de Chaugy*, 307.

filles de Blonay de se servir, à son exemple, de cette jeune sœur et de se confier entièrement à elle (1).

Cet heureux temps devait à peine durer deux mois. Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency, sollicitait la venue de la mère de Chantal au monastère de Moulins (2). Après des pourparlers fort longs, l'évêque d'Autun avait enfin obtenu de Mgr de Genève que la sainte fit le voyage. Ce n'était pas sans de vives appréhensions que la mère de Blonay la voyait partir. Quant à Françoise de Chaugy, elle la suppliait de l'emmener comme seconde compagne. Elle fit tant et si bien que son « obéissance » fut dressée ; mais la mère de Blonay en parut si triste, elle fit valoir avec tant de force que ce départ la privait de son plus précieux appui que la mère de Chantal condescendit à lui laisser sa précieuse secrétaire (3).

Rude déception, pour Françoise-Madeleine ; mais elle savait se vaincre et se soumit généreusement. La mère de Chantal lui laissa « bon nombre de *blancs signés* et de lettres dictées... afin qu'elle les fit après son départ ».

De ce départ, les moindres détails ont été rapportés par Françoise de Chaugy. Elle les a évoqués au lendemain de la mort de la sainte, et le frémissement de son émotion a passé dans le récit de ce dernier adieu que nous ne pouvons nous défendre de citer :

... Ce fut une chose toute visible que, dès que ce béni voyage fut conclu, notre Bienheureuse, brûlant du désir d'aller faire un dernier effort pour le bien de son Institut et achever le reste de sa sainte vie au service d'icelui, son visage changea ; elle était dans une allégresse admirable... Ayant parlé à toutes les sœurs en parti-

(1) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 48.

(2) Sainte Chantal, *Lettres*, V, 383, 398, 408, 443. Marie-Félice des Ursins était la veuve de l'infortuné duc Henri de Montmorency qui fut décapité à Toulouse, en 1632, à la suite de sa révolte contre le roi. Après avoir pendant neuf années abrité sa douleur et son deuil dans le monastère de la Visitation de Moulins, elle venait d'entrer au noviciat comme humble postulante. En apprenant cette nouvelle, la sainte lui écrit : « Oh ! quelle consolation et bonheur ce me serait de voiler une âme si disposée à faire revivre le vrai esprit de notre Bienheureux Père ». *Ib.*, 443. Arrivée à Moulins, la mère de Chantal, ayant conféré avec elle, lui conseilla d'attendre, avant de prendre le voile, l'entière conclusion de ses affaires temporelles. Ce ne fut donc qu'en l'année 1657 que la duchesse de Montmorency prit l'habit de visitandine avec le nom de sœur Marie-Henriette en souvenir du nom de son mari. Elle mourut supérieure du monastère de Moulins en 1666.

(3) *Lettre circ. de Turin*, 1682, p. 48.

culier, elle voulut encore parler en général, non pour nous dire autre chose, sinon nous exhorter à l'amour mutuel, sachant que dans cet amour tout bonheur est enclos; elle nous dit tout cordialement afin que nousussions où la chercher, que son lieu était le pied de la croix; qu'elle tâcherait, Dieu aidant, de s'y tenir avec tant de fidélité que nous l'y trouverions; elle ajouta que jamais elle, ni nous, n'eûmes plus de sujet de contentement puisque nous avions une si bonne Mère; que cette seule pensée la faisait partir allègrement, parce qu'il ne lui restait ni peine ni souci de cette maison, mais seulement de l'amour invariable. Après cela, elle nous fit toutes ranger au long de la chambre des assemblées, et, sans nous vouloir permettre de nous mettre à genoux, elle nous embrassa l'une après l'autre, nous disant à chacune un mot à l'oreille suivant notre besoin intérieur; enfin elle nous donna sa bénédiction à toutes. Notre bonne mère [de Blonay] qui était absente, parce qu'elle se fondait de pleurer, arriva. Cette digne mère [de Chantal] s'en alla faire un tour avec elle, lui demandant des avis pour son intérieur, lui disant qu'il y avait trois jours qu'elle était fort soulagée de sa peine d'esprit, la priant de lui marquer une pratique intérieure à quoi elle s'attacherait pendant son voyage; et la pria aussi de lui donner le livre qu'elle devait lire, ce que notre bonne Mère fit plus pour lui obéir que pour la diriger. Une sœur voyant que cette digne Mère faisait un adieu si extraordinaire et avec tant de gaieté, elle qui toujours, quand elle nous quittait, mêlait quelqueune de ses bénites larmes parmi les nôtres, lui dit: « Ma Mère, nous ne nous reverrons plus. — Si ferons, ma fille, lui dit-elle gaiement. — Mais, lui dit la sœur, demandez-le donc à Notre-Seigneur. — Non pas cela, dit-elle, sa volonté soit faite; nous nous reverrons en cette vie ou en l'autre. »

Enfin, le 28 juillet 1641, cette bénite Mère sortit de cette maison. La porte du monastère était gardée par un grand monde qui l'attendait; chacun se mettait par les rues pour lui dire adieu, et elle fit une chose qu'elle n'avait jamais faite, faisant relever de tous côtés sa litière et donnant sa main de côté et d'autre aux dames et disant adieu; même les malades se faisaient mettre aux fenêtres pour la voir passer et lui crier adieu. Hélas! que nous ne croyions pas que cet adieu dût être si long, car cette digne Mère était dans une santé, dans une vigueur et dans un bon visage qui nous faisaient espérer encore, au dire de Monsieur notre médecin, une quinzaine d'années de vie (1).

Quelques jours après le départ de la mère de Chantal, sœur

(1) *Mém. de la mère de Chaugy*, 310 et ss. On lit, non sans surprise, dans l'*Histoire de sainte Chantal*, de Mgr Bougaud, t. II, 519: « Les adieux furent plus tristes que jamais. On nous a conservé les dernières paroles qu'elle adressa aux sœurs. Elles sont courtes et tristes comme ces paroles que l'émotion prononce et que les sanglots interrompent. »

Françoise-Madeleine apprit que M^{me} de Chaugy était décédée au château d'Alone :

Il faut souffrir en ce monde, mon cher enfant, qui d'une façon, qui d'une autre, lui écrit la sainte à cette occasion ; l'importance [sic] est de le faire doucement, amoureusement et avec une totale soumission au bon plaisir de Dieu, tirant ainsi profit de nos souffrances selon sa sainte et divine intention. Il lui a plu de vous en donner un nouveau sujet par le trépas de Madame votre bonne mère qui est arrivé depuis quelques jours chez ma fille de Toulonjon qui en a reçu une touche incroyable... (1).

Au milieu de ces épreuves successives, qui peu à peu la détachent du créé, la jeune religieuse s'avance, par degrés, dans l'union intérieure.

Une lettre de la mère de Chantal, écrite de Moulins, le 5 décembre, va nous permettre d'en juger. C'est une réponse à un compte rendu spirituel où Françoise de Chaugy lui avait exposé longuement les dispositions de son âme. A travers les conseils de la sainte, nous la devinons cette âme : elle s'est affinée spirituellement, sa piété s'est simplifiée, son ardeur s'est adoucie, sa vertu est réelle, sa voie est exempte d'illusions. Mais, de sa débordante activité, elle garde encore des tendances qui, mal dirigées, pourraient nuire à son progrès dans la vie intérieure.

Tandis que, dans l'allégresse du « printemps des consolations » et suavités spirituelles, Dieu lui fait sentir sa présence et l'attire à l'oraison de simple regard, ses facultés intellectuelles trop fertiles viennent, par leurs discours, troubler l'adhésion de la fine pointe de l'âme à cette divine présence ; sa sensibilité s'attarde à savourer les délices de l'union et, plus amoureuse, à son insu, de l'amour qu'elle a pour Dieu que de Dieu lui-même, tend à se replier sur elle pour s'amuser à cette jouissance que l'entendement, d'autre part, considère et analyse avec curiosité.

Erreur fréquente, chez les commençants, que cet egocentrisme. La sainte ne manque pas de la souligner, car elle ouvre la porte à la sécheresse, à l'entortillement, à l'orgueil et arrête, dans l'âme, le travail divin qui requiert l'absence de toute recherche égoïste.

(1) *Lettres de sainte Chantal*, V, 494.

Apaiser, simplifier l'activité des puissances, laisser faire l'Esprit-Saint sans vaine curiosité sur ce qui se passe en soi, voilà le chemin sûr. Il sera sans illusion si cette adhésion simple et nue à la volonté divine se continue dans l'action par la pratique exacte de la règle et l'acceptation généreuse des renoncements quotidiens. Tels sont les sages conseils que l'expérience de la mère de Chantal adresse à Françoise de Chaugy dans la lettre suivante :

Ma très chère fille, nous avons lu votre grande lettre de nos yeux comme vous le désiriez, et j'y vois que la divine Bonté vous continue ses grâces et ses favorables consolations; je l'en bénis et remercie de tout mon cœur et la supplie de vous donner une fidèle correspondance, et vous, ma fille, d'y apporter de votre part tout ce qu'un bon cœur comme le vôtre doit à une si grande douceur et débonnairété paternelle que celle de notre bon Dieu envers vous.

Or sus, je suis fort aise que vous m'ayez écrit au long les principaux mouvements de votre âme; il n'est pas besoin que je réponde sur tous. Conservez invariablement la lumière que vous avez de regarder toujours Dieu en vos Supérieurs et Supérieures et d'y avoir une égale soumission, respect et confiance, et vous expérimenterez combien Dieu a agréable que l'on se fie et repose en la fidélité de ses paroles. N'exaltez pas beaucoup vos sentiments en les poussant dehors, car, outre qu'ils vous seraient souvent pénibles, aussi vous pourraient-ils laisser l'âme sèche; il vaut mieux les retenir au dedans, toujours en vous calmant, adoucissant, simplifiant et arrêtant votre esprit en Dieu seul et non en ses dons. Cela veut dire qu'il ne faut faire aucune réflexion sur ce qui se passe en vous pour voir ou connaître ce que c'est. Soyez, mon cher enfant, comme un vaisseau vide devant sa divine Bonté pour recevoir ce qu'il lui plaira de vous donner et ne permettez jamais à votre esprit aucun retour ni réflexion sur vous-même ni sur ce qui se passe en vous. Je le répète parce que, si vous le faites d'une manière curieuse et pour vous satisfaire, outre que c'est un temps perdu, vous vous entortillerez et ouvrirez la porte à plusieurs tentations. C'en sont déjà bien quelques traces que ce que vous me marquez. Tranchez court à tout cela, ma fille, et n'y répondez rien, mais tournez-vous doucement en Dieu, vous contentant qu'Il sache ce qui se passe en vous et comment il s'y passe.

Deux choses sont nécessaires: la première de suivre fidèlement votre attrait intérieur, car il est bon, et cela sans retour sur vous; mais opérez les actes différents de vertu qui se présentent d'une étroite observance de vos règles et de vos vœux, sans aucune relâche, gaiement et humblement, selon la lumière que Dieu vous en donnera. La seconde regarde les grands désirs que vous avez des austérités et des souffrances: ne les écoutez non plus, et soyez sûre qu'un

jour viendra que vous aurez pleinement de quoi y satisfaire. Pour le présent, soyez fidèle à faire ce que vous devez et à souffrir humblement et sans mollesse ce que Dieu vous présentera de moment en moment. En voilà prou jusque notre retour s'il se fait comme nous pensons. Continuez à prier pour moi qui suis toute vôtre de cœur et d'âme, d'une affection tendre et invariable (1).

Au cours de son voyage, la mère de Chantal avait rejoint sa fille et l'abbé de Saint-Satur. Comme ils lui demandaient des nouvelles de sœur Françoise-Madeleine, elle leur répondit : « Ma fille de Chaugy est, et sera la gloire de notre petite congrégation ; c'est mon bras droit, je me repose sur notre chère mère de Blonay et sur elle de tout notre Institut ». (2) Etait-ce un sentiment ?

Quatre mois et demi après son départ d'Annecy, au retour d'un voyage à Paris où elle avait eu la consolation de revoir M. Vincent, Mgr de Sens, « M^{me} de Port-Royal et les révérendes mères carmélites », où elle avait reçu partout un accueil enthousiaste, la reine elle-même ayant voulu la voir et lui faire bénir ses enfants, la mère de Chantal, arrivant à Moulins, était prise d'une fluxion de poitrine et, le 13 décembre, à six heures et demie du soir, rendait son dernier soupir (3).

Elle avait dit, quittant son cher monastère de Nessy : « Que l'on s'assure que vive ou morte je reviendrai ici » (4). Moulins respecta son désir.

M^{me} de Montmorency, rapporte sœur Françoise-Madeleine, nous voulant garder cette fidélité de nous rendre au moins morte celle que nous lui avions prêtée vivante..., faisant céder tous les intérêts de l'inclination qu'elle avait de garder ce précieux dépôt à la justice qui voulait qu'il nous fût rendu, prit elle-même le soin de ce renvoi, fit mettre le corps dans une châsse de plomb et celle-là dans une de sapin garnie de fer pour être plus portable ; on la plaça dans un carrosse couvert d'un grand drap de mort. M. Marcher, notre confesseur, et M. Aviat, confesseur de notre maison de Moulins, avec quelques officiers de Madame la duchesse, l'accompagnaient, et d'autant que l'on ne tenait pas ce trésor bien assuré tandis qu'il serait sur les terres de France (5), on revenait le plus

(1) Sainte Chantal, *Lettres*, V, 521.

(2) *Remarques de M^{me} de Toulonjon sur la mère de Chaugy*.

(3) *Mém. de la mère de Chaugy*, ch. XXXI et XXXII de la 2^e partie.

(4) *Ib.*, p. 310.

(5) On craignait de trouver des oppositions au retour du corps de la mère de Chantal en Savoie.

promptement et le plus secrètement que l'on pouvait dans les lieux qui eussent pu donner quelque arrêt, à la grande mortification de nos chères sœurs de Lyon qui apprirent que le propre jour de Noël l'on avait passé dans la ville ce béni corps sans oser, pour de bonnes raisons, l'arrêter tant soit peu.

A partir de Montluel, « croyant bien que dès là on n'avait rien à craindre », le passage du corps en cet endroit ainsi qu'à Belley, Saint-Rambert, Seyssel et Rumilly fut marqué par une affluence de peuple et « des honneurs et témoignages d'estime » dignes de la sainte.

Enfin, le 30 décembre, le corps de la mère de Chantal entra dans Annecy et, après avoir passé par l'église du Saint-Sépulcre où le clergé suivi d'une grande foule de peuple l'alla chercher solennellement, franchit le seuil du monastère.

Ce fut chose vraiment remarquable, dit Françoise-Madeleine de Chaugy, qu'au même instant que le corps entra dans le monastère nos pauvres cœurs, qui, depuis la nouvelle de notre perte, avaient été si opprimés de douleur que nous ne pouvions nous voir à paupières sèches, furent tous universellement saisis d'une certaine joie intérieure et d'une certaine certitude spirituelle si grande de la gloire de l'âme de celle qui nous rendait son corps que cela sécha nos larmes (1).

Les préparatifs nécessaires pour la cérémonie funèbre n'étant pas terminés, le cercueil fut déposé dans l'oratoire dit du Bienheureux Père, à l'intérieur du couvent (2). Le 26 janvier, tout étant prêt dans l'église de la Visitation, le corps de la sainte y fut descendu et l'on fit en grande pompe le service religieux avec grand'messe en musique et « harangue funèbre, le tout néanmoins dans les termes de la modestie et simplicité religieuse ». (3)

La cérémonie terminée, le cercueil fut de nouveau transporté dans l'oratoire en attendant que le tombeau fût prêt dans l'église.

« Le petit oratoire du bienheureux Fondateur (4), où avait été

(1) *Ib.*, 332 et ss.

(2) C.-M. Rebord, *A la recherche d'un sanctuaire salésien*, 43 et ss. Annecy, 1922.

(3) *Vie de la mère de Blonay*, 239.

(4) D'après C.-M. Rebord, *op. cit.*, cet oratoire était l'appartement qui avait servi de chapelle aux religieuses depuis leur entrée dans ce monastère après leur départ de la Galerie, 23 novembre 1612, au 30 septembre 1617, date de la consécration de la première église du monastère. Cf. p. 53.

mis ce précieux dépôt, était tout joignant la chambre de la mère de Blonay, et, un soir qu'elle était accablée des douleurs de sa migraine et s'y trouvant seule sur son lit tandis que la communauté soupait, il lui prit une frayeur par la réflexion qu'elle fit qu'elle était toute seule auprès de ce corps mort de sa bonne mère ; mais se rassurant par la pensée de la présence de Dieu et de son bon ange qui lui inspira de se mettre à genoux, elle le fit, se tournant du côté du corps et disant : « Ma très digne et très honorée Mère, pardonnez à la faiblesse de ma nature ; je ne laisse pas de vous croire dans la gloire nonobstant ma frayeur ». Ce qu'elle n'eut pas plus tôt exprimé qu'il lui fut avis de voir cette vénérable Mère, mais d'une façon majestueuse, qui l'assura en effet de son bonheur éternel et de sa protection sur elle, faisant évanouir en même temps toute sa douleur et toute sa crainte... et, depuis ce temps-là, elle demeura si pleine du sentiment de la gloire de sa bonne mère de Chantal qu'elle ne pouvait plus ni plaindre ni pleurer sa perte, s'occupant au contraire à honorer toujours de plus en plus sa mémoire. » (1)

Si la mère de Blonay se tut d'abord sur la faveur dont elle venait d'être l'objet (2), elle ne put dissimuler à Françoise de Chaugy, sa confidente, la douce certitude qui remplissait son âme. Toutes deux alors s'unirent, dans le même sentiment de vénération et d'amour pour leur sainte Mère, afin de glorifier son nom et de continuer son œuvre.

Leur premier soin fut de recueillir « des mémoires authentiques et bien assurés de sa vie », la mère de Blonay « écrivant et faisant écrire partout » pour en obtenir de ceux et celles qui avaient vécu près de la mère de Chantal. Puis, sûre du talent et du cœur de sa chère sœur de Chaugy, elle lui confia le tout pour en dresser un monument digne de la sainte.

Ce ne fut pas sans émotion, à coup sûr, que, seule en sa petite cellule avec ses souvenirs et les précieux manuscrits à elle confiés, Françoise-Madeleine de Chaugy commença d'évoquer l'image de la sainte fondatrice. Une impression de gravité solennelle se dégage des premières lignes qu'elle a tracées :

C'est en la présence de Jésus, Marie, Joseph, de la sainte bonté desquels j'implore le secours, que je proteste ne vouloir mettre en

(1) *Vie de la mère de Blonay*, 240.

(2) Plus tard, « étant déposée de sa charge, l'obéissance lui fit raconter tout cela avec d'autres choses », *Ib.*, 241.

ces cahiers que la très pure vérité selon que je l'ai apprise tant de la propre bouche de notre Bienheureuse Mère, Jeanne-Françoise de Chantal, que de plusieurs autres personnes, et notamment de nos premières Mères Marie-Jacqueline Favre, Jeanne-Charlotte de Bré-chard et Péronne-Marie de Châtel qui me firent faire des mémoires sur leurs relations, l'année 1636.

C'est de ces mémoires que je vais tirer la plus grande partie de ce que je dirai, y ajoutant ce que j'ai appris depuis, tant par la toute particulière fréquentation que j'ai eue de notre Bienheureuse Mère, ayant eu la grâce d'être sa secrétaire depuis l'an 1632, que de ce que j'apprends de notre très honorée mère de Blonay qui est une des premières filles et la dernière mère supérieure de cette Bienheureuse. Ainsi, je commence, ce jour de la sainte Purification de Notre-Dame, 2 février 1642, dans notre premier monastère d'Annecy.

Dieu soit béni ! (1)

(1) *Avant-propos des Mémoires de la mère de Chaugy.*

LIVRE TROISIÈME

L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

La mise en œuvre.

(1642-1647)

Publication des *Mémoires* de Françoise de Chaugy par Mgr Henri de Maupas du Tour. — Edition des *Lettres* de la mère de Chantal. — Construction d'une nouvelle église. — Françoise-Madeleine de Chaugy chargée des travaux. — Achat du Pré-Lombard. — Françoise de Chaugy assistante. — Charles-Auguste de Sales évêque de Genève-Annecy. — Reprise du projet de la canonisation de François de Sales. — L'assemblée du clergé de France, Mgr de Maupas du Tour et les monastères de la Visitation de Paris. — Trois procureurs à Rome. — Premières déceptions.

Préparée de longue main par les notes qu'elle avait soigneusement collationnées, Françoise de Chaugy eut vite achevé la rédaction de ses *Mémoires sur la vie et les vertus de Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*; après quoi, ignorante de son propre chef-d'œuvre qu'elle estimait bon pour le cloître et propre seulement à informer ceux qui pourraient dignement écrire de cette sainte Mère, elle en adressa le manuscrit à la mère Hélène-Angélique Lhuillier, supérieure de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris. Celle-ci, bientôt, le confiait à Mgr Henri de Maupas du Tour, premier aumônier d'Anne d'Autriche, lequel, dès l'année 1644, publiait sous son nom et dédiait à la reine la *Vie de la vénérable mère Jeanne-Françoise Frémyot, fondatrice, première Mère et religieuse de la Visitation Sainte-Marie* (1). C'étaient les *Mémoires* de Françoise de Chaugy démarqués; mais leur naïve et charmante simplicité

(1) A Paris, chez Siméon Puget, rue Saint-Jacques.

avait disparu sous l'emphase d'une lourde et pompeuse rhétorique.

De bonne foi, d'ailleurs, Françoise de Chaugy admira l'œuvre et ne marchanda pas ses éloges à Mgr de Maupas dont la « plume, plus douce que le miel et aussi pure que celle d'un ange », avait contribué à la gloire de la première Mère de la Visitation (1).

Cependant, plus voisin de Nussy que Mgr de Maupas, le Père Alexandre Fichet l'avait devancé. En rapports suivis avec le premier monastère où Marie-Adrienne, sa sœur, était religieuse, le jésuite avait eu connaissance des *Mémoires* de la sœur de Chaugy et, dès l'année 1643, il avait fait paraître une *Vie de la mère de Chantal*, livre « absurde et délicieux » (2), où il avait pillé les jolies chroniques de la visitandine. Il le déclarait d'ailleurs avec une belle franchise, non sans beaucoup d'éloges pour l'auteur :

On ne peut voir le travail de la sœur Françoise-Madeleine de Chaugy sans la nommer un petit miracle de l'Ordre et du siècle, écrivait-il dans les premières pages de son livre. Elle a composé la Vie de cette Mère avec tant de jugement et d'esprit qu'elle pouvait être mise sous presse et voir le jour avec l'approbation des plus éclairés ; mais sa vertu l'a emporté sur sa capacité... On doit à son travail tout le fond de mon histoire de la mère de Chantal, mais elle en donne toute la gloire à Dieu (3).

Quand la sœur de Chaugy eut connaissance de ces lignes, elle fut consternée. La plus cuisante humiliation n'eût pas été plus sensible à son amour-propre que cet éloge public à son humilité. Conformément aux volontés de sa sainte Mère qui ne voulait voir aucune renommée ni éclat s'attacher à ses filles, elle avait voulu rester ignorée, comme il convenait à une humble moniale, et voici que l'on proclamait son nom avec des éloges, à ses yeux, outrés et ridicules. Françoise de Chaugy pleura beaucoup. D'autre part, qu'allait-on penser dans l'Ordre d'une publicité si contraire à l'esprit de l'Institut et dans laquelle on la soupçonnerait peut-être de se complaire ?

La bonne mère de Lucinge, son ancienne maîtresse de novi-

(1) *Vies des quatre premières Mères*, 232.

(2) Ce jugement est de M. Henri Brémond.

(3) Alexandre Fichet : *Les saintes reliques de l'Erothée... ou la sainte Vie de Mère J.-Fr. de Frémyot, baronne de Chantal, excellent original de sainteté et vrai pourtrait de l'épouse de Jésus*. Paris, 1643, 1^{re} partie, ch. II.

ciat, en eut, semble-t-il, quelque crainte et jugea bon de la mettre en garde contre la vaine gloire. Mais, lorsque sa lettre parvint à Françoise-Madeleine, celle-ci, comprenant qu'il y avait peut-être autant d'amour-propre à s'inquiéter qu'à se glorifier de ces éloges, avait déjà rétabli son âme dans une toute salésienne indifférence. Elle répondit très simplement :

Ma toute très chère Mère et très vraiment bonne maîtresse, votre Charité connaissant si à fond ma misère s'imaginerait difficilement, ce me semble, avec combien de joie, de respect et de désir d'en faire mon profit, j'ai reçu la chère lettre de votre Charité à laquelle je dirai sincèrement et devant N. S. que ce serait tout à fait une chose conforme à la racine de l'orgueil que votre charité connaît en moi de me flatter de ce que l'on en dit, mais Dieu ne permet pas que j'en sois en la disposition. Je crois bien que si on me blâmait, je ne serais pas sans le sentiment contraire ; toutefois, je vous dirai, ma pauvre très chère maîtresse, que quand toutes les créatures de la terre mettraient des chapeaux de triomphe sur une tête, si Dieu en dedans lui montre et fait sentir son néant et que toute la capacité de la créature n'est qu'à savoir pécher et être de soi impuissante à tout bien, que si à cela ce divin conducteur ajoute quelquefois la croyance ou la vive crainte d'être un vaisseau d'ire et de réprobation, cette parole ôte tellement l'ouïe pour les applaudissements des hommes que l'on ne sait quasi ce qu'ils veulent dire et si quelquefois l'âme est bien auprès de Dieu, difficilement se soucie-t-elle du reste. Je vous assure, ma très chère mère, que le R. P. Fichet a parlé de moi, en la vie de notre Bienheureuse Mère, en des termes qui m'ont bien fait pleurer au commencement. Mais à cette heure je ne m'en mets plus en peine. Ceux qui me connaissent savent bien que cela n'est pas et ceux qui ne me connaissent pas ne savent qui je suis. Après tout, ma chère Mère, je [vous] remercie mille et mille fois de votre soin pour ma chétive âme. Continuez-le moi, je vous en conjure et je vous promets avec la grâce de Dieu que je tâcherai d'en profiter... (1).

Retenons cette réponse, à la fois si intelligente et si surnaturelle ; elle nous expliquera plus d'une fois l'attitude de Françoise de Chaugy. Ses *Mémoires* achevés, la jeune religieuse avait secondé Marie-Aimée de Blonay dans l'édition des *Lettres* de la mère de Chantal qui parut à Lyon en 1644 (2), puis elle

(1) Archives du Monastère de la Visitation de Turin, 10 février 1643.

(2) *Les épistres spirituelles de la mère Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, fondatrice et première supérieure de l'Ordre de la Visitation Saint-Marie, fidèlement recueillies par les religieuses du premier monastère d'Annessy*. A Lyon, pour Vincent de Cœursilly, rue Tupin, à la Fleur de Lys, 1644.

avait composé un petit *Abrégé de la Vie de Mgr François de Sales*, imprimé l'année suivante à Paris, sans nom d'auteur (1).

A son rôle de secrétaire s'était encore ajoutée la charge de maîtresse des novices.

Mais Marie-Aimée de Blonay, sûre de trouver près d'elle un intelligent appui, va l'entraîner aux grandes entreprises et la familiariser avec les soucis de l'ordre matériel.

Au mois de décembre de l'année 1642, qui ramenait l'anniversaire du décès de la mère de Chantal, elle avait fait célébrer un triduum solennel dans l'église du monastère. Documenté par les *Mémoires* de Françoise-Madeleine de Chaugy, Charles-Auguste de Sales y avait prononcé trois panégyriques de la sainte (2), et il y eut une telle foule « qu'on ne vit jamais tant de monde dans ce lieu... » (3)

Or, en décorant l'église pour cette cérémonie, on s'aperçut que la voûte « était entr'ouverte » et que la muraille « ayant lâché » menaçait ruine (4). Les architectes consultés déclarèrent que c'était une œuvre à reprendre par le pied. D'ailleurs, la petite chapelle édifiée à grand'peine par les fondateurs de la Visitation, puis agrandie, en 1628, par les soins de la mère de Chantal (5) était devenue notoirement insuffisante pour recevoir les pèlerins qui affluaient chaque jour près du tombeau de l'évêque de Genève.

De toute nécessité il fallait construire ; mais, appauvri par les

(1) On ne trouve plus trace de cette première édition, mais cet abrégé se trouve en tête de l'édition des *Œuvres complètes du Bienheureux François de Sales*, faite à Paris, en 1652, par Sébastien Huré. Il n'est pas signé, mais Nicolas de Hauteville, dans la Préface de son livre : *Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur du bienheureux François de Sales*, Lyon 1661, dit qu'il a suivi « presque de point en point » cet abrégé de la mère de Chaugy qui fut de nouveau édité à part, en in-12, par Huré, en 1655 et 1662. L'Abbé de Baudry en a donné une édition en 1837, à Lyon, chez Sauvignat, mais il a cru devoir corriger les « défauts de style et les expressions surannées ».

(2) *Oraison funèbre sur la sainte vie de la B. H. mère de Chantal, prononcée en trois jours en l'église de son premier monastère à Nécy en Savoie, proche de son tombeau par Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Charles-Auguste de Sales, évêque et prince de Genève après son Pontificat. A Nécy, par André Leyat, en la rue du Pasquier, 1646.*

(3) N. de Hauteville, *La maison naturelle de saint François de Sales*, p. 656.

(4) Ch.-Aug. de Sales. *Vie de la mère de Blonay*, 259.

(5) Dès le mois d'avril 1623, l'on avait été obligé de faire dresser dans la petite église de la Visitation deux autels pour satisfaire au grand nombre de messes qu'il fallait célébrer sur la demande des dévôts du bienheureux, Cf Migne, *op. cit.*

dépenses antérieurement engagées, le monastère ne pouvait compter que sur les fonds de la Providence. De plus, outre l'argent, le terrain manquait. Limitée en avant par la « place au Bois », en arrière par le mur d'enceinte de la ville et le canal dérivé du Thiou, l'église ne pouvait s'agrandir qu'en repoussant le « mur de ville » et en enjambant le canal, projet qui entraînait des travaux et des dépenses considérables (1).

La mère de Blonay fait dresser les plans et engage des pourparlers avec la municipalité; elle obtient, grâce aux instances de M^{me} Royale et du duc de Nemours, les autorisations nécessaires; enfin, toutes choses étant réglées et « concertées sur le plan », contrat est passé « du prix fait » dans le parloir de la Visitation en présence de Mgr Dom Juste Guérin et de son coadjuteur Charles-Auguste de Sales (2). Ce contrat se montait à soixante-dix-huit mille livres (3). Confiante dans la Providence et dans les saints fondateurs de son Ordre, la mère de Blonay fait commencer la démolition de la petite église (4).

Un touchant encouragement était venu, peu de jours avant cette décision, stimuler son courage. On lui vint dire qu'un pauvre paysan boîteux et contrefait la demandait par son nom. Elle eut peine d'abord à croire que cet homme fût bien sensé, et lui ayant demandé ce qu'il voulait, il dit: « Je m'appelle François Essève, j'ai su parmi les bois que vous voulez bâtir une église où reposera toujours mon bienheureux patron François de Sales qui m'a confirmé quand il faisait sa visite en Chablais d'où je suis. Je viens vous apporter l'aumône. Et, se mettant à genoux, il lui donna dix quarts d'écus disant que Dieu voulait qu'il envoyât au Ciel, toujours devant, tout ce qu'il possédait des biens de ce monde, qu'il avait fait cette somme à cueillir du benjoin sur les arbres et que, la donnant à l'Eglise, il ne se réservait autre soin que de mendier, cy-après, sa vie...

Cela arriva le jour de Notre-Dame des Anges, deuxième jour d'août 1643. » (5)

(1) Pour tout ce qui concerne l'agrandissement du monastère et de l'église de la Visitation, consulter le travail documenté de C.-M. Rebord: *A la recherche d'un sanctuaire salésien*, qui précise et complète Mercier, *Souvenirs historiques d'Annecy*, et *Annales de la dévotion à saint François de Sales*.

(2) *Vie de la mère de Blonay*, 265.

(3) *Vie de la mère de Chaugy*, 90 et 93.

(4) D'après C.-M. Rebord, ces travaux commencèrent vers les mois d'août et septembre 1643, *op. cit.*, p. 45 et 129.

(5) *Vie de la mère de Blonay*, 262 et ss.

La modeste obole de François Essève fit boule de neige : la duchesse de Montmorency envoya dix mille livres pour la chapelle sainte Lucie, et M. d'Emery, surintendant des finances, donna six mille livres, en reconnaissance de la guérison de son fils, pour la chapelle des saints Innocents (1). De divers côtés, les dons commençaient à venir.

Marie-Aimée de Blonay, dont le premier triennat expirait à l'Ascension de 1644, avait été réélue supérieure du monastère pour trois ans. Après sa réélection, estimant que sœur Françoise-Madeleine avait donné des preuves suffisantes de ses capacités, elle la proposa au chapitre comme assistante, choix qui fut ratifié. C'est alors qu'elle lui confia la surveillance des travaux de l'église (2) et la charge de payer les ouvriers.

Or, les pierres de l'édifice s'amassaient parfois plus vite que les écus et la pauvre assistante connut les angoisses des échéances imminentes. Alors, prenant en main sa bourse et allant se prosterner devant l'autel, elle redisait avec confiance une naïve prière que l'on a retrouvée dans ses papiers : « Souvenez-vous, ô Jésus, Marie, Joseph, que le prix fait de votre maison est de septante-huit mille livres dont vous nous avez fait la grâce de trouver et délivrer aux architectes déjà quarante-quatre mille cinq cents septante livres ». (3) La dernière ligne de la prière variait avec le montant des versements effectués. De son côté, la mère de Blonay sollicitait de toutes parts des secours parfois lents à venir. Elle s'en plaint discrètement à la supérieure du monastère de Montferrand : (4)

Nos sœurs de Paris ne disent toujours mot ; je ne sais si, à la fin, nous devons espérer quelque assistance de leur charité. Hélas ! mon intime sœur, et l'affaire des vingt mille livres que votre bonté avait si bien acheminée, ne s'en dit-il plus mot ? Certes nous en aurions bon besoin car notre église est déjà beaucoup avancée (5).

(1) *Vie de la mère de Blonay*, 270. Cette chapelle était destinée à recevoir le cercueil de saint François de Sales ; la chapelle Sainte-Lucie devait recevoir celui de la mère de Chantal.

(2) *Lettre circ. de Turin*, 50 et ss.

(3) *Vie de la mère de Chaugy*, 92 et ss.

(4) Anne-Thérèse de Préchonnet. Cf. sa vie écrite par Françoise de Chaugy dans : *Vies de VIII vénérables veuves de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*.

(5) *Lettre du 11 nov.* Arch. du Puy-de-Dôme, Série H, *Visit. de Montferrand*, liasse 1c, 18.

Ce nouvel édifice avait fortement empiété sur le jardin du monastère qui se trouvait réduit à une exiguité excessive. La mère de Blonay en souffrait : « Comme il faut toujours en ce monde que quelque épine nous pique, je suis en peine du peu de jardinage qui reste et pour l'utilité et pour la récréation d'une si grande famille. Il n'y a pas une de nos sœurs qui m'en ait témoigné la moindre répugnance, mais j'appréhende l'avenir ». (1).

Or, il y avait de l'autre côté du canal qui, reliant le grand Thiou au Vassé, servait de limite au monastère, une « île en quarré », belle et spacieuse, nommée le Pré-Lombard. Henri de Genevois Nemours (2) l'avait acquise en 1602 pour en faire un lieu d'agréable passe-temps en été (3). Mais, plus souvent à la cour de France qu'en leur apanage savoyard, les ducs de Nemours, qui ne séjournaient guère à Annecy qu'une fois descendus dans la tombe (4), se souciaient fort peu du Pré-Lombard, et la mère de Blonay considérait parfois ce terrain d'un œil d'envie.

Un jour qu'elle avait fait entrer quelques personnes dans le monastère pour y prendre des mesures, elle dit tout naïvement en leur montrant le Pré-Lombard qu'elle avait quelque velléité de l'acquérir. « Ma mère, gardez-vous ce dessein-là pour d'ici à cinquante ans, vous en voulez trop faire », lui répondirent ces gens sages. Mais, doucement tenace en son projet, lorsque la compagnie fut dehors, la mère de Blonay prit avec elle la sœur de Chaugy et elles allèrent ensemble devant le Saint-Sacrement faire vœu que si elles obtenaient ce terrain elles y feraient construire, en l'honneur de la Sainte-Famille, un oratoire que l'on appellerait Nazareth.

Et depuis ce jour, la mère de Blonay, intimement convaincue qu'elle serait exaucée, disait innocemment, parlant de cette île : « notre Pré-Lombard » (5).

(1) *Vie de la mère de Blonay*, 271.

(2) Fils de Jacques de Nemours et d'Anne d'Este. La maison de Genevois-Nemours avait eu pour chef Philippe, frère de Charles III, duc de Savoie. Celui-ci, par acte du 14 août 1514, lui inféoda les comtés de Genevois et les baronnies de Faucigny et de Beaufort. Philippe de Genevois, attiré à la cour de France par sa sœur Louise de Savoie, mère de François 1^{er}, épousa Charlotte d'Orléans-Longueville et reçut du roi de France le duché de Nemours.

(3) C.-M. Rebord, *op. cit.* p. 28. Le Pré-Lombard est aujourd'hui le jardin public d'Annecy.

(4) On les inhumait en l'église de Notre-Dame de Liesse, à Annecy.

(5) *Vie de la mère de Blonay*, 273.

Sa confiance fut récompensée. Quelque temps après, en effet, le duc de Nemours (1) faisait, par contrat, donation du Pré-Lombard au premier monastère de la Visitation d'Annecy (2) et, la veille de l'Assomption de l'année 1644, la mère de Blonay allait, suivie de sa communauté, prendre possession de l'île au nom de la Sainte-Famille (3). Cette heureuse acquisition n'allait pourtant pas sans entraîner de nouvelles dépenses puisqu'il fallait enclore de murailles le Pré-Lombard et construire un pont fermé sur le canal afin d'établir la communication entre le monastère et le dit Pré (4).

L'épreuve, d'ailleurs, allait suivre de près le succès : le 23 juin 1645, « un météore fut vu voltiger quelque temps sur le nouveau bâtiment de l'église, lequel, après quelques tours » vint s'abattre sur le croisillon du transept « et ce, avec un si grand tintamarre qu'on crut que le bâtiment était renversé sens dessus dessous ». De fait, « les deux grands piliers qui soutenaient les deux chapelles [latérales] s'affaîsèrent notablement, les murailles, par même moyen, s'écartèrent, et une partie de l'arche du canal qui traverse l'église par dessous creva et se rompit ». On vint faire part de ces tristes nouvelles à la mère de Blonay qui relevait de maladie : « Dieu soit béni, répondit-elle, ce n'est pas merveille que ce qui est périssable périsse ».

Mais, étant descendue avec la sœur de Chaugy, elle eut « le cœur touché » voyant qu'il faudrait rebâtir « une grande pile au milieu du canal pour soutenir cette voûte, reprendre et rétablir quelqu'une des maîtresses murailles depuis les fondements ». **Et, tandis qu'elles constataient leur malheur, la sœur de Chaugy voyait la mère de Blonay qui, de temps en temps « prenait des pierres qui étaient tombées de la voûte et les baisait ».** Elle lui demanda le sens de ce geste : « Je crois, répondit la chère mère, que si saint Etienne eût pu ramasser les pierres dont on le martyrisait, il les eût baisées avec beaucoup de respect. Celles-ci nous frappant le cœur, il faut témoigner à Notre-Seigneur intérieurement et extérieurement que nous aimons ses coups. » (5)

(1) C'était alors Charles-Amédée; il avait épousé la princesse Elisabeth de Vendôme à laquelle la mère de Blonay adressa sa requête par l'entremise de la duchesse de Montmorency.

(2) C.-M. Rebord, *op. cit.*, pièces justificatives, p. 111.

(3) *Vie de la mère de Blonay*, 276.

(4) C.-M. Rebord, *op. cit.*, pièces justificatives, p. 110 et ss.

(5) *Vie de la mère de Blonay*, 278 et ss.

Ce prétendu météore venait fort à propos pour dégager la responsabilité des entrepreneurs. C'était la pensée de la mère de Blonay qui met les choses au point dans une lettre du 2 septembre :

Il a plu à Dieu de nous visiter en notre bâtiment sur la fin de juin par quelque rabais des piliers fondés dans le milieu du lac, ce qui a gâté un bout de voûte et corrompu quelque muraille. Plusieurs des principaux de la ville ont opinion que c'est un effet de la malice du démon contre nos bienheureux Père et Mère parce que, la nuit que cela arriva, on vit quelques signes en l'air sur ce bâtiment qui, depuis, n'a pas fait la moindre fraction du monde, et nos *mestres* y trouvent un accommodement fort doux et aisé. Il est vrai qu'il y a quelque surcroît de dépenses dont nous n'avions pas besoin et que cela nous retarde d'un an de voir mettre le couvert sur cette bénite église, mais, mon unique sœur, vous vous imaginez bien que tout le mal n'est pas là. Les désapprobements et les censures n'ont pas manqué. Ceux mêmes qui avaient toujours conduit l'ouvrage, tout compassé, tout vu, ne se souvenaient pas, après l'accident, que l'on eût seulement demandé leur avis quoiqu'ils fussent bien signés au contrat (1).

Il tardait pourtant à la mère de Blonay de revoir en leur tombeau les corps des saints fondateurs de la Visitation qu'on avait dû, pendant les travaux, transporter dans l'oratoire intérieur du couvent (2).

Ce qui nous presse le plus, écrit-elle à la supérieure de Montferrand, c'est que l'on nous fait espérer que [le] nouveau Pape sera plus favorable à la béatification de notre bienheureux Père que les autres et l'on ne la peut demander ni poursuivre que son précieux corps ne soit remis dans l'église et tombeau, et c'est la pensée des plus sages que Dieu a permis cette entreprise de la bâtisse comme une disposition à la béatification de notre saint Fondateur (3).

Depuis que Dom Maurice Marin était revenu de Rome, en l'année 1636, après avoir fait consigner le procès dans les archives de la S. Congrégation des Rites, l'affaire était complètement abandonnée.

(1) Arch. du Puy-de-Dôme, Série H, *Visitation de Montferrand*, liasse 1c, 18.

(2) C.-M. Rebord, *op. cit.*, p. 12, acte de transfert. Ce n'est que le 30 juin 1648 que les deux cercueils purent être ramenés dans le nouvel édifice. *Ib.*, p. 47.

(3) Lettre du 11 novembre déjà citée, p. 124.

Mais l'arrivée du cardinal Pamphili au trône pontifical (1) vint réveiller l'espoir et le zèle de ceux qui s'intéressaient à cette cause. Ancien attaché au nonce apostolique, à Paris, le Pape Innocent X connaissait particulièrement la Visitation et le renom de sainteté de son fondateur; il se montrait favorable à la reprise du procès.

D'autre part, au cours de l'année précédente, Charles-Auguste de Sales, propre neveu du Bienheureux, avait été nommé coadjuteur de Mgr Juste Guérin, évêque de Genève, charge qui le désignait comme futur évêque du diocèse (2). Les visitandines d'Annecy souhaitaient depuis longtemps cette nomination. Cela ne s'était pas fait sans peine. Dès le 9 juin 1635, au lendemain de la mort de Mgr Jean-François de Sales, frère et successeur du saint, la mère de Chantal écrivait à Charles-Auguste qui vivait en cénobite à l'ermitage des Voirons (3) :

Hélas! sur cette perte que nous venons de faire, chacun tourne les yeux vers vous, mon cher cousin, comme pour se soulager par l'espérance que Dieu vous disposera à servir cette pauvre désolée Eglise... Pour moi, j'espère toujours que le bon Dieu vous ramènera, pour employer tant de bons, grands et aimables talents dont Il vous a pourvu, au lieu où vos saints et dignes oncles et prédécesseurs ont consumé leur vie au salut des âmes (4).

Elle pouvait d'autant mieux l'espérer que, trois semaines avant la mort de Mgr Jean-François de Sales, Charles-Auguste avait reçu de Christine de France un placet le nommant coadjuteur de son oncle (5). Malheureusement, Rome n'avait pas encore ratifié cette nomination lorsque l'évêque mourut. C'est en vain que les syndics d'Annecy demandèrent au duc de Savoie

(1) En l'année 1644.

(2) Ch.-Aug. de Sales, official du diocèse en 1628, diacre en 1629, prévôt du chapitre de Saint-Pierre en 1630, fut ordonné prêtre en 1631 et nommé vicaire général de son oncle Mgr Jean-François de Sales, frère du saint. En novembre 1634, il accepta le doyenné de la collégiale de Notre-Dame d'Annecy et se démit de la prévôté; en 1635, il prêcha le Carême à Annecy et, le 8 mai, se retire à l'Ermitage des Voirons. N. de Hauteville, *La maison natale de saint François de Sales*, 615 à 636.

(3) Dans cet ermitage situé, comme son nom l'indique, sur le mont Voiron qui sépare le bas Chablais du Faucigny, vivaient des prêtres et des laïques qui partageaient leur temps entre l'oraison, le travail et le chant des psaumes. Saint François de Sales leur donna des constitutions en l'année 1620. Hamon, *Vie de saint François de Sales*, revue par Gonthier et Letourneau, II, 258.

(4) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 478.

(5) Mugnier, *Les évêques de Genève-Annecy*, Paris, Champion, 1888, p. 97.

de nommer Charles-Auguste comme évêque (1) ; le chapitre cathédral, qui voyait sans enthousiasme l'arrivée d'un nouveau membre de la famille de Sales sur le siège de Genève, ne soutint pas cette candidature, et Dom Juste Guérin, provincial des Barnabites, fut promu à cette dignité (2).

Celui-ci, d'ailleurs, même avant d'avoir reçu ses bulles, songeait, vu son grand âge et ses infirmités, à se faire donner un coadjuteur. Aussitôt renaît l'espoir de la mère de Chantal : « Vous pouvez bien penser, Monseigneur, celui sur qui l'on jette les yeux (3).

Mais, en dépit de ses désirs, l'affaire traîne en longueur et rencontre des oppositions. Des « lettres anonymes » et des « libelles diffamatoires » viennent même abuser un instant Mgr Juste Guérin (4). Par ailleurs, Charles-Auguste de Sales se refuse d'abord à accepter cette charge si bien que la mère de Chantal meurt sans avoir vu son désir réalisé.

Enfin, au mois d'avril 1643, Dom Juste obtient de Christine de France la nomination désirée (5).

La joie fut grande à la Visitation d'Annecy. Avertie du consentement de M^{me} Royale, Françoise de Chaugy voulut être la première à en faire part à son cousin, lui donnant « avis qu'il n'était plus temps de contrarier le bon plaisir de Dieu » qui le voulait mettre au siège de Genève (6).

Par les bulles du 19 décembre 1644, Charles-Auguste de Sales fut investi de ses nouvelles fonctions avec le titre d'évêque d'Hébron ; un an après, le décès de Mgr Juste Guérin le faisait évêque de Genève-Annecy.

(1) Mercier, *Souvenirs historiques d'Annecy*, p. 266 et ss. Sur la succession de Mgr Jean-François de Sales et de Mgr Juste Guérin, voir aussi Mugnier, *op. cit.*, p. 82 et ss. et N. de Hauteville, *La maison naturelle de saint François de Sales*, 655 et ss.

(2) Est-ce, ainsi que le suppose Mugnier, à cause de l'opposition qu'il crut sentir que Charles-Auguste de Sales accepta de Mgr de Chevron-Villette, archevêque de Tarentaise, son parent, la charge d'official et de vicaire général de son diocèse en 1636? C'est peu probable car, épris de solitude, il fuyait les honneurs qu'il n'acceptait que contraint. C'est presque de force que l'archevêque de Tarentaise l'arracha à sa solitude des Voirons et il ne le pourra décider à accepter la coadjutorerie de son diocèse. Cf. Hauteville, *op. cit.*, 652.

(3) *Lettres*, V, 91.

(4) N. de Hauteville, *op. cit.*, 661; Mugnier, *op. cit.*, 98.

(5) Mercier, *op. cit.*, 270; Cf. la lettre écrite par Mgr Juste Guérin à Ch.-Aug. de Sales.

(6) *Lettre circ. de Turin*, p. 51 et ss. et N. de Hauteville, *op. cit.*, 657.

La Visitation ne pouvait désirer un soutien plus dévoué, plus sûr ni plus intéressé à poursuivre la canonisation du Bienheureux François de Sales.

D'autant que le projet venait d'être repris à Paris par l'assemblée générale du clergé de France (1). Sur la proposition de l'archevêque de Toulouse, les évêques avaient résolu de renouveler auprès du pape les instances déjà faites au cours des Assemblées de 1625 et de 1635. Ils lui adressèrent donc une lettre, datée du 1^{er} septembre, où ils le priaient humblement de procurer la canonisation du serviteur de Dieu, François, évêque de Genève.

Le Pape Innocent X y répondit par un bref daté du 20 octobre où il informait le clergé de France qu'il était tout disposé à travailler à cette œuvre, mais que, ayant fait rechercher dans les archives de la S. Congrégation des Rites les pièces du procès apporté sous son prédécesseur Urbain VIII, on n'en avait pas trouvé trace. Il pria donc l'assemblée d'envoyer à Rome quelqu'un qui fût bien informé de l'affaire afin de l'en instruire (2).

Mgr Godeau, évêque de Grasse, fut chargé de porter ce bref à la mère Hélène-Angélique Lhuillier, supérieure de la Visitation de la rue Saint-Antoine (3), la priant d'aviser aux moyens de satisfaire les désirs du pape.

Elle n'eut à chercher ni loin ni longtemps.

Henri Cauchon de Maupas du Tour, évêque-comte du Puy, était un grand seigneur (4). Son père, Charles Cauchon, baron de Maupas et du Tour, avait été ambassadeur extraordinaire à Londres, puis gouverneur de Reims ; par sa mère, il se trouvait allié à la famille des Gondi ; il avait eu pour parrain Henri IV (5).

(1) En l'année 1645.

(2) *Collection des Procès-Verbaux des Assemblées générales du clergé de France*, t. III, p. 362 et 363. Voir la lettre des évêques et la réponse du pape au même tome, pièces justificatives, p. 37.

(3) Il y avait à Paris deux monastères de la Visitation : celui de la rue Saint-Antoine était le premier, celui du faubourg Saint-Jacques était le second. Le monastère de Chaillot ne fut fondé qu'en l'année 1651.

(4) Sur Henri Cauchon de Maupas du Tour, voir Charles Rocher : *Un évêque et un conspirateur en Velay*, notice publiée dans l'*Annuaire de la Haute-Loire*, 1877 et 1879, en appendice.

(5) Après avoir été surintendant de Charles IV, duc de Lorraine, Charles Cauchon de Maupas du Tour était passé au service d'Henri IV. Conseiller d'Etat, chef d'une compagnie de cheval-léger, deux fois ambassadeur en Ecosse, puis envoyé extraordinaire à Londres lors de l'avènement de Jacques I^{er}, il avait été nommé gouverneur de Reims. C'est dans la belle

A dix ans, grâce à la protection de Marie de Médicis, il recevait en commende l'abbaye de Saint-Denis de Reims; plus tard, Anne d'Autriche, qui s'intéressait à la famille de Maupas, le faisait son premier aumônier; en 1634, il était nommé suffragant d'Henri de Lorraine, archevêque de Reims et, en 1641, évêque du Puy. La reine l'avait alors retenu deux ans auprès d'elle « dans l'espoir d'une mitre plus proche », mais Mgr de Maupas avait dû se résigner à conserver son humble évêché.

Sacré à Paris, le 16 octobre 1643, dans l'église des jésuites de la rue Saint-Antoine, par l'archevêque de Toulouse, c'est l'année suivante qu'il avait fait paraître la *Vie de la mère de Chantal*, composée sur les *Mémoires* de Françoise-Madeleine de Chaugy.

Ses relations avec le premier monastère de la Visitation de Paris s'expliquent par ses fonctions d'aumônier auprès d'Anne d'Autriche (1). La reine, en effet, affectionnait très spécialement ce monastère vers lequel l'attiraient des raisons toutes personnelles.

Lorsque, le 19 mai 1637, la très pure et charmante Louise de Lafayette, sa fille d'honneur, s'arrachant à l'amour du roi, était entrée à Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, le Tout-Paris de la cour et de la ville s'était pressé dans les parloirs de la Visitation où l'on n'ignorait pas qu'en dépit des colères du redoutable Richelieu, le mélancolique Louis XIII venait encore épancher son cœur (2). Anne d'Autriche y était venue, elle aussi, mue d'abord par une curiosité sympathique, mais, plus tard, après la naissance du dauphin, le cœur rempli de gratitude envers l'humble moniale qui lui avait ramené le roi (3). Louis XIII

résidence qu'il possédait à deux lieues de cette ville, au Cosson, près de Ville-Domange, que naquit son fils, en 1606; Henri IV, qui se trouvait alors à Reims, vint chasser au Cosson où il reçut un accueil magnifique. Il voulut être parrain du fils de son hôte et lui donna son nom, Henri. Cf. Charles Rocher, *op. cit.*, passim.

(1) Elles s'expliquent aussi par sa liaison avec saint Vincent de Paul qui était le supérieur spirituel de ce monastère.

(2) *Année sainte*: IV, I et ss. *Vie de Louise-Angélique de Lafayette*.

(3) « Au commencement de décembre 1637, lisons-nous dans l'*Année Sainte*, Louis XIII partit un jour de Versailles pour aller coucher à Saint-Maur; en passant par Paris, il s'arrêta au monastère de la rue Saint-Antoine et vit notre sœur Louise-Angélique. Pendant la conversation, survint un orage. Retourner à Versailles ou aller à Saint-Maur était chose impossible. Le Roi attendit quelque temps, mais la pluie ne cessait point. Alors, cédant aux pressantes sollicitations de notre sœur Louise-Angélique, il alla trouver

mort, elle avait conduit le petit Louis XIV au monastère et, l'offrant aux baisers de Louise-Angélique de Lafayette, elle avait dit à l'enfant : « Aimez bien cette bonne religieuse, car je lui ai de l'obligation » (1). Anne d'Autriche, veuve, venait fréquemment à Sainte-Marie ; elle y séjournait même quelquefois, suivait le train de la communauté, mangeait au réfectoire, voire se divertissait avec les sœurs à faire des « fleurs de colle de poisson » (2).

Or, depuis qu'il avait publié la *Vie de la mère de Chantal*, Mgr de Maupas du Tour était très en faveur à la Visitation et, de son côté, s'intéressait fort à tout ce qui touchait à ses fondateurs. A peine avait-il eu connaissance des démarches faites auprès du Saint-Siège par l'assemblée du clergé qu'il vint, de lui-même, s'offrir à la mère Angélique Lhuillier pour aller soutenir à Rome la cause de feu Mgr de Genève. Ayant quitté Paris sur ces entrefaites, il tombe gravement malade à Pézenas, reçoit l'extrême-onction et, contre toute attente, échappe à la mort grâce aux intercessions du bienheureux François de Sales.

Cette guérison redouble son zèle ; le 22 janvier, à peine convalescent, il s'adresse de nouveau, pressant, à la mère Lhuillier :

Pour l'amour de Dieu, ma Révérende Mère, ne me rebutez point dans l'offre que je vous fis au mois de novembre dernier. Je vous le réitère maintenant de tout mon cœur et consacre ma personne, mon bien, mes services et tout ce qui dépend de moi pour le bien de votre saint Institut et nommément pour le grand œuvre et pour le voyage que vous savez...

Je vous supplie, ma Révérende Mère, de pressentir vos monastères si je puis espérer l'emploi... que je désire avec tant de passion ; vous m'en manderez s'il vous plaît des nouvelles dans quelque temps... (3).

Il ne peut s'expliquer davantage, d'autant qu'il écrit « d'une main empruntée » la sienne « étant encore trop faible ».

la reine au Louvre. Neuf mois plus tard, Anne d'Autriche mit au monde un fils dont la naissance inespérée causa une joie universelle à toute la France. » *Année Sainte*, IV, 15.

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*, 19. Le pain de Sainte-Marie semblait à la reine meilleur que celui du Louvre et, pendant longtemps, un page vint, chaque matin, en chercher au couvent ; souvent aussi la sœur tourière allait porter au Louvre des brioches qu'Anne d'Autriche aimait fort.

(3) Arch. du Puy-de-Dôme, *Visit. de Riom*, liasse 2a, cote 5, pièce 13.

Quelques semaines après, nouvelle lettre, de sa main cette fois, plus pressante encore et plus explicite :

Il faut, s'il vous plaît, résolument, que vous et tout votre saint Institut, jetiez les yeux sur moi pour députer en cour de Rome afin de travailler à l'instruction du procès de feu Mgr de Genève, votre bon Père et Fondateur.

Le zèle passionné que Dieu lui donne pour cette sainte cause, ses travaux sur la mère de Chantal, la protection marquée du bienheureux dans la guérison de son neveu et la sienne propre, en sont des motifs contre lesquels, d'après lui, rien ne saurait prévaloir :

Tout de bon, ma très chère Mère, il semble que le bon Dieu vous fait voir qu'il me veut dans cet emploi ; et afin que ma faiblesse et mon indignité ne vous rebutent point, vous considérerez que c'est une conduite assez ordinaire à la divine Providence de se servir du ministère des plus chétives créatures pour les desseins importants à sa gloire... (1).

Il était difficile, vu la qualité du personnage, de refuser des offres si généreuses et si pressantes. Elles furent agréées, tant par la Visitation que par l'assemblée du clergé. Mgr Charles-Auguste de Sales prit même soin d'adresser une lettre commune à tous les monastères pour leur recommander de faire des remerciements à Mgr l'évêque du Puy qui s'offrait à faire le voyage de Rome sans qu'il en coûtât rien, dessein digne « de son illustre naissance, de sa profonde doctrine, de ses rares vertus, de sa haute dignité, de ses puissants moyens et de son grand courage » (2).

Un « conseil de personnages de grande marque », desquels était M. Vincent (3), fut tenu dans le parloir de la Visitation de la rue Saint-Antoine. Il y fut conclu : 1° que Mgr Charles-Auguste de Sales serait prié d'écrire une lettre aux monastères de la Visitation pour leur recommander de se conformer à

(1) Lettre du 1^{er} mars 1646. Arch. de la Visit. d'Annecy. *Recueil des circ. du premier monast. d'Annecy*, t. I, p. 111.

(2) Arch. du Puy-de-Dôme, *Visit. de Riom*, liasse 2 a, cote 5. Lettre du 23 juillet 1646. La mère Lhuillier avait adressé copie de la lettre de l'évêque du Puy à tous les monastères et leur avait fait savoir que l'évêque de Genève et la mère de Blonay agréaient ces propositions. Lettre du 14 avril 1646. *Circ. du premier monast. de Paris*. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(3) Mercier, *op. cit.*, p. 9.

l'observance de non-culte et d'obtenir de leurs évêques respectifs une attestation de cette observance; 2° que le premier monastère d'Annecy serait chargé d'envoyer « un homme exprès à Rome », avec bonne procure, pour y porter ces attestations et solliciter l'ouverture du procès instruit sous la mère de Chantal qui était consigné dans les archives de la S. Congrégation des Rites; tout ceci afin de « gagner du temps » et de préparer les voies à Mgr du Puy qui pourrait ainsi « travailler plus efficacement » quand il serait arrivé à Rome.

L'affaire prenait tournure.

Par une très longue lettre datée du 25 octobre 1646 (1), l'évêque de Genève fit part de ces décisions à tous les monastères de la Visitation leur donnant à espérer une prompte issue de cette affaire, car, leur disait-il, « nous sommes déjà bien avancés et, les informations ayant probante forme, il ne reste que de les faire ouvrir pour faire plaider la cause » (2).

Mgr Charles-Auguste de Sales aborde alors le sujet délicat des contributions qu'Annecy est en droit d'attendre de tous les monastères de l'Ordre :

... Que s'il vous plaît de conjecturer quelque chose de la dépense nécessaire à l'avenir par celle du passé, je ne ferai point difficulté de vous faire voir, par le menu s'il est besoin, que, depuis l'an mil six cent vingt-trois, que l'on nous remit le sacré dépôt de notre Père, jusques au premier jour de l'an courant, n'ayant reçu, à l'occasion de cette Béatification, que vingt-six mille et deux cents livres, nous avons pourtant dépensé plus de vingt-neuf mille livres, de sorte que ce premier monastère a fourni de plus, du sien propre, deux mille huit cents livres en argent et plus de deux mille livres en denrées et meubles qu'il a fallu mettre hors de cette maison pour la nourriture des actuaire, copistes, traducteurs et autres personnes de la commission. La dépense que feu Monseigneur l'Archevêque de Bourges fit de son revenu propre, pour tout le temps de la commission, fut une grande aumône, car on fait état qu'il eût fallu autrement plus de trente mille livres, lesquelles, ajoutées à la dépense de la bâtisse de l'église qui monte jusques à présent à plus de soixante mille livres, vous trouverez, si je ne me trompe, une somme de cent vingt-un mille livres, sans le plus, tout à l'occasion de notre commun Patriarche.

(1) Cette lettre imprimée à Annecy, chez André Leyat, en 1646, se trouve au Recueil manuscrit n° 1876, de la bibl. d'Avignon, p. 171.

(2) Contrairement à ce que croyait Charles-Auguste de Sales, les pièces du procès fait à Annecy sous la mère de Chantal, quoique retouchées, n'avaient pas « probante forme », nous le verrons bientôt.

Ceux qui savent combien nous sommes pauvres et de combien d'affaires ce monastère est chargé auront occasion de s'étonner et d'adorer, dans leur étonnement, la divine Providence. Il est vrai, mes très chères sœurs, qu'une assez bonne partie de cette dépense a été fournie déjà par vos maisons et quelques dévotes personnes; les articles en sont couchés de bonne encre dans nos livres, et, laissant à part ce que vous en devez espérer de récompense devant Dieu, nous n'en serons point ingrats. Mais en attendant les moyens de nos reconnaissances, puisqu'il s'agit de vos avantages et contentements aussi bien que des nôtres... c'est une chose bien raisonnable que tous contribuent pour la poursuite d'une affaire qui appartient à tous; non pas qu'il faille que tous contribuent également, mais chacun selon ses commodités...

J'ai pensé certain expédient, mes très chères sœurs, que peut-être vous ne trouverez pas mauvais. Si tous les monastères se résolvaient de recevoir une Fille avec sa dot, selon l'ordinaire des lieux, et l'appliquaient pour cette Canonisation, peut-être qu'il se trouverait des parents qui seraient bien aises de concourir comme cela pour une affaire si sainte, et j'estime que Dieu y donnerait sa bénédiction... En vérité, il me semble que chaque monastère peut bien peu s'il ne peut nourrir une Fille pour la gloire de son Fondateur, ou bien autrement se retrancher de quelque chose pour faire une épargne très louable à cet effet (1).

Après cet appel financier, Mgr de Genève ouvre une parenthèse du plus haut intérêt, puisqu'elle nous apprend que, dès cette année 1646, on s'occupe à Annecy de la canonisation de la mère de Chantal :

Il faudra tenir une même méthode pour demander la Béatification de... votre fondatrice, puisqu'il plaît à Dieu de manifester sa gloire par quantité de miracles qui se font es personnes qui l'invoquent en leurs dévotions particulières et sur quoi nous faisons informer, de notre côté, de notre autorité ordinaire, selon l'ordre des décrets apostoliques...

Enfin, Charles-Auguste de Sales faisait savoir aux monastères qu'Annecy avait choisi pour procureur « Messire Gabriel Besançon (2), prêtre mâconnais, docteur en théologie, prédicateur excellent, chanoine théologal de l'église cathédrale d'Aoste... homme de longue expérience et connaissance à

(1) P. 14 à 18 de la lettre citée ci-dessus, p. 134, note 1.

(2) Ch.-Aug. de Sales, la mère de Blonay, la mère de Chaugy l'appellent tantôt *Besançon*, tantôt de *Besançon*. Lui-même signait Debesançon. Cf. Arch. départ. de la Haute-Savoie. I-G, 189, lettre du 19 mai 1649, adressée à Mgr Ch.-Aug. de Sales.

Rome... » et il leur conseillait de lui confier leurs procès-verbaux et suppliques pour ne pas multiplier inutilement les procureurs.

Cependant, au premier monastère d'Annecy, on travaillait activement à recueillir les pièces et à les classer :

M. Gabriel Besançon trouvera bien de la besogne à Rome plus que nous ne pensions, écrit la mère de Blonay, car il y a la charge d'un mulot d'informations, de positions, miracles, procès-verbaux et autres formalités qu'il faut faire traduire en italien et en latin, et en autant de copies, ou peu s'en faut, que l'on emploiera de cardinaux; et il faut que tout cela soit fait et le procès ouvert lorsque Mgr du Puy ira à Rome... (1).

Muni de toutes ces pièces (2) et d'une procure authentique à lui délivrée par le chapitre du premier monastère d'Annecy, M. de Besançon partit au mois de février de l'année 1647. Il commença son voyage « par la croix ». Laissons parler Françoise de Chaugy :

Dieu permit qu'il fût pris par des bandits proche de la ville de Gavi; ils lui ôtèrent son cheval, ses hardes, ses habits et jusqu'à sa bague de docteur, et ne lui laissèrent que sa chemise qu'il demanda par miséricorde; ils laissèrent sa balle de papiers en gage dans un cabaret après l'avoir visitée, et ce beau monsieur fut contraint d'emprunter un habit de villageois; ayant trouvé un ami dans la ville de Gavi, il emprunta de l'argent pour dégager sa balle, acheta des habits et acheva son voyage, et, comme de raison, il fallut le rembourser de toute cette perte (3).

Malgré ce contre-temps fâcheux, c'est tout rempli d'espoir, qu'une fois arrivé à Rome, M. de Besançon rend compte à la mère de Blonay de ses premières visites (4) pour lesquelles, bien entendu, il a été obligé de se faire vêtir de soie aux frais de la Visitation, ayant à présenter à « Messigneurs les Cardinaux » et autres Prélats de la Congrégation, les lettres de M^{me} Royale et de M^{me} de Montmorency (5).

(1) Lettre du 30 octobre 1646, déjà citée.

(2) Voir, entre autres, dans Mercier: *Souvenirs historiques d'Annecy*, la supplique adressée au pape en faveur de François de Sales par le « conseil de ville » d'Annecy, Pièces justificatives, p. 631.

(3) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

(4) Lettre du 25 mars 1647. On en trouve une copie aux Arch. du Puy-de-Dôme, *Visit. de Riom*, série H, liasse 2 b, cote 6.

(5) La duchesse de Montmorency employa son crédit auprès du cardinal des Ursins, son neveu, et de plusieurs personnalités d'Italie pour le succès

Mais bientôt, l'unité de commandement faisant défaut dans cette entreprise, M. de Besançon se vit adjoindre deux autres procureurs :

Il fut jugé à propos, rapporte Françoise de Chaugy, de donner part en notre affaire au Révérend Père Giarde, barnabite, parce qu'il était intime ami au pape Innocent, et à M. Montheron (1), parce qu'il était correspondant à notre très honorée mère Hélène-Angélique Lhuillier, de manière que voilà trois procureurs tout à la fois, ce qui tripla la dépense parce qu'il fallut payer à chacun sa pension comme s'il eût été seul (2).

D'ailleurs, M. de Besançon ne dissimule pas à la mère de Blonay que l'affaire demandera beaucoup de temps et beaucoup d'argent :

« Sa Sainteté montre affectionner notre bienheureux Père, mais il faut que tout aille bellement, avec de grandes longueurs, à la façon de la cour de Rome, et des grandes dépenses. » (3)

Chacun estime qu'un des moyens les plus efficaces pour avancer l'affaire serait que les sœurs d'Annecy vinssent fonder un monastère dans Rome, y apportant « un air tout nouveau de régularité, modestie et douceur ».

En tout cas, dès maintenant, il est nécessaire de faire connaître en Italie la vie et les œuvres du bienheureux :

Je vous supplie, ma chère Mère, écrit M. de Besançon, de nous envoyer six tomes de toutes les œuvres de notre bienheureux Père, richement reliés, pour offrir à Sa Sainteté et aux cardinaux ; nous allons mettre en italien l'Abrégé de la vie de notre bienheureux Père pour le distribuer parmi le peuple romain (4).

Dès que la lettre de M. le Théologal fut parvenue au monastère d'Annecy, on expédia « plusieurs balles » des œuvres de François de Sales « pour en faire des présents » ; on paya l'impression de sa *Vie*, traduite en italien par le Père Giarde, et on en fit « relier et richement dorer pour les cardinaux et

de la cause. Elle avait écrit à Ch.-Aug. de Sales qu'il fallait se prévaloir du zèle de Mgr du Puy et lui remettre toutes les négociations de Rome. Elle ajouta cinq mille livres aux quatre mille qu'envoya le monastère de Moulins pour sa participation aux frais du procès.

(1) Prêtre de Saint-Louis des Français.

(2) *Circ. du 2 janvier 1661.*

(3) Lettre du 25 mars 1647, déjà citée.

(4) *Ib.* C'était l'*Abrégé* composé par F.-M. de Chaugy.

autres personnes de grande qualité qui pouvaient donner protection à la cause » : enfin, peintres et graveurs firent promptement des portraits du saint évêque de Genève dont « il fallut donner un grand nombre avec des cadres richement dorés selon la qualité des personnes... » On juge de la dépense, sans compter « les louages de carrosses tous les jours et plusieurs repas que la bien-séance obligeait de faire aux coursiers et à plusieurs autres officiers... » (1)

Malgré ce beau zèle, qui n'était pas toujours exempt d'imprudence (2), les choses allaient doucement.

Enfin, le 24 août, les cardinaux tinrent la première congrégation préparatoire. Les procureurs s'y présentèrent avec les mandats de leurs procurations qui furent acceptés, mais le premier monastère d'Annecy fut seul retenu comme constituant en cette cause puisque, « par actes authentiques » et par « lettres missives dûment signées et scellées », presque toutes les communautés de l'Ordre déclaraient s'en rapporter à leur Source et ne vouloir point d'autre procureur que celui qui avait été constitué par le monastère d'Annecy (3). L'authentique de la consignation du procès à la Congrégation des Rites fut reconnu, mais, quand on vint à demander le dossier, il fut introuvable. On cherche dans les archives de la Congrégation et chez le cardinal Facchinetti qui en était le secrétaire en 1635, « le Pape fait renverser tous les papiers du Vatican, mais en vain... »

Pensez, mes très chères sœurs, rapporte Charles-Auguste de Sales, à quel terme d'étonnement et de douleur nos pauvres gens se trouvèrent réduits ! Ils faisaient compassion à ceux-là mêmes qui n'y étaient point intéressés et, véritablement, ne savaient de quel bois faire flèche. C'était le matin, et le théologal (4) n'avait pas encore célébré la sainte messe. Il supplie la Congrégation de lui permettre de faire d'autres recherches et on le lui permet. Il met ordre par tout ; qui court d'un côté, qui court de l'autre. On distribue de

(1) *Circ. du 2 janvier 1661.*

(4) C'est ainsi que pour favoriser à Rome le mouvement d'opinion qui se manifestait à l'égard de François de Sales, M. de Besançon se faisait envoyer d'Annecy plusieurs exemplaires des oraisons imprimées à l'honneur du saint évêque et les répandait entre les mains mêmes des cardinaux, préparant ainsi des objections à l'observance de non-culte. Mercier, *Documents inédits*.

(3) *Circ. de Ch.-Aug. de Sales, 28 juillet 1648. Recueil des circ. du premier monastère d'Annecy, t. I, p. 158. Arch. de la Visitation, d'Annecy.*

(4) M. de Besançon.

l'argent à main libérale, car l'occasion en était venue. La diligence des chercheurs est incomparable parce que les cardinaux n'arrêtaient que pour cela seulement, et leur patience avait déjà été de quatre heures. Cependant le théologal se résout de monter à l'autel pour le sacrifice. Après la consécration, il fit sa prière très ardente et ne douta point de dire en esprit au serviteur du Maître présent : « Grand François pour qui nous travaillons, si c'est la gloire de Dieu que vous soyez canonisé, il touche à vous de nous aider à cette heure et de nous faire trouver les informations de votre sainte vie et miracles... » (1).

Après sa messe dite, M. de Besançon est inspiré de se rendre chez un des copistes employés à la cause et, tandis qu'il y était, un homme survint qui, apprenant les recherches que l'on faisait, « dit un mot à l'oreille du copiste ». Cet homme était le détenteur du procès ; touché de remords et craignant les châtiments de Dieu s'il faisait plus longtemps obstacle à la gloire de son serviteur, il accompagne M. de Besançon au palais de la Congrégation et fait une « déclaration authentique, entre les mains du secrétaire, d'avoir trois grandes balles de procès fermés et deux lettres responsoires des juges rémissoriaux sur le sujet de la canonisation du serviteur de Dieu, François de Sales » (2).

Le dossier restitué fut de nouveau consigné dans les archives de la Congrégation des Rites.

Cependant, le temps se passe en travaux de toutes sortes et en audiences près des cardinaux ou consultants susceptibles de s'intéresser aux instances de la Visitation. Mais il faut aller prudemment pour ne pas faire fausse route. C'est ainsi que la protection du cardinal Antoine (3), sur laquelle on avait compté pour fonder un monastère à Rome, n'est pas à rechercher, car « le pape n'aime point les Barberini » et « quand ils veulent une chose il en fait une autre ». « Aujourd'hui, particulièrement en Italie, déclare M. de Besançon, la simplicité de la colombe sert de peu si elle n'est accompagnée de la prudence du serpent » (4).

Enfin, au mois de juin 1648, les lettres rémissoriales furent

(1) *Circ. de Ch.-Aug. de Sales*, 28 juillet 1648.

(2) *Ib.*

(3) Antonio Barberini, neveu du pape Urbain VIII, peu goûté de ses successeurs, très en faveur en France où il s'était retiré à la mort de son oncle. Rentré à Rome, il resta toujours fidèle à la cause française. Il en fut récompensé plus tard par l'abbaye de Saint-Evroult qui valait 20.000 livres de rente et par l'archevêché de Reims.

(4) Lettre du 28 sept. 1648, citée par Mercier : *Documents inédits*.

concedées par le Saint-Siège pour commencer à Annecy le procès de non-culte et l'information sur la renommée de sainteté de François de Sales. La sœur de Chaugy croit toucher presque au but. Remplie de joie, elle écrit à tout l'Ordre :

Nous attendions d'avoir à vous faire chanter le *Te Deum* comme nous avons fait l'avant-veille de notre chère Visitation, ayant reçu cette tant désirée signature du pape et les lettres rémissoriales de la Sacrée Congrégation... MM. nos Procureurs ont employé quatorze ou quinze mois à obtenir cela... Quinze ou seize personnes travaillent sans intermission, tandis qu'à Rome l'on fait le procès des livres du Bienheureux... Tout cela occupe bien du temps et de la dépense, mais tout est pour un si digne sujet que nous ne saurions ni plaindre ni rien épargner quand nos emprunts devraient aller au centuple de nos moyens (1).

Quant à Mgr Charles-Auguste de Sales, il voit quasi la chose faite et rien n'égale son enthousiasme :

... Il ne faudra épargner ni parements d'autel, ni habits sacerdotaux, ni théâtres, ni arcs triomphaux, ni musique, ni concerts, ni canons, ni trompettes, ni or, ni argent, ni soie, ni perles, ni pierreries, ni rien de tout ce qui se peut imaginer de pompeux et magnifique. Je voudrais pouvoir faire descendre le soleil, la lune et les étoiles pour en parer ses précieuses reliques. Mais je ne veux encore parler à présent que des simples formalités desquelles nous ne serons jamais quittes pour vingt mille écus, et toutefois elles sont nécessaires.

Mais qui voudrait marchander son concours lorsqu'on est si près du but ? Ce n'est plus le temps d'économiser, d'attendre ou de craindre.

De notre côté, nous irons jusqu'à l'impossible par tous les moyens imaginables, et, du vôtre, je crois qu'en conscience vous êtes obligées de nous secourir, ne servant à rien d'alléguer certaines raisonnettes de petite économie et de malheureuse prudence humaine...

Je sais que quelques-unes de vos Communautés, après avoir commencé de nous faire du bien, ont quasi voulu s'en repentir à cause des mauvais bruits que la malice a fait courir, et encore considérant leurs intérêts domestiques ; et que d'autres ont cru de devoir attendre ce qu'il arriverait de nos négociations... Mais, à cette heure... il n'y a plus d'excuse ni de sujet d'attente, attendu même qu'au cas que cette canonisation ne se fit pas au temps que nous espérons,

(1) Lettre du 9 juillet 1648, Arch. du Puy-de-Dôme, série H, *Visit. de Montferrand*, liasse 1 a, cote I, pièce 9.

nous avons assez de bons coffres pour mettre en assurance l'argent des contributions et, au cas qu'il ne se fit rien du tout, nous ne sommes pas si injustes que de le vouloir retenir ; nous le renverrions, certes, par les mêmes voies par lesquelles il serait venu (1).

Cette belle confiance et cette générosité allaient avoir de rudes assauts à soutenir. Le Père Giarde, l'un des trois procureurs, fut fait évêque de Castro en cette année 1648 et, rapporte Françoise de Chaugy,

comme il avait servi notre sainte affaire en véritable ami et très affectionné dévot à notre vénérable Fondateur, considérant qu'il était pauvre religieux, l'on nous écrivit de Rome que la reconnaissance nous obligeait à lui donner ses habits d'évêque et ses ornements, et même nous fûmes obligées à lui prêter cent pistoles pour mettre en état son petit train... [Mais] il fut assassiné dans une litière par des gens masqués, entre les bras de M. de Besançon, lorsqu'il allait prendre possession de son évêché. Ce coup inopiné nous causa la perte de tout ce que nous lui avions donné et prêté pour se mettre en état, et la démolition de la ville de Castro, que le Pape fit raser en punition de cet attentat, ne fut pas remboursement de ce que nous lui avions avancé.

Et cependant, ajoute-t-elle naïvement :

Nous ne laissâmes pas de lui rendre à Rome et ailleurs tous les devoirs funèbres qui nous furent possibles pour encourager, par cette reconnaissance, nos autres Procureurs à travailler avec plus de zèle...

Mais M. de Besançon fut si ébranlé de ce meurtre « qu'il ne put agir durant le reste de l'année ». Quant à M. Montheron, étant travaillé de la pierre, il nous conjura de lui prêter cent pistoles, outre sa pension ordinaire, pour se faire tailler, promettant de nous les rendre si Dieu lui donnait la vie et que, s'il mourait, il les demandait pour aumône ou pour récompense de ses services. Dieu l'appela dans son Paradis et les dites sommes furent perdues... (2).

Ceci se passait en 1649.

(1) Circ. de Mgr Ch.-Aug. de Sales, 28 juillet 1648.

(2) F.-M. de Chaugy, *Lettre circ. du 2 janv. 1661*.

CHAPITRE II

Les difficultés de l'œuvre.

Françoise-Madeleine de Chaugy, élue supérieure du premier monastère d'Annecy, juin 1647. — Mort de la mère de Blonay, juin 1649. — Héritage de dettes à éteindre et d'entreprises à terminer. — Comment les Fondateurs de la Visitation ont conçu le rôle du premier monastère d'Annecy. — Autonomie des monastères. — Ni général, ni générale de l'Ordre. — Liens de dilection et de déférence à l'égard de la Sainte-Source. — Difficultés du rôle de Françoise-Madeleine de Chaugy.

Pendant que se poursuivaient ces négociations, la mère de Blonay avait terminé ses deux triennats. Durant ces six années, armée de courage et de confiance, elle n'avait reculé devant aucun effort pour procurer le bien de l'Institut et la gloire de son Fondateur. En dépit des 105.841 livres réclamées par la construction de la nouvelle église et la clôture du Pré-Lombard (1), elle n'avait pas craint de reprendre la coûteuse poursuite de la canonisation, disant « qu'elle ne se défierait jamais de Notre-Seigneur ni de sa parole » (2).

Ces entreprises, humainement téméraires, lui avaient attiré beaucoup de censures. Elle avait connu d'une manière crucifiante la persécution des bons, la plus douloureuse. A plusieurs reprises, on lui avait mis en main des lettres où sa vertu était « mise au rabais », ses intentions méconnues, lettres signées de gens qu'elle estimait ou qu'elle croyait de ses amis. Elle reçut un jour une épître de huit pages, long tissu d'injures où on allait jusqu'à la traiter « d'endiablée ». Pour toute réponse, elle baisa la lettre et l'attacha aux pieds de son crucifix, tandis que les yeux de son assistante s'embuaient de larmes.

La poursuite de la canonisation elle-même suscitait en plusieurs villes de France des critiques et des jalousies. Les uns ne

(1) Mercier, *Documents inédits*, p. 8.

(2) *Vie de la mère de Blonay*, 286.

voulaient y voir qu'une ambition téméraire, les autres un moyen détourné de se procurer de l'argent; ceux qui acceptaient l'entreprise en critiquaient l'exécution, selon eux imprudente et maladroite: le moment était mal choisi, les procureurs trop modestes personnages, la Visitation d'Annecy et son évêque « trop petits compagnons et trop pauvres pour fournir à l'épouvantable dépense » d'un procès et des cérémonies d'une canonisation (1). Mais, ferme dans sa confiance, la mère de Blonay poursuivait en paix l'œuvre de Dieu.

Le 1^{er} juin de l'année 1647 elle fut déposée selon la règle. La nomination d'une nouvelle supérieure était chose délicate. Si l'importance des affaires en cours désignait pour cette charge celle qui depuis trois ans les dirigeait en collaboration étroite avec la mère de Blonay, la direction du premier monastère de l'Ordre semblait exiger une supérieure d'âge mûr, déjà versée dans l'art difficile de conduire une communauté religieuse. Cette « Sainte-Source », règle et modèle des autres maisons de l'Institut, allait-elle passer aux mains d'une jeune sœur de trente-six ans?

La question s'agitait autour du monastère. On intriguait auprès de l'évêque de Genève afin qu'il rappelât au couvent d'Annecy quelques-unes des anciennes professes de cette maison (2). Mgr de Sales, du reste, était loin de se montrer indifférent à la future élection. Dans sa circulaire du 25 octobre 1646, il l'avait recommandée à tout l'Ordre comme un événement de première importance que l'on devait laisser « couvrir... sous les ailes du Saint-Esprit » avant de « traiter de faire supérieure telle ou telle ».

Il s'agit en cela de votre bien plus que vous ne pensez, écrivait-il, car, encore qu'il semble que nous soyons en un coin du monde, si est-ce que Dieu y a mis la cause de vos grands effets...

Aussi la confection du catalogue (3) lui apparaît-elle comme une chose difficile et délicate, la mère de Chantal n'étant plus

(1) Circulaire de Mgr Ch.-Aug. de Sales, 28 juillet 1648, déjà citée.

(2) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 134 et 135.

(3) A la Visitation, on appelle catalogue la liste des noms proposés aux suffrages des sœurs; celles-ci restent libres, bien entendu, de voter pour d'autres. Parfois, lorsqu'une communauté manque de sujets propres à la charge de supérieure, elle peut faire appel à d'autres monastères, et, notamment, rappeler les sujets qu'elle a pu prêter elle-même.

là, comme autrefois, pour faire choix des sœurs aptes à la charge de supérieure :

Ayant à faire un papier de cinq ou six sœurs, tant d'ici que de dehors, pour laisser une entière liberté selon mon devoir, certes, j'appréhende et me défie de moi-même d'autant qu'il y va de mes intérêts aussi bien que des vôtres, parce qu'étant obligé de conférer à toutes heures avec cette Mère, il importe qu'elle ait un esprit capable de supporter le mien. Je dis plus, il est quasi de nécessité que nous soyons de parfaite intelligence (1).

Il est clair que, sans la désigner, Charles-Auguste de Sales pense à Françoise de Chaugy.

Quant à la question de l'ancienneté, l'évêque et la mère de Blonay se ralliaient au sentiment de la mère de Chantal qui écrivait, l'année même de sa mort, à une supérieure :

Je vous supplie, ma fille, ne vous rendez point complaisante à cette petite fantaisie des filles qui veulent discerner les anciennes d'avec les jeunes. Faites-leur bien entendre ce que dit notre Bienheureux Père, que « l'amour égale les amants »... Et puis, comme vous dites, ce n'est plus être jeune d'avoir sept ou huit ans de profession, et quand les plus jeunes passent les anciennes en vertus et bons talents, il les faut employer sans crainte ; car enfin, après qu'on a tenu les filles basses quelque temps et qu'on voit que Dieu les dispose à servir la Religion, on les doit mettre en œuvre, car Dieu ne donne pas ces talents et dispositions en vain ; c'est une marque qu'Il veut être servi d'une âme quand Il lui donne de quoi le faire (2).

L'élection eut lieu le 6 juin en présence de Mgr Charles-Auguste de Sales. A l'unanimité des voix, Françoise de Chaugy fut élue supérieure du premier monastère d'Annecy.

La mère de Blonay en éprouva tant de bonheur qu'elle ne put s'empêcher de le laisser paraître en plein chapitre, et cela par un élan de cœur « si pur et si franc » (3), dit Mgr de Sales, que cette élection fut une double joie pour la communauté (4).

(1) Circulaire du 25 octobre 1646, p. 21 et 22.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, V, 395.

(3) *Vie de la mère de Blonay*, 293.

(4) On lit dans la *Vie de la mère de Chaugy*, p. 133 et ss., que la mère Marie-Madeleine Tavernot, supérieure du monastère de Bourg-en-Bresse, morte en odeur de sainteté, écrivit à la mère de Blonay que Dieu avait choisi la mère de Chaugy pour lui succéder. Un homme réputé dans le pays pour sa sainteté serait venu prédire aussi à Françoise de Chaugy qu'elle allait être nommée supérieure, et enfin elle-même aurait eu révéla-

Pourtant la charge eût été bien lourde aux épaules de la jeune supérieure sans la présence de cette chère déposée qu'elle refusa impitoyablement à dix-huit monastères (1).

« La première fois, raconte Charles-Auguste de Sales, que Marie-Aimée de Blonay parut en son rang toute la dernière devant sa supérieure pour lui rendre compte des choses spirituelles selon la constitution qui l'ordonne ainsi tous les mois, elle lui dit à genoux, les mains jointes et les larmes aux yeux... « Ma très chère mère, hélas ! combien de fois ai-je demandé à Dieu cette grâce de me voir assujettie et soumise à votre conduite, sachant qu'il a mis pour moi dans votre cœur une charité plus que maternelle... Vous savez qu'il y a trente ans que, sans aucune aptitude de ma part, l'obéissance m'a appliquée à diriger les autres sans me donner aucun relâche pour voir si je faisais bien ou mal ; maintenant que Dieu m'a favorisée d'un peu de repos, je désire en faire usage à sa gloire ». (2)

Pour toute réponse, Françoise de Chaugy fondit en larmes, confondue par tant d'humilité en même temps que par le sentiment de sa propre insuffisance. Elle ne pouvait se résoudre à ces rôles intervertis. Comme jadis Marie-Aimée de Blonay devant la mère de Chantal, elle eût mieux aimé aller se coucher sans souper que de recevoir, avant le repas, la coupe de sa chère mère déposée. C'était une souffrance pour elle de la voir s'abaisser à lui demander les moindres permissions (3). En vain lui voulait-elle accorder les licences générales qu'elle estimait dues « à son mérite, à son âge et à ses infirmités » ; la mère de Blonay lui répondait : « Ma mère, que cela ne soit pas, s'il vous plaît ; j'ai tant donné de congés aux autres qu'enfin il est temps et bien raisonnable que je les demande moi-même. » (4)

Elle avait désiré n'avoir plus aucune charge ; mais Mgr de Genève lui commanda d'aider encore la mère de Chaugy pour

tion de ce fait, un soir, devant la statue de saint Claude érigée dans le monastère. De plus, la sœur Anne-Marie Rosset a certifié qu'au moment de l'élection elle écrivit par trois fois le nom de la sœur Anne-Catherine de Beaumont sur son bulletin de vote, et, par trois fois, elle y trouva écrit le nom de Françoise de Chaugy. Les deux premières fois, elle crut à une erreur de sa part. La troisième fois, elle crut y reconnaître une volonté d'en-haut.

(1) *Vie de la mère de Blonay*, 296.

(2) *Ib.*, 299.

(3) *Lettre des sœurs d'Annecy*, 8 juillet 1641. Arch. de la Visitation d'Annecy.

(4) *Vie de la mère de Blonay*, 297.

le « bâtiment » et la canonisation. Par contre, celle-ci avait ordre de ne rien laisser perdre des confidences de la mère de Blonay dont elle avait, par obéissance, accepté la direction. Et donc, tantôt par écrit, tantôt verbalement, l'humble déposée « racontait tout, à la bonne foi..., avec une simplicité véritablement colombine » (1).

Union ravissante que celle de ces deux femmes dont les cœurs, « unis et collés d'une amitié toute sainte », ne faisaient qu'un.

Si vous voulez avoir une représentation vive de l'union de notre très aimée mère avec notre unique déposée, écrivent les sœurs d'Annecy, il n'est besoin que de vous imaginer les deux dont l'Écriture dit que leurs âmes furent rendues une même chose, puis, jugeant du bonheur du royaume que ces deux conduisaient, croyez hardiment que le nôtre n'est pas moindre (2).

Sous la conduite de cette « Unité maternelle », (selon l'expression de Mgr Charles-Auguste de Sales), la Communauté vit dans la joie d'une sainte dilection, estimant qu'il n'y a point de lieu au monde si délicieux que ce petit coin de Nussy.

Pour nos récréations, écrivent encore les sœurs, ayant des sujets de joie si saints et si abondants, elles ne peuvent pas être tristes, bien qu'aussi elles ne sont pas toujours sans alarmes quand notre chère mère nous vient lire les instantes demandes que l'on fait à Rome pour nous y faire aller établir et les dispositions qu'il y a pour cela... Il faut vous confesser, nos chères sœurs, que l'envie de voir du pays ne nous a encore point donné de désir de quitter le petit coin des montagnes de Savoie. Néanmoins... nous sommes résolues, avec la grâce de Dieu, de ne tenir ni au lieu ni à la peine et dépense pour faire la très sainte volonté dont nous ne savons encore les desseins absolus (3).

Cette douce quiétude durait depuis deux ans, lorsque, tout à coup, la mère de Blonay tomba gravement malade au début du mois de juin 1649 et donna de suite les plus vives inquiétudes. Tout angoissée, Françoise-Madeleine de Chaugy ne quittait le chevet de sa chère mère que pour se rendre au chœur où, en larmes, elle suppliait le ciel de lui conserver ce précieux soutien ; mais il fallut promptement abandonner tout espoir : une obstruction intestinale se déclara et, bientôt, la malade fut à l'extrémité.

(1) *Ib.*

(2) *Lettre du 8 février 1648. Arch. de la Visitation d'Annecy.*

(3) *Ib.*

Alors, Françoise de Chaugy, « jugeant que le feu s'éteignait petit à petit, se fit violence pour lui dire : « Ma très chère mère, voici que la divine Providence a fait sonner l'heure en laquelle je vous dois faire un service de fille. Notre divin Epoux vous veut et vous appelle, il se faut préparer pour aller à Lui. Voulez-vous pas qu'on vous l'apporte par le sacré Viatique? — Hélas! dit-elle, j'en ai déjà demandé la grâce; puis, s'élançant pour embrasser la supérieure, elle lui dit : « Ma chère mère, vous êtes ma mère et ma fille, faites donc qu'on dépêche et envoyez supplier Monseigneur... » Elle reçut donc le Viatique et passa encore la soirée et la nuit dans de violentes souffrances. Entendant la mère de Chaugy s'écrier : « Je perds ma vraie mère! — Non, pas cela, dit-elle, ma très chère mère, je suis votre fille et vous ne perdez en moi qu'une fidèle amie... Ma mère, pourquoi pleurez-vous tant? Assurez-vous que je ne vous laisse que de présence corporelle... » S'adressant aux sœurs : « Je vous prie d'avoir bien soin d'elle et de la bien aimer. Je sais quel est son amour pour la communauté; je connais son cœur et elle mérite que l'on défère beaucoup à sa dilection ».

Puis les sœurs s'étant retirées : « Ma bonne mère, dit-elle à Françoise-Madeleine, consolez-vous enfin, c'est la volonté de Dieu que je m'en aille. Si dans la joie que j'ai d'aller à mon Dieu quelque chose me pouvait affliger, ce serait de vous quitter et de vous laisser seule chargée d'une si grande famille, de tant de dettes et de tant d'affaires, mais confiez-vous en Dieu et il vous assistera. Toutes nos sœurs vous aiment beaucoup; aimez-les bien aussi... Je n'ai aucune chose à vous donner des biens de ce monde... mais, sous le bon plaisir de Monseigneur, je me suis avisée de vous faire présent de l'ordre que notre bienheureux Père m'avait donné de communier le mardi et le samedi de plus que la Communauté. Prenez donc ce gage de mon amitié, ma très chère mère; appliquez quelquefois le mérite de ces saintes communions pour le repos de mon âme... »

Elle passa encore la journée du 15 juin dans de terribles souffrances, fit ses dernières recommandations et, à cinq heures et demie du soir, elle expira. « L'évêque, d'un côté, et la mère de Chaugy, de l'autre, lui fermèrent les yeux » (1).

Une véritable angoisse étreignit le cœur de Françoise de

(1) Tous les détails ci-dessus sont empruntés à la *Vie de la mère de Blonay*.

Chaugy lorsqu'elle se vit seule (1) en présence des responsabilités et des charges que lui léguait la mère de Blonay : la Sainte-Source à diriger, une église à terminer, des dettes à éteindre, un procès de canonisation à soutenir, tel était l'héritage.

Cependant, plus encore que ces charges elles-mêmes, les circonstances rendaient la tâche de la mère de Chaugy particulièrement délicate.

Pour en mesurer l'importance et les difficultés, il est nécessaire de savoir comment les fondateurs de la Visitation avaient conçu le rôle du premier monastère d'Annecy.

Contrairement à son projet d'une congrégation à vœux simples et sans clôture, saint François de Sales, cédant à la volonté de Mgr Denis de Marquemont, avait érigé la Visitation en ordre religieux avec clôture et vœux solennels (2) ; mais il s'était obstinément refusé à ranger ses monastères sous l'autorité « d'aucun général ni générale » (3). Ils seraient indépendants les uns des autres ; soumis aux Ordinaires de leur diocèse ; ne relèveraient de la juridiction d'aucun ordre religieux d'hommes ni de celle de l'évêque d'Annecy qui n'aurait ce pouvoir que sur les monastères de son ressort ; quant à la supérieure de la Sainte-Source, son autorité ne dépasserait pas les limites de son propre couvent.

Dans sa dernière entrevue avec la mère de Chantal, à Lyon, saint François de Sales, comme s'il prévoyait sa fin imminente, exprima nettement encore sa volonté sur ce point :

Sur tout, notre bienheureux Père arrêta qu'il ne fallait plus écouter de propositions pour nous ranger sous un chef de Général ni de Générale ; que plus il priait et plus Dieu lui faisait connaître que c'était sa volonté que l'Institut demeurât simplement et uniquement à la conduite du Saint-Siège et de Messeigneurs les évêques aux diocèses desquels nous serions établies, « car, voyez-vous, dit ce bienheureux, nos filles, ce sont les filles du clergé ». (4)

Scrupuleusement fidèle à ses intentions, la mère de Chantal avait toujours énergiquement repoussé les propositions très fré-

(1) Lettre circ. de janvier 1661, année 1649.

(2) Mémoire concernant la Congrégation de la Visitation adressé à saint François de Sales par Mgr Denis de Marquemont, suivi de la Réponse de saint François de Sales à ce mémoire. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XXV, p. 322.

(3) *Ib.* Du supérieur de la Visitation et moyens d'union, p. 443.

(4) *Mémoires de la mère de Chaugy*, 211.

quentes qui lui étaient faites de soumettre les monastères de l'Ordre à un supérieur ou à un visiteur général (1).

Mais la juridiction des évêques et l'autonomie des monastères étant sauvegardés, saint François de Sales avait bien entendu maintenir entre ces derniers le lien d'une fraternelle dilection et celui d'une parfaite conformité d'esprit et d'observance. L'autonomie des maisons n'interdit pas l'union ni même une certaine unité, et donc un centre pour maintenir cette unité. Le nom de Sainte-Source, communément donné par les visitandines au premier monastère d'Annecy, n'était-il pas significatif à cet égard ? En fait, c'était à chaque instant que, dans cette période active de diffusion, la mère de Chantal était appelée à intervenir, à donner son avis, et même à visiter les maisons de l'Ordre. D'emblée, l'union se faisait autour d'elle ; sa qualité de fondatrice facilitait son rôle. Mais le nombre sans cesse croissant des monastères, les difficultés de tout genre à propos desquelles ils réclamaient ses lumières ne la laissaient pas sans inquiétude pour l'avenir. Qui donc, après sa mort, ferait entre eux l'unité ?

De vrai, ma très chère fille, écrivait-elle à la mère de la Roche, le 20 juillet 1629, je vois arriver tant de choses où, selon l'apparence humaine, personne ne peut remédier utilement que moi, à cause de la connaissance que j'ai des maisons et des personnes qui leur sont propres, que cela me donne bien à penser surtout maintenant que je me vois vieillie et environnée de la mort. C'est pourquoi j'ai fort considéré devant Dieu qu'est-ce qui pourrait se faire pour conserver ce pauvre petit Institut en l'union et intégrité de son esprit. Je ne trouve rien, sinon que l'on continue ce que la divine Providence y a établi, que tous les monastères se tiennent toujours conformément unis à celui-ci et qu'il y ait toujours une mère commune à laquelle toutes les maisons prennent une entière confiance comme

(1) En cela, elle résista même à l'opinion de saint Vincent de Paul qui, de concert avec Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, et le commandeur de Sillery, penchait pour l'établissement d'un visiteur afin de maintenir l'unité d'observance dans les monastères. La mère Hélène-Angélique Lhuillier, supérieure du premier couvent de la Visitation de Paris, et la mère Anne-Marguerite Guérin, supérieure du second, étaient de leur avis. S. Vincent inclina son jugement devant celui de la mère de Chantal. Cf *Corr. de S. Vincent de Paul*, publiée par Pierre Coste, t. II, Lettres des 14 mai, 30 juillet, 26 août 1640. Cf aussi *Lettres de sainte Chantal*, V, 296. La mère de Blonay avait dû s'opposer aux mêmes instances. Cf sa Vie, 246, et ss. — On trouve aux Arch. dép. du Rhône, Fonds de la Visitation de Bellecour, liasse 2, une lettre de Mgr Juste Guérin, évêque de Genève, à la mère de Blonay, datée du 20 janvier 1642, où, tout en maintenant la juridiction des ordinaires, il revient encore sur cette question du visiteur.

en moi et y aient recours en leurs besoins... Je vous en prie, ma fille, pesez ceci devant Dieu et m'en écrivez au long votre sentiment (1).

Cette pensée la poursuit et, le 20 août, elle la précise dans une lettre à la mère de Blonay :

Qu'il y ait toujours une mère commune qui, après moi, fasse ce que Dieu a voulu que j'aie fait; je ne dis pas une supérieure générale sous l'autorité de laquelle l'on met les maisons, cela me serait en abomination d'y penser... mais je dis que, simplement, il faut continuer ce qui s'est fait jusqu'à maintenant (2).

Et à la mère de Beaumont :

... Je trouverais bon que les autres la nommassent *notre mère de Nussy* puisque les monastères reconnaissent pour leur mère celui-ci... (3).

Enfin, le 10 décembre 1629, ayant mûri ces pensées, elle adresse à toutes les supérieures une lettre admirable, sorte de testament spirituel où, longuement, elle expose les « moyens d'union qui se sont pratiqués jusqu'à ce jour entre les monastères », moyens que l'on devra conserver dans l'avenir si l'on veut sauvegarder le « trésor précieux » légué par le fondateur :

...Trois choses se sont, par la grâce de Dieu, constamment pratiquées : la première, la parfaite observance, dans tous les monastères de la Visitation, des choses de l'Institut comme elles ont été données et établies par notre saint Fondateur en ce monastère d'Annecy, progéniteur de tous les autres. — La deuxième, l'union et la conformité en tout et partout avec lui, recevant de sa part non seulement les institutions, coutumes et manières de faire, mais aussi l'intelligence pour la pratique d'icelles et l'éclaircissement des difficultés qui arrivaient aux monastères... — La troisième chose qui s'est pratiquée, c'est une grande communication, union et bonne intelligence entre les monastères, accompagnées d'une promptitude à s'entr'aider les uns les autres dans leurs besoins... Tenons-nous bien unies, liées et serrées ensemble... S'il nous arrive quelques difficultés, prenons l'avis de nos sœurs voisines et plus expérimentées aux choses de l'Institut; et si la chose ne presse pas, recourons au monastère d'Annecy (4).

(1) *Lettres de sainte Chantal*, III, 310 et 311.

(2) *Ib.*, 314.

(3) *Ib.*, 320.

(4) *Ib.*, 377.

Ainsi donc, chacune des maisons de l'Ordre est autonome et ne relève que de l'évêque du diocèse où elle est établie. Aucune supérieure, pas même celle d'Annecy, n'a qualité pour gouverner en dehors de son propre monastère. Mais, si elle n'ordonne pas, elle conseille, elle éclaire. C'est vers la Sainte-Source que se tourneront les supérieures dans leurs difficultés et leurs doutes pour être sûres de rester dans la règle et l'esprit de l'Institut. C'est de la Sainte-Source qu'elles solliciteront parfois le bienfait d'une visite lorsque les besoins de leur monastère l'exigeront. C'est la Sainte-Source enfin qui, en dehors de tout ce qui relève de la juridiction des évêques, prononcera, en dernier ressort, sur les initiatives susceptibles d'intéresser l'Ordre tout entier.

Le premier monastère d'Annecy a donc sur tous les autres une primauté d'honneur.

Or, la mère de Chantal prévoit pour l'avenir l'objection possible :

Il me semble, mes très chères sœurs, que je vois dans vos esprits une seule difficulté en ceci qui est de continuer votre spéciale communication après moi à celles qui seront supérieures de ce monastère, vous semblant que vous n'y pourrez pas avoir l'amour ni la confiance que Dieu et la bonté de vos cœurs vous ont fait avoir en moi. Mais hélas ! mes très chères sœurs et mes filles bien-aimées, ne craignez point cela car la main de Dieu n'est point accourcie sur nous. Soyez assurées que si, avec humilité et simplicité, vous suivez le train dans lequel Il vous a mises, Il pourvoira toujours ce monastère de si bonnes supérieures, si solides en la vertu de notre vocation... que vous en recevrez toute satisfaction et contentement et incomparablement plus grand que vous ne l'avez reçu de moi... (1)

La disparition de la sainte fondatrice avait, en effet, laissé dans l'Ordre de la Visitation un vide très douloureusement ressenti que personne ne pouvait désormais songer à combler.

Pourtant, sans avoir tout le prestige et l'ascendant de la mère de Chantal, Marie-Aimée de Blonay en avait retenu quelque chose : contemporaine des origines de l'Institut, fille très aimée des fondateurs, la « crème de la Visitation » (2), n'avait-elle pas, durant trente années, dirigé plusieurs des principaux monastères de l'Ordre ? En elle, c'était toute la tradition salésienne qui revivait à la Sainte-Source.

(1) *Ib.*, 380.

(2) *Lettres de saint François de Sales*, VI, 289.

Très différente se présentait la situation de Françoise-Madeleine de Chaugy : jeune encore, elle exerce les fonctions de supérieure pour la première fois ; sans doute, elle a eu le précieux avantage de vivre dans l'intimité de la mère de Chantal et des premières Mères ; à ses côtés vivent encore des contemporaines des origines de l'Institut ; il n'en est pas moins vrai qu'en sa personne, c'est une nouvelle génération qui arrive au gouvernement de la Sainte-Source.

La Visitation est arrivée à cette période, toujours délicate dans la vie des Ordres religieux, où, les fondateurs et leurs collaborateurs immédiats ayant disparu, l'œuvre doit subsister désormais par les seules forces de sa vitalité interne dont les lois sont les règles et constitutions qui la régissent. Expression de la volonté des fondateurs et marque distinctive de l'Ordre, ces lois doivent être gardées avec un soin jaloux : qu'elles périssent, l'œuvre s'écroule ; qu'elles changent, elle est autre. Et pourtant, la règle n'est pas lettre morte ; principe de vie, elle doit pouvoir s'adapter à la vie qui est essentiellement évolution. Problème difficile quand les questions de fait posent des questions de principe. Dans quelle mesure convient-il alors de s'adapter pour rester fidèle à la lettre et à l'esprit de la règle ?

Moments critiques, même dans la vie des Ordres religieux groupés sous un seul chef, et pendant lesquels on voit parfois, du tronc principal, se détacher des rameaux qui aspirent à vivre de leur vie propre. Combien plus critiques dans un ordre comme la Visitation où chaque maison est autonome et ne relève que de l'Ordinaire du diocèse.

Que l'uniformité y soit restée absolue au point qu'il n'y a pas deux choses au monde plus semblables que deux monastères de la Visitation, c'est une merveille due au génie de son fondateur. Il savait bien qu'il n'y a lien si fort et si résistant que la volonté ne puisse briser, et qu'il n'est plus sûr moyen de rester unis et semblables que de le vouloir. C'est pourquoi il n'avait pas cru nécessaire d'établir d'autre lien entre les monastères que celui d'une parfaite dilection et fidélité absolue à la règle, jointes à une très particulière « conformité et correspondance » (1) avec celui d'Annecy.

(1) *Lettres de sainte Chantal*, II, 579. Voir aussi sur cette question : *Œuvres de saint François de Sales*, t. XXV, p. 443 : Du supérieur de la Visitation et moyens d'union.

L'avenir devait lui donner raison.

Est-ce à dire que nulle divergence de vues ne pouvait momentanément survenir entre les monastères? Idéal d'autant moins accessible que, soumis respectivement à l'évêque de leur diocèse, ils se trouvaient parfois contraints d'en accepter les décisions.

Or, la Visitation qui comprenait 86 monastères à la mort de la mère de Chantal en comptait 112 en l'année 1649. Cette extension rapide (1) avait eu et avait encore pour effet de poser une multitude de problèmes dont les monastères ne pouvaient trouver la clef dans une longue tradition ni même dans le *Coutumier* qui, malgré sa précision, ne pouvait tout prévoir et tout expliquer. La correspondance de la mère de Chantal est très instructive à cet égard : ici, c'est un supérieur trop zélé (2) ; là, c'est un archevêque qui a forcé les sœurs à élire un sujet de son choix (3) ; ailleurs, c'est la question épineuse des rapports entre les supérieures et les déposées (4) ; presque partout, c'est le problème de la clôture qui se pose à propos des sorties des supérieures, de l'entrée des fondatrices, des bienfaitrices, des évêques même (5) ; aujourd'hui, c'est un monastère qui veut déposer une supérieure sans motif valable (6) ; demain, c'en est un autre qui hésite à se charger de la direction des *repenties* (7) ; ici, un couvent aux bâtiments trop coquets (8) ; là, un essai d'office en musique (9) ; ailleurs, une cabale de séculiers contre une supérieure (10) ; celle-ci demande quand et dans quelle mesure se doit prendre la discipline (11) ; cette autre si l'on peut

(1) Cette rapide diffusion n'avait pas toujours été du goût de la sainte. Si elle était d'avis que l'on répondit à l'appel de la Providence là où celle-ci semblait marquer la place des Filles de la Visitation, elle n'aimait pas qu'on se portât de soi-même vers les fondations sans s'assurer de très bons sujets en même temps que d'un lieu propre à faire vivre un monastère au spirituel comme au temporel. Cf. *Lettres de sainte Chantal*, V, 230 ; IV, 425, 433.

(2) *Ib.*, V, 384.

(3) *Ib.*, IV, 645.

(4) *Ib.*, V, 70, 498, 563.

(5) *Ib.*, IV, 250, 363 ; V, 82, 546, 589 ; III, 638.

(6) *Ib.*, IV, 473.

(7) *Ib.*, V, 449.

(8) *Ib.*, 547.

(9) *Ib.*, IV, 9, 16, 20, 694.

(10) *Ib.*, V, 376.

(11) *Ib.*, 385.

accepter un religieux comme supérieur spirituel (1) ; celle-là veut savoir si elle peut recevoir des jeunes filles comme pensionnaires (2)...

Nous n'en finirions pas s'il fallait énumérer les problèmes qui surgissaient quotidiennement et pour la solution desquels les monastères se tournaient d'instinct vers Annecy. Celui qui voudra s'en rendre compte n'aura qu'à feuilleter la volumineuse correspondance de la mère de Chantal, merveille d'intelligence, de psychologie et de décision.

Or, malgré le doigté qu'y apportait la sainte, malgré son prestige de fondatrice et en dépit des motifs impérieux qui justifiaient ses interventions, elle ne peut toujours échapper à l'accusation de faire acte de « générale » (3). Le même reproche ne manqua pas d'atteindre la mère de Blonay (4). A plus forte raison pouvait-il menacer Françoise de Chaugy. Qu'une directive ou un avis de la supérieure de la Sainte-Source trouve un évêque ou un supérieur récalcitrants, l'accusation est là toute prête.

Un exemple montrera la difficulté du rôle. Dans sa longue circulaire du 25 octobre 1646 (5), Charles-Auguste de Sales avouait aux monastères que, depuis longtemps déjà, vu l'amitié qu'ils lui témoignaient, il leur eût donné quelques avis « sur certains points de l'Institut » si la crainte de paraître « téméraire et arrogant » ne lui eût fait déchirer ses projets de lettres, car, dit-il :

... on n'aurait pas trouvé bon que, n'ayant juridiction ordinaire que sur quatre de vos monastères, j'entrepris de vous en aviser les autres qui sont régis par des personnages de la capacité desquels je ne dois jamais prétendre d'approcher que de bien loin. Je n'ignore pas

(1) *Ib.*, IV, 117.

(2) *Ib.*, II, 40, 506.

(3) *Ib.*, V, 14, 15, 578. — *Mém. de la mère de Chaugy*, 464.

(4) Ch.-Aug. de Sales, *Vie de la mère de Blonay*, p. 251 : « Quelques personnes dont peut-être les bonnes intentions étaient cachées... excitaient une violente bourrasque de calomnies contre elle publiant que la mère de Blonay était une ambitieuse qui s'attachait à son propre sens, usurpant au-delà de l'autorité de sa charge et voulant donner des lois à l'Institut comme si elle en était la Générale ». C'étaient, d'après le contexte, des personnes qui eussent voulu qu'on établît un visiteur général pour tout l'Ordre et qu'on adoptât le chant grégorien. La mère de Blonay persuada les supérieures de repousser ces propositions, ce qu'elles firent unanimement.

(5) Voir ci-dessus, p. 134.

la délicatesse des esprits de notre siècle, l'expérience m'ayant fait connaître qu'il y en a qui se piquent d'honneur et d'autorité pour ne permettre pas que d'autres fassent, en les déchargeant, ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas faire par eux-mêmes, et j'ajoute à cela, qu'en certains endroits du monde, on estime... que les marchandises spirituelles qui sortent du pied de nos Alpes ne sont pas moins rudes que les draps dont se couvrent nos villageois (1).

De toute évidence, cette pointe, qui ne manque pas de finesse, vise la susceptibilité de quelques-uns de ses collègues dans l'épiscopat. Anne-Thérèse de Préchonnnet (2) ne pouvait s'y tromper, elle à qui la bonne mère de Blonay avouait peu de temps auparavant :

Je conjurai [Mgr Charles-Auguste de Sales] de prendre la peine de répondre à vos articles, mais il me dit qu'il ne le ferait pas, d'autant qu'il avait écrit simplement à quelques-uns de nos monastères et qu'il avait appris de bonne part que les évêques l'avaient trouvé fort mauvais, et avaient dit de quoi il se mêlait, et qu'il n'était pas supérieur hors de son diocèse (3).

Voilà qui est clair.

Si telle était la réserve qui s'imposait à Charles-Auguste de Sales, évêque d'Annecy, supérieur de la Sainte-Source, propre neveu du fondateur de la Visitation, et si quelques avis de sa part adressés aux monastères de l'Institut étaient susceptibles de porter ombrage aux évêques ou supérieurs d'un avis contraire, on présumera sans trop de peine que les directives de la mère de Chaugy pourront bien se heurter, le cas échéant, aux mêmes oppositions.

Or, précisément, il se trouve qu'en plus des difficultés quotidiennes, le procès de canonisation, récemment repris, va mettre la supérieure d'Annecy dans la nécessité de s'adresser fréquemment à l'Ordre tout entier pour donner des directions utiles, solliciter des démarches collectives, obtenir des contributions en argent et faire prendre patience, aussi, dans une affaire dont chacun se figure l'issue toute proche.

En qualité de secrétaire ou assistante des mères de Chantal,

(1) *Ib.*

(2) Supérieure du monastère de Montferrand.

(3) Archives du Puy-de-Dôme, série H, *Visitation de Montferrand*, liasse 1c, cote 18.

de Châtel et de Blonay, Françoise de Chaugy avait vu de trop près leur correspondance pour se faire illusion sur les difficultés de sa tâche; ce n'est donc pas d'un cœur léger qu'elle accepte leur redoutable héritage; mais c'est d'un cœur fort et généreux, animé d'un seul désir : procurer le bien de l'Ordre et, s'il plaît à Dieu, la gloire de ses fondateurs.

Elle va s'y employer sans défaillance.

CHAPITRE III

Les soutiens de l'œuvre.

La famille de Sales et la Visitation. — Rapports de Louis de Sales et de Françoise-Madeleine de Chaugy. — Projet de fondation d'un monastère de la Visitation à Thorens. — Rapports de Charles-Auguste de Sales et de la mère de Chaugy. — Collaboration intellectuelle. — Leur correspondance.

Dans l'exercice de sa charge et la poursuite de ses entreprises, Françoise-Madeleine de Chaugy eut le rare bonheur de rencontrer à la fois, dans Mgr Charles-Auguste de Sales, l'appui d'un supérieur et l'affection d'un ami.

Leurs relations ont eu trop d'influence sur les événements que nous allons rapporter pour que nous ne nous y arrêtions pas quelques instants. Etude qui, d'ailleurs, n'est pas sans charme ; avec autant de bonheur que la bouquetière Glycera, nous y trouverons à glaner, chemin faisant, mainte fleur imprégnée d'un pur parfum salésien.

« O qu'il fait bon aymer en terre comme l'on ayme au ciel et apprendre à s'entretenir en ce monde comme nous ferons éternellement en l'autre ! » s'écrie l'auteur de Philothée. C'est de cette suave et précieuse amitié que Charles-Auguste de Sales et Françoise de Chaugy entretenrent ici-bas le doux commerce.

Il vient tout naturellement à la pensée, vu la similitude des situations, d'établir un parallèle entre le lien de ces deux âmes et l'amitié à jamais célèbre qui unit saint François de Sales à sainte Jeanne de Chantal. Mais, outre que cette amitié est incomparable, l'affection de Charles-Auguste de Sales et de Françoise de Chaugy n'était pas fondée sur les mêmes rapports. Rien, dans leur histoire et leur correspondance, ne laisse à penser que l'un ait jamais été le directeur de l'autre.

Des liens de parenté, des affinités intellectuelles, une mutuelle sympathie, furent, nous l'avons vu, dès l'arrivée de M^{lle} de Chaugy à Annecy, le point de départ de leurs relations. Inter-

rompues ou ralenties pendant quelques années par l'absence de Charles-Auguste de Sales, celles-ci étaient redevenues fréquentes depuis sa nomination à l'évêché de Genève. La mort de Marie-Aimée de Blonay, en faisant la mère de Chaugy héritière de ses responsabilités, allait rendre ces relations plus suivies encore, du fait de la collaboration quasi journalière que réclamait le procès de canonisation de François de Sales.

Les rapports de Mgr Charles-Auguste et de Françoise de Chaugy n'apparaissent dans leur vrai jour que si l'on considère les liens qui unissaient à la Visitation toute la famille du bienheureux.

A cette époque, celle-ci a pour chef le seul frère survivant du saint (1), Louis, comte de Sales (2), vieillard de soixante-treize ans. Ses fils soutiennent noblement l'honneur de sa maison : c'est Mgr Charles-Auguste, évêque de Genève-Annecy ; c'est François, le futur héritier des biens de famille, plus tard marquis de Sales (3) ; puis Joseph, chanoine de la cathédrale et Charles, commandeur de Malte (4). A côté d'eux, voici leurs cousins germains : Etienne-Joseph, du collège des Barnabites, et Philibert de Boisy, neveux aussi du bienheureux (5) ; puis toute la

(1) Saint François de Sales avait eu cinq frères et une sœur : Gallois, mort en 1614 ; Louis, comte de Sales, qui mourut en 1654 ; Jean-François, mort en 1635, qui lui succéda sur le siège de Genève ; Bernard, qui épousa Marie-Aimée de Chantal, mort en 1617 ; Janus, chevalier de Malte, mort en 1640 et Gasparde, épouse de Melchior de Cornillon, morte en 1629.

(2) Louis de Sales, né le 3 juillet 1577, souvent désigné dans les lettres de saint François de Sales sous le nom de M. de la Thuille, avait épousé en premières noces Claudine-Philiberte de Pingon de Cusy. Elle mourut le 29 mars 1609 ne laissant qu'un fils, Charles-Auguste. Louis épousa en secondes noces Madeleine de Roëre dont il eut cinq enfants. Chancelier au conseil du Genevois, capitaine du château d'Annecy, il vit récompenser ses services par Victor-Amédée I^{er} qui érigea en comté les terres de Sales, Thorens, Richemont, Vuad, Jourdil, etc., dont il était seigneur, et le fit gentilhomme ordinaire de sa chambre. Sur Louis de Sales, cf *La maison naturelle...*, p. 234 à 570, et le P. Buffier : *La Vie du Comte de Sales, frère de saint François de Sales*, Paris 1708. Cet ouvrage fut composé sur les Mémoires rédigés par la mère de Chaugy ; ces Mémoires, qu'elle adressa en 1655 à Mgr de Maupas du Tour pour qu'il les fit paraître sous son nom, ainsi qu'il avait fait des Mémoires sur la mère de Chantal, ne furent pas publiés à cette époque et restèrent entre les mains des Visitandines du premier monastère de Paris qui les confièrent en 1708 au P. Buffier. Voir *L'Avertissement* qui se trouve en tête de cet ouvrage.

(3) Il avait épousé, en 1648, Françoise de Valpergue.

(4) Outre les quatre fils que nous nommons ici, il y avait encore Amédée, bénédictin à Talloires et André de Sales, seigneur d'Usillon.

(5) Fils de Gallois, frère du saint ; ceux-ci avaient deux sœurs : Françoise qui prit le voile au premier monastère d'Annecy, sous le nom de Jeanne-Françoise, en 1616. A la suite d'une chute qu'elle avait faite quelque temps

lignée des cousins de la branche aînée par Melchior de Brens et Jacques de Vuaz (1).

Les de Sales jouissaient dans tout le pays d'un grand prestige. De père en fils, loyaux et courageux serviteurs du duc de Savoie, ils avaient place en ses conseils, à la tête de ses armées, parmi les honneurs de sa cour. Le vaillant Louis, après son héroïque défense du château d'Annecy contre les troupes du roi de France, avait vu ses terres érigées en comté par Victor-Amédée I^{er} qui le nommait bientôt gentilhomme ordinaire de sa chambre. Mais, plus encore que tous ces honneurs, la succession de trois évêques de cette famille sur le siège de Genève et l'universelle renommée de sainteté du bienheureux François donnaient au nom de Sales un grand lustre et mettaient ceux qui le portaient fort en relief.

Les relations de ces derniers avec les visitandines d'Annecy étaient des plus suivies. Une sorte de parenté spirituelle très étroite et très intime les unit en effet. Pour les membres de la famille de Sales, le premier monastère de la Visitation n'est pas seulement le reliquaire où repose la dépouille mortelle du bienheureux et celle de sa fille très aimée, M^{me} de Chantal, c'est l'expression permanente de sa pensée, l'œuvre de prédilection de son cœur. Derrière ces grilles de clôture vivent des âmes religieuses qui réalisent la formule de vie ascétique et mystique par lui dictée ; des âmes qui lui furent une révélation exquise et sublime de l'action de l'Esprit-Saint. Dans ce jardin fermé, sa pensée, sa parole, ses écrits sont gardés avec un soin jaloux. Là, vraiment, il vit.

Aux Visitandines, les parents du bienheureux apparaissent comme une « relique vivante » de leur saint fondateur. Ils sont de même sang, de même race. Mieux que quiconque ils ont pénétré sa pensée, compris son œuvre ; ce sont des amis sûrs, des protecteurs nés. Aussi, rien de ce qui les touche ne peut leur être indifférent. Ils ont partie liée. Le public ne l'ignore pas, d'ailleurs ; à ses yeux, la Visitation et la famille de Sales ne font qu'un.

après, son esprit se troubla mais « non pas tant qu'elle fût excusable dans ses fautes », écrit saint François de Sales. Elle mourut en 1671. Sa sœur, Marie-Aimée, était religieuse bernardine au couvent de la Roche.

(1) Tous deux petits-fils de Louis de Sales, seigneur de Brens, oncle de saint François de Sales, l'un par Gaspard, l'autre par Amé de Sales. Melchior avait une sœur, Françoise-Agathe, visitandine à Thonon.

Celle-ci se plaît à en donner des preuves. C'est ainsi qu'en l'année 1650 s'élabore, entre elle et la mère de Chaugy, un projet qui émeut quelque peu l'opinion.

Le vieux château de Sales (1), démantelé en 1630 par les armées de Louis XIII, n'étant plus habitable, le comte avait fait construire, sur les fondements du castel féodal des seigneurs de Compeys, à 200 mètres de distance, une nouvelle demeure (2). Mais l'ancienne gardait, bien qu'en ruine, de précieux souvenirs : la chambre où était né le bienheureux François de Sales et la petite chapelle où Dieu lui avait fait entrevoir, par avance, pendant son oraison, les trois premières visitandines.

Le temps emporterait-il les derniers vestiges d'un si cher passé ? Rien ne marquerait-il le lieu de tant de grâces ? Il apparut à Louis de Sales qu'un monastère de la Visitation, construit dans l'enceinte du vieux château, serait le moyen le plus digne de sanctifier ce lieu béni. En 1650, d'accord avec ses enfants, il en proposa le don à la mère de Chaugy.

Elle entre aussitôt dans ses intentions et fait part de cet heureux projet à tous les monastères de l'Ordre qui l'approuvent (3). Mgr Charles-Auguste de Sales, de son côté, sollicite l'autorisation du duc de Savoie et de M^{me} Royale (4). Mais le Sénat de Chambéry apporte des oppositions ; de plus, les rapports intimes de la famille de Sales et de la Visitation portent ombrage à quelques esprits jaloux et l'on fait circuler, au sujet de cette donation, un écrit anonyme et calomnieux dont Louis de Sales reçoit un coup sensible (5).

(1) Sis à Thorens.

(2) Ce nouveau château, récemment restauré, appartient à la famille de Roussy de Sales. On peut le visiter en partie et y voir de précieux souvenirs de saint François de Sales.

(3) « Notre mère a déjà reçu réponse sur ce sujet de quatre-vingt onze de nos maisons lesquelles approuvent unanimement cette bénite entreprise, et quantité de nos très honorées sœurs les supérieures ont la bonté de s'offrir pour y aller ». Lettre des sœurs d'Annecy, 6 juin 1650, *Lettres de la mère de Chaugy*, 361. Cf aussi sa lettre du 8 avril 1653, *ib.*, 7 et 8.

(4) Lettres des 9 février et 26 août 1650. Turin, Arch. d'Etat, Vescovi, Geneva.

(5) Hauteville, *La maison naturelle*, 393, 677, et Buffier, *Vie du comte Louis de Sales*. L'affaire traîna en longueur ; enfin, le 16 mars 1654, Charles-Emmanuel II délivra les patentes qui autorisaient l'érection du monastère. Cf. Mugnier, *Les Evêques de Genève-Annecy*, 104. Mais la mort de Louis de Sales, survenue le 24 novembre suivant, allait rompre tout ce projet. Il ne devait jamais se réaliser. Depuis quelques années seulement, un monastère de la Visitation s'est établi à Thorens, mais dans le bourg même, en face de l'église paroissiale.

Ce n'était pas la première fois que la basse envie s'exerçait à leurs dépens :

Au moment où l'on commençait à construire l'église du premier monastère, Charles-Auguste avait médité le dessein d'écarteler, dans un motif d'architecture, les armes de la maison de Sales, qui portaient un croissant et deux étoiles, avec celles de la Visitation, qui sont « un cœur gravé et enlacé des saints noms de Jésus et de Marie, soutenu de trois clous et entouré d'une couronne d'épines ».

Quelques personnes y trouvèrent à redire, ce qui attrista la mère de Blonay et son assistante. Elles en firent part à Monseigneur qui, piqué au vif, jeta sur le papier, pour leur consolation, ce fier impromptu :

*Devise sur l'écartelure
des Armoiries de l'Ordre de la Visitation
avec celles de la maison de Sales.*

Ces cœurs, sur leurs pointes dressés,
Quoique burinés et blessés,
Paraissent avoir tant de vie
Qu'ils peuvent, en mille façons,
Défendre des traits de l'envie
Les Astres de nos écussons (1).

Mais l'œuvre sacrée pour le succès de laquelle la famille de Sales unit ses vœux et ses efforts à ceux du premier monastère d'Annecy, c'est la canonisation du saint évêque de Genève. Les miracles opérés à son tombeau, les dépositions des témoins, les négociations en cour de Rome intéressent au plus haut point les parents du bienheureux qui viennent fréquemment s'en entretenir au parloir de la Visitation avec Françoise-Madeleine de Chaugy.

Le comte Louis de Sales est le plus assidu (2). Il porte à sœur Françoise-Madeleine une affection de père et l'appelle avec un peu de cérémonie : « Madame ma fille ». Sur quoi elle lui dit un jour devant la Communauté souvent présente à leurs entretiens : « Mon père, vous voyez... que nous avons fait écrire sur

(1) Hauteville, *Maison naturelle*, 819 et 820.

(2) Le comte Louis de Sales habitait, à cette époque, le château de la Thuille, non loin des bords du lac d'Annecy.

la muraille de ce parloir extérieur que la constitution de votre bon frère, notre saint Fondateur, défend expressément de nous appeler du nom de madame, et vous ne voulez pas vous réduire vous-même à cette humble observance ». Et le gentilhomme de répondre en souriant qu'il en avait usé de la sorte du vivant de son frère et de la mère de Chantal qui ne l'en avaient jamais corrigé : « Mais vous, Madame ma fille, comme vous êtes notre supérieure, vous voulez prendre sur vos enfants l'autorité de la maison et même sur votre vieux père... Dieu aidant, nous nous réformerons ». Et il l'appela désormais « ma chère mère, ma fille » (1).

Toujours à l'affût de ce qui pourra servir un jour à l'histoire de cette glorieuse maison de Sales, Françoise de Chaugy se sent pressée d'interroger ce vieillard vénérable, jadis si cher au cœur du saint, et dont la vie fut toute de vaillance, d'honneur et de vertu. Très adroitement, elle le questionne sur son passé, ses sentiments, ses idées, sa piété, ses méthodes d'oraison (2). Louis de Sales aime surtout à parler de son bienheureux frère qui avait été son directeur de conscience, et c'est une vraie fête, pour la communauté, de venir au parloir s'édifier à l'entendre. Après ces entretiens, Françoise de Chaugy emporte en son cœur cette moisson de souvenirs et, rentrée dans sa cellule, les note avec soin pour ses futurs Mémoires.

Jusque sur son lit d'agonie, le comte voudra rendre un suprême hommage aux Filles de la Visitation. Alors que M. Truitat, leur confesseur, lui demandait pour elles une dernière bénédiction : « Elles sont les chères filles de mon bienheureux père et frère, dit-il, moi et les miens [leur] avons d'innombrables obligations ; je prie Dieu qu'il les bénisse de la participation de la promesse faite à Abraham et à Sara, et particulièrement je le conjure de bénir Madame ma très chère fille, Françoise-Madeleine de Chaugy, que j'aime comme si elle était ma propre fille ». Et s'adressant à ses enfants : « Je vous commande et recommande d'aimer, d'honorer et de servir cette religieuse dame, non seulement comme votre propre sœur, mais par un droit de reconnaissance... » (3)

A ce conseil suprême, ils devaient tous rester fidèles. Mais,

(1) Hauteville, *La maison naturelle*, 552.

(2) *Ib.*, 329, 446, 475, 480, 522, 536, etc.

(3) *Ib.*, 409 et 410.

plus que nul autre, Charles-Auguste de Sales, en vertu de sa charge d'évêque et de supérieur du monastère, allait être l'appui sûr et le conseiller très écouté de Françoise-Madeleine de Chaugy dans ses entreprises. De la sorte s'établit entre eux, tant par la convenance naturelle des âmes que par le concours favorable des circonstances, une intimité dont les lignes suivantes permettent d'apprécier la nature et le degré :

L'un de mes plus heureux jours, et dont je fais plus d'état que de dix mille autres, écrit Charles-Auguste à la mère de Chaugy, est celui auquel votre piété eut tant de charité que de m'accepter pour votre cher frère par un attachement en Dieu, notre commune fin (1).

A cette parenté spirituelle s'ajoute, nous l'avons dit, une lointaine alliance de famille (2). Ce lien leur tient à cœur. Prêchant le carême à Dijon, Charles-Auguste l'a amplement vérifié par de minutieuses recherches généalogiques touchant les familles de Chaugy et de Toulonjon (3), et cette preuve a été pour lui l'occasion d'une grande joie :

J'estime pour un de mes jours fort heureux celui auquel je fus bien certifié... que j'ai l'honneur d'être votre cousin bien proche (4).

déclare-t-il à la mère Françoise-Madeleine.

Il l'avait, en effet, en si haute estime, qu'il écrivait le 26 août 1650 à M^{me} Royale :

J'envoie à Votre Altesse la révérende mère de Chaugy, très digne supérieure de la Sainte-Source de la Visitation, c'est-à-dire, j'envoie la plus précieuse personne qui soit à présent en tout cet Ordre... je ne veux pas dire pour sa naissance qui est illustre, ni seulement parce qu'elle appartient à la bienheureuse mère de Chantal, ni encore parce qu'elle possède la première dignité de son Ordre, mais pour ses vertus qui lui ont acquis des mérites propres et particuliers, Dieu l'ayant avantagée de talents qui ne sont pas communs (5).

L'estime de Françoise de Chaugy pour le pieux évêque n'était pas moindre, la suite de ce récit le prouvera amplement.

(1) *Ib.*, 573.

(2) Cf ci-dessus p. 36, note 1.

(3) *La maison naturelle*, 668.

(4) *Ib.*, 573.

(5) Cf ci-dessus, p. 160, note 4. Contrairement au projet exprimé dans cette lettre, la mère de Chaugy n'alla pas à Turin.

Intéressante figure, en vérité, que celle de Charles-Auguste de Sales. Les historiens lui font, en tant qu'évêque, une place assez mince, réservant leurs effets oratoires pour son illustre parent, François de Sales, et son successeur, Jean d'Arenthon d'Alex. A vrai dire, son principal tort fut peut-être de passer sur le siège de Genève entre ce grand saint et ce grand administrateur, car, sans marquer son passage par de grandes œuvres, il remplit sa charge avec zèle et piété. Mais si l'évêque n'est pas entré de façon marquante dans l'histoire, l'homme et l'écrivain méritent qu'on s'y arrête.

M^{me} de Sionnas, sa grand'mère, lui trouvait quelque ressemblance avec son oncle François de Sales « excepté, disait-elle à la baronne de Chantal, que son humeur a quelque chose de plus bouillant » (1). Son historien nous dit que, « de son naturel, il était vif et de complexion sanguine et bilieuse ». De cette vivacité, la mère de Chaugy lui faisait parfois une « petite guerre ». « Je suis prompt, il est vrai, répondait-il, et je dois cette promptitude à un sang qui prend feu facilement... cela fait que je ne suis pas assez patient mais, néanmoins, j'ai obligation à la grâce de Dieu que jamais je ne fus susceptible de la vengeance... » (2)

Sur les traces de son oncle, nous l'avons vu, dans sa jeunesse, passionné pour l'étude, brillant écolier, la gloire du collège des Barnabites d'Annecy.

Nommé prévôt de l'église cathédrale, il rêve de donner suite à l'apostolat de François de Sales dans le Chablais en allant évangéliser le pays de Vaud. Après une retraite à Notre-Dame des Voirons, il se rend à Lausanne pour y étudier les possibilités d'action. Mal lui en prend : il est trahi et les magistrats de la ville font avertir l'hôtelier de ne pas se dessaisir de ce prêtre. Prévenu à temps par un ouvrier catholique, Charles-Auguste saute à minuit par la fenêtre, passe au petit matin les portes de Lausanne avec le menu peuple et, muni d'un petit violon, saute

(1) Hauteville, *La maison naturelle*, 831. Le même historien rapporte que la mère de Chantal « disait souvent [à Charles-Auguste] de fort bonne grâce, qu'il était un peu son enfant parce qu'elle l'avait offert à Dieu, qu'elle l'avait sevré et que l'amusement que cette première inclination lui avait donné autour d'elle lui avait fait quitter plus doucement le sein de sa nourrice ». Cette nourrice, dit-il ailleurs, « par une négligence fort indiscrete, fut cause que l'archet de son berceau s'enfonça douloureusement dans une de ses hanches, ce qui le rendit tant soit peu boîteux le reste de ses jours ». *Ib.*, 576.

(2) *Ib.*, 860.

dans une barque avec deux hommes qui se mettent à ramer fortement vers l'autre rive. Le trait qui suit égaya souvent la mère de Chaugy et sa troupe :

Ils virent venir deux autres bateaux remplis de gens armés qui les cherchaient; son bon ange lui inspira de plier son manteau et sa soutane en forme de paquet très négligé; il mit son pourpoint à l'envers, prit les pendants du tourne-feuillet de son bréviaire avec lesquels il pendit à son col son violon, mit son bonnet de nuit et, en cette posture, il se coucha en travers de la barque et se mit à jouer de l'instrument; les soldats s'étant approchés tout en furie lui demandèrent à lui-même s'il n'avait point vu passer par le lac Monsieur le prêtre nommé de Sales qui leur était échappé le matin; il fit décrire le personnage sans se lever et sans presque cesser la touche de son violon, mais ces gens ne purent lui dire aucune chose, sinon que c'était un prêtre romain, neveu de ce fameux évêque qui avait fait de si grandes injures à leur religion. Ce brave joueur répondit en les jouant que ce prêtre qu'ils demandaient devait être aussi méchant homme que son parent et qu'il pourrait être passé du côté de Fribourg, chez les Papistes. Le saint Orphée recommença son jeu et les invita d'aller à des noces qui se faisaient à Morges où il allait passer son temps. Les soldats l'en remercièrent et firent voile d'autre côté... (1).

Hors de danger par cette facétie, Charles-Auguste de Sales rentre à Annecy.

On l'y tenait pour un orateur de grand talent. En 1635, il y prêche un carême avec un tel succès que l'église se trouve trop petite pour contenir la foule: il faut « dresser des échafauds et lever des échelles aux fenêtres... » (2). Même affluence pour entendre son triple panégyrique de la mère de Chantal en l'église de la Visitation. L'orateur y prend pour thème une comparaison suivie entre Jeanne-Françoise Frémyot et la lune, et fait admirer à son auditoire comment, par ses accroissements progressifs en la perfection, la bienheureuse, telle la lune après ses croissances, est maintenant au ciel en sa plénitude; en sorte que l'on doit demeurer « d'accord que la bienheureuse Jeanne-Françoise est une pleine lune de qui le soleil c'est sans doute le bienheureux François de Sales ». A Lyon, il fait les délices des Visitandines par un discours où il prend pour division « le sang de Jésus-Christ, le lait de la Vierge sa Mère et les sueurs de

(1) *Ib.*, 622 et 623.

(2) *Ib.*, 634 et 635.

saint Joseph, son Père » (1). A Dijon, il donne, en 1648, un carême très suivi. Le prince de Condé ne manque pas un de ses sermons et le prend en amitié (2). M. Loisel, curé de Saint-Jean-en-Grève, à Paris, l'invite même par deux fois à venir prêcher l'Avent et le Carême en son église pour nourrir son troupeau de la doctrine de saint François de Sales (3).

Mais, en réalité, l'action l'attirait peu. C'était un solitaire, un studieux, un mystique : « Oui, ma chère sœur, écrira-t-il à Françoise de Chaugy, je l'avoue que j'ai grandement aimé la vie retirée et que jamais je n'ai goûté plus de plaisir que dans le repos du silence ». A quinze ans, en effet, il passe ses vacances près des Chartreux de Ripaille et, de retour à la maison paternelle, se fait une petite retraite au plus haut étage du logis où l'on accède par une échelle qu'il retire à lui quand il est entré (4).

Après son brillant Carême de 1635, Charles-Auguste quitte Annecy pour se rendre à l'ermitage de Notre-Dame des Voirons. Il y restera jusqu'au milieu de l'année 1636. Plus tard, vicaire général de l'archevêque de Tarentaise, il y reviendra pour de longs et fréquents séjours (5) et, devenu coadjuteur, puis évêque de Genève, il regrettera toujours sa chère solitude.

Passant en 1649 à la Chartreuse du Reposoir, il écrit avec mélancolie à Françoise de Chaugy :

Hélas ! ma chère Mère, je ne vois jamais ni Chartreux ni Chartreuses sans souffrir en moi deux divers mouvements : le premier me conduit à une extrême humiliation d'avoir été indigne de ces sacrés déserts que j'ai si souvent désirés et l'autre me fait regretter ma pauvre solitude de la Thuille qui, quoique moins austère, m'a été encore enlevée... (6).

Autant que le lui permettaient les devoirs de sa charge, il se ménageait une solitude relative. Sur les premiers gradins du Crêt du Maure, au carrefour de Tréson, dans un site charmant

(1) *Ib.*, 628.

(2) *Ib.*, 668.

(3) *Ib.*, 766. Les circonstances firent obstacle à ce projet et Charles-Auguste de Sales ne prêcha point à Paris.

(4) *Ib.*, 590.

(5) « J'ai employé sept ans entiers dans une vie cachée, abaissée et anéantie pour me donner particulièrement à la méditation des choses divines ». *Ib.*, 711.

(6) *Ib.*, 725.

d'où l'on découvre, en un magnifique panorama, Annecy et son lac, le Parmelan, le Veyrier, la Tournette, Charles-Auguste de Sales se fit construire un petit château. Par une pieuse interprétation du nom de Trésou, il dédia cette demeure à la Sainte-Trinité, faisant graver sur la porte ces trois mots : *Tres unum sunt* (1). Dans le jardin, un dédale d'allées ombreuses lui permettait d'échapper aux importuns. Sur la porte de sa chambre, bien en vue, ce quatrain :

En peu, en paix et en loisir
 Dieu me suffit et mon étude;
 Si tu veux me faire plaisir,
 Laisse-moi dans ma solitude (2).

Ce n'était pas une solitude oisive. En cet ermitage, l'évêque de Genève se livrait à ses occupations favorites : la méditation, l'étude, la composition.

L'inventaire de ses manuscrits, dressé par Nicolas de Hauteville (3), nous donne une idée de ses goûts littéraires et de ses travaux : considérations morales et religieuses sur les devoirs d'un prélat, méditation sur les charmes de la solitude et la vanité du monde, discours, correspondance, vers latins et français, étude du blason, de la musique, recherches historiques sur la noblesse de Savoie, journal intime, occupent tour à tour ses loisirs. Travaux d'un méditatif, d'un humaniste et d'un érudit (4).

(1) D'après M. Désormeaux, (revue savoisiennne), 1918, Ch.-Aug. de Sales n'a pas créé l'appellation de son château comme on le croyait jusque là, mais lui a donné le nom même du lieu en y ajoutant une interprétation pieuse. Trésou viendrait de trivium, trevium, triège, traize qui veut dire carrefour. Or le lieu dit Trésou se trouve précisément à un triège, carrefour de trois routes. Le château tira son nom du toponyme préexistant. De Trésou, Ch.-Aug. de Sales tira *tres unum*, d'où Trésun.

(2) Hauteville, *La maison naturelle*, 812.

(3) *Ib.*, 747 et 749.

(4) Il avait entrepris de composer l'Histoire de la Savoie; ses recueils étaient préparés et ses recherches avancées, mais, nous dit Nicolas de Hauteville, il les abandonna pour s'appliquer aux travaux conformes à ses fonctions et donna la majeure partie de ses notes au P. Monod, jésuite, et à l'historien Guichenon. *Ib.*, 741 et 742.

Ses œuvres imprimées sont :

Histoire de la vie et des faits du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève... composée premièrement en latin par son neveu Charles-Auguste de Sales... et mise en français par le même auteur. Lyon, 1634.

Oraison funèbre de la mère de Chantal, 1655.

La vie de la mère Marie-Aimée de Blonay, 1655.

Le Pourpris historique de la maison de Sales de Thorenc en Genevois, Annecy, 1659.

Les honneurs funèbres rendus à la mémoire du prince Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours... avec la harangue, Annecy, 1660.

Il a du penchant pour ceux qui aiment les travaux de l'esprit et y réussissent. « L'estime qu'il avait, dit son historien, pour ceux qui composent des livres, lui rendait précieux leurs plus petits ouvrages; il les nommait par un beau mot: « *les architectes de l'édifice spirituel* » et « *les truchements du monde invisible* » (1). Les précieuses n'auraient pas renié ces métaphores.

Comme elles d'ailleurs, il a sa carte du Tendre; lisez plutôt ce que nous rapporte Nicolas de Hauteville :

Un jour... je m'enquis de ce Prélat de quelle manière il usait de sa science... Il me prit par la main et dit en riant: « venez, je veux vous découvrir mon nouveau monde »; il me tira de sa cassette une ville tracée et crayonnée sur une grande carte qu'il avait dressée avec le pinceau (car il savait parfaitement le crayon et l'architecture); il nommait cette carte *la cité du solitaire, la maison de l'esprit et le séjour du sage*; dans cette cité il n'y avait qu'un temple qui était justement assis dans le milieu; au milieu de ce même temple se voyait un autel et sur l'autel un grand ciboire avec quelques inscriptions des sentences tirées de l'Écriture: la première: *un seul Dieu tu adoreras*; la seconde: *c'est ici la maison de Dieu*; la troisième: *il y a ici plus que Salomon*; les autres étaient de même nature. Cette belle cité était ouverte et partagée en plusieurs rues et toutes avaient un nom propre qui marquait leur office. Les faubourgs de la ville étaient les livres de l'ancienne loi, placés selon leur ordre, dans les précieuses boutiques, proprement distingués.

À la première porte de la ville, il y avait un petit Jésus qui portait le globe dans une de ses mains avec cette devise: *Il ouvre et personne ne peut fermer, il ferme et personne ne peut ouvrir*; dans la grande rue qui bornait cette première porte était rangé par ordre l'Évangile de saint Mathieu.

À la deuxième porte de la cité, l'on voyait un Jésus prêchant dans le milieu du temple avec cette mystérieuse inscription: *Je suis la vie, le chemin et la vérité* et, dans la rue, l'Évangile de saint Marc ordonné selon ses chapitres.

À la troisième porte de la cité était représenté un Jésus-Christ conversant avec un grand peuple, et cette inscription qui sortait de sa bouche: *Je suis le soulagement des travaux des hommes et mon joug n'est rien que douceur*. Dans la rue où la porte se terminait, on remarquait une très belle division de l'Évangile de saint Luc.

À la quatrième porte de la cité paraissait un Jésus en Croix qui disait à sa sainte Mère et à saint Jean: *Femme, voilà le Fils que je vous donne et vous, mon Fils, voilà la Mère que je vous recom-*

(1) Hauteville, *La maison naturelle*, 742.

mande. L'Evangile de saint Jean y était rangé par ordre dans la rue où la porte aboutissait.

Les autres rues qui traversaient les grandes étaient disposées en plusieurs boutiques où l'on voyait les livres des saints Pères, les volumes des saints Conciles et quantités d'ouvrages qui appartiennent à l'Etat hiérarchique. Dans les lieux les plus écartés on voyait les ouvrages des philosophes et des auteurs profanes, et j'avoue que je fus ravi de voir cette belle ville, mais je conçus un grand désir d'en savoir le mystère...

Lui-même, qui s'en aperçut, prévint ma curiosité et me dit très obligeamment :

« ... vous vous étonnez de la promptitude de mon souvenir sur divers sujets et d'une grande fécondité qui est jointe à la promptitude ; je vous confesse que tout cela ne me donne ni peine ni travail ; mon esprit et ma tête ne font aucun effort considérable pourvu que je me puisse recueillir un moment dans le temple qui est bâti au milieu de ma ville où j'adore mon Dieu en esprit et en vérité au pied de mon autel, et que je prenne garde par quelles rues je dois passer. J'y rencontre aussitôt tous les passages dont j'ai besoin et cela se fait en moi avec plus de facilité que si j'allais feuilleter tout mon cabinet et tous mes livres... » (1).

S'agit-il de l'oraison ? Sa pensée fait le trajet inverse :

S'il arrive que, par manière de préparation à la prière et pour m'exciter par la connaissance de mon sujet, mon esprit se promène parmi les rues de cette cité solitaire, il entre enfin dans le sanctuaire du temple et c'est là que, quittant toute méthode, je me repose par l'oraison, aux pieds de mon Sauveur, dans l'adoration, dans l'admiration et dans la douce complaisance de ses infinies grandeurs et richesses (2).

Françoise de Chaugy parcourut-elle en esprit les rues de cette ingénieuse cité mystique ? Sans aucun doute, ne fût-ce que pour la visiter au moins une fois. Il est même probable qu'elle y trouva des charmes. La culture intellectuelle de Charles-Auguste lui en imposait ; elle admirait naïvement tout ce que les exercices d'école, le goût douteux de l'époque, une érudition mal digérée ajoutaient de factice aux aimables dons naturels de cet écrivain dont la plume produisait tour à tour l'oraison funèbre grandiloquente et absurde de la mère de Chantal, le lourd Pourpris historique, et l'attachante biographie de Mgr François de Sales, évêque de Genève.

(1) *Ib.*, 737 et 738.

(2) *Ib.*, 739.

A l'admiration de François de Chaugy nous ne verrions, après tout, aucun inconvénient si, plus tard, trop défiante d'elle-même et abusée par le vain éclat de cette rhétorique, elle n'avait cru nécessaire d'en alourdir quelque peu la charmante simplicité des Vies des premières Mères, lorsqu'on lui ordonnera de les offrir au public.

A diverses reprises, Charles-Auguste de Sales et François de Chaugy travaillèrent en collaboration.

C'est elle qui, sur la fin de l'année 1642, lui avait fourni des Mémoires pour la composition du panégyrique de la mère de Chantal. A son tour, il l'avait aidée à préparer, avec la mère de Blonay, l'édition des Lettres de la sainte (1), et, après la mort de Louis de Sales, il lui avait confié tous les documents nécessaires pour « dresser des Mémoires » sur la vie du défunt.

Puis, vint un petit livre pour lequel leur collaboration se fit plus étroite. Sur l'ordre de Monseigneur, François de Chaugy avait, on s'en souvient, soigneusement recueilli les confidences de la mère de Blonay avec tout ce qui pourrait servir à l'histoire de sa vie. A l'aide de ces documents, elle rédigea « d'amples et fidèles mémoires » qu'elle remit à Mgr de Genève pour leur donner forme et les offrir au public.

La *Vie de la Mère de Blonay* parut au début de l'année 1655 sous le nom de Charles-Auguste de Sales. Celui-ci, à l'encontre de Mgr de Maupas du Tour, s'était borné à relier et ajuster ensemble les mémoires à lui confiés. Si bien faite est la soudure qu'on en trouve rarement la trace ; à peine, çà et là, quelque petit bavardage d'érudition, et si l'auteur parfois se met en scène, c'est fort discrètement, il faut en convenir. La plume de la mère de Chaugy se reconnaît au contraire à chaque page. Pour qui vient de parcourir ses biographies des premières Mères de la Visitation, la chose ne fait aucun doute. Qu'on relise pour s'en convaincre davantage la Vie de saint François de Sales composée par Charles-Auguste, le meilleur ouvrage qu'il ait écrit : même simplicité, même naïveté, même sincérité admirative ; mais le style de Charles-Auguste de Sales est autre : plus ferme, plus serré, plus riche de précision historique ; celui de

(1) Nous lisons dans Hauteville, *La maison naturelle*, p. 837 : Charles-Auguste « employa presque tout le temps de l'année 1643 à voir, à recueillir et ranger les Epîtres de cette bienheureuse dame ; le 26 du mois d'août, étant déjà évêque d'Hébron et coadjuteur à future succession à celui de Genève, il donna une très belle disposition à ce recueil ».

Françoise-Madeleine a plus de grâce, de saveur et de charme. Que l'on compare, dans les deux ouvrages, le récit des derniers jours de saint François de Sales à Lyon, et l'on conclura sans peine que la Vie de Marie-Aimée de Blonay appartient à la mère de Chaugy.

Celle-ci désormais n'allait accorder à ce genre de travaux qu'un temps strictement mesuré par des occupations absorbantes. Nous avons dit les lourdes responsabilités qui pesaient sur ses épaules. Ce sont elles surtout qui vont exiger, de sa part, une collaboration quasi quotidienne avec Mgr Charles-Auguste de Sales.

Passionné pour la gloire de son saint oncle comme pour le bien et le progrès de la Visitation, celui-ci voit en la mère de Chaugy l'instrument suscité par la Providence pour y travailler avec succès. D'autre part, Françoise-Madeleine a besoin d'un conseiller qui l'éclaire dans les décisions à prendre, d'un appui qui la soutienne dans les difficultés qui peuvent surgir. Pour elle, Monseigneur sera tout cela.

Qu'il s'agisse de la direction intérieure du monastère, de bâtiments à construire, de fondations à décider, de voyages à entreprendre, de fonds à gérer ou du procès de canonisation du bienheureux, Françoise de Chaugy en réfère à Charles-Auguste de Sales. Elle ne fait rien sans lui. D'aucuns diront bientôt qu'il ne fait rien sans elle.

Aussi, fréquents sont les messages entre Trésun et la Visitation. Nicolas de Hauteville nous en donne un curieux témoignage :

Monseigneur avait un seul chien nommé Marran qu'il conservait pour garder, la nuit, le jardin de son palais [de Trésun]. Un jour que cette bête était autour de ce prélat, il lui commanda d'aller à la ville, d'y porter une lettre, de frapper à la porte du premier monastère de la Visitation et de rapporter la réponse sans perdre aucunement de temps. Le chien, pour obéir, porta la lettre attachée à son col, fit son message, retourna sur ses pas sans s'écarter, et jamais il ne fut possible de lui faire rendre la lettre qu'entre les mains de cet homme de Dieu... (1).

De toute évidence, la route et la mission étaient familières à Marran.

Lorsque Monseigneur de Genève s'absente pour la prédication

(1) *Ib.*, 733.

ou la visite de son diocèse, sa correspondance avec la mère de Chaugy se fait plus active, ses lettres plus longues, car, de loin comme de près, toutes choses leur sont communes, joies, peines, succès et revers.

Il est infiniment regrettable que cette correspondance ne nous soit pas parvenue. Petits billets ou longues lettres rédigés sur le vif des impressions causées par les événements journaliers, avec la sincérité d'une absolue confiance, nous auraient permis de mesurer la part d'influence qu'ils eurent l'un sur l'autre et de connaître à fond leurs sentiments dans les circonstances que nous allons rapporter. Que de questions se trouveraient par là résolues !

Pourtant, grâce à la mère de Chaugy, quelques lettres de Charles-Auguste nous parviennent : ce sont celles qui, dans la pensée de l'annaliste, devront servir à composer la vie de ce successeur du Bienheureux, à montrer sa piété, son zèle, sa vertu (1) ; car, ne l'oublions pas, tout ce qui regarde la famille de Sales mérite à ses yeux d'être retenu pour illustrer un jour l'histoire de la « maison naturelle » du saint fondateur de la Visitation. Ces lettres donc, elle les a parfois sollicitées, provoquées, habile à en faire naître l'occasion ou le prétexte, et, dans son affectueuse admiration pour Charles-Auguste, elle se plaît à y retrouver le ton et la manière du Bienheureux.

Soupçonna-t-il son innocent manège et, dans le désir qu'elle avait de le *salésianiser*, ne l'a-t-elle pas amené à forcer parfois son naturel ? Une certaine gaucherie dans les lettres de Charles-Auguste le laisserait çà et là supposer ; mais, le plus souvent, il est naturellement et délicieusement salésien.

Donc, l'affection et la curiosité de l'annaliste étant d'accord, elle questionne, parfois même elle harcèle l'évêque pour arracher à sa modestie ce que celle-ci eût préféré dissimuler. Elle sait au

(1) La mère de Chaugy, dans son culte pour la famille de Sales, avait conservé avec soin les lettres de Mgr Charles-Auguste pour servir un jour à l'histoire de ce cher protecteur et ami. Plus tard, elle confia tous les documents et manuscrits qu'elle possédait touchant la famille de Sales à Nicolas de Hauteville pour composer l'histoire de la *maison naturelle* ou généalogique de saint François de Sales. C'est dans la troisième partie de cet ouvrage que nous retrouvons, avec le récit de la vie de Charles-Auguste, quelques-unes de ses lettres à la mère de Chaugy. Les réponses de celle-ci font malheureusement défaut. L'ouvrage ayant paru de son vivant, on conçoit, en admettant que ces réponses eussent été conservées, qu'on n'en ait point fait état.

besoin faire vibrer la corde sensible avec une habileté toute féminine. Non, vraiment, il ne saurait rien lui refuser.

Il faut toujours que, sous prétexte de la condescendance que je dois à la zélatrice de la gloire de mon saint oncle, vous me fassiez faire des actions contre l'humilité. Je vous dirai, mais à vous seule, s'il vous plaît, que l'on me craint ici [à Dijon]: quelques-uns ce me semble, à cause que je porte la barbe longue comme les Pères du Désert; les autres, parce que je parle contre le vice sans considérer le respect humain. On me dit hier que les libertins appréhendaient qu'enfin je n'allasse dans leurs maisons pour les reprendre parce que j'avais témoigné avec ardeur que si saint Jean-Baptiste n'avait pas quitté la douceur et la paix de sa solitude pour rendre sa visite à Jésus-Christ il avait laissé le désert pour aller à la cour reprendre le péché d'Hérode. Dieu bénit si fort ces pauvres sermons (dont le succès est dû à vos prières), que je n'ai pas peu de besogne à confesser des gens qui, certainement, avaient bon besoin de pénitence et qui venaient me dire leurs secrets à l'oreille du cœur pour prévenir le zèle qui m'aurait obligé de les dire tout haut (1).

Apprend-elle, par l'effet d'une indiscretion, que l'évêque tient un petit journal de ses actions quelque peu importantes? Elle n'aura pas de répit qu'elle n'en obtienne communication :

Ce bon religieux, qui vous est allé dire que l'on trouverait parmi mes papiers les notes de ce dont votre charité m'a souvent fait une petite guerre, eût bien pu vous entretenir plus utilement. Mais puisqu'il vous a singularisé les circonstances que vous n'avez que trop bien retenues et puisque je me vois si cordialement pressé par la sollicitation de votre lettre, je rends les armes.

Depuis longtemps, M. Loisel, chancelier de Sorbonne, curé de Saint-Jean en Grève à Paris et fervent admirateur de saint François de Sales, insiste pour que Mgr Charles-Auguste vienne prêcher dans sa paroisse. Après de longs pourparlers, l'affaire étant approuvée par les souverains de Savoie et le roi de France, il est décidé que l'évêque ira donner l'Avent de 1648 à Saint-Jean en Grève (2). Mais survient un bref de Rome lui ordonnant de travailler d'urgence aux procédures de la canonisation de François de Sales. Le voyage est remis. Au lieu de prêcher à Paris, Charles-Auguste prêche à la Roche. Ce contraste frappe d'autant plus vivement la mère de Chaugy que

(1) *Ib.*, 763.

(2) *Ib.*, 670, 671.

pareille aventure est arrivée au Bienheureux, précisément en ce petit lieu de la Roche ; aussi veut-elle connaître à ce sujet les sentiments intimes de Monseigneur :

Ma chère Mère, lui répond-il, enseignez-moi par où je me dois prendre pour répondre à la question que vous me faites : quelles sont mes pensées sur la conduite de la divine Providence qui a détourné mon voyage et mes prédications de Paris pour me faire prêcher dans cette pauvre petite ville ; je ne sais à quoi vous allez penser de vouloir que je fasse un retour de pensées. Il faut néanmoins se soumettre... (1).

Et voyez en vérité si le neveu n'est pas digne de l'oncle dans ces lignes ravissantes de simplicité :

Je pensais aujourd'hui que, puisque Dieu est le père de tous et le Sauveur des âmes sans aucune acception du grand ni du petit, j'avais, en vérité, de quoi me consoler d'avoir été diverti du voyage de Paris où je devais remplir la chaire de notre cordial ami, M. le digne curé de Saint-Jean en Grève. Je vous assure que toute la pompe et l'éclat de cette grande ville qui m'aurait pu fournir un plus grand auditoire ne m'en aurait pas donné un plus attentif, plus dévot et plus désireux de profiter de la sainte parole. Je demeure d'accord que ce fussent été des gens d'autre condition, mais, mon Dieu, ma chère Sœur et bonne cousine, ne cherchons que les âmes. Qu'importe-t-il dans quel corps elles soient logées ? Je suis certain qu'il y aura plus de petits que de grands dans le Royaume des cieux, et toujours pêche qui'en prend un. Je viens de recevoir l'abjuration de Thomas de Croux, un des plus honorables de Genève ; Dieu l'a touché dans nos pauvres sermons ; trois dames huguenotes, qui viennent avec d'autres fort curieusement aux prédications, nous doivent venir trouver pour se faire instruire dans le particulier ; priez pour elles et pour moi. Je considère souvent que mon bienheureux oncle, comme un Apôtre, jetait ses rêts et les emmenait tout remplis de gros poissons qu'il jetait dans la barque de l'Eglise, et moi, comme un petit novice, je jette seulement la ligne au bord de l'eau et m'estime bien satisfait quand j'en tire quelqu'un de ce lac infecté de ma pauvre Genève, qui se vient prendre heureusement à l'hameçon de la sainte parole (2).

La mère de Chaugy le suit par la pensée dans ses courses apostoliques à travers les villages des Alpes où sa vie n'est pas

(1) *Ib.*, 770. Charles-Auguste de Sales lui répond : Une pensée qui me console « est que notre bienheureux Père ayant prêché en ce petit lieu de la Roche pour avoir été empêché d'aller prêcher en une ville très célèbre, je me complais en cette sainte conformité pour le bien du troupeau qui m'a été commis par la puissance du souverain Pasteur ». *Ib.*

(2) *Ib.*, 770 et 771.

toujours en sûreté. Tout le couvent redouble alors de prières afin que Dieu donne le succès aux prédications de Monseigneur et le ramène sain et sauf. Quelle joie au monastère lorsqu'y parvient un message du voyageur ! Mais, si longue que soit la lettre, la curiosité des sœurs n'est jamais satisfaite. L'évêque feint de s'en étonner :

Je crois que c'est pour rire que vous m'écrivez que ces bonnes filles voudraient souvent apprendre l'histoire de mes jours et de mes heures ; dites-leur que souvent j'ai à combattre une envie innocente que je porte à la paix de leur cellule et de leur sainte solitude... (1).

Pour contenter cette curiosité, Monseigneur leur adresse, de temps à autre, un petit journal de voyage où sont marqués les menus incidents et, parfois, les accidents de l'expédition missionnaire ; est-il besoin de dire que les sœurs sont tout oreilles à la récréation pour entendre des lettres comme celle-ci :

Ma chère Mère, nos bons curés de ces montagnes sont si obéissants à l'ordre de frugalité que j'ai donné pour notre nourriture qu'il y a de quoi admirer dans leur simplicité, car souvent nous n'avons que quelques morceaux de pourceau et de chair grandement salée et du laitage. Cela me plaît, et, si tous étaient de mon sentiment, c'est la vérité que ce peu me semblerait encore beaucoup, car, de bon cœur, je me contenterais d'un peu de pain noir et d'un peu de vin. Mon cuisinier fit l'autre jour une petite provision d'asperges : nos paysans, à qui ce fruit est inconnu, nous firent rire, car, s'étant aperçus qu'on les apprêtait pour me les servir, ils se disaient l'un l'autre qu'il fallait que Dieu m'eût donné de bonnes dents et un bon estomac pour pouvoir manger des verges de bois... (2)

Ici, toutes nos sœurs de rire...

Pour moi, continue la lettre, je me ris de nos délicats et je trouve partout mon compte. Mes officiers vous écriront qu'il y a quelques jours que nous fûmes pris à nuit close ; ils firent leur possible pour me chercher un lit ; un pauvre paysan nous fit grande régate d'un grenier où il y avait une forme de lit de sapin tout pourri dans lequel il fallait monter avec une échelle ; on y fit mettre un peu de paille fraîche et puis je m'y couchai sans m'inquiéter, non plus que si c'eût été un beau lit de parade, et n'en témoignai rien à M. le curé, crainte de l'affliger ; mes aumôniers étaient couchés à la porte de ce grenier, à plate terre, sur un peu de paille étendue ;

(1) *Ib.*, 802.

(2) *Ib.*, 799.

ils dormirent fort mal, mais, en vérité, j'y pris un très doux repos... (1).

Rude travail, à la vérité, que la visite de cet âpre diocèse où, en seize jours, et au prix des plus périlleux voyages, l'évêque doit confirmer 15.774 fidèles (2).

Par moments, la lassitude se fait sentir : lassitude du corps, lassitude du courage ; et, tout naturellement, la pensée de Monseigneur se retourne vers le petit Annecy, oasis de fraîcheur et de repos où de ferventes prières montent pour lui vers le ciel :

Je pensais ce matin, 21 du mois d'août, à la naissance de notre bienheureux Père François de Sales et je m'imaginai que vous prierez ce père de bénédiction de bénir nos travaux ; il me semble, et je l'ose dire, que je n'ai jamais tant souffert, non seulement à cause des chaleurs qui nous étouffent, mais bien plus pour les croix et pour les contradictions que nous trouvons ici, semées de toutes parts, parmi des gens qui n'ont ni la vertu, ni la naissance, ni même la raison qui est le caractère de la nature humaine (3).

S'il arrive qu'il ait couru quelque danger, sa sollicitude affectueuse fait démentir les fausses nouvelles capables de jeter Françoise de Chaugy et ses filles dans l'anxiété. Un jour, il est victime d'une tentative d'assassinat à laquelle il échappe comme par miracle ; mais l'affaire fait du bruit et, comme toujours, on grossit les faits. Charles-Auguste prend vite sa plume :

Ma chère Mère, je fais promptement partir Pierre Favre pour vous porter des nouvelles certaines afin que votre cœur ne soit pas alarmé du bruit qui court que j'ai été blessé mortellement par un huguenot de Genève ; il s'en est fait et s'en fera mille récits de diverse manière, mais, pour nous dégager des discours fabuleux, je vous écris ici la pure vérité (4).

Françoise de Chaugy apprend-elle, de son côté, qu'on a fait quelque tort à l'évêque absent, elle lui en fait part, sachant que le coup de langue est parfois plus pernicieux que le coup d'épée :

Je savais déjà la petite tromperie que l'on m'a faite, lui répond-il, et, à l'abord, j'en ai eu de l'émotion, mais je me suis enfin retiré en Notre-Seigneur qui ne trompe personne et qui ne peut être

(1) *Ib.*, 800.

(2) *Ib.*, 726.

(3) *Ib.*, 800.

(4) *Ib.*, 846.

trompé. O ma très chère Mère ! que la simplicité chrétienne est une vertu bien-aimée de Dieu qui est un être simple et sans aucune composition... (1).

Cette belle simplicité, Charles-Auguste la retrouve quelquefois parmi ces populations montagnardes où tout n'est pas rudesse et incivilité. Lisez plutôt, et dites si cette page n'est pas digne de figurer en bonne place dans une anthologie salésienne :

C'est sous un arbre où je prends plaisir de me reposer doublement : en vous écrivant je me repose selon l'esprit et, en me reposant selon le corps, je prends haleine et je respire après la descente en un fond d'abîme la plus âpre et la plus affreuse qui se puisse voir dans ces lieux de précipice. Mon Dieu ! chère sœur et cousine, que notre bon Dieu dit de bonnes choses à mon pauvre cœur parmi ces chemins effroyables ; je me souviens de la parole du roi-prophète : « Abissus abissum invocat ». Calvin, qui n'aimait que la volupté et le plaisir des sens, a choisi la belle Genève qui est un lieu délicieux ; s'il fût venu véritablement pour chercher les âmes, assurément il aurait passé par ici où l'on se glorifie que ni lui ni les siens n'ont jamais eu d'accès. Il n'appartient qu'au souverain pasteur et à nous autres, ses humbles bergerots, de courir sur les cimes et les montagnes de Bethel.

A même temps que je fus arrivé à ce village qui s'appelle Outreboix, un bon vieillard, âgé environ de cent et douze ans, environné de sa femme et de grand nombre de ses enfants et des enfants de ses enfants, m'est venu faire une harangue que j'aurais voulu qu'il m'eût faite dans votre parloir, en votre présence ; vous y auriez sans doute pris plaisir, car il me raconta mille petites choses très saintes, très douces et très agréables de l'enfance et des mœurs de mon bienheureux oncle François de Sales, car ce bon vieillard était, en ce temps, laquais chez mon grand-père. Ce fut lui qui suivit ce saint enfant quand on l'envoya au collège et, si j'ai du loisir, je vous ferai une belle observation de tout ce que j'apprendrai de ce bon homme qui se plaît autant à parler de notre saint que nous à l'ouïr réciter ce qu'il a su de sa jeunesse ; il n'oublie pas plusieurs petites circonstances de votre chère cousine, ma bonne mère, et de la très grande amitié que notre bienheureux avait pour elle. Ce bon homme m'a fait promesse que, si Dieu lui continue la vigueur qu'il a, il ne manquera pas de se rendre à la foire de Saint-André ; je vous le produirai et, là, nous le ferons causer avec ma sœur Fichet qu'il connaît fort. (Ici, mille et mille personnes nous interrompent). Ah ! ma très chère Mère, que la mémoire des gens est bien douce et précieuse ! Elle passe par tous les siècles de génération en génération. Ce bon vieillard, qui en voit la cinquième dans sa famille, imprime à sa postérité la dévotion de notre

(1) *Ib.*, 800.

saint avec grand zèle; il a un petit enfant de ses petits-enfants dans le berceau, âgé de douze mois, auquel il fait jargonner en la langue du pays le nom de saint François de Sales et lui fait ajouter: « Priez pour nous »; je l'en ai corrigé et lui ai dit qu'il faut premièrement et devant toute chose apprendre le saint nom de Jésus et de Marie à ces petites créatures; faites-moi souvenir de vous raconter sa réponse; ce ne sera pas sans vous faire rire de l'innocence de ces bonnes gens. En voilà de toutes parts qui viennent à moi pour me faire des compliments qui ne sont point de nos usages (1).

Faut-il s'étonner que Françoise de Chaugy ait trouvé un grand charme dans cette amitié qui lui apportait quelque chose de la candeur d'âme et simplicité de cœur du bienheureux?

Que si nous voulons marquer en terminant la force et la qualité de cette affection, notons ce billet que François de Sales eût signé pour M^{me} de Chantal:

Ma chère Mère, quoiqu'éloigné de vous, je ne vous puis perdre de vue puisque Dieu, qui nous a liés si fortement, n'est point éloigné ni de vous ni de moi, et je ne le veux pas être ni de lui ni de vous (2).

(1) *Ib.*, 801 et 802.

(2) *Ib.*, 725.

CHAPITRE IV

Supérieure de la Sainte-Source

(1647-1653)

Composition du premier monastère d'Annecy. — Direction intérieure du monastère. — Marie-Denise de Martignat et le duc de Nemours. — Achèvement de l'église et des travaux. — Voyage en Suisse (mars 1650) : Gruyère, Fribourg, Soleure. — Voyage à Pignerol et en Provence, juin 1650. — Fondation de Seyssel, 1651. — L'incendie de Belley. — Fondation de Langres, 1653. — Voyage en Dauphiné. — Le Père Fichet et les Oratoriens de Rumilly. — Accusation de jansénisme. — Déposition de la mère de Chaugy, mai 1653.

Quelques jours après la mort de la mère de Blonay, le comte de Sales, apprenant que Françoise de Chaugy restait accablée sous le poids de son chagrin, lui avait écrit :

Qu'êtes-vous, ma chère Fille ? Une supérieure du premier monastère de la Visitation à laquelle doivent recourir les sœurs qui sont en quelque amertume pour en recevoir de la consolation ; et comment en trouveront-elles vers vous si vous-même en avez besoin ? Je trouve bon que vous ayez un peu pleuré à ce départ, mais je ne saurais approuver, (pardonnez-le moi, s'il vous plaît), que cela tire longue suite. Vous me répartirez que ses avis et ses conseils étaient grandement utiles à vous-même et à vos sœurs ; je le crois et je veux, de plus, qu'ils fussent nécessaires, mais seulement pendant que Dieu le voulait... Maintenant qu'il a trouvé vos épaules assez fortes pour porter seule la charge... ç'a été peut-être un trait d'état de sa Providence d'enlever cette belle âme pour donner plus de matière d'épreuve à votre vertu et mettre en évidence le talent, jusques à présent caché, de quelques-unes de vos sœurs... (1)

On ne pouvait mieux dire. Françoise de Chaugy le comprit et, jetant en Dieu sa confiance, elle se mit à l'œuvre.

Le monastère comprend à cette époque environ cinquante

(1) *La maison naturelle*, 389.

religieuses. Parmi elles, le groupe des *Anciennes* est restreint, car il a dû pourvoir ailleurs aux nécessités de l'Ordre et, de plus, dans cette première génération, la mort a déjà largement fauché. Deux survivantes, Anne-Marie Rosset et Marie-Adrienne Fichet, vieillissent à la *Sainte-Source*. Elles seront, pour Françoise-Madeleine de Chaugy, les garants de sa fidélité aux traditions visitandines.

Nous avons déjà présenté au lecteur Marie-Adrienne Fichet (1). Pas plus qu'elle, Anne-Marie Rosset n'est apte au gouvernement d'un monastère (2) ; son âme contemplative s'arrache difficilement aux douceurs de l'union intérieure pour manier les affaires temporelles. Il a fallu se rendre à l'évidence et la rappeler à Annecy dès l'année 1632. Depuis lors, sa vie se consume dans le recueillement, la prière et le sacrifice, à l'édification de la communauté qui n'ignore pas que cette âme, gratifiée des états les plus élevés de la contemplation mystique, a jadis inspiré à saint François de Sales les plus sublimes chapitres du *Traité de l'amour de Dieu* (3).

Près d'elle, dans la majesté de ses soixante-quatorze ans, Marie-Françoise Humbert a oublié, derrière les grilles de la Visitation, le temps où elle partageait avec M^{me} de Saint-Georges, à la cour d'Henri IV, la charge de gouvernante des enfants de France (4). Quant à Marie-Denise de Martignat (5), sa vieillesse est vouée tout entière au soulagement des âmes des trépassés, en quoi elle aura bientôt fort à faire lorsque l'épée de

(1) Voir ci-dessus, page 47.

(2) Saint François de Sales, *Lettres*, t. IX, p. 33 et s.

(3) La mère de Chaugy écrivait d'elle : « Nous savons que notre saint Fondateur l'a eue en vue en la composition de plusieurs chapitres de son sixième, septième et huitième livre de l'*Amour de Dieu*, ce grand directeur des âmes ayant eu un soin très particulier d'examiner et de régler la conduite intérieure de cette chère fille et de l'éprouver avant de l'approuver ». Vie d'Anne-Marie Rosset, citée par Dom Mackey, dans son Introduction au traité de l'*Amour de Dieu*, p. LV.

(4) « Cette dévote fille, rapporte la mère de Chaugy, nous a quelquefois raconté qu'entre tous les princes et princesses, le Dauphin, devenu depuis le roi Louis XIII, avait dès son plus bas âge une si grande inclination à la piété que, souvent, quand elle faisait son ouvrage dans la chambre, il venait la trouver tandis que les autres jouaient et lui disait : « Sœur Marie, apprenez-moi quelque autre prière, je sais déjà toutes celles que vous m'avez dites ». *Année Sainte*, VII, 703.

(5) Cf ci-dessus, pages 48-49. Nous la rangeons parmi les anciennes quant à l'âge, mais elle n'entra à la Visitation qu'en 1625, à 49 ans. Cf Fr.-Mad. de Chaugy, *Les Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation*.

Beaufort aura fait brutalement passer le duc de Nemours de vie à trépas (1).

A côté des Anciennes, quelques contemporaines de la mère de Chaugy : Françoise-Catherine de Pingon, douce et accomodante (2) ; Marie-Augustine de Varennes, dévote et recueillie (3) ; Marie-Bonaventure de Nouvelles (4), esprit faible dont nous n'aurons que trop à parler. Les autres s'en sont allées où les appelait l'obéissance (5) et, de ce fait, Françoise de Chaugy se trouve quasi seule de sa génération entre les Anciennes et un groupe nombreux de jeunes sœurs.

Mais plusieurs de ces jeunes s'annoncent comme des sujets d'élite. L'une d'elles surtout, Françoise-Agnès Flocard, reçue jadis et voilée par la mère de Chantal qui l'estimait fort, est déjà, pour la mère de Chaugy, une aide intelligente et active dans la direction des affaires (6). Entre les deux, des liens d'affection vont se nouer qui résisteront aux plus rudes épreuves.

Près de la mère de Chaugy, n'oublions pas de noter, parmi ces jeunes, Françoise-Blandine Barfelly, son intelligente secrétaire (7) ; Marie-Isabelle Flory, la douce et charitable infirmière du couvent (8) ; Philiberte-Emmanuelle de Monthoux, « modeste, dévote, secrète et d'un fort bon sens » ; nous la retrouverons plus tard en bonne place (9) ; enfin, Marie-Judith Gilbert, miraculeusement guérie par une relique du bienheureux Fran-

(1) Notons aussi, parmi les anciennes, Françoise-Angélique de la Croix de Fésigny, « une petite sainte », selon la mère de Chantal, mais « trop craintive et appréhensive » pour diriger un monastère. *Lettres de sainte Chantal*, V, 366 et 380 et *Année sainte*, III, 54 et ss. — Compagne de la sainte dans l'un de ses voyages en France, près d'elle ayant longtemps vécu, elle rédigea, sur la mère de Chantal, un mémoire conservé à la Visitation d'Annecy et inséré dans le procès de canonisation de la sainte. Mgr Bougaud, *Histoire de sainte Chantal*, I, 627.

(2) *Année sainte*, II, 298.

(3) *Ib.*, XI, 38.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 162 et 380.

(5) Marie-Aimée de Rabutin est à Beaune, *Année sainte*, VII, 318 ; Jeanne-Antoinette Pellet, à Thonon, *ib.*, II, 104 ; Jeanne-Thérèse Picoteau à Moulins, *ib.*, IV, 582 ; Marie-Françoise de Corbeau à Turin avec Elisabeth de Lucinge, *ib.*, XI, 594 ; Suzanne Duret à Agen, *ib.*, II, 374 ; Françoise-Jéronyme Charcot à Embrun, *ib.*, IX, 687.

(6) *Ib.*, VI, 429 et ss.

(7) *Ib.*, IX, 238.

(8) *Ib.*, II, 220.

(9) *Vies de plusieurs supérieures*.

çois de Sales sous les yeux même de Françoise de Chaugy (1) qui, maintenant, suit émerveillée les progrès de cette âme dans la voie d'enfance spirituelle où elle s'achemine vers les plus hauts degrés de l'union mystique (2).

Un ravissant petit groupe de pensionnaires, visitandines de demain, complète la famille religieuse de la Sainte-Source (3).

D'emblée, l'union se fit ou, pour mieux dire, continua d'être ce qu'elle était déjà autour de Françoise de Chaugy. Des sentiments de la communauté à son égard, nous avons un témoignage intéressant. Il date du 6 juin 1650, soit d'une année environ après la mort de Marie-Aimée de Blonay. La mère de Chaugy venait d'être réélue pour un second triennat et s'en était allée conduire au second monastère d'Annecy Marie-Françoise Humbert, supérieure élue. Profitant de son absence, les sœurs de la Sainte-Source écrivent à tout l'Ordre :

Nos cœurs se servent de l'absence de notre unique chère Mère pour faire part à vos Charités, en meilleurs termes qu'elle ne nous l'aurait permis, de la joie que nous cause son heureuse réélection. Monseigneur notre digne Prélat, qui la présida, ne put s'empêcher de nous dire que, sans contrevenir au secret du Chapitre, il pouvait nous assurer qu'elle n'avait pas seulement été faite par la pluralité, mais par l'unanimité des voix. Aussi est-il vrai, nos intimes sœurs, que l'incomparable satisfaction que nous ressentons de sa digne conduite nous fait autant estimer et honorer sa digne personne que jamais des cœurs vraiment filiaux ont pu faire, et nous nous

(1) *Déposition de Fr.-Mad. de Chaugy au procès de béatification de saint-François de Sales*. Arch. de la S. Cong. des Rites, G. 109, fol. 1214 et ss.

(2) « Etant à l'oraison, déclare Marie-Judith Gilbert, Notre-Seigneur me dit qu'il me mettrait en l'état d'un petit enfant qui ne peut pas encore marcher et que pour cela il me tiendrait dans ses bras. Aussitôt après l'oraison que nous faisons dans le chœur avec la Communauté, entrant dans notre cellule de retraite, je me jetai sur le crucifix qui était sur la table, et Notre-Seigneur Enfant me dit qu'il me donnait la permission de lui faire toutes les caresses que je voudrais. Il me semblait que j'en recevais aussi de sa bonté et qu'il se jouait de mon cœur. Je le priai de le garder et de le mettre dans la fournaise de son amour comme un fer rouillé, afin qu'ayant été dans le feu et creuset, il pût être placé sur l'enclume pour être poli et façonné tout comme il plairait à sa Bonté à qui je disais : « L'enfant crierait quand le cœur brûlera, qu'on le frappera et que la flèche percera, mais il n'y faut pas prendre garde et passer outre. Notre-Seigneur voulait que j'apprenne de lui à être douce, humble, souple, prête à être mise sur le bras droit ou sur le gauche ». *Année sainte*, III, 103.

Notons encore dans ce groupe : Marie-Suzanne Privé, *ib.*, VIII, 446, et Françoise-Péronne de Rossillon, *ib.*, IX, 449.

(3) Parmi elles citons : Bénigne et Scholastique de Lucinge, *ib.*, IV, 390; Péronne-Marie Greyfié, *ib.*, 391; Marguerite-Aimée Costa, *ib.*, XI, 436; Marie-Thérèse et Anne-Madeleine de Passier, *ib.*, 36 et VII, 587.

apercevons bien, par la sainte confiance que tout notre cher Institut lui a, que vos Charités partagent avec nous la très sincère affection que nous avons pour elle (1).

Ainsi donc, au dehors comme au dedans, c'était l'union tant désirée par la mère de Chantal. Pendant une douzaine d'années encore, Françoise de Chaugy en sera le centre actif et rayonnant. Voyons-la donc à l'œuvre.

Les manières onctueuses, les paroles humbles, la réserve étudiée, l'air confit et dévot n'étaient point son fait. Mais quelle aimable distinction, quelle noblesse d'âme, quelle foi ardente, quelle générosité magnifique, quelle intelligente et féconde activité !

Françoise de Chaugy, supérieure, n'a jamais cherché à s'attirer les cœurs par une molle condescendance : « Dieu m'a fait la grâce, écrira-t-elle en des heures difficiles, de vivre avec autant d'union avec les vieilles qu'avec les jeunes, et je m'assure de leurs vertus qu'elles donneront le témoignage que j'ai été plus sévère que caressante » (2).

Quelques exemples le prouveront.

Un jour, s'apercevant que la robe d'une sœur est plus longue que ne le permet la règle, elle fait venir la robière, la tance vertement ainsi que la sœur trop long vêtue ; puis, à l'assemblée commune, elle signale le manquement et ordonne que l'on récite le *Miserere* les bras en croix pendant qu'on raccourcit la robe (3).

Un autre jour, tandis qu'on lui fait voir les vêtements des converses devant la jeune postulante Anne-Madeleine de Passier, celle-ci détourne la tête, dégoûtée de l'odeur qu'exhalent ceux de la sœur chargée de la basse-cour. La supérieure s'en aperçoit, fait à la postulante « une âpre réprimande » pour son immortification, et lui ordonne de se vêtir de ces habits grossiers qu'elle portera tout le temps de son postulat. Anne de Passier obéit sans réplique. Au bout de dix jours, on les lui ôte, mais, pen-

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, circ. des sœurs d'Annecy, p. 354.

(2) *Ib.*, p. 172.

(3) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 151. Dans un cas à peu près semblable, une pénitence analogue fut donnée par la mère de Chantal. Il y avait une sœur dont la ceinture était d'un ruban de laine large d'environ trois doigts et doublé d'une autre étoffe au lieu d'être replié jusqu'aux agrafes. « Notre digne Mère donna pour pénitence à notre dite sœur robière de jeûner un jour et de porter son billet sur la tête autant de temps ; puis, ordonnant qu'on allât quérir du feu dans le chapitre, elle fit mettre la ceinture dans le feu devant toute la Communauté ». Cité dans *l'Année Sainte*, II, 299, en note.

dant ce temps, elle n'en a point eu d'autres pour aller au parloir devant quelques personnes distinguées dont on lui a procuré la visite à dessein (1).

Voici qui paraîtra plus dur : Françoise-Agnès Flocard est maîtresse des novices et la mère de Chaugy constate avec ravissement qu'elle fait merveille parmi ses filles. Mais il lui semble que celles-ci ont une affection un peu trop vive et naturelle pour leur directrice. Pour « éprouver à la fois la maîtresse et les disciples », elle fait lire au chapitre la coulpe de Françoise-Agnès, lui reprochant de mal diriger son troupeau, puis celle des novices qu'elle blâme de ne pas profiter du peu qu'on leur enseigne. Elle déclare ensuite à la maîtresse que, puisqu'elle est incapable de conduire avec fruit les personnes raisonnables, elle prendra soin, désormais, des poules et des canards.

Or, notre sœur Françoise-Agnès, raconte délicieusement la mère de Chaugy, reçut cette humiliation avec un visage si angélique et si rempli de joie, un jugement si soumis, si bien séparé de tout propre intérêt, si déferent à l'obéissance que chacune se disait secrètement : « Voilà une sainte fille ! »

Durant ce temps, il arriva une grande pluie ; c'était environ la Saint-Jean et, comme les canes avaient une troupe de petits canetons, cette soigneuse servante de Dieu, aussi fidèle aux petites choses qu'aux grandes, passait une partie de la journée, nu-pieds et nu-jambes, à courir après ces oiseaux qui se perdaient dans les fondrières et les marécages, notre grand enclos n'étant pas encore défriché. Toutes les sœurs s'édifiaient et se récréaient également de sa diligence. Ce manège dura plus de quinze jours sans que ni la maîtresse, ni les novices pensassent autre chose, sinon que l'année finirait ainsi ; mais voyant la consolation que les unes et les autres avaient donnée à la Communauté, nous fîmes demander leur grâce par quelques-unes de nos sœurs anciennes, tellement qu'à leur prière on remit cette pieuse Directrice en son noviciat.

Françoise de Chaugy nous donne, dans ce trait, la mesure exacte de sa sévérité : prompte à réprimer, et même fortement, mais facile à toucher, allant elle-même au devant du pardon, et ne marchandant ni son admiration ni son estime.

Cette fermeté n'est pas chez elle l'effet d'une autorité jeune encore et qui éprouve le besoin de s'affirmer ; c'est l'expression d'un souci très vif de l'exacte fidélité à la règle. Nous retrouvons telle la mère de Chaugy dans les dernières années de sa

(1) *Ib.*, VII, 591.

vie : « Elle nous paraissait un peu sévère, ferme et forte dans les fonctions communes, surtout dans les chapitres, écriront, après sa mort, les sœurs de Turin, mais, ajoutent-elles aussitôt, nous la trouvions fort raisonnable, douce, compatissante et bonne mère dans les communications particulières et aux redditions de compte de l'intérieur ». (1) Si donc sa charge l'oblige parfois à sévir pour faire respecter la règle, elle sait, dans les entretiens particuliers, comprendre les difficultés de chaque âme et lui apporter un affectueux encouragement : « C'est une chose avérée, nous dit-on, que, dans toutes les maisons qu'elle dirigea, jamais personne ne sortit mécontent d'auprès d'elle... » (2)

Bonté qui ne s'exprime pas seulement en paroles, mais en actes. Charité effective qui s'exerce dans les détails et sait, avec une égale simplicité, se hausser jusqu'à l'héroïsme.

Faisant la visite de la roberie, la mère de Chaugy trouve qu'une sœur a de trop « méchants bas » ; aussitôt elle ordonne à la robière de les remplacer par des bas neufs et garde les mauvais pour elle-même, avec défense d'en parler. Mais voilà que la robière tombe gravement malade et, réduite à l'extrémité, pleure sur son lit de mort sans qu'on sache pourquoi. Mgr Charles-Auguste de Sales, mandé pour la consoler, s'enquiert de la cause de ses larmes : elle pleure parce qu'elle pense que sa bonne mère aura froid tout l'hiver. « Or, nous dit la chronique, la mère de Chaugy et toute la communauté attendaient le grand prélat à la porte de l'infirmerie ; il en sortit enfin et dit devant toutes les sœurs : « Ma Mère, vous inquiétez cette pauvre fille avec ces méchants bas, je vous ordonne d'en prendre aujourd'hui de neufs ». Jamais, assure la mère de Chaugy, racontant ce trait vingt ans plus tard, je ne me suis trouvée, dans toute ma vie, si confuse et humiliée que dans cette rencontre. » (3)

Elle a pour les malades un soin particulier, allant les voir fréquemment, pour les encourager et les distraire, et s'ingéniant à soulager leurs souffrances, fût-ce au prix d'actes héroïques. Un jour, émue des douleurs intolérables qu'endure une sœur domestique dont les yeux sont enflammés « par une humeur âcre », elle applique sa bouche sur la partie malade, aspire

(1) *Circulaire de Turin*, 111.

(2) *Vie de la mère de Chaugy*, 166.

(3) *Année sainte*, IV, 458.

l'humeur inflammatoire et, par cet acte courageux, procure la guérison de la converse (1).

Elle était, nous dit la chronique, « merveilleusement entendue en médecine, parlant de la composition de nos corps comme si elle n'avait jamais étudié qu'aux anatomies », et « elle savait saigner parfaitement » (2).

Douce et pitoyable aux misères d'autrui, Françoise de Chaugy est dure pour elle-même : elle affectionne les « habits simples et grossiers » ; sa cellule est un modèle de pauvreté religieuse ; bien qu'elle soit obligée d'y passer de longues heures à écrire, elle refuse absolument qu'on y fasse du feu, même dans les froids les plus rigoureux, et cette austérité lui vaudra un engourdissement des bras dont elle ne pourra plus guérir (3).

Comme la mère de Chantal, elle affectionne les pauvres et veut que l'entrée du petit parloir où l'on pourvoit à leurs nécessités leur soit aisément accessible (4). Dès qu'ils savent y trouver leur bienfaitrice, ils accourent en nombre. Les tourières se fâchent : ils salissent tout, il faut sans cesse balayer : « Pourquoi vous plaindre, mes sœurs, leur dit-elle, misérables pécheresses que nous sommes nous prenons la liberté de nous adresser à Jésus pour nos besoins spirituels et temporels ; souffrez donc que les pauvres usent du même privilège et cherchent ceux qui les assistent en leurs nécessités » (5).

Toute la menue monnaie déposée dans le tronc de l'église leur appartient ; Françoise de Chaugy la leur distribue sans compter, donnant indifféremment ce qui lui vient à la main. Quelques sœurs lui suggèrent de procéder avec plus de circonspection : « Comme je n'ai pas envie que Dieu me compte ses grâces, réplique-t-elle, je crois que les pauvres peuvent avoir les mêmes désirs sur l'aumône qu'ils reçoivent de moi » (6).

Aux *Assemblées* des sœurs, elle ravit la Communauté par le charme de sa parole. Ses exhortations sont pleines de feu en

(1) *Vie de la mère de Chaugy*, 157.

(2) *Circulaire de Turin*, 112.

(3) *Vie de la mère de Chaugy*, 263.

(4) « On continue de [les] panser dans un cabinet en forme de petit parloir destiné à cela pour ne laisser éteindre ici cette admirable charité qui animait les cœurs de nos premières Mères envers les pauvres de Jésus-Christ ». *Lettres de la mère de Chaugy*, 4.

(5) *Vie de la mère de Chaugy*, 280.

(6) *Ib.*, 279.

même temps que toutes parsemées d'images bibliques, car elle a une connaissance parfaite de l'Écriture sainte qu'elle possède « comme son catéchisme, même les passages les plus obscurs des prophètes » (1).

Eloquente au temps opportun, Françoise-Madeleine de Chaugy est « saintement enjouée » aux récréations, car elle a l'humeur fort gaie, nous dit-on, et sait trouver « mille petites inventions » (2) pour susciter la joie dans ces heures de détente. Ce n'est pas elle qui tolérerait des visages contraints quand la règle ordonne de se récréer *amiablement*. Aussi bien, les Anciennes donnent elles-mêmes l'exemple. Il n'est pas jusqu'à la bonne et sainte Anne-Marie Rosset qui, par un puissant effort de volonté, ne sorte de son recueillement intérieur pour stimuler l'entrain des jeunes. La grande joie des novices, c'est de l'entendre chanter car elle chante affreusement faux... (3) Tout le monde en rit, elle de même, trop heureuse de contribuer à la gaieté générale.

De temps à autre, la mère de Chaugy, qui connaît toutes les petites chroniques de Marie-Adrienne Fichet, la prie de les rééditer à la récréation pour le bonheur des jeunes, et c'est fête quand on raconte les histoires de la Galerie. Le moindre incident, d'ailleurs, suffit parfois à faire éclore un souvenir. Une petite sœur a les mains perdues d'engelures; cela rappelle à Marie-Adrienne, qu'étant sujette à cet inconvénient dans les premiers temps de sa vie religieuse, elle avait enveloppé ses mains gercées d'une mauvaise « drille noire ». « Notre saint Fondateur, rapporte-t-elle, qui ne voulait pas d'âmes douillettes en sa congrégation, me dit amialement: « D'où vient, ma fille, que vous portez un manchon? Voyez mes mains, je n'en ai point ». Et comme ces chères mains étaient couvertes d'en-

(1) *Circ. de Turin*, 1682, p. 115.

(2) *Ib.*, 121.

(3) *Vie de plusieurs supérieures*, 1693, p. 30. « Un jour que la Communauté était au parloir devant M. l'abbé Olier... la supérieure voulant qu'il jugeât lui-même de la parfaite obéissance de la mère Anne-Marie, la fit venir près de la grille et lui commanda de chanter. Quelque désagréable que fût la voix de cette vénérable ancienne, elle obéit sans faire un mot de réplique et ne discontinua point jusques à ce qu'on lui eût fait signe de cesser. Une obéissance si prompte, dans une fille de ce mérite et de cet âge, édifia beaucoup ce saint ecclésiastique: cinquante miracles, dit-il, ne m'auraient pas si bien convaincu de la vertu de cette religieuse qu'un acte de soumission héroïque ». *Ib.*, p. 31.

gelures, j'eus grand honte de ma délicatesse, et, dès lors, il ne se parla plus de manchon » (1).

Ainsi revivent au monastère, pour le grand bien de toutes, les leçons et les exemples de ceux qui ne sont plus. Dans cette cordiale et chaude atmosphère, les cœurs s'ouvrent volontiers en présence de Françoise de Chaugy, car son extérieur, aimable et engageant, n'a rien de volontairement solennel ni de prétentieusement réservé. Elle parle « sincèrement » étant, de sa nature, « communicative » ; lorsqu'elle se tait, c'est « par prudence et non par finesse » (2).

Sa piété n'est point de sentiment, mais « nourrie, nous dit-on, dans la seule foi très pure et très vive » (3), foi ardente qui ne craint point, nous le verrons, de faire violence au ciel pour obtenir les faveurs, et au besoin les miracles, utiles à la gloire de Dieu ou de son serviteur François de Sales. Alors, tantôt par jeûnes et prières, Françoise de Chaugy entraîne tout le monastère dans l'élan de son intrépide confiance, tantôt, instruite des sublimes familiarités de Notre-Seigneur avec la sainte âme d'Anne-Marie Rosset, elle fait de celle-ci son avocaté toujours exaucée, souvent même favorisée d'extraordinaires prédictions.

Pourtant, l'inébranlable foi de la mère de Chaugy ne dégénère point en naïve crédulité. Dans ce domaine, elle se défie de l'imagination, même chez les sujets les plus éprouvés, et ne se rend qu'à l'évidence.

A cette époque, il se passait au monastère des choses bien étranges. Marie-Denise de Martignat, dont l'insigne vertu et l'ardente piété faisaient l'admiration des sœurs, avait voué sa vie au soulagement des âmes du purgatoire (4) ; et voilà que des rapports fréquents s'étaient établis entre elle et ces âmes souffrantes ; celles-ci lui apparaissaient, elle connaissait leurs peines et entendait leurs plaintes. Un jour qu'elle racontait ces faits à la mère de Chaugy, celle-ci laissa voir quelques doutes : « Ma Mère, réplique Denise de Martignat, je ne suis pas digne des grâces que Dieu me donne, mais c'est pour me rendre humble dans la vue des châtiments de sa divine justice... — Si cela

(1) *Année sainte*, XI, 5.

(2) *Circ. de Turin*, 1682, p. 124.

(3) *Ib.*

(4) Tous les détails qui suivent sont empruntés à la Vie de Marie-Denise de Martignat, écrite par la mère de Chaugy dans les *Vies de sept religieuses de l'Ordre de la Visitation*.

m'était une aide... pour me rendre plus humble et plus agréable à Dieu, je voudrais être chaque jour visitée par une âme du Purgatoire, répond la supérieure. — Vraiment, ma chère Mère, si tel est votre courage et votre désir, nous prierons Notre-Seigneur qu'il le vous accorde ».

La mère de Chaugy « accepte cette partie » et, le soir même, elle a « signe d'une âme souffrante ». Pour éloigner toute possibilité d'illusion, elle fait coucher plusieurs religieuses dans la même chambre, et toutes sont « témoins oculaires et auriculaires de la visite qui se renouvelle pendant sept mois entiers ».

Quelque temps après, sœur Claude-Thérèse Flory vient à mourir. Comme de coutume, Denise de Martignat prie avec ferveur pour la défunte. Bientôt, celle-ci lui apparaît, la remercie, lui dit qu'elle n'a plus besoin de prières et, pour lui en donner une preuve, elle la touche et lui ferme une plaie qu'elle avait entre le sein gauche et l'épaule. « Et moi qui écris ceci, affirme Françoise de Chaugy, j'ai vu de mes yeux, et non par ouï-dire... la plaie ouverte et, le lendemain, miraculeusement fermée. Je l'ai, de mes propres mains, pressée et touchée de tous les côtés pour me mieux assurer de la vérité que je reconnus très entière ».

Aussi n'eut-elle pas un instant de doute lorsque, le jour de la fête de Notre-Dame des Anges, étant occupée à écrire dans sa cellule, elle vit entrer tout à coup Marie-Denise de Martignat, le visage défait, baigné de larmes, laquelle, se jetant à ses pieds, s'écria : « Ma Mère, je viens vous dire que Monseigneur le duc de Nemours, ayant été blessé en duel, est mort ; mais ne craignez rien, il est en purgatoire ». Elle raconte alors à sa supérieure comment, tandis qu'elle faisait son action de grâces après avoir communiqué, Notre-Seigneur lui avait montré l'âme de ce prince sauvée de l'enfer par un éclair de repentir, mais logée « si bas, si profond et pour tant de temps » au purgatoire, « ardente et lamentable conciergerie », qu'elle-même en était « tout éperdue » : « Ma bonne Mère... hélas ! qui l'en retirera?... Plus de repos, il faut souffrir et prier incessamment ; je me suis offerte à Dieu pour cela sous votre bon plaisir... » Et elle apprend encore à la mère de Chaugy que la duchesse de Nemours, au désespoir, s'est retirée dans un monastère de Sainte-Marie pour y chercher courage et consolation.

Or, aucune nouvelle de ces événements n'était parvenue en

Savoie, et la mère de Chaugy a affirmé par serment que Marie-Denise de Martignat « ne pouvait en façon quelconque » les connaître « par voie humaine ».

Quelques jours après, on apprenait à Annecy l'horrible drame : Charles-Amédée de Genevois-Nemours et son beau-frère, le duc de Beaufort, (1) s'étaient battus en duel à Paris, derrière l'hôtel de Vendôme, assistés chacun de quatre gentilshommes. M. de Nemours était tombé frappé de trois balles ; deux des témoins avaient succombé dans les vingt-quatre heures et plusieurs autres gentilshommes avaient été blessés (2). La pitoyable duchesse de Nemours, qui perdait son époux par la main de son propre frère, s'était jetée, folle de douleur, à Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine avec ses deux petites filles (3).

Ces nouvelles firent grand bruit dans Annecy. Le duc n'avait point de fils, et son frère Henri songeait à se faire d'Eglise. Qu'advviendrait-il du Genevois ? Contrairement à l'usage, la ville n'eut pas à se mettre en frais de funérailles, car le corps de Charles-Amédée ne fut point rapporté à Notre-Dame de Liesse, il fut inhumé à Nemours.

Cependant Marie-Denise de Martignat s'est offerte à la justice de Dieu pour abrégier l'expiation de ce malheureux prince. Peines de corps et peines d'esprit l'accablent à faire pitié. La mère de Chaugy en est la confidente émue ainsi que des rapports

(1) Charles-Amédée, duc de Genevois-Nemours, avait hérité de son frère Louis, mort sans enfants, ses titres et ses duchés. Il avait épousé Elisabeth de Vendôme, petite-fille d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées par le bâtard de Vendôme. La duchesse avait pour frères : Louis de Vendôme, duc de Mercœur, qui épousa Laure Mancini, nièce de Mazarin, et François, duc de Beaufort. Ce dernier joua un rôle important pendant la Fronde. Sur les dissentiments du duc de Nemours et du duc de Beaufort, voir *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, éd. Chéruel, tome II, p. 12 et ss.

(2) « Arrivé sur le terrain, le duc de Beaufort allant au duc de Nemours lui dit : « Ah ! mon frère, quelle honte ! oublions le passé, soyons bons amis ». M. de Nemours lui cria : « Ah ! coquin, il faut que tu me tues ou que je te tue ! » Il tira son pistolet qui manqua et vint à M. de Beaufort l'épée à la main, de sorte qu'il fut obligé de se défendre : il tira et le tua tout roide de trois balles... Il courut du monde qui était dans le jardin de l'hôtel de Vendôme et, entre autres, M^{me} l'abbesse d'Yères qui se tenait pour lors à Paris... Elle dit que comme elle cria : « Jésus Maria ! » il lui serra la main, et un nommé l'abbé de Saint-Spire, qui est à M. de Reims, dit la même chose ; mais les médecins et les chirurgiens dirent que c'était un mouvement convulsif et, qu'à moins d'un miracle, il fallait mourir sur le champ. Il faut espérer que Dieu lui aura voulu donner le temps de lui demander pardon et qu'il a permis qu'il ait donné ce signe de connaissance pour que l'on puisse ne désespérer pas de son salut et que l'on ose prier pour lui. » *Ib.*, 133 et ss.

(3) *Ib.*, II, p. 137 et *Année sainte*, V, 456.

journaliers que la visitandine entretient avec l'âme du défunt.

Enfin, le 23 juin 1653, épuisée de souffrances, cette sainte victime entre en agonie, assistée, consolée par Françoise de Chaugy que l'on a transportée, convalescente elle-même, auprès du lit de la mourante. Avant d'expirer, Marie-Denise de Martignat lui remet son « pauvre petit chapelet, son crucifix et sa dizaine des âmes du purgatoire pour les adresser à M^{me} de Nemours, en l'assurant de sa part que l'âme de son mari n'est point damnée, mais proche maintenant du salut ».

Ces extraordinaires confidences créeront bientôt, entre la duchesse de Nemours et la mère de Chaugy, des rapports qui seront de conséquence pour l'avenir.

Ainsi va, dans une paix sereine et un religieux recueillement, la vie intérieure du monastère :

Nos chères sœurs vivent closes et fermées dans les maximes de nos bienheureux Pères, écrit Françoise-Madeleine en 1653, et, en ces six ans, il n'y en a pas une qui ait demandé une conférence au dehors (1).

Quant à elle, des affaires urgentes, des travaux multiples la tirent hors de son centre et s'imposent à son activité.

La construction de l'église s'achève et, le 30 septembre 1652, Mgr Charles-Auguste de Sales en fait la consécration solennelle (2). Simultanément, et après mille tracasseries causées par la municipalité, il faut refaire le pont fermé qui conduit au Pré-Lombard en lui donnant, cette fois, les dimensions marquées par les experts (3) ; il faut achever la tour d'où l'on accèdera au pont et qui portera la cloche du couvent ; enfin, il faut terminer la clôture du Pré-Lombard, coûteuse muraille de 17 pieds de hauteur, de deux pieds de largeur (4) et de 300 toises de tour. Ainsi enclose, l'île est devenue *Nazareth*, et Françoise de Chaugy, accomplissant le vœu de la mère de Blonay, y fait construire un oratoire en l'honneur de la Sainte-Famille.

Mais il est un danger qui vient de mettre en péril le monastère et dont il faut éviter à tout prix le retour : c'est l'inondation. Le dimanche 15 janvier 1651, après de grandes pluies, le

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 4.

(2) Pour la description de cette église : *Vie de la mère de Blonay*, 267. Saccagée pendant la révolution, elle a été récemment restaurée sous le nom d'église Saint-François.

(3) C.-M. Rebord, *A la recherche d'un sanctuaire salésien*, p. 29 et 30.

(4) *Ib.*

lac, enflé par la fonte subite des neiges, déborda soudain et couvrit presque toute la ville à l'exception de la rue Sainte-Claire et de la rue du Bœuf (1). La Visitation, que bordaient quasi de trois côtés les eaux du lac, fut la première envahie par le flot.

Chacun croyait que nous étions perdues, écrit la mère de Chaugy, personne ne nous pouvant aborder qu'à cheval ou avec un bateau... Il nous fallut promptement déshabiter notre étage d'en bas pour nous sauver au troisième de notre maison, laquelle n'étant point assurée, Monseigneur notre digne Prélat fit aller en notre seconde maison dix-neuf de nos sœurs: les plus vieilles, les plus jeunes et les plus peureuses, le reste de la troupe ayant dit que puisque j'étais résolue de ne point sortir, qu'elles aimaient mieux mourir avec nous que de nous quitter... (2).

Enfin, le 18 janvier, les pluies cessèrent, le ciel se fit serein et, peu à peu, les eaux se retirèrent. « Grâce à Dieu, écrit la mère de Chaugy, nonobstant l'humidité et le grand tracas que nous avons eus, pas une de nous n'est malade ni n'avons eu aucun mal que celui de la peur; et ce n'est pas sans miracle, car l'eau a abîmé des villages entiers tout près d'ici et fait des ravages étranges ».

Sans atteindre à ces proportions, les débordements du lac envahissaient de temps en temps l'enclos et le jardin. Pour parer à cet inconvénient et faciliter l'écoulement des eaux, Françoise de Chaugy fit encore creuser à travers la propriété un canal de cent toises de longueur sur douze de largeur (3).

Et c'est ainsi que pendant toute la durée de son mandat, le couvent retentit du bruit de la pioche et du marteau. Françoise-Agnès Flocard, surintendante du bâtiment, veille à tout sous le contrôle de sa supérieure qui a la joie de voir s'achever les travaux avant sa déposition.

Très modestement alors, elle écrira aux monastères de son Ordre :

Je n'ai rien entrepris d'extraordinaire; seulement nous avons tâché d'achever ce que notre très heureuse mère Marie-Aimée de Blonay avait si saintement et courageusement commencé (4).

(1) Sur l'inondation de 1651. Cf *Revue savoisienne* du 30 sept. 1875.

(2) Lettre du 3 février 1651. Arch. du Puy-de-Dôme, *Visit. de Montferand*, liasse 1 c, cote 18.

(3) *Vie de la mère de Chaugy*, 233.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, 3.

Ce n'était pas sans beaucoup de soucis financiers :

Notre temporel demeure fort diminué et chargé de dettes, ajoutez-elle, tant à cause de notre continuelle poursuite ici et à Rome pour notre bienheureux Père, qu'à cause de notre bâtiment (1).

Nous allons constater pourtant que ces soucis d'argent n'arrêtaient point l'élan de sa générosité.

Au cours de ses deux triennats, Françoise de Chaugy avait dû quitter son monastère à plusieurs reprises pour répondre à l'appel des supérieures qui réclamaient son assistance.

C'est en mars 1650 qu'elle entreprend son premier voyage. Le monastère de Gruyère, en Suisse, était aux prises avec des difficultés insurmontables. « Gruyère, dit une circulaire d'Annecy, est un petit village situé sur la pointe d'une montagne... il n'y a que soixante feux, point de religieux ni de religieuses ni même d'autres ecclésiastiques que M. le Curé et deux vicaires. Dans tout l'endroit, il n'y a point d'eau et il faut que la sœur tourière fasse tous les jours une demi-lieue pour en aller chercher... » (2)

Par quelles circonstances les Filles de la Visitation étaient-elles venues se loger dans un lieu si peu propre à faire vivre un monastère au spirituel comme au temporel? C'est une singulière histoire. En 1632, la jeune Agnès de Beaufremont, âgée de dix-huit ans, et sur le point d'être fiancée à son cousin germain, le marquis de Coligny, disait adieu à tout ce que lui promettaient le monde et la fortune pour entrer au monastère des Visitandines de Besançon. La fureur de ses alliés avait été si grande qu'il lui avait fallu se faire escorter de cinquante mousquetaires pour gagner Besançon sans crainte d'un enlèvement. Mais en dépit des obstacles de tout genre suscités par la famille de Coligny, la jeune fille avait pris l'habit au mois de juillet 1632 (3) et, quelques mois après, elle avait fait profession,

(1) *Ib.*

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*. Circ. du premier monast. d'Annecy à tout l'Ordre, 6 juin 1650, p. 358. Cette circulaire mentionne le voyage de la mère de Chaugy à Gruyère, par conséquent ce n'est pas en 1651 qu'il eut lieu, ainsi que le prétend l'auteur de la *Vie de la mère de Chaugy*, p. 202.

(3) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 114. Sur cette affaire et sur la fondation du monastère de Gruyère, Cf. Bibl. Mazarine, ms. 2437, *Fondation du Monastère de Langres*; Vie de la mère Marguerite Michel dans les *Vies*

non sans en appeler au pape pour protéger sa vocation en péril. Or, la guerre ayant repris en Lorraine et en Franche-Comté, la supérieure, Marie-Marguerite Michel, est avertie qu'on espère, à la faveur des troubles, enlever la jeune religieuse. L'archevêque de Besançon lui ordonne alors de partir pour Fribourg avec Agnès de Beaufremont et neuf sœurs de son monastère. Elles partent de nuit, gagnent la Suisse à marches forcées, et viennent se mettre sous la protection de Mgr de Watteville, évêque de Lausanne. Grâce à son influence, les bourgmestre et conseillers de Fribourg consentent à les recevoir, mais à titre de réfugiées, et non pour un établissement définitif. Ceci se passait en 1635.

A quelque temps de là, le doyen de Gruyère et les notables de cette ville, ayant entendu parler de ces religieuses, s'étaient rendus à Fribourg pour les voir et avaient mis tout en œuvre pour procurer chez eux l'établissement d'un monastère de la Visitation. Après avoir beaucoup hésité (1), la mère Marguerite Michel cédait aux instances et aux promesses des habitants enthousiasmés, confiante peut-être dans le secours que ce monastère pourrait apporter, le cas échéant, à la maison de Fribourg dont l'existence n'était encore que provisoire. Elle alla donc conduire à Gruyère la nouvelle supérieure et cinq religieuses (2).

Les débuts de la fondation avaient été encourageants : vingt jeunes filles du pays étaient entrées au noviciat. Mais bientôt, par suite de la rigueur du climat et des mauvaises conditions d'existence, on eut sept décès à déplorer. Tout manquait à la fois, au spirituel comme au temporel, et, peu à peu, l'impossibilité de se maintenir en ce lieu apparut telle que les sœurs angoissées se tournèrent vers Annecy pour trouver le moyen de sortir de cette impasse. Partir n'était pas chose facile : outre qu'il fallait trouver le lieu et les moyens d'une nouvelle fondation, les familles des religieuses s'y opposaient absolument et la supérieure ne savait à quoi se décider.

La mère de Chaugy arrive ; heureuse de trouver les huit professes dans l'observance de la règle et constatant qu'il y a impossibilité d'améliorer la situation, elle leur déclare qu'il faut, quoi qu'il en coûte, se décider à quitter Gruyère. Ensem-

de plusieurs supérieures de la Visitation ; Louis Prunel : Sébastien Zamet, p. 365 et ss.

(1) *Lettres de sainte Chantal*, V, 81.

(2) L'établissement eut lieu le 21 novembre 1638.

ble elles étudient alors les moyens à prendre. La supérieure liquidera prudemment le petit avoir du monastère sans éveiller l'attention de la municipalité ; de son côté, la mère de Chaugy s'efforcera de faire accepter ce départ, puis elle recevra les sœurs à leur arrivée en Savoie et leur procurera le moyen de s'établir ailleurs de façon définitive. Elle devait y réussir, nous le verrons bientôt.

De Gruyère, elle se rend à Fribourg où les difficultés n'étaient pas moindres. Malgré les efforts de la mère Marguerite Michel, le monastère n'était pas encore autorisé par le gouvernement du pays. Cette situation précaire entravait le développement de la communauté et suscitait mille ennuis. Les familles de la contrée, redoutant qu'un jour ou l'autre les visitandines ne fussent invitées à quitter Fribourg, ne se souciaient pas beaucoup d'y envoyer leurs filles (1).

Quand la mère de Chaugy arriva en ce monastère, elle y trouva, comme supérieure, Jeanne-Marie du Moulin. Celle-ci avait commencé son triennat avec six professes et deux novices, le gouvernement du canton ayant défendu d'en recevoir davantage ; cependant, grâce à des « permissions secrètes », elle avait réussi, sans bruit, à augmenter sa petite famille de dix-huit sœurs ; mais la ville en prit ombrage et on lui signifia de s'en tenir là. C'est sur ces entrefaites que survint la mère de Chaugy. Instruite de ces difficultés, elle relève l'espérance des sœurs, encourage la supérieure à renouveler sa demande d'autorisation et se procure elle-même des entrevues avec les membres influents de la ville. Son intelligente affabilité, sa parole persuasive, l'esprit de la Sainte-Source qui s'exprime par elle avec tant de charme, l'union qu'elle fait apparaître si puissante entre les maisons de l'Ordre font impression sur ses auditeurs et les disposent, presque à leur insu, à la bienveillance. Ils lui font porter un vin d'honneur par leurs officiers, la haranguent avec respect et lui offrent des présents pour la remercier d'avoir agrégé les sœurs fribourgeoises à la communauté d'Annecy pour le cas où elles seraient contraintes de quitter leur patrie.

Bref, les voies se trouvèrent si bien préparées que la demande

(1) Sur la fondation de Fribourg, cf. dans *Lettres de la mère de Chantal*, IV et V, les lettres adressées à la mère Marguerite Michel à Fribourg. Cf. aussi : *Année Sainte*, VII, 32 et 33, 138 et ss. ; VI, 20 et ss. et, dans les *Vies de plusieurs supérieures*, celle de Marie-Marguerite Michel.

d'autorisation portée quelques mois après au grand Conseil par les visitandines obtint enfin gain de cause : la maison de Fribourg fut régulièrement établie le 9 novembre 1651 (1).

Au retour, la mère de Chaugy passa par Soleure dont le monastère, fondé par Marie-Marguerite Michel en 1645 (2) et protégé par M. de Caumartin, ambassadeur de France, n'avait pas connu les mêmes tempêtes. « Nos sœurs de Soleure sont à merveille..., écrivent les visitandines d'Annecy, et semble, dit notre très chère Mère, à voir le bon train de ce monastère, son bâtiment et son enclos, que c'est une des plus anciennes maisons de l'Ordre » (3).

Ce voyage en Suisse avait duré quelques semaines.

Presque aussitôt après sa réélection, qui avait eu lieu à la fin de mai 1650, Françoise de Chaugy fut chargée, par Mgr Charles-Auguste de Sales, d'aller rejoindre à Chambéry la mère de Challes pour la conduire à Pignerol où celle-ci venait d'être élue supérieure. Par la même occasion, la mère Françoise-Madeleine visiterait les monastères de Provence dont plusieurs réclamaient son concours.

De ce voyage, nous savons bien peu de chose (4). Après avoir franchi les Alpes, les voyageuses furent rejointes à Suse par un message des visitandines de Turin priant instamment la mère de Chaugy d'aller les visiter. Elles n'obtinrent pas ce bonheur : « Nous essayâmes la dure mortification de la savoir si près de nous sans avoir le bien qu'on s'était si assurément promis de jouir quelques jours de sa présence, rapportent-elles, mais les formalités d'Italie nous mortifièrent pour cette fois ». A Pignerol, Françoise de Chaugy put s'agenouiller sur le tombeau du comte de Toulonjon, en l'église des Récollets (5), puis, nous disent encore les visitandines de Turin, elle passa par Embrun et fit le tour de la Provence (6), visitant tous nos chers monastères. Marseille, Aix, Arles, Nice, Toulon, Grasse et d'autres encore, placés sur sa route, la virent donc, ainsi que la solitude

(1) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 506, en note.

(2) *Vie de Marie-Marguerite Michel et Lettres de la mère de Chaugy*, 358.

(3) *Ib.*

(4) Cf *Lettre circ. de Turin*, 65; *Année sainte*, XII, 489; *Vie de la mère de Chaugy*, 208 et ss.

(5) *Les deux filles de sainte Chantal*, 351.

(6) Le texte porte « Province », mais la majuscule, le contexte et ce que nous savons du voyage prouvent qu'il faut lire *Provence*.

de la Sainte-Baume où elle eut le bonheur de se rendre en pèlerinage.

L'année suivante voit, par les soins de la mère de Chaugy, se négocier la fondation de Seyssel (1). Bien que située en France, cette petite ville, qui n'était qu'à quatre lieues d'Annecy, dépendait du diocèse de Genève. C'était là que, se rendant de Savoie en Lyonnais, les visitandines faisaient ordinairement leur première halte avant de s'embarquer sur le Rhône. La mère de Chantal, obligée d'y loger chez des particuliers, avait eu souvent la pensée d'y établir un monastère, mais son désir n'avait jamais pu se réaliser. L'occasion naquit d'elle-même en 1651.

Au cours de sa visite pastorale à Seyssel, Mgr Charles-Auguste de Sales trouva la petite ville en discussion au sujet de religieuses étrangères qui désiraient s'établir en ce lieu. En vain essayait-il de concilier les esprits, les habitants ne voulurent rien entendre, mais, par contre, déclarèrent qu'ils autoriseraient volontiers chez eux l'établissement d'un monastère de la Visitation.

Tout heureux, Monseigneur fait part de ce projet à la mère de Chaugy qui, de suite, y donne la main. Elle obtient les autorisations nécessaires, achète une maison moyennant onze mille cinq cents livres (2), et, toutes acquisitions se trouvant faites des ustensiles et autres commodités temporelles, l'évêque de Genève et la supérieure songent « à faire le choix de pierres vives pour la construction de ce nouvel édifice du Seigneur ». Françoise-Gasparde de la Grave leur parut l'élue de la Providence ; et donc, le 1^{er} juillet, la mère de Chaugy la conduisit à Seyssel avec neuf sœurs, dont deux du second monastère d'Annecy. Mgr Charles-Auguste de Sales s'y trouva pour les recevoir et l'établissement solennel du monastère se fit le 2 juillet. Comme il y avait grande affluence de peuple, l'évêque dit la messe et prêcha dans l'église paroissiale, les sœurs n'étant pas encore en clôture. Le lendemain, il les mena chez les Bernardines (3) ; à

(1) Bibl. mazarine, ms. 2437. *Année sainte*, I, 305.

(2) Cette maison, située sur la rive droite du Rhône, étant peu propre à l'usage d'un monastère, les sœurs achetèrent une autre maison, sur la rive gauche, en l'année 1653. Les bâtiments de ce couvent subsistent encore en grande partie, occupés par divers particuliers et présentent des restes intéressants. Cf. Fenouillet : *Histoire de la ville de Seyssel*, Annemasse, 1891.

(3) Il s'agit ici des Bernardines réformées par saint François de Sales et dont la première maison s'installa à Rumilly en 1622. Louise de Ballon

l'instance de leur prieure, la mère de Ballon, Monseigneur les bénit « conjointement », mais il eut soin de mettre les Visitationes à sa droite, disant à la mère de Chaugy « toute proche de lui » : « Les filles de Sainte-Marie sont les chères filles de ma dextre et les bien-aimées de mon cœur ».

A peine Françoise-Madeleine était-elle de retour qu'un messager lui apportait une mauvaise nouvelle. Le 20 juillet, au milieu de la nuit, la foudre était tombée sur le monastère de la Visitation de Belley, allumant un incendie qui avait détruit le couvent de fond en comble. Les sœurs n'avaient eu que le temps de s'enfuir, heureuses, dans leur détresse, de trouver un asile chez la femme du bailli et autres voisines charitables (1).

Mandée en hâte par la supérieure, Louise-Françoise de Montgeffond, Françoise de Chaugy part aussitôt, avec la permission de Mgr Charles-Auguste de Sales. Emue jusqu'aux larmes devant l'étendue de ce désastre, elle adresse le jour même une circulaire à tous les monastères de l'Ordre pour leur faire part du malheur et solliciter leur charité. Prompte en ses décisions, elle envoie dès le lendemain six des religieuses dans les monastères de Savoie, dont deux sœurs infirmes au premier d'Annecy qui paiera encore la pension d'une troisième à Seyssel. Les autres s'en iront peu à peu dans les différentes maisons de l'Ordre qui voudront bien les accueillir (2). En attendant, la mère de Chaugy paie de sa personne : le jour, elle confectionne des vêtements pour les sœurs, et la nuit se passe à écrire pour les affaires, en sorte qu'elle est deux semaines sans se coucher.

Cependant, d'accord avec les supérieurs ecclésiastiques, elle décide Louise-Françoise de Montgeffond à faire rebâtir le monastère et à rester avec quelques sœurs pour diriger les travaux ; elles logeront, pendant ce temps, dans un petit bâtiment qui servait aux lessives et à la basse-cour au fond du jardin. L'affaire avait été menée si rondement, grâce à l'esprit de décision de Françoise de Chaugy, que, « le 7 août, on donnait le prix fait du nouveau monastère au maître maçon... », « le jour de l'octave

fut l'âme de la réforme et réussit à établir plusieurs maisons en Savoie et en France, notamment à Seyssel où elle mourut en 1668 entre les bras de sa sœur Gasparde, supérieure de ce monastère. Grossi, *La Vie de la vénérable mère de Ballon*, Annecy, Fontaine, 1695.

(1) Bibl. Mazarine, ms. 2431, *Fondation de Belley; Année Sainte*, VII, 659 et ss.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, 9.

de l'Assomption », on commençait à creuser les fondements, et, « dans l'octave de la Nativité », Mgr Charles-Auguste de Sales posait la première pierre qui fut bénite par l'évêque de Belley.

Près de la supérieure de la Sainte-Source, toute détresse est assurée de trouver un refuge. Des lettres navrantes lui arrivent du monastère de la Val d'Aoste qui est dans une extrême pauvreté ; ses récoltes ont été mauvaises et ses provisions sont déjà consommées. Ajoutez à cela une novice sans dot et une sœur infirme. La mère de Chaugy réunit la communauté, lui fait lecture de ces lettres lamentables et plaide si bien la cause des pauvres sœurs d'Aoste que l'on décide d'accueillir la novice pauvre et la sœur infirme (1).

Son monastère est vraiment la maison du bon Dieu. Les sœurs de Gruyère vont l'expérimenter plus que quiconque. Suivant ses conseils, ayant doucement préparé leur départ, elles ont obtenu leurs passeports et se mettent en route vers Annecy, le 15 octobre de cette année 1651, au nombre de onze (2). Elles y arrivent vers la mi-novembre et se croient « au Paradis ». Avec la plus exquise délicatesse, Françoise de Chaugy, pour que ces pauvres exilées s'y sentent chez elles et non comme des étrangères, leur confie des obédiences dans la maison, et les traite comme ses plus chères filles.

Quelques esprits, de ceux qu'on appelle prudents, lui font observer qu'elle se charge ainsi de bien des bouches inutiles ; elle leur répond qu'elle fait au contraire le meilleur des placements puisque Dieu rend au centuple ce que l'on donne en son nom.

Elle fut en effet récompensée de sa générosité envers les sœurs de Gruyère par la joie qu'elle eut de pouvoir les établir à Langres. Les jésuites de cette ville cherchaient à vendre leur collège et sa vieille église pour s'établir plus au large ailleurs. L'évêque, Sébastien Zamet, le leur permit à condition qu'ils ne pourraient céder leurs bâtiments qu'à des Filles de la Visitation. M. Truitat, confesseur du premier monastère d'Annecy, se trouvait alors à Dijon. Mandé à Langres par Sébastien Zamet, il informe la mère de Chaugy que l'on ne saurait trouver pour les sœurs de Gruyère un lieu plus commode ni plus propre à les établir.

(1) *Vie de la mère de Chaugy*, 211.

(2) L'une d'elles mourut, avant d'arriver, au monastère de Thonon.

Aussitôt elle lui envoie les procurations nécessaires pour traiter la vente avec les pères jésuites, puis, toutes choses étant réglées et les autorisations accordées, le 28 août 1653, en la fête de Saint-Augustin, les sœurs de Gruyère quittent la Sainte-Source avec leur nouvelle supérieure, Catherine-Elisabeth de la Tour, accompagnées de la mère de Chaugy. Celle-ci emportait avec elle une précieuse relique destinée au monastère de Lyon-Belle-cour : c'était le cœur de la mère de Blonay. N'était-il pas juste qu'il appartint à ce lieu qu'elle avait tant servi et tant aimé ?

Les sœurs y arrivèrent le 3 septembre. On peut imaginer avec quelle profonde émotion la mère Marthe-Séraphique de Ponsein, supérieure, reçut Françoise de Chaugy et son précieux dépôt ! (1)

Après quelque détente, les sœurs de la nouvelle fondation se rendirent au troisième monastère de Lyon pour la commodité de leur embarquement sur la Saône, et c'est là que la mère de Chaugy, après la messe matinale, embrassa ses filles et leur dit adieu (2).

A la même époque, elle fait encore un voyage en Dauphiné où quelques monastères réclamaient ses conseils.

En passant par celui de Saint-Marcellin (3), « son œil clairvoyant » découvrit du relâchement en plusieurs observances. La supérieure était alors Anne-Catherine Valentin, mais, en réalité, tout le mal venait de la déposée, Anne-Madeleine Fabry, venue de Romans pour la fondation de Saint-Marcellin, en l'année 1645. Françoise de Chaugy en fut si profondément attristée, nous dit-on, que poursuivant son voyage, elle ne cessa « tout le long du chemin d'implorer par des prières, des larmes,

(1) *Année sainte*, III, 559. On y lit : « La mère Marthe-Séraphique le fit placer dans le chœur intérieur, directement au-dessous de l'endroit où reposait celui de notre bienheureux Père ». Et, en note : « Le cœur de la mère de Blonay est encore enchâssé dans le piédestal du reliquaire qui contient le cœur de son bienheureux Père. Ce reliquaire appartient au monastère de Venise ».

(2) *Fondation de Langres*, Bibl. Mazarine, ms. 2437. Mgr Prunel, dans la *Vie de Sébastien Zamet*, p. 368, dit que la mère de Chaugy n'accompagna les sœurs de Gruyère que jusqu'à Belley ; le manuscrit de la Mazarine mentionne formellement la venue de la mère de Chaugy à Lyon.

(3) Ce monastère fut fondé en l'année 1645. Or, dans l'histoire de la fondation de Condrieu, il est dit que lorsque la mère de Chaugy passa à Saint-Marcellin, la supérieure qui avait succédé à la première, laquelle avait fait six ans de gouvernement, était dans sa troisième année de supérieurat. C'est ce qui nous permet de dater le voyage de la mère de Chaugy.

des vœux et des soupirs le secours du Ciel sur cette communauté » (1).

Arrivée au monastère de Condrieu, elle met la supérieure, Claude-Marie de Villars, au courant de ces irrégularités et la supplie instamment d'intervenir auprès de son oncle, Mgr Pierre de Villars, archevêque de Vienne, afin qu'il remédie aux désordres de cette maison. On lui objecte aussitôt des difficultés presque invincibles : Anne-Madeleine Fabry s'est acquis un grand crédit près de l'archevêque, toute critique se heurterait aux préjugés de ce dernier en sa faveur et, de plus, comme il serait aisé de deviner, vu le passage de la mère de Chaugy à Saint-Marcellin, d'où venaient ces rapports, cela confirmerait Mgr de Villars dans l'opinion qu'il avait déjà que la supérieure d'Annecy voulait s'ériger en générale de l'Ordre. Ne se souvenait-elle donc pas, qu'à l'époque de son voyage en Provence, l'archevêque de Vienne lui avait défendu l'entrée de son diocèse parce que, de concert avec la mère de Blonay, elle avait hautement blâmé la supérieure du monastère de Vienne qui s'était rendue deux ans de suite aux bains d'Aix ? (2)

Ces humaines considérations n'étaient pas de nature à refroidir le zèle de la mère de Chaugy, non plus que sa foi dans la Providence. Elle déclare à la mère de Villars que « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est le Dieu de sœur Françoise-Madeleine » et qu'il faut « tout attendre de lui » ; dès son retour à Annecy, elle recommanda cette affaire au saint fondateur de la Visitation par celles de ses filles qui ont crédit auprès de lui, et certainement, sous peu, se présenteront les moyens de remédier à ces maux.

« L'effet suivit avant trois mois ces heureux pronostics »,

(1) Sur cette affaire, cf. Bibl. mazarine, ms. 2432, *Fondation du monastère de Condrieu*; et ms. 2435, *Fondation du monastère de Saint-Marcellin*. Voir surtout aux Arch. départ. du Rhône, H, *Visit. de Bellecour*, un manuscrit de six feuillets, non coté, qui porte au dos cette indication : *la mère de Chaugy*. Cet important manuscrit, malheureusement incomplet, est une lettre adressée par la mère Claude-Marie de Villars à la supérieure du monastère d'Annecy après la mort de la mère de Chaugy dont on se préoccupait d'écrire la vie. Ce manuscrit n'est pas signé, mais les faits qu'il rapporte, en particulier ceux que nous relatons ici, permettent de l'attribuer de façon certaine à la mère Claude-Marie de Villars, supérieure du monastère de Condrieu, décédée en 1703. Cf. sa vie dans l'*Année sainte*, VI, 262. Elle était tante du maréchal de Villars et sœur de l'archevêque de Vienne qui succéda à celui dont il est question ci-dessus.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 235.

rapporte la supérieure de Condrieu, à croire que la mère de Chaugy jouissait ou du don de prophétie ou du crédit d'obtenir de Dieu ce qu'elle voulait.

En cette circonstance, Françoise-Madeleine montra une fois de plus que son zèle savait se traduire en actes : Mgr de Villars, mieux éclairé sur le monastère de Saint-Marcellin, avait décidé de renvoyer à Romans la supérieure et la déposée. Mais, Romans ne se souciait pas de garder Anne-Madeleine Fabry. La mère de Chaugy consultée déclara, pour toute réponse, qu'on s'en chargerait à Annecy. La coupable y fut reçue à bras ouverts et n'eut plus qu'à y expier ses fautes.

Ce n'est pas tout. La nouvelle supérieure envoyée par la mère de Villars à Saint-Marcellin (1) y avait trouvé une novice peu disposée à s'amender. Or, par une singulière complaisance, cette novice, fille de qualité, avait été reçue sans dot, bien qu'on eût donné quittance à ses parents d'une somme assez considérable. Si l'on renvoyait la jeune fille, il fallait payer cette dot bien qu'on ne l'eût pas reçue. De nouveau, l'on s'adresse à la mère de Chaugy qui, d'accord avec Agnès Flocard, décide de la recevoir à la Sainte-Source. Elle y fit profession et l'on exerça, nous dit-on, mille charités à son égard.

C'est parmi ces travaux, sans compter la poursuite du procès de canonisation de François de Sales, dont nous parlerons bientôt, que Françoise-Madeleine de Chaugy avait atteint, à l'Ascension de l'année 1653, la fin de son second triennat.

Sur son chemin, quelques épines lui avaient fait sentir leurs pointes. Déjà, quoique timidement, on lui a reproché de vouloir faire acte de générale, et nous avons vu que la jalousie s'est odieusement donné carrière contre le projet d'un établissement de la Visitation à Thorens.

Les rapports étroits du premier monastère d'Annecy et de Mgr Charles-Auguste de Sales valurent encore à la Sainte-Source, dès l'année 1652, le contre-coup d'une bourrasque qui émut fort, à cette date, la ville de Chambéry.

L'évêque d'Annecy avait négocié avec le Père Bourgoing l'établissement d'un petit collège d'Oratoriens à Rumilly, dans le dessein de les employer pour les missions de son diocèse. Soit jalousie, soit excès de zèle, le jésuite Alexandre

(1) C'était la mère Françoise-Elisabeth Chalendat.

Fichet (1), du collège de Chambéry, se mit à publier par toute la ville que ces oratoriens étaient jansénistes et que c'était une honte que l'évêque de Genève les eût appelés dans son diocèse. Il alla plus loin : prêchant aux Pénitents blancs, il tint ce discours :

Messieurs, je vous donne avis que les jansénistes se sont introduits dans Rumilly, qu'ils y enseignent publiquement qu'il est superflu de prier pour les morts et qu'il n'y a point de purgatoire, que ce sont des prêtres qui mériteraient mieux la mort que les trois ministres de Genève que le Sénat fit brûler autrefois... Je donnerais ma tête pour cela. Le feu ! le feu à ces visages de diable ! (2)

Ce fut un beau tapage.

Les Oratoriens, sur le conseil de Mgr Charles-Auguste de Sales, en appelèrent au Sénat de Savoie et l'affaire alla jusqu'à M^{me} Royale. Mais on jugea bon de ne pas augmenter ce scandale par le retentissement d'un procès. Le recteur des Jésuites fut prié d'imposer silence au Père Fichet ; l'affaire en resta là (3).

L'honneur des Oratoriens, d'ailleurs, avait été défendu devant le public. Un chanoine de la cathédrale, Jean d'Arenthon d'Alex, prêchant le lendemain même aux Pénitents blancs de Chambéry, avait, en termes sages et mesurés, remis les choses au point à la satisfaction de Mgr Charles-Auguste de Sales et du Père Bourgoing qui lui en adressèrent leurs chaleureux remerciements (4).

Les accusations portées contre l'évêque de Genève eurent leur retentissement sur la Visitation d'Annecy, et la mère de Chaugy crut bon de s'en expliquer dans sa circulaire du 8 avril 1653 :

Je suis bien aise, mes très aimées sœurs, de vous faire part d'une petite bourrasque qui est passée sur nous sans nous nuire ; c'est au sujet de l'établissement des Révérends Pères de l'Oratoire à Ru-

(1) Alexandre Fichet, savoyard, né en 1588, mort à Chambéry en 1659, entré dans la compagnie de Jésus en 1607, professeur de rhétorique à Lyon, prédicateur et théologien de renom, auteur de plusieurs ouvrages aujourd'hui oubliés dont le plus marquant est une *Vie de la mère de Chantal* publiée à Lyon en 1642. Cf. Grillet, I, 400. Il était frère de Marie-Adrienne Fichet.

(2) *Relation très sincère de ce qui se passa à Chambéry en 1653 et qui a donné prétexte à la calomnie.* Arch. Vaticanes, Nunziatura Savoia, t. 81, fol. 314 et ss.

(3) *Ib.*

(4) *Ib.*, fol. 319.

milly, dans ce diocèse. Bien que nous n'ayons pas été assez heureuse pour rien contribuer à cette bonne œuvre, l'opinion qu'on en a prise a fait que quelques serviteurs de Dieu, mieux intentionnés que considérés, nous ont proclamée janséniste; mais, grâce à Dieu, cela n'a eu ni durée ni effet, et ainsi la vérité subsiste d'elle-même et le mensonge se détruit aussi de soi-même. Hé certes! mes très chères sœurs, il me semble que ce serait une chose monstrueuse de voir une fille de la Visitation courir après ces nouveautés, et tant que nous le pourrons, nous anathématiserons celles qui feraient cette injure à notre Institut que de se détacher de la sainte et solide simplicité des maximes de notre bienheureux Père pour se joindre à des nouveautés de doctrine dont nous devons absolument demeurer ignorantes, n'en souffrant les discours ni n'en lisant les livres; autrement nous retirerions de nous la protection de nos saints Fondateurs et ils ne voudraient plus nous reconnaître pour leurs filles, ce qui serait le comble de notre mal (1).

La date de la déposition de la mère de Chaugy approchait. Durant les six années qui venaient de s'écouler, le premier monastère de la Visitation avait gardé les humbles et fortes vertus de la perfection salésienne et, conformément au désir de la mère de Chantal, toutes les maisons de l'Ordre étaient restées unanimement liées à cette sainte et inestimable source. Françoise de Chaugy, écrivant aux supérieures, le reconnaît avec émotion et reconnaissance :

Nonobstant mon vrai néant, [vous] n'avez pas laissé de donner jour et effet à la prophétie de notre bienheureuse Mère qu'après elle l'Institut continuerait son recours, sa communication et sa cordiale et amoureuse déférence à cette maison. J'ai fait dans ces six ans une expérience qui m'a donné autant de reconnaissance envers Dieu et de foi en la conduite invisible de nos bienheureux Fondateurs que de confusion en moi-même et de surcroît de respect et d'amour pour vos charités, qui doivent être assurées qu'en tout ce que je les ai pu servir, ç'a été avec autant de fidélité, de secret et de sincérité que je désire vivre et mourir en la présence de mon Dieu (2).

Il fallait songer à la prochaine élection :

Selon les apparences, écrit Françoise de Chaugy, si Dieu n'en ordonne autrement, à cette Ascension notre très honorée sœur Catherine-Elisabeth de la Tour sera supérieure, l'ayant rappelée d'Autun à cet effet.

(1) *Lettres*, p. 10 et 11.

(2) *Ib*, p. 2.

Les suffrages de la communauté en décidèrent autrement (1). Ce fut Françoise-Agnès Flocard qui fut élue au mois de mai 1653 ; elle avait trente-cinq ans. Sa vertu, les services qu'elle rendait au monastère avaient dicté ce choix. En prenant la charge de supérieure, elle remit à la mère de Chaugy déposée le soin des affaires de la canonisation et la direction des novices. Elle la pria aussi de mettre à profit le temps de sa déposition pour revoir, augmenter et terminer, à l'aide de nouveaux mémoires, les *Vies des premières Mères et Sœurs* composées sous la mère de Chantal (2).

(1) *Ib.*, p. 10. Nous avons vu plus haut que la sœur de la Tour s'en alla comme supérieure à Langres au mois de septembre 1653. Elle revint à Annecy en juin 1660 et y mourut le 21 novembre 1661. Cf. Lettre circ. de la mère de Chaugy, 21 nov. 1661. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(2) *Lettres*, p. 59.

CHAPITRE V

A la poursuite de la canonisation

(1650-1656)

- I. — Le Père André de Chaugy et le cardinal Fabio Chigi. — Le Père de Chaugy, procureur de la cause. — Nouveau procès de non-culte à Annecy. — Mort d'Innocent X. — Le conclave de 1655. — Vœux et prières à Annecy pour le cardinal Chigi. — Election d'Alexandre VII.
- II. — La mère de Chaugy adresse au Pape les *Vies des quatre premières Mères*. — Nouveau procès apostolique sur la sainteté et les miracles de François de Sales. — Mgr de Maupas du Tour, juge apostolique. — Jean Miget, avocat consistorial. — Ouverture du tombeau de François de Sales. — Interruption du procès.

La cause du serviteur de Dieu, François de Sales, reprise en l'année 1645, se trouvait, à la mort de la mère de Blonay, en assez mauvaise posture. Sur les trois procureurs chargés à Rome de l'affaire, un seul, M. de Besançon, vivait encore, mais si désemparé par la mort de M. Montheron et le tragique assassinat de l'évêque de Castro que sa santé s'en trouvait ébranlée. Ayant obtenu le prieuré de Saint-Ours, au Val d'Aoste, il quitta Rome, au mois de mai de l'année 1650, pour aller prendre possession de son bénéfice et remit ses procures aux avocats Gini et Naldi (1).

Je commence à craindre que l'on n'avance guère de quelque temps, écrit-il à la mère de Chaugy, car voilà les ducs de Parme, de Florence et de Modène qui ont déclaré la guerre au Pape qui pensera désormais à se défendre. D'ailleurs, l'année sainte qui approche empêchera de poursuivre. Ainsi vous voyez que je ne serai pas nécessaire (2).

(1) M. de Besançon écrit à la mère de Chaugy : « J'ai pensé qu'il serait bien de remettre à M. Gini, qui est ici secrétaire, la procure que vous m'avez faite. Cet homme, qui est agent pour le duc de Savoie, est un homme de mérite et de probité qui s'estimera heureux de donner ses soins à cette sainte affaire, car on ne peut être plus affectionné à notre bienheureux ni son plus grand dévot. On peut joindre à lui M. Naldi qui est un homme très capable d'entreprendre et de soutenir cette canonisation ». Cité dans Migne, *op. cit.*, p. 370.

(2) *Ib.*

Or, au moment où M. de Besançon disait adieu à la Ville éternelle, deux personnages y arrivaient dont la providentielle rencontre allait changer la face des choses : l'un, modeste religieux de l'Ordre des Minimes, envoyé par ses supérieurs en résidence à la Trinité des Monts, était le Père André de Chaugy, frère de la supérieure d'Annecy ; l'autre, évêque de Nardo, délégué du pape à Munster où il avait pris part aux négociations du traité de Westphalie, était Mgr Fabio Chigi.

Ce dernier, fervent admirateur du bienheureux François de Sales, était un prélat d'une cinquantaine d'années (1), diplomate expert, ami des arts, érudit, austère dans sa conduite et d'une solide piété. Inquisiteur à Malte et vice-légat à Ferrare, sous Urbain VIII, nonce à Cologne puis à Munster, sous Innocent X, Mgr Chigi était fort apprécié dans les milieux romains.

A l'âge de vingt ans, étudiant à Padoue, il avait lu la traduction italienne de l'Introduction à la vie dévote et il en avait été enthousiasmé : « Je l'ai lue dix fois avec une forte attention, écrivait-il, ayant néanmoins un appétit insatiable de la relire cent et cent fois s'il m'était permis... » (2). Dès lors, il se livre avec passion à l'étude des œuvres de Mgr de Genève ; elles le suivent à Malte, à Ferrare, à Cologne. Comme il veut s'en pénétrer, les « savourer et remâcher », « et même les transmuier en [sa] propre substance », il les traduit en italien, consacrant à ce travail les heures du jour et de la nuit (3).

Pendant sa nonciature à Cologne, il avait éprouvé d'une façon très particulière la protection du bienheureux. Atteint de violentes coliques néphrétiques et condamné à subir une opération douloureuse, car il fallait extraire une pierre d'une grosseur extrême, il se souvient que la princesse de Phalsbourg possède une croix d'argent bénite autrefois par le saint évêque de Genève (4) et qui contient de ses reliques. Plein de confiance, il

(1) Il était né à Sienne en 1599. Sur Mgr Fabio Chigi, cf. Gérin, *Louis XIV et le Saint-Siège*, 2 vol., Paris, 1894, Lecoffre ; et comte de Mouy, *L'Ambassade du duc de Créqui*, 2 vol., Paris, 1893, Hachette.

(2) Lettre de Mgr Fabio Chigi à son neveu Antoine Chigi, internonce en Flandre, 1^{er} avril 1642. Copie du ms. 1876 de la Bibl. d'Avignon, f° 161.

(3) *Ib.*

(4) *Année sainte*, V, 78 et 79. Cette croix avait été donnée à Henriette de Lorraine, princesse de Phalsbourg, par la fondatrice du monastère de Pont-à-Mousson, Paule-Jéronyme Favrot. La princesse la portait toujours à son cou et obtenait par elle des grâces miraculeuses.

lui envoie un gentilhomme pour la prier de lui prêter cette croix. De grand cœur, elle y consent et y joint un portrait du bienheureux. Ainsi muni, la croix sur son cœur et l'image devant ses yeux, Mgr Fabio Chigi subit l'opération quasi sans souffrir et se trouve promptement rétabli (1) pour travailler à Munster aux négociations de la paix.

Or, un jour, racontent les visitandines, « les voyant si embrouillées que, selon l'œil humain, il n'y avait plus rien à espérer, Mgr Chigi se retira fort affligé et s'endormit. Notre bienheureux Père lui apparut pendant son sommeil et lui dit avec une charmante douceur : « Consolez-vous, les affaires se termineront heureusement ; vous retournerez à Rome, vous y serez fait Pape et vous me canoniserez » (2).

Ce qui est certain, c'est que, vers cette époque, et par la discrète entremise d'un bénédictin qui vivait en odeur de sainteté, Mgr Fabio Chigi faisait savoir à l'assemblée des diplomates réunis à Munster « que Dieu donnerait la paix à la chrétienté si elle lui était demandée par les intercessions de son fidèle serviteur et grand ami, le pacifique François de Sales, évêque de Genève » (3).

Cette grande dévotion au bienheureux avait amené Mgr Chigi à entrer en relations avec le petit Annecy. En l'année 1640, ayant lu avec un vif intérêt la biographie de Mgr de Genève composée par Charles-Auguste de Sales, il sollicitait de ce dernier une lettre autographe du saint (4).

En 1647, il envoyait à la mère de Chaugy une aumône de cent sequins d'or ; et celle-ci lui adressait en retour un nouvel autographe et les litanies qu'elle avait composées en l'honneur du serviteur de Dieu (5). Enfin, Mgr Chigi négociait lui-même

(1) *Année sainte*, V, 79.

(2) *Ib.*

(3) Lettre circ. du 28 juillet 1648 adressée par Mgr Ch.-Aug. de Sales à tout l'Ordre de la Visité. *Circulaires du premier monast. d'Annecy*, t. I, p. 158. Arch. de la Visité. d'Annecy. L'évêque ajoute : « Cette proposition fut commise au Président Brun, plénipotentiaire d'Espagne, qui la fit avantagusement. Il ne faut pas demander si elle fut soutenue par le marquis de Saint-Maurice, plénipotentiaire de Savoie, qui en a écrit des lettres ravissantes et à ses amis, mais particulièrement à une très vertueuse fille qu'il a dans votre Ordre en notre cher monastère de Rumilly [le 25 février 1648]. Ce louable dessein fut poussé bien avant par l'évêque de Nardo, nonce apostolique de Cologne... »

(4) Lettre du 15 novembre 1640, déjà citée.

(5) Cf ci-dessus, p. 57.

la fondation d'un monastère de la Visitation à Aix-la-Chapelle, en l'année 1649 (1).

Bien au courant de ces rapports, le Père André de Chaugy, une fois arrivé à Rome, crut devoir rendre visite au prélat pour lui offrir les respects de la communauté d'Annecy et l'entretenir de la canonisation de François de Sales, dont M. de Besançon, rencontré en son voyage, l'avait amplement instruit.

Dès cette première entrevue, Mgr Chigi se montra d'une **bienveillance extrême** ; il pria le religieux de se tenir au courant de l'affaire afin de l'en instruire, lui demanda de venir le voir souvent et, nous dit la mère de Chaugy, « l'envoyait même appeler lorsque, par modestie ou par respect, il s'en abstenait » (2). Bienveillance d'autant plus précieuse qu'en l'année 1652 Mgr Fabio Chigi devenait cardinal et secrétaire d'Etat.

Or, M. du Nozet, doyen des auditeurs de la Rote, proche parent de la mère de Chaugy et tout dévoué à sa cause, s'avisa fort justement que la poursuite du procès serait beaucoup moins onéreuse si, au lieu de maintenir à Rome des procureurs dont il fallait payer le séjour (3), la Visitation remettait sa procure aux mains du Père de Chaugy qui trouvait le vivre et le couvert en sa résidence de la Trinité des Monts. Il écrivit donc plusieurs fois en ce sens à la mère de Chaugy. Mais celle-ci, prévoyant des susceptibilités promptes à s'émouvoir, objectait l'humble qualité du religieux qui avait aussi le défaut d'être son frère. En vain lui opposait-on qu'on avait bien « plus besoin d'une personne docile pour recevoir de bons avis que de ceux qui se croient si savants... et qui gâtent tout pour ne vouloir suivre conseil » (4), la mère de Chaugy voulait que son frère se contentât d'être « le petit solliciteur vers les autres procureurs » (5).

Mais, au début de l'année 1653, le cardinal Chigi lui-même, se portant caution du modeste religieux, exhorta la mère de

(1) *Année sainte*, III, 555.

(2) *Lettre circ. du 2 janv. 1661*. Cf aussi: *Lettre du P. de Chaugy à tout l'Ordre de la Visit.*, 1656, citée dans Migne, *op. cit.*, p. 999.

(3) Sur la dépense occasionnée par les procureurs, la mère de Chaugy s'exprime ainsi: « Leurs qualités obligeaient à de très grandes dépenses, ayant fallu donner deux cents ducats à chacun par année pour leurs simples pensions et appointements, et encore estimait-on qu'ils nous faisaient grâces et, à la fin, ils en demandaient bien davantage ». *Lettre circ. du 2 janvier 1661*.

(4) *Ib.*

(5) *Ib.*

Chaugy à révoquer la procuration que M. de Besançon avait passée aux avocats Gini et Naldi (1).

M. de Nozet lui écrivit de son côté :

Choisissez pour procureur de la cause un homme entendu en ces matières, et surtout qui ait la force et la patience pour soutenir et porter à sa perfection une affaire si importante; qu'il sache ménager les esprits de ceux avec qui il aura affaire sans se lasser des rebuts et des contradictions qu'il y a à essuyer dans ces sortes d'entreprises. Il me semble que votre frère est tout propre à cela, étant ici tout porté et dans un fort bon monastère où il vous éviterait bien de la dépense, tant pour sa bonne économie qu'en vous exemptant des pensions; on trouvera le moyen de le faire rester à Rome plus longtemps que son obéissance ne porte, n'ayant pour cela qu'à écrire à son général, y pouvant faire intervenir le commandement du Pape; c'est le sentiment du cardinal Chigi qui m'a assuré vous avoir écrit, c'est aussi celui de la personne du monde qui vous honore le plus et qui vous prie de passer dans cette occasion sur toutes les considérations humaines puisqu'il s'agit de la gloire de Dieu et du bien de son Eglise (2).

La mère de Chaugy ne pouvait résister davantage à de si hautes sollicitations; d'ailleurs, Mgr Charles-Auguste de Sales et la mère Agnès Flocard étaient d'avis de s'y soumettre. Sur ces entrefaites, M. Naldi ayant été disgracié et envoyé à Naples pendant l'année 1654, la procure du premier monastère de la Visitation fut adressée au Père André de Chaugy qui se trouva de la sorte chargé de l'affaire avec M. Gini (3).

Cependant, le cardinal secrétaire d'Etat, qui étudiait sérieusement l'état de la cause, n'avait pas tardé à conclure, avec les avocats consistoriaux, que, si l'on voulait la faire aboutir, il fallait la reprendre « dès sa racine ». Le dernier procès de non-culte fait à Annecy fut jugé défectueux dans sa forme. En conséquence, Mgr Chigi obtint d'Innocent X des lettres rémissoriales pour Mgr de Passelaigue, évêque de Belley, afin d'en refaire un nouveau (4). Ce procès commença le 10 mai 1653 et s'acheva le 16 octobre. La mère de Chaugy comparut à la grille

(1) Migne, *op. cit.*, p. 974.

(2) Citée dans Migne, p. 975.

(3) *Lettre circ. du 2 janv. 1661*, année 1654.

(4) Ces erreurs étaient dues à une connaissance insuffisante des exigences des nouveaux décrets d'Urbain VIII relatifs à la canonisation des saints, auxquelles les Ordinaires n'étaient pas encore habitués. Cf. ci-dessus, p. 100, note 3.

du chœur comme premier témoin (1). Si elle pouvait affirmer que jamais aucun culte public n'avait été rendu au serviteur de Dieu François de Sales, elle pouvait rendre témoignage de l'élan spontané de dévotion qui amenait chaque jour, et de plus en plus nombreux, les pèlerins confiants au tombeau de l'évêque de Genève : princes, princesses, prélats, nobles, roturiers, apportant les témoignages variés de leur reconnaissance : lampes, cierges, cœurs, têtes, bras, jambes, de cire, de laiton, d'argent et d'or, parfois couverts de pierres précieuses, témoignages qu'il avait fallu, en observance de la bulle de non-culte, retirer du sépulcre maintenant rasé au niveau du sol.

Une nouvelle visite du tombeau et des restes de François de Sales s'imposait. Elle se fit sans pompe : « Le corps, dit la sœur Catherine-Elisabeth de la Tour, fut trouvé assez entier ; il n'y avait que les extrémités qui se défaisaient. Le chirurgien, avec son rasoir, enfonçait dans les chairs qui paraissaient encore vermeilles mais avec une merveilleuse odeur. Nous ne nous en approchâmes point et cela dura peu. On le mit en terre, tout comme un autre corps mort, sans oser le changer d'ornements ni de bière, et fort profond dans la nouvelle église où la chaux était toute fraîche, le bras du lac passant dessous. Tous les vœux furent ôtés et toute marque de sainteté » (2).

Un courrier assermenté fut dépêché à Rome pour porter le dossier de ce nouveau procès. Hélas ! le titre de bienheureux, universellement donné en France et en Savoie au fondateur de la Visitation, suscita un procès contradictoire auquel on apporta comme preuves : des images, des litanies et même des lettres circulaires de la Visitation (3).

L'on repoussa cet effort avec bien de l'adresse, écrit la mère de Chaugy ; le mot de bienheureux fut éludé par l'étymologie italienne de fortuné ; ce qui touche aux images fut attribué à l'ardeur des

(1) *Procès de non-culte fait par Mgr de Passelaigue à Annecy* (10 mai-16 octobre 1653). *Déposition de Fr.-Mad. de Chaugy*, Arch. de la S. Cong. des Rites, G. 121, f° 102 verso et ss.

(2) Migne, *op. cit.*, 973.

(3) *Lettre circ. du 2 janvier 1661*, année 1654. Il faut remarquer en effet que le décret d'Urbain VIII touchant l'observance de non-culte n'avait été promulgué qu'en 1631, soit neuf ans après la mort du saint. A cette époque, l'usage avait consacré l'appellation de « bienheureux », tant à la Visitation que dans toute la France. D'autre part, les libraires, voyant la vogue de tout ce qui se rapportait à ce bienheureux, répandaient à qui mieux mieux images et litanies.

peintres et des graveurs; l'on désavoua les litanies et les lettres circulaires comme ayant été supposées et, en moins de deux mois, les contredisants furent déboutés (1).

Or, le 6 janvier de l'année 1655, « la mort, qui n'épargne ni les couronnes ni les tiares » (2), mit au tombeau le Pape Innocent X.

Sa succession ne pouvait laisser les visitandines d'Annecy indifférentes; leurs vœux se portèrent immédiatement sur le cardinal Fabio Chigi, protecteur déclaré de leur cause. Celui-ci écrivait à la mère Françoise-Madeleine : « Priez Dieu qu'il nous donne un Pape vrai père de l'Eglise et assurez-vous que, si j'ai du pouvoir auprès de lui, votre Fondateur sera glorifié, mes désirs assouvis et votre Révérence contente » (3).

Il avait voulu marquer sa bienveillance envers le Père de Chaugy en le choisissant pour son conclave. Comme ce dernier, baisant les mains du cardinal à l'entrée du conclave, lui déclarait « que les religieuses de la Visitation priaient tant Dieu qu'à sa sortie on lui baiserait les pieds » : « Oh ! de cela, non, non, répondit-il, mais que l'on demande à Dieu un père pour son Eglise, qui possède l'esprit de la même Eglise » (4).

Dans sa cellule, le cardinal Chigi trouva, au-dessus de son prie-Dieu, un portrait de François de Sales; sur sa table, le recueil de ses œuvres; sur l'autel de sa chapelle, une aube du bienheureux envoyée à son intention par la Visitation d'Annecy (5).

Le conclave commença le 18 janvier, il devait se prolonger jusqu'au 7 avril.

Pendant ce temps, on résolut, à la Sainte-Source, de faire violence au Ciel pour obtenir l'élection du cardinal Chigi. Ayant réuni les sœurs, la mère Françoise-Madeleine leur fit « un discours admirable sur la Providence » et leur demanda de s'associer par un petit « conclave spirituel » à celui des cardinaux. Tous les jours, à tour de rôle, deux sœurs jeûnaient au pain et à l'eau, portaient le cilice, prenaient la discipline, passaient la

(1) *Ib.*

(2) F.-M. de Chaugy, *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

(3) Lettre de la mère de Chaugy, 14 mai 1655, Bibl. nat., fonds français, ms. 20.637.

(4) *Ib.*

(5) *Ib.*

journée en prières et gardaient un silence absolu. Pendant la récréation du soir, les deux suppliantes passaient dans l'église et allaient s'agenouiller sur le tombeau de leur « saint fondateur » pour lui « parler un peu en secret à l'oreille » (1).

La mère de Chaugy n'avait pas manqué, certes, de recommander cette précieuse cause à la chère sœur Anne-Marie Rosset qui eut bientôt la réponse du ciel :

Je m'allai exposer, rapporte-t-elle, devant le Saint-Sacrement pour savoir de Notre-Seigneur sa très sainte volonté sur les dévotions que je devais faire selon l'intention de l'obéissance. Mon cœur fut touché d'avoir mon recours à la sacrée Vierge et lui commençai une neuvaine; je disais tous les jours trois fois, devant l'image de N.-D. de Pitié, le verset: *Monstra te esse matrem*, puis je demeurais en silence et en regard intérieur sur Jésus et Marie. A la fin de ma neuvaine, comme je voulais baiser les pieds à cette grande Reine, selon ma coutume, elle me tendit sensiblement et visiblement sa main et je la baisai avec très grande certitude que c'était un signe d'amour que cette belle main me donnait que nos démarches étaient accordées (2). J'en demeurai dans une si grande certitude intérieure que je l'aurais signé de mon sang. Je le dis à notre mère et, en fort peu de temps, on reçut la bonne nouvelle de l'élection du Pape Alexandre VII qui était celui que l'on désirait si ardemment (3).

Le bonheur de la mère de Chaugy fut immense. « Jamais je ne vis tant de joie et d'allégresse, raconte une sœur; j'appréhendais que la mère de Chaugy n'en fût malade tant elle me

(1) Cité dans Migne, *op. cit.*, p. 984.

(2) Cette *Pieta* miraculeuse, petite statue de bois peint, se trouve maintenant dans la basilique élevée par les visitandines d'Annecy à la gloire de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal.

(3) Cette élection eut lieu le 7 avril 1655. Sur le conclave, cf Gérin: *op. cit.*, t. I, p. 45 et ss. Avant le conclave, Mazarin avait signifié au cardinal d'Este, protecteur des affaires de France à Rome, que le cardinal Fabio Chigi devait être écarté du pontificat comme opposé à la politique française et partisan de l'Espagne. La France penchait pour le cardinal Rospigliosi. Or, après l'élection, le 12 avril, le Père Brisacier écrivait de Rome à son frère, intendant des finances: [Le cardinal Chigi] « eut toutes les voix sans exception que la sienne... La merveille et la conduite du Saint-Esprit est que le cardinal Chigi, au commencement du conclave, ne fut pas agréable à la France et que Sacchetti, pour faire tomber en bonne main ce qu'il ne voulait pas posséder, a changé nos volontés jusqu'à nous faire désirer ce que nous appréhendions; d'ailleurs, l'Espagne le proposait le septième dans ses mêmes secrets... et tandis que les uns proposaient Carpegna et les autres Sacchetti et s'opiniâtraient à l'emporter pour celui qu'ils proposaient, les esprits se sont changés tout d'un coup pour tourner leurs vues vers Chigi... » Arch. de la Visit. d'Annecy, *Circulaires du premier monast.*, t. I, p. 257.

paraissait dans un transport de joie : « Mes sœurs, nous disait-elle, Dieu nous a donné un Pape qui mettra notre Père au catalogue des saints. Je tiens pour assurée cette grâce de la divine Providence si nous sommes humbles » (1).

Tout son cœur déborde dans la lettre qu'elle adresse au nouveau Pontife :

Très saint Père, c'est bien vous qui deviez venir au nom et en la place de Notre-Seigneur ; nos cœurs n'en demandaient ni n'en attendaient pas un autre ; voyez donc, aux pieds de votre Sainteté, les plus petites brebis de votre troupeau qui répandent, devant votre sainte paternité, leurs vœux et leur allégresse... (2).

Dans son enthousiasme, elle écrit à tous les monastères de l'Ordre qu'il faut espérer toute proche la canonisation de leur saint Fondateur. Le pape, d'ailleurs, répondant aux pronostics qu'on en a faits à Rome a déclaré : « Il est vrai, je crois que Dieu m'a fait pape pour cela ».

Or vous jugez bien, mes très chères Mères, qu'on n'a garde de s'endormir dans un si beau chemin, quoique nous ne voulions point demander une canonisation de grâce, sinon pour la dispense de la bulle des cinquante ans (3), parce que nous avons à regarder la remarquable équité du Pape et la gloire de notre bienheureux qui, par la divine grâce, a de quoi, en ce qu'il a fait, en ce qu'il a dit, en ce qu'il a écrit et aux miracles que Dieu a opérés par ses intercessions, de demander à la sainte Eglise la couronne de gloire et de justice... Nos procureurs, nos amis et nos parents qui sont dans

(1) Migne, *op. cit.*, p. 984 et ss. A Turin, le courrier qui apporta la nouvelle de l'élection à Madame Royale arriva à onze heures du soir. En dépit de l'heure, Christine de France, qui n'ignorait pas les impatients désirs des visitandines, voulut qu'on allât de suite les prévenir : « Pour un Pape qui leur est si cher, dit-elle, on peut bien faire un peu de bruit et causer ce petit désordre d'ouvrir les parloirs à des heures indues ». L'envoyé court donc au monastère, se fait ouvrir les portes, annonce la bonne nouvelle et, vers minuit, toute la Communauté sur pied chante un *Te Deum* d'allégresse. « Il y en eut peu qui se recouchèrent, tant elles étaient agréablement réveillées. » *Année sainte*, II, 734.

(2) Lettre du 14 avril 1655. Archives Vaticanes ; *Lettere di particolari*, vol. 30, p. 22.

(3) Les nouveaux décrets du Pape Urbain VIII défendaient l'ouverture, en cour de Rome, des débats sur l'héroïcité des vertus avant que 50 ans se fussent écoulés depuis la mort du serviteur ou de la servante de Dieu en cause, ce qui d'ailleurs n'empêchait nullement de faire, au préalable, le procès de non-culte et toutes les enquêtes du procès apostolique. On obtient parfois dispense de quelques années comme cela eut lieu pour saint François de Sales et, récemment, pour sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Rome, nous écrivent que nous avancerons plus maintenant en six mois que nous n'avions fait en dix ans du règne passé... (1).

Le pape Alexandre VII, en effet, témoigna le désir que l'affaire fût poussée avec suite, mais selon les plus rigoureuses exigences de la procédure canonique, « de crainte que les malins ne prissent occasion, sur sa dévotion, de dire que cette canonisation était un ouvrage de faveur » (2).

Dans une congrégation de cardinaux tenue le 3 mai, il fut arrêté : 1° que l'on discuterait la validité du procès de non-culte fait à Annecy en 1655 ; 2° que l'on ouvrirait le dossier du grand procès apostolique instruit sous la mère de Chantal ; 3° qu'une nouvelle commission serait chargée d'ouvrir l'examen déjà fait des œuvres imprimées de l'évêque de Genève.

L'affaire semblait devoir avancer rapidement. Le procès de non-culte en effet fut reconnu valide ; les œuvres du bienheureux furent déclarées orthodoxes ; mais hélas ! quand on ouvrit le dossier du grand procès, on conclut, après trente-sept consultations d'avocats, que la forme en était tellement défectueuse « qu'un demi-siècle ne suffirait pas pour en soutenir le détail » et que le seul remède était de recommencer à Annecy un nouveau procès apostolique sur les miracles et la sainteté de l'évêque de Genève (3).

Ce n'était pas petit travail ni petite dépense ! La mère de Chaugy en savait quelque chose. Toute jeune religieuse, alors que le procès s'instruisait sous la mère de Chantal, elle avait été témoin des travaux nécessités par cette enquête, et les livres du monastère étaient là pour lui permettre d'en estimer les frais. La perspective de cette nouvelle charge ajoutée à tant d'autres était capable d'ébranler son courage. Mais que n'était-elle pas disposée à sacrifier pour la gloire de son saint Fondateur ! « Il me semble, disait-elle, qu'encore que nous nous serions consumées de vie et de biens, ce n'est pas assez selon qu'il le mérite et selon nos obligations » (4).

Plaise au Ciel, seulement, qu'elle puisse, à distance, communiquer à tous les monastères de l'Ordre, avec son ardeur géné-

(1) Lettre du 14 mai 1655, déjà citée.

(2) *Lettre circ. du 2 janvier 1661. Année 1655.*

(3) *Ib.*

(4) Lettre du 18 septembre 1656. *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 43.

reuse, la pleine intelligence de l'affaire et des difficultés qui lui sont inhérentes.

Elle n'y réussit pas toujours. Certes, la bonne volonté est grande : sur le conseil de la mère de Chaugy, presque toutes les supérieures de la Visitation écrivent à cette époque au Souverain Pontife pour lui exprimer la joie qu'elles ont ressentie de sa promotion, et leurs lettres marquent une adhésion parfaite aux projets du frère et de la sœur de Chaugy qu'on y trouve nommés avec gratitude (1). Mais, peu à peu, des impatiences, des incompréhensions, des réserves se manifestent, et bientôt arrivent à Rome, comme à un lieu de rendez-vous, des réclamations et des commentaires que le Père de Chaugy préférerait de beaucoup n'y pas voir parvenir.

Est-il bien opportun, par exemple, d'attirer l'attention du pape sur les difficultés qui peuvent surgir, ici et là, entre les évêques de France et les monastères, comme l'a fait la mère de Ponsein en se plaignant que certains prélats veulent, au mépris des constitutions, imposer des supérieures de leur choix, et menacent d'excommunication les sœurs qui s'y opposent (2).

Certes, la requête n'est pas inutile, nous ne le verrons que trop, mais, à Rome, les amis de la Visitation la jugent inopportune. C'est ce que le Père de Chaugy s'efforce de faire comprendre à sa sœur :

L'éminentissime cardinal Franciotti (3) et d'autres de nos plus puissants et véritables amis ne jugent nullement à propos que nous portions maintenant, aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, autre chose que les parfums de la Madeleine; quand il sera temps, on portera la myrrhe pour empêcher la corruption dans votre Ordre... (4).

Dans cette même lettre, intime et affectueuse, mais ferme, le Père André de Chaugy signale à sa sœur des manquements regrettables et la met en garde contre des conseils plus naïfs que discrets :

Mais, mon Dieu, vous dirai-je deux ou trois choses qui me pèsent grandement sur le cœur? Si je m'étends trop, vous êtes ma sœur

(1) Archives vaticanes, *Lettere di particolari*, vol. 30, 31, 33 passim.

(2) Lettre du 2 septembre 1655. *Ib.*, vol. 31, p. 107.

(3) Rapporteur ou ponent de la cause du bienheureux François de Sales.

(4) Lettre du 30 novembre 1655, éditée dans les *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 364.

et ma bonne Mère, vous me corrigerez. La première chose qui me fâche, c'est de voir venir ici plusieurs personnes de divers Ordres et de diverses conditions qui savent et disent de petites choses qui ne devraient jamais sortir de vos cloîtres. Ces petites choses, passant par diverses bouches, deviennent grandes. Chère sœur, il y a si peu d'amis vraiment secrets et fidèles qu'il faut observer avec rigueur ce précepte de l'excellente morale de votre Bienheureux: *ami de tous, et familier (c'est-à-dire confident) de peu de personnes*. Ce n'est pas une des lois de la sainte charité que d'aimer tout le monde d'un amour de communication. Vous ne sauriez croire combien je suis jaloux que rien ne paraisse de votre illustre Visitation qui ne soit digne de son auteur...

Vétilles, sans aucun doute, mais colportées avec malice et grossies par la jalousie.

Voici qui est plus grave :

Une autre chose qui me touche aussi grandement, c'est, ma chère sœur, que je vois dans quantité de lettres, que plusieurs monastères s'excusent de [ne] nous aider pour notre sainte affaire, au moins nous fournissant des procédures des miracles de ce Bienheureux. Est-il possible que vos couvents aient eu si peu de soin, sachant que leur Fondateur n'est pas canonisé et que l'on en fait les poursuites depuis trente ans, et que l'on n'ait pas retenu un mémoire des grâces et des miracles opérés par ses intercessions? Je croyais que l'odeur des vertus des Filles de Sainte-Marie attirait tous ceux qui les approchent à la vénération et à la dévotion pour leur Fondateur. Je croyais qu'à tous ceux qui les fréquentent elles inspiraient de lire les divers ouvrages de ce grand homme et de le choisir pour directeur de leur conduite. Je croyais qu'aussitôt que quelque ami de la Visitation était malade les religieuses le vouaient à ce miraculeux Prélat. Maintenant, j'attendrai votre réponse pour arrêter ma croyance sur cet article et, quoiqu'il me choque, vous devez néanmoins être consolée que le soin du cher Annecy couvrira tout et nous fera éluder l'objection d'une si commune négligence.

Ignorance bien plus que négligence, sans doute, mais dont François de Chaugy se sent humiliée pour son Ordre. Sont-ils plus éclairés ceux qui, dans l'appréhension des dépenses énormes de l'entreprise, lui conseillent de profiter de ses relations avec le pape et de la dévotion de celui-ci au bienheureux pour obtenir dispense des frais de la canonisation?

Ceux qui vous conseillent d'exposer vos pauvretés et de demander une canonisation *gratis*, déclare le P. de Chaugy, font une espèce d'injure à l'équité et à la réputation du Pape... La raison et le sens commun même doivent faire connaître que le Saint Père ne

doit pas faire l'office de juge, d'avocat et de bienfaiteur partial tout ensemble. Que diraient les hérétiques, lesquels ont déjà tant de peine à croire aux saints?

Et que diraient surtout les autres Ordres religieux? Car, s'il est vrai que le pape aime le bienheureux François de Sales et son Institut, « ce n'est pas le seul serviteur de Dieu et le seul Ordre pour qui cet incomparable Père ait de la dévotion ». Que d'importunités et de sollicitations cette faveur ne lui attirerait-elle pas! Oublie-t-on que le pape a trouvé la « Chambre apostolique non seulement épuisée mais horriblement endettée »? Et n'est-ce point sagesse, de la part de ce Pontife, qu'encore que le bienheureux soit canonisé dans son cœur, il ne veuille pas néanmoins dispenser de la plus petite formalité, estimant donner plus d'éclat à sa cause en le canonisant par ses propres mérites.

Quand vous aurez bien considéré tout cela, ma très chère sœur, je crois que vous ne prendrez pas la peine de dresser la requête, car je vous assure que je ne la présenterai pas, n'étant nullement la saison de faire les *Capucines* et mendiante auprès du Saint Père.

Et quant à ceux qui se plaignent de la longueur de l'affaire, il n'y a qu'à les laisser dire. Faut-il donc par des sollicitations importunes rebuter les protecteurs de la Visitation et les obliger à « quitter le soin des affaires de tout le reste du monde pour ne penser » qu'à nous? « Apprenez pourtant à celles que vous devez instruire cette belle maxime italienne : *chi va piano va sano et lontano* ».

Le cœur de Françoise de Chaugy s'est serré en lisant cette lettre. Que peut-elle, du fond de son cloître, contre l'inertie ou la sottise? Que peut-elle surtout contre l'avarice? C'est un si bon prétexte pour ne pas ouvrir sa bourse que de critiquer l'emploi des fonds et ceux qui en ont la charge. Le Père de Chaugy la rassure et l'encourage : « Chère sœur, ne vous fâchez de quoi que ce soit que l'on dise ». L'affaire s'avance, bientôt Mgr du Puy viendra à Rome, et alors

l'Institut verra clair comme dans un miroir notre travail, notre sincérité et notre fidélité... A la fin de l'année passée, je fis rendre les comptes au seigneur Gini en présence de notre saint Père le Pape, alors cardinal; j'espère de les rendre l'année prochaine à Mgr du Puy. Après des yeux si souverains et si clairvoyants,

qu'y a-t-il à voir ? Certes, ma chère sœur, il faut que la paix de Dieu surmonte tous nos petits sentiments des injustices de l'esprit humain. Ceux qui ne veulent pas ouvrir leur bourse devraient aussi fermer leur bouche ; s'ils ne veulent pas de part à la peine, ils n'en auront point à la couronne. Il se faut encourager de tout et apprendre à servir Dieu et ses saints pour l'amour d'eux-mêmes.

Et pressentant la peine que cette lettre va causer à sa sœur, le Père de Chaugy ajoute avec tendresse :

L'affection m'emporte, et je vous prêche au lieu de vous écrire ; pour mettre un doux lénitif sur les petites blessures que ma lettre peut faire à votre cœur, voilà les deux décrets de la sacrée Congrégation que je vous envoie ; ce sont de véritables avant-coureurs de notre grande joie.

De ces deux décrets, l'un était celui qui déclarait l'orthodoxie des œuvres de saint François de Sales, l'autre laissait entrevoir la délivrance prochaine des lettres rémissoriales pour l'ouverture du procès apostolique à Annecy.

Avec l'année 1655, s'achève ce que, dans sa relation générale de l'affaire, la mère de Chaugy appelle la seconde poursuite. Commencée sous la mère de Blonay, elle avait duré dix ans et avait coûté 33.336 livres (1).

II

Au milieu de ces travaux, Françoise de Chaugy, sur l'ordre d'Agnès Flocard, supérieure, avait revu et complété, à l'aide de nouveaux Mémoires, les *Vies* des premières Mères et Sœurs qu'elle avait composées du temps de la mère de Chantal. Le Père de Chaugy, apprenant que sa sœur était « en cette occupation », pria la mère Flocard de lui faire parvenir quelques-unes de ces biographies, ce à quoi elle consentit aussitôt, malgré les humbles protestations de l'auteur. « Je peux dire consciencieusement que cet envoi a été le seul dissentiment que nous avons eu ensemble durant la supériorité de cette chère Mère » affirmera Françoise de Chaugy (2).

Or, le Minime, qui n'avait rien de caché pour le cardinal Chigi, lui communiqua les écrits de sa sœur. Celui-ci en fut si

(1) *Lettre circ. du 2 janv. 1661.*

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 60.

charmé qu'il voulut, devenu pape, en avoir un exemplaire en son cabinet. Sur la fin de l'année 1655, Françoise de Chaugy adressa donc au Pontife une copie des *Vies des quatre premières Mères*, accompagnée d'une longue dédicace :

Très saint Père, lui disait-elle, les seules personnes vivantes dont les bouches ne sont occupées qu'à publier les louanges de Votre Sainteté ne suffisent pas pour exprimer dignement la joie publique de l'Eglise sur votre très heureuse promotion ; les morts demandent part à cette gloire, et considérant qu'ils eurent l'honneur d'assister sur le Thabor au triomphe de Celui dont vous êtes le grand Vicaire sur terre, que leur entretien y fut agréé, et que leurs ombres n'obscurcirent en rien la splendeur de son visage adorable, ils espèrent que votre bonté... fera la grâce de permettre à ces quatre premières Mères, qui ont été quatre pierres précieuses du fondement de notre petit Institut, de se présenter à vos pieds... (1).

Car, ajoutait-elle :

le fleuve qu'elles ont passé... n'est pas celui de l'oubli ; leur vie qui a paru si exemplaire et leur fin si religieuse nous font espérer qu'elles voient en Dieu toutes les grâces que Votre Sainteté nous a faites... elles ont ouï les éloges que Votre Sainteté a donnés aux ouvrages de notre glorieux Fondateur... elles ont eu la consolation de voir que celui qui était choisi de Dieu pour recevoir la plénitude des lumières apostoliques n'avait pas dédaigné de puiser premièrement dans les sources lumineuses de François de Sales.

Aussi, en union avec ces premières Mères, après avoir longuement célébré les mérites du nouveau Pontife, Françoise de Chaugy, s'excusant d'une hardiesse que seule autorisaient la bienveillance marquée d'Alexandre VII et les exemples passés des Hildegarde, des Julienne, des Catherine de Sienne, terminait suppliante :

Très saint Père, nous nous jetons aux pieds de Votre Sainteté et la conjurons de dire une bonne fois ce que sa bouche sacrée a dit en tant de rencontres et que son cœur a toujours cru, ce que sa main a souvent écrit, et de déclarer en public, comme Père commun de l'Eglise, ce qu'elle a dit souvent en particulier, que *le grand François de Sales mérite d'être déclaré bienheureux et mis au nombre des saints*. Donnez-lui, très saint Père, devant les hommes, le nom de saint que vous lui avez donné mille fois devant Dieu... (2)

(1) *Vies des quatre premières Mères*, éd. Poussielgue, p. XXXI.

(2) *Ib.*, XXXVI.

Au mois de mars de l'année suivante, Françoise de Chaugy reçut un bref d'Alexandre VII où elle pouvait lire, non sans un battement de cœur :

Bien-aimée fille... Le vénérable serviteur de Dieu, François de Sales, autrefois évêque de Genève, dont la mémoire est en bénédiction, est toujours présent à Notre esprit par le souvenir et l'exemple de ses vertus... Maintenant il Nous sera bien doux de voir et de contempler pour ainsi dire de plus près François de Sales, grâce aux présents que vous Nous avez envoyés, chère Fille en Notre-Seigneur Jésus-Christ, grâce surtout à l'ouvrage, maintenant publié, que vous Nous avez dédié et qui s'y trouve joint. Un tel zèle et un tel respect pour Nous vous donnent droit d'attendre beaucoup de Notre charité paternelle... (1).

A Rome, en effet, l'affaire de la canonisation prenait bonne tournure.

Le 6 janvier 1656, M. Gini, se trouvant chargé de plusieurs autres affaires, s'était démis du soin de la cause (2). Le Père de Chaugy se trouvait donc, désormais, seul postulateur au nom du premier monastère de la Visitation d'Annecy.

Il n'entrait ni dans son rôle ni dans ses aptitudes d'en être l'avocat. Or, il fallait à tout prix, pour éviter les erreurs qui avaient coûté si cher, un canoniste averti, capable de diriger l'enquête, d'en vérifier le dossier et de le mettre en telle forme qu'il puisse être reconnu valide par la Congrégation des Rites. Jean Miget parut tout désigné pour ce rôle. Originaire de Pontarlier, résidant à Rome, c'était un simple clerc, mais fort instruit, prudent et rompu à ce genre d'affaires. Le pape, qui l'avait en haute estime, le recommanda au Père de Chaugy et lui conseilla de le choisir pour avocat consistorial. Jean Miget accepta cette charge et, plein de dévotion à François de Sales, il se voua tout entier à sa cause avec le plus complet désintéressement. Il devait la mener à bien après y avoir usé les dernières forces de sa chétive santé.

Quels allaient être les juges apostoliques du procès?

Ici réapparaît Mgr Henri de Maupas du Tour, évêque du Puy. Au cours de l'année 1654, il était venu faire un pèlerinage au tombeau du vénérable François de Sales et une visite au premier monastère d'Annecy. On l'y avait reçu avec les empressements

(1) *Ib.*, XXXVIII.

(2) *Lettre circ. du 2 janv. 1661.*

et les respects que l'on devait à l'auteur de la *Vie* de « notre bienheureuse Mère », au premier aumônier de la reine, au futur délégué des évêques de France à Rome, lui offrant même, précieuse relique, une mitre du saint prélat. Il était reparti enchanté de la Sainte-Source et de Mgr Charles-Auguste de Sales qu'il avait invité à prêcher dans sa cathédrale du Puy pour l'Avent et le Carême (1).

Peu de temps après, Françoise de Chaugy lui adressait les *Mémoires* qu'elle avait rédigés sur le comte de Sales afin qu'il les publiât. Mgr de Maupas en avait été charmé : « Vous avez si heureusement travaillé à ces beaux mémoires, lui écrivait-il, qu'il ne faut quasi que copier après vous... » (2), et il ajoutait dans cette même lettre :

Je me dispose pour aller bientôt à Paris à cause que l'Assemblée générale du clergé doit commencer le 4^{me} du mois prochain... On me mande en secret qu'il y a un Prélat que l'on ne me nomme point qui prétend se faire députer à Rome pour l'affaire de notre B.H.P. et ainsi je serais exclu. Cela me presse de m'en aller pour tâcher de vaincre cet obstacle. J'espère, en cette occasion, les prières de vos saintes communautés... (3)

Tels étaient les rapports de Mgr de Maupas du Tour et de la Visitation d'Annecy au moment où se décidait à Rome la nouvelle information sur les miracles et la sainteté du bienheureux François de Sales.

Fit-il quelque démarche auprès des Visitations de Paris et d'Annecy pour être délégué comme juge rémissorial en cette enquête? C'est plus que probable, et Annecy semble y avoir

(1) Lettre de Mgr de Maupas du Tour à la mère de Chaugy, 17 juin 1654. Arch. de la Visitation d'Annecy. Treize lettres de Mgr de Maupas, adressées l'une à la mère de Blonay, les autres au père et à la mère de Chaugy, se trouvent aux Archives de la Visit. d'Annecy. Elles ont été communiquées à M. l'abbé Roux, qui a eu l'amabilité de m'en faire part.

(2) Sur ces Mémoires, Cf. Lettre de Charles-Auguste de Sales à Mgr de Maupas du Tour, 22 septembre 1655. Bibl. nat., fonds français, ms. 20.637, fol. 190. — Lettre de Mgr de Maupas du Tour à la mère de Chaugy, 13 oct. 1655. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(3) *Ib.* Mgr de Maupas en fut quitte pour la peur, car, dans l'Assemblée générale du clergé de France qui se tint à Paris à cette date, les évêques rédigèrent une nouvelle adresse au Pape pour demander avec instance la canonisation de feu Mgr de Genève, et il fut décidé que cette lettre serait confiée à Mgr du Puy qui s'offrait à la porter à Rome. *Collection des procès-verbaux des Assemblées générales du Clergé de France*, t. IV, p. 347. — Cf. aux pièces justificatives, t. IV, n° XVII, p. 131, la lettre des Evêques au Pape.

aisément consenti. La qualité du personnage, sa charge de délégué des évêques de France, ses rapports avec la Visitation de Paris, le zèle qu'il montrait en cette affaire furent autant de raisons, sans doute, qui militèrent en sa faveur.

Le 25 novembre, deux lettres de la mère de Chaugy partaient pour Rome : l'une pour le pape (1), l'autre pour le cardinal Rospigliosi, secrétaire d'Etat (2), afin d'obtenir que les lettres rémissoriales fussent concédées à Mgr du Puy.

Sagesse ou imprudence ? La suite de ce récit le montrera.

Le Père de Chaugy fit bientôt savoir à Mgr de Maupas que Rome l'avait agréé comme juge rémissorial et qu'il était question de lui adjoindre les évêques de Maurienne et de Belley (3). Ce choix inquiète Mgr du Puy. Quel rang aura-t-il dans ce triumvirat ?

Nous avons pensé, les bonnes mères de Paris et moi, répond-il, qu'il faudrait savoir si Messeigneurs les évêques de Belley et de Maurienne sont plus anciens que moi... Je suis nommé évêque dès l'année 1641, mais le malheur voulut, en ce temps-là, que je ne pus avoir mes bulles qu'en 1643, et ne fus sacré évêque que sur la fin de l'année... (4). Or, peut-être ne serait-il pas mal à propos que je me trouvasse le plus ancien du sacre. Je suis le dernier de tous les hommes par mes péchés, mais le plus obligé au bienheureux François de Sales et, néanmoins, je remets le tout à votre prudence... J'avais pensé que Sa Sainteté pourrait nommer avec moi Messeigneurs de Saint-Flour et de Clermont qui sont mes amis et mes voisins de douze et dix-huit lieues, mais, néanmoins, craignant de perdre temps, il vaut mieux nommer ceux que vous jugerez le plus propres.

Puis doucement insinuant :

Comme j'ai su en confiance beaucoup de choses particulières qui peuvent regarder le progrès de cette bienheureuse affaire, j'avais pensé qu'il ne serait pas mal à propos que je me trouvasse le plus ancien des trois commissaires.

Au reste, Mgr de Maupas est prêt à partir pour Annecy et pour Rome dès qu'on lui fera signe :

Pour ce qui est des neiges de la Savoie je ne les crains pas, ni les

(1) Arch. Vaticanes, *Lettere di particolari*, vol. 31, p. 276.

(2) *Ib.*, vol. 32, p. 570.

(3) L'évêque de Maurienne était Mgr Paul Millet ou Milliet de Faverges, qu'il ne faut pas confondre avec Mgr Milliet de Challes, archevêque de Tarentaise.

(4) Le 14 octobre.

autres difficultés du voyage; en quelque saison qu'il faille aller à Rome, je serai toujours prêt Dieu aidant (1).

Cette lettre arrivait au Père de Chaugy dans les premiers jours de l'année 1656. Celui-ci jugea que sa présence serait inutile à Rome pendant que s'instruisait en Savoie le procès apostolique; il partit donc le 8 mars, muni des lettres rémissoriales pour les évêques de Belley, de Maurienne et du Puy, et se mit en route vers Annecy où il arriva le 1^{er} mai pour préparer l'ouverture du procès (2).

Deux jours après l'on commença à travailler, rapporte la mère de Chaugy, et l'on fit des lettres circulaires pour toutes les paroisses et provinces circonvoisines afin d'avertir ceux qui sauraient des faits mémorables de la vie ou des miracles de notre vénérable Fondateur de se tenir prêts pour venir déposer lorsqu'ils seraient intimés par Nosseigneurs les Evêques.

C'est sur ces entrefaites que la mère Françoise-Madeleine fut réélue supérieure, le 2 juin, en remplacement de Françoise-Agnès Flocard qui avait terminé son triennat. Les deux amies durent se dire adieu, car la mère Flocard était élue supérieure de la seconde maison d'Annecy; Françoise de Chaugy allait donc avoir à mener de front la direction générale du monastère et le soin des affaires de la canonisation. Elle va faire face à tout avec une merveilleuse activité.

Il fallait songer à préparer des logis « avec toutes sortes de meubles, d'ustensiles et de vivres » pour les évêques et autres « officiers » du procès. Tout ce monde arriva dans les premiers jours de juin. Mgr de Maupas fut logé dans la maison de l'ancien Président Favre; Mgr de Passelaigue, évêque de Belley, et Mgr Paul Millet, évêque de Maurienne, furent installés dans deux autres maisons aménagées par les soins des sœurs de la Visitation qui avaient à leur charge, « non seulement leurs personnes, mais leurs aumôniers, valets, laquais, estafiers, mulâtiers, chiens, chevaux, et même ceux qui les venaient visiter ». Quant à Mgr l'évêque du Puy, il pourvoyait au train de sa mai-

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy.

(2) *Lettre circ. du 2 janvier 1661*, année 1656. Voir aussi, pour les détails du voyage, la lettre du P. de Chaugy citée dans Migne, p. 1001. Il s'arrêta à Sienne pour visiter la famille du Pape; à Milan pour négocier avec la comtesse Borromée la fondation d'un monastère de la Visitation à Arone, et à Turin où il entretint longuement Madame Royale de la cause de François de Sales.

son « avec une générosité digne de sa piété et de sa naissance. Eh ! certes, nous déclare Françoise de Chaugy, sans cette incomparable charité, je ne sais comment nous aurions pu soutenir le reste des autres charges... » (1) car, « de compte fait, nous avions tous les jours à nourrir au moins soixante-huit personnes extraordinaires, outre la dépense des chevaux qui étaient en très grand nombre et l'une des plus fâcheuses charges durant tout l'été et une partie de l'automne... » (2)

Avant l'ouverture du procès, Jean Miget crut bon de renouveler au Père de Chaugy ses recommandations sur le soin à prendre dans la précision de l'enquête (3). Il lui écrit le 29 mai :

Je vous envoie une instruction tout entière pour faire le procès. Il faudra que vous la communiquiez à celui que vous choisirez pour procureur et directeur de ce procès avant que le commencer et de présenter les rémissoriales...

A mesure que l'on fera le procès et que l'on examinera les témoins, vous procurerez que l'on m'envoie la copie de tout ce qui se fera par chaque courrier afin que je les puisse considérer, et vous direz à celui qui transcrira qu'il fasse une bonne marge, *alla spagnola*, c'est-à-dire la moitié de chaque page.

Quand il y aura une difficulté, je vous prie de ne pas manquer de m'avertir et si, dans l'instruction, il y avait quelque article qui ne fût pas assez clair, il ne faudra sinon proposer la difficulté et me marquer le numéro afin que je vous puisse envoyer la réponse... (4).

Le procès s'ouvrit le 23 juin et, pendant plusieurs mois, ce fut, tant dans la maison de René Favre que dans l'église des Machabées, un impressionnant défilé (5). « Un nombre si pro-

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, lettre du 18 sept. 1656.

(2) *Lettre circ. du 2 janvier 1661*.

(3) Mercier, *Documents inédits au sujet de la béatification de saint François de Sales*. On lit à la page 23 de cette notice : « C'est pour cette troisième période [du procès] qu'abondent les documents. La liasse récemment retrouvée et qui enrichit les Archives de la ville [d'Annecy] contient plus de quarante-cinq lettres de M. Miget au père et à la mère de Chaugy. Elles sont palpitantes d'intérêt... » J. Mercier écrivait ces lignes en 1877, sa notice ayant paru d'abord en articles dans les numéros du 16 janvier au 6 février de l'*Union savoisienne*. Or, lorsque j'ai demandé communication de cette liasse de lettres, tant aux Archives de la ville qu'aux Archives départementales de la Haute-Savoie, on a constaté qu'elle avait disparu. Je ne puis donc que m'en référer aux larges extraits qu'en a donnés J. Mercier.

(4) *Ib.*, p. 23.

(5) La maison de René Favre était le lieu des audiences et des actes publics ; l'église des Machabées était le lieu de l'examen et du serment des témoins.

digieux de personnes de toutes conditions accouraient pour déposer, principalement sur les miracles, que « l'on fut obligé d'en congédier vingt fois plus que l'on n'en recevait, rapporte la mère de Chaugy, étant impossible de tout interroger, et dix-huit écrivains n'étant pas suffisants pour écrire le simple récit des miracles qu'ils voulaient déposer, outre les confesseurs de nos maisons et celui de Thonon venus exprès qui étaient occupés incessamment » (1).

Tous ces témoins passaient aussi, pieux pèlerins, par l'église de la Visitation et souvent dans les parloirs du monastère où, comme jadis la mère de Chantal, Françoise-Madeleine, « si elle avait semé en larmoyant,... cueillait en joie et portait d'ordinaire gaiement sa gerbe sous son bras » (2), c'est-à-dire quelque déposition bien glorieuse pour la mémoire de son saint Fondateur (3).

Je vous assure, mes chères Sœurs, écrit-elle aux supérieures, que j'ai mille fois souhaité que toutes les filles de la Visitation vissent ce que nous voyions et entendissent ce que nous entendions des merveilles de notre bienheureux Père. Messeigneurs les Prélats disaient qu'ils trouvaient des matières pour faire canoniser douze saints, mais notre bon Monseigneur du Puy, enchérissant sur tout cela, disait qu'il y en avait pour en faire canoniser trente en la seule vie du grand François de Sales (4).

Parmi les dépositions qui nous sont parvenues touchant ces miracles, il en est où la foi intrépide de la mère de Chaugy apparaît en pleine lumière. Elle avait recommandé aux sœurs chargées de la pharmacie et du soin des pauvres qu'elles se gardassent bien, s'il se présentait quelques malades ou infirmes extraordinaires, de leur appliquer aucun remède « parce que, disait-elle, notre saint Fondateur les guérirait tous » et, de la sorte, les Evêques, juges rémissoriaux, pourraient dire : « Nous avons vu de nos yeux ».

Un jour, on amène au parloir un jeune enfant qui était né avec deux langues ; elles « lui remplissaient si fort la bouche qu'il ne pouvait faire aucun mouvement pour prendre le sein de sa mère et qu'il avait toujours vécu de lait qu'on lui coulait dans la bouche ; il avait pourtant cinq ans. Mais l'enfant croissant,

(1) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

(2) *Mém. de la mère de Chaugy.*

(3) *Arch. de la Visit. d'Annecy. Recueil des circulaires, t. I, p. 395.*

(4) *Lettre du 18 septembre 1656.*

cela ne lui suffisait pas, si bien qu'il jetait un continuel cri. Je vis bien que son mal était sans remède extérieur, raconte sœur Anne-Catherine Barbereau (1). Je m'en allai de ce pas à la sacristie, où notre unique mère [de Chaugy] était avec Mgr de Soissons (2) ; je lui racontai ce que je venais de voir ; elle se tourna et dit : « Monseigneur, si Votre Grandeur avait la bonté, nous irions au grand parloir avec nos autres Messeigneurs voir ce miracle, car, assurément, notre Saint le fera. » Et elle me dit d'y faire passer l'enfant. Tous s'y trouvèrent ».

On appela les chirurgiens qui constatèrent qu'aucune incision n'était possible. « Notre unique Mère, continue Anne Barbereau, me demanda des reliques ; je n'en avais sur moi que dans notre croix ; je lui donnai un petit morceau du bois de la châsse qu'elle mit en présence de tous les assistants dans la bouche de l'enfant, entre les deux langues ; au même instant, l'enfant s'endormit et son père le coucha sur la table du parloir enveloppé de son manteau ; il ne reposa pas un quart-d'heure qu'il se leva et appela : « Mon père ! mon père ! » Le père courut à lui, car jamais il ne l'avait entendu parler et il ne savait pas seulement qu'il le saurait faire. Ce pauvre homme fut si transporté de joie que, ne s'apercevant pas où il était, il faisait des cris de joie que tout le monde de la rue s'amassa. L'on ouvrit la bouche de l'enfant et on ne lui trouva qu'une langue ni apparence du monde qu'il en eut d'autre... Ce pauvre enfant ne pleurait plus et montrait sa bouche de bon cœur ; et Mgr de Genève, Charles-Auguste, très digne neveu de notre Saint, caressait cet enfant avec une dévotion admirable ; il lui fit lui-même manger une beurrée de confiture que l'enfant mangea fort bien, lui qui jamais n'avait mangé. On prenait plaisir de le faire parler, il répondait joliment... » (3)

Françoise de Chaugy affirmera, dans sa déposition, savoir de science certaine « qu'il fallait compter parmi les miracles que Dieu avait opérés par le vénérable Fondateur de la Visitation, soit à son tombeau, soit ailleurs, jusqu'à trente-sept morts res-

(1) Professe du monastère d'Angers, cette religieuse séjourna de 1649 à 1665 à celui d'Annecy et remplit pendant neuf ans les fonctions de sacristine. A ce titre, elle fut témoin d'un certain nombre de miracles et de faits qu'elle raconte avec une naïve simplicité.

(2) Mgr de Bourlon.

(3) *Pouvoir de saint François de Sales*, p. 264 et ss. Ce miracle a été reconnu à Rome dans le procès de la canonisation.

suscités, dix-neuf sourds-muets ayant reçu l'usage de l'ouïe et de la parole, douze lépreux rendus à la santé, vingt aveugles illuminés », etc... etc... (1)

« Il faudrait des volumes entiers pour raconter cela », écrit la sœur Barbereau.

Les formalités du procès demandaient une nouvelle visite et reconnaissance officielle des restes de l'évêque de Genève. Deux fois déjà, Françoise de Chaugy avait pu contempler ces précieuses reliques. Le 9 septembre, pour la troisième fois, le sépulcre fut ouvert devant une centaine de personnes : prélats, chirurgiens, médecins, notaire, le marquis de Lullin, la famille de Sales, des témoins assermentés dont le chanoine Jean d'Arenthon d'Alex, et divers personnages, laïques ou ecclésiastiques de marque. Les visitandines étaient présentes à la grille du chœur. Le tombeau ne livra qu'un squelette presque entièrement décharné (2).

Mais ce béni corps... était pourtant si connaissable, rapporte la mère de Chaugy, que celles d'entre nous qui avaient eu la grâce de l'avoir vu le reconnaissaient très bien et cette sainte relique portait dans l'âme une certaine trémeur et une révérence si admirable qu'il était visible, sur tous les visages, qu'une grâce intérieure opérait dans les cœurs (3).

Elle opérait, certes, dans le cœur de Françoise de Chaugy :

Il y eut, a-t-elle rapporté, (et nous savons qu'il s'agit d'elle) (4), une personne qui, tenant les yeux fixés sur les restes de la mortalité de ce Bienheureux, fut élevée en esprit et vit son âme en gloire avec plus de certitude qu'elle ne voyait son corps de ses yeux corporels, et le Bienheureux lui imprima dans l'esprit que sa prétention n'avait jamais été que de se rendre conforme à Jésus-Christ, et que, n'ayant pu durant sa vie ni en sa mort parvenir en cet état de souffrance dans lequel on pouvait compter tous les os de ce divin Sauveur, ce lui était un triomphe de joie indicible d'être réduit en cet état après sa mort, et qu'il avait obtenu de Dieu que, n'ayant rien voulu avoir de singulier en sa vie, il le mît, après sa mort, dans cet état commun de tous les mortels (5).

(1) Déposition de la mère de Chaugy. Procès rémissorial. G, 109, f^{os} 1214 et ss. Il va sans dire que, de ces miracles, Rome ne retint que ceux qui étaient dûment constatés et prouvés.

(2) Pour tous les détails de cette exhumation : *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 34 et ss.

(3) *Ib.*

(4) Arch. de la Visitation d'Annecy, *Recueil des circulaires*, t. I, p. 325.

(5) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 40.

Plusieurs prodiges avaient accompagné l'ouverture du tombeau : des odeurs suaves, qui « n'avaient rien de comparable aux parfums naturels ou artificiels de la terre » (1), remplissaient l'église et passaient jusqu'au dehors, si bien que le peuple devina qu'on avait touché le corps du saint.

En même temps qu'on enlevait le cercueil du sépulcre, le chapeau du bienheureux, qui était suspendu au-dessus, à la voûte, se mit à faire de grands circuits, tournant « avec tant d'impétuosité que l'on en entendait le bruit du bas de l'église ». Tout le monde crie au miracle. On interroge la sœur sacristine pour savoir si elle n'était pas montée dans les combles. Elle déclare qu'en cet endroit la voûte n'est point percée et que la corde tient « à un clou à crochet ». Mgr du Puy monte à l'échelle pour s'en rendre compte et constate que ce mouvement est inexplicable.

Le chapeau tourna jusqu'à ce que le cercueil fût remis dans le tombeau et s'arrêta lorsque celui-ci fut refermé. Alors, pour essayer de le faire remuer, tout le monde se mit à agiter des chapeaux, on alluma en dessous des quantités de flambeaux, mais rien ne put l'ébranler (2).

Et tandis que ceci se passait, des cris joyeux retentirent tout à coup dans l'église : c'étaient deux pauvres mendiants que le sacristain avait cachés dans le jubé parce qu'on n'aurait point toléré leur présence. L'un était sourd-muet et aveugle, l'autre paralytique ; ils se trouvaient subitement guéris (3).

Séance tenante, procès-verbal fut dressé de ces prodiges.

La mère de Chaugy avait espéré pouvoir recueillir quelques reliques de la poussière du tombeau ou des fragments de la bière, mais

Mgr du Puy observa si consciencieusement l'ordre du Pape qu'il fit remettre, dans le cercueil, même la poussière de la châsse de bois, qui était tout usée et froissée par l'humidité du lieu. Ainsi, mes très chères sœurs, j'ai été privée de la consolation que je m'étais promise de faire bonne part à vos Charités des Reliques de ce bienheureux Père de nos âmes, tirant grande peine lorsque j'entends dire qu'il y a quelques-unes de nos Maisons qui n'en ont point. Dieu,

(1) *Ib.* : relation du chirurgien rapportée par la mère de Chaugy.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 44.

(3) *Ib.*

par sa bonté, nous veuille rendre toute abondance des saintes et plus désirables reliques de son esprit (1).

Cependant les trois juges rémissoriaux se trouvaient rappelés dans leur diocèse par les exigences de leur charge épiscopale. Déjà la mère de Chaugy avait eu fort à faire pour retenir l'évêque de Maurienne qui voulait repartir dès la fin de juillet (2). L'audition des témoins fut interrompue le 13 septembre.

L'hiver allait être employé aux transcriptions des témoignages et à la lecture des anciens procès pour faire choix de ce qui pouvait être avec avantage « compulsé dans le nouveau ».

Il y a encore des écritures à faire pour quatre ou cinq mois, écrit Françoise-Madeleine aux monastères; après quoi, notre digne Mgr du Puy nous fera la grâce, avec les autres Seigneurs commissaires apostoliques, de venir vérifier, clore et fermer le procès, et mon frère retournera à Rome le porter aux pieds de notre saint Père le Pape... (3).

En réalité, cette interruption allait durer deux ans.

(1) *Ib.*, p. 41.

(2) Migne, *op. cit.*, p. 1013.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 42.

CHAPITRE VI

Difficultés et dissentiments

(1656-1659)

- I. — Visite de M^{me} de Toulonjon et de la famille de Chaugy à Annecy. — Correspondance de Jean Miget. — Publication inopportune d'une Vie de saint François de Sales par Mgr de Maupas. — Angoisses du Père de Chaugy et de Jean Miget. — Tout s'arrange.
- II. — Reprise et clôture du procès apostolique, 1^{er} juillet au 3 septembre 1659. — Le Père de Chaugy emporte le procès à Rome. — La mère de Chaugy demande pour lui des procures à tous les monastères. — Mgr de Maupas s'estime frustré et le persuade aux monastères de Paris. — Dissentiments.

Au milieu de tant de soucis et de travaux, la mère de Chaugy trouve un puissant réconfort dans la présence de son frère. Entre eux, ils s'encouragent, se concertent et s'instruisent de tout ce que six ans de séparation ne leur ont pas permis de confier à la correspondance.

D'autres joies familiales ont ensoleillé les labeurs de sœur Françoise-Madeleine. Au mois d'octobre de l'année précédente, le comte de Chaugy (1) et la comtesse sont venus la voir pour lui confier leur fille, la petite Bénigne, enfant de cinq ans, vive et précoce, dont la communauté fait ses délices aux récréations (2).

Puis, c'est M^{me} de Toulonjon qui est au monastère depuis quelques jours. Avertie par sa nièce de l'exhumation du saint évêque de Genève, elle avait pris le chemin d'Annecy avec son fils François; mais des retards imprévus l'avaient empêchée d'arriver à temps pour contempler les précieuses reliques (3).

(1) Frère aîné de la mère de Chaugy.

(2) Lettres circ. des sœurs du premier monast. d'Annecy, 5 janv. 1656 et juin 1657. Arch. de la Visitation d'Annecy. Cf. aussi: Lettre de M^{me} de Toulonjon à la mère de Chaugy, dans *Les deux filles de sainte Chantal*, p. 476.

(3) *Ib.*

Vingt-trois ans s'étaient écoulés depuis que, revenant de Pignerol, elle était venue pleurer dans les bras de sa mère la mort de son mari. Françoise de Toulonjon et Françoise de Chaugy ne s'étaient jamais revues. La fille de M^{me} de Chantal a maintenant cinquante-sept ans; par des coups répétés, la douleur l'a marquée de sa cruelle empreinte; autour d'elle, la mort a fauché sans pitié les fortes affections qui avaient fait escorte à sa brillante jeunesse; après sa sœur Marie-Aimée, après Celse-Bénigne et Marie de Coulanges, après son mari, après sa sainte mère, sa fille bien-aimée, Gabrielle, lui a été ravie, laissant, de son triste mariage avec le comte de Bussy, trois petites filles en bas âge (1).

L'avenir de ces enfants, les folles aventures de son gendre, l'établissement de son fils François, dernier espoir de sa maison, lui sont de bien lourds soucis. Son cœur se soulage en les confiant à sa nièce de Chaugy. Comme elle est fière de la retrouver succédant à la sainte fondatrice, et, supérieure éminente, objet de l'admiration de tous, (2) à la veille de réaliser le plus cher désir de la mère de Chantal.

C'est une joie, pour la communauté, de posséder M^{me} de Toulonjon. Nos sœurs, écrit Françoise-Madeleine, trouvent « qu'elle a beaucoup des airs de notre bienheureuse Mère » (3).

Mais les jours passent; il faut se dire adieu, non sans avoir, de part et d'autre, recommandé et promis de prier beaucoup pour que François de Toulonjon fasse un beau et bon mariage, ce pour quoi tout l'Ordre fera certainement oraisons et communions ferventes (4); et, en s'en allant, la fille de M^{me} de Chantal offre à la mère de Chaugy une bague fort précieuse pour contribuer aux frais de la canonisation de Mgr de Genève (5).

Après ces quelques jours de détente, Françoise-Madeleine se remet à l'œuvre. Le départ des juges rémissoriaux n'avait pas interrompu tout travail: la correspondance restait active entre Annecy et Rome; il fallait achever de mettre en forme les innombrables dépositions des témoins. Un instant, Jean Miget avait

(1) Gabrielle de Toulonjon épousa le comte Bussy-Rabutin à Alonne le 28 avril 1643. Elle mourut à la fin de l'année 1646 en donnant le jour à sa troisième fille Louise. Les deux aînées s'appelaient Diane et Charlotte.

(2) *Remarques de M^{me} de Toulonjon sur la mère de Chaugy.*

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 46.

(4) *Ib.*

(5) Migne, *op. cit.*, 947.

songé à venir en Savoie pour diriger la rédaction du dossier, mais la peste qui se déclara en Italie à cette époque l'en empêcha ; d'ailleurs, le pape lui conseillait de rester à Rome (1). L'avocat ne cessait d'activer, de loin, le zèle des transcripteurs, étant fort impatient de recevoir les premiers cahiers de l'enquête.

Enfin, le 11 décembre et le 1^{er} janvier lui parviennent sept cahiers, puis neuf qu'il se met aussitôt en devoir d'examiner. Hélas ! ce qu'il avait prévu est arrivé : débordés par l'affluence des témoins, les juges n'ont pas su faire le choix entre ceux dont le témoignage est probant et la masse des autres. L'interrogatoire a été mal conduit, on n'a pas tenu compte de ses instructions ; les témoins déposent tous en général sans préciser les détails qui circonstanciaient le miracle et en rendent la vérification possible.

Si les autres ne déposent pas mieux... écrit Jean Miget à la mère de Chaugy, j'en attribuerai la faute à ceux qui en ont eu la direction par delà... car, en cas qu'il eût fallu quelque temps davantage, il valait mieux examiner deux ou trois témoins en bonne forme que vingt en général, outre qu'il n'y avait rien qui presse la conclusion du procès car, si les Evêques ne voulaient avoir la patience, on en eût trouvé d'autres... (2).

Est-il possible, par exemple, que pour un miracle aussi important que la résurrection de Jérôme Genin, l'une des principales pièces du procès, on ne l'ait pas consulté sur la manière de « fonder le miracle » et « d'examiner chaque témoin » ? (3)

Je suis bien marri que l'on ne lit pas bien mes lettres, écrit-il au père de Chaugy... Par les miennes d'octobre, je vous ai prié de me bien instruire sur les deux prodiges arrivés à l'ouverture du sépulcre pour la preuve desquels je vous avais donné quelque instruction, et, cependant, on ne me répond pas un mot là-dessus... Je

(1) Mercier, *Documents inédits*, p. 27.

(2) *Ib.*, p. 28.

(3) *Ib.*, p. 30. Jérôme Genin s'était noyé en voulant traverser le Fier. Il y resta six à sept heures avant qu'on pût retrouver son corps et le retirer de l'eau. Enflé, hideux et méconnaissable, il était mort. On le veilla dans une grange jusqu'au lendemain matin. Au moment où le clergé venait chercher son corps pour procéder aux obsèques, Jérôme Genin se leva, non plus hideux et difforme, mais avec son visage ordinaire en invoquant le bienheureux François de Sales. Voir dans *Pouvoir de saint François de Sales*, p. 50 et ss., les dépositions très précises de François Genin, frère du miraculé, et du curé des Ollières.

ne suis aucunement satisfait... Nous aurons un procès *in genere* et non *in specie*... Prenez garde, mon Père, qu'il faut remédier indubitablement à ceci pendant que nous en avons le moyen, autrement il ne faut point apporter de procès, si ce n'est avec un évident péril de se faire moquer de nous et de décréditer la cause (1).

Et Jean Miget déclare qu'il va renvoyer tous les cahiers avec des annotations en marge là où il faudra « suppléer ou remédier au texte » (2).

On peut juger des inquiétudes de la mère de Chaugy à la lecture de ces lettres qu'elle recevait en l'absence de son frère, lequel avait rejoint M^{me} de Toulonjon en Bourgogne pour s'y reposer pendant quelque temps.

Fort heureusement, le secours allait venir. Le Révérend Père Jacques Harel, assistant général de l'Ordre des Minimes, venait de passer deux ans avec le Père de Chaugy au couvent de la Trinité des Monts. Très intéressé par la cause du bienheureux François de Sales, il s'en entretenait avec son confrère, l'assistait dans les Congrégations et prenait avec lui une entière connaissance de l'affaire (3). La visite des maisons de son Ordre l'appelant en France, il résolut de s'arrêter en Savoie pour aider le Père de Chaugy :

Je l'ai instruit très singulièrement de l'importance de notre procès et de ce qu'il y manque, écrit à ce dernier Jean Miget. Prenez bien garde à ce qu'il vous dira, car il expliquera mieux de vive voix que je ne saurais en de grands volumes (4).

Le frère et la sœur de Chaugy étaient bien décidés, d'ailleurs, à faire l'impossible pour remédier au mal ; ils en assuraient M. Miget non sans lui faire comprendre qu'ils n'étaient pas toujours libres d'agir à leur guise.

Je sais très bien, leur répond-il, que vous avez bien conçu la substance des instructions dont je vous laissai à votre départ un recueil fort succinct que nous conférâmes ensemble, mais je compatissais votre patience qui a été engagée avec des esprits trop violents et quelquelement indociles (5).

(1) Mercier, *Documents inédits*, p. 30 et 31.

(2) *Ib.*

(3) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

(4) Mercier, *op. cit.*, p. 31.

(5) *Ib.*, p. 32.

Le Père Harel arriva au début de l'été de l'année 1657, accompagné du frère Louis Rofavier, du couvent de Lyon. On se mit au travail (1).

Les choses allaient au mieux selon les désirs de Jean Miget quand, soudain, l'obstacle surgit d'où on l'attendait le moins.

Mgr de Maupas, tout émerveillé des prodiges dont il avait été l'heureux spectateur, se résolut d'apporter, lui aussi, son fleuron à la couronne de Mgr de Genève. A l'aide de notes recueillies au cours du procès et de mémoires qu'il avait obtenus de la mère de Chaugy, il composa et fit paraître, par les soins des visitandines de la rue Saint-Antoine, une *Vie de François de Sales* (2) qu'il dédia au pape Alexandre VII, et dans laquelle l'évêque de Genève était qualifié d'un bout à l'autre de saint et de bienheureux (3).

Qu'une telle publication survînt au cours du procès, après les oppositions qu'avait rencontrées la preuve de non-culte, c'était déjà une faute grave ; mais de la part d'un évêque et juge rémissorial, c'était une erreur incompréhensible et difficilement pardonnable.

En proie à la plus vive inquiétude, M. Miget donna l'alarme au Père de Chaugy le pressant d'aviser au moyen de supprimer cette malencontreuse publication. Si les erreurs relatives à l'observance de non-culte avaient pu être mises dans le passé sur le compte de l'ignorance des décrets, qu'allèguerait-on maintenant qu'on en était bien instruit ? Quelle excuse présenterait-on, alors que l'auteur même du livre était l'un des prélats « les plus considérables de France », juge apostolique du procès ? La faute est lourde au point que M. Miget se persuade qu'elle n'est pas l'œuvre de l'évêque du Puy, mais celle d'un ennemi de la gloire de François de Sales. En tous cas, conclut-il, les religieuses de la Visitation de Paris, à qui Mgr du Puy a cédé le privilège de l'impression de ce livre, ont manqué de vigilance, car « si bien elles ont transporté ce privilège au libraire, néan-

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy. *Recueil des circ.*, I, p. 335.

(2) *La vie du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales, évêque et prince de Genève, fondateur des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*. Paris, Jacques Langlois, 1657.

(3) « Le dit seigneur évêque de Genève est traité, dans le dit livre, du nom de bienheureux plus de quatre cents fois, et du titre de saint plus de quatre vingts. » *Lettres de saint Vincent de Paul*, éd. Pierre Coste, t. IV, p. 527.

moins elles devaient surveiller cette impression en y tenant un réviseur... » (1)

Il n'y avait qu'un moyen d'obvier aux conséquences de cet impair : supprimer l'ouvrage et en faire imprimer un autre où il n'y eût « chose aucune » qui fût contre les décrets : ni images, ni rayons, ni titre de bienheureux et de saint.

« Si les *Vies* ne sont promptement supprimées au Puy et par toute la France, déclare M. Miget, sans doute que l'on cassera la commission de Mgr du Puy » (2). En tous cas, la gravité de l'affaire est telle qu'il est préférable de ne pas réunir les trois juges rémissoriaux pour la reprise de l'enquête avant que la faute ne soit réparée.

On conçoit l'angoisse dans laquelle cette lettre plongeait le frère et la sœur de Chaugy. Tant de dépenses, de soucis, de travaux rendus inutiles, peut-être, par cette publication inopportune !

L'affaire heureusement s'arrangea grâce à la bonté du Pape, au savoir-faire de Jean Miget et à la soumission de Mgr du Puy, auprès duquel s'employèrent Mgr Charles-Auguste de Sales et le Père André de Chaugy (3).

(1) Mercier, *op. cit.*, p. 33 et 34.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*, p. 36, 37 et 38. Mgr Rossi, promoteur de la foi, fut d'un grand secours à M. Miget dans cette affaire. Quant à Mgr de Maupas, qui faisait partie des Conférences du mardi organisées par saint Vincent de Paul, il avait cru, de son côté, devoir prier celui-ci d'écrire, touchant ces difficultés, à M. Edme Jolly, supérieur des Prêtres de la Mission à Rome, pour demander conseil sur ce qu'il convenait de faire. (éd. Coste, Lettre du 30 novembre 1657, t. VI, p. 527).

Ces interventions diverses gênaient, plutôt qu'elles ne servaient M. Miget, sans doute. Dans sa lettre du 24 déc. 1657, où il annonce au Père de Chaugy que l'affaire est arrangée, (Cf. Mercier, *Documents inédits*, p. 38), on lit : « Informez-vous un peu, mais le plus secrètement que vous pourrez, si M. Vincent, fondateur des Prêtres de la Mission, est des bons amis et confident de M. du Puy et des Mères de la Visitation, et, quand vous le saurez, je vous prie de m'en avertir pour cause et raisons très importantes ».

Au moment où les rapports commenceront à se tendre entre Mgr de Maupas et le Père de Chaugy, c'est encore à Edme Jolly que l'évêque du Puy s'adressera, forçant quelque peu la main de M. Vincent pour obtenir que ce dernier le recommande près de son confrère : « Mgr l'évêque du Puy vous écrit. Je vous prie de le servir secrètement en sorte que ceux qui le contrarient n'en sachent rien ». (Saint Vincent de Paul à Edme Jolly, 18 octobre 1658, t. VII, 304.)

Enfin, quand les affaires se brouilleront tout à fait entre le Père de Chaugy et Mgr de Maupas, les petites intrigues de celui-ci et son apparente solidarité avec les Prêtres de la Mission feront attribuer à ces derniers des sentiments dont M. Vincent se défend avec énergie : « Quant à l'autre plainte dont vous me parlez, écrit-il à Edme Jolly le 18 avril 1659, (VII, 499),

Ce dernier pouvait écrire au Pape le 26 décembre : « La soumission de ce prélat a été aussi grande que la faute de son imprimeur » (1). Annecy fit une révision sévère de l'ouvrage et l'adressa corrigé à Mgr de Maupas qui répondit à la mère de Chaugy :

Je viens de recevoir votre paquet et je m'en vais l'envoyer à Paris pour leur faire connaître une bonne fois ce que je leur ai déjà écrit bien souvent qu'il faut corriger le livre en tout et partout suivant les avis de Rome ou bien le supprimer entièrement. En effet, ma très chère Mère, nous n'avons pas été tout à fait bien servis. On a fait des choses et en l'impression et aux images que j'eusse bien voulu qui n'eussent pas été faites. Mais le bon Dieu tirera sa gloire de tout. Il faut, comme vous le dites fort bien, que l'affaire soit croisée (2).

Il fallait surtout que la mère de Chaugy fût contre mauvaise fortune bon cœur ; mais elle n'était pas loin, sans doute, de penser, comme Jean Miget, que les visitandines de Paris méritaient « une bonne correction » et eussent dû être « obligées à tous dépens ».

On pouvait songer à reprendre l'information.

Au début de l'année 1658, Françoise-Madeleine envoya donc un exprès aux évêques du Puy et de Saint-Flour (3) afin qu'il leur plût de venir terminer « la commission apostolique et de fermer le grand procès ». En prévision de leur arrivée qu'on espérait prochaine, elle convoqua tous les « officiers » nécessaires à l'enquête. L'évêque de Saint-Flour arriva sur la fin d'avril,

c'est une calomnie manifeste suscitée par quelque mauvais esprit pour nous mettre davantage en l'aversion de Mgr de Genève. Il nous suffit que Dieu voit nos cœurs et qu'il sait le désir que nous avons de voir bientôt la canonisation du serviteur de Dieu, Mgr de Sales. Néanmoins, il est à propos que, dans les occasions que vous aurez d'en parler, vous témoigniez, par vos paroles, que vous avez cette affection, afin d'effacer l'impression contraire que ce faux bruit pourrait avoir faite ».

Il semble que le saint commence à trouver Mgr de Maupas quelque peu compromettant et juge prudent de ne pas se solidariser avec ses démarches, car il ajoute : « Il faut... vous abstenir de voir Mgr le promoteur de la foi sur le sujet dont Mgr l'évêque du Puy vous a écrit et, de ma part, si d'aventure, il voulait vous en écrire de nouveau, je tâcherai de l'en divertir ». *Ib.*

Le 6 juin 1659, saint Vincent de Paul écrit lui-même à Alexandre VII pour solliciter la canonisation de François de Sales. Cf. éd. Coste, VII, 584.

(1) Arch. vatic., *Particolari*, vol. 37, p. 340.

(2) Lettre du 7 janv. 1658. Arch. de la Visitation d'Annecy.

(3) L'évêque de Maurienne, Paul Millet, étant mort à Turin au début de l'année 1657, il fut remplacé dans sa commission de juge apostolique par Jacques de Montrouge, évêque de Saint-Flour.

« assurant être parti le même jour que Mgr du Puy avait marqué » ; mais ce n'était pas pour la Savoie que Mgr de Mau-pas était en route, c'était pour Paris où l'appelaient des affaires pressantes (1).

Qu'à cela ne tienne ! Mgr de Saint-Flour occupera les loisirs de l'attente par un voyage à la Sainte-Baume et autres lieux saints de Provence.

Et pendant ce temps-là, dit la mère de Chaugy, « les officiers étaient ici à notre charge et nous n'osions les éloigner de crainte que l'absence de quelqu'un n'apportât de retardement lorsque Nosseigneurs arriveraient » (2).

Au milieu de ces ennuis, une très grande joie vint ravir son cœur : Mgr Charles-Auguste de Sales retrouva, dans « une vieille archive du château de la Thuille », le manuscrit des prédications que François de Sales distribuait par feuilles volantes aux protestants du Chablais. « L'on juge, écrit la mère de Chaugy, que ce traité fera autant de fruit parmi les hérétiques pour leur conversion que l'*Introduction* en a fait pour les catholiques pour la dévotion, et Nosseigneurs disent que les Athanase et les Augustin n'ont plus ardemment soutenu et défendu la foi que notre Bienheureux » (3).

Cette trouvaille était d'autant plus opportune que l'on pressait instamment de Rome de trouver ce traité « parce que, dit encore Françoise-Madeleine, il en est fait mention dans les Vies imprimées de notre vénérable Fondateur, et parce qu'il y est traité magnifiquement de l'autorité du Saint-Siège et de la pureté de la croyance de l'Eglise dans tous les points contestés par les hérétiques » (4).

Dans cette période d'attente, la mère de Chaugy prépare les voies pour l'heureuse issue des négociations. Elle écrit à tous les monastères de visitandines pour leur demander des lettres d'instance auprès du nouveau Pape et les prier d'en obtenir des autorités civiles et religieuses auprès desquelles elles peuvent avoir accès ; cela est nécessaire pour l'acte du procès qui se nomme « *la renommée publique* ».

Mes très chères sœurs, leur affirme-t-elle pour stimuler leur zèle,

(1) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

(2) *Ib.*

(3) *Lettre du 1^{er} juillet 1658. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, f° 140.*

(4) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

j'ai sujet de vous dire ce que, jusqu'ici, je n'avais pas encore osé prononcer : par la grâce, nous n'espérons plus seulement, mais nous tenons assuré que nous serons bientôt exaucées en nos justes désirs... (1).

Comme elle est ferme dans son espérance ! Qui pourrait, à distance, soupçonner les difficultés au milieu desquelles elle se débat et la dose de patience dont elle a besoin pour supporter ces mois d'attente ! Seules, quelques bonnes amies le sauront, auxquelles, à l'occasion, elle glisse quelque confidence ou quelque copie de lettre.

Enfin, dans le courant de mai, on apprit à Annecy que Mgr de Maupas se mettait en route ; il serait à Lyon dans les premiers jours de juin pour y faire la visite du cœur du bienheureux ; après quoi, il viendrait directement en Savoie. Aussitôt, « notaire apostolique, subpromoteurs, curseurs, actuaire », conduits par M. Truitat, partent pour Lyon, « tous à cheval, aux frais du monastère ». Ils y arrivèrent le 4 juin et ce fut pour y attendre patiemment l'arrivée de Mgr l'évêque du Puy que ses importantes affaires retinrent ailleurs jusqu'au 14 juin (2).

II

L'information fut reprise à Annecy le 1^{er} juillet. Après les formalités d'ouverture, l'audition des témoins recommença. La mère de Chaugy, citée la première, fit sa déposition les 3 et 4 juillet (3). L'affluence ne fut pas moindre qu'en l'année 1656. Les trois évêques « demeuraient, pour l'ordinaire, huit à neuf heures par jour en audience, rapporte Françoise-Madeleine, et, tant cette seconde que la première fois, des paroisses tout entières se présentaient pour venir déposer sur les miracles de notre vénérable Fondateur ».

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 47.

(2) *Lettre circ. du 2 janvier 1661*.

(3) *Procès de canonisation de saint François de Sales*, G. 109, f^o 1214. Cette déposition ne présente pas évidemment l'intérêt que nous offrent les témoignages des contemporains de saint François de Sales. La mère de Chaugy déclare ce qu'elle a entendu narrer aux témoins oculaires ; elle affirme la dévotion extraordinaire du peuple et fait mention de plusieurs miracles dont elle a été témoin ou qu'elle a ouï rapporter. La partie la plus intéressante, parce que la plus personnelle, est celle qui a trait aux rapports qu'elle eut dans sa jeunesse avec saint François de Sales. Cf. les deux premiers chapitres du présent ouvrage.

Malgré ce va et vient et la surcharge de travail qui pesait sur la communauté, la vie conventuelle suivait son train, régulière et recueillie, sans « altération en aucun de ses exercices religieux ».

Quant au service de Messeigneurs de Saint-Flour et de Belley, rapporte avec simplicité la mère de Chaugy,

Dieu a pourvu pour notre commodité que, l'un étant vieux et l'autre de bon âge, l'un veut ses repas de bonne heure et l'autre sur le tard, ce qui n'apporte pas grande distraction au monastère, parce que nous avons pris des femmes qui leur portent leurs vivres dans des corbeilles couvertes à chacun chez eux après que nos sœurs ont tout apprêté et tout ajusté, et ces dignes Seigneurs se paient de nos bonnes volontés plutôt que d'autres choses quoique nous fassions ce que nous pouvons (1).

Ces grandes charges, jointes aux autres dépenses, pesaient fort sur le monastère dont la caisse et les provisions se trouvaient parfois singulièrement réduites. Mais rien ne pouvait ébranler la surnaturelle confiance de Françoise de Chaugy. La Providence y répondit plus d'une fois, envoyant à point nommé ce dont on avait besoin. Devant la caisse vide et une dette immédiatement exigible, les sœurs économes disaient : « C'est bien le temps, ma Mère, de recourir à la Providence votre refuge, mais qui sait si elle vous assistera aussi promptement qu'il le faudrait ? — Oui, oui, mes sœurs, elle le fera, n'en doutez point », répondait la supérieure, les yeux au ciel. Et, parfois, sur le moment même, quelqu'un apportait au monastère une aumône sur laquelle on ne comptait pas. Alors la mère Françoise-Madeleine se mettait à genoux recevant ce don comme venant du ciel.

On a vu, disent les Annales du monastère, les provisions se multiplier selon les besoins qu'on en avait. Un jour, la sœur domestique chargée de la boulangerie va dire à la supérieure qu'il n'y a plus de blé que pour huit jours. Celle-ci la rassure, lui dit de planter une croix au milieu du tas, d'y attacher au bas l'image du saint Fondateur de la Visitation et d'aller prier la sœur Anne-Marie Rosset de bénir de sa part ce petit tas de blé. Après quoi, il y en aura suffisamment pour les besoins du monastère ; ce qui fut vrai et plusieurs sœurs, témoins du fait, ont assuré que le tas dura plusieurs mois.

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 54.

Les dépenses de Rome épuisaient aussi au fur et à mesure les sommes que la mère de Chaugy réussissait à se procurer, soit près des monastères, soit près de ses amis. Nous trouvons trace de ces embarras dans la circulaire qu'elle adresse aux supérieures à la veille du départ de son frère :

Quant à notre bon vieillard Mgr de Belley, nous lui avons... de très grandes obligations et la dernière a été de nous prêter pour six mois, sans arrérages, mille *livres* pour la conduite du procès à Rome, nous étant trouvées si destituées à la fin de ce grand ouvrage et ayant si fort épuisé nos amis d'ici par nos emprunts que nous avons été contrainte d'avoir recours à ce bon Seigneur.

Le Seigneur des seigneurs, le jour même de cet emprunt, nous a fait recevoir une lettre de nos incomparablement charitables sœurs de Blois qui nous font tenir la même somme de mille livres, tellement qu'elles ont la gloire, devant Dieu et notre bienheureux Père, que le procès va à Rome par leurs charitables aumônes. Nous avons encore reçu, cette année, sept cents moins quatre livres de trois de nos pauvres petits monastères, ce qui nous a un peu aidé à rouler et toujours la Providence toute puissante de Notre-Seigneur nous sera propice ; c'est notre unique espérance... Mes très chères sœurs, on a bien raison de dire que la canonisation d'un saint est l'entreprise d'un roi ; il est vrai que comme nous sommes épouses du Roi des rois et filles d'un des princes de son Eglise qui règne avec lui, cela encourage beaucoup (1).

Les difficultés d'argent n'étaient pas les plus sensibles : si la cause du bienheureux avait ses amis, elle avait aussi ses détracteurs (2).

Enfin, nouvelle alerte, Mgr de Maupas se trouva rappelé dans son diocèse par des affaires urgentes et par la mort de son neveu

(1) Lettre du 17 septembre 1658. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 144. Elle existe aussi au volume des lettres imprimées, p. 12, mais elle est datée par erreur du 17 septembre 1653.

(2) « Le démon, écrit la mère de Chaugy, s'est visiblement déclaré, et par lui-même et par ses ministres, contre la gloire de ce bienheureux. Il y a peu de personnes, de toutes celles qui ont eu la grâce d'être employées à cette sainte œuvre, qui n'aient ressenti quelques traits de la malice de cet ennemi de Dieu et de ses saints. » Lettre du 1^{er} juillet 1658. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, f^o 140. C'est sans doute au fait rapporté dans la *Vie de la mère de Chaugy*, p. 267, que ce fragment de lettre fait allusion : un religieux, lit-on, ayant vu dans le procès de canonisation de François de Sales « qu'on lui donnait le titre d'Apôtre du Chablais, s'imagina que l'on dérobaît à ses confrères la gloire qui leur était due pour les nombreuses missions qu'ils avaient prêchées dans cette province... il publia un libelle très injurieux à la mémoire du saint ». Ses supérieurs lui infligèrent une sévère pénitence et l'obligèrent à venir demander pardon aux commissaires apostoliques de sa témérité. Françoise-Madeleine implora elle-même la grâce du coupable.

le marquis du Tour. Allait-il donc falloir encore interrompre l'enquête? Heureusement, les formalités étant fort avancées, on put obtenir de Rome que le procès fût achevé par les évêques de Saint-Flour et de Belley.

Mgr de Maupas avait quitté Annecy à la fin de juillet; le 9 août, les audiences furent terminées; l'on commença la collation du procès qui fut signé et scellé le 3 septembre; le Père de Chaugy prêta « serment de fidélité » entre les mains des évêques et fut officiellement chargé de présenter le procès à la S. Congrégation des Rites.

Voilà donc ce grand œuvre terminé, et « l'on peut dire, écrit Françoise de Chaugy, que jamais ouvrage ne fut achevé avec une si cordiale et mutuelle amitié et satisfaction réciproque... » (1)

Or, à ce moment, Jean Miget fit savoir que François de Sales étant fondateur d'un Ordre religieux, il était souhaitable et utile que le procureur de la cause fût muni, selon la coutume, d'une procure de tous les monastères de la Visitation pour montrer qu'aucune des maisons de l'Ordre n'était « déchue du zèle et de l'estime pour son fondateur ».

La mère de Chaugy écrivit donc le 7 août à toutes les supérieures, les priant de bien vouloir lui adresser un acte capitulaire ainsi conçu :

Nous, Supérieure et religieuse de notre Institut, [nous] unissant à la procure que notre premier monastère a faite au Révérend Père de Chaugy, religieux Minime de l'Ordre de saint François de Paule, supplions derechef ledit Révérend Père d'accepter en cet écrit notre procure spéciale pour demander et poursuivre incessamment de notre part la béatification et canonisation de notre vénérable Fondateur, François de Sales, laquelle nous désirons de tous nos cœurs; pour témoignage de quoi nous signons...

Vous me permettrez de vous dire, ajoutait-elle, que c'est par simplicité de conscience et pour ôter plusieurs de peine que je donne ici cette formule de procure, et non pour celles de vos Charités qui voudraient donner la leur à tout autre que mon frère; elles le peuvent faire en toute liberté, pourvu que ce soit avec cause et intelligence et que notre charité, qui donne tant d'édification, ne soit pas altérée par la multiplicité des procures et des instances séparées. Seulement, je vous supplie, puisque Dieu nous a remis le soin principal de cette sainte finissante affaire, que celles qui ne jugeront pas à propos d'envoyer la procure sus-mentionnée pour

(1) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

mon frère nous nomment celui auquel elles la donneront, afin que l'on agisse d'intelligence et que les uns ne détruisent pas ce que les autres tâcheraient d'édifier (1).

Ces conseils étaient la sagesse même.

Le Père de Chaugy se trouva prêt à partir le 17 septembre. Un certain nombre de procurations lui étaient déjà parvenues; les autres devaient lui être expédiées directement à Rome par sa sœur.

Voilà donc en route ce « béni procès » « que l'on dit être le plus beau que la cour de Rome ait jamais vu, tant les vertus, maximes et miracles » du Bienheureux y « sont amplement et juridiquement prouvés ».

Pour en faire concevoir quelque chose à vos Charités, écrit aux supérieures la mère Françoise-Madeleine, il est relié en six gros volumes lesquels, s'ils étaient imprimés, feraient, selon la supputation de nos imprimeurs, douze gros volumes comme la Légende des saints; de tout cela il a fallu faire plusieurs copies. Outre cela, mon frère emporte ce livre miraculeux de *l'autorité de l'Eglise* (2) que nous avons trouvé écrit de la propre main de notre bienheureux Père, et nous envoyons le vénérable original à notre saint Père le Pape... De plus, mon frère emporte cinq cent nonante-trois lettres d'instance... tant de France que d'Espagne, Flandre, Allemagne et Suisse (3).

Tous ces papiers, y compris les présents nécessaires pour faire « les régals de bienséance », étaient chargés sur deux mulets. La crainte des calvinistes, qui voulaient, disait-on, se saisir du *Traité* de François de Sales et le faire brûler à Genève par la main du bourreau, empêcha le Père de Chaugy de passer par les Grisons et la Valteline (4); il prit son chemin par le Milanais et la Lombardie au travers des armées d'Italie et d'Espagne, confiant dans les passeports que la protection du Pape lui avait valu de la part des nonces.

Tandis qu'il chemine vers Rome, revenons à la mère de Chaugy. Sa requête pour obtenir des procurations de toutes les maisons de l'Ordre avait été diversement accueillie. Un très

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 55 et ss. 7 août 1658. Cf. aussi Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 142, datée du 6 août.

(2) Ce traité, richement relié, orné des armoiries d'Alexandre VII, est encore aujourd'hui la propriété de la bibliothèque Chigi, à Rome.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 13.

(4) *Ib.*

grand nombre de supérieures envoyèrent la leur immédiatement. Mais quelques-unes, notamment celles de Paris, mal éclairées ou mal conseillées, témoignèrent de l'étonnement, de la réserve, voire du mécontentement et, finalement, la refusèrent. Attribuant au Père de Chaugy la lenteur des négociations parce qu'inhabile et petit personnage, elles voulaient que la procure générale fût confiée à Mgr de Maupas, député du roi et du clergé de France à Rome. Quelques monastères craignaient aussi qu'on ne voulût, par cette procuration, les engager « subrepticement » à contribuer aux frais.

La mère de Chaugy, dans la lettre adressée aux supérieures le jour du départ de son frère, avait discrètement répondu à la première objection dont l'écho était déjà parvenu jusqu'à elle :

Mon frère emporte la procure de cordialité et d'union que plusieurs de nos chères maisons lui ont déjà envoyée, quoique ce ne soit qu'une chose de simple bienséance pour prouver l'union de l'Ordre, et non d'aucune nécessité, tous les procès s'étant toujours commencés, poursuivis et finis sous notre seule procure; aussi n'aurais-je requis celle de vos Charités pour tout autre que mon frère, n'étant qu'une procure sans conséquence que l'on peut donner à un valet tel que mon frère se dit de notre Bienheureux et de notre cher Institut, faisant gloire de suivre un mulet chargé de tout ce que nous avons dit pour l'exaltation et glorification extérieure de ce bienheureux Père de nos âmes, qui voit, du ciel, que nous avons manié d'étranges épines, desquelles même je ne veux pas égratigner ce papier, mais espérer que bientôt nous aurons des roses pour couronner ce Bienheureux qui veut que nous-mêmes soyons sa joie et sa couronne (1).

Une correspondance dut s'échanger à cette occasion entre Annecy et Mgr de Maupas, car celui-ci écrivait au Père André de Chaugy :

Je me suis un peu éclairci avec la bonne sœur qui vous dira toutes choses... Après cela, mon cher Père, l'enfer a beau gronder, il faut nous aimer quand nous ne voudrions pas: la contrariété des pensées ne doit jamais faire celle des volontés quand on a le cœur fait comme je l'ai pour vous (2).

En réalité, l'évêque du Puy était la cause de ces dissenti-ments. Nous avons vu combien il tenait à rester au premier plan dans cette délégation. Mais il ne s'agissait pas seulement

(1) Lettre du 17 sept. déjà citée.

(2) Lettre du 24 sept. Arch. de la Visit. d'Annecy.

en cela de sa gloriole personnelle, il s'agissait aussi et surtout de faire de la canonisation de François de Sales une affaire française et non savoyarde ; c'est ce qui explique l'intervention des assemblées générales du Clergé auprès du Saint-Siège. L'épiscopat français, s'autorisant de ce qu'une petite partie de l'évêché de Genève était dans le royaume, revendiquait François de Sales comme l'un des siens et prétendait à l'honneur de procurer sa canonisation, tant en son nom qu'au nom du roi très chrétien.

Plus qu'aucun autre, Mgr de Maupas s'y employait. Il servait en cela les désirs de la reine-mère, Anne d'Autriche (1), et jouait à l'égard de la Visitation d'Annecy, du clergé de Genève et de la cour de Savoie un rôle équivoque.

En effet, si ces derniers, pour rehausser l'éclat de leur cause et la renommée de sainteté du Bienheureux, souhaitaient l'intervention de Louis XIV, ils ne voyaient en lui qu'un brillant second, et entendaient bien garder pour eux l'honneur d'une initiative dont, à des titres divers, ils supportaient aussi les charges.

Mgr de Maupas semblait l'entendre tout autrement. Sans doute, il considérait la Visitation d'Annecy et la cour de Savoie comme des auxiliaires indispensables ; à ses yeux, pourtant, le roi et le clergé de France, dont il était le député auprès du Pape, restaient, en cette affaire, les principaux intervenants devant qui tous les autres devaient céder le pas.

Etant donné cet état d'esprit, la demande d'une procure générale de la Visitation pour le Père de Chaugy le blessa au vif. En ce qui concerne les monastères de France, il s'estima frustré et le persuada aux couvents de Paris, ainsi qu'à tous ceux sur lesquels il pouvait avoir quelque influence.

(1) Le Père Patrice, vicaire général des Augustins déchaussés, à Paris, écrira au Pape le 12 octobre 1663, après la béatification : « Le Père Hyacinthe..., procureur général de notre Ordre à Rome, m'ayant écrit de parler à la Reine-Mère de la part de Votre Sainteté pour savoir du Roy s'il ne serait pas bien aise que la canonisation du bienheureux François de Sales se fit à son nom, puisque la béatification s'y était commencée, je ne manquai pas, sur les lettres du susdit Père, de parler à la Reine-Mère qui reçut agréablement ceste nouvelle et me dit que sitôt qu'elle pourrait parler au Roy elle m'en rendrait réponse. Six jours après, la reine m'envoya quérir et me dit que le Roy avait grande joie que Votre Sainteté achevât à son nom ce qu'Elle avait eu la bonté de commencer pour un si grand saint, et qu'il ne fallait pas que des intérêts particuliers empêchassent la joie universelle de toute l'Eglise. » Arch. Vatic., Particolari, 42, f° 355.

Tout le malentendu venait d'une confusion regrettable entre le rôle canonique du Père de Chaugy, vrai postulateur de la cause depuis le 17 janvier 1656 et accepté comme tel en cour de Rome, et la mission honorifique, quasi politique même, de Mgr de Maupas, qui consisterait, l'affaire étant sur le point d'être conclue, à venir faire au Pape une instance de pure forme au nom du roi et du clergé de France. Si l'évêque du Puy avait un rôle canonique, c'était celui de juge rémissorial, rôle précisément incompatible avec celui de postulateur. Que les monastères de la Visitation s'y soient trompés, cela peut se comprendre ; mais de la part de Mgr de Maupas, cela se comprend beaucoup moins.

Cependant le Père de Chaugy s'acheminait vers Rome non sans tribulations (1). Il s'était embarqué sur le Pô avec deux colonels allemands, deux pères théatins, quatre religieuses de Sainte-Claire, un bon nombre de juifs et vingt autres personnes de diverses conditions. Tout alla bien jusqu'à une demi-lieue d'Alexandrie où un pont de bateaux les arrêta. Il fallut aller montrer ses passeports au camp du généralissime comte de Fuensaldagne que gardaient des soldats « appuyés sur de bonnes carabines et deux ou trois pistolets attachés à la ceinture ». Les colonels allemands furent arrêtés et conduits par une compagnie de sbires à la citadelle de Pavie. Mais le Père de Chaugy, outre son passeport, montra les lettres d'instances des pays soumis à l'Espagne (2) : on s'inclina devant lui, on lui proposa même un carrosse pour le conduire à Pavie, mais ses grandes balles de papier l'obligeaient à reprendre le fleuve. Il couchait la nuit dans sa barque, ayant « pour chevet » ses précieux documents, pour couverture son « pauvre manteau, et pour tour de lit la cape du ciel bien paré de la lune et des étoiles ».

Débarqué à Pavie, il s'écarte des chemins ordinaires pour éviter les bandits, faisant parfois jusqu'à cinq lieues à pied dans les sables. Un jour, il entend que l'on marchande sa vie : un voleur le saisit pendant que les autres arrêtent son bagage et, « quatre heures durant, lui tient le pistolet sous la gorge ». Il

(1) Cf. *Lettre circ. du 2 janvier 1661*, et lettre du père de Chaugy à sa sœur, datée de Florence, 19 oct. 1658. Arch. de la Visit. d'Annecy, *Recueil des circ.*, I, 359.

(2) « S'il m'en eût fallu de Paris, il n'eût pas été le temps d'envoyer à Mgr du Puy », écrit-il malicieusement à sa sœur. *Ib.*

leur échappe comme par miracle, les armes du Pape régnant, peintes à dessein sur ses balles, ayant fini par imposer crainte et respect.

Enfin, il arrive à Florence : « Me voilà en pays de sûreté, écrit-il à sa sœur, et il n'y a plus aucun péril d'ici à Rome ». C'était parler trop tôt. Aux portes de la ville, un accident banal faillit tout perdre : passant le long du Tibre, l'imprudence d'un muletier fait glisser un mulet dans le fleuve, et voilà le béni procès à l'eau ! On juge de la terreur du Père de Chaugy qui plante là sa robe et plonge « à corps perdu » pour sauver son trésor. On parvient à trancher les courroies et, avec une peine inouïe, on repêche les balles. Bien cousues, heureusement, dans de la toile cirée, elles n'avaient éprouvé aucun dommage.

Enfin, après tant d'émotions, le Père André arrive à Rome le 27 octobre. Passant à Florence, il avait appris le refus de quelques monastères au sujet des procures, et, tristement, écrivait à sa sœur :

Hélas ! tout ce monde qui s'inquiète pour nous inquiéter devraient (*sic*) hasarder leur vie comme je viens de faire, mais c'est pour l'amour du Bienheureux et de vous, mon unique sœur, car, pour le reste, j'ai grand sujet de me plaindre et j'ai le cœur bien gros du refus que quelques monastères ont fait pour cette procure... (1).

Il jugea utile de s'en expliquer devant tout l'Ordre :

Mon cœur n'a jamais eu d'autre pensée ni mon âme d'autres desseins que de faire honorer votre Institut dans son unité lorsque j'ai fait demander des procures à vos Révérences ; elles me sont totalement indifférentes pour moi, qui suis néanmoins infiniment obligé à la plupart des monastères qui me les ont envoyées dans le même esprit de droiture que je les ai demandées. Après en avoir reçu grand nombre et vu que quelques-unes étaient différentes, j'ai été conseillé de ne me servir d'aucune que de celle d'Annecy sous laquelle tout le procès a été fait, et je réserve toutes ces [autres] bénites procures pour les remettre toutes à Mgr du Puy quand il sera ici, quoique fort peu parlent de ce digne Prélat qui en fera comme il lui plaira et qui connaîtra, Dieu aidant, si c'est une chose bienséante et qui fût bien reçue en cette cour qu'un prélat, juge apostolique, fût procureur des religieuses dans la même cause où il a été juge. C'est tout ce que j'ai à vous dire sur ce point (2).

(1) *Ib.*

(2) Lettre du 30 décembre 1658, publiée sur l'original par Mgr Douais dans *La Visitation de Toulouse*, p. 460.

Ce dernier argument était péremptoire. Néanmoins, pour dissiper ces malentendus pénibles, les sœurs de la Visitation de Lyon-Bellecour, toutes dévouées à la supérieure de la Sainte-Source, firent dresser par un ami (1) l'exposé des raisons qui avaient motivé la demande d'une procure générale pour le Père de Chaugy (2).

Outre qu'on y montrait l'incompatibilité des fonctions de procureur et de juge apostolique dans le même procès, on y rappelait que toute l'affaire ayant été conduite à Rome à la seule instance du premier monastère de la Visitation d'Annecy, les procures que l'on demandait actuellement aux autres maisons de l'Ordre n'étaient que de bienséance et non de nécessité. On n'avait nullement l'intention de les engager par là d'une manière détournée à subvenir aux frais de la canonisation, mais on voulait leur donner la joie de s'associer au triomphe de leur Fondateur et manifester l'union de tous les monastères pour donner à la cause un plus grand éclat.

Si l'on demandait cette procure générale pour le Père de Chaugy, c'est que, depuis le 17 janvier 1656, tout s'était fait à Rome en son nom et en vertu de la procuration qu'il avait reçue du premier monastère d'Annecy. Le Pape l'ayant agréé comme postulateur de la cause, si l'on confiait cette charge à un autre quelle raison donnerait-on pour justifier ce changement?

D'ailleurs, le rôle de procureur n'est pas ce que vous croyez, déclarait l'auteur du mémoire aux visitandines :

Toute la gloire et splendeur de cet emploi consiste à être par la ville de Rome depuis le matin jusqu'au soir, tantôt à la porte de l'Auditeur d'un Cardinal où il faut demeurer quelquefois des trois et quatre heures et y retourner des cinq et six fois sans obtenir audience; tantôt à la porte du promoteur de la Foi qui a trente causes comme la vôtre et portées par des couronnes; tantôt à la porte des avocats consistoriaux qui sont accablés d'une infinité d'affaires, pour les presser et supplier de préférer la vôtre; tantôt à la porte d'un traducteur..., tantôt à la porte d'un petit copiste qui gagne un jule par jour pour le presser et diligenter, et cela dès le matin jusqu'au soir, au soleil brûlant et mortel de Rome.

(1) Probablement le Père Harel, *Lettre circ. du 2 janvier 1661*.

(2) *Raisons ou motifs pour lesquels le premier monastère d'Annecy a demandé une procuration aux autres monastères pour le Père de Chaugy pour continuer la poursuite de la canonisation du bienheureux François de Sales*. Arch. dép. du Rhône, série H, Visit. de Bellecour, liasse 2. La même pièce se trouve dans le ms. 1876 de la Bibl. d'Avignon, p. 156.

Se persuadera-t-on que cette charge est honorable pour Mgr l'évêque du Puy ?

Ainsi donc, si quelques monastères donnent leur procure à un autre que le Père de Chaugy, Rome portera un jugement désavantageux sur l'union qui règne dans l'Institut. S'ils refusent purement et simplement leur procure, l'affaire n'en continuera pas moins de se poursuivre à l'instance de celui d'Annecy, mais les autres seront privés de l'honneur d'y avoir concouru et on enlèvera par là même, à la cause, beaucoup d'éclat.

Cet exposé fut adressé de Lyon à toutes les maisons de l'Ordre (1). Les hésitantes furent-elles convaincues ? Il est probable qu'il y eut quelques exceptions, puisque le Père de Chaugy préféra remettre toutes les procures à Mgr de Maupas à l'exception de celle d'Annecy.

Ce qui est certain, c'est que l'évêque du Puy resta froissé de cette requête et en garda rancune au frère et à la sœur de Chaugy.

Ceux-ci, par contre, étaient bien consolés de l'accueil toujours bienveillant du Pape, qui avait fait au Père André l'honneur de plusieurs audiences. Dans celle du 15 novembre, le religieux offrit au Pontife, au nom du monastère d'Annecy, la croix d'or que le bienheureux François de Sales portait au moment de sa mort et qui avait reçu son dernier baiser d'amour. Le Pape, visiblement ému, la baisa plusieurs fois, la mit à son cou et, détachant la croix d'argent qui l'avait guéri à Cologne, la fit donner à son neveu, Mgr Flavio Chigi, « cardinal patron » (2).

Le 30 décembre, le Père de Chaugy pouvait écrire aux monastères :

Je vous donne pour bonne étrenne ce mot de douce consolation et de bonne espérance que, si l'argent ne nous arrête, dix-huit ou vingt mois de patience et de travail nous feront voir la fin tant désirée de nos travaux à la gloire de notre saint (3).

En effet, le 20 juin suivant, le Pape accordait dispense des treize années qui restaient à compter, depuis la mort du Fondateur, pour atteindre le délai de cinquante ans prescrit par

(1) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

(2) *Ib.*

(3) Lettre du 30 déc. 1658, déjà citée.

Urbain VIII, et, le 19 juillet, un troisième décret déclarait la validité du dernier procès fait à Annecy. « Vous voilà donc assurée, en ce jour de paix, de n'avoir plus de procès à faire pour votre bienheureux », écrit à sa sœur le Minime. (1)

Mais plus l'affaire avance, plus le besoin d'argent se fait pressant (2). Quel rude souci pour la mère de Chaugy qui est à bout de ressources et d'emprunts ! Comment fera-t-elle face aux dépenses que nécessiteront les coûteuses cérémonies de la béatification ? Elle s'ouvre de ses inquiétudes à son frère qui ne veut point la bercer de faux espoirs :

J'ai emprunté, lui écrit-il, en vertu de votre procure, tout l'argent de N. N. et Dieu m'a fait la grâce de trouver et présenter une bonne caution ; mais, ma bonne mère, ne vous accablez point de souci ; je vous vais donner une bonne nouvelle laquelle, s'il vous plaît, ne doit point sortir de l'Institut : c'est que, continuant ce sermon que je commençai ici, il y a près de dix ans, de la pauvreté de votre Institut naissant et qui, par son excellence, a pris son accroissement parmi la guerre et la désolation des provinces, j'ai protesté avec serment, sur votre rapport, ma bonne sœur, engageant mon âme pour la vôtre, que vous avez neuf monastères bâtis et presque point suffisamment rentés (3), mais je n'ai pas osé présenter la liste de vos dettes d'Annecy pour des bonnes causes. J'ai bien dit qu'il vous serait quasi impossible, quelque faveur que vous eussiez vers les dévots du Bienheureux, de fournir à la béatification et, après, à la canonisation si l'on voulait faire l'une et l'autre avec pompe. L'on ne me répondit rien, sinon : « Vederemo, vederemo », nous verrons, nous verrons. Enfin, le jour de Saint-Pierre-aux-Liens, mon cœur fut délié d'une grosse peine : on me fit appeler sur une audience de grâce, c'est-à-dire non demandée, et l'on me dit la bonne parole que, pour soulager une des dépenses, on ferait la béatification simplement et à petits frais et que, pour en éviter le murmure, on déclarerait que c'est parce que l'on veut faire peu de

(1) Lettre du 4 août 1659. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 116, au verso. Ce dernier avait pu également obtenir qu'une partie des anciens procès faits sous la mère de Chantal fût insérée dans le nouveau : « L'une de mes principales raisons pour ne me point départir des anciens procès, ça été pour rendre l'honneur dû à Messieurs de Bourges et de Belley et au bon seigneur dom Juste, et encore plus pour honorer la mémoire de la bienheureuse mère de Chantal de laquelle je confesse d'avoir reçu des grandes grâces et pour laquelle aussi nous avons des bonnes pensées et des bonnes espérances ». *Ib.*

(2) Lettre du Père de Chaugy, 21 juillet 1659, aux supérieures. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 115.

(3) Il s'agit ici, sans doute, de monastères directement fondés par le premier monastère d'Annecy, tel celui de Seyssel, par exemple, et qui avaient besoin d'être encore aidés par lui.

mois après la canonisation, laquelle, pour ce motif, sera encore avancée. Mais maintenant, ma bonne Mère, ne cherchez pas davantage des grâces temporelles ici, car ce serait une chose ridicule de proposer seulement que la canonisation ne se fit pas pompeusement, magnifiquement, et avec tout l'éclat et l'appareil que mérite un saint fondateur d'Ordre et tant aimé de toute l'Europe chrétienne. Les taxes sont toutes faites depuis plusieurs siècles; il est de justice d'en passer par là; nul n'est maître du bien d'autrui; ce sont les propres paroles que l'on m'a dites et vous devez bien croire que la pauvreté et simplicité de vos saintes filles ne fera pas changer les lois romaines... (1).

Et, digne frère de la généreuse mère de Chaugy, le religieux conclut magnifiquement :

Ma bonne Mère, prenez doucement vos mesures; Dieu a toujours béni votre confiance en sa Providence; ne craignez point la peine ni le désapprobement. Dieu vous a destinée à cueillir une belle rose, il ne serait pas juste que vous la voulussiez avoir sans épines. J'ai souvent considéré que les roses sans épines n'ont presque point d'odeur et point du tout d'essence; notre Bienheureux est tout essence en ses admirables écrits, et l'odeur de ses incomparables vertus va embaumer toute l'Eglise. Il ne se faut donc pas étonner si cette belle rose a été entourée de tant d'épines et si nos mains maladroites ont reçu quelque égratignure. Je vous assure, ma chère sœur, que, pour moi, ces piqures n'ont point passé jusques au cœur, que j'oublie du meilleur de mon âme ces bagatelles. Je suis votre cadet, j'ai blanchi au service de votre Institut, je suis content devant Dieu d'avoir été, non seulement méprisé par le passé, mais encore, si Dieu le veut, d'être tenu à l'avenir pour un serviteur inutile; et toute mon ambition pour vous, mon uniquement aimée mère et sœur, c'est qu'ayant couronné votre Institut de la canonisation de votre fondateur, vous ayez le coin d'une sainte et paisible cellule pour le repos de votre vieillesse, et moi le coin du désert le plus reculé qu'ait établi notre bon saint François de Paule. Mais je ne sais, ma bonne mère, où un petit attrait de ferveur m'emporte; ce n'était pas mon dessein de vous dire tout ceci quand j'ai commencé d'écrire... (2).

(1) Lettre du 4 août 1659, Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 116, verso.

(2) *Ib.*

CHAPITRE VII

Le rayonnement de l'influence salésienne

La dévotion à saint François de Sales au xvii^e siècle. — Diffusion de ses œuvres. — Le thaumaturge. — Les monastères de la Visitation, centres d'influence. — La Visitation et la haute société française. — La Visitation et les Ordres religieux. — La mère de Chaugy et la propagande salésienne. — Sa correspondance avec le Pape, avec Madame Royale, avec les monastères. — Les amies de la mère de Chaugy. — Voyage à Valence.

Les événements que nous venons de rapporter, en manifestant d'une manière éclatante la sainteté de François de Sales, avaient fait de son tombeau le centre d'un pèlerinage dont l'attrait allait croissant. On y venait non seulement de la Savoie, mais de France, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne et de Suisse (1).

Ce grand mouvement de pèlerins contribuait à propager de plus en plus la dévotion, la doctrine et les écrits du bienheureux.

Il mettait aussi fort en relief le premier monastère de la Visitation et la mère de Chaugy, car nombreux étaient les visiteurs qui désiraient s'entretenir avec elle en leur passage (2).

Plus que jamais, la Sainte-Source est le centre d'où rayonne au loin la pénétrante influence de Monseigneur de Genève et vers lequel converge la piété de ses admirateurs et de ses dévots.

La période à laquelle nous sommes parvenus, qui va de 1656 à 1680, marque, au xvii^e siècle, l'apogée de la dévotion à

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, 17 septembre 1658, p. 18.

(2) Elle déclare elle-même qu'elle a ouï parler de la sainteté du bienheureux « aux sérénissimes Princes de Savoie, à Madame Royale, à Monseigneur le duc d'Orléans, frère du défunt roi de France, à Monseigneur et Madame de Nemours, à Madame la Princesse de Carignan, à Messieurs les archevêques de Tarentaise et de Bourges, les évêques de Grenoble, de Chalon, de Mâcon, de Belley, à plusieurs autres prélats, abbés, docteurs de l'Université de Paris, chanoines, prieurs réguliers, séculiers, comtes, marquis, nobles, etc... » Déposition de la mère de Chaugy au procès de non-culte.

saint François de Sales et, par suite, le maximum d'influence de sa spiritualité. Plus tard, des réactions anti-mystiques viendront arrêter sa conquête et feront passer sur les âmes leur souffle desséchant ; mais, pour le moment, elle s'étend triomphante et sans obstacle.

La dévotion à Mgr de Genève est une des grandes dévotions du XVII^e siècle. A peine est-il mort qu'elle jaillit spontanément de tout le peuple, tant sa sainteté avait, de son vivant, ravi les hommes. On l'appelle bienheureux, le clergé réclame sa canonisation, les malades et les infirmes requièrent ses suffrages et, de toutes parts, on accourt à son tombeau.

Mais rien ne prouve autant la popularité de son nom et l'attrait de sa doctrine que la vente extraordinaire de ses ouvrages, de l'histoire de sa vie, de ses images et de toutes les prières composées à son honneur.

Les éditions de ses œuvres se renouvellent et s'épuisent avec un succès prodigieux. Elles étaient « en si grande estime, dit un témoin du procès, que les marchands libraires étaient en peine d'en tenir pour ceux qui en demandaient » (1). En 1656, *l'Introduction à la vie dévote*, le plus gros succès de librairie du siècle, était déjà traduite en dix-sept langues (2). Les *Epistres spirituelles* paraissaient quelquefois la même année et dans la même ville chez trois imprimeurs à la fois (3). Le *Traité de l'Amour de Dieu*, dont l'admirable doctrine n'a pas encore subi le contre coup de la querelle du quiétisme, est l'objet de la plus haute estime parmi les mystiques de l'époque et voit ses multiples éditions se répandre à l'étranger comme en France (4). Les *Vrais Entretiens spirituels* sont traduits en anglais, en latin, en italien, en polonais et le seront bientôt en allemand (5). Plusieurs éditions de l'ensemble des œuvres de François de Sales trouvent également du succès près du public. La plus récente est parue en 1652, à Paris, chez Sébastien Huré (6) ;

(1) *Œuvres de saint François de Sales*, éd. d'Annecy, tome III, préface, p. XXV.

(2) *Ib.*, XXVII.

(3) *Ib.*, tome XI, préface, p. XIV.

(4) *Ib.*, tome IV, préface, passim.

(5) *Ib.*, tome VI, préface, p. XXV et XXVI et *Année sainte*, III, 615.

(6) *Les Œuvres du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève, instituteur des Religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, revues et très exactement corrigées sur les premiers et plus fidèles exemplaires :*

avec l'*Abrégé de la vie du saint* par Françoise-Madeleine de Chaugy.

Les biographies de François de Sales n'ont pas moins de succès. Avec les années, elles s'enrichissent de détails qui en renouvellent l'intérêt. Après celles du P. Louis de la Rivière, du P. de Bonneville, de Monsieur de Longuetterre, de Dom Jean de Saint-François, le public avait fait bon accueil à celle de Charles-Auguste de Sales et au livre si curieux sur *l'Esprit du bienheureux François de Sales*, de Mgr Camus (1). Tout récemment encore, Mgr de Maupas, riche des dépositions faites au procès apostolique, stimulait à nouveau la curiosité des lecteurs dans un ouvrage dont on sait les vicissitudes.

C'est cette universelle réputation de doctrine et de sainteté qui avait amené vers le tombeau de François de Sales, aussitôt après sa mort, les dévots de tout rang et de toute condition. Dès l'année 1623, il faut ériger deux nouveaux autels dans l'église, tant devient grand le nombre des messes célébrées.

Les pèlerins y accourent en foule, dépose Jeanne de Chantal, et notre église, qui n'était quasi point fréquentée, l'est maintenant de telle sorte qu'elle ne peut contenir le peuple, lequel souvent demeure dehors attendant que les autres sortent, de manière que nous sommes contraintes de la faire agrandir (2).

« Depuis l'aube du jour jusqu'à midi, on ne cesse de célébrer en notre église, laquelle, quoique assez grande, est toujours pleine autant les jours de travail comme les fêtes... » écrit en 1648 Charles-Auguste de Sales (3).

Vers ce thaumaturge se tournent toutes les misères, celles des rois comme celles des manants. Au cours de l'année 1630, Louis XIII, gravement malade à Lyon, se fait apporter de chez

enrichies nouvellement de plusieurs emblèmes et figures symboliques, des citations de l'Écriture sainte et d'annotations en marge. Avec un abrégé de sa vie et une table très ample des matières et des choses plus remarquables qui manquaient cy-devant à cet ouvrage. A Paris, chez la vefve de Sébastien Huré et Sébastien Huré, rue Saint-Jacques, au Cœur-bon, 1652.

(1) *L'Esprit du bienheureux François de Sales, évêque de Genève, représenté en plusieurs de ses actions et paroles remarquables recueillies de quelques sermons, exhortations, conférences, livres et lettres de M. J.-P. Camus, évêque de Belley, Paris, 1641.*

(2) Déposition de sainte Chantal, *Œuvres*, II, p. 241. L'agrandissement eut lieu en 1628.

(3) Lettre du 28 juillet 1648, Arch. de la Visit. d'Annecy. *Recueil des circ. du 1^{er} monastère*, t. I, 158.

les visitandines de Bellecour le cœur du saint évêque et se trouve soulagé par son contact (1). En 1648, le jeune Louis XIV, atteint de la petite vérole, est dans un état désespéré. Anne d'Autriche, le voyant abandonné des médecins, envoie son aumônier demander aux visitandines de la rue Saint-Antoine un peu de sang du bienheureux que l'on délaie dans un peu d'eau et que l'on fait avaler à Sa Majesté ; au même instant, le mal s'apaise et le jeune roi se trouve bientôt remis en parfaite santé (2).

Christine de France n'ayant que des filles, demande, par l'intercession de François de Sales, la grâce d'avoir un fils et qu'il ne tombe point du « haut-mal », tare héréditaire dans la maison de Savoie, ce qu'elle obtient (3).

Le comte de Santistivant, vice-roi de Navarre, écrit de Pamplune que son fils a été guéri par les reliques de Mgr de Genève et promet cent écus d'or pour aider aux frais de la canonisation (4).

Si l'observance de non-culte a dépouillé pour un temps le tombeau du bienheureux de tout ce que la confiance et la gratitude y avaient apporté, sa prochaine béatification va donner à son culte un nouvel élan. Anne-Catherine Barbereau, sacristine du premier monastère d'Annecy à cette époque, en apporte un éloquent témoignage :

« Je fis enlever et serrer plus de quatre charretées de béquilles... je crois que j'ai fait attacher plus de deux mille vœux d'argent : c'étaient des têtes, des bras, des yeux, des cœurs, des jambes, des pumons ; enfin il y en avait de toutes les sortes. Je n'ai pas compté les vœux en cire : ils étaient innombrables. Je fis fondre, une fois, tant de vieux flambeaux qu'on ne savait plus qu'en faire ni où les retirer. Nous envoyâmes à Lyon plus de six cents livres de cire blanche. Les clous où l'on attache les vœux d'argent étaient si garnis, du temps que notre mère de Chaugy fut déposée, qu'il y en avait qu'on ne pouvait plus

(1) Déposition du marquis de Lullin, *Pouvoir de saint François de Sales*, p. 138.

(2) Déposition de la mère de Chaugy. Louis XIV fait mention de sa guérison dans la lettre qu'il adresse au Pape Alexandre VII, le 19 août 1665, pour demander la canonisation du bienheureux François de Sales. Archives des Affaires étrangères, fonds France, vol. 164, p. 154.

(3) Migne, *op. cit.*

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, 17 septembre 1658, p. 18.

mettre en rang. Cependant, elle n'en voulut jamais vendre, dans quelque nécessité où l'on se trouvât; pourtant, elle l'aurait pu faire. La bonne mère de Rabutin en envoya à Lyon 300 marcs d'argent des restes. L'église était pleine d'ex-voto... » (1)

En l'année 1662, c'est « quatorze à quinze mille messes » qui seront demandées à la Visitation d'Annecy. (2)

Les cérémonies grandioses qui se dérouleront dans la plupart des grandes villes de France en l'honneur de la canonisation de saint François de Sales, manifestent encore la popularité de son culte. Le clergé, les grands, le peuple s'unissent à l'envi pour célébrer son triomphe (3).

De ces fêtes, les monastères de la Visitation étaient le centre et les instigateurs. Répandus en France, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Pologne, au nombre de 125 environ, ils sont aussi, pour la doctrine de François de Sales, des foyers influents de propagande, car ils sont fréquentés par la plus haute société de l'époque. La cour et la ville se pressent aux cérémonies de vêtiture de M^{lles} Colbert (4), Fouquet (5), de Lamignon (6), de Lafayette (7), de Lyonne (8); les pensionnaires s'appellent M^{lles} Mancini, de Nemours, de Bussy, de Sévigné (9). La reine d'Angleterre (10) y pleure ses malheurs, la duchesse des Ursins y prend le voile, La Vallière tente de s'y réfugier et la femme de Jacques II y prie pour recouvrer son trône; Marie de Gonzague, reine de Pologne, veut des visitandines à Varsovie, et M^{me} Royale comble de ses libéralités le monastère de Turin (11).

Ce sont les plus grands noms de l'Armorial de France qui,

(1) *Pouvoir de saint François de Sales*, préface, p. XXIII.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 113.

(3) On trouve un très grand nombre de relations (imprimées ou manuscrites) de ces fêtes dans les mss. 1876 et 2138 de la bibliothèque d'Avignon.

(4) *Année sainte*, VII, 36.

(5) *Ib.*, I, 627; IV, 432; XI, 57.

(6) *Ib.*, VIII, 276; X, 465.

(7) *Ib.*, IV, 2.

(8) *Ib.*, II, 302; V, 588; VIII, 359.

(9) *Ib.*, V, 539 et 456. Cf. aussi: *Corr. de M^{me} de Sévigné*, éd. Monmerqué: II, 477; IV, 432; V, 507 et 511.

(10) Henriette-Marie, épouse de Charles I^{er}, sœur de Louis XIII.

(11) Sur ces personnages et leurs rapports avec la Visitation, cf. *Année sainte*, V, 539, 482 et 456; X, 84; VII, 167; I, 434; V, 618 à 621; VI, 120; I, 372; VI, 369 et ss.; III, 556 et 613; X, 729; II, 125, etc... Voir aussi, *ib.*, XII, table analytique, 811 et ss.

dans les chroniques de l'*Année sainte de la Visitation*, défilent sous les yeux du lecteur.

D'autre part, la haute estime en laquelle on tient l'observance visitandine fait que l'on réclame souvent des Filles de Sainte-Marie pour la formation de nouvelles familles religieuses ou la réforme des anciennes. C'est Notre-Dame de Charité à Caen, ce sont les Bernardines de Clermont, les Ursulines de Brive, les Clarisses de Tarascon et d'Avignon, les Augustines de Toulouse, les sœurs de la Providence à Montpellier, celles de l'Hôtel-Dieu à Blois, chez lesquelles elles instaurent ou restaurent la perfection religieuse (1). Elles dirigent des maisons de repenties à Paris, Lyon, Marseille, Grenoble et Montpellier (2). Demain, on leur confiera la formation des Dames de Saint-Louis, à Saint-Cyr (3) et la réforme de Port-Royal (4). C'est ainsi que partout pénètrent les méthodes, les livres et l'esprit de M. de Genève.

Et dans les parloirs de ces monastères, ce sont tous les grands mystiques ou les grands spirituels du siècle que nous rencontrons ; ils y apportent leur direction et leurs conseils adaptés à la règle visitandine, trouvant eux-mêmes à s'instruire ou à s'édifier auprès des femmes supérieures qui dirigent ces cloîtres : à côté de M. Olier (5), de M. Vincent (6), de M. de Renty (7), voici le Père Eudes (8) et Jean de Bernières (9) ; puis la Compagnie de Jésus avec le Père Binet (10), le Père Surin (11), les

(1) *Année sainte*: X, 758; IX, 200 et 418; X, 501; XII, 713; VI, 582; IX, 566; VI, 590.

(2) *Ib.*: XII, table analytique, 796.

(3) *Ib.*: III, 724, 779; X, 778 ; XI, 614.

(4) *Vie de Louise-Eugénie de Fontaine* par une dame de qualité, 1696.

(5) *Année sainte*: V, 713; X, 598, 612 et, en appendice, vingt-trois lettres adressées à la mère de Bressand; XII, 706, 710, 715.

(6) *Ib.*: III, 79; IV, 21; V, 543; VII, 253. Cf. aussi *Correspondance de S. Vincent de Paul*, publiée par Pierre Coste, passim.

(7) *Année sainte*: V, 314.

(8) *Ib.*: X, 758 à 775.

(9) M. Souriau: *Deux mystiques normands au XVII^e siècle*, p. 308 et ss. Les rapports de Jean de Bernières avec la Visitation y apparaissent dans un moment de tension, mais il reste que les liens étroits qui unissaient Jean de Bernières au Père Eudes, fondateur de Notre-Dame de la Charité avec la collaboration des visitandines, avaient mis Jean de Bernières en relation avec ce monastère.

(10) *Mém. de la mère de Chaugy*, 360, 447, 463. — Mgr Douais: *La Visitation de Toulouse*: Lettres du Père Binet à la mère Anne-Catherine de Beaumont.

(11) *Année Sainte*: I, 478; VII, 57; IX, 595 et ss.

Pères Saint-Jure (1), Caussin (2), Hayneuve (3) et *tutti quanti* (4). Saluons M. de Meaux et M. de Cambrai; le Père de Condren (5) et M. Boudon (6), et donnons une mention toute spéciale à Pierre Loisel, curé de Saint-Jean-en-Grève, qui, chaque dimanche, commente à ses paroissiens, chapitre par chapitre, l'Introduction à la vie dévote (7).

Si Françoise-Madeleine de Chaugy n'a pas créé ce courant d'estime et de dévotion, elle l'a considérablement aidé.

Anonymes ou publiés par d'autres, ses ouvrages informent l'opinion. Qu'il s'agisse de faire mieux connaître au public la mère de Chantal, le Bienheureux ou sa maison naturelle, la mère de Chaugy abandonne généreusement ses richesses documentaires, voire son œuvre, à ceux qu'elle estime capables d'écrire, qu'ils s'appellent Henri de Maupas du Tour, Nicolas de Hauteville ou Alexandre Fichet.

Son *Abrégé de la Vie de François de Sales* traduit en italien par le Père Giarde, qui « l'a trouvé fort beau », popularise le nom du saint au delà des Alpes. Le cardinal Gallio en est dans l'admiration « et trouve que cette religieuse a un des plus beaux esprits que l'on puisse trouver dans les personnes de son sexe. » (8)

Les *Vies des premières Mères*, bien que peu répandues hors des Maisons de l'Ordre, sont lues par les femmes du monde qui fréquentent la Visitation, et le Père de Chaugy peut affirmer à sa sœur que le Saint-Père goûte grandement cet ouvrage, qu'il le « fait tenir dans la chambre où il dort et que... c'est son entretien spirituel et [celui] de sa famille. » (9)

Dès que l'évêque de Genève sera sur les autels, nous verrons la mère de Chaugy, en accord avec M. Loisel, à Paris, organiser une confrérie de saint François de Sales pour laquelle ils compo-

(1) *Ib.*: IV, 435; VII, 360; VIII, 658; XII, 398.

(2) *Ib.*: IV, 6 à 15.

(3) *Ib.*: VI, 64.

(4) *Ib.*: XII, table analytique, 808.

(5) *Ib.*: V, 314.

(6) *Ib.*: IX, 705.

(7) Hauteville: *La maison naturelle de S. François de Sales*, p. 766 et 767.

(8) Cité par l'abbé de Baudry dans la Préface de l'édition qu'il a faite de cet abrégé.

(9) Lettre du 21 juillet 1659. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 115.

seront de petits manuels de dévotion où, jour par jour, le lecteur trouvera un extrait de la vie et de l'œuvre du saint avec une pratique inspirée de son esprit (1).

La poursuite de la canonisation, dont Françoise de Chaugy est à Annecy la cheville ouvrière, a été, entre ses mains, un merveilleux instrument de propagande. C'est pour l'obtenir qu'elle remue l'opinion, envoie des circulaires, suscite des sympathies, provoque des générosités, excite le zèle dans les milieux dévots.

C'est à cette occasion qu'elle fait traduire et répandre en Italie les œuvres du Bienheureux ; qu'elle fait rechercher ses manuscrits et retrouver, dans les archives du château de la Thuille, les controverses de l'apôtre du Chablais.

C'est pour faire connaître l'esprit du Fondateur de la Visitation qu'elle dédie au Pape et à sa famille les *Vies des premières Mères*, parce que leur « vertu est un ouvrage de sa pure direction dans les voies de Dieu, et comme des rayons qui ne doivent pas être séparés de leur soleil. » (2)

C'est à cette entreprise, enfin, que se rapporte une grande partie de sa correspondance. A celle-ci nous avons beaucoup emprunté ; mais la connaissance que nous apporte, sur le savoir-faire et le zèle de la mère de Chaugy, cette correspondance « d'affaires » serait incomplète si nous n'y ajoutions celles des lettres qui ont pour unique but de gagner à la cause de François de Sales des protecteurs puissants et de généreux donateurs.

Ici, ce n'est plus la supérieure de la Sainte-Source qui tient la plume, c'est une humble sollicitieuse qui, par toutes les ressources de son esprit et avec une adresse toute féminine, cherche à plaire, à gagner, à séduire, le tout pour la plus grande gloire du bienheureux François de Sales, seul bénéficiaire de cette « vertueuse coquetterie ».

A ce point de vue, sa correspondance avec le Pape est des plus curieuses. Les rapports qu'elle avait eus avec lui avant même qu'il fût cardinal (3), la familiarité dont il honorait le Père de

(1) *Statuts, office et litanies pour la confrérie de saint François de Sales avec l'abrégé de la vie du saint composé par une supérieure de la Visitation Sainte-Marie*, Valence, 1673. — *Année sainte de sentences tirées de tous les écrits de saint François de Sales en faveur de la Confrérie de ce même saint établie à Saint-Jean en Grève*, Paris, 1671.

(2) *Les Vies des IV premières Mères*. Préface de la mère de Chaugy.

(3) Voir les lettres qu'il lui adresse au moment de sa promotion au cardinalat, 3 février et 15 avril 1652. Bibliothèque vaticane, *Fundo chisiano*. Lettere volgari scritte a diversi dal 1651 al 1652. A. I. 8, p. 110.

Chaugy, expliquent le ton de candide confiance et d'enfantine hardiesse dont elle use à son endroit. Le fondateur de la Visitation ne lui a-t-il pas « appris qu'un cœur saintement paternel pardonne tout à un cœur humblement filial » ? (1) Habile à faire naître les occasions, elle s'adresse donc au Pape aussi souvent qu'il lui est possible.

Voici l'anniversaire de l'élection d'Alexandre VII ; toute gracieuse, la mère de Chaugy accourt :

Je ne saurais empêcher mon cœur d'aller aux pieds de Votre Sainteté, lui écrit-elle, pour y renouveler nos saintes joies à ce jour bienheureux auquel, pour parler dans les termes de notre vénérable père François de Sales, Dieu vous ôta à vous-même pour vous donner à son Eglise et, j'ose dire, un peu spécialement à ce pauvre petit troupeau de vos brebiettes de la Visitation Sainte-Marie (2).

Et au commencement d'une nouvelle année :

Très saint Père, vous nous permettrez bien, s'il vous plaît, que, suivant la coutume de ces quartiers que les petits demandent des étrennes aux grands, nous vous demandions en tout respect pour étrennes, cette année nouvelle, la canonisation de notre vénérable Fondateur et votre sainte bénédiction (3).

Elle a mille petites inventions mystiques pour prouver au Pape la vénération et l'attachement des Filles de la Visitation. Apprend-elle que la peste sévit à Rome ? Elle lui écrit le cœur tout angoissé du danger qu'il court :

Nous nous sommes avisées, en l'honneur des trente-trois ans que Jésus-Christ, dont vous êtes le vicaire, a demeuré en ce monde, de donner ordre, par une aimable distribution en tous nos monastères, qu'il y ait, en toutes les heures du jour et de la nuit, trente-trois filles du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales, actuellement prosternées en prières pour Votre Sainteté (4).

Une autre fois, ce seront trois sœurs qui, désignées chaque jour, jeûneront, prieront et souffriront avec Jésus solitaire au

(1) Lettre du 29 juillet 1655, arch. vaticanes, *Lettere di particolari*, vol. 31, p. 56.

(2) Lettre du 7 avril 1656, *ib.*, vol. 33, p. 79.

(3) Lettre du 23 décembre 1655. *ib.*, vol. 31, p. 349.

(4) Lettre du 4 octobre 1656, *ib.*, vol. 33, p. 105.

désert depuis le 13 février, anniversaire de la naissance du Pape, jusqu'au 7 avril, anniversaire de son élection (1).

Quant à elle, trois fois par jour elle s'impose d'aller au tombeau de François de Sales à l'intention de Sa Sainteté :

Les deux premières fois, je demande à cet homme de Dieu tout ce que vous lui demanderiez vous-même si vous étiez à ce tombeau ; ainsi j'offre votre sacré cœur et vos saintes intentions sans dire autre chose ; la troisième fois, je supplie ce bon Père qu'il vous soit au ciel ce que Votre Sainteté lui est en la terre, à savoir protecteur, conservateur et sanctificateur (2).

Puis ce sont des présents, tantôt précieux, tantôt modestes, qu'elle lui adresse par les mains du Père de Chaugy. Après les autographes, après l'aube, après la croix d'or du Bienheureux, voici de petites offrandes qui n'ont de valeur que par l'affection qui les offre. Le Pontife ne leur fait pas moins bon accueil :

Je m'avisai de présenter au Pape le petit cingule des filles que vous m'aviez envoyé, écrit à sa sœur le Père de Chaugy ; il le prit bénignement, le regarda et l'agréa fort ; pour témoigner de quoi, il appela un officier et ordonna qu'il le lui donnât le lendemain pour s'en servir à la sainte Messe... (3)

Une autre fois, c'est un portrait de saint François de Sales dont le cadre, en broderie de perles, est enjolivé de tout le symbolisme qui caractérise ces petits travaux de couvent : armoiries, anagrammes, et, « tout autour, les cœurs des filles de la Visitation ».

Je viens mettre entre vos bénites mains le portrait de celui duquel bientôt nous allons, dans nos secrètes dévotions, célébrer la naissance..., écrit Françoise-Madeleine au Pontife. Quand il vous plaira, très saint Père, vous lui donnerez une seconde naissance dans l'Eglise. Je supplie très humblement votre sainte bonté de ne pas désagréer la liberté que nous avons prise de mettre les armoiries de votre illustre maison autour de cette image, tout simplement, comme nous avons su les faire. Votre Sainteté y verra, tout autour, les cœurs de vos filles de la Visitation qui se sont rangées, depuis plusieurs années, à l'abri de vos chaînes sacrées. Nous avons encore pris la confiance d'écrire en ce petit ouvrage le nom très auguste de Votre Sainteté et, au bas, celui de notre vénérable Père : cet ana-

(1) Lettre du 7 avril 1657, *ib.*, vol. 35, p. 44.

(2) Lettre du 7 avril 1656, *ib.*, vol. 33, p. 79.

(3) Lettre du 3 décembre 1658, Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 111.

gramme est si juste et si doux à notre pensée que nous ne saurions l'exprimer qu'en disant... à l'imitation de saint Paul, que notre fondateur vit en vous, très saint Père; quand nous proférons votre nom, nous prononçons pareillement celui de notre vénérable Père... (1).

Avec quelle joie Françoise de Chaugy apprend par son frère que le Pape a daigné agréer ce présent :

Il prit cette image, lui écrit-il, la baisa, la regarda longuement et amoureusement et prit un singulier plaisir de vérifier l'anagramme de caractères de perles et le trouva tout entier, sans licence, admirant que son nom et celui du Bienheureux fussent si accordants; après, il lut votre lettre; sa réponse vous fera voir son agrément sans que je vous le die; seulement, vous puis-je bien assurer sans vanité, qu'il aime la candeur et simplicité de votre esprit (2).

Cette candeur et simplicité lui dictèrent parfois de naïves audaces.

En l'année 1657, les notables de Besançon souhaitèrent d'avoir pour évêque Mgr Charles-Auguste de Sales. Sa parenté avec l'illustre fondateur de la Visitation, la renommée de son éloquence motivaient leur choix. N'ignorant pas l'intimité de la mère de Chaugy avec la famille de Sales et ses puissantes relations à Rome, ils la prièrent de seconder leurs désirs en faisant agir discrètement ses amis auprès du Pape (3).

Françoise-Madeleine voit dans cette requête une nouvelle preuve de l'affection des peuples pour le Bienheureux. Trop confiante dans une si belle cause pour s'attarder à de prudentes diplomaties, elle adresse au Pontife la supplique des notables (4) et y joint cette lettre d'une délicieuse naïveté :

Très saint Père, si votre clémence daigne jeter les yeux sur le papier ci-joint, elle verra que la renommée du vénérable François de Sales, au lieu de s'obscurcir par le temps, elle jette de nouveaux rayons sous votre bienheureuse tiare. Je croirais de manquer de fidélité à la maison de ce mien très digne fondateur si je ne portais

(1) Lettre du 29 juillet 1655. Arch. Vaticanes. Lettere di particolari, vol. 31, p. 56.

(2) Lettre du 26 août 1655. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 106.

(3) Il s'agissait d'assurer la succession de Mgr Claude d'Achey.

(4) Arch. vaticanes, Lettere di Vescovi, vol. 36, pièce 393, p. 284. Cette lettre, datée du 14 oct. 1657, est une copie qui accompagne la lettre de la mère de Chaugy au Pape, datée du 4 novembre 1657.

aux pieds de Votre Sainteté les propositions que Messieurs de Besançon m'ont envoyées. Je n'ai pu, du moins, que d'en parler à Monseigneur de Genève. Il m'a répondu qu'il ne voulait point agir en tout cela; qu'il est à Dieu et à Votre Sainteté pour suivre vos ordres sans rien demander ni sans rien refuser.

Très saint Père, mon âme n'a point eu de mouvement d'employer quelqu'un auprès de Votre Sainteté; j'y vais moi-même, dans la simplicité filiale, parce que je vous vois continuellement devant Dieu comme le très saint, très auguste et très débonnaire père que Dieu m'a donné, non seulement dans l'unité de l'Eglise, mais d'une manière spéciale sue de sa seule divine bonté.

Comme il ne saurait y avoir de doute, à ses yeux, que le siège épiscopal de Genève est réservé à la famille de Sales, elle propose d'embrée le successeur :

Ainsi donc, mon très saint Père, je porte à vos pieds ma requête en faveur de la maison de Sales où il y a encore un second neveu de notre vénérable Père qui est chanoine et official, très capable de porter l'évêché de Genève si Votre Sainteté veut donner celui de Besançon à Monseigneur de Genève selon le désir de Messieurs de Besançon avec lesquels je me jette aux pieds de Votre Sainteté... (1).

Nous ne surprendrons point le lecteur en lui apprenant que cette requête n'aboutit pas. Moins naïf que sa sœur en ces sortes d'affaires, le Père de Chaugy goûta peu cette démarche : « Je ne suis pas grandement enchanté pour l'affaire de Besançon, écrit-il à l'abbé Descarlatti (2), ni pour rien de toutes ces préentions terrestres. » (3)

Françoise de Chaugy avait omis d'allier la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Elle devait apprendre un jour à ses dépens qu'un évêché ne se cueille pas comme une rose au rosier.

Autour du Pape, il est des personnages dont elle s'efforce, ainsi que son frère, de se ménager la bienveillance, car leur influence peut être utile à la cause : c'est Mgr Flavio Chigi, neveu du Pape, et bientôt cardinal, auquel le Père de Chaugy donne des leçons de français (4). C'est le cardinal Rospigliosi,

(1) *Ib.*

(2) Secrétaire du Cardinal Rospigliosi.

(3) Lettre du 23 mai 1658. Arch. vaticanes, Lettere di particolari, vol. 37. p. 36.

(4) Lettre du P. de Chaugy, mai 1656, citée dans Migne, *op. cit.*, p. 999.

secrétaire d'Etat, tout dévoué à leurs intérêts. Avec quel naïf élan elle lui en témoigne sa gratitude :

Croyez, mon très honoré seigneur, que si je pouvais vous envoyer mon cœur je le plierais dans cette lettre afin que, par vos mains, il fût offert à Jésus-Christ et répandu aux pieds de notre très saint et très aimé Père (1).

L'un des plus ardents désirs de la mère de Chaugy serait de voir les Filles de la Visitation établies dans Rome afin d'y faire mieux connaître et goûter l'esprit de leur Fondateur. A plusieurs reprises, des pourparlers s'étaient engagés, mais sans résultat (2). Constante en son espoir, Françoise-Madeleine ne cessera de poursuivre cette fondation et elle aura la joie de voir Alexandre VII donner, peu de temps avant sa mort, son château de la ville de Vétrolle, proche de Rome, pour y établir des visitandines (3). C'est par son frère, aussi, qu'elle prépare, en Italie, les fondations d'Arone (4), de Modène et de Ferrare (5).

Pour ses entreprises au delà des Alpes, Françoise de Chaugy trouvait des auxiliaires précieuses dans ses amies du couvent de Turin, Madeleine de Lucinge et Françoise de Corbeau, ses anciennes maîtresse et compagne de noviciat. La sœur de Corbeau lui rendait, en particulier, d'immenses services pour les écritures, aidée de Gertrude-Elisabeth de Provane (6). Les procédures qui allaient à Rome ou en revenaient, les sommes d'argent qu'il fallait y faire parvenir, passaient par ce monastère. Là, grâce à la protection de M^{me} Royale, elles étaient remises

(1) Lettre du 21 juillet 1659. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 115.

(2) En l'année 1650, une fondation avait été projetée à Lorette. (Arch. du Puy-de-Dôme, Série H, Visit. de Montferrand, liasse Ic, cote 18 : Lettre de la mère de Chaugy à la mère de Préchonnet, 3 février 1651 et lettre de la mère de Lucinge à la mère de Préchonnet, 25 février 1651). Vers le même temps, une princesse romaine se montre disposée à favoriser l'établissement d'un monastère dans Rome. Sa mort arrête les négociations. (*Lettre circ. du 2 janvier 1661, année 1649*).

(3) *Année sainte*, XI, 599.

(4) *Ib.*, IX, 746.

(5) *Ib.*, VIII, 273. Voir aussi : Bibl. nat., ms. 20687, f° 52, fonds français : Lettre du Père de Chaugy, 30 août 1663 ; et Mgr Douais : *La Visitation de Toulouse*, p. 437 : Lettres du Père de Chaugy des 8 et 16 octobre 1668. La date 1665, donnée par Mgr Douais, est certainement erronée, puisque ces lettres se rapportent au voyage que fit la mère de Chaugy en Normandie en 1668. La fondation projetée à Ferrare n'eut pas lieu.

(6) *Année sainte*, XI, 597.

aux courriers de l'ambassade, ce qui évitait des frais de poste et de change (1).

Il n'y avait pas de faveurs que Christine de France ne fût prête à accorder aux visitandines de Turin chez lesquelles elle venait parfois passer des journées entières « en œuvres de dévotion ». Toute dévouée aussi à la gloire de François de Sales, son ancien aumônier, elle recommandait aux ambassadeurs et résidents de Savoie de donner « aide et confort en toutes choses... aux procureurs et agents » de la Visitation, notamment au Père de Chaugy qui, toutes les fois qu'il passait à Turin, recevait des marques de sa bienveillance (2).

Aussi Françoise-Madeleine s'adresse à Christine de France en toute simplicité dès qu'elle le juge utile ou convenable.

Apprend-elle que Son Altesse est malade? Aussitôt elle lui fait savoir qu'elle a fait mettre la Communauté « en solitude » pour obtenir du ciel, par « jeûnes et prières », sa prompte guérison, et elle ajoute :

Comme nous avons plusieurs saintes âmes dans ce monastère, elles me sollicitent d'envoyer à V. A. R. du sang de notre bienheureux Père, tenant pour infaillible qu'il obtiendra votre santé si V. A. R. en prend avec sa piété ordinaire... (3)

Mêmes prières de jour et de nuit pour le duc de Savoie malade, et ce conseil :

J'ose supplier V. A. R. de faire tremper dans de l'eau un peu du bois de la châsse de notre B. P. François de Sales et d'en faire prendre quelques cuillerées à jeun neuf jours durant à S. A. R. avec foi et confiance. Nous espérons certainement, Madame, que cet auguste malade en sera soulagé (4).

Lisez ce remerciement à la duchesse pour la splendide châsse d'argent destinée à recevoir le corps de François de Sales :

Notre bienheureux Père, dans son état de gloire, veut, ce semble, conserver la qualité de votre domestique puisque, jusqu'à la générale résurrection des morts, il demeurera chez vous, Madame, c'est-

(1) *Histoire de la Fondation de Turin*, Bibl. mazarine, ms. 2434.

(2) *Ib.*

(3) Lettre du 10 avril 1657. Arch. d'Etat de Turin, Lettere di particolari, C, mazzo 70.

(4) Lettre du 14 septembre 1662, *ib.*

à-dire dans cette belle châsse où Monsieur le marquis de Lullin l'a fait mettre de la part de Votre Altesse Royale... (1)

Et la mère de Chaugy l'assure que 1.500 filles de Sainte-Marie prient pour sa précieuse conservation ; puis elle lui adresse un chapelet qui a touché le bras et le chef vénérable du Saint.

C'est d'ailleurs la canonisation de François de Sales qui, le plus souvent, fait l'objet de sa correspondance avec M^{me} Royale : tantôt pour solliciter l'autorisation de loger les évêques du Puy et de Saint-Flour au château d'Annecy pendant l'instruction du procès (2), tantôt pour la supplier d'écrire à « M. le Grand Chancelier de France et à Mgr l'évêque du Puy lequel, depuis trois jours, est arrivé » et qu'on aura beaucoup de peine à retenir (3). Aujourd'hui elle demande pour son frère, qui se rend à Rome, la protection de l'ambassade de Savoie (4) ; demain, elle implorera les aumônes de la princesse pour subvenir aux frais de la canonisation de celui qui fut grand aumônier de Son Altesse, parfois son confesseur et, depuis sa mort, son « médecin » et son « directeur » (5).

A ne considérer les choses que du dehors, on se méprendrait aisément, et d'aucuns, nous le verrons, n'y ont pas manqué, sur l'attitude de Françoise de Chaugy : ce commerce facile avec les grands, cet esprit quelque peu précieux, cette grâce aimable que l'état religieux n'a ni contrainte ni guindée, cette audace naïve qui franchit sans étonnement les marches des trônes ne seraient-ils pas le signe d'une ambition secrète et la marque d'un esprit plus séculier que religieux qui se complait dans la vaine gloire ?

L'étude approfondie de la correspondance et, plus encore, celle de la vie de Françoise de Chaugy, défendent de le penser. Mais, il faut le redire, puisqu'aussi bien nous allons voir la basse jalousie s'efforcer de dénaturer ce noble zèle : dans toutes ses actions, ses démarches, ses entreprises, Françoise de Chaugy n'obéit qu'à une unique pensée, moteur de toutes ses énergies : procurer la gloire des fondateurs de la Visitation ou, ce qui est pour elle une seule et même chose, le bien général de leur Ins-

(1) Lettre du premier mai 1662, *ib.*

(2) Lettre du 4 sept. 1657, *ib.*

(3) Lettre du 26 juin 1658, *ib.*

(4) Lettres du 18 juillet 1658 et du 12 janvier 1659, *ib.*

(5) Lettre du 29 octobre 1659, *ib.*

titut. S'agit-il de gagner des sympathies à leur cause, des fidèles à leur culte? Elle y va de tout son cœur et de tout son élan, sans s'arrêter aux objections mesquines des esprits timorés ou mal faits.

Eh! sans doute, elle l'ignore moins que personne : humilité, obscurité, silence, petitesse sont les vertus des filles de la Visitation ; mais en quoi est-ce « déroger à l'humilité des filles que de procurer la gloire du Père? » Et s'il faut, pour cela, sortir un instant de l'obscurité, du silence, faudra-t-il qu'une farouche vertu s'en offusque? Qui pourrait douter de l'humilité de la mère de Chantal? N'avait-elle pas, cependant, cherché protection près des puissants afin d'obtenir une fondation dans Rome où elle voulait aller, « non pour la curiosité de voir l'Italie, mais pour se jeter aux pieds du Pape et lui demander la canonisation » de son bienheureux Père? (1) N'est-ce pas une dette d'honneur et de reconnaissance, pour les Filles de la Visitation, que de travailler à la gloire de leurs Fondateurs?

Or, ce n'est pas le moyen le moins efficace de procurer cette gloire que de défendre l'Institut contre les empiètements ou les déviations qui lui feraient perdre sa note essentielle et l'empêcheraient de se maintenir dans la ligne de perfection par eux tracée. Préserver leur œuvre, et la forme même de leur œuvre, c'est encore assurer la pérennité de leur influence.

A ce devoir, Françoise-Madeleine n'a pas manqué. Ouvrons sa correspondance avec les monastères ; de ce point de vue, elle est fort intéressante. En nous montrant l'influence de la mère de Chaugy, elle achèvera de nous révéler son caractère. Là, plus de traces de préciosité, plus de formules recherchées, de précautions oratoires ; le style est ferme, précis, alerte, à la manière de la mère de Chantal.

Ce qui frappe, tout d'abord, c'est la netteté des réponses, la fermeté des décisions ; Françoise de Chaugy ne biaise jamais : l'enseignement des fondateurs, la tradition, la coutume sont les guides à l'aide desquels elle tranche rondement, sans arrière-pensée de scrupule, les cas les plus spéciaux. Admirez cette phrase alerte :

Oui, ma chère Mère, il y a eu des exemples dans l'Ordre comme celui de la bonne femme que vous avez dans votre monastère, de

(1) *Lettre circ. de janvier 1661.*

laquelle vous croyez le mari mort. Vous savez que, du vivant de notre bienheureuse Mère, ma sœur de Préchonnnet portait l'habit de professe et avait voix au chapitre plus de six ans avant qu'elle eût pris l'habit publiquement... Nos sœurs de Bilhom, encore aujourd'hui, ont une très honnête femme qui porte l'habit et qui fait toutes les fonctions d'une religieuse; il y a plus de huit ans qu'elle est dans l'attente, comme la vôtre, d'être assurée de la mort de son mari... Il arriva, du vivant de notre saint Fondateur, qu'il fallut rendre une professe à son mari duquel ce saint la croyait bien détraquée (1). Il est aussi arrivé à nos sœurs d'Embrun qu'il fallut dévoiler une bonne femme qui avait fait profession le même jour que son mari avait fait la sienne aux capucins de la même ville, lequel, après trois ou quatre ans, s'étant dégoûté, sa profession fut jugée nulle, et nos sœurs furent obligées de lui rendre sa femme. Dieu le frappa de la peste; elle le servit et l'enterra et s'en revint au monastère où elle a vécu saintement (2).

Si, pour donner plus d'autorité à la règle, elle en réfère en tout aux Fondateurs, c'est toujours, comme eux, avec une grande largeur d'esprit qu'elle l'adapte aux circonstances :

Pour vos pensionnaires, je vous dirai que notre digne Mère m'a souvent fait écrire à de nos maisons qu'il valait mieux en prendre que de s'endetter. La plupart de nos maisons en ont... Ce n'est pas, certes, que je veuille en faire une loi, mais oui bien, comme nos premières Mères ont fait, jouir, dans le besoin, de cette liberté et puis la retrancher lorsque la nécessité est passée ou que l'on n'a pas de lieux ou de filles pour l'instruction de telles enfants. C'est ce que j'ai appris de nos saintes devancières, ce que je dirai toujours dans l'occasion, et je croirai me tenir ainsi dans la plus étroite observance qui est la raison, la charité et la sainte discrétion dans les divers événements que les hommes ne peuvent régler, quelque saints qu'ils soient, et que Dieu seul peut prévenir (3).

« La raison, la charité, la sainte discrétion », voilà ses guides dans les cas multiples et divers que ni la Règle ni le Coutumier les plus précis ne sauraient avoir prévus. Également éloignée du relâchement et de l'étroitesse, elle est bien dans l'esprit de saint François de Sales :

Mon Dieu ! ma chère Mère, ma vraie sœur, écrit-elle à une amie, que notre exactitude soit sans relâche ni pointillerie ; ces deux points

(1) Il s'agit de M^{me} Chaudon qui avait pris l'habit à Lyon-Bellecour sous le nom d'Anne-Marie Bellet; son mari s'était retiré dans un couvent, mais revint sur sa décision. *Année sainte*, IV, 254.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, 259.

(3) *Ib.*, 93 et 94.

sont également nécessaires pour la bonne conduite et pour conserver la paix dans nos maisons (1).

A cette largeur d'esprit, fruit de sa vive intelligence et de sa longue collaboration avec les premières Mères de l'Institut, Françoise de Chaugy allie une magnifique largeur de cœur, digne fille, en cela, d'un bienheureux toujours pitoyable aux détresses du cher prochain et qui enseignait que mieux valait excéder en charité qu'en prudence humaine.

Une supérieure lui demande s'il ne convient pas de refuser une novice dont les ascendants sont atteints des écrouelles ; écoutez sa réponse :

Oh ! non, ma chère Mère, les maux sont personnels, et lorsque l'on saurait une race entière atteinte des écrouelles il ne faut pas faire passer la maladie de parents en parents, ce serait contre la prudence et la charité, et même contre l'esprit de nos saints Fondateurs. Enfonçons-nous bien dans la confiance en Jésus, Marie, Joseph, ils nous béniront et protégeront (2).

En cette voie de la charité, les Fondateurs ont été parfois bien plus loin que ne le permet ordinairement la prudence humaine ; la mère de Chaugy se plaît à le rappeler dans les occasions où son propre jugement paraîtrait osé ou imprudent. Qu'elle est bien leur digne émule, et comme elle sait, dans leurs enseignements et leurs exemples, distinguer l'esprit et la lettre ! La mère Dardault sollicite d'elle un avis sur l'admission d'une postulante dont les ascendants sont frappés d'aliénation mentale ; elle répond :

C'est la vérité que toutes les personnes de race tarée de folie ne sont pas folles ; mais comme je ne suis point capable de vous parler autrement que par l'exemple de nos premières et bienheureuses Mères qui sont nos véritables modèles, je vous dirai qu'elles ont laissé pour maxime et pour loi commune d'être attentive à éviter la réception de telles filles ; mais voici *comme leur esprit a vivifié la lettre* : notre bienheureux Père fit recevoir chez nous, à Annecy, une fille dont le père était mort fou et dont la cervelle à elle-même paraissait aussi un peu légère ; et comme nos premières sœurs faisaient de la difficulté, il en écrivit à notre bienheureuse Mère de sa propre main. Voici son billet :

« Vos sœurs n'entendent point l'esprit de leurs écrits : il faut prendre garde aux races pour ne pas remplir les maisons d'esprits

(1) *Ib.*, 96.

(2) *Ib.*, p. 203.

mal faits, mais il y a des occasions où la charité doit régler ; et à quoi servent les cloîtres que pour enfermer et cacher quelquefois des objets si humiliants à des familles illustres ? »

La fille fut reçue et voilée des mains de ce Bienheureux et elle vit encore...

Notre digne Mère étant à Lyon, une fille fort sage vint lui demander place et, se mettant à genoux, lui dit : « Ma Mère, je ne veux pas vous tromper, je suis de race folle. » Notre bienheureuse Mère lui répondit, la larme à l'œil : « Ma fille, votre humilité me ravit le cœur ; quand vous le deviendrez vous-même, nous vous recevrons. »

Voilà, ma chère sœur, ce que j'ai appris de nos premières mères, et si j'étais à Autun, j'espérerais, qu'à leur exemple, la petite fille serait reçue... et que, ajoute-t-elle délicieusement dans la lettre suivante, le plus grand zèle de la terre ferait jour à la douceur du ciel exprimée par le caractère de notre saint Fondateur (1).

Cette charité, cependant, ne doit être ni inconsidérée ni aveugle, et la mère de Chaugy sait, à l'occasion, marquer avec netteté les limites dans lesquelles il faut l'exercer pour rester fidèle aux intentions de François de Sales. Elle apprend un jour que quelques supérieures désirent voir l'Ordre se décharger de la conduite des repenties :

C'est à quoi je ne saurais souscrire, répond-elle, puisque nos bienheureux Père et Mère l'ont établi ainsi de leur vivant, et qu'à Paris, Grenoble et Lyon cette charité se pratique avec beaucoup de fruit pour ces pauvres âmes rachetées de Jésus-Christ et par son sang précieux. Une chose, dont nous sommes ici d'avis, c'est :

1° Que l'on ne nous puisse pas contraindre d'embrasser cette conduite indifféremment partout, parce qu'il se peut trouver des communautés qui n'ont pas des filles âgées ou appelées à cette conduite pour laquelle, en vérité, il faut vocation intérieure et onction de l'Esprit de Dieu.

2° Que l'on ne puisse contraindre les communautés qui donnent des filles pour cette œuvre de charité de nourrir et entretenir leurs filles, car ce serait, pour une charité spirituelle, une surcharge temporelle et, selon saint Paul, *tout ouvrier mérite de vivre à la faveur de son ouvrage*.

3° Que l'on nous laisse libres de changer nos filles quand elles auraient quelque vraie nécessité de quitter cet exercice et même pour les faire prendre haleine dans l'esprit et les exercices de la Visitation.

4° Quand on n'a pas de filles qui sont appelées à cet emploi dans la ville où il doit se faire, que l'on trouve bon que d'autres maisons en fournissent.

Voilà, ma chère Mère, nos pensées sur ce sujet, toutes choses bien

considérées et pesées mille fois; et certes, notre bienheureux Père avait ce dessein que nous fussions utiles au prochain en tout ce qui sera possible selon notre sainte vocation (1).

Peut-on trouver plus judicieuse interprétation des intentions du Bienheureux lequel, s'il était toute charité, était aussi toute mesure et toute discrétion. Volontiers, d'ailleurs, la mère de Chaugy abonderait dans le sens de cette collaboration aux œuvres de zèle dans le cadre de la règle visitandine; elle est ravie d'avoir découvert un écrit de son bienheureux Père montrant l'ardent désir qu'il avait que l'Institut fût utile au prochain :

« aux uns par prières continuelles, aux autres par enseignement, aux autres par modestie, édification et silence, aux autres par une dévote et suave conversation; utile aux familles par la décharge de leurs filles infirmes et imbéciles de corps et d'esprit; utile aux anciennes religions pour aider à leur réforme; utile aux nouvelles pour, par une sainte émulation, encourager à bien faire; utile aux séminaires et congrégations pour les régler et diriger; utile aux repenties pour les gouverner et retirer des vices; enfin, utile aux filles pour les enseigner et aux femmes pour les consoler, leur apprenant le bon usage des croix... » Voilà mot à mot les propres termes de l'écrit du Bienheureux dans ses Mémoires du projet de notre Institut... C'est, je vous assure, ma chère sœur, chose inouïe que la charité de ce bienheureux Père de nos âmes; il dit que si Dieu voulait que son Institut ne fît jamais d'autres progrès que celui de faire fleurir et prospérer les autres Congrégations et Ordres, qu'il en serait très satisfait et content et plus aise que de toute autre grandeur, parce qu'ainsi, dit-il, le père et les filles auront plus de sujet d'être subjects à leurs propres yeux et à ceux du monde et ne laisseront pas d'être utiles à Dieu et au prochain (2).

C'est encore respecter les désirs du Fondateur que de conserver à l'Institut la sainte liberté que lui concède la règle et de contenir le zèle des Ordinaires dans la limite des droits prévus par les Constitutions. Or, il arrive que certains prélats veulent outrepasser ces droits en s'immisçant, plus que de raison, dans le gouvernement des monastères, notamment dans l'élection des supérieures. Le fait est assez fréquent pour que la mère de Ponsein, en l'année 1655, en appelle au Pape de ce que, dit-elle, quelques-uns des évêques de France,

contre ce qui est porté par nos constitutions que les supérieures des

(1) *Année sainte*, XII, p. 691.

(2) Arch. de la Visit. d'Annecy, *Recueil des cir.* I, p. 343.

monastères seront faites par l'élection des sœurs, veulent néanmoins, d'autorité absolue, en donner de leur nomination et, en cas de résistance de la part des religieuses, les menacent d'excommunication, de les renvoyer chez leurs parents ou les emprisonner, et enfin de toutes les plus grandes peines quoique, par la bulle d'approbation que le saint père Urbain huitième, d'heureuse mémoire, a donnée à nos dites constitutions, il soit expressément défendu de rien changer ou innover en la pratique de nos observances... (1)

Dans ces conjonctures délicates, d'instinct les monastères se tournent vers Annecy. Appuyée sur l'enseignement de la mère de Chantal dont elle eut plus d'une fois à transcrire les avis en de semblables circonstances (2), la mère de Chaugy sait, tout en rappelant le respect dû à l'autorité des supérieurs ecclésiastiques, marquer nettement ses limites. Avec une parfaite discrétion, nous la voyons tantôt sagement temporiser, tantôt fermement agir, toujours sainement juger.

Rapportons-en quelques exemples :

Les premières fondatrices du monastère de Turin, les sœurs de Lucinge, Faber et de Corbeau, soucieuses de maintenir, dans cette première maison d'Italie, la lettre et l'esprit des constitutions, avaient mécontenté quelques esprits faibles dont les familles influentes surent habilement circonvenir l'archevêque, Mgr Bejam. En l'année 1657, celui-ci, supprimant la liberté de l'élection, imposa comme supérieure une piémontaise, Marie-Thérèse de Valpergue. Le chapitre du couvent fait une opposition respectueuse, mais ferme, et dépêche un messenger vers la mère de Chaugy pour savoir ce qu'il convient de faire.

Ayant sagement considéré les graves difficultés dans lesquelles la résistance à l'archevêque va jeter le monastère de Turin, d'autre part les réels mérites de la sœur de Valpergue, la mère de Chaugy se range à l'avis suivant : puisque la supérieure nommée possède les qualités requises pour cette charge et n'a eu aucune part directe ni indirecte à ce désordre, non plus qu'aucune des sœurs, on se soumettra à la décision de l'archevêque, « protestant néanmoins que [c'est] purement par déférence pour sa Grandeur qu'on en use ainsi et eu égard à la vertu et

(1) Lettre du 2 septembre 1655. Arch. vaticanes, *Lettere di particolari*, vol. 31, p. 107.

(2) Voir en particulier *Fondation du monast. de Turin*, Bibl. mazarine, ms. 2434 et *Lettres*, IV, p. 638, et III, 125.

régularité de la mère Marie-Thérèse de Valpergue, mais sans conséquence pour une autre fois. » (1)

Il est des cas, cependant, où céder équivaldrait à périr. C'est celui qui se présenta pour la communauté de Bourbon-Lancy, en l'année 1656 (2). Mgr d'Attichy, évêque d'Autun, estimant qu'il y avait trop de couvents dans son diocèse, plusieurs ayant peine à subsister, décida d'en supprimer quelques-uns. Les visitandines de Bourbon-Lancy furent donc invitées à quitter le diocèse et à ne recevoir aucune postulante jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un gîte. Parmi les motifs de cette décision, Mgr d'Attichy notait, pour ce monastère, l'inconvenance de se trouver dans une ville d'eaux, rendez-vous de la société mondaine, et d'avoir pignon sur la « cour des bains » dont on entendait soi-disant le bruit de l'église et du chœur.

En vain la mère de Montmorin, supérieure, fait intervenir la duchesse de Montmorency, l'évêque de Châlon, la supérieure d'Annecy, la famille de Chaugy ; en vain, après avoir inutilement cherché à s'établir ailleurs, propose-t-elle les améliorations nécessaires au bâtiment pour garantir une parfaite clôture, Mgr d'Attichy ne veut rien entendre et, voyant que les démarches des sœurs pour trouver un lieu de fondation n'aboutissent pas, ordonne à la Communauté, sous peine d'excommunication, de se disperser dans d'autres monastères de l'Ordre (3).

Françoise de Chaugy qui leur a vainement cherché un lieu de refuge et sait, d'autre part, que rien ne s'oppose en droit,

(1) *Année sainte*, XI, 423 et 594. On lit en note à la page 423 : « Il paraît qu'à cette époque les prélats d'Italie étaient fort prévenus contre les libertés que le concile de Trente et notre Institut nous accordent. Ce fut sans doute ce qui engagea la supérieure d'Annecy à conseiller de temporiser pour prévenir de plus grands maux. »

Marie-Françoise de Corbeau avait lutté plus vigoureusement qu'aucune autre pour le maintien de la règle, aussi l'archevêque resta-t-il prévenu contre elle et ce fut pour ce motif qu'elle ne fut jamais supérieure à Turin. Par contre, il revint de ses préventions vis-à-vis des autres sœurs fondatrices et, trois ans après, on revit la mère de Lucinge, puis la mère Faber, à la tête de la communauté. *Ib.*, p. 594.

(2) Fondation du monastère de Bourbon-Lancy, Bibl. mazarine, ms. 2436.

(3) On lit dans l'histoire de la fondation de Bourbon-Lancy : « Mgr d'Attichy passant par cette ville, nous rendait quelquefois des visites par occasion... Il lui est arrivé, qu'après avoir fait assembler la communauté au parloir et voulant couper court avec nous, il disait, nous adressant la parole : « Si vous n'avez rien à me dire nous aurons bientôt fait car je n'ai rien à vous dire » et, sur cela, il prenait son congé avec un air si froid et si dédaigneux que nous en demeurions toutes confuses et hors d'état de lui pouvoir répondre. » Bibl. mazarine, *Hist. de la Visité*, ms. 2436.

ni même en fait, à leur séjour dans Bourbon-Lancy, adresse alors à la supérieure cette lettre de bonne encre :

Ma très honorée et très chère sœur... puisque Mgr de Châlon vous promet toute sa protection et ses soins, assurément vous êtes trop forte. Pendant que l'on ne vous fait aucune violence, demeurez en paix et gardez la soumission de l'esprit. Si fortuitement ou malicieusement vous souffrez quelque peine ou si l'on vient à fulminer contre vous l'excommunication, comme on vous menace vainement, demandez-en la signification par écrit et vous en portez appelante ; puis, soudain, envoyez par une voie aussi prompte que sûre le dit acte et tout le reste à Mgr de Châlon et ne manquez pas de lui écrire une lettre bien filiale et bien respectueuse pour vous mettre toujours sous sa protection de plus en plus ; car, puisque vous pouvez subsister saintement et religieusement où vous êtes, il faut enfin savoir pourquoi on veut vous chasser car il est bon d'examiner le tort ou le droit puisque vos soumissions ne servent aucunement de rien. Il n'y a pas de filles au monde qui chérissent avec plus de respect la déférence et l'obéissance aux supérieurs, mais il ne faut pas qu'elle soit aveugle jusques à notre destruction (1).

Le conseil était bon. Peu de temps après, Mgr d'Attichy revenait à des sentiments plus équitables. On obstrua quelques fenêtres, on haussa quelques murailles et tout s'apaisa.

Dans les difficultés diverses qui peuvent arriver aux monastères, la mère de Chaugy est d'avis que l'on se tire d'affaire, autant que possible, par soi-même, et sans recourir à l'autorité épiscopale :

Les moyens de nous maintenir auprès de nos grands Prélats, c'est de leur donner peu de peine et de nous tenir closes et en paix comme nous avons toujours fait ; ils ont tant d'autres affaires qu'ils sont ravis que nous ne leur en donnions guère (2).

Aussi blâme-t-elle les supérieures qui ont recours à eux sans nécessité dans des affaires où ils n'ont rien à voir, risquant par là d'aliéner leur propre liberté :

Il est vrai que, dans notre ancienne bonne foi, on ne s'adressait pas à Messeigneurs les Evêques pour avoir la permission de mettre des filles de leur juridiction sur les catalogues, puisqu'aussi [bien] il arrive souvent qu'elles ne sont pas élues et c'est une obligation que l'on a envers eux sans profit. Ce serait bien assez que, comme autrefois, on s'adressât seulement aux supérieures et conseillères

(1) *Ib.* Cf. aussi *Année sainte*, I, 126 et ss.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 218.

pour avoir cette permission et, en cas d'élection, recourir à l'évêque comme on avait coutume. Plusieurs de ces bons seigneurs se formaliseraient à présent si, non seulement le monastère qui demande une de leurs filles ne s'adressait à eux pour avoir congé de l'exposer sur son catalogue, mais ils veulent, de plus, que le Prélat du monastère qui demande la fille fasse la dite demande aussi bien que le monastère. Cela est un peu fâcheux et il est bon de savoir des supérieures auxquelles on a recours si le Prélat désire cette permission et, s'il n'y pense pas, suivre de bonne foi nos premières pratiques... d'autant que cette demande suffit souvent pour occasionner un refus (1).

Laisser peu à peu les influences extérieures s'infiltrer dans le gouvernement des monastères, c'est s'exposer à perdre, sous peu, le caractère et l'esprit propre de la Visitation, c'est ouvrir la porte à l'intrigue, c'est peut-être, un jour, faire brèche aux constitutions. Aussi, la mère de Chaugy défend-elle, dans ses moindres détails, les prérogatives de l'Ordre.

Plusieurs supérieures m'écrivent sur un certain projet de revoir les premières constitutions écrites de la main de M. Michel, dans lequel il est porté que, pour l'élection, le Supérieur, en cas d'égalité de voix en deux ou trois sœurs, peut donner sa voix et déterminer. J'atteste devant Dieu que notre bienheureuse Mère, revoyant les *Réponses*, les *petites Coutumes* et nous faisant faire les Mémoires pour le dernier *Coutumier*, étant tombée sur ce point du vieux manuscrit des Constitutions, fit venir ma sœur Fichet, qu'elle appelait son répertoire, et se remémorèrent ensemble que M. l'abbé d'Abondance, consulté par notre saint Fondateur, lui dit qu'il ne fallait pas mettre cette clause, qu'elle ne serait pas reçue à Rome comme canonique, n'étant pas selon le Concile (2).

Et rappelant qu'à l'Assemblée générale des Mères de l'Ordre, ainsi qu'en témoigne la sœur Fichet, on avait refusé qu'en cas d'égalité des voix la mère déposée pût donner « derechef » la sienne, Françoise de Chaugy conclut :

Si l'on a jugé de l'inconvénient qu'une mère déposée donne derechef sa voix, est-il possible qu'étant sujettes à avoir des Supérieurs de toute sorte, il faille les rendre capitulants avec nous ? (3)

Même fermeté à propos d'une requête que l'on veut faire

(1) *Ib.*, p. 288.

(2) *Ib.*, p. 118. Il s'agit du concile de Trente, Session 25. Décret de réformation touchant les réguliers et les religieuses. Ch. VI. De la manière d'élire les supérieures.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 119.

adresser à Rome par le clergé de Genève conjointement avec les monastères :

Qu'a à faire le clergé de Genève sur le particulier de l'Ordre? Nos premières Mères faisant approuver l'Institut, demandant le petit Office, faisant confirmer nos Constitutions, ont-elles jamais fait agir le clergé de Genève, et faut-il que l'Institut sorte de l'Institut pour faire ses affaires et pour établir choses nouvelles?... Il est très important que la cathédrale ne prenne pas l'autorité sur nous (1).

Cette largeur d'esprit, cette fermeté de décision pouvaient parfois surprendre les esprits timorés ; elles valurent en revanche à la mère de Chaugy des amitiés indéfectibles et d' « intrépides dévouements ».

Le lecteur connaît déjà ses bonnes amies de Turin, les sœurs de Lucinge et de Corbeau. Après la mort de Marie-Aimée de Blonay, Françoise-Madeleine avait tenté de faire revenir à Annecy sa chère maîtresse de noviciat pour qu'elle fût mise à la tête du monastère :

C'est en vérité dans cette rencontre, lui répond Elisabeth de Lucinge, que je suis pressée de deux désirs par la grande affection que Dieu m'a donnée pour votre Charité et pour le monastère de ma profession, et par la tendre amitié que j'ai pour mes chères filles de Turin. Je voudrais aller auprès de vous comme je souhaiterais de ne me point séparer d'elles ; mais plutôt, ma chère Mère, je ne veux rien dans ma partie raisonnable que vivre et mourir hors de ma propre conduite (2).

La mère de Lucinge ne devait jamais revenir du Piémont, sa communauté ne pouvant se résoudre à perdre ce trésor.

Anne de Préchonnet, qui venait de s'éteindre à Montferrand, avait été, pour la mère de Chaugy, une intime amie en même temps qu'une généreuse bienfaitrice de ses entreprises (3).

C'est aussi dans le cœur de Françoise-Madeleine que voudrait s'épancher celui de la sainte mère de la Fléchère qu'un mal douloureux achemine vers la mort :

Je pense quelquefois que, si j'étais auprès de vous, une partie de mes tentations seraient coupées et retranchées par la force de vos

(1) *Ib.*, p. 119.

(2) *Année sainte*, II, 742.

(3) *Les Vies de VII vénérables veuves*.

paroles comme ma chair pourrie est coupée et tranchée par les rasoirs des chirurgiens... L'état où je suis ne me permet d'écrire qu'à vous... Je suis toujours dans mon état de supplice intérieur, mais si épouvantable que vous ne le sauriez imaginer (1).

Parmi tant d'autres mères ou sœurs qu'avaient conquises l'intelligence, le cœur et la vertu de Françoise de Chaugy, citons comme ses meilleures amies :

Anne-Louise Marin de Saint-Michel, supérieure du monastère d'Avignon, la sainte fille spirituelle de M. Olier, attirée par Dieu vers les sommets de l'oraison mystique. Sa confiance en la mère de Chaugy est entière, qu'il s'agisse du bien de l'Ordre ou des secrets de son âme (2). Grâce à cette bonne amie d'Avignon pour laquelle tout ce qui vient d'Annecy est précieux, les lettres de Françoise de Chaugy et de son frère nous parviendront en grand nombre (3). A elle, rien n'est caché de leurs épreuves, non plus qu'aux mères Marie-Thérèse et Angélique Fouquet, à Toulouse (4) ; Michel, à Arone (5) ; Faber, à Caen (6) ; de Villars, à Condrieu (7) ; de Ponsein et Vauzelles, à Lyon (8).

Françoise-Agnès Flocard, bien qu'ayant quitté la Sainte-Source pour gouverner le second monastère d'Annecy, est demeurée dans une union très intime avec la mère Françoise-Madeleine (9), et un heureux événement va, pour quelques jours, les réunir.

La petite maison de la Galerie, berceau de la Visitation, était passée, depuis le départ des sœurs en 1612, en des mains étrangères. La mère de Chantal, se remémorant les précieux souvenirs attachés à ce lieu béni, avait ardemment souhaité qu'il redevînt la propriété des filles du bienheureux François de Sales ; mais le propriétaire, M. de la Pesse, ne voulait à aucun prix s'en dessaisir. Or, « le 26 octobre 1657, il le vint offrir de bonne

(1) *Les Vies de plusieurs supérieures*, p. 387.

(2) *Année sainte*, XII, 690 et ss. Voir en appendice les lettres de M. Olier.

(3) Bibl. d'Avignon, ms. 1876.

(4) Mgr Douais, *La Visitation de Toulouse*.

(5) Bibl. nat., fonds français, ms. 20687, f° 52.

(6) Arch. de la Visit. de Caen, 25 avril 1661. Voir sa vie, *Année sainte*, II, 50.

(7) Cf. ci-dessus, p. 201, note 1.

(8) *Année sainte*, III, 547 ; IX, 220.

(9) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 19 et ss. et *Circ. du premier monast.*, 1657, Arch. de la Visit. d'Annecy.

volonté à Françoise-Agnès Flocard. » (1) Celle-ci le prend au mot et, encouragée par la mère de Chaugy, elle conclut promptement l'affaire. L'on construit un petit pont fermé pour faire communiquer le second monastère avec la Galerie et, tout étant prêt, le 12 mai 1658, Mgr Charles-Auguste de Sales conduit la communauté dans ce béni lieu. Marie-Adrienne Fichet avait été mandée de la Sainte-Source pour sa grande joie et pour celle de tous. Cette bonne ancienne, se retrouvant dans son premier domicile, « se rappelait toutes les grâces qu'elle y avait reçues, se traînant à genoux dans toutes les chambres, baisant la terre partout » où le saint Fondateur de la Visitation s'était particulièrement arrêté (2).

C'est dans cette petite allée, disait-elle, que notre bienheureux Père nous faisait rendre compte de nos progrès dans l'oraison et la vertu. C'est là qu'il montra comment on se coifferait à la profession et qu'il nous fit l'entretien sur l'obéissance, avant d'aller prêcher le carême à Chambéry. Dans les grandes chaleurs, on prenait les repas en cette même galerie. Le premier noviciat de l'Institut s'est tenu dans la chambre de la mère de Bréhard, qui était tout proche de celle de notre sainte Mère. Cette pièce contenait le coffre à trois clefs où se trouvait cet argent destiné aux pauvres qui coûta tant de larmes à notre digne Mère, et ce fut au verger de la fontaine, sous une treille, vis-à-vis la fenêtre du réfectoire, que notre saint Fondateur la corrigea et la laissa pleurer plus d'un *Miserere* sans lui rien dire. Le poêle d'aujourd'hui servait de réfectoire; on y voit encore la fenêtre par où se passaient les portions. C'est là que notre digne Mère tenait ses chapitres et qu'on disait ses coupes. Alors on n'en disait point avant les repas; mais notre sœur Marie-Jacqueline Favre ayant une fois demandé la permission de s'accuser avant le *Benedicite*, on le lui accorda; la coutume s'en établit et enfin notre saint Fondateur le marqua dans le Directoire. Au verger de la fontaine était le poirier au fruit duquel nos mères Favre et de Bréhard goûtèrent sans en avaler le marc; néanmoins, notre saint Fondateur les fit confesser de cette faute. Quelquefois, on allait dire les retenues après Vêpres sous la treille du petit jardin, et c'est là qu'il fut ordonné de ne point apporter de nouvelles de la ville ni de recommandation aux Sœurs, sinon par l'ordre de la Supérieure. On y conclut aussi que la portière lui ferait toujours ses messages tout bas à l'oreille (3).

(1) C.-M. Rebord, *La maison de la Galerie*, p. 16.

(2) *Année sainte*, XI, p. 24 et ss. — Voir aussi, Bibl. d'Avignon, lettre circ. des sœurs du second monastère, 3 janv. 1659, ms. 1876, f° 147.

(3) *Année sainte*, XI, p. 25 et 26.

Mgr Charles-Auguste de Sales fit, en la chambre de la mère de Chantal, « une fort belle exhortation », comparant les sept premières mères aux sept croix qui étaient en écusson au-dessus de la cheminée. Il dit « des merveilles sur la vie inconnue et méprisée qu'elles avaient menée en ce commencement », puis bénit ce lieu et le surnomma Bethléem.

Désormais, les visiteurs n'allaient pas manquer à cet humble logis. « Messeigneurs les commissaires apostoliques », les Pères Harel et de Chaugy, le frère Rofavier y prièrent avec ferveur. Puis ce furent les supérieures de passage à la Sainte-Source qui vinrent à leur tour vénérer la maison de la Galerie, emportant comme des reliques de petits morceaux de bois du plancher. En cette année 1658, c'est la cousine très aimée de Françoise de Chaugy, Marie-Hélène de Chastelus, déposée de Châlon (1) ; c'est Jeanne-Françoise de Biron, supérieure de Saint-Flour, et sa compagne Marie-Dorothée d'Allègre qui fait don de 2.400 livres à la mère de Chaugy pour contribuer aux frais de la béatification de François de Sales (2) ; c'est Marie-Marthe de Biron, supérieure d'Aurillac, et la déposée, Marie-Christine, qui jadis s'était appelée M^{me} l'Abbesse de Noailles (3). Celle-ci était émerveillée de tout ce qu'elle voyait à la Sainte-Source « où tout respirait la sainteté », notant par écrit le détail des moindres observances pour s'y conformer par la suite. Son noble cœur, sa belle intelligence eurent vite apprécié la généreuse mère de Chaugy qui compta une fidèle amie de plus.

Au moment où la supérieure et la déposée d'Aurillac allaient reprendre le chemin de la France, Anne-Marguerite de Bres-sac, supérieure du monastère de Valence, sollicitait instamment la visite de la mère Françoise-Madeleine pour le règlement d'une affaire importante. Avec la permission de Mgr Charles-Auguste de Sales, accompagnée d'une sœur et de M. Pion, confesseur du monastère, la mère de Chaugy s'unit aux partantes et fit route avec elles jusqu'à Lyon (4).

(1) Bibl. d'Avignon, ms. 1876, f° 147.

(2) *Année sainte*, IV, 78.

(3) *Ib.*, IX, 416.

(4) Ce fut sans doute en octobre ou novembre. En septembre, la mère de Chaugy écrit encore d'Annecy, d'où elle ne dut partir qu'après le départ de son frère pour Rome (17 sept. 1658). Quant à la date 1658, elle est certaine d'après *Année sainte*, IX, 417, et d'après l'*Histoire de la fondation de Valence*.

Là, elle leur dit adieu et se dirigea sur Valence où le comte de Servient, ambassadeur de France en Piémont, avait fondé un orphelinat de petites protestantes converties qu'il désirait confier aux visitandines de cette ville desquelles sa belle-sœur, Anne-Marguerite de Bressac, était supérieure (1). Celle-ci n'ayant pas voulu se charger de cette œuvre d'apostolat sans le conseil de la mère de Chaugy qu'elle avait appréciée durant sa visite à la Sainte-Source, en 1656 (2), le comte de Servient avait prié la supérieure d'Annecy de venir étudier sur place les possibilités de ce projet. Françoise-Madeleine persuada Marguerite de Bressac d'adopter l'œuvre proposée. On construirait un bâtiment joignant le monastère, et quatre religieuses seraient com-mises à la garde des orphelines.

Quand l'affaire fut décidée, la mère de Chaugy reprit sa route vers Annecy. En chemin, les voyageurs échappèrent à un grave danger. Trompé par de faux renseignements, le cocher dirigeait la voiture vers un précipice où il était sur le point de s'engager sans espoir d'en pouvoir sortir, lorsque, par bonheur, un inconnu, « faisant lui-même retourner les chevaux et le carrosse avec beaucoup d'habileté, [les] remit en bon chemin sans que toutes les demandes qu'on lui fit sur son nom, sa qualité et son emploi pussent jamais lui faire découvrir qui il était. » (3)

Le comte de Grolée, allié à la famille de Chaugy, ayant appris que la mère Françoise-Madeleine passait sur ses terres, voulut la recevoir chez lui. Le lendemain de son arrivée, comme elle entendait la messe dans la chapelle du château, elle fut, nous dit-on, ravie en extase à la vue d'un tableau qui représentait le baptême de Notre-Seigneur. Il fallut que M. Pion lui rappelât et l'heure et le lieu pour l'arracher à ce ravissement dans lequel « un jour entier », disait-elle, lui « aurait paru bien court ». (4)

Ce fut sur la fin de l'année 1658 qu'elle rentra dans son monastère pour y reprendre les travaux accoutumés.

(1) Sur ce voyage et cette fondation, cf. *Hist. de la fond. du monast. de Valence*: Bibl. mazarine, ms. 2431, p. 465. — *Lettre circ. de Turin*, page 69. — *Vie de la mère de Chaugy*, p. 280 et ss.

(2) *Année sainte*, II, 550.

(3) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 283.

(4) *Ib.*, p. 285.

CHAPITRE VIII

Les rayons et les ombres

Projet de mariage à la cour de France et à la cour de Turin. — La duchesse de Nemours et ses filles. — Leur séjour au premier monastère d'Annecy. — Leur intimité avec la mère de Chaugy. — Nicolas de Hauteville, la famille de Sales, la Visitation et la duchesse de Nemours. — Difficultés de Mgr Charles-Auguste de Sales avec son chapitre. — Jean d'Arenthon d'Alex, mandataire du chapitre. — Mgr de Maupas et Jean d'Arenthon d'Alex. — Lettres tendancieuses contre la mère de Chaugy.

L'année 1659 allait apporter un nouveau lustre au premier monastère de la Visitation d'Annecy en amenant dans ses murs Elisabeth de Vendôme, veuve de Charles-Amédée, duc de Genevois-Nemours (1).

Après le duel atroce où la main du duc de Beaufort, son frère, lui avait ravi son époux, la malheureuse femme, nous l'avons vu, s'était retirée à Paris chez les visitandines de la rue Saint-Antoine avec ses deux petites filles, Marie-Jeanne-Baptiste et Marie-Françoise-Elisabeth.

L'aînée avait alors huit ans, l'autre six. Dans l'atmosphère de ce paisible couvent, M^{lles} de Nemours et d'Aumale avaient grandi sous l'œil vigilant de la mère Louise-Eugénie de Fontaine, et, avec leur jeune compagne, M^{lle} de Miramion (2), elles avaient connu l'affectueuse sollicitude de la mère Elisabeth de Maupeou (3) et des trois sœurs de M. le surintendant Fouquet, religieuses en ce monastère (4).

(1) Voir ci-dessus, pages 189 et 190.

(2) *Année sainte*, V, 482 et 456. M^{lle} de Miramion devint M^{me} la présidente de Nesmond.

(3) La mère Louise-Angélique de Lafayette et Madeleine-Eugénie Bertaut, sœur de M^{me} de Motteville, avaient quitté le monastère, en 1651, pour la fondation de celui de Chaillot. *Année sainte*, IV, 2; VII, 362. La mère de Maupeou était tante du surintendant Fouquet.

(4) Cinq sœurs du surintendant étaient entrées à la Visitation, trois au premier monastère de la rue Saint-Antoine; deux au second, faubourg Saint-Jacques. *Année sainte*, I, 627; IV, 432; XI, 57.

Les années ayant passé, M^{me} de Nemours, qui désirait marier avantageusement ses filles, les produisit à la cour. Les cadettes de Savoie étaient belles : l'aînée rousse, l'autre blonde, toutes deux d'un teint éblouissant. Elles étaient toujours « fort ajustées », dansaient bien et avaient beaucoup de grâce.

Or, sur la fin de l'année 1658, bien que Louis XIV se montrât fort amoureux de Marie Mancini, on ne s'entretenait au Louvre que du projet de son mariage avec Marguerite de Savoie (1). A vrai dire, Anne d'Autriche « ne témoignait pas une grande passion » pour cette alliance, mais, à défaut de l'infante d'Espagne, elle était prête à s'y résigner si la princesse Marguerite plaisait au roi. Par contre, M^{lle} de Montpensier ne se défendait pas de songer à Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, bien qu'il ne fût roi ni empereur, n'estimant pas indigne d'elle le trône qu'avait occupé la fille d'Henri IV (2).

Mais M^{me} Royale (3) était fort peu pressée de marier son fils ; en revanche, elle témoignait un ardent désir de voir sa fille épouser Louis XIV, alliance extrêmement glorieuse pour la maison de Savoie.

Une entrevue à Lyon fut décidée.

Le 26 octobre, la reine-mère, le roi, Monsieur, Mademoiselle, le cardinal quittaient Paris, accompagnés d'une suite nombreuse et prenaient la route de Lyon (4).

Vers le même temps, un autre cortège partait de Turin ; c'était M^{me} Royale avec ses trois enfants : sa fille aînée, Louise, veuve du prince Maurice de Savoie ; son fils, Charles-Emmanuel ; et Marguerite, la jeune princesse à marier. Puis une suite splendide, quantité de dames et de filles d'honneur parmi lesquelles une Française, Jeanne Trecesson, dont on disait le duc fort épris ; des hommes de qualité en grand nombre, entre autres le marquis de Pianesse, premier ministre, le marquis de Fleury, favori de M^{me} Royale et, parmi les aumôniers, Jean d'Arenthon,

(1) Fille de M^{me} Royale, Christine de France, et sœur de Charles-Emmanuel II, duc de Savoie.

(2) *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, éd. Chéruel, III, 216 à 543, passim.

(3) Christine de France, fille d'Henri IV et sœur de Louis XIII, souvent désignée sous le nom de Madame Royale, était veuve de Victor-Amédée I^{er}, duc de Savoie, depuis 1637. Elle exerça la régence sous son fils aîné François-Hyacinthe, mort en 1638, et sous son second fils, Charles-Emmanuel II, qui ne prit le pouvoir qu'en 1648.

(4) Pour les détails de ce voyage, cf. *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, III, 283 à 323.

commandeur d'Alex, chanoine de la cathédrale de Genève-Annecy (1).

Avec cela de beaux carrosses, des livrées magnifiques, bref, au dire de M^{lle} de Montpensier, « toutes les marques d'une grande cour ».

On sait la suite : l'entrevue, le coup de théâtre, l'envoyé du roi d'Espagne offrant à Mazarin pour Louis XIV la main de l'infante, l'allégresse d'Anne d'Autriche, les larmes de Christine, le dépit du duc de Savoie.

Chacun rentra chez soi.

Et tandis que le duc s'en allait répétant : « Que je suis aise d'avoir vu Mademoiselle ! J'en suis guéri ! » (2) Mademoiselle se mettait plus que jamais en tête de l'épouser, lui trouvant « la tête belle », « le ris agréable, la mine fière, un air vif en toutes ses actions », et avec cela une cour somptueuse qui n'était point indigne d'une fille de France.

Cependant, M^{lle} de Montpensier n'était pas seule à convoiter ce bel époux. M^{me} de Nemours, songeant à ses filles, regardait volontiers du côté de la cour de Piémont. La maison de Nemours, en effet, allait être dépossédée de son apanage du Genevois qui, d'après les clauses d'inféodation, devait, à défaut de descendance masculine, faire retour à la maison de Savoie. A la mort de Charles-Amédée, qui ne laissait que des filles, on avait supplié son frère Henri, archevêque nommé de Reims, non encore engagé dans les Ordres, d'épouser Marie d'Orléans Longueville (3) ; et voilà qu'au début de l'année 1659, il s'éteignait, lui aussi, sans laisser d'enfants.

Était-il solution plus élégante, pour effectuer le retour du Genevois au Piémont, que de marier Charles-Emmanuel II à l'une de ses cousines ?

L'espoir d'incliner M^{me} Royale à consentir à cette union décida la duchesse de Nemours et ses filles à se rendre en Savoie et, de là, en Piémont.

Le but officiel du voyage était de ramener le corps de Charles-

(1) Dom Innocent le Masson : *La Vie de Mgr Jean d'Arenthon d'Alex, évêque et prince de Genève*. Nouvelle éd. par J.-F. Gonthier, Annecy, chez Abry, 1895, p. 55.

(2) Duc de la Force : *La vie amoureuse de la grande Mademoiselle*, I, 85.

(3) Fille du premier mariage du duc de Longueville avec Louise de Bourbon-Soissons. Le duc épousa en secondes noces Anne-Geneviève de Bourbon, sœur du duc d'Enghien. Marie d'Orléans mourut à Paris en 1707 à l'âge de 82 ans, laissant des *Mémoires sur la Fronde*.

Amédée au tombeau de ses ancêtres, en la collégiale de Notre-Dame de Liesse à Annecy. La duchesse quitta donc Paris au début de juin, passa par Nemours pour prendre le corps de son mari et de leurs deux enfants morts en bas-âge, puis s'achemina, par la route du Bourbonnais, vers Moulins et Lyon. Là, un message de M^{me} Royale vint la prier de se rendre directement en Piémont. M^{me} de Nemours fit déposer les restes des siens en son domaine de Lagnieu (1) et, le 16 juin, elle arrivait à Turin avec ses deux filles.

C'était une cour fort magnifique que celle de M^{me} Royale ; cour plus française que piémontaise par les mœurs, les goûts, les plaisirs qu'y avaient apportés avec elles les filles d'Henri IV et de François I^{er} (2). Le jeune duc de Savoie y menait grande vie sous l'œil complaisant de sa mère qui voyait dans ces joyeux dérivatifs un moyen de garder pour elle la direction des affaires. Depuis plusieurs années, Jeanne-Marie Trecesson, fille d'honneur de Christine, devenue tout récemment marquise de Cavour (3), régnait sur le cœur du prince séduit par son esprit autant que par sa beauté (4).

Cette liaison n'empêcha pas le duc de prêter attention à ses cousines, notamment à Marie-Jeanne-Baptiste dont la grâce pouvait rivaliser avec celle des piémontaises dans les fêtes galantes du Valentino. Tout d'abord, donc, « il leur fit le meilleur air du monde, puis il fit un trou au plancher et vit que l'ainée se fardait. Quand elles furent parties, il en fit des contes ; toute la cour de Savoie ne parla trois mois d'autre chose que du ridicule dont M. de Savoie avait tourné M^{me} de Nemours et ses filles. » (5) Tel est le récit que fit à M^{lle} de Montpensier un courtisan habile à flatter son dépit.

(1) Gonthier, *Funérailles de Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours*, 1659. Revue savoisiennne, 1895.

(2) Marguerite de France qui épousa, en 1559, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie.

(3) Jeanne-Marie Trecesson, d'origine bretonne, fut amenée à la cour de Savoie par le comte de Brulon, introducteur des ambassadeurs. Elle épousa en 1659 Jean-Maurice Pompilio Benso, marquis de Cavour. De ses relations avec le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, elle eut deux filles : Christine, née en 1655, élevée à l'abbaye de Saint-Claire de Moutiers, mariée plus tard au prince de Masseran et Louise-Adélaïde, née en 1660. De son mariage légitime elle eut une fille : Françoise-Christine. Ces deux dernières devinrent visitandines au Val d'Aoste. Cf. *Année sainte*, IV, 220 et 233.

(4) *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, III, 311.

(5) *Ib.* 582.

La vérité, c'est que Jeanne-Baptiste n'avait pas déplu à Charles-Emmanuel; mais M^{me} Royale, qui voulait une belle-fille de caractère souple et docile, ne jugea pas M^{lle} de Nemours assez pliable et coupa court à tout essai de négociation. Le duc se soumit d'assez mauvaise grâce aux volontés de son impérieuse mère, mais il gravait son dépit sur les murs du château de Rivoli en ces termes : « La raison ne veut pas que j'épouse M^{lle} de Nemours, mais mon destin le veut. » (1)

La duchesse et ses filles avaient donc repris le chemin de la Savoie pour gagner Annecy. Elles avaient manifesté le désir de loger au monastère de la Visitation, plus accueillant que l'austère et froid château de Nemours trop souvent inhabité. Arrivées le 25 août à Talloires, elles couchèrent à Menthon et, le lendemain soir, pour éviter la foule du peuple d'Annecy qui se pressait à leur rencontre, elles s'embarquèrent sur le lac, abordèrent tout près du couvent et y entrèrent incognito. La mère de Chaugy les accueillit à la porte de clôture.

Cependant, l'aumônier de M^{me} de Nemours et une partie de sa suite étaient allés chercher les corps des princes à Lagnieu et les avaient ramenés jusqu'à Meythet. Le 13 septembre, le marquis de Lullin, délégué des Altesses Royales de Savoie, arriva dans Annecy; le lendemain, on transporta secrètement les corps des deux jeunes enfants dans l'église de la Visitation où ils furent inhumés dans la chapelle des Saints-Innocents (2).

Enfin, les préparatifs pour les funérailles solennelles du duc de Nemours étant terminés, le 17 septembre, à midi, « toutes cloches sonnantes », la duchesse et ses filles sortent du monastère, montent en carrosse et, accompagnées de la noblesse de l'apanage et de six cents soldats, se rendent à Meythet pour chercher le corps de Charles-Amédée de Genevois-Nemours. A quatre heures du soir, l'évêque et le marquis de Lullin vont les attendre à l'extrémité du faubourg de Boëuf, devant la chapelle de Notre-Dame de Pitié; le corps étant arrivé, l'imposant cortège se met en marche vers l'église de Notre-Dame de Liesse où le cercueil est déposé dans une chapelle ardente.

Le lendemain, les princesses se rendent à la collégiale pour le service solennel. Mgr Charles-Auguste de Sales y officia pontifi-

(1) Claretta, *Storia del regno e dei tempi di Carlo Emanuele II, duca di Savoia, scritta su documenti inediti*. Genova, 1877, 1878, I, 468.

(2) Mercier, *Souvenirs historiques d'Annecy*, 69.

calement ; puis, à onze heures, il monta en chaire et, jusqu'à deux heures après-midi, prononça l'oraison funèbre du défunt (1). A cinq heures du soir, le corps du prince fut mis au tombeau par ses serviteurs.

La duchesse et ses filles rentrèrent au monastère. Entre le premier jour de leur arrivée et celui de leur départ, il allait s'écouler trois mois. Trois mois décisifs pour la destinée de Françoise de Chaugy. Une intimité des plus étroites, dont il est aisé de marquer le point de départ, s'établit entre elle et M^{me} de Nemours.

Les obsèques du prince, en ravivant le souvenir du drame qui avait causé son trépas, excitaient chez la duchesse une curiosité avide de connaître dans le détail les étranges relations qui avaient existé entre l'âme de son époux défunt et la sœur Marie-Denise de Martignat. De ces relations, la mère de Chaugy avait été la confidente intime ; elle savait au prix de quelles immolations l'héroïque religieuse avait payé le salut du prince. C'était aussi Françoise de Chaugy qui, après la mort de Marie-Denise, avait adressé à M^{me} de Nemours « son dernier adieu », « son pauvre petit chapelet », « son crucifix et une dizaine pour les âmes du purgatoire », avec mission de l'assurer que le malheureux prince n'était point damné mais en état d'être grandement soulagé par des prières (2).

Les confidences de la religieuse amenèrent celles de la duchesse qui, bientôt conquise par les richesses de cœur et d'intelligence de l'éminente supérieure, lui voua la plus tendre affection. Elle lui ouvrit son âme, lui raconta sa vie, ses joies, ses tristesses, ses déceptions, ses inquiétudes touchant l'avenir de ses filles. Puis, désireuse d'une vie plus parfaite, elle se met sous la direction de Mgr Charles-Auguste de Sales et lui devient « ce que sainte Paule était auprès de saint Jérôme » (3). Guidée par le prélat, encouragée par la mère de Chaugy, M^{me} de Nemours s'adonne aux pratiques de la plus ardente piété : ses oraisons, ses jeûnes, ses disciplines édifient grandement les sœurs. Peu à peu, désabusée d'un monde qui fait payer si cher

(1) *Les honneurs funèbres rendus à la mémoire du prince Charles-Amédée... duc de Nemours, avec la harangue* par Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève. Annessy, 1660.

(2) Fr. de Chaugy, *Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation*, 207.

(3) N. de Hauteville, *La maison naturelle*, 686 et 687.

ses pauvres plaisirs, l'âme toute dilatée dans la paix surnaturelle du cloître, la duchesse sent naître en son cœur le désir de finir ses jours à la Sainte-Source.

Elle s'en ouvrit à Mgr de Genève, au parloir du monastère, en présence de Nicolas de Hauteville, ami du prélat, et de la mère de Chaugy.

Madame, lui répondit l'évêque, je puis vous assurer au nom de Dieu que ce n'est pas sa volonté que vous vous enfermiez; vous êtes obligée d'élever saintement les deux aimables filles qu'il vous a données pour sa gloire.

Dans le même temps, (ajoute M. de Hauteville qui rapporte le fait), comme prévenu d'un instinct particulier, il joignit les deux mains et les éleva vers le ciel en continuant ces propres paroles que j'ai entendues de sa bouche: « Je supplie votre Altesse de ne se point presser et de ne se donner aucune inquiétude pour l'établissement de vos Princesses; le Ciel destine votre aînée pour être souveraine de la Savoie, et cela est si vrai que quand je verrais le duc, votre souverain, marié aujourd'hui dans une autre maison, pour jeune que fût son épouse, je ne cesserais de vous dire la même chose: Madame, ne vous pressez point, attendez, s'il vous plaît, le coup de Dieu ». La mère de Chaugy... lui repartit: « C'est-à-dire qu'il faut, Monseigneur, espérer cette faveur de Dieu? » Mais il lui répliqua: « Je ne dis pas qu'il la faut espérer, mais j'ajoute qu'il la faut croire en l'espérant et je le dis ainsi parce qu'ainsi je l'ai appris en célébrant le divin sacrifice. » (1)

Ne l'aurait-il pas également appris de la sœur Anne-Marie Rosset à laquelle Dieu fit connaître, rapportent les visitandines de Turin, « quel serait le sort de ces deux belles et grandes princesses? » (2)

Quoi qu'il en soit, cela prouve que la question du mariage de M^{lle} de Nemours avec le duc de Savoie n'était pas absente des préoccupations de la duchesse et de son entourage (3).

(1) *Ib.*, 852.

(2) *Lettre circ. de Turin*, 74 et 75.

(3) On lit dans les *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, tome III, p. 581 et 582: « Madame de Nemours, qui avait deux filles, avait grande envie de les marier au-dessus de ce qu'elles étaient nées, n'étant que des princesses cadettes de Savoie; mais elle ajoutait foi à une prédiction que lui avait faite une vieille concierge de l'hôtel de Nemours qui alla, à leur naissance, voir une devineresse qui lui dit que l'une serait reine et l'autre souveraine. Elle ne négligeait rien pour la faire dire vrai: elle alla en Piémont étaler tous leurs charmes... » Après avoir raconté le voyage en Piémont, Made-moiselle ajoute: « Je sus tous ces détails à Vernon par un vieux commandeur de Mersé qui était à feu M. de Nemours... et qui avait fait le voyage avec elle. En passant à Nancy elle vit une bête qui lui dit: « Ne vous mettez

Quel était ce M. de Hauteville qui entraînait ainsi dans les entretiens intimes de l'évêque et de M^{me} de Nemours?

Normand de naissance (1), docteur de la Faculté de théologie de Paris (2), nous le trouvons à Lyon en 1657, occupé à faire imprimer son livre sur la Somme de saint Thomas d'Aquin. La réputation de Mgr Charles-Auguste de Sales vient jusqu'à lui; il se sent inspiré de lui dédier son ouvrage et part en 1658 pour Annecy où il a fait vœu d'aller « révéler les reliques et le tombeau du grand François de Sales ».

« Je partis dans le mois de mai avec mon livre, écrit-il, et plusieurs lettres de personnes illustres en science et en piété qui lui parlaient de moi d'une manière très obligeante. La Révérende mère de Chaugy, de qui j'étais connu par des raisons particulières, me fit entrée chez ce digne prélat. » (3)

Comment François de Chaugy connaissait-elle Nicolas de Hauteville? L'avait-elle rencontré dans son récent passage à Lyon, lorsqu'elle se rendait à Valence? C'est fort possible. Son

point en peine, son Altesse Royale épousera Mademoiselle votre fille ». Madame de Nemours ne passa pas à Nancy en revenant de Piémont. Les éditeurs ont mal lu le manuscrit autographe. Ce manuscrit porte: « en passent a anesi elle vit une beate ». Cf. Bibl. nat., *Mém. de M^{me} de Montpensier*, ms. autographe, t. II, p. 93.

(1) Michaud dans sa *Biographie universelle*, et Firmin Didot dans sa *Nouvelle Biographie*, font naître Nicolas de Hauteville en Auvergne. Rebord et Gavard dans leur *Dictionnaire du clergé du diocèse de Genève* le font naître à Rumilly. En réalité, il est né à Rouen ainsi que le mentionne l'acte d'institution qui le fait chanoine de la cathédrale de Saint-Pierre de Genève. Arch. de la Haute-Savoie, I G., 58, p. 383. Ses œuvres sont les suivantes:

La théologie angélique ou l'idée du parfait prédicateur, Lyon, 1657, (dédiée à l'archevêque de Lyon, Mgr de Neuville). — *La théologie angélique ou l'idée du parfait docteur*, Première partie... Lyon, 1658. — *La théologie angélique ou la parfaite idée de l'homme sage*, deuxième partie, tomes I, II et III, Lyon 1661. — *Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur du bienheureux François de Sales*, Lyon 1661. — *L'histoire royale ou les plus belles et les plus curieuses questions de l'histoire sainte en forme de lettres chrétiennes*, Paris, 1665. — *L'examen des esprits ou les Opinions curieuses, surprenantes et ridicules des philosophes anciens...*, Paris, 1666. — *L'Art de bien discourir ou la méthode aisée pour inventer, établir et multiplier un solide discours dans la chaire et le barreau...*, Paris 1666. — *L'Octave de saint François de Sales*, Paris, 1668. — *La maison naturelle, historique et chronologique de saint François de Sales*, Paris, 1669. — *L'Examen des Esprits ou les Entretiens de Philon et Polialte où sont examinés les opinions les plus curieuses des philosophes et des plus beaux esprits*, Paris 1672. — *L'art de prêcher ou l'idée du parfait prédicateur*, Paris, 1683, etc.

(2) Féret, *La Faculté de théologie de Paris*; et Archives de la Haute-Savoie, I-G 58, p. 383.

(3) *La maison naturelle de saint François de Sales*, 683. Parmi ces personnages illustres se trouvaient Pierre Loisel, chancelier de Sorbonne, et sans doute les Minimes de Lyon.

patronage, en tous cas, ne dut pas peu contribuer au cordial accueil que fit Mgr Charles-Auguste de Sales au nouveau venu :

Je ne saurais bien dire, rapporte ce dernier, la main qui lia mon âme à la sienne d'une liaison étroite, mais je sais bien qu'à même temps que je l'eus regardé je fus touché d'un grand mouvement secret de l'honorer comme un ange de Dieu, et lui, d'autre part, me dit très obligeamment : « Monsieur, ce n'est pas ce beau livre que vous me présentez que j'ose seulement espérer de vous ; je crois que votre cœur est celui que Dieu me destine ; j'entreprends aujourd'hui de faire une petite violence à votre liberté, car j'ai besoin d'un homme comme vous, non pas pour le service, mais pour un commerce d'amour, de piété et de doctrine. Nous vivrons comme frères... » (1)

Sans plus, ce contrat d'amitié fut scellé. Nicolas de Hauteville repartit pour Lyon le 12 du même mois, pour mettre ordre à ses affaires, et revint habiter chez Mgr de Genève, au château de Trésun « de la manière la plus douce et la plus libre qui fût au monde ».

Son intimité avec l'évêque devait le mettre en rapports fréquents avec la Visitation. Des relations d'amitié s'établirent, bientôt doublées d'un agréable commerce littéraire. M. de Hauteville poursuit, en effet, dans la solitude de Trésun, la composition de sa Théologie angélique où il s'applique à réduire en discours à l'usage des prédicateurs, voire des gens du monde, la partie morale de la somme de saint Thomas. Son livre renfermera « un grand nombre de très belles matières... utiles pour la chaire, pour le barreau et même pour les compagnies les plus galantes », sans en excepter « les cercles, les conversations et les divertissements du beau monde... » (2)

Le parloir de la Sainte-Source a parfois la primeur de ces dissertations morales.

C'est le moment aussi où Françoise-Madeleine revoit et complète les *Vies des premières Mères* pour les livrer à l'impression. Le Pape ayant, en effet, communiqué le manuscrit de ces biographies dans son entourage, ce travail a été si goûté que « plusieurs prélats et doctes personnages ont jugé qu'il devait être imprimé » et que Mgr l'évêque de Genève devait user de son

(1) *Ib.*

(2) *La théologie angélique ou l'idée du parfait docteur*, tome I, Avis au lecteur.

autorité « pour contraindre... la modestie de celle à qui Dieu avait donné le talent » de composer cet ouvrage (1).

Ce n'est pas sans peine qu'il y a réussi. La chose étant connue dans les monastères, « trois ou quatre... bonnes mères » ont jugé que c'était « contre l'humilité de faire cette impression » (2). Françoise de Chaugy, qui adhère pleinement à leur opinion, a supplié le Père Harel de publier ces travaux sous son nom, mais celui-ci s'y est absolument refusé, estimant que ce serait une injustice (3).

« Ma chère sœur, lui écrit de son côté Mgr Charles-Auguste de Sales, c'est un peu d'amour-propre qui vous rebute, vous craignez que les gens du monde et quelques esprits envieux qui tournent tout en mauvais sens ne trouvent à redire à vos écrits... Ma chère fille, laissons parler les langues médisantes, mais ne cachons point la gloire des saints ni celle des épouses de Jésus-Christ ; si ceux qui ont écrit la gloire des martyrs avaient été de votre humeur, où seraient nos modèles, nos imitations et nos exemples ? Enfin, je le veux et je vous l'ordonne... » (4)

La mère de Chaugy a dû se soumettre et voir publier sous son propre nom les quatre volumes des *Vies des premières Mères et Sœurs*. Elle requiert donc les conseils de ses doctes amis. Ils guideront sa plume dans les solennelles préfaces et les préludes emphatiques, tandis que le Père Harel sera de l'ouvrage le censeur théologique et mystique.

Cette collaboration littéraire, d'ailleurs, n'est pas, pour Françoise de Chaugy, raffinement de précieuse ou jeu d'esprit. Tout s'ordonne chez elle à la gloire de son bienheureux Père. Si désormais elle a lié partie avec Nicolas de Hauteville, c'est qu'entre eux s'élabore le plan d'un ouvrage où seront racontés tour à tour, en un grandiose et glorieux tryptique, les fastes de la maison de Sales, les gestes du bienheureux et ceux de sa descendance spirituelle. L'illustre prélat y sera considéré successivement comme homme, comme évêque et comme fondateur. L'ouvrage aura donc trois parties : *la Maison naturelle, la Maison*

(1) *Les Vies de quatre des premières Mères* : approbation de Mgr Charles-Aug. de Sales, p. XXIX.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 61.

(3) *Les Vies de quatre des premières Mères* : approbation de Mgr Ch.-Aug. de Sales, p. XXIX.

(4) Hauteville : *La maison naturelle*, p. 826.

hiérarchique, et la Maison mystique. M. de Hauteville met à profit son séjour en Savoie pour fouiller les archives de Thorens et de Trésun, celles de l'Evêché, celles des Abbayes et les précieux documents de la Visitation.

Pendant que s'élabore le projet de ce vaste travail, il conçoit l'idée d'un ouvrage plus modeste où l'histoire laissera quelque place à la poésie. Bientôt il peut soumettre à l'approbation de M^{le} de Nemours un premier aperçu de ce livre qui aura pour titre : *Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur du bienheureux François de Sales*, et, pour plan, l'*Abrégé* de la vie du saint composé par la mère de Chaugy. Chaque « discours » ou chapitre comprendra : la Prose, la Peinture, le Chant royal, l'Ode, l'Allusion et la Réflexion morale. Le tout sera dédié à Jeanne-Baptiste de Nemours.

A l'époque où nous amène ce récit, c'est un cercle très intime et très influent que forment à la Visitation Mgr de Genève et son ami Hauteville, la famille de Sales, les Pères Harel et Rofavier, la mère de Chaugy, la duchesse de Nemours et ses filles.

Cette bienveillance princière, la familiarité de l'évêque de Genève, le passage de tant de visiteurs illustres, la foule des témoins accourue pendant le procès, le retentissement des miracles donnaient au monastère de la Visitation, au milieu du petit Nussy, beaucoup de relief et d'éclat.

D'aucuns commençaient même à penser qu'il en avait un peu trop. Sans avoir égard aux circonstances et aux intentions, ils trouvaient à redire à ce grand abord des gens du monde qui, d'après eux, enlevait à la Visitation le cachet primitif de recueillement et de simplicité qu'avaient établi les Fondateurs. En réalité, à leurs yeux, tant de rayons répandus sur la Visitation et la famille de Sales devenaient importuns.

D'autre part, les chanoines de la cathédrale ne voyaient pas sans déplaisir l'étroite liaison de l'évêque avec les visitandines et l'influence qu'avaient sur lui Nicolas de Hauteville et la mère de Chaugy. A vrai dire, les rapports de Charles-Auguste de Sales avec son chapitre, tout en restant corrects, n'avaient jamais été particulièrement chaleureux. Faut-il s'en étonner quand on se rappelle le peu de bonne volonté dont ce chapitre avait fait preuve au moment de la nomination de Charles-Auguste à la coadjutorerie de Genève ? C'est donc vers la Visitation que s'étaient tournées toutes les sympathies de l'évêque. Or,

ces relations fréquentes, cette bienveillance marquée n'allaient pas sans porter quelque ombrage à la cathédrale. De plus, l'arrivée de Nicolas de Hauteville à Trésun, la confiance dont l'évêque honorait ce prêtre étranger au diocèse, faveur qu'on attribuait à l'influence de la mère de Chaugy, avaient fortement indisposé un certain nombre de chanoines.

Parmi eux, Jean d'Arenthon, commandeur d'Alex, n'était ni le moins mécontent, ni le moins opposé aux amis de l'évêque.

Jean d'Arenthon était certainement le personnage le plus en vue du chapitre de Saint-Pierre de Genève (1). Il avait à peine quarante ans. Issu d'une famille noble, il avait fait ses études au collège des Barnabites d'Annecy, ensuite à Paris où il avait passé trois années en Sorbonne et une au séminaire de Saint-Magloire. Il y connut saint Vincent de Paul qui, dit-on, lui aurait prédit qu'il serait un jour évêque de Genève. Revenu dans Annecy, Jean d'Arenthon fut ordonné prêtre en 1644, nommé prieur de Lovagny et chanoine de la cathédrale, puis pourvu de la cure de Chevry, dans le pays de Gex, où il se livra avec zèle à la prédication contre les hérétiques. C'est alors que M. de la Perrouse, premier président du sénat de Savoie, le désigne à Christine de France pour accompagner à Rome, à l'occasion du jubilé de 1650, Antoine de Savoie et la princesse Marie sa sœur (2). Au retour, Jean d'Arenthon séjourne assez longtemps à la cour de Turin ; il y gagne la confiance de M^{me} Royale et de son ministre, le marquis de Pianesse, et, en récompense de ses services, reçoit de leurs Altesses royales les commanderies de Chieri et de Chivasso (3), d'où son nom de commandeur. Attaché à la personne de Dom Antoine de Savoie, il fait néanmoins plusieurs apparitions à Chambéry où nous le trouvons notamment au début de l'année 1653, prêchant aux Pénitents blancs pour la justification des oratoriens de Rumilly.

(1) Pour les détails le concernant, cf. Dom Innocent le Masson : *La Vie de Monseigneur Jean d'Arenthon d'Alex*, rééditée par Gonthier, 1895. Cette œuvre est un panégyrique et non pas une histoire. On peut en dire autant de la *Vie de Jean d'Arenthon* par l'abbé Boulet, Lyon, 1894. La vie de Mgr d'Arenthon reste à écrire.

(2) Antoine de Savoie, fils illégitime de Charles-Emmanuel I^{er} de Savoie et de Marguerite de Rossillon ; abbé d'Hautecombe en 1653, gouverneur du comté de Nice en 1660. — Marie de Savoie, fille légitime de Charles-Emmanuel et de Catherine d'Autriche, prit à Rome l'habit du Tiers-Ordre franciscain et y mourut en 1656.

(3) Situées : la première dans le diocèse de Turin, la seconde dans celui d'Ivrée ; dépendantes de l'Ordre des Chevaliers des SS. Maurice et Lazare.

En 1656, il assiste à l'ouverture du tombeau de saint François de Sales à la Visitation d'Annecy et fait une retraite chez les Prêtres de la mission ; nous l'y retrouvons en l'année 1658 sur la fin de laquelle il accompagne la cour de Savoie dans le fameux voyage de Lyon. Au retour, M^{me} Royale lui offre l'évêché de Lausanne. Il le refuse, alléguant son peu de fortune, et obtient de résider à Annecy pour y exercer les charges de son canonicat. Il s'était lié d'amitié avec les chanoines de Montfort et de Monthoux et faisait avec eux maison commune.

La bienveillance dont Jean d'Arenthon était l'objet de la part de la cour de Savoie, les postes de confiance qu'il avait occupés et, il faut le dire, sa grande piété, la dignité de sa vie lui donnaient une influence prépondérante dans le chapitre où sa parole et ses jugements portaient. Malheureusement, son caractère ombrageux et entier, son tempérament nerveux et impressionnable à l'excès faisaient à ses grandes qualités un fâcheux contrepoids ; la contradiction le trouvait peu maître de lui et le rendait trop souvent partial et outré dans ses jugements.

Le chapitre cathédral de Saint-Pierre de Genève était exempt, depuis le quinzième siècle, de la juridiction de l'évêque et relevait directement du Saint-Siège. Ce privilège, qui posait le chapitre en face de l'évêque comme un corps indépendant, parfois même rival, troubla plus d'une fois l'harmonie entre les deux pouvoirs (1).

Précisément, au cours de cette année 1659, l'entente qui avait régné pendant plusieurs années se trouva soudain rompue à l'occasion du concours pour l'attribution des bénéfices-cures. Le 17 mai, Nicolas Gottry et Jean d'Arenthon d'Alex, chanoines députés par le chapitre,

remontrent à [Mgr Charles-Auguste de Sales] que les Chanoines Examineurs choisis au synode sont en possession du droit d'être avertis de la tenue du concours dès la veille, à l'issue de la messe capitulaire ou des vêpres ; que cet avertissement ne leur ayant pas été donné hier, 16 mai, ils s'opposent à la tenue du concours et, si l'on passe outre, ils en appellent.

(1) Sur la situation réciproque de l'évêque de Genève et du chapitre de la cathédrale et les difficultés survenues entre les deux pouvoirs, cf. le chanoine Jean Mercier : *Le chapitre de Saint-Pierre de Genève*, Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne, tome XIV, Annecy, Niérat, 1891.

Par contre,

le même jour, Pierre-François de Vidonne de Novéry, doyen de la Collégiale de Sallanches, et les prêtres concourants, au nom du clergé, demandent que les chanoines de Saint-Pierre ne soient pas admis au concours, attendu qu'ils ne sauraient posséder en même temps une cure et un canonicat.

Au nom de ses collègues, le chanoine de Monthoux répond que de temps immémorial, les membres du chapitre sont en droit de posséder des cures.

L'évêque ordonne aux chanoines de lui exhiber les Indults apostoliques autorisant ce cumul de bénéfices incompatibles (1).

Tels étaient les points en litige. Les historiens, se référant aux pièces officielles du procès, en ont relaté les phases et les conclusions (2). Nous ne les suivrons pas dans leur récit. Aussi bien, n'est-ce pas ce différend qui nous intéresse ; mais, laissant de côté les pièces de procédure dont l'impassible sérénité ne révèle rien des sentiments des opposants, ouvrons la correspondance privée relative à ce débat, notamment celle de Jean d'Arenthon d'Alex. Nous y découvrons nettement l'indice d'un véritable parti d'opposition, non seulement contre l'évêque, mais plus encore contre le chanoine Hauteville et la mère de Chaugy ; dans ce parti, nous ne sommes pas peu surpris de voir apparaître, un peu à la dérobée d'abord, mais bien nettement, Mgr Henri de Maupas du Tour, évêque du Puy.

Ce dernier, on s'en souvient, avait brusquement quitté Annecy au mois de juillet de l'année précédente, abandonnant l'instruction du procès à ses deux collègues, les évêques de Saint-Flour et de Belley. La mort de son neveu avait été le prétexte officiel de son départ, mais il semble bien qu'il y ait eu d'autres motifs. Les visitandines de Turin parlent de « brouilleries arrivées entre les prélats députés... qui allèrent si avant que l'un d'eux se retira et qu'il fallut surseoir l'affaire et toutes les procédures jusqu'à ce que Rome en eût mis un autre à la place... » (3) C'était le moment où l'on avait posé la question de remettre toutes les procures des monastères entre les mains du Père de Chaugy.

A cette époque, le chanoine d'Arenthon est à Annecy où il

(1) Cité par C.-M. Rebord, *La Cathédrale de Saint-François de Sales*, p. 12.

(2) Cf. Mercier, *op. cit.* et C.-M. Rebord, *op. cit.*

(3) *Lettre circ. de Turin*, p. 72. Rome ne nomma personne à sa place mais permit aux évêques de Saint-Flour et de Belley de terminer seuls le procès.

avait déjà rencontré Mgr de Maupas en l'année 1656, à l'ouverture du tombeau de saint François de Sales. Ils se revirent donc et se firent entre eux des confidences au cours desquelles le frère et la sœur de Chaugy ne reçurent pas que des louanges. La correspondance de l'évêque et du chanoine ne laisse aucun doute à cet égard ; si leur plume garde encore une prudente réserve, elle laisse aisément deviner ce que pouvait être le ton de la libre conversation.

La mère de Chaugy vit clair dès le début et s'en ouvrit à Mgr de Maupas car ce dernier lui écrit de Paris, le 4 mars 1659 :

Ma très chère et très honorée Mère, je suis fâché qu'il semble que vous doutiez de l'affection et du respect que j'ai pour vous. J'espère que vous connaîtrez quelque jour que je vous estime, et de bon cœur, et plus que vous ne pensez pas. Nous avons, vous et moi, de si grands engagements pour tout ce qui regarde la chère Visitation et son Fondateur que j'espère que ces sacrés liens qui doivent lier nos cœurs, et pour le temps et pour l'éternité, ne souffriront ni rupture ni altération. Je vous dis seulement mes petites pensées avec franchise parce qu'un champenois comme moi et un bilieux comme moi ne saurait dissimuler, et, d'ailleurs, le bon Dieu vous a donné un si bon esprit et un si bon cœur que je vous ferais tort si j'en voulais user autrement ; ajoutez que, moyennant la grâce de Dieu, tant de témoignages que j'ai reçus de votre part ne s'effaceront jamais de mon cœur. J'arrive à Annecy plus tôt qu'on ne pensait, j'espère encore d'arriver à Rome plus tôt qu'on ne pense (1).

La mère de Chaugy et son frère avaient en effet prié Mgr de Maupas de se rendre à Rome pour la fin d'avril, croyant que l'état des affaires exigeait sa présence, mais les choses étant allées plus lentement qu'ils ne le présumaient, ils le prièrent de retarder son voyage jusqu'à l'automne. Sur ce point, comme sur d'autres, il devait y avoir malentendu si l'on en juge par la lettre que, le 11 avril, Mgr de Maupas écrivait à Jean d'Arenthon de sa propre main, mais libellée comme si elle émanait d'un tiers :

J'ai reçu la vôtre du 22 janvier. J'ai différé longtemps à vous écrire afin d'être plus instruit. Enfin, les affaires changent de face. J'ai su de bonne part que le Procureur, qui est à Rome, frère de la bonne sœur, a écrit positivement à M. l'Evêque du Puy qu'il n'était pas besoin qu'il fit le voyage de Rome devant l'automne. Ce changement de langage ne m'a pas surpris, d'autant que ce bon frère a bien su vraisemblablement que ce Prélat avait de bonnes habitudes à Rome et qu'il était bien averti de toutes choses et que

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy.

ceux qui gouvernent l'affaire avaient fait savoir au dit évêque, par l'entremise de ses amis, qu'il serait inutile qu'il partît devant l'automne. Si bien qu'il a pu pressentir qu'il serait tout seul de son avis s'il ne changeait de langage. J'ai aussi appris que le dit évêque fera le voyage au mois de septembre. Item qu'il veut écrire une lettre circulaire à tous les monastères (1) pour leur donner avis que le père de Chaugy l'a contremandé jusqu'à l'automne.

Si vous pouviez venir au Puy à ce mois de mai prochain ou à Monistrol, pour passer là quelques semaines, ce Prélat vous serait fort obligé, et je sais qu'il a grande passion de vous entretenir. On a des choses à vous dire que vous serez bien aise de savoir en conscience touchant le spirituel et encore touchant les intérêts de vos princes. Il faut prier Dieu pour eux et pour nous (2).

Le ton et la manière détournée de cette lettre, qui ne permet aucun doute sur les relations antérieures de l'évêque du Puy et de Jean d'Arenthon, nous laissent sceptiques sur la sincérité des protestations adressées un mois auparavant à la mère de Chaugy.

Les choses en étaient là lorsque survint le désaccord entre Charles-Auguste de Sales et son chapitre. Presque aussitôt, le conflit prit un caractère aigu et dressa face à face les deux partis sans grand espoir d'accommodement. Comme il arrive souvent en pareil cas, des questions de droit on en vint aux questions de personnes, et c'est ainsi que le nom de la mère de Chaugy se trouva mêlé à des polémiques auxquelles il semblait, a priori, devoir rester totalement étranger.

Le premier écho des murmures formulés contre elle en haut lieu nous arrive par une lettre du chanoine d'Arenthon adressée à M^{me} Royale, en date du 15 mai, dans laquelle il lui faisait en même temps parvenir la singulière épître de l'évêque du Puy citée plus haut : Madame, lui écrivait-il,

l'honneur que j'ai d'être la créature de V. A. R. et de vivre sous sa protection, m'impose quelque sorte de nécessité de lui donner connaissance de deux choses qui me semblent importantes à son service. La première est que Mgr l'évêque du Puy, premier aumônier de la reine, me témoigne, par la ci-jointe qu'il m'écrit de sa main (quoique en tierce personne) qu'il a des choses à me communiquer touchant l'intérêt de mes princes. Je me persuade bien, Madame, que c'est sur ce que quelques esprits intéressés et peu

(1) On trouve un exemplaire de cette circulaire, datée du 25 avril, aux Arch. du Puy-de-Dôme, *Visit. de Riom*, Liasse 2a, cote 5, pièce 27.

(2) Arch. d'Etat de Turin, lettere di particolari, A, mazzo 26.

affectionnés à la maison de Savoie prétendent qu'il demande la canonisation de notre Bienheureux au nom et à la requête de la France, comme ils ont bien eu l'assurance de vouloir persuader à la reine, dans un panégyrique qu'ils ont prononcé à Lyon devant elle, que ce serviteur de Dieu ne devait point être réputé savoyard parce que, dans la conduite de l'Eglise, la mort des saints fait le jour de leur naissance et que, celui-ci étant mort à Lyon, il doit être mis au nombre des saints de France comme l'on y a mis les saint François de Paule, bien qu'ils ne fussent pas nés dans cette illustre monarchie (1).

En vérité, on ne sait ce dont on doit le plus s'étonner ici : ou de la duplicité de l'évêque du Puy ou de la naïveté du chanoine. N'était-ce donc pas au nom du roi de France que Mgr de Maupas sollicitait à Rome la canonisation de François de Sales? Prétendait-il s'en défendre auprès de la cour de Savoie en accusant les Minimés? D'autre part, Jean d'Arenthon était-il aveugle au point de se laisser ainsi duper?

Je répondrai à la lettre de ce grand Prélat (qui est très assurément acquis à V. A. R.) si vous me l'ordonnez, Madame, poursuivait-il; néanmoins, je prévois que je négocierai avec moins d'esprit par la voie des lettres et que je ne peux faire le voyage du Puy sans donner des ombrages à une personne qui, (quoique d'un sexe différent du mien), est assez accréditée dans le diocèse de Genève pour me procurer de très humiliantes mortifications (2).

Dans la seconde partie de sa lettre, Jean d'Arenthon faisait part à M^{me} Royale des difficultés survenues entre l'évêque et le chapitre, la priant d'intervenir auprès de Mgr Charles-Auguste de Sales qui avait non seulement « suscité quelques curés pour faire insulte à ses chanoines dans le dernier synode », mais « traité si indignement les quatre députés de cette église qui lui allaient demander justice contre les curés séditeux que la cathédrale [avait] été obligée d'en porter ses plaintes à Rome... »

J'essayai bien, il y a quelques jours, de l'apaiser, ajoutait-il, parce qu'il avait témoigné depuis peu à la cathédrale qu'elle lui ferait plaisir de me députer pour tout ce qu'elle aurait à faire avec lui, mais au lieu de m'écouter, quoique je lui parlai très respectueusement, il me dit, à la présence de ses vicaires généraux, que je ne valais pas plus que les autres et que j'avais été proposé par mes souverains pour être évêque, mais que lui me perdrait et

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*

m'écraserait: si bien, Madame, que V. A. R. fera une chose glorieuse si elle le contient par une lettre, non pas pour mon intérêt particulier, parce que je suis disposé par la miséricorde de Dieu à souffrir plus que cela de mon prélat, mais parce que je prévois qu'une conduite si chaude ne s'accorde point avec le voisinage de Genève non plus qu'avec l'honneur des chanoines, qui sont d'une condition et d'un mérite à n'être point traités comme des valets...

Je supplie très humblement V. A. R. de ne point témoigner qu'elle ait ces deux avis de moi... (1).

Cette lettre n'est donc pas une requête officielle puisque Jean d'Arenthon désire qu'on l'ignore. Comment devons-nous l'appeler? Si l'on admet, à tout prendre, qu'il cherche secours auprès de M^{me} Royale pour résoudre les difficultés du chapitre, on s'explique moins les insinuations désobligeantes contenues dans la première partie de sa lettre. Ces esprits intéressés, dont il ne tait le nom que pour qu'on le lui demande, ce sont le Père de Chaugy et ses amis: le Père Harel, le frère Rofavier et les Minimes de Saint-François de Paule de Lyon. Et cette personne d'un autre sexe qu'il ne se privera bientôt plus de nommer, c'est la supérieure du premier monastère de la Visitation d'Annecy. Pourquoi ces insinuations et qu'était-il besoin d'adresser à M^{me} Royale la lettre de l'évêque du Puy?

Quinze jours après, nouvelle épître du chanoine d'Arenthon à la duchesse pour l'avertir que Mgr l'évêque de Genève « a fait un divorce solennel d'avec son épouse en transportant dans une simple paroisse de la ville le sermon qu'il doit à sa cathédrale pour toutes les fêtes solennelles ».

Ce qui afflige notre église en ceci, ajoute-t-il, est que nous savons certainement que notre prélat ne s'attire tous ces déplaisirs que parce qu'il défère trop à un prêtre normand, nommé d'Hauteville, qui est son chapelain, et qui l'a déjà brouillé avec le comte de Sales et avec le reste de ses parents (2).

Cependant, Mgr Charles-Auguste avait adressé de son côté à M^{me} Royale un long mémoire de ses démêlés avec les chanoines (3) et envoyé Nicolas de Hauteville à Turin (4) pour y

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*, lettre du 30 mai 1659. Nous n'avons pas trouvé trace de cette « brouillerie ».

(3) Turin, Arch. d'Etat, Lettere di Vescovi. Geneva, 1^{er} juin 1659. A cette lettre est joint le factum pour M. de Pianesse.

(4) Arch. départ. de la Haute-Savoie, I-G. 189, plusieurs pièces concernant cette affaire.

défendre ses droits contre les délégués du chapitre. Mais, pour diverses raisons, les chanoines désiraient que le différend se réglât à Annecy,

outre que, écrit Jean d'Arenthon à Madame Royale, ils ont une répugnance mortelle de se commettre avec le chapelain qui est à Turin pour Mgr de Genève parce que c'est un homme qui n'est connu d'eux que par les troubles qu'il a causés dans le diocèse et que la tolérance que son maître a eue pour sa conduite fait un de leurs principaux griefs (1).

Le chanoine d'Arenthon n'y allait pas de main morte.

Mais voici que, de nouveau, la silhouette de Mgr de Maupas se profile à l'horizon :

Chacun croit, Madame, que puisque l'évêque du Puy a connaissance de nos malheurs et qu'il doit passer ici dans peu de temps pour aller à Turin et, de là, à Rome, il est le seul qui nous pût sortir d'affaire... et que même il en acceptera la commission avec joie si V. A. R. lui en daigne écrire. Aussi bien, ai-je des assurances certaines qu'il a dessein de communiquer des choses très importantes à V. A. R. en son passage à Rome (2).

Le voyage de Mgr du Puy subit des retards et, un mois après, les choses sont à peu près dans le même état. Jean d'Arenthon en fait part à la duchesse de Savoie, non sans fournir des explications tendancieuses :

Je n'ai point de nouvelles certaines de Mgr l'évêque du Puy ni du voyage qu'il doit faire à Rome à ce mois de septembre, si ce n'est qu'on fait adroitement tout ce que l'on peut pour le divertir parce qu'on a peur qu'il n'informe V. A. R. de beaucoup de choses en son passage (3).

En dépit de ces insinuations répétées, les volontés de Christine de France s'opposent à l'intervention de l'évêque du Puy, et Jean d'Arenthon s'y soumet humblement dans sa lettre du 30 juillet ; mais voici le coup d'épingle :

Peut-être n'aura-t-on pas vu en cour [de Turin] ce que la *Gazette* dit sous l'adresse de Rome de la dispense qu'on a obtenue en faveur du B. François de Sales. Il m'a semblé, Madame, que dans le soin

(1) Turin, Arch. d'Etat, Lettere di particolari, A, mazzo 26, 18 juin 1659.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*, lettre du 17 juillet.

qu'on a pris d'en ravir toute la gloire à notre souverain, on a sensiblement vérifié mes avis... (1).

Et Jean d'Arenthon de rappeler le panégyrique de Lyon en signalant

le soin qu'on a pris, par cet ordinaire, d'envoyer au roi [de France] l'original du bref de la dispense que le Pape vient d'accorder.

Puis, ce curieux post-scriptum :

Je vais encore prier la mère de Chaugy de disposer Monseigneur à la paix à l'occasion de notre fête qui est vendredi (2).

Cependant, M^{me} Royale, conformément aux désirs de l'évêque de Genève, avait enjoint au chapitre d'envoyer ses représentants à Turin. Jean d'Arenthon et le chanoine Montfort y furent députés. Un arrangement à l'amiable fut signé le 28 septembre avec approbation du duc de Savoie (3).

Les esprits ne furent pas pour autant apaisés.

Nicolas de Hauteville se plaint amèrement à M^{me} Royale (4) que ses ennemis font courir de toutes parts le bruit que Leurs Altesses l'ont « banni de leurs états à perpétuité » et ajoutent à « cette imposture des calomnies si fausses et, pourtant, si injurieuses » qu'il supplie l'autorité souveraine « de justifier Mgr l'évêque de Genève ». Est-ce donc « un attentat de lèse-majesté qu'un évêque se soit servi près de ses souverains d'un prêtre, d'un docteur de la Faculté de Paris, d'un gentilhomme, d'un auteur dont les livres et les ouvrages reçoivent du public une approbation assez universelle? »

Au reste, précise-t-il, « ce ne sont pas tous les chanoines qui sèment ces bruits scandaleux, mais cinq ou six ennemis déclarés de ce seigneur évêque ».

(1) Il s'agit du décret du 20 juin par lequel le pape donnait dispense des treize années qui restaient à courir pour parfaire les cinquante ans exigés par Urbain VIII entre la mort d'un saint et sa canonisation. Dans ce décret, dont on peut lire une traduction aux Archives départ. du Rhône, *Visit. de Bellecour*, liasse 2, le nom du duc de Savoie ne figure pas en effet.

(2) Turin, Lettere di partic. A. mazzo 26, lettre du 30 juillet. Sauf avis contraire, les documents de Turin, que nous citons dans cet ouvrage, doivent être considérés comme provenant des Archives d'Etat. Nous ne le rappellerons pas.

(3) Voir J. Mercier : *op. cit.*, ch. XVII, p. 254 et ss. ; et C. M. Rebord : *op. cit.*, p. 12. Une copie authentique de l'accord intervenu se trouve aux Arch. dép. de la Haute-Savoie, I-G, 191.

(4) Turin. Lettere di partic., H, mazzo I ; lettre du 14 octobre 1659.

Fait qui n'était pas de nature à les apaiser et qu'ils attribuèrent à l'influence de la mère de Chaugy, Mgr Charles-Auguste, voulant récompenser les services de Nicolas de Hauteville, le nommait chanoine de sa cathédrale trois semaines après son retour de Turin (1).

Il semble bien, d'ailleurs, que l'évêque n'apportait pas toute la bonne volonté désirable dans l'exécution des accords qu'avait signés son mandataire. Malgré les « soumissions » que le chapitre de la cathédrale était venu « en corps » lui présenter par deux fois, et en dépit de la conciliante influence de M^{me} de Nemours, il tirait l'affaire en longueur (2).

Jean d'Arenthon s'en ouvre avec amertume au marquis de Saint-Thomas, non sans prendre assez violemment à partie Nicolas de Hauteville et la mère de Chaugy ; sa lettre aurait lieu de nous surprendre si nous ne savions déjà que le choc de la contradiction lui fait perdre aisément le contrôle de sa plume :

Je vous avoue, écrit-il, que je prends part à la confusion que notre chapitre reçoit par la suspension où il est depuis l'Ascension, sans qu'on en sache la cause, et par la continuation de la débite de l'imprimé du sieur d'Hauteville contre notre réputation, et des insultes de la mère de Chaugy qui, après avoir donné occasion à tous nos malheurs en voulant elle-même disposer des bénéfices, a bien encore eu l'effronterie de nous *strapasser* devant M^{me} de Nemours. Mais cela n'empêche pas que je ne sois toujours résolu de laisser faire la guerre à qui la voudra faire et de donner tous mes soins à mon bréviaire et à mes livres...

Et il conclut mélancoliquement :

Dieu, par sa miséricorde, veuille faire connaître à Mgr de Genève (qui est un très bon Prélat), le défaut des conseils qui l'obsèdent si étrangement. Plût à Dieu que, sans faire bruit, ses amis trouvassent le moyen de les tenir éloignés de lui. Dieu en serait honoré et toute la province en recevrait beaucoup d'édification et

(1) L'acte d'institution se trouve aux Arch. dép. de la Haute-Savoie, I-G 58, *Institutions et actes divers*, p. 383. Le chapitre de Saint-Pierre se composait de 30 chanoines qui tous devaient être nobles ou docteurs d'une université. D'après la lettre de Nicolas de Hauteville, que nous citons ci-dessus, et l'acte d'institution, il répondait à ces conditions. Or, dans la réédition de la Vie de Jean d'Arenthon par M. Gonthier, on lit dans une note de ce dernier, p. 68, que d'Hauteville n'était ni noble ni docteur, ce qui indisposa le chapitre. Il est regrettable que M. Gonthier ne donne pas ses références.

(2) C.-M. Rebord : *op. cit.*, p. 12 à 15.

ses plus proches parents beaucoup de joie. J'écris ces choses après les avoir pesées devant Dieu... (1).

Tel était l'état des esprits dans les derniers mois de l'année 1659. Il nous a paru nécessaire, pour l'intelligence des faits qui vont suivre, d'insister sur cette correspondance jusque-là ignorée ou passée sous silence, ce pourquoi ces événements avaient toujours paru quelque peu mystérieux dans leurs causes.

(1) Turin, Lettere di partic. A, mazzo 26, lettre du 26 novembre 1659.

CHAPITRE IX

Un évêché vacant

Départ de la mère de Chaugy avec la duchesse de Nemours pour Paris. — But du voyage: s'entendre avec les monastères sur les dépenses de la canonisation et sur les précisions à demander à Rome touchant les constitutions. — Mort de Mgr Charles-Auguste de Sales. — Retour de la mère de Chaugy. — Candidatures de la famille de Sales à l'évêché de Genève. — Nomination de Jean d'Arenthon d'Alex par la cour de Savoie. — Cabale. — Enquête de Rome. — Rôle de la mère de Chaugy. — Jean d'Arenthon d'Alex, évêque de Genève.

Quels furent, dans ces circonstances, les sentiments et le rôle de Françoise-Madeleine de Chaugy? Sa correspondance n'y fait aucune allusion. Pourtant, si nous avons lieu de croire qu'elle n'assista pas indifférente aux difficultés de son plus intime ami, le lecteur nous autorisera bien à penser qu'elle ne fut pas le mauvais génie que laissent supposer les lettres de Jean d'Arenthon.

Elle avait d'ailleurs d'autres soucis. Le procès de canonisation avançait rapidement et l'on pouvait, sans présomption, en envisager l'issue prochaine. Or, à côté de la question financière qui se posait plus pressante que jamais, un projet important était à l'étude; celui de faire préciser et confirmer par Rome les articles des constitutions qui pouvaient donner lieu à des interprétations diverses, tant de la part des communautés que des évêques ou supérieurs ecclésiastiques (1). La canonisation du fondateur de l'Ordre offrait une occasion favorable d'obtenir du Pape les confirmations souhaitées.

(1) Parmi les points à éclaircir figuraient principalement la manière de dresser le catalogue pour l'élection des supérieures et le mode de l'élection. Voir, sur ce sujet, Arch. du Rhône, Visit. de Bellecour, liasse 2: 1° Lettre de Dom Juste Guérin, évêque de Genève, à la mère de Blonay, 20 janvier 1642; 2° une pièce qui porte en titre: copie de la lettre de la mère Flocard; 3° une autre pièce qui porte en titre: copie d'une lettre de la mère d'Annecy, signée Marguerite Costa du Villars.

A ce sujet, le Père de Chaugy écrivait, de Rome, le 4 août :

C'est le conseil de tous nos plus puissants amis de cette cour que vous voyiez entre vous autres tout ce que vous avez à faire inscrire dans la bulle de canonisation... J'ai une espérance et, pour tout dire à une unique sœur, une parole secrète que nous ferons passer, possible sans altération d'une syllabe, ce que vous aurez judicieusement concerté et résolu entre vous autres et qui sera présenté dûment signé (1).

La mère de Chaugy, s'adressant aux supérieures de l'Ordre, leur mandait de son côté :

Je supplie très humblement vos Charités, qu'avec un nouveau soin et une spéciale attention, vous vous appliquiez, avec vos chères filles, à lire les écrits de l'Institut, à marquer par écrit tous les points dessus [lesquels] nous aurons besoin d'obtenir quelque règlement du Saint-Siège ou plutôt quelque affermissement... afin que, par après, l'on puisse concerter ensemble, dans une vraie union de cœurs, et ne faire qu'une douce unité de sentiment dans notre cher Institut... (2).

De quelle manière convenait-il d'organiser cette consultation générale des supérieures ? La mère de Chantal, après le décès de son bienheureux Père, les avait réunies une première fois à Annecy, en 1624, puis une seconde fois, à Paris, en 1635, pour arrêter définitivement le texte du *Coutumier*. Après mûres réflexions, Mgr Charles-Auguste de Sales, répondant au désir d'un grand nombre de supérieures qui demandaient la visite de la mère de Chaugy, décida de l'envoyer à Paris. Chemin faisant, elle s'arrêterait dans les dix ou douze principaux monastères placés sur sa route afin d'y prendre l'avis des Mères qui pourraient s'y réunir, puis l'on ferait, dans la capitale, une assemblée de toutes celles qui auraient facilité de s'y rendre.

La plupart de vos Charités m'ont invitée avec tant de douceur de passer chez elles, leur écrit Françoise-Madeleine, que je ne puis mettre en doute leur cordiale bonté ni leur zèle pour l'affermissement de nos chères observances ; c'est pourquoi je m'assure que nous tomberons bien toutes d'accord et qu'ayant mêlé et uni nos lumières et pris nos résolutions, nous les [pourrons] déposer entre les mains de Mgr du Puy s'il veut prendre la peine d'aller à Rome à la

(1) Bibl. d'Avignon, ms. 1876, lettres du 4 août 1659, fol. 116 ; du 21 juillet, fol. 113 ; et du 5 octobre, fol. 119.

(2) Arch. du Puy-de-Dôme, Visit. de Montferrand, liasse 1, cote 20, lettre du 8 août 1659.

canonisation de notre B. Père et, comme bon père et protecteur de la Visitation, porter nos requêtes aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ... (1).

Françoise de Chaugy se proposait également d'éclairer les supérieures sur les affaires de la canonisation, sur les dépenses faites et celles qui restaient à couvrir ; elle dissiperait par là tout malentendu, stimulerait la générosité des Filles de Sainte-Marie comme aussi le zèle des personnes dévotes au Bienheureux (2).

Pendant que s'organisait ce voyage, M^{me} de Nemours achevait son séjour en Savoie et s'apprêtait à regagner Paris. Elle proposa d'emmener dans son carrosse la mère de Chaugy et sa compagne, sœur Philiberte-Emmanuelle de Monthoux ; mais l'état de santé de la duchesse retarda le départ jusqu'au 24 novembre (3).

Quelques jours auparavant, on fêta sainte Elisabeth dans l'église de la Visitation, en l'honneur de la duchesse de Nemours. Il y eut foule et M. de Hauteville prononça le panégyrique (4).

Le matin du départ, Mgr Charles-Auguste de Sales vint au monastère ; il bénit les voyageuses, remit à la mère de Chaugy des lettres de recommandation signées de sa main pour les prélats et supérieurs des couvents où elle devait s'arrêter ; après quoi, au milieu de l'émotion générale des sœurs, M^{me} de Nemours et ses filles, la mère Françoise-Madeleine et sa compagne franchirent le seuil du monastère (5).

Deux jours après, Jean d'Arenthon écrivit au marquis de Saint-Thomas :

La mère de Chaugy, supérieure de la Visitation, partit lundi

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy, *Recueil des circulaires*, tome I, p. 401, lettre du 23 août 1659, et p. 397 la circ. de Ch.-Aug. de Sales à tout l'Ordre annonçant le voyage de la mère de Chaugy.

(2) Turin, Lettere di particolari, C, mazzo 70, lettre du 29 octobre 1659, à Madame Royale.

(3) *Ib.* Le père de Chaugy écrivait à sa sœur le 5 octobre : « Je vous écris il y a deux jours, par l'ordinaire, adressant votre paquet à Moulins où je me persuadais que votre zèle pour le Bienheureux et pour votre Institut vous devait déjà avoir conduite. Mais puisque la présence de M^{me} la duchesse de Nemours vous arrête encore comme j'ai vu par la vôtre du 16 septembre... » Bibl. d'Avignon, ms. 1876, fol. 119.

(4) Hauteville, *Maison naturelle*, p. 688.

(5) *Ib.* et *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 65. L'évêque de Genève les accompagna jusqu'à la Balme et les syndics jusqu'à la Combe. Gonthier, *Revue savoisiennne*, 1895.

avec M^{me} de Nemours pour France; peut-être que son absence donnera le calme à notre église et à tout le diocèse...

mais, déclarait-il aussi à M^{me} Royale,

celle qui n'a pas le moins contribué à nos disgrâces... pourrait bien en faire pénitence parmi les rebuts que les évêques de France lui préparent à la remontrance de Mgr l'évêque du Puy qui condamne hautement la conduite de cette religieuse (1).

A qui douterait encore des sentiments de Mgr de Maupas vis à vis de la supérieure d'Annecy, cette petite phrase ôtera les derniers scrupules.

Cependant, la duchesse de Nemours et ses religieuses compagnes poursuivent leur voyage par Rumilly, où M^{lle} d'Aumale veut aller embrasser la sœur de Grandmaison qu'elle a connue à Chaillot (2); Belley, où Mgr de Passelaigue vient au-devant des princesses avec tout son clergé (3); Saint-Rambert où la duchesse doit séjourner quelque peu dans ses domaines. La mauvaise saison commence à se faire sentir; il fait très froid et la mère Françoise-Madeleine souffre d'un gros rhume; pour comble de malheur, le pays est infecté de petite vérole; M^{me} de Nemours tremble fort pour ses filles et pour elle-même. Aussi se recommande-t-elle aux prières de Mgr de Genève en lui donnant des nouvelles de la petite troupe; elle lui souhaite aussi bonne santé et la paix avec ses chanoines:

C'est une action digne de vous de la leur donner généreusement, lui écrit-elle, et c'est ce que j'espère de l'état auquel je vous ai laissé, ayant vu depuis, dans le billet que vous avez écrit à la mère de Chaugy, les bonnes dispositions qui étaient de tous les côtés (4).

Cependant, la duchesse, après avoir retenu celle-ci pendant trois jours « afin de la désenrhumer », se résout, non « sans bien de la douleur » et pour ne pas retarder cette bonne mère dans ses travaux, à la laisser partir pour Grenoble dans son équipage.

C'est au monastère de Sainte-Marie d'en haut, dirigé par

(1) Turin, Lettere di particolari, lettres du 26 novembre et du 17 décembre 1659.

(2) *Fondation de Rumilly*, Bibl. mazarine, ms. 2439.

(3) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 297.

(4) Voir cette curieuse lettre, datée du 3 décembre 1659, aux Arch. dép. de la Haute-Savoie, I-G 189. On y lit que l'évêque de Genève songeait à rejoindre les voyageuses à Lyon.

Marie-Constance de Bressand, que fut reçue Françoise de Chaugy. Là vinrent les rejoindre la supérieure du second monastère de Grenoble (1), celles de Valence (2) et d'Embrun. Ce fut un petit « concile » plein de suavité, la mère de Bressand étant une âme surélevée en vertu et en oraison, fille spirituelle de M. Olier, formée par le bienheureux François de Sales et la mère de Chantal, experte dans la direction des monastères et animée du véritable esprit de l'Institut (3).

De Grenoble, la mère de Chaugy, qui avait rejoint M^{me} de Nemours, se rendit à Crémieux au début de janvier. Elle y passa cinq jours. La duchesse y servait humblement les religieuses au réfectoire, conversait avec les sœurs domestiques et obligeait ses filles à faire de même ; au moment de partir, elle se jeta aux pieds de la supérieure (4) et, lui demandant sa bénédiction, lui dit suppliante : « Ma mère, priez et faites prier vos sœurs pour que Dieu me fasse la grâce de mourir fille de la Visitation. »

Il fallait de là se rendre à Lagnieu où M^{me} de Nemours possédait un domaine important. La mauvaise santé de la mère de Chaugy, la rigueur de la saison et les affaires de la duchesse les y retinrent durant trois semaines pendant lesquelles la mère Françoise-Madeleine put aller visiter les monastères de Bourg, de Saint-Amour et de Montluel (5).

Une lettre de Mgr de Genève, datée du 1^{er} janvier, vint apporter à la supérieure d'Annecy, avec les vœux du prélat, de bonnes nouvelles de la Sainte-Source :

Ma chère Mère, voici ma première écriture de l'année... Je me suis éveillé de grand matin pour adorer notre doux Jésus et son sang très précieux. J'ai consulté vos années et les miennes et je remercie Dieu de nous avoir tous deux fait naître en même jour, aussi lui ai-je fait une absolue consécration de votre vie et de la mienne pour en disposer selon son éternelle volonté. Je songe à

(1) Marie-Antoinette de Villiers.

(2) Anne-Marguerite de Bressac.

(3) Voir sa vie, *Année Sainte*, X, 583, et les 23 lettres de M. Olier, en appendice. On lit à la page 633 que Mgr de Maupas s'était offert à écrire sa vie et n'eut pas le loisir de réaliser son dessein. Elle mourut en 1668.

(4) Marie-Angélique Bellefin. *Année Sainte*, IX, 310, et *Fondation de Crémieux*, Bibl. mazarine, ms. 2439. La mère de Chaugy rencontra aussi dans ce monastère la sœur Françoise-Angélique de Saint-Julien qu'elle revit en 1662 à Annecy, *Année Sainte*, XI, 429.

(5) *Vie de la mère de Chaugy*, 300. *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 65.

vosre éloignement avec un peu d'inquiétude à cause que vos filles pleurent leur unique Mère. Notre très cher frère, M. de Hauteville, prend soin de cette famille et m'informe de tout avec son ordinaire exactitude. Tout est en paix. Oh! que c'est un grand bien! (1)

Les voyageuses se disposaient à quitter Lagnieu lorsque, le 4 février, un messenger accouru d'Annecy vint leur annoncer que Mgr Charles-Auguste de Sales était tombé si gravement malade que l'on craignait pour sa vie. Tout angoissée, la mère de Chaugy reprit immédiatement la route de la Savoie. Quatre jours après, comme elle arrivait à Seyssel, un nouveau messenger vint lui apprendre la mort de Mgr de Genève survenue le jour même, 8 février.

L'âme « outrepercée d'un glaive de douleur » (2), Françoise-Madeleine rentra, le lendemain, en son monastère au moment même où l'on y apportait le cœur du défunt. Elle le prit entre ses mains et, avec les sœurs en larmes, alla se prosterner devant le Saint-Sacrement « pour faire un nouveau sacrifice de son propre cœur avec celui d'un tel Pasteur, d'un si bon Père, d'un si fidèle et incomparable Ami » (3).

Puis, admirablement maîtresse d'elle-même, malgré son immense douleur et son intime appréhension de l'avenir, elle rédigea pour les monastères la lettre suivante :

J'adore en silence et le cœur plein d'une paisible et grande amertume la Providence de mon Dieu qui m'a destinée pour annoncer à vos Charités que, le 8 de ce mois, Mgr Charles-Auguste de Sales, propre neveu et successeur de notre bienheureux Père, est décédé par la violence d'une colique néphrétique à laquelle, depuis dix ans, il était sujet et qui l'a emporté à l'âge de cinquante-cinq ans un mois et huit jours. Il a vécu comme un apôtre, plein de zèle au service de l'Eglise de Dieu et il est mort comme un martyr, dans une si grande union de son âme avec Dieu qu'il avait oublié absolument toute autre chose. Vos Charités en sauront peut-être un jour de plus grandes particularités car, vraiment, cet homme de Dieu n'a pas dégénéré de la grâce qu'il avait d'être enfant des saints.

Les sacrés liens que nous avons avec notre bienheureux Père nous rendent, ce me semble, trop commune la perte de son digne neveu pour qu'il soit nécessaire que je supplie vos Charités de lui rendre

(1) Cité par Hauteville, *Maison naturelle*, p. 689.

(2) *Lettre circ. du 2 janvier 1661.*

(3) *Lettre circ. de Turin, 76.*

les derniers devoirs. En mon particulier, j'ai plus perdu que toutes ensemble, me voyant privée, lorsque j'y pensais le moins, d'un si cher cousin, d'un si digne Prêlat et Supérieur et d'un si bon conseiller. On l'entertera demain, selon son désir, dans la chapelle des Innocents, où reposent déjà notre bienheureux Père et Mgr Jean-François de Sales, son successeur.

Hélas ! mes très honorées sœurs, je vous conjure, par la révérence due à la mémoire de ces trois bienheureux Prélats, d'employer votre crédit auprès de Dieu afin qu'il plaise à sa sainte bonté d'inspirer nos Souverains de nous donner encore quelqu'un de cette chère et bénite Maison de Sales ; il y a encore deux [frères] (1) qui peuvent méritoirement, et par plus d'un titre, porter la mitre.

Ce nous est doublement sensible d'avoir perdu notre vénérable Prêlat dans le temps si proche de la béatification de notre bienheureux Père. Je pense que pas une de vos Charités n'ignore que ce cher Prêlat défunt, après de très grandes presses qu'on lui avait faites de Rome et d'une très grande partie de nos Maisons de nous envoyer en France pour les affaires spirituelles et temporelles de cette bénite canonisation, m'en donna son obéissance le 28 novembre de l'an passé...

De dire maintenant à vos Charités si je poursuivrai mon voyage, c'est de quoi j'attendrai l'ordre qui, je le crois, sera de poursuivre puisque les mêmes raisons pour lesquelles on m'a commandé de marcher subsistent. Pour moi, mes très chères sœurs, je n'ai d'autre dessein que l'affermissement de notre cher Institut, l'union de tous nos cœurs et la gloire de notre bienheureux Père auquel, quand Dieu m'aura fait la grâce de voir la couronne des Saints sur la tête, je demanderai par don et pour toute récompense, si j'en méritais quelqu'une, une pauvre cellule pour y vivre et mourir, après tant de tracas, au service de sa gloire (2).

Pendant que se préparaient les obsèques de l'évêque défunt, M. de Hauteville, qui l'avait assisté jusqu'au dernier soupir, instruisit la mère de Chaugy de toutes les circonstances de son trépas et de la promesse que l'illustre agonisant l'avait prié de lui transmettre, à savoir « qu'il ne l'oublierait jamais dans l'éternité bienheureuse » (3).

Le 12 février, le corps de Mgr Charles-Auguste de Sales fut amené du château de Trésun dans l'église de la Visitation où,

(1) Le texte imprimé des *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 63 et ss., met ici : *Prélats*, ce qui n'a aucun sens, la mère de Chaugy parlant ici des deux frères de Charles-Auguste, comme on le verra plus loin.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, 11 février 1660, p. 63 et ss.

(3) Sur les derniers moments de Charles-Auguste de Sales et le rapport qui en fut adressé à M^{me} de Nemours, voir Hauteville, *La Maison naturelle*, p. 693 et ss.

après un service solennel, il fut inhumé dans la chapelle des Saints-Innocents.

Au soir même de ce jour, la mère de Chaugy, le cœur tout endeuillé, l'âme anxieuse, prit la plume et s'adressant à la duchesse de Savoie :

[Nous venons], lui disait-elle, toutes ensemble nous jeter comme des pauvres orphelines aux genoux de Votre Altesse Royale, la suppliant, en toute humilité, de nous regarder de l'œil de sa clémence et nous donner un pasteur selon notre besoin qui est très grand dans le temps où nous sommes des approches de la canonisation de notre Fondateur, votre bienheureux domestique. Si la bonté de Votre Altesse Royale nous permet de lui dire naïvement nos pensées, comme à notre chère et illustre souveraine qui nous représente Notre-Seigneur, nous lui dirons que Votre Altesse Royale ferait, pour cette fois, une œuvre de charité digne de sa royale bonté si elle nous donnait encore cette fois un prélat de la maison de notre bienheureux Père. M. le comte de Sales (1), frère du défunt Prélat, qui s'est destiné à l'Eglise au moment de son veuvage, sans avoir prévu la mort du bon évêque qui était en parfaite santé, est un homme très pieux, très docte, très bien dans l'esprit des peuples, et M. le prieur de Sales (2), son frère, est aussi d'une vie irrépréhensible.

Madame, puisque V. A. R. a eu la clémence de m'écrire, le 12 décembre de l'année dernière, que l'état des affaires ne permettait pas que nous eussions assistances temporelles pour la canonisation de notre bienheureux Père, nous lui demandons cette assistance spirituelle d'un prélat de la maison de notre saint... (3).

Pendant la vacance du siège épiscopal, le chanoine François Jay, vicaire général du prélat défunt, fut nommé vicaire capitulaire (4). En raison de son grand âge, on lui adjoignit à titre de suppléant le chanoine Jean d'Arenthon d'Alex (5).

A peine nommé, celui-ci, prévoyant peut-être les influences qui allaient, de la Visitation d'Annecy, s'exercer à la cour de Turin pour la nomination du prochain évêque, fit parvenir à M^{me} Royale cette lettre quelque peu surprenante :

Madame, puisque la Providence a voulu que le clergé de Genève

(1) Voir ci-dessus, p. 158.

(2) *Ib.*

(3) Turin, Lettere di particolari. Lettre du 12 février 1660.

(4) Il avait déjà rempli cette charge à la mort de Mgr Jean-François de Sales et de Mgr Dom Juste Guérin. Né en 1583, il avait 76 ans. Rebord et Gavard, *Dictionnaire du clergé du diocèse de Genève*.

(5) Mugnier, *Les évêques de Genève-Annecy*, 105.

et le Sénat de Savoie aient concouru tous deux également à me créer vicaire général de ce diocèse pour suppléer à l'âge décrépit de M. Jay en agissant conjointement avec lui..., je me sens obligé de réitérer les assurances d'une fidélité inviolable à V. A. R., et de lui protester que je ne ferai rien dans ce nouvel emploi qui me puisse rendre indigne de l'honneur que j'ai eu jusques à présent de vivre dans le nombre de ses créatures.

Entre les choses qui nous peuvent faire de la peine, je dirai confidentiellement à V. A. R. que nous n'en avons point de si présente que la conduite d'une supérieure d'une maison religieuse qui fait gémir la plus saine partie de son monastère par un gouvernement purement despotique, qui trouble son Institut par un esprit assez séculier et qui donne matière de railleries, et peut-être de scandale, à toutes les provinces du voisinage par ses courses trop fréquentes et par ses grandes intrigues, aussi bien que par l'ostentation qu'elle fait des habitudes qu'elle a avec une dame de grande condition et qu'elle publie devoir retourner bientôt dans son monastère pour en intimider les supérieurs. J'ai pourtant tâché de persuader à M. Jay qu'il fallait ménager son zèle en cette occasion jusques à ce que nous sussions précisément les volontés de V. A. R... (1)

De toute évidence, la mère de Chaugy ne comptait, dans le chanoine d'Arenthon, ni un protecteur ni un ami.

On peut donc imaginer avec quelle secrète angoisse elle apprit qu'un courant d'opinion se dessinait en faveur de la promotion du commandeur d'Alex à l'évêché de Genève. Outre les liens étroits qui l'unissaient à la famille de Sales et le soutien qu'elle en attendait, Françoise de Chaugy, nous l'avons amplement montré, avait bien quelque motif de redouter, pour son propre compte, un semblable avènement.

« Mais, selon la très juste remarque du chanoine Mercier (2), tant d'éclat et de faveurs répandus depuis un demi-siècle sur la maison de Sales avait offusqué les yeux d'une partie de la noblesse. Il ne manqua pas non plus de gens, dans le clergé, qui jugeaient inopportun et dangereux de sembler inféoder le siège épiscopal à une seule famille. Il y eut donc un mouvement, sinon hostile, du moins opposé à l'élection d'un autre de Sales ».

Probablement aussi, le rôle du commandeur d'Alex dans la défense des intérêts du chapitre inclina vers lui les sympathies de la plupart des chanoines.

Jean d'Arenthon se recommandait aux suffrages de la cour et

(1) Turin, *Lettere di particolari*, A, mazzo 26, lettre du 17 février 1660.

(2) *Souvenirs historiques d'Annecy*, p. 273.

du clergé par d'éminentes qualités. Les lettres et rapports qui nous sont parvenus sur le sujet de sa promotion à l'épiscopat sont unanimes à louer sa piété, sa vertu, son savoir et sa doctrine. En outre, la carrière qu'il avait déjà fournie le signalait à l'attention de Christine de France et de ses ministres, les marquis de Pianesse et de Saint-Thomas.

Si la famille de Sales n'était pas moins accréditée à la cour de Turin, elle n'avait, par contre, à faire valoir, pour la candidature de ses membres à l'évêché de Genève, que leur parenté avec le bienheureux François de Sales et ses successeurs, lesquels, exception faite du court épiscopat de Dom Juste Guérin, occupaient ce siège depuis l'année 1602. Or, nous l'avons dit, ce privilège était plutôt un obstacle qu'une recommandation, et il faut avouer qu'en égard à la situation importante et difficile du diocèse de Genève-Annecy, les candidats proposés, frères de l'évêque défunt, ne faisaient pas brillante figure.

L'un était Joseph de Sales, dit M. de Richemont, chanoine de la cathédrale, curé de Saint-Julien et prieur commendataire de Burdignin (1). Bien que docteur en théologie et très digne ecclésiastique, c'était un personnage d'intelligence et de savoir médiocres, au témoignage même de la mère de Chaugy.

Le comte François de Sales, son aîné, avait plus de valeur et de relief; devenu veuf tout récemment, il songeait, paraît-il, à se faire « d'Eglise »; mais cette vocation encore problématique était, à vrai dire, de peu de considération en regard de la carrière déjà fournie par le chanoine d'Arenthon d'Alex.

Bien que la mère de Chaugy fût intervenue sans tarder auprès de M^{me} Royale, elle avait été devancée. Avant même que Mgr Charles-Auguste de Sales eût rendu le dernier soupir, le Père de Heaume, supérieur des Prêtres de la Mission, à Annecy, avait écrit au marquis de Pianesse pour le supplier de « procurer un bon pasteur » à la pauvre église de Genève, lui déclarant que « les plus capables du diocèse de remplir cette chaire [étaient] MM. d'Alex, Loblaz et de Queyge », tous trois ayant « les qualités de bons prêtres qui ne respirent que la gloire de Dieu, l'établissement des séminaires et de toutes les choses capables de réformer l'état ecclésiastique » (2).

(1) Rebord et Gavard: *op. cit.*

(2) Lettre du 4 févr. 1660. Arch. vatic., *Nunziatura di Savoia*, t. 81, f° 381. On ne sera pas surpris que le P. de Heaume ait pris les devants à la cour de

Le Chapitre, suivant l'usage, présenta aux Souverains de Savoie trois candidats choisis dans son « corps » ; c'étaient MM. d'Arenthon d'Alex, de Montfort et d'Oncieu (1). Pure formalité d'ailleurs, car bientôt, le vicaire général lui-même et le chanoine Montfort de Loblaz priaient M. de Pianesse de patronner, auprès de Charles-Emmanuel II, la candidature de Jean d'Arenthon (2).

L'affaire fut menée promptement à la cour de Turin, si promptement que la famille de Sales n'eut pas le temps d'intervenir. En effet, lorsque M^{me} Royale reçut la lettre par laquelle, le 19 février (3), le comte de Sales lui recommandait la candidature de son frère, M. de Richemont, la nomination de Jean d'Arenthon d'Alex était chose faite, et la nouvelle en parvint à Annecy le 26 (4).

L'histoire, celle de Dom le Masson, rapporte que le Commandeur d'Alex fut atterré en apprenant sa promotion. Il alla se prosterner en larmes au pied de l'autel, suppliant le ciel de lui épargner cet amer calice. Il aurait même écrit à L. L. A. A. Royales une supplique instante pour qu'il leur plût de le délivrer de ce fardeau et de porter leur choix sur un autre (5). Que Jean d'Arenthon ait senti sa faiblesse et tremblé devant les graves responsabilités de l'épiscopat, c'est possible et même probable, mais sa correspondance avec la cour de Turin ne permet pas de croire qu'il ait tenté de se dérober à cet honneur.

Averti de sa nomination le 26 février, il adressa, le jour même, ses remerciements empressés au duc de Savoie ainsi qu'à M^{me} Royale. Par le même courrier, il priait le marquis de Fleury de lui conserver sa commanderie jusqu'à réception de

Turin pour orienter le choix de leurs Altesses en dehors de la famille de Sales si l'on se souvient des sentiments peu amicaux manifestés par l'évêque Charles-Auguste aux prêtres de la Mission d'Annecy pendant son épiscopat. Cf. *Corresp. de S. Vincent de Paul*, publiée par l'abbé Coste, t. VII, p. 80 et 81, 307 et 499, et C.-M. Rebord, *Le grand séminaire*, p. 23 et ss. Peut-être l'attitude de Ch.-Aug. de Sales a-t-elle eu pour cause les rapports de Mgr de Maupas avec les prêtres de la Mission à Rome, rapports auxquels nous avons fait allusion ci-dessus, p. 236, note 3.

(1) Dom le Masson, *Vie de Jean d'Arenthon d'Alex*.

(2) Lettre du marquis de Pianesse au nonce de Turin, 4 août 1660. *Nunziatura di Savoia*, t. 81, f° 287.

(3) Arch. de Turin. Lettere di particolari, S., m° 10.

(4) Cf. les remerciements du vicaire général, M. Jay, et du Chapitre à M. de Pianesse, lettre du 27 fév. Arch. vatic. *Nunziatura di Savoia*, t. 81, f° 321.

(5) Dom le Masson, *op. cit.*, p. 64 et 65.

ses bulles, pour l'expédition desquelles il sollicitait des secours (1).

Restait à faire agréer cette nomination à Rome.

Là, le comte de Sales avait devancé Jean d'Arenthon. Sans aucun doute, le Père de Chaugy, stimulé par sa sœur, avait agi et fait agir ses amis auprès du Pape. Dès le 13 mars, en effet, le cardinal Flavio Chigi, écrivant au nonce de Turin, Mgr Roberto de Vittorii, pour lui exprimer les regrets d'Alexandre VII au sujet du décès de l'évêque de Genève, le priait d'insinuer habilement à S. A. R. le choix de François, comte de Sales, pour l'évêché vacant, Sa Sainteté étant fort désireuse d'y voir nommer un membre de cette famille, en raison des poursuites nécessitées par la canonisation de Mgr de Sales (2).

Le nonce répondit sans tarder que, dès après le décès de Mgr Charles-Auguste, la cour de Turin avait désigné le chanoine Jean d'Arenthon pour succéder au défunt. Néanmoins, obéissant à la lettre de son Eminence, il s'était rendu chez M. de Pianesse, et lui ayant demandé, « comme pour savoir », si l'évêque de Genève était nommé, le ministre lui avait répondu que déjà on avait averti le commandeur d'Alex de sa nomination et qu'on allait, par cet ordinaire, en informer Sa Sainteté. L'affaire étant ainsi arrêtée et publiée, il n'avait pas jugé bon de mettre en avant le nom du comte de Sales (3).

(1) On trouve ces trois lettres aux Arch. d'Etat de Turin, A, m° 26. Voici celle que Jean d'Arenthon écrivait à Charles-Emmanuel II: « Monseigneur, la lettre que M. le marquis de Pianesse a pris la peine de m'écrire pour me donner avis que V. A. R. a daigné me nommer à l'évêché de Genève m'a d'abord inspiré des sentiments si surprenants et extraordinaires de joie et de reconnaissance que, ne me trouvant pas en état de les pouvoir exprimer par cet ordinaire, je prends la liberté de supplier M. de Gabriel, à qui j'ai déjà des obligations infinies, de vouloir assurer V. A. R. qu'elle ne pouvait pas faire un choix, parmi ses sujets, d'une personne plus capable de fidélité et de gratitude, vu que, si bien la Providence m'a fait naître cadet d'une maison assez mal partagée des biens du monde, elle m'a néanmoins donné une naissance, une éducation et un cœur qui me rendent non seulement incapable de faire aucune bassesse dans l'exercice de cet emploi, mais qui feront que je n'en userai jamais que pour tenir ce vaste diocèse dans la pureté du culte de Dieu et dans la parfaite soumission et la fidélité inviolable qu'il doit à V. A. R. Quand elle me fera l'honneur d'en exiger des assurances plus authentiques, elle me trouvera disposé à les lui porter à Turin, comme je le suis à les signer de mes sueurs et de mon sang autant de fois que le ciel m'en fera naître les occasions dans ce sacré ministère, aussi bien que de paraître dans toute ma conduite, Monseigneur, de V. A. R., etc.... »

(2) Lettre du 13 mars 1660, Arch. vatic., *Nunziatura di Savoia*, t. I, 230, f° 136.

(3) Lettre du 25 mars 1660, *ib.*, t. 81, f° 140.

Charles-Emmanuel II avait en effet rendu son choix officiel par un placet daté du 20 mars (1).

Tout ce qu'il y avait de marquant dans le clergé de Genève apprit avec joie la nomination de Jean d'Arenthon d'Alex, en particulier le Chapitre de la cathédrale qui en adressa ses remerciements à M. de Pianesse (2).

Mgr de Maupas, aux premiers bruits qui lui étaient parvenus de cette nouvelle, écrivait, du Puy, à l'un de ses amis de Rome :

On dit que la cour de Savoie a nommé Monsieur le Commandeur d'Alex pour... succéder [à Mgr de Sales]. Si cela est, il en faut remercier Dieu, d'autant que Mond. Sr d'Alex est un gentilhomme parent de la maison de Sales, lequel a toutes les grandes qualités pour faire un saint évêque, fort docte, bon prédicateur, très vertueux, homme d'oraison. Je le connais très particulièrement pour un très grand serviteur de Dieu. On soupçonne que le f. N. n'est pas content de ce choix ; prenez-y garde secrètement.

Puis au dos de la même lettre :

...Je viens d'avoir nouvelle assurée que Mond. Sr le Commandeur d'Alex est nommé par la cour de Savoie sous le bon plaisir de Sa Sainteté pour succéder à l'évêché de Genève. On soupçonne, (mais que ceci soit tout à fait secret, s'il vous plaît), que, parmi la joie publique de tous les gens de bien, la sœur de celui que vous savez est toute seule qui n'est pas fort satisfaite de cette promotion. C'est un petit mystère que j'espère vous expliquer quelque jour en confiance, mais de vive voix parce que cela ne se peut pas bien écrire (3).

(1) Cf. le texte du placet ; Dom le Masson, *op. cit.*, p. 63.

(2) Lettre du 27 février 1660, Arch. vatic., *Nunziat. di Savoia*, t. 81, f° 321. Cf. aussi, f° 337, la lettre du Père de Heaume, sup^r des prêtres de la Mission, datée du 3 mars 1660. Saint Vincent de Paul écrivit aussi à Jean d'Arenthon le 13 mars : « Ayant appris la grâce que Dieu a faite à son Eglise d'inspirer à Son Altesse Royale le choix de votre personne pour l'évêché de Genève, j'en rends grâce à sa divine majesté qui a exaucé les souhaits de tant de gens de bien qui vous ont demandé à Dieu pour remplir ce siège si considérable et qui vous a prévenu de grâces convenables à ce divin emploi. Tout misérable que je suis, Monseigneur, depuis que j'ai eu le bonheur de vous voir, il m'est resté une idée de votre chère personne rapportante à celle que j'ai du bienheureux François de Sales, votre prédécesseur, de sorte qu'à peine je me suis ressouvenu de vous, Monseigneur, sans penser à ce grand saint. » Lettre citée par Dom le Masson, *op. cit.* p. 66. Pierre Coste, qui n'a pu en retrouver l'original, la cite d'après Dom le Masson dans son édition de la correspondance de saint Vincent de Paul, t. VIII, p. 60.

(3) Lettre du 2 av. 1660. Arch. vatic., *Vescovi ultramontani*, vol. 36, p. 361. Cette lettre est une copie qui porte la mention suivante : Informazione circa le qualita del. comm. d'Alex presentata a st P.

Ici commence le drame.

Dans le courant de mars, parvint au nonce de Turin une longue lettre, datée de Chambéry, signée : « Un prêtre de l'église de Genève ». Déclamatoire et grandiloquente, écrite en latin, cette lettre attaquait en termes d'une extrême violence l'orthodoxie de Jean d'Arenthon, l'accusait de jansénisme, l'appelait contempteur des décrets du concile de Trente et dénonçait sa rébellion contre l'évêque défunt qu'il avait soi-disant tourné en dérision et déféré à un tribunal séculier, s'étant adjoint pour cela trois ou quatre chanoines si fort animés contre Mgr Charles-Auguste que le public les appelait anti-épiscopaux. Bref, l'arrivée de Jean d'Arenthon à l'évêché de Genève devait être envisagée comme une catastrophe (1).

Vers le même temps, le nonce recevait la visite d'un personnage qui, paraissant animé d'un bon zèle, lui déclara que Jean d'Arenthon était suspect de jansénisme, ennemi acharné des jésuites, et absolument à écarter de l'évêché de Genève. Mgr Roberto ayant prié son interlocuteur de lui déclarer sur quoi se fondaient de tels soupçons, il lui fut répondu que le commandeur d'Alex avait autrefois prêché, à Chambéry, contre les jésuites en faveur des jansénistes (2).

C'était la vieille histoire des oratoriens de Rumilly (3) que l'on essayait d'exploiter contre le candidat de la cour de Savoie.

Le nonce inquiet fit appeler le Père Malines, recteur des jésuites de Turin, le priant de s'informer des détails de cette affaire auprès du recteur de Chambéry. Le Père Delaunay (4) n'eut pas de peine à prouver, par le simple exposé des faits, que cette accusation n'avait aucun fondement.

D'autres libelles suivirent, aussi violents, les uns anonymes, les autres sous le nom du prieur de Saint-Paul (5). Plusieurs

(1) Arch. vatic., *Nanziatura di Savoia*, t. 81, f° 324.

(2) Rapport du nonce de Turin à Mgr Ugolini, 10 août 1660, *ib.*, f° 311.

(3) Voir ci-dessus, p. 202 et 203.

(4) Recteur de Chambéry.

(5) Ceci ressort du rapport de M. de Pianesse, mais un seul libelle est parvenu à notre connaissance : celui qui fut envoyé à Rome par le nonce de Turin avec le dossier de l'affaire. Ce dossier compte dix lettres, en y comprenant celle du nonce, et trois pièces : libelle diffamatoire en latin, rapport de M. de Pianesse, rapport sur l'affaire des Oratoriens de Rumilly. Les lettres sont celles qui furent adressées à Jean d'Arenthon pour le remercier, en 1653, de son intervention dans l'affaire des Oratoriens, et celles que reçut M. de Pianesse en faveur de Jean d'Arenthon de la part des

parvinrent à Rome. Le Pape s'en émut et fit prier Mgr Roberto d'informer sur la personne de Jean d'Arenthon et sur son orthodoxie. Le nonce chargea M. de Pianesse de faire discrètement cette enquête et d'en dresser le rapport.

Le trouble et l'indignation furent au comble parmi les partisans du commandeur d'Alex qui soupçonnèrent immédiatement les amis de l'évêque défunt, en particulier Nicolas de Hauteville, le chanoine Barthélémy Magistry (1), et Guillaume de Castagnery, prieur de Saint-Paul (2). Bien que plusieurs des libelles fussent signés de ce dernier nom, Jean d'Arenthon accusait M. de Hauteville d'en être l'auteur.

Plus tard, l'irréductible opposition menée par le chanoine Magistry contre Mgr d'Arenthon d'Alex désignera le vrai coupable (3) ; mais, en attendant, Nicolas de Hauteville étant accusé, la mère de Chaugy ne pouvait manquer de l'être ; bientôt même, le Commandeur affirma hautement que ses ennemis n'étaient que les « émissaires » de la supérieure de la Visitation.

Personne ne pouvait ignorer, en effet, que toutes les sympathies de la mère de Chaugy allaient aux candidats de la famille de Sales. Ses relations connues avec eux devaient nécessairement, dans l'opinion, la rendre solidaire de tous leurs intérêts. Malheureusement, par suite du conflit qui avait mis aux prises Charles-Auguste et son chapitre, il se trouvait que les amis intimes de l'évêque et de ses proches, notamment Nicolas de Hauteville, étaient en même temps les adversaires de Jean d'Arenthon et des chanoines les plus marquants de la cathédrale. Entre eux, la situation, bien que réglée par un accord, était restée très tendue. Françoise de Chaugy se trouva donc d'emblée compromise par ses relations, et, de même que Jean d'Arenthon

chanoines. Elles furent envoyées à Rome par le nonce pour prouver l'estime en laquelle on tenait le candidat, et son innocence dans l'affaire de Chambéry.

(1) Barthélémy Magistry, natif de Thorens, chanoine de la cathédrale depuis 1646, curé d'Arbusigny, avait, en 1633, soutenu sa thèse de philosophie avec le comte François de Sales. Ce fut lui qui prononça l'oraison funèbre du comte Louis de Sales, en 1655.

(2) Le prieuré de Saint-Paul (près de Bernex, Haute-Savoie), de l'Ordre de saint Benoît, anciennement établi dans cette localité, assurait le service religieux de la paroisse. Au départ des moines, le prieur commendataire les remplaça par deux prébendés. Guillaume de Castagnery, chanoine de la cathédrale en 1652, ensuite prieur de Saint-Paul (1656), puis doyen de Sallanches (1659), était l'oncle de François de Castagnery, abbé de Châteauneuf, qui fut le parrain de Voltaire.

(3) Mugnier, *Les évêques de Genève-Annecy*, p. 210 et 119. — C.-M. Rebord, *Grand Séminaire*, p. 33.

avait attribué à son influence l'attitude de Charles-Auguste de Sales envers le Chapitre, il l'accusa encore d'être l'instigatrice des menées de ses adversaires.

Dans quelle mesure la supérieure de la Visitation eut-elle part à cette cabale? Nous avons, pour nous renseigner, trois sources d'information : les lettres de Jean d'Arenthon d'Alex, le rapport adressé par M. de Pianesse au nonce de Turin et les propres lettres de la mère de Chaugy.

Si l'on en croit Dom le Masson, historien de Jean d'Arenthon d'Alex et son ami intime, qui rapporte ces événements trente ans après, le Commandeur n'aurait opposé à ses adversaires que silence, douceur et pardon... (1) La vérité nous oblige à réformer ce jugement. Si le chanoine d'Arenthon laissait à ses amis le soin de son apologie, en revanche il se chargeait de faire le procès de ses adversaires comme en témoignent les lettres qu'il adresse à M^{me} Royale et au secrétaire d'Etat, Caron de Saint-Thomas. Quelques exemples suffiront à convaincre le lecteur :

Il écrit au secrétaire le 29 juillet :

L'on me presse, de France et dans cette ville, de mettre la main à la plume et même de faire imprimer ma défense contre les calomnies dont les émissaires de la religieuse que vous savez me chargent partout où leurs lettres diffamatoires peuvent arriver, ce qui me serait d'autant plus aisé qu'on me vient rapporter tous les jours les emportements de cette pauvre fille et les libelles de ses émissaires composés par le S^r de Hauteville, normand de nation, et sous le nom du prieur de Saint-Paul.

Mais enfin je ne m'y puis résoudre parce que je ne le saurais faire sans intéresser la réputation des personnes qui font des cabales, et surtout de la fille qui ne s'oppose à ma promotion que parce qu'elle prévoit bien que je ne lui permettrai pas de porter la main sur l'encensoir ni de brouiller une seconde fois le diocèse en se voulant ingérer dans la distribution des bénéfices... (2).

L'on m'assure que le prieur de Saint-Paul va à Rome pour essayer de faire échouer ma promotion, écrit-il encore le 10 novembre, mais enfin, si c'est l'ordre de Dieu, que fera-t-il, surtout si vous me daignez continuer l'honneur de votre protection? Je confesse, Monsieur, que cet ecclésiastique est plus digne de compassion que moi, qui suis le persécuté, car il est perdu de réputation dans ce pays, et chacun sait qu'il ne me persécute que pour plaire à la religieuse qui lui a fourni des sommes immenses d'argent au préjudice

(1) *Vie de Jean d'Arenthon d'Alex*, p. 68 et ss.

(2) Lettre du 29 juillet 1660. Turin, *Lettere di partic.*, A, mazzo 26.

de son monastère, et qu'il serait bien aise, d'ailleurs, d'avoir un prélat selon ses inclinations (*ut sibi liceret quid dñs licuit*) (1).

Ailleurs, il déclare que « ses émulateurs ne buttent [son] assomption à l'épiscopat que parce que leur libertinage leur donne de l'horreur pour la justice » (2).

Ces textes, parmi d'autres que nous pourrions citer, prouvent que si l'attaque fut violente, la riposte ne le fut pas moins. Jean d'Arenthon savait, d'ailleurs, et c'était son droit, protester hautement de son innocence :

...Je consens qu'on soumette le succès de ma nomination aux suffrages des peuples, aux témoignages des parlements et des universités, et à la critique des savants, écrit-il à M. de Saint-Thomas (3).

Et à M^{me} Royale :

Je suis prêt à donner les noms de tous les confesseurs que j'ai eus depuis mon enfance jusques à l'heure présente, et à consentir qu'ils déclarent au Pape ce que j'ai été et ce que je suis actuellement devant Dieu, étant bien certain que le Saint-Siège n'y découvrira que deux choses : l'une est que, si Dieu m'avait fait justice, il y a plus de vingt ans que je serais dans le fond des abîmes, et l'autre qu'il ne s'est pourtant rien passé dans le cours de ma vie dont je puisse rougir devant les hommes, ni qui puisse m'interdire l'entrée du sanctuaire, et j'ose défier non seulement mes confesseurs, mais les Anges mêmes (4).

A côté des lettres de Jean d'Arenthon, le rapport de M. de Pianesse apparaît remarquablement mesuré. Il ne faut pas oublier, cependant, que le ministre était partisan déclaré du Commandeur, candidat de ses Princes.

(1) Lettre du 10 novembre 1660, *ib.*

(2) Lettre du 23 décembre 1660, *ib.* De cette lettre, Dom le Masson ne cite qu'un texte emprunté par Jean d'Arenthon à Saint-Augustin : « *Vana est iniquitas, nihil est iniquitas et potens non est nisi justitia.* »

(3) Lettre du 16 avril 1660, *ib.*

(4) Lettre du 27 décembre 1660, *ib.* Cette lettre est citée dans la *Vie de Jean d'Arenthon*, p. 75, mais le passage que nous citons n'y est pas reproduit et l'on a modifié le texte pour que cette suppression ne coupe pas le sens de la lettre dans laquelle rien n'indique que l'on ait fait une coupure. De plus, le début de la lettre est modifié. Voici le texte cité par Dom le Masson : « Il est aisé de voir par les inquiétudes continuelles de mes émulateurs et par les horribles intrigues de leurs émissaires qu'on veut employer tous les artifices de l'enfer pour faire échouer ma nomination ». Voici le texte de l'original : « Il est aisé de voir par les inquiétudes continuelles de la religieuse et par les horribles intrigues de ses deux émissaires, qu'on veut employer tous les artifices imaginables pour faire échouer ma nomination ».

J'ai reçu de Rome les avis des calomnies que l'on a voulu y faire passer contre votre personne, lui écrit-il, et nous en avons été autant scandalisés que je suis édifié de votre modération chrétienne... S. A. R. veut maintenir ses droits, sa bonne élection et le service de Dieu... très vigoureusement. Je tiens pour certain qu'il n'aura pas grand'peine à dissiper toutes ces inventions. J'ai envoyé un mémoire à Monsieur le nonce qui me semble assez pressant (1).

Dans ce mémoire, après avoir prouvé l'orthodoxie de Jean d'Arenthon, qui ne faisait de doute pour aucun esprit sérieux, et mis au point l'affaire des oratoriens de Rumilly, M. de Pianesse faisait valoir, contre l'accusation, la qualité des accusateurs vrais ou supposés.

Sur ces accusateurs, où puisa-t-il ses renseignements? M^{me} Royale et M. de Saint-Thomas, munis des lettres que nous avons citées plus haut, pouvaient l'édifier sur le compte de Nicolas de Hauteville et de la mère de Chaugy. Peut-être en reçut-il lui-même de semblables. Par ailleurs, ses informations ne furent pas recueillies auprès des adversaires du Commandeur d'Alex.

En fait, son rapport reproduit, quoique atténués, les griefs de Jean d'Arenthon :

V. S. Ill^{me}, déclarait-il au nonce, sait combien la passion a été loin dans cette affaire, quelles ont été les lettres libellées d'une écriture contrefaite, et qui semble d'une femme, les unes sous la signature du prieur de Saint-Paul, les autres sans signature, contenant, en latin et en français, les mêmes calomnies, et arrivant aux termes les plus extravagants qu'ait jamais pu inventer la passion. Elle sait aussi que le prieur de Saint-Paul déclare n'avoir pas écrit les dites lettres, bien qu'il y ait cependant des indices très clairs qu'il y a concouru et que les lettres latines lui ont été dictées (car il n'en a pas la capacité) par un certain Hauteville, normand, qui se dit docteur de Sorbonne, lequel était familier du défunt évêque, jeune homme d'esprit très brouillon qui fut envoyé à Turin par ce Prélat pour le règlement des difficultés pendantes entre lui et le Chapitre, et, dans cette occasion, donna assez peu satisfaction, confirmant l'opinion générale qu'il était lui-même l'auteur de ces différends, (en compagnie de la bonne mère de Chaugy qui s'occupait toujours des affaires de l'évêché plus qu'il ne convient à une religieuse) et qu'il avait porté artificieusement l'esprit de son protecteur à ces disputes pour se procurer quelque bien dans le diocèse où il n'a rien (2).

(1) Cité par Dom le Masson, p. 73.

(2) Rapport de M. de Pianesse au nonce de Turin. Traduction du texte italien.

On reconnaît ici l'écho des lettres que nous avons citées au précédent chapitre. Dans la suite de son rapport, M. de Pianesse montrait le peu de cas qu'on devait faire d'accusations dont les auteurs se dérobaient ou s'appropriaient le nom du prier de Saint-Paul, lequel, déclarait-il,

est un jeune homme ne faisant pas preuve de grand jugement, qui passe une grande partie du jour avec d'Hauteville dans le parloir de la Visitation, lié envers la mère de Chaugy par les sommes considérables qu'elle lui a prêtées, et enfin, de mœurs si dissolues, que, dernièrement, il a assailli un dévot ecclésiastique nommé Blanchamps, lui tirant un coup de pistolet, le battant à coups de poings et de bâton, uniquement parce que celui-ci a obtenu à Rome un bénéfice qu'en Avignon il avait sollicité pour un autre (1).

L'ensemble de ces textes montre quel était le rôle attribué à la mère de Chaugy dans cette affaire.

Ouvrons maintenant sa correspondance. Entre les lettres qui nous sont parvenues d'elle pour cette période, deux seulement font allusion à la succession de Charles-Auguste de Sales. La première est celle qu'elle avait écrite, le 12 février, à M^{me} Royale avant même qu'il fût question de Jean d'Arenthon d'Alex. Nous l'avons citée dans son entier (2).

La seconde, datée du 3 mai, s'adresse au Pape.

Dans l'intervalle, le 7 avril, jour anniversaire de l'élection du Pontife, François de Chaugy lui avait, comme de coutume, exprimé ses vœux (3), mais sa lettre mentionnait simplement la mort de Mgr Charles-Auguste sans faire aucune allusion au successeur éventuel.

A cette date, en effet, la mère de Chaugy n'ignorait certainement pas que la candidature du comte de Sales avait été agréée par Alexandre VII; aussi, bien qu'elle connût la décision de la cour de Savoie, elle gardait le ferme espoir que le Pape saurait faire valoir ses préférences. On sait comment le nonce de Turin avait exécuté les désirs de Rome (4).

La nomination de Jean d'Arenthon ne fut présentée à l'approbation d'Alexandre VII qu'au début d'avril. Très probablement

(1) *Ib.*

(2) Cf. ci-dessus, p. 310.

(3) Arch. vatic., *Particolari*, vol. 39, p. 145.

(4) Voir ci-dessus, p. 314.

avertie par son frère des chances du nouveau candidat, et peut-être même conseillée par lui, la mère de Chaugy adressa au Pape, le 3 mai, une longue lettre où, après les compliments d'usage, elle écrivait :

Cette Communauté... avec moi... se vient prosterner aux pieds de Votre Sainteté pour avoir sa sainte bénédiction et vous témoigner, Très Saint Père, le besoin, le désir et l'espérance où nous sommes que votre paternelle et universelle Providence daignera bien s'appliquer à pourvoir ce pauvre petit bercail d'un pasteur qui nous conduise, de la part de Votre Sainteté, dans les pures et anciennes voies de la très sainte Eglise Romaine, notre Mère, et non dans les détours et les nouveaux sentiers de la vanité et subtilité du temps. Je vous assure, mon très saint Père, que nous avons ici grand sujet de craindre ce nouveau venin du jansénisme si Votre Sainteté, qui est le Père de tous les Princes et souverains de la terre, ne nous est secourable et ne nous délivre des amis de la nouveauté qui ont même tant et tant donné d'ennuis à notre bon Prélat défunt que votre sainte douceur paternelle en aurait pitié si elle en savait le détail. Aussi nomme-t-on notre Evêque défunt le martyr secret du sacré Concile de Trente et des immunités ecclésiastiques. Je ne prétends pas de faire son éloge, car je n'en suis pas capable, mais j'ose bien dire à Votre Sainteté qu'elle a perdu un vrai fils.

Suivaient ici tous les détails de la mort du prélat, puis la mère de Chaugy ajoutait :

Je dis encore, prosternée aux pieds de votre Sainteté, que le seigneur François, comte de Sales, est neveu et filleul de notre vénérable père et fondateur ; il est âgé de quarante-six ans et s'est destiné à l'Eglise dès l'instant de son veuvage ; il est homme de grande piété, de grande doctrine et de grand esprit, et, pour ces bonnes qualités, fort estimé dans la province. Si l'élection d'un évêque était faite par la voix du peuple, il l'aurait emportée ; il a un frère nommé Joseph de Sales, destiné à l'Eglise et ecclésiastique dès sa jeunesse, qui, à la vérité, ne va pas tout à fait de pair pour l'esprit et pour la science ; mais, au reste, c'est un vrai Israélite sans dol, sans fraude, d'une pureté de vie extraordinaire et, pour cela aussi, très estimé dans la province, et nous apprenons de toutes parts que la vénération que l'on a pour la maison de Sales fait souhaiter et demander à Dieu que votre Sainteté soit inspirée de nous en donner un évêque, surtout en ce temps que l'Europe espère la canonisation de notre vénérable Fondateur... (1).

La mère de Chaugy écrivit encore au Pape le 25 décembre de

(1) Lettre du 3 mai 1660. Arch. vatic., Lettere di partic., vol. 39, p. 131.

la même année (1), mais sa lettre ne fait plus aucune allusion à cette candidature.

Et ce fut tout.

Sa conduite en cette affaire fut simple et droite comme en toutes choses. Ce qu'elle a demandé ou déclaré, elle l'a signé. Le comte de Sales fit de même dans sa requête à M^{me} Royale en faveur de son propre frère Joseph (2), et il faut reconnaître qu'à côté des épîtres de Jean d'Arenthon leurs lettres apparaissent singulièrement dignes.

Que la mère de Chaugy ait ardemment désiré un membre de la famille de Sales à l'évêché de Genève, cela s'explique et ne prouve pas qu'elle ait été l'âme de l'odieuse campagne de calomnies déchaînée contre le candidat de la cour de Savoie.

Quant à son jugement sur le Commandeur d'Alex, il ne pouvait être que celui de l'évêque défunt qu'elle croyait aveuglément dans son droit sur les points litigieux qui le mettaient en lutte avec son chapitre, ce pourquoi elle appelle Charles-Auguste « martyr secret du sacré concile de Trente et des immunités ecclésiastiques ».

Pour ce qui est de l'accusation de jansénisme à laquelle elle fait une allusion très claire dans sa lettre, notons qu'elle écrit en l'année 1666 : « Je ne sais pas en quoi seulement consiste le jansénisme... Je n'ai jamais vu ni laissé voir chez nous ces livres nouveaux. » (3).

(1) *Ib.*, p. 352.

(2) Voici le texte de cette lettre : « Après avoir un peu calmé les ressentiments que la nature et la raison m'ont suggéré dans les pertes que je viens de faire, dont j'ai pris la liberté de donner part à V. A. R., je prends encore, Madame, celle de la supplier d'avoir la bonté de continuer sa protection à l'endroit d'une maison affligée comme la mienne, et de daigner jeter son œil favorable dessus la personne de Monsieur de Richemont, mon frère, pour la nomination à cet évêché de Genève, en une conjoncture si considérable que celle de la canonisation du Bienheureux François de Sales, laquelle nous avons sujet d'espérer bientôt, et qui, en son particulier, avait reçu tant de témoignages des bontés de V. A. R. continuées à l'endroit de son frère et successeur qui eut l'honneur d'être votre Grand Aumônier, et en la personne de feu M. l'Evêque de Genève, que j'ai sujet d'espérer qu'elle ne discontinuera pas de protéger une maison qui ne lui produit pas moins de créatures que de personnes. Et je proteste à V. A. R. que je ne serais pas assez téméraire pour porter mes prières à ses pieds, pour obtenir un emploi de cette considération à un frère, si je ne le savais capable d'avoir inclination de soutenir la réputation qu'ont acquise nos oncles et notre frère... »

Turin, Lettere di particolari, S, mazzo 10, lettre du 19 février 1660.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 156.

Guidée par ses sentiments de fidélité à la famille de Sales, elle crut bonnement ce que ses partisans lui rapportaient de Jean d'Arenthon. Loin d'être l'instigatrice de leur cabale, elle se laissa circonvenir par son entourage et ignora sans aucun doute les basses délations du chanoine Magistry. Le Commandeur d'Alex lui-même consentait parfois à lui rendre justice :

Je n'ai pas sujet de me plaindre d'elle ni de sa conduite depuis que j'exerce l'office de vicaire général,

écrivait-il à Caron de Saint-Thomas (1).

Malheureusement, trop ardente et spontanée pour cacher ses sympathies, — pouvait-elle, d'ailleurs, les cacher dans la circonstance ? — Françoise-Madeleine parla, et on lui fit dire, très probablement, beaucoup plus qu'elle n'avait dit. Jean d'Arenthon se chargea d'amplifier encore ces commentaires.

Mais quels que soient les torts de la mère de Chaugy, rien ne saurait justifier les termes dans lesquels il se permit de la qualifier et les intentions qu'il lui prêta. La suite de ce récit fera justice des accusations portées contre elle.

En résumé, si les calomniateurs anonymes de Jean d'Arenthon d'Alex ont droit à tous les mépris, il faut convenir, quant à lui, que la violence inconsidérée de ses attaques contre la mère de Chaugy ne fait pas honneur à son caractère.

Le 30 août 1660, Alexandre VII fit savoir au nonce de Turin, comme suite au rapport qui lui avait été adressé sur la personne de Jean d'Arenthon d'Alex, qu'il agréait ce dernier pour succéder à Mgr Charles-Auguste de Sales à l'évêché de Genève.

L'affaire dut rebondir, cependant, car le Pape ne fit l'expédition des bulles que le 4 juillet de l'année suivante (2). Le 9 octobre 1661, Jean d'Arenthon recevait la consécration épiscopale dans l'église de la Visitation de Turin.

(1) Turin, Particalori, m° 26. Lettre du 16 avril 1660.

(2) Cf. Turin, Particolari: Jean d'Arenthon à M. de Saint-Thomas, 10 nov. et 23 déc. 1660; et à Madame Royale, 27 déc. 1660. — Cf. aussi Arch. dép. de la Haute-Savoie, 1G 190: copie d'une lettre de Mgr de Maupas au Pape, 7 janvier 1661, et lettre de Jean d'Arenthon au Pape, 18 fév. 1661. — Cf. enfin sur l'élection de Jean d'Arenthon à l'épiscopat: Dom le Masson, Mugnier, Boulet: *op. cit.*

CHAPITRE X

La béatification de François de Sales

- I. — La mère de Chaugy poursuit la béatification de François de Sales. — Malentendus. — Lettre circulaire du 2 janvier 1661 où elle répond aux objections que l'on fait contre sa conduite de l'affaire. — Mgr de Maupas du Tour à Rome. — François de Sales béatifié par Alexandre VII, le 28 décembre 1661.
- II. — Les fêtes de la béatification à Annecy, 30 avril-8 mai 1662. — *Le Nunc dimittis* de la mère de Chaugy.
- III. — Départ de Mgr d'Arenthon pour Paris. — Poursuite de la canonisation à Rome. — Difficultés financières. — Rôle de Mgr de Maupas du Tour. — L'affaire de la garde corse. — Louis XIV rappelle en France son ambassadeur et Mgr de Maupas.

A travers ces tristesses, la mère de Chaugy poursuivait courageusement les travaux réclamés par le procès de béatification. Là non plus les épines ne lui étaient pas épargnées. Ce n'était pas la moindre que l'absence de son cher protecteur et conseiller, Mgr Charles-Auguste de Sales :

Outre le sang qui fait toujours quelque impression plus forte sur nos sentiments, confie-t-elle à la supérieure d'Avignon, une sainte amitié de plus de trente ans, une direction supérieure de dix-sept ans que ce cher seigneur était notre prélat, et la conjoncture de nos grandes affaires, tout cela sont des circonstances fort accablantes, mais si Dieu nous veut soutenir, rien ne nous peut abattre... (1).

« A l'ombre de cette croix » (2), elle va donc porter seule le fardeau, jadis partagé, de l'œuvre commune.

Je ne sais que dire à votre Charité de la suite de mon voyage, écrit-elle à la même amie, parce que cet homme de Dieu faisait ici notre correspondance à Rome tandis que je faisais l'office de pourvoyeuse temporelle (3). Maintenant, je ne puis en façon quel-

(1) Lettre du 25 avril 1660 ; Bibl. d'Avignon, ms. 1876, f° 151 verso.

(2) *Lettre circulaire de 1661.*

(3) On lit dans la *Maison naturelle*, p. 744 : « Charles-Auguste se résolut de prendre le soin, toutes les semaines, de traduire en français les informations et les instructions latines et italiennes qui étaient envoyées de Rome à la mère de Chaugy... »

conque remettre à un tiers la dite correspondance parce que les Italiens, comme prudents et sages, sont très difficiles à la confiance, et tandis que le procès des vertus, qui est sur la fin, et celui des miracles, qui va commencer, dureront, il me faut, d'une pure nécessité, faire ici toutes les semaines la correspondance de Rome, péniblement, à la vérité, dans mon ignorance, mais selon l'ancienne intelligence que Dieu nous a fait prendre de cette bénite et finissante affaire... (1)

La cause progresse, mais non sans beaucoup de contradictions :

Je vous dois dire pour votre consolation, mon unique sœur, écrit le Père de Chaugy, qu'il ne faut pas s'étonner si l'on a des ennemis tandis que l'on est dans la misère de la vie, puisque même les sauvés et les triomphants dans le ciel ont encore des jaloux. On a attaqué le saint homme, votre bon Père, en la suavité de ses lettres, en l'innocence de sa conversation, en sa joie sur la promotion de son frère en sa coadjutorerie, en sa douleur sur la mort de ses proches, en ses absences de son diocèse, en sa douceur, en la surprise de son décès, en son testament, etc. (2).

Mais M. Miget a eu gain de cause contre toutes ces attaques, ayant « véritablement fait merveille » par son éloquence.

Enfin, après tant de travaux et de peines, les vaillants zélateurs vont recueillir par degrés la récompense de leurs efforts.

Le 2 juillet 1660, dans une Congrégation générale tenue en présence du Pape, il est reconnu, sur le rapport du cardinal Franciotti, que les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité ont été pratiquées au degré héroïque par le serviteur de Dieu François de Sales.

Tout rempli d'allégresse, le Père de Chaugy fait parvenir aussitôt cette heureuse nouvelle aux monastères (3) ; mais c'est dans l'âme de sa sœur que s'épanche entière sa joie profonde :

Oui, véritablement, mon unique sœur..., Dieu nous a visité d'une grande joie au jour de la sainte Visitation... Voilà donc un décret de six ou sept lignes qui prouve toute la sainteté de notre Bienheureux... Il y en a qui m'ont dit qu'ils ne feraient plus scrupule

(1) Lettre du 25 avril 1660, déjà citée.

La mère de Chaugy est ici trop modeste. En réalité, elle secondait intelligemment les travaux du père de Chaugy et de M. Miget. Cf. lettre du 28 juin 1660, Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 121.

(2) *Ib.*

(3) Lettre du 5 juillet 1660. Cf. Mgr Douais : *La Visitation de Toulouse*, p. 465 ; et ms. 1876 de la Bibl. d'Avignon, p. 465.

de dire messe du bienheureux François de Sales. Néanmoins, mon unique sœur, gardez-vous bien de faire aucun acte public de vénération ni de culte que vous n'ayez encore un ordre particulier de cette cour. Souvenez-vous de l'avertissement que David nous donne: que les méchants blasphèment contre le ciel et que leur langue envenimée n'épargne personne sur terre. J'ai remarqué, parmi mes grands voyages, que les patrons des navires font une spéciale attention et prennent un soin particulier d'arriver doucement et tranquillement au port. Croyez-moi, mon unique sœur, nous voyons le rivage; encore un peu de patience et de travail, et puis nous arriverons heureusement au port (1).

Cette lettre fut douce au cœur de Françoise de Chaugy. Son frère, d'ailleurs, n'avait pas voulu s'y attarder aux détails attristants :

De tous les immenses frais de nos trois congrégations du mois de juin, je ne veux vous parler de dix-sept jours que je vous enverrai le compte des officiers car, pour à cette heure, il ne nous faut penser qu'à notre joie, outre qu'à vous dire la pure vérité, je n'en aurais pas le loisir (2).

De même, le Père de Chaugy ne fera part aux monastères, en cette occasion, que des motifs d'allégresse, laissant à la « prudence » de sa sœur le soin de les informer en temps opportun « du récit de toutes [ses] petites croix » qui sont « en trop grand nombre pour être pliées dans une lettre » (3).

Françoise-Madeleine avait espéré que la Congrégation où serait plaidée l'héroïcité des vertus cardinales et morales du Bienheureux se tiendrait dès le mois de septembre, mais le voyage du Pape à Castel-Gandolfo, « l'extrême difficulté de trouver de l'argent » et, rapporte-t-elle, « mille contradictions qu'il a plu à Dieu de nous faire goûter en silence au pied de la sainte croix, retardèrent cette Congrégation ».

Pendant ce temps, elle avait emprunté « chez huit personnes différentes pour subvenir au plus pressé ».

Le 4 décembre, enfin, en présence du Pape, il fut déclaré que

(1) Lettre du 7 juil. 1660. Cf. Mgr Douais, *op. cit.*

(2) *Ib.*

(3) Lettre du 5 juil. Le père de Chaugy avait adressé à sa sœur le panégyrique de François de Sales prononcé dans le Consistoire du 5 juin par Prosper Botinio, avocat consistorial; toujours généreuse, la mère de Chaugy le fit traduire par le père Harel. Il fut édité à Lyon, précédé d'une préface du P. Harel et d'une lettre de la mère de Chaugy aux monastères. On en trouve un exemplaire à la Bibl. de Grenoble: *Le panégyrique du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales*, par Prosper Botinio.

les vertus cardinales et morales « avaient excellé à un degré héroïque » dans le serviteur de Dieu. On touchait au port. « Couronné des rayons de toutes les vertus », on pouvait tenir pour infaillible que bientôt François de Sales le serait des « rayons de la gloire » (1). Mais les discrètes allusions du frère et de la sœur de Chaugy nous laissent entrevoir au prix de quelles difficultés l'œuvre de Dieu s'accomplissait.

Qu'importe? Il n'était croix ni souffrances que Françoise-Madeleine ne fût prête à accepter pour le triomphe de son bienheureux Père.

Une de ses sœurs, désireuse de l'entretenir, pénètre un jour dans sa cellule. Elle la trouve aux pieds de son crucifix, le visage baigné de larmes et tout absorbée dans ses pensées. Quelques instants se passent, la mère de Chaugy se ressaisit et la sœur la supplie de ne lui point cacher la cause de sa douloureuse supplication. Elle apprend alors que la douleur dont elle est témoin ne vient que des obstacles qui retardent la canonisation de leur bienheureux Père. Pour l'obtenir de la miséricorde de Dieu, Françoise-Madeleine vient de s'offrir comme victime, pauvre et chétif instrument prêt à accepter de la justice divine tout ce qu'une créature « peut endurer de mortifications, d'ignominie, de mépris et d'humiliations de la part des hommes ». Et comme la sœur frémit de crainte que Dieu ne veuille éprouver une générosité si entière : « Il en sera tout ce qu'il lui plaira, répond la mère de Chaugy. Dieu a commencé à me faire goûter l'amertume de ce calice par quelques légères atteintes que l'on a faites à la droiture de mes intentions, mais je suis prête à boire ce calice tout entier, pourvu que notre bienheureux fondateur reçoive du Saint-Siège les honneurs de la canonisation. » (2)

Depuis quelques mois déjà, les difficultés auxquelles se heurtait le zèle de la supérieure d'Annecy n'étaient pas toutes inhérentes au procès. L'incompréhension, l'ignorance, la jalousie lui apportaient leur contingent et trouvaient de faciles prétextes à la critique dans la longueur des négociations et l'énormité de la dépense. Peu à peu s'amassaient des préjugés, des erreurs, des malentendus dont les monastères de Paris, abusés par Mgr de Maupas, semblent avoir été le centre, malentendus qui eussent été promptement et loyalement dissipés par une visite de la

(1) Pour tous ces détails, *Lettre circ. de 1661*.

(2) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 307 et 308.

mère de Chaugy. Mais le décès de Charles-Auguste de Sales, en supprimant cette visite et en privant la mère Françoise-Madeleine de son meilleur soutien, allait au contraire donner libre cours à toutes les critiques (1).

Il faut que les choses aient été bien avant pour que, le 2 janvier 1661, la supérieure de la Sainte-Source ait cru devoir, dans une circulaire adressée à tous les monastères de l'Ordre, exposer et discuter les objections qui lui parvenaient de plus en plus précises, et rendre compte, année par année, des travaux accomplis et des dépenses faites.

Cette circulaire, véritable opusculé (2), mériterait d'être étudiée dans le détail. Les grandes qualités de la mère de Chaugy : sa claire intelligence, sa belle droiture, son noble caractère, son zèle ardent y apparaissent en pleine lumière et font un saisissant contraste avec la mesquinerie et la sottise des objections qu'il lui faut s'abaisser à réfuter. Sans jamais s'y départir d'une dignité parfaite, elle y garde une humble et généreuse charité en même temps qu'une délicate discrétion. On sent qu'elle ne peut pas tout dire : il y a des personnalités qu'elle ne saurait nommer, et pourtant...

Tout d'abord, elle expose nettement les motifs qui lui ont dicté cette circulaire. Le premier, c'est la subite interruption de son voyage. Mais la mère de Chaugy nous livre le véritable et principal motif de sa lettre dans le passage suivant dont il faut peser tous les termes :

Je suis... obligée, mes chères sœurs, de donner cet éclaircissement pour répondre aux avis, charitables, comme je veux croire, que certaines personnes, que j'estime bien intentionnées, m'ont donnés par écrit depuis la mort de Mgr Charles-Auguste de Sales. Ces avis consistent principalement en quatre remontrances :

1° Que tout notre petit travail en la poursuite de la sainte cause n'est qu'enfantillage, et que tous les jours on cherche de nouvelles longueurs pour amuser les monastères.

2° Que nous avons toute autre prétention que de faire couronner des rayons de la gloire notre vénérable Fondateur.

3° Que sous ce prétexte, par un esprit opposé à celui de Jésus-Christ, nous ne cherchons que notre propre gloire.

(1) « J'ai une peine infinie, lui écrit son frère, à croire que vos sœurs de N. N. aient donné commission à N. N. de dire, faire et écrire ce qu'il fait, dit et écrit ». Lettre du 28 juin 1660, déjà citée.

(2) Voir plus haut, page 43, note 3. Nous y avons déjà fait beaucoup d'emprunts.

4° Que notre Institut est trop jeune pour vouloir si tôt faire canoniser son Fondateur, et que c'est même encore contre l'humilité du même Institut de poursuivre cette canonisation qui est une œuvre si éclatante.

La réponse de la mère de Chaugy serait à citer tout entière. Sans le vouloir, elle y touche à l'éloquence. Les grâces aimables du chroniqueur ont fait place à une argumentation vigoureuse, rehaussée tantôt d'une ironie fine et mesurée, tantôt d'une émotion qui, pour être contenue, n'en est que plus touchante. Bien à regret, nous devons nous borner à ne suivre, de ce plaidoyer, que les grandes lignes.

Avant tout essai de justification, Françoise-Madeleine se plaît à reconnaître sa petitesse :

Je sais, mes très chères sœurs, que l'on ne peut trouver de termes assez humiliants ni assez forts pour ravalier ma très indigne conduite dont la mémoire mérite d'être anéantie et que, si l'on considère tout ce qui est de moi en ce saint ouvrage et en toute autre chose, je mérite plus de reproches et plus de mépris que l'on ne peut rendre à la plus vile des créatures... Aussi je fais cette protestation, en la... présence de mon Dieu, que si ma seule conduite était censurée dans ces avis charitables, je n'aurais jamais ouvert la bouche ni pris la plume pour chercher la moindre justification devant les créatures me trouvant si misérable et si vide devant Dieu.

Mais comme ces reproches n'intéressent pas seulement ma conduite mais encore celle de notre très digne mère et fondatrice Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal et celle de nos premières Mères..., et que le coup qu'on me donne les blesse avant moi puisque, dans la poursuite de cette sainte affaire, je n'ai fait autre chose que de marcher sur leurs pas et de continuer ce qu'elles ont commencé, ce qu'elles m'ont commandé et très expressément recommandé de poursuivre avec toutes les instances possibles (1), et que ces mêmes avis, que j'estime charitables dans leur principe, pourraient être donnés ailleurs et refroidir ce louable zèle et cette sainte ardeur que tout l'Institut a fait paraître jusqu'ici pour la gloire de notre même Fondateur, j'ai cru qu'il est de mon devoir de vous faire cet exposé plein de sincérité et de vérité, prenant les choses de leur source...

Elle ne s'arrêtera pas à des discussions qu'elle juge oiseuses sur la pureté de ses intentions : « Comme il n'y a que [Dieu] seul qui les voit et qui en connaît la vérité, il n'est aussi que lui seul qui puisse en être le véritable juge. »

(1) Cf. *Lettres de sainte Chantal*, IV, p. 588, en note.

Mais, en revanche, avec quelle finesse elle dénonce l'inanité des objections apportées contre la poursuite du procès :

Je ne peux m'empêcher de vous dire que les personnes spirituelles et savantes qui ont ouï les propositions qui me sont faites dans ces remontrances charitables... ne peuvent comprendre cette nouvelle mystique ni ce degré sublime d'humilité si déliée et qui a été inconnue jusqu'à maintenant à tous les saints. Ils ne peuvent concevoir en quoi c'est déroger à l'humilité des filles que de procurer la gloire du Père, ni en quoi l'esprit d'humilité de l'Institut est blessé de poursuivre la canonisation de son Fondateur. Est-ce que nous ne pourrions plus être humbles parce que notre Père sera glorifié ou que nous n'aurons plus de voies pour devenir saintes parce que sa sainteté sera déclarée?...

Et quant à cette opinion que l'Institut est trop jeune pour faire canoniser son fondateur, « n'est-elle pas injurieuse à la mémoire » de la mère de Chantal et des premières mères ?

[L'Ordre] est-il plus jeune aujourd'hui qu'il n'était l'année 1623 lorsque notre très digne mère de Chantal commença cette sainte entreprise ? Veut-on dire que l'Institut, qui était alors dans sa première ferveur, n'avait point l'esprit d'humilité... ou que, l'ayant reçu de notre vénérable Fondateur, notre très digne mère de Chantal, qui en était la fidèle dépositaire, six mois après sa mort commença de le détruire par une entreprise présomptueuse et pleine de vanité ?

Après avoir allégué l'exemple des Cisterciens, des Minimes, des Jésuites, des Carmélites et des Oratoriens en la canonisation de leurs fondateurs, Françoise de Chaugy n'a pas de peine à démontrer que non seulement il était convenable, mais qu'il était nécessaire d'agir avec promptitude :

Si nos premières Mères eussent attendu cette antiquité de l'Ordre, où auraient-elles trouvé des témoins oculaires?... Et si nous eussions différé seulement de quelques années à continuer leurs poursuites, n'étions-nous pas réduites dans l'impuissance de produire aucuns témoins qui eussent vu, et qui seuls sont de considération et de grand poids en cette matière ?

On souffre à voir la mère de Chaugy obligée de rappeler ces élémentaires vérités. Mais on l'accuse encore de traîner, par sa faute, le procès en longueur :

Informez-vous, mes chères sœurs, répond-elle, de tous ceux qui ont quelque pratique dans la cour romaine ; ils vous diront, qu'en

matière d'affaires importantes, une année de temps, dans Rome, est comptée pour moins que n'est une semaine ou un mois tout au plus en France. Tous ceux que nous avons vus, bien loin de traiter de longueurs ce qui s'est passé depuis la création de notre saint père Alexandre VII, nous assurent, au contraire, que jamais une affaire de cette nature ne fut poussée dans Rome avec une diligence et une promptitude si extraordinaires, et qu'à moins d'une grâce toute particulière de Sa Sainteté, l'on ne pouvait attendre les heureux succès que nous avons obtenus depuis que le procès a été consigné à la Sacrée Congrégation et que l'ouverture en a été faite... S'imaginer-t-on que dans la Cour romaine, où toute la chrétienté a recours, il n'y ait point d'autre affaire à décider que la nôtre? Toutes les fois qu'on a écrit aux monastères que l'on attendait un décret, on l'a mandé sincèrement parce que toutes les dispositions, alors, le faisaient espérer; mais si ensuite une foule d'affaires extraordinaires, dont cette première Cour du monde est surchargée... ont fait retarder quelque Congrégation et l'expédition des décrets et causé des longueurs que l'on ne pouvait prévoir, l'esprit de douceur et de charité, qui ne juge jamais en mauvaise part s'il n'y est forcé par la conviction..., a-t-il dû faire un jugement sinistre de cette conduite?...

Enfin, mes chères sœurs, tout le narré de l'affaire vous fera connaître si l'on a recherché des longueurs affectées et superflues et, par l'état où notre très digne mère de Chantal laissa l'affaire après quatorze ans de poursuite et ensuite nos très honorées mères de Châtel et de Blonay, et l'état où il a plu à Dieu de la conduire aujourd'hui, vos Charités jugeront si nous avons mis en oubli aucun soin ou diligence qui nous ait été possible...

Mais voici des griefs plus personnels, partant plus sensibles. Avec une délicatesse où l'on sent poindre quelque émotion, Françoise de Chaugy va répondre sans se dérober :

Outre ces quatre remontrances, l'on m'a encore donné avis que certaines personnes avaient trouvé mauvais que je me sois servie des petits soins de mon frère le Minime... La bienséance m'oblige de taire ici beaucoup de choses qui pourraient vous donner un plus entier éclaircissement sur ce point. Je pourrais dire que si notre très digne Mère et Fondatrice fit le choix de Monseigneur de Bourges, son frère, pour être le premier juge en la sainte cause sans qu'on ait pu lui reprocher qu'elle avait égard à la chair et au sang, j'aurais pu, sans lien d'amour-propre, faire le choix de mon frère pour en être le petit solliciteur...; mais je veux bien que l'on ait pour moi les pensées les plus humiliantes que l'on veut concevoir; je dirai pourtant devant mon Dieu les véritables motifs qui m'ont obligée d'engager mon frère dans ce pénible emploi.

De ces motifs, nous avons déjà fait état, comme aussi des

arguments fournis aux monastères au moment de l'envoi des procures. La mère de Chaugy les expose longuement et rappelle pourquoi il n'a pas été jugé convenable de remettre ces procures à Mgr de Maupas. Malgré ce qu'on veut bien insinuer, la cause n'en a pas souffert :

J'ai la consolation... que le peu de capacité que quelques personnes veulent attribuer à mon frère, possible avec trop de mépris, n'a porté aucun préjudice à notre sainte cause. Il a trouvé, et dans son Ordre et au dehors, tous les secours désirables dans le besoin ; il n'a présenté aucun mémorial ni requête qui aient été rebutés et, par la grâce de Notre-Seigneur, il n'a rien fallu refaire de tout ce qu'il a fait, ayant suivi en toutes choses les sages avis qu'on lui a donnés et n'ayant rien fait selon son caprice.

Par ce moyen, on a économisé mille livres par an, sans compter « les autres épargnes » réalisées par le savoir-faire du Père de Chaugy. Cela, Françoise-Madeleine l'eût prouvé par actes authentiques si son voyage le lui eût permis. Dieu permettra qu'un jour justice soit rendue au zèle de ce cher frère. En attendant, écrit-elle non sans tristesse, « n'ayant recherché autre avantage que celui de nous servir, il reçoit de quelques endroits, pour fruit de ses peines, des dissentiments qu'il ne croit pas avoir mérités » (1).

Ainsi donc, d'après certains, le frère ralentit la marche des affaires par son incapacité ; mais voici qui est plus fort : la sœur arrive au même résultat par son esprit trop fécond en inventions inutiles :

On blâme la grandeur de notre procès et la prolixité d'un si grand nombre d'écritures qu'il a été besoin de faire, et l'on m'avertit qu'il y en a qui se persuadent que cette multiplicité de preuves et de productions a été invention de mon esprit foison-

(1) Les Carmélites de Paris avaient demandé au P. de Chaugy d'unir, à la cause du Bienheureux François de Sales, celle de la mère Madeleine de Saint-Joseph, religieuse de leur Ordre. M. Miget lui déconseilla de l'accepter pour ne pas ralentir les progrès de celle de l'évêque de Genève. « Pouvait-il, écrit à ce propos Fr. de Chaugy, trouver une occasion plus favorable pour contenter cette vanité qu'on lui attribue, qu'acceptant cette union qui lui était offerte avec instance ? Ne lui eût-ce pas été une matière de gloire d'être tout à la fois procureur des deux canonisations, et d'ajouter à la nôtre celle d'un ordre si célèbre ; il n'eût point eu besoin d'étudier des longueurs affectées pour faire durer son emploi, puisque la cause des Révérendes Mères Carmélites, qui n'est pas encore commencée, aurait assez retardé la nôtre si la jonction des deux eût été acceptée lorsqu'elle lui fut offerte ». Cf. Circulaire ; et Mercier, *Documents inédits...*, p. 27.

nant, dit-on, à tailler de la besogne; on dit que pour la gloire de notre vénérable Fondateur il n'était besoin que de produire trois ou quatre points de sa vie et qu'il était fondateur d'Ordre. L'on ajoute même qu'il y en a qui disent que toutes ces grandes preuves sont un témoignage de la défiance que nous avons de la bonté de notre cause et que le sujet pourquoi l'on ne nous donne point les assistances que nous eussions espérées, c'est parce que ce procédé est plutôt injurieux qu'honorable à notre vénérable Fondateur.

On touche ici du doigt à quelle inconcevable ignorance se heurtait le zèle de l'intelligente mère de Chaugy; mais comme elle relève prestement le gant :

J'avoue, mes chères sœurs, que cette plainte a paru bien étrange à ceux qui l'ont ouïe, et qu'ils ont eu de la peine à concevoir qu'elle soit inspirée par le mouvement de l'Esprit divin. Je tombe d'accord que mon pauvre esprit est comme les mauvaises terres qui ordinairement sont les plus fertiles mais qui ne produisent que des ronces et de mauvaises herbes. Je peux néanmoins protester devant Dieu que je n'ai [en] rien contribué, par mon génie particulier, à la prolixité de notre procès, la manière de traiter ces affaires n'étant pas de mon intelligence. L'on n'a fait autre chose que de suivre exactement les instructions qui ont été dressées à Rome par M. Miget, procureur de cour, et par les avocats consistoriaux... Est-ce moi, mes chères sœurs, qui ai dressé les interrogatoires du Promoteur de la foi?... Il y a eu de plus les propositions du Procureur de Cour, lesquelles contiennent quatre-vingt-cinq articles... Est-ce moi, mes chères sœurs, qui ai dressé ces propositions et tous ces articles?

Et après avoir donné le détail de toutes les enquêtes que Rome exige, dans sa prudence, avant de procéder à la canonisation d'un saint, Françoise de Chaugy d'ajouter non sans une pointe d'ironie :

De vouloir dire, maintenant, que la production de tant de titres est un argument de la défiance où nous sommes de la bonté de notre cause et que ce procédé est plus injurieux qu'il n'est honorable à notre vénérable Fondateur, c'est une proposition si extraordinaire et si étonnante qu'on m'a conseillé de n'y point faire réponse, et que c'est vouloir dire qu'une personne est pauvre parce qu'elle a trop de richesses, qu'une source est moindre parce qu'elle a plus de ruisseaux et que le soleil est moins lumineux parce qu'il a plus de rayons...

D'ailleurs, est-ce que les juges apostoliques du procès n'auraient point manqué de « faire retrancher les prolixités superflues s'ils y en avaient observé? »

Voici maintenant la dernière objection avec laquelle nous avons déjà fait connaissance :

Il en est qui disent que si le Pape avait tant de dévotion à notre vénérable Fondateur, ainsi que nous le publions, il ferait lui-même la dépense de la canonisation et que, si j'avais eu la pensée de représenter à Sa Sainteté les nécessités de l'Institut, sans doute il en aurait fait faire toutes les poursuites à ses frais et dépens.

C'est comme si l'on disait, réplique Françoise de Chaugy, « qu'un premier président doit payer les frais et les épices d'un procès parce qu'il a de l'inclination pour l'heureux succès de l'affaire ».

Après tout, ajoute-t-elle non sans une malicieuse finesse, il y a de la peine à concevoir comme quoi les personnes qui m'estiment si pleine d'amour-propre en la poursuite de cette [béatification] pourront dire que c'est par ma faute si le Pape n'en fait pas les frais, et qu'il m'aurait accordé cette grâce si je la lui avais demandée... Où aurais-je jamais trouvé une occasion plus éclatante pour satisfaire à cette vaine ambition, de laquelle on me croit si animée, que de venir à bout d'une si importante affaire et d'avoir obtenu du Pape d'en faire les frais? Estime-t-on qu'il y a plus de gloire mondaine à mendier, comme je fais, vers toutes les personnes que je crois affectionnées à notre vénérable Fondateur?... Croyez, mes chères sœurs, que j'aurais tenté la chose si elle était faisable et que j'aurais tâché d'y réussir, non pas pour ce motif d'ostentation et de vanité, (à Dieu ne plaise qu'il entre dans mon cœur), mais pour l'obligation que j'ai à procurer le bien de notre cher Institut...

Voilà, mes chères sœurs, conclut-elle, un éclaircissement ingénu et sincère sur toutes les remontrances qui m'ont été faites; Notre-Seigneur, qui est le Dieu de la vérité, sait que je ne mens point en tout cet exposé..

A la suite de cette longue préface, la mère de Chaugy établit, année par année, l'ensemble de toutes les démarches, travaux, procédures et dépenses faites en la poursuite de la canonisation du bienheureux François de Sales, depuis l'année 1623 jusqu'en l'année 1661, « afin que [ses sœurs] soient pleinement informées de l'état de l'affaire et en quoi l'on emploie l'argent et le temps, et qu'elles jugent si une affaire de telle conséquence peut être faite en un mois comme s'imaginent ceux qui n'en sont pas informés ».

Récapitulant ensuite, dans un éloquent raccourci, les progrès ininterrompus de la cause et les dépenses faites depuis l'an-

née 1656, date de la reprise du procès, elle fait voir de façon lumineuse à tout œil impartial que les succès obtenus en ces cinq dernières années avec l'aide de son frère, le Père de Chaugy, avaient moins coûté, bien qu'on touchât au but, que les échecs subis sous la mère de Chantal. Puis, résumant le tout :

[Dans] cette poursuite en laquelle il a fallu recommencer le procès comme si notre vénérable Fondateur fût décédé seulement depuis peu..., nous avons déboursé par nos propres mains, d'argent effectif, la somme de vingt-huit mille cinq cent soixante-quatre livres 28564 liv.

Et, par les mains de mon frère ou de M. Miget, en son absence procureur à Rome, la somme de vingt et un mille quatre cent vingt-trois livres 21423 liv.

RÉCAPITULATION :

Première poursuite [sous la mère de Chantal]..... 72557 liv.

Seconde poursuite [sous les mères de Blonay et de Chaugy, jusqu'en 1656] 33336 liv.

Troisième poursuite [depuis 1656, à Annecy, par la mère de Chaugy] 28564 liv.

Et à Rome [par le père de Chaugy et M. Miget] (1).. 21423 liv.

Somme totale 155880 liv.

(1) A la fin du mois d'août de l'année 1660, le P. de Chaugy avait rendu ses comptes au monastère d'Annecy qui lui en donna une quittance générale sans désignation de chiffres et dont voici le texte :

Vive Jésus.

Nous, soussignées, supérieure, conseillères, surveillantes et économe du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy, confessons avoir reçu les comptes qu'il a plu au R. P. André de Chaugy, religieux minime, de nous rendre, par son humilité et charité, de tout le peu d'argent qu'il a manié de nous depuis qu'il nous a fait la grâce d'être notre procureur pour la canonisation de notre Bienheureux Père François de Sales, singulièrement dès le 17^e janvier mille six cent cinquante six, jusqu'à la fin du mois d'août de cette année mille six cent soixante, et non seulement nous l'en tenons quitte, mais la justice et la vérité veut que nous fassions plutôt une action de grâce et que nous admirions comme quoi ce très digne Père et procureur des saints a fait tant de grandes choses avec si peu d'argent; nous l'assurons que nous voulons laisser, avec les comptes qu'il nous a envoyés, la copie de cette quittance et action de grâces dans nos archives pour faire foi perpétuelle à nos *successeresses* des grandes obligations que nous avons au susdit Révérend Père.

En foi de quoi nous scellons et signons cet écrit de nos mains propres ce 28 octobre mille six cent soixante.

Signées: Sr Franc.-Made. de Chaugy; Sr Marie-Suzanne Duret, assistante et conseillère; Sr Marie-Adrienne Fichet, surveillante et conseillère; Sr Anne-Marie Rosset, conseillère et secrétaire de cette quittance; Sr Françoise-Angélique de la Croix, conseillère; Sr Françoise-Emmanuelle de Noverly, surveillante; Sr Marie-Thérèse de Passier, économe.

Cité par Mercier: *Documents inédits au sujet de la béatification de saint François de Sales.*

Ainsi, mes chères sœurs, voilà la somme de cent cinquante cinq mille huit cent quatre-vingts livres d'argent sec et déboursé pour cette affaire, dont j'aurais exhibé les quittances à vos charités depuis l'an 1623 jusqu'au mois de juillet 1660, c'est-à-dire en trente-sept ans de poursuites; et s'il eût fallu tenir compte du blé, du vin et autres choses prises continuellement dans le monastère pour l'entretien des officiers durant les procès qui ont été faits en cette ville [d'Annecy], la somme monterait bien plus haut. Je n'y comprends point la dépense faite pour le bâtiment de notre église, à laquelle vos charités ont notablement contribué, et principalement M^{me} la duchesse de Montmorency qui honore aujourd'hui l'Institut sous le nom de notre très honorée sœur Marie-Henriette. Je fais seulement le récit de la dépense que nous avons faite en la poursuite de la sainte affaire...

Et maintenant que l'on touche presque au but, va-t-on, par le manque de ressources, se voir dans l'impossibilité de l'atteindre?

La mère de Chaugy, qui croit avoir assez amplement renseigné les supérieures, leur adresse alors ce suprême appel :

Comme... nous sommes à la veille de voir couronner nos espérances pourvu que le secours temporel ne nous manque pas, je suis obligée de recourir à vos Charités... Sachant très bien la pauvreté de plusieurs de nos monastères et la médiocre suffisance des autres, nous nous sommes abstenues, dans toute cette dernière poursuite, de les importuner; nous nous sommes épuisées en emprunts pour ce seul besoin, nous nous sommes seulement contentées, de temps en temps, de vous exposer le véritable état de l'affaire. Maintenant qu'il ne reste plus qu'un pas à faire, par la miséricorde de Dieu, pour en voir la fin, je supplie vos Charités de nous faire la grâce de nous déclarer le secours qu'elles peuvent nous donner, selon leur possibilité, et du consentement de Nosseigneurs les Evêques... pour faire notre petit état et voir les besoins indispensables que nous aurons de recourir à la charité du dehors, ou par aumône ou autrement...

Je supplie très humblement vos Charités de recevoir ces petites prières et déclarations avec une entière candeur et sincérité, comme je vous proteste, devant Celui qui est mon Dieu et mon Juge et en la présence de la Vierge, sa très sainte Mère, de ses saints Anges, et dans le pur esprit de nos vénérables Fondateurs, que je vous les expose en toute vérité et simplicité, n'y cherchant autre intérêt que celui de la gloire de Dieu et de notre vénérable Fondateur...

La question d'argent, vu l'imminence de la béatification quasi certaine, allait en effet devenir aiguë; aussi, quelques semaines après l'envoi de sa circulaire, la mère de Chaugy suggérait-elle aux monastères cette intéressante initiative :

Il m'est venu une pensée que si nos supérieures qui sont dans des bonnes villes, avec congé et bon conseil, faisaient, pour cette fin, des Carêmes, recommandant par les prédicateurs affectionnés à notre bienheureux Père la gloire extérieure de ce grand saint, et que l'on mit un tronc au-dessous du tableau de notre bienheureux Père, dans l'église, avec une dévote inscription..., plusieurs bonnes âmes, qui n'oseraient pas donner une pistole ou un teston publiquement, donneront volontiers secrètement pour participer à cette glorification d'un saint, et on pourrait faire savoir à ceux qui voudraient contribuer que l'on attribuera ici, au tombeau de ce bienheureux Père, un office, messe et communion annuelle le lendemain de son octave pour tous ceux et celles qui auraient contribué à cette canonisation (1).

Et elle de protester de toute l'ardeur de son âme généreuse :

En vérité, la cause de notre mendicité est si sainte que, si la clôture ne me retenait, je voudrais aller à genoux de porte en porte demander la charité pour finir la glorieuse couronne de notre saint Fondateur (2).

Dieu s'apprête à lui demander de plus douloureux consentements. Qu'importe? son âme, comme celle de l'Apôtre, surabondera de joie au milieu des tribulations, voyant le triomphe de son bien-aimé Père.

Cette joie fut grande, à coup sûr, lorsque, dans le courant d'avril de cette année 1661, parvinrent à la mère de Chaugy deux lettres de Rome, datées du 29 mars, signées l'une de son frère, l'autre de M. Miget (3), lui faisant savoir que, le jour même, en la congrégation générale des cardinaux, François de Sales avait été déclaré bienheureux et que le Pape se proposait de publier le bref de béatification et d'en faire la solennité à l'une des fêtes de Pâques.

Ainsi donc, quelques jours encore, et c'était le triomphe complet, définitif; mais, d'ores et déjà, c'était la certitude.

A peine Françoise de Chaugy a-t-elle pris connaissance de ces heureuses missives qu'elle assemble la Communauté pour lui en faire part : les cœurs débordent d'allégresse et de reconnaissance, de douces larmes coulent de tous les yeux et l'on se rend au pied du tabernacle pour rendre grâces à Dieu.

Aussitôt qu'elle a reçu la copie du décret de Rome, elle

(1) Lettre du 10 mars 1661, Bibl. d'Avignon, ms. 1876, f° 152 v°.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*, f° 124.

l'adresse à tous les monastères. Les lignes rapides qu'elle y joint pour ses intimes amies nous révèlent les sentiments profonds de son âme, à la fois inondée de bonheur et rassasiée de tristesse :

Mes bonnes mères d'Avignon, je ne vous puis assez tôt donner la joie. J'espère dans peu de semaines vous écrire au long... car ceci n'est qu'un avant-coureur. Voyez, s'il vous plaît, aux pieds de la croix, votre indigne sœur, Françoise-Madeleine... (1).

Et à la mère Faber, supérieure du monastère de Caen :

Enfin, chère sœur, il faut chanter le grand alleluia. Je vous assure que tout ce pays est en joie... Il y a très longtemps que je n'ai point de vos chères nouvelles; les nôtres sont toutes en N. B. Père. Nous sommes toutes orphelines. Hélas! je le serai toute ma vie, n'espérant pas pour moi de trouver jamais ce que mon Dieu a retiré en lui. Il soit béni (2).

Cependant, Mgr de Maupas du Tour, avisé, lui aussi, de l'heureuse nouvelle, était sollicité par le Père de Chaugy de se rendre à Rome. La réponse de l'évêque n'est pas aussi joyeuse qu'on aurait pu s'y attendre et semble marquer une certaine réserve :

Mon très cher et révérend Père, vos dernières lettres sont de grande consolation puisque vous nous donnez la bonne nouvelle tant désirée de la béatification du grand évêque de Genève François de Sales. A Dieu seul en soit toute la gloire et à vous la récompense de votre travail. Je suis, grâce à Dieu, autant disposé que jamais pour vous aller trouver et pour vous seconder en tout ce qui pourra dépendre de mon ministère, mais je ne puis pas bien comprendre que la canonisation soit tout à fait sur le point d'être conclue et, néanmoins, on écrit de Rome et d'Annecy qu'il faut de l'argent (qui n'est pas encore compté) sans quoi on ne peut rien conclure. J'espère que vous me lèverez cette difficulté. Je viens d'en écrire à la Révérende mère de Chaugy de laquelle j'ai reçu des lettres si pleines de bonté que ce m'est encore un nouveau motif de désirer vos prières et votre amitié plus que jamais (3).

Les lettres du frère et de la sœur étaient bien claires cependant! Que ne leur aidait-il à trouver des fonds? (4)

(1) *Ib.*

(2) Arch. de la Visit. de Caen.

(3) Arch. de la Visit. d'Annecy. Lettre du 21 mai 1661, datée du Puy.

(4) La nouvelle du décret de béatification étant parvenue à l'assemblée du clergé de France, le 9 mai, l'évêque de Viviers, président, représenta que, puisque l'assemblée du clergé de France avait écrit au Pape à plusieurs

Hélas, Mgr de Maupas allait avoir tout le temps de se mettre en route. Tandis que le Pape, malade, est obligé de partir pour Castel Gandolfo, un obstacle inattendu vient soudain retarder de plusieurs mois la béatification imminente : « Un misérable, né sujet de la maison de Sales », lequel n'ignorait pas que l'église et les registres paroissiaux de Thorens avaient été brûlés, trouva le moyen d'attester près des cardinaux que le saint n'avait pas été baptisé. C'était une imposture, on le savait bien, mais il fallait le prouver.

On cherche longuement dans les archives du château de Thorens : huit jours, quinze jours se passent, mais en vain. « On ne savait où donner de la tête pour remédier à ce mal », rapporte une sœur. « Enfin, la mère de Chaugy pria le marquis de Sales de faire apporter dans notre maison tous les papiers pour chétifs qu'ils pussent être ; l'on en amena trois chariots ; l'on mit tous ces papiers dans la grande chambre du chapitre et notre mère nous mit cinq ou six à feuilleter tout cela et promit une récompense de ce que l'on voudrait à celle qui le trouverait. Oh ! que je demandais de bon cœur au bon Dieu que ce fût moi ! Nous travaillâmes trois jours sans rien trouver ; le quatrième, la sainte communion faite à cette intention, j'allai toute seule à ce lieu et je trouvai, à l'entrée, un petit papier tout crotté que l'on avait traîné avec les pieds. Je le lus et trouvai ces paroles :

« Aujourd'hui, 21 août 1567, est né mon fils François aîné : il a été baptisé en l'église de Thorens. M. N. et M^{me} N. furent parrain et marraine, je fis, ce jour-là, l'aumône générale à tous les pauvres de la paroisse en actions de grâces et pour remercier mon Dieu de la faveur qu'il m'a faite en me donnant un fils ».

« Je vous laisse à penser, mes sœurs, si je fus bien aise ; j'allai promptement trouver notre mère, laquelle, voyant sur mon visage ma joie, me dit : « Mon enfant, as-tu trouvé ce que nous cherchons ? » Dans un transport de joie, je lui dis : « Ma chère mère, composons. » Elle me dit : « Oui, mon enfant, allez pren-

reprises pour demander la canonisation de l'évêque de Genève, elle consentait peut-être à contribuer pour une somme considérable aux dépenses que nécessiterait cette affaire. L'Assemblée ayant délibéré par provinces conclut qu'elle n'était pas en état de faire les dépenses prévues et décida d'écrire une lettre circulaire à tous les évêques de France pour les prier de faire une quête générale dans leur diocèse, faisant parvenir l'argent à la supérieure du couvent de la Visitation hors la porte Saint-Jacques, à Paris, *Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, t. IV, p. 773. Nous ignorons si cette requête eut son effet.

dre dans les archives ce que vous voudrez de notre saint. » Elle me donna *Philothée* écrit de la main du saint fondateur ; je me trouve bien récompensée de ma peine. » (1)

Il se trouva encore un vieillard qui déposa avec serment avoir ouï dire plusieurs fois à son propre père qu'il avait sonné les cloches au baptême du saint et tenait ce jour pour un des plus heureux de sa vie. Ces deux témoignages furent envoyés à Rome où ils furent acceptés comme une preuve suffisante contre l'accusation susdite. Mais, outre le retard apporté, ces recherches coûtèrent plus de quatre mille francs (2).

Ainsi donc, une fois de plus, après les grandes espérances du mois d'avril, le courage de la mère de Chaugy avait été mis à l'épreuve.

Mais le 11 novembre, le Pape revenant de Castel Gandolfo fit porter parole au Père de Chaugy qu'il ne voulait plus écouter « les chimères des ennemis », qu'il avait pris neuf mois pour prier et réfléchir afin qu'on ne pût prétendre que ses sympathies lui avaient fait précipiter les choses, mais qu'à l'ouverture de la quarantième année du décès du saint, il le béatifierait (3).

Or, Mgr de Maupas du Tour avait pris enfin le chemin de Rome. Après s'être rendu à Fontainebleau pour recevoir « les ordres et commissions du roi », il avait quitté Paris en septembre (4). Vers la fin d'octobre, il est à Annecy avec l'évêque de Soissons ; il y voit la mère Françoise-Madeleine (5) et, à Chambéry, M. de la Perrouse (6). Les deux prélats s'arrêtent aussi à la Visitation de Turin où leurs Altesses royales leur envoient le régal qu'ils ont accoutumé d'envoyer aux princes (7). Enfin, le 3 décembre, ils arrivent à Rome.

(1) Cité dans Migne, *op. cit.*, p. 1057. Le nom de l'heureuse visitandine n'est pas donné.

(2) Arch. de la Visit. d'Annecy. *Recueil des circ.*, t. I, 579.

(3) Circ. de la mère de Chaugy, 10 janvier 1662. Bibl. d'Avignon, ms. 1876, f° 154.

(4) *Collection des procès-verbaux...*, t. IV, Assemblées de 1660-1661, ch. XIV, p. 772 et ss.

(5) Circ. du 10 janvier 1662. L'évêque de Soissons était Mgr de Bourlon.

(6) Lettre de Bertrand de la Perrouse à M^{me} Royale, 22 octobre 1661. Turin, Particolari, B, mazzo 58. Mgr de Maupas dut voir certainement Mgr d'Arenthon, mais faute de savoir à quelle date exacte l'évêque du Puy quitta Annecy, on ne peut préciser si ce fut en cette ville ou à Chambéry ou à Turin. Mgr d'Arenthon venait d'être sacré à Turin, le 9 octobre ; il y resta quelque temps, revint à Chambéry à la fin du mois et fit son entrée solennelle à Annecy, le 30 octobre.

(7) Fondation de la Visit. de Turin, Bibl. mazarine, ms. 2434.

Le Père André de Chaugy était allé les attendre à quarante milles de la ville. Bien que le cardinal Chigi leur eût fait proposer ses carrosses pour entrer dans Rome avec « pompe et éclat », ils préférèrent y pénétrer incognito.

Huit jours après, Mgr de Maupas, reçu par le Pape en audience privée, lui présenta les lettres d'instances du roi, des reines et du clergé de France (1).

Le Père de Chaugy avait remis au prélat les procures de tous les monastères de la Visitation à l'exception de celle d'Annecy.

Mon frère fit cette remise de tout son cœur, écrit Françoise-Madeleine, pour de bonnes raisons et pour la satisfaction de quelques personnes bien zélées et bien éclairées sur l'indignité du frère et de la sœur (2).

Cependant, l'évêque du Puy pouvait constater l'importance du travail accompli par le « chétif procureur » et par M. Miget, travail dont il récoltait les fruits sans peine.

De vous dire la sainte allégresse de Mgr du Puy c'est chose inexplicable, écrit le Minime aux Visitandines, et elle s'augmente tous les jours quand il voit qu'il moissonne à pleines mains le grain très pur que l'on avait voulu étouffer par mille et mille zizanies, et admire comme on a pu arracher tant et tant d'épines, soutenir tant de chocs des ennemis visibles et invisibles qui ont persécuté la sainte cause, surtout depuis qu'elle fut finie le 29 mars de l'année passée... Mgr du Puy a reconnu que le travail a été plus grand qu'il ne s'était imaginé et que nos ennemis n'ont publié... Sa bonté pour ma chétive personne croît tous les jours., et certes, mes révérendes Mères, quand on n'aurait pas agi sincèrement pour l'amour de Dieu et de son saint, il aurait fallu le faire par la crainte d'être blâmé de notre Saint Père le Pape qui a vu, su et examiné tout ce qui s'est passé jusques à la moindre circonstance.

L'heure de la récompense allait enfin sonner.

La veille des Saints-Innocents, le Cardinal patron confia au Père de Chaugy que, le lendemain, le Seigneur le dédommagerait d'avoir porté comme Jacob « le hâle du jour et le serein de la nuit ».

Ce lendemain, 28 décembre 1661, trente-neuf ans après la mort du serviteur de Dieu, Alexandre VII signait le bref par

(1) Lettre du Père de Chaugy à tout l'Ordre de la Visit., 23 janvier 1662; Bibl. d'Avignon, ms. 1876, p. 127.

(2) Lettre du 10 janvier déjà citée.

lequel François de Sales, évêque de Genève, était déclaré bienheureux et sa fête fixée au 29 janvier.

Aussitôt, les évêques du Puy et de Soissons, en même temps que le Père de Chaugy, sont mandés au palais et reçus par Sa Sainteté qui remet le bref entre les mains de Mgr de Maupas. Après l'audience, rapporte l'humble Minime,

je demeurai pour baiser les pieds du Saint Père et remercier son incomparable bonté de la part de l'Institut. L'on apportait son dîner. Je me voulais retirer, mais, par une clémence digne d'un saint, il me commanda de demeurer et prit plaisir de compter quel jour on pourrait recevoir la bonne nouvelle de la béatification à Annecy (1).

On l'y reçut promptement. Le courrier chargé de la porter au roi de France ne mit que neuf jours à couvrir la distance de Rome à Annecy, « ayant marché la nuit au flambeau » pour donner au plus tôt cette joie et venir baiser le tombeau du saint (2).

Qui dira le bonheur de la mère de Chaugy?

Venez toutes, mes très chères sœurs de Sainte-Marie, venez, dans une sainte exaltation et jubilation; adorer, honorer et remercier Jésus, Marie et Joseph, s'écrie-t-elle. Leurs miséricordes, leur clémence et leur protection ont enfin couronné nos espérances en faveur de notre bienheureux Père (3).

« Une sainte invention » lui vient alors en l'esprit. Elle fait tenir enfermé le porteur du message de crainte qu'il ne parle. Pendant ce temps, on fait habiller de blanc les pensionnaires des deux couvents de la Visitation au nombre de douze. Conduites par un ecclésiastique, escortées de « la bande des violons », M^{lles} de Sales et de Chaugy en tête, l'une portant un étendard du nouveau bienheureux, l'autre le bref du Pape dans un plat d'argent, elles partent à travers la ville et s'en vont porter l'heureuse nouvelle à Mgr d'Arenthon, puis à toutes les églises de la cité. On les reçoit « comme des anges » ; les cloches son-

(1) Les détails et les textes ci-dessus sont empruntés aux lettres du 10 et du 23 janvier déjà citées.

(2) Le courrier, qui s'arrêta aussi à Turin, avait été envoyé par le Pape lui-même à Louis XIV. Sur l'arrivée des évêques français à Rome, leur réception par Alexandre VII, la remise du bref, l'envoi du courrier et la solennité de la béatification de François de Sales à Rome, Cf. Arch. du ministère des Affaires étrangères, fonds Rome, vol. 144.

(3) Lettre du 10 janvier 1662.

nent, les orgues éclatent en fanfare; les *Te Deum* retentissent et des salves d'artillerie annoncent à tout le peuple la gloire du saint de la Savoie (1).

Mais, s'il s'agit de remercier le Pape de cette grâce suprême, la mère de Chaugy, comme sa sainte patronne aux pieds du Christ, est sans parole :

Très Saint Père, voici une pauvre Madeleine aux pieds de Votre Sainteté qui n'a point d'autres termes que le silence pour vous exprimer sa gratitude (2).

La cérémonie solennelle de béatification se fit à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, le 8 janvier; il y eut aussi grande fête à Saint-Louis des Français le 29 du même mois.

Vraisemblablement, on eût choisi cette date à Annecy pour élever sur l'autel les reliques du Bienheureux si la châsse d'argent promise par M^{me} Royale eût été terminée (3). L'achèvement de ce travail d'art obligea de remettre la fête au 30 avril.

Au milieu de l'allégresse générale, il y a quelqu'un qui jette une note attristante, c'est Mgr d'Arenthon. Le bref de béatification (4), promulgué le 28 décembre par Alexandre VII, rappelait les instances faites auprès du Saint-Siège par Louis, roi très chrétien des Français, par les archevêques, évêques, tout le clergé, les grands seigneurs et les universités du « Royaume des Gaules », par les reines veuves, Anne d'Autriche et Henriette d'Angleterre, par Charles-Emmanuel, duc de Savoie et Prince de Piémont, par tout l'Ordre des religieuses de la Visitation et particulièrement par la supérieure et les religieuses du monastère d'Annecy, mais Christine de France et le clergé de Savoie n'étaient pas nommés. Mgr d'Arenthon s'en plaint amèrement à M^{me} Royale :

Il ne laisse pas d'être véritable que notre clergé a été bien mal-traité dans le Bref de la Béatification de notre grand Prélat et, qu'après V. A. R., nous avons plus de sujet que tous les autres de nous en plaindre puisque les premières propositions de ce grand

(1) Récit de la sacristine du 1^{er} monastère d'Annecy. Cf. *Annales de la dévotion à saint François de Sales*, p. 71 et 72.

(2) Lettre du 10 janvier 1662. Arch. vatic., Particolari, t. 41, p. 33.

(3) Cf. lettres de la mère de Chaugy à M^{me} Royale, 12 janvier, 1^{er} avril, 1^{er} mai 1662. Turin, Particolari, mazzo 70.

(4) Cf. un exemplaire de ce bref dans le ms. 1876 de la Bibl. d'Avignon, p. 164.

ouvrage ont été faites par notre église et soutenues par nos instances. La mère de Chaugy, à qui j'en ai fait des plaintes, en paraît fort consternée notamment pour le regard de V. A. R. et, certes, avec beaucoup de justice (1).

Si quelqu'un pouvait être mis en cause, n'était-ce pas plutôt le délégué du roi très chrétien et du clergé de France, Mgr de Maupas?

Là encore, les joies de Françoise de Chaugy n'étaient pas sans ombre.

II

Cependant, au monastère, on poussait activement les préparatifs de la fête que l'on voulait, sinon aussi magnifique que le méritait le saint, du moins aussi « solennelle et dévote » que possible. La décoration de l'église, la parure des autels, l'aménagement du monastère pour la réception de plus de deux cents religieuses attendues de l'extérieur, une correspondance considérable et mille détails à prévoir pour une fête de cette importance absorbaient les soins de la mère de Chaugy et de ses sœurs.

Quelques jours avant la cérémonie, en présence de Mgr d'Arenthon, des Pères Harel et Rofavier, du confesseur et du chirurgien du monastère, on procéda secrètement, et pendant la nuit, à l'exhumation du corps du Bienheureux à laquelle assistaient la mère de Chaugy et ses conseillères, les sœurs Fichet, Rosset, de Lacroix, la sœur Barbereau, sacristine, et son aide. On transporta les reliques, « à l'insu du reste de la Communauté, dans une salle voisine de la cellule de la supérieure ». Le chirurgien ayant fait l'examen du corps et dressé procès-verbal, « les sœurs détachèrent des os les chairs que l'embaumement avait pu conserver et les nettoyèrent, avec de petites brosses, de la poussière et de la moisissure qui les souillaient. »

On avait pris maintes précautions pour tenir cette exhumation secrète ; mais comment dissimuler les suaves parfums qui émanaient de ces précieuses reliques ? « Cette sainte odeur nous suivit et nous accompagna plus de quinze jours, rapporte la sœur sacristine ; nos habits, nos mains et tout ce qui nous environnait

(1) Lettre du 3 février 1662. Turin, Vescovi, Geneva.

exhalaient le suave parfum ; les personnes séculières nous demandaient pourquoi nous avions tant d'odeurs et l'on fut obligé de leur en dire la raison. » (1)

De toutes parts, avec une pieuse indiscretion, on sollicitait de la mère de Chaugy l'envoi de quelque relique insigne :

La générosité de la chère mère de Pignerol passe jusqu'à prétendre d'avoir un bras de notre Bienheureux. Jugez si l'on n'est pas bien dans le dessein de la satisfaire ! De tous côtés l'on demande de ces précieuses reliques, et quand nous aurions cent corps du bienheureux François de Sales, il n'y en aurait pas assez pour contenter la quatrième partie du monde. Chacun sera égal et la moindre chose n'en sera ôtée, Dieu aidant (2).

Le Pape, d'ailleurs, l'avait ainsi ordonné ; la mère de Chaugy lui écrit au sujet de l'état dans lequel fut trouvé le crâne du bienheureux :

Les dents tiennent ferme dans la mâchoire, comme d'un homme vivant, et ne lui en manque point. Je vous confesse, très saint Père, que je fus fort tentée d'en faire arracher une pour l'envoyer à Votre Sainteté, et même il me semblait que si j'eusse pris cette hardiesse elle se serait détachée d'elle-même pour être portée entre vos mains sacrées. Mais, néanmoins, je n'osai jamais suivre ce mouvement à cause de la soumission due aux ordres de Votre Sainteté sans lesquels il ne nous serait rien resté de ce béni corps... (3).

Ainsi donc, après avoir laissé sécher plusieurs jours les ossements, les mêmes témoins se réunirent. On fit la « reconnaissance » des reliques, procès-verbal en fut dressé, puis, le chirurgien ayant disposé les os selon leur place naturelle, les sœurs « les joignaient l'un à l'autre avec du fil de fer très délié, puis l'on mettait du coton pour remplir les vides de la chair et on liait cela avec de petits rubans fort étroits, en sorte que l'on n'en peut pas ôter le moindre ossement sans tout défaire ; puis on lui

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy, *Recueil des circ.*, t. I, p. 571. La mère de Chaugy, dans sa lettre du 8 mai 1662 au Pape, parle aussi « d'odeurs si merveilleuses qu'elles surpassent l'expression et même le discernement humain ». Arch. vatic., *Partic.*, vol. 40, p. 136.

(2) Lettre d'une secrétaire de la mère de Chaugy. Cf. *Annales de la dévotion à Saint François de Sales*, p. 72. La mère de Chaugy recourut au Saint-Siège par l'intermédiaire de son frère, et en date du 14 juillet 1662, le pape Alexandre VII rendit un décret défendant de soustraire aucune parcelle des reliques du saint et d'ouvrir la châsse sans une permission spéciale du Saint-Siège. *Ib.*

(3) Lettre du 8 mai déjà citée.

mit une chemise, une soutane de tabis violet, une aube, étole, fanon et chasuble, des gants, des bas de soie et des souliers blancs, brodés. Pour le chef, on lui fit faire une tête d'argent » dans laquelle le crâne fut enclos ; « on fit peindre le visage en carnation mais comme mort... » (1) Le corps ainsi disposé fut remis dans une sorte de cercueil et déposé à nouveau dans le sépulcre.

Cependant, la splendide châsse d'argent massif promise par M^{me} Royale était arrivée (2) ; le marquis de Lullin, écuyer de la duchesse et gouverneur du Chablais, avait été envoyé à Annecy pour en faire l'offrande au nom de Son Altesse (3) et représenter les souverains de Savoie à la cérémonie. Les préparatifs étaient terminés, l'église magnifiquement décorée. Françoise de Chaugy nous en fait elle-même la description :

La parure de notre grand autel était, de côté et d'autre, les armes du Pape par six montagnes lumineuses surmontées de l'étoile d'or et couronnées par les clefs de saint Pierre, la tiare papale avec trois couronnes de lumière. Le grand autel était orné du parement que notre bienheureuse Mère avait fait faire, et, les petits autels, de jolis cuirs dorés, n'osant faire d'autres dépenses. Toute la corniche et la balustrade qui règne autour de l'église étaient également garnies de flambeaux et de lauriers. Le tableau du grand autel était notre bienheureux Père sous une impériale glorieuse soutenue par les deux Evêques de sa maison, son frère et son neveu, et, au bas du tableau, à genoux, son père, sa mère, ses frères, tirés au naturel, et notre bienheureuse Mère et plusieurs filles de la Visitation aussi à genoux... Au portail de l'église, on avait représenté des chênes aux armes du Pape ; les pieds étaient creusés pour y tenir du pain et du vin pour les pauvres, signifiant que nous faisons la fête d'un grand sacrificateur du pain des élus et du vin qui engendre les vierges. Les entrelassures des chênes étaient garnies de tableaux, d'armoiries et d'emblèmes et de deux jets d'eau pour signifier que

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy, *Recueil des circ. du 1^{er} monastère*, t. I, 571 et ss.

(2) « Cette châsse est faite comme un lit en impériale de carrosse un peu élevée ; il y a trente-six colonnes torsées et quantité de poteaux, d'anges, de festons, d'ornements qui se montent et démontent aux grandes fêtes seulement ; les autres jours, elle est couverte avec des ornements selon les couleurs de l'église ; les rideaux se tirent tout autour ; elle est toute à jour par-dessus, et autour il y a trois fenêtres devant et derrière et aux deux bouts avec des cristaux ; celui du côté de la tête s'ouvre pour vénérer le corps du saint ; on dit que le seul travail a coûté 15.000 fr. ; le métal, compté avec, revient, selon l'opinion commune, à 36.000 fr. » *Ib.*, p. 572.

(3) Le 1^{er} mai, Fr. de Chaugy remercie M^{me} Royale de ce don magnifique. Cf. Turin, Particulari, C, mazzo 70.

le Bienheureux avait non seulement bu de l'eau de sa citerne, mais que ses eaux salutaires continuaient à s'écouler par les places publiques (1).

Le 29 avril, veille de la fête, Mgr d'Arenthon ouvrit la solennité par la promulgation de l'indulgence plénière concédée par le Pape, et invita les habitants d'Annecy et les étrangers, venus en grand nombre, à se disposer par la prière à la fête du lendemain.

Sur le soir, dans l'église transformée en chapelle ardente, en présence des évêques de Tarentaise et de Belley, il fit la « levation secrète » du corps du Bienheureux que l'on déposa dans la châsse d'argent, et celle-ci sur « un lit d'honneur », pour être portée le lendemain en procession.

Les sœurs de la seconde maison, laissant leur couvent « à la garde du bon Dieu et des sœurs tourières », s'étaient jointes à celles de la Sainte-Source avec près de deux cents visitandines venues des monastères voisins, et même de fort loin, assister à cette « auguste action » pour laquelle la mère de Chantal disait « souvent qu'elle eût voulu revenir des antipodes si elle y eût été ». (2)

Enfin, l'aube du grand jour s'est levée. Sur les neuf heures du matin, Mgr d'Arenthon et son Chapitre pénétrèrent dans l'église parmi les flots pressés d'une foule immense qui déborde sur la place et sur le parvis. Puis viennent les syndics et le « corps de ville » précédés des trompettes qui entremêleront leur fanfare aux « deux chœurs d'une puissante musique ». (3)

L'évêque, revêtu des habits pontificaux, s'assied sur son trône et, « tout incontinent », François, comte de Sales, neveu et filleul du bienheureux, se mettant à genoux devant le Prélat, baise le Bref de béatification et le lui présente. L'Evêque le

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, 15 mai 1662. Les dernières lignes du texte font allusion aux paroles que le Pape Clément VIII, empruntant au livre des Proverbes, adressa à François de Sales après que celui-ci eut brillamment soutenu devant lui un examen public de théologie: « *Bibe, fili mi, aquam de cisterna tua... deriventur fontes tui foras...* » Cette circulaire où la mère de Chaugy rapporte les circonstances de la fête est particulièrement intéressante. Nous y empruntons beaucoup.

(2) *Ib.*

(3) Sur ces fêtes, cf.: *Les cérémonies et réjouissances faites en la ville d'Annecy sur la solennité de la béatification et l'élévation du corps sacré du bienheureux François de Sales*, le 30 avril 1662, par Barthélemy Magistry, chanoine de Saint-Pierre de Genève.

baise, le remet à son assistant et lecture en est faite à haute voix. On découvre alors la châsse, le prélat vénère les reliques, il entonne le *Te Deum* et, tandis que le chant solennel retentit, « tout soudain » éclatent les fanfares des trompettes, les sonneries des cloches, les roulements des tambours, « le tintamarre des mousquetades de l'artillerie du château et du clocher de Saint-Dominique ». Une grand'messe solennelle termina la cérémonie du matin.

Les vêtements liturgiques étaient de satin blanc rehaussé de broderies d'or et de soie où « tout était palmes, cœurs et flammes » que jadis la mère de Chantal, entrevoyant ce jour béni, avait brodés d'une main tendrement filiale.

Mais la joie des habitants d'Annecy fut à son comble pendant la splendide procession qui, l'après-midi, se déroula dans les rues de la ville. Laissons parler ici sœur Anne-Catherine Barbereau qui, par une permission spéciale, la vit passer des fenêtres du couvent où se tenaient toutes les sœurs, un cierge allumé à la main.

[La châsse d'argent fut portée] sur un brancard, en sorte que ceux qui la portaient ne se voyaient point; les places étaient achetées pour cette sainte vue, et quatre neveux et dix petits neveux suivaient le convoi de leur saint Oncle, tous en habits de tabis violet. Après eux, on voyait les morts ressuscités, les paralytiques guéris, les aveugles, les sourds et autres, selon leur rang, qui avaient été guéris par l'intercession du saint; [ils] faisaient un cercle à l'entour, vêtus de violet avec des couronnes d'olivier sur leur tête. Les gardes de Son Altesse, l'épée haute d'une main et un flambeau en l'autre, maintenaient le bon ordre; tous les habitants étaient sous les armes et toutes les cloches de la ville ne cessaient de sonner. On tirait incessamment du château et de dessus notre église. La procession était si nombreuse que le premier bout en allant touchait le dernier en revenant. Les religieuses de sainte Claire découvrirent leur maison pour voir passer le saint et, par respect pour elles, on ôta le poêle et on arrêta pour leur donner le temps de le considérer à loisir. On n'entendait alors qu'exclamations de joie tout le long du chemin qui, étant terminé où il avait commencé, le saint corps resta jusqu'au soir sur le lit de parade sans que les gardes de Son Altesse le quittassent un moment, se relevant pour prendre de la nourriture; enfin, les commissaires étant toujours auprès jusqu'à ce qu'on l'eût mis sur l'autel, Messieurs firent fermer l'Eglise et, notre mère les suppliant d'attendre que toutes les sœurs fussent passées, l'on vida l'autel.... Toutes étant passées, deux Evêques prirent les deux bouts de la châsse, par cérémonie, et toutes les religieuses la portèrent; celles qui ne

pouvaient aider se mettaient dessous et, afin que toutes eussent la consolation d'aider, notre mère les fit monter sur l'autel où la chaise étant placée, tous les hommes se retirèrent laissant les religieuses auprès de leur trésor. Ce fut pour lors que la très honorée mère de Chaugy donnant essor à sa joie et se mettant à genoux devant le saint... dit ces paroles de Siméon: « Laissez Seigneur aller votre servante en paix, car mes yeux ont vu mon Bienheureux Fondateur sur l'autel! O mon Dieu qu'avons-nous fait pour mériter cette grâce? Que vous en soyez éternellement béni! Venez croix, venez persécutions, venez opprobres, vous serez les bienvenues!... C'est la récompense que je demande puisque mes yeux ont la grâce de vous voir placé au rang des saints. » Toutes les sœurs fondaient en larmes de tendresse de voir cette chère mère dans une ardeur de séraphin. L'on demeura en silence avec elle une demi-heure pendant que les odeurs continuaient toujours (1).

Au dehors, la foule du « menu peuple » assiégeait le portail pour se laver les yeux aux jets d'eau qui s'y trouvaient et en emporter aux malades.

A la nuit tombée, devant une immense assemblée accourue au Pâquier, s'illumina, en feu d'artifice, une pyramide où scintillaient les armes et devises du bienheureux, celles du Pape, des souverains de Savoie et de la ville d'Annecy. Des feux de joie s'allumaient partout, n'étant pas « jusqu'aux pauvres et aux petits enfants » qui n'eussent fait le leur; mille fusées, lancées des deux monastères de la Visitation et du château de Trésun, répandaient sur Annecy la clarté du jour pendant que « la mousqueterie des bourgeois », l'artillerie du château et « l'escopetterie d'une armée navale » voguant du lac vers les canaux intérieurs de la ville (2) faisaient que « ce petit lieu pouvait en quelque sorte être comparé au mont Sinaï quand l'homme de Dieu, Moïse, y était monté pour parler avec l'Invisible » (3).

Et maintenant les derniers bruits ont cessé, les dernières lueurs sont éteintes. La ville dort. Seules, prosternées au pied de l'autel et des reliques de leur saint Fondateur, les Filles du bienheureux François de Sales, en cette nuit mémorable qui sera « exempte de tout autre sommeil que celui de la sainte épouse » (4), goûtent avec délices le don de Dieu...

(1) Archives de la Visitation, *Recueil des circ.*, t. I, 573.

(2) Cf. *Magistry, op. cit.*, p. 348.

(3) Fr. de Chaugy, lettre du 15 mai, déjà citée.

(4) *Ib.*

III

Il fallut, « même avant le jour », s'arracher du pied de cet autel « parce que les prêtres voulaient commencer les messes et que le peuple se pressait de donner des marques publiques de son culte ».

A huit heures, Mgr d'Arenthon vint dire la messe de communauté après laquelle il voulut parler à toutes les sœurs réunies. A la grande surprise de la mère de Chaugy, l'évêque fit savoir que les intérêts de l'Eglise de Genève l'obligeaient à partir ce jour même pour Paris, et déclara qu'il défendait de faire aucune déposition ni élection de supérieure pendant son absence dans tous les monastères de son diocèse. Comme la mère Françoise-Madeleine lui représentait que son second triennat allait échoir dans quelques jours, le prélat répondit qu'il serait de retour « environ la Saint-Jean » et que la déposition ne se trouverait retardée que d'un mois ou six semaines (1).

Louis XIV, en effet, appelait d'urgence l'évêque de Genève pour régler la question des vingt-trois temples construits par les calvinistes dans le pays de Gex, pendant la minorité du roi (2).

Les fêtes de la béatification se poursuivirent donc en l'absence de Monseigneur : « Nous avons eu dix panégyriques du Bienheureux, rapporte Françoise de Chaugy, et la grande solennité a duré neuf jours, chaque église, à qui mieux mieux, étant venue faire l'office dans la nôtre. » (3)

Malgré ce déploiement extérieur, la communauté d'Annecy goûta dans l'ordre et le recueillement le bonheur de ces jours inoubliables, à la grande admiration de toutes les personnes qui recevaient l'hospitalité dans le monastère, notamment de M^{me} de Toulonjon. « La prudente conduite de la sage supérieure avait si bien » réglé toutes choses, nous rapporte-t-elle, que, malgré l'affluence de tant de personnes au dehors comme au dedans du monastère, « il semblait, à voir l'assiduité à toutes les Heures du chœur et la tranquillité de cette nombreuse communauté, que c'étaient plutôt des anges que des officières qui

(1) *Ib.*

(2) Dom Innocent de Masson, *Vie de Jean d'Arenthon d'Alex*, 92 et ss.

(3) Lettre du 15 mai.

apprêtaient les choses nécessaires à la nourriture et au besoin d'un si grand nombre ; et si cette chère mère de Chaugy eût été dans un entier loisir, elle n'aurait pas paru plus égale, pacifique et attentive aux moindres singularités, ordonnant de tout avec autant de sagesse et de facilité. » (1)

Le glorieux couronnement de ses efforts avait momentanément imposé silence à la critique, mais, dans son cœur, la généreuse mère s'offrait d'avance aux croix qu'elle sentait proches. L'appel aux humiliations que, dans l'excès de sa reconnaissance, elle avait jeté vers le ciel, n'était pas le cri d'une exaltation passagère, mais l'offrande de la rançon promise. « J'ai demandé à Dieu de te cribler comme le blé... je t'humilierai, je t'anéantirai, je te mettrai comme l'herbette sous le couteau » lui avait crié le démon par la bouche d'un possédé (2) : Françoise-Madeleine attendait l'heure de l'épreuve. Comme le Père Harel, témoin bien informé, s'efforçait de préparer l'âme de cette vraie fille de saint François de Sales aux disgrâces futures : « Dieu est le maître, lui répondit-elle, il peut disposer de moi comme il le jugera à propos » (3). « Si le temps est venu où Dieu veuille nous anéantir et nous détruire, pourquoi ne le voudrions-nous pas ? écrit-elle à une amie ; soit donc faite à jamais sa sainte volonté ! » (4)

Avec le même courage, Françoise de Chaugy se remet à l'œuvre. Alexandre VII a promis de canoniser le bienheureux dans l'année ; mais il faut que la Visitation soit prête à verser les sommes requises (5), car, si la solennité de béatification a pu

(1) *Remarques de la comtesse de Toulonjon sur la mère de Chaugy*. La mère Gabrielle-Henriette de Clermont, sup^{re} du monastère dit de l'Antiquaille, à Lyon, déclare : « Cette maison va avec une grande bénédiction ; je crois que l'esprit primitif de nos saints Instituteurs y est conservé dans son intégrité, y ayant remarqué beaucoup de solide vertu, mais surtout une très cordiale bonté et un ordre admirable ; quoiqu'il y eût plus de cent religieuses étrangères, il n'y paraissait aucun embarras ; j'ai été toute charmée de cette communauté. » Circ. du 18 mars 1663, Bibl. d'Avignon, ms. 1886. Voir ces mêmes témoignages dans l'*Année sainte*, XI, 432 et ss. ; VII, 670 ; et dans la *Lettre circ. de Turin*, 81.

(2) *Pouvoir de saint François de Sales* ; guérison d'un possédé ; déposition de la sœur Barbereau, p. 290. *La vie de la mère de Chaugy*, p. 312, signale aussi les prédictions qui auraient été faites en ce sens à Fr. de Chaugy par le père Poncet, jésuite, venu en pèlerinage à Annecy, et par un ecclésiastique nommé M. Dufour.

(3) *Ib.*, 314.

(4) *Ib.*, p. 310.

(5) F.-M. de Chaugy, lettre du 10 janvier 1662.

se faire dans Rome « à petits frais », sous le motif que la canonisation suivrait bientôt, il faut maintenant prévoir les dépenses d'une cérémonie solennelle dont toutes les formalités sont réglées d'avance.

La Sacrée Congrégation des Rites offrit à la Visitation de se charger elle-même de tous les frais de cette solennité, y compris l'expédition des bulles, moyennant une somme de 30.000 écus romains, soit, en monnaie de France, 105.000 livres (1). Malgré l'énorme fardeau de dettes qui pesait sur le monastère, Annecy accepta l'offre avec empressement, car « c'était le couronnement définitif et prochain » de tous ses vœux et de tous ses efforts.

Au point de vue financier, l'arrivée de Mgr de Maupas à Rome avait apporté au Père de Chaugy une vraie déception : « Certainement, mes révérendes Mères, écrit-il aux supérieures, je croyais que les plus zélées et puissantes se prévaudraient du passage de Mgr du Puy pour envoyer la somme de leurs contributions. » (2) Le religieux avait été contraint d'emprunter pour couvrir la dépense de la béatification, et certains travaux de procédure n'étaient pas encore soldés. Tout dévoué à la cause du bienheureux François de Sales, l'humble Jean Miget, connaissant les difficultés d'argent du frère et de la sœur de Chaugy, n'avait ni réclamé ni reçu le prix de son précieux labeur. Epuisé de fatigue, « au milieu des remèdes et des dépenses », voyant enfin le Bienheureux sur les autels, il écrivit au Minime « qu'il désirait voir quelque effet des promesses et récompenses ». Mais il mourut au printemps de 1662 entre les bras du Père de Chaugy, faisant abandon du fruit de son travail, soit trois mille écus, au bienheureux François de Sales. Il en exceptait douze cents, priant le religieux de les remettre à son neveu, Claude Bouillaud, qui va bientôt les réclamer assez impérieusement (3).

Mais rien n'arrête le zèle du frère et de la sœur à parachever la glorification de leur saint : ni les charges, ni les suspensions, ni les blâmes.

N'en était-il point de sous-entendus dans la circulaire que

(1) Lettre du père de Chaugy, 23 janvier 1662, déjà citée. Cf. aussi Mercier, *Documents inédits sur la Canonisation*, p. 48.

(2) Lettre du 23 janvier 1662, déjà citée.

(3) Mercier, *op. cit.*, p. 45 et 46. Dans cet opuscule se trouve, en appendice, la lettre adressée par Claude Bouillaud à la mère de Chaugy, le 9 septembre 1662. Elle est incomplète. L'original se trouve à la Visitation d'Annecy où nous en avons pris une copie complète. Claude Bouillaud avait suppléé Jean Miget, malade, en la dernière congrégation.

Mgr de Maupas adressait à tout l'Ordre de la Visitation, le 17 avril 1662 :

Je ne vois rien, écrivait-il, qui puisse apporter du retardement à la canonisation du bienheureux François de Sales (laquelle nous espérons environ cet automne prochain), que si, par malheur, vos Communautés manquaient de diligence à fournir les sommes dont vous êtes demeurées d'accord entre vous autres pour satisfaire aux frais nécessaires pour la dite canonisation. J'ai vu la liste des contributions de chaque monastère qui doivent composer la somme totale. Il me semble que cela ira bien ; il faut seulement prendre garde que les dites sommes ne soient point distraites ailleurs. Je pense que la ville de Lyon, par sa situation et par son commerce, est le lieu le plus propre à faire passer les dites sommes pour me les envoyer ici afin que je les fasse porter tout droit au Mont de Piété où elles seront distribuées par mes ordres. Nous aurons encore cet avantage qu'un Prélat de cette cour, qui est un personnage de grand mérite et de grande vertu, et qui a de la pratique pour la conduite d'une affaire de cette nature, nous fera la charité de nous assister de ses soins et de ses conseils afin que l'emploi de vos deniers soit bien légitime et que la dépense se fasse le plus utilement que faire se pourra (1). Le bon Père André de Chaugy, qui a beaucoup travaillé en cette affaire, continue à nous aider de ses peines, de ses sollicitations et de son expérience (2).

La circulaire qu'à son tour la mère de Chaugy adresse le 15 mai aux supérieures éclaire singulièrement le sens de celle de Mgr de Maupas. Il nous la faut citer :

Je ne dis rien de l'état présent de cette affaire à Rome, étant assurée que vos Charités ont reçu la lettre circulaire dont notre digne Mgr du Puy honora nos maisons le mois passé avant son départ pour le mont Cassin et pour Naples. Il est si juste de rendre une obéissance aveugle à sa Grandeur que je n'ai rien à dire à vos Charités sur ce sujet que par notre soumission très respectueuse et filiale, espérant avec certitude la Canonisation puisque mon frère nous écrit, le 7 de ce mois, qu'il est tout entouré de peintres, de doreurs et autres ouvriers, et que même il fait travailler le brancard d'argent sur lequel le Pape doit être porté à la procession le jour de la canonisation.

Par où vous voyez, mes très chères sœurs, que l'on a mal informé vos Charités quand, pour attédier vos bontés et vos confiances, on a voulu vous persuader que nous voulions amasser de l'argent pour payer nos dettes et non pour canoniser notre bienheureux Père. Au

(1) Le Prélat auquel Mgr de Maupas fait allusion est Mgr Fabei. Cf. lettre du 5 juin 1662, Bibl. nat., fonds français, ms. 20636.

(2) Bibl. d'Avignon, ms. 1876, dernier feuillet.

temps passé, on nous tançait de trop entreprendre, respirant et poursuivant la canonisation ; maintenant on change de discours, et en tout il y a de quoi se consoler puisque tout s'évanouira et que la vérité de Dieu et la gloire de son Saint subsisteront, et dans toute l'éternité. Il sera vrai de dire que cinq ans de travail ont recommencé et fini un ouvrage de quarante ans ; que tous les procès ont été faits et refaits ici, portés à Rome, plaidés, transcrits plusieurs fois, obtenus tous les décrets, et qu'enfin, au mois de mars de l'année passée, tout fut glorieusement fini pour la béatification de ce Bienheureux en pleine congrégation, que maintenant il est sur l'autel et qu'il ne reste plus à faire que la pompe et la magnificence de sa canonisation.

Croyez donc, mes très chères sœurs, qu'encore qu'il y eût de la justice à payer les frais et les emprunts de la Béatification avant que de s'engager à la Canonisation, nous n'en avons jamais eu la pensée, ayant trop à cœur de consommer cette sainte œuvre pour laquelle nous voudrions nous consumer si nous n'en étions indigne (1).

Ainsi donc, si l'on ne fait plus passer les cotisations par les mains du frère et de la sœur de Chaugy, c'est qu'on craint qu'elles n'y soient retenues pour solder les dettes contractées pendant leur gérance, et qu'ainsi la canonisation ne s'en trouve retardée. Et quand cela serait ? La justice n'y trouverait-elle pas son compte ? A Dieu ne plaise, pourtant, que ces zélés serviteurs du bienheureux François de Sales n'arrêtent, par prudence, si belle œuvre en si beau chemin ! C'était bien mal les connaître. Le passé n'était-il pas garant de l'avenir ? Mais après leur avoir tant de fois marchandé la confiance, il semblait, maintenant, que la seule présence de Mgr de Maupas à Rome, lequel avait beau jeu de cueillir la palme, dût infailliblement assurer le succès.

Après tout, que restait-il à faire, sinon « la pompe de la canonisation », et, pour ce, recueillir un prix forfaitaire où nulle surprise n'était plus à craindre non plus que nul échec ? Qu'était-ce que cela auprès des immenses difficultés qu'il avait fallu vaincre, des travaux sans nombre auxquels il avait fallu faire face, à l'issue desquels, sans que Mgr de Maupas y fût pour rien, François de Sales avait été déclaré Bienheureux en pleine congrégation, dès le mois de mars 1661, alors que Sa Grandeur n'était arrivée à Rome que le 3 décembre suivant pour y faire des démarches de pure forme ?

(1) Lettre du 15 mai 1662, déjà citée.

Si Françoise de Chaugy ne le dit pas aussi nettement, c'est le sens très clair de sa lettre.

La mère de Lucinge, dans son affection pour le frère et la sœur, s'étonnait douloureusement des dissentiments qu'elle voyait paraître dans l'Ordre à leur sujet ainsi que des « contrôlements » que l'on prétendait faire de leur conduite. « Je crois, écrivait-elle, que les effets feront voir à tous quelle a été la droiture de ces dignes personnes. » (1)

Pendant que s'échangeait cette correspondance, Mgr d'Arenthon poursuivait son voyage vers Paris où, étant arrivé dans les premiers jours de mai, il s'était mis en rapports avec les Supérieures de la Visitation. Les commentaires qu'il apportait au sujet des lettres que nous avons citées ne pouvaient être favorables ni à la supérieure de la Sainte-Source ni à son frère. Tout cela n'était pas sans jeter de l'indécision dans les esprits ; il y a des traces de ce désarroi dans la seconde circulaire de Mgr de Maupas :

Ayant reçu certaines lettres de divers endroits qui témoignent qu'on est en peine de savoir si les sommes que les monastères doivent contribuer sont parvenues dans nos mains, j'ai pensé qu'il serait à propos que chaque monastère m'envoyât un petit mémoire bien exact des sommes qu'il a fournies, pour sa part et portion des frais communs, pour la canonisation du B. H. François de Sales et, surtout, depuis le mois de septembre qui est le temps auquel je suis parti de Fontainebleau par ordre du roi pour venir à Rome afin de solliciter cette sainte affaire de la part de Sa Majesté ; et puisque Nosseigneurs les Prélats... m'ont fait l'honneur de me députer... et que les dits seigneurs évêques désirent que l'emploi de vos deniers soit fort assuré et ménagé afin de soulager les plus faibles monastères qui se rencontrent de leur juridiction, j'ai cru encore, par cette seconde raison, que je devais vous prier de m'envoyer cet état au juste pour savoir quelle somme vous avez fournie, en quel temps, à qui vous l'avez adressée, par quelle voie vous l'avez fait tenir. Et d'ailleurs, puisque je me trouve chargé de la plupart des procurations de vos monastères, il est bien raisonnable que je sois pleinement instruit de cette affaire afin de vous en pouvoir rendre un compte bien fidèle à la fin de ma carrière (2).

Eh ! sans doute ! et personne n'y contredit ; mais les dissenti-

(1) Lettre du 1^{er} mars 1662. *Recueil des circ. de la Visit. de Turin*, Arch. de la Visit. d'Annecy.

(2) Lettre du 5 juin 1662. Bibl. nat., fonds français, ms. 20636, f^o 73. Un exemplaire imprimé existe aux Arch. du Puy-de-Dôme. Série H, *Visit. de Riom*, liasse 2b, cote 6.

ments qui ont paru font que l'œil le plus clairvoyant voit trouble dans ces lignes en apparence limpides.

Malgré ces injustes suspicions, Françoise de Chaugy n'en est pas moins zélée à chercher de tous côtés le secours temporel qui doit aider à couronner l'œuvre. Elle écrit en particulier lettres sur lettres à M^{me} Royale pour obtenir d'être payée du legs qu'a fait à la Visitation, « en bonne et due forme », feu la marquise Tasson, « de ses gages assignés par la sérénissime Infante de Savoie » (1).

En prévision de la canonisation toute proche, elle adresse au Pape une relique insigne du bienheureux François de Sales : c'est un os du bras droit qui a si « dignement porté la houlette dans [la] bergerie » de l'Eglise, et une phalange « du pouce qui, mû de l'Esprit divin, a écrit le livre de Philothée et tant d'autres belles choses pour le salut des âmes et pour le soutien de la sainte Eglise » (2).

La lettre de la mère de Chaugy était datée du 3 août.

Le 20 du même mois, survenait à Rome un incident dont les graves conséquences politiques allaient arrêter toute négociation.

Vers onze heures du soir, une rixe ayant éclaté entre les soldats de l'ambassade de France et les gardes corses, ceux-ci se portèrent sur le palais Farnèse, tirèrent au hasard, tuèrent trois passants et blessèrent mortellement l'un des pages de la duchesse de Créquy, femme de l'ambassadeur, au moment où elle rentrait chez elle en carrosse (3).

Dès le lendemain de cet attentat qui constituait une violation grave du droit des gens, le Pape fit porter ses excuses au duc de Créquy par le cardinal Flavio Chigi, son neveu ; mais Louis XIV, estimant les réparations proposées insuffisantes, rappela son ambassadeur, renvoya le nonce et fit signifier aux évêques du Puy et de Soissons d'avoir à quitter Rome sans délai (4).

(1) Cf. Lettres des 1^{er} avril, 23 juin, 14 septembre et 13 octobre 1662. Turin, Particolari, C, mazzo 70.

(2) F.-M. de Chaugy, lettre du 3 août 1662. Arch. vatic., Particolari, t. 41.

(3) Sur cette affaire et ses conséquences, cf. Comte de Moüy, *op. cit.*; et Gérin, *op. cit.*

(4) Sur l'ordre de Louis XIV, ils rejoignirent d'abord le duc de Créquy à San-Quirico, au début d'octobre. L'ambassadeur rentra en France le 31 décembre. Mgr de Maupas et Mgr de Bourlon firent visite au Pape avant leur départ, ce qui mécontenta fortement le roi. *Ib.*

Si la mission de délégué du roi très chrétien assurait des prérogatives, elle occasionnait aussi des retards et des mécomptes. Les détracteurs du frère et de la sœur de Chaugy allaient pouvoir s'en convaincre pendant plus de deux ans.

LIVRE QUATRIÈME

L'ÉPREUVE

CHAPITRE PREMIER

La déposition et l'exil

(1662-1664)

- I. — Mgr d'Arenthon et les monastères de Paris. — La mère Flocard envoyée à Mâcon. — Marie-Aimée de Rabutin rappelée au monastère d'Annecy. — Déposition de la mère de Chaugy. — Election de Marie-Aimée de Rabutin. — Sort de la mère de Chaugy. — Exhumation de Charles-Auguste de Sales. — Visite du père de Chaugy. — Les comptes de la canonisation. — Rapport calomnieux de Marie-Bonaventure de Nouvelle.
- II. — Mariage de Charles-Emmanuel II avec Françoise de Valois. — Mort de Christine de France et de la jeune duchesse. — La mère de Chaugy calomniée. — Le duc de Savoie donne l'ordre de la faire sortir de ses Etats. — Rôle de Bertrand de la Perrouse, du comte de Sales et de Mgr d'Arenthon. — La mère de Chaugy exilée à Seyssel.

Ainsi qu'en avait ordonné Mgr d'Arenthon, la mère de Chaugy devait rester en charge jusqu'au retour du prélat, de même que Françoise-Agnès Flocard, supérieure du second monastère d'Annecy.

Agissant de la sorte, l'évêque avait voulu se donner du temps et profiter de son voyage en France pour conférer avec quelques supérieures, celles de Paris en particulier, de l'état spirituel et temporel de la Sainte-Source. Par ailleurs, ce retard dans les élections de son diocèse allait lui permettre, sous prétexte de fournir des sujets aux maisons de France, de faire sortir d'Annecy, avant son retour, les religieuses susceptibles d'être élues au premier monastère et suspectes à la fois de trop d'attachement à la mère de Chaugy.

De ce nombre était Françoise-Agnès Flocard.

Or, à cette époque, Marie-Aimée de Rabutin, ancienne professe de la Sainte-Source, terminait au monastère de Mâcon ses deux triennats. Mgr d'Arenthon s'entendit avec elle et avec Mgr de Lingendes, évêque de cette ville, pour y faire élire comme supérieure la mère Flocard.

Sans perdre de temps, il enjoint à celle-ci, par l'entremise de son vicaire général, de rendre des comptes et de partir pour Mâcon en moins de quinze heures. On ne lui laisse pas le temps d'aller, en l'église du premier monastère, se prosterner auprès des reliques du Bienheureux dont elle était la filleule. Ses sœurs n'ont pas même le loisir de lui procurer un équipage convenable et elle doit monter à cheval pour la première fois de sa vie, non sans subir les huées de quelques vagabonds qui la poursuivent de leurs insultes (1).

En agissant avec cette promptitude, Mgr d'Arenthon avait voulu couper court aux réclamations possibles de la supérieure d'Annecy à laquelle on avait déjà enlevé, pour la donner au monastère de Blois, sœur Philiberte-Emmanuelle de Monthoux, l'une de ses plus chères filles et des plus capables.

De tels procédés laissent voir assez clairement les intentions de l'évêque de Genève. La mère de Chaugy, surprise, s'ouvrit de ses craintes au comte de Sales qui crut devoir en appeler à Mgr d'Arenthon. Cette lettre ne nous est connue que par les allusions qu'y fait le Prélat, mais la déférence que nous sommes habitués à rencontrer dans la correspondance du comte de Sales et de la mère Françoise-Madeleine nous autorise à croire que cette lettre fut respectueuse. Elle prouvait cependant qu'on avait vu clair.

Fort mécontent de ce qu'il considérait comme une ingérence indue de la part d'un séculier, craignant peut-être quelque recours auprès des souverains de Savoie, Mgr d'Arenthon écrivit à M^{me} Royale, contre la mère de Chaugy, une lettre qu'on ne lira pas sans étonnement :

... La guerre est enfin déclarée entre la mère de Chaugy et moi parce que j'ai promis à Mgr de Lingendes, évêque de Mâcon, de lui donner, pour conduire son monastère, une religieuse qu'elle

(1) Pour les détails de ce départ, voir *Année Sainte*, VI, 440 et 441. C'est au commencement d'août qu'il dut s'effectuer car nous lisons, d'autre part, dans l'*Année Sainte*, VII, 320, qu'après ses deux triennats, la mère de Rabutin gouverna encore pendant trois mois le monastère de Mâcon en qualité de *commise* jusqu'à l'arrivée de la mère Flocard.

avait dessein de faire élire dans le premier monastère d'Annecy afin de pouvoir régner par le moyen de la timidité de cette jeune fille. (Cette jeune fille avait quarante-quatre ans!) Elle donne maintenant dans des emportements qui découvrent ce qu'elle a tâché de dissimuler jusques à présent, jusques à m'avoir fait écrire une lettre par le comte de Sales, son confident, toute pleine de menaces; mais comme je vois qu'elle a désolé cette maison et que le spirituel est dans un très mauvais penchant, je suis résolu de faire l'œuvre de Dieu et d'attendre doucement les foudres qu'elle doit me faire venir de Rome par le ministère de son frère le Minime; et certes, c'est une chose bien honteuse, pour le comte de Sales, d'appuyer une religieuse dans des emportements si scandaleux contre son évêque. Pourvu que V. A. R. ne me lie point les mains, elle entendra dire que j'aurai calmé les gémissements d'une infinité de bonnes âmes qui gémissent sous la domination purement séculière de cette fille, et satisfait aux demandes de tous les monastères de France qui désirent que je donne des bornes à l'ambition de cette créature. Voici un mot qui fera rire V. A. R.: la Reine-Mère, parlant, il y a quelques jours, de la mère de Chaugy, dit que M^{me} de Nemours lui avait voulu persuader qu'elle était une sainte; et cette bonne Reine ajouta: « M^{me} de Nemours en pensera ce qu'elle voudra, mais, pour moi, je n'honore point ces sortes de saintes. » (1)

En ce procès de canonisation, Mgr d'Arenthon avait, sans aucun doute, tenu près de la reine le rôle de *l'avocat du diable*.

Que l'antipathie de vieille date qu'il éprouvait à l'égard de la mère de Chaugy lui fît porter sur elle des jugements sévères, cela peut, à la rigueur, s'expliquer; mais comment pouvait-il écrire de sang-froid que *tous les monastères de France* le sollicitaient de « mettre des bornes à l'ambition de cette créature », alors que Françoise de Chaugy comptait dans l'Ordre tant d'amies fidèles et que, trois mois auparavant, les supérieures présentes aux fêtes d'Annecy ne tarissaient pas d'éloges sur ses mérites et l'édification que leur avait procurée sa communauté? (2)

La vérité, c'est que Mgr de Maupas et Mgr d'Arenthon, par leurs rapports tendancieux et leurs accusations invérifiées, avaient semé dans quelques monastères, ceux de Paris en particulier (3), l'inquiétude, la défiance, tout au moins la réserve à l'égard de la mère de Chaugy.

(1) Lettre du 3 août 1662. Turin, Lettere di Vescovi, Geneva.

(2) Voir ci-dessus, p. 352, note 1.

(3) Notons aussi ceux du Puy et de Moulins et les monastères où Mgr d'Arenthon avait pu passer en allant à Paris.

Mgr de Maupas, le premier, avait mené le chœur dans la poursuite de la canonisation lorsqu'il rejetait sur Annecy la responsabilité des retards et des dépenses, revendiquant la direction de l'entreprise, s'efforçant de séparer de la Sainte-Source les procurations des autres monastères et de ruiner l'influence de la mère de Chaugy. Maintenant encore, ne mettait-il pas tout en œuvre pour faire donner aux visitandines de la rue Saint-Antoine la direction générale de la poursuite à Rome ?

Mgr d'Arenthon, tout à ses griefs personnels, suivait en aveugle l'évêque du Puy, sans se rendre compte que cette prétention de faire intervenir sous forme de conseil et de contrôle les principales maisons de l'Ordre servait les vues de son confrère qui travaillait insensiblement à faire passer aux monastères de Paris la primauté que les fondateurs de la Visitation avaient réservée à la Sainte-Source.

En cela, les mères de Fontaine, Le Roy, Amelot, de Lafayette, Guérin, s'étaient laissées trop aisément circonvenir. Mais pouvait-il en être autrement lorsque ces supérieures entendaient l'évêque de Genève, homme réputé de doctrine et de vertu, fort estimé jadis de M. Vincent, accrédité près de la cour, déclarer, à la suite de Mgr de Maupas, que Françoise de Chaugy avait ruiné le spirituel et le temporel du premier monastère d'Annecy et compromis, par son imprudente gestion financière, la canonisation du bienheureux François de Sales ?

Ce fut pour conférer de ces graves questions qu'une assemblée de toutes les supérieures et déposées des couvents de la Visitation de Paris eut lieu au monastère de la rue Montorgueil (1) en présence de Mgr d'Arenthon. Il y fut décidé qu'après la canonisation du bienheureux François de Sales, l'évêque de Genève demanderait compte à toutes les maisons de l'Ordre des sommes versées pour cette grande œuvre et que, « si le fonds ne se trouvait pas entièrement épuisé par les frais..., le surplus serait employé pour réparer les ruines du premier monastère... » (2) Comme il convenait aussi, d'après Mgr d'Arenthon, d'y restaurer l'esprit des fondateurs, on jugea opportun de faire rentrer à la Sainte-Source les anciennes professes de cette maison formées autrefois par la mère de Chantal.

(1) Troisième monastère de Paris, fondé en 1660.

(2) Lettre de Mgr d'Arenthon à Mgr de Maupas du Tour, 21 août 1665. Bibl. nat., Fonds français, ms. 20637, f° 196.

De ce nombre était Marie-Aimée de Rabutin. D'accord avec Mgr de Lingendes, son retour au premier monastère d'Annecy fut décidé. L'évêque de Genève quitta Paris le 5 septembre, la vit en son passage à Mâcon (1), l'instruisit, selon ses propres vues, de l'état de la Sainte-Source, puis, de retour en son diocèse, vint recevoir la déposition de la mère de Chaugy qu'il avertit du prochain retour de la mère de Rabutin.

Il était naturel que cette *ancienne*, en raison de sa valeur et des services qu'elle avait rendus à l'Ordre, fût portée sur le catalogue de l'élection. Mgr d'Arenthon, d'ailleurs, ne cacha pas son désir de la voir à la tête de la communauté. Françoise de Chaugy éleva son cœur au-dessus des justes craintes que lui pouvait inspirer l'élection d'une supérieure non seulement ignorante des gens et des choses, mais prévenue, sans doute, à son égard, par un évêque qu'elle se savait hostile ; elle fit valoir auprès des sœurs, avec son habituelle grandeur d'âme, les mérites et les talents de la mère de Rabutin. La communauté eut d'abord quelque peine, semble-t-il, à se laisser convaincre : « Environ quarante de nos sœurs ne la connaissaient pas, rapporte la mère Françoise-Madeleine, et quelques-unes de celles qui la connaissaient l'appréhendaient beaucoup. » (2) Néanmoins, elles firent confiance à leur chère mère de Chaugy et Marie-Aimée de Rabutin fut élue, le 28 septembre, par 55 voix sur 58 (3).

Elle arriva le 25 octobre (4). La déposée rendit « tous ses comptes bien acquittés, bien lignés, bien contresignés » (5) et prit humblement le dernier rang, selon la règle.

L'évêque fut enchanté de cette élection et s'empressa d'en faire part à M^{me} Royale :

Notre bonne et ancienne mère de Rabutin-Champvigi (6) a été élue supérieure selon les souhaits de tout l'Institut et je crois que,

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, 20 mars 1672, p. 307.

(2) *Ib.*, lettre du 26 mai 1666, p. 170.

(3) *Ib.*, p. 78.

(4) Circ. de la mère de Rabutin, 22 janvier 1663. Arch. de la Visit. d'Annecy. On y lit : « Notre unique sœur [de Chaugy] avec la très aimable et chère Communauté nous ont reçue, à notre arrivée, avec des témoignages d'une si tendre et cordiale affection que je ne saurais exprimer à vos Charités la confusion où leur bonté m'a mise... »

(5) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 314.

(6) Le texte porte *Champigny*, c'est une erreur. Cf. *Année Sainte*, VII, 306.

dans peu de mois, elle remettra l'esprit du bienheureux François de Sales sur le trône de la Visitation comme la mère de Chaugy a travaillé pour mettre son corps sur l'autel, surtout si V. A. R. daigne faire connaître à cette Communauté, par un mot de lettre, qu'elle agrée cette élection et qu'elle a de l'estime pour l'humble conduite de cette bonne mère... (1).

Marie-Aimée de Rabutin rentrait au premier monastère d'Anecy après vingt-quatre années d'absence. Elle y avait été reçue, âgée de quinze ans, par la mère de Chantal, sa parente (2), et la jeune religieuse avait bientôt montré tant de ferveur, de prudence et d'exactitude que la sainte lui avait confié le soin des novices ; Marie-Aimée n'avait alors que vingt-deux ans. « Dieu ! que votre noviciat me plaît ! » lui disait parfois l'experte fondatrice.

Françoise de Chaugy n'était entrée au monastère que quatre ans plus tard ; les deux jeunes sœurs y avaient vécu ensemble jusqu'en 1638, date à laquelle la sainte envoya Marie-Aimée comme supérieure à Thonon (3).

La mère de Chantal aimait d'une tendre et particulière affection cette âme humble, fervente et avide de renoncement : « Je désire qu'il n'y ait qu'un cœur et une âme entre nous : je crois que Notre-Seigneur le veut » (4) lui écrivait-elle un jour. Mais si elle goûtait fort la direction de cette supérieure exacte à communiquer à ses filles l'esprit d'humilité, de recueillement et d'observance, elle souffrait, en revanche, de la voir trop souvent timorée, portée au scrupule et à l'anxiété. Dans presque toutes ses lettres, elle s'efforce d'épanouir, dans la paix de la dilection, cette âme un peu trop tendue et gênée qui craint toujours d'être en deçà de son devoir :

Délaissements, ténèbres et sécheresses, lui dit la sainte, toutes les bonnes âmes passent par là. Je vois que la vôtre a toujours un peu de peine quand elle est réduite aux impuissances, par la crainte que vous avez que cela ne vous arrive par votre faute et d'offenser Dieu par vos lâchetés et infidélités. Hélas ! où en serions-nous si

(1) Lettre du 5 octobre 1662. Turin, Vescovi, Geneva.

(2) Sur Marie-Aimée de Rabutin, voir *Année Sainte*, VII, 306 et ss.

(3) « Ma fille, dit la mère de Chantal à la sœur tourière venue pour chercher Marie-Aimée, faites bien profit du temps que vous pourrez garder votre nouvelle supérieure, vous n'en avez jamais eu et peut-être n'en aurez-vous jamais une semblable. » *Année Sainte*, VII, 311.

(4) *Lettres*, V, 364. Cf. aussi V, 253.

les ténèbres et impuissances nous rendaient coupables devant Dieu! (1).

L'examen de conscience devient, pour cette âme scrupuleuse, un sujet de contention et de retours incessants sur elle-même :

Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, a beau lui affirmer la mère de Chantal, c'est pourquoi je vous dis de demeurer en repos sans donner la torture à votre esprit pour trouver en vous ce que votre fidélité à la grâce en éloigne (2).

Avec de telles dispositions, la charge de supérieure était un lourd fardeau pour la mère de Rabutin. Ses scrupules la suivent jusque dans les détails où l'autorité doit aller rondement et trouver d'emblée la décision à prendre. Elle en écrit souvent à la mère de Chantal qui est obligée de la rassurer sur ce qu'elle a fait ou décidé : « Faites votre charge avec liberté d'esprit et gardez-vous bien d'être trop rétrécie ni gênée » (3), lui répète la sainte sous toutes les formes.

Ne va-t-elle pas jusqu'à se reprocher de ne pas mener d'emblée ses filles à la perfection ?

Dieu ne vous les a pas commises pour les rendre parfaites, lui rappelle la Fondatrice, mais pour leur enseigner la perfection et le devoir... Tirez de chacune ce que vous pourrez en avoir... Il faut avoir patience : Paris ne fut pas fait en un jour (4).

Dans son zèle à ne rien laisser passer qui ne soit selon la règle et à se bien instruire des manquements commis dans la communauté, Marie-Aimée de Rabutin a tendance à donner foi trop aisément aux rapports. La mère de Chantal l'en avertit :

Prenez toujours bien garde à ne pas ajouter croyance à ce que les sœurs disent les unes des autres, car bien souvent l'on se peut tromper (5).

Ce n'est pas non plus un bon système de gouvernement, chez une supérieure, que de faire dire par d'autres à une inférieure ce qu'elle n'ose lui dire elle-même. La sainte reprend Marie-

(1) *Ib.*, 338. Cf. aussi 323, 363, 369.

(2) *Ib.*, 233.

(3) *Ib.*, 67.

(4) *Ib.*, 80, cf. aussi 259.

(5) *Ib.*, 453.

Aimée de ce procédé qui vient d'une certaine timidité, peut-être, et d'une trop grande préoccupation d'esprit à l'égard de ces natures difficiles qu'il faut savoir attendre avec patience :

Je reviens à vous dire, ma très chère fille, qu'il me semble que vous vous mettez un peu trop en peine de ma sœur M.-Françoise et que vous ne lui devriez pas faire faire de petites commissions par ma sœur M.-Aimée ni par d'autres sœurs, ni ne vous arrêter guère sur ce que l'on vous dira de sa part. Parlez-lui vous-même... (1)

Ces textes, entre cent autres, prouvent que Marie-Aimée de Rabutin était une fervente religieuse, un modèle d'humilité, d'exacte observance. Mais si sa vertu avait fait merveille dans les monastères de Thonon, de Beaune, de Charolles et de Mâcon, sa trop grande défiance d'elle-même, sa timidité dans la décision, sa facilité à se laisser dominer ou circonvenir la préparaient mal à gouverner dans les circonstances difficiles qu'elle allait rencontrer au monastère d'Annecy.

Le sort qui fut fait à la mère de Chaugy après sa déposition prouve, à n'en pas douter, que Marie-Aimée de Rabutin avait été fort prévenue contre elle par Mgr d'Arenthon (2). S'il est de règle que la déposée prenne le dernier rang dans les exercices de Communauté, il n'est guère d'usage, sauf dans des cas exceptionnels, qu'elle soit exclue de toute charge (3), surtout lorsque des affaires pressantes et pendantes requièrent son expérience. L'exclusion fut ici trop radicale pour qu'on n'y voie pas l'intention d'anéantir une influence qui portait ombrage.

Comme si l'ingérence de la mère de Chaugy eût été redoutable ou néfaste, celle-ci se vit exclue de toute participation aux affaires de la communauté. On ne lui donna plus connaissance d'aucune lettre commune ni particulière (4), et elle fut laissée ignorante de tout comme la plus humble novice. Pour obédience, on lui demanda de filer du chanvre et de faire la lecture à la

(1) *Ib.*, 501.

(2) « J'ai sujet de craindre que [la mère de Chaugy] ne donne bien de l'emploi à sa patience », écrit Mgr d'Arenthon au sujet de la mère de Rabutin. Lettre du 5 octobre à M^{me} Royale.

(3) « Nous n'avons pas écrit en *point* de lettre de communauté que les supérieures déposées ne dussent point avoir de charge après leur déposition. J'ai bien écrit à quelques particulières que je trouvais fort bon de les laisser un peu en repos cette première année pour un peu se reprendre. » *Lettres de sainte Chantal*, V, 312.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 82, 6 mai 1664.

sœur aveugle, Anne-Madeleine de Passier, qu'elle avait reçue au monastère et voilée de ses mains (1).

Loin de nourrir en son cœur quelque amertume, Françoise de Chaugy goûta délicieusement la paix de cette retraite :

Notre chère cellule était une île fortunée où rien ne devait aborder que le silence et le repos et d'où aussi je ne sortais que pour les offices et les communautés..., ravie de joie de me voir sans autre occupation que de filer du chanvre, et sans autre licence que de faire la lecture à une chère sœur privée de la vue qui est une âme de choix... (2)

Consciente des soupçons qu'elle inspirait, la déposée observait une extrême réserve vis-à-vis des autres religieuses afin de ne pas porter ombrage à la supérieure : « Aux récréations, dit-elle, je me mettais toujours vers notre Mère ou à sa vue, pour éviter tout soupçon » (3), et la sœur Anne de Passier était la seule qu'elle entretînt par ailleurs en particulier.

Précautions inutiles : malgré sa parfaite réserve, Françoise de Chaugy pouvait-elle empêcher ses sœurs de ressentir douloureusement sa disgrâce ? Et les yeux rougis de Marie-Thérèse de Passier, le silence plein de réserve de Marie-Adrienne Fichet (4) ne parlaient-ils pas en sa faveur ? L'autorité s'en émut. Comme la mère Françoise-Madeleine occupait une chambre un peu écartée, on supposa que les sœurs venaient la voir pendant la nuit.

On m'en fit sortir sans attendre la fin de l'année, rapporte-t-elle, par ordre donné en Chapitre... ; on me mit cent fois mieux que je ne méritais, dans une petite cellule au-dessus du poulailler et tout proche des lieux communs, afin qu'étant ainsi au passage, on vît si quelque une aborderait notre porte (5).

Puis, épreuve bien autrement sensible, on lui retira la permission de la communion quotidienne qu'elle avait reçue au lit de mort de la mère de Blonay, comme un héritage de cette très aimée mère, avec l'approbation de Mgr Charles-Auguste de Sales (6).

(1) *Ib.*, Cf. aussi *Année Sainte*, XI, 39, et VII, 591.

(2) *Lettres*, p. 80, 6 mai 1664.

(3) *Ib.*, p. 100, lettre à Marie-Anne Dardault, 7 nov. 1664.

(4) *Année Sainte*, XI, p. 39 et 29.

(5) Lettre du 7 nov. Cf. note 3 ci-dessus.

(6) *Vie de la mère de Chaugy*, 348.

Pour comprendre ces procédés, il faut se rappeler que, dans la pensée de Mgr d'Arenthon, la mère de Chaugy avait exercé sur son monastère une influence néfaste, ruiné l'esprit de simplicité propre à la Visitation, capté la confiance et l'estime des sœurs bien plus par son esprit que par sa vertu, et rendu, par cette emprise, le gouvernement d'une autre supérieure extrêmement difficile, sinon impossible auprès d'elle.

En conséquence, outre qu'il fallait réduire à néant son influence en l'écartant de toute charge, on devait s'efforcer de recréer dans le monastère un esprit nouveau en y rappelant les *anciennes* qu'elle en avait écartées à dessein, pensait-on, pour garder une autorité exclusive et incontestée.

C'était oublier un peu trop volontiers que les *anciennes* ne manquaient pas et n'avaient jamais manqué à la Sainte-Source (1). « Notre unique Mère croit que c'est la bénédiction du monastère d'y retirer le plus qu'elle peut nos premières sœurs », écrivent en 1657 les visitandines d'Annecy (2). D'ailleurs, parmi celles que les mères de Chantal et de Blonay avaient envoyées au service des maisons de France, beaucoup déjà n'étaient plus (3); les aînées d'âge et de profession qui servaient encore l'Institut étaient ou trop infirmes pour revenir, ou indispensables à leur poste.

En somme, après avoir si fort allégué contre elle l'absence de ces *anciennes* soi-disant nécessaires au salut du premier monastère d'Annecy, combien en fera-t-on rentrer avec Marie-Aimée de Rabutin? Une seule: Louise-Dorothée de Marigny, en l'année 1665.

Les sœurs de Lucinge, de Corbeau, Michel, étaient trop bonnes amies de Françoise de Chaugy pour qu'on souhaitât leur

(1) « Nous croyons que Dieu a mis [dans cette maison] la retraite des déposées, en ayant présentement huit », écrivaient les sœurs de la Sainte-Source, le 6 juin 1650. Cf. *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 357. D'ailleurs, les sœurs Rosset, Fichet, de la Croix, de Pingon, Pellet étaient encore au monastère d'Annecy. Avec quelle douleur Françoise de Chaugy avait fermé les yeux aux chères sœurs d'Avise (1649); de Martignat (1653); de la Grave (1658); Duret (1662). Avec quel regret elle avait vu s'éloigner, par la force des circonstances, les mères Marguerite Michel et Françoise Humbert. C'est en toute vérité qu'elle pouvait écrire à la mère Dardault, supérieure d'Autun: « Je n'ai jamais été sans avoir six ou sept déposées avec moi à Annecy. » *Ib.*, p. 120.

(2) *Circ. du premier monast. d'Annecy*, 1657. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(3) Telles les sœurs de Clermont, de Vosery, Picoteau, Garin, Charcot, Paule-Jérôme de Monthoux, Clément, de Beaumont, de Mouxy. Voir leurs vies dans l'*Année Sainte*.

retour ; Françoise Humbert avait 87 ans (1) ; Paule-Jéronyme Favrot, 72 ans (2) ; et cette dernière, vu son âge et le besoin qu'on en avait à Nancy, avait été refusée à la mère Françoise-Madeleine qui l'avait redemandée en 1661. On fit revenir, sur la fin de l'année 1662, Anne-Françoise de Pra et, deux ans après, Françoise-Angélique de la Pesse, plus jeunes en religion que la mère de Chaugy.

Vous voulez savoir, écrit cette dernière à l'une de ses intimes, si je suis plus ancienne que toutes ces chères mères rappelées qu'on fait sonner si haut ? Non, certes, en vertus, mais, excepté ma sœur de Marigny, les autres sont après moi et mes dépendantes de longtemps en religion, et si j'avais autant d'humilité que saint Paul, je pourrais dire quelque chose des services rendus à la plupart. Mais à Dieu ne plaise que jamais j'arrache du pied de la Croix ce que j'y ai enterré par sa grâce (3).

En attendant le retour de ces *anciennes*, la jeune sœur Aimée-Bénigne de Lucinge, qui n'avait pas trente ans, fut nommée conseillère, et Madeleine-Angélique Flory, âgée de vingt-deux ans (4), remplit l'office de secrétaire.

La vie conventuelle suivait son cours, paisible en apparence, non sans tristesse dans plus d'un cœur. Quelques semaines après l'élection de la mère de Rabutin, un événement réveilla dans le monastère de très chers souvenirs. Le comte de Sales et son frère, M. de Richemont, voyant le corps de leur saint oncle sur l'autel, voulurent élever, dans la chapelle des Saints Innocents, un petit mausolée qui marquât la sépulture de Jean-François de Sales, frère du bienheureux, et de Charles-Auguste, son neveu. M. de Richemont alla donc demander à l'évêque de Genève la permission d'ouvrir le sépulcre où reposaient leurs restes afin de les exhumer.

Mgr d'Arenthon accorda l'autorisation demandée et déclara que, « s'il en avait été averti plus tôt, il se serait dégagé de ses occupations pour venir assister à cette cérémonie. » (5)

Avec la permission de sa Supérieure, la mère de Chaugy,

(1) *Année Sainte*, VII, 703.

(2) *Ib.*, V, 70.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 117, septembre 1665, à la mère Dardault.

(4) *Année Sainte*, IV, 392, et II, 417.

(5) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 157, 17 avril 1666, à Mgr Milliet, archevêque de Tarentaise. Nous y empruntons les détails de l'exhumation.

accompagnée de deux religieuses, fut appelée à la grille du chœur pour s'entretenir avec le comte de Sales, tandis que se faisait l'exhumation.

Les ecclésiastiques qui ouvrirent le cercueil de Charles-Auguste, rapporte-t-elle, après trois ans d'une simple sépulture, sans avoir jamais été embaumé, le trouvèrent non seulement entier, mais qu'il répandait de plus une odeur très douce et très suave. Ils nous l'apportèrent par-dessous les bras tout comme on mène un homme malade et l'ayant présenté à nos grilles, nous allâmes promptement avertir la Supérieure.

La mère de Rabutin vint au chœur, baisa le chef de Mgr Jean-François, « tout réduit en de simples os », et les pieds de Mgr Charles-Auguste, puis, s'étant retirée, permit à la Communauté d'en faire autant (1).

J'oserai dire ici, rapporte Françoise de Chaugy, que Rachel ne pleura pas plus tendrement et amèrement ses enfants que cette famille déjà très affligée ne pleura ces deux bons Pères, Jean-François et Charles-Auguste de Sales, mais le tout sans cris, sans paroles et en silence. A la vérité, il semblait à nos chères sœurs, voyant les restes mortels de Mgr Charles-Auguste tout debout à la fenêtre de la Communion, que, comme un nouveau Chrysostome, s'il ne leur donnait pas la paix, au moins leur annonçait-il la patience ; et l'un des ecclésiastiques, le prenant par le bras, lui fit donner la bénédiction à toutes les sœurs présentes... L'une des choses qui me donna bien de la douleur fut le peu de respect que je vis rendre en cette rencontre à ces bénis défunts et l'impossibilité où j'étais de faire autrement car il est visible que l'on fut fâché de l'état saint et glorieux dans lequel se trouva le corps de Mgr Charles-Auguste.

Ce qui est certain, c'est qu'on prit ombrage, en haut lieu, de ces témoignages de vénération et que, bientôt, on en déformera le sens pour en faire grief à la mère de Chaugy.

Au cours de l'été de l'année 1663, elle eut la très grande joie de voir son frère le Minime. Les affaires de la canonisation étant suspendues, il avait quitté Rome le 27 avril (2). Passant à Arone, il avait vu la mère Marie-Marguerite Michel, supérieure

(1) *Ib.*, et Circ. de la mère de Rabutin, 22 janvier 1663. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(2) Pour les détails de son voyage, cf. sa lettre du 30 août, Bibl. nat., fonds français, ms. 20637, fol. 52 et 54. Un imprimé de cette lettre se trouve dans le ms. 1876 de la Bibl. d'Avignon, fol. 331 ; et aux Arch. dép. du Rhône, Série H, Visit. de Condrieu, liasse 1.

du monastère de cette ville et intime amie de sa sœur. Il lui avait exhibé la liste complète des sommes versées pour la sainte cause du bienheureux François de Sales, et elle avait versé « des larmes de justice » à la pensée des ingratitude et des suspicions qui avaient récompensé le dévouement du frère et de la sœur de Chaugy.

Arrivé dans Annecy, le religieux refusa de loger au monastère et fut reçu chez le comte de Sales. Il fut autorisé à voir sa sœur sans témoin, faveur qui n'était plus octroyée à la mère de Chaugy depuis sa déposition (1). S'ils pouvaient ensemble rendre grâces à Dieu devant l'autel où rayonnait la châsse du bienheureux évêque de Genève, ils avaient aussi de douloureuses confidences à se faire au sujet des contradictions que nous avons rapportées, notamment sur la gérance des sommes qu'ils avaient reçues et qu'on les accusait d'avoir gaspillées.

L'occasion était propice, semble-t-il, pour demander au frère et à la sœur réunis de rendre un compte exact des dépenses faites par chacun d'eux, des contributions qu'ils avaient respectivement reçues de la part des autres monastères, des emprunts qu'ils avaient contractés et de la part contributive du monastère d'Annecy. Mais Mgr d'Arenthon était absent, occupé à la visite de son diocèse et à la mission qu'il faisait prêcher dans le pays de Gex. Quant à la mère de Rabutin, elle était à la fois trop prévenue et trop timorée pour s'ingérer dans cette affaire. Loin de demander des éclaircissements à la mère de Chaugy, on observait à son égard un silence absolu.

Après en avoir conféré avec sa sœur qui avait pu l'instruire plus amplement des critiques que l'on faisait circuler dans l'Ordre, le Père de Chaugy crut bon de justifier sa gérance et de montrer aux monastères que, loin d'avoir été la cause d'un surcroît de dépenses, il avait fait aboutir la poursuite de la canonisation avec un minimum de frais.

Le 30 août 1663, il adressa aux supérieures de la Visitation une circulaire (2) dans laquelle il donnait un compte rendu global des sommes maniées par lui pour la « *dépense de Rome* » depuis le 17 janvier 1656, date où il avait été seul chargé de l'affaire, jusqu'au 2 octobre 1662 où s'étaient achevées les dernières formalités pour la canonisation prochaine.

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 80.

(2) Cf. page précédente, note 2.

D'autre part, il montrait que, par la gratuité de son séjour à Rome et son savoir-faire, il avait réalisé de fortes économies, non sans avoir obtenu, par ses relations et sous diverses formes, des dons importants.

J'espère, [après la canonisation], et dès que l'on le désirera, écrivait-il, fournir un journal qui fera voir tout ce qui s'est fait et les quittances de ceux qui ont reçu avec une liste au juste de toutes choses... J'en ai fait voir un rôle bien juste à la Révérende Mère supérieure de votre monastère d'Arone, je l'ai aussi fait voir ici à la Révérende mère de Rabutin et sa Communauté, et l'aurais de tout mon cœur fait en la présence de Mgr l'Evêque de Genève s'il n'eût été absent. Il « conste » que je n'ai manié que 14.002 écus romains de votre argent pour tous les voyages, poursuites, écritures, payement des officiers et pour la solennité de la béatification dans Rome et les dernières procédures de la canonisation assurée depuis le deuxième octobre de l'année passée 1662; et je fais voir que j'ai fait donner au profit de votre premier monastère [et] de tout l'Institut 29.600 écus romains, et j'ai épargné, par la faveur de nos amis de Rome, 28.700 écus romains; tout cela se prouve article par article et jour par jour (1).

A ces 14.002 écus romains, soit 49.000 livres environ, reçues et maniées par lui, le Père de Chaugy notait qu'il restait à ajouter les 30.000 écus, soit 105.000 livres, prévus pour la solennité prochaine de la canonisation et dont Mgr Febei (2) rendrait compte lui-même.

Ainsi donc, en huit ans seulement, on avait repris par la base et mené à bien cette œuvre considérable dont la dépense n'atteindrait pas 200.000 livres, alors que tant d'autres canonisations, dont il citait les bénéficiaires, avaient coûté deux et trois fois plus.

Le Père de Chaugy déclarait laisser tous ses papiers et quittances entre les mains du comte de Sales :

Comme il est neveu du bienheureux et qu'il a un grand esprit et entend le latin et l'italien, je lui ai confié ces papiers et lui ai tout communiqué, ayant plus eu de temps et de commodité pour traiter avec cet illustre comte parce qu'il m'a logé chez lui.

(1) *Ib.* Le « rôle » de ces économies et de ces dons se trouve aux Arch. de la Visitation d'Annecy, *Recueil des circ. d'Annecy*, t. I, p. 791, sous ce titre : *Mémoire de ce que j'ai fait donner et de ce que j'ai épargné aux Révérendes Mères de la Visitation depuis 1656.*

(2) Secrétaire de la S. Congrégation des Rites.

Et en terminant :

Ma chère sœur, la mère de Chaugy..., est dans une très grande retraite, dans un profond anéantissement et dans un silence le plus doux du monde et très conformée à la volonté de Dieu, ce qui donne une grande consolation à mon âme de voir celle d'une sœur qui m'est si chère dans cette dévote tranquillité au milieu de nos croix.

Cette lettre provoqua, touchant les comptes, des demandes d'éclaircissement vers la supérieure d'Annecy. Que signifiaient d'autre part cette « grande retraite » et « ce profond anéantissement » de la déposée ? Cinq mois après, le 20 janvier 1664, la mère de Rabutin se décida, sur le conseil de Mgr d'Arenthon, et probablement selon ses indications, à joindre à la circulaire d'usage au début de l'année une note secrète, réservée aux supérieures, au sujet de la lettre du Père de Chaugy. On y lisait ces lignes :

... Quel jugement devez-vous faire, mes très honorées sœurs, des choses portées dans cette lettre que je vous puis assurer, en la présence de Dieu, être la plupart très fausses et opposées à la vérité ; que jamais le bon Père de Chaugy ne nous a rendu compte de l'argent qui lui a été mis en main pour la précieuse affaire de notre B. P. Je ne peux comprendre comme quoi il dit qu'il n'avait que la somme portée par sa lettre [49.000 livres], puisque cette communauté *se trouve presque endettée de la même somme*, laquelle ne devait pas un sol à la mort de notre B. M... Je ne sais que vous dire là-dessus, sinon que je n'y comprends rien (1).

Il faut convenir que la lettre du Père de Chaugy est assez obscure (2). En la lisant de près, cependant, il était aisé de comprendre qu'il n'y faisait mention que des sommes par lui reçues et dépensées à Rome. Il le dit très expressément. Les frais supportés par Françoise de Chaugy pour les procès refaits à Annecy et mille dépenses dont nous avons donné un aperçu n'y figurent pas. La mère de Rabutin aurait bien dû le comprendre puisque le total des 49.000 livres reçues par le Père de

(1) Lettre du 20 janvier 1664. Arch. du Puy-de-Dôme, Série H, *Visit. de Riom*, liasse 2a, cote 5, pièce 25.

(2) C'est ainsi que dans la lettre du 30 août il dit à un endroit qu'il a manié 12.967 écus romains, et à un autre qu'il en a manié 14.002. Le mémoire que nous citons à la note 1 de la page précédente éclaire la lettre du 30 août. Il précise qu'il a dépensé 12.967 écus pour la cause proprement dite, puis 517 écus et 518 écus pour des dépenses accessoires, ce qui fait en tout 14.002 écus. Ce mémoire éclaire aussi la lettre du 30 août sur ce qu'il faut entendre par les dons faits à l'Institut et qui n'avaient pas trait à la canonisation.

Chaugy et des 105.000 livres prévues pour la solennité de la canonisation atteint seulement 154.000 livres, et que le religieux précise, d'autre part, que la dépense totale n'arrive pas à 200.000 livres, voulant dire qu'elle atteignait presque cette somme. C'est donc environ 46.000 livres qu'avait en effet dépensées la mère de Chaugy, c'est-à-dire presque autant que son frère, ainsi que le souligne la mère de Rabutin.

Oubliait-elle donc qu'avant l'année 1656, qui avait vu recommencer tous les procès, la mère de Chaugy avait déjà dû verser, pour la reprise de l'affaire, sous Marie-Aimée de Blonay, 33.336 livres? Ignorait-elle, de plus, que, de cette bonne Mère, Françoise de Chaugy n'avait hérité que des dettes avec une église à construire, un monastère à terminer, un procès de canonisation à poursuivre, et qu'on venait de faire à Annecy les fêtes coûteuses de la béatification? Quoi d'étonnant, alors, que, malgré les contributions des monastères, celui d'Annecy fût endetté d'une quarantaine de mille livres? Et qu'était-ce, après tout, que quarante mille livres de dettes pour un monastère bien renté, puisque l'on avait atteint le but et que les dépenses extraordinaires allaient se trouver achevées?

Le Père de Chaugy, pendant son séjour à Annecy, avait à plusieurs reprises entretenu la mère de Rabutin et sa Communauté (1). De quoi pouvait-il être question entre eux, sinon des événements dont il avait été le témoin à Rome touchant le bienheureux François de Sales? Dans quelle mesure leur parla-t-il des questions financières dont traitait sa lettre? A le lire, il semble qu'il ait fait voir aux religieuses un rôle précis de ses dépenses et de ses économies. S'il le fit, ce ne put être que sommairement, n'ayant pas la facilité d'en donner le détail comme chez le comte de Sales; de plus, il ne pouvait parler que de ses propres dépenses à Rome. Est-ce pour cela que Marie-Aimée de Rabutin niait que le Père de Chaugy eût rendu compte de l'argent qui lui avait été mis en main, persuadée qu'il en avait reçu bien davantage? Là encore, il y avait de sérieux malentendus.

Le plus extraordinaire, en l'occurrence, c'était qu'ayant sous la main celle qui aurait pu l'instruire de toutes choses, la mère

(1) « Vous jugez de notre joie à la venue du cher Père... Si nous avons de la satisfaction à ses entretiens, nous laissons à penser à vos Charités combien est grande celle de son intime sœur... » Arch. de la Visité, d'Annecy. Circulaire des sœurs. *Recueil des circ.*, I, p. 609.

de Rabutin ne lui demandât rien. Telle était sans doute la consigne. D'autre part, comment ne cherchait-elle pas à se former un jugement sur la mère de Chaugy auprès des religieuses qui, depuis longtemps, vivaient dans le monastère? Mais, prévenue par Mgr d'Arenthon, elle restait persuadée que cette supérieure avait séduit la communauté par le brillant de son esprit, l'éclat de sa conduite, et que les sœurs n'étaient plus en état de juger sainement des choses.

D'ailleurs, si presque toutes les religieuses gardaient un humble silence devant des mesures qu'elles avaient peine à comprendre et que leur obéissance acceptait, ne pouvait-il s'en trouver quelqu'une, dans une communauté aussi nombreuse, qui, par jalousie, rancune ou ambition, ne fût prête à seconder l'autorité dans cette voie?

Ce fut le cas de la sœur Marie-Bonaventure de Nouvelle. Au dire de la mère de Chaugy et de Mgr d'Arenthon lui-même, c'était un esprit faible. Mais nous avons un témoignage impartial de la qualité de cette fille, c'est celui de la mère de Chantal. En 1631, la sœur de Nouvelle avait été envoyée d'Annecy à la fondation d'Aoste. De là, elle écrit à la sainte des lettres qui la font pleurer d'amertume et l'empêchent de dormir :

Mon Dieu, ma chère fille, lui répond celle-ci, que vous avez d'amour-propre! que vous estimez votre propre jugement et que vous avez d'attache à la vanité! Voyez-vous, je vous parle encore comme à mon cher enfant car je vous chéris d'un cœur tout maternel et tendre. Mais que vous dirai-je donc, sinon que l'esprit humain, la prudence mondaine, les conseils et inventions de la chair et de la nature vous gâtent... Vous me dites une parole, sur la fin de votre lettre, qui m'a donné une nuit bien amère et un sommeil bien interrompu. Il faut que je vous avoue la vérité que vous me faites jeter bien des larmes. Vous dites que vous obéirez en tout, hormis à vous unir à notre sœur N. ? Ma fille, quels discours sont-ce là? Ne savez-vous pas que, vous désunissant de votre prochain, vous vous désunissez de Dieu? Où sont tant de désirs de souffrances que vous aviez? Où sont les maximes de la croix que vous disiez avoir tant à cœur quand vous étiez ici? O Seigneur Jésus! voilà qui m'est sensible! Que vous a fait notre sœur N. pour dire tout ce que vous dites d'elle? Certes, je ne sais. J'ai, selon ma coutume, profondément examiné cette affaire et presque partout je la trouve innocente... (1).

Le temps, hélas! n'avait pas amendé la sœur de Nouvelle.

(1) *Lettres*, IV, 79.

Rentrée au premier monastère d'Annecy après une dizaine d'années d'absence, ce n'était pas sans jalousie qu'elle avait constaté l'ascension de Françoise-Madeleine de Chaugy vers les charges les plus importantes de la communauté; aussi supportait-elle avec peine les reproches que lui attirait parfois son caractère bizarre. Dès que se manifesta la défaveur de l'autorité envers la déposée, Marie-Bonaventure de Nouvelle donna libre cours à sa rancune par un acte odieux. Au mois d'août de l'année 1663, elle rédigea, sur son ancienne supérieure, un rapport diffamatoire où elle l'accusait de fautes « contre les vœux de religion » (1) et remit ce libelle entre les mains de la mère de Rabutin. En même temps, elle trouvait dans la sœur Catherine-Hyacinthe de Beaumont, âgée de 21 ans, l'écho docile et complaisant de ses griefs contre la mère de Chaugy. Un petit clan se formait ainsi, qui contribuait grandement à accroître les préventions de la nouvelle supérieure.

II

Or, au cours de cette année 1663, des événements très importants s'étaient passés à la cour de Turin. Christine de France, bien qu'il en coûtât fort à son autorité maternelle, avait dû se résigner à marier son fils. Après avoir écarté Jeanne-Baptiste de Nemours et déçu les espérances de M^{lle} de Montpensier, elle s'était ménagé la plus souple et la plus docile des belles-filles dans la personne de Françoise de Valois, fille du second mariage de Gaston d'Orléans (2). Le 3 avril, dans la cathédrale d'Annecy, Mgr d'Arenthon avait béni l'union de la princesse avec Charles-Emmanuel II, duc de Savoie.

Françoise d'Orléans n'avait que quinze ans. On prétendait que la marquise de Cavour, favorite du prince, avait fort contribué à cette union (3) qui semblait vraiment satisfaire les désirs de tout le monde en cette cour : « Ma sœur y était fort aimée,

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 381. Rétractation de la sœur de Nouvelle.

(2) Gaston d'Orléans avait épousé en secondes noces Marguerite de Lorraine.

(3) On lit dans les *Mémoires* de M^{lle} de Montpensier, III, 566 : « Ma belle-mère fit si bien, par ses intrigues en Savoie, que Madame Royale se résolut de marier son fils avec ma sœur de Valois. Elle se servit de la maîtresse de M. de Savoie, de cette Trécesson dont j'ai déjà parlé qui était mariée au comte de Cavour, piémontais. »

rapporte Mademoiselle ; M^{me} Royale en était fort contente et son mari aussi. » Tout allait donc en apparence le mieux du monde, quand la mort vint brutalement bouleverser la famille ducale. Quelques mois après le mariage, le 27 décembre, Christine de France s'éteignait à Turin et, peu de jours après, Françoise d'Orléans la suivait dans la tombe.

Ce double décès fit renaître l'espoir au cœur des partisans de la maison de Nemours. N'allait-il pas permettre au Prince de suivre son premier penchant ? La mort inopinée de la jeune duchesse ne donnait-elle pas quelque vraisemblance aux prédictions jadis faites dans les parloirs de la Visitation de Nessy ? Ces prédictions avaient circulé un peu partout dans l'entourage des duchesses de Nemours et de Vendôme. M^{lle} de Montpensier, qui en avait plaisanté au moment du mariage de sa sœur, redoutait maintenant d'être obligée d'y croire.

On juge si les commentateurs allaient leur train, tant à Paris qu'en Savoie et à la cour de Piémont. Le nom de la mère de Chaugy ne pouvait manquer, à Annecy, d'y être mêlé. Fut-il imprudemment ou habilement prononcé devant un prince qui n'entendait pas qu'on lui dictât ses actes ? Ce qui est certain, c'est qu'elle fut accusée, auprès de Charles-Emmanuel II, d'avoir écrit une lettre où elle se réjouissait de la mort de son épouse (1) et d'intriguer à la cour en faveur de son mariage avec Jeanne-Baptiste de Nemours (2), grâce à la complicité de quelques visitandines de Turin.

Sans s'attarder à contrôler ces rapports, le duc en prit ombrage et, dans les derniers jours de février de l'année 1664, envoya au premier président du Sénat de Savoie, Bertrand de la Perrouse, l'ordre de faire sortir la mère de Chaugy de ses Etats. Mais il

(1) L'accusation est nettement formulée dans une lettre adressée à la mère de Chaugy par le président Costa, le 7 mai 1665 : « Il y a deux choses desquelles vous devez désabuser notre cour et celle de Rome... l'une concernant la lettre que l'on vous impute avoir écrite sur la mort de feu M^{me} la D. R^{le} de laquelle vous en tiriez un sujet de joie en faveur de cet incomparable mariage que vous avez, avec bien d'autres, souhaité, ne me pouvant persuader que vous manquiez de moyens pour justifier le contraire ; la seconde concerne votre manquement en cour de Rome... » (Arch. de la Visitation d'Annecy.) On trouve plusieurs allusions à cette accusation dans les lettres de la mère de Chaugy.

(2) Lettre de Bertrand de la Perrouse à Charles-Emmanuel II, 1^{er} mars 1664 : « Je lui ai fait voir [au comte de Sales] que l'intrigue qui avait le plus touché [Votre Altesse] était celle que la religieuse Saint-Innocent et la sœur de Corbeau avaient tramée dans sa cour. » Turin, Particolari, B, mazzo 60.

fallait éviter le scandale que ne manquerait pas de causer l'expulsion d'une religieuse dont on ne pouvait nier les services, l'influence et le renom ; il fut donc convenu que, sans lui intimor aucun ordre ni lui fournir aucun motif, on lui ferait savoir, à titre officieux, que le duc était mécontent à son endroit et qu'on la déciderait, en secret, à sortir d'elle-même du premier monastère d'Annecy par simple déférence aux désirs du prince (1).

Pour réaliser ce plan machiavélique, il fallait députer vers la mère de Chaugy un personnage en qui elle eût toute confiance et qui, d'autre part, eût lui-même obligation de servir les intérêts de Charles-Emmanuel II. Bertrand de la Perrouse jugea le comte de Sales tout désigné pour cette mission.

Il le fit donc venir à Chambéry, l'instruisit en gros des ordres qu'il avait reçus de Turin sans avoir l'air d'attacher grande importance à cette affaire, et, après lui avoir laissé entendre qu'il comptait sur son concours, lui donna rendez-vous pour le lendemain dans le parloir de la Visitation où, en présence de la mère de Challes, supérieure, on préciserait la marche à suivre.

Le comte de Sales, qui n'avait pas saisi dès l'abord le rôle qu'on voulait lui faire jouer, ne s'était pas montré réfractaire à cette démarche, mais, dans l'intervalle, il se ressaisit et, soupçonnant quelque persécution imméritée, arriva le lendemain au rendez-vous bien résolu à décliner toute part dans cette affaire. Il avait de trop bonnes raisons à présenter à M. de la Perrouse pour qu'on n'en tint pas compte. Il les exposa nettement : d'une part, la mère de Chaugy était sa parente ; d'autre part, elle s'était si constamment dévouée à la famille de Sales et à la gloire du bienheureux évêque de Genève que, s'il se prêtait à une semblable mission, il se ferait taxer à bon droit d'ingratitude par toute sa famille, y compris la mère de Chaugy. De plus, celle-ci ayant en main toutes les affaires et comptes de la canonisation, sa présence était nécessaire au premier monastère d'Annecy jusqu'à ce que tout fût terminé ; après quoi, elle ne refuserait certainement pas de sortir de son couvent. Il laissa entendre d'ailleurs qu'il savait bien que la persécution venait non de Turin, mais d'Annecy, et que la main de Mgr d'Arenthon n'y était pas étrangère.

(1) Tous les détails qui suivent sont empruntés aux lettres adressées les 1^{er}, 17 et 28 mars 1664 par Bertrand de la Perrouse à Ch.-Emmanuel II : Turin, Particolari, B, mazzo 60.

Bertrand de la Perrouse lui découvrit alors le vrai motif de cette disgrâce, affirmant même qu'il avait défense d'en donner aucune connaissance à l'évêque, et il déclara au comte de Sales que, s'il était « mis en nécessité de [se] faire obéir, il serait obligé à prendre des voies » peu propres à le satisfaire.

Le comte avait donc à opter entre deux partis : ou bien se rendre en personne vers la mère de Chaugy et lui faire comprendre, avec toutes les délicatesses de l'amitié, qu'elle devait se résoudre à quitter son monastère ; ou bien laisser agir une autorité prévenue contre elle et qui n'aurait, en conséquence, ni égards ni ménagements.

D'ailleurs, pouvait-il, sans indisposer son souverain soi-disant offensé, refuser de se prêter à l'exécution de ses ordres ? Il se résigna donc à accepter la mission qu'on lui voulait confier ; cependant, il pria le président de bien vouloir, avant que s'exécutât la sentence, recevoir et transmettre au duc de Savoie les lettres de justification de l'accusée. M. de la Perrouse s'y refusa, répétant que les ordres qu'il avait reçus portaient de faire partir la mère de Chaugy et que, si elle ne le faisait pas volontairement, il se servirait de l'autorité que lui donnait sa charge pour faire exécuter les volontés du Prince.

Le comte de Sales, profondément attristé, comprit que le bannissement de la mère de Chaugy était chose irrévocablement résolue. Après de longues « contestations », il fut convenu qu'en qualité d'ami, et à titre officieux, il lui ferait savoir les ordres que M. de la Perrouse avait reçus et qu'il la persuaderait de s'y soumettre en quittant d'elle-même son monastère sans bruit et sans éclat ; mais le comte déclara que, ce premier avis donné, il ne se mêlerait plus de rien.

Le soir même, Bertrand de la Perrouse adressait au duc de Savoie un rapport tendancieux montrant qu'il n'avait rien compris aux légitimes scrupules de son partenaire :

Je vois, concluait-il, que le comte, qui sait le fond du cœur de cette religieuse, ne pense qu'à porter l'affaire en longueur en persuadant que la sortir d'Annecy est détruire la canonisation et, dans ces délais, d'employer la cour de Rome et les amis qu'elle a en France pour demeurer où elle est et soulever la Communauté pour la retirer... Dans quatre jours, tout au plus tard, je saurai à quoi m'en tenir et, s'il y a eu des remises ou de la résistance, j'en avertirai par un exprès. Que si V. A. R. persévère dans sa résolution, il n'y a pas de délai à prendre car, ayant du temps, elle nous susci-

tera mille embarras; que s'il faut employer l'autorité et le nom de V. A. R., en ce cas il faudra s'adresser à l'évêque qui a droit de la mettre dans Seyssel ou quelque autre monastère de son diocèse. Je ne saurais parler de la nécessité de ses soins pour la canonisation du Bienheureux, n'étant pas informé de ceux qu'elle y a rendus jusqu'à présent. Mgr d'Evreux m'en a parlé d'une manière à faire croire qu'elle a plus nui qu'avancé cette affaire et dissipé le plus clair de ce que les maisons de France avaient contribué. J'attendrai les ordres de V. A. R...

Quatre jours après, le comte de Sales se présentait au premier monastère de la Visitation. Laissons parler ici Françoise de Chaugy :

Le quatrième de mars, M. le comte de Sales me fit demander avec congé de me parler sans assistance, chose qui ne m'était pas arrivée depuis ma déposition, excepté pour mon frère le Minime (1). Ce digne neveu de notre saint Fondateur me dit simplement, en ami, et non par signification, que l'on m'avait fait un mauvais office auprès de Son Altesse Royale et que ce grand Prince avait donné quelques signes de sa propre volonté pour ma sortie et que M. le commandant de Savoie (2) lui avait dit de m'enjoindre le secret en me donnant cet avis. Après cela, notre très honorée Mère eut la bonté de me faire remettre une lettre de ma très chère sœur, la supérieure de Chambéry, sans l'avoir ouverte, et comme sa Charité ne m'en remettait pas une cachetée de qui que ce fût, ces faveurs si nouvelles pour moi me mirent en considération. Je demandai et obtins la grâce de parler à Mgr de Genève, bonheur que je n'avais eu qu'une seule fois depuis ma déposition, quoique la piété de ce grand Prélat lui fasse tous les jours célébrer la sainte messe à notre grand Autel... Or, ce digne Prélat, dans un quart d'heure d'audience qu'il me donna, me dit qu'il avait peine à croire cet avis et m'enjoignit de nouveau le secret (3).

Si la mère de Chaugy avait sollicité un entretien de Mgr d'Arenthon, ce n'était pas qu'elle comptât beaucoup sur lui — n'affectait-il pas de l'ignorer depuis qu'elle était déposée? — Mais l'évêque de Genève était son supérieur et, en dépit des volontés du Prince, elle ne pouvait songer à sortir de son couvent sans sa permission, pas plus qu'elle ne pouvait choisir à sa fantaisie le lieu de sa résidence.

(1) Il est vraisemblable qu'il vit d'abord la mère de Rabutin et la mit quelque peu au courant de sa mission, à moins qu'une lettre de la mère de Challes n'ait rempli ce rôle, car on ne s'expliquerait pas les permissions inusitées qui furent concédées dans la circonstance à la mère de Chaugy déposée.

(2) Bertrand de la Perrouse.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, 6 mai 1664.

Cependant, Mgr d'Arenthon se trouvait dans une impasse. Certes, il redoutait trop l'influence de la mère de Chaugy pour ne pas se réjouir d'une décision qui la faisait disparaître sans qu'il en fût responsable. Mais voilà que précisément elle lui déclarait qu'elle ne sortirait point de son monastère sans avoir un ordre ou une permission signés de sa main. En cela, il la savait dans son droit, mais il redoutait, qu'en raison de cet écrit, on ne lui attribuât, dans l'Ordre et dans les relations de la mère de Chaugy, la responsabilité d'un départ que rien ne justifiait.

Il écrivit à M. de la Perrouse pour lui faire part de ses appréhensions ; Françoise de Chaugy fit de même. Quelques jours se passèrent.

Cependant, le duc de Savoie pressait le Président de faire exécuter ses ordres et lui adressait, pour Mgr d'Arenthon, une lettre où il priait l'évêque d'user au besoin de son autorité.

Anxieux, Bertrand de la Perrouse pressait à son tour le comte de Sales d'aboutir. Les choses traînant en longueur, le Président, après avoir envoyé, le 17 mars seulement, à l'évêque, la lettre de Charles-Emmanuel II, adressa le même jour au duc un rapport où la conduite de la mère de Chaugy était appréciée comme il suit :

Dès le premier avis, cette religieuse feignit, recourant à Mgr l'Evêque de Genève, de lui demander protection, mais cette soumission n'a été qu'en apparence et pour gagner du temps. Elle doit avoir écrit à V. A. R. par un exprès et sa lettre lui sera présentée par M. l'Ambassadeur de France. Elle dit que c'est l'asile où doivent recourir les Français persécutés dans les Etats des Princes voisins. Elle a aussi écrit à Rome et déclaré à son Prélat qu'elle ne sortira point volontairement qu'elle n'ait en main un ordre par écrit qui prouve la violence qui lui est faite. Elle veut avoir cette pièce pour s'en servir à Rome contre ce Prélat.

Aussi le Président priait-il Charles-Emmanuel d'écrire une seconde fois à Mgr d'Arenthon pour le presser d'interposer son autorité en rassurant l'évêque sur les conséquences de son intervention : « J'estime..., disait-il, qu'on pourrait ajouter que V. A. R. se charge de tout et de faire connaître au besoin, et à Rome et partout ailleurs, que ce commandement est appuyé sur des fondements pleins de justice. »

On eût dit que la sortie de cette religieuse allait causer une révolution.

C'était s'agiter beaucoup : celle qu'on faisait si volontiers passer pour une intrigante prête à soulever l'univers pour sa défense, celle qui aurait pu d'un mot jeter le trouble dans sa Communauté en lui faisant connaître l'étrange mesure dont elle était l'objet, gardait, au milieu de ces événements, un silence absolu. Personne autour d'elle, à l'exception de la supérieure, ne soupçonnait ce qui se passait.

Mais, voyant qu'elle essaierait en vain de se justifier, persuadée par le comte de Sales qu'il fallait qu'elle obéît d'abord, et que tout s'arrangerait ensuite, la mère de Chaugy se déclara prête à partir sur un simple consentement écrit de son évêque. Bien qu'elle lui eût exprimé le désir de se rendre pour quelque temps au monastère de Bourg, il la persuada qu'on avait besoin de ses services en celui de Seyssel dont la supérieure était très malade ; elle se soumit. Mgr d'Arenthon lui donna donc son « obéissance » et, le 16 mars, Françoise-Madeleine de Chaugy, accompagnée de la sœur Marie-Joseph Fournier, quittait sans plus de cérémonie le premier monastère d'Annecy.

Sa Grandeur et notre mère disposèrent de mon départ, rapporte-t-elle, auquel, comme de raison, je n'apportai aucune résistance, et Monseigneur me donna sa bénédiction avant que je montasse en litière, me disant que ceci ne serait qu'un feu de paille. Je partis donc ainsi, tellement à la bonne foi, que même je n'emportai que nos petites heures et pas seulement notre écritoire (1).

Si bien que lorsque les premiers ordres du duc de Savoie parvinrent à Mgr d'Arenthon, la mère de Chaugy était à Seyssel (2).

Chose piquante, l'évêque, répondant au Prince, semble s'excuser de n'avoir pas agi d'autorité et insiste, d'une manière inaccoutumée, sur la facilité avec laquelle la mère de Chaugy s'est rangée aux désirs du souverain.

J'ai cru, Monseigneur, que dans la bonté particulière que V. A. R. a pour tout l'Institut de la Visitation, elle ne désapprouverait pas ma modération en cette rencontre et que, pourvu que ses intentions eussent leur effet, je pouvais me dispenser d'intimer ses commandements à cette religieuse sans m'exposer à l'indignation de mon Souverain.

(1) *Ib.*

(2) Le rapport de Bertrand de la Perrouse est en effet du 17 mars et on y lit : « J'ai envoyé aujourd'hui à Mgr l'Evêque de Genève la lettre que V. A. R. lui a écrite. »

C'est pour tout cela, Monseigneur, qu'ayant appris samedi dernier, 13 du mois courant, par le témoignage de M. le comte de Sales que, quoique la sœur de Chaugy se crût innocente, elle ne laissait pas de déférer à ses avis et de vouloir marquer son profond respect en sortant de ses Etats, au lieu de lui faire aucun commandement de la part de V. A. R., je me contentai de lui donner une *obéissance* la plus obligeante et la plus spacieuse qu'il me fût possible et, le lendemain, qui fut le 16, elle partit pour Seyssel accompagnée du confesseur du premier monastère de cette ville et d'une religieuse que je lui donnai à son choix pour la servir. J'aurais souhaité, Monseigneur, d'avoir un autre monastère en France que celui de Seyssel (1) pour l'y faire conduire selon les ordres que j'en avais de V. A. R., mais, n'y en ayant point d'autre, du moins de cet Institut, je n'ai rien pu faire davantage pour marquer ma parfaite dépendance... etc. (2).

Quelques jours après lui parvient la seconde lettre de Charles-Emmanuel II, plus pressante encore que la première, et qui s'est croisée avec la sienne. Craignant alors que Seyssel ne soit jugé trop proche au gré du Prince, il a soin, dans sa réponse, de justifier son choix :

... Je prévois, écrit-il, que [1] l'éloignement pourrait donner prétexte à ses partisans de publier que je la veux mettre en état de ne plus soutenir la canonisation de notre B. H. Prélat et, d'ailleurs, étant une fois hors de mon diocèse, il ne serait plus en mon pouvoir de borner ses intrigues ni de lui demander compte des sommes immenses qu'elle a maniées... (3).

Si le duc de Savoie avait des motifs personnels de mécontentement contre la mère de Chaugy, on savait entretenir l'opinion défavorable qu'il avait d'elle.

(1) Seyssel, bien qu'en France, appartenait au diocèse de Genève.

(2) Turin, Vescovi, Geneva. Lettre du 18 mars 1664.

(3) *Ib.*, lettre du 28 mars 1664.

CHAPITRE II

Annecy en émoi

(1664-1665)

- I. — La mère de Chaugy à Seyssel. — Ses lettres de justification. — La gazette de la tourière. — Courroux du comte de Sales: il se justifie au parloir de la Visitation. — Mécontentement de Mgr d'Arenthon. — Sa circulaire du 25 juillet 1664.
- II. — Le cardinal-légat Flavio Chigi en route vers Annecy. — Espoir des amis de la mère de Chaugy. — Anxiété du Président de la Perrouse et de Mgr d'Arenthon. — Un légat incognito. — Sa visite au tombeau du Bienheureux. — Autour de la mère de Chaugy. — Rentrée du légat à Rome. — Mgr de Maupas député vers le Pape. — Canonisation de saint François de Sales, 19 avril 1665.
- III. — Mariage de Charles-Emmanuel II avec Jeanne-Baptiste de Nemours. — La duchesse au monastère d'Annecy. — Émoi des adversaires de la mère de Chaugy. — La duchesse de Vendôme à Seyssel.

La supérieure du couvent de Seyssel était Marie-Judith Gilbert (1), dont Françoise de Chaugy avait été, au monastère d'Annecy, la supérieure et la mère. Cette femme de haute valeur pouvait compatir aux souffrances de sa courageuse amie; mais, pauvre de biens, la maison étant de fondation récente, elle ne pouvait lui offrir qu'une hospitalité précaire. Informé de ce dénuement, le monastère d'Annecy promit de payer la pension de la mère de Chaugy et de sa compagne (2).

Quelques jours après son arrivée à Seyssel, Françoise-Madeleine, en vertu même de l'obéissance qu'elle avait rendue au duc de Savoie, se crut autorisée à lui faire parvenir ses justifications.

Monseigneur, lui écrivait-elle, je me vois exilée sans savoir la cause de mon malheur, faisant serment en paroles de vérité, entre vos mains très augustes, que je n'ai connaissance, intelligence ni écriture quelconque dans Turin que pour les choses qui concernent

(1) Voir sa vie dans *l'Année sainte*, III, 97.

(2) *Vie de la mère de Chaugy*, 356.

les affaires de la canonisation de notre bienheureux François de Sales, et encore n'en ai-je écrit qu'à M. le marquis de Pianesse, et quelquefois à nos religieuses, sans me mêler d'aucune autre chose, et je défie tous les hommes de la terre et tous les démons de l'enfer de me convaincre avec vérité sur ce chef, ce que j'espère faire connaître si V. A. R. me fait la grâce, que l'on ne refuse pas aux plus criminels, de travailler à ma justification... (1).

Ayant sujet de croire que l'on supprime ses lettres, Françoise de Chaugy reprend la plume quelques jours après (2) à l'occasion de quelque courrier plus fidèle, peut-être; mais si ses appels parvinrent à la cour de Savoie, ils restèrent sans effet.

Cependant, une circulaire de Marie-Aimée de Rabutin avait informé les monastères du départ de la mère de Chaugy pour Seyssel (3). Or, quoi qu'en pensât Mgr d'Arenthon, l'exilée ne manquait pas d'amies fidèles bien informées de ses mérites et des services qu'elle avait rendus à l'Ordre. La nouvelle de son brusque départ leur fit soupçonner qu'elle était en cela victime des calomnies qui, depuis un certain temps, circulaient à son sujet. Estimant que son exil lui permettrait au moins de les connaître et d'y répondre, et jugeant cette réponse utile au bien général de l'Ordre autant qu'à l'intéressée, elles lui adressèrent les lettres que l'on faisait courir contre elle et son frère depuis quelques mois.

Pendant cette douloureuse épreuve, l'exilée n'opposera la plupart du temps qu'un silence digne aux surprenantes accusations qui viendront l'atteindre; mais, avant de s'y tenir, elle jugea, comme ses amies, qu'il fallait, pour éviter le scandale, faire au moins une fois l'exposé de la vérité, afin que, instruites « de part et d'autre », les sœurs fussent capables de juger « droitement ».

Le 6 mai, Françoise de Chaugy adressa donc une longue circulaire à tout l'Ordre de la Visitation (4). Elle y rappelait d'abord en quelle douceur, paix, union et recueillement intérieur elle avait vécu au premier monastère d'Annecy avec toutes ses Sœurs, notamment les chères Anciennes : Marie-Adrienne Fichet, Françoise-Angélique de la Croix, Anne-Marie Rosset, qui lui avaient

(1) Lettre du 30 mars 1664, Turin, Particolari, C, mazzo 70.

(2) *Ib.* Lettre du 4 avril 1664.

(3) Cette lettre ne nous est connue que par les allusions qu'y fait le comte de Sales comme on le verra plus loin.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 77 et ss.

toujours servi de conseil « afin que rien ne déchût des saintes maximes » de leur bienheureux Fondateur. Puis, après avoir rapporté les diverses circonstances de l'élection de la mère de Rabutin et de son propre départ d'Annecy (1), elle ajoutait :

Je vous confesse, mes chères mères et sœurs, que ma surprise fut grande, apprenant quelque temps après mon séjour en cette maison, par de nos mères et sœurs qui m'étaient entièrement dévouées, qu'elles n'avaient pu ni osé me donner avis plus tôt comme, depuis le vingt janvier de cette année, on avait envoyé d'Annecy trois lettres circulaires contre mon frère le Minime et moi, qui ne m'en étais nullement aperçue, n'ayant jamais vu cacheter les lettres ni faire aucun paquet puisque je suis hors de charge ni en communication des lettres communes et particulières. Or, ces chères sœurs, à la charité desquelles je serai redevable tant que mon âme subsistera en Dieu, par sa divine grâce, m'ont envoyé, les unes, les propres originaux des lettres, les autres, la copie. Et certes, mes très chères mères, je suis bien disposée de répondre en temps et lieux, ou d'autres pour moi, sur tous les chefs des dites lettres, ce qui ne se peut faire en celle-ci, puisqu'il y a de la matière pour grossir des cahiers :

1° C'est à notre Saint Père le Pape et à la sacrée Congrégation des Rites de juger et de répondre si le Père de Chaugy et moi avons retardé la canonisation.

2° C'est à chaque monastère de répondre juridiquement et véritablement, en conscience, s'ils peuvent dire et écrire au Pape que nous les avons épuisés pour cette sainte poursuite pour laquelle plusieurs n'ont rien donné ; les autres, des sommes assez médiocres ; et, des autres, je n'ai pas touché un sou des contributions que chacun a faites à son gré et de son propre mouvement avec une si grande cordialité que je n'aurais pas cru l'Institut capable de se laisser persuader de porter si haut une plainte mal fondée.

3° Que la maison d'Annecy soit ruinée : les biens au soleil, les titres des rentes, les rôles de tous les offices et, qui plus est, un saint sur l'Autel, qui fait la tendresse et l'empressement de la piété de ce siècle, en font foi.

4° Que l'observance soit déchuë : les visites annuelles où nous avons reçu des éloges de la propre bouche de Monseigneur d'aujourd'hui, de Monsieur notre Père spirituel (2) prouvent bien certainement le contraire, et le grand nombre de nos mères et sœurs qui ont honoré notre monastère de leur présence doivent être ouïes ; assurément leur témoignage nous sera favorable.

5° Que les vertus de nos sœurs ne sont qu'en apparence, c'est au bon Dieu seul à connaître les cœurs.

(1) Nous y avons beaucoup emprunté en racontant ces événements.

(2) M. Baytaz, doyen du chapitre de N.-D. de Liesse à Annecy. Cf. Rebord et Gavard, *op. cit.*

6° Que je n'ai point voulu sortir pour aller être supérieure en des lieux où l'on m'a fait l'honneur de me demander parce que, dit-on, j'attends la supériorité d'Annecy. M. de Genève ne m'a jamais parlé que pour nos sœurs de Verceil et, comme je lui eus dit mes raisons, Sa Grandeur me répondit débonnairement que je lui faisais plaisir. Oh certes ! chères mères, vous qui savez le fond de mon âme et qui connaissez les desseins, sur ma chétive personne, de ceux que je ne veux pas nommer, après la canonisation vous prouverez le contraire.

7° Que nos sœurs d'Annecy sont attachées à moi, c'est ce que je ne puis croire de leurs vertus. Il est vrai que trente-six des meilleures années de ma vie que j'ai coulées parmi elles, avec bien des bénédictions du ciel et de la terre par la seule divine grâce, et les bontés qu'elles m'ont témoignées en tout leur état, me persuadent que ces âmes auront de la peine à se résoudre à me vouloir beaucoup de mal. Mais je dois cette justice à leur discrétion qu'elles m'ont aimée comme ne m'ayant pas puisque, depuis ma déposition, elles se sont tellement abstenues de me voir que, dans les communautés, pas une ne m'a parlé en particulier, pas même au temps des retraites, pendant le voyage que notre très honorée Mère fit l'an passé à notre monastère de Thonon, et je ne me suis pas aperçue qu'on ait manqué de respect, de soumission et d'obéissance à cette chère Mère ni qu'elles aient eu entre elles une parole plus haute que l'autre jusqu'à ma sortie. Je puis assurer vos Charités, mes bonnes mères, que, sans cette tribulation que Dieu a permise, cette chère maison d'Annecy était en passe d'être, en peu de temps, une des plus commodés comme des plus vertueuses et capable de servir l'Institut en toute manière.

Quant à ce qui est de m'être mêlée du mariage de Son Altesse le duc de Savoie, qui est, à ce que l'on m'écrivit, le sujet de mon exil, il n'y a eu pour cela ni examen ni preuve, comme aussi, par la divine grâce, la conviction est impossible, et celles de nos chères sœurs de Turin que l'on disait mes complices et mes compagnes d'exil sont dans leur monastère et on ne leur en a jamais parlé.

Je vous dis tout ceci, mes aimées et chères mères, parce que, vous croyant fort équitables, je pense que vous serez bien aises de savoir les choses de part et d'autre puisque, sans cela, on ne peut jamais juger droitement.

Et, en terminant, elle ne peut s'empêcher d'exprimer cette plainte douloureuse :

Je vous confesse que ce qui m'a le plus touchée, dans cette fâcheuse rencontre, c'est l'opinion qu'on a voulu inculquer, dans des lieux bien augustes, que l'Institut a pour moi une aversion dominante et que c'est avec la participation de la plupart de vos Charités que l'on en a usé de la sorte. Je console quelquefois mon âme par le souvenir des preuves que j'ai reçues de vos bontés, tant d'années

de suite, et par le témoignage de ma conscience; Dieu, par sa sainte grâce, m'a soutenue et n'a pas permis que j'aie donné, par aucun acte scandaleux, fondement à cette aversion si générale qu'on pré-suppose être dans l'Institut pour moi, qui me souscris très indigne et très inutile servante de l'Ordre, mais, certes, si fidèle et si affectionnée, que de donner mon sang et ma vie pour son avancement et la gloire de nos bienheureux Père et Mère m'aurait semblé une suavité. J'ai vécu dans ces sentiments et, avec la grâce et avec la protection de Jésus, Marie, Joseph, j'y persévérerai et j'y mourrai.

Après avoir satisfait à la justice dans une « totale naïveté et simplicité de cœur », Françoise-Madeleine de Chaugy rentra dans le silence. C'est alors que le décès imprévu de la duchesse de Nemours, en la privant d'une de ses affections les plus chères, lui vint enlever aussi l'espoir d'une assistance efficace auprès de la cour de Savoie (1).

O mon Dieu, s'écrie l'exilée, que cette double croix est sensible à mon cœur! Qu'elle m'est pesante et amère! Mais c'est Vous, mon cher Maître, qui l'avez faite ainsi et qui voulez que je la porte avec soumission. Je l'embrasse de tout mon cœur et de toute mon âme. Soyez béni à jamais dans tous les desseins de votre Providence sur vos créatures (2).

Cependant, à Annecy, Mgr d'Arenthon se félicitait de ce départ. Il avait redouté qu'il n'en résultât quelque trouble dans le monastère, et voilà que tout marchait à souhait :

Notre déposée paraît soumise et satisfaite dans le monastère de Seyssel, écrivait-il au duc de Savoie, et celles du premier monastère d'Annecy commencent de jouir d'un profond calme et de se résoudre à mériter la protection de V. A. R. par leur parfaite soumission. Il y en a encore cinq ou six qui, ayant une éducation trop séculière, ont aussi un peu de regret de l'éloignement de la déposée, mais comme je rappelle trois ou quatre bonnes anciennés qu'on en avait éloignées, j'espère que leur bon exemple, joint à celui de la supérieure qui est une sainte, adoucira les esprits et, à faute de cela, après quelques mois de patience, je tirerai doucement ces cinq ou six esprits du premier monastère pour les partager aux autres maisons du diocèse (3).

Ce calme, cette parfaite soumission en des conjonctures si

(1) La duchesse de Nemours mourut le 19 mai 1664.

(2) Cité dans la *Vie de la mère de Chaugy*, p. 366.

(3) Lettre du 16 avril 1664. Le 12 juin, nouvelle lettre et même sécurité: « Cette illustre communauté, qui est composée de quatre-vingt filles, jouit d'une tranquillité qui n'est pas imaginable tant elle me paraît parfaite et presque miraculeuse. »

douloureuses, auraient dû, semble-t-il, éclairer Mgr d'Arenthon sur la valeur de cette communauté où, croyait-il, par la faute de la mère de Chaugy, « le spirituel était dans un très mauvais penchant ».

Il est vrai que si le départ subit de la déposée avait, au premier instant, jeté la communauté dans la stupeur, personne ne le croyait définitif, d'autant que, vraisemblablement, les sœurs, à l'exception du conseil de la mère de Rabutin, n'avaient pas eu connaissance des dernières circulaires. Mais l'absence prolongée de la mère Françoise-Madeleine ne permit bientôt plus de penser qu'il s'agissait d'un « feu de paille » ; d'autre part, les commentaires provoqués au dehors par sa sortie pénétrèrent peu à peu dans la communauté ; des visiteurs en apportèrent les échos au parloir et, insensiblement, la tranquillité « miraculeuse » dont se vantait Mgr d'Arenthon se trouva quelque peu troublée.

C'est qu'en effet, si la mère de Chaugy restait silencieuse et passive, ses amis ne se croyaient pas obligés à la même réserve. Le comte de Sales, surtout, paraissait très affecté. Persuadé que cette affaire s'arrangerait promptement, il avait obtenu de Mgr d'Arenthon et de la mère de Rabutin que la sortie de la déposée resterait secrète. Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que, le lendemain même, une circulaire de la supérieure d'Annecy en avait informé tous les monastères de la Visitation (1).

Bien mieux, ayant obtenu de l'évêque de Genève la permission de voir quelques religieuses particulièrement connues de lui pour les consoler du départ de leur ancienne supérieure, il s'était vu refuser l'entrée du parloir, la mère de Rabutin lui ayant déclaré que Mgr d'Arenthon, sur « quelques nouvelles » de son Altesse Royale, en avait ainsi décidé. Le même refus avait été opposé à M. le prieur Joseph de Sales.

Evidemment, il n'était pas très opportun, vu l'état où se trouvaient les esprits, que ces messieurs vinssent entretenir les regrets des religieuses, si légitimes fussent-ils. Par dessus tout, il fallait sauvegarder la paix du monastère. Mais, d'autre part, comment n'auraient-ils pas été blessés de cet ostracisme ?

(1) Lettre du comte de Sales au marquis de Pianesse, 12 sept. 1664. Arch. de la Visit. d'Annecy. Tous les détails qui suivent, concernant le comte de Sales et ses rapports avec la Visitation, sont tirés de ce manuscrit.

Dans le petit Nussy, dont la moindre nouvelle avait vite fait le tour à travers les parloirs des couvents et les sacristies des chapitres, on peut imaginer si les commentaires allaient leur train sur le départ de la mère de Chaugy et la disgrâce de la famille de Sales auprès des visitandines. C'est par cette voie, qu'un beau matin, parvint aux oreilles du comte un rapport qui le suffoqua de colère : une tourière n'allait-elle pas colportant que Mgr Charles-Auguste avait bâti Trésun aux dépens de la Visitation et que le frère de ce dernier s'était acquis, par le même moyen, le droit de choisir et de payer le prédicateur du carême à la cathédrale ! (1)

Le comte alla sur le champ porter ses plaintes à Mgr d'Arenthon qui crut satisfaire à la justice en administrant une bonne sermonce à la dite tourière en présence du chanoine Baytaz et de la mère de Rabutin. Mais Monsieur de Sales ne s'estima pas justifié : le rapport incriminé venait du monastère, donc il s'y trouvait des religieuses mal informées que l'évêque devait déromper en blâmant la tourière devant toute la communauté ; la chose n'ayant pas eu lieu, le comte résolut de se faire justice lui-même.

Il se rend au couvent, mande la mère de Rabutin, lui expose ses griefs, déclare que M. de la Perrouse, auquel il a porté ses plaintes, estime qu'il a droit à justification, bref, fait tant et si bien qu'il obtient de la pauvre supérieure qu'elle réunisse la communauté au parloir. Dépliant alors les comptes des bâtiments de Trésun qu'il avait apportés, il démontre aux religieuses que non seulement feu Mgr Charles-Auguste de Sales n'était pas débiteur de la Visitation, mais que la Visitation lui devait au contraire vingt-cinq pistoles. Quant à lui, s'il était exact qu'il leur avait emprunté cent pistoles, il s'en était reconnu redevable en présence des conseillères, ayant garanti ce prêt par un de ses fermages et se considérant toujours comme obligé tant que la somme n'aurait pas été entièrement remboursée.

La sœur qui était économe sous la mère de Chaugy (2) affirma qu'au temps des grandes dépenses du monastère, bien loin de prêter de l'argent à Monseigneur, on en « empruntait de lui » ;

(1) Sur ce droit, cf. Mugnier, *Les évêques de Genève-Annecy*, p. 103 et 114.

(2) Marie-Thérèse de Passier est mentionnée comme économe dans la quittance donnée au Père de Chaugy en l'année 1660. Mercier, *Documents inédits sur la béatification*, p. 48.

le reste de l'assemblée déclara n'avoir fait aucun cas de ces faux rapports.

Quand Mgr d'Arenthon eut connaissance de cette scène, il fut très mécontent.

A cette époque, il était en butte à de vives attaques au sujet de la fondation de son séminaire. Pour assurer l'existence de cette grande œuvre, la gloire et le tourment de son épiscopat, il avait fait abandon des revenus de ses commanderies et sollicité de son clergé une cotisation proportionnée avec le bénéfice d'un chacun. Au synode de 1664, l'accord s'était réalisé selon les désirs de l'évêque, mais le chanoine Magistry, qui décidément n'avait pas désarmé, en appela comme d'abus devant le Sénat de Savoie et, pour entraîner le clergé dans son parti, répandit libelles sur libelles contre Mgr d'Arenthon (1).

On conçoit l'effet qu'en de telles circonstances la démarche du comte de Sales produisit sur l'évêque. Celui-ci, qui déjà croyait apercevoir dans toutes ses difficultés la main des amis de la mère de Chaugy (2), ne douta plus de leur complicité avec elle et fit parvenir au duc de Savoie une relation où les faits prenaient un caractère et une ampleur vraiment dramatiques (3) :

Tandis que M. le comte de Sales, écrivait-il, s'est contenté de me faire une guerre secrète en appuyant le sieur chanoine Magistry pour renverser mon séminaire, et le Père Dom Basile Salteur (4) pour faire casser une sentence qui a été faite par ordre de feu M^{me} Royale..., la modération que j'ai due à mon ministère m'a rendu capable de feindre que je ne voyais pas la main qui rendait la troisième année de mon épiscopat si malheureuse... Mais maintenant, Monseigneur, que le comte de Sales déclare une guerre ouverte à la dignité dont V. A. R. m'a rendu dépositaire, aussi bien qu'à ma propre réputation, en portant le trouble et la rébellion dans le premier monastère de la Visitation, je me sens indispensablement obligé d'en demander justice à V. A. R... [afin de savoir si] M. le comte de Sales a le droit d'assembler les communautés religieuses, d'y fomenter les désunions, d'élever les filles contre leurs supérieures et de leur inspirer des entreprises contraires aux intentions de S. A. R. et, en un mot, si un laïc comme lui a droit de faire les fonctions d'évêque ou de métropolitain dans le diocèse...

Quelque temps après, le comte de Sales apprit à Chambéry,

(1) C.-M. Rebord, *Le grand Séminaire*, p. 27 et ss.

(2) Lettre du 20 juin 1664. Turin, Vescovi, Geneva.

(3) *Ib.*, Lettre du 10 juillet 1664.

(4) Religieux bénédictin, prieur de Rumilly.

par M. de la Perrouse, que le duc de Savoie n'était pas satisfait de ce qui s'était passé à la Visitation, mais il fut bientôt renseigné sur la manière dont on avait rapporté les faits à S.A.R.

Il ne nous semble pas inutile de citer, à côté des lettres de Mgr d'Arenthon, la défense courtoise et mesurée de ce gentilhomme qui avait la réputation d'être « fort civil » (1).

C'a été avec un étonnement tout à fait extraordinaire, écrit-il au marquis de Pianesse (2), que j'ai découvert qu'on avait fait savoir à Son Altesse Royale que non seulement j'avais mis de la désunion entre les religieuses de la Visitation du premier monastère, mais que même j'avais voulu découvrir celles qui étaient du parti de la mère de Chaugy et celles qui lui étaient opposées, et fait séparer les unes des autres.

Je ne sais, Monsieur, si cela est arrivé à la connaissance de Votre Excellence, mais je me flatte, au point qu'ayant l'honneur d'en être connu, elle n'aura pas ajouté foi à une imposture de cette sorte qui n'a non seulement rien de vraisemblable, mais que même il n'y a eu aucune sœur qui se soit témoinnée, ni de parole ni d'action, d'un parti opposé au rappel de la mère de Chaugy, et qu'il ne s'est fait aucun discours pour savoir celles qui étaient contraires, s'il y en avait eu quelqu'une en l'assemblée. La connaissance que j'ai des vertus et des mérites de Mgr de Genève ne me permet pas de croire que cette relation parte de lui, puisqu'il n'y a aucune circonstance dessus laquelle on la puisse fonder ; ou si, par malheur, elle en vient, il faut qu'il ait été entièrement séduit, et par personnes absentes, car aucune des présentes ne pourrait avoir forgé de semblables discours si éloignés de toute apparence de vérité... J'ai encore une prière à faire... qui est que [votre Ex.] me fasse la justice, aussi bien que la grâce, de désabuser S. A. R. de la croyance qu'on m'a dit qu'il avait que c'était par ma sollicitation que M^{me} la duchesse de Bavière (3) avait écrit en faveur de la mère de Chaugy. J'assure V. E. que n'y ai aucunement contribué...

De son côté, M. de la Perrouse, écho de Mgr d'Arenthon, écrivait au duc de Savoie :

Si V. A. R. ne continue pas ses soins et son application pour rétablir la paix et la douceur dans [le] monastère... cette communauté court fortune de se voir dans une division bien étrange (4).

(1) Lettre du Président de la Perrouse à Charles-Emmanuel II, 1^{er} août 1664. Turin, Particolari, B, mazzo 58.

(2) Lettre du 12 sept. 1664, Arch. de la Visit. d'Annecy.

(3) C'était Adélaïde de Savoie, sœur de Charles-Emmanuel II. Elle avait épousé en 1650 Ferdinand, électeur de Bavière.

(4) Lettre du 1^{er} août, déjà citée.

Cependant la circulaire de la mère de Chaugy et les lettres de la mère de Rabutin avaient ému les monastères de la Visitation ; nombreux, ils s'étaient adressés à l'évêque de Genève pour obtenir des éclaircissements sur la brusque sortie de la déposée d'Annecy. Pour toute réponse, Mgr d'Arenthon leur opposa, le 25 juillet, une fin de non-recevoir (1) :

A quoi servent tant de lettres circulaires et tant d'apologies ? La présomption est toujours en faveur des souverains qui ne prennent guère de résolution extraordinaire sans qu'ils en aient de grands sujets, et, quelque impression qu'on ait voulu donner de moi, je déclare que je n'ai point scruté dans le sanctuaire du mien... On est allé trop avant quand on a voulu persuader l'Institut que Son Altesse Royale avait fait un coup qui pouvait introduire dans l'Ordre un usage préjudiciable à vos maximes, parce que je sais, d'original, que ce grand Prince en a usé avec une circonspection qui a bien fait voir qu'il vénérât vos lois et qu'il aimait tendrement l'ordre et la réputation de l'Institut. Pour preuve de cette vérité, la personne qui se plaint n'a qu'à faire voir son *obéissance*, et l'on verra qu'elle n'a jamais eu aucun commandement, ni de la part de Son Altesse Royale ni de la mienne, et qu'elle ne s'est retirée là où elle est que par le conseil d'un sien ami qui, ayant pénétré dans les dispositions du souverain, lui a persuadé qu'elle ferait bien de s'éloigner pour un peu de temps.

Mgr d'Arenthon rassurait aussi les supérieures sur l'état moral et spirituel de la Sainte-Source qui n'avait rien perdu, au départ de la mère de Chaugy, « de sa paix ni de son observance », tout au contraire :

Si bien quelques filles, par une tendresse qui est assez naturelle à votre sexe, en ont été un peu touchées, elles n'ont pas laissé de se ranger tout doucement à leur devoir *sans que j'aie jamais été obligé de leur dire une seule parole d'amertume ni d'empire* ; et si bien, depuis peu, on a tâché de jeter la dissension dans cette sainte et nombreuse famille, cet artifice a échoué dans le parloir et n'a pas pu ravir à ces bonnes filles la paix et le calme dont elles jouissent depuis trois ou quatre mois.

Retenons cet éloge. Sans doute, il y a bien quelque contradiction à prétendre que cette paix, cette obéissance datent de la sortie de la mère de Chaugy, alors qu'on nous a déjà montré les sœurs se rangeant unanimement à l'autorité de la mère de

(1) Lettre du 25 juillet 1664. Arch. de la Visit. d'Annecy. *Circul. du premier monastère*, I, 617 et ss.

Rabutin dès le lendemain de son élection. Mais oublions-la et notons, sous la plume de l'évêque, les éloges successifs mérités par cette communauté. Ils ne sont pas pour nous surprendre ; dès longtemps nous connaissions la qualité de la Sainte-Source ; et si deux ou trois filles s'écartent des lois de la charité, influencées par une défaveur quasi officielle envers la mère de Chaugy, rien n'a changé, quant au reste, sinon que la souffrance est au cœur de toutes ces filles obéissantes.

La suite de la lettre, en insistant sur les mérites de la nouvelle supérieure, blâmait plus clairement encore l'exilée de Seyssel :

L'observance... est si parfaite qu'elle paraît même au dehors où l'on ne voit plus ni feintes, ni faste, ni éclat et où toutes choses prêchent l'humilité et la vie cachée de notre bonne mère de Rabutin qui, pour tout commerce avec le siècle, n'appelle dans ses parloirs et aux tours que des pauvres et des estropiés.

Voilà ingénument, concluait Mgr d'Arenthon, la peinture de nos affaires présentes que j'ai cru devoir opposer à tant de gazettes peu sincères qui ressentent plus le siècle que le sanctuaire de la religion... Le moyen d'ajuster tous ces empressements de l'amour-propre avec la simplicité des filles de Sainte-Marie, et de pouvoir persuader à tout l'Institut qu'on est véritablement humble et charitable tandis qu'on prend tant de soin de mettre ses supérieurs et ses souverains dans le tort... Si on désire effacer le passé, il me semble qu'il faut changer de maximes, et si l'on veut faire croire aux souverains qu'on est innocent, et à l'Institut qu'on est nécessaire au premier monastère, il faudra employer d'autres moyens pour y réussir.

Cette lettre énigmatique laissait assez entendre aux monastères que, si la volonté d'un prince avait dicté le bannissement de la mère de Chaugy, d'autres influences militaient en faveur d'un exil dont Mgr d'Arenthon se montrait si satisfait.

II

C'est au milieu de ces dissentiments que commence à circuler une nouvelle bien capable d'émouvoir l'un et l'autre partis.

Le traité de Pise avait, depuis quelques mois, terminé les différends qui s'étaient élevés entre la cour de France et le Saint-Siège. En exécution de ce traité, le Pape Alexandre VII avait envoyé, vers Louis XIV, son neveu, le jeune cardinal

Flavio Chigi, pour lui présenter ses excuses et celles de sa famille (1).

Parti de Rome le 3 mai, avec une suite imposante, le cardinal-légat avait gagné Fontainebleau par Marseille, le Dauphiné, Lyon, Nevers, Orléans et Nemours, recevant partout un fastueux accueil.

Le 3 juillet avait eu lieu, en audience privée, la première rencontre de Louis XIV et du légat (2). Mgr de Maupas s'était rendu au palais, avec l'évêque de Soissons, pour rendre ses devoirs au délégué du Saint-Siège. Il avait eu l'honneur de le saluer « devant tous autres, immédiatement après... le roi et les deux reines », et, dès le lendemain, il avisait le Père de Chaugy des heureux débuts de ce voyage diplomatique : « Cela s'est fort bien passé. J'espère que notre saint Père le Pape aura de la consolation de cet heureux commencement et j'espère que tout finira bien... » (3)

Cependant, le Père de Chaugy était décidé, d'accord avec le Père Harel et le comte de Sales, à profiter du passage du cardinal Flavio Chigi en France pour faire rendre justice à la mère Françoise-Madeleine. Celle-ci, pourtant, le suppliait de n'en rien faire :

Mon frère le Minime est à Paris où il a reçu mille caresses de Monseigneur le légat, écrit-elle à la supérieure d'Autun. Je l'ai prié mille fois de me laisser dans mon petit coin, abjecte et cachée, mais Monseigneur le comte de Sales et lui se trouvent si intéressés, si charitables et si sensibles aux souffrances des pauvres filles que mes raisons semblent peu écoutées; aussi, de part et d'autre, je suis la victime. Dieu fasse sa sainte volonté de moi (4).

Il eût été bien extraordinaire, en effet, que les amis de la mère de Chaugy ne se fussent pas prévalus, pour s'entremettre en sa faveur, des relations de correspondance qu'elle avait entretenues avec le Pape et Mgr Flavio Chigi.

Or, on commence à savoir officieusement que son Eminence, retournant en Italie, passera par Annecy pour y faire ses dévo-

(1) Sur le traité de Pise et le voyage du légat, cf. Comte de Mouy, *op. cit.* et Gérin, *op. cit.*

(2) Ce n'est que le 29 juillet qu'eut lieu l'audience solennelle dans laquelle le légat lut au roi, au nom du Pape, le discours qui renfermait la fameuse phrase d'excuses, arrêtée au traité de Pise.

(3) Lettre du 4 juillet 1664. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, à la mère Dardault, 27 juillet 1664, p. 91.

tions au tombeau du bienheureux François de Sales. C'était plus que jamais le moment d'agir. Les Minimes s'y crurent tout spécialement autorisés : le cardinal Chigi était à Rome leur protecteur ; d'autre part, ne s'étaient-ils pas activement employés, dans la personne des Pères de Chaugy, Harel et Rofavier, à la canonisation de François de Sales, si cher au Pape et à toute sa famille ?

Profitant donc du passage de son Eminence à Lyon, ils lui rapportèrent les accusations dont on avait noirci l'ancienne supérieure de la Sainte-Source auprès de Charles-Emmanuel II et l'ordre d'exil qui en était résulté, priant le cardinal d'user de son influence pour mettre fin à cette injustice (1).

Mais Don Flavio Chigi était trop prudent diplomate pour prendre parti dans une affaire où le duc de Savoie était intéressé. Il déclina donc le rôle qu'on lui voulait faire jouer, se promettant bien, *in petto*, de profiter de son passage à Annecy pour s'instruire discrètement de cette affaire.

Pendant ce temps, le président de la Perrouse et Mgr d'Arenthon étaient aux abois. Ils adressaient lettres sur lettres à la cour de Turin pour solliciter des instructions sur l'accueil qu'il convenait de faire à Son Eminence : « Il n'y a dans le château de cette ville ni vaisselle d'argent, ni lingerie, ni même tous les ustensiles nécessaires pour la batterie de cuisine » écrivait, de Chambéry, le président tout angoissé (2) ; et Mgr d'Arenthon de représenter humblement au duc de Savoie qu'un évêque de quatre mille livres de rentes ne pouvait pas traiter un légat *a latere* selon que l'exigeaient l'honneur du Saint-Siège et les généreuses intentions de Son Altesse (3).

Le duc veut, en effet, qu'on prépare au cardinal une réception solennelle et que le président du Sénat de Savoie lui fasse escorte à partir de Chambéry avec une suite honorable : « Je prie Dieu de tout mon cœur que cette Eminence change de dessein, gémit M. de la Perrouse, car, s'il me faut faire une *cavalcate* à Annecy après toutes les autres que j'ai déjà essuyées, ce sera ma dernière ruine. » (4)

(1) Lettre de Bertrand de la Perrouse à Charles-Emmanuel II, 29 août 1664. Turin, Particolari, B, mazzo 60.

(2) Lettre du 29 juillet 1664, *ib.*

(3) Lettre du 28 août 1664. Turin, Vescovi, Geneva.

(4) Lettre du 8 août 1664. Turin, Particolari, B, mazzo 60.

On ne peut pas dire que la visite de Mgr le légat fût ardemment désirée.

Les jours passaient dans une fiévreuse attente. Le 20 août, Mgr d'Arenthon reçoit avis de l'abbé Brisacier que le cardinal Chigi a quitté Paris le 12, par les postes, et qu'il passera en Savoie incognito, ce qui rend la conduite à tenir encore plus délicate et problématique (1). L'évêque écrit anxieux à l'abbé de la Perrouse (2) : « Je cours fortune d'avoir ce soir ou demain cette compagnie sur les bras sans savoir comment je dois la recevoir. »

Et le président, non moins perplexe, d'aviser le duc de Savoie des projets de Son Eminence et de solliciter de nouvelles instructions. Le temps presse... Que faire? Faut-il respecter l'incognito de Mgr le légat ou lui témoigner les respects de Son Altesse?

Dans le chassé-croisé de cette correspondance, la mère de Chaugy n'est pas oubliée. Son nom qui apparaît, çà et là, dans de petites notes rejetées en post-scriptum, prouve, qu'en l'occurrence, on n'était pas sans préoccupations à son sujet (3).

Enfin, le dimanche 24 août, les ordres du duc de Savoie parviennent à M. de la Perrouse qui les transmet à l'évêque d'Annecy : le légat voyageant incognito, on témoignera une grande surprise de sa visite et l'on s'excusera de n'avoir pu rendre à Son Eminence les honneurs qui lui sont dus. M. le Président fera en sorte d'être averti secrètement de son arrivée afin d'aller à sa rencontre, et l'accompagnera de Chambéry à Nessy avec la plus belle suite et le plus bel équipage qu'il se pourra. Il fera porter à l'avance à Mgr d'Arenthon tout ce qui sera nécessaire pour traiter le légat, car il n'est pas juste que la charge retombe sur l'évêque, et son Altesse supportera la dépense (4).

Aussitôt, M. de la Perrouse de faire chercher du gibier, de la

(1) Lettre du 20 août. On la trouve jointe à une lettre du 21 août de Bertrand de la Perrouse à Charles-Emmanuel II. Turin, Particolari, B, mazzo 60.

(2) Fils du Président, chanoine de la cathédrale, prieur commendataire de Chindrieu. On le désigne souvent sous le nom de prieur de la Perrouse.

(3) « Je vous envoie la copie de la lettre que l'électrice de Bavière a écrite en faveur de la mère de Chaugy. J'en ai vu l'original que j'ai renvoyé. S. A. R. fait feu et flamme contre elle et contre le comte de Sales. » Lettre de Bertrand de la Perrouse à Mgr d'Arenthon, 23 août 1664, Arch. départ. de la Haute-Savoie, I, G. 204.

(4) Lettre de Charles-Emmanuel II au premier président de la Perrouse, 23 août 1664. Copie de cette lettre aux Arch. départ. de la Haute-Savoie, I. G. 204.

volaille, des confitures, des fruits et de les expédier à l'évêque de Genève avec « maistre Thomas », car il ne suffit pas d'avoir des cuisiniers si l'on n'a pas quelqu'un qui sache ordonner un dîner : « Ne craignez pas qu'il y demeure rien du vôtre, écrit le président au prélat, et faites seulement de bonnes listes car nous les ferons bien payer. » (1) Puis ce curieux post-scriptum : « Le comte de Montreuil dit hier à mon fils que le légat passait à Annecy principalement pour l'intérêt de la mère de Chaugy ; cela nous servira d'avis ; s'il se fait connaître et qu'il m'en parle, je la servirai en ami. » (2)

Le 25, vers midi, arriva au « logis de l'Epée », à Chambéry, une petite compagnie commandée par le marquis de Grillon, parmi laquelle l'abbé de la Perrouse chercha en vain son Eminence. Seul, Mgr d'Arenthon qui, par prudence, avait étudié ses portraits, eût pu deviner le cardinal Chigi en ce cavalier, septième de la suite, vêtu d'un pourpoint de toile blanche orné d'une cravate de point de Gênes avec un ruban couleur de feu, les chausses garnies de même, et coiffé d'un chapeau gris bordé d'un galon blanc et orange (3).

Le marquis de Grillon, sous peine de se voir refuser des chevaux, consentit à dévoiler l'incognito. Le légat s'était mis au lit, accablé de fatigue ; il ne reçut M. de la Perrouse qu'à 7 heures du soir, refusa tous les honneurs qu'on lui proposa et déclara qu'il voulait aller à Annecy sans escorte. Il fit prévenir Mgr d'Arenthon qu'il entrerait dans la ville « inconnu » et logerait dans un cabaret, ne pouvant aller chez l'évêque, habillé comme il l'était, « sans s'exposer à recevoir une vigoureuse réprimande de Sa Sainteté ».

Mgr Flavio Chigi partit donc pour Annecy le lendemain matin et y arriva par les postes vers une heure de l'après-midi. Le prieur de la Perrouse, fils du président, l'avait accompagné.

(1) Lettre du 24 août 1664, *ib.*

(2) *Ib.* Le sens de ce dernier mot n'est pas très clair. Est-il ironique ou faut-il entendre que le Président la servira en ami de Mgr d'Arenthon ?

(3) Nous avons quatre relations du passage du légat en Savoie : 1° une lettre de Bertrand de la Perrouse à Charles-Emmanuel II, datée du 29 août 1664. Turin, Partic., B, mazzo 60. — 2° Une lettre de Mgr d'Arenthon à Charles-Emmanuel II, datée du 28 août, *ib.*, Vescovi, Geneva. — 3° Une lettre de la mère de Rabutin à l'Ordre de la Visitation, Arch. de la Visit. d'Annecy. — 4° Une lettre de la baronne de Monthoux à la mère de Chaugy, datée du 26 août, Arch. de la Visit. d'Annecy. C'est de ces quatre sources que sont tirés les détails ci-dessus.

Bien que Mgr d'Arenthon eût défendu d'aller au-devant de Son Eminence, le comte de Sales, M. de Richemont, son frère, et M. de la Pesse, s'y étaient rendus et, sans l'aborder, respectant son incognito, lui avaient fait, de loin, grande révérence pour lui montrer « qu'ils étaient là seulement pour rendre leurs devoirs ».

La correspondance qui nous est parvenue touchant cet événement laisse percer les petites rivalités qui s'exercent autour de la personne du légat entre partisans et adversaires de la mère de Chaugy. D'un côté, le comte de Sales, courtois, discret, mais fort désireux d'aborder son Eminence et de l'entretenir en faveur de l'exilée ; de l'autre, l'évêque de Genève et tous les de la Perrouse, père et fils, très empressés, faisant bonne garde autour du cardinal, ne craignant qu'une chose : qu'il soit parlé de la mère de Chaugy. Mais si personne n'en parle, tout le monde y pense.

Cependant, le prieur s'était détaché de la suite du légat pour prévenir en hâte Mgr d'Arenthon que son Eminence arrivait. La petite troupe fit son entrée dans la ville par le Sépulcre et fut rejointe au pont Morrens par le sénateur d'Arvey de la Perrouse (1) qui, au lieu de conduire le cardinal dans une auberge, le mena droit chez l'évêque, à l'angle de la rue Perrière (2) ; mais le légat, sans mettre pied à terre, s'étant informé du lieu, « repiqua » aussitôt, traversa la rue de l'Isle, le pont Morrens et gagna le « logis de l'Ange » (3). Là, s'étant rafraîchi, il monta en chaise et se rendit à la Visitation.

Une foule curieuse et empressée avait rempli l'église ; mais Mgr d'Arenthon, ouvrant une porte secrète, fit entrer Son Eminence dans la sacristie d'où, sans être vue de personne, elle pouvait contempler la châsse du bienheureux et assister à la messe qui fut célébrée par l'évêque (4).

(1) Fils aîné de Bertrand de la Perrouse.

(2) L'évêque logeait alors à la maison de Boringe, actuellement maison Rupy-Frèrejean, à l'angle de la rue Perrière et du quai Perrière.

(3) L'auberge de l'Ange, tenue par Jean Jossermoz, en 1627, était située près de la porte du Pâquier. Je dois ces renseignements à l'amabilité de M. Joseph Sérand, secrétaire de l'Académie Florimontane.

(4) « On ôta le dais, l'agenouilloir qu'on avait préparé... [Le légat] fut apporté en chaise, passa par la porte de la sacristie d'où il entendit la messe que Monseigneur dit fort vite, environ une heure après midi. » Relation de la mère de Rabutin.

La messe dite, le légat, désirant vénérer la relique, demanda qu'on fit sortir tout le monde. Ce n'était pas chose facile et cela fit « une grande fâcherie ». La baronne de Monthoux (1), entre autres, ne voulait rien entendre. Il fallut que Monseigneur y allât et sortit avec la foule pour donner le change. Comme le vide se faisait, il aperçut le comte de Sales qui, malgré les ordres donnés, se dirigeait vers l'autel. Après une discussion courtoise, le comte demeura dans l'église et, au moment où le cardinal, ayant contemplé la relique, se dirigeait vers la chapelle des Innocents, il s'avança pour lui présenter ses respects. Son Eminence répondit en italien d'une façon fort aimable pour la famille de Sales. Aussitôt, « toute la maison de la Perrouse » d'accourir pour mettre fin à ce dangereux dialogue.

Cependant Marie-Aimée de Rabutin avait fait supplier Son Eminence de bien vouloir se présenter à la grille du chœur derrière laquelle, comme bien l'on pense, les Visitandines attendaient avec une avide curiosité. Mais Mgr Chigi s'y refusa, déclarant même que, s'il savait qu'on le regardait, il se retirerait. La supérieure s'en fut donc « dire au chœur qu'au nom de Dieu on ne se fit pas voir » et se rendit à la petite grille de la sacristie avec les « sacristaines et l'économe ». Le prélat passa, les vit, leur dit quelques « paroles en cinq ou six mots » sur la canonisation du bienheureux et refusa sa bénédiction, n'étant pas en habit convenable pour la donner. Ce fut tout.

Pendant ce temps, Mgr d'Arenthon avait fait porter à « l'Ange » un splendide dîner, « tout servi à bassins d'argent en pyramides », soi-disant pour le marquis de Grillon. Le légat dîna seul avec le dit marquis et le sénateur de la Perrouse.

On apporta, de la part du comte de Sales, un melon magnifique, un « beau bassin » de raisin muscat et du vin de Malvoisie. Si l'on en croit la baronne de Monthoux, une bonne amie de la mère Françoise-Madeleine, Mgr Chigi trouva le melon si succulent qu'il en fit tout son dîner et ne but que du vin de la maison de Sales. Mgr d'Arenthon affirme, de son côté, que le légat admira fort ses empressements et déclara « qu'il connaissait bien, par la bonne chère qu'on lui faisait, que le marquis de Grillon avait un bon ami dans Annecy ». « Pourtant! tout

(1) Christine de Regard de Morgenex, épouse de Sigismond, baron de Monthoux, gentilhomme de la chambre de S. A. R., colonel d'un régiment. (*Armorial de Savoie*).

fait aux dépens de S.A.R., ce dîner! » fulmine la baronne de Monthoux dans une lettre à la mère de Chaugy; « c'est ce qu'il faut que vos amis fassent savoir au légat au plus tôt... »

En vain le comte de Sales sollicita l'honneur d'être introduit près de son Eminence; le cardinal, retiré dans sa chambre, avait donné l'ordre de ne recevoir personne et ne connut sans doute pas cette démarche.

Mgr Flavio Chigi devait se rendre en Avignon par Aix et Grenoble. Il fit dire à l'évêque de Genève, qui lui demandait audience, d'aller l'attendre hors de la ville, et que, s'il voulait l'accompagner jusqu'à Aix, « il l'y entretiendrait ». Mgr d'Arenthon partit donc en avant, vêtu d'un simple manteau court et d'une soutanelle noire, avec MM. Roget (1), de Queyge et le prieur de la Perrouse. Trois quarts d'heure après, Mgr le légat, incognito, sans collet, coiffé du chapeau de son cuisinier, passait tout « bellement » sur la route d'Aix, suivi de loin par tout son train, en compagnie du sénateur d'Arvey.

« J'enrage de cette conférence, écrit la baronne de Monthoux à la mère Françoise-Madeleine, et suis bien dans l'impatience d'en savoir l'issue. »

Chemin faisant, le cardinal Chigi questionna M. d'Arvey de la Perrouse sur les motifs qui avaient causé l'éloignement de la mère de Chaugy. Le sénateur répondit qu'il ne se mêlait point de ces sortes d'affaires, mais que, si Son Eminence désirait s'en instruire, son frère le prieur et Mgr d'Arenthon pourraient le renseigner. Accablé de fatigue, le légat se mit au lit en arrivant à Aix; alors, ayant fait appeler dans sa chambre l'abbé de la Perrouse, il lui posa la même question. Voici comment le premier président rapporte au duc de Savoie la suite de l'entretien :

Le prieur lui dit que [la mère de Chaugy] n'avait été éloignée [de son monastère] que parce qu'elle y nourrissait la division et, en second lieu, qu'elle avait voulu établir quelques intrigues à la cour, et que, cela ayant déplu à V. A. R. et à ses supérieurs, on l'avait éloignée pour rompre les brigues qu'elle faisait. Il lui répondit : « On m'a dit toutes ces choses à Lyon et, de plus, que, du vivant de Madame Royale, elle avait écrit certaines lettres à la cour qui avaient déplu à cette princesse... », que les Minimes l'ayant pressé de la rétablir, il avait refusé, ayant dit qu'il ne se mêlait point de ces sortes de choses...

(1) Nèveu de Mgr d'Arenthon et chanoine de la cathédrale.

Si le cardinal Chigi était désireux de s'instruire de cette affaire, il est clair qu'il n'y voulait point prendre parti. Sa réserve à l'égard du comte de Sales, mieux encore à l'égard de Mgr d'Arenthon, le prouve. « Il ne m'en dit pas un mot », écrit ce dernier au duc de Savoie. De son côté, l'évêque se garda bien d'en parler.

Pour continuer discrètement son enquête, le légat pria Mgr d'Arenthon de lui dire s'il était vrai que le roi de France eût couvert la dépense de la béatification du Bienheureux. A quoi l'évêque répondit que tout s'était fait par la libéralité des souverains de Savoie, qui avaient offert la magnifique châsse d'argent où reposaient les reliques et par les contributions des monastères de la Visitation, notamment par le premier d'Anecy qui avait « consumé deux cent mille francs de son fonds et se trouvait, en outre, endetté de plus de cinquante mille. »

« Ce discours [le] surprit si fort, écrit au duc de Savoie Mgr d'Arenthon, qu'il me répliqua fort ingénument qu'il ne pouvait donc pas comprendre pourquoi la chose se faisait au nom du roi et du clergé de France. »

Quel était, en l'occurrence, le plus ingénu des deux ?

Le lendemain matin, Bertrand de la Perrouse eut aussi son petit quart d'heure d'interrogatoire. Le légat lui demanda, entre autres choses, si Son Altesse « se marierait bientôt ». « Je lui répondis, rapporte le président au duc de Savoie, que je n'entraîs pas dans ces sortes d'affaires, mais qu'il y avait apparence qu'étant le meilleur de tous les souverains, Son Altesse ne tarderait pas de donner cette consolation à ses peuples. »

Le cardinal Flavio Chigi quitta Aix, laissant Mgr d'Arenthon et Bertrand de la Perrouse satisfaits et soulagés : « Ce prélat a fort bonne mine et beaucoup d'esprit », déclare le président. Quant à l'évêque, il respire et triomphe : « La mère de Chaugy ne peut se consoler de ce que ce Prélat n'a point parlé pour elle, écrit-il à Charles-Emmanuel II, et de ce que M. Sigismondo Chigi, le marquis Piccolomini et le marquis Patrizio (1), de la suite de Mgr le légat, ont passé à Seyssel, en descendant de Genève à Lyon, sans la demander... »

(1) Outre les hauts dignitaires ecclésiastiques qui accompagnaient le légat, plusieurs membres des grandes familles romaines faisaient partie de sa suite. Don Sigismondo Chigi, neveu du légat, et son jeune parent Piccolomini étaient presque des enfants.

Comment le cœur de la mère de Chaugy n'aurait-il pas éprouvé le regret douloureux de n'avoir pu accueillir, près des reliques de son bienheureux Père, l'envoyé d'un Pape qui lui était si cher ? Il y a loin de ce sentiment légitime à ceux que lui prête Mgr d'Arenthon.

Malheureusement, Françoise de Chaugy avait parmi ses amis des imprudents qui n'avaient ni jugement ni réserve. La baronne de Monthoux nous paraît être du nombre. Comme la mouche du coche, elle va, vient, s'agite, s'informe et croit rendre d'immenses services. « Je n'avais garde de manquer de me rendre [à Annecy], en ce rencontre, pour vous servir..., écrit-elle à Françoise-Madeleine après le départ du légat, car, sans vanité, je n'ai pas été tout à fait inutile. »

Utile, tout au plus, à noter les particularités d'un événement sur lequel, en femme curieuse, elle semble avoir été fort habile à se faire renseigner par « les fidèles ». Mais comment tous ces petits complots et furetages n'auraient-ils pas nui à celle même qu'ils voulaient servir ? Là surtout, elle pouvait bien dire : « D'un côté comme de l'autre, je suis la victime. »

Le cardinal-légat regagna Rome le 8 octobre (1).

Mgr de Maupas, devenu évêque d'Evreux (2), y arriva quelques jours après, député par Louis XIV, pour solliciter la canonisation prochaine du bienheureux François de Sales. Les échafaudages édifiés deux ans auparavant dans la basilique de Saint-Pierre, en vue de cette cérémonie, étaient encore debout.

Alexandre VII reçut l'évêque d'Evreux en audience particulière et lui déclara que l'incommodité de la saison et le mauvais état de sa santé l'obligeaient à retarder quelque peu la canonisation ; il le pria donc d'en achever, de son côté, les préparatifs ; après quoi, il lui ferait savoir en quel temps il la pourrait célébrer (3).

« M. l'évêque d'Evreux est arrivé en cette ville où il croyait que l'on n'attendait que lui pour faire la canonisation ; mais il a trouvé que l'on attend encore les fêtes de Pâques », écrit

(1) Le 9, il rejoignit le Pape à Castel-Gandolfo et le retour officiel du légat dans Rome n'eut lieu que le 8 novembre.

(2) Il fut nommé le 1^{er} juillet 1661 et prit possession, par procureur, le 19 mai 1664.

(3) Arch. du ministère des Aff. étrangères, fonds France, Lettre de Mgr de Maupas, 4 nov. 1664, à M. de Lionne, Vol. 162, p. 39.

M. d'Estrehan (1). D'un autre côté, M. de Bourlemont, recteur de Saint-Louis des Français, envoyait à Hugues de Lionne ce message :

L'on croit, quoi qu'on en dise, que la [solennté] tirera jusqu'au printemps, y ayant peu d'exemples ici, depuis que les Papes prennent un soin si particulier de leur conservation, qu'ils aient dit la messe à Saint-Pierre depuis le 1^{er} décembre jusqu'au 1^{er} mars, à cause de l'excessive froideur de cette église en ce temps-là; et ce qui confirme le monde en cette opinion est que plusieurs évêques, qui s'étaient arrêtés ici pour assister à cette cérémonie, ont eu leur congé pour se retirer en leurs évêchés (2).

Comment donc Mgr de Maupas pouvait-il écrire à sa nièce de Coligny, vingt jours après :

Faites savoir en confiance et en secret à la Révérende mère Amelot que le retardement de la canonisation ne vient que du frère et de la mère de Chaugy, et qu'en un mot, si la somme des trente mille écus romains était achevée, nous aurions, bientôt après, la canonisation; je n'ose faire savoir cela à Monsieur de Lionne; je remets le tout à la prudence de la dite Révérende mère Amelot... Si les mères de Paris m'envoient en temps et lieu la procuration que je leur proposai il y a trois semaines de m'envoyer, j'espère la canonisation pour le jour des Innocents (3).

Mgr de Maupas expérimentait, une fois de plus, qu'un délégué du roi de France devait attendre le bon vouloir de la cour de Rome tout comme l'humble Père de Chaugy. Cela lui était d'autant plus désagréable que les monastères de Paris, sur son arrivée, croyaient déjà la chose faite : « Je n'ai pas été donner à mes filles la nouvelle des longueurs que je prévois en cette affaire, lui écrit M. de Lionne, pour n'affliger pas tout leur couvent qui croit qu'à tout moment la bulle qu'on y attend avec tant d'ardeur est sur le point d'arriver... » (4)

La mère Sibour, élue supérieure du premier monastère de Paris au mois de mai de cette année 1664 (5), avait en main, depuis la disgrâce de la mère Françoise-Madeleine, la direction

(1) *Ib.*, vol. 161, p. 272, lettre du 28 oct. 1664; d'Estrehan était secrétaire de M. de Bourlemont, recteur de Saint-Louis des Français.

(2) *Ib.*, vol. 162, p. 32, lettre du 4 nov. 1664.

(3) Lettre du 25 nov. 1664. Bibl. nat., fonds français, ms. 20636, fol. 88.

(4) Lettre du 5 déc. 1664. Arch. du ministère des Aff. étrangères, fonds France, vol. 161, f^o 232.

(5) Voir sa vie dans l'*Année sainte*, XII, 291.

de la correspondance à Rome et des fonds à y faire parvenir. Quant au Père de Chaugy, envers et contre tout fidèle à la cause qu'il avait toujours servie, il adressait à tous les monastères, par l'intermédiaire de sa sœur, dans les derniers jours de décembre, le bref du Pape accordant des indulgences pour la fête de saint François de Sales (1).

Enfin, le 23 février 1665, Sa Sainteté fit savoir à Mgr de Maupas que la cérémonie de la canonisation était « résolue » pour le 19 avril. Grande allégresse que cette bonne nouvelle ! Mais cette joie a son lendemain : les maîtres de cérémonie du Pape envoient « faire un compliment à Mgr d'Evreux qui est de fournir dix mille écus tout comptant ou qu'autrement la canonisation resterait enclouée. »

« Cela l'a fort surpris, écrit M. de Bourlemont à Hugues de Lionne, croyant avoir payé tous les frais et au delà. L'on me dit que sa patience est à bout et qu'il ne parle rien moins que de s'en aller si l'on continue à lui demander cette somme. » L'affaire finit par s'arranger moyennant quatre mille francs (2).

Le 19 avril, François de Sales, évêque de Genève, était canonisé par le Pontife Alexandre VII dans la basilique de Saint-Pierre, au milieu d'une pompe magnifique (3). L'étendard du saint et ses cordons furent portés par les Minimes de la Trinité des Monts, de nationalité française, entre autres par le Père de Chaugy lequel tenait, « à main droite..., le grand cordon à houppes d'or qui arrête l'étendard ». Mgr de Maupas avait voulu s'y opposer, au grand mécontentement du cardinal Chigi qui imposa sa volonté en qualité de protecteur des Minimes (4).

« Voilà ce grand ouvrage fini ! Dieu veuille que le grand orage le soit aussi », écrit le Père de Chaugy à sa sœur (5).

Et Mgr de Maupas à Louis XIV :

Cette grande cérémonie se fit hier avec une solennité tout extraordinaire : les armes de Votre Majesté ont paru avec éclat dans les

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 106.

(2) Arch. du minist. des Aff. étrangères, fonds France, vol. 167, f° 267 ; vol. 168, f°s 28 et 61.

(3) *Ib.*, relation imprimée de la cérémonie, p. 254. Cf. aussi lettre du P. de Chaugy à l'assistante de Turin, 16 février 1666. Arch. de la Visitation d'Annecy, *Recueil des circulaires*, t. I, p. 649.

(4) *Ib.*, p. 305, lettre du Père de Noillan, minime, à M. de Lionne, du 23 avril 1665. Cf. aussi la lettre du P. de Chaugy à sa sœur, 21 avril 1665. Arch. de la Visitation d'Annecy, *Recueil des circulaires*.

(5) *Ib.*

endroits les plus apparents de l'église de Saint-Pierre, et la gloire d'un succès si heureux est en partie l'ouvrage des soins et de la piété de Votre Majesté (1).

Il confiait aussi à M. de Lionné :

Je me console, dans les peines extraordinaires que j'ai souffert (*sic*) dans la conduite de cet ouvrage, de n'avoir pas été inutile au service du roi comme vous en saurez la véritable histoire (2).

Le lecteur qui sait, lui, la véritable histoire, peut juger à qui revenait, dans ce triomphe, tout le mérite sinon toute la gloire.

III

Tandis que s'achèvent à Rome les derniers actes de la canonication de saint François de Sales, un événement de grande importance se prépare à la cour de Turin.

Les prédictions jadis faites à la duchesse de Nemours dans les parloirs de la Visitation de Nessy vont se réaliser. Charles-Emmanuel II a sollicité la main de Marie-Jeanne-Baptiste, et cet acte de bonne politique va ramener vers le Piémont des sympathies que la maison de Nemours avait toujours portées vers la France. L'affaire se traitait secrètement depuis plusieurs mois ; la jeune princesse avouait ingénument qu'elle en perdait le sommeil et l'appétit, tout comme sa jeune sœur promise au roi de Portugal, lequel atermoyait plus que de raison (3).

Ce n'était plus le temps où, passionnément éprises du marquis de Péguillin, comte de Lauzun, les deux sœurs tiraient au sort pour savoir celle qui l'épouserait, la perdante s'engageant à cacher son désespoir dans un cloître et à laisser à l'autre sa part d'héritage (4). Plus heureuses que M^{lle} de Montpensier, M^{lles} de Nemours et d'Aumale allaient devenir souveraines.

(1) Lettre du 20 avril 1665. *Aff. étrangères*, vol. 168, f° 262.

(2) *Ib.*, 263.

(3) Lettre de M. de Bordeaux (intendant des finances), à la mère de Chaugy, 2 oct. 1665. *Arch. de la Visit. d'Annecy*. On lit : « Si le roi de Portugal ne devient pas plus échauffé qu'il l'a été jusqu'ici, nous serons obligés de convertir nos bottes d'hiver en bottes d'été. Quelque vent qu'il vente, il ne nous arrive nulle nouvelle de ce côté-là, ce qui ne nous inquiète pas peu sur les bruits qui courent qu'il s'accommode avec les Espagnols et qu'il épousera une princesse de la maison d'Autriche. »

(4) Cf. Duc de la Force : *La Vie amoureuse de la grande Mademoiselle*, t. I, ch. XIX.

Le 9 avril, le marquis de Parella était arrivé à Paris pour demander officiellement la main de Marie-Jeanne-Baptiste. Il porta cette bonne nouvelle à la jeune fille qui se trouvait alors à Sainte-Marie de Saint-Antoine (1). Transportée de bonheur, impatiente de gagner sa nouvelle patrie, elle presse les préparatifs du départ. Accompagnée de la duchesse de Vendôme, sa grand'mère, elle se rend à Versailles pour prendre congé de Leurs Majestés (2), de Monsieur, de Madame, tant de fois rencontrée au monastère de Chaillot et, depuis, dans l'entourage galant de Louis XIV ; elle dit adieu à ses brillantes amies, M^{lle} de Sévigné, M^{me} de Coëtquen, M^{me} de Villequier, M^{me} de Lafayette (3) ; court embrasser les bonnes mères de la Visitation de Saint-Antoine et de Chaillot, puis se met en route vers la Savoie, le cœur et la pensée tout occupés du prince et de la cour auxquels elle apporte, avec l'éclat de sa beauté, l'élégance, l'esprit et le goût de l'entourage du jeune dieu qui règne à Versailles.

Charles-Emmanuel II avait averti ses « très chers bien-aimés et féaux conseillers » du sénat de Savoie d'aller, « en robes du Palais », saluer M^{lle} de Nemours et la duchesse de Vendôme en leur passage à Chambéry (4). Puis la jeune princesse devait faire son entrée solennelle dans Annecy, capitale de son apanage, et accomplir ses dévotions au tombeau de saint François de Sales (5).

Ces nouvelles, comme bien l'on pense, avaient mis en émoi partisans et adversaires de l'exilée de Seyssel. Ces derniers, redoutant une intervention de M^{lle} de Nemours auprès de son futur époux, avaient agi auprès de Charles-Emmanuel II qui fit avertir Jeanne-Baptiste, même avant son départ pour la Savoie, de ne pas s'entremettre en faveur de la mère de Chaugy (6). Le

(1) Sur ces détails, cf. Claretta, *op. cit.*

(2) *Mém. de M^{lle} de Montpensier*, t. IV, p. 35 et ss.

(3) Sur les rapports de Jeanne-Baptiste de Nemours, devenue M^{me} Royale, avec M^{me} de Lafayette, voir : Saint-Maurice (marquis de) : *Lettres sur la cour de Louis XIV, 1667-1670*, publiées par Jean Lemoine ; et Perrero, *Lettres inédites de M^{me} de Lafayette*.

(4) Lettre de Charles-Emmanuel II au sénat de Savoie, 18 avril 1665. Arch. dép. de la Savoie.

(5) Ducis, *Mariage de Charles-Emmanuel II, duc de Savoie*. Revue savoisienne, mars 1870.

(6) On lit dans une lettre du président Costa à la mère de Chaugy, datée du 7 mai 1665 : « Il est constant que votre adversaire aura disposé S. A. R. d'écrire une lettre à Mademoiselle de ne pas s'entremettre pour votre

Père le Clerc, jésuite, futur confesseur de la duchesse, fut chargé d'avoir à l'entretenir dans ces dispositions (1).

Le 1^{er} mai, elle fit son entrée solennelle dans la ville d'Annecy ; le lendemain, elle se rendit au monastère de la Visitation, s'agenouilla devant la châsse de saint François de Sales et pénétra ensuite dans l'intérieur du couvent. Elle avait connu la plupart des religieuses qui s'y trouvaient ; on ne pouvait lui refuser la liberté de les entretenir. M^{lle} de Nemours discerna sans peine le malaise qui régnait dans la communauté (2), malaise dont elle ne savait que trop bien les causes, n'ignorant pas que c'était son propre mariage qui avait déterminé l'exil de la mère de Chaugy. Certes, elle se promettait bien, en temps opportun, de plaider le rappel de son amie ; mais, pour le moment, il fallait attendre et se taire. La princesse se tint donc sur la réserve, au dedans comme au dehors du couvent, même à l'égard du comte de Sales (3).

Une fois encore, les adversaires de la mère de Chaugy avaient eu l'avantage.

Les jours passent. Les fêtes nuptiales terminées (4), M^{lle} la duchesse de Vendôme, revenant de Piémont, traverse de nouveau la Savoie. Elle s'arrête à Seyssel et va rendre visite à la mère de Chaugy.

A-t-elle appris à la cour ou chez les visitandines de Turin les intrigues qui se sont tramées autour du duc de Savoie pour compromettre cette religieuse et obtenir sa disgrâce ? Toujours est-il que, n'étant pas tenue à la même réserve que sa petite-fille, elle ne dissimule ni sa grande sympathie pour l'exilée ni son espoir de lui voir bientôt rendre justice. Les adversaires de la mère de Chaugy en prennent ombrage, à croire qu'ils sont les instruments de cette disgrâce, et jugent prudent d'avertir le duc de Savoie. Précisément, voilà Mgr de Maupas qui revient de Rome

rappel, puisque je sais, d'une personne irréprochable, que cette lettre fut remise à Mademoiselle auparavant son départ de Paris. Je sais néanmoins d'ailleurs, de bon endroit, qu'elle fera, avec le temps, tout ce qu'il faut pour vous tirer d'oppression, puisqu'elle n'ignore pas que vous souffrez à sa considération. » Arch. du premier monastère de la Visitation, d'Annecy.

(1) Lettre de M. de la Perrouse à Mgr de Maupas, 14 mai 1665. Bibl. nat., ms. 20637, f° 144, fonds français.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, du 27 déc. 1665, à M^{lle} de Toulonjon.

(3) Lettre de M. de la Perrouse. Cf. note 1 ci-dessus.

(4) Le mariage de Jeanne-Baptiste de Nemours et du duc de Savoie fut célébré le 11 mai 1665, dans l'église du Saint-Suaire de Turin.

et doit s'arrêter à Turin ; on ne saurait trouver de meilleur appui près de Son Altesse. Le 14 mai, le Président de la Perrouse écrit donc à ce Prélat pour le mettre au courant des derniers événements :

Dès le passage de M^{me} de Vendôme à Seyssel, les partisans de cette dame [de Chaugy] ont relevé leur courage et leur espérance, et tous vont travailler auprès de la princesse, à moins qu'un Prélat de votre mérite explique de nouveau les choses ; jamais le premier monastère n'a été plus brouillé, Dieu n'y est pas servi et quantité de bonnes âmes gémissent en voyant ce désordre ; si vous avez la bonté d'en parler nettement à S. A. R. et à M^{me} Royale, je suis certain que vous serez bien écouté et que M. le marquis de Pianesse appuiera vos sentiments, et cet office dissipera toutes les nouvelles cabales que l'on a fait (*sic*) pour ce retour ; je me réserve de vous en entretenir à votre passage... (1).

Le retour de la mère Françoise-Madeleine, voilà ce qu'il fallait éviter à tout prix.

(1) Voir page 408, note 1.

CHAPITRE III

La mère de Chaugy et Mgr d'Arenthon

- I. — Retour de Louise-Dorothée de Marigny au premier monastère d'Annecy. — Le rapport calomnieux de Marie-Bonaventure de Nouvelle entre les mains de Mgr d'Arenthon. — L'affaire s'ébruite. — Lettre de l'évêque de Genève à tout l'Ordre au sujet des contributions pour la canonisation.
- II. — Attitude de la mère de Chaugy à Seyssel. — Sa correspondance. — Douceur, humilité, patience et noblesse d'âme de l'exilée. — Visite de Mgr d'Arenthon à Seyssel.
- III. — Influence de M^{me} Royale. — Craintes de Mgr d'Arenthon. — La marquise de Cavour au monastère d'Annecy. — Mgr d'Arenthon en prend prétexte contre la mère de Chaugy. — Les monastères, mieux éclairés, reviennent vers l'exilée.

En ce mois de mai de l'année 1665, Louise-Dorothée de Marigny rentrait au premier monastère d'Annecy, à titre d'ancienne professe, pour y faire revivre l'esprit des fondateurs de l'Ordre. Elle y avait été voilée en 1621 par saint François de Sales. La mère de Chantal, qui l'avait envoyée à la fondation de Montpellier en 1631, écrivait à son sujet à Marie-Jacqueline Favre :

Selon mon gré [elle] est digne de cette charge car ce n'est plus celle que vous avez vue. Dieu a pris en telle sorte le soin de sa conduite intérieure qu'elle a fait un changement absolu... (1).

La mère de Marigny avait, en effet, réussi au gré de la sainte dans les monastères de Montpellier, du Puy, de Billom, de Moulins, qu'elle avait gouvernés tour à tour depuis près de trente ans (2). A travers les nombreuses lettres que lui adresse la mère de Chantal, on lit sa satisfaction du gouvernement de cette fille, mais parfois ses regrets de trouver, dans une âme qu'elle vou-

(1) *Lettres de sainte Chantal*, III, 610.

(2) « Mon Dieu ! que je voudrais bien avoir une douzaine de sœurs Louise-Dorothée en ma main pour les placer où la gloire de Dieu le requerrait. » *Lettres de sainte Chantal*, IV, 349.

draît plus haute, ces petites jalousies de femme avec lesquelles la sainte fondatrice devait être si souvent aux prises.

Ce qui m'étonne le plus, ma bien-aimée fille, lui écrit-elle, ce sont les petites philosophies que vous faites pour chercher les causes de ce qui n'est point, pensant que c'est que je ne me soucie guère de vous (1).

Quelquefois aussi, les intentions toujours si loyales et surnaturelles de la sainte se heurtent, chez la sœur de Marigny, à d'étroites méfiances :

J'ai peine, lui répond un jour la mère de Chantal, à empêcher mon cœur de se fâcher de votre soupçon que je ne veuille pas cette fondation, à cause de vous que je crois y vouloir aller établir votre nid. Certes, en ma vie je n'eus cette pensée, et faut que j'aie franchise à vous dire que si je pensais que vous recussiez ces petites opinions contre moi, cela me désobligerait et fâcherait. Mais je les veux regarder en vous, avec vos autres méfiances, comme des tentations et importunités qui vous déplaisent... (2).

Largeur de cœur et noblesse de caractère semblent avoir manqué à Louise-Dorothée de Marigny (3).

Elle arrivait de Moulins où, par suite des rapports de Mgr d'Arenthon, la pauvre mère de Chaugy n'était pas en odeur de sainteté (4) ; d'autre part, elle avait connu au Puy Mgr de Mau-pas dont on sait les antipathies. Ainsi prévenue, son entrée dans le monastère ne pouvait que renforcer les préventions accumulées contre la noble persécutée. Louise-Dorothée n'avait, par ailleurs, ni les timidités ni les scrupules de Marie-Aimée de Rabutin ; son influence allait malheureusement dissiper les dernières hésitations de celle-ci à l'égard de la mère Françoise-Madeleine.

(1) *Ib.*, 55, 97.

(2) *Ib.*, 594.

(3) La vie de Louise-Dorothée de Marigny, malgré le rôle important de cette supérieure dans l'Ordre, ne se trouve pas dans l'*Année sainte* ; la suite de notre récit fera comprendre les raisons de cette omission. La circulaire écrite après son décès, en 1670, par la mère de Monthoux, donne un abrégé de la vie de la défunte. Cf. ms. 2138 de la Bibl. d'Avignon, p. 236. Bien entendu, il n'est fait, dans cette lettre élogieuse et officielle, aucune allusion aux faits que nous allons rapporter.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 163. En 1662, revenant de Billom, avant de se rendre à Moulins, elle avait passé quatre mois au monastère d'Anney pendant le voyage de Mgr d'Arenthon à Paris. En se rendant à Moulins, elle avait rencontré à Lyon la mère de Rabutin qui revenait à Anney. Il est probable qu'elles s'entretenaient des rapports que Mgr d'Arenthon avait fait à celle-ci touchant la mère de Chaugy. Cf. *Circ. de la mère de Rabutin*, 22 janvier 1663. Arch. de la Visit. d'Anney.

La supérieure avait gardé par devers elle le rapport calomnieux que la sœur Bonaventure de Nouvelle lui avait remis deux années auparavant. Espérant peut-être trouver conseil dans la sœur de Marigny, elle lui en fit part. Celle-ci déclara qu'il fallait le communiquer à Mgr d'Arenthon et dicta « mot à mot », à la sœur de Nouvelle, une lettre explicative où elles déclaraient au prélat que leur unique but, en lui adressant ce rapport, était de lui faire connaître, pour le bien de la maison, de quelle manière la mère de Chaugy agissait étant supérieure.

A peine ce rapport était-il entre les mains de l'évêque que la sœur de Nouvelle, touchée de remords en même temps qu'effrayée des conséquences possibles de ses calomnies, voulut à tout prix, rapporte-t-elle, « ravoir ce misérable et détestable papier diffamatoire... pour le brûler et l'anéantir par la même méchante main qui avait fait le mal » (1).

Le 9 juillet, elle obtint de parler à Mgr d'Arenthon, lui avoua sa faute et redemanda son affreux libelle. L'évêque revint le lendemain, porteur du manuscrit, mais, refusant de le rendre à son auteur, le remit aux mains des sœurs de Rabutin et de Marigny avec ordre de ne pas s'en dessaisir.

Quelques jours après, le 13 juillet, rapporte Bonaventure de Nouvelle,

ma sœur N. est venue dans notre cellule de la part de Mgr de Genève, à ce qu'elle m'a dit, pour me faire signer un papier sans me l'avoir lu ni laissé le temps de le lire moi-même; c'est pourquoi j'ai refusé de le signer, ne voulant ni ne pouvant le faire. La dite sœur me dit d'essayer, pour faire l'obéissance, ce que je fis, ne formant aucune lettre, ne faisant qu'aller d'en haut en bas avec ma plume; ce que voyant, cette sœur... me prit la main et me signa en me la menant. Ce procédé me surprit fort, d'autant plus que cette sœur n'était ni ma supérieure, ni notre assistante, ni conseillère, ni surveillante, et notre très honorée mère était pour lors dans le monastère (2).

Quelle était cette sœur? Nous l'ignorons.

Cependant, la sœur de Nouvelle, bourrelée de remords et voyant que sa démarche auprès de ses supérieurs n'avait pas abouti, voulut donner satisfaction à sa conscience et, le 15 août,

(1) *Rétractation de la sœur Bonaventure de Nouvelle*, 15 août 1665. On la trouve dans *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 380.

(2) *Ib.*

dans un second écrit, elle rétractait formellement tout ce qu'elle avait avancé :

Je proteste, y disait-elle, étant en la présence de mon Dieu, mon créateur et mon juge, et parlant comme je voudrais faire au dernier moment de ma vie, que je n'ai pas vu faire ni dire aucune chose à ma sœur Françoise-Madeleine de Chaugy qui fût contre ses vœux de religion ni contre les devoirs d'une vraie et vertueuse religieuse, bien que ma malice m'ait fait dire le contraire dans le malheureux écrit diffamatoire fait contre elle, lequel écrit je déteste de toutes les forces de mon âme en me dédisant de tout ce que j'y ai misérablement marqué puisque le tout n'est que pur mensonge...

Que si dans le dit papier que l'on m'a fait signer en menant ma main, sans me l'avoir lu ni donné le temps de le lire moi-même, il y avait quelque chose qui pût autoriser et faire valoir le papier diffamatoire contre ma très honorée sœur Françoise-Madeleine de Chaugy et contre mon prochain, je déteste le tout, n'y voulant avoir aucune part, puisque ma signature dans le dit écrit n'a pas été volontaire.

Et sa pensée se tournant alors vers la victime de ses calomnies :

Hélas ! c'est ici où mes larmes ne peuvent s'empêcher de baigner ma plume en me jetant à genoux les mains jointes aux pieds de ma très honorée sœur de Chaugy pour lui demander très humblement pardon des grands mécontentements que ma malice a pu lui causer. Je m'en repens de tout mon cœur et je crois fermement qu'il n'est pas besoin que je mendie l'assistance de ses saintes prières pour le soulagement de ma pauvre âme, puisque j'ai trop d'expérience de l'extrême bonté et débonnairété de son cœur pour ne pas croire fermement que sa charité, qui est grande, ne me rende du bien pour tant de mal que ma malice lui a fait.

Tout le reste de la lettre était écrit sur ce ton et dénotait le plus sincère et le plus profond repentir.

Mais, chose étrange, alors qu'on avait fait état des surprenantes calomnies de la sœur de Nouvelle, sa rétractation fut regardée, nous le verrons bientôt, comme non avenue.

Ces tristes événements, dont l'écho n'eût jamais dû franchir le seuil du cloître, devinrent bientôt, par la déplorable indiscretion de Mgr d'Arenthon, la fable des milieux ecclésiastiques. Mgr de Maupas, revenant de Rome et passant par Annecy, avait eu connaissance du libelle calomnieux, et faisait, des élucubrations d'une religieuse au cerveau faible, « une vérité qu'il débitait en public ainsi que l'abbé Brisacier, rapporte la mère de Chaugy, au grand mépris de l'illustre maison de Sales, du

premier monastère de notre saint Ordre et de toute ma famille » (1).

Le retour de l'évêque d'Evreux n'avait pas aidé à relever la réputation de l'exilée. Il rentrait mécontent d'avoir eu à compléter les sommes exigées pour les derniers préparatifs de la canonisation, et il avait fait tant de bruit à Rome sur cet article que la chose avait été, disait-on, jusqu'aux oreilles de Sa Sainteté, laissant des impressions fâcheuses sur la gestion du frère et de la sœur de Chaugy.

Passant en Savoie, il s'en entretint avec l'évêque de Genève, déclarant que le Pape lui-même demandait un compte rendu des contributions versées par tous les monastères.

De son côté, le président Costa (2), tout dévoué à la mère de Chaugy, lui écrivait :

J'ai bien vu la réplique que vous faites au comte de Turin, [de Sales], sur ce sujet, et, comme il y a du malentendu et de l'équivoque, vous feriez très prudemment de procurer auprès de Sa Sainteté qu'elle députât quelqu'un pour ouïr vos comptes dans le monastère de Nussy puisque vos lettres n'ont aucune réplique et que ces sortes de choses ne se peuvent expliquer pendant votre absence, d'autant plus que vous n'êtes saisie de rien pour poser ledit compte duquel dépend le repos et économie de l'avenir du monastère ; sans quoi les choses resteront dans une confusion préjudiciable et, finalement, se traitant de votre honneur et de la conduite de votre maniement, que vous demandez d'être ouïe afin que l'on vous fasse justice...

Il faudra, pour vous entendre, que vous retourniez dans le monastère de Nussy où vous éclaircirez si bien les choses que toute la confusion retournera sur vos persécuteurs, et, quand Sa Sainteté sera en disposition de vous nommer un oyant compte non suspect, il sera à propos que vous le fassiez pénétrer à S. A. R. afin qu'il agréé ce moyen qui ne vous sera pas de refus, puisqu'il est de justice...

Il faut vous aider puissamment, sans donner temps au temps, parce que le génie que vous savez se prétextera de cent manières pour vous attirer cent affaires pour votre éloignement... (3)

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 175, 26 mai 1666, à Mgr Milliet.

(2) Gaspard Costa, comte du Villard, était président de la chambre des comptes de Savoie et conseiller d'Etat de S. A. R. Il était beau-frère du ministre Caron de Saint-Thomas. (*Armorial de Savoie*).

(3) Lettre du président Costa à la mère de Chaugy, 7 mai 1665. Arch. de la Visitation, d'Annecy. Cette lettre, non signée, est apostillée de la main de la mère de Chaugy. C'est elle qui note que le comte de Turin désigne le comte de Sales et qui, à l'endroit de la signature, écrit : « C'est le président Costa, mon vrai ami et protecteur ».

Mais hélas ! en son exil de Seyssel, la mère de Chaugy était réduite à l'impuissance. Que ne venait-on lui demander les éclaircissements dont on avait besoin ? Plus de dix fois, elle avait écrit à Mgr d'Arenthon, le priant de bien vouloir l'entendre ; jamais elle n'avait obtenu de réponse (1). Seul le comte de Sales, fort bien en cour (2), pouvait la servir avec le secours de quelques amis toujours confiants dans l'influence de M^{me} Royale. Les visitandines de Turin faisaient aussi ce qu'elles pouvaient. Mais, par contre, Mgr d'Arenthon avait de sérieux appuis dans le marquis de Pianesse et Caron de Saint-Thomas pour seconder ses intentions et faire valoir ses griefs.

Le 15 juin, l'évêque adressa une circulaire à tout l'Ordre de la Visitation (3). C'était la seconde depuis le départ de la mère de Chaugy pour Seyssel. Après y avoir félicité les religieuses de la canonisation de leur fondateur, il s'excusait du silence qu'il avait gardé à leur égard malgré les lettres qui lui étaient parvenues de beaucoup de monastères, préférant « sacrifier sa réputation » plutôt que de faire « violence à la justice et à la charité » ; il faisait aussi valoir qu'il avait rappelé à la Sainte-Source « une partie des anciennes », « nourries dans les plus pures maximes » des fondateurs, et qui, « par leur fidélité inviolable », avaient mérité « les approbations publiques » de la mère de Chantal.

Puis venant au vrai sujet de sa lettre :

Il est vrai que notre saint Père m'ayant fait commandement, depuis peu, d'examiner la dépense que l'Institut a faite pour la canonisation et d'en demander un compte fort exact à ceux qui en ont eu la direction, je me sens obligé de vous prier instamment de m'envoyer au plus tôt la liste de ce que chaque monastère et les personnes pieuses de votre connaissance auront fourni pour les frais qu'il a fallu faire. Mais comme c'est un emploi que je n'accepte que par la soumission que je dois aux ordres de Sa Sainteté, j'abandonne cet article à votre charité et prudence aussi bien que les reconnaissances que nous devons au zèle infatigable de Mgr d'Evreux que l'on peut appeler avec justice l'ange visible de votre Institut

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, 4 déc, 1665, p. 123.

(2) C'est en l'année 1665 qu'il fut fait marquis de Sales : « Il semble que Turin veuille encore honorer la maison de notre saint du titre de marquis », écrit Mgr d'Arenthon à Mgr de Maupas, le 21 août 1665. Bibl. nat., fonds français, ms. 20637, f° 196.

(3) Cette circulaire imprimée se trouve aux Arch. dép. du Puy-de-Dôme, série H, Visit. de Riom, liasse 2 a, cote 5.

et le promoteur de la gloire de notre saint, sans parler des obligations que l'on a aux monastères de Paris et de Lyon qui, à l'imitation du premier de cette ville, ont fait de si grands efforts pour mettre les derniers ornements sur la couronne de leur Père.

Personne ne se méprit sur le sens de cette lettre filandreuse, timide et maladroite. Si le nom de la mère de Chaugy n'y était pas prononcé, il se devinait entre toutes les lignes : c'était à son endroit que Mgr d'Arenthon observait le silence charitable que l'on garde envers les coupables ; c'était pour réformer le monastère déchu sous son gouvernement qu'il rappelait les anciennes, insinuant que seules elles avaient mérité les approbations de la mère de Chantal ; c'était pour contrôler sa gestion douteuse des sommes versées pour la canonisation de saint François de Sales qu'il priait les monastères de faire connaître le montant de leur contribution.

Contrairement à ce qu'il attendait, cette circulaire fut mal accueillie d'un très grand nombre de supérieures. La question des comptes, surtout, qui était d'ailleurs le seul point précis de la lettre, les surprit et les mécontenta. Venue à la connaissance des adversaires de Mgr d'Arenthon et des amis du frère et de la sœur de Chaugy, cette épître suscita chez eux une vive irritation (1). Ils adressèrent à tous les monastères la note suivante (2) :

*Avis de droit, de justice et de charité pour les vraies filles
de saint François de Sales.*

Elles doivent répondre très humblement à lettre du 15^{me} juin 1665 que la contribution qu'elles ont faite pour la gloire de leur saint fondateur a été sans aucune contrainte et sans aucune prétention, sinon que Dieu et son serviteur en tinssent compte dans l'éternité ; que, pour le temps, elle s'en sont pleinement confiées à N. N. et à N. N. dont elles connaissent, dès si longtemps, l'intégrité, le zèle et la vertu ; que toutefois, pour obéir au vicaire de Jésus-Christ en terre,

(1) Il nous en arrive un écho dans un très curieux manuscrit conservé à la Bibl. nat. dans les papiers de Mgr de Maupas du Tour. (Fonds français, ms. 20637, f^{os} 186 à 189). C'est une feuille de papier divisée en deux colonnes : sur la première on a transcrit la lettre imprimée de Mgr d'Arenthon. Le texte porte de nombreux renvois au commentaire placé en regard, dans la seconde colonne, commentaire virulent où les sous-entendus de la lettre de l'évêque étaient brutalement démasqués et sa conduite à l'égard de la mère de Chaugy sévèrement jugée. (Il existe, aux folios 192 et 193 du même ms., une autre copie de la même lettre commentée, mais elle est incomplète, plusieurs feuillets manquent et elle n'est pas de la même main).

(2) *Ib.*

elles prient celui qui a écrit la lettre, avant qu'elles fassent autre déclaration, de leur communiquer, en bonne forme, l'ordre énoncé dans sa lettre afin qu'elles sachent à la requête de qui il a été obtenu et quelle est la partie qui prétend avoir droit de les mettre en cause pour leur contribution, laquelle étant un acte de pure volonté, il n'y a qu'elles qui aient droit d'en connaître. Celles qui n'auront rien donné ne doivent pas laisser de répondre et de supplier très humblement que l'on ait pour agréable que la commission leur soit signifiée, afin que, sachant qui est partie de cette cause, elles se conseillent quelle part elles y devront prendre puisqu'elles n'en ont pu avoir au grand ouvrage de la gloire de leur Père que par leurs prières à cause de leur pauvreté.

Puis, un peu plus bas, cette note :

Voici véritablement le champ ouvert à l'Ordre pour rendre justice au frère et à la sœur, pour témoigner l'estime que l'on en fait, et pour faire connaître que l'ingratitude n'est pas le partage des filles de saint François de Sales.

Est-ce l'effet de ces avis dont nous ignorons l'auteur, mais qui pourrait bien émaner des Minimes de Lyon? Est-ce l'influence de la mère Sibour, récemment élue supérieure du premier monastère de Paris et mieux éclairée que d'autres, parce qu'elle-même chargée des comptes et de la correspondance de Rome? Toujours est-il que l'on constate un revirement très net parmi les couvents de l'Ordre qui étaient restés jusqu'alors dans la réserve à l'égard de la mère de Chaugy. Pourrions-nous citer ici un meilleur témoin que Mgr d'Arenthon? Le 21 août, deux mois après l'envoi de sa circulaire, il écrit à Mgr de Maupas (1) :

J'avais bien toujours prévu que la proposition de ce béni compte partagerait les esprits dans l'Institut, mais je n'aurais jamais pensé que les mères de Saint-Antoine et de Chaillot (2) eussent si tôt changé de sentiments. Quand je ne devrais pas une obéissance aveugle aux ordres que vous m'avez intimés de la part du Pape, elles devaient se ressouvenir que, dans l'assemblée que nous fîmes à Montorgueil avec les supérieures et les déposées de Paris, en l'année 1662, il fut résolu qu'après la canonisation je demanderais compte des contributions et que, si le fonds ne se trouvait pas entière-

(1) Bibl. nat., fonds français, ms. 20637, f° 196.

(2) La supérieure du couvent de la rue Saint-Antoine était, depuis la fin de mai 1664, la mère Françoise-Marie Sibour. Elle avait succédé à Louise-Eugénie de Fontaine. La supérieure du couvent de Chaillot était, depuis septembre 1664, Anne-Marie Bollain, qui succédait à Louise-Angélique de Lafayette. La supérieure du couvent du faubourg Saint-Jacques était, depuis le 29 mai 1664, Marie-Thérèse Amelot.

ment épuisé par les frais de la canonisation, le surplus serait employé pour réparer les ruines du premier monastère qui se trouve endetté de quarantè mille francs sans espérance d'en pouvoir jamais revenir que par cette voie; en un mot, je trouve si peu de solidité et tant de facilité à censurer les actions les plus sincères parmi les esprits de la plupart des religieuses que je vois bien qu'il ne faut regarder que Dieu dans nos fonctions et faire peu de cas de tout le reste. N'est-ce pas une chose affligeante de voir que les lettres d'une fille qui affecte de passer pour importante et pour la précieuse de toute l'Europe fassent plus d'impression dans les esprits que le poids de la dignité épiscopale?

II

Pendant que le nom de la mère de Chaugy est dans toutes les bouches, tantôt pour l'accuser, tantôt pour la défendre, pendant qu'à son sujet on s'agite, on intrigue, quels étaient les sentiments de son cœur en sa solitude de Seyssel?

Sa correspondance avec la mère Marie-Anne Dardault, supérieure du monastère d'Autun (1), très chère confidente de ses pensées intimes, va nous permettre d'en juger. De dix années plus jeune que son amie, Marie-Anne Dardault vivait au monastère d'Autun depuis l'âge de treize ans. Elle y avait intimement connu beaucoup des proches de la mère Françoise-Madeleine, entre autres l'abbé de Saint-Satur, inhumé dans la chapelle du monastère, le comte de Chaugy, la mère Hélène de Chastelus, le Minime, en ses rares passages, et particulièrement M^{me} de Toulonjon qui faisait de fréquents séjours à la Visitation d'Autun.

Les deux amies ne s'étaient jamais vues, mais Marie-Anne Dardault avait dès longtemps compris et apprécié le grand cœur de sa chère mère d'Annecy et lui avait voué une vénération profonde, une affection inaltérable. Françoise de Chaugy, de son côté, semble avoir tendrement aimé la mère Dardault; elle l'appelle « mon cher moi-même », mon « intrépide amie », « l'amie du midi »; elle lui ouvre toute grande son âme et consent à lui confier des tristesses qu'elle tait volontiers à d'autres.

Car elle est peu portée à s'appesantir sur ses malheurs, encore moins désireuse de se faire plaindre; il lui serait doux de de-

(1) Voir sa vie dans l'*Année sainte*, III.

meurer dans le silence. Mais quelques amies insistent pour avoir l'explication de ce qui se passe et se dit à son sujet :

Vous êtes presque la seule à qui je me déclare, écrit-elle à la mère Dardault, parce que votre amitié m'y nécessite (1).

Vous ne sauriez croire comme je regrette le temps que j'emploie à contenter en cela mes chères sœurs, je voudrais anéantir tout dans un silence absolu (2).

Par ces amies lui revient l'écho des bruits qui circulent dans l'Ordre sur son compte. Une âme moins forte en serait ébranlée : tant d'incompréhensions, de faussetés, d'ingratitude ! Écoutons sa réponse :

Oui certainement, ma très chère Mère, on m'a fait tort puisque l'on m'accuse sans m'avoir jamais demandé ni éclaircissement ni raison d'aucune chose. Mais essentiellement, hélas ! ma chère Mère, que la croix est douce, étant jointe à un peu d'amour, d'innocence et de désir de Dieu !... (3).

Aussi, point de révolte, point d'amertume dans ses lettres au sujet des accusations dont on lui fait part, mais seulement un exposé simple et sobre de la vérité à travers lequel transparaît une humilité de bonne trempe.

Elle apprend que quelques supérieures lui reprochent d'avoir signé de son nom les quatre volumes des Vies des premières Mères :

Il est vrai... répond-elle, qu'il est bien grief à N. N. que mon nom soit à ces chétifs ouvrages que vous aimez tant ; et certes, elles ont raison. De toute mon âme j'aurais voulu les contenter en mettant, selon leur désir, *par une supérieure de l'Ordre*. Mais Dieu m'est témoin que le Saint-Père et l'Evêque d'alors ont voulu absolument que la chose fût comme elle est. Puisse-t-on tant dire contre ma vanité que j'aie la grâce de devenir humble ; alors, l'esprit de Dieu venant sur moi fera de mon néant quelque chose pour sa gloire. Après tout, chère enfant, je désire si peu les choses de ce monde, j'y ai si peu de prétention et j'ai de si grandes espérances pour l'éternité qu'en vérité mon âme ne sait pas s'émouvoir de ce qui se passe. La très sainte volonté de mon Dieu soit faite ! (4).

Même douceur, même simplicité devant les enquêtes de Mgr d'Arenthon et de Mgr de Maupas touchant les comptes.

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 131.

(2) *Ib.*, p. 98, à la mère Dardault.

(3) *Ib.*, p. 88, à la mère Malteste, supérieure d'Avallon.

(4) *Ib.*, p. 103 et 104, à la mère Dardault.

Plusieurs supérieures lui ayant adressé la circulaire du 15 juin (1), Françoise de Chaugy écrit à Marie-Anne Dardault :

Il est vrai, ma cordiale sœur, qu'il est un peu dur à mon frère et à moi qu'on fasse des perquisitions partout à notre sujet et qu'on ne nous en écrive ni dise pas un seul mot. Si l'on n'avait pas compte sur compte, cela serait supportable, mais, ma chère mère, il faut s'aveugler à force de regarder le soleil de justice. Il est surprenant qu'on demande ce qu'on a donné pour voir qui ne l'a pas fait ; il fallait donc nous le demander ou se contenter de ce qui est sur les livres. Ah ! que celui de vie dira de belles choses ! mais, ni présente ni absente, on ne m'a jamais dit un mot de ces enquêtes. Je suis prête à paraître devant tous les tribunaux pour éclaircir les brouillards par lesquels on veut obscurcir la fidèle sincérité que Dieu m'a accordée pour cheminer dans le service de l'Ordre (2).

Certaines insinuations lui étaient cependant particulièrement douloureuses car elles l'atteignaient au plus intime du cœur ; Mgr d'Arenthon et la sœur de Marigny voulaient persuader aux monastères que la mère de Chantal n'avait jamais aimé Françoise de Chaugy, et qu'avant de mourir elle avait recommandé de la tenir éloignée de toute charge à cause de son orgueil : « Monseigneur, qui ne vit jamais cette bienheureuse, veut insinuer qu'elle m'avait en aversion et que ce n'est que la mère de Rabutin qu'elle aimait » (3) confie la mère de Chaugy à sa tante de Toulonjon.

Heureusement, celle-ci et Marie-Anne Dardault, qui connaissaient les sentiments de la sainte, étaient là pour consoler l'exilée et lui donner un témoignage formel de l'estime et de l'affection de la mère de Chantal :

Les termes trop avantageux pour moi dont cette sainte Mère use, répond Françoise de Chaugy, démentent bien ce que N. publie par nos Maisons, faisant parler une morte à qui, à ce qu'elle dit, cette bienheureuse Mère dit mille maux de moi. C'est ce que je ne croirai jamais de ma sainte et charitable Mère puisque, sans nulle comparaison néanmoins, mais en quelque façon pourtant, j'ose dire que, comme saint Luc a été secrétaire des secrets adorables de la Sainte-Vierge pour ses colloques avec l'Ange et autres mystères du Verbe

(1) La mère de Chaugy écrit le 5 janvier 1666 à la mère Lopin, supérieure de Beaune : « Plusieurs ont fait les mêmes remarques sur les lettres communes, desquelles pas une n'a été adressée ici depuis que j'y suis, mais nos bonnes Mères me les ont envoyées avec une amitié qui me lie pour l'éternité avec elles. » *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 133.

(2) *Ib.*, p. 114 et 115.

(3) *Ib.*, p. 128.

humanisé, j'ai eu la grâce d'être secrétaire de cette très digne Mère pour toutes les choses plus secrètes et intimes qui se sont passées entre Dieu et elle, qu'elle m'a déclarées de sa bouche, et qui seraient dans l'oubli, ou plutôt dans l'ignorance, sans mon petit zèle à les lui demander et faire demander par notre bon Monseigneur Dom Juste Guérin qui n'a pas eu moins de bonté pour moi que Mgr Charles-Auguste de Sales. On peut étourdir et surprendre celles qui ne savent pas les choses à fond, comme vous le voyez par ce que l'on vous a écrit de N., mais qu'importe, ma chère Mère, la vérité de l'éternité détruira les erreurs du temps (1).

Cependant, les calomnies qui circulaient contre la mère de Chaugy troublaient parfois la mère Dardault qui lui exprimait tout naïvement ses doutes. Un jour, elle craint d'avoir été trop loin, de l'avoir froissée peut-être :

Jésus, chère mère, que dites-vous ? lui répond Françoise-Madeleine ; vous craignez que j'aie trouvé mauvaise votre franchise ? Vraiment vous offensez mon amitié. Ne sais-je pas qu'il vaut mieux cent fois la main qui frappe pour le profit que celle qui flatte à la perte ? Je vous le dis en la sainte présence de Jésus, Marie et Joseph, que, de toutes les grâces que j'ai reçues de vous, aucune ne m'est si douce que la charité que vous m'avez faite de me dire sincèrement ce que vous jugez pour mon bien et ce que disent et écrivent les autres à mon sujet. C'est ainsi que la pure charité chrétienne veut que l'on en use avec ses amies. J'en ai vu des exemples de la propre main de notre saint fondateur après lesquels il n'y a plus rien à ajouter (2).

Mais ce n'était pas toujours une main amie qui lui transcrivait les vilénies dont on l'accusait. Elle reçut un jour de la supérieure de Châlon, Paule-Jéronyme de Villette, une véritable mercuriale, si l'on en juge par la réponse. Cette bonne mère, fort digne et exemplaire d'ailleurs, mais d'esprit étroit et rigoureux, avait déjà exercé la vertu des mères Favre, de Bréchar d et de Blonay (3) ; elle se montra dure pour la mère de Chaugy. L'occasion de sa lettre fut l'envoi que l'exilée avait fait à tous les monastères, en décembre 1664, du bref pontifical accordant des indulgences à l'Ordre pour la fête de saint François de Sales. Ce geste porta ombrage à la mère de Villette qui voulut y voir un acte de généralat. Prenant occasion de cette prétendue faute, elle fit un amer bouquet de toutes les sottes calomnies qui

(1) *Ib.*, p. 104, à la mère Dardault.

(2) *Ib.*, p. 102.

(3) *Année sainte*, VIII, 135 et ss. et *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 139.

traînaient sur la mère de Chaugy et le jeta brutalement à la tête de la pauvre exilée.

Avec autant de douceur et de charité que si elle parlait à une amie, Françoise de Chaugy répondit par cette lettre simple et digne (1) :

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui voit nos cœurs, sait avec quelle reconnaissance j'ai reçu la lettre que votre Charité a pris la peine de me faire écrire ; elle est sans date, mais je conjecture que c'est après l'envoi des Indulgences que les petits soins de mon propre frère nous ont procurées, et, comme votre Charité me parle avec sincérité, je lui répondrai de même, aimant si infiniment notre sainte bonne foi que je me jette à corps perdu où je la vois... C'est la vérité, ma bonne Mère, que je suis si digne des abjections que l'on me procure et de l'état où l'on a procuré que je sois, qu'après le témoignage que je rends à la vérité, mon désir est de me taire tout à fait et d'attendre en silence la bonté de Dieu, et, s'il faut mourir sur la Croix, la très sainte volonté de Dieu soit faite...

Cependant, ma bonne Mère, je vous dis devant Dieu que je gémis quand je vois le partage que mon affaire fait dans l'Institut dont l'âme est la sainte unité. Je gémis quand j'apprends de toutes parts que nous sommes la risée des autres maisons religieuses desquelles, jusqu'ici, nous avons été le modèle et l'exemple. Je gémis de ce que ceci nous met au hasard de voir faire des choses à l'Institut que nous avons toujours évitées et que l'on devait toujours éviter pour nous tenir dans notre ancienne bonne foi et simplicité d'exactitude, jouissant des saintes libertés de l'esprit doux et sincère de notre saint fondateur. Je gémis quand je vois que ceci court fortune d'empêcher de grandes et saintes affaires que nous avons en mains pour l'honneur de l'Institut la gloire de notre saint Fondateur et profit de notre maison d'Annecy, et, qu'au fond, ce n'est que bagatelle, vous assurant, ma très honorée sœur, que j'ai aussi peu pensé à faire une cabale, pour me servir de votre terme, que de me jeter dans les enfers ; et je croyais vivre comme j'avais vécu trente-sept ans et de donner mon loisir au petit ouvrage de l'histoire de l'Ordre ; cependant le vent de tentation a gagné et mis les choses où elles sont...

Votre Charité dit que je fais prendre des lettres au bureau par le frère Louis [Rofavier] ; ma chère Mère, je puis vous assurer que cela est très faux ; une pareille accusation est un cas pendable, il y a obligation de conscience ; le frère Louis est trop homme d'honneur pour être impliqué dans une affaire aussi noire. Il est vrai, néanmoins, que par la facilité que l'on a de communiquer les choses, quelques personnes de condition lui ont donné les copies des avis que l'on écrivait contre moi et contre lui aussi, à mon grand regret,

(1) *Ib.*, p. 107.

car c'est bien mal récompenser les longs travaux qu'il a eus à Rome et à Annecy pour les grands procès dont je puis vous dire, qu'avec le révérend Père Harel, il a été l'âme... Et après cela, ma chère Mère, que l'on veuille l'infamer d'un cas pendable, cela est par trop injurieux. Oh! plutôt à Dieu, ma chère Mère, que nous eussions le bonheur que votre Charité eût vu et ouï les choses par elle-même; je suis certaine que vos sentiments seraient plus doux et que vous trouveriez, comme toutes les autres qui ont vu notre maison sans passion et sans intérêt, que notre Communauté était une assemblée de colombes toutes ramassées dans la vie intérieure et dans l'observance exacte.

M^{me} de Nemours n'eut jamais le dessein de me faire enlever, ni moi, Dieu merci, d'apostasier ma sainte vocation. Cette dame ayant demeuré quatre mois chez nous, choisissait notre maison pour y prendre l'habit comme la plus régulière qu'elle eût jamais vue. Tant de nos mères et sœurs, toutes nos bonnes anciennes que nous avons gardées, rappelées et tenues en qualité d'assistante, de directrice, conseillères et surveillantes, comment n'ont-elles pas vu ces démarches supposées? Les bonnes Mères Michel, de la Grave et beaucoup d'autres, ma sœur de la Pesse, de la Valbonne, qui ont toujours été employées, comment ont-elles eu les yeux bandés? Et nos bons évêques Jean-François, Dom Juste et Charles-Auguste? Il faut, ma très honorée sœur, que le mal soit venu bien à coup; eh certes! il y a quelquefois des personnes qui allument le feu pour avoir le plaisir de courir à l'eau et qui effarouchent les abeilles pour avoir le but de tinter et de les rappeler.

Je suis mortifiée de ce que souffrent ces chères filles, affligées au sujet d'une indiscretion et imprudence que deux ou trois ont faites, me voulant donner avis secrètement, (ne leur étant pas permis de le faire de bonne foi ouverte), que, comme on s'est servi du bras séculier pour me faire sortir de ma maison de profession, qu'elles me priaient aussi de me servir de quelque occasion favorable qu'elles prévoyaient pour procurer mon retour. Je les blâme de leur imprudence, quoique je sache fort bien que l'extrême nécessité n'a point de loi et que le droit naturel ne peut être retranché dans la plus rigoureuse justice. Ma bonne Mère, le défaut de ces bonnes filles se dit par toute la ville et je sais, par une personne digne de foi, qu'on l'a déjà écrit bien loin, une de nos Supérieures lui ayant fait voir la lettre. En quoi je ne comprends pas où est la sainte charité que notre bienheureux Père et nos bienheureuses Mères nous ont tant enseignée, nous donnant scrupule de la moindre redite contre le prochain.

Pour ce qui est du temporel, appelle-t-on maison ruinée un monastère qui a cinquante mille écus de bâtiments, un enclos de quatre cent toises très plantureux, une maison forte, avec sa rente noble jointe à sa métairie de dix bœufs, bien garnie de toutes sortes de bestiaux, un enclos de vigne qui suffit plus qu'abondamment pour le besoin de la maison pour peu que la saison soit bonne, deux autres

petites métairies, les trois moulins de la ville qui donnent du pain cinq mois de l'année à notre communauté, une sacristie autant fournie qu'il y en ait dans la province, sept cent quatre-vingt marcs d'argent et le tronc de notre bienheureux Père où, l'autre année, on eut trois mille et quelques livres d'argent sec... et je n'y comprends pas quatorze au quinze mille messes, le monastère tout bâti, les offices tout meublés et, avec cela, des fonds en argent...

On pourrait être en état de faire de belles et saintes choses pour le service même de plusieurs maisons. Je crois que le démon arrête le cours de tant de grâces. Dieu le voit, le permet; j'adore cette volonté permissive, et je n'ai point encore cherché de refuge que dans la très sainte Providence qui m'a donné un doux soulagement par cette longue décharge de cœur dans celui de votre Charité, qui me permettra, s'il lui plaît, de saluer très cordialement ma très honorée sœur la supérieure de la part de notre chère et sainte mère Judith [Gilbert] et de la nôtre. Cette chère mère, qui a été longtemps assistante, directrice et coadjutrice chez nous pendant mes années de conduite, a toujours été témoin des maux qu'a fait votre très humble etc... Françoise-Madeleine de Chaugy (1).

Certes, si, comme on voulait le laisser entendre, cette fille n'était qu'amour-propre, son orgueil mordait la poussière. Pouvait-on l'abaisser davantage devant ses sœurs et devant le monde qui l'avait exaltée? Pourtant, docile à la doctrine de son bienheureux Père, Françoise de Chaugy, après avoir rétabli toutes choses dans la vérité, savoure l'abjection de la calomnie et s'abandonne au bon plaisir divin :

La Providence de Dieu veut me faire du bien pour l'éternité, pourquoi m'amuser aux moments passagers? Dieu fera tout pour sa gloire, il n'arrivera rien que pour notre mieux (2).

Qu'importe l'exil? Dieu n'est-il pas en tout lieu le partage de l'âme qui l'aime?

Vous voulez que je vous dise avec sincérité le sentiment de mon cœur sur le changement de demeure ? écrit-elle à son amie ; s'il y avait un lieu sur terre où mon Dieu ne fût pas, véritablement

(1) Cette lettre est du 20 janvier 1665. Un an après, la mère Paule-Jéronyme étant décédée, Françoise de Chaugy écrivait à la mère Dardault : « [Dieu] a enfin lié les mains à la bonne mère de Villette; j'ai commencé pour elle un petit chapelet des âmes du purgatoire. Certes, opprimer la vérité, parler sans une légitime connaissance et examen, diffamer sans sujet, n'est pas chose désagréable à l'ennemi commun de notre salut; néanmoins, nul ne peut s'empêcher d'être circonvenu que Dieu seul qui voit tout par lui-même. Nos mères Favre, de Brécard, de Blonay, Michel, et autres dignes personnes, ont comme moi éprouvé le zèle de cette chère défunte... » *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 139, 5 février 1666.

(2) *Ib.*, p. 99, à la mère Dardault.

je ne voudrais pas y aller ; mais puisque ce grand et souverain Etre est partout, oh ! vive sa divine volonté ! (1).

Pendant, Marie-Anne Dardault, émue des privations de sa chère exilée, a fait parvenir au monastère de Seyssel une petite somme qu'elle s'est procurée par le travail de ses sœurs. Le cœur de la mère de Chaugy, si fort sous l'humiliation, s'est fondu de tendresse et d'émotion devant ce geste délicat :

Que pensez-vous, bonne Mère, de me donner le premier gain de vos ouvrières en dentelle ? Je vous assure que je me suis jetée à genoux pour pleurer de reconnaissance devant Dieu voyant une telle bonté de cœur. Oh ! non, ma chère sœur, ne vous incommodez pas pour moi, assistez-moi de vos prières et laissez-moi goûter les fruits de la très sainte pauvreté (2).

Pleinement résignée pour ce qui la concerne, Françoise de Chaugy ressent douloureusement la peine qui atteint à cause d'elle le monastère d'Annecy :

Oui, mes deux chères amies (3), les deux N. N. m'ont été ce qu'elles ont été à nos premières Mères. Mais, ô Dieu ! les chères sœurs Fichet, Rosset, de Pingon et soixante autres me sont des amies saintes, souffrantes, et d'une observance et vérité inaltérables (4).

Rien ne m'entame le cœur, ce me semble, que cette sainte troupe avec laquelle j'avais passé trente-sept ans sans qu'elle voulût me céder (5).

Le souci du bien général de l'Institut la poursuit ; la désunion que risquent de produire tant de faux rapports lui brise le cœur :

Voilà des lettres qui vous feront voir qu'il y a du tracas et du dissentiment dans l'Ordre. Je vous assure que j'en ai le cœur tout brisé de douleur ; je le disais à Notre-Seigneur le jour des cendres : je suis de celles qui n'ont pas besoin de rompre leurs vêtements, mon pauvre cœur étant froissé d'affliction et rempli d'amertume voyant ce que je vois et le comparant à ce que j'avais toujours vu (6).

Une seule pensée peut la consoler, dans cette profonde tristesse : le triomphe de son bienheureux Père :

(1) *Ib.*, p. 116, à la même.

(2) *Ib.*

(3) La supérieure et la déposée de Pont-à-Mousson. *Ib.*, p. 164.

(4) *Ib.*, p. 165.

(5) *Ib.*, p. 116, à la mère Dardault.

(6) *Ib.*, p. 144, à la même.

Il est vrai... qu'on a fait bien du mal à l'Institut; mais le saint nom de Dieu soit béni! quoi qu'il en soit, l'affaire de notre saint est faite, il y a des chapelles et des églises consacrées en son honneur (1).

Qu'ai-je plus à désirer en ce monde après ce bien si longtemps pourchassé? (2).

Un lourd regret lui reste au cœur, pourtant: celui de ne pouvoir travailler à la canonisation de sa bienheureuse et chère Mère. Hélas! les choses étaient en bonne voie; le Père de Chaugy avait même apporté de Rome « l'instruction pour le procès qui eût été petit et facile, mais on a eu d'autres pensées... » (3)

Si l'on n'eût point semé de zizanie dans le champ du Seigneur, on aurait été en passe de faire une grande récolte et je me faisais forte de voir chanter, sous ce favorable pontificat, la messe de notre digne Mère. On a eu d'autres desseins: on a mieux aimé amasser de l'argent pour les dorures et peintures qui, d'ici à dix ou douze ans, auraient pu se faire. Prière, silence, Dieu bénira tout (4).

Je n'ai plus de nouvelles du cher Annecy, on n'ose plus y prononcer mon nom!... Dieu soit béni! (5).

Vers la mi-novembre de l'année 1665, Mgr d'Arenthon, en tournée pastorale à Seyssel, vint faire la visite canonique du monastère de la Visitation. Elle fut courte: deux heures lui suffirent pour voir les vingt-huit religieuses du couvent (6). La mère de Chaugy eut son tour comme les autres, bien « courtoisement pour son besoin, Sa Grandeur étant fort pressée ».

L'exilée revoyait l'évêque de Genève pour la première fois depuis sa sortie d'Annecy. Se mettant à genoux, elle le supplia de lui être « juge et père », lui rappelant qu'il avait laissé « jusqu'à dix de ses lettres sans réponse ».

L'évêque alors lui « jura » qu'il n'était pas la cause de sa sortie d'Annecy, qu'elle ne savait pas le tort qu'on lui avait fait auprès du prince et « le stratagème qui s'était joué pour cela », mais il lui avoua qu'il avait été bien aise de saisir cette occasion

(1) *Ib.*, p. 117, à la même.

(2) *Ib.*, p. 144, à la même.

(3) *Ib.*, p. 136, à M^{me} de Toulonjon.

(4) *Ib.*, p. 138, à la mère Dardault.

(5) *Ib.*, p. 116, à la même.

(6) Tous les détails de cette visite sont empruntés aux *Lettres de la mère de Chaugy*, 4 décembre 1665, à la mère Dardault, p. 121; 27 décembre 1665, à M^{me} de Toulonjon, p. 125; 26 mai 1666, à Mgr Milliet, archevêque de Tarentaise, p. 168.

de la faire sortir du monastère parce que sa « présence faisait ombrage à la mère de Rabutin, le transport des cœurs ne se faisant pas ». Il lui déclara aussi qu'une des choses « qui le choquaient le plus », c'est qu'elle avait la prétention, par ses talents littéraires, de « s'ériger en précieuse » au-dessus de la supérieure. François de Chaugy lui répondit que si Dieu voyait dans son cœur une si pernicieuse intention il saurait bien l'anéantir.

Toujours à genoux aux pieds de l'évêque, elle lui représenta qu'elle était chassée de son monastère sans savoir pourquoi, si ce n'est que la sœur Bonaventure de Nouvelle avait fait contre elle une « fable diffamatoire » dont Mgr d'Evreux et l'abbé Brisacier débitaient le contenu en public comme une vérité ; elle le supplia, selon toute justice, et confiante dans son équité, de la confronter, devant des témoins non suspects, avec cette religieuse et ses autres accusatrices, si elle en avait. Mais Mgr d'Arenthon, sans répondre à sa demande, lui reprocha d'avoir voulu « le flétrir » et d'être l'alliée de ses ennemis, ce qui l'obligeait à « l'anéantir » pour sauvegarder sa réputation et son autorité.

Je lui répétai plusieurs fois, rapporte François de Chaugy, que je savais depuis longtemps que sa Grandeur avait de la peine contre moi : 1° parce que je refusai de faire entrer dans notre monastère cette servante que M. de Châtillon, son frère, voulait épouser... (1) ; 2° parce que sa Grandeur avait toujours cru que j'avais sollicité et agi auprès de Mgr de Chevron (2)... et auprès de Mgr Charles-Auguste de Sales pour le mariage de cette servante, ce que je jure être faux ne m'en étant jamais mêlée ; 3° parce qu'il avait cru que j'avais voulu empêcher sa promotion et que j'écrivais contre lui : tout cela est faux et ne peut être prouvé. Sa Grandeur me dit que j'étais amie de ses ennemis : je lui répondis que je ne les connaissais point... (3).

Je dis encore à Mgr de Genève que j'étais prête d'entrer sous un voile blanc, dans telle prison que l'on voudrait, pour être ouïe et confrontée. Il me dit en riant que je devais accepter plusieurs supériorités que l'Institut m'avait offertes depuis que j'étais à Seyssel.

(1) « Je ne le pouvais alors, ajoute la mère de Chaugy, ayant sur les bras des bâtiments et quantité de pensionnaires. En effet, cette fille perdue sauta les murailles des Annonciades d'Annecy qui l'avaient reçue et retourna trouver le dit sieur de Châtillon. » Lettre du 26 mai 1666 à l'archevêque de Tarentaise.

(2) Mgr de Chevron de Villette fut archevêque de Tarentaise de 1633 à 1658.

(3) *Lettres*, p. 176 et 177.

Je lui répondis que je n'accepterais jamais que je ne fusse justifiée ; que des serviteurs de Dieu m'avaient dit que j'y étais obligée en conscience, puisque ma conduite serait blâmable si une fille pouvait me reprocher que je suis une bannie (1).

Je lui dis qu'après avoir demandé justice dans la dernière soumission, comme à mon père et supérieur ordinaire, s'il ne me la faisait, je le suppliais de ne pas désagréer mon recours aux extraordinaires ; que je n'avais pas encore fait ce premier pas ni cru devoir accepter aucune supériorité pour donner temps au temps, mais qu'il était juste de voir la fin de cette affaire dans laquelle toutes les supérieures et déposées étaient intéressées...

Nous nous parlâmes assez civilement de part et d'autre (2).

Les choses en restèrent là. Quelques jours après, le duc de Savoie recevait, de cette visite, le petit compte rendu suivant :

Je dirai seulement, en passant, à V. A. R., qu'ayant vu les religieuses à Seyssel en visitant la paroisse, la mère de Chaugy a répondu à ma civilité avec une fierté de reine, et j'ai remarqué que la noblesse de Seyssel est fort rebutée de ce que cette religieuse veut sonder et pénétrer jusque dans les derniers secrets domestiques de leur famille et les troubler par des intrigues ; comme elle sut que l'Archidiacre (3) directeur de la marquise [de Cavour] m'avait accompagné jusqu'à Seyssel, elle témoigna une grande curiosité de le voir, mais comme il en prit mes sentiments, je lui persuadai de s'en retourner à Annecy sans se commettre avec cette créature qui a assez de ruses pour embarrasser les personnes les plus prudentes (4).

III

Si Charles-Emmanuel II avait eu quelque velléité de céder aux sollicitations de M^{me} Royale en faveur de la mère de Chaugy, sa bonne volonté devait se trouver singulièrement ralentie par des messages de cette sorte. Mais l'évêque de Genève ne veut à aucun prix le retour de l'exilée ; aussi prend-il occasion des plus fallacieux prétextes pour arrêter l'effet des bonnes intentions du prince. « Vous verrez, écrit la mère de Chaugy, quel sujet on suppose maintenant pour me tenir absente et étouffer celui que l'on avait publié de son mariage. » (5)

(1) *Ib.*, p. 175.

(2) *Ib.*, p. 123.

(3) M. de Queyge de Monthoux.

(4) Turin, Vescovi, Geneva, 12 nov. 1665.

(5) *Lettres*, p. 116, à la mère Dardault.

Ce nouveau sujet, c'était la présence de Jeanne Trécesson, marquise de Cavour, au premier monastère d'Annecy. A la suite d'un drame qui avait brutalement révélé à Charles-Emmanuel II les relations de sa favorite avec le marquis de Fleury (1), et, à Jeanne-Baptiste, le sentiment toujours vivace que son époux gardait pour la trop séduisante marquise, M^{me} de Cavour avait été bannie de la cour de Turin (2). Repentante, elle avait manifesté le désir de se retirer comme pensionnaire au premier monastère de la Visitation d'Annecy, et le duc de Savoie avait donné des ordres pour qu'elle y fût reçue et discrètement surveillée.

Elle y arriva le 18 septembre et fut logée à l'intérieur de la clôture, dans un appartement séparé de la communauté (3). Fidèles aux ordres de S.A.R., Mgr d'Arenthon et la mère de Rabutin avaient organisé autour de la marquise une étroite surveillance ; ils n'autorisaient ni lettres ni visites, n'avaient mis à son service que cinq ou six *anciennes* très sûres, prenaient note de ses paroles, cherchaient à deviner ses sentiments, et rendaient compte au duc, par tous les ordinaires, de son état d'esprit et de ses actes.

(1) François-Joseph Willicardel, marquis de Fleury, avait été l'un des favoris de Christine de France qui avait fait sa fortune.

(2) Le mariage du duc de Savoie n'avait pas rompu sa liaison avec la marquise de Cavour. Mais celle-ci, lasse peut-être d'un amour déjà ancien et séduite par les charmes du marquis de Fleury, favori de la cour, entretenait avec ce dernier des relations clandestines que favorisait la contiguïté de leurs habitations sur la *Piazza reale*. Leur manège, vite connu des familiers, avait été remarqué par un laquais de la marquise nommé Francesco Cornavin. Congédié pour cause d'ivrognerie, celui-ci, soit par vengeance soit par intérêt, se rendit au Valentino pour informer le duc de la trahison de ses favoris. Mais le duc, malade et alité, ne put le recevoir : Cornavin, alors, confia son secret au comte Caresana qui s'empressa d'avertir la marquise de Cavour. Fleury, inquiet, essaya de gagner Cornavin par des propositions avantageuses, mais celui-ci refusa, réussit à voir le duc, et lui révéla sans ménagements dans quelle tromperie on l'entretenait. Quelques jours après, des pêcheurs retiraient des eaux de la Stura le corps d'un jeune homme frappé d'un coup de pistolet et de plusieurs coups d'arme blanche, qu'on reconnut pour être celui de Cornavin. L'enquête révéla que le marquis de Fleury avait commandé et dirigé le crime. On devine la colère du prince blessé dans son amour autant que dans son orgueil. Il fit garder la marquise à vue, pendant quelque temps, dans sa maison de la Place Royale, et ordonna de jeter Fleury en prison en attendant le cours ordinaire de la justice. D'après Claretta, *op. cit.*

(3) Sur le séjour de la marquise de Cavour au monastère d'Annecy, cf. : 1° Arch. de l'Académie florimontane, série B, sous-série G, n° 746, lettres du 6 novembre et du 11 décembre 1665 ; 2° Turin, Vescovi, Geneva, Lettres du 18 sept. 1665 au 27 mai 1666 ; 3° Turin, Particolari, R, mazzo I, une douzaine de lettres de la mère de Rabutin.

Dans cette correspondance, la mère de Chaugy n'était pas oubliée; Mgr d'Arenthon avait là un beau prétexte pour tenir en éveil les susceptibilités du prince et anéantir toute velléité d'un retour possible. Il écrit à ce dernier après l'arrivée de la marquise :

Pour ce qui concerne les jeunes qui sont liées à la mère de Chaugy, elles n'auront guère d'aise ni d'occasion pour aborder cette dame qui aura son appartement séparé, quoique dans la clôture, et j'oserais bien répondre qu'il n'y aura point d'intrigue avec elle si ce n'est que la mère de Chaugy retournât elle-même dans le premier monastère, auquel cas je ne répondrais pas des événements, n'y ayant guère de prudence qui soit à l'épreuve des adresses de cette créature, témoin le commerce qu'elle avait établi l'année passée en faisant entrer ses paquets dans les sacs de la farine des moulins (1).

On redoute à tel point son influence que l'on hésite à répondre au désir que manifeste M^{me} de Cavour d'avoir pour directeur M. de Queyge de Monthoux, archidiacre de la cathédrale, parce que, bien « qu'homme d'honneur » et parent de l'évêque, il est allié à la baronne de Monthoux « qui voudrait bien pénétrer dans les aventures de M^{me} la Marquise... par un effet de sa curiosité ordinaire, et pour en faire part à la mère de Chaugy, sa confidente ». (2)

Le danger serait d'autant plus grave que jadis, si l'on en croit Mgr d'Arenthon, celle-ci entretenait correspondance avec la favorite, ce qu'il ne manque pas de souligner à M. de Saint-Thomas :

Pourvu que la mère de Chaugy demeure à Seyssel, elle ne nous fera point de mal; quoique je sois obligé d'avouer qu'elle a toujours eu une grande correspondance avec M^{me} la marquise de Cavour (3).

Parmi les confidences qu'il essaye d'obtenir de l'intéressante disgraciée, Mgr d'Arenthon n'oublie pas de transmettre au duc de Savoie ce qui a trait à la mère de Chaugy :

Après m'avoir dit que cette religieuse avait eu avec elle un grand commerce de lettres dès le moment qu'elle l'avait sue en quelque considération auprès de V. A. R. mais qu'elle ne se devait rien promettre de V. A. R. parce qu'elle avait bien remarqué que V. A. R. n'estimait point sa conduite, [M^{me} de Cavour] finit ce discours par ces propres termes: « La pauvre mère de Chaugy et moi sommes

(1) Lettre du 23 sept. 1665.

(2) Lettre du 8 oct. 1665.

(3) Lettre du 23 sept. 1665.

toutes deux disgraciées, mais il y a cette différence, entre sa disgrâce et la mienne, qu'elle espère toujours et que je n'espère plus. » (1)

De cette correspondance, nous n'avons pu trouver trace. Informée par ses amis de Turin de la haute influence de la marquise de Cavour à la cour de Charles-Emmanuel II, la mère de Chaugy, sans savoir peut-être de quel ordre était cette influence, chercha-t-elle protection près de la favorite pour les affaires qu'elle avait à traiter en Piémont au sujet de son Ordre ou de la canonisation de saint François de Sales? Aucun document n'est là pour le prouver en dehors des affirmations citées plus haut.

Mais n'oublions pas que la mère Françoise-Madeleine affirmait, elle aussi, au lendemain de son arrivée à Seyssel :

Je fais serment, en parole de vérité..., que je n'ai connaissance, intelligence ni écriture quelconque dans Turin que pour les choses qui concernent les affaires de la canonisation de notre Bienheureux François de Sales, et encore n'en ai-je écrit qu'à M. le marquis de Pianesse, et quelquefois à nos religieuses, sans me mêler d'aucune autre chose... (2).

Cependant, une petite gazette circule régulièrement au sujet de la marquise entre Mgr d'Arenthon, la Sainte-Source et la cour de Savoie. Quand Monseigneur est absent, la mère de Rabutin lui écrit deux fois par semaine pour le tenir au courant. Outre les anciennes, on a mis à la disposition de M^{me} de Cavour la jeune sœur Gertrude de Balaiseau, tout acquise à M^{me} Royale qui s'était liée avec elle en son premier passage au monastère d'Annecy. Elle a mission d'écrire « ponctuellement à Turin, par tous les ordinaires, sans que sa supérieure ait même droit de voir ses lettres » (3). Près de la marquise, il y a aussi les jeunes sœurs de Beaumont et Rosalier. Et c'est à qui jouera le mieux sa petite comédie pour obtenir les confidences de M^{me} de Cavour.

Mais la marquise, d'abord en excellentes dispositions de repentir et de piété, commence à éprouver de l'ennui; elle a des moments de désespoir; elle est outrée de sa disgrâce, appelle le marquis de Fleury un « méchant et un lâche » et se lamente

(1) Lettre du 11 décembre 1665.

(2) Cf. ci-dessus, p. 384.

(3) Lettres des 1^{er} et 8 octobre 1665.

sur ses enfants (1). Elle commence à se défier de son entourage, étant assez fine mouche pour déjouer les petites roueries des sœurs qui se vendent, sans le vouloir, les unes les autres.

Si bien elles ne briguent la confiance de la dame que pour mieux jouer leurs personnages, écrit au duc de Savoie Mgr d'Arenthon, elles disent de certaines choses qui en font découvrir d'autres à cette dame qui a plus de ruse et d'adresse que toutes les religieuses ensemble. La pauvre supérieure n'est pas sans inquiétude, parmi tout cela, non plus que moi sans peine (2).

Il n'était pas au bout de ses ennuis !

Un beau matin, on s'aperçoit que la marquise a trouvé le moyen d'ouvrir la cassette où la sœur de Balaiseau garde les lettres de leurs Altesses Royales, et elle les a si bien lues et retenues que, « selon les occurrences, elle les cite mot à mot ». M^{me} de Cavour est furieuse contre M^{me} Royale et dit qu'elle voit bien que c'est par ses ordres qu'elle est tenue quasi en captivité alors que [le duc de Savoie] « entend qu'elle ait une honnête liberté pourvu qu'elle ne fasse point d'intrigue... » (3) Aussi elle ne veut plus demeurer dans le monastère et déclare qu'elle va se retirer en France.

Mgr d'Arenthon est fort ennuyé. Il se demande qui a pu lui faire voir la fameuse cassette (4). Il est bien vrai que les portraits de Leurs Altesses Royales, récemment envoyés au monastère, ont failli être « la pomme de discorde entre la sœur Marie-Gertrude et les petites de Beaumont... »

Et Monseigneur de déclarer avec mélancolie :

Baucoup de personnes me compatissent de ce que j'ai dix provinces et un si grand clergé à régler, mais on ne fait pas attention à ce qui me pèse le plus qui est le poids de seize monastères et de six cents religieuses dont Dieu m'a chargé pour mes péchés... (5).

Au début du mois d'avril de l'année 1666, la sœur Bonaventure de Nouvelle, bourrelée de remords, rongée par un chancre dévorant qui l'acheminait vers sa fin, fit parvenir à la mère de Chaugy, par l'entremise de son confesseur, une rétractation

(1) Lettres des 14 et 15 oct. et du 6 nov. 1665. Sur les enfants de la marquise de Cavour, Cf. ci-dessus, page 284, note 3.

(2) Lettre du 31 déc. 1665.

(3) Lettre du 27 janvier 1666, de la mère de Rabutin, incluse dans une lettre de Mgr d'Arenthon, du 28 janvier ; Cf. aussi lettre du 20 janvier 1666.

(4) Lettre du 26 février 1666.

(5) Lettre du 7 janvier 1666 à M. de Saint-Thomas.

écrite de sa propre main afin que l'accusée pût au besoin s'en servir pour sa défense :

O Dieu ! chère amie, écrit Françoise-Madeleine à la mère Dardault, où nous sauverons-nous qu'aux pieds de la Croix ou dans le cœur de Jésus puisque, dans les états éminents en vertu et dans les cloîtres sacrés, on fait partout de si cruels naufrages contre la vérité et charité chrétienne !... Vous êtes la première à qui [j'en] fais confidence... parce que je sais que votre bon cœur sera excité à prier pour elle et à adorer avec moi les incompréhensibles bontés de Dieu (1).

Peu à peu, cependant, la vérité se faisait jour dans les monastères de Sainte-Marie, et c'était une douce consolation, au cœur de l'exilée, de voir revenir vers elle, mieux instruites, la plupart des supérieures de l'Ordre. Ses fidèles amies : les mères Dardault, à Autun ; Malteste, à Avallon ; Lopin et Normand, à Beaune ; Vauzelles, à Lyon-Bellecour (2) ; de Villars, à Condrieu, s'y employaient avec zèle. Les monastères de Montferrand, Riom, Mamers, Aurillac lui avaient témoigné leur sympathie dès la première heure de l'épreuve (3). Bientôt, quasi toutes les maisons de l'Ordre lui apportent le réconfort de leur affection et de leur estime :

C'est la vérité que plus de cent vingt-cinq me gratifient d'une dilection et très tendre amitié, écrit-elle à une amie (4).

Les mères de Montferrand, Albi, Sisteron et autres m'ont demandée pour l'Ascension. On s'en aperçoit à Annecy, je n'en puis mais... C'est une pure bonté de Dieu qui donne ce mouvement d'unanime dilection pour moi, chétive, à nos chères Maisons (5).

Et ailleurs :

De plus en plus la vertueuse mère Sibour se montre plus dévouée ; nombre de supérieures ont écrit à M^{me} Royale... et cela de leur propre mouvement... Cela fait un grand poids pour détruire la persuasion qu'on avait insinuée que l'Institut me voulait mal (6).

Mgr d'Arenthon avait beau faire ; là-bas, à la cour de Piémont, la cause de la mère de Chaugy gagnait du terrain.

(1) *Lettres*, p. 162 et 164.

(2) Voir au recueil des *Lettres de la mère de Chaugy*, sa correspondance avec ces supérieures.

(3) *Ib.*, p. 115.

(4) *Ib.*, p. 165.

(5) *Ib.*, p. 131, à la mère Dardault.

(6) *Ib.*, p. 124, à la même.

CHAPITRE IV

L'arbitrage de l'archevêque de Tarentaise

(1666)

Suppliques adressées à M^{me} Royale en faveur de la mère de Chaugy. — La duchesse les envoie à Mgr d'Arenthon. Elle lui propose l'arbitrage de l'archevêque de Tarentaise. — Répliques de Mgr d'Arenthon. — Envoi du dossier accusateur à Mgr Milliet, archevêque de Tarentaise. — Attitude de la mère de Chaugy. — Compromis proposé par Mgr Milliet. — Acquiescement de la cour de Savoie. — Les fêtes de la canonisation à Annecy. — La mère de Chaugy n'y paraît pas. — Mécontentement de M^{me} de Toulonjon. — La mère de Chaugy revient à Annecy. — Son départ pour Montferrand.

Les couvents de la Visitation, les amis et les proches de la mère de Chaugy n'ignoraient pas qu'elle avait en Jeanne-Baptiste de Nemours une puissante protectrice à la cour de Savoie. Aussi les suppliques étaient-elles parvenues nombreuses à la duchesse en faveur de l'exilée : M^{me} de Toulonjon (1), le comte de Sales (2), plusieurs supérieures, notamment celles d'Auvergne et de Provence, la priaient instamment d'obtenir de son époux le rappel de la mère de Chaugy dans son monastère.

Dès le début de novembre 1665, M^{me} Royale fit parvenir les lettres de ces supérieures à Mgr d'Arenthon. L'évêque comprit qu'une ère nouvelle de difficultés allait commencer. Jusqu'alors il avait pu justifier le bannissement de la mère de Chaugy par les ordres de Charles-Emmanuel II, mais qu'objecterait-il si la cour de Savoie prenait désormais le parti de l'exilée ?

A cette première démarche de M^{me} Royale, le prélat répondit par une longue lettre en date du 5 novembre (3). Il y représentait à la duchesse que cette demande de rappel n'était faite que par neuf ou dix maisons des moins considérables de l'Institut

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 125.

(2) *Ib.*

(3) Turin, Vescovi, Geneva.

qui n'agissaient qu'à la sollicitation de la mère de Chaugy ; d'ailleurs, les *anciennes* de la Sainte-Source, auxquelles il avait communiqué ces lettres, assuraient que les signatures en étaient fausses pour la plupart ; de plus, les monastères de Paris, de Rouen, de Toulouse, de Marseille, de Montpellier, de Lyon, de Moulins, de Châlon, de Dijon et de toutes les principales villes de France n'entraient pas dans ces sentiments.

Par une contradiction étonnante, il déclarait ensuite à la duchesse que ni le duc de Savoie ni l'évêque n'avaient de compte à rendre à des supérieures étrangères, et que céder à celles-ci serait vérifier « la calomnie » dont on l'avait chargé, à savoir qu'il travaillait, avec la mère de Rabutin, à « dépouiller le monastère d'Annecy de sa primatie en faveur des maisons de Paris. »

Comme si, objectait-il, toute la terre ne savait pas que la Providence s'est servie du dernier voyage que j'ai fait en France et de l'humble conduite de la mère de Rabutin pour réunir les monastères de Paris et des principales villes du royaume à celui d'Annecy que la fierté naturelle et la conduite séculière de la sœur de Chaugy en avaient aliéné, jusque-là qu'elle-même s'est vue obligée de m'en témoigner son amertume en me disant que les supérieures de Paris n'avaient point de liaison avec la Source parce qu'elles se regardaient comme autant de petites Reines... (1).

D'ailleurs, les voies employées par la mère de Chaugy pour procurer son rappel montraient bien ce qu'elle était. Au lieu de se tenir dans l'ombre à Seyssel,

elle n'a cessé, affirmait-il, d'écrire et de faire écrire pour engager tout l'Institut dans sa cause et pour s'acquérir la protection de tous les grands comme si elle avait été la personne du monde la plus précieuse à l'Eglise et à l'Europe..., recourant par ses lettres à des personnes que la discrétion ne me permet pas de nommer, et spécialement à une dame à laquelle Dieu m'a fait la grâce de ne lever jamais mon chapeau que dès le moment que sa chute et que les ordres de mon souverain m'ont obligé de prendre quelque soin de son salut... Elle a permis que ses émissaires aient... décrédité ma conduite par mille libelles et lettres diffamatoires, tandis que j'ai affecté de me taire... nonobstant que j'aie en main une layette pleine d'écritures authentiques qui feront toujours avantageusement mon apologie quand je voudrai, mais que je ne puis communiquer à des laïcs ni à qui que ce soit qu'à un sage Prélat qui entende par-

(1) *Ib.*

faitement la langue française, et Dieu veuille, pour le bien de la mère de Chaugy, qu'on ne m'oblige jamais d'en venir à cette extrémité (1).

D'ailleurs, insinuait-il,

[elle n'est] désirée que par des jeunes filles qui donnent plus à la nature qu'à la grâce et dont V. A. R. remarquera aisément le caractère dans quelques autres filles qui ont communication avec la sœur de Chaugy, et qui, par leurs épanchements, ont causé depuis peu une juste douleur à V. A. R. (2).

Ces dernières lignes étaient une allusion aux Visitandines de Turin, soi-disant en relations avec la marquise de Cavour.

Mais M^{me} Royale était bien renseignée sur l'état d'esprit des religieuses de la Sainte-Source qu'elle avait visitées en son passage à Annecy; elle objecta sans doute à l'évêque de Genève que la mère de Chaugy n'avait perdu ni l'estime ni la sympathie de la communauté, car Mgr d'Arenthon, opposant toujours les jeunes aux *anciennes*, lui répond :

Je ne nie pas... que V. A. R. n'ait trouvé quelque dissentiment parmi la jeunesse du premier monastère dans l'occasion de son passage, puisque j'avais ordonné à toutes les filles d'aller à V. A. R. comme à leur souveraine; mais quand V. A. R. saura d'ailleurs que ce petit dissentiment a été excité par l'artifice de la mère de Chaugy qui travaillait ouvertement, dans le temps de sa sortie, à faire passer sa supérieure pour ridicule dans toute sa communauté, que ce désordre n'a été fomenté, du depuis, que par ses intrigues..., je ne crois pas que cette considération fasse quelque impression dans l'esprit de V. A. R. en faveur de cette religieuse, non plus qu'au préjudice de ma conduite (3).

Cependant M^{me} Royale, qui avait conservé de la mère de Chaugy un tout autre souvenir, s'était résolue de prendre en main sa cause : « Elle est heureusement enceinte, ce qui la rend plus hardie à parler, écrit Françoise-Madeleine; elle s'est déclarée nettement sur ce sujet. » (4) Conseillée par le comte de Sales, la duchesse de Savoie estima que la seule manière de régler ce différend avec quelque justice était de députer, en son nom, un ecclésiastique impartial chargé de recevoir les déclarations respectives des parties et de lui en rendre compte.

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*

(3) Lettre du 11 déc. 1665. Turin, Vescovi, Geneva.

(4) *Lettres*, p. 126.

Le nom du Père Harel fut mis en avant. Aucun choix ne pouvait être plus agréable à la mère de Chaugy : « M^{me} Royale veut que le R. P. Harel se trouve à Annecy pour vérifier les choses ; il m'est un vrai père. » (1)

C'en était assez pour le rendre suspect à Mgr d'Arenthon. Par trois lettres adressées le même jour à M^{me} Royale, au duc de Savoie et à M. de Saint-Thomas (2), l'évêque de Genève protesta de toute son énergie contre l'arbitrage du P. Harel et proposa, pour cette mission, l'archevêque de Tarentaise (3) ou le Père Le Clerc, confesseur de Leurs Altesses.

La décision tardant à venir, Mgr d'Arenthon devient nerveux et adresse au marquis de Saint-Thomas des lettres pressantes (4) où, avec son âpreté coutumière, il malmène rudement sa partie adverse. La lettre du 28 janvier, entre autres, nous livre sa pensée sans fard ni réticence :

Toutes nos anciennes religieuses de la Visitation, écrit-il, ne peuvent du tout approuver que le Père Harel, Minime, se mêle aucunement des affaires de la mère de Chaugy : 1° parce qu'il a beaucoup de part en ses petites intrigues et que même des religieux de son Ordre sont encore comptables des contributions de la Visitation pour la béatification de S. François de Sales... ; 2° parce qu'il est expressément défendu aux filles de la Visitation de se conduire par des moines, leurs constitutions les tenant absolument sous la direction des Prélats ; 3° parce qu'il n'y a pas même de l'apparence qu'un moine étranger vienne examiner la conduite d'un souverain... Pour moi, Monsieur, je croirais faire injure à ma dignité et de m'attirer la censure de tous mes confrères si j'allais contester avec un moine devant Mgr de Tarentaise pour une affaire dont je ne suis comptable qu'à Dieu et à nos supérieurs ; 4° parce que si le Père Harel prenait connaissance des choses, et particulièrement des déclarations que toutes les anciennes ont faites contre la conduite de la mère de Chaugy, il ne manquerait pas de lui en donner connaissance et d'allumer, par ce moyen, un incendie dans le premier monastère et dans tout l'Institut que nous aurons bien de la peine d'éteindre...

Après tout, ajoutait-il, la mère de Chaugy n'est pas plus mal

(1) *Ib.*, p. 127.

(2) Lettres du 11 déc. 1665. Turin, Vescovi, Geneva.

(3) Mgr Milliet de Challes, membre du sénat de Savoie, plus tard président de la Chambre des comptes et gouverneur de Savoie. Né en 1623, mort en 1703 (*Armorial de Savoie*).

(4) Lettres des 11 et 31 décembre 1665 et du 28 janvier 1666. Turin, Vescovi, Geneva.

à Seyssel « que vingt autres religieuses qui y sont avec elle » : elle y fait « tout ce qu'elle veut » ; elle y a été envoyée sous un prétexte « glorieux », exprimé dans son *obéissance*, à savoir le « secours spirituel et temporel du monastère de Seyssel », et par les commandements de S.A.R.

Les raisons que peut avoir le comte de Sales pour la faire revenir se doivent réduire à deux : l'intérêt commun de l'Institut ou l'intérêt particulier de cette religieuse.

Quant au premier chef, déclare Mgr d'Arenthon, j'ai en main des écritures de la mère de Chaugy, des procédures faites par M. le doyen Baytaz, père spirituel de la maison..., des déclarations... des anciennes, par lesquelles je justifierai *littérairement* que la mère de Chaugy a [tellement] ruiné l'esprit de l'Institut dans cette première maison par sa conduite purement séculière que quatre saints François de Sales ne rétabliraient pas sans miracle ce monastère dans l'état où cette religieuse l'a trouvé, et que, quand elle n'y reviendrait que pour vingt-quatre heures, elle y ferait des maux irréparables en y renouvelant un parti contre la supérieure parmi une partie de la jeunesse qu'elle a nourrie, l'espace de dix-sept ans, dans des maximes qui tiennent plus de la nature que de la grâce, ce que le bon M. le doyen Baytaz appelle une pure flagournerie.

Quant au second chef, il ne saurait être question de sacrifier « la réputation d'un évêque et l'honneur de [sa] dignité au caprice et à la vanité d'une fille qui a renoncé à l'honneur par ses vœux », surtout après que ses émissaires ont rempli le monde de leurs libelles diffamatoires.

Néanmoins, ne voulant rien oublier pour témoigner ses respects à M^{me} Royale, Mgr d'Arenthon lui proposait de mettre toutes les pièces entre les mains de l'archevêque de Tarentaise, prélat non suspect et sujet des souverains de Savoie, afin qu'après les avoir examinées il leur en fit son rapport. Il priait enfin M. de Saint-Thomas de faire savoir à la princesse que toutes les lettres qu'elle avait reçues des supérieures d'Auvergne, de Provence et de Bourgogne avaient été briguées par la mère de Chaugy et la sœur de Corbeau, de Turin, et qu'une partie des signatures de ces lettres étaient fausses.

Je voudrais, écrivait-il, que vous vissiez les sentiments de M^{me} la duchesse de Montmorency, supérieure de Moulins, et des supérieures de Paris et de Lyon sur cette affaire, vous verriez que, pour traiter la mère de Chaugy comme elle le mérite, il faudrait l'humilier

davantage et accomplir la prophétie de M^{mo} de Chantal qui, après avoir défendu de la mettre en charge, prédit qu'elle s'acheminerait vers une prison par son ambition et par ses intrigues.

Cette lettre, que nous abrégeons, fut trouvée par M. de Saint-Thomas « un peu trop longue et un peu trop forte ». Il le fit sentir à l'évêque dans sa réponse du 13 février (1), l'informant que M^{mo} Royale acceptait l'arbitrage de l'archevêque de Tarentaise, mais que la mère de Chaugy aurait, de son côté, la liberté de choisir un ecclésiastique pour porter ses justifications à Mgr Milliet.

Cette décision, pourtant fort équitable, irrita Mgr d'Arenthon (2). Néanmoins, pour déférer aux volontés de la duchesse de Savoie, il déclara se soumettre à cet accommodement, sous réserve que, « ne s'agissant en ceci que de contenter le caprice d'une fille soulevée contre son évêque » et d'une « matière... si délicate... qu'il la voudrait cacher aux Anges mêmes », il serait fait choix d'un « sage ecclésiastique, et qui puisse aller conférer avec Mgr de Tarentaise sans faire aucun éclat » (3).

Quel sera ce sage ecclésiastique ?

Je n'en vois aucun de bien propre que le R. P. Harel, déclare le comte de Sales, pour contribuer à réunir les esprits et faire venir la vérité au jour, qui est tout ce que Mgr l'évêque de Genève et tous nous autres devons rechercher, d'autant plus qu'il est déjà instruit, qu'il peut plus aisément faire reconnaître à la mère de Chaugy ses manquements, si elle en a commis quelqu'un, et qu'on n'exige rien de lui sinon qu'il déduise ses raisons à M. l'archevêque, lequel, par sa prudente conduite, remettra assurément la paix et l'union en cet Ordre (4).

Mais les objections de Mgr d'Arenthon contre le Père Harel avaient porté ; le duc de Savoie le récusait.

La mère de Chaugy, en relations suivies avec le marquis de Sales, n'ignorait pas les démarches faites en sa faveur à la cour de Turin ni même ce qui se passait au premier monastère, quelques sœurs ayant profité de la correspondance du marquis avec

(1) Cf. Lettre de Mgr d'Arenthon à M. de Saint-Thomas, Turin, Vescovi, 18 février 1666.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*

(4) Lettre du 19 févr. 1666 à M. de Saint-Thomas, Turin, Particolari, S, mazzo 10. Cf. aussi lettre du 3 mars.

sa fille, pensionnaire en cette maison, pour lui faire savoir ce qu'elles croyaient utile à la défense de l'accusée (1).

Ce n'est pourtant qu'à la fin de décembre que la mère François-Madeleine se décida une première fois à écrire à M^{me} Royale pour la remercier de s'entremettre en sa faveur (2) :

Mais de ceci, écrit-elle en même temps à sa tante de Toulonjon, il n'en faut pas encore faire bruit parce qu'aussitôt on en donnerait avis à celle qui, devant tout conduire, se laisse conduire à droite et à gauche, ce que Dieu a permis pour humilier mon orgueil... Je vous demande des prières et des aumônes afin que Dieu bénisse tout et le fasse réussir à sa gloire et au bien de notre saint Ordre (3).

Et à son amie Anne Dardault :

Voyez-vous, Dieu est le protecteur de ma vie, et si j'étais seule enveloppée dans ceci, je ne me souciera pas plus de passer mes jours dans les misères et sous la poudre de l'abjection que de me chauffer dans ce grand froid (4).

Bien que son frère fût à Rome, la mère de Chaugy ne s'en prévalait pas pour y faire plaider sa cause. Rien ne devait paraître, aux yeux du Vicaire de Jésus-Christ, que l'union et la sainteté de l'Institut, tandis que le Minime travaillait encore à obtenir les derniers privilèges que valaient à saint François de Sales les honneurs de la canonisation. Mais, jusqu'au bout, le frère et la sœur allaient ressentir les atteintes de leurs détracteurs :

Mgr Febei, écrit Jean d'Arenthon à M. de Saint-Thomas, nous mande actuellement que le Pape veut et ordonne que la mère de Chaugy et son frère nous rendent compte des sommes immenses qu'ils ont touchées... et que c'est une chose honteuse que l'on fasse tant attendre sept cents écus pour l'expédition de la bulle... et que cependant on ne veuille pas rendre compte de l'argent qu'on a manié; mais à Dieu ne plaise que je m'embarrasse jamais avec ces gens (5).

(1) Lettre de la mère de Rabutin au duc de Savoie, 18 févr. 1666, Turin, Particulari, R, mazzo I.

(2) « Je n'ai pas encore écrit une ligne de mes intérêts à cette illustre souveraine qu'aujourd'hui, pour la remercier d'avoir prévenu mes demandes par cette protégeante bonté qu'elle a héritée pour moi de feu Madame sa mère. » Du 27 déc. 1665 à M^{me} de Toulonjon, *Lettres*, p. 126.

(3) *Ib.*, cf. aussi p. 136.

(4) *Ib.*, p. 129, cf. aussi p. 143.

(5) Lettre du 4 mars 1666, Turin, Vescovi, Geneva.

Comme sa sœur, le Père de Chaugy supportait tout avec calme afin que rien ne parût qui pût ternir le bon renom de l'Institut et la gloire de son fondateur ; il restait, pour sa part, indifférent à toutes les attaques :

Consolez cette pauvre affligée, fait-il savoir à l'assistante du monastère de Turin, en lui disant que Mgr Febei et moi allons tout de nouveau solliciter la Bulle et l'Office de notre saint et que tout ira bien, Dieu aidant. Ah ! ma révérende Mère, que le procédé que l'on tient à N. N. fait de mal, et qu'il fait grand bien que la gloire du Saint nous retienne !

Il y aurait de quoi rire dans les propositions que fait N. N. ; qu'il y a de puérités ! Je me tais et l'on ne me dit mot ; l'air romain me donne un grand flegme (1).

Sur le conseil du Père de Chaugy, la mère Françoise-Madeleine continuait, à l'occasion, d'écrire à Rome pour témoigner ses respects et sa reconnaissance à ceux qui les avaient aidés, sans faire paraître aucunement sa disgrâce (2). S'adressant au Pape pour lui exprimer sa gratitude après la canonisation de saint François de Sales, elle ne se plaint pas, mais, discrètement, sollicite la fondation d'un monastère dans Rome afin que, Sa Sainteté voyant de plus près les observances de l'Institut, il lui plaise d'affermir ses Constitutions, l'Ordre n'ayant « ni provincial, ni visiteur général, ni aucune personne à qui oser recourir lorsque Dieu permet que quelques supérieurs ordinaires, comme hommes, agissent avec quelque passion, aversion ou intérêt, ce qui a causé de l'oppression dans quelques communautés » (3).

Telle était l'attitude de celle que l'on faisait passer pour une intrigante prête à remuer toutes les cours de l'Europe, y compris celle de Rome, pour sa défense.

Le 19 mars enfin, lui arrive un message de M^{me} Royale ainsi conçu :

Ma Révérende Mère, l'évêque de Genève ayant connu le désir

(1) Lettre du 16 févr. 1666, Arch. de la Visit. d'Annecy, *Recueil des circ.*, I, p. 649.

(2) *Ib.* On lit dans la même lettre : « Prenez la peine de faire savoir à la pauvre exilée, où que ce puisse être qu'on l'ait promenée (il ignorait si elle était encore à Seyssel) que M. le marquis de Tasson est ici ; c'est l'ambassadeur de Ferrare et mon vrai ami. Dites-lui qu'elle écrive une lettre de conjouissance à notre cher seigneur Nini, créé cardinal ; il demeure major-dome chez notre saint Père le Pape qui, grâce à Dieu, est en bonne santé. »

(3) Lettre du 25 mai 1665. Arch. vatic., *Particolari*, vol. 44, p. 88.

que j'ai de vous justifier sur ce qui s'est passé, y a consenti bien volontiers, et, à cet effet, on a remis les procédures qui furent faites à votre égard à Mgr l'archevêque de Tarentaise, personnage d'une probité qui vous est connue. Il faut nécessairement que, de votre côté, vous lui fournissiez vos oppositions et que vous choisissiez quelque ecclésiastique, dedans ou dehors de l'Etat, qui soit pourtant sujet de Son Altesse, comme il le désire, afin que vous puissiez vous en prévaloir pour exposer vos raisons au dit archevêque qui m'en fera, puis après, son rapport... Son Altesse Royale a écrit comme il faut au dit Archevêque, et je ferai, de mon côté, tout ce qui dépendra de moi pour vos justes satisfactions comme étant, ma Révérende Mère, votre bonne amie,

Marie-Jeanne-Baptiste-Elisabeth.

Turin, 13 mars 1666 (1).

Des procédures en question, jamais la mère de Chaugy n'avait eu connaissance. Si l'attitude qu'on avait affectée à son égard au monastère d'Annecy, durant les dix-huit mois de sa déposition, ne lui laissait aucun doute sur la défaveur dont elle était l'objet, si la voix publique, les lettres de ses amies, la rétractation de la sœur de Nouvelle lui avaient prouvé qu'elle était odieusement calomniée, il restait qu'on ne lui avait jamais adressé aucun reproche et qu'on n'avait sollicité de sa part aucune justification. Sa sortie du monastère lui avait été présentée comme l'effet des volontés du duc de Savoie; à ses yeux, comme aux yeux de tous, son exil n'avait pas d'autre cause, et Mgr d'Arenthon lui avait affirmé qu'il y était totalement étranger. Par conséquent, cette disgrâce semblait devoir se traiter par la seule entremise de M^{me} Royale. Et voilà qu'aujourd'hui c'était l'évêque de Genève qui se posait nettement contre son retour, avec un dossier d'accusations auxquelles elle avait à répondre sans qu'elles lui eussent jamais été formulées! Quelle défense pouvait-elle opposer à des griefs qu'elle ignorait et dont les auteurs se dérobaient? C'est ce que la mère de Chaugy fit valoir à M^{me} Royale :

J'assure V. A. R. que je me trouve un peu en peine pour obéir à l'ordre qu'elle me donne d'envoyer à M. de Tarentaise mes oppositions et défenses sur les procédures et verbaux que M. de Genève a produits contre moi puisque, de ma vie, je n'ai vu faire à mon sujet ni verbal ni procédures, et que ce bon Prélat ne m'a jamais fait une correction ni donné un Ave Maria de pénitence; même

(1) Citée dans les *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 389.

qu'à ma sortie d'Annessy, il me parut fort charitablement touché de ma disgrâce à laquelle il me dit n'avoir aucune part, et ne fit ni à la communauté ni à moi aucune signification pour cause de ma sortie, que le glorieux sujet qui fait le bonheur présent et à venir des peuples (1), et pour lequel, ne pouvant agir en la terre, assurément je tâchais de remuer toutes les puissances du Ciel par les vœux de toutes les bonnes âmes avec lesquelles Dieu m'a donné liaison intérieure. Que si l'on a fait des procédures et des verbaux, c'est en mon absence et sur la surprise des lettres que nos pauvres sœurs croyaient de pouvoir écrire à V. A. R. (2), à M^{me} la duchesse de Vendôme et autres personnes qu'elles croyaient leur pouvoir être favorables auprès de l'auguste monarque, de l'indignation duquel notre mère de Rabutin avait averti l'Institut par une lettre circulaire. Par ainsi, Madame, c'est à ces pauvres filles à être interrogées et à répondre par leur propre bouche sur les verbaux (3).

Réponse juste autant qu'habile. Enveloppée dans un réseau d'intrigues, la mère de Chaugy avait tout à gagner d'un débat au grand jour car elle se sentait capable de justifier tous ses actes et de dissiper tous les malentendus. Qui donc l'accusait ? et de quoi l'accusait-on ? Il fallait le savoir. Aussi ne cessera-t-elle, au cours de cette affaire, de demander qu'on la mette en présence de ses détracteurs et de ses accusatrices. Cela était si juste et si naturel que ce fut la première chose que proposa l'archevêque de Tarentaise dès qu'il fut saisi de ce procès.

Ce prélat fort sage, et de haute réputation dans la Savoie, connaissait la mère de Chaugy qu'il avait vue plusieurs fois à Annecy. Il avait appris son éloignement et connu, « par la voix publique », « qu'elle avait voulu seconder les vœux du peuple par quelques lettres qui n'avaient pas été bien reçues à la cour ».

Peu de temps après, les lettres de Mgr d'Arenthon étaient venues le renseigner plus amplement et, à sa grande surprise, le prier d'être l'arbitre de cette litigieuse affaire.

Mgr Milliet s'était refusé, alléguant son incompetence et son éloignement, lorsque le duc de Savoie lui-même l'avait prié d'accepter cette mission (4).

(1) Allusion au mariage de M^{me} Royale.

(2) Cf. ci-dessus, p. 439 et 440.

(3) Lettre du 20 mars 1666, Turin, Particolari, C, mazzo 70. La même lettre est reproduite au recueil imprimé des *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 145 et ss. mais elle est sensiblement différente, notamment dans la phrase qui a trait au mariage de M^{me} Royale.

(4) Lettre de l'archevêque de Tarentaise à F.-M. de Chaugy, 5 avril 1666, dans *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 391.

L'archevêque de Tarentaise répugnait fort à se mêler d'un différend qu'il jugeait délicat par la qualité des personnages intéressés. De plus, il lui semblait étrange qu'on ne donnât pas sur place, à la mère de Chaugy et à « ses témoins », des « commissaires non suspects » (1), capables de recevoir leurs déclarations et d'en rendre compte directement à Son Altesse.

Pour moi, Monseigneur, écrivait-il au duc de Savoie, comme ma demeure est assez éloignée, je n'ai pas des habitudes dans le diocèse de Genève qui ne dépend point de l'archevêché de Tarentaise mais de celui de Vienne. Je ne connais ni l'accusée ni les témoins, et ainsi, ne pouvant m'instruire que par les mémoires qui seront remis entre mes mains, je ne peux en avoir qu'une connaissance imparfaite et peu assurée. Tout ce que je peux faire, pour obéir au commandement de V. A. R., est de dresser, si elle l'agrée, une relation fidèle des choses que je trouverai, tant dans les papiers que Mgr de Genève m'a déjà envoyés que dans tous ceux qui me seront remis de la part de la mère de Chaugy, sur laquelle M^{me} Royale jugera... (2).

Sur ces entrefaites, lui parvint, de l'inculpée, une lettre qui le surprit fort :

Monseigneur, lui disait-elle, comme je ne sais pas encore qui sont mes accusateurs et accusatrices ni de quoi je suis accusée, je ne puis envoyer à Votre Grandeur aucun éclaircissement sur ces diverses inculpations. Je sais bien qu'il ne faut pas faire grand examen pour me trouver fort imparfaite et très indigne religieuse, mais je sais aussi que Mgr de Genève et M. Baytaz ont fait ensemble et séparément des visites, de mon temps, dans notre monastère, avec des éloges et approbations, comme le livre du Chapitre en fait foi, et que ce digne Prélat et ce bon Monsieur ne m'ont jamais fait de correction ni donné la plus petite pénitence, et c'est la vérité, Monseigneur, ce qui m'a rendue tout interdite dans les choses qui se passent depuis quelque temps.

J'ai appris que quelques filles mécontentes ont écrit contre moi ; ce sont des pauvres esprits qui ont tant donné de matières à récusation que, grâce à Dieu, il y a peu à faire sur ce chef, et même je crois avoir en main le remède à ce mal. Dieu seul ne peut être trompé parce qu'il voit toute chose par lui-même. Notre digne Prélat, que je n'eus jamais dessein de blâmer ni fâcher, mais de le révéler et de lui obéir comme à mon Père et Pasteur, a été obligé, dès l'entrée de son épiscopat, d'écouter toutes ses brebis. Il s'en

(1) Lettre du 23 mars, au duc de Savoie ; Turin, Vescovi, Tarentasia.

(2) *Ib.*

peut trouver de si subtiles dans leurs détours qu'un supérieur droit et sincère, comme dit sainte Thérèse dans l'expérience de semblables choses, ne les connaît pas d'abord (1).

L'archevêque de Tarentaise était fort perplexe. Il ne cacha pas sa surprise à la mère de Chaugy :

J'ai été étonné que Mgr de Genève ne vous ait pas encore envoyé les chefs de votre accusation ; comme il est votre légitime juge, c'est à lui seul qu'il appartient de le faire, autrement vous ne pourriez vous justifier ; et comme il y a beaucoup d'intérêt de vous trouver dans une parfaite innocence, ainsi que je vous crois, j'espère qu'il ne tardera pas de le faire ou, à tout événement, qu'il écoutera toujours les moyens de douceur que je lui ai toujours suggérés par toutes mes lettres (2).

Immédiatement, Mgr Milliet écrivit à l'évêque de Genève d'envoyer à l'inculpée les chefs de ses accusations (3).

Pendant ce temps, le Père André de Chaugy, qui rentrait de Rome, avait rejoint en Savoie le frère Louis Rofavier. Ils virent, à Seyssel, la mère Françoise-Madeleine, puis, à Annecy, Mgr d'Arenthon, et se rendirent vers l'archevêque de Tarentaise. Nous avons un écho de ces visites par une lettre de l'exilée à son amie Anne Dardault :

Mgr de Genève a avoué au frère Louis et à mon frère qu'assurément il avait écrit à la très honorée mère de Moulins avec trop de chaleur contre moi et qu'il était ennuyé et accablé de ces affaires ; c'est lui qui a produit les fables de cette fille [de Nouvelle] et, par cet acte, il s'est déclaré ma partie adverse. Dieu me sera juge très miséricordieux, la sainte Vierge mon avocate, saint Joseph et mon saint Fondateur mes protecteurs de tout en tout.

Mgr de Tarentaise est un Prélat équitable qui a assuré mon frère que, dans toutes mes lettres interceptées qu'on lui a remises pour m'accuser, il n'y a pas trouvé un mot qui pût signifier que je m'écartais tant soit peu du respect que je dois à Mgr de Genève, et qu'il n'y a, dans toutes ces accusations, aucune chose en forme pour en venir à aucune peine (4).

Cependant, les explications que fournissaient à Mgr Milliet les amis de la mère de Chaugy, notamment M. de Saint-Flour

(1) *Lettres*, 20 mars 1666, p. 148.

(2) Lettre du 5 avril déjà citée.

(3) Il le dit à M^{me} Royale dans une lettre du 11 avril.

(4) *Lettres*, 18 avril 1666, p. 163.

qui l'avait vue à Seyssel (1), et, d'autre part, la lecture des premières pièces du dossier envoyé par Mgr d'Arenthon, montraient clairement à l'archevêque que cette affaire était un labyrinthe d'où l'on ne pourrait sortir par une procédure « extrajudicielle » si l'on voulait y apporter justice et clarté. Il écrivit donc à M^{me} Royale pour lui représenter la nécessité d'une procédure en forme devant le tribunal ecclésiastique du diocèse de l'intéressée.

J'ai commencé à lire les grandes formalités que Mgr d'Arenthon m'a fait remettre, disait-il... Je crois que c'est avec beaucoup de justice qu'on prétend qu'elle se justifie avant que de rentrer dans une maison où on l'a noyée par tant d'accusations, et aussi elle ne pourrait pas y revenir avec honneur sans avoir fait connaître à ses sœurs son innocence. Mais toute la difficulté est de prendre les moyens pour le faire avec sûreté... (2).

Et Mgr Milliet représentait à M^{me} Royale que les « négociations qui se font hors jugement » ne mettaient pas toujours « l'innocence hors de danger » et les supérieurs à l'abri d'être circonvenus « par la calomnie ». Il était donc sage, pour prévenir ce malheur, de suivre ici les règles établies par l'Eglise même, surtout s'agissant d'une peine de grave conséquence comme « le bannissement du monastère », qui pouvait faire soupçonner une fille « d'être tombée dans quelques grands crimes » l'ayant rendue « le scandale d'une maison ».

C'est pourquoi je crois, Madame, ajoutait-il, que si la mère de Chaugy veut mettre à couvert son innocence, elle n'a que les voies de droit qui sont de demander à Mgr de Genève un juge non suspect par devant lequel elle répondra, donnera ses moyens de justification et se servira de toutes les défenses que les saints canons lui permettent; je crois que son supérieur ne lui refusera pas l'abord de son tribunal, puisqu'il y a un si grand nombre de chefs d'accusation, et que l'accusée a été si considérée dans son ordre qu'elle en a eu les premiers emplois.

J'espère donc que V. A. R., voyant que ma dignité et les soins de ma charge ne me permettent pas de [suppléer] Mgr de Genève dans l'exercice de sa juridiction et que je ne peux pas tirer des grandes lumières dans une affaire de cette importance par des procédures extrajudicielles, elle aura la bonté de souffrir que je renvoie

(1) Lettre de Mgr d'Arenthon à M. de Saint-Thomas, 14 avril 1666, Turin, Vescovi, Geneva. L'évêque de Saint-Flour était alors Jérôme de la Mothe-Houdancour.

(2) Lettre du 11 avril, Turin, Vescovi, Tarentasia.

les papiers qui m'ont été remis. J'attendrai cependant les commandements de V. A. R... (1).

Cette lettre était la sagesse même.

Comment se fait-il donc que, sept jours après, Mgr Milliet abandonne cette solution, la seule équitable, et propose un arrangement à l'amiable grâce auquel, chaque partie faisant des concessions, rien ne sera tiré au clair et tout sera enseveli dans l'oubli?

Il y a sans doute à ce revirement plusieurs raisons.

L'influence de Mgr d'Arenthon, d'abord : il n'avait envisagé qu'avec peine un arbitrage, et, avec plus de peine encore, la présence d'un défenseur pour représenter les intérêts de la mère de Chaugy. Qu'aurait-il pensé d'un tribunal établi dans les formes, où toutes les accusations seraient pesées article par article, et devant lequel la mère de Chaugy pourrait se disculper, le confondre peut-être? Le duc de Savoie et M. de Saint-Thomas savaient bien que Mgr d'Arenthon n'accepterait jamais une telle procédure. D'ailleurs, si Charles-Emmanuel avait cédé aux instances de M^{me} Royale en autorisant, après enquête, le retour de la mère de Chaugy, il tenait à sauvegarder les intérêts et l'autorité de l'évêque de Genève. Il fallait que l'affaire restât relativement secrète et que Mgr Milliet en demeurât l'arbitre.

D'autre part, Mgr d'Arenthon persuadait aussi l'archevêque que « l'intérêt du premier monastère et l'honneur de sa dignité » l'obligeaient de s'opposer au rappel de la mère de Chaugy, et que, s'il avait « péché » à l'endroit de cette religieuse, ce n'était que par « une trop grande modération » (2).

Mais la cause principale du changement d'attitude de Mgr Milliet semble avoir été la lecture complète du dossier accusateur. Il l'a faite entre le 11 et le 18 avril (3), et cette lecture l'a impressionné. Mgr d'Arenthon n'avait-il pas écrit : « Il y a de certains chefs, dans mes procédures et dans les déclarations des anciennes, qui sont trop odieux ; c'est pourquoi j'ai

(1) *Ib.*

(2) Lettre de Mgr d'Arenthon à M. de Saint-Thomas, 14 av. 1666. Turin, Vescovi, Geneva.

(3) Le 11 avril, il écrit à M^{me} Royale : « J'ai commencé à lire les grandes formalités que [Mgr] d'Arenthon m'a fait remettre. » Et le 18 avril : « Dès le temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. A. R. pour les affaires de la mère de Chaugy, j'ai lu les longues procédures que l'on a faites contre elle... » *ib.*, Tarentasia.

prié Mgr de Tarentaise de n'y pas faire attention et de les passer sous silence pour des raisons sans réplique. »

« N'y pas faire attention », c'était facile à dire. L'archevêque a sous les yeux un rapport accablant où celles qu'on lui présente comme les anciennes : les sœurs de Nouvelle et de Marigny, la mère de Rabutin, peut-être, puis le supérieur, M. Baytaz, l'évêque enfin, apportent leurs griefs. Contre ces rapports, contre l'écrit de la sœur de Nouvelle qui est odieux, il n'a aucune défense de la part de l'accusée qui les ignore. Le Père de Chaugy, le frère Rofavier, M. de Saint-Flour, qu'il a récemment reçus, n'ont pu lui fournir qu'une défense générale, n'ayant pas non plus connaissance de ces pièces.

Et donc, sans apporter peut-être à tout le dossier une entière créance, Mgr Milliet se rendait compte que l'affaire était infiniment délicate et complexe. Pour faire rentrer la mère de Chaugy avec honneur en son monastère, selon le désir de M^{me} Royale, il fallait, vu ce qui s'était passé, que son innocence fût prouvée ; or, le dossier fourni par l'évêque de Genève est un labyrinthe d'accusations vagues et tendancieuses contre lesquelles la défense a peu de prise (1) ; quant au libelle diffamatoire de la sœur de Nouvelle, il est si odieux que sa discussion au grand jour éclabousserait la Visitation et ferait scandale. Si la mère de Chaugy est coupable, est-il besoin d'étaler la décadence de l'esprit religieux qui a régné sous son gouvernement dans la Sainte-Source ? Si elle est innocente, faut-il confondre l'évêque de Genève et la mère de Rabutin ? Et si la mère de Chaugy a gain de cause, quelle sera sa situation, une fois rentrée dans son monastère, en face de ceux qui l'ont accusée ?

Comment donc trouver une solution qui puisse satisfaire à la fois l'évêque, M^{me} Royale et la mère de Chaugy ? Car la correspondance que Mgr Milliet reçoit de Turin et d'Annecy lui montre qu'il doit tenir compte de deux tendances, et que si la mère de Chaugy a ses protecteurs, l'évêque de Genève a aussi les siens.

Or, les lettres de Mgr d'Arenthon lui-même apprirent à l'archevêque que M^{me} Royale serait satisfaite si la mère de Chaugy rentrait, ne fût-ce que pour un mois, dans son monastère, afin

(1) « J'ai remarqué, écrit Mgr Milliet à M^{me} Royale, dans la multitude des accusations, que [la mère de Chaugy] s'engageait dans un grand labyrinthe si elle entreprenait de se justifier... » *ib.*

qu'elle en pût sortir ensuite avec honneur pour aller diriger quelque maison de son Ordre. Mais l'évêque de Genève ne voulait à aucun prix entendre parler de retour, même pour un si bref délai. Mgr Milliet trouva au contraire, dans cet arrangement, une solution élégante : tous ses efforts, désormais, vont tendre à la faire accepter.

Elle avait à ses yeux un grand avantage : c'était de rendre inutile l'envoi du dossier à la cour de Savoie, au grand mépris de la mère de Chaugy et de la Visitation, dans le cas qu'il fût véridique, à la confusion de ses accusateurs, dans le cas contraire. Un rapport circonstancié devenait même inutile. Par ailleurs, cette solution, d'après lui, terminait l'affaire au gré de tout le monde : de Mgr d'Arenthon, qui ne voulait ni procès ni enquête et dont il fallait sauvegarder l'autorité ; de la mère de Chaugy, dont le rappel au premier monastère, si court fût-il, rétablissait l'honneur ; de M^{me} Foyale, enfin, qui verrait ses désirs accomplis.

C'est pourquoi, sans même attendre la réponse de la mère de Chaugy aux accusations portées à sa connaissance, l'archevêque de Tarentaise, le 18 avril, écrivit au duc de Savoie ainsi qu'à M^{me} Royale pour leur proposer cet arrangement (1).

Ces lettres sont un chef-d'œuvre de diplomatie, car Mgr Milliet doit à la fois justifier l'évêque, supprimer l'envoi du rapport et obtenir le retour de la mère de Chaugy. Tout d'abord, couvrant Mgr d'Arenthon « qui a plus agi en père qu'en juge », il s'excuse, auprès du souverain, d'imiter la prudence du prélat en ne lui envoyant pas « la relation des procédures que Mgr l'évêque de Genève a faites contre la mère de Chaugy » parce que ce récit lui serait « fâcheux, lui découvrant les désordres d'une maison religieuse qui doivent être supprimés et anéantis par un éternel oubli ». Il ajoute que « c'est ce qui a retenu [Mgr d'Arenthon] si longtemps dans des grandes réserves [qui l'ont] obligé d'employer tous les moyens les plus secrets et les plus doux pour y mettre de l'ordre, et qu'enfin, tout étant inutile, il ne s'est pu résoudre à souffrir que la chose fît quelque éclat au dehors qu'après qu'il a vu que la régularité était presque anéantie dans cette maison. »

Mgr Milliet imitera donc sa réserve, mais, « pour ne pas ren-

(1) *Ib.* Il écrit aussi le même jour à M. de Saint-Thomas. Turin, Vescovi, Tarentasia.

dre inutile » la confiance dont son Altesse l'a honoré, « se prévalant de la douceur que [l'évêque de Genève] a fait paraître dans ses procédures » contre la mère de Chaugy, et sachant combien ce prélat éprouve de « déplaisir » à ne pouvoir accorder sa conscience avec les désirs de S.A.R., il a « pris la liberté » de représenter à Mgr d'Arenthon que puisque M^{me} Royale ne demandait rien, « sinon que la mère de Chaugy retournât en son couvent pour un mois » afin d'en sortir ensuite « avec quelque sorte d'honneur » pour aller gouverner quelque autre maison religieuse, « sa conscience n'y serait pas beaucoup intéressée, et que, dans si peu de temps », l'ancienne supérieure « ne pourrait pas tant nuire que plusieurs années d'absence ne réparassent les désordres qu'elle y aurait apportés ».

Je lui ai encore représenté, ajoute-t-il, que peut-être cette petite satisfaction calmerait les esprits des filles du monastère et porterait cette religieuse à reconnaître un traitement si favorable par une parfaite obéissance à tous ses ordres. Je vois, par la dernière lettre que Mgr de Genève m'a écrit, qu'il est prêt de faire tout ce que V. A. R. lui ordonnera, espérant qu'elle aura la bonté de conserver l'intérêt de sa conscience et de son honneur. C'est ce qui m'a obligé d'en donner avis à V. A. R. afin que, si elle veut user de clémence à l'endroit de cette fille..., elle envoie ordre à M. de Genève de la rappeler pour un mois afin qu'elle puisse assister à la cérémonie qui se fera dans Annecy, le second dimanche d'après Pâques, pour la canonisation de saint François de Sales, et que, en après, elle sera obligée de se retirer où l'obéissance de son supérieur l'enverra, car je ne crois pas que l'on puisse conseiller en conscience à cet évêque de la garder plus longtemps dans ce monastère parce qu'il serait nécessaire de lui faire son procès, ce qui ferait grand éclat et causerait du scandale.

Je prie très humblement V. A. R..., si elle envoie cet ordre, de faire défense à la mère de Chaugy de ne point fomenter la division pendant qu'elle sera dans ce monastère et de faire oublier toute chose par son silence lorsqu'elle sera dehors, comme aussi de permettre à Mgr de Genève de désabuser quelques monastères de l'Institut où l'on a fait passer sa modération pour tyrannie et qu'il était sans zèle pour le bien de cet Ordre.

De toute évidence, Mgr Milliet avait été fortement impressionné par la lecture du dossier ; nettement influencé aussi par les lettres de Mgr d'Arenthon dont on retrouve parfois les propres expressions sous sa plume.

Sa lettre du même jour à M^{me} Royale faisait les mêmes propositions comme conformes au désir de la duchesse, mais

laissait de côté les « désordres » du monastère d'Annecy. Mgr Milliet faisait seulement remarquer que la mère de Chaugy s'engageait « dans un grand labyrinthe » si elle entreprenait de se justifier contre les formalités faites par son évêque, et priait la duchesse de lui défendre de « fomentér aucune division » dans la Sainte-Source où elle devrait s'efforcer, au contraire, « d'étouffer toutes choses par le silence » (1)

Il eût été plus juste et plus prudent d'attendre, avant d'écrire à la cour de Turin, les justifications de la mère de Chaugy. Mais Mgr Milliet, malgré lui encombré de ce litige, ne pouvait guère, en tout état de cause, donner officiellement tort à l'évêque de Genève, dût l'exilée en subir quelque dommage. Il était persuadé, d'autre part, qu'il accordait beaucoup à celle-ci en supprimant l'accusation et en procurant son retour momentanée dans le monastère d'Annecy.

Cependant, Mgr d'Arenthon, très satisfait que Mgr Milliet pût « porter témoignage... de la sincérité et de la justice de son zèle aussi bien que de sa modération » (2), ne doutait pas que l'archevêque n'envoyât à la cour de Savoie un rapport suffisamment accablant contre la mère de Chaugy pour ôter à jamais, du cerveau de leurs Altesses, l'idée de la faire revenir au premier monastère. Il leur écrivait donc généreusement qu'il était disposé « à faire sans réserve » tout ce qu'on lui commanderait après que l'on aurait pris connaissance du rapport de Mgr Milliet :

Si après l'avoir lu, ajoutait-il, [M^{me} Royale] désire que je rappelle la mère de Chaugy dans le premier monastère, je la supplie humblement de n'en point différer les ordres afin qu'elle puisse s'y rencontrer au jour de la canonisation qui est assigné au neuvième du mois prochain.

Il avait soin, d'ailleurs, de montrer, « pour la décharge de sa conscience », à quels dangers ce retour exposerait la Communauté d'Annecy, à savoir que cette religieuse reformerait son « parti contre la supérieure » pour obtenir de la duchesse de

(1) Mgr Milliet, par le même courrier, déclarait à M. de Saint-Thomas : « Peut-être que S. A. R. baillera quelque ordre pour faire rappeler [la mère de Chaugy]; si cela était, je vous prie très humblement de le faire dresser en sorte que la conscience et l'autorité de ce digne Prélat soient à couvert. » *Ib.*

(2) Il ne le pouvait savoir encore que par Mgr Milliet lui-même. Les lettres de ce dernier à la cour de Turin sont du 18 avril; celles de Mgr d'Arenthon, des 21 et 23 avril.

Savoie de demeurer dans le monastère, et qu'elle y perpétuerait, « au préjudice de la source et des ruisseaux de l'Institut, un esprit humain et des maximes » qui n'étaient pas celles des fondateurs de l'Ordre. Il s'abandonnait donc, en cela, au zèle et à l'équité de M^{me} Royale (1).

Mgr d'Arenthon redoute si fort que la mère de Chaugy, une fois rentrée dans son couvent, n'en veuille plus sortir, qu'il serait disposé à l'envoyer fonder une maison à San-Remo. Ce serait un « bel expédient pour contenter cette religieuse et pour sauver les intérêts spirituels de la maison d'Annecy. » (2)

Mais bientôt, il se rend compte que la cour de Savoie ne répugne pas à ce retour momentané, et, tout inquiet, il accable M. de Saint-Thomas de ses recommandations :

Il faut... d'abord écrire [à la mère de Chaugy] qu'on n'écouterait plus ses demandes et qu'on ne répondra pas même aux lettres que ses filles pourraient écrire pour elle, et qu'il faut qu'elle sorte au temps qui lui sera assigné, et sans réplique. Je prends ces précautions parce que je connais les ruses de la personne, et qu'à force d'importuner M^{me} Royale elle me donnera le dessous et perdra sans ressource le premier monastère à la faveur d'un grand nombre de jeunes filles qui, ayant reçu d'elle une éducation fière et séculière, s'élèveront contre les anciennes, contre la supérieure et contre moi, peut-être avec scandale (3).

Que de préventions à l'égard d'une religieuse qu'il reconnaît digne, d'autre part, d'aller fonder un monastère !

Pendant que s'échange cette correspondance, arrive à Mgr Milliet une lettre de la mère de Chaugy datée du 17 avril (4). C'était sa première réponse aux accusations qu'on avait portées à sa connaissance. Il lui était reproché :

1° d'avoir, « contre les canons et décrets de la sainte Eglise », composé des litanies en l'honneur des premières mères ;

2° d'être janséniste ;

3° d'avoir fait lever sans permission le corps de Mgr Ch.-Aug. de Sales, de l'avoir fait adorer et permis aux sœurs de garder de ses reliques.

Il est clair qu'on avait visé les grands désordres, capables de provoquer une censure ecclésiastique sans appel.

(1) Du 21 avril, à M^{me} Royale.

(2) Du 23 avril, au duc de Savoie.

(3) Du 28 avril, à M. de Saint-Thomas.

(4) *Lettres*, p. 151.

La réponse de Françoise de Chaugy est simple et droite.

Touchant le premier chef, après avoir rappelé qu'elle avait composé jadis, avec approbation de la mère de Chantal, de Mgr Juste Guérin et de Mgr Chigi, des litanies de saint François de Sales pour être dites dans le particulier, elle déclarait :

Il est vrai que, selon les temps, j'ai encore composé en français les litanies de notre vénérable Fondatrice et de cinq de nos premières Mères desquelles nous avons fait mettre les portraits autour de ceux de notre saint Fondateur et de notre digne Mère de Chantal dans un petit oratoire qui est dans l'intérieur de la clôture du monastère, parce qu'il est honteux de voir des anciens monastères qui ne savent pas ceux qui les ont enfantés au Seigneur.

Mgr Charles-Auguste de Sales ordonna dans une visite que, le jour du décès de ces chères Mères, les sœurs allassent faire une station dans le dit Oratoire secret et que, là, on priât pour ces bénites âmes, et comme j'étais alors dans la direction, pour donner aide et lumière à ces chères sœurs dans leur dévotion, je fis ces litanies contenant les principales vertus de nos premières Mères, mais jamais elles n'ont été dites publiquement. Mgr Charles-Auguste et d'autres docteurs nous ont appris que l'on ne peut faire aucun acte public de vénération aux défunts, comme à des saints, qu'après que l'Eglise a parlé, mais que l'on peut, sans crainte, invoquer et honorer, dans le particulier, les âmes que l'on a vues vivre et mourir saintement.

Fort peu de temps après que je fus ici en exil, notre chère supérieure, [Marie-Judith Gilbert], reçut une lettre de Mgr de Genève par laquelle Sa Grandeur lui disait tout ceci. Soudain, j'arrachai les cahiers des dites litanies des Heures où ils étaient collés, et nous les envoyâmes à ce grand et saint Prélat avec cette protestation que je voudrais être brûlée avec toutes mes petites pensées de dévotion si j'avais été assez malheureuse de faire quelque chose contre les canons de la très sainte Eglise, ma Mère, et contre les défenses de mon Evêque et Père. Depuis, aucune de ces litanies ne parurent et je croyais la chose finie et réparée. Je m'étonne qu'on la réveille dans cette occasion puisque je ne saurais faire autre réparation que ce que j'ai fait.

2° L'on m'accuse devant vous, Monseigneur, que je suis janséniste : je réponds que je ne sais pas en quoi seulement consiste le jansénisme ; que je n'ai jamais vu ni laissé voir chez nous ces livres nouveaux ; que je suis prête à signer de mon sang et de ma vie, s'il était besoin, tout ce que la très sainte Eglise catholique, apostolique et romaine dit et ordonne de croire (1).

La troisième accusation est si énorme qu'on se demande com-

(1) *Ib.*

ment Mgr d'Arenthon pouvait l'enregistrer. S'il n'avait pas été témoin de l'exhumation des évêques de la maison de Sales, du moins n'ignorait-il pas qu'il l'avait permise, et il pouvait enquêter dans le monastère sur le caractère de la vénération qu'on avait rendue à leurs restes.

C'est le cri spontané de Françoise de Chaugy :

Monseigneur, je demande ici que la Communauté soit entendue, et même je prends à témoins MM. de Sales... J'appelle ici à témoin ma sœur Péronne-Rosalie Greyfié, alors portière; elle dira bien si elle n'alla pas, selon nos coutumes, demander à notre Mère que j'allasse avec deux assistantes à la grille du chœur parler à M. le marquis de Sales; non seulement la dite portière m'apporta la licence de la Supérieure, qui n'était chez nous que depuis cinq ou six semaines, mais encore elle apporta les clefs de la grille du chœur que la Supérieure, selon l'ordre, porte sur elle (1).

Bien plus, la mère de Rabutin elle-même était venue voir et vénérer « les bénis corps » de ces Prélats. Elle avait même fait part à l'Institut des circonstances de leur exhumation (2). Qui donc avait pu, depuis, travestir les faits au point d'en venir à cette histoire invraisemblable?

La première défense de la mère de Chaugy parvint à Mgr Milliet vers le 20 avril. Elle lui prouva qu'il ne fallait faire état du dossier accusateur qu'avec une extrême prudence et atténua notablement l'impression qu'il avait ressentie à sa première lecture. Aussi, la lettre qu'il adressait, le 27 avril, à la duchesse de Savoie, tout en maintenant la solution proposée, marquait des réserves importantes :

J'ai cru de ne devoir pas ennuyer [V. A. R.] d'un long récit d'accusations qui doivent être supprimées pour la gloire de Dieu, d'autant plus que je ferais un grand préjudice à cette religieuse si j'étais des accusations et des témoignages desquels elle se peut justifier, et qu'elle nie absolument sur les connaissances que je lui en ai fait donner (3).

Le ton avait changé. Dans la suite de son rapport, Mgr Milliet semblait ramener tout ce beau scandale à une petite querelle d'influences :

Je crois que ma conscience m'oblige de dire à V. A. R. que j'ai

(1) *Ib.*

(2) Circ. du 22 janv. 1665. Arch. du monast. de la Visit. d'Annecy.

(3) Turin, Vescovi, Tarentasia.

remarqué, dans les lettres que l'on a interceptées, [lettres] que des religieuses d'Annecy écrivaient à la mère de Chaugy, qu'elle a un grand parti dans cette maison et qui... ne peut de moins que d'y entretenir une grande division; et que quand la mère de Chaugy serait la plus sainte du monde, elle ne peut que d'être la cause d'un grand désordre parce que toutes les religieuses de son parti se sépareront de la supérieure et s'uniront à elle, quand ce ne serait que pour contrarier les auteurs de son éloignement. Et elle, qui se sent obligée des témoignages d'affection qu'elle en a reçus, et qui, dans ses longues supériorités, a peut-être un peu contracté de l'esprit d'empire qui donne de l'attache à ces petits empressements, ne sera pas en état de les rechasser et de les renvoyer à la supérieure qui est la règle vivante de laquelle on ne se peut détacher sans faire un schisme dans la perfection religieuse... C'est pour cela que je ne vois point moyen de la retirer dans ce lieu là et d'y maintenir la paix sans que l'on chassât toutes celles qui sont du parti contraire et que l'on la fit supérieure perpétuelle. Mais je crois que V. A. R. jugera être plus juste qu'elle se retire pour quelque temps, comme pour servir aux fondations de Gênes ou dans quelque autre couvent pour y être supérieure.

C'était faire peu confiance à la mère de Chaugy. Si les injustices dont elle avait été l'objet avaient poussé quelques religieuses à prendre sa défense, devait-on l'en rendre responsable et préjuger pour cela de l'avenir?

Cependant, les choses, à la cour de Turin, semblaient s'arranger selon les désirs de l'archevêque de Tarentaise. A sa lettre du 18 avril, le duc de Savoie avait répondu le 29 du même mois; il acceptait la solution proposée: la mère de Chaugy rentrerait au premier monastère d'Annecy pour les fêtes de la canonisation de saint François de Sales et, de là, se rendrait en celui auquel elle était destinée.

Nous écrivons à Mgr de Genève d'en donner les ordres qu'il faut et de la manière qu'il jugera, ajoutait-il. Sur quoi, n'ayant à vous dire autre que d'agréer le zèle et l'affection avec laquelle vous vous êtes conduit en cette rencontre, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde (1).

L'affaire semble définitivement jugée.

Que se passa-t-il sur ces entrefaites à la cour de Turin? Six jours après, Mgr d'Arenthon, avec une joie mal contenue, pouvait écrire au duc de Savoie:

Le respect que je dois à M^{me} Royale m'avait fait faire une grande

(1) *Ib.*

démarche en faveur de la mère de Chaugy, mais quand j'ai vu que M^{me} Royale ne m'a rien commandé depuis qu'elle a su les sentiments de Mgr de Tarentaise, et que d'ailleurs V. A. R. avait refusé de signer et déchiré l'ordre de rappel de cette religieuse, j'ai avoué, avec le père spirituel et avec les anciennes du monastère, que Dieu avait présidé en la conduite de V. A. R. car, outre qu'on ne la tirera jamais du premier monastère si elle y est une fois entrée, ses partisans avaient déjà répandu mille bruits très désavantageux à ma réputation ; et, comme elle se tenait déjà assurée de son retour, elle m'avait écrit la lettre la plus fière et la plus humiliante que j'aie jamais reçue de ma vie (1).

Sous quelles influences les décisions du duc de Savoie s'étaient-elles modifiées ? Un revirement si brusque ne peut s'expliquer que par un vif sentiment de crainte, de rancune ou de colère. Sommes-nous loin de la vérité en supposant que la résidence de la marquise de Cavour au monastère d'Annecy, habilement exploitée par Mgr d'Arenthon, écarta la présence redoutée de la mère de Chaugy aux fêtes de la canonisation ?

L'évêque de Genève ne pouvait l'envisager qu'avec crainte. Ces fêtes n'allaient-elles pas ramener l'attention du public sur celle dont les longs travaux avaient préparé ce triomphe ? N'allaient-elles pas grouper autour de l'ancienne supérieure ses amis et ses proches, en particulier toute la famille de Sales, et M^{me} de Toulonjon qu'il fallait recevoir à l'intérieur même du monastère comme étant la fille de la Fondatrice ?

Deux jours avant l'ouverture des fêtes, la mère de Chaugy écrit à une amie : « Je ne sais que vous dire de mon état présent ; le bruit court que l'on doit venir me chercher pour la solennité et cérémonie d'Annecy : elle doit commencer dans deux jours et je n'en sais encore rien. » (2)

M^{me} de Toulonjon arriva pour la circonstance, accompagnée de son fils et de sa petite-fille, Louise de Bussy, qui allait atteindre sa vingtième année. La jeune fille, prise en chemin de la petite vérole, fut logée dans Annecy, chez une amie. Seule, la fille de la mère de Chantal entra dans le monastère.

Tout lui permettait d'espérer le retour de sa nièce de Chaugy :

(1) *Ib.*, Geneva, mai 1666. Il écrit de même, le 5 mai, à M. de Saint-Thomas : « M. le doyen Baytaz, père spirituel du monastère, en a pleuré de joie, et après en avoir béni Dieu mille fois, il m'a dit, dans ses transports ordinaires de sainteté, que ce coup était l'ouvrage de saint François de Sales et de la piété de S. A. R. »

(2) *Lettres*, p. 167, à la mère Malteste, sup^{re} d'Avignon.

à défaut des sentiments de justice et de gratitude qui postulaient sa présence, les volontés de M^{me} Royale allaient sans aucun doute procurer ce bonheur. Mais hélas ! les intrigues tramées à la cour de Turin furent les plus fortes.

La solennité s'ouvrit à Annecy le 9 mai avec la même magnificence et le même enthousiasme qu'en l'année 1662 (1). Mgr d'Arenthon prononça le panégyrique ; puis, l'étendard porté à Saint-Pierre de Rome en l'honneur du saint, et rapporté par le Père de Chaugy comme un glorieux témoignage de son zèle, fut élevé, aux accents d'un solennel *Te Deum*, à la voûte de l'église de la Visitation.

Et tandis que retentissaient les chants de triomphe, tandis que la Savoie en liesse fêtait la gloire de son saint, là-bas, à quatre lieues à peine, priait et souffrait la généreuse victime sacrifiée à cette gloire...

Quatre ans auparavant, au soir d'un même jour, prosternée devant la châsse rayonnante de son bienheureux Père, François de Chaugy, exhalant son *Nunc dimittis*, avait crié dans l'élan de sa reconnaissance : « Venez croix, venez persécutions, vous serez les bienvenues ! » Son exil était la réponse du Ciel.

Profondément blessée dans son affection, M^{me} de Toulonjon ne dissimula point sa peine. La tristesse de la communauté augmentait encore sa douleur : celle-ci « me parut consternée, abattue, souffrante et presque méconnaissable, rapporte-t-elle, en sorte que j'en fus attendrie jusqu'aux larmes presque tout le temps que j'y séjournai » (2) ; car, « je dois rendre ce témoignage d'estime à la constante fermeté de cette communauté, que, loin que tout ce qui s'y était fait et passé pour lui donner des sentiments contraires à l'égard de la mère de Chaugy eût altéré tant soit peu son estime et sa tendresse pour elle..., cela même semblait y avoir apporté du surcroît » (3).

Bien que Mgr d'Arenthon en fût navré, la comtesse de Toulonjon, comme fille de la Fondatrice, était un peu chez elle dans le monastère, et, n'ignorant pas les volontés de M^{me} Royale, elle était bien résolue d'y attendre le retour de sa nièce. La santé de M^{lle} de Bussy retardait d'ailleurs son départ. De son

(1) Elle se prolongea durant neuf jours. *Relation des cérémonies faites dans la ville d'Annecy à l'occasion de la solennité de la canonisation de saint François de Sales* par le Père Ménestrier de la Compagnie de Jésus.

(2) *Remarques de M^{me} de Toulonjon.*

(3) *Ib.*

côté, Mgr d'Arenthon tenait bon, « prétendant lasser la patience [de la comtesse] encore plus que sa bourse » (1). Mais il avait des inquiétudes sur les entretiens qu'elle tenait avec les sœurs, et ce n'était pas sans quelque motif qu'il pouvait écrire à M. de Saint-Thomas : « Les parents de [la mère de Chaugy] s'en prennent à moi dedans et dehors du monastère d'une manière très nuisible à l'esprit de ses saints Fondateurs et très injurieuse à l'autorité épiscopale » (2).

M^{me} de Toulonjon, en effet, ne restait pas inactive. Tandis qu'elle allait visiter sa nièce à Seyssel, elle avait dépêché son fils vers l'archevêque de Tarentaise (3).

Celui-ci ne recevait plus de nouvelles de l'évêque de Genève, que sa modération avait déçu (4) ; mais, par M^{me} Royale, il avait l'écho des dernières tentatives du prélat contre le retour possible de la mère de Chaugy à la Sainte-Source. La duchesse, en effet, avait fait parvenir à Mgr Milliet une série de nouvelles objections, avec prière de les porter à la connaissance de l'intéressée afin qu'elle y opposât ses défenses.

Ainsi, vous me l'écrivez, Monseigneur, répond l'accusée le 26 mai, et qu'on a produit contre moi de nouveaux papiers auxquels j'ai à répondre aujourd'hui. Ma première réponse est que si j'eusse su que Mgr de Genève, mon Père et supérieur, eût été ma partie contraire, je n'eusse opposé à ma tribulation qu'un silence profond et soumis, et maintenant ce n'est que par obéissance que je réponds à ses motifs...

Voici comment, en y répondant, la mère de Chaugy en reproduisait la liste (5) :

1^{er} motif: que si je retournais au premier monastère j'en écarterais les anciennes comme j'avais fait par le passé...

2^{me} motif: que j'y renouvellerais le parti que j'y avais formé contre la supérieure jusqu'à vouloir la faire passer pour ridicule dans la communauté...

3^{me} motif: que j'y rentrerais en charge et que j'y perpétuerais mon esprit qui est humain et séculier, qui ne tend qu'à conquérir

(1) *Ib.*

(2) Lettre du 20 mai 1666.

(3) *Remarques de M^{me} de Toulonjon.*

(4) Lettre de Mgr Milliet à la mère de Chaugy, 25 juillet 1666. *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 396.

(5) *Ib.*, p. 168 et ss. Dans sa lettre, la mère de Chaugy répond à chacun des motifs au fur et à mesure qu'elle les exprime.

des adorateurs, et que j'y mènerais une vie plus éclatante que religieuse...

4^{me} motif: que quand je n'y rentrerais que pour un mois, j'y brouillerais également les esprits et je renouvellerais mon parti et mes habitudes...

5^{me} motif: y étant une fois, je n'en sortirais que par l'autorité du Pape, me fondant sur le canon qui ne permet pas de sortir les filles de leurs monastères contre leur volonté si leur Evêque ne leur a pas fait leur procès...

6^{me} motif: que quand même j'en sortirais, ma sortie ferait encore plus d'éclat que la première fois parce qu'elle renouvellerait les tendresses des jeunes filles que j'ai eu plus de soin de m'acquérir par des flatteries que de les unir à Dieu par une éducation religieuse...

7^{me} motif: que n'étant pas plus tôt dehors, je remplirais tout l'Institut et l'Europe de mille impressions contre la vérité et injurieuses à la réputation de ce monastère et des anciennes qui travaillent au rétablissement de cette maison...

8^{me} motif: ce rappel serait une condamnation solennelle de l'Evêque et l'on sacrifierait, par cette complaisance, la réputation du Prélat à l'ambition d'une religieuse...

9^{me} motif: que je suis indigne de ce rappel à cause du grand éclat des voies humaines que j'ai prises pour réussir et que, si l'on avait de la déférence pour toutes mes intrigues, cela amènerait des conséquences très nuisibles à l'autorité des supérieurs et à la discipline de la Sainte Eglise...

Véritable procès de tendance où pas un fait précis n'était relevé à la charge de l'accusée, où pas une preuve n'était apportée. Que pouvait-elle répondre, surtout par écrit? Sauf pour la question des anciennes où il lui était aisé de prouver qu'elles avaient quitté le monastère bien avant son gouvernement, Françoise de Chaugy ne pouvait opposer qu'une humble dénégation, montrant qu'elle s'était toujours efforcée de conduire les sœurs selon la règle, avec plus de sévérité que de flatterie, et que, dans le temps de sa déposition, elle les avait toujours portées à l'obéissance envers la Supérieure, même lorsqu'elle les avait vues « insatisfaites » de son gouvernement.

D'autre part, la facilité avec laquelle elle avait quitté son monastère en mars 1664, bien qu'elle n'ignorât point ses droits, justifiait-elle la crainte de ces prétendus appels au Pape, à M^{me} Royale et aux puissants? Malgré le facile accès qu'elle avait auprès d'eux, leur avait-elle jamais porté ses plaintes?

Et quant à faire tort par son retour à la réputation de Mgr d'Arenthon, à Dieu ne plaise!

Je dis en la présence de mon Dieu que j'aimerais mieux demeurer toute ma vie dans l'abjection que de porter préjudice à la réputation d'un si grand Prélat que Mgr de Genève, et je consens à ma destruction civile si elle est nécessaire à la gloire de Dieu et à l'exaltation de ce révérendissime seigneur...

La mère de Chaugy ne demande qu'une chose : qu'on la confronte avec celles qui l'ont accusée, ainsi qu'elle en a tant de fois prié Mgr d'Arenthon, notamment dans sa visite à Seyssel dont elle rapporte tous les détails à Mgr Milliet. La fin de sa lettre est à citer tout entière :

Je vous confesse que ce me serait, mon très honoré père et seigneur, un bonheur que je voudrais acheter en jeûnant au pain et à l'eau et en donnant une partie de mon sang, que toute la communauté d'Annecy eût la grâce de votre visite. J'espérerais que ces chères âmes rentreraient dans leur paix, et que les choses seraient bien éclaircies. Votre Grandeur apprendra, par d'autres que par moi, quelle est ma sœur Marie-Bonaventure de Nouvelle, la trempe de son esprit et l'emploi de ses jours. Je n'en veux pas dire davantage ni de quelque autre esprit, m'étant avis que c'est totalement contre la charité chrétienne et religieuse de nous décrier les unes les autres, ce qui cause de grands scandales à ceux qui s'en aperçoivent et donne du mépris pour l'état ecclésiastique et religieux.

Je me tais donc, Monseigneur, attendant que, selon les formes, je sois interrogée ; et je répète à Votre Grandeur que me voici toute prête d'entrer dans telle prison que l'on voudra pour rendre raison de ma conduite temporelle et spirituelle, pour être confrontée à ceux qui m'accuseront. Je me confie en la bonté de mon Dieu et en la vérité qui est si forte que, sans faux témoins, on ne prouvera rien de noir ni d'infâme, et l'on dit que la fable de celles qui ont écrit contre moi en est pleine. Ce me serait une grande satisfaction de savoir le contenu de cet injurieux roman pour y répondre article par article.

Il y a peu de temps que M^{me} Royale eut la bonté de dire à une personne digne de foi que Mgr de Genève m'accusait de tant de choses que, quand elle m'avait défendue d'un côté, on faisait nouvelle accusation de l'autre. C'est en ce seul point, Monseigneur, que, s'il était bienséant à une fille de se plaindre de son père, je pourrais me plaindre de Mgr de Genève qui, ayant reçu la fable de la sœur de Nouvelle dès l'année 1665, ne m'a ni avertie, ni corrigée, ni examinée, ni confrontée ; car, comme père commun, il me devait justice ou en me châtier ou en châtier la médisante de laquelle la mère de Rabutin enfermait les papiers à la clef. Je n'en ai jamais rien su que par quelques-unes de mes amies, ou plutôt amies de la charité et de la vérité, qui se sont obligées à tout souffrir pour ce bon office qu'elles m'ont rendu si gratuitement en vue de mon innocence et de la bonté de ma cause. Je demande très hum-

blement pardon à Votre Grandeur d'une si longue lettre, si embrouillée et mal rangée. Votre bonté paternelle considèrera que je suis ici à la merci de Notre-Seigneur, sans appui, sans conseil, ainsi que sans consolation du ciel pour l'ordinaire.

Mgr de Genève a parlé avec grande civilité à mon frère de Chaugy; il lui a dit que cette parole que j'ai dite avec grande vérité, que si je l'avais su ma partie adverse je n'aurais opposé que le silence, l'avait désarmé; qu'il l'allait écrire à la Cour, et mille autres choses obligeantes, sur lesquelles, néanmoins, je n'ai d'autres mesures à prendre, ce me semble, que d'attendre en paix et en prières ce que l'on me dira pour répondre, n'étant pas ici agissante, mais patiente, et je ne suis demanderesse qu'en ce seul point d'être ouïe, les choses examinées et éclaircies: jusqu'ici toutes les accusations se sont faites en secret.

Enfin, Monseigneur, comme je remets mon cœur et mon esprit entre les mains de Dieu, je remets aussi à Votre Grandeur tous mes intérêts pour faire, à l'aveugle, avec une entière soumission, tout ce que votre équité voudra commander à celle qui demande votre sainte bénédiction...

Le fils de M^{me} de Toulonjon fut peut-être chargé de porter ce message à l'archevêque de Tarentaise. Mais Mgr Milliet était d'ores et déjà convaincu de l'innocence de Françoise de Chaugy; il fit savoir à la comtesse et à son fils que « tout ce qui s'était fait contre elle n'était qu'à la sollicitation de Mgr de Genève » (1) qui seul, désormais, s'opposait à son retour.

Or, pendant que s'échangeait cette correspondance, un revirement subit s'était opéré dans Mgr d'Arenthon. Il est assez aisé d'en discerner les causes: M^{me} Royale venait de mettre au monde un fils (2) dont la naissance, après les deuils de la maison de Savoie, avait été accueillie par un enthousiasme général. Cet heureux événement n'allait-il pas donner à la duchesse un regain d'influence? D'autre part, la marquise de Cavour, fatiguée de sa réclusion et comprenant que son règne avait pris fin, préparait son départ pour la France (3). Quant à M^{me} de Toulonjon, elle s'obstinait à attendre sa nièce, non sans se plaindre amèrement de Mgr d'Arenthon, ce qui n'allait pas sans troubler le monastère et surtout l'évêque:

[Ma tante] est toujours à Annecy... écrit Françoise de Chaugy; les filles se jettent à elle comme à une bienheureuse mère ressus-

(1) *Remarques de M^{me} de Toulonjon.*

(2) Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne.

(3) Lettre du duc de Savoie à Mgr d'Arenthon, 28 mai 1666. Arch. de l'Académie florimontane, série B, sous-série G. 746.

citée, ce qui fâche furieusement, et M. de Genève lui a fait dire plusieurs choses choquantes pour l'obliger de s'en aller... Il ne veut pas que j'aille à Annecy tandis que cette bonne tante y est, et elle s'opiniâtre à y vouloir être (1).

Mgr d'Arenthon était las de la lutte. Il n'a plus qu'un désir : voir partir au plus tôt la tante et la nièce. Précisément, plusieurs monastères réclament la mère de Chaugy comme supérieure, et Montferrand vient de l'élire. On évitera par ce motif un trop long séjour à Annecy ; c'est le moment d'en finir. Et, le 20 mai, M. de Genève écrit au duc de Savoie cette lettre savoureuse :

Je viens d'apprendre que M^{me} la marquise de Cavour est non seulement résolue de partir, mais que son équipage est arrivé dans cette ville pour la conduire jusques à Lyon et, de là, à Paris...

Monseigneur, puisque M^{me} Royale m'a fait l'honneur de me témoigner qu'elle désirerait fort que je rappelle la mère de Chaugy pour quelques jours dans le premier monastère, et que d'ailleurs elle se trouve élue supérieure en Auvergne dans le monastère de Montferrand, je supplie très humblement V. A. R. de me permettre de la rappeler pour quelques jours, et que je rende ce respect à notre incomparable souveraine dans le temps qu'elle comble tout cet Etat de joie et de bonheur... Je recevrai ce témoignage des bontés de V. A. R. avec autant de reconnaissance que j'en ai eu du refus qu'elle m'en a fait par le passé, parce que je crois de devoir céder quand M^{me} Royale me fait connaître ce qu'elle désire, comme elle le fait en cette rencontre, et d'une manière qui est autant engageante qu'elle est pieuse et édifiante. J'aurai même des obligations immortelles à V. A. R. si elle daigne faire savoir à M^{me} Royale que, pour lui plaire et pour lui marquer mes profonds respects, j'ai supplié V. A. R. de me permettre de rappeler pour quelque temps cette religieuse dans le premier monastère d'Annecy. C'est la grâce que je lui demande, etc... (2).

On n'est pas plus courtisan !

Mais la réponse se fait attendre, et M^{me} de Toulonjon manifeste bruyamment son dépit et sa rancune ; elle ne veut pas croire aux promesses de Mgr d'Arenthon, et sa patience, qu'il s'est vanté de lasser, est bientôt à bout.

Alors, l'évêque excédé s'adresse à M. de Saint-Thomas, le suppliant de lui faire envoyer au plus tôt l'ordre de rappel de la mère de Chaugy, car, dit-il,

(1) Cité dans *Les deux filles de sainte Chantal*, p. 463.

(2) Turin, Vescovi, Geneva, 20 mai 1666. Voir à la même date une lettre à M^{me} Royale et une autre à M. de Saint-Thomas.

M^{me} de Toulonjon... l'attend dans le premier monastère où elle trouble la paix et brouille les esprits en aliénant les jeunes religieuses de leur supérieure, des anciennes, du Père spirituel et de moi, et d'une manière qui nous mésédifie tout à fait sans que nous y puissions remédier, parce que c'est une femme qui n'a pas toute la prudence qui serait à souhaiter et dont il faut pourtant que je dissimule les défauts parce qu'elle est fille de la mère de Chantal et qu'elle a pouvoir, par un bref, en qualité de fille de l'institutrice, d'entrer dans tous les monastères (1).

Mais soit que la cour de Turin eût alors mieux à faire que de pourvoir au rappel de la mère de Chaugy, soit que le duc de Savoie restât sous l'impression de la correspondance antérieure de l'évêque, les appels de celui-ci restaient sans réponse. Et l'on voit, piquant spectacle, Mgr d'Arenthon, sincère à n'en pas douter, demandant, implorant sans succès la grâce de l'exilée, tandis qu'il s'efforce de faire prendre patience à M^{me} de Toulonjon qui ne veut plus croire à la sincérité de ses démarches.

Je vous conjure au nom de Dieu, écrit-il à M. de Saint-Thomas, de procurer que je reçoive la permission que je demande à S. A. R. d'aujourd'hui en huit, et par une voie plus prompte, s'il se peut, afin que l'inquiétude de M^{me} de Toulonjon ne dégénère point en défiance pour mon regard... (2).

Et au duc de Savoie d'un ton persuasif :

Si, lorsqu'il y a eu quelque danger, je me suis donné l'honneur d'en écrire franchement à V. A. R., elle doit être d'autant plus persuadée, à cette heure, qu'une quinzaine de jours que V. A. R. accordera à la dite mère pour faire ses dévotions au tombeau de saint François de Sales ne peut nuire en façon quelconque, et contribuera beaucoup à la plus grande réputation qu'il faut conserver à la dite mère pour le ministère et emploi qu'elle doit avoir... (3).

Mais M^{me} de Toulonjon avait perdu patience. Elle partit le 9 juin, fort irritée contre Mgr d'Arenthon (4).

(1) *Ib.*, du 27 mai 1666.

(2) *Ib.*, du 8 juin 1666.

(3) *Ib.*, du 8 juin 1666.

(4) Ecrivain, quinze ans après, ses *Remarques* sur la mère de Chaugy, elle a encore un mouvement de colère en rappelant ces événements : « Comme ce grand prélat était dans le chagrin des succès tout contraires qu'avaient eus les procédures injurieuses dont il avait prétendu diffamer en cour et par toute la terre cette innocente victime de sa haine... il crut, n'ayant plus d'autre moyen de satisfaire son mal de cœur, qu'il fallait me lasser aussi

Pour comble de difficulté arrive l'équipage envoyé par le monastère de Montferrand pour emmener la mère de Chaugy. Sous peine de grandes dépenses, on ne saurait le faire attendre. Alors l'évêque adjure M. de Saint-Thomas de venir à son secours :

Je vous prie, au nom de Dieu, de me tirer promptement de ce labyrinthe et de faire en sorte que M^{me} Royale n'ait aucun sujet de se défier de la sincérité de mes respects et de ma soumission... Je crois que, cela étant fait, je n'aurai plus de mauvaises affaires ni d'occasion de vous importuner... (1).

On ne peut s'empêcher de sourire : Mgr d'Arenthon était pris à ses propres pièges.

Enfin, après encore deux semaines d'attente, ayant reçu la permission désirée, l'évêque de Genève pouvait écrire à la mère de Chaugy :

Ma très honorée Mère, puisqu'enfin S. A. R. me permet de vous rappeler dans le premier monastère pour y passer quelques jours avant que vous alliez au monastère où vous avez été élue supérieure, et que d'ailleurs M^{me} Royale, notre très pieuse souveraine, désire que je vous donne satisfaction, je vous exhorte de vous prévaloir de l'équipage qu'on vous envoie pour vous transporter à notre dit premier monastère d'Annecy accompagnée du sieur de Coux (2), que nous vous envoyons pour cet effet, et de la bonne sœur qui est destinée pour vous donner les secours qui vous sont nécessaires.

Je ne vous prescris rien pour le temps que vous y devez séjourner que ce que M^{me} Royale vous marquera par la ci-jointe, parce que le profond respect que je dois à une si parfaite souveraine et la forte inclination que j'ai de me régler moi-même par tous ses mouvements me convient également de ne vous point donner d'ordre que le même que cette grande Princesse vous donnera par la lettre que je vous envoie de sa part.

Je vous répons, d'ailleurs, que la bonne mère de Rabutin, supérieure du premier monastère et votre parente, et généralement toutes les religieuses de cette Communauté, et spécialement nos déposées,

bien que cette sainte communauté en reculant de jour à autre ce béni retour... Non seulement il ne voulut que cette sainte exilée fût présente à la fête de son saint patriarche, elle qui aurait dû y avoir la meilleure part..., feignant tant de difficultés inconnues, et il remit si bien de poste en poste prétendant, comme il le dit lui-même, de lasser ma patience encore plus que ma bourse, qu'en effet je fus contrainte, toutes les solennités achevées, de sortir de ce monastère avant que d'y recevoir celle qui en a été et en sera toujours une des plus belles et saintes lumières. » *Les deux filles de sainte Chantal*, par la comtesse de Menthon, éd. de la Visité d'Annecy.

(1) Lettre du 10 juin 1666.

(2) Chanoine de N.-D. de Liesse.

vous y recevront avec cordialité et avec amour, et que le père spirituel et moi ne permettront point qu'on vous y donne aucun déplaisir.

Il est bien vrai aussi que nous espérons de votre prudence et de votre soumission que vous n'y apporterez aucune aigreur et que vous n'y ferez ni direz rien, par vous ni par autrui, qui ne porte les filles à la paix et à la soumission et à l'union qu'elles doivent à leur supérieure et à leur père spirituel et à leur évêque.

Sur toutes choses, je vous conjure, au nom de Dieu, de ne point affecter de faire impression de vous-même dans les esprits, parce que ce sanctuaire n'est dû qu'à Dieu et que ces sortes d'artifices donnent trop à la nature au préjudice de la grâce qui doit pourtant être l'âme et la règle du chrétien et, à plus forte raison, des filles de saint François de Sales.

En un mot, ma très honorée Mère, si vous abandonnez avec humilité et avec silence vos intérêts à Dieu, sans vous appliquer à vous-même que vous anéantir à la vue de sa majesté et de ses jugements, vous avancerez plus en un jour à la justification de votre conduite que vous ne le ferez en votre vie par les voies de la prudence humaine.

Pour moi, je vous proteste derechef que je suis résolu de vous consoler, par tout ce qui dépendra de moi et que je pourrai faire sans blesser ma conscience, parce que je fais gloire de donner en cette rencontre des marques à ma souveraine de la vénération que j'ai pour elle... et de l'inclination que la bonne mère de Rabutin et toutes les déposées du premier monastère ont de lui plaire, et à même temps du désir que nous avons, elles et moi, de vous obliger (1).

Le lendemain, 25 juin, la mère de Chaugy prenait le chemin d'Annecy. Elle arriva le soir au premier monastère et fut reçue « par la supérieure et par toutes les anciennes d'une manière si charitable, écrit Mgr d'Arenthon à M^{me} Royale, que je ne crois pas qu'elle ait sujet de se plaindre; et, pour mon regard, je lui protestai que j'aurais tous les soins imaginables de la faire servir ». (2)

Par le même courrier, en bon courtisan, il s'excusait auprès du duc de Savoie d'avoir tant insisté pour le retour de la mère de Chaugy: le désir d'accorder quelque chose à la réputation de cette religieuse avant qu'elle ne se rendît à Montferrand, la perspective de son très court séjour à Annecy et surtout la vo-

(1) Turin, Vescovi, Geneva, 24 juin 1666.

(2) *Ib.* Lettre du 26 juin. Il écrit le même jour à M. de Saint-Thomas: « J'ai donné... de si bons ordres dans le couvent que le père spirituel, la supérieure et les anciennes ne discerneront point d'avec la jeunesse quand il faudra obliger cette religieuse. »

lonté d'être agréable à M^{me} Royale expliquaient ses démarches (1).

Mais que penser de ce petit billet adressé confidentiellement par l'évêque à M. de Saint-Thomas, dès après sa première entrevue avec la mère de Chaugy :

Je croyais que la petite humiliation de cette fille l'aurait un peu fait rentrer en elle-même, mais, en vérité, il n'y a point de changement. Elle est toujours également humaine et séculière, et je vous proteste que, dès qu'elle est arrivée, le parloir de la Visitation est devenu un parloir de Bénédictines, et elle y paraît avec une fierté et un épanchement d'une ancienne abbesse et non pas avec l'humilité et le rabaissement d'une fille de la Visitation. Je lui procure toutes les satisfactions qui sont dans mon pouvoir, mais je ne laisse pas de beaucoup craindre les événements...

Puis ce déconcertant post-scriptum :

La religieuse ne m'a témoigné aucune reconnaissance de toutes les démarches que j'ai faites pour sa satisfaction et dont il ne m'en restera aucune que celle que j'ai d'avoir tâché de plaire à ma souveraine. Je vous prie que ce que je vous écris d'elle soit entre vous et moi (2).

Des courts entretiens que Mgr d'Arenthon ne put refuser à la mère de Chaugy, nous avons une autre relation dans la lettre qu'elle adressa le 6 juillet à l'archevêque de Tarentaise. La voici dans sa belle simplicité :

Mgr de Genève partit deux jours après mon arrivée, disant qu'il allait en visite et qu'il était accablé de monde ; il ne put dérober que fort peu de temps pour me donner. D'abord, je suppliai Sa Grandeur de me permettre de me déposer de l'élection de Montferrand et de renoncer aux autres prétentions que nos maisons avaient sur moi qui, de bon cœur et d'une franche volonté, étais prête de me constituer dans la prison du monastère pour y être examinée et confrontée à mes divers accusateurs et accusatrices, si j'en avais. D'abord, Sa Grandeur me fit lever, car j'étais à genoux en réitérant mes instances, et me dit mille paroles d'une civilité paternelle, plus que je ne méritais, sans vouloir ouïr parler de vérification ou justification, mais seulement d'un oubli généreux et humble de toutes choses, me jurant qu'il brûlerait les papiers diffamatoires qu'il avait contre moi.

Je vous avoue, Monseigneur, que c'est de quoi je ne suppliai pas

(1) *Ib.*, lettre du 26 juin.

(2) *Ib.*, lettre du 27 juin.

Sa Grandeur. Je lui dis seulement que, puisqu'elle m'imposait silence, je me soumettrais, et que s'il brûlait ces fables, je lui serais obligée; que s'il ne lui plaisait pas de les brûler, je resterais indifférente, demeurant toujours dans le droit et la résolution d'être entendue et confrontée (1).

Comment expliquer, en effet, que les sœurs de Nouvelle et de Marigny étant dans le monastère, on n'essayât pas de faire la lumière sur leurs accusations? Mais l'autorité avait pris trop hautement leur parti. Les confondre, c'était la compromettre elle-même. Mieux valait jeter sur tout cela le voile de l'oubli, tout au moins celui du silence, dût l'innocence en être la victime.

Cependant la conscience de Marie-Bonaventure de Nouvelle parla plus haut que toutes les craintes :

Elle s'est déclarée de vive voix devant toute la Communauté, de son propre mouvement, et en des termes si contrits et si tendres, qu'en vérité elle fit pleurer toute la compagnie, rapporte Françoise de Chaugy à Mgr Milliet. Pour moi, mon Dieu me fit la grâce de lui pardonner comme je désire que mon Sauveur me pardonne maintenant et à l'heure de ma mort. Je pris l'occasion de dire que je pardonnais aussi à toutes celles qui avaient signé ou fait des dépositions contre moi; mais toutes, d'une commune voix, excepté une ou deux, crièrent, avec larmes et sanglots, *que s'il y avait des signatures et des dépositions contre moi, autres que celles des sœurs de Marigny et de Nouvelle, c'étaient choses supposées et toutes à leur insu*. Sur quoi la mère de Rabutin prit la parole et dit qu'elle en écrirait à Votre Grandeur et que c'était une supposition que je faisais, ce qui m'obligea de dire que Votre Grandeur m'avait fait l'honneur de m'en écrire en m'exhortant paternellement de m'éloigner d'un lieu où plusieurs anciennes et autres portaient témoignage à mon préjudice. Sur quoi la mère de Rabutin répondit, en présence de la Communauté, qu'elle vous en ferait écrire par Mgr de Genève; sur quoi je ne répliquai plus un mot et la chose se passa, grâce à Dieu, sans aigreur de part et d'autre (2).

Seul, un juge impartial eût été capable de faire la lumière et d'apaiser les cœurs. La Communauté avait ardemment désiré la visite de l'archevêque de Tarentaise, mais son attente fut déçue (3).

Il était un point, cependant, que Françoise de Chaugy avait

(1) *Lettres*, p. 183 et ss.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*

à cœur d'éclaircir pendant son séjour au monastère d'Annecy : celui des dépenses de la canonisation. Elle voulut s'en expliquer avec la mère de Rabutin, mais, rapporte-t-elle à Mgr Milliet,

la chère Mère me refusa, devant ses conseillères, de voir mes comptes, disant qu'elle n'avait point d'ordre pour cela. Je les présentai deux jours de suite aux dites conseillères, puis je les retirai, après avoir pris témoin du refus que l'on me faisait (1).

La mère de Chaugy avait accepté l'élection de Montferrand bien que les couvents de Poitiers et de Paray, qui l'avaient demandée, eussent donné des « atteintes sensibles » à son cœur, se trouvant parmi « ses proches ».

Elle partit le 5 juillet.

De Seyssel, où elle fit sa première halte, elle écrivit à l'archevêque de Tarentaise :

Je pars et m'embarque demain sur le Rhône pour descendre à Lyon, après avoir demeuré neuf jours entiers en notre premier monastère où j'ai laissé une communauté aussi vertueuse qu'affligée (2).

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*

CHAPITRE V

La mère de Chaugy, supérieure à Montferrand

(1666-1669)

La mère de Chaugy en route vers Montferrand. — Séjour à Autun et à Alone. — Le monastère de Montferrand. — Nouvelles circulaires contre la mère de Chaugy. — Son attitude. — Nouveaux effets du zèle du Père de Chaugy. — Les fêtes de la canonisation à Montferrand. — Nicolas de Hauteville, orateur de ces fêtes. — Sa liaison avec Pierre Loisel, curé de Saint-Jean en Grève à Paris. — Dévotion de Pierre Loisel à saint François de Sales. — Nicolas de Hauteville vient terminer à Montferrand la *Maison naturelle de saint François de Sales*. — La mère de Beauvoir d'Alègre, professe de Montferrand, élue supérieure à la Visitation de Caen. — La mère de Chaugy est priée d'aller la conduire. — Leur départ.

Le cœur meurtri, mais forte et généreuse, Françoise de Chaugy s'abandonne au vouloir divin tandis que le bateau doucement l'achemine vers « les montagnes de l'Auvergne » avec sa compagne, Marie-Joseph Fournier, et leur conducteur, le « bon monsieur Vigier » (1).

Cette partie du voyage n'est interrompue que par les haltes indispensables et, bien que les voyageuses ne passent qu'à une demi-lieue des monastères de Crémieux et de Montluel où les attendent de « véritables amies », elles poursuivent leur route sans s'y arrêter (2).

C'est qu'en effet, l'*obéissance* de la mère Françoise-Madeleine porte qu'elle se doit rendre à Montferrand « par la route ordinaire ». En conséquence, elle a refusé à la mère de Villars, supérieure du monastère de Condrieu, sa très bonne amie, d'aller lui rendre visite. Mais celle-ci, la sachant arrivée à Lyon, use de l'autorité de son frère, l'archevêque de Vienne, qui fait à la mère de Chaugy « l'honneur de l'envoyer quérir ».

Les deux supérieures ne s'étaient pas revues depuis les fêtes

(1) Curé de la cathédrale de Clermont.

(2) Pour les détails de ce voyage: *Lettres de la mère de Chaugy*, 20 sept. 1666, à la mère Dardault, p. 187.

de la béatification. Ensemble, à cette époque, elles avaient senti l'orage. Les questions se pressent sur les lèvres de la mère de Villars. Mais Françoise-Madeleine, aussi grande dans l'épreuve que dans la prospérité, ne laisse échapper aucune plainte; elle vit « dans une paix et une tranquillité dignes d'une âme totalement abandonnée à la conduite de son Dieu » (1).

Le temps presse; il faut rentrer à Lyon et poursuivre le voyage. La saison est « mortellement chaude ». Les sœurs du monastère de Bellecour, où loge la mère de Chaugy (2), ont toutes les peines du monde à lui trouver un carrosse; personne ne veut prêter ni louer son équipage, « plusieurs chevaux de voiture ayant été étouffés », en sorte qu'elle se trouve matériellement empêchée de poursuivre sa course par « une si ardente canicule » (3).

Que faire? Quatre religieux et deux ecclésiastiques furent priés d'examiner les termes de son *obéissance*. « Ils la lurent deux ou trois fois, rapporte Françoise de Chaugy, et, s'étant attachés aux dernières lignes *qui, comme le reste, ne sont pas dans la forme ordinaire*, ils me dirent que mon *obéissance* m'ordonnait de me remettre à la conduite du bon M. l'archiprêtre Vigier, et que, par conséquent, je ne me misse pas en peine, mais que je me laissasse conduire par un homme si sage et si vertueux; que je n'étais ni en âge, ni en santé, ni en saison d'aller en Auvergne *par la route ordinaire qui ne peut se faire qu'à pied ou à cheval*; que ce mot de m'en aller par la route ordinaire devait être charitablement, chrétiennement et religieusement expliqué. Ainsi ils me mettaient hors de tout sujet de scrupule » (4).

Modifiant donc son itinéraire, la mère de Chaugy se dirigea vers Autun. Vraisemblablement elle remonta la Saône, fit étape à Mâcon, débarqua à Châlon et, de là, se rendit à la Visitation de Beaune où elle passa trois jours près de la mère Marie-Catherine Normand dont la personne et les manières lui rappelaient sa sainte mère de Chantal (5).

Mais Françoise de Chaugy avait hâte de gagner Autun; là, elle trouverait ses proches parents, sa tante de Toulonjon et

(1) Lettre de la mère de Villars déjà citée. Cf. ci-dessus, p. 201, note 1.

(2) Circ. de la mère de Ponsein, sup. de ce monast., 16 mars 1667.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 190.

(4) *Ib.*

(5) *Année sainte*, IX, 363.

des moyens faciles pour se faire conduire à Clermont. Elle aurait aussi la joie de connaître enfin son intime amie Anne Dardault. Leur rencontre eut lieu fin juillet. Pendant plusieurs jours, elles eurent le bonheur de pouvoir converser librement et de se confier tout ce que leur active correspondance n'avait pu recevoir. Lorsque la mère de Chaugy, pour répondre à l'affectueuse sollicitude de sa fidèle amie, lui faisait le récit de ses humiliations, elle paraissait si « épurée de tout ressentiment », a rapporté Marie-Anne Dardault, « qu'on eût dit qu'elle faisait le récit de ce qui était arrivé à une autre » (1). Cette douceur, cette générosité, cette quiétude ravissaient d'admiration la supérieure d'Autun ; Françoise de Chaugy n'était pas en reste d'affection ni d'estime pour celle qui, « plus que personne au monde, l'avait aidée à porter ses croix » (2) et « en qui Dieu, ajoutait-elle avec un sourire, avait renfermé tant de capacité dans un petit corps ».

A Autun, Françoise-Madeleine se retrouvait en pays familier, parmi des souvenirs chers. Elle s'agenouille, dans la chapelle du couvent, sur le tombeau de son oncle, l'abbé de Saint-Satur ; non loin repose le cœur du comte de Toulonjon ; voici l'humble cellule que la mère de Chantal occupait lorsqu'elle passait à Autun. Dans le monastère, des parentes, des amies d'autrefois l'ont accueillie : les sœurs de Chaugy-Savigny (3), de Choiseul (4), et Darlay (5). Son frère, le comte de Chaugy, et toute sa parenté viennent bientôt l'entretenir. Puis ce sont leurs amis, les Chastelus, les d'Epinac, les Tavannes et tout ce qu'il y avait de « gens distingués dans la province ». Non sans quelque curiosité, peut-être, ils veulent saluer cette illustre fille de Sainte-Marie qui a tant contribué à faire mettre Monsieur de Genève sur les autels. Ils la regardaient, rapporte la mère Dardault, comme « un phénix de sagesse et d'humilité » (6).

La comtesse de Toulonjon avait obtenu de l'évêque d'Autun la permission d'emmener sa nièce à Alone. Là, dans une exquise solitude, elles vont revivre ensemble de vieux et chers souvenirs.

(1) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 377.

(2) *Lettres circ. de la Visit.*, Bibl. nat., vol. 16. Lettre sur le décès de Marie-Anne Dardault.

(3) *Recueil des lettres circulaires du monastère d'Autun*, p. 31. Bibl. nat., vol. 16.

(4) *Année sainte*, III, 527.

(5) *Ib.*, II, 647.

(6) *Lettre circ. d'Autun*, déjà citée.

Rien n'a changé dans le château que Françoise de Chaugy a quitté voilà bientôt quarante ans. Sa tante y vit assez retirée depuis son veuvage et n'y a point fait de frais (1). Mais cette demeure, autrefois si vivante, si riche de jeunesse et d'espérance, n'est plus qu'un silencieux manoir où vieillit, quasi solitaire, une femme qui a plus pleuré que souri. Que de deuils ont jalonné son existence, et, dans le présent même, que d'inquiétudes ! M^{me} de Toulonjon les confie au cœur compatissant de sa nièce.

C'est François, son fils, qui, à trente-trois ans, n'est pas encore marié « parce qu'il est l'un des meilleurs partis de la Bourgogne » et ne saurait s'allier à moins noble et moins riche que lui. Et la mère Françoise-Madeleine sourit en entendant sa tante lui narrer les pourparlers de maints projets de mariage qui s'en sont allés à vau-l'eau parce que la sagesse ou l'ambition de M^{me} de Toulonjon n'y trouvaient pas leur compte (2). Ne sait-elle pas déjà qu'il y a huit ans, François voulait épouser une demoiselle de Chaugy dont il était « fort coiffé », ne bougeant à cause de cela de Rossillon ? Elle avait bien prévu alors que ce mariage ne se ferait pas, « tant à cause de l'alliance maternelle que pour les biens », et il en était résulté un peu de froid entre les Chaugy et les Toulonjon. Il avait été question de M^{lle} de Sales, trop peu avantagée malheureusement du côté de la fortune. François s'était épris aussi d'une autre jeune fille, mais, comme elle n'était pas « de qualité », M^{me} de Toulonjon n'avait pu supporter l'idée de cette alliance. La nièce de Mgr de Mau-pas, évêque du Puy, s'était trouvée sur les rangs, ainsi que M^{lle} de Cheigné, de la maison de Choiseul : là encore, tout n'allait pas jusqu'à complète sécurité. Aussi M^{me} de Toulonjon supplie-t-elle la mère de Chaugy de faire prier Dieu « qu'il pourvoie [son fils] pour son bien spirituel et temporel », afin qu'étant ainsi dégagée de ce grave souci, elle puisse ne songer désormais qu'à bien mourir.

Hélas ! les circonstances ne semblent pas lui promettre de

(1) Le comte de Bussy-Rabutin écrivait à M^{me} de Sévigné au lendemain de la mort de M^{me} de Toulonjon : « Les Toulonjon sont fort aises d'être riches et tout le monde est fort aise qu'ils le soient. Le bien qui leur est venu par la mort de leur mère leur sied beaucoup mieux qu'à elle. Alone, qui par l'ordre du roi s'appelle aujourd'hui Toulonjon avec le titre de comté, va être une des plus jolies maisons de Bourgogne, de la manière qu'ils l'accrochent. » *Corr. de M^{me} de Sévigné*, éd. Monmerqué, VIII, 9.

(2) *Les deux filles de sainte Chantal*, éd. d'Annecy, p. 473 et ss.

sitôt cette douce tranquillité. Ne faut-il pas qu'elle veille à l'établissement de sa petite-fille, Louise de Bussy (1), qui a vingt ans, de la grâce et de l'esprit, tout l'esprit des Rabutin. M^{me} de Toulonjon avait espéré la garder auprès d'elle jusqu'à son mariage; et voilà que son triste gendre, récemment sorti de la Bastille et sommé par le roi de se retirer dans ses terres, arrive à Chazeu (2) dans quelques semaines et réclame sa fille pour lui tenir compagnie. Certes, près du comte de Bussy, Louise trouvera un maître en matière d'esprit et de lettres (3), mais quel appui moral faudra-t-il attendre d'un père si libre en ses mœurs et en ses discours? (4)

Heureusement, M^{me} de Toulonjon est tranquille sur les deux sœurs aînées: Gabrielle est là, tout près, religieuse chez les Bénédictines de Saint-Julien-sur-Dheune où elle a pris l'habit à quatorze ans (5). Quant à Diane, Françoise de Chaugy n'ignore pas qu'elle est à Paris, à Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, une excellente visitandine (6).

(1) Gabrielle, fille de M^{me} de Toulonjon, épousa en 1643 le comte de Bussy-Rabutin. Elle en eut trois filles: Diane, Gabrielle et Louise, et mourut en donnant le jour à cette dernière.

(2) Nom de la terre que Bussy possédait sur les bords de l'Arroux au baillage d'Autun, commune de Laizy (Saône-et-Loire).

(3) Le Père Rapin écrira à Bussy: « On dit que c'est une merveille que vous formez dans votre solitude et qu'elle a autant d'esprit que vous ». Et Bussy de lui répondre: « Je m'en vais vous la définir: c'est une fille qui a été nourrie ou chez sa grand'mère de Toulonjon ou dans les Sainte-Marie; ce sont là de bonnes écoles pour les mœurs. Depuis que je suis hors de la cour, elle a toujours été auprès de moi où je lui ai plus appris à vivre que toute autre chose. Cependant, elle ne laisse pas d'avoir assez lu, comme vous pourriez dire, des histoires et des ouvrages d'esprit, de prose et de vers. Elle n'en fait point, car je compte pour rien un bout-rimé qu'elle pourra faire quelquefois par compagnie: elle se contente d'en bien juger. Mais il faut dire le vrai: non seulement elle discerne les bons ouvrages d'avec les mauvais, mais, de deux bons, elle connaît le meilleur. » *Corr. de Bussy-Rabutin*, éd. Lalanne, II, p. 210.

(4) Elle resta près de son père jusqu'à l'époque où elle épousa Gilbert de Langheac, marquis de Coligny, en 1675.

(5) Elle y avait été élevée par la prieure de ce monastère, tante du comte de Bussy. Elle y prit l'habit en 1659 « avec une ardeur et un amour pour la vie religieuse tout extraordinaire ». *Lettre de la mère Malteste au Père de Chaugy*, Arch. de la Visité, d'Annecy.

(6) Elle y avait été placée comme pensionnaire et y fit profession le 19 nov. 1662. *Année sainte*, I, 692. M^{me} de Sévigné écrivait au comte de Bussy: « C'est une créature dont le fond est d'un christianisme fort austère, chamarré de certains agréments de Rabutin qui lui donnent un charme extraordinaire ». *Corr. de M^{me} de Sévigné*, II, 477. Et un autre jour: « Je vis l'autre jour ma nièce de Sainte-Marie; au travers de cette sainteté on voit bien qu'elle est votre fille. » — « Et moi je vous réponds, rétorqua

M^{me} de Sévigné l'y va voir souvent, car elle a fait élever sa fille en ce monastère (1). Celle-ci encore est en âge d'être mariée; on la dit « la plus belle fille de France », mais, par contre, la marquise n'est pas sans souci avec son diable de fils (2). Elle vient quelquefois à Bourbilly et pousse alors jusqu'à Toulonjon pour y saluer sa vieille tante qui retrouve en elle tout l'esprit de feu Celse-Bénigne. Hélas! si la mère de Chantal eût vécu, cette brillante « Cantaline » n'eût jamais épousé ce fou de Sévigné, pas plus que Gabrielle de Toulonjon ce débauché de Bussy!

La mère de Chantal! sujet intarissable entre la tante et la nièce! C'est le grand regret de la mère de Chaugy, en quittant la Savoie, que d'abandonner l'espoir si longtemps caressé de travailler à la canonisation de la sainte Fondatrice (3). Du moins s'efforcera-t-elle, en son particulier, de recueillir tout ce qui pourra servir un jour à une cause si chère.

Pour jouir de sa nièce le plus longtemps possible, M^{me} de Toulonjon l'accompagne jusqu'au monastère de Bourbon-Lancy (4) où la sœur de Montmorin n'a pas oublié le dévouement de la chère mère Françoise-Madeleine lors de ses démêlés avec l'évêque d'Autun. Quelques jours après, Françoise de Chaugy arrive à la Visitation de Clermont (5) d'où elle gagne bientôt le monastère de Montferrand.

Situé au cœur de la ville, sur la hauteur, tout proche de la collégiale de Notre-Dame dont il n'est séparé que par une ruelle étroite, il se compose « d'un grand corps de logis à quatre étages », « fort régulièrement construit », et d'un bâtiment plus ancien qui sert au « logement des pensionnaires ». L'église du monastère joint ces deux bâtisses au-dessous desquelles descend en terrasses un très vaste jardin d'où l'on découvre, en un beau

Bussy, qu'au travers de mon air du monde, M. d'Autun vous pourrait dire qu'il voit bien, par mon attachement, que je suis père d'une fille qui a de la vertu. » *Ib.*, V, 507 et 511.

(1) « J'admire comment j'eus le courage de vous y mettre, écrira M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan; la pensée de vous voir souvent et de vous en retirer me fit résoudre à cette barbarie qui était alors une bonne conduite et une chose nécessaire à votre éducation. » *Ib.*, IV, 432.

(2) Charles de Sévigné.

(3) *Remarques de M^{me} de Toulonjon sur la mère de Chaugy.*

(4) *Ib.*, et *Année sainte*, I, 126.

(5) Anne-Jéronyme de Champflour en était la supérieure, *Année sainte*, IX, 189, et *Vie de la mère de Chaugy*, 378.

panorama, Clermont et le plateau de Gergovie. Dans l'enclos, que borde au midi la propriété des Pères de Saint-Antoine, une grange et des maisons fournissent aux sœurs quelques loyers.

Le revenu du monastère est mince, pourtant, car sur 3.587 livres de rentes, il faut déduire 2.062 livres de charges. Or, la communauté comprend trente-six professes, quatre novices, cinq converses et deux tourières. Le surplus de la dépense nécessaire à la subsistance des sœurs est fourni par l'apport de quinze ou seize pensionnaires et par une stricte économie. Encore est-il qu'il faut parfois entamer le capital (1).

« Je vous assure, ma vraie amie, écrit la mère de Chaugy à Marie-Anne Dardault, que quand un ange me serait venu dire l'état des maisons de ce pays pour le temporel, je ne l'aurais pu croire, ce me semble. » (2)

Le monastère de Montferrand est cependant le plus ancien des cinq couvents de la Visitation groupés en ce coin d'Auvergne, dans un circuit de quelques lieues. Fondé en 1620 par Marie-Jacqueline Favre et par la générosité de la comtesse de Dalet (3), il n'a eu longtemps pour voisin que le couvent de Riom, fondé trois ans après par Charlotte de Bréhard et les libéralités de Gabrielle de Chazeron, fille du maréchal de Saint-Géran (4). Ceux de Clermont et de Billom n'ont que seize et dix-sept ans d'existence; Thiers, six ans à peine (5).

Gouverné pendant de longues années par les plus anciennes mères de l'Ordre, témoin des admirables vertus de la sœur Anne-Thérèse de Préchonnet, ancienne comtesse de Dalet, le monastère de Montferrand a fourni nombre de supérieures de grand mérite aux maisons de l'Institut. Actuellement encore, Anne-Jéronyme de Champflour gouverne Clermont (6); Marguerite du Pouget est à Thiers; Marie-Jacqueline de Beaufort

(1) Procès-verbal d'une visite de l'évêque de Clermont au monast. de Montferrand, 18 nov. 1667. Arch. du Puy-de-Dôme, série H, Visit. de Montferrand, liasse 4c, cote 12.

(2) *Lettres*, p. 192.

(3) Abbé Cibaud, *Hist. du monast. de la Visit. de Montferrand; Vie de la sœur Anne-Thérèse de Préchonnet* par la mère de Chaugy dans le *Recueil des Vies de VIII vénérables veuves de l'Ordre de la Visit.*

(4) Everat, *La Visitation Sainte-Marie de Riom et Jeanne-Charlotte de Bréhard*.

(5) Bibl. mazarine, *Hist. de la Visit.*: Clermont, ms. 2436; Billom, *ib.*; Thiers, ms. 2437; Montferrand, ms. 2430; Riom, ms. 2431.

(6) *Année sainte*, IX, 189 et ss.

à Billom (1), où elle succède à Louise-Dorothée de Marigny, et Madeleine-Augustine de Beauvoir d'Alègre (2) est à Clermont. Bien qu'on « les ait prévenues de mille et mille choses capables de les rebuter et de les alarmer », ces supérieures se montrent pleines de charité pour la chère exilée d'Annecy (3).

Ce dépouillement de tant de bons sujets n'a pas appauvri le monastère en vertus.

[Sa] conduite me paraît si aisée, écrit Françoise de Chaugy, deux mois après son arrivée, que je la nomme le joug et le fardeau léger, tant je trouve ces chères âmes bonnes, douces, pieuses et soumises. Notre très chère sœur déposée est une âme toute de Dieu dont la bonté lui inspire tant de charité pour moi, et à moi tant de respect pour elle, que notre union est tout entière et toute conforme par la divine grâce (4).

Il faut dire que ces pieuses filles de Montferrand, et, à leur tête, Marie-Suzanne Mangot, supérieure déposée, ont ardemment désiré la mère de Chaugy, confiantes en ses talents pour remédier aux nécessités temporelles et spirituelles de leur monastère. Aussi s'efforcent-elles de reconnaître, par leur vertu, le don que leur a fait la Providence en leur accordant cette Supérieure, de préférence à vingt-trois maisons qui l'avaient demandée (5).

Les religieuses, pour la plupart, sont issues des familles les plus en vue de la région : noblesse de robe autant que d'épée se rencontre parmi elles mêlée à la riche bourgeoisie (6). Les trois filles du comte de Dalet y coudoient celles de M. de Fontenilhe, lieutenant général au baillage de Montferrand ; Amable Montorcier, conseiller du roi au présidial, Jean Dumas, lieutenant criminel, y comptent des alliées de leur famille ; et le nom de la sœur Marie-Aimée du Palais évoque le souvenir de ce marquis-bandit qui paya de sa tête, après les Grands Jours d'Auvergne, ses crimes jusque-là impunis.

(1) *Année sainte*, X, 162.

(2) *Ib.*, VI, 574.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 192, à la mère Dardault.

(4) *Circ. du 13 déc. 1666*, Arch. de la Visit. d'Annecy.

(5) *Rapport des sœurs du monast. de Montferrand*, 13 août 1669, cité par Abbé Cibaud, *op. cit.*, p. 154.

(6) Ambroise Tardieu, *Hist. de la ville de Clermont-Ferrand*, 2 vol. et *Hist. de la ville de Montferrand et du bourg de Chamalières*. On trouve la liste complète des sœurs qui composaient le monastère de Montferrand dans diverses pièces de la *Procédure contre la mère de Chaugy*, Arch. du Puy-de-Dôme, fonds de l'évêché.

Mais la ville de Montferrand souffre de l'importance grandissante de Clermont, sa rivale, qui, avec Riom, tend à la dépouiller de toute prééminence, attirant à soi la population, l'influence et le commerce. « Notre temporel se sent un peu de la désolation et du délaissement de cette pauvre ville qui est connu de tout le monde », écrit la mère de Chaugy. Quant au spirituel, « l'un des grands bonheurs de cette famille, c'est d'être sous un très illustre Prélat, propre neveu de la bienheureuse Marguerite d'Arbouze (1) ; comme il est de la maison des saints, il a un particulier attachement à notre saint Fondateur qui a souvent été le confesseur de sa R^{de} tante. » (2)

Mgr Gilbert du Veyny d'Arbouze, bien qu'évêque de Clermont depuis l'année 1664, n'avait pas encore visité le monastère de Montferrand avant l'arrivée de la mère de Chaugy. Il se montra sympathique à la nouvelle venue et fit, quelques mois après, sa visite canonique à la satisfaction générale (3). Même sécurité du côté du supérieur de la communauté, M. Etienne Charles, official de l'évêque, doyen de Notre-Dame du Port, « homme de doctrine et d'oraison, déclare la mère de Chaugy, et d'un zèle aussi doux que ferme pour nos petites observances » (4).

Il y a un point noir, cependant : le confesseur.

C'est un jeune prêtre d'environ 27 ans que les sœurs ont été « contraintes, au défaut d'un plus expérimenté, de recevoir dix-huit mois avant l'élection » de la mère de Chaugy, « et qu'elles reconnurent si peu propre pour la Visitation qu'elles n'osèrent même l'envoyer en Savoie pour accompagner » leur nouvelle supérieure de Seyssel à Montferrand. La première demande qu'elles firent à celle-ci « fut de changer cet ecclésiastique » ; mais elle jugea prudent de patienter quelque peu, espérant le voir s'amender ainsi que la sœur du Palais, fille d'un « esprit brouil-

(1) Cf. Delsart, *Marguerite d'Arbouze, Abbessé du Val de Grâce*, 1580-1626.

(2) Circ. du 13 déc.

(3) Elle eut lieu le 18 nov. 1667. Arch. du Puy-de-Dôme, Visit. de Montferrand, liasse 4c, cote 12. La mère de Chaugy vit l'évêque avant cette date à l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur de saint François de Sales. Elle écrit le 24 sept. 1667 : « J'ai eu l'honneur de parler une bonne heure et demie à Mgr de Clermont et trois fois à M. l'official, notre commun et digne Père spirituel. » Arch. du Puy-de-Dôme, Visit. de Riom, liasse 2 b, cote 6.

(4) Circ. du 13 décembre.

lon, inquiet et irrégulier » (1) qui était soutenue dans son attitude orgueilleuse par ce confesseur de peu de jugement. « Le jardin de la sainte épouse, quoique couvert de roses et de lis, ne laisse pas d'avoir quelques épines » (2).

En attendant, plusieurs sœurs refusent de se confesser à ce prêtre, et cela amène au monastère « beaucoup de confesseurs de divers Ordres » (3), ce qui est toujours un peu fâcheux.

De ces Ordres, la variété est grande à Montferrand comme à Clermont. Outre le grand couvent des Récollets, sur le bord de l'avenue qui va d'une ville à l'autre, et celui des Cordeliers, sur la route de Riom, il y a, tout proches de Sainte-Marie, les « Pères de Saint-Antoine », sans compter le chapitre collégial de Notre-Dame de Prospérité et plusieurs Commanderies.

Clermont possède, entre beaucoup d'autres, les Carmes déchaussés de Chantoin, les Bénédictins de Saint-Allyre, les Jacobins, les Prémontrés et les Minimes. Mais les Pères de la Compagnie de Jésus sont, avec Messieurs de l'Oratoire, ceux qui, sans contredit, se partagent pour le moment l'influence et l'opinion.

Les rapports sont entre eux assez tendus. Ce n'est pas sans peine, en effet, que les Jésuites ont pu récemment s'installer dans cette ville. Les Oratoriens y étaient établis depuis l'année 1617 par les soins du Père de Craffort. C'était une communauté de cinq ou six prêtres seulement qui se livraient à l'étude et à la prédication. Par contre, ils tenaient à Riom un très important collège que jalousaient fort les Jésuites peu flattés de n'avoir que la direction de celui de Montferrand (4). Ceux-ci convoitaient Clermont. Or la ville n'en veut pas et préfère garder ses « régents ». Au surplus, ce n'étaient pas précisément des amis que les bons Pères comptaient parmi la haute société de cette ville, notamment chez le conseiller Périer et sa femme, Gilberte Pascal, non plus que chez Jean Domat, avocat du roi

(1) *Procédures qui se sont faites dans la maison de la Visitation Sainte-Marie de Montferrand*, Arch. du Puy-de-Dôme, Visit. de Montferrand, liasse 1b, cote 14.

(2) Circ. de la mère de Chaugy, 6 février 1669. Arch. de la Visit. d'Annecy, *Circ. de Montferrand*.

(3) *Ib.*

(4) Ambroise Tardieu, *op. cit.* ; Abbé Régis Crégut, *Histoire du collège de Riom* ; E. Jaloustre, *Les anciennes écoles d'Auvergne* ; Marc de Vissac, *Le journal de l'Oratoire de Riom*.

au présidial, et Montorcier, président à la cour des aides. Aussi les Jésuites dénoncent-ils cette cité comme un foyer de jansénisme dont les sus-nommés sont les animateurs.

Pour éviter l'établissement de la Compagnie dans ses murs, la ville, obligée de fermer son collège de régents, avait confié à l'Oratoire la tenue de quatre basses classes; mais les Jésuites ont fait tant et si bien que, par le crédit du Père Annat, ils ont obtenu un arrêt du conseil du roi qui, le 18 septembre 1662, leur a donné le collège de Clermont (1). Entre celui-ci et le collège oratorien de Riom, la concurrence va devenir rivalité.

La mère de Chaugy a trouvé une cousine dans l'abbesse des Clarisses, Marguerite-Charlotte de la Chetardie, et elle entretiendra de bons rapports avec la mère Geneviève de Sainte-Ursule, supérieure des Ursulines de Montferrand, ses voisines (2).

Françoise-Madeleine avait grand besoin de trouver autour d'elle paix, douceur et affection, car, jusqu'en ce nouveau séjour, et sans beaucoup attendre, elle s'aperçoit qu'elle n'est pas hors des atteintes de ses contradicteurs.

Presque au lendemain de son arrivée lui parvient une lettre de l'archevêque de Tarentaise. C'était la réponse à celle qu'elle lui avait adressée la veille de son départ (3). Longtemps sans nouvelles, Mgr Milliet ignorait les fruits qu'avait portés son arbitrage et avait été heureux d'apprendre, par la lettre de la mère de Chaugy, son retour au premier monastère et les circonstances qui avaient marqué son passage.

Quant à Mgr d'Arenthon, il ne donnait plus signe de vie.

Depuis le temps que Mgr de Genève me redemanda ses papiers, je n'ai pas reçu de ses lettres, lui disait-il, c'est-à-dire qu'il y a environ quatre mois; ce qui me fait croire que ce bon Prélat n'est pas satisfait de moi et de mon procédé et que les voies de douceur que je croyais lui faire agréer ne lui plaisent pas, quoiqu'il me témoigne le contraire (4).

(1) En vain Jean Domat se rendit-il à Paris à la tête d'une députation de vingt compatriotes pour porter appel, il fut impuissant. Les carrosses qui amenèrent les Jésuites de Montferrand à Clermont, le 23 janvier 1663, furent accueillis par la foule à coups de pierre. Les religieux tinrent bon et, en peu de temps, leur collège devint très prospère.

(2) Voir pièces 23, 12 et 5 de la Procédure contre la mère de Chaugy.

(3) Voir ci-dessus, page 467, note 1.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, 395.

Ainsi donc, dans son essai de conciliation, Mgr Milliet n'avait que médiocrement réussi à contenter tout le monde. Sa lettre, du moins, apportait à la mère de Chaugy le témoignage de son estime et de sa sympathie :

Je suis extrêmement réjoui, continuait-il, d'apprendre, par votre lettre, de quelle façon vous êtes sortie d'auprès de vos sœurs du monastère d'Annecy car, par là, je vous vois justifiée de la manière la plus avantageuse et que, par le désaveu public que l'on a fait de tant de paperasses, toutes vos accusations sont réduites en fumée et votre vertu est reconnue dans un Ordre où elle a toujours eu si bonne odeur ; et bien loin que ceci l'ait en rien diminuée, je crois qu'elle en a plus de lustre, d'autant que vous avez fait paraître votre prudence à céder un peu au temps et à immoler quelques tendresses que vos sœurs avaient justement pour vous, afin de mettre la paix dans une maison que l'on avait toujours divisée sous ce prétexte...

Dans bien peu de temps, ceux qui ont désiré votre éloignement chercheront avec plus d'empressement votre retour...

L'estime de l'archevêque de Tarentaise était un réconfort pour la mère de Chaugy, mais elle ne pouvait, comme lui, se faire illusion sur les résultats de son passage à Annecy. A l'exception de la sœur de Nouvelle, ses accusateurs et accusatrices n'avaient pas démenti leurs griefs. Le silence n'est pas la lumière, et le voile qu'on avait bien voulu jeter sur le passé ne l'avait pas innocentée.

Françoise-Madeleine en eut bientôt la preuve.

Vers la fin de septembre, elle confiait à la supérieure d'Autun :

Or sus, ma chère et véritable amie, avez-vous reçu une lettre de Mgr de Genève de laquelle on fait courir la copie dans tout l'Ordre ? Elle a été déjà reçue et renvoyée d'ici... on m'y traite à l'accoutumée... Cette lettre de Mgr de Genève, dont la sœur de Marigny fait les copies et la mère de Rabutin la distribution, est sur le détour que j'ai fait pendant mon voyage et on en dit comme si j'avais fait tout le circuit du royaume... On s'excuse de ne m'avoir pas donné congé de publier la dédite de ma sœur Marie-Bonaventure de Nouvelle que j'ai fait lire, dit-on, en tous les réfectoires des maisons où je suis passée. Vous savez la vérité du contraire, et vous savez aussi que cette pauvre fille a fait en sorte que nombre de nos maisons eussent sa dédite avant même que je fusse élue ici à Montferrand. Les terreurs de la mort et la sainte crainte de Dieu avaient tellement pénétré son âme qu'elle a jeté des copies de sa dédite par les fenêtres afin de réparer sa faute devant les hommes, comme, par sa

contrition, devant Dieu. Elle m'en a fait tenir deux, et enfin, de son propre mouvement, la pauvre fille se jeta à genoux dans la chambre des assemblées, fit sa dédite de vive voix, cria merci à la Communauté et à nous avec des termes si humbles et des sanglots si pitoyables qu'elle fit pleurer toute la compagnie, et peu après elle est morte. A la mort, c'est-à-dire avant son agonie qui a été cruelle et de plusieurs jours, elle fit encore faire la même dédite et demander pardon par son confesseur (1).

On a vu plus haut les circonstances qui avaient motivé l'itinéraire de la mère de Chaugy. Quelques esprits, que le passé rendait soupçonneux, s'en étaient offusqués ; ils s'étonnaient aussi que l'évêque de Genève l'eût rappelée dans le premier monastère et envoyée comme supérieure à Montferrand.

Mis en cause, Mgr d'Arenthon jugea utile de se disculper. A vrai dire, cela ne lui était pas facile. En effet, ou la mère de Chaugy était coupable ou elle ne l'était pas. Si elle l'était, pourquoi l'avait-on rappelée à la Sainte-Source, puis chargée de la direction d'un monastère ; si elle ne l'était pas, que signifiait tout le passé ?

La lettre de l'évêque se ressent de cette situation équivoque (2) ; tour à tour, elle excuse et charge la mère de Chaugy, laissant, en définitive, planer sur elle le soupçon et la méfiance.

Tout d'abord, il faisait savoir que s'il avait lui-même sollicité le rappel de la mère de Chaugy au premier monastère, c'était pour satisfaire aux désirs de M^{me} Royale qui « s'était engagée, avant que d'entrer » en Savoie, à procurer ce retour, et qui, d'autre part, était trop respectueuse de l'autorité des prélats de l'Eglise pour le demander elle-même. D'ailleurs, il avait pour garant Mgr de Tarentaise qui avait vu le fond des choses avec défense d'en parler à qui que ce soit. Ainsi, déclarait Mgr d'Arenthon, « j'ai pu donner quelque chose à la charité en mettant à couvert, par un rappel de quinze jours, l'honneur d'une religieuse qui a sans doute mérité quelque chose dans son Institut par le soin qu'elle a donné à la canonisation de votre saint patriarche. »

(1) *Lettres*, p. 188 et ss.

(2) Cette lettre se trouve à la Bibl. nat., fonds français, ms. 20.637, f° 198. Ce n'est qu'un long fragment qui porte ce titre : *Extrait d'un article de la seule lettre que Mgr l'évêque de Genève a écrit en France sur le sujet de la mère de Chaugy depuis sa dernière sortie du premier monastère d'Anecy.*

Répondant ensuite au reproche d'avoir accordé la mère de Chaugy comme supérieure à un monastère de France :

J'ai laissé à son choix, déclarait-il, d'accepter cette supériorité ou de demeurer dans mon diocèse, et... cette facilité a été un pur effet de la soumission que j'ai due à ma souveraine..., outre qu'on ne peut point douter que [cette religieuse] n'ait beaucoup de talent pour servir Dieu dans cet emploi si elle veut se rendre fidèle aux promesses qu'elle m'a faites, d'une manière fort édifiante, de vouloir marcher désormais dans les voies de la simplicité et du rabaissement...

Il lui était plus facile de se disculper quant au voyage circulaire de la mère de Chaugy, voire d'excuser la voyageuse :

J'avoue que les courses et les visites de la mère de Chaugy ont été qualifiées du nom de scandaleuses par un prélat de France (1), mais il est bien probable qu'elle ne les a pas faites sans en avoir reçu un commandement exprès de Mgr de Clermont et des supérieurs de Montferrand... Il est du moins très assuré que l'obéissance que je lui avais donnée l'obligeait de se rendre à son monastère par la voie la plus ordinaire et d'éviter tous les détours...

Enfin, on s'étonnait encore que Mgr d'Arenthon eût permis à la mère de Chaugy de publier la rétractation de la sœur de Nouvelle qui, au lieu de la justifier, pouvait la faire soupçonner d'être coupable de plusieurs manquements fort humiliants. Après avoir nié qu'il eût jamais donné cette permission, l'évêque ajoutait :

La première écriture que la sœur Bonaventure avait faite contre elle n'était pas de si grand prix qu'elle eût dû faire le fondement véritable de sa disgrâce, et... cette sœur a même déclaré, quelque temps avant sa mort, qu'on l'avait réduite d'une manière assez honteuse pour lui faire faire cette rétractation, et a chargé son confesseur, qui l'a assistée à la mort, de me remettre une écriture faite et signée de sa main par laquelle elle déclare qu'elle persiste dans sa première déposition, et qu'elle n'en a fait une rétractation que par une pure surprise et que par la crainte d'être abandonnée d'une fille qui la servait dans ses grandes infirmités depuis plusieurs mois; ce que je n'avance que pour faire voir qu'il n'y a pas grande apparence que j'aie conseillé à la mère de Chaugy de prendre cet expédient pour se justifier, ne faisant pas, d'ailleurs, beaucoup de capital des déclarations non plus que de la rétractation de cette pauvre défunte, parce que je n'ai pas cru que ce témoignage d'un

(1) Très probablement Mgr de Maupas.

esprit si faible pût servir de prétexte ni de fondement à la disgrâce d'une religieuse faite comme la mère de Chaugy.

Voilà... tout ce qu'on tirera jamais de moi concernant cette religieuse après les témoignages de soumission qu'elle nous a donnés en partant du premier monastère, parce que je me suis toujours persuadé que la charité et la justice m'y obligent également...

La charité et la justice ne trouvaient guère leur compte à ces demi-justifications, mais, devant cet imbroglio, quelle riposte valait la dignité du silence : « A cela comme à tout le passé, que puis-je faire, écrit la mère de Chaugy, sinon de m'abîmer en Dieu et recourir à Jésus, Marie, Joseph. » (1)

Même attitude devant l'accusation d'avoir voulu, par ses visites, jouer le rôle de générale :

Hélas ! notre digne Mère et notre chère sœur de Blonay ont souffert la même calomnie, et c'est l'ignorance et la malice qui ont fait trouver cette souffrance pour elles et pour moi, car les filles de clôture ne peuvent jamais porter cette charge, et d'en faire la moindre ouverture à Rome servirait à se faire passer pour ridicule... Ni moi ni mes amies ne pensâmes jamais à cette rêverie, mais Dieu le fera voir un jour, cela me suffit (2).

A Dieu ne plaise, pourtant, que la crainte d'une telle accusation ne l'arrête lorsqu'il s'agit de communiquer aux monastères la bonne nouvelle de quelque faveur obtenue à Rome au profit de tout l'Institut par le Père de Chaugy. Celui-ci, satisfaisant au généreux désir de sa sœur, avait obtenu l'autorisation de faire imprimer la bulle de canonisation et d'en faire signer et authentifier un exemplaire pour chacune des maisons de l'Ordre. La mère Sibour, supérieure du premier monastère de Paris, ayant donné au Minime toute sa confiance (3), lui avait fait parvenir les sommes requises pour cela (4). « Cette très aimée mère Sibour m'écrit avec des ravissements de joie et de reconnaissance pour les soins et les grâces du révérend P. de Chaugy », écrit, à Marie-Anne Dardault, la mère Françoise-Madeleine (5).

(1) *Lettres*, p. 194, à la mère Dardault.

(2) *Ib.*, 195, à la même.

(3) « Vous savez déjà comme cette illustre fille de saint François de Sales m'a fait l'honneur de ne point changer de procureur, ni chercher autre correspondance que la mienne », écrit le P. de Chaugy à sa sœur. Lettre du 4 oct., citée dans la circ. de la mère de Chaugy, datée du 13 déc. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(4) *Lettres de la mère de Chaugy*, 187 et 208.

(5) *Ib.*, 187,

Enfin, le 4 octobre, le dévoué procureur annonçait à celle-ci l'approbation de l'Office de saint François de Sales (1), l'octroi d'un Bref d'Indulgence perpétuelle pour tous les monastères de la Visitation au jour de la fête du Fondateur, et enfin le don fait, par le pape, à la Sainte-Source, d'une croix et de six chandeliers d'argent accompagnés d'un beau bref dont il envoyait le double à Montferrand (2).

L'œuvre du Père de Chaugy était achevée :

Il me semble, ma bonne mère, écrit-il à sa sœur, que vous offrant, et, par votre moyen, à toutes vos maisons, ce Bref d'Indulgence perpétuelle et ce saint Office, je vous présente à toutes comme une couronne d'ouvrage et vous mets en mains les deux clefs du saint édifice achevé auquel Dieu m'a fait la grâce de travailler près de dix-huit ans, dans Rome, sous vos correspondances et vos procures.

N'était-ce pas justice que le dernier bienfait du zélé procureur fût offert à tout l'Ordre par les mains de sa sœur ? En possession de cette missive, la mère de Chaugy en adressa une copie à tous les monastères de la Visitation avec une longue lettre de sa part (3).

Au moment où s'achève définitivement ce grand œuvre, Françoise-Madeleine a son dernier mot à dire, mot de justice et de vérité, non pas pour elle-même, mais pour marquer « les obligations » de l'Institut à l'égard de l'Ordre des Minimes qui, « sans pension, sans gratification et sans récompense », leur a fourni, tant d'années de suite, le service permanent d'un religieux dont le dévouement a été apprécié de tous ceux qui l'ont vu « sans intérêt et sans préoccupation. »

Le public, grâce à Dieu, demeure d'accord de la sincérité et du succès de sa commission, j'en apprend tous les jours des nouvelles édifiantes par ceux à qui la modestie n'est pas obligée de fermer la bouche au sujet d'un si bon frère.

(1) « Mon frère a envoyé à Paris l'office de notre saint Fondateur pour le faire imprimer ; ce n'est pas celui du révérend Père barnabite mentionné dans la circulaire de notre mère de Rabutin, mais oui bien celui que le saint Pontife a fait faire par le révérend P. Bona, théologien de Sa Sainteté, jadis des Feuillants. » *Ib.*, 193.

(2) Sur toutes ces questions, voir, outre les pièces indiquées dans les notes ci-dessus, les circulaires de la mère de Rabutin, 29 juin et 2 déc. 1666. Bibl. d'Avignon, ms. 2138, p. 63 et 85.

(3) Voir ci-dessus, p. 483, note 3.

Et que dire des services rendus par le P. Harel et par le frère Rofavier?

Véritablement, mes très chères sœurs, conclut-elle, j'ose espérer que les veilles, les travaux, les croix et les soins de ces véritables enfants de saint François de Paule seront écrits au livre de vie à la gloire des vertus reconnues et des honneurs rendus par tout l'univers à notre Père saint François de Sales.

Et maintenant, elle n'a plus qu'un désir à exprimer qui est celui « de voir une entière conformité et uniformité de cœur et de résolution en la *célebrité* des fêtes du Fondateur dans toutes les maisons de l'Institut. »

Sur ce point, des divergences s'étaient produites pendant les fêtes de la canonisation. Bien que le Coutumier spécifiât que les sœurs diraient tous les jours le seul office de Notre-Dame sans avoir à se charger jamais d'aucun autre, beaucoup de monastères avaient cru devoir dire l'office prescrit par l'Eglise pour la fête du saint. Plusieurs même, tels ceux de Paris, de Turin, de Montferrand, entre autres, allant plus loin dans leur zèle, avaient chanté cet office en grégorien, abandonnant le chant spécial aux visitandines.

La mère de Chaugy, dans son enthousiasme pour la gloire de son saint Fondateur, penchait pour cette méthode, alléguant que saint François de Sales n'avait pu prévoir dans les règles de l'Institut les honneurs qui lui seraient rendus après sa mort ; elle faisait valoir aussi les désirs fréquemment exprimés par la mère de Chantal :

Plus de dix mille fois nous avons ouï dire à sa Charité, dans ses plus douces conversations, qu'elle désirait, si Dieu lui faisait la grâce de voir célébrer la première messe de notre fondateur, d'être la première à commencer le *Statuit*, et ajoutait qu'elle aurait bientôt appris cette messe, qu'elle en savait déjà le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis* et le *Credo* sur le chant de l'Eglise qu'elle chantait souvent et fort suavement dans nos communes récréations... Nos très honorées mères Péronne-Marie de Châtel et Marie-Aimée de Blonay... avaient les mêmes sentiments que cette digne mère et, à son exemple, nous ont toujours fait prendre les bréviaires et les diurnaux le jour des Innocents pour chanter toutes ensemble les Vêpres des Confesseurs Pontifes dans l'Oratoire de notre Bienheureux Père, attendant, disaient-elles, que Dieu nous eût permis de rendre notre culte public et solennel.

Ne serait-ce pas chose extraordinaire que, Sa Sainteté ayant

pris soin « de faire dresser un office propre et particulier à notre saint », « ses filles très chères et si aimées » fussent « les seules dans l'Eglise de Dieu » à ne pas se prévaloir de cette grâce ?

Enfin, la mère de Chaugy, en terminant, exprimait sa ferme croyance qu'on pourrait « avec assez de facilité » se prévaloir de l'heureux pontificat d'Alexandre VII pour travailler à la glorification de la mère de Chantal, la parfaite conformité et union de cette sainte âme avec celle du bienheureux la rendant, « d'une certaine manière, comme glorifiée de la gloire de son saint Père ».

La lettre de Françoise de Chaugy se croisa avec une circulaire de la mère de Rabutin où celle-ci faisait savoir, qu'après mûres réflexions, on était d'avis à la Sainte-Source que, le jour de la fête du Fondateur, l'Office propre fût dit au chœur des religieuses, mais sur le chant ordinaire de la Visitation tel qu'il est prescrit par les Constitutions pour les fêtes solennelles (1).

Sans s'attacher à son opinion relative au chant grégorien, la mère Françoise-Madeleine éprouva une « joie très tendre et sensible » de cette décision en faveur du grand Office (2). Mais elle sacrifiera généreusement cette douceur lorsque, tout bien pesé, Annecy décidera qu'il sera mieux, à l'avenir, pour garder l'uniformité, la simplicité et la fidélité à la règle, de ne dire au chœur que l'Office de Notre-Dame, même au jour de la fête de saint François de Sales (3).

Deux mois après l'envoi de sa première circulaire, la mère de Chaugy s'adressa de nouveau à tout l'Ordre pour lui faire part du Bref apostolique qui accordait à chaque monastère un Autel

(1) Circ. du 2 déc. 1666 et du 1^{er} août 1667. Bibl. d'Avignon, ms. 2138, p. 85 et 220.

(2) Circ. de la mère de Chaugy, 26 fév. 1667. Arch. de la Visit. de Toulouse.

(3) Circ. du 25 sept. 1668. Arch. de la Visit. d'Annecy. Quelques monastères, conseillés sans doute par des supérieurs d'esprit plus rigoriste, avaient estimé que l'introduction du grand Office au chœur des religieuses, le jour de la fête de saint François de Sales, était une dérogation à la règle et à la simplicité voulue par le saint lui-même. Mgr de Maupas s'était fait l'écho de cette opinion et en avait écrit à Mgr d'Arenthon. Cf. la réponse de ce dernier, 21 février 1668, Bibl. nat., fonds français, ms. 20.637, f^o 194. Finalement, le premier monastère d'Annecy, conseillé par Mgr d'Arenthon et après avoir pris l'avis d'un grand nombre de supérieures, fit le sacrifice de son inclination.

Notons ici que les sœurs ont toujours la possibilité de faire chanter l'Office de la fête dans leur chapelle extérieure par le clergé ou par une maîtrise.

privilegié. Elle va profiter de cette occasion pour réaliser son dernier désir touchant le culte de son bienheureux Père. C'était un de ses grands regrets que chacune des maisons de l'Institut ne possédât pas une relique de son Fondateur. Or, quelque temps avant sa déposition, elle avait reçu de François Favre, le fidèle valet de chambre du saint, une « petite boîte » remplie du sang desséché « qu'il avait eu l'adresse de conserver » lorsqu'on saignait son maître « dans les accidents de ses maladies. »

« Je n'eus pas sitôt ce petit et ce grand trésor entre les mains, écrit la mère de Chaugy, que mon inclination me poussa très vivement d'en faire part à toutes les maisons de l'Institut ; mais, comme vous savez, mes bonnes mères, je ne l'ai pu ni dû jusqu'à présent ; j'ai même douté quelque temps si je devais suivre à cette heure ce mouvement de la dilection universelle... »

Elle se décide pourtant à partager son trésor, y joignant « un peu de la matière pulvérisée » trouvée dans le tombeau du saint, « mêlée parmi le baume dont son sacré corps fut oint quand on le déposa dans sa sépulture ».

L'œuvre est achevée : Françoise de Chaugy a réalisé les ultimes désirs de la mère de Chantal.

Il semble que mon cœur, voyant nos grands procès finis, notre saint sur l'autel, la fête de la canonisation terminée, nos Maisons enrichies des Indulgences perpétuelles et d'un peu des sacrées et saintes reliques de notre illustre Fondateur, n'a plus rien à désirer. Oui, le *Nunc dimittis* doit être mon cantique (1).

Pourtant, la gloire de saint François de Sales réclame encore de sa part une publique contribution. Rome a canonisé le saint dans des fêtes splendides ; Annecy, Paris et la plupart des monastères de Sainte-Marie ont eu, à cette occasion, des cérémonies solennelles. La mère de Chaugy, bien qu'à la tête d'un couvent pauvre, fera de son mieux. Mais comme on tiendrait « à grande indiscrétion, dans une ville quasi dévote et dans une maison chargée » comme la sienne, « de vouloir égaler les grandes et riches », tout sera fait « conformément » à la petitesse du monastère. On sait, d'ailleurs, que « la pauvreté donne quelquefois autant de soin et plus d'industrie que ne ferait l'abondance ». (2)

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, 205, à la sup^{re} d'Avallon, août 1667.

(2) *Ib.*, 206.

Pour donner plus de relief aux fêtes projetées, et, par ce moyen, faire grandir, dans le peuple d'Auvergne, la dévotion envers saint François de Sales, la mère de Chaugy s'entendit avec les quatre couvents de la Visitation de cette province pour organiser comme une sorte de fête unique et prolongée, chaque monastère, à tour de rôle, ouvrant une neuvaine solennelle tandis qu'un autre terminait la sienne.

La Visitation de Montferrand commença la première, le 21 août 1667, jour du centenaire de la naissance de saint François de Sales. Mgr Gilbert du Veigny d'Arbouze célébra pontificalement dans l'église du monastère, en présence d'un nombreux clergé, des magistrats de la ville et du peuple. Matin et soir, pendant neuf jours, il y eut, en cette même église, cérémonie solennelle et panégyrique du saint. Le 27 août, huit à neuf cents pauvres y vinrent en procession, conduits par MM. les Directeurs de l'Hôtel-Dieu, et reçurent une aumône générale au monastère.

Puis, ce fut le tour des couvents de Riom, de Clermont, de Billom et de Thiers. La clôture générale de ces « octaves » se fit le 9 octobre dans la collégiale de Montferrand.

Entre les orateurs qui prêtèrent leur concours à l'éclat de ces cérémonies, le principal fut sans contredit M. de Hauteville, proposé à l'évêque de Clermont par la mère de Chaugy comme étant le mieux informé de la vie et des actions de Mgr de Genève. Ce fut lui qui prononça le panégyrique d'ouverture en l'église de la Visitation, le 21 août, et celui de clôture en la collégiale, le 9 octobre. Il se fit entendre aussi pendant les neuvaines des autres monastères d'Auvergne et fit en tout neuf panégyriques, dont trois à la Visitation de Montferrand. (1)

(1) *Octave de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, où les plus beaux traits de la vie et des actions de ce saint évêque sont ordonnés en forme de panégyriques avec plusieurs remarques tirées des manuscrits du saint et des mémoires de sa canonisation qui jusques ici n'ont point vu le jour*, par Nicolas de Hauteville, prêtre, docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Saint-Pierre de Genève. A Paris, chez Frédéric Léonard, M.DC.LXVIII. L'ouvrage est dédié à M. Loisel, docteur en théologie, chancelier de Sorbonne, curé de Saint-Jean en Grève. On lit dans la Préface: « On trouvera dans ces Panégyriques beaucoup de choses rares et surprenantes qui, jusques ici, n'ont point vu le jour. Nous les avons extraites des propres manuscrits du saint et des mémoires de son procès en cour de Rome que la très révérende mère Françoise-Madeleine de Chaugy... nous a communiqués en original, à quoi la piété de M. le marquis de Sales... a concouru... nous ayant ouvert le riche trésor des papiers de ce grand prélat. »

Discours pompeux et bizarres, plus réjouissants pour nous qu'édifiants, types achevés du genre pour celui qui voudra compléter l'étude du panégyrique avant Bossuet. La foule s'y pressait ; à Thiers, notamment, elle fut si compacte que l'orateur faillit ne pouvoir pénétrer dans l'église et fût resté dehors, « n'eût été que MM. les magistrats envoyèrent leurs huissiers pour faire fendre la presse et le faire passer » (1). Ce jour-là, le saint, comparé par l'orateur à la blanche hermine, fut proclamé *l'Hermine de la Grâce et de l'Amour*. M. de Hauteville nous donnera le choix, dans ses neuf panégyriques, entre le ver à soie, le remore, le luth, la sensitive, la grenade, la civette, le pélican et le phénix, considérés tour à tour comme symboles de la vertu du Bienheureux.

La mère Françoise-Madeleine avait espéré que son frère le Minime assisterait aux fêtes de Montferrand, car il avait de nouveau quitté Rome au commencement de l'été. Son espoir fut déçu, le P. de Chaugy ayant été appelé à Paris par les ordres de ses supérieurs et de l'abbé Rospigliosi (2).

Il désire fort, en revenant, de voir plusieurs de nos maisons, confie sa sœur à une amie, mais comme il n'a pas la bourse bien remplie, il ne peut faire tout ce que son amitié lui suggère ; il s'est même défrayé de son voyage de Rome jusqu'ici par quelques charités de ses amis. Je dirai à votre cœur bien-aimé que, depuis que les personnes desquelles Dieu s'est servi pour nous affliger et traverser dans la sainte affaire eurent arrêté les contributions entre leurs mains, il a fallu que ce pauvre religieux et cher procureur de la Visitation ait eu le cœur un peu bien placé, une âme pleine de piété pour notre saint Fondateur et une résolution bien constante, pour persévérer jusqu'au bout sans faire paraître la désunion de notre Institut duquel il avait tant fait paraître l'unité, à l'édification de Rome et à l'avancement de notre sainte affaire, afin d'en obtenir glorieusement la fin. Il a fallu qu'il se soit hasardé à faire des emprunts et, par une Providence admirable, il a trouvé de

(1) Bibl. d'Avignon, ms. 2138, p. 161. Relation des cérémonies observées en la canonisation de saint François de Sales dans la ville de Thiers au monastère de la Visitation Sainte-Marie au 15 mars 1668. La date que marque cette copie manuscrite est certainement erronée ; c'est le 26 septembre 1667 que M. de Hauteville clôtura la neuvaine. Cf. *Octave...*, p. 153.

(2) *Lettres*, p. 207, du 29 août 1667, à la mère Malteste, supérieure d'Avallon. L'abbé Jacques Rospigliosi était le neveu du cardinal de ce nom qui succéda à Alexandre VII sous le nom de Clément IX. Il fut, sous ce règne, cardinal préfet de la signature, plus tard légat à Avignon, et mourut en 1684.

quoi pour l'achever heureusement. J'espère que Dieu nous fera la grâce, avec le temps, de procurer son dégagement (1).

Venant de Rome, le P. de Chaugy s'était arrêté deux jours à Annecy ; il logea de nouveau chez le marquis de Sales et refusa l'hospitalité de la Visitation. La mère de Rabutin éprouve le besoin de pallier le fait, dans sa circulaire du 1^{er} août, en soulignant la promesse du Minime de revenir en pèlerinage au tombeau du saint :

Nous aurons, dit-elle, l'honneur de le loger et de nous prévaloir de ce temps pour lui témoigner notre gratitude des obligations dont notre Institut lui sera à jamais redevable de même qu'à sa digne sœur. Je croirais offenser vos bons cœurs si je les recommandais l'un et l'autre à vos saintes prières... (2)

La reconnaissance venait bien tard...

A la vérité, le frère et la sœur n'avaient plus la confiance de la Sainte-Source ; ils ne l'ignoraient pas : « Je n'ai plus de nouvelles du cher Annecy... » écrit tristement la mère de Chaugy. Et, doucement résignée : « Il m'est avis que je n'ai plus rien à dire ni à faire que de prier et de m'humilier profondément. Mes prétentions ne sont pas où on les croit... » (3)

L'heure du repos n'avait pas sonné pourtant ; encore moins celle de la paix.

A plusieurs reprises, nous l'avons vu, par suite de l'ingérence indue de certains évêques dans l'élection des supérieures, des troubles sérieux étaient survenus en divers monastères de l'Ordre. Celui de Rennes venait de traverser une crise très grave à la suite d'une élection parfaitement canonique annulée d'autorité par l'évêque (4).

Emue à juste titre de ces désordres, la mère de Rabutin, dans sa circulaire du 1^{er} août 1667, attira sur eux l'attention des supérieures et sollicita leur avis sur les remèdes qu'il convenait d'y apporter. Après avoir rappelé l'absolue nécessité de sauvegarder l'entière liberté des élections, elle proposait, si tel était l'avis général, d'adresser au Pape une supplique afin d'obtenir « une nouvelle bulle de confirmation » de l'Institut, de la Règle et

(1) *Ib.*

(2) *Circ.* du 1^{er} août, déjà citée.

(3) *Lettres*, p. 200 et 201, à la mère Dardault.

(4) *Année sainte*, VII, p. 60 et ss.

des constitutions, dans laquelle il serait spécifié, en particulier, « que la supérieure devra être élue par plus de la moitié des voix qui capitulent, quand ce ne serait que d'une », et que, « sous peine des censures ecclésiastiques », ceux qui présideraient au vote devraient en respecter la liberté, les élections étant déclarées nulles dans le cas contraire.

Mgr d'Arenthon offrait de faire appuyer cette requête, voire d'aller en personne la plaider auprès du Pape. En conséquence, la mère de Rabutin priaît les supérieures d'étudier la question et de lui faire connaître leur avis sur cette démarche. Dès que sa lettre fut parvenue dans les monastères, un grand nombre de supérieures écrivirent à la mère de Chaugy pour avoir son opinion. Sa réponse à Annecy ne s'était pas fait attendre :

J'ai dit le plus humblement et sincèrement possible la vérité qui est que je ne comprends pas bien positivement ce que l'on veut proposer, répond-elle à la mère Dardault; quand je verrai les articles de ce que l'on veut demander au Pape approuvés de Mgr de Genève et signés du chapitre d'Annecy, comme fille quoique très indigne de cette sainte source je m'y joindrai, si l'on me fait l'honneur de le désirer, ne voulant jamais me départir de cette voie, moyennant la grâce de mon Dieu...

Mais elle refuse de prendre position dans cette affaire :

Il est certain que votre pensée est fort conforme à la mienne et à celle de plusieurs supérieures d'écrire toutes les suppliques en forme et qu'on se concerta avant d'approuver afin qu'aucun monastère n'ait droit de réclamer à Rome ou aux Prélats contre ce que les autres auraient conclu sans leur participation. Mais encore que je dise cela dans la sincérité que je dois à Dieu et à l'Ordre, toujours les personnes que vous savez diront et écriront que c'est pour agir en générale, c'est pourquoi j'en laisse le soin à votre bon génie (1).

D'ailleurs, les injustices dont elle a été l'objet ne feront-elles pas que son témoignage paraîtra toujours intéressé dès qu'il s'agira de maintenir dans la limite de ses droits l'autorité des Ordinaires? (2)

La circulaire de Marie-Aimée de Rabutin ne parvint à Montferrand que dans le courant d'octobre. Quatre ou cinq jours

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, 214 et 217, à la mère Dardault.

(2) « Nos sœurs de Tulle sont plus à plaindre que celles de Rennes pour la violence qu'elles ont soufferte; nos sœurs de Paris m'en ont envoyé le récit et me disent si je ne remuerai point. Ma réponse a été que je suis dans mon temps de repos et que, sur cet article de la volonté de Dieu, de la violence et du tort fait, je suis partie intéressée. » *Ib.*, p. 212, à la même.

après, y arrivait un imprimé qui surprit fort la mère de Chaugy : c'était une suite de réflexions fâcheuses sur la lettre de la Sainte-Source; on y blâmait les projets de la mère de Rabutin comme préjudiciables à l'autorité des supérieurs ecclésiastiques; en revanche, l'éloge de Françoise de Chaugy s'y étalait avec complaisance.

Quel était l'auteur de cet imprimé? Ami maladroit ou subtil ennemi? L'émotion de Françoise-Madeleine fut vive. Étant donné le passé, n'allait-on pas supposer qu'elle avait, par ressentiment, quelque part à ce libelle? La déposée, Suzanne Mangot, ne put se défendre de la même appréhension. Elles relurent ensemble ce méchant papier, « après quoi, rapporte la mère de Chaugy, je conclus qu'entre tous ceux qui pouvaient avoir connaissance de mes griefs, je ne croyais pas qu'il y eût une âme assez méchante ni assez déraisonnable pour me donner part à cet écrit qui paraît être d'un vieux Père spirituel de quelque maison qui peut être choqué » (1).

Elles résolurent donc de l'anéantir et de n'en point parler à la communauté, se contentant de prier « afin qu'il plût à Dieu d'en ôter la nuisance... » (2).

Mais bientôt des lettres parviennent de tous côtés à la supérieure de Montferrand. Cet imprimé circule partout; il est aux mains des évêques et dans chacun des monastères; le bruit court qu'elle en est l'auteur.

Le coup fut rude pour la vaillante mère de Chaugy : « Je vous assure que j'en suis affligée et dans un transissement de cœur qui est extrême » (3), confie-t-elle à une amie.

Mais bien vite elle se ressaisit et son grand cœur, une fois de plus, s'élève au-dessus de ces attaques.

Je présume pieusement que nos chères Maisons ont des preuves assez anciennes, assez convaincantes et continues de la sincérité de tous mes empressements pour le service de l'Ordre et la gloire de notre saint Fondateur, pour s'empêcher de former un jugement si sévère de ma conduite que je laisse à la sainte garde de mon Dieu... (4).

Comme par le passé, ses amies, en particulier les supérieures d'Autun, de Beaune, d'Avallon, de Lyon-Bellecour, soutiennent

(1) *Ib.*, 224, à la mère de Vauzelles, supérieure de Lyon-Bellecour.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*, 220, à la supérieure et à la déposée de Beaune.

(4) *Ib.*, 227, à la mère de Vauzelles.

la réputation de la noble persécutée (1) ; mais si la mère de Chaugy leur en est reconnaissante, elle reste passive.

Son âme plane dans les régions sereines du total abandon à la volonté divine, fruit du mépris de soi-même et d'un amour de conformité envers le Christ souffrant :

Chère amie de mon âme, écrit-elle à la mère Dardault, un cœur païen qui ne saurait pas que le Fils de Dieu, après ses travaux et tout ce qu'il a fait pour Israël son peuple, n'eût, pour finir sa vie, qu'une croix, des épines et du fiel pour breuvage, pourrait s'affliger et s'étonner ; mais, en vérité, une chrétienne, une religieuse, une personne vieillie dans le cloître et dans la poursuite de la canonisation d'un saint à qui la persécution n'a pas manqué, serait extrêmement blâmable d'avoir d'autres sentiments dans ses travaux, quoique bien cruels, que ceux d'une véritable soumission, paix et résignation en Dieu. Les clartés du Ciel feront un jour éclipser et évanouir tous les ombrages de la terre (2).

Cependant le bruit soulevé par cet imprimé inopportun fut assez vite apaisé ; il ne semble pas qu'Annecy ait ajouté créance à la complicité de Françoise de Chaugy en cette affaire (3).

Mais, de cette épreuve, la courageuse mère sort le cœur un peu plus meurtri, l'âme plus lasse. Sa correspondance laisse percer une aspiration mélancolique vers le repos de l'éternité. Sa santé, d'ailleurs, était ébranlée : le climat lui est contraire, sa vue baisse, l'embonpoint qui lui vient avec l'âge l'incommode, ses jambes se font plus lentes à son service :

Je vous assure que je ne veux prendre garde qu'au beau pays vers lequel je m'achemine par la route d'Auvergne ; mais l'air est si opposé à mes yeux et à mon tempérament que ceux qui m'y ont vue quand j'y suis arrivée me disent que je suis vieillie de vingt ans (4).

Il faut la douce et affectueuse importunité de sa fidèle amie pour lui faire avouer sa souffrance, et encore bien discrètement :

(1) *Ib.*, 220, 223, 228, 230.

(2) *Ib.*, 233.

(3) Ce projet de requête au pape pour obtenir une confirmation des constitutions de l'Institut fut définitivement abandonné. La Sainte-Source, d'ailleurs, se heurtait en cela à l'opposition de certains évêques. D'autre part, elle pouvait craindre qu'après avoir eu recours à Rome pour préciser certains points de la règle, on n'y eût recours aussi bien pour la mitiger. Ayant donc supplié Dieu « de garder lui-même sa famille », les visitandines s'en tinrent à l'exacte fidélité à leurs règles et constitutions, telles que les avaient établies les Fondateurs. Cf. Lettre de la mère de Monthoux, 30 avril 1670 ; Bibl. d'Avignon, ms. 2138, p. 236 ; et lettre de la mère Costa du Villard, Arch. dép. du Rhône, Visit. de Bellecour, liasse 2.

(4) *Lettres*, 210, à la mère Dardault.

Le silence est le prix de la croix et c'est mon refuge... Oui, ma chère Mère, puisque vous voulez que je vous le dise, à parler selon l'homme, rien ne plaît, n'est utile ni délectable ici, mais, par la très sainte volonté de Dieu, le tout est doux, bon et rehausse le courage de votre immortellement obligée sœur François-Madeleine de Chaugy (1).

Accablée de correspondance, elle n'a près d'elle aucune sœur capable de lui servir de secrétaire :

Hélas ! quasi tout le monde se plaint de mon silence. On ne sait pas que je suis ici d'une autre manière qu'à notre cher Annecy, que je n'ai pas une chère Blandine pour me servir de secrétaire, merveilleusement bonne, active et fidèle (2).

J'ai bien ici de chères sœurs qui ont une jolie plume, écrit-elle à la mère Malteste, mais si humbles et si craintives qu'elles n'oseraient écrire une lettre que si elles la copiaient ou si on ne la leur dictait mot à mot (3).

Au mois de novembre de l'année 1667, M. Lancelot, de passage à Clermont, vint rendre visite à la mère de Chaugy. Il revenait d'Alet (4), où, en compagnie du comte de Loménie de Brienne, ex-secrétaire d'Etat devenu confrère de l'Oratoire, il était allé voir l'évêque Nicolas Pavillon. Passant à Lyon, les voyageurs s'étaient rendus à la Visitation de Bellecour pour y vénérer le cœur de saint François de Sales, ce qui avait fourni à M. Lancelot l'occasion d'entretenir deux visitandines de ce monastère. Puis ils avaient fait un pèlerinage à Annecy où, « quelque dessein que le *Confrère* eût pris de se cacher », il avait été « reconnu inopinément à l'église ». Mgr d'Arenthon, mis au courant de leur passage, leur était venu « faire de grandes cérémonies » avec mille instances pour les retenir à dîner chez lui. Quoiqu'il eût marqué par ses paroles qu'il n'était point de leur parti, il les avait reçus, néanmoins, « avec toute la civilité imaginable », tenant à leur montrer lui-même « les ossements du Bienheureux, son prédécesseur », et le tombeau de la fondatrice de Sainte-Marie auxquels les voyageurs avaient fait toucher

(1) *Ib.*, 235, à la même.

(2) *Ib.*, 199, à la même.

(3) *Ib.*, 206.

(4) *Relation d'un voyage fait à Alet, adressé par M. Lancelot à la mère Angélique de Saint-Jean, religieuse de Port-Royal, dans Mémoires touchant la vie de Monsieur de Saint-Cyran, par M. Lancelot, pour servir d'éclaircissement à l'histoire de Port-Royal. A Cologne, 1738. C'est à cette relation que nous empruntons tous les détails ci-dessus. T. II, p. 364 à 372.*

des images pour l'abbesse de Port-Royal, comme ils avaient déjà fait à Bellecour près du cœur de saint François de Sales.

Après un mois de séjour à Alet, ils en étaient repartis le 12 octobre et, passant par l'Auvergne, s'étaient arrêtés à Clermont, chez Florin Périer, beau-frère de Blaise Pascal (1).

La dévotion des solitaires et religieuses de Port-Royal pour le saint évêque de Genève, ex-directeur de la mère Angélique, leur vénération pour la mémoire de la mère de Chantal qui, à la veille de sa mort, avait encore passé deux jours près de la célèbre abbesse (2), n'avaient pu laisser ignorer à M. Lancelot le nom de Françoise de Chaugy.

Or, tandis qu'il faisait ce voyage, la mère de Saint-Jean Arnauld, abbesse de Port-Royal des Champs et nièce de la mère Angélique, s'efforçait de recueillir, parmi ses relations, les documents capables de servir à composer la vie de son illustre tante (3). C'est dans l'espoir de trouver entre les mains de Françoise de Chaugy quelques lettres de l'abbesse défunte que M. Lancelot s'en fut la voir à Montferrand. N'était-il pas vraisemblable, en effet, qu'après la mort de la mère de Chantal une correspondance se fût échangée entre Port-Royal et Annecy ; la mère Angélique, d'une part, ne voulant rien ignorer des derniers moments de sa sainte amie ; Marie-Aimée de Blonay, d'autre part, désirant connaître les moindres circonstances du voyage de sa bien-aimée mère et obtenir copie de ses lettres en vue de leur prochaine édition ? (4)

Mais M. Lancelot fut déçu. D'Annecy, la mère de Chaugy n'avait rien emporté (5).

(1) *Ib.*, p. 368 et 445.

(2) *Mémoires de la mère de Chaugy*, p. 316.

(3) La mère Angélique était décédée en 1661. *Relations sur la vie de la révérende mère Angélique de Sainte-Madeleine Arnauld ou Recueil de la mère Angélique de Saint-Jean Arnauld d'Andilly sur la vie de sa tante, la mère Angélique de Sainte-Madeleine Arnauld, et sur la réforme des Abbayes de Port-Royal, Maubuisson et autres faite par cette sainte Abbesse. MDCCXXXVII. Cf. l'Avertissement de la mère Angélique de Saint-Jean daté du 26 février 1673.*

(4) Cf. ci-dessus, p. 121.

(5) De cette visite, nous n'avons trouvé aucun écho dans les multiples documents manuscrits que nous avons maniés. Seuls, les Mémoires de Lancelot y font allusion dans les termes suivants : « Les deux religieuses de la Visitation que nous vîmes au monastère de Bellecour nous firent plus de compassion, parce que leur état approchait plus du vôtre. Il y avait cinq ou six mois qu'elles n'avaient communiqué, parce que l'on ne voulait pas leur permettre de le faire sans s'être confessées à des personnes qui les tourmen-

Le temps passait. La fin du mandat de la mère de Rabutin était proche. Le méchant imprimé qu'on avait répandu au sujet de sa dernière circulaire, et qui mettait si pernicieusement en cause la mère de Chaugy, n'était pas fait pour suggérer l'idée de porter cette dernière sur la liste proposée aux suffrages des sœurs de la Sainte-Source : « C'est un vrai ennemi, dit-elle, non sans raison, et non un ami, qui a glissé ce poison à l'appro-

taient sur des choses sur lesquelles on n'avait pas droit de les inquiéter. Ces pauvres filles souffraient humblement cette mortification qui leur était d'autant plus grande qu'elles ne trouvaient pas même de consolation parmi leurs propres sœurs. Tout leur crime était de ce qu'ayant été envoyées pour gouverner les filles pénitentes de Lyon, elles en avaient retenu quelques-unes quelque temps sans communier, parce qu'elles ne les voyaient pas assez disposées. Aussitôt les voilà déclarées jansénistes : et il n'en fallut pas davantage pour les traiter comme je l'ai rapporté. On prit même à la sœur Chavanne quelques lettres qu'elle avait autrefois reçues de M. Arnauld à qui elle s'était adressée sans le connaître, et on les jeta au feu. On a fait la même chose des lettres de la mère Angélique à la mère de Chaugy, lorsque, par une puissante cabale, on l'eut déposée de la charge de supérieure du monastère d'Annecy pour l'envoyer, comme en exil, à Montferrand, en Auvergne, où nous l'avons vue à notre retour. » Lancelot, *op. cit.*, II.

Que faut-il penser de ce texte ?

En ce qui concerne l'affaire des *Repenties* de Lyon, on trouve, dans la Vie de la mère Catherine-Aimée de Vauzelles (*Année sainte*, IX, 227), qui fut promue à leur direction en 1665, probablement pour remplacer les sœurs que Lancelot vit à Bellecour, une allusion à quelques difficultés : « Les filles pénitentes, lisons-nous, très attachées à la supérieure qu'on leur enlevait, se promirent de ne point reconnaître l'autorité de celle qui lui succéderait, quelle qu'elle fût. En effet, la nouvelle mère [de Vauzelles] en reçut un fort mauvais accueil et se trouva tout d'abord en butte à quantité de mépris et d'injures. Elle n'en parut point émue et, par sa douceur, sa prudence, ne tarda pas à ramener au devoir ces pauvres créatures. » Nous ne savons rien des raisons qui motivèrent l'enlèvement de la supérieure précédente et de l'accusation de jansénisme à laquelle Lancelot fait allusion.

La phrase rapide et assez vague que Lancelot consacre à la mère de Chaugy semble établir un lien entre sa disgrâce et la correspondance qu'elle aurait entretenue avec la mère Angélique. Le récit que nous avons fait de cette disgrâce et les multiples textes que nous apportons à l'appui de notre thèse prouvent qu'il n'en est rien. Jamais, dans aucun des documents manuscrits ou imprimés que nous avons maniés, nous n'avons trouvé aucune allusion à quelque chose de semblable. Qu'il y ait eu correspondance entre Annecy et la mère Angélique au moment du décès de la mère de Chantal, c'est possible et même fort probable. La biographie de la sainte, la recherche et l'édition de ses Lettres suffisent à l'expliquer. Que cette correspondance, si elle a existé, ait été brûlée après la déposition de la mère de Chaugy, c'est encore fort possible. C'est le 26 août 1664, en effet, que la mère Louise-Eugénie de Fontaine, supérieure déposée du premier monastère de Paris, fut envoyée par l'archevêque de Paris, avec cinq autres visitandines, à l'abbaye de Port-Royal pour la gouverner et amener les religieuses à signer le Formulaire. Elle y resta jusqu'au 22 décembre 1665. Les choses allaient au plus mal à ce moment pour Port-Royal, et, mise au courant de ces faits par la mère Louise-Eugénie de Fontaine, il n'y aurait rien d'in vraisemblable à ce que la mère de Rabutin et ses conseillères aient cru devoir détruire tout ce qui provenait de Port-Royal comme étant suspect. Mais jamais il n'y a eu aucun lien entre la disgrâce de la mère de Chaugy

che de l'époque des élections afin de trouver un prétexte. Hélas ! je signerais de mon sang que je ne prétends à rien... » (1)

On avait, pour l'écarter, une raison valable en apparence, son triennat n'étant pas achevé à Montferrand (2). Le P. de Chaugy lui-même était opposé au retour de sa sœur à Annecy : « Mon frère le Minime a une aversion mortelle que je pense seulement à retourner à ce lieu-là, écrit Françoise-Madeleine à la mère Dardault ; plusieurs autres, comme vous, le désirent, et moi je me laisse à mon Dieu... » (3)

On sut bientôt que les vues de la Communauté se portaient sur la supérieure de Blois. C'était une professe d'Annecy, sœur du chanoine de Monthoux, alliée de Mgr d'Arenthon. Mais cette parenté, qui semblait peu favorable à un retour d'influence de la mère de Chaugy, ne saurait modifier le jugement loyal de l'exilée :

On m'écrit de toutes parts que la chère mère de Monthoux, supérieure de Blois, sera élue à Annecy. C'est une fille fort judicieuse qui n'avait été en aucune charge quand je fus élue, ne donnant pas encore sa voix lorsque notre digne mère décéda ; mais comme elle était modeste, dévote, secrète et d'un fort bon sens, je tâchais de la dresser dans toutes mes charges, et, dans mes voyages, elle a quasi toujours été ma compagne. Son esprit a été un peu tardif, mais maintenant elle peut bien dire comme David : « J'en sais plus que ceux qui m'ont endoctrinée ».

et cette affaire. Lancelot semble d'ailleurs renseigné de façon bien vague. Ne laisse-t-il pas entendre, par exemple, que la déposition de la mère de Chaugy a été l'effet d'une puissante cabale, alors qu'elle fut déposée selon la règle ? Son style n'est pas moins vague que ses renseignements. Que faut-il penser d'une phrase comme celle-ci : « Mgr d'Arenthon, évêque et prince de Genève, qui demeure à Annecy depuis que les Huguenots l'ont obligé d'abandonner Genève... » *Op. cit.*, p. 371.

Nous ne saurions donc faire nôtres les conclusions que M^{me} Julie Berliet, dans *Les Amis oubliés de Port-Royal*, p. 250 et ss., tire du texte de Lancelot à propos de la mère de Chaugy, conclusions qui ne s'appuient sur aucun argument sérieux.

(1) *Lettres*, 234, à la mère Dardault.

(2) Ceci n'était pas un obstacle absolu. La mère Dardault l'ayant demandé à la mère de Chaugy, celle-ci lui répond : « Il est très certain, comme vous dites, que notre bienheureuse mère, ayant fait rompre le triennat de la mère de Chastelus à Bourg-en-Bresse pour le besoin du monastère de Moulins, dont elle était professe, c'est une excuse frivole que celle que l'on vous allègue. Je n'y ai eu ni ai, grâce à Dieu, nulle prétention, Dieu le sait ; si j'entre dans vos sentiments, c'est pour vous confirmer dans la créance de ce que nos bienheureux Père et Mère ont fait : ils l'ont fait pour nous donner un exemple dans les rencontres. Enfin, ma mère, repos en Dieu et abandon à la divine providence. » *Ib.*, 236.

(3) *Ib.*, 212.

... Elle a l'honneur d'être alliée du Prélat, et Monsieur son frère en est l'intime ami ; c'est lui qui l'a porté à la prélature et qui conduisait tout le procès contre Charles-Auguste. Avec cela, cette chère fille ne se départit jamais du respect dû à ce digne neveu de notre saint Fondateur et je continuai toujours à la tenir proche de moi. Elle est uniquement aimée où elle est... (1).

Françoise de Chaugy, d'ailleurs, avait tout à gagner à l'élection d'une supérieure qui, témoin équitable de son passé, pourrait contribuer à redresser bien des erreurs et peut-être à réparer bien des injustices. Ainsi semble-t-elle l'envisager :

Elle a été témoin oculaire et auriculaire de toutes mes actions et écritures. Je suis certaine que nos pauvres sœurs ne la regardent que comme une sainte planche pour faire repasser à elles celle qu'elles désirent et qui, en vérité, n'a pour volonté, désirs et actions que la volonté de Dieu (2).

La mère Philiberte-Emmanuelle de Monthoux fut donc élue, à l'Ascension de l'année 1668, supérieure du premier monastère d'Ancey.

Vers la même époque, Françoise de Chaugy a le bonheur de voir se réaliser l'un de ses plus chers désirs : celui de l'établissement des visitandines à Rome.

Le Pape Alexandre VII était mort au cours de l'année 1667. La perte de ce Pontife, auquel les Filles de saint François de Sales devaient tant de reconnaissance, fut compensée par l'heureuse élection du cardinal Rospigliosi (3) qui s'était montré « grand ami et cordial protecteur » de la Visitation pendant que s'instruisait la cause du Bienheureux. La joie de la mère de Chaugy fut grande (4). Bien qu'elle se trouvât, pour sa part, quasi dans l'impuissance d'agir, elle ne pouvait se désintéresser d'un événement si favorable au progrès et à la diffusion de l'Institut. Deux choses, en effet, restaient à ses yeux, éminemment souhaitables : la première, c'était que la cause de béatification de la mère de Chantal fût le plus tôt possible introduite en cour de Rome. L'avènement de Clément IX autorisait cet espoir : « C'était notre vrai Père avant qu'il fût Pape, écrit-elle, et, dans notre sainte affaire, nous pourrions encore

(1) *Ib.*, 216, à la mère Dardault.

(2) *Ib.*

(3) Alexandre VII mourut le 18 mai 1667. Le cardinal Rospigliosi fut élu le 20 juin 1667 sous le nom de Clément IX.

(4) *Lettres*, 209.

plus obtenir de lui que du défunt si nous agissions unanimement de concert » (1).

La seconde, c'était l'établissement d'un monastère « à l'ombre » du Saint-Siège afin que tous ceux de l'Institut reçussent de lui, « comme les anciens malades, de l'ombre de saint Pierre, une nouvelle vie par cette ombre sacrée ». Ainsi l'écrivait la mère de Chaugy au Pape (2).

Or, Alexandre VII, peu de temps avant de mourir, avait exprimé le désir de voir les visitandines établies dans ses Etats, donnant à cet effet le château qu'il possédait dans la petite ville de Vétrolle, toute proche de Rome, pour les recevoir. La communauté de Turin, saisie de ce projet, en poursuivait la réalisation par l'intermédiaire de Mgr Rospigliosi, neveu de Clément IX, avec l'aide du cardinal Bracciano (3). Enfin, le 6 mai 1668, les pourparlers ayant abouti, quatre sœurs furent envoyées pour la nouvelle fondation. La mère de Lucinge et son conseil désignèrent Marie-Françoise de Corbeau comme supérieure, Gertrude-Elisabeth de Provane comme assistante, et deux sœurs plus jeunes (4). Mais l'archevêque de Turin, dont les préjugés contre la sœur de Corbeau n'avaient point disparu, voulut que la charge de supérieure fût confiée à la sœur de Provane.

Elles partirent le 21 août et arrivèrent à Rome le 20 septembre. Le Père de Chaugy les y rejoignit quelques jours après. Sans tarder, il rendit compte à sa sœur de son passage à Annecy, à Turin, à Modène, où il achevait de mettre au point le projet de fondation d'un monastère de Sainte-Marie (5), et

(1) *Ib.*, 212.

(2) Arch. vatic., Partic., 46, p. 368. Lettre du 12 août 1667. Elle lui avait écrit aussi le 1^{er} juillet pour le féliciter de son élection. *Ib.*, p. 190.

(3) Sur la fondation du monastère de Rome, cf. *Année sainte*, I, 271 et ss.; XI, 599 et ss.

(4) Par suite de diverses circonstances qu'on peut lire dans l'histoire de la fondation, la mère de Provane ne put rester à Rome, elle fut rappelée à Turin. Marie-Françoise de Corbeau resta chargée de l'entreprise et la mena à bien. Ce ne fut que le 9 avril 1671, que les visitandines s'installèrent définitivement dans leur monastère situé près du mont Janicule.

(5) Lettre du 8 octobre 1668. Cf. Mgr Douais: *La Visitation de Toulouse*. Les manuscrits qu'a reproduits Mgr Douais sont des copies d'extraits adressés par la mère de Chaugy elle-même à la mère Elisabeth Fouquet, sup^{re} du monastère de Toulouse. La date de 1655 attribuée à ces manuscrits est manifestement fautive. La fondation du monastère de Modène, à laquelle fait allusion le P. de Chaugy, fut faite par le monastère d'Aix en 1669. *Année sainte*, X, 386 et ss.

enfin à Vétrolle, où dix-huit prétendantes attendaient l'arrivée des visitandines pour être admises à faire leur postulat. Les sœurs de Provane et de Corbeau adressèrent aussi leur petit compte rendu à la mère de Chaugy :

Vous êtes si accoutumée à nous faire la charité que nous nous reposons à votre cœur maternel pour faire savoir à nos chers monastères notre arrivée en cette sainte cité de Rome, en attendant que nous vous envoyions nos mémoires pour faire la relation de notre voyage de Turin ici, où nous sommes pour nous en aller dans quelques semaines dans notre monastère de Vétrolle que nous tenons des bontés et des soins de notre cher Père de Chaugy. Nous avons passé à Lorette ; Dieu sait de quel cœur et de quelle affection nous avons prié pour vous... Nous avons eu permission d'aller au palais de Montecavallo baiser les pieds de Sa Sainteté. Entre les choses dont il nous parla ce fut de notre bon Père de Chaugy, nous disant qu'il avait beaucoup peiné pour notre saint François de Sales et qu'il le savait mieux que nul autre, étant pour lors consulteur de la Sacrée Congrégation... (1).

En dépit du passé, on le voit, l'activité du P. de Chaugy en Italie, et, par lui, l'influence de sa sœur restaient grandes. D'autre part, entre eux et la Sainte-Source, une détente s'opérait depuis l'avènement de la mère de Monthoux, et la correspondance se renouait. C'est ainsi qu'ayant obtenu du Pape une audience où il fut parlé de la béatification de la mère de Chantal, le Minime promet à sa sœur d'en écrire « à la sage et vertueuse mère de Monthoux » afin que celle-ci « voie ce qu'elle aura à faire ». Françoise-Madeleine, de son côté, fera parvenir à la supérieure d'Annecy, afin qu'elle en ordonne, les papiers de Ferrare que lui envoie son frère (2).

Tandis que, par delà les Alpes, les intimes amies de la mère de Chaugy poursuivent la réalisation de ses plus chers désirs, elle s'applique à régir son petit monastère.

Les loisirs que lui laisse l'exercice de sa charge sont employés à mettre en œuvre, avec M. de Hauteville, la *Maison naturelle de saint François de Sales* que les circonstances avaient jadis interrompue et permettaient maintenant de reprendre. L'auteur, après le décès de Mgr Charles-Auguste, avait quitté la Savoie et regagné Lyon, où il avait fait imprimer *Les caractères ou les*

(1) Mgr Douais, *op. cit.*, lettre du 15 oct. 1668.

(2) Le P. de Chaugy négociait la fondation d'un monastère de la Visitation à Ferrare ; mais cette fondation n'eut pas lieu. Cf. Mgr Douais : *op. cit.*, lettre du 16 oct. 1668.

peintures de la vie et de la douceur du Bienheureux, puis il s'était fixé à Paris. Il logeait ordinairement chez Pierre Loisel, chancelier de l'Université, curé de Saint-Jean en Grève (1).

Pierre Loisel, nous l'avons vu, était un dévot de saint François de Sales et un zélé propagandiste de sa doctrine. Depuis vingt ans, il commentait l'Introduction à la vie dévote quasi chaque dimanche, « chapitre par chapitre », à ses paroissiens. En l'année 1648, invitant Mgr Charles-Auguste de Sales à prêcher l'Avent dans son église, il lui écrivait : « J'ai entrepris de faire parler tous les dimanches cet auguste Prélat par son *Introduction*. Or, il n'y a point de bouche vivante qui le puisse mieux exprimer que la vôtre. »

Nouvelles instances en l'année 1652 ; mais les troubles de la Fronde arrêterent les négociations, le curé de Saint-Jean-en-Grève s'étant trouvé entraîné dans la disgrâce du cardinal de Retz et relégué à Bourges.

La dévotion marquée de Pierre Loisel envers le bienheureux et sa déférence à l'égard de Charles-Auguste de Sales lui avaient valu, de la part de ce dernier, une sympathie que partageait la Visitation d'Annecy. Dans ses lettres à la mère de Chaugy, l'évêque parle familièrement de « notre bon monsieur le curé de Saint-Jean-en-Grève », « notre cordial ami » (2). Aussi les lettres de recommandation de ce dernier avaient-elles valu à

(1) Pierre Loisel, né en 1606, mort en 1679, docteur en théologie, chancelier de Sorbonne, sept fois recteur, est cité par Hermant comme l'un des docteurs qui approuva la première édition du livre de la *Fréquente Communion* à son apparition, en 1643. On sait que le livre parut muni des approbations de quinze évêques et de vingt docteurs, et connut dans le monde un gros succès. Les jésuites, S. Vincent de Paul, M. Olier dénoncèrent bientôt les tendances dangereuses de cet ouvrage et la Sorbonne se joignit à eux contre les jansénistes. Au moment des troubles de la Fronde, les attaches de Pierre Loisel avec le cardinal de Retz le rendirent suspect à Mazarin. A la nouvelle de l'évasion du cardinal du château de Nantes, Loisel fut un des curés qui fit chanter le *Te Deum* dans son église en signe de joie. Il fut pour ce motif exilé à Compiègne, puis à Bourges. « Ce fut par d'autres intérêts que ceux du jansénisme, écrit le P. Rapin, que Loisel fit l'emporté ; il avait des attaches secrètes avec le cardinal de Retz qui, malgré le sang-froid de son tempérament, lui échauffèrent si fort la bile qu'il se laissa aller à des excès dont les suites pensèrent lui être funestes, tout modéré qu'il était. » *Mémoires du P. Rapin*, publiés par Aubineau. I, 285, 517 et 518 ; II, 231 et 232. Ce n'est que lorsque le cardinal eut donné sa démission d'archevêque de Paris, en 1662, que Loisel rentra à Paris. Il ne fit d'ailleurs aucune difficulté de signer le formulaire. *Mémoires de Godefroi Hermant*, publiés par Gazier chez Plon : I, 211 ; II, 253, 585 et 587 ; V, 443.

(2) *Maison naturelle*, p. 670, 671, 678, 766, 770 et 771.

Nicolas de Hauteville, à son arrivée en Savoie, un chaleureux accueil de Mgr Charles-Auguste et de la Sainte-Source.

Dès que l'Eglise eut canonisé le saint évêque de Genève, Pierre Loisel organisa dans sa paroisse, avec l'approbation de l'archevêque de Paris, une confrérie dont les membres s'engageaient à se faire les dévots de saint François de Sales et les imitateurs de ses vertus (1) ; il lui dédia un autel dans son église et composa un office pour le jour de sa fête.

Cette grande dévotion l'avait mis en excellents termes avec les visitandines de la rue Saint-Antoine qui lui offrirent un précieux autographe du Bienheureux : c'était le sermon que celui-ci avait prononcé le 15 août de l'an 1602 dans l'église même de Saint-Jean-en-Grève (2). Le curé le fit enchasser « dans le cristal, l'or et l'argent » pour être vénéré comme une relique.

Des fêtes magnifiques avaient eu lieu dans cette paroisse, le 4 février 1666, en liaison avec les cérémonies faites à Notre-Dame et au monastère de la rue Saint-Antoine, pour célébrer pendant neuf jours la canonisation du saint évêque de Genève (3).

Au milieu de ce favorable concours de circonstances, Nicolas de Hauteville ne perdait pas de vue la composition de son grand ouvrage sur *la Maison naturelle, hiérarchique et mystique de saint François de Sales*, dont la mère de Chaugy avait en main tous les documents. L'arrivée de celle-ci en Auvergne, où elle retrouvait toute sa liberté d'action, permettait de reprendre ce projet auquel l'un et l'autre attachaient une si grande importance.

Elle avait donc prié Pierre Loisel d'envoyer M. de Hauteville à Montferrand pour l'assister dans l'organisation des fêtes célébrées en l'honneur de saint François de Sales (4) et travailler au livre projeté. Après trois mois de séjour, *la Maison naturelle* n'était pas terminée ; Nicolas de Hauteville avait dû regagner Paris.

(1) Pour tous ces détails sur Loisel : Hauteville, *Octave de saint François de Sales*, préface. — *Année sainte*, VIII, 332. — *Relation des cérémonies qui se sont faites à la feste de la canonisation de saint François de Sales à Notre-Dame et à Saint-Jean en Grève, mais principalement dans l'Eglise de... la Visitation... rue Saint-Antoine...*

(2) *Œuvres de saint François de Sales*, t. VII, p. 437.

(3) Durant ce même temps de grandes fêtes se déroulaient aussi au monastère de la rue Saint-Jacques avec le concours du curé de Saint-Sulpice et de tout le séminaire. Cf. Bibl. d'Avignon, ms. 2138, p. 53 verso.

(4) Ces fêtes eurent lieu du 21 août au 9 octobre 1667. Cf. ci-dessus, p. 488.

Le curé de Saint-Jean-en-Grève, qui portait à cet ouvrage le même intérêt que son auteur, renvoya bientôt celui-ci à Montferrand afin qu'il pût achever son œuvre.

Depuis le mois de mai, le monastère se trouvait sans confesseur attitré (1). Le jeune prêtre dont nous avons parlé plus haut, comprenant enfin qu'il n'avait pas la confiance de la Communauté, s'était retiré « de lui-même et d'assez mauvaise grâce » à la suite d'une « fâcherie » à laquelle la mère de Chaugy n'avait point eu de part. Il laissait peu de regrets, sauf pourtant chez la sœur du Palais dont l'orgueil et le mauvais esprit trouvaient en lui un soutien contre l'autorité.

Avec l'assentiment des conseillères et l'autorisation de Mgr du Veyny d'Arbouze, M. de Hauteville fut logé dans la maison affectée d'ordinaire au confesseur des religieuses et reçut la permission de prêcher et de confesser au monastère comme dans le diocèse.

Dans ce petit logis, composé d'une chambre et d'un cabinet dont tous les meubles ensemble ne valaient pas vingt-cinq livres, il vivait comme un ermite, consacrant plus de dix heures par jour à l'étude, ne faisant qu'un modeste repas et, le soir, une légère collation, restant parfois jusqu'à deux mois sans sortir dans la ville, si bien que le peuple l'avait surnommé « le saint ermite des sœurs de la Visitation ».

M. de Hauteville se refusait absolument à être le confesseur ordinaire ou extraordinaire de la Communauté; il n'en faisait les fonctions que « par accident et par nécessité », non sans qu'on fût obligé de l'en prier longuement, ne voulant prendre aucune autorité dans le monastère et ne demandant jamais à parler à aucune sœur en particulier bien qu'il eût pitié de la « destitution » de confesseur dans laquelle les religieuses se trouvaient. A la demande de la mère de Chaugy, il leur prêcha un Avent et un Carême et leur fit une quarantaine d'instructions spirituelles. « Lorsqu'à la récréation du soir, les jours de fête, il nous faisait des conférences, rapportent les sœurs, c'était toujours avec tant de solidité et de doctrine que nous nous estimions heureuses d'y aller et en priions notre très honorée Mère. »

Chaque jour, après le dîner et le souper, Françoise de Chaugy se rendait au parloir pour prendre connaissance de ce qu'il avait

(1) M. Nicolas, chanoine de la collégiale de Notre-Dame, fut nommé, par la suite, confesseur des religieuses.

composé dans la journée afin de le vérifier ; elle lui retirait alors les manuscrits dont il n'avait plus besoin et lui en donnait de nouveaux (1).

Au cours de l'année 1668, la *Maison naturelle* s'achève. C'est la première partie du tryptique, la seule qui verra le jour (2). Elle se divise en trois sections dont la première raconte l'histoire de la maison de Sales depuis l'an 1000 ; la seconde fait un long récit de la vie de Louis, frère du saint ; la troisième relate celle de Mgr Charles-Auguste. La mère de Chaugy a collaboré de très près à ce travail, surtout en ce qui concerne les vies de Louis et de Charles-Auguste qu'elle a connus intimement et dont elle a en main tous les mémoires à elle confiés par le marquis de Sales. Elle a intéressé ses meilleures amies à cet ouvrage et elles l'aideront à couvrir les frais d'édition. Les sœurs d'Avalon se montrent particulièrement généreuses :

Sur votre parole, leur écrit la mère de Chaugy, je viens de donner la commission de deux cents rames de papier, et j'ai adressé le manuscrit à M. Loisel qui est mon vrai Père et le véritable enfant de notre saint Fondateur, et, de plus, un homme tout de Dieu (3).

En même temps, les panégyriques du saint prononcés en Auvergne par Nicolas de Hauteville s'impriment en un volume dédié à M. le Curé de Saint-Jean-en-Grève (4).

En marge de sa collaboration à la *Maison naturelle*, Françoise

(1) Pour tous ces détails, cf. *Circ. de la mère de Chaugy*, 6 fév. 1669, Arch. de la Visit. d'Annecy. — *Procédure contre la mère de Chaugy*, pièces 31 et 54, Arch. du Puy-de-Dôme, fonds de l'Evêché. — *Rapport des sœurs de la Visit. de Montferrand à M. Loisel*, cité par Abbé Cibaud, *Hist. du monast. de Montferrand*, p. 154. — *Réponse au factum de la procédure extraordinaire faite à la requête du promoteur de M. l'Evêque de Clermont contre la mère de Chaugy, supérieure, et les religieuses de la Visitation Sainte-Marie de Montferrand, en Auvergne*. Je dois la communication de cet imprimé rarissime à l'amabilité de M. l'abbé Pourreyron, archiviste de l'évêché de Clermont.

(2) Cet ouvrage parut en 1669 sous deux titres différents. D'abord à Clermont sous le titre suivant : *Histoire de la très ancienne et illustre maison de saint François de Sales, évêque et prince de Genève. Première partie : l'origine, la succession et la perpétuité chronologique de la maison de Sales depuis l'an 1000 jusqu'à 1669 par les aînés de père en fils...*

Il fut aussi imprimé à Paris sous ce titre : *La maison naturelle, historique et chronologique de saint François de Sales...*

(3) Il s'agit certainement de la *Maison naturelle*, car elle écrit trois ans plus tard : « Nos chères amies d'Avalon me font espérer la charité de huit pistoles ; j'en suis confuse après ce qu'elles ont fait pour la *Maison naturelle*. » *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 308.

(4) Voir ci-dessus, page 488, note 1.

de Chaugy continue de rédiger, en vue d'un cinquième volume, les Vies des premières Mères et sœurs décédées (1). Elle achève celle de sa tante de Chastelus, morte en mai 1663, supérieure d'Avallon (2); de plus, à l'aide de ses propres souvenirs et des mémoires que lui adresse Marie-Aimée de Rabutin (3), elle va raconter les merveilles de la sainte âme d'Anne-Marie Rosset, décédée récemment à Annecy, en mai 1667. D'autre part, toujours préoccupée de la béatification possible de la mère de Chantal, elle accumule souvenirs et documents: « Oui, écrit-elle à son amie Anne Dardault, j'ai rangé en un recueil, à la sollicitation de plusieurs supérieures, les intentions et propres paroles de notre sainte Fondatrice ». « On m'a fait faire l'abrégé de la vie de notre digne Mère pour la mettre avec celle que nous avons faite de notre saint Fondateur afin que le père et la mère soient à la tête de leurs filles » (4).

Mais hélas! l'âge et les circonstances lui rendent le travail de plus en plus difficile :

Croyez, intime amie, qu'on ne va pas aussi vite qu'on voudrait. Plût à Dieu que je fusse dans un coin du cher Annecy, car c'est chose étrange d'être en charge étant infirme, d'avoir une foule de lettres à faire, et entreprendre encore de composer, n'ayant aucun pour me soulager si ce n'est en dictant mot à mot (5).

Tandis que Françoise de Chaugy ne songe plus qu'à vivre dans le silence et la retraite, une requête lui arrive du monastère de Caen où Elisabeth-Angélique le Comte va terminer, à

(1) *Lettres*, p. 280.

(2) *Ib.*, 88 et 209.

(3) Dans sa lettre circulaire du 1^{er} août 1667, Marie-Aimée de Rabutin annonça le décès de la sœur Rosset en y joignant, selon la coutume de l'Ordre, un abrégé de la vie et des vertus de cette sainte religieuse, très intéressant par la reproduction d'un écrit rédigé ou, du moins, revu par la mère de Chantal sur l'état intérieur de cette âme. Marie-Aimée de Rabutin ajoutait: « Je laisse maintenant à ma très honorée sœur la supérieure de Montferrand de mettre au jour, par le recueil qu'elle nous promet de faire de la vie de cette vertueuse défunte, un grand nombre de grâces extraordinaires dont il plut à Dieu de la favoriser dès son noviciat; ce sera un récit aussi digne de sa plume que de vos attentions puisque vous savez, mes plus chères sœurs, que cette très honorée Mère a reçu un talent tout spécial de Dieu pour traiter avec édification pour nous de semblables matières... » Bibl. d'Avignon, ms. 2138. De son côté, la mère de Chaugy écrivait au sujet de l'abrégé de la mère de Rabutin: « Quant à l'abrégé des vertus de la vertueuse sœur Rosset, je l'ai approuvé et loué de toute mon âme. » *Lettres*, 214.

(4) *Ib.*, 200 et 239. Nous n'avons jamais trouvé trace de cet abrégé.

(5) *Ib.*, 240, à la mère Dardault.

l'Ascension, ses deux triennats. La Communauté, manquant de sujets pour la remplacer, s'en remettait au jugement de la mère Françoise-Madeleine pour le choix d'une nouvelle supérieure. Déjà, en 1662, elle leur avait procuré Marie-Renée Faber, professe d'Annecy, alors employée à la fondation de Toulouse. Cette fois, elle crut les bien servir en leur proposant Marie-Augustine de Beauvoir d'Alègre (1), déposée de Clermont et professe de Montferrand, qui venait de rentrer en son monastère. Celle-ci fut donc élue, le 17 mai 1668, par les visitandines de Caen ; leur insigne bienfaitrice, la comtesse de Croisy-Harcourt, « obtint de l'évêque de Clermont, par le moyen d'une princesse du sang » (2), que la mère de Chaugy vînt conduire en Normandie la nouvelle supérieure. Quelles raisons motivaient cette demande ? Nous l'ignorons. Certaines lettres laissaient entendre qu'il y en avait de graves, et qu'il fallait taire. Elles ont été si bien tuées qu'elles n'ont pu parvenir à notre connaissance :

C'est la vérité que Dieu a tellement voulu mon voyage de Caen et en a tellement tiré sa gloire, écrira la mère de Chaugy, que s'il n'était pas fait, tout éloignée que je suis de plus de cent lieues que je n'étais alors, je voudrais de tout mon cœur l'entreprendre, et je crois que si notre digne Mère était vivante elle y aurait été elle-même... Il fallait le faire pour l'honneur de l'Ordre et pour la charité du prochain, quand on eût dû me cracher au visage, et il aurait fallu se taire (3) !

(1) Voir la vie de ces deux visitandines : *Année sainte*, VI, 50 et 574.

(2) *La Vie de la mère de Chaugy* nomme M^{lle} de Montpensier. Ne serait-ce pas plutôt la duchesse de Longueville ? Le duc était gouverneur de Normandie. Sur ce voyage, Cf. Arch. de la Visit. de Caen : *Recueil des vertus des 11 supérieures qui ont gouverné ce monastère... de Caen*, et *Fondation du monast. de la Visit. Sainte-Marie à Caen*. Cf. aussi le ms. 2439 de la Bibl. mazarine, et Arch. de la Visit. d'Annecy : *Circ. de Montferrand*, 6 fév. 1669.

(3) On lit aussi au *Recueil des vertus des 11 supérieures...*, p. 184 : « La mère de Chaugy avait des raisons très fortes et très particulières pour faire ce voyage ». Faut-il y voir quelque suite lointaine du zèle de Jean de Bernières et des Confrères de l'Ermitage de Caen obligeant les visitandines à renvoyer, en 1659, à leur cœur défendant, leur pieux aumônier, M. de la Garenne des Ifs, parce qu'ils le soupçonnaient, disaient-ils, de jansénisme ? Les visitandines, après la mort de Jean de Bernières, eurent-elles à souffrir des excès de zèle auxquels se livraient les Confrères de l'Ermitage, excès que désapprouvait le Père Eudes lui-même jadis intimement lié avec M. de Bernières ? Notons que la sœur de M. de la Garenne des Ifs, Françoise-Augustine, vivait encore dans le monastère de Caen au moment du voyage de la mère de Chaugy. Sur ces événements, cf. M. Souriau : *La Compagnie du Saint-Sacrement de l'autel à Caen. Deux mystiques normands au XVII^e siècle*, p. 308 et ss.

Toujours est-il que ceux qui désiraient ce voyage promettaient de « fournir aux dépenses » et que leur intervention fit donner, par l'évêque de Clermont, la permission demandée.

Les deux religieuses, avec Marie-Joseph Fournier, se mirent en route le 13 juillet, accompagnées de M. de Hauteville (1); elles firent de courtes haltes dans les couvents de Clermont, Riom, Moulins, Nevers, Montargis, Melun, et dans les trois de Paris. Françoise de Chaugy eut le bonheur de s'entretenir en cette ville avec M. Loisel, puis les voyageuses passèrent par Chaillot et Saint-Denis, et arrivèrent à Caen le 25 août.

La mère Françoise-Madeleine s'alita presque aussitôt et fit une grave maladie qui dura 47 jours pendant lesquels les sœurs de Caen lui prodiguèrent des soins affectueux. Enfin guérie, elle alla faire visite à l'éminente visitandine, qui, sous la direction du Père Eudes, gouvernait, depuis l'année 1644, la Congrégation de Notre-Dame de Charité. Françoise-Marguerite Patin était au lit de la mort et, de ses mains défaillantes, travaillait encore à une dentelle destinée aux ornements liturgiques. La mère de Chaugy demeura si édifiée de ses entretiens avec cette grande âme qu'elle voulut emporter la dentelle que la malade avait faite, disant que c'était le travail d'une sainte (2).

La Visitation de Caen lui parut, d'autre part, digne de la supérieure remarquable qu'elle y amenait.

Cette Communauté..., fait-elle savoir à tout l'Ordre à son retour à Montferrand, est une des plus spirituelles, des plus ponctuelles à l'observance, des plus candides, cordiales et sincères et des plus dignes d'être aimées qui se puissent voir; quand je n'aurais pas, pour la chère Mère et pour toutes ses filles, l'obligation immortelle dont je leur suis redevable, je serais toujours engagée, par une naturelle inclination, de leur conserver un tendre respect et une constante amitié aussi bien qu'à M^{me} la comtesse de Croisy, leur très digne bienfaitrice, ou plutôt leur vraie mère et la mienne en toute manière, Dieu m'ayant fait la grâce de me donner une liaison de cœur très étroite avec cette grande âme (3).

(1) Cf. Arch. du Puy-de-Dôme, fonds de l'évêché: *Procédure scandaleuse contre la mère de Chaugy*, pièce 31. — Bibl. nat.: *Lettres circulaires de Montferrand*. — *Année sainte*, VI, 580. La date du 13 juin, donnée par Cibaud, *op. cit.*, est inexacte.

(2) Vie de la mère Françoise Patin, *Année sainte*, X, 769.

(3) Circ. de Montferrand, 6 février 1669. Arch. de la Visit. d'Annecy.

CHAPITRE VI

L'orage de Montferrand

(1668-1669)

- I. Le Père Aveillon supérieur des visitandines de Montferrand. — Plaintes contre la mère de Chaugy. — L'évêque circonvenu par le Père Aveillon. — Sa visite canonique. — Trouble et division du monastère. — Fin du premier triennat de la mère de Chaugy. — Sa réélection.
- II. Annulation de l'élection par l'official du diocèse. — Information juridique décrétée contre la mère de Chaugy et M. de Hauteville. — Ordre est donné d'enlever la mère de Chaugy du monastère de Montferrand. — Résistance des sœurs. — Emeute. — Excommunication et interdit.
- III. La mère de Chaugy transférée au monastère de Clermont. — Son interrogatoire. — Recours au Parlement et au conseil du roi. — Attitude des monastères de Paris. — Renvoi de la mère de Chaugy à Seyssel.

Vers la fin de septembre, des nouvelles quelque peu inquiétantes parvinrent, de Montferrand, à la mère de Chaugy. On lui faisait savoir que l'évêque de Clermont avait disgrâcié Monsieur Charles, son official, supérieur des monastères de la Visitation d'Auvergne, et qu'il avait établi, comme visiteur des moniales de son diocèse, un certain Père Nicolas Aveillon (1), jeune oratorien sans expérience, au zèle intempestif, dont les procédés semblaient peu propres à maintenir l'union et le bon esprit dans les maisons religieuses. Le monastère de Montferrand s'en trouvait déjà sensiblement troublé. La mère de Chaugy s'ouvrit de ses inquiétudes à Marie-Anne Dardault :

Je crois que vous savez que Mgr de Clermont ayant disgrâcié son official nous l'a ôté, et à quatre autres de nos maisons, pour Père spirituel; on nous écrit qu'il a établi visiteur des moniales un certain Père de l'Oratoire et qu'il lui fait faire les visites, et, de plus, que les deux personnes que vous savez ont un peu altéré l'esprit de ce bon seigneur contre moi.

(1) « Nous, Nicolas Aveillon, prebtre de l'oratoire de Jésus et vicaire général de Monseigneur l'évesque de Clermont pour le régime des moniales de son diocèse... » Arch. du Puy-de-Dôme, fonds de l'évêché: *Procédure scandaleuse contre la mère de Chaugy*, pièce 21.

Nous verrons venir cette tempête comme les autres, les yeux levés au ciel et le cœur plein de confiance en Jésus moyennant sa sainte grâce... (1)

La mère Dardault désirait vivement que la mère de Chaugy pût effectuer son retour par Autun, mais celle-ci avait hâte de rentrer en son monastère; d'ailleurs, elle ne savait que trop les interprétations fâcheuses que l'on pouvait donner à ces visites (2). Donc, très rapidement, Françoise-Madeleine, accompagnée de M. de Hauteville, reprit avec sa compagne le chemin de l'Auvergne par Chartres et Orléans (3); mais, quel que fût son désir de se hâter, elle fut contrainte par la fatigue de s'arrêter à Bourges pendant quelques jours, à la grande joie de la mère Agnès Heurtault (4) et de ses sœurs qui furent profondément édifiées « en voyant cette grande religieuse, estimée des papes, des cardinaux, des grands et des petits, si simple dans son extérieur, si naïve et si franche dans la conversation, si fidèle aux petites choses qui regardent l'observance régulière ».

La mère de Chaugy passa la fête de la Toussaint en cette ville et ce lui fut une intime consolation de constater l'extraordinaire dévotion du peuple à saint François de Sales. Ayant quitté la Visitation un dimanche, de fort bonne heure, elle fut toute surprise de voir plus de quatre cents personnes déjà groupées devant la porte de la chapelle. Comme elle demandait ce que cela signifiait: « Ma mère, lui répondit-on, c'est l'ordinaire depuis la canonisation de saint François de Sales ». « Ecrivez bien toutes ces singularités, déclara M. de Hauteville, nous en aurons besoin dans les livres que nous faisons. » (5)

Au milieu de ces consolations arrive un pressant appel de Montferrand dont les nouvelles sont franchement mauvaises.

La sœur Marie-Aimée du Palais, n'ayant pas pardonné à la mère de Chaugy les reproches qu'elle s'était attirés de sa part, avait profité de l'absence de sa supérieure pour propager son mauvais esprit et gagner à sa cause un petit groupe de religieuses, à savoir: les deux sœurs Arragonet, dont l'une exerçait les fonctions d'économe, Anne-Marguerite de Beauvergier, les deux sœurs de Villebeseix et la tourière, Claude Hugon.

(1) *Lettres*, p. 238.

(2) *Ib.*

(3) *Circ.* du 6 fév. 1669, déjà citée.

(4) Supérieure de la Visitation de Bourges. Cf. *Année sainte*, XI, 341.

(5) *Ib.*, 342.

Ces mécontentes avaient rencontré dans le P. Aveillon un instrument digne de leur zèle. Jeune, sans jugement ni expérience, tout fier, à peine investi de sa charge, de jouer le rôle de réformateur, celui-ci accueillit d'emblée les rapports calomnieux des *discoles*. La mère de Chaugy, d'ailleurs, n'était-elle pas suspecte ? Dans le passé, n'avait-il pas déjà couru sur son compte mille bruits désavantageux ?

Et donc, sans s'arrêter à considérer qu'à côté de ces six ou sept religieuses, soi-disant opprimées, une trentaine d'autres semblaient vivre en paix, satisfaites du gouvernement de la supérieure, et qu'il convenait peut-être de n'accueillir les plaintes qu'avec réserve ; sans consulter l'assistante ni les conseillères ; sans même attendre le retour de la mère de Chaugy, le Père Aveillon, d'accord avec le parti des opposantes, réussit à persuader à l'évêque qu'une visite canonique s'imposait d'urgence au monastère de Montferrand.

Des rapports entendus, il ressortait, en effet, que la supérieure opprimait la conscience des religieuses en les obligeant de force à s'adresser en confession à M. de Hauteville ; que l'entretien et la nourriture de ce dernier faisaient une brèche sensible aux fonds du monastère ; que mille désordres, enfin, sur lesquels il convenait de faire la vérité, s'étaient glissés dans la maison (1).

Le P. Aveillon fut chargé, par l'évêque de Clermont, de faire la visite canonique.

Or, au lieu d'y garder l'impartialité, la prudence et la discrétion requises en pareil cas, il prit fait et cause pour les plaignantes et prétendit, en intimidant les autres par des menaces, les contraindre à confirmer les accusations portées contre la mère de Chaugy.

On juge dans quel trouble et quelle division se trouvait le monastère lorsque la supérieure y rentra vers la mi-novembre. Mais, bien que dûment avertie, elle ne laissa paraître aucun ressentiment et, à son arrivée, embrassa cordialement toutes ses filles. Dans l'une des assemblées de la Communauté, elle déclara seulement, parlant d'une façon générale, qu'on n'aurait pas dû

(1) *Procédure scandaleuse contre la mère de Chaugy*. Arch. du Puy-de-Dôme, Fonds de l'Evêché. Les faits que nous allons rapporter dans ce chapitre sont en grande partie empruntés à ce dossier important. Comme toutes les pièces en sont numérotées, nous nous contenterons d'indiquer désormais le numéro de classement de la pièce citée.

demander la visite du monastère en son absence, parce que « c'était une action inouïe » dans les usages de l'Ordre (1).

Le retour de la mère de Chaugy ramena le calme et, s'il ne changea pas les dispositions intérieures des révoltées, permit d'envisager les moyens à prendre pour porter remède à cette situation délicate. Tout le mal, en somme, venait de la présence d'un supérieur incapable et totalement étranger à l'esprit comme aux usages de l'Institut ; or, Mgr du Veyny d'Arbouze, en imposant au monastère un supérieur de son choix, avait méconnu le droit que possédait la Communauté, en vertu des *Constitutions* de l'Ordre, précisées par les *Réponses* de la mère de Chantal et par le *Coutumier*, d'élire elle-même son père spirituel (2).

Fortes de ce droit, les sœurs résolurent d'adresser à l'évêque une « humble » supplique pour obtenir le retrait du P. Aveillon et la nomination d'un nouveau supérieur. Cette requête, point de départ des difficultés qui vont suivre, doit être connue du lecteur :

A Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Evêque de Clermont.

Les Religieuses de la Visitation Sainte-Marie de Montferrand, très humblement prosternées aux pieds de Sa Grandeur, lui représentent, en toute humilité, que, par une obéissance aveugle qu'elles ont voulu rendre à ses ordres, elles se sont soumises avec une extrême peine et regret à la visite qu'a faite chez elles le P. Aveillon. Leur peine était premièrement, de recevoir cette visite en l'absence de leur supérieure, sortie, de l'autorité et permission de Monseigneur, du dit Montferrand, pour conduire la mère de Beauvoir d'Alègre, élue supérieure en leur maison de Caen en Normandie ; secondement, de ce que l'on n'avait point fait élection, selon la constitution, du père spirituel ; et, en troisième lieu, parce que la dite visite était secrètement procurée, à l'insu des plus anciennes, des principales officières de la maison et de la Communauté, par une sœur qui a l'esprit brouillon, inquiet et irrégulier, comme il a paru jusques à présent, laquelle nous avons retirée dans ce monastère depuis peu de temps par soumission aux ordres de Monseigneur le Révérendissime ; à laquelle dite sœur s'est uni quelques autres en très petit nombre, ce qui a troublé notre paix et l'entière union avec laquelle nous vivions sous la conduite de notre chère mère, de laquelle il nous a paru, à plusieurs, que le P. Aveillon s'est totalement rendu partie dans notre visite, car bien loin d'être père

(1) Pièce 31.

(2) Il est d'usage que la Communauté présente à l'évêque plusieurs noms parmi lesquels il choisit.

charitable des absents, au contraire il a fait le but de sa visite à nous induire la plupart de parler mal contre notre dite chère mère, et, lorsque nous ne pouvions, en conscience, dire les choses dont il nous interrogeait, que nous n'avions jamais vues ni sues ni entendues, il nous le commandait sous peine de désobéissance et de péché mortel en général; et, à quelques-unes en particulier ou quasi toutes, il nous a très mal traitées, nous appelant menteuses, hypocrites, misérables, damnées, charnelles, malheureuses, complaisantes, aveuglées, enchantées, et autres tels mots auxquels il joignit derechef, à quelques-unes, des commandements sous peine d'excommunication et de péché mortel; ce que nous sommes prêtes à lui maintenir en face et que sa visite chez nous y a laissé un si grand trouble de conscience, un tel ressentiment et de si grands motifs de désunion entre quelques-unes que nous venons aux pieds de la Grandeur de Monseigneur le supplier, par l'avènement sacré de Jésus-Christ, de nous faire la grâce que jamais le dit P. Aveillon n'ait rien à faire dans notre monastère, nous étant impossible de le voir que comme notre opposé et non comme un Père de confiance et de charité.

Monseigneur considérera, s'il lui plaît, que Sa Grandeur n'avait commis le dit P. Aveillon que jusques à nouvel ordre, lequel nouvel ordre nous demandons très humblement; et, pour nous attacher à notre Constitution qui est approuvée du Saint-Siège et qui nous donne droit de choisir notre Père spirituel ou supérieur, nous nommons en toute humilité, à Sa Grandeur, quatre serviteurs de Dieu que nous ne connaissons que par réputation pour être créatures et officiers de Sa Grandeur, voulant avoir un supérieur non moins de son choix que de notre propre élection.

Désirant de conserver aussi soigneusement notre profonde soumission aux volontés de Sa Grandeur que les droits que notre saint Fondateur et le Saint-Siège nous ont donnés, nous supplions Sa Grandeur de nous accorder, pour supérieur, M. son official ou bien M. Burin, chantre et chanoine de son Eglise cathédrale, ou M. le Doyen de Billom, ou bien M. son promoteur, curé du Port. Nous recevrons avec soumission et joie lequel de ces quatre il plaira à Sa Grandeur de nommer pour notre supérieur et nous continuerons, dans notre paix et observance, à prier Dieu pour la santé et prospérité de Sa Grandeur.

Pour témoignage de la sincérité de nos cœurs, nous signons toutes de nos propres mains.

Sœur Françoise-Marie de Saint-Hilaire, assistante et conseillère, qui n'a point demandé ni fait demander la visite et qui n'a jamais été contrainte pour la confession, mais qui a été si maltraitée en particulier et en général par le P. Aveillon, dans la visite, et en suis si insatisfaite que je ne crois pas pouvoir faire mon salut sous sa conduite, ayant la conscience dans une gêne et un trouble perpétuel depuis qu'il a fait la visite, à cause de la désunion et du désordre qu'il a mis dans la Communauté...

Sœur Marie-Suzanne Mangot, déposée, directrice et conseillère,

qui n'a point demandé ni fait demander la visite, qui atteste que notre chère mère de Chaugy n'a jamais distrait les deniers du monastère que pour le bien de la Communauté, et qui n'ai jamais été contrainte pour la confession, mais qui suis tout à fait insatisfaite du P. Aveillon, ayant été très maltraitée de lui en la visite, en général et en particulier.

Sœur Marie-Amable Vernet, coadjutrice et le soin des papiers (*sic*), dis que je n'ai point demandé ni fait demander la visite, et, pour la confession, je n'ai jamais été contrainte ni vu que personne l'ait été, et, pour le temporel, notre chère mère n'a jamais gardé l'argent qui a été reçu, elle ne l'a jamais touché, mais l'a remis dans le coffre à trois clefs, et moi-même l'ai donné à la sœur l'économe quand elle en a eu besoin; mais je demande la liberté que notre constitution soit observée d'élire son Père spirituel... (1).

Trente-quatre signatures s'alignaient de la sorte, suivies chacune, sur une forme plus ou moins différente, des mêmes affirmations. La mère de Chaugy n'ayant eu aucun rapport avec le P. Aveillon et se trouvant, d'ailleurs, trop directement intéressée dans cette affaire, s'abstint de signer. Elle se contenta de transmettre la dite requête à Mgr du Veyny d'Arbouze (2). C'était le 7 décembre (3).

L'effet produit fut tout contraire à celui qu'on attendait. Fort mécontent qu'on osât désapprouver l'homme de son choix, l'évêque, abusé par les rapports du P. Aveillon, déclara qu'il se rendrait lui-même au monastère pour s'informer de la vérité des faits contenus dans la requête et des déclarations du visiteur. Cette solution, la meilleure en effet, si elle eût été inspirée par le souci de l'impartialité, fit tourner l'affaire au drame.

Le 27 décembre, Mgr du Veyny d'Arbouze, accompagné d'un de ses aumôniers, M. de Gœsle, se rend à Sainte-Marie (4). Après avoir commis des gens de sa maison pour garder les portes du couvent, il fait assembler la Communauté mais il commande à la mère de Chaugy de se retirer, puisqu'il s'agit d'accusations portées contre elle. Ayant fait alors connaître l'objet de sa visite, il interdit aux religieuses, pour tout le temps que durera l'enquête, d'en « demander aucun conseil, d'en écrire des lettres

(1) *Procédures qui se sont faites dans la maison de la Visit. Sainte-Marie de Montferrand*, Arch. du Puy-de-Dôme, Série H, Visit. de Montferrand, liasse 1b, cote 14.

(2) Pièce 31.

(3) *Minutes d'arrêts du Conseil du roi*. Année 1669. E. 175, p. 161, Arch. nat.

(4) *Procédures qui se sont faites dans... la Visit. de Montferrand*. Nous y empruntons tous les détails de cette visite.

ou des billets, de s'entreparler ou de s'entr'écrire, ni même de se faire entendre par des signes... »

La prudence et l'équité demandaient qu'on les interrogeât toutes sans exception et qu'on retînt leur témoignage dans toute sa teneur. Ce n'est pas ainsi que les choses se passèrent. Si l'on en croit une relation de cette enquête versée au dossier de l'affaire (1), Mgr du Veyny d'Arbouze, stimulé par son assesseur, M. de Goesle, qui prenait fait et cause pour le P. Aveillon, fit « déposer ce qu'il voulut, par celles qu'il choisit, n'ayant point voulu écouter les plus capables de dire leurs pensées et de soutenir » la vérité contre les faits allégués. Les sœurs interrogées s'avisent-elles de vouloir nier ou mettre au point les rapports invoqués contre la mère de Chaugy, elles sont menacées de pénitences, voire de privation de sacrements ; leurs dépositions sont tronquées, faussées et divulguées au grand préjudice de l'union et de la charité. Enfin, ces prétendues dépositions sont colportées au dehors, et l'on vient les rapporter au parloir à la confusion des pauvres religieuses.

Le trouble des esprits était à son comble.

Ce qu'on voulait, en somme, c'était obliger les sœurs à rétracter les accusations que, dans leur supplique, elles avaient portées contre le P. Aveillon.

Poussé par celui-ci, Mgr du Veyny d'Arbouze fit dresser à l'évêché, pour être proposée à la signature des religieuses, une « requête » par laquelle elles se déclaraient prêtes à recevoir le P. Aveillon comme supérieur, s'il plaisait à l'évêque de le maintenir, et désavouaient formellement tous leurs griefs contre lui. (2)

Cette requête fut portée au monastère de Montferrand par le Père Duranti, recteur des Jésuites de Clermont, le Père Bruno, gardien des Capucins, et M. de Goesle. Ayant fait assembler la Communauté, ils prièrent la mère de Chaugy de se retirer ; puis, exposant le contenu de l'écrit dont ils étaient porteurs, ils firent savoir aux sœurs ce qu'on attendait d'elles. Aussitôt les protestations s'élevèrent, accompagnées de larmes et de sanglots, la plupart des religieuses déclarant « qu'elles aimeraient mieux mourir que de recevoir le P. Aveillon ».

(1) *Ib.* et *Minutes d'arrêts du conseil du roi*. Cf. aussi *Réponse au factum...*

(2) Pièces 30 et 63. Cette requête ne figure pas au dossier, il en est seulement fait mention dans les différentes sources que nous avons indiquées.

Les délégués de l'évêque, usant tour à tour d'encouragement et de menaces, leur représentèrent la signature de ce désaveu comme un moyen de faire la paix, leur assurant que l'évêque défendrait à l'avenir au P. Aveillon de se mêler des affaires du couvent. Si au contraire elles refusaient d'y souscrire, on enlèverait la supérieure dès le lendemain pour la conduire en Savoie, on interdirait la maison et l'on excommunierait toutes les sœurs qui auraient refusé leur signature.

La requête, d'ailleurs, ne leur est même pas lue; seules, quelques-unes peuvent en prendre une vague connaissance, et cet écrit est « si mal conçu, si mal formé, si mal suivi et si mal ordonné » qu'il leur est impossible de savoir exactement à quoi elles s'engagent (1).

Troublées au dernier point, les religieuses déclarèrent que jamais elles ne signeraient rien en l'absence de la mère de Chaugy. Les délégués la firent prier de venir. La pauvre mère voyant toute la Communauté en larmes, et en apprenant la cause, déclara que, « pour obéir à Monseigneur », il fallait « s'humilier ou mourir » (2). Puis, « aveuglement et par un courage héroïque, pour le bien de la paix, sans savoir clairement ce que contenait cet écrit », elle signa elle-même, déclarant « qu'elle aurait écrit et souscrit l'arrêt de sa mort si son supérieur [le] lui demandait, et persuada les filles d'en faire autant. Les sœurs ayant fait instance qu'il leur fût permis d'ajouter leurs... restrictions et leurs protestations contre ce qui serait contraire et à leur préjudice dans cet écrit, on leur dénia cette liberté » (3).

Deux jours après la signature de cette requête, et malgré la promesse formelle faite aux religieuses qu'elle demeurerait secrète, lecture en fut faite en pleine table dans la ville de Riom « par des personnes séculières, et l'écrit donné par le Père Aveillon à tous ceux qui le lui demandaient... » (4) afin de bien faire savoir que les sœurs de Sainte-Marie reconnaissaient qu'elles avaient « toutes sortes de sujets de se louer de son procédé... et des charitables instructions » qu'elles avaient reçues de lui (5).

Pendant ce temps, l'évêque, ainsi qu'il l'avait promis, avait

(1) *Procédures qui se sont faites dans la maison de Sainte-Marie de Montferrand.*

(2) *Procédure scandaleuse*, pièce 38.

(3) *Procédures qui se sont faites...*, etc.

(4) *Ib.*

(5) *Procédure scandaleuse*, pièces 30 et 63, article 6.

fait surseoir à l'enquête commencée « sous la parole que la [supérieure] lui aurait fait porter par deux religieux, qu'elle se retirerait de son diocèse à la fin de son *triennal* » (1).

Le cloître rentra dans le calme.

Cependant, toujours également bonne avec ses filles, Françoise-Madeleine ne distingue pas entre ses calomniatrices et les sœurs restées fidèles à leur devoir. Son grand cœur veut oublier ce triste passé, et, s'il se peut, gagner les révoltées par un généreux pardon. L'une d'elles, une sœur converse, est minée par un cancer qui subitement s'aggrave. Le mal est horrible et nauséabond. La mère de Chaugy, refusant toute aide, s'attache au chevet de la malade et la soigne avec un si affectueux dévouement que la coupable, vaincue par tant de générosité, sent son cœur se fendre de remords et implore en sanglotant son pardon. Tendrement, Françoise-Madeleine le lui accorde, et, après l'avoir aidée à franchir paisiblement le dernier passage, lui ferme les yeux comme à sa meilleure amie (2).

Mais l'affaire avait fait au dehors beaucoup de bruit. On commentait les faits, non sans les amplifier ou les fausser, et l'on prenait parti pour ou contre la mère de Chaugy.

On a vu les Jésuites et les Capucins mêlés d'office à cette affaire; quant aux Carmes, ils semblaient s'y intéresser aussi un peu plus que de raison. Le P. Louis, qui se trouvait lié avec quelques-unes des dissidentes, correspondait, de Paris, avec elles, grâce au P. Séraphin, de Clermont, et à la connivence de Claude Hugon, la tourière (3); il attendait toute la procédure du Père Aveillon pour la faire copier et l'envoyer de tous côtés, même à son général, à Rome (4).

Les Pères de Saint-Antoine étaient pour Sainte-Marie. La mère Geneviève de Sainte-Ursule et l'abbesse de Sainte-Claire

(1) *Ib.*, pièces 30 et 63, art. 6; pièces 29 et 64. Dans son interrogatoire, pièce 31, la mère de Chaugy déclare qu'elle n'a point mémoire que cette condition ait été posée. On lit aussi dans la *Réponse au factum...*, p. 21: « Quand la Mère aurait fait connaître à M. de Clermont son humilité et sa modestie à l'égard de sa future élection, c'est une marque toute évidente de son respect dont on ne peut tirer aucune conséquence contre le droit des filles ni contre le droit passif de la Mère à l'élection, mais simplement qu'elle était disposée de ne rien entreprendre sans l'agrément de M. de Clermont ».

(2) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 383. Cette sœur s'appelait Anne-Marie Roux. Cf. Circ. du 6 février 1669 où la mère de Chaugy fait part de son décès, Arch. de la Visit. d'Annecy.

(3) *Procédure scandaleuse*, pièces 6, 38 et 31.

(4) *Procédures qui se sont faites...*

compatisaient à l'épreuve de la mère de Chaugy et le lui faisaient savoir avec discrétion (1).

Le retentissement de cette affaire était tel qu'il avait dépassé les limites de l'Auvergne et causait quelque inquiétude dans les monastères de visitandines. La mère de Chaugy crut devoir y faire une discrète allusion dans sa circulaire du 6 février 1669. Sans entrer dans le détail, elle en signalait les causes, à savoir : le départ du jeune confesseur, la nomination du Père Aveillon, et les tentatives que la communauté avait faites pour avoir part, selon son droit, au choix de son supérieur spirituel.

Si nous voulons connaître l'état d'âme de la mère de Chaugy pendant cette bourrasque, ouvrons les lettres qu'elle adresse à ses intimes :

Je vous assure que Dieu m'a fait la grâce de n'être pas un moment dans l'inquiétude des choses qui se sont passées et se passent, écrit-elle à la mère Dardault. Le monde grossit cette boule de neige ; ce n'est point la communauté qui a fait ce tracas. Les personnes par lesquelles Dieu a permis que nous fussions exercées ont tant et tant écrit qu'elles ont inspiré des dissentiments contre nos véritables observances, et ce m'est un crève-cœur que l'on ne veuille pas ouïr parler ni du Coutumier ni des Réponses de notre bienheureuse Mère. Il a fallu, après mille chagrins, plier sous la force et recevoir un Père de l'Oratoire qui se dit vicaire général et visiteur de toutes les moniales, qui donne assez d'exercice, étant jeune et sans la vraie intelligence de nos saintes observances. Nous espérons qu'un peu de patience nous fera connaître la volonté de Dieu (2).

A cette volonté de Dieu, elle est désormais tout abandonnée :

...de vous marquer tout ce que la Providence permet qu'il arrive à une créature que sa justice veut châtier, que son amour veut purifier et que sa miséricorde veut sauver, comme je l'espère, très certainement, de vous marquer tout cela, dis-je, il me serait impossible. Il me suffit de vous dire, mon intime sœur, que sa bonté se sert de plusieurs mains pour faire son ouvrage. La volonté de mon Dieu soit à jamais faite en moi ! Oh ! que ses jugements sont impénétrables et que l'abîme de sa sagesse est profond ! Je l'adore de toutes les forces de mon âme et mon cœur est en paix parmi tout ce tracas. Je ne sais non plus ce que je devrais dire que l'enfant au berceau, mais n'est-ce pas un sujet de joie à une âme qui s'est absolument abandonnée aux soins de la divine Providence ? (3).

(1) *Procédures scandaleuses*, pièces 5, 12, 23 et 31.

(2) *Lettres*, à la mère Dardault, 26 fév. 1669, p. 241.

(3) Lettre à la mère Bertin, *supra* du monast. de Mâcon, mars 1669, citée dans : *Hist. de la Visit. de Montferrand*, par Cibaude, p. 149 et 150.

Si tout est confusion au dehors, un petit coin de voile levé sur l'âme de Françoise de Chaugy nous permet d'y entrevoir des consolations intimes :

Puisque vous croyez que, dans mes amertumes, mon aimable maître ne me fait goûter aucune douceur, oui, sans doute, je vous avouerai que cet adorable Sauveur console ceux qui ne veulent d'autres consolations que les siennes.

Quand toutes ces contradictions dureront toute la vie, qu'importe pourvu que nous ne perdions rien de notre paix et de notre soumission aux ordres divins ? Peut-il y avoir d'autre voie plus assurée que celle des souffrances ? Oh ! qu'il est utile et avantageux d'avoir quelqu'un qui nous méprise, qui nous humilie et qui nous fasse voir ce que nous serions capables de faire sans les secours de la grâce !

Tendre mère, donnez-moi le suffrage de vos prières pour que je sois fidèle à ne pas abandonner la voie de douleur où le divin maître me dirige. Je n'ai pas d'autre besoin, d'autre ambition que l'amour de la croix (1).

Dieu par les mérites de saint François de Sales m'a fait comprendre, déclarait-elle encore, que la grâce de souffrir n'est pas moindre que celle de croire (2).

Pendant que se passaient ces événements, M. de Hauteville, après avoir ramené la mère de Chaugy jusqu'à Riom, avait profité du carrosse de la comtesse de Croisy pour regagner Paris où l'appelaient diverses prédications (3). Il y fut bientôt averti, dans le détail, des bruits qui couraient sur son séjour à la Visitation de Montferrand, sur les dépenses soi-disant extraordinaires qu'il y avait occasionnées, l'influence hors de propos qu'il y avait prise. On l'accusait aussi d'avoir composé et fait jouer, par les pensionnaires et quelques religieuses, une comédie où la morale et la décence étaient blessées ; il apprenait même que le manuscrit en circulait partout, au grand mépris de la réputation du monastère. Enfin, on allait jusqu'à prétendre qu'il était janséniste et qu'il avait enseigné les nouvelles doctrines.

Justement surpris, M. de Hauteville ne crut pouvoir mieux faire que de s'adresser à l'évêque de Clermont lui-même. Dans une lettre fort digne et en termes très mesurés (4), faisant appel à l'équité du Prélat et à l'estime que ce dernier lui avait toujours

(1) *Ib.*

(2) *Année sainte*, XI, 344. Vie de la mère Heurtaut.

(3) *Procédure scandaleuse*, pièce 31.

(4) *Ib.*, pièce 54.

marquée, il rappelait sa vie studieuse et réglée à Montferrand, la simplicité de son logement, la frugalité de ses repas et les services que, dans les justes limites de son rôle, il avait rendus aux religieuses sans jamais recevoir d'elles aucune rétribution.

Quant à la comédie en question, elle existait imprimée et il n'en était pas l'auteur; les pensionnaires en avaient une copie qu'elles l'avaient prié de retoucher afin qu'il leur fût possible de la jouer, ce qu'il avait fait volontiers, s'agissant là d'un divertissement fort innocent... Il désavouait donc le manuscrit que l'on faisait circuler, auquel on avait sans doute ajouté ce qu'on avait voulu pour le rendre ridicule et lui donner un sens « contraire à son innocence et à sa modestie ». (1)

Enfin, répondant à l'accusation de jansénisme, il renvoyait ses accusateurs aux dix volumes de ses œuvres dont les derniers avaient vu le jour en Auvergne et sous le patronage même de Mgr du Veyny d'Arbouze.

Cette lettre, datée du 8 décembre, parvint à Clermont à l'époque où l'évêque irrité décidait de faire en personne une visite au monastère de Montferrand, et elle fit probablement peu d'impression sur lui.

Les jours passaient, mais si le calme semblait apparemment rétabli, le feu couvait sous la cendre. Un adversaire maladroit du Père Aveillon vint imprudemment le raviver en adressant au Père Sénault, supérieur général de l'Oratoire, une anonyme et violente diatribe contre l'indésirable visiteur (2). C'était en même temps une impertinente sommation de rappeler ce « ridicule effronté » dans « quelque maison écartée pour lui faire faire pénitence » des troubles qu'il causait dans les monastères d'Auvergne, car, disait l'épître, « les *mommeries* qu'il fait aux grilles... ressemblent à des discours de petites maisons et non pas à des entretiens de directeur ».

D'ailleurs, prétendait l'auteur de la lettre, le P. Duranti, recteur des Jésuites, n'avait conseillé ce choix à l'évêque que pour faire voir au grand jour l'incapacité du Père Aveillon, et ne déclarait ce dernier l'un des plus sages directeurs de l'Oratoire que pour faire juger, par lui, de la valeur de tous les autres, étant bien entendu qu'un Jésuite ne pouvait « embrasser

(1) Cette pièce avait pour titre: *Philis, fille mondaine, femme abusée, veuve malheureuse et désabusée*. Pièces 31 et 63. Elle ne se trouve pas dans le dossier, qui en fait seulement mention.

(2) *Procédure scandaleuse*; pièce 7. Cette lettre est datée du 22 mars.

de bonne foi le parti » d'un oratorien. L'épître se terminait par des menaces de vengeance.

La mère Françoise-Madeleine allait naturellement subir le contre-coup de cet écrit qu'on la soupçonna d'avoir inspiré : « Je vois bien que la bonne mère de Chaugy n'est pas apaisée et qu'elle remuera ciel et terre pour vous brouiller avec toutes les religieuses du diocèse de Clermont », écrit le Père Sénault au Père Aveillon (1).

Bientôt, Mgr du Veyny d'Arbouze recevait, à son tour, une lettre anonyme rédigée en latin par le même personnage (2), qui, sur un ton insolent, se déclarait le partisan de l'official disgrâcié, M. Charles, laissant par là supposer qu'il n'était pas loin de l'entourage immédiat de l'évêque.

Quel qu'en fût l'auteur, ces lettres étaient une insigne maladresse et ne pouvaient qu'envenimer les choses.

D'ailleurs, dans le monastère même, la paix n'était qu'apparente. Les sages mesures prises par la mère de Chaugy pour remédier à certains désordres ne pouvaient qu'aigrir des cœurs insoumis. La sœur Marie-Jeanne Arragonet avait été retirée de l'économat ; Claude Hugon, la tourière, ne faisait plus de courses en ville (3) et n'entrait plus dans la clôture où l'on avait surpris son rôle de commissionnaire près des sœurs *discoles* ; aussi, la sœur du Palais et son clan restaient hostiles, épiant les moindres paroles et les actes de la supérieure comme de ses conseils.

A cette époque, c'est-à-dire aux environs de Pâques de l'année 1669, une même pensée préoccupe les esprits, tant à l'évêché qu'au monastère : celle de la réélection possible de la mère de Chaugy dont le premier triennat s'achève à l'Ascension. Il est vrai qu'au mois de septembre précédent, Mgr du Veyny d'Arbouze a promulgué une ordonnance défendant à tous les couvents de filles soumis à sa juridiction d'élire des supérieures étrangères à son diocèse (4) ; mais il n'est pas bien sûr que cette ordonnance soit canonique.

De fait, en ce qui concernait la Visitation, avait-il le droit d'édicter une mesure qui contrevenait aux coutumes de l'Ordre,

(1) *Ib.*, pièce 40, datée du 2 avril.

(2) *Ib.*, pièce 2.

(3) *Ib.*, pièce 38.

(4) *Ib.*, pièce 42.

lesquelles permettent et conseillent, en cas de besoin, de faire appel aux sujets d'un autre monastère, quel qu'il soit? De plus, fallait-il considérer la mère de Chaugy comme visée par l'ordonnance, puisqu'elle était venue à Montferrand du consentement de l'évêque et qu'il s'agissait pour elle non pas d'une élection mais d'une réélection?

Ce qui est sûr, c'est que Mgr du Veyny d'Arbouze, inspiré par le P. Aveillon, ne voulait la voir réélire à aucun prix. Incertain sur les moyens à prendre pour empêcher cette élection et rester en même temps dans la légalité, il prit conseil à Paris pour savoir : 1° s'il avait le droit de défendre aux sœurs, à l'avance, de faire porter leurs suffrages sur la mère de Chaugy et si cette défense pourrait donner lieu, de leur part, à un appel comme d'abus ; 2° si pour prévenir les intrigues de la supérieure dans le dessein de se faire réélire on pourrait, dès sa déposition, la transférer dans un autre monastère afin de conserver la liberté des suffrages, et si, en cas de refus de sa part, on pourrait l'enlever de force, procéder « par excommunication et censure », et suspendre l'élection jusqu'à ce qu'elle eût obéi ; 3° si l'ordonnance générale rendue pour écarter les supérieures étrangères était canonique ; 4° *si le fait de décréter des « informations » contre la mère de Chaugy ne suffirait pas à la faire exclure du supérieurat* (1).

La réponse, datée du 20 mai, fut très claire. *Si la religieuse en question est prévenue de cas suffisants*, disait-elle en substance, *il n'y a pas de risque à décréter les informations et à faire son procès*, après lequel, si elle mérite d'être déclarée déchue du supérieurat, l'évêque pourra ordonner sa translation dans un monastère et faire appel au bras séculier pour faire exécuter le jugement de l'official.

Mais, *hors le cas de procès suivi de condamnation*, l'évêque n'a pas le droit d'entraver la liberté du vote en défendant aux sœurs de nommer la mère de Chaugy et en la faisant sortir de force du monastère, car un appel comme d'abus serait infaillible.

Le plus sûr, si cette religieuse n'est pas prévenue de cas suffisants pour entraîner sa déposition forcée (2), sera de la laisser

(1) *Ib.*, pièce 42. Pour la clarté des idées, nous classons les questions dans l'ordre où l'on y répondit de Paris. La réponse est signée : Duboys.

(2) *Ib.*, pièce 18. Il est bon de faire remarquer que dans le factum envoyé à Paris (pièce 42) et dans la réponse (pièce 18), il ne s'agit pas de la même déposition. Le factum parle de la déposition qui se fait de la supérieure à

élire, puis de faire en sorte qu'il y ait des opposantes à cette élection de manière que l'évêque puisse l'infirmier et ordonner qu'il soit procédé à une nouvelle ; s'il n'y a pas d'opposantes, le promoteur de l'évêque pourra lui-même appeler de cette élection.

Quant à l'ordonnance qui défend d'élire des supérieures étrangères au diocèse, elle est canonique.

On ne jugea pas à propos, à l'évêché, de commencer un procès contre la mère de Chaugy, et l'on se rallia au conseil donné : laisser faire l'élection, puis l'infirmier sous prétexte que l'intéressée avait usé de brigues pour se faire élire.

Celle-ci écrira plus tard :

J'ai vu de mes yeux, de la propre main de N., ces termes : que, voulant déposer et non confirmer cette supérieure, afin de ne rien faire qui choque l'Ordre il faut s'attacher à son indignité personnelle (1).

Ceci éclaire tout ce qui va suivre.

Cependant, Nevers et Angers avaient fait des démarches auprès de Mgr d'Arenthon (2) pour obtenir de porter la mère de Chaugy sur leur catalogue. Celle-ci écrivait le 28 février à la mère Dardault :

Je vous ai déjà mandé que nos sœurs désirent de nous réélire ; celles de Nevers désirent nous avoir avec une bonté très obligeante ; Mgr de Genève leur a écrit que si je ne demeure pas ici il m'accorde à elles. Tellement que me voici encore tout à fait à la merci de la divine Providence et, avec sa grâce, je ne dirai pas un mot pour mon intérêt quoique je ne puisse dire que la vérité.

Je n'ai pas un bon quart d'heure de santé en cette maison d'Auvergne ; bien que le pays soit beau et bon, l'air des montagnes m'est si contraire que je ne sais si je perdrai tout à fait l'usage de mes jambes. Mais puisque nos vies sont entre les mains de Dieu, il lui faut aussi laisser la conduite de tous les moments de notre mortalité et de notre éternité.

Ici, à Montferrand, nos bonnes sœurs croient que ce serait la perte de leur consolation, de leur réputation et même de leurs biens si je ne les servais encore trois ans. Ma santé est si fort altérée dans

l'expiration de son triennat, qui est régulière et ne saurait autoriser l'évêque à soustraire la supérieure, sans autre motif, au suffrage des sœurs, moins encore à la faire enlever de son monastère. La réponse au factum parle d'une déposition pénale qui aurait lieu comme conséquence d'un procès où la supérieure serait reconnue coupable et par suite, non éligible.

(1) *Lettres*, p. 260, à la mère Dardault. C'est la mère de Chaugy qui souligne le texte.

(2) *Lettres*, 240, à la même.

cet air que la nature voudrait bien en dire quelque chose, mais le cœur proteste, qu'étant tout à Dieu, sa seule très sainte volonté soit faite. Ainsi soit-il (1).

Marie-Anne Dardault voudrait bien avoir à Autun la mère de Chaugy, mais c'est un bonheur que celle-ci n'ose pas espérer :

Je vous ai déjà mandé que je voudrais être entre vos bras, mais je vois si peu d'apparence que je n'en ose parler ni même y penser, et je ne suis pas plus assurée de ce que je deviendrai que l'enfant qui sort du sein de sa mère n'est certain de sa nourrice... Il est vrai que votre maison serait un lieu propre à composer et à travailler à la gloire de notre bienheureuse Mère, mais je ne crois pas que l'heure de Dieu soit sonnée, je n'ose espérer tant de bonheur. Qu'en tout Dieu soit béni (2).

La mère de Chaugy ne désirait pas rester à Montferrand. Outre que sa santé y souffrait, elle savait que l'évêque ne l'y désirait pas et elle avait le pressentiment des épreuves qui l'y attendaient. Nevers lui offrait une porte de sortie qu'elle désirait franchir. Elle avait donc décidé ses sœurs à ne pas la porter au catalogue de l'élection et, puisque l'évêque de Genève semblait agréer sa nomination à Nevers, elle avait décliné d'autre part les avances qui lui étaient faites par plusieurs monastères, tels Aurillac, Villefranche, Angers, Autun. Mais, par suite de rapports défavorables, l'évêque de Nevers refusa tout à coup aux visitandines de mettre le nom de Françoise de Chaugy sur leur liste d'élection. La pauvre mère, en l'apprenant, eut un moment de véritable désarroi. On la refuse à Nevers ; on ne veut pas d'elle à Montferrand ; on la bannit d'Annecy ; on ne compte plus sur elle ailleurs. Que va-t-elle devenir ? Dans son trouble, elle écrivit au vicaire général de l'évêque de Nevers pour essayer de faire revenir celui-ci sur sa décision (3). Démarche inutile.

De ce refus, les sœurs de Montferrand étaient bien décidées à profiter pour elles-mêmes.

La mère de Chaugy, selon l'usage, fut déposée le surlendemain de l'Ascension. C'était le 1^{er} juin. Le mercredi suivant, le P. Aveillon fut prié par l'assistante, Anne-Claire de Dalet, de venir le lendemain, 6 juin, présider l'élection de la nouvelle

(1) *Ib.*, 242, à la même.

(2) *Ib.*, 244, du 25 mars.

(3) *Procédure scandaleuse*, pièces 10 et 11. L'évêque de Nevers était Mgr Edouard Valot.

supérieure. D'autre part, il recevait la visite de François Montjoie, huissier immatriculé en l'officialité de Clermont, lequel, accompagné de deux témoins, lui déclare que Pierre Guérin, prêtre et promoteur de Mgr l'évêque de Clermont, a été averti que la mère de Chaugy, par « brigues et monopoles », cherche à se faire réélire comme supérieure ; « et d'autant que son élection ne pourrait être ni légitime ni canonique à cause de la procédure contre elle faite et décret contre elle décerné à la requête du dit promoteur (1), il s'oppose formellement à la dite élection, au cas qu'elle soit faite, de la personne de la dite mère de Chaugy » (2). Copie est baillée de cette pièce au P. Aveillon pour « qu'il n'en prétende cause d'ignorance ».

De cela, il n'y avait nulle crainte. Pierre Guérin et l'oratorien étaient bien d'accord ; mais ne fallait-il pas donner à ces manœuvres une apparence de légalité ? Persuadé, d'ailleurs, que le souvenir des troubles récents du monastère empêcherait les sœurs de réélire la déposée, le P. Aveillon ne leur fit même pas mention de la défense du promoteur et laissa porter au catalogue le nom de la mère de Chaugy.

Le lendemain, « environ une heure après midi », l'oratorien se rend à la Visitation, fait réunir au chœur les sœurs capitulaires, puis, assisté de M. Nicolas, confesseur des religieuses, et de François Bonnant, prêtre du diocèse de Limoges, se présente à la grille pour y recevoir les suffrages (3), non sans avoir fait défense à la sœur tourière d'ouvrir les portes de l'église à qui que ce soit.

Les billets remis, comptés, vérifiés et dépouillés, la mère de Chaugy se trouva élue par 26 voix sur 32. (4)

Le P. Aveillon déclare alors aux religieuses qu'il ne peut confirmer cette élection à cause de l'opposition qu'y fait M. Guérin, promoteur de l'évêché, opposition dont il leur donne lecture.

(1) A la vérité, aucun décret ne fut signifié à la mère de Chaugy avant son élection. Le prétendu décret daté du 13 mai que l'on fournit après coup dans le dossier ne fut établi que pour justifier l'opposition du promoteur à l'élection quand elle fut faite. Ce qui le prouve, c'est que ce décret ne fut signifié à la mère de Chaugy que le 13 juin, soit après l'élection. Pièce 28. Cf. aussi *Réponse au factum...*, p. 19 et 20. Cet imprimé ainsi que la pièce 28, qui est une copie, datent le décret du 13 mars, mais il est enregistré aux *Minutes d'arrêts du conseil du roi* avec la date du 13 mai.

(2) *Ib.*, pièces 20 et 22.

(3) *Ib.*, Procès-verbal de cette élection par le Père Aveillon, pièce 21.

(4) *Minutes d'arrêts du conseil du roi.*

Il les invite ensuite à se pourvoir devant l'évêque ou devant son official et, en attendant que l'affaire soit jugée, il déclare commettre à la conduite du monastère l'assistante, Anne-Claire de Dalet, à laquelle les sœurs devront obéissance.

Comme il se retirait avec ses deux assesseurs, il aperçut dans l'église trois personnages qui, interrogés, déclarèrent se nommer M^e Jean Barbe, procureur et notaire de la ville de Montferrand, Chambon, contrôleur, Marnat, bourgeois de la dite ville, et avoir été appelés de la part des religieuses pour prendre acte de leur élection, la porte de la sacristie de l'église leur ayant été ouverte par la tourière Marie Chalou.

De toute évidence, les sœurs avaient eu vent de l'opposition qui se préparait (1). Elles ne firent pas difficulté de l'avouer.

Les uns et les autres se retirèrent.

Le soir de ce même jour, Françoise-Madeleine de Chaugy écrivit à l'évêque de Clermont :

Monseigneur, me voici aux pieds de Votre Grandeur pour lui dire que nos sœurs m'ayant réélue, je leur ai protesté, au milieu du Chapitre, ce que je vous proteste, Monseigneur, en parole de vérité, que quand cette supériorité serait permanente et vaudrait cinquante mille livres de rentes, je ne l'accepterai jamais que sous votre bon plaisir, car Dieu m'ayant fait la grâce de ne vous jamais manquer de respect, de vérité et d'entière obéissance, j'aimerais mieux perdre tous mes droits naturels dans cette profonde soumission religieuse à Votre Grandeur que de cesser d'être ce que j'ai toujours été, Monseigneur, votre très humble, très obéissante et très respectueuse fille et servante en N.-S. (2).

II

Le lendemain, 7 juin, vers 5 heures du soir, M^e Montjoie, huissier, se présenta au monastère et demanda au parloir la mère de Chaugy et l'assistante, Anne-Claire de Dalet. Il leur lut un acte du vice-gérant de l'officialité de Clermont. Celui-ci déclarait qu'ayant été averti de l'opposition formée par le promoteur, Pierre Guérin, à l'élection de la mère de Chaugy, tant à cause des intrigues qu'elle avait soulevées pour se faire élire

(1) *Procédure scandaleuse*, pièce 8.

(2) *Ib.*, pièce 13. Par distraction, ainsi qu'elle l'a déclaré, elle mit à la fin de sa lettre, par suite d'une longue habitude : « De notre monastère d'Annecy ».

malgré l'ordonnance de l'évêque défendant de nommer des supérieures étrangères au diocèse qu'à cause de la procédure extraordinaire faite contre elle, il ordonnait, qu'avant de faire droit à l'opposition ou à la confirmation de cette élection, procès soit « fait et parfait » à la mère de Chaugy et à M. de Hauteville touchant les charges qui pesaient sur eux. En conséquence, il permettait au promoteur de reprendre les informations qui avaient été interrompues quelques mois auparavant. Défense était faite à la mère de Chaugy de s'ingérer dans aucune fonction de supérieure, et, aux religieuses, « de la reconnaître et de lui obéir en cette qualité, le tout à peine d'excommunication » (1).

Ce ne fut que cinq jours après, le 12 juin, que l'assistante put se décider à donner lecture de cet acte à la Communauté. Il est facile d'imaginer par quelles hésitations, par quelles angoisses même elle passa, durant ces quelques jours, avec ses conseillères. A quoi se résoudre? Céder, n'était-ce pas consentir une fois de plus à la violation de la Règle, violation contre laquelle, tout récemment, la mère de Rabutin voulait requérir le secours du Saint-Siège? N'était-ce pas aussi donner un tacite acquiescement aux odieuses calomnies dont on voulait salir la réputation de la mère de Chaugy? Ne pouvait-on pas éclairer Mgr du Veyny d'Arbouze sur les menées du P. Aveillon? N'était-il pas possible de faire appel à sa justice et à sa bonté? C'est à quoi se résolurent les sœurs, en dépit des supplications de la mère Françoise-Madeleine : « Elles contredirent à toutes mes excuses, écrit-elle, refusèrent toutes mes démissions et protestèrent que je ne pouvais rien au préjudice du droit qu'elles croyaient avoir dans une élection si canonique ». (2)

Le 12 juin, donc, l'assistante, Anne-Claire de Dalet, écrivit à l'évêque de Clermont :

Monseigneur,

Je crois être obligée par le dû de ma charge de donner avis à Votre Grandeur que je viens de lire à notre communauté, en l'absence de notre chère mère élue (3), l'acte que Votre Grandeur nous fit signifier par M. son promoteur, le septième de ce mois, afin que nos sœurs sachent en vertu de quoi j'exige leur obéissance. Ce

(1) Pièce 39.

(2) *Lettres*, 246, aux sup^{res} d'Autun et de Mâcon.

(3) Ce qui signifie simplement que la mère de Chaugy n'assistait pas à la réunion, car elle ne quitta le monastère que le 21 juin.

n'a pas été sans abondance de larmes que ces chères sœurs ont entendu cette mortifiante lecture, et comme nous voyons qu'il y a demain huit jours que nous fîmes notre élection et que le R. P. Aveillon la déclara canonique sans la vouloir confirmer ni en donner acte, les sœurs élisantes ont été bien aises de donner encore leurs signatures sur ce sujet afin que, si le dit Père nous en faisait refus, nous n'en fussions pas dépourvues, espérant que votre bonté, Monseigneur, aura paternellement pitié d'une communauté qui est à ses pieds pour lui demander grâce (1).

Pour toute réponse, le lendemain 13, M^e Montjoie, assisté de deux témoins, se présentait à la Visitation de Montferrand. Il demande à parler à la mère de Chaugy. On lui répond que c'est impossible. Il prie donc la portière de faire savoir à la dite mère que l'official ordonne la reprise des procédures décrétées contre elle et contre M. de Hauteville ; en conséquence, il la somme de comparaître à la grille du parloir, dans un délai de huit jours, à 9 heures du matin (2).

Mais, à la réflexion, l'official, Pierre Granier, et le promoteur, Pierre Guérin, s'avisèrent que l'information ne pourrait se faire librement tant que la mère de Chaugy serait dans le monastère, les sœurs se trouvant soi-disant contraintes ou intimidées par sa présence. Aussitôt, une ordonnance est rédigée portant que la mère de Chaugy et sa compagne, Marie-Joseph Fournier, seront transférées à la Visitation de Clermont pour y demeurer pendant toute l'enquête (3).

Sans perdre de temps, le lendemain, 14 juin, vers deux heures de l'après-midi, l'official et le promoteur, assistés de M. Depreux, greffier en l'officialité du diocèse de Clermont, se rendent en carrosse à Montferrand, escortés de deux hommes à cheval et d'un laquais (4). Arrivés à Sainte-Marie, ils mettent pied à terre, pénètrent dans la cour, entrent dans le parloir et font

(1) Pièce 3. La *Vie de la mère de Chaugy*, p. 400, et l'*Hist. du monast. de Montferrand*, p. 151, rapportent que la communauté écrivit à l'évêque sur cette élection, disant « qu'elle croirait trahir lâchement les privilèges de l'Institut et l'esprit de ses constitutions si... elle ne se servait des moyens que le droit commun mettait entre ses mains pour la soutenir ». C'est sans doute à cette pièce, signée par les « sœurs élisantes », que fait allusion la lettre de la sœur de Dalet.

(2) Pièce 28.

(3) Pièce 19.

(4) Tous les détails qui vont suivre sont tirés du *Procès verbal de tout ce qui s'est passé au monastère de la Visit. Sainte-Marie de Montferrand* (pièce 46 de la procédure) ; des dépositions des témoins devant le curé de Montferrand (pièce 44) ; et des dépositions des religieuses (pièce 47).

appeler la mère de Chaugy. L'official lui donne alors lecture de l'ordonnance portant qu'on va la faire conduire en carrosse au monastère de Clermont avec sa compagne Marie-Joseph Fournier, puis il la somme de préparer de suite son départ. La mère de Chaugy se montre prête à obéir.

Mais, à ce moment, survient une religieuse au voile baissé qui déclare, au nom de ses sœurs, qu'elles se portent appelantes de cette ordonnance et empêcheront par « toutes voies » la sortie de leur supérieure. L'official commande à la moniale de lever son voile et de dire son nom. Elle s'y refuse et déclare simplement qu'elle est religieuse du monastère (1). Bientôt, sept ou huit sœurs arrivent et parlent comme la première.

Pendant que cette scène se passe au parloir, le bruit se répand dans la maison que l'on vient enlever la mère de Chaugy. Affolées, ne sachant à quel saint se vouer, les sœurs ne voient de salut possible que dans le secours des habitants de Montferrand. La tourière Marie Chalou se précipite dans la rue en criant : « Au secours ! justice ! Venez nous aider, on veut nous enlever notre mère ! » Les mêmes appels retentissent aux fenêtres du couvent et, tandis que quelques sœurs crient : « Au feu ! » pour faire venir le peuple, la cloche du monastère, ébranlée par la sœur Charbonnier, sonne longuement le tocsin.

Entendant ces cris et cette cloche, le peuple s'émeut. Chacun sort de sa maison : « Qu'y a-t-il ? » — « Le feu est à Sainte-Marie », disent les uns. « On veut enlever la mère », déclarent les autres. Bientôt, un rassemblement se forme dans la rue de l'Hôpital, et les habitants courent vers la Visitation où les premiers arrivés pénètrent dans la cour extérieure du couvent.

Surpris par cette rumeur, les ecclésiastiques sortent du parloir et se heurtent à une foule hostile qui les invective violemment. Quelques notables de la ville, « entre autres les sieurs Bernard, Fauchier et l'avocat Audin, tout émus et transportés de colère », leur demandent le sujet de cette descente ; ils répondent qu'ils viennent exercer leur juridiction. Bientôt la discussion s'échauffe, et le sieur Fauchier, happant M. l'official par sa soutane, le traîne de force dans la rue où « quantité de peuple était assemblé avec grande émotion ». Au même instant, arrivait à la porte du monastère le Père Brenier, supérieur des reli-

(1) C'était vraisemblablement l'assistante, Anne-Claire de Dalet.

gieux de Saint-Antoine, suivi du frère sacristain. Il veut pénétrer dans la cour, mais l'official l'arrête au passage et lui demande ce qu'il vient faire. Le Père Brenier déclare qu'il vient avec le peuple pour être témoin de sa violence; Pierre Granier le menace de porter décret contre lui et le somme de le suivre; le Père refuse. « Sortez de céans » commande l'official. — « Je ne fais point de mal », répond le Père. — « Vous êtes un fripon » réplique l'autre, et, saisissant le religieux au collet, il le pousse dehors, demandant secours aux huissiers, des mains desquels le Père Brenier sort les membres meurtris et l'habit déchiré (1) qu'il s'en va montrant partout (2) en déclarant que MM. l'official et le promoteur l'ont « battu, excédé », et qu'ils ont « déchiré sa soutane en pleine rue sans aucun sujet » (3).

« Pour éviter un plus grand désordre », les envoyés de l'évêque rentrèrent dans le parloir. Pendant ce temps, les deux religieux de Saint-Antoine descendaient promptement vers la rue de l'Hôpital pour avertir le sieur Pasturel, lieutenant particulier du baillage et « conseil » des religieuses; ils le trouvent en chemin avec le lieutenant général Fontenilhe et le lieutenant criminel Dumas et leur racontent ce qui vient de se passer. En hâte, les officiers du roi ordonnent qu'on fasse fermer les portes de la ville (4) pour empêcher qu'on n'enlève la mère de Sainte-Marie, et, avec M. Sernant, procureur, se dirigent vers le monastère.

Marie Chalou les introduit en présence des officiers ecclésiastiques. Ceux-ci ne voient pas avec déplaisir arriver les représentants de l'autorité civile, persuadés qu'ils viennent leur prêter main-forte pour faire exécuter l'ordonnance. Mais, bien au contraire, les officiers du roi s'en vont conférer au parloir avec la mère de Chaugy et la Communauté; après quoi, le lieutenant Pasturel revient vers les ecclésiastiques; il leur déclare qu'étant le « conseil » des religieuses, il est disposé à les défendre et demande au promoteur de présenter par écrit sa requête. Séance tenante, M. Guérin la rédige (5) et la remet à Dumas qui, après s'être concerté avec ses collègues, ajoute au bas de la requête qu'il en sera fait « monctre à la mère de Chaugy », ce

(1) Déposition 3.

(2) Cf. dépositions 2, 8, 12, 13, 17.

(3) Acte d'appel du Père Brenier, pièce 55 de la Procédure.

(4) Cf. dépositions 3, 6, 7, 10, 11, 14, 16 et 19.

(5) Pièce 43.

qui voulait dire qu'ils ne feraient rien sans son avis. Le promoteur a beau protester contre ce qu'il appelle un déni de justice, il n'obtient rien, sinon que Dumas aille enjoindre à la foule de se retirer.

L'official et le promoteur reviennent alors à la grille du parloir où se trouvait la mère de Chaugy avec quinze ou seize religieuses. Derechef, ils les somment d'obéir à l'ordonnance en les menaçant d'excommunication. Les sœurs répondent qu'elles ne consentiront jamais à la sortie de la mère de Chaugy.

Les délégués de l'évêque, voyant qu'ils n'avaient rien à espérer, prennent le parti, sur les « cinq à six heures du soir », de retourner à Clermont.

Le lendemain, dès 8 heures du matin, ils reviennent au monastère et demandent à voir la mère de Chaugy et l'assistante. Celle-ci vient, suivie des officières de la maison, et déclare que la mère de Chaugy est malade de la fièvre depuis la veille. Ils proposent de faire entrer un médecin qui jugera si elle peut être transportée à Clermont. Les sœurs déclarent qu'elles n'ouvriront à aucun médecin et n'obéiront pas à l'ordonnance contre laquelle elles maintiennent leur appel. Alors, l'official ordonne à l'assistante de faire venir au parloir toute la communauté. Après beaucoup d'hésitation, l'assistante y consent, et trente-trois religieuses de chœur, interrogées tour à tour, déclarent à l'official, en dépit de sa menace d'excommunication, qu'elles sont appelantes de l'ordonnance portée contre la mère de Chaugy et refusent de s'y soumettre. Seules, les sœurs du Palais, Beauvergier, les deux Arragonet et les trois Villebeseix (1) protestent qu'elles sont prêtes à obéir à tous les ordres de l'évêque.

Les ecclésiastiques se retirent alors dans un autre parloir pour interroger les *discoles* ainsi que la tourière Claude Hugon (2).

Lorsqu'on lit les dépositions de cette poignée de religieuses révoltées contre leur supérieure, on est frappé de leur peu de consistance, de leur enfantillage ou de leur niaiserie. Les gestes, les paroles, les intentions des accusées y sont interprétés, amplifiés, déformés avec le raffinement d'une imagination féminine en mal de vengeance.

L'interrogatoire de ce jour-là ne porta que sur la période

(1) La jeune Villebeseix, qui avait signé la 1^{re} requête à l'évêque, s'était rétractée le lendemain devant lui.

(2) Pièce 47: information.

écoulée depuis la première enquête faite au mois de décembre. Les plaintes des *discoles* se résument en ceci : les opposantes à la mère de Chaugy ont été souvent « maltraitées en paroles » par les sœurs de son parti ; l'une d'elles, Marie-Jeanne Arragonet, déclare qu'étant dans « un accès de colique néphrétique » et ayant demandé qu'on « lui fit la charité de lui donner un lavement », on lui en donna un fait d'eau et de vinaigre ; une autre se plaint qu'on lui ait offert du sirop de miel au lieu de sirop de sucre (1) ; Gilberte-Madeleine de Villebeseix prétend que la mère de Chaugy l'a poussée du plat de la main contre une muraille avec une « telle violence » que, sans l'appui de la muraille, « elle l'aurait couchée par terre » ; on fait grief à la supérieure d'avoir déclaré en plein chapitre qu'il y avait dans le monastère « de mauvais esprits suscités par les enfers pour lui nuire » et d'avoir fait lire au réfectoire les lettres de sainte Thérèse pour ôter aux sœurs la crainte de l'excommunication ; l'une des *discoles* déclare que les religieuses qui sont du parti de la mère de Chaugy ont fait entre elles des assemblées secrètes et elle « *croit* » que c'était pour préparer l'élection ; telle autre affirme enfin que plusieurs, qui étaient jadis contre la supérieure ou contre M. de Hauteville, ont été circonvenues et gagnées par les flatteries de la mère Françoise-Madeleine.

L'interrogatoire une fois terminé (2), les juges se retirèrent vers une heure de l'après-midi sans autre résultat.

Cependant, l'accusée fit parvenir au promoteur un appel comme d'abus (3) non pas, comme on en fera courir le bruit dans l'Institut, pour protester contre la rupture de l'élection, mais contre ce fait que, lui ayant été signifié un décret par lequel elle comparaitrait sous huitaine à la grille du parloir pour y être interrogée, décret auquel elle avait déclaré se soumettre, on voulait l'enlever de son monastère sous prétexte que l'enquête n'y serait pas libre à cause de ses « brigues », ce qui n'était pas un motif « légitime ».

Pour la troisième fois, le lundi 17, les juges ecclésiastiques revinrent au monastère entre huit et neuf heures du matin. Comme le samedi précédent, l'assistante et les officières déclarèrent que la mère de Chaugy était malade de la goutte, qu'elles

(1) Pièce 31.

(2) Il portait aussi sur les faits qui s'étaient passés la veille. Cf. pièce 47.

(3) Pièce 53.

ne voulaient ni laisser entrer le médecin (1) ni la laisser sortir et demeuraient appelantes de l'ordonnance. Toute la communauté appelée au parloir témoigna les mêmes dispositions. L'official renouvela sa menace d'excommunication ; les sœurs répondirent qu'elles ne l'appréhendaient pas venant de la part de juges qu'elles récusaient, ce dont elles diraient les motifs en temps et lieu. Les délégués de l'évêque déclarèrent donc qu'ils se voyaient obligés de prononcer la sentence.

Alors, la sœur Lucrèce Charbonnier, celle qui avait sonné le tocsin, troublée par cette menace, désavoue son appel et supplie l'official de ne pas la comprendre dans la condamnation, car elle est prête à obéir. Ainsi parlent les *discoles* auxquelles acte est donné de leur obéissance. Puis, comme elles rapportent que la mère de Chaugy est allée à la chapelle le matin même et qu'elle a communie à la messe, Pierre Granier déclare la sœur de Chaugy, les officières et autres religieuses de chœur « excommuniées d'excommunication majeure, et, comme telles, privées des sacrements... hors le cas d'extrémité de maladie » ; puis il met l'église du monastère en interdit avec défense à tout prêtre séculier ou régulier d'y célébrer la messe sous peine d'excommunication. Enfin, il nomme la sœur du Palais directrice du couvent et enjoint à toutes les religieuses de lui obéir.

Quittant alors le parloir, il se rend à la chapelle, assisté du promoteur, du greffier, de M. Debeaune, curé de Montferrand, de M. Nicolas, chanoine de la collégiale et confesseur ordinaire des sœurs ; il revêt le surplis et l'étole, puis retire le Saint-Sacrement du tabernacle et le transporte à l'église paroissiale ; revenant ensuite à la chapelle de la Visitation, il fait éteindre les lampes, dépouiller l'autel et fermer les portes sur lesquelles il affiche la sentence d'interdit. Après quoi, les délégués de l'évêque quittent le monastère.

Restait pourtant à faire sortir la mère de Chaugy. Devant la fermeté des religieuses et ne se souvenant que trop des événements du 14 juin, Pierre Guérin avait écrit à M. de Fortia, intendant de la généralité d'Auvergne, pour le mettre au courant des faits. Se plaignant que « le lieutenant criminel et autres officiers du baillage » eussent pris fait et cause pour les rebelles, il faisait appel à son autorité pour faire exécuter l'ordonnance

(1) C'était Georges Degourd, nommé d'office par l'official,

de l'official « par toutes voies dues et raisonnables, même par fracture de portes » s'il en était besoin, et le pria d'enjoindre aux magistrats et aux consuls de Montferrand de prêter main forte à l'exécution (1).

De leur côté, la mère de Chaugy et ses conseillères signaient un appel au Parlement de l'excommunication contre elles prononcée, de la promotion abusive de la sœur du Palais à la direction du monastère, et de ce qu'on n'avait jamais voulu leur donner acte de leurs précédents appels, ni copie d'aucune pièce. Elles récusèrent en même temps les procès-verbaux des interrogatoires dressés par le sieur Galoubie, avocat conseil de l'évêque et cousin germain des sœurs Arragonet, comme suspects d'inexactitude (2).

Quelques jours se passèrent.

Le vendredi matin, 21 juin, les juges ecclésiastiques se décidèrent à intervenir de nouveau. En l'absence de MM. de Fontenilhe, parti pour Paris, et Pasturel, soi-disant empêché, ce furent, de par les ordres de M. de Fortia, Sernand, procureur du roi, Thomazet, avocat au Parlement, Moranges, notaire royal, et Cazantier, huissier, qui se joignirent au promoteur, à l'official et au greffier Depreux, chez le curé de Montferrand, pour prêter main forte à l'exécution de l'ordonnance (3).

Ils se rendent au monastère. L'official fait appeler la sœur du Palais, mais c'est l'assistante, les conseillères et bientôt toute la communauté qui arrive au parloir. Pierre Granier leur lit l'ordonnance de M. de Fortia portant que la sentence ecclésiastique sera exécutée même par fracture de portes s'il en est besoin, et il les exhorte à se soumettre plutôt que de l'obliger à en venir à cette extrémité. Les sœurs répondent qu'elles maintiennent leur appel et que d'ailleurs la mère de Chaugy n'est pas en état de pouvoir être transportée à Clermont vu son état de santé. Elles refusent également l'entrée du médecin Degourd mandé par les juges.

Après avoir tant menacé, il ne restait plus qu'à agir.

Cependant, avant de passer outre, les juges ecclésiastiques envoyèrent prévenir Mgr du Veyny d'Arbouze. Il vint en per-

(1) Pièce 25.

(2) Pièce 45. Les expressions : Pierre Guérin, « *soi-disant promoteur* » et Pierre Granier « *soi-disant official* » qui figurent dans cette pièce prouvent que les religieuses les récusèrent comme tels.

(3) Pièce 46.

sonne et se présenta au parloir où il exhorta les religieuses à l'obéissance. Celles-ci, reconnaissant dans l'évêque de Clermont leur vrai supérieur et leur chef, se soumirent immédiatement et lui ouvrirent la porte de clôture. Il entra, suivi de l'official, du promoteur et des officiers civils. Après avoir vu la mère de Chaugy dans sa chambre et oui le rapport du médecin qui attesta qu'elle « n'avait aucune maladie apparente qui pût empêcher sa translation », le prélat lui ordonna de se lever, ce qu'elle fit. Puis, étant montée en carrosse avec la sœur Marie-Joseph Fournier, elle fut conduite au monastère de Clermont par Pierre Granier qui la remit aux mains de la supérieure Anne-Hiéronyme de Champflour.

III

Trois jours après l'arrivée de la mère de Chaugy, l'enquête commença. Sans aucun égard pour son âge ni pour son état de santé, on va faire subir à cette femme de soixante ans, alitée, grelottante de fièvre, un interrogatoire de 6 à 7 heures par jour en moyenne. L'official et le greffier Depreux furent promus à cette besogne.

Ils se présentèrent donc le 25 juin, sur les neuf heures du matin, au monastère de Clermont. Ayant demandé la supérieure au parloir, ils la prièrent d'aller quérir l'inculpée. La mère de Champflour revint quelques instants après et déclara « que la sœur de Chaugy était dans le lit, malade, qu'elle avait eu la fièvre durant toute la nuit et [qu'étant] dans les sueurs de la dite fièvre... elle ne pouvait venir » (1). Sur quoi les requérants se retirèrent.

Etant revenus le lendemain matin, ils virent la supérieure qui leur fit les mêmes déclarations, ajoutant que la mère de Chaugy ne se croyait pas capable de descendre au parloir avant quatre ou cinq heures du soir. Impatienté, doutant de la bonne foi de l'accusée, l'official envoya chercher le médecin Degourd et, celui-ci étant arrivé, la supérieure fut requise d'ouvrir la porte de clôture et de conduire les trois personnages à la chambre de la mère de Chaugy. Ils la trouvèrent au lit, mais le mé-

(1) Pour tous les détails qui suivent, Cf. Pièce 31, Interrogatoire de la sœur de Chaugy.

decin ayant probablement déclaré qu'elle était en état de subir l'interrogatoire, celui-ci commença séance tenante.

Avant de répondre, Françoise-Madeleine déclara que, bien qu'elle eût sujet de ne pas se soumettre à cette épreuve, « le profond respect qu'elle [avait] pour Monseigneur et pour la justice » l'y faisait consentir « très volontiers pour témoigner sa soumission ». Etre interrogée et confrontée, ne l'avait-elle pas toujours demandé ? Mais, là encore, les accusateurs étaient absents.

L'interrogatoire se poursuivit du 27 juin au 2 juillet, quasi toujours dans la chambre de la malade alitée (1). Le 29 juin, l'official dut le suspendre vers onze heures du matin, la mère Françoise-Madeleine se trouvant plus souffrante. Qu'importe ? Il revient l'après-midi, et comme la malade déclare ne pouvoir répondre, étant dans un accès de fièvre, le sieur Degourd est de nouveau mandé. Cette fois, le docte maître déclare que la sœur de Chaugy est « sur la fin d'un redoublement de fièvre avec une petite sueur universelle, toux pressante et difficulté de respirer, lesquels accidents il croit provenir d'une plénitude d'impuretés qui, au défaut de transpiration, fument au cerveau et entretiennent la toux et font l'échauffement des humeurs qui font la fièvre... et que, à cause des accidents susdits, la dite sœur de Chaugy ne saurait avoir un long entretien et subir interrogatoire sans une notable lésion de ses forces et augmentation de ses incommodités ».

Ce diagnostic pittoresque laisse deviner en quel état de dépression physique se trouvait la mère de Chaugy et, par suite, combien plus douloureuse lui devait être la torture morale de cet interrogatoire où l'odieux le disputait à la sottise et à la méchanceté, blessant tour à tour son amour-propre, sa dignité, sa droiture.

Les accusations portaient principalement sur ses rapports avec M. de Hauteville. Les *discoles* avaient épié, déformé, interprété les paroles et les gestes, ne reculant pas devant les plus sottes inventions. Outre l'histoire des confessions forcées, n'était-il pas reproché, par exemple, à la mère de Chaugy, d'avoir réuni les religieuses au chœur où M. de Hauteville, après leur avoir donné sa bénédiction, passait sa main par la grille afin qu'elles puissent la baiser à tour de rôle ? N'avait-elle pas permis à quelques-unes

(1) La mère de Chaugy ne descendit que deux fois au parloir.

de faire « dessécher du sang du dit Hauteville » et de le garder comme une relique sainte?

Puis, c'était la pièce soi-disant inconvenante jouée devant lui par quelques sœurs et par les pensionnaires, dans le chœur de l'église (1), et pour laquelle elles s'étaient, disait-on, servies des ornements de l'autel et de la chaire (2).

C'étaient aussi les prétendus mauvais traitements que l'inculpée avait fait subir aux sœurs qui lui étaient opposées.

C'était le gaspillage de vivres et d'argent fait au profit de M. de Hauteville et aux dépens du monastère.

C'étaient les entrées inusitées de celui-ci à l'intérieur du couvent, celles du P. de Chaugy et du frère Rofavier, etc., etc.

A toutes les accusations, si invraisemblables ou si odieuses qu'elles fussent, la mère de Chaugy répondit avec calme et précision, toujours digne et mesurée, tantôt niant simplement les faits rapportés, tantôt mettant les choses au point sans emportement ni amertume (3).

Cependant, le vendredi 5 juillet, lorsque, avec son greffier, Pierre Granier se présenta au parloir où l'inculpée le reçut, celle-ci leur déclara que M. de Fortia, intendant d'Auvergne, ayant ordre de la part du roi de prendre connaissance de son affaire, elle ne répondrait plus à leur interrogatoire jusqu'à ce qu'elle eût reçu les avis de M. l'Intendant. Ils insistèrent, affirmant que les ordres de Sa Majesté ne portaient ni *surséance* ni empêchement à la procédure; la mère de Chaugy persista dans son refus et en signa le procès-verbal.

(1) La coutume de se servir des églises et chapelles particulières pour ce genre de divertissement semble assez fréquente au XVII^e siècle. On lit dans la *Réponse au factum*, p. 12 et 13: « L'usage de représenter quelques Poésies de récréation dans les maisons religieuses est... commun... C'est une chose si ancienne dans l'Institut de la Visitation, que, même du vivant de saint François de Sales, on a représenté dans la maison d'Annecy l'histoire de Suzanne sollicitée par les deux vieillards, et autres histoires sacrées, en sa présence, avec changement d'habits à l'extérieur, et lui-même assistait à celles du Collège d'Annecy qui se faisaient et se font encore aujourd'hui dans leur église, le théâtre placé dans le parvis du grand autel; les Pères jésuites, de l'Oratoire, et Barnabites n'en font point de difficulté et se servent de leur chapelle dans les lieux où leurs salles ne sont point assez étendues pour y représenter ces actions...; les dames Ursulines et les autres religieuses du diocèse de Clermont ont un pareil usage. »

(2) La mère de Chaugy, qui avait sans doute d'autres occupations, ne lut même pas la pièce et n'assista pas à la représentation. Pièce 31.

(3) Pièce 31. Le procès-verbal de l'interrogatoire ne comprend pas moins d'une quarantaine de pages. Voir aussi la mise au point et les défenses apportées dans la *Réponse au factum*...

Pendant ce temps, le monastère de Montferrand passait par mille angoisses. Le désarroi des religieuses exclues des sacrements et privées de leur supérieure était extrême, comme aussi leur amertume à l'égard de celles qui avaient causé ce drame. Mais, fortes de l'innocence de la mère de Chaugy, elles restaient résolues à soutenir les droits de la justice opprimée. Elles délivrèrent donc une procuration à M. Denis de Beaulieu, avocat au Parlement, afin d'y poursuivre l'appel comme d'abus contre la sentence d'excommunication portée le 18 juin et prièrent, d'autre part, MM. Loisel et de Hauteville de soutenir leurs intérêts en favorisant à Paris le succès de leurs démarches.

Malheureusement, toute liberté d'action allait leur être enlevée.

Bien que Marie-Aimée du Palais eût été commise par l'official à la direction du monastère, les religieuses, à l'exception des *discoles*, en référaient pour tout à l'assistante, Anne-Claire de Dalet, qui entendait bien garder le gouvernement de la maison. Pour remédier à « la division et mésintelligence » qui existaient entre les sœurs, Mgr du Veigny d'Arbouze jugea opportun de faire venir de Thiers quatre visitandines dont Marguerite-Angélique du Pouget pour remplir les fonctions de supérieure. L'évêque enjoignit aux autres religieuses de lui obéir (1).

La fidèle tourière, Marie Chalou, fut enlevée du monastère et logée provisoirement à Clermont.

Les sœurs de Thiers arrivèrent aux environs du 25 juin. Obéissant à des ordres donnés, elles tinrent dans la surveillance la plus étroite les religieuses fidèles à la mère de Chaugy, leur interdisant tout parler, toute correspondance (2) et désavouant au Parlement tous leurs appels.

Désormais, les pauvres opprimées n'allaient pouvoir rien dire ni écrire qui ne fût aussitôt connu et dénié (3).

C'était pour celles-ci la pire des douleurs d'être empêchées de communiquer avec la mère de Chaugy qu'elles savaient malade et en butte aux tracasseries d'un odieux interrogatoire. Elles avaient une alliée dans l'abbesse des Clarisses par laquelle elles essayaient de correspondre avec la persécutée et de traiter leurs affaires, mais bien souvent en vain, puisque nous trou-

(1) Pièce 59.

(2) Pièce 4, datée du 30 juin 1669.

(3) *Ib.*

vons quelques-unes de ces lettres versées au dossier après avoir été interceptées :

Nous hasardons ce billet, ma pauvre chère abbesse, lui écrivent-elles, pour vous prier, au nom de Dieu, de trouver quelque occasion de faire glisser ce billet à notre sainte victime et de vous enquérir en quel endroit est notre pauvre Marie qu'on nous enleva vendredi dernier... C'est bien nous vouloir ôter tout secours humain car cette pauvre fille n'a jamais rien fait, comme vous savez, que de nous servir très fidèlement; si vous pouvez savoir quelque moyen de nous donner de vos chères nouvelles, hélas, illustre abbesse, profitez-le, je vous en prie, car nous sommes tenues dans la même captivité que les plus criminels et dans un état si restreint que nous ne pouvons agir en aucune manière; écrivez à Paris et faites s'il vous plaît, avec le cher M. de Beaulieu et M. Pasturel, tout ce qu'il sera nécessaire pour la poursuite de notre affaire; nous avons su par hasard qu'on avait enlevé un gros paquet à la poste. Sachez, au nom de Dieu, s'il est vrai, et à qui il a été délivré, afin que votre bonté en donne avis à Paris... Nos discoles et nos quatre sœurs de Thiers ont ordre de faire cesser toute poursuite à notre nom par quelque requête présentée; mais, au nom de Dieu, chère abbesse, faites bien entendre que nous persistons toujours dans notre appel et que nous ne relâcherons jamais de notre bon droit. Demandez bien la diligence à nos messieurs de Paris, leur lenteur nous fait mourir... (1).

A cette lettre était joint, pour la mère de Chaugy, un billet, signé d'un groupe de sœurs, où elles l'assuraient de leur affection et de leur courage à « soutenir l'innocence et la vérité » en dépit de l'état déplorable où on les avait réduites (2).

Un rayon d'espoir leur vint le 3 juillet par l'arrivée de M. de Fortia. Le 28 juin, en effet, le conseil du roi, auquel étaient enfin parvenues les plaintes des religieuses, avait donné ordre à l'Intendant de se transporter au monastère pour y prendre connaissance de toutes choses, l'en informer et donner son avis sur la solution possible (3).

Comment se fait-il que l'appel des sœurs n'ait point été porté au Parlement? Nous en trouvons l'explication dans la lettre adressée par la mère Brûlard, supérieure du troisième monastère de Paris, aux conseillères de celui de Montferrand qui, le 24 juin, avaient requis son secours pour le soin de leur affaire :

(1) Pièce 32.

(2) Pièces 9 et 34.

(3) *Minutes d'arrêt des conseils du roi*. Année 1669. Arch. nat., E. 1751, p. 99.

Nous reçûmes la lettre de vos Charités hier au soir... leur répond-elle le 1^{er} juillet, mais il y a déjà du temps que nous savions les peines où vous êtes au sujet de votre élection et l'extrémité des malheurs qui vous est arrivée en l'excommunication qui a été fulminée contre vous. Il ne se peut ressentir davantage votre peine que nous faisons, ni en avoir plus de douleur, je vous en assure mes très chères sœurs. Mais, de poursuivre, comme vous croyez que cela puisse se faire, au Parlement, votre élection pour ma très honorée sœur de Chaugy, Dieu nous en garde. Nous n'avons jamais vu ni ouï parler que nos premières mères en aient usé de la sorte. Mais nous croyons que vos Charités ne pensent plus à cette première élection car l'on nous a assuré que vous aviez refait une autre élection et nous espérons qu'ensuite l'on vous aura levé les censures et rendu le très saint Sacrement. Nous en louons Dieu et donnons mille louanges à vos Charités de ce bon changement, s'il est tel, car assurément nous ne gagnerons jamais ni devant Dieu ni devant les hommes de nous séparer de l'obéissance de nos supérieurs. Et comme cette très honorée sœur n'est pas professe de chez vous ni du diocèse où vous êtes établies, Mgr de Clermont a eu droit d'y ordonner ce qu'il a voulu et vos Charités devaient lui obéir en cela et en prendre une autre pour votre supérieure dès la première fois... (1).

Le même jour, la mère Brûlart et Anne-Marguerite Guérin, déposée, écrivirent aussi à l'évêque de Clermont pour lui demander pardon de la conduite des rebelles et le supplier de lever l'excommunication qui frappait le monastère (2). Elles l'assuraient, en même temps, que Messieurs du Parlement ne prendraient point le parti des requérantes. Il est vrai qu'elles y avaient pourvu en agissant auprès du président de Lamoignon dont la fille était postulante à la Visitation du Faubourg Saint-Jacques : « Si M. le premier Président n'était des amis de l'Institut, cette affaire aurait bien éclaté, mais il se faut bien garder de la poursuivre, il vaut bien mieux que la chère mère de Chaugy s'en retourne en Savoie », écrivait la mère Brûlart à la sœur de Villebeseix (3).

Toutes les maisons de Paris étaient, d'après elle, du même avis : « Que cette bonne mère de Chaugy ne croie pas qu'il lui ait personne en cette ville, non plus que ma sœur la supérieure du Faubourg, qui veuille prendre son parti ; au contraire, toutes

(1) Pièce 52.

(2) Pièces 36 et 37.

(3) Pièce 35. Cf. aussi la lettre d'Anne Guérin à la sœur de Villebeseix, pièce 16.

se mettront contre ». (1) Et la sœur Guérin déclare que la mère de Chaugy « a causé un scandale que toute sa vie, quelque longue qu'elle puisse être, sera toujours trop courte pour... effacer. A-t-on jamais ouï dire [qu'une] fille de la Visitation aille au Parlement pour maintenir une supériorité si mal fondée? » (2)

Quelle devait être la tristesse des sœurs de Montferrand à la lecture de ces lettres que Françoise de Villebeseix ne se faisait pas faute de leur montrer! Il est vrai que les monastères de Paris ne savaient que la moitié des choses, ignorant l'intrigue tramée par la sœur du Palais et le P. Aveillon, les procédés vexatoires qui avaient divisé la communauté, et les calomnies odieuses par lesquelles on voulait justifier la déposition de la mère de Chaugy canoniquement élue. Mais quel moyen de les éclairer dûment?

Cependant M. de Fortia, avant de commencer son enquête, avait obtenu de l'évêque qu'il levât l'excommunication et l'interdit au monastère de Montferrand. Le Saint-Sacrement fut remis dans l'église le jour de la fête de la Visitation, 2 juillet (3). La mère de Chaugy et Marie-Joseph Fournier avaient adressé, de leur côté, une humble requête à l'official afin qu'il lui plût de les « absoudre » et de leur permettre de communier en la fête de leur Institut, ce qui leur fut accordé (4).

M. de Fortia fit son enquête les 3, 4, 5 et 7 juillet. L'impartialité de son rapport, les justifications qu'il apporte en faveur des opprimées sont d'autant plus à retenir qu'il avait pris d'abord le parti de l'évêque de Clermont (5). Mettant donc les choses au point, il déclarait que l'élection de la mère de Chaugy avait été canoniquement faite selon les règles de l'Institut et qu'aucun décret s'opposant à cette élection n'avait été signifié aux religieuses auparavant de la faire. Il estimait que l'excommunication et l'interdit de l'église dépassaient la portée du conflit, ne s'agissant pas d'une matière de discipline mais de savoir si les sœurs avaient élu canoniquement leur supérieure. L'official ne devait donc pas prononcer cette sentence sans tenir

(1) *Ib.* La supérieure du Faubourg, où se trouvait précisément Mlle de Lamoignon (*Année sainte*, X, 416), était la mère Amelot. Celle-ci écrivit également à l'évêque de Clermont, pièce 57.

(2) Pièce 16.

(3) Cibaud, *op. cit.*, p. 153.

(4) Pièce 41.

(5) Pièces 25 et 48.

compte de leur appel comme d'abus qui, en l'occurrence, était suspensif.

De plus, il précisait ce point très important, à savoir qu'on avait prétendu la mère de Chaugy incapable du supérieurat sur des informations qui n'avaient été décrétées contre elle qu'après son élection. Enfin, il faisait remarquer que rien ne justifiait son transfert au monastère de Clermont puisqu'elle consentait à subir l'interrogatoire au parloir de Montferrand, ainsi que l'avait signifié l'ordonnance de l'official en date du 13 juin.

Il proposait donc que, sous le bon plaisir de Sa Majesté, les procédures fussent remises, ainsi que les réponses de la mère de Chaugy, aux mains de commissaires nommés par le roi qui jugeraient si elle était capable du supérieurat ; on éviterait ainsi un procès en appel dont la longueur serait ruineuse pour la Visitation de Montferrand. Il demandait aussi qu'au cas où Sa Majesté ordonnerait la continuation du procès, la mère de Chaugy fût, en attendant le jugement, ramenée dans son monastère, quoique avec défense d'y exercer les fonctions de supérieure, conformément à l'ordonnance du 7 juin (1).

Comme suite à ce rapport, le conseil du roi ordonna, le 22 juillet, que les informations, interrogatoires et réponses de la mère de Chaugy, et toutes les pièces de procédure faites au sujet de son élection, fussent remis à des commissaires désignés, pour être, par eux, examinés et rapport fait à Sa Majesté (2).

Cependant, Mgr du Veyny d'Arbouze s'était ému de voir l'affaire portée si haut. Il crut bon de se pourvoir d'un protecteur à Paris en attendant de s'y rendre en personne. S'adressant donc à Mgr de Maupas du Tour, qu'il savait peu suspect de partialité envers l'accusée, il lui écrivit le 4 juillet :

Monseigneur, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché que je m'adresse à vous pour faire voir la conduite que la mère de Chaugy a tenue dans mon diocèse par le factum que je vous envoie, car comme vous connaissez cet esprit depuis longtemps et que vous savez de quoi il

(1) *Minutes d'arrêt des conseils du roi*. Arch. nat. Année 1669, E. 1751, p. 161. On y trouve mention d'une requête des religieuses de Montferrand à M. de Fortia « tendant à ce qu'il lui plût remettre la mère de Chaugy dans son monastère pour y exercer la fonction de supérieure avec les autres officières, et enjoindre aux quatre religieuses de Thiers de se retirer en leur couvent. »

(2) *Ib.*, p. 99. Ces commissaires étaient « les sieurs d'Alègre, de Sève, Poncet, Marillac, Boucherat, l'évêque de Séez et le comte doyen de l'église de Paris ».

est capable, vous n'aurez pas de peine à justifier la mienne ; et comme l'on a fait courir un bruit à la cour qui est même venu, à ce qu'on m'a dit, jusqu'aux oreilles du roi, que j'avais fait quelque violence pour empêcher que cette fille ne fût point réélue dans une maison de mon diocèse où elle a été trois ans supérieure, et que l'on s'est efforcé de blâmer mon procédé par mille suppositions, je vous serais bien obligé, Monseigneur, de faire voir ce factum aux personnes que vous jugerez y devoir prendre quelque intérêt, et au roi même, s'il se peut, afin que Sa Majesté soit pleinement informée de l'état de cette affaire et de tout ce qu'il y a de particulier, et qu'elle soit désabusée, par là, des impressions qu'on pourrait lui avoir données contre moi, en attendant que je puisse moi-même lui faire connaître le bon droit de ma cause, m'étant déjà déterminé de faire voyage à Paris pour cela ; il y va non seulement de mon intérêt, mais de celui de tous messeigneurs les prélats de soutenir une si juste cause... (1).

Bientôt l'évêque de Clermont arrivait dans la capitale. Mgr de Maupas, les visitandines de Paris et leurs amis s'efforçaient, par tous les moyens, de gagner les commissaires à sa cause. D'autre part, la famille et les partisans de Françoise de Chaugy, M^{me} de Toulonjon, MM. Loisel, de Hauteville, le frère Rofavier, s'employaient pour l'accusée.

Le promoteur de l'évêque de Clermont avait fait dresser et imprimer un long factum des accusations portées contre la mère de Chaugy pour édifier les commissaires du roi et les monastères de Paris sur sa culpabilité. A ce factum, les partisans de l'accusée avaient répondu article par article (2) ; le frère Rofavier en informait les visitandines de Lyon-Bellecour :

Ce qui est de plus étonnant, ajoutait-il, est que vos sœurs de cette ville sollicitent ouvertement contre elle, et leur venin va à l'extrême ; mais je ne crois pas qu'elles puissent défendre une mauvaise cause ; l'on a tout sujet de bien espérer de Messieurs les Commissaires que le roi a nommés pour informer du droit des parties... Dieu veuille tout bénir!... Je vous prie tenir Mgr l'Archevêque de Vienne son métropolitain dans la bonne volonté, car peut-être aurons-nous ensuite recours à lui pour ôter à M. de Genève l'envie qu'il a de la réavoir à Seyssel pour l'opprimer plus que jamais. Je fais état d'être à Lyon au mois de septembre prochain. Je vous irai voir et vous raconter au long ce qui pourrait composer un volume, car je n'ai le moyen de le faire par écrit ; du moins, ne donnez aucune

(1) Bibl. nat., fonds français, ms. 20.637, f° 97.

(2) Cf. *Réponse au factum*... On y retrouve, rangées en 29 articles, les principales accusations qui figurent dans l'interrogatoire, avec une réponse pour chaque article.

créance à ce que l'on vous mandera s'il ne vient de la mère de Chaugy ou de moi qui aurai soin de vous mander court le succès de ce grand bruit et quel jugement en aura fait le roi. Messieurs de Clermont et d'Evreux sont ici; ils offrent accommodement à la charge que la mère ne demeurera à son diocèse (1). Cependant, son élection est canonique; enfin je vous manderai sincèrement les choses (2).

Déjà, en effet, des lettres s'étaient échangées entre Annecy et Clermont sur le rappel possible de la mère de Chaugy par l'évêque de Genève. A ce dernier, le P. Aveillon avait adressé le factum imprimé, laissant entendre qu'on espérait bien renvoyer en Savoie l'inculpée (3). Mgr d'Arenthon n'y tenait guère :

Je prévois bien, lui répond-il, que le renvoi de cette fille me va faire des affaires par-dessus la tête, mais n'importe, je dois tout à la gloire du grand saint François de Sales et à la bonne odeur de son ouvrage; je ne laisse pas de vous supplier de faire conduire cette fille à Seyssel jusques à ce que je sache si mes souverains agréeront que je la rappelle dans leurs Etats. Je vous adresse son obéissance pour cet effet en des termes assez pressants (4). Ayez la bonté d'en écrire promptement à Mgr de Clermont et de lui faire agréer ma résolution, comme encore d'obtenir de lui qu'il m'envoie à même temps les procédures...

Mgr d'Arenthon allait trop vite en besogne; l'affaire était désormais engagée, il fallait en attendre l'issue. L'évêque de Genève, qui connaissait dès longtemps la mère de Chaugy, semble sceptique, d'ailleurs, sur les accusations dont le factum la charge. De sa part, ce jugement n'est pas sans portée :

Vous avez en vérité raison d'avoir donné la pensée à votre promoteur de ne point rendre public son factum, écrit-il au P. Aveillon, parce qu'il compromettrait notablement l'honneur de l'Institut et la cause commune de la religion, même parmi les hérétiques. Ces deux motifs m'ont tenu dans le silence parmi tous les coups que la légèreté et la passion des écrivains m'ont tirés tandis que j'ai voulu donner des bornes à la conduite de cette fille *qui m'a toujours paru un peu séculière mais que je n'ai jamais crue criminelle ni capable des emportements dont ce factum la charge*; ma peine s'augmente quand je considère que ses partisans vous vont mettre dans une

(1) Au diocèse de l'évêque de Clermont.

(2) Arch. départ. du Rhône. Visité de Bellecour, liasse 2, lettre du 10 août.

(3) Ceci ressort de la réponse de Mgr d'Arenthon, datée du 23 juillet, Pièce 60.

(4) Pièce 65.

malheureuse nécessité, par leurs réponses, de vérifier toutes vos accusations. Au nom de Dieu, mon R. Père, pesez tout ceci au poids du sanctuaire et, pour contenir une fille, ne prenons pas des voies qui détruisent une Congrégation qui fait les délices des Anges... (1).

L'activité fut grande dans les deux partis pendant ce mois d'août. Trois requêtes, l'une de l'accusée, l'autre de M. de Hauteville, la troisième des sœurs de Montferrand furent adressées au roi et aux commissaires chargés d'étudier l'affaire (2).

Celle des religieuses était la plus accablante pour l'évêque de Clermont. Elle insistait sur la violation de leur droit d'élire une supérieure de leur choix et montrait comment, voulant écarter la mère de Chaugy, Mgr du Veyny d'Arbouze avait imaginé, après une élection très canonique, d'ouvrir contre elle un procès, faisant témoigner les sœurs opposées à l'élection, refusant d'ouïr les autres ou tronquant leurs dépositions. Elles attestaient aussi que, pendant les trois ans de son gouvernement, la mère de Chaugy avait dirigé le monastère d'une manière irréprochable.

Comment le promoteur de l'évêque eut-il connaissance de ces trois requêtes? Toujours est-il que, pour compenser la mauvaise impression qu'elles pouvaient produire, il fit signer le 12 août, par quinze visitandines de Montferrand, une procuration devant notaire par laquelle elles désavouaient toutes les déclarations des autres sœurs comme « nulles, abusives » et signées de religieuses n'ayant aucune qualité pour cela. Elles affirmaient au contraire n'avoir eu qu'à se louer de la bonté de Mgr l'évêque de Clermont (3).

A qui n'était pas informé, ces quinze signatures pouvaient sembler probantes. En réalité, c'étaient les noms des quatre visitandines de Thiers, qui n'avaient rien à voir au litige, ceux des sept *discoles* et de la tourière Claude Hugon, soit douze noms auxquels s'ajoutaient ceux d'une sœur de chœur et de deux sœurs domestiques.

Cela ne suffit pas à Pierre Guérin. Il adresse au roi, pour son compte, un rapport (4) où, démentant le contenu de la requête des plaignantes, il déclare qu'il ne faut pas s'étonner si la mère de Chaugy a eu le pouvoir de la leur faire signer contre leur

(1) Pièce 60.

(2) *Minutes d'arrêts des conseils du roi.*

(3) Pièce 49.

(4) Pièce 50.

conscience puisqu'elle a bien eu celui de se faire réélire pour supérieure, malgré les dépositions qu'avaient portées contre elle vingt-deux des religieuses. On sait ce que valaient ces témoignages, comment ils avaient été recueillis, falsifiés, tronqués, ainsi que l'affirmaient d'ailleurs les visitandines elles-mêmes dans leur requête.

Reprenant, dans le reste de son rapport, la série des accusations propres à justifier la conduite de l'official et celle de l'évêque, Pierre Guérin demandait que la mère de Chaugy et Nicolas de Hauteville fussent renvoyés devant l'officialité de Clermont pour être « leur procès fait et parfait jusques à sentence définitive inclusivement » ou que, s'il ne plaisait à Sa Majesté, Elle ordonnât que la sœur de Chaugy repartît pour Seyssel et que les sœurs fissent élection d'une nouvelle supérieure.

La requête présentée au nom des religieuses de Montferrand avait été vraisemblablement dressée par leurs défenseurs ; ce qui porte à le croire, c'est que, le 13 août, elles voulurent, d'elles-mêmes, rédiger un acte authentique comme témoignage irréfutable de leur estime et de leur vénération pour la mère de Chaugy. N'ayant aucune liberté de parler sans témoin à qui que ce fût, même à leur avocat, M. de Beaulieu, elles lui firent remettre, pour être adressée à M. Loisel, la déclaration suivante signée de vingt-cinq sœurs. Cet écrit, dont la sincérité est manifeste, le ton digne et modéré, constitue un témoignage de première importance en faveur de l'accusée (1). Il doit être cité dans son entier :

Monsieur, Dieu vous ayant inspiré de nous faire l'office de vrai père pour soutenir une innocence aussi véritable que persécutée, et nous voyant dans une telle contrainte qu'il ne nous est permis aucune liberté ici, ni pour nos consciences ni pour notre conseil, nous avons pensé devant Dieu de nous constituer en sa sainte présence et vous dire nos sentiments, puisque nos sœurs opposées assurent que jamais Monseigneur de Clermont ne souffrira ni un commissaire, ni le recolement, ni que celles qui n'ont point parlé soient ouïes.

Nous protestons en la sainte présence de Dieu, de la sacrée Vierge, de nos bons anges et de notre saint fondateur que la connaissance que nous avons de la nécessité spirituelle et temporelle de notre monastère nous fit rechercher, avec tous les soins possibles, d'avoir

(1) Il fut versé au dossier de l'affaire. Cf. *Minutes d'arrêts des conseils du roi* où il en est fait mention. Nous en empruntons le texte à l'abbé Cibaud qui l'emprunte lui-même à l'histoire manuscrite du monastère de Montferrand et le cite en entier, *op. cit.*, p. 154 à 159.

notre très heureuse mère F.-M. de Chaugy pour notre supérieure. Nous l'obtinmes par préférence à vingt-trois maisons qui se trouvaient la demander, comme nous assurons en conscience et en paroles de vérité qu'elle a rempli notre désir et même surpassé l'attente, l'estime et l'espérance que nous avions de sa conduite, et que notre bien temporel et spirituel, la sainte réputation de notre maison allaient croissant à vue d'œil, sous les bénédictions de son saint gouvernement, même que Mgr de Clermont, que nous n'avions jamais vu avant l'arrivée de cette très honorée mère, en témoignait grande satisfaction; qu'elle en a seulement pris la surveillance et en a laissé le soin aux officières; que, pour la petite dépense extraordinaire qu'elle a faite pour la canonisation de notre saint Fondateur, elle en prit l'avis des sœurs, et même elle voulut bien avoir l'avis de toutes pour garder quelques mois, dans la maison de M. notre confesseur, M. de Hauteville pour lui faire travailler des ouvrages à l'honneur de notre saint Fondateur et pour diriger notre petite solennité de la canonisation, le tout de l'agrément de Mgr de Clermont qui agréa le serviteur de Dieu, lui donna la permission de confesser et de prêcher, dont il a usé si sobrement que jamais il n'a voulu prendre aucune autorité céans. Jamais il n'a reçu ni salaire ni gratification; jamais il n'a demandé de parler à une sœur en particulier, jamais il n'a confessé la communauté quinze jours de suite, quoiqu'il eût pitié de notre destitution, n'ayant ni confesseur ni père spirituel. Il n'a jamais manqué de dire la messe sur les onze heures, sinon lorsque, quelquefois, les jours de fête, on le priait de dire celle de la communauté; il a vécu d'une manière si édifiante que le peuple de la ville l'appelait le saint ermite des sœurs de la Visitation, et, les gens de condition, le docte Jérôme des vierges et des veuves de la Visitation. Il ne faisait qu'un repas par jour, si petit et frugal qu'il n'y voulait que des viandes communes, et nous étions en admiration qu'un homme pût tant travailler et manger si peu; lorsqu'à la récréation du soir, les jours de fête, il nous faisait des conférences, c'était toujours avec tant de solidité et de doctrine, que nous nous estimions heureuses d'y aller et en priions notre très honorée mère. Nous confessons que c'est le démon qui a semé la jalousie et l'envie contre une si grande vertu pour empêcher notre progrès et interrompre nos saintes consolations.

Nous n'avons jamais tiré mauvaise conséquence de la pastorale de nos pensionnaires; elle n'a jamais été scandaleuse aux séculiers puisqu'aucun séculier, ni homme ni femme, n'y fut présent. La permission en fut demandée et obtenue, avec importunité, de notre mère de Chaugy pour la récréation de nos pensionnaires et jeunes filles. Les maîtresses de ces enfants en prirent toute la direction sans que notre mère s'en mêlât. Nous priâmes M. de Hauteville d'y assister avec nos sœurs tourières à la grille. Cette action se passa avec la plus grande innocence du monde. Nous ne savons qui en est l'auteur, et notre mère ne se trouva pas présente à ce petit jeu, ayant affaire ailleurs. Voilà les véritables sentiments de nos cœurs,

en témoignage de quoi nous voulons toutes signer de notre propre main.

Suivent les noms de vingt-cinq sœurs professes. En outre, les dignitaires de la maison crurent devoir motiver leur signature de la manière suivante :

J'atteste de ma main et de mon cœur que jamais je n'ai trouvé ma vocation plus douce ni plus sainte que sous la conduite de notre très honorée mère de Chaugy, et, qu'étant portière, j'ai toujours admiré la modestie, l'abstinence et les saints discours de M. de Hauteville que je dois nommer avec justice un homme sans reproche et d'une vie exemplaire.

Sœur Anne-Claire de Dalet,
Assistante et conseillère.

J'atteste n'avoir jamais vu ni connu aucune chose dans la conduite de notre très honorée mère de Chaugy qui ne soit très bonne, sainte et vertueuse ; si est-ce que j'ai été souvent auprès d'elle, mais jamais je n'ai remarqué aucune inobservance, se conduisant selon le vrai esprit de notre saint Fondateur, ayant toujours maintenu notre Communauté en sa parfaite observance. Je puis assurer aussi en toute vérité et sincérité que l'honoré M. de Hauteville nous a toujours donné de bons exemples et enseignements tout à fait selon nos saints règlements et esprit de notre bienheureux Père saint François de Sales, sans avoir eu de nous aucune reconnaissance de ses peines et services.

Sœur Marie-Suzanne Mangot,
Déposée et conseillère, professe de 48 ans.

J'assure d'avoir toujours remarqué une parfaite vertu et vrai esprit de religion en notre chère mère de Chaugy. Je suis parfaitement contente de sa digne conduite et je ne désire rien tant que d'y vivre de longues années. Je me sens obligée de rendre toute sorte de bons témoignages à la vertu de très digne M. de Hauteville, duquel la vertu exemplaire a rempli mon âme d'une sainte édification.

Sœur Marie-Gilbert de Rebours,
Professe de 44 ans.

J'assure que notre très honorée mère de Chaugy est une règle vivante et qu'elle porte toutes les filles qu'elle a en sa charge à l'observance des règles et à l'esprit intérieur de saint François de Sales. Pour le temporel, ayant eu, depuis dix-neuf ans que je suis retournée en cette maison, la charge des papiers et des affaires, elle n'a jamais reçu ni gardé l'argent de la maison et a ménagé le bien d'icelle avec une grande affection. Pour M. de Hauteville, je n'ai

rien vu en lui qui ne soit d'édification. Très exact aux confessions, d'une abstinence très grande et d'une édification remarquable à tous ceux de cette ville.

Sœur Marie-Elisabeth Vernet,
Conseillère et surveillante, professe de 47 ans.

M. de Beaulieu, avocat-conseil du monastère, adressa ce rapport aux commissaires du roi avec l'attestation suivante :

Nous, soussigné, docteur et professeur en droit, avocat au parlement et conseil ordinaire des religieuses de la Visitation Sainte-Marie de la ville de Montferrand, certifie et atteste à tous ceux qu'il appartiendra que les dites religieuses ont écrit et dressé elles-mêmes, de leurs propres mains, les pièces ci-dessus, qu'elles les auraient faites par devant notaire et témoins si on leur eût voulu permettre; mais n'ayant aucune liberté de voir personne, sinon leur conseil, encore sont-elles gênées et écoutées par une religieuse venue du dehors, elles ont cru qu'on aurait la bonté d'avoir égard à la persécution qu'elles souffrent et de les dispenser des rigueurs qui sont observées aux actes que font ceux qui sont en pleine liberté de se défendre; toutes lesquelles choses attestées sont véritables. En foi de quoi je me suis soussigné.

Fait à Montferrand, le 13 août 1667 (*sic*) (1).

Denis de Beaulieu.

Pendant ce temps, que devient à Clermont la mère de Chaugy? Charitablement reçue et servie par les sœurs, elle semble pourtant s'être tenue dans une certaine réserve (2), et cela se conçoit. N'était-elle pas entrée dans ce monastère excommuniée, bannie, chargée de mille accusations? Elle attend donc avec dignité le jugement qui doit la condamner ou l'absoudre.

L'une des sœurs, Marie-Gabrielle Péliissier, qui avait été jadis en relations avec elle, avait demandé d'être attachée au soin de sa personne qu'elle servait avec un amour et une vénération incomparables. « Il m'était impossible de parler à cette digne mère en d'autre posture qu'à genoux, ce qu'elle ne voulait souffrir » (3), rapporte cette sœur.

Si l'on en croit l'auteur de la *Vie* de la mère de Chaugy, Mgr du Veyny d'Arbouze serait totalement revenu de ses préventions à l'égard de l'accusée. Nous n'avons trouvé aucune

(1) Cette date, donnée par l'abbé Cibaud, est manifestement erronée; c'est 1669 qu'il faut lire.

(2) Pièce 26, datée du 11 août.

(3) Circ. de Clermont, 6 avril 1720. Bibl. nat.

trace de cette volte-face. Les événements qui se passèrent au monastère de Montferrand après la sentence rendue par le conseil du roi ne nous inclinent guère à penser que justice et réparation aient été faites à la mère de Chaugy (1).

Le 3 septembre, l'affaire était définitivement close par l'arrêt suivant :

Le roi étant en son conseil... a déclaré n'y avoir abus en la procédure de l'évêque de Clermont et de son official et, en conséquence, a ordonné et ordonne que ladite sœur de Chaugy se retirera incessamment au monastère de la Visitation de Seyssel, conformément à l'obédience du seigneur évêque de Genève, du 23 juillet 1669, accompagnée d'un ecclésiastique et d'une fille, selon qu'il est porté par icelle. Ordonne Sa Majesté qu'il sera procédé à l'élection d'une supérieure dudit monastère de Montferrand en la manière accoutumée, et ainsi qu'il sera ordonné par le dit seigneur évêque, autre toutefois que ladite sœur de Chaugy (2).

Pierre Guérin fit signifier à celle-ci l'arrêt rendu contre elle (3) et lui adressa l'obédience de Mgr d'Arenthon qui la rappelait à Seyssel.

Le départ fut fixé au 15 septembre. A 6 heures du matin, l'official et le promoteur, assistés d'un greffier, se présentèrent au monastère de Clermont avec Nicolas Arnoux, curé de Saint-Géran-le-Puy, qui devait accompagner la voyageuse. Celle-ci vint au parloir et se déclara prête à obéir à l'ordre de Mgr de Genève. Elle demanda qu'on voulût bien lui permettre de se rendre au monastère de Montferrand pour y rendre ses comptes et justifier sa gestion. Le promoteur répondit que les livres en feraient foi (4).

Pendant que l'on préparait l'équipage, elle entendit la messe de l'abbé Arnoux et y communia ainsi que Marie-Joseph Fournier. Le carrosse étant arrivé, la mère Françoise-Madeleine fit

(1) L'évêque eut plus tard la preuve du triste rôle qu'avait joué le P. Aveillon. Celui-ci, lisons-nous dans la *Vie de la mère de Chaugy*, p. 411, fit « naufrage dans sa foi et fut obligé de prendre la fuite hors du royaume pour dérober son crime à la sévérité des lois. » La mère de Chaugy elle-même écrira de Seyssel, le 10 février 1671 : « Je bénis Dieu que [le Père Brigot] ait avoué la vérité au sujet du Père Aveillon et de toute la tribulation qu'on m'a si adroitement attirée... » *Lettres*, p. 279.

(2) *Minutes d'arrêt des conseils du roi*. Arch. nat. Année 1669. E. 1751, p. 161.

(3) Pièce 27.

(4) *Ib.*

apporter son petit bagage ; inventaire fut fait du contenu — quelques « hardes de nuit et quelques agnus Dei » — déclaration lui fut demandée de tout ce qu'elle laissait à Montferrand (1), et enfin, tous préparatifs étant terminés, « à l'entour de huit heures du matin », les deux religieuses montèrent en voiture avec l'abbé Arnoux, auquel il fut enjoint, par l'official, de rapporter un « certificat » de l'arrivée de la sœur de Chaugy au monastère de Seyssel (2).

Nous vîmes dans un profond silence... à Lyon, rapporte-t-elle, à grandes et mauvaises journées, avec ma petite fièvre tous les soirs et sans manger qu'une fois en vingt-quatre heures. On me fit éviter la rencontre de tous nos monastères ; on avait même pris des précautions pour que je ne visse pas nos sœurs de cette grande ville, mais leur ancienne bonté pour moi n'a pu souffrir cette amertume ; toutes elles ont voulu me faire part de la douceur de leur charité. Dans cinq jours, je crois arriver à Seyssel (3).

La mère Catherine-Aimée de Vauzelles, supérieure de Bellecour, témoigna en particulier mille respects à cette noble victime dont les lèvres ne laissèrent pas échapper une plainte. Toutes deux s'encouragèrent dans l'espoir que tant de souffrances supportées en ces temps difficiles dans plusieurs monastères de l'Institut serviraient à affermir la régularité des observances et le respect des constitutions chez ceux-là même qui devaient veiller à leur maintien.

Je puis vous assurer, mes très honorées sœurs, écrivit peu de temps après la mère de Vauzelles à tout l'Ordre, que nous ne fûmes pas moins satisfaites qu'édifiées de voir la constance chrétienne avec laquelle notre chère mère Françoise-Madeleine de Chaugy a agréé tout ce qu'il a plu à Notre-Seigneur lui être arrivé... Nous n'entendîmes sortir de sa bouche ni de celle de sa compagne aucune parole de plainte ni aucun blâme de personne, mais bien plusieurs qui faisaient connaître son entier abandon à la divine Providence.

Celle-ci, nous aimons à le croire, conduira à sa gloire, et pour la sanctification des bonnes religieuses de l'Institut, les sujets affligeants que nous avons vus arriver depuis quelques années, et en des manières assez rudes et humiliantes (4).

(1) *Ib.* Cf. l'inventaire des 26 et 27 mars 1670. Pièce 17.

(2) Pièce 66.

(3) Lettres, p. 249, aux mères Dardault, *supr^e* d'Autun, et Bertin, *supr^e* de Mâcon.

(4) *Année sainte*, IX, 322.

Françoise-Madeleine de Chaugy arriva au monastère de Seyssel le 25 septembre. Elle y fut accueillie par son ancienne et très chère fille Marie-Thérèse de Passier, récemment devenue supérieure de cette maison. Si c'était encore l'exil, du moins était-elle assurée d'y trouver affection et respect (1).

(1) Le monastère de Montferrand était resté dans le trouble et la division, les fidèles de la mère de Chaugy refusant de reconnaître la supérieure venue de Thiers qui avait pris fait et cause pour les *discoles*. Le 15 octobre, Mgr du Veyny d'Arbouze vint au couvent, exhorta les religieuses à l'obéissance et les pria d'élire une supérieure étrangère au monastère afin qu'elle ne pût être suspecte d'aucune partialité. Après quelque difficulté, car les sœurs revendiquaient la pleine liberté de leur choix, l'évêque, afin d'avoir une élection impartiale, décida de faire sortir pour quelque temps de Montferrand celles qui, selon l'avis des sœurs de Thiers, s'étaient « le plus éloignées de leur devoir », soit cinq religieuses, et en priva sept autres « de voix active et passive ». Après s'être adressées à la mère Marie-Angélique Bellefin, de Condrieu, que l'archevêque de Vienne refusa par considération pour la mère de Chaugy (Cf. *Lettres de F.-M. de Chaugy*, p. 257), les sœurs de Montferrand élurent la sœur Marie-Agnès Daubigny, du monastère de Riom, qui arriva le 27 janvier. Les sœurs de Thiers retournèrent alors dans leur couvent et Montferrand recouvra la paix. Cf. Pièce 67; et Cibaud, *op. cit.*

CHAPITRE VII

Nouveau séjour à Seyssel

(Septembre 1669-Septembre 1671)

Paix et résignation de la mère de Chaugy. — Ses amies forment le projet d'une lettre de justification. — M^{me} de Toulonjon est chargée de l'écrire. — M. Loisel conseille d'ajourner l'envoi de cette lettre. — Surnaturelle indifférence et soumission de la mère de Chaugy. — Revirement du monastère d'Annecy en sa faveur. — Les supérieures de Crest et de Bourbon-Lancy la demandent pour leur monastère à Mgr d'Arenthon. — Les objections de l'évêque de Genève. — Nouvel imprimé calomnieux contre la mère de Chaugy. — Elle est élue supérieure à Crest. — Son départ.

Voilà donc la mère de Chaugy revenue dans le lieu de son premier exil. Après une telle bourrasque, on la pourrait croire abattue, aigrie, découragée, tout au moins troublée; ce serait mal la connaître :

Il n'a pas été en mon pouvoir d'éviter cette tribulation dans laquelle on m'a plongée avec une adresse incomparable, écrit-elle, mais non pas submergée, par la divine grâce de Jésus, Marie, Joseph, leurs charitables secours soutenant mon âme dans cette paix que le monde ne peut ni donner ni ôter... (1)

Oublier, être oubliée, consumer pour Dieu seul, dans l'abandon de toute créature, un reste de vie dont la flamme vacille et bientôt va s'éteindre, c'est là tout son désir :

Hélas ! toutes nos premières Mères sont mortes plus jeunes que je ne suis ; il n'y aurait donc pas grand mal quand moi, leur pauvre petite disciple, je mourrais à présent d'une mort anticipée et que mon âme, expirant tous les jours en Dieu, verrait mon cœur au coin d'une petite cellule, comme dans une bière, finir et périr, attendant sa totale destruction, quand l'heure de Dieu sera sonnée. (2)

En vain Marie-Thérèse de Passier, son intime amie, voudrait-elle lui confier des occupations en rapport avec ses apti-

(1) *Lettres*, p. 246, aux supérieures d'Autun et de Mâcon.

(2) *Ib.*, p. 249 et 250.

tudes, la mère de Chaugy lui demande en grâce de la laisser dans l'ombre et de l'employer au raccommodage des bas de la communauté : « Je vous assure que, de ma vie, je n'ai rien fait avec plus d'allégresse » (1), déclare-t-elle à sa chère Anne Dardault.

Si rabaissée cependant que fût la mère de Chaugy, ses adversaires redoutaient encore son influence ; c'est au point qu'on eut la pensée de lui interdire tout rapport de correspondance avec ses sœurs. On n'osa pas, à la réflexion, aller jusque-là, mais on lui imposa des restrictions :

Je ne peux répondre qu'aux supérieures ; encore est-ce à force de représentations qu'on a fait faire par le confesseur d'Annecy, qui est venu me voir, qu'on m'a donné cette licence, car on voulait m'interdire tout à fait la plume et je me soumettais de bon cœur. Mais on a bien vu où irait cette défense ; on a donc modéré, mais on ne veut pas que j'écrive à nos maisons d'Auvergne afin, dit-on, de rompre l'attache qu'elles ont pour moi qui, n'ayant pu réussir d'être générale, voulais au moins m'établir provinciale. C'est autant dire que je suis devenue folle ! Hélas ! le fus-je bien de la sainte folie de la croix ! (2)

La mère Dardault éprouva-t-elle aussi des contradictions au sujet de sa correspondance avec la mère de Chaugy ? Un mot de cette dernière le laisserait supposer :

Non, je ne sais rien de tout ce que l'on a joué à la chère mère d'Autun pour les lettres qu'elle m'a écrites. Hélas ! je parle à cette fidèle amie comme à vous et je la supplie de ne pas s'attacher à ma petite croix ; qu'elle m'y laisse expirer, si Dieu le veut, crainte de se faire à elle-même une affaire (3).

La surnaturelle indifférence de la mère de Chaugy au milieu de ses rudes épreuves ne doit pas nous laisser croire qu'elle y était insensible. Courageuses et dignes, ses lettres sont exemptes du vain étalage de ses souffrances ; mais, parfois, un mot rapide laisse deviner la cuisante blessure du cœur. Elle avoue que l'affaire de Montferrand lui a été « mortifiante et crucifiante » (4), et que le bruit qu'on a fait courir qu'elle voulait retirer l'Institut de la juridiction des évêques pour s'ériger en

(1) *Ib.*, 263.

(2) *Ib.*, p. 250, à la mère Bertin, supérieure de Mâcon.

(3) *Ib.*, p. 251, à la même.

(4) *Ib.*, p. 246, aux supérieures d'Autun et de Mâcon.

« générale » est une « cruelle calomnie » qui a été « la douleur des douleurs à [son] pauvre cœur » (1).

Certaines accusations mensongères provoquent en son âme un sursaut d'indignation que seule une générosité toute surnaturelle peut apaiser :

Il est vrai, avoue-t-elle, que faisant réflexion sur ce que notre saint Fondateur dit, qu'il y a des calomnies si atroces que nul n'en doit souffrir le blâme, j'avais eu la pensée que j'avais obligation de faire savoir à l'Institut le tort que l'on m'avait fait et l'invention qu'on a trouvée de dire que je travaillais à retirer l'Ordre de la juridiction de Messigneurs les Evêques... Mais, revenue à moi-même, j'ai pensé qu'il fallait sacrifier à Dieu cette sanglante calomnie avec toutes les précédentes.... (2)

Sa foi invincible dans l'utilité des travaux qu'elle avait entrepris pour la gloire de saint François de Sales et la diffusion de son culte soutenait son courage et contribuait à sa paix.

Je ne voudrais pas, pour cent fois plus de croix, que cet ouvrage du Seigneur fût à faire (3),

écrit-elle à la mère Dardault à propos de la *Maison naturelle*.

Ce livre, auquel ma conscience était assurément engagée, a été véritablement mon *bénony* car, dès que l'on sut que j'y travaillais, les ennemis du bon prélat défunt, [Charles-Auguste], trouvèrent le moyen de m'ôter la plume des mains. Béni soit Dieu ! les saints ont souffert pour leurs ouvrages, pourquoi ne souffrirais-je pas, moi, pécheresse ? (4)

Hélas ! disait-elle encore à la mère de Villars, qu'est-ce que cette pauvre créature ? Elle finira bientôt ; les blâmes finiront avec elle, et ce qu'elle a tâché de faire par le secours de la plume de ce vertueux ecclésiastique, [M. de Hauteville], durera peut-être autant que le monde, et Dieu et mon saint Fondateur en seront glorifiés (5).

De même estimait-elle méritoires et fécondes les tribulations endurées pour le maintien des règles fondamentales de la Visitation :

Mon âme... est demeurée dans un entier repos, m'étant avis qu'il

(1) *Ib.*, p. 276, à M^{me} de Toulonjon.

(2) *Ib.*, p. 247, aux supérieures d'Autun et de Mâcon.

(3) *Ib.*, p. 271.

(4) *Ib.*, p. 264, à la même.

(5) Manuscrit cité p. 201, note 1.

faut s'exposer à toutes sortes de maux et d'injustices pour soutenir la juste cause de nos observances essentielles (1).

Aussi ne pouvait-elle blâmer les sœurs de Montferrand d'avoir défendu leurs droits. L'Institut n'était-il pas intéressé tout entier à ce qu'ils fussent reconnus et respectés?

Nos mères croient tout autre chose de l'affaire de Montferrand que ce n'est. Non, je n'ai point appelé au roi pour maintenir mon élection, j'aurais plutôt plaidé pour n'être point supérieure; je n'ai été que passive dans tout ce démêlé, car je ne l'ai jamais bien regardé comme mon affaire particulière, mais comme celle de tout l'Ordre en général; car, qu'y a-t-il de plus intéressant que de se conserver le droit et la liberté de se choisir son confesseur, son père spirituel et sa supérieure? (2)

Aussi, lorsqu'il lui sera loisible de s'adresser à l'Ordre tout entier, n'hésitera-t-elle pas à recommander aux prières générales les chères sœurs de Montferrand dont les « tribulations », les « vertus », la « fidélité à l'Institut, ne seront bien connues... qu'à la faveur du jour éternel » (3).

Les amies de la mère de Chaugy n'avaient pas sa résignation. Les événements que nous avons rapportés avaient fait beaucoup de bruit. La vérité s'y discernait malaisément car personne, en dehors des intéressés, n'avait su le fin mot de cette malheureuse affaire.

Quelques sœurs formèrent donc le projet d'une lettre circulaire dans laquelle la vérité serait rétablie et l'exilée de Seyssel justifiée. Après beaucoup d'instances de leur part, Françoise de Chaugy se rendit à leurs raisons, pensant que le bien général de l'Ordre exigeait peut-être, en effet, cette mise au point.

Je vous réponds, vraie amie, écrit-elle à la mère Dardault, sur vos instances relativement à la lettre que vous me proposez. Ce que je puis vous dire là-dessus, c'est de vous conjurer, comme ma propre âme, de suivre le mouvement que Dieu vous donnera pour cette lettre. Pesez bien devant lui quelles conséquences, quel bien, quel mal elle pourrait faire. Si vous n'y voyez pas quelque bien, que votre bon et sage jugement anéantisse cette production d'amour-propre qui déçoit peut-être une fille qui ne veut que Dieu et qui, entrant dans vos premiers sentiments et dans ceux de tant de maisons, croit qu'il y va de l'honneur de notre saint Fondateur et

(1) *Lettres*, p. 280, à la supérieure et à la déposée de Beaune.

(2) *Ib.*, p. 262, à la mère Dardault.

(3) *Ib.*, p. 302, à tout l'Ordre.

sainte Fondatrice que l'Institut sache les choses à fond et dans la sincérité.

On m'avait écrit qu'il serait bon que le saint homme M. Loisel fît cette lettre, mais votre pensée de ma chère tante est aussi solide que convenable et ne peut qu'être agréée.

Puis rappelant la nécessité de conserver aux monastères « le droit et la liberté » de choisir leur confesseur, leur Père spirituel et leur supérieure, elle ajoutait :

Ces trois points doivent être spécifiés dans la lettre que vous projetez si Dieu vous continue l'inspiration de la faire faire. Mais il ne faut pas la produire avant que nous l'ayons montrée à M. le curé de Saint-Jean-en-Grève... (1)

Or, celui-ci, après avoir reçu communication de la lettre projetée, jugea opportun de la remettre à plus tard. Indifférente à son intérêt propre, la mère de Chaugy accepta docilement la décision de son directeur :

J'attendais l'avis de l'homme de Dieu auquel la grâce de Jésus-Christ a soumis mon jugement et ma volonté par un effet de sa pure miséricorde, écrit-elle à la mère Dardault. Il a trouvé le projet de la lettre de ma chère tante un chef-d'œuvre, tant il est, dit-il, juste et raisonnable; mais, avec cela, il ajoute qu'il ne faut pas encore la produire pour de bonnes raisons auxquelles mon cœur a autant de penchant pour en demeurer là comme aussi il est plein d'une parfaite reconnaissance pour vos bontés, pour votre zèle et pour vos soins. Laissons à Dieu toute cette affaire; s'il lui plaît de nous laisser dans le néant comme tant et tant de choses possibles à sa grande puissance, que son saint nom soit béni! Si la sainte miséricorde veut autre chose, qu'elle soit bénie tout de même! (2)

(1) *Ib.*, p. 261 et 262, à la mère Dardault.

(2) *Ib.*, p. 265. Le projet de la lettre de M^{me} de Toulonjon ne nous est pas parvenu dans sa forme première, mais nous en retrouvons la substance dans les *Remarques* qu'elle écrivit sur la mère de Chaugy après la mort de cette dernière. Il est impossible d'en douter quand on lit le passage suivant qui reproduit presque textuellement la lettre que la mère de Chaugy avait écrite elle-même, quand on l'avait consultée sur ce projet (Cf. ci-dessus, p. 555).

« Si les filles, écrit M^{me} de Toulonjon au sujet de l'affaire de Montferrand, eussent été aussi promptes à consentir à la déposition de leur mère et à recevoir [cette déposition] qu'elle l'a été à la faire réitérer en toutes les rencontres qu'elle en a eues, les choses n'auraient point éclaté, n'étant point du tout d'elle ni de son consentement qu'on en appelât au roi pour maintenir sa réélection. Elle aurait plutôt plaidé pour n'être pas supérieure que pour l'être, n'ayant été que passive en cette affaire quoiqu'elle ne l'ait bien pu croire son affaire particulière mais de tout l'Ordre, car qu'y a-t-il de plus essentiel et intéressant pour tous les monastères que de conserver le juste droit et la sainte liberté de choisir son père spirituel, son confesseur et sa supérieure? J'estime que cette tribulation que Dieu a permise en cette conjoncture sera une des plus admirables et édifiantes parties de sa belle

C'est en vain que le marquis de Sales s'efforcera de la faire travailler à sa défense :

Quoique nous soyons bien bons amis, nous avons failli avoir querelle à cause de l'indifférence et absolue résolution où je suis de ne jamais me mouvoir de moi-même ; de ce que, avec la divine grâce, je ne démancherai pas. Nous sommes tous dans la voie de la sainte éternité, et pourvu que nous nous trouvions dans le sein de notre Père céleste, tout nous doit être de petite considération (1).

Et de toute cette épreuve, elle conclut magnifiquement :

... Baiser la croix, honorer la croix, adorer la croix sont choses fort salutaires ; mais si l'on n'y joint de porter amoureusement la croix, on ne fait pas l'œuvre de Dieu comme il le demande, veut et ordonne. (2)

Si la vertu de la mère de Chaugy lui faisait repousser les justifications de ses amis, son cœur n'était pas en reste de gratitude et d'affection à leur endroit ; sa tendresse pour eux lui était même une nouvelle source de renoncements généreusement acceptés : « Je confesse que d'être auprès de vous aurait été ma plus douce consolation en ma vie, écrit-elle à son amie d'Autun, mais disons, chère mère, que Dieu a tout bien fait » (3). Elle mourra même à la douceur de pouvoir se confier intimement à ses plus chères sœurs :

Croyez, leur dit-elle, que la difficulté de vous faire tenir sûrement ce que je voudrais vous confier et faire savoir m'est fâcheuse, mais enfin je pense qu'il faut s'anéantir en ce désir-là et vivre à la garde de Dieu comme si nous ne vivions plus (4).

Renoncement, non pas insensibilité : la maladie de la mère Dardault lui est « un petit martyre » (5) ; elle tremble, dès qu'elle ouvre une lettre, dans l'appréhension de sa mort, et le

vie, puisque jamais sa grandeur d'âme et son éminente vertu n'ont été dans leur plus haut lustre, en sorte qu'en même temps que les injustes procédures que l'on faisait si chaudement contre elle semblaient la devoir entièrement détruire de réputation, c'était alors même que son invincible patience, sa douceur inaltérable et son incomparable égalité d'esprit la firent admirer de tout le monde, et même de ses adversaires les plus conjurés qui furent contraints d'avouer qu'il y avait de l'extraordinaire dans sa constance... » (*Remarques de M^{me} de Toulonjon sur la mère de Chaugy.*)

(1) *Ib.*, p. 266, à la mère Dardault.

(2) *Ib.*, p. 268, à M^{me} de Toulonjon.

(3) *Ib.*, p. 263, à la mère Dardault.

(4) *Ib.*, 273, à la mère Dardault déposée d'Autun, et à la mère des Assis.

(5) *Ib.*, 258, à la mère Dardault.

décès de la mère de Challes, survenu récemment, la fait « encore plus frémir car ordinairement ces grandes âmes ne s'en vont pas seules ». (1)

Sur la fin de l'année 1670, la mère de Chaugy avait repris la plume. Marie-Thérèse de Passier, supérieure de Seyssel, ayant dressé dans le monastère un petit oratoire en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, Françoise-Madeleine écrit, sur cette dévotion, un petit opusculé à l'impression duquel M^{me} de Toulonjon veut contribuer par une aumône (2). Elle achève aussi d'écrire la vie de sa tante de Chastelus qui, s'il plaît à Dieu, « verra le jour comme celles des mères de Beaumont, Michel, de la Fléchère, Rosset » (3). Ce n'est pas tout :

J'espère, écrit-elle à la supérieure de Beaune, finir cette année un petit ouvrage qui sera, si je ne me trompe, autant goûté que l'on en ait présenté à l'Institut. Je l'enverrai aux docteurs de Sorbonne pour être corrigé et en faire ce que Dieu voudra (4).

C'est à Annecy qu'elle en avait conçu l'idée (5). Pour satisfaire sa dévotion envers la sainte Vierge, elle notait les bonnes pensées que Dieu lui envoyait « sur les grandeurs et sur les vertus de cette divine Mère », dans le dessein d'en faire des sujets de considération pour tous les jours de l'année ; puis, sa piété envers saint François de Sales lui suggéra l'idée de rechercher ce qu'il avait fait ou dit, jour par jour, et de le joindre à ces réflexions. Ayant communiqué ce travail à quelques-unes de ses filles pour leur utilité personnelle, celles-ci en avaient fait part à quelques monastères qui en réclamaient des copies. Mais ne valait-il pas mieux le faire imprimer afin qu'il pût profiter à toutes ? Alors, pour le rendre plus utile, la mère de Chaugy recueille, dans les lettres circulaires, les biographies des sœurs qui ont été particulièrement édifiantes afin d'en offrir, chaque jour, une ou plusieurs en exemple aux visitandines (6).

(1) *Ib.*, 253, à la mère Bertin, supérieure de Mâcon.

(2) *Ib.*, 274. Cet opusculé ne nous est pas parvenu.

(3) Ces Vies ne furent publiées qu'après la mort de la mère de Chaugy, en 1689, dans *Les Vies de plusieurs supérieures*.

(4) *Lettres*, 280.

(5) Elle écrit le 7 nov. 1664 à la mère Dardault : « J'avais une chambre un peu écartée où je croyais faire en tranquillité l'Année Sainte ». *Lettres*, 101.

(6) Cf., sur ces détails, la préface de l'*Année sainte des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, éd. de 1689. L'ouvrage ne vit le jour qu'après la mort de la mère de Chaugy.

Cet ouvrage sera l'*Année sainte* des Filles de la Visitation. Elles s'y nourriront de la doctrine de saint François de Sales et des exemples de leurs plus anciennes sœurs.

Mais la courageuse Mère n'avait plus l'aide et la vigueur suffisantes pour aller vite en besogne :

Il m'est impossible de vous répondre sur tous les articles de vos lettres, écrit-elle à ses intimes ; l'âge et les infirmités donnent des affaiblissements qui me font connaître qu'il faut travailler tandis qu'il est jour et que, quand la nuit de la vieillesse approche, elle apporte beaucoup d'obscurité. Je vous admire de croire que la chère mère Marie-Judith Gilbert soit ici ma secrétaire. Hélas ! je ne l'y ai pas trouvée à mon retour d'Auvergne. Elle s'en retourna à Annecy dans le même équipage qui amena notre Mère. Il n'y a que moi d'exilée du monastère de ma profession ; aussi n'y a-t-il que moi d'indigne de porter l'habit (1).

Pourtant, l'attitude de la Sainte-Source à l'égard de la mère de Chaugy s'était grandement modifiée. Si l'autorité toujours en éveil de Mgr d'Arenthon ne permettait pas de témoigner à l'exilée un retour trop marqué de déférence et d'affection, non plus que le regret des choses passées, la mère de Monthoux s'efforçait, du moins, en dessillant les yeux de Marie-Aimée de Rabutin, de recréer au monastère l'unanimité des cœurs en un sujet où seul le silence avait pu conserver jusqu'ici la communauté dans la paix. Aussi Françoise de Chaugy pouvait-elle écrire à M^{me} de Toulonjon :

On nous écrit toutes les semaines d'Annecy avec une grande amitié. Les cœurs et les désirs, au dedans, sont les mêmes que vous les avez vus à notre égard. Par la divine miséricorde, la conduite de la sage mère de Monthoux remet toutes choses comme elles étaient avant la tribulation (2).

Des changements survenus dans le monastère avaient fait d'ailleurs disparaître la source de bien des suspicions. Pendant les mois qui avaient suivi la déposition de la mère de Rabutin, Louise-Dorothée de Marigny, rongée par un cancer, et reléguée, sur sa demande, dans une cellule éloignée de la communauté, s'était éteinte à petit feu tandis que la « cadette » de Beaumont, minée par la tuberculose, voyait venir la mort avec effroi.

(1) *Ib.*, 287, à la supérieure et à la déposée d'Autun.

(2) *Ib.*, p. 275,

Elles succombèrent à quelques jours de distance sur la fin de l'année 1669 (1). L'une après l'autre, celles qui avaient été dures à la mère de Chaugy s'en allaient dans leur éternité.

Vous savez, je m'assure, écrit-elle à sa tante de Toulonjon, que notre bonne sœur de Marigny a suivi ma sœur Marie-Bonaventure de Nouvelle, et la cadette de Beaumont de même. Ces deux dernières ont quitté la vie avec effort et résignation. Mon Dieu, ma chère tante, qu'il en faut avoir dans les divers événements de cette vie et qu'un cœur chrétien est heureux quand la présence de Dieu fait sa tranquillité (2).

D'autre part, la supérieure d'Annecy ne craignait pas, à l'occasion d'une circulaire, de témoigner à tout l'Institut la peine qu'elle avait ressentie de la douloureuse épreuve de Montferrand, notamment pour le regard de la mère de Chaugy : « Elle porte son affliction avec tant de vertu et de courage, déclarait-elle, que tous ceux qui la voient en demeurent très édifiés et nous en parlent avec des sentiments d'estime aussi grands que ceux que nous avons toujours conservés pour elle ; nous tâchons, autant qu'il nous est possible, de suppléer par nos petits soins à ce que la pauvreté du monastère où elle est pourrait faire manquer au zèle de la chère mère [de Passier] et des très aimées sœurs de Seyssel pour son service... » (3)

Rien donc, semble-t-il, n'aurait dû empêcher le retour de la mère de Chaugy dans sa maison de profession. Mais l'évêque de Genève n'en voulait pas entendre parler, prétextant qu'il obéissait en cela aux désirs des monastères de Paris et de Lyon qui redoutaient de la voir se poser en générale de l'Ordre (4).

Or, à cette époque, la mère Marie-Catherine de la Beaume, supérieure de la Visitation de Crest, songeait à porter la mère de Chaugy au « catalogue » des prochaines élections de ce monastère dont le temporel autant que le spirituel réclamaient une main habile et ferme. Elle écrivit donc en ce sens à Mgr d'Aren-

(1) La mère de Monthoux fit part de leur décès à tout l'Ordre dans sa circulaire du 30 août 1670. (Cf. Bibl. d'Avignon, ms 2138, p. 236). Il va sans dire que ce document officiel ne faisait aucune allusion aux faits que nous avons relatés : il retraçait, selon l'usage, la vie et les vertus de la sœur de Marigny et signalait, en quelques lignes seulement, la maladie et la mort de la sœur de Beaumont.

(2) *Lettres*, p. 256.

(3) *Circ.* du 30 avril 1670.

(4) *Lettres*, p. 275, à M^{me} de Toulonjon.

thon, se prévalant de ce que, dès l'année 1639, la Visitation de Crest avait déjà demandé le secours de cette éminente religieuse à la Sainte-Source, et, après avoir cité la réponse élogieuse de la mère de Chantal (1), elle ajoutait : « Notre communauté et toute cette province ont tant d'estime pour cette très honorée Mère [de Chaugy] que ses travaux passés ne font que l'augmenter, et encore plus son état présent. » (2)

L'évêque était perplexe. A n'en pas douter, son désir était de garder la mère de Chaugy à Seyssel et, si possible, de ne plus en entendre parler. Il avait eu à son sujet tant de difficultés et d'ennuis qu'il tremblait à l'idée de la voir rentrer en charge. Il répondit donc en ces termes :

Ma très honorée mère, il m'est fort aisé de me persuader que la Révérende Mère de Chantal aimait plus la mère de Chaugy dans l'office de secrétaire qu'elle exerçait auprès d'elle que dans la supériorité de votre monastère, puisqu'il est certain qu'elle a de très beaux talents pour écrire. Je lui ai en particulier tant de reconnaissance pour les soins qu'elle a donnés à la canonisation de notre saint et tant d'estime pour sa personne que je serais très aise de la voir en charge chez vous. Mais il faut, s'il vous plaît, prendre trois précautions pour ne pas la compromettre, ni moi non plus : 1° qu'elle soit demandée par un évêque ; 2° que vous tâchiez de rendre favorables à votre dessein les principales maisons de votre Institut avec lesquelles il faut que nous agissions de concert et de bonne intelligence pour le bien et l'union de la Congrégation ; 3° que vous sachiez de la mère de Chaugy même si elle voudra bien accepter cet emploi et se priver de la douceur qu'elle goûte à Seyssel en qualité de simple religieuse...

A cela près, vous me trouverez toujours fort disposé à vous témoigner combien il est vrai que j'estime la mère de Chaugy... (3)

La supérieure de Crest s'empressa d'écrire à l'intéressée, lui fit part de ses démarches et de la réponse de Mgr d'Arenthon. Cette réponse était blessante pour la mère de Chaugy. Que de précautions semblaient nécessaires avant de la remettre en charge ! Était-elle à ce point un objet de contradiction dans l'Institut et dangereuse pour la paix et l'union générales ? D'autre part, n'était-ce pas ironie d'arguer des douceurs qu'elle goûtait à Seyssel pour hésiter à l'accorder aux sœurs de Crest ?

(1) *Ib.*, p. 399. Cf. ce texte ci-dessus, p. 96.

(2) *Ib.*, la lettre est du 20 octobre 1670.

(3) Lettre publiée dans les *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 401.

La mère de Chaugy le sentit et releva le gant, laissant d'ailleurs entendre à Mgr d'Arenthon qu'elle ne sortirait de Seyssel que sur son ordre et non par son propre choix :

La mère de Crest..., par l'ordre de Votre Grandeur..., me presse de déclarer si, pour aller servir sa communauté, je pourrai me résoudre à me détacher des consolations et des douceurs que l'on me procure ici. Certainement, Monseigneur, cette déclaration sera bientôt faite puisque, à la réserve de la charité et de la patience de notre vertueuse Mère et de nos sœurs à supporter mes défauts et infirmités, les autres consolations me sont inconnues ; et j'oserais dire à votre Grandeur, comme le pauvre Gédéon à l'Ange du Seigneur, « *quelles consolations puis-je avoir en l'âge et en l'état où je suis ?* » puisque je suis pensionnaire à la porte de ma maison de profession qui m'est fermée pour des raisons que j'ai toujours ignorées, que je ne sais pas encore, et desquelles, par la divine grâce, je n'ai jamais craint et ne crains pas encore la publique censure non plus qu'une sincère recherche.

Mais, Monseigneur, je déclare et déclarerai toujours, avec grande sincérité, que, quand je jouirais des plus douces consolations de la vie, je serai toujours prête à les quitter quand Votre Grandeur me le commandera, Dieu ne permettant pas à mon âme de désirer volontairement autre place sur la terre et dans le temps que celle qui me sera assignée par votre obéissance (1).

Comme Mgr d'Arenthon ne voulait assumer aucune responsabilité dans ce changement de résidence que, d'ailleurs, il ne désirait pas, il s'en tire, dans sa réponse, par des prétextes que la mère de Chaugy a vite fait, avec sa belle droiture, de réduire à leur juste valeur :

Quant à nos maisons auxquelles votre Grandeur veut que j'aie recours, véritablement, Monseigneur, je le ferai très facilement si vous me le commandez, ayant aujourd'hui peu de nos sœurs et mères que je n'aie vues naître dans la Congrégation et avec lesquelles je n'aie eu de commerce et d'affaires qu'à démêler très cordialement pour le bien et l'honneur de l'Ordre et, si besoin est, je suis prête à leur montrer et prouver, par témoins morts et vivants, à quoi j'ai employé les longues années que j'ai eu l'honneur de vivre parmi elles afin que, sur cela, elles s'enoncent véritablement et publiquement sur quels chefs elles se fondent pour me proscrire dans l'Institut en m'y faisant de si cruels offices dans l'esprit de Votre Grandeur.

Quant à ce qui est du partage de notre communauté, nous avons notre recours et notre consolation dans les éloges publics et parti-

(1) *Ib.*, p. 277 et 278. Lettre du 26 janvier 1671.

culiers de toutes les religieuses et dans l'unité des cœurs en ce qui suivit ma déposition. Si, après cela, Dieu a permis que l'on ait écouté et cru quelques personnes sur lesquelles il a déjà fait passer son jugement et sa justice et que mes tribulations aient éclaté, en vérité, Monseigneur, sans vouloir mettre la main dans l'abîme du temps passé, je dis que Dieu a tout bien fait et que l'ordre de la sainte Providence fera que l'avenir jugera le passé et le présent.

Votre Grandeur me renvoie à mes amis: ils sont tels, par la divine miséricorde, que j'ai plus refusé que réclamé leur assistance... (1)

Cette lettre était du mois de mars 1671. Or, à la même époque, Mgr d'Arenthon en recevait une autre de la mère de Montmorin, supérieure du monastère de Bourbon-Lancy, qui lui demandait, à son tour, la permission de porter Françoise de Chaugy au « catalogue » de la prochaine élection. Le cas devenait embarrassant. L'évêque, cependant, se tint sur ses positions et fit la même réponse :

Je ne suis pas ennemi de la mère de Chaugy ni de son repos, et, si elle avait voulu me croire dès le commencement, nous aurions fait bien des choses depuis neuf ans pour votre Institut, mais son sort n'est presque plus dans mes mains... Pour réussir dans votre dessein, ayez la bonté de le faire agréer par les mères de Paris et de Lyon; faites que votre Prélat la demande, après en avoir tiré l'aveu de ces mêmes supérieures, et que le monastère de Crest se départe de ses prétentions, et vous verrez que, non seulement j'ai toutes les envies de consoler la mère de Chaugy, mais encore une intention sincère de vous obliger.

La première de ces précautions vous paraîtra extraordinaire, mais, à ne vous rien déguiser, on a blâmé si universellement la facilité que j'avais eue à accorder cette mère à Montferrand et j'ai tant d'obligation de marcher de concert avec les supérieures de vos principales maisons de France qu'il faut que je ménage mon zèle pour votre service et ma compassion pour la mère de Chaugy... (2)

Celle-ci connaissait trop le fond des choses pour se laisser émuvoir par cette compassion. A la mère de Montmorin, qui lui avait envoyé la réponse de Mgr d'Arenthon, elle confiait :

Je ne comprends pas ce que veut dire ce grand Prélat que, *si j'avais voulu le croire, depuis neuf ans lui et moi aurions bien fait des choses pour l'Institut*. J'admire seulement qu'il m'en

(1) *Ib.*, p. 282 et 283.

(2) Lettre citée dans les *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 402 et ss. C'est par erreur qu'elle est datée du 3 août; c'est 3 avril qu'il faut lire puisque, dans une lettre du 30 avril, la mère de Chaugy en fait mention. D'ailleurs, à la date du 3 août, celle-ci était déjà supérieure de Crest.

veuille croire capable après tout le mal qu'il a voulu publier de moi. Je puis assurer qu'à l'exception des affaires de la canonisation et des intérêts de la maison de Sales, que je n'ai pu ni dû abandonner, je ne crois pas m'être mêlée d'aucune chose depuis ma déposition d'Annecy; et quant à ce qui est de Montferrand, je puis dire que je n'y ai eu de mal que celui que ses lettres et celles de Monseigneur de Clermont m'y ont fait, je l'ai vu de mes yeux. (1)

Par ailleurs, elle savait que toutes ces objections n'étaient que des échappatoires et qu'en réalité Mgr d'Arenthon était fort embarrassé de sa personne :

Je sais, écrivait-elle à Autun, que ce bon Prélat a écrit à une personne qu'il voudrait bien être hors de mon affaire mais qu'il ne sait comment s'y prendre, et toujours il se décharge sur les mères de Paris et de Lyon. Cependant, la mère de Vauzelles m'est une parfaite amie et n'a que peu de commerce ailleurs; la mère de Sérain est aussi mon amie; celle de l'Antiquaille, qui n'a que trente ans et qui commence à conduire, ne fait pas encore poids dans l'Ordre, et quand bien même ces mères, dans le gros des bruits de Montferrand, auraient écrit quelque chose, il faudrait, comme vous dites, chères amies, venir à l'examen et à la preuve. (2)

Lyon, en effet, n'avait jamais manqué à la mère de Chaugy. Quant aux monastères de Paris, si leur confiance avait été ébranlée par l'influence de Mgr de Maupas, porte-parole des évêques de Genève et de Clermont, ils ne demandaient qu'à être éclairés sur les vrais motifs de tant de préventions et de défiances.

Mais la mère de Chaugy avait dans l'ombre des adversaires qui ne désarmaient pas. L'appréhension de la voir portée de nouveau à la charge de supérieure les poussa à faire parvenir aux évêques un imprimé anonyme dans lequel on l'accusait de vouloir soustraire l'Institut de la Visitation à l'autorité de l'épiscopat. On y faisait entendre que, lorsqu'elle était en charge, tout était « tellement ramassé et attaché à elle dans le dedans qu'on ne leur en donnait aucune connaissance » (3). On

(1) *Ib.*, p. 285.

(2) *Ib.*, p. 285 et 286.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 292, à la mère Dardault. « Hélas ! déclare-t-elle, notre ancienne bonne foi et l'utile gouvernement de nos premières Mères, de même que notre propre expérience, font voir que l'épanchement au dehors ne fit jamais de bien à nos maisons. Notre sainte retraite a toujours fait le bonheur et l'honneur des monastères; mais cette conduite n'est plus goûtée de plusieurs. Ainsi la très sainte patience doit être pour le présent notre refuge. »

espérait, par ces arguments, inciter les évêques à ne jamais accueillir la mère de Chaugy dans les monastères de leur juridiction (1).

Comme toujours, en pareil cas, l'intéressée fut la dernière avertie de l'odieuse calomnie qui circulait à son sujet, cela, grâce encore à la charité de ses bonnes amies d'Autun.

En dépit de son courage, le coup lui fut sensible : Ah ! gémit-elle douloureusement,

je serai donc désormais ce chantre dont parle notre saint Fondateur ; chacun aura ordre de m'éconduire et de me rejeter. O mon Dieu ! puisque vous permettez que toutes vos créatures m'abandonnent et me refusent un petit coin pour passer ce peu de vie qui me reste, faites-moi la grâce de me cacher si profondément dans le sein de votre paternelle miséricorde que les créatures ne me puissent revoir ni moi pas une d'elles. (2)

Et comme entrevoyant l'avenir dans une vision prophétique :

Jésus, Marie, Joseph, mes uniques refuges, feront voir quelque jour que qui m'a rebutée et rejetée comme l'exécration du monde me voudrait bien recevoir au lieu d'où il m'a exilée et n'en aura peut-être pas le pouvoir. (3)

Cependant, la supérieure de Crest n'avait pas abandonné l'espoir de voir la mère de Chaugy à la tête de sa communauté. Pour calmer les craintes de Mgr d'Arenthon et lui enlever tout motif de refus, elle se résolut à solliciter un consentement écrit des monastères de Lyon et de Paris, se servant, pour ce dessein, du crédit de M^{me} de Toulonjon comme plus intéressée que quiconque à faire triompher la cause de l'accusée près de celles qui auraient pu conserver quelque prévention à son sujet. Les quatre maisons de Paris et les trois de Lyon répondirent à la

(1) *Remarques de M^{me} de Toulonjon*. « Véritablement, déclare-t-elle, ce fut ici que cette régulière et très exacte religieuse qui avait toujours été le modèle de la soumission et de la dépendance due par les filles de la Visitation à Messeigneurs les évêques et qui aurait estimé le contraire une espèce d'hérésie dans son Ordre... eut besoin de toute sa vertu car c'était la toucher au plus sensible. Aussi, m'écrivait-elle alors dans l'amertume de son cœur qui s'était joué de toutes ses précédentes persécutions, que l'on avait trouvé en cela seul le secret de la frapper jusqu'au fond de l'âme, n'ayant rien de si opposé à ses intentions que cette injurieuse calomnie par laquelle on prétendait la rendre odieuse non seulement à Messeigneurs les évêques, mais à tout son Institut. »

(2) *Lettres*, p. 290, 13 juin 1671, aux mères Dardault et des Assis.

(3) *Ib.*

filles de la mère de Chantal qu'elles n'avaient nulle part « à ce qu'on alléguait ». « Et vraiment, écrira plus tard M^{me} de Toulonjon, je me persuadais bien qu'elles n'étaient pas pour introduire une telle nouveauté dans leur Institut, si contraire à leur ancienne pratique et offensant la réputation de l'une de leurs sœurs pour laquelle elles ne pouvaient ignorer que leur fondatrice avait eu toute l'estime et la tendresse imaginables ». (1)

Par suite de certains empêchements, l'élection de Crest s'était trouvée retardée jusqu'au 2 août. La mère de la Beaume, qui n'avait pas fait connaître à sa communauté les objections de l'évêque de Genève, s'était résolue à laisser « hasarder cette élection à la garde de Dieu, quitte pour en faire une autre » si l'on refusait d'y donner suite (2). La mère de Chaugy fut élue.

Elle en reçut la nouvelle le 10 août, jour de la fête de saint Laurent, et non sans surprise, car il y avait plusieurs mois qu'elle n'avait plus entendu parler de ce projet. Mgr d'Arenthon se trouvait à deux lieues de Seyssel, en tournée pastorale. Elle lui envoya le messenger de Crest avec « toutes les lettres » (3). En outre, a-t-elle rapporté,

je me donnais l'honneur d'écrire à Sa Grandeur que je ne lui dirais jamais, comme saint Laurent dont on faisait la fête: « Tournez-moi de l'autre côté », mais que Sa Grandeur continuerait à me tourner d'un côté ou d'un autre, selon le mouvement que Dieu lui donnerait. (4)

Vraisemblablement impressionné par les lettres de M^{me} de Toulonjon et des supérieures sollicitées, désireux peut-être aussi d'en finir avec la mère de Chaugy, Mgr d'Arenthon signa sur le champ l'*obéissance* de l'exilée pour Crest. Il y joignit des appréciations fort élogieuses et vint lui faire à Seyssel une visite toute paternelle (5).

La mère de Chaugy fut fort étonnée de ce brusque revirement. Elle s'en ouvrit à sa tante de Toulonjon :

Monseigneur de Genève, qui m'avait refusée en plusieurs lieux,

(1) *Remarques de M^{me} de Toulonjon*.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 295, à M^{me} de Toulonjon.

(3) Cette expression laisse entendre que la supérieure de Crest avait joint à sa demande les réponses de M^{me} de Toulonjon et des supérieures de Paris et de Lyon.

(4) *Lettres*, p. 298, à tout l'Ordre.

(5) *Ib.*

me sachant élue [à Crest] m'y a accordée avec une promptitude et en des termes qui m'ont beaucoup surprise, et, ne sachant les expliquer ni à quoi les attribuer, je les abîme dans les secrets de Dieu à la sainte volonté de qui je me sou mets en le priant de bénir tout ce qu'il veut que j'[y] fasse. (1)

M^{gr} d'Arenthon crut devoir dégager sa responsabilité près de M^{me} Royale ; il l'avertit de ce changement de résidence, faisant entendre qu'il avait laissé la mère Françoise-Madeleine entièrement libre de son choix :

Le désir que la mère de Chaugy a témoigné d'aller à Crest, où elle a été élue supérieure, m'a fait donner les mains à ce voyage après l'avoir vue dans Seyssel, quoique je lui eusse donné le choix d'aller dans l'établissement de Forli, en Italie, ou d'attendre que tous les esprits du premier monastère d'Annecy concourussent unanimement à demander son rappel... (2)

Les textes que nous avons cités ont montré suffisamment que la mère de Chaugy ne se rendit qu'à l'obéissance et non à son propre choix.

Elle s'embarqua sur le Rhône et fit halte à Lyon où elle vit, à Bellecour, son amie la mère de Vauzelles. Celle-ci lui témoigna toute la douleur qu'elle avait ressentie des tristes événements passés. Mais la mère de Chaugy n'en voulut pas parler, « aimant mieux les anéantir pour Dieu ». (3).

Elle fit de même à l'égard de la mère de Villars qu'elle vit à Condrieu. Quand celle-ci voulait la plaindre des contradictions qu'elle avait souffertes, Françoise de Chaugy se déclarait heureuse « d'avoir eu l'incomparable avantage de boire, dans le calice de son Maître, quelque petite goutte de ce vin enfiellé dont il favorise ses élus... Nous avons reçu, disait-elle, tant de biens de la main du Seigneur, ne serions-nous pas digne d'en être privée pour jamais si nous n'en recevions de bon cœur quelques petits maux bien souvent imaginaires ou du moins passagers ? » (4)

Elle laissa ses amies dans l'admiration de sa vertu qu'elles jugèrent plus forte et plus magnanime què jamais.

(1) *Ib.*, p. 295.

(2) Lettre du 17 sept. 1671. Turin, Vescovi, Geneva.

(3) *Lettres*, p. 297, aux mères Dardault et des Assis.

(4) Arch. du Rhône, Visit. de Bellecour.

LIVRE CINQUIÈME

VERS L'APAISEMENT

CHAPITRE PREMIER

La mère de Chaugy supérieure à Crest et à Carpentras

(1671-1676)

Etat temporel et spirituel du monastère de Crest. — La mère de Chaugy entreprend la construction d'un monastère. — Sa sollicitude pour le progrès spirituel des sœurs. — Méditations quotidiennes préparées par la mère de Chaugy. — Fondation du monastère de Rome : on y désire la mère de Chaugy pour travailler à la béatification de la mère de Chantal. — Mgr d'Arenthon la refuse. — La mère de Chaugy fonde un monastère à Carpentras. — Elle y est nommée supérieure. — Estime générale qu'on a pour elle. — Mort de Charles-Emmanuel II. — M^{me} Royale appelle la mère de Chaugy à Turin.

Dès son arrivée à Crest, la mère de Chaugy fit parvenir de ses nouvelles à ses amies d'Autun : « Je n'ose vous exposer bien au réel l'état moral, temporel et spirituel dans lequel se trouve cette chère maison, leur confiait-elle. Depuis quinze ans on n'y a pas reçu de filles. Le *décri* a commencé il y a environ douze ans ; il y en a huit qu'un peu d'aide lui fut refusée du lieu d'où chacune le devait attendre (1). Cela leur a fait un grand préjudice. Ma circulaire vous apprendra tout ce que le papier peut porter de ce cher monastère » (2).

Et voici ce que le papier pouvait porter :

La situation de ce monastère est fort belle et spacieuse ; il est bâti sur une montagne qui a été vue, bénite et approuvée par notre digne mère de Chantal. Il y a des eaux excellentes et, pour clôture, d'un côté, une grande roche escarpée ; de l'autre côté, les remparts de la ville ; les autres endroits de l'enclos sont de vieilles murailles,

(1) Vraisemblablement d'Annecy.

(2) *Lettres*, p. 296.

de petites maisonnettes toutes ruinées, si basses qu'on pourrait voir, parler, prendre et donner au dehors.

Je ne sais à quoi attribuer l'état misérable de cette maison, moins avancée, après quarante ans de fondation, que des fondations naissantes, car, au moins, on y est en petit nombre; mais cette communauté-ci est de quarante personnes dont trente sont professes, la plupart filles de naissance, de vertu, d'esprit et toutes de bonne volonté, mais qui ont eu si peu de bonheur pour leur temporel, et tant de pertes, que vous seriez surprises de voir qu'il n'y a ici aucune forme de monastère, pas seulement un rideau de treillis pour les grilles du parloir, en sorte qu'en y entrant on est d'abord sous la vue des séculiers. Il n'y a pas seulement une cellule pour coucher seule et l'on monte dans les chambrettes garnies de plusieurs lits par des échelles de bois si étroites, si usées et si incommodes que, si le Père Eternel n'avait fait naître dans l'étable de Béthléem son Fils unique, je trouverais cette maison fort incapable de loger les épouses de cet adorable Sauveur. Il n'y a pas un plancher double, et je dis en récréation à nos chères sœurs qu'elles peuvent être nommées des filles éclairées car nous voyons le jour sur nos têtes, sous nos pieds, à droite et à gauche par les fentes des murailles.

La pauvreté, si salutaire pour la sainteté, est ici la source de plusieurs petits maux, car on a fait entendre à nos sœurs que, dans la pauvreté de leur état, elles pouvaient, en conscience, prendre soin elles-mêmes de leur coiffure, chaussure et linge et autres choses requises en santé et en maladie, ce qui est cause qu'il faut que chacune ait perpétuellement un commerce avec quelques parents, amis et amies jusqu'à en prendre les chemises, linceuls, lorsqu'on fait la lessive, si elles ne veulent coucher sans draps.

Croiriez-vous, mes chères Mères, qu'en toute la maison, il n'y a et il n'y eut jamais, à ce que disent nos sœurs, que deux vieux exemplaires de la *Philothée* et un seul de l'*Amour de Dieu* sans un seul sermon de notre saint fondateur. Cette destitution des choses nécessaires cause des demandes et des emprunts continuels au dehors et oblige à des conversations, complaisances, reconnaissances et à des retours desquels, je vous confesse, je ne suis pas capable, n'ayant point vu nos premières Mères les permettre.

J'espère que si Dieu inspire à vos bontés de faire ou de procurer quelque chose pour aider à relever les ruines de cette petite Jérusalem, elle pourrait être dans peu de temps un lieu de véritable sainteté, observance et solitude, [étant] détachée de tout voisinage et néanmoins parmi un peuple fort doux, honnête et civil, quoique la quatrième partie soit huguenote. On nous fait espérer quelques secours; aussitôt l'on verra commencer quelques ajustements pour le bien-être des sœurs dont les parents et amis ne seront plus si importunés par de continuelles demandes, car elles nous promettent toutes de se rendre à ce devoir religieux (1).

(1) *Ib.*, p. 299 et ss., du 18 oct. 1671, à tout l'Ordre.

Il fallait à la mère de Chaugy une robuste confiance en Dieu pour refuser tout apport de la part des familles des sœurs, car, dans le couvent, c'était, en effet, la misère. Marie-Thérèse Fouquet, déposée de Toulouse, ayant eu l'occasion de passer par Crest, en fut effrayée. Les religieuses lui avouèrent, d'ailleurs, que, si la mère de Chaugy n'était venue à leur secours, elles eussent demandé asile à leurs parents, « qui aux champs, qui à la ville », « dans la juste appréhension de l'écroulement de leur cabane » (1). Pour peu que le blé fût cher, elles n'avaient pas leur pain ; avec cela, deux mille sept cents livres de dettes et un procès avec le prince de Monaco (2) ; si bien que le supérieur de la communauté avait estimé que chaque religieuse n'avait pas treize livres pour vivre. « Et avec cela, conclut joyeusement Françoise de Chaugy, il me semble que nous sommes riches parce que nous avons la paix et une admirable soumission de nos chères sœurs en tout ce que l'on désire. » (3)

On essaya bien de troubler cette paix. La mère de la Beaume, déposée de Crest, avait été appelée au monastère de Grenoble. Quelques personnes firent courir le bruit qu'elle avait été froissée, avec plusieurs de ses anciennes filles, du tableau peu reluisant que la mère de Chaugy avait brossé de sa nouvelle résidence, et qu'une brouille s'en était suivie entre elles. Il n'en était rien.

C'est un conte que la fâcherie supposée de Grenoble contre moi et le bruit, soi-disant, de quelques-unes de nos filles. La très chère déposée était encore ici quand j'écrivis ma lettre commune ; elle-même en écrivit huit ou dix copies, elle voudrait de tout son cœur revenir chez nous ; notre lettre fut lue en commun aussitôt que la minute en fut faite. Hélas ! je joue à franc jeu, et je suis si superbe que si j'avais pu cacher le mal de la maison, dont tout le monde a connaissance, j'aurais gémi et poussé le temps avec l'épaule ; mais il faut toujours patienter puisque Dieu permet qu'il y ait des gens qui se plaisent à contredire... Notre chère mère déposée...

(1) *Ib.*, 303, 306 et 325.

(2) Louis I^{er}, de la maison de Grimaldi. On trouve aux archives de la Drôme, Série H, *Visit. de Crest*, quelques lettres de M. Loisel adressées à l'occasion de ce procès à la mère de Chaugy et surtout à la mère Marie-Elisabeth de Noblet qui lui succéda. D'après ces lettres, il semble qu'il se soit chargé de représenter les intérêts des visitandines de Crest à Paris. Le nom de la mère de Chaugy revient souvent sous sa plume. Cf. *Lettres* des 5 fév. 1672 ; 4 nov. 1673 ; janv., mars, sept., oct., 1674.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 306, aux mères Dardault et des Assis.

comme ses devancières, a fait ce qu'elle a pu, mais n'a pas été autorisée pour empêcher ce qu'elle a été contrainte de permettre (1).

Grâce à Dieu, la circulaire de la mère de Chaugy avait eu d'autres résultats que ces vains commérages; émus de l'indigence de leurs sœurs de Crest, les monastères envoyèrent promptement des secours, modestes ou importants, selon leurs moyens. Autun voulut être des premiers; Avallon promit huit pistoles; l'Antiquaille, deux cents livres; Grenoble, une pistole et six chemises: « Jugez du songe inventé de notre division, conclut la mère de Chaugy, et rendez-en raison où il faut. » (2)

Avec la belle audace qu'elle apportait dans toutes les entreprises utiles au bien de l'Ordre et à la gloire de Dieu, la nouvelle supérieure de Crest ne tergiversa pas longtemps pour se déterminer à doter ses sœurs d'un monastère digne de ce nom. Sûre que la Providence ne lui manquerait pas, puisqu'il y allait à la fois du bien spirituel et matériel de la communauté, elle mit sans tarder hache en bois et, dès le mois de mai, on commençait les fondations d'une nouvelle bâtisse.

Que direz-vous, mes chères Mères, de ma témérité, qu'ayant trouvé ici ce bon Seigneur et ses épouses dans une vraie chaumière, je prétende leur donner, dans peu, une demeure plus sortable? Jésus, Marie, Joseph n'ont pas laissé de repos à mon cœur que nous n'ayons mis la main à l'œuvre: on fait les fondations et, par une grâce singulière, Dieu nous a fait trouver une partie des fondements faits par la roche, en sorte que je puis vous dire véritablement qu'en plusieurs endroits cette fondation naturelle nous conduit à fleur de terre et, ce qui est admirable, c'est qu'entre les veines des rochers, nous tirons autant de sable qu'il nous en faut pour tout l'édifice. Ainsi nous n'avons qu'à faire tirer la pierre et le sable de notre enclos, et les meilleurs maîtres maçons du pays assurent qu'il n'y en a pas de plus propres à bâtir. Il n'est que dommage que nous n'ayons pas une bonne bourse: Jésus, Marie, Joseph seront nos pourvoyeurs contre toute apparence humaine (3).

Cette vraie supérieure ne songeait pas seulement à reconstruire l'édifice matériel du monastère, elle veillait à en consolider l'édifice spirituel par une stricte observance de la règle et le développement d'une vie intérieure profonde. Les sœurs, déli-

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*, p. 308 et 322.

(3) *Ib.*, p. 311.

vrées des soucis temporels par son habile administration, se prêtaient à son zèle avec une grande bonne volonté.

Ces chères filles se réduisent entre nos mains comme de douces brebis pour être tondues et remettre en commun leur pauvre petite toison ; il n'y en a pas une qui ne nous ait offert, dès notre premier entretien et chapitre, la clef de son coffre et de sa cassette ou de son cabinet. J'espère que l'époux..., durant nos saintes solitudes..., leur fera oublier le passé et se reposer en tout, pour l'avenir, à sa sainte et infaillible Providence (1).

La mère de Chaugy savait conduire ses filles à la source même où l'on puise le courage des renoncements nécessaires, s'assujettissant à leur donner chaque jour par écrit le sujet de l'oraison pour les entraîner à cet exercice et, par lui, les établir solidement dans la vie intérieure (2). Avec une méthode très simple qui tendait à l'oraison affective, et souvent à l'aide des écrits de saint François de Sales, elle unissait ses filles aux intentions même de l'Eglise, tirant de l'office ou de l'évangile de la férie la matière de leurs réflexions, et mettant fréquemment sur leurs lèvres le texte même de la liturgie.

Elle s'était proposé de faire ce petit travail pendant six mois environ, mais les sœurs y trouvèrent tant de consolation et de profit qu'elles supplièrent la mère de Chaugy de leur continuer toute l'année ce bienfait. Elle parcourut donc avec ses filles tout le cycle des temps liturgiques et, après son départ, celles-ci croiront être utiles à tous les monastères de la Visitation et reconnaître leurs charitables aumônes, en leur faisant part de ces *Méditations* qu'elles éditèrent sur le conseil pressant de plusieurs ecclésiastiques auxquels elles les avaient communiquées (3).

Ainsi donc, tout prospérait à souhait au monastère de Crest. Mais ce travail de restauration spirituelle et matérielle laissait peu de loisirs à la mère de Chaugy pour manier la plume : « Hélas ! écrivait-elle à Marie-Anne Dardault qui s'en inquiétait, je ne pense plus à rien faire imprimer, mais oui bien à réparer

(1) *Ib.*, p. 299, à tout l'Ordre.

(2) *Ib.*, p. 306, aux mères Dardault et des Assis.

(3) *Méditations tirées des offices de l'église et des écrits de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, instituteur des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, par une supérieure du même Ordre. 3 volumes. A Valence, chez Louys Robert, 1675. L'ouvrage est précédé d'une préface des sœurs de la Visitation de Crest.

nos mesures et mettre nos vies en sûreté pour le temps qu'il plaira à Dieu nous donner encore. » (1)

Pourtant, là comme ailleurs, Françoise de Chaugy ne pouvait oublier la gloire de son bienheureux Père. Pour y travailler, elle procura, dans l'église de la Visitation, l'établissement d'une Confrérie de saint François de Sales ayant même but, mêmes pratiques et mêmes règlements que celle qu'avait établie M. Loisel dans l'église de Saint-Jean-en-Grève : vivre de perfection dans le monde, y pratiquer la vraie dévotion et la charité envers le prochain avec saint François de Sales pour protecteur et ses livres pour guides, en particulier l'*Introduction à la vie dévote*, tel était l'idéal proposé aux confrères recrutés parmi les ecclésiastiques comme aussi parmi les laïcs des deux sexes.

Pour favoriser leur dévotion, la mère de Chaugy composa, et fit insérer dans le manuel de la confrérie, un petit abrégé de la vie du saint racontée selon l'ordre chronologique et distribuée sous forme d'entretiens spirituels pour chacun des dimanches de l'année. Elle y prenait pour thème l'enseignement de l'évangile du jour et s'efforçait d'en montrer la pratique réalisée dans un trait de la vie du bienheureux, « afin que, disait-elle, les dévots puissent voir tout à même temps Jésus-Christ notre souverain Seigneur et son fidèle serviteur saint François de Sales à la suite de son saint Evangile ». (2)

D'autre part, le 23 janvier 1673, il y eut grande solennité dans l'église du monastère pour marquer le centenaire de la naissance de la mère de Chantal (3) dont Françoise de Chaugy ne voulait pas désespérer de voir, sous peu, la cause introduite à Rome.

Ses jours s'écoulaient donc en paix à Crest. Le flot de calomnies qui l'avait voulu submerger s'était apaisé. Si de temps à autre les derniers remous de la tempête venaient battre les murs de son paisible monastère, c'était sans réussir à troubler

(1) *Lettres*, p. 308.

(2) On trouve ce petit manuel à la Bibl. nationale sous ce titre: *Statuts, office et litanies pour la confrérie de saint François de Sales érigée par ordre apostolique et licence des supérieurs en l'église des religieuses de la Visitation Sainte-Marie de Crest, diocèse de Die, avec l'abrégé de la vie du saint selon l'ordre chronologique réduit en sujet d'entretien spirituel suivant les Evangiles de tous les dimanches de l'année*, composé par une supérieure de la Visitation Sainte-Marie. A Valence, chez Pierre Verdier, imprimeur du roi, 1673.

(3) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 322.

son âme désormais indifférente aux vicissitudes du temps. Instruite par un douloureux passé, elle enseignait aux communautés, qui se trouvaient à leur tour dans l'épreuve, la patience et la résignation qui avaient fait sa force.

Il y a certains contre-temps et conjonctures de rencontres fâcheuses dans lesquelles la patience est l'unique remède. Dieu et le temps font bien de l'ouvrage, et l'éternité l'achèvera. Certes, c'est le temps, pour beaucoup d'endroits, de la tribulation cloîtrière. J'ai un sensible plaisir à ouïr lire la vie de sainte Mechtilde, y voyant comme sainte Gertrude et elle furent excommuniées, interdites et maltraitées par un chapitre cathédral, et les faveurs extraordinaires que Dieu fit à ses saintes épouses dans cet état de souffrance. Hélas ! mes chères Mères, sans les croix, il n'y aurait pas de crucifixion et par conséquent pas de glorification pour les enfants de Dieu et de Jésus crucifié. (1)

Pour la mère de Chaugy, le temps de la tribulation semblait passé. Les monastères de l'Ordre revenaient à elle en confiance : « J'ai mille et mille sujets de me louer des trois monastères de Lyon » (2) ; « notre mère d'Annecy ne passe pas un mois de nous donner de ses chères nouvelles, c'est toujours la même bonté pour moi » (3) ; « la nouvelle mère du faubourg Saint-Jacques (4), celles de Chaillot (5), de Moulins (6) et sa déposée me témoignent mille amitiés. Je ne doute jamais de celle de la très honorée mère Sibour (7) ; ainsi vous voyez que Dieu donne ces mouvements de charité pour votre indigne amie à ceux et dans les lieux mêmes où l'on avait voulu faire entendre qu'on en avait de si contraires ». (8)

De divers côtés lui parvenaient, de temps à autre, les nouvelles supposées d'un changement prochain de destination :

J'en ris quelquefois en Notre-Seigneur, écrivait-elle à ses amies d'Autun ; il me semble que je suis entre ses divines mains comme le pauvre Habacuc entre celles de l'Ange pour être portée et

(1) *Ib.*, p. 312, aux mères Dardault et des Assis.

(2) *Ib.*, 314, aux mêmes.

(3) *Ib.*, 319, aux mêmes.

(4) Marie-Henriette de Chandenier, *Année Sainte*, I, 40.

(5) Madeleine-Eugénie Bertaut, *Année Sainte*, VII, 358.

(6) Le texte porte Montluel. Il semble, d'après le contexte, qu'il y ait erreur de transcription et qu'il faille lire Moulins dont la supérieure était Marie-Catherine Durye. *Année Sainte*, VIII, 245.

(7) Elle était à cette date déposée au 1^{er} monastère de Paris.

(8) *Lettres*, 322, aux mères Dardault et des Assis.

transportée, lorsque j'y penserai le moins, là où je ne sais. Il est vrai qu'on me demande pour une fondation d'Italie. (1)

... Mgr de Genève, qui fait, dit-on, mon éloge partout, assure qu'il m'y a promise. Si Dieu l'a dit, il faut y aller puisqu'il importe peu où nous allions et où nous mourrions, mais il importe beaucoup que ce soit dans l'accomplissement de nos vœux sacrés. (2)

La supérieure d'Autun et M^{me} de Toulonjon eussent aimé voir la mère de Chaugy à Rome où sa présence eût sans doute facilité les premières démarches en vue de la béatification de la mère de Chantal. Des quatre visitandines parties en 1668 pour la fondation d'un monastère en cette ville (3), l'une était morte, et Marie-Gertrude de Provane avait été rappelée à Turin. La mère de Corbeau, demeurée seule avec la sœur de Roëre et quelques italiennes, se sentant proche de sa fin, caressait le désir de remettre sa fondation commençante aux mains expertes de la mère de Chaugy, sa fidèle amie. Mais celle-ci, bien que son cœur eût du penchant pour une résidence qui lui permettrait de travailler plus efficacement que jamais à la gloire de la mère de Chantal et au bien de l'Institut, se défendait de tout désir et s'abandonnait à la Providence. Elle savait d'ailleurs que Mgr d'Arenthon ne l'y voulait pas sous le prétexte que les supérieures de Paris s'y opposaient (4).

La mère Dardault et la déposée d'Autun eurent la pensée d'écrire à Annecy pour obtenir qu'on l'y envoyât, mais elle les en dissuada :

Non, mes chères Mères, n'écrivez pas à Annecy pour mon passage à Rome... Il est vrai que le cœur me saigne quand je pense que nous perdons ce pontificat si favorable pour notre digne Mère, et ce seul désir de la faire béatifier me donne du zèle pour Rome, car, sans cette considération, je n'en tournerais pas le pied ; à l'âge où je suis, qu'ai-je besoin de me faire de la besogne ? (5)

... J'ai eu la même sensibilité que vous, voyant béatifier et canoniser jusqu'à huit saints et saintes du seul Ordre de saint Dominique et qu'on ne veuille dire mot de cette grande servante de Dieu. (6)

(1) *Ib.*, 306 et 307, aux mêmes.

(2) *Ib.*, 310, aux mêmes.

(3) L'établissement régulier du monastère à Rome avait eu lieu, après mille difficultés, le 9 avril 1671. Cf. *Année Sainte*, XI, 591, et V, 509.

(4) *Lettres*, 307.

(5) *Ib.*, 316 et 317, aux mères Dardault et des Assis.

(6) *Ib.*, 319, aux mêmes, lettre du 11 déc. 1672.

Et elle ajoute mélancoliquement : « Notre mère de Rome nous a écrit son dernier adieu ; sa compagne nous écrit souvent ; la pauvre enfant est effrayée se voyant à la veille d'être seule. »

Au moment où Françoise de Chaugy signait cette lettre, la mère de Corbeau n'était plus de ce monde ; quelques jours auparavant, le 23 novembre 1672, elle avait rendu le dernier soupir. La sœur de Roëre restait chargée, à 34 ans, de lourdes responsabilités. Elle se trouva bientôt dans la nécessité de réclamer des aides à Annecy. Marie-Thérèse de Passier et Marie-Suzanne Privé furent choisies pour cette mission avec une visitandine de Turin (1). La mère de Chaugy en apprit la nouvelle avec joie :

Enfin, nos sœurs de Passier, Privé, religieuses d'Annecy, et ma sœur Meinier sont parties pour Rome. Voilà trois religieuses auxiliaires pour cette bénite fondation. Mgr de Genève m'y ayant refusée y envoie deux de mes plus chères novices qu'il avait naguère privées de voix, prosrites et traitées avec une sévérité très grande, et les voilà déclarées des plus méritantes, des mieux fondées dans l'esprit de notre saint Fondateur et choisies de préférence pour une affaire si importante (2). Ma tante et mon cousin, qui les connaissent, pourront vous dire combien cette chère mère de Passier est une généreuse fille et l'autre un abîme d'humilité, d'exactitude et tant que tant la vraie fille de mon cœur. Je n'ai dit mot de tout cela qu'à Dieu qui n'a que faire de nos industries humaines (3).

Dieu la destinait à d'autres œuvres. Depuis quelques années, un vertueux ecclésiastique, petit neveu de César de Bus, le chanoine Paul d'Andrée, préparait en silence la fondation d'un monastère de la Visitation à Carpentras. Il avait apprécié les visitandines pendant un séjour qu'avaient fait, en cette ville, les sœurs du monastère d'Apt chassées de leur couvent par la peste. Il leur avait servi d'aumônier, et, voyant l'estime universelle dont elles jouissaient, avait désiré, dès cette époque, les établir définitivement à Carpentras ; plusieurs obstacles s'étaient alors opposés à cette fondation.

Mais quelque chose lui disait au fond du cœur qu'il réussirait.

(1) Thècle-Lucie Meinier, *Année Sainte*, XI, 102.

(2) « Chacun [dit] qu'il faudrait y envoyer la vénérable mère de Chantal si elle était encore vivante parce que l'on prévoit que ce monastère de Rome, étant auprès du Pape, fera la règle de tous les autres et que, s'il n'est pas établi dans la pureté de l'esprit de saint François de Sales, il perdra l'Institut par les mauvaises influences qu'il y répandra. » Lettre de Mgr d'Arenthon à M^{me} Royale, 13 octobre 1673, Turin, Vescovi, Geneva.

(3) *Lettres*, 328, aux sœurs d'Aptun.

Il acheta donc un terrain, y établit un petit oratoire où il célébrait la messe, confessait et instruisait les enfants. Puis il fit construire « une petite maison en forme de monastère », des cellules, une chapelle, travaillant lui-même à la bâtisse comme « un manoeuvre » en attendant l'indication précise de la Providence sur l'usage qu'il devrait faire de cette propriété.

Lorsque la maison fut en état, il y assembla « un certain nombre de filles et de femmes dévotes » qu'il dirigeait avec zèle et charité. Bientôt, il lui apparut clairement que le temps était venu de reprendre son premier projet ; alors, sachant la mère de Chaugy à Crest, il lui fit quelques ouvertures sur le grand désir qu'il avait de la voir fonder elle-même un monastère de la Visitation à Carpentras (1).

Celle-ci le confia discrètement à ses amies d'Autun :

Je recommande à vos saintes prières une affaire importante d'un serviteur de Dieu incomparablement dévot à notre saint Fondateur et à notre sainte Mère, sur laquelle je suis fort combattue parce qu'il me fâche autant de l'entreprendre que de la refuser. (2)

... C'est une fondation à Carpentras, en terre papale, leur précise-t-elle un mois plus tard. Demandez instamment à Dieu qu'il me fasse connaître sa très sainte volonté ; vous pouvez vous rappeler que Mgr de Genève m'avait refusée à notre sœur de Saint-Michel (3) qui m'avait demandée pour ce dessein, s'excusant sur sa promesse à nos sœurs de Paris de ne plus m'exposer en charge. Comme je me suis approchée, quasi toutes les semaines l'on me sollicite fortement par des lettres (4).

La mère Marie-Claire de Maselly, supérieure du premier monastère d'Avignon, entraînait dans les sentiments du chanoine d'Andrée et renonçait, en faveur de Françoise de Chaugy, à toutes les prétentions que sa communauté pouvait avoir sur la fondation de Carpentras. L'affaire traînant en longueur, vu la difficulté de traiter par lettres les conditions d'une telle entreprise, Marie-Claire de Maselly jugea opportun de faire venir la mère de Chaugy en Avignon pour s'entretenir avec elle de cette affaire ; de là, elle se rendrait au lieu de la nouvelle fondation,

(1) Fondation du monastère de Carpentras. Bibl. mazarine, ms. 2438, p. 368. Le récit en est fait par la mère de Chaugy.

(2) *Lettres*, p. 313.

(3) Anne-Louise Marin de Saint-Michel était supér. du second monast. d'Avignon et fort intimement liée avec la mère de Chaugy. Cf. ci-dessus, p. 277.

(4) *Lettres*, p. 316.

afin d'en étudier les possibilités sur place. La mère de Maselly écrivit en ce sens au supérieur du monastère de Crest (1) ainsi que le chanoine d'Andrée, car Mgr Lascaris, évêque de Carpentras, ne voulait rien engager si la mère de Chaugy ne venait elle-même traiter l'affaire.

Crest dut céder à ces pressants désirs. Dans le courant de novembre, la mère Françoise-Madeleine descendit le Rhône et vint passer quinze jours à l'ombre du palais des papes.

Dieu a béni tout ce projet par sa divine miséricorde, écrit-elle au retour à la mère Dardault, quoiqu'il reste encore de grandes difficultés selon l'ordinaire des œuvres de Dieu (2).

Les principaux de cette ville font grande difficulté de leur permission si l'on n'y appelle leurs sœurs, leurs nièces et cousines qui sont professes dans nos maisons d'Apt, d'Avignon, et autres voisines, tellement que nous ne nous pressons pas, et je leur ai dit que celles qui devaient le mieux établir la véritable observance de nos règles à la gloire de Dieu et de notre saint Patriarche devaient être préférées (3).

Pendant son séjour, elle avait eu la consolation de pouvoir dire un dernier adieu à son intime amie, la mère Anne de Saint-Michel, qui se consumait dans une lente et cruelle agonie (4). Par ailleurs, elle avait reçu des autorités religieuses un accueil plein de déférence, témoignage d'une haute estime que sa présence n'avait point déçue. Aussi résultait-il de ce voyage que l'on voulait la mère de Chaugy en personne pour commencer la fondation. En vain le supérieur du monastère de Crest suppliait-il Mgr d'Arenthon de retirer la parole donnée à l'évêque de Carpentras : « Je ne crois pas qu'il le fasse, écrivait l'intéressée, parce qu'il s'y est trop engagé... » (5)

Entraîné par ce concert de louanges, l'évêque de Genève adressait à la mère de Chaugy, sans néanmoins la convaincre, des protestations de dévouement et lui exprimait le grand désir qu'il avait de la voir revenir à Annecy :

Si j'avais ma sœur Cartelot pour vous copier plusieurs lettres, confiait-elle à Autun, vous en auriez consolation, surtout de celles

(1) Cette lettre se trouve au *Recueil des lettres de la mère de Chaugy*, p. 405 et 406.

(2) *Ib.*, p. 318 et 319, aux mères Dardault et des Assis.

(3) *Ib.*, 321, aux mêmes.

(4) *Année Sainte*, XII, 716.

(5) *Lettres*, 325, aux mères Dardault et des Assis.

de Mgr de Genève qui sont tellement belles et bonnes qu'il me proteste que, si Dieu le laisse encore vivre, il fera voir comme il me considère, m'estime et me distingue; qu'encore qu'il désire que j'aie la fondation de Carpentras, ce n'est pas pour m'y engager; qu'au contraire il veut que ma maison de profession se prévale et que, de mon côté, j'y aie toujours le droit; que mes amis lui ont fait tort et à moi en croyant me servir. Ma tante de Toulonjon et le comte son fils, qui ont l'honneur de connaître ce grand prélat, vous diront leurs sentiments là-dessus; l'expérience ne m'en laisse pas d'autres, sinon que mon âge avancé ne me permet plus de former des desseins pour la terre... Vos bontés ayant pris part avec tant de dilection et de tendresse à mes tribulations, je crois aussi devoir vous faire connaître les adoucissements que Dieu m'y donne; je ne puis rien vous cacher de ce qui m'arrive... (1)

Prévoyant l'imminence de son départ, elle se préoccupait de trouver une supérieure aux mains de qui elle pût confier le soin du monastère de Crest qu'elle avait si heureusement restauré :

Dites-moi, écrit-elle encore à ses amies, si ma sœur N. pourrait utilement venir ici et si vous croyez que l'on voudût lui donner une compagne avec quelque avantage temporel car, de nécessité, il faut cela pour le monastère. Je ne puis laisser cette chère maison sans la mettre entre les mains de quelque sage supérieure qui lui procure du secours. Je médite d'aller à l'Antiquaille car elles sont riches et régulières (2).

Enfin, malgré les regrets unanimes de la communauté de Crest, il fallut se résigner à voir partir cette très bonne mère. Au commencement du mois d'août de l'année 1673, « des li- tières fort propres et fort commodes » furent envoyées par le chanoine d'Andrée pour emmener les quatre religieuses destinées à la fondation, c'est-à-dire : la mère de Chaugy et sa compagne Marie-Joseph Fournier avec les sœurs Françoise-Péronne de Bonières et Marie-Colombe Duret, toutes professes d'Annecy. Les voyageuses remontèrent vers Lyon et s'arrêtèrent à l'Antiquaille où elles se pourvurent d'une sœur domestique. Arrivées à Carpentras le 20 août, elles y furent reçues par l'évêque, le clergé, « le corps de ville » qui leur rendirent

(1) *Ib.*, 324 et 325, aux mêmes.

(2) *Ib.*, 324. Cette dernière phrase signifie: Je médite de m'adresser au monastère de l'Antiquaille, à Lyon. Ce fut Marie-Elisabeth de Noblet qui succéda à la mère de Chaugy. Cf. Histoire de la fondation de Crest, Bibl. mazarine, ms. 2439.

« tous les honneurs imaginables avec mille protestations de service ».

Le chanoine d'Andrée, malade, fut privé de la joie d'accueillir les sœurs ; mais, à peine était-il rétabli qu'il passait en leur faveur l'acte de donation de sa propriété devant les magistrats de la ville, à condition qu'elles voulussent bien recevoir sans dot une vertueuse fille demeurée jusque-là dans la maison. Des présents leur arrivèrent de toutes parts pour terminer l'aménagement du monastère (1) vers lequel de nombreuses prétendantes tournèrent bientôt leur désir.

Il se présente plusieurs filles, mais nous ne voulons pas nous presser ; nous avons, au nom de Jésus, Marie, Joseph, trois novices blanches, trois filles à l'essai et trois prétendantes dont l'une me dit fort ingénument qu'elle avait dans sa poche la dispense de Rome pour épouser son cousin germain, mais qu'elle voulait la déchirer devant Jésus, Marie, Joseph ; nous lui donnerons longs loisirs d'affermir sa vocation par de bonnes œuvres (2).

Mgr Lascaris témoignait une bienveillance marquée à l'égard du monastère, déclarant à la mère de Chaugy, « d'une manière toute gracieuse et obligeante, qu'elle pouvait absolument user en toute liberté de sa mitre et de sa crosse » (3).

Quelques mois après son arrivée à Carpentras, elle eut la joie de voir le Père de Chaugy et en fit part aussitôt à Autun :

Mon frère le Minime, qui est ici depuis trois jours, est ravi de me voir sous un si bon prélat, auprès de notre bienfaiteur qui est un saint et véritablement un ange visible pour nous assister, dans un pays de paix, à l'ombre du Saint-Siège, et comblée de tant d'amitiés et de bontés par tout le monde que je n'ose le dire (4).

A l'intérieur du monastère, tout allait à souhait. « On ne saurait expliquer ni dire, écrit la sœur Marie-Colombe Duret dans l'histoire de la fondation, la douceur, la paix, la joie intérieure que le Saint-Esprit nous fit goûter amoureusement à notre arrivée dans notre petit couvent... Notre très honorée Mère, par des entretiens célestes et tout spirituels, ne cessait de nous animer et encourager incessamment, comme par son

(1) Pour ces détails, Cf. l'Hist. de la fondation de Carpentras.

(2) *Lettres*, 327, aux mères Dardault et des Assis.

(3) Hist. de la fondation.

(4) *Lettres*, 327.

exemple et ses actions, à travailler continuellement à l'œuvre du Seigneur avec beaucoup de suavité, de constance et d'amour, nous prêchant et recommandant incessamment le silence, le recueillement, la mortification intérieure, l'obéissance et la charité mutuelle, avec une entière confiance et résignation à la volonté de notre divin Sauveur... »

Dix-huit mois après la fondation, le noviciat comptait déjà douze recrues. L'on n'y respire « que ferveur et innocence », déclare Françoise de Chaugy (1). M. Loisel, tenu au courant de ces heureux événements, écrivait à la supérieure de Crest :

La mère de Chaugy se porte assez bien et se loue fort de son noviciat. Partout où elle ira elle y travaillera avec succès. J'aurais voulu qu'elle eût pu demeurer avec vous quelque temps à Crest, mais la Providence en a disposé d'une autre manière. Les saints qui sont employés pour travailler dans l'Eglise sont comparés à des nuages qui sont transférés d'un lieu à un autre pour jeter leurs pluies avec bénédiction et abondance (2).

A Carpentras comme à Crest, Françoise de Chaugy avait procuré l'établissement d'une confrérie de saint François de Sales : « Notre cher et digne Prélat, dit-elle, a voulu s'y inscrire le premier ainsi que M. le Recteur pour le Pape, c'est-à-dire le gouverneur de cette petite province. Dieu veuille nous continuer ses bénédictions. » (3)

C'est au milieu de cette quiétude que la mère de Chaugy apprit soudain le décès de Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, survenue le 12 juin 1675. Ce grave événement ne pouvait la trouver indifférente. Ne laissait-il pas régente et souveraine maîtresse des Etats de Savoie Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, sa fidèle et dévouée protectrice ? Elle lui écrivit aussitôt pour s'associer à sa douleur, l'assurant, qu'à l'exemple de Marie-Denise de Martignat, elle offrait à Dieu réparations et sacrifices pour retirer de « l'ardente conciergerie du Dieu vivant » l'âme du prince défunt (4).

A peine la nouvelle de ce décès fut-elle répandue dans le public que les amis de la mère de Chaugy pressentirent pour

(1) *Ib.*, 330, à la mère Bertin, supérieure de Mâcon.

(2) Lettre du 27 octobre 1674. Arch. de la Drôme, Série H, Visit. de Crest.

(3) *Lettres*, p. 330. Le recteur était l'abbé de Vibo.

(4) Lettre du 22 juin 1675, Turin, Particolari, C. mazzo 70. Cf. sur le même sujet lettre du 14 août,

elle un renouveau de faveur. Pour un peu on lui eût adressé des félicitations :

Il me vient de tous côtés des lettres de prophéties et de souhaits, confie-t-elle à ses amies d'Autun, mais je me repose uniquement en Dieu et je dis incessamment : *Fiat voluntas tua*, sans aucun autre mot de réponse. Mgr de Genève, à ce que l'on m'écrit, fait de toutes parts mes éloges. Hélas ! chères amies, que j'ai de sujet de m'humilier et que Salomon a été sage quand il a dit que tout est vanité ! (1)

Mgr d'Arenthon n'avait pas été le dernier à prévoir le revirement possible de la cour de Turin en faveur de la mère de Chaugy. Toujours soucieux de plaire aux puissances, il s'enquit dès la fin de juin, près du marquis de Saint-Maurice, de l'opportunité d'un rappel de l'exilée à Annecy.

On voit bien que M^{me} Royale a de l'estime pour elle, lui répondit le ministre, et V. S. Ill^{me} lui fera plaisir de la rappeler, mais non pas sitôt après la mort de feu S. A. R., et même elle n'y consentirait pas si elle croyait qu'étant à Annecy elle dût causer quelque trouble dans le couvent (2).

L'évêque sut bientôt à quoi s'en tenir. Dès la fin de novembre, M^{me} Royale envoya l'abbé de la Perrouse vers la mère de Chaugy afin de lui exprimer son désir de l'avoir pendant quelques mois auprès d'elle à Turin pour le besoin de son âme et sa propre consolation. Profondément touchée de ce témoignage de haute confiance et de fidélité, la mère Françoise-Madeleine répondit à la princesse dans un affectueux élan :

Croyez, mon angélique souveraine, que si mon corps avait la même agilité que mon esprit et mon cœur, il serait déjà aux pieds de V.A.R. de laquelle j'attends les ordres avec la soumission due aux ordres souverains de Dieu (3).

Mais son triennat n'étant pas terminé, ce désir ne pouvait se réaliser sans l'autorisation de l'évêque d'Annecy et la permission de Rome, Carpentras se trouvant en « terre papale ». Aussi la mère de Chaugy garda-t-elle le silence vis-à-vis de sa communauté qu'elle jugeait inutile d'alarmer pour un simple projet.

(1) *Lettres*, 332, aux mères d'Autun.

(2) Lettre du 13 juill. 1675. Arch. départ. de la Haute-Savoie, 1-G 211.

(3) Lettre du 29 nov. 1675, Turin, Particolari, C. mazzo 70.

Sur ces entrefaites, le P. André de Chaugy vint lui rendre visite ; puis, aussitôt remis d'une indisposition qui le retint à Carpentras plus longtemps qu'il n'eût désiré, il partit pour Turin dans les premiers jours de l'année 1676 afin d'offrir à M^{me} Royale les respects et remerciements de sa sœur (1). L'abbé de la Perrouse envoyé de nouveau vers la mère de Chaugy pour traiter des possibilités du voyage ayant été empêché de continuer sa route (2), le Minime était tout indiqué pour régler cette affaire.

A cette époque, un deuil imprévu vint frapper d'un coup très sensible le cœur affectueux de la mère de Chaugy. Son dévoué protecteur, son fidèle ami, le marquis de Sales, mourut à Turin. Il fut inhumé dans l'église des visitandines (3). Avant de mourir, il avait eu la consolation d'entrevoir, pour Françoise-Madeleine, l'heure des justes réparations et l'avait recommandée au marquis de Saint-Thomas en le priant de lui tenir lieu de protecteur et d'ami dévoué (4).

Cependant, Mgr d'Arenthon, mis au courant des projets de M^{me} Royale, commençait à redouter le passage de Françoise de Chaugy en Savoie. Il était, à cette époque, au plus fort de ses démêlés avec les chapitres de la cathédrale, de Notre-Dame de Liesse et de Sallanches, à cause de son grand séminaire dont il venait de concéder à perpétuité la direction aux Lazaristes. Contre cet engagement, les chanoines opposaient leurs droits. Le chapitre de Notre-Dame, surtout, qui avait à sa tête Joseph de Sales, refusait d'entrer en pourparlers avec l'évêque et portait ses plaintes jusqu'au Sénat (5). Charles-Emmanuel II avait toujours puissamment soutenu Jean d'Arenthon dans l'établissement du séminaire, et M^{me} Royale ne semblait pas moins zélée pour cette entreprise que le prince défunt ; mais n'était-il pas à craindre que la mère de Chaugy, inspirée par la faction des adversaires, n'essayât de modifier les dispositions de la duchesse ?

(1) *Ib.*, lettre du 8 janv. 1676 à M^{me} Royale.

(2) *Ib.*, lettre du 18 janv. au marquis de Saint-Thomas.

(3) Hist. de la fondation du monast. de Turin. Bibl. mararine, ms 2434.

(4) Lettres de la mère de Chaugy au marquis de Saint-Thomas, 22 janv. et 11 fév. 1676. Turin, Particolari, C. mazzo 70.

(5) C.-M. Rebord : *Le grand séminaire*, p. 45 et 46 ; et Mercier : *Souvenirs historiques d'Annecy*, p. 357 et ss.

A tout prix, l'évêque de Genève veut éviter son passage à Annecy :

Je dirai dans la dernière confiance à Votre Excellence, écrit-il au marquis de Saint-Thomas, que nos opposants travaillent finement avec leurs adhérents pour faire passer ici la mère de Chaugy en son voyage de Carpentras à Turin afin de l'engager dans leur cause auprès de notre très pieuse souveraine. M^{me} Royale sait elle-même de quelle manière et avec combien de respect j'ai même prévenu les sentiments d'estime qu'elle a pour cette religieuse, et je suis prêt d'étudier avec plaisir tous les moyens de suivre respectueusement et avec empressement toutes ses intentions; mais, à ne vous rien cacher de tout ce que l'on peut dire à un puissant protecteur, à un ami fidèle et à un généreux allié, je commence à craindre que cette religieuse ne passe dans cette ville, de peur qu'elle ne ramasse tout le venin des ennemis du bien et de la vertu et qu'elle ne m'en prépare un poison contre tous les biens qui se vont faire dans mon diocèse. Ni plus ni moins, ces grands contours en fait de voyage sont directement contre les maximes des religieuses de Sainte-Marie.

Je supplie très humblement Votre Excellence de ne point me commettre en me nommant dans une matière si délicate. Dieu veuille que je me trompe dans les pronostics que je fais du voyage de cette fille (1).

Le scepticisme de la mère de Chaugy à l'égard des bons sentiments que lui témoignait Mgr d'Arenthon n'était pas sans fondement.

M^{me} Royale rassura l'évêque angoissé : « Vous ne devez pas appréhender que votre séminaire ne soit protégé, lui écrivit-elle, puisque nous sommes bien persuadée de la nécessité et de la sainteté de cet ouvrage. » (2)

Dès le début de mars, elle avait fait remettre une lettre de change de 55 pistoles au Père de Chaugy, avec mission d'aller chercher sa sœur et de l'amener à Turin par le chemin le plus rapide (3). Il arriva le 25 mars à Carpentras et, malgré son désir de satisfaire les impatiences de la duchesse, il dut y attendre la permission de Rome qui n'était pas encore arrivée : « Ma

(1) Lettre du 28 février 1676, Turin, Vescovi, Geneva.

(2) Lettre du 21 mars 1676. Arch. munic. d'Annecy, G. G. 5.

(3) Cf. lettres de la mère de Chaugy : du 17 mars 1676, à M^{me} Royale et au marquis de Saint-Thomas; et du 24 mars à la marquise de Saint-Thomas. Turin, Particolari, C, mazzo 70. Cf. aussi : lettre du P. de Chaugy au marquis de Saint-Thomas, 17 avril 1676. Le frère et la sœur passèrent par Embrun et Suse.

sœur... se trouve ici dans les lois de l'Italie, écrit-il à M. de Saint-Thomas, ce qui la fait résoudre d'attendre de pied ferme ici le décret de Rome. » (1)

Il va sans dire que, devant les volontés de M^{me} Royale, toutes permissions avaient été accordées par les évêques de Genève et de Carpentras. Mgr d'Arenthon, rassuré sur l'itinéraire du voyage, redevenait tout sucre et tout miel :

La bonne mère de Chaugy m'a écrit par une lettre du 13 courant qu'elle partait de Carpentras pour se rendre auprès de V. A. R. et qu'elle me priait de ne point trouver mauvais qu'elle... allât [à Turin] avec la qualité de supérieure du monastère qu'elle quittait pour ne donner de l'ombrage à personne, et de lui conserver la fondation de Forli. Je lui ai répondu que j'approuvais extrêmement sa conduite et que, pourvu qu'elle la réglât toujours par les sentiments de V.A.R., elle pouvait s'assurer qu'elle trouverait en moi une correspondance très sincère et pleine d'estime. En effet, Madame, si elle veut venir dans Annecy ou demeurer à Turin ou aller plus avant dans l'Italie, et que je sache que V.A.R. l'approuve, j'y concourrai... avec empressement (2).

De son côté, Marie-Aimée de Rabutin, redevenue supérieure du premier monastère d'Annecy, écrivait à la duchesse : « Nous aurions bien désiré de voir cette chère mère si nous n'avions pas appris que V.A.R. a marqué sa route pour Turin à droite... » (3)

Cependant, le bruit de la nouvelle destinée de la mère de Chaugy commençait à circuler dans les monastères de façon plus ou moins exacte. Aussi jugea-t-elle opportun de faire connaître, par une circulaire, les causes et les conditions de son départ :

Je devance de quelques mois l'entretien que je devais avoir avec vos Charités dans le cours de cette année pour vous dire au juste, mes très honorées sœurs, une nouvelle que l'on débite depuis six mois avec une extrême diversité, et en voici la sincère vérité. Je ne pensais qu'à couler mes vieux jours dans la douceur de notre petitesse lorsqu'on me donna avis que M^{me} Royale, uniquement sollicitée que de sa seule bonté, s'était si efficacement souvenue de ma chétive personne qu'elle avait fait venir de Rome, selon les formes italiennes, une permission pour me faire aller à Turin, et que son admirable bonté lui avait fait différer le voyage à cause

(1) *Ib.*, lettre du 27 mars 1676.

(2) Lettre du 1^{er} mai à M^{me} Royale, *ib.*, Vescovi, Geneva.

(3) Lettre du 2 avril 1676. *Ib.*, Particolari, R, mazzo 1.

de l'hiver. Mon frère le Minime étant venu nous voir au commencement de cette année crut être obligé d'aller porter ses obéissances et nos remerciements à cette auguste souveraine, laquelle, l'ayant reçu avec une clémence particulière, l'a renvoyé fourni de tous les ordres nécessaires pour me conduire à Turin en compagnie de M. le prieur Pastourel, un de ses aumôniers et sujet. Messieurs de Genève et de Carpentras ont donné toutes les approbations nécessaires.

Mgr de Carpentras, qui est le meilleur prélat que l'on puisse souhaiter, n'a point voulu oûir parler de devancer ma déposition d'une demi-année, et, sur l'exemple de nos premières mères, je me suis soumise à cet ordre d'autant plus volontiers qu'il me servira de motif à demander mon congé et mon retour quand j'aurai satisfait aux ordres de cette grande princesse et m'en venir retrouver ma chère petite troupe dans laquelle il me semble que la piété et la paix ont établi leur domicile...

Nous laissons notre chère sœur Thérèse-Madeleine de Dalos assistante, professe d'Annecy, fille de dix-neuf ou vingt ans de religion et cinquante-neuf ans d'âge, si sage, si intelligente, qu'elle est estimée généralement du dedans et du dehors. Ainsi je m'en vais avec moins de peine, mais non pas avec moins de besoins de vos saintes prières (1).

Tout était prêt pour le départ. Il ne manquait plus que le décret de la Congrégation des Réguliers qui, expédié de Rome le 9 novembre, n'arrivait pas. A la fin, pour satisfaire aux exigences de M^{me} Royale, le P. de Chaugy, avec la permission des évêques de Carpentras et d'Avignon, décida le départ sur l'assurance que le décret était en route (2). Le frère et la sœur s'arrêtèrent à Avignon où ils devaient régler quelques affaires; là, ils apprirent que M^{me} Royale avait quitté Turin pour un certain temps. Ne sachant où la joindre, ils revinrent à Carpentras et sollicitèrent de la cour de Savoie des ordres plus précis (3). Pendant ce temps, M. le prieur Pastourel « alla voir le grand embarquement à Toulon d'où il rapporta une fièvre maligne et pourprée qui... faillit l'emmenner à l'autre monde; tellement, rapporte Françoise-Madeleine, qu'il me fallut, pour ne désobliger personne, prendre des ecclésiastiques de lieu en lieu, et j'en avais quelquefois trois pour un (4).

(1) *Lettres*, 333 et ss.

(2) Lettre du P. de Chaugy au marquis de Saint-Thomas, 17 avril 1676. Turin, Particolari, C, mazzo 70.

(3) Lettres du Père et de la Mère de Chaugy, 29 avril, au marquis de Saint-Thomas et à M^{me} Royale. *Ib.*

(4) Lettre à la mère Belin, *Année Sainte*, III, p. 294.

C'est dans les premiers jours de mai que le frère et la sœur de Chaugy quittèrent définitivement Carpentras. Avant le départ, Mgr Lascaris leur donna sa bénédiction ; les sœurs fondaient en larmes de voir s'éloigner leur précieuse mère, « et l'on vit en ce rencontre, dit l'histoire de la fondation, une multitude innombrable de peuples border toutes les rues pour voir sortir du monastère et de la ville cette incomparable religieuse regrettée de tous universellement... l'accompagnant également des yeux et du cœur tant ils avaient d'amour et de reconnaissance pour elle depuis sa venue en cette ville » (1).

(1) Hist. de la fondation de Carpentras.

CHAPITRE II

La mère de Chaugy à Turin

Sa mort, 7 septembre 1680

Entrevue de M^{me} Royale et de la mère de Chaugy. — La Visitation de Turin et la cour de Savoie. — La mère de Chaugy « avocate universelle ». — Elle est élue supérieure du monastère. — Mgr d'Arenthon et la Visitation d'Annecy la redemandent pour supérieure à la Sainte-Source. — M^{me} Royale la refuse. — Projet d'un « Collège royal » de jeunes filles. — Maladie et mort de la mère de Chaugy.

Les voyageurs arrivèrent à Rivoli (1) le 27 mai. Ils s'y arrêtaient. La mère de Chaugy estimait opportun, avant d'aller plus loin, de s'informer auprès du marquis de Saint-Thomas des volontés de M^{me} Royale (2). Un messenger fut donc expédié vers Turin. Le ministre conseilla, semble-t-il, de se rendre, en arrivant, droit au palais royal pour y saluer la duchesse, si toutefois une telle démarche n'était pas interdite à une visitandine. La mère de Chaugy lui répondait, en effet, dès le lendemain matin :

Nous n'avons ni ordre ni règle qui m'empêche la grâce de voir notre incomparable souveraine dans son palais (3). L'empressement que j'ai de me voir aux genoux de S.A.R. me fait désirer cet honneur quand ce ne serait que pour quelques moments. Nous dînerons ici et nous rendrons à Turin environ une heure après-midi pour faire la révérence à M^{me} Royale au sortir de son dîner (4).

(1) Il s'agit de la petite ville de ce nom située à 12 kilomètres de Turin.

(2) Cf. lettre du 27 mai 1676. Turin, Particolari, C, mazzo 70.

(3) La mère de Chantal arrivant à Turin avec les sœurs de la fondation, en 1638, avait été reçue par Christine de France au palais du Valentino où elle demeura de quatre à huit heures du soir.

(4) Lettre du 29 mai 1676. Turin, Particolari, C, mazzo 70. Déjà, de Carpentras, au moment où la mère de Chaugy et son frère, ayant appris que M^{me} Royale était sortie de Turin, s'enquéraient du lieu où ils devaient la rejoindre, un petit questionnaire fut envoyé à M. de Saint-Thomas où on lisait ceci : « Son Excellence est aussi suppliée, si M^{me} Royale est sortie de

La duchesse, d'ailleurs, avertie de la présence toute proche de la mère de Chaugy, avait envoyé à sa rencontre, dans un carrosse de la cour, l'un de ses aumôniers, M. de Granery, pour amener au palais la voyageuse. Le marquis de Saint-Thomas la reçut à sa descente de voiture, l'introduisit auprès de M^{me} Royale, et, après les premiers compliments, se retira la laissant seule avec la princesse. Elles s'entretenirent pendant plus d'une heure (1).

Que se confièrent-elles durant cette entrevue qui les remettait face à face après dix-sept années de séparation, riches, pour l'une comme pour l'autre, de tant d'événements contraires.

La jeune fille que Françoise-Madeleine de Chaugy avait autrefois choyée à la Sainte-Source est maintenant une souveraine fort éprise de l'autorité que lui laisse un veuvage prématuré qui l'a trouvée sans larmes. Outrageusement délaissée par un mari dont les liaisons tapageuses défrayaient la gazette des cours de l'Europe, Jeanne-Baptiste de Nemours, dans le plein épanouissement de sa beauté, prend sa revanche de cet injuste mépris. Son cœur, trop facile à séduire, s'est laissé prendre aux charmes de Christian Chabod de Saint-Maurice (2) qui jouit près d'elle de faveurs dont il ne fait point mystère; cela vaut au jeune comte et à sa famille des préséances dont commence sérieusement à s'émouvoir la maison de Savoie-Carignan (3).

Par ailleurs, d'autant plus avide de pouvoir qu'elle en a été plus longtemps frustrée, en coquetterie avec la politique française qui, sous prétexte de l'aider à maintenir son autorité, ne songe qu'à profiter de cette aimable régente pour asservir le Piémont, M^{me} Royale oublie ou laisse volontairement dans l'om-

Turin ou doit en sortir, de savoir sa volonté, et si S. A. R. commandera à la mère de Chaugy qu'elle l'aille trouver là où sera S. A. R. Il y a plusieurs souveraines, même défunte la sérénissime Electrice de Bavière, de sainte mémoire, qui ont tenu quelque temps, dans leur palais de leurs villes et de la campagne, des religieuses même de la Visitation, comme celles de Munich, en Bavière, et celles de Modène ». Turin, Particolari, C, mazzo 70.

(1) Lettre de M. de Cauly à Mgr d'Arenthon, 29 mai 1676. Arch. du grand séminaire d'Annecy. Cf. aussi : Lettre circ. de Turin, 3 juin 1677, Arch. de la Visit. d'Annecy; et Hist. de la fondation du monast. de Turin, Bibl. mazarine, ms. 2434.

(2) Fils aîné du marquis de Saint-Maurice, lequel était ambassadeur de la cour de Savoie près de la cour de France.

(3) Représentée par le fils et le petit-fils du prince Thomas de Carignan, fils de Charles-Emmanuel 1^{er}, duc de Savoie.

bre un fils qu'elle ne voudrait voir en sa place que le plus tard possible (1). Et la haine s'amasse dans ce cœur d'enfant que la nature a fait sournois et dissimulé. « Souterrain comme une taupe », il chemine secrètement à travers les couloirs et les antichambres, se blottit dans les coins, écoute aux portes, descend dans les sous-sol, questionne les gens de service et, le soir, s'échappe dans les rues de Turin, épiant les propos des passants, se faulant dans leurs groupes au risque de se faire chanter poudres.

A cet enfant qui voit trop clair et n'entend que trop bien, M^{me} Royale, toute à ses affaires ou à ses galanteries, mesure son temps et ses caresses ; si bref pourtant que soit le baiser maternel, le petit prince, hors des regards de sa mère, se frotte la joue pour en effacer la trace « comme s'il avait approché d'un pestiféré ». Et la duchesse s'étonne de cette aversion croissante, se demandant avec angoisse le sort que lui fera cet enfant devenu maître à son tour (2).

Au cœur de Françoise-Madeleine de Chaugy, autrefois confident des tristesses et des espérances de la duchesse de Nemours, Marie-Jeanne-Baptiste confia-t-elle quelque chose de ses faiblesses de femme, de ses chagrins d'épouse et de ses craintes maternelles ?

En appelant à Turin l'amie de sa mère, la veuve de Charles-Emmanuel II n'avait-elle d'autre but que de lui faire réparation publique d'un bannissement dont elle avait été la cause indirecte ? N'envisageait-elle pas aussi la douceur de posséder une confidente au cœur sûr, une conseillère désintéressée près de laquelle, en toute sécurité, elle pourrait rafraîchir et fortifier son âme trop violemment enivrée des parfums capiteux de la cour ? Les rapports étroits qui vont s'établir entre Jeanne-Baptiste de Nemours et la mère de Chaugy permettent de le supposer.

(1) Victor-Amédée II, futur roi de Sardaigne. Il épousa la duchesse d'Orléans, nièce de Louis XIV, et fut le père de la duchesse de Bourgogne.

(2) Sur la régence de Jeanne-Baptiste de Nemours et l'enfance de Victor-Amédée, premier roi de Sardaigne, cf. : *Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, duchesse de Savoie*, par du Bourget, dans la *Savoie littéraire et scientifique*, Année 1909. — Comte d'Haussonville : *La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV*, t. I. — Costa de Beauregard : *L'envers d'un grand homme*, Revue des Deux-Mondes, 1^{er} janvier 1908. — Jean Lemoine : *Introduction aux Lettres du marquis de Saint-Maurice sur la cour de Louis XIV*. — Perrero : *Lettres de M^{me} de Lafayette à Lescheraine*.

La Visitation de Turin qui ouvrait ses portes à l'ancienne supérieure de la Sainte-Source était alors dirigée par Marie-Gertrude-Elisabeth de Provane (1). La nouvelle de l'arrivée de la mère de Chaugy avait suscité, autour du monastère, mille réflexions tendancieuses propres à inquiéter les sœurs et qui n'étaient que les derniers échos des calomnies jadis parvenues à la cour de Savoie où, ne l'oublions pas, Mgr d'Arenthon avait ses partisans. Il faut croire que les choses allèrent assez loin : « On leur avait donné de si grandes appréhensions de moi que je m'étonne qu'elles aient bien voulu m'ouvrir leurs portes, écrit Françoise de Chaugy à une intime ; je m'étonne encore plus de l'extinction de la charité de l'Evangile en ceux mêmes qui l'enseignent aux autres. » (2)

Ce dernier mot en dit long.

Heureusement, Gertrude-Elisabeth de Provane avait le cœur au-dessus de ces craintes mesquines. Entretienue par les mères de Lucinge et de Corbeau dans les sentiments de la plus profonde vénération pour le frère et la sœur de Chaugy dont elle avait suivi les longs travaux (3), cette intelligente supérieure reçut à bras ouverts la protégée de M^{me} Royale.

Le monastère de la Visitation était fort renommé dans la ville de Turin en raison des attentions marquées dont il était l'objet de la part des souverains de Savoie (4). Fondé par la libéralité de la princesse Mathilde, fille d'Emmanuel-Philibert, il avait été hautement protégé par Christine de France qui venait souvent visiter les sœurs, entraînait dans la clôture, assistait aux récréations et aux assemblées, heureuse de retrouver, sous l'humble livrée des visitandines, quelques-unes de celles qui avaient fait autrefois l'ornement de sa cour (5). Chaque année, la veille de la

(1) Cf. le récit de sa vie dans : *Année Sainte*, I, 257 et ss.

(2) A la mère Hélène-Françoise Belin, sup^{re} du monast. de Belley : *Année Sainte*, III, 294. On lit aussi dans la Vie de Marie-Gertrude de Provane : « Le seul bruit de cette venue attira à la chère mère de Provane des croix fort sensibles qui lui furent une nouvelle occasion de porter la vertu de charité à sa perfection. Elle accueillit avec son grand cœur l'illustre persécutée. »

(3) Cf. ci-dessus, p. 264.

(4) Pour les rapports de la cour de Savoie avec la Visit. de Turin, Cf. Hist. de la fondation, Bibl. mazarine, ms. 2434.

(5) Telles M^{lles} de Trivié, de Valpergue, de Saint-Germain d'Allié, de Provane, de Roëre, de Rippe. Cf. *Année Sainte*, V, 262 ; XI, 417 ; I, 321 ; I, 257 ; V, 509 ; II, 734.

fête de saint François de Sales, elle envoyait au monastère vingt-cinq livres de cire avec ses tapis et ses tentures pour orner l'église. Parfois aussi, elle y faisait chanter les musiciens de la chapelle royale et demandait aux prédicateurs en renom de s'y faire entendre (1).

Jeanne-Baptiste de Nemours ne témoignait pas à la Visitation moins de sympathie. Elle y était entrée pour la première fois comme souveraine le jour même où l'on rapportait de Rome, en l'église du monastère, l'étendard de la canonisation du saint évêque de Genève. « Mes sœurs, dit-elle aux religieuses d'une façon charmante, je viens à vous à la suite de saint François de Sales. » Comme don de joyeux avènement, le duc de Savoie, qui accompagnait la princesse, avait concédé aux religieuses le terrain nécessaire pour l'alignement de leur mur de clôture en partie renversé par un orage (2).

Le 14 mai de l'année suivante, cent coups de canon annonçaient au peuple de Turin la naissance de l'héritier des ducs de Savoie. Depuis le matin, sur la demande de M^{me} Royale, une neuvaine de messes se célébrait à son intention dans l'église des visitandines. Comme le chapelain apportait à Charles-Emmanuel II les félicitations des religieuses : « Dites-leur que j'ai fait nommer mon fils François, lui répondit-il, pour engager saint François de Sales à me le conserver. » (3)

Or, quelques mois après, l'enfant tombe dangereusement malade et l'on désespère de le sauver. Alors, tandis que le duc et la duchesse angoissés se rendent à l'église de la Visitation pour supplier saint François de Sales de leur garder ce fils bien-aimé, les visitandines font porter au palais un rochet ayant appartenu au bienheureux (4). On le pose sur le royal enfant ; au bout de quelques minutes, il étend sa petite main, saisit les dentelles, les porte à sa bouche et se met à les sucer ; l'on fait approcher la nourrice, et le petit prince, qui jusque-là refusait toute nourriture, saisit avec avidité le sein qu'elle lui offre. On court prévenir Leurs Altesses dont le bonheur est au comble. Aussi donnent-elles leur entier consentement au vœu que les

(1) Cette église existe encore à l'angle formé par les rues di *Venti settembre* et *Arcivescovado*. Elle est desservie par les Lazaristes.

(2) Hist. de la fondation.

(3) *Ib.* L'enfant s'appela Victor-Amédée-François.

(4) La mère de Chaugy l'avait offert à la Visit. de Turin.

visitandines d'Annecy ont fait pour la guérison de l'enfant : il sera voué aux couleurs du saint évêque de Genève et vêtu de violet pendant toute une année (1).

Des liens de sympathie, de dévotion et de reconnaissance unissaient donc M^{me} Royale à la Visitation de Turin ; l'arrivée de la mère de Chaugy va rendre ces liens plus étroits encore et augmenter les libéralités de la duchesse. Tout d'abord, elle ne veut pas que la présence de son amie et de la sœur Marie-Joseph Fournier apporte un surcroît de dépense au monastère, ainsi que le fait savoir la mère de Chaugy à Autun : « Je ne leur suis pas à charge pour le temporel puisque M^{me} Royale fait la charité de donner cinquante pistoles de pension et, tous les jours, sans y manquer, la réfection, c'est-à-dire le pain et le vin, et souvent la portion dont nos sœurs de l'infirmierie se prévalent. » (2)

Pouvait-il être question de charge, d'ailleurs, quand on avait le bonheur de posséder une si précieuse mère ? Les visitandines de Turin l'eurent vite appréciée à sa juste valeur et Gertrude-Elisabeth de Provane en donnait le témoignage à tout l'Ordre dans sa circulaire du 3 juin 1677 :

Votre Charité sait déjà comme [M^{me} Royale] nous a mises dans l'heureuse possession de notre digne mère de Chaugy, S.A. ayant obtenu de notre Saint-Père Clément dixième de la faire venir ici pour sa consolation ; mais je suis ravie de vous apprendre moi-même, qu'en procurant la sienne, elle a fait la nôtre très entière... Nous agissons avec Sa Charité dans un respect très sincère, et elle a la bonté de nous témoigner une amitié réciproque et d'être satisfaite de nous trouver, non seulement instruites de tout ce qui est de notre Institut, mais, grâce à Dieu, fort affectionnées à nous occuper dans l'intérieur par tout plein de petites et dévotes inventions spirituelles et, dans l'extérieur, par toutes sortes d'ouvrages dans lesquels sa vertueuse et chère compagne, la bonne sœur Marie-Joseph Fournier, a bien assez de talent pour nous apprendre quelque chose. Je ne puis dire de quelle façon cette chère sœur est au gré de toutes et la douce amitié que l'on a céans pour elle, et nous en particulier qui trouvons, en un mot, cette unique mère de Chaugy douée de toutes les rares et grandes qualités que chacun loue en elle et dans un exercice d'une très grande vertu (3).

(1) Pour ces détails, Cf. *Année Sainte*, II, 738. — *Hist. de la fondation*. — Lettre de la mère de Rabutin à M^{me} Royale, 5 avril 1668, Particolarì, R, mazzo I.

(2) *Lettres*, p. 337.

(3) Arch. de la Visit. d'Annecy. Circ. de Turin.

Dès que l'on connut l'arrivée de la mère de Chaugy à Turin et son crédit près de M^{me} Royale, les visiteurs accoururent empressés au parloir du monastère. « Tout ce qui pouvait diminuer notre satisfaction dans la possession de cette précieuse personne, rapportent les sœurs, était de nous la voir incessamment dérobée par tant de continuelles visites... » (1), chacun venant solliciter qui une grâce, qui un appui. La mère de Chaugy en était parfois excédée : « Mon inconvénient ici est le parloir, chacun croyant que l'on peut ce qu'en vérité l'on ne doit pas. » (2)

Elle usait de son influence pour faire des heureux. Voilà deux pauvres Récollets français qui s'en vont à Rome pour solliciter une mission en Hollande et voudraient une lettre de recommandation de M^{me} Royale (3) ; puis, c'est le comte Vibo qu'il faut « consoler » par l'expédition de sa patente pour sa charge (4) ; c'est un certain colonel Prado qui réclame le paiement de ses gages (5) ; c'est le médecin de la communauté dont il faut recommander le neveu (6). Tour à tour, « le grand monde, le médiocre et même le petit » avaient recours au patronage de la mère Françoise-Madeleine. M^{me} Royale l'avait surnommée « l'avocate générale et universelle ».

Le marquis de Saint-Thomas, devenu son ami dévoué, servait d'introduit à ses requêtes. Elle les lui exposait en de petits billets fort courts sur le ton d'une toute franche et familière cordialité (7) : « C'est une vérité si connue que Dieu vous a rendu mon cordial frère et mon bon protecteur, lui écrit-elle un matin du 4 octobre, que l'on vient à moi jusque dans notre *solitude* annuelle, où je suis enfermée depuis cinq jours, afin que j'aie à Votre Excellence... » (8)

M. de Cauly, secrétaire d'Etat, l'honore aussi de ses visites ; les ambassadeurs de France : MM. de Servient, de Villars et d'Estrades, sont tour à tour ses serviteurs dévoués (9). L'arche-

(1) Hist. de la fondation.

(2) *Lettres*, p. 337, aux mères Dardault et des Assis.

(3) Turin, Particolari, C, mazzo 70, 12 et 15 sept. 1676.

(4) *Ib.*, 4 oct. 1676.

(5) *Ib.*, 29 juin 1677.

(6) *Ib.*, 9 oct. 1677.

(7) *Ib.*, une quinzaine de ces lettres ou billets.

(8) *Ib.*, 4 octobre 1677.

(9) Lettre circ. de Turin, 1682.

vêque de Turin, Mgr Vibo, lui témoigne la plus profonde estime (1).

Mais M^{me} Royale, surtout, la comble de prévenances et d'affection. Souvent, elle se rend au monastère pour s'entretenir longuement avec sa vieille amie; parfois même elle y amène son fils, comme en cette fête de la Visitation où ils ne sortirent ensemble du couvent qu'à huit heures du soir (2). La mère de Chaugy est-elle malade? La duchesse pourvoit à tout: « Elle a eu la bonté de venir nous visiter deux fois sur notre grabat et la charité de nous envoyer ses médecins et chirurgiens » (3), témoigne Françoise-Madeleine. La saison devient-elle rigoureuse au point de remplir l'infirmerie plus qu'à l'ordinaire? M^{me} Royale, sur la demande de son amie, fait clore et vitrer les cloîtres du couvent (4).

Le temps de l'épreuve était donc passé. Mais, de tant de douceurs, la vertu de Françoise de Chaugy s'inquiète: « Oh! que Dieu m'est bon!... Je crains pourtant que trop de bonheur et de paix dans mon repos ne soit de mauvais augure pour mon éternité! » (5)

Dieu, cependant, lui veut donner encore une suprême consolation.

La Sainte-Source continuait à témoigner affection et déférence à la mère de Chaugy. Les derniers nuages se dissipaient; la vérité apparaissait de plus en plus lumineuse aux yeux même de Marie-Aimée de Rabutin si longtemps abusée. La mort des sœurs de Nouvelle, de Beaumont et de Marigny, l'influence de la mère de Monthoux, celle des monastères restés fidèles à la persécutée, enfin l'attitude même de Françoise de Chaugy dans ses épreuves, avaient produit ce revirement qui laissait dans l'âme très humble de la mère de Rabutin le remords douloureux d'avoir favorisé tant de disgrâces.

En l'année 1674, elle avait remplacé la mère de Monthoux comme supérieure et achevait à son tour, à l'Ascension de l'année 1677, un premier triennat. Son âge, son état de santé, une

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, 337, aux mères Dardault et des Assis.

(2) *Ib.*, aux mêmes.

(3) *Ib.*, 341, aux mêmes.

(4) *Ib.*, 344, aux mêmes.

(5) *Ib.*, 337, aux mêmes.

grande lassitude d'âme, la faisaient supplier l'évêque de Genève et les conseillères de ne plus la porter sur aucune liste d'élection.

Alors, il apparut aux sœurs de la Sainte-Source que l'heure était venue de réparer la grande injustice ; réparation depuis longtemps désirée par plus d'une fille de la mère de Chaugy, mais que l'attitude de Mgr d'Arenthon n'avait pas permis jusque-là d'envisager. La faveur dont jouissait l'exilée près de M^{me} Royale leur donna lieu d'espérer que l'évêque n'oserait pas s'opposer au retour de cette chère mère dans sa maison de profession. Marie-Aimée de Rabutin osait même écrire dans sa circulaire du 23 avril : « Son Altesse Royale honore cette très chère mère qui jouit de cet avantage d'une manière si religieuse et si édifiante que chacun a sujet de l'en estimer ; elle y est en parfaite santé, grâce à Dieu, et nous sommes ici dans l'espérance de la revoir dans le temps qu'il plaira à la divine Bonté et à M^{me} Royale. » (1)

Les visitandines ne s'étaient pas trompées dans leurs pronostics. Sur la fin d'avril, Mgr d'Arenthon, cédant à leur demande et plus encore au désir de plaire à Son Altesse, écrivit à la mère de Chaugy pour lui faire quelque ouverture de ce projet.

Celle-ci en avertit aussitôt le marquis de Saint-Thomas :

Je reçus hier une grande lettre de Mgr de Genève, la plus cordiale et la plus respectueuse du monde. Il me dit son dessein pour l'élection d'Annecy sous le bon plaisir, dit-il, de M^{me} Royale. Je vous supplie, comme mon vrai protecteur et ami de confiance, que, si ce Prélat en écrit à M^{me} Royale... j'en sois avertie et que je puisse dire mes pensées à Votre Excellence (2).

Cette lettre, qui ne témoigne aucune surprise, laisse à penser que les sœurs de la Sainte-Source avaient déjà plus ou moins informé la mère de Chaugy de leurs intentions. Le 30 avril, d'ailleurs, elles s'adressaient directement à la duchesse de Savoie en ces termes :

MADAME,

Prosternées aux pieds de Votre Altesse Royale, nous lui demandons, de la part de toute la communauté, avec tout le respect et les instances possibles, la grâce de pouvoir mettre sur notre

(1) Arch. de la Visit. d'Annecy.

(2) Turin, Lettere di Particolari, 29 avril 1677.

catalogue, pour l'élection d'une supérieure que nous avons à faire à l'Ascension prochaine, notre très honorée mère Françoise-Madeleine de Chaugy. Nous n'oserions le faire, Madame, sans l'agrément de votre Altesse Royale, sachant avec quelle bonté elle l'a fait venir et la tient proche d'elle. Mais Votre Altesse Royale sait aussi avec quel bonheur et avec quel contentement elle l'a vue conduisant ce monastère, elle jugera aisément que nous serions heureuses de l'avoir encore pour mère et pour supérieure si Votre Altesse nous en donnait la liberté comme nous l'en supplions très humblement, et de nous croire les filles du monde les plus attachées au devoir qui nous oblige à prier pour la conservation de Son Altesse Royale, votre fils, notre souverain, et pour la vôtre, Madame (1), etc...

Marie-Aimée DE RABUTIN, supérieure.
 Madeleine-Aimée REBOUR.
 Conseillères : { Marie-Adrienne FICHET.
 Marie-Charlotte DE POUIGNY.

M. de Saint-Thomas porta cette lettre à la connaissance de l'intéressée comme elle l'avait demandé.

Qu'allait répondre M^{me} Royale? Françoise-Madeleine de Chaugy connaissait trop bien les sentiments de la duchesse à son endroit pour ne pas prévoir qu'elle s'opposerait à son départ. Mais, si ce refus était en quelque façon honorable, il empêchait l'élection et, par là même, le démenti officiel que cet acte capitulaire apporterait aux calomnies du passé. Or, la mère de Chaugy pouvait-elle ne pas souhaiter de la part de la communauté d'Annecy, dont on l'avait si odieusement bannie, ce témoignage public d'estime et d'affection qui la réhabilitait devant tout son Ordre? Pouvait-elle, malgré les douceurs dont elle jouissait à Turin, ne pas aspirer de tout son cœur à rentrer dans sa maison de profession, à la Sainte-Source, près des reliques de son Bienheureux Père?

Sous l'influence de ces légitimes désirs et dans la crainte d'un refus de la part de M^{me} Royale, la mère de Chaugy, qui ne pouvait témoigner ouvertement son désir de quitter Turin pour Annecy, répondit à M. de Saint-Thomas :

J'ai bien sujet de dire que vous êtes incomparable ami et protecteur. Je supplie très humblement Votre Excellence de me faire office de père en cette rencontre, de donner à M^{me} Royale la lettre de nos sœurs et de laisser donner à cette souveraine le reste qui lui

(1) Citée dans *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 408.

plaira sur cette proposition. C'est pour l'amour d'elle que l'on a pris sujet de m'exiler du monastère de ma profession où j'avais servi sans reproche près de trente-cinq ans. Tout mon ordre désire que cette élection d'Annecy, sous le règne de M^{me} Royale, répare le tort que l'on m'a fait. Ce n'est pas que l'élection étant faite et le monastère d'Annecy ayant, par cet acte capitulaire, donné une preuve véritable que je n'ai pas été chassée pour méfait, mais par les préoccupations d'un homme, M^{me} Royale ne demeure en liberté, si elle me veut retenir, de me garder, et moi de remercier de ladite élection. Ainsi chacun aurait son compte et tout le passé serait réparé. Que si M^{me} Royale veut bien que je m'en aille, voilà la voie la plus plausible et la plus honorable pour tous que cette élection. Aussi bien, suis-je persuadée que je suis servante inutile à M^{me} Royale. Pour obéir à Votre Excellence, je lui dis simplement, comme à mon bon père, qu'il me semble qu'il ne faudrait rien faire en ceci que de répondre en termes généraux : M^{me} Royale sera fort aise que l'on rende justice à la mère. Je salue en toute humilité V. Ex. (1).

Mais, en vérité, malgré l'échappatoire que suggérait Francoise de Chaugy, il était bien difficile à M^{me} Royale de la laisser élire pour la refuser ensuite. La duchesse répondit donc sans biaiser :

RÉVÉRENDÉS ET DÉVOTES ORATRICES,

Nous avons vu avec satisfaction la pensée que vous avez eue d'élire pour supérieure de votre Communauté la mère de Chaugy puisqu'elle est conforme à l'estime que Nous faisons de la bonté, capacité et piété de cette religieuse. Mais comme Nous l'avons fait venir du lieu où elle était pour l'avoir cy auprès de Nous, vous pouvez nommer telle autre qu'il vous plaira pour remplir cette charge, et, Nous recommandant à vos bonnes prières, Nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Marie-Jeanne-Baptiste-Elisabeth (2).

Elle écrivit le même jour et dans les mêmes termes à Mgr d'Arenthon (3). L'affaire était close.

(1) Turin, Particolari, 5 mai 1677.

(2) Citée dans *Lettres de la mère de Chaugy*, 410, datée du 8 mai 1677.

(3) « Nous faisons réponse aux Religieuses de Sainte-Marie d'Annecy sur la demande qu'elles nous ont faite de pouvoir mettre sur leur catalogue et élire la mère de Chaugy, et Nous leur témoignons que leur sentiment Nous est d'autant plus agréable qu'il répond à l'estime que Nous faisons de cette religieuse mère. Mais l'ayant appelée près de Nous, Nous ne pouvons consentir qu'on l'engage en des emplois qui l'en éloigneraient. Nous vous en disons de même, laissant à votre zèle et prudence de faire pourvoir ce monastère d'une supérieure qui ait la vertu nécessaire pour le gouverner.

Mais si les sœurs de la Sainte-Source n'avaient pu sanctionner par un vote l'estime et l'admiration qu'elles professaient pour leur chère et ancienne mère, du moins firent-elles savoir à tout l'Ordre de la Visitation qu'il n'avait pas dépendu d'elles de ne s'être pas remises sous sa conduite (1).

De son côté, Françoise de Chaugy écrivait à son amie Anne Dardault : « Vous aurez vu dans les lettres ci-jointes qu'Annecy nous a assurément désirée, et Dieu fera sa sainte volonté en tous temps et en toutes choses » (2).

Philiberte-Emmanuelle de Monthoux reprit donc le gouvernement de la Sainte-Source non sans témoigner souvent à la mère de Chaugy la peine qu'elle éprouvait du refus de M^{me} Royale (3).

Marie-Aimée de Rabutin, languissante, s'en allait vers un monde meilleur. Dans sa profonde humilité, elle ne manquait pas une occasion de redire à l'exilée ses remords et son affection. Elle mourut le 13 juillet 1678.

Vous aurez appris sans doute la mort de la mère de Rabutin, écrit Françoise de Chaugy à ses amies d'Autun. Il n'est pardon qu'elle ne m'ait demandé, et de sa main et de celle de sa secrétaire, quasi par tous les courriers depuis six mois jusqu'à celui de la semaine de son décès. C'était une âme si pieuse, si pliable et si docile qu'elle se laissait manier (4).

Le monastère de Carpentras tenta, lui aussi, la chance de faire revenir la mère de Chaugy et la réélut sans requérir d'autre consentement que celui de l'évêque du lieu :

Mais mon Dieu, écrit Françoise-Madeleine à ses intimes, que direz-vous de Mgr de Carpentras et de nos chères sœurs de ce lieu qui, n'étant pas dans les Etats de M^{me} Royale, m'ont réélue sans son congé, Monseigneur disant qu'au moins il me tiendra par ce petit filet d'espérance (5).

Sur ce, Nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Marie-Jeanne-Baptiste-Elisabeth. Turin, le 8 mai 1677. » Cité dans *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 411.

(1) Circ. de la mère de Monthoux, 22 juin 1678. Arch. de la Visit. d'Annecy.

(2) *Lettres*, p. 336, 30 sept. 1677.

(3) *Ib.*, 341.

(4) *Ib.*, 343. Cf. aussi, sur l'attitude de Marie-Aimée de Rabutin : *Année Sainte*, VII, 321, 322, 330.

(5) *Lettres*, 337, aux mères d'Autun.

Elle savait bien qu'elle n'y retournerait jamais, car, déclare-t-elle à son amie Hélène Belin, supérieure de Belley, à qui elle voudrait « remettre la conduite de [ses] bons enfants de Carpentras, il n'y a point d'apparence que M^{me} Royale m'ayant refusée à Annecy me permette de retourner dans ma pauvre petite bergerie » (1).

Mais, dans beaucoup de monastères, on se résignait mal à la voir inactive ; tantôt ici, tantôt là, son nom était mis en avant selon que le besoin s'en faisait sentir :

L'on parle de plusieurs fondations en Italie, mais on voudrait votre pauvre et indigne amie en personne, écrit-elle à Anne Dardault. Dieu nous fasse faire en tout sa sainte volonté ! Environ soixante-six ans qui me roulent sur la tête me font continuellement penser à cette affaire de notre éternité (2).

Rome même, où l'appelaient de tous leurs désirs des sœurs aux prises avec mille difficultés, ne retenait plus ses espérances : « En vérité, déclare-t-elle, je crois que l'heure est passée et que mes yeux ne verront point le Vatican ni le Capitole. » (3)

Plus heureux que les autres, le monastère de Turin se prévalut de sa présence pour se mettre sous sa conduite au mois de juin de l'année 1678. L'allégresse avec laquelle les sœurs firent part de cette élection aux autres monastères montrait assez leurs sentiments à l'égard de leur nouvelle supérieure :

Nous estimons inutile de faire de longues digressions de nos joies et de nos empressements dans cette consolante rencontre et notre parfaite estime pour cette incomparable mère puisque nous sommes trop certaines que vous concevez nos sentiments là-dessus par les vôtres propres..., nous aimons mieux employer notre temps à mendier le secours de vos prières pour sa conservation et afin que nous puissions nous renouveler et maintenir plus que jamais par ses saints enseignements et bons exemples dans l'esprit primitif qu'elle a puisé dans le sein de notre vénérable mère de Chantal (4).

Cependant, Gertrude-Elisabeth de Provane, avant même que la mère de Chaugy fût en la charge de supérieure, la voyant en

(1) *Année Sainte*, III, 296.

(2) *Lettres*, 338.

(3) *Ib.*, 340.

(4) Circ. du 9 juillet 1678. Arch. de la Visit. d'Annecy.

santé (1) et en loisir, désirait ardemment qu'elle reprît en main la cause de béatification de la mère de Chantal. Elle s'en était ouverte à tous les monastères dans sa circulaire du 3 juin 1677 (2).

Il serait à souhaiter qu'on profitât de sa santé et de son loisir pour commencer la béatification de notre vénérable mère de Chantal... Je m'estimerais heureuse de donner ma vie pour procurer que cette chère mère de Chaugy, sa digne parente, mit au moins les premiers procès en état d'être un jour poursuivis! L'on obtiendrait facilement à Rome tout ce qui est nécessaire à cette poursuite vu la vénération qui s'y voit pour la mémoire de cette grande servante de Dieu ; l'on y a composé sa vie tout de nouveau, traduit et imprimé ses épîtres en italien, recueilli de ses écrits un Directoire pour les religieuses, à la façon de celui de notre Saint Père, et le tout a un débit incroyable. Je veux espérer que Votre Charité joindra ses supplications à celles que je fais incessamment à cette digne et chère personne d'achever son ouvrage, s'employant à procurer la gloire de notre fondatrice après avoir si glorieusement travaillé à celle de notre saint fondateur...

Et la mère de Chaugy déclarait de son côté à ses amies :

Elle ne se peut dire la dévotion que l'on a en Italie pour notre digne mère: on a imprimé ses Epîtres et sa vie complète et en abrégé; l'on a fait aussi une *direction*; c'est un recueil de passages de ses divers écrits tout comme l'Introduction à la vie dévote de notre saint fondateur. Cependant je ne vois pas qu'Annecy pense à sa glorification, ce qui m'est un petit sujet de douleur (3).

C'était à la Sainte-Source, en effet, de prendre la direction de l'affaire; et lorsque la supérieure et la déposée d'Autun insistent auprès de la mère de Chaugy pour qu'elle engage les premiers pourparlers, elle leur répond fort sagement :

Ce n'est pas à moi, mes très intimes amies, qu'il convient de commencer l'affaire de notre digne fondatrice, c'est à notre mère d'Annecy où la sainte a vécu et est inhumée. Il y a deux ans environ que nous lui envoyâmes un gros cahier de toutes les instructions de Rome et l'on ne saurait rien faire en cela qu'Annecy n'ait

(1) La mère de Chaugy se porta fort bien pendant les premiers mois de son séjour à Turin. M. de Cauly, secrétaire d'Etat, écrivait d'ailleurs à Mgr d'Arenthon le lendemain de l'arrivée de la mère Françoise-Madeleine: « J'ai été voir M^{me} de Chaugy à la Visitation qui se porte bien pour son âge qu'elle m'a dit être de soixante-cinq ans. Elle a le visage fort frais pour une personne si avancée. » Arch. du grand séminaire d'Annecy.

(2) Arch. de la Visit. d'Annecy.

(3) *Lettres*, 338.

fait le premier pas. On m'avait envoyé cette instruction juridique de Rome dans la croyance que M^{me} Royale consentirait que j'allasse à Annecy. (1)

Qui aurait pu douter en effet que, rentrée au premier monastère, la mère de Chaugy n'eût de nouveau tout sacrifié à cette cause? Mais Annecy, pour de multiples raisons, n'engagea point l'affaire. Le souvenir des grandes dépenses qu'avait réclamées la canonisation de saint François de Sales était encore présent à tous les esprits; d'autre part, la mère de Chaugy était un exemple vivant et éloquent de ce que pourraient avoir à souffrir celles qui se lanceraient dans cette entreprise (2).

Françoise-Madeleine se donna donc tout entière à la direction intérieure de sa Communauté, laissant à l'économe le soin de gérer les fonds du monastère qui, d'ailleurs, était à l'aise. Elle souffrait pourtant de ne pouvoir aider, comme autrefois, les maisons qui se trouvaient dans le besoin :

Ce monastère serait commode parce qu'il ne doit pas un sou et

(1) *Ib.*, 343.

(2) Ce sont là les vraies raisons qui, durant quelques années, empêchèrent les visitandines d'entreprendre les poursuites requises pour la béatification de la mère de Chantal. Cela est si vrai que, lorsqu'en 1706, la mère Marie-Alexis Costa voulut les commencer, elle trouva une forte opposition parmi les sœurs âgées du monastère: « Où prendrons-nous? disaient-elles, l'Ordre n'est pas en état de fournir à de semblables dépenses! » (*Année Sainte*, II, 42).

On lit encore, dans une circulaire de 1717 qui voulait expliquer le retard apporté à cette poursuite, qu'à ces raisons s'ajoutait la croyance où l'on avait été jusque là que les « nouveaux décrets de la S. Congrégation des Rites » défendaient « de procéder à la béatification des saints, sinon cinquante ans après leur mort ». Cf. *Année Sainte*, II, 488. Cf. aussi Mgr Bougaud, *Histoire de sainte Chantal*, II, 554 et ss. Ce prétexte n'était guère acceptable; les décrets auxquels on faisait allusion étaient de 1634 et ne regardaient que les débats de la Congr. des Rites sur l'héroïcité des vertus. On ne pouvait ignorer que presque toutes les enquêtes et informations touchant S. Fr. de Sales s'étaient faites depuis les décrets et bien avant qu'il se fût écoulé cinquante ans depuis sa mort. Ce n'est qu'au moment de faire plaider l'héroïcité des vertus devant la S. Congr. des Rites qu'il fallut demander dispense des 13 ans qui restaient à courir pour atteindre les cinquante ans prescrits par Urbain VIII.

Quoiqu'il en soit, ces retards apportèrent beaucoup de difficultés dans le procès à cause de l'absence de témoins oculaires. Le procès de l'Ordinaire s'ouvrit à Annecy en 1715, et ce ne fut qu'en 1751 que la mère de Chantal fut béatifiée. Que de complications eussent été épargnées si l'on eût donné suite au désir de la mère de Chaugy. Celle-ci, même morte, déposa au procès de canonisation de la sainte mère de Chantal grâce à ses *Mémoires* qui furent insérés dans le dossier, et par les nombreuses notes qu'elle avait recueillies. La mère Rosalie Greyfié les avait conservées dans une cassette et les remit, en 1702, à la sœur Marie-Alexis Costa à qui revient l'honneur d'avoir commencé cette entreprise d'accord avec la mère Favre de Charmette, supérieure de la Sainte-Source.

qu'il a de très belles métairies, confie-t-elle à la mère Dardault; mais quand les récoltes manquent, comme elles ont fait ces trois ans de suite, ça fait pitié que la cherté des vivres! Vous connaissez mon cœur pour le secours de nos maisons pauvres et que ce serait mon élément que de les assister comme vous me le proposez à l'égard de nos sœurs de N.; mais nos sœurs d'ici ont pour maxime d'être grandes ménagères, de ne rien donner et que chacun garde ce qu'il a. Elles me dirent fort naïvement qu'elles me craignaient sur cet article; je leur ai promis de ne point toucher à leur temporel et de ne me réserver, pour ma part de la conduite, que la reddition des comptes, les exercices et communautés. Dieu bénisse les desseins que j'ai pour cela! (1)

Malgré ces desseins, les circonstances l'entraînèrent dans une entreprise qui devait laisser quelque peu obéré le revenu du monastère. Nous avons dit plus haut la vogue dont la Visitation jouissait à Turin et avec quel empressement les familles nobles du Piémont lui confiaient leurs filles. La mère de Provane pouvait écrire en l'année 1675: « Nous avons l'honneur d'avoir donné l'éducation à bien près de trois cents pensionnaires qui étaient presque toutes des filles de la première qualité. » (2)

Or, deux mois après l'élection de la mère de Chaugy, les visitandines de Turin écrivaient dans leur circulaire aux maisons de l'Ordre:

Nous espérons... que notre divin Maître donnera le moyen à notre unique mère d'exécuter le dessein qu'elle a d'accommoder un appartement tout à fait séparé pour nos pensionnaires, voyant bien qu'il nous est presque impossible de n'en tenir un grand nombre, tout ce qu'il y a d'illustre et d'honnête en cette ville n'étant pas satisfait si leurs filles ne sont au moins quelque temps céans; ce qui se fait par l'autorité et permission de Rome (3).

La faveur dont M^{me} Royale honorait la mère de Chaugy avait-elle provoqué une affluence inusitée de pensionnaires? Toujours est-il que, d'accord avec Son Altesse et probablement sur ses instances, elle décida la Communauté à faire bâtir un « petit collège royal » (4), sorte de Saint-Cyr avant la lettre, destiné à recevoir une quarantaine de jeunes filles nobles. Séparées des religieuses, servies et instruites par des sœurs désignées pour cet office, elles ne pourraient être ainsi l'occasion d'aucun trouble

(1) *Lettres*, 344.

(2) *Hist. de la fondation*. Bibl. mazarine, ms. 2434.

(3) Arch. de la Visit. d'Annecy.

(4) Fondation de Turin. La circ. de 1682 dit « séminaire royal », p. 155.

dans la vie conventuelle. La mère de Chaugy, lisons-nous dans l'histoire de la fondation, « était toute persuadée que notre Bienheureux Père, qui avait si cordialement agréé que ses filles prissent la direction des maisons des pénitentes en plusieurs villes du royaume de France, n'aurait pas assurément refusé qu'elles prissent la conduite et le gouvernement de jeunes enfants attirées par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le chemin de la perfection ».

Il y avait, dans les dépendances du monastère, une maison que les sœurs louaient cent écus. L'emplacement qu'elle occupait parut convenable pour l'édifice projeté. On la fit abattre. Le revenu qu'elle procurait devait être amplement compensé par celui du *collège royal*. Son Altesse donna huit mille livres pour commencer les travaux, avec promesse de verser quatre mille francs par an jusqu'à l'achèvement du collège « qui devait être honoré de ses armes » (1).

Le décès de la mère de Chaugy allait tout interrompre, laissant aux sœurs un vaste bâtiment déjà couvert, mais non logeable, que la mère de Valpergue n'eut pas le courage d'achever, n'ayant plus les secours de M^{me} Royale (2).

Depuis quelque temps, en effet, la santé de la mère de Chaugy déclinait. Dès l'automne de l'année 1678, un accident banal l'avait immobilisée pendant deux mois. C'est de son lit qu'elle en fait part à ses chères mères d'Autun :

Une fâcheuse chute que je fis le jour de la Nativité de la sainte Vierge, en descendant à Vêpres, me tient encore sur le grabat quoique je commence d'aller à la sainte messe avec l'aide de deux sœurs... La rupture d'une petite veine à la cheville du pied m'a fait ce mal qui, à une personne de soixante-six ans, pesante de corps

(1) *Ib.*

(2) Lettre circ. de Turin, 1682, p. 155. La mère de Provane, redevenue supérieure, mentionne dans une circulaire du 8 décembre 1691 la construction de deux grandes galeries qui, dit-elle, « nous donnent communication à un bâtiment que notre mère de Chaugy avait commencé avec l'aide de M^{me} Royale pour y faire le séjour des pensionnaires, ayant fait abattre pour cela une maison qui nous rendait cent écus de louage; mais comme la mort l'a laissé imparfait et endetté à notre insu, nous avons porté quelque peine à ce sujet; mais comme cette bonne mère n'a eu que de saintes intentions dans cette entreprise, il faut espérer que Dieu la bénira un jour. La retraite qu'une grande Dame a faite céans durant un an a été cause qu'on l'a rendu un peu logeable, y ayant fait son séjour sans venir que bien rarement parmi nous, ayant même sa chapelle et son parloir dans ce quartier ». Arch. de la Visit. d'Annecy. La grande dame dont il est ici question est la comtesse de Verrue. Cf. Comte d'Haussonville: *La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV*, t. I, p. 93.

comme je suis, a été un peu sensible et qui pourtant, grâce à Dieu, ayant été sans fièvre, ne m'a pas empêchée de jeûner les Quatre Temps et autres jeûnes de l'Eglise dans notre lit; ce que je vous dis pour faire comprendre à vos Charités que mon mal a été plutôt une incommodité qu'une maladie (1).

Elle était à peine remise lorsqu'une épidémie de dysenterie vint éprouver le monastère et la mit, pour sa part, à l'extrémité :

Vingt-sept accès de fièvre tierce, avec ces maux de diarrhée qui ont couru partout, nous ont quasi mises à mourir ma chère compagne et moi en même temps, de sorte qu'elle n'aurait pas pu m'assister d'une seule goutte d'eau ni moi elle. Le mal la prit la première et, comme je ne voulais pas l'alarmer, je ne la sortis pas de notre chambre; huit jours après, je m'alitai. Madame Royale me fit la grâce de nous envoyer son médecin et, tous les jours, ce qu'il nous fallait, à la grande utilité des malades qui ont été jusqu'à dix-huit ou vingt à la fois... (2)

Cette violente secousse la laissa très affaiblie :

C'est bien la vérité, chères mères, que je deviens vieille, je m'en aperçois par le grand abattement et la faiblesse que m'a laissés ma maladie. M^{me} Royale me disait — le saint jour de la Présentation nous fûmes deux heures ensemble — que je m'abattais fort depuis cette époque et que j'avais vieilli de plusieurs années. Ainsi je ne pense plus qu'à conduire ma petite barque et à me rouler dans tous mes exercices depuis les deux coups de l'oraison du matin en attendant la très sainte éternité (3).

Malgré cette diminution de forces, la mère de Chaugy se faisait toute à tous, au dedans comme au dehors du monastère; elle ne manquait aucun des exercices communs, prenait le temps de voir chaque sœur en particulier, procurant aussi la joie commune lorsqu'aux récréations elle évoquait, sans jamais se lasser, le souvenir de la mère de Chantal et de ses premières compagnes: « Nos oreilles et nos cœurs [étaient] continuellement attachés à ses discours », disent les visitandines, et « elle avait une très grande attention à tenir les filles dans une sainte joie pour conserver entre elles une éternelle paix et union ».

Dans cette communauté de trente-six professes, se trouve une âme de choix que Dieu favorise de grâces d'oraison et de com-

(1) *Lettres*, 339.

(2) *Ib.*, 343, aux mères d'Autun.

(3) *Ib.*, 345, aux mêmes.

munications surnaturelles extraordinaires. C'est Jeanne-Bénigne Gojos, digne émule d'Anne-Marie Rosset, mais « plus élevée encore et plus éclairée » au dire de M. Truitat (1). Elle est de quelques années plus jeune que la mère de Chaugy qui l'a connue jadis à la Sainte-Source où elle prenait plaisir à l'entretenir aux récréations, jusqu'au jour où la mère de Chantal avait emmené Jeanne-Bénigne à la fondation de Turin.

Françoise-Madeleine de Chaugy étant arrivée en ce monastère « désirait fort, a rapporté Gertrude-Elisabeth de Provane, d'avoir le temps de prendre une grande connaissance de cette âme, ce qu'elle ne put faire à cause des nombreuses occupations que la confiance de M^{me} Royale lui donnait sans cesse et, d'autre part, notre sœur Jeanne-Bénigne ne se trouva point en disposition de s'ouvrir beaucoup à elle. Mais les petites conférences de chaque mois suffirent à cette mère si expérimentée pour connaître le fond de sa grâce, et elle disait très souvent n'avoir jamais connu une âme plus élevée, plus favorisée ni plus solidement vertueuse. Elle se recommandait fort à ses prières et elle lui donna la communion journalière pour preuve du favorable jugement qu'elle portait d'elle » (2).

Bien que toute dévouée à la communauté de Turin, Françoise-Madeleine de Chaugy a toujours « fort à cœur » le petit troupeau de Carpentras dirigé par Marie-Colombe Duret, l'une de ses chères filles d'Annecy. Elle ne lui refuse ni les avis pour le spirituel ni les conseils pour le temporel et recommande ses brebis à la protection de Mgr Lascaris (3) qui, de son côté, lui fait savoir « mille biens de la petite mère Colombe » (4).

(1) Cf. *Le charme du divin amour ou la vie de l'humble sœur Jeanne-Bénigne Gojos, religieuse de la Visitation Sainte-Marie du monastère de Turin*, par la mère Marie-Elisabeth-Gertrude de Provane de Leyni. Besançon, 1901, p. 209. M. Truitat était confesseur du 1^{er} monastère d'Annecy.

(2) *Ib.*, p. 213. Dans quelques années, Jeanne-Bénigne Gojos recevra de sa supérieure, Christine de Saint-Germain, l'ordre formel de rendre compte à Gertrude de Provane des états intérieurs dont Dieu la gratifie, afin que celle-ci puisse, à l'édification des sœurs, retracer les merveilles de cette âme privilégiée. C'est cette relation que Gertrude-Elisabeth de Provane a utilisée dans *Le charme du divin amour...*, cf. ci-dessus, note 1. On doit encore à la plume de la mère de Provane : *L'humble regard de l'âme chrétienne*, contenant des considérations particulières pour tous les vendredis de l'année sur la Passion de Notre-Seigneur, et un petit livre intitulé : *Eclaircissement sur la fête du Sacré-Cœur de Jésus*. Elle a composé aussi l'histoire de la Fondation du monastère de Turin et deux volumes de cantiques. Cf. *Année Sainte*, I, 277 et 278.

(3) Lettre circ. de Turin, 1682.

(4) *Lettres*, p. 346, aux mères Dardault et des Assis.

Elle écrit peu, cependant, même à ses meilleures amies, et réclame leur indulgence :

Si jamais Dieu permet qu'âgées de soixante-sept ans vous vous trouviez dans une nation étrangère parmi des filles parlant un langage qui vous soit inconnu et qu'il n'y en ait que deux ou trois qui écrivent en français, ce qui, dans une ville comme Turin, n'est pas beaucoup pour soulager, je donnerai à vos Charités l'indulgence que je leur demande pour mes retardements et manque de correspondance extérieure à vos bontés, car, pour les intérieures, Dieu sait comme mon âme vous chérit tendrement (1).

Le climat la fatigue ; elle trouve les chaleurs de Turin « plutôt brûlantes et fricassantes qu'échauffantes » (2).

Par ailleurs, malgré l'estime et l'affection dont elle est entourée, la mère de Chaugy s'adapte péniblement à ce milieu tout nouveau pour elle d'esprit, de mœurs et de langage :

La différence des nations est grande, et même la différence des dévotions. Ma consolation et ma joie, en mille rencontres, c'est que Dieu est le Dieu de tous les peuples ; que, chrétiennement, nous ne sommes qu'un troupeau et n'avons qu'un pasteur, et qu'immortellement nous ne serons qu'une bergerie dans le parc éternel (3).

Au mois d'avril de l'année 1680, elle s'alita et fut si malade « que l'on crut qu'elle n'en relèverait point ». Cette crise dura quelques semaines, mais, la veille de la Trinité, la mère de Chaugy se trouva mieux et voulut, le lendemain, assister au Chapitre : « A l'exemple de saint Jean-Baptiste, déclara-t-elle à ses sœurs, je puis dire que je ne suis point la sainte mère de Chantal ni aucune de ses premières compagnes, mais je suis la voix de ces vénérables mères pour vous faire part de leurs intentions. Elevée sous leurs yeux, formée de leurs mains à la vie religieuse, je puis vous dire quel était leur esprit, leur zèle pour le maintien des règles et leur amour de la vie cachée... » (4)

Elle leur en parla longuement, avec une ardeur toute particulière qui frappa la Communauté.

Averti de la maladie de sa sœur, le Père de Chaugy accourut à Turin pour la voir, mais elle ne voulut pas permettre qu'il entrât dans le monastère afin qu'on ne pût dans la suite s'auto-

(1) *Ib.*, 342, aux mêmes.

(2) Lettre à la mère Belin, *Année Sainte*, III, 294.

(3) *Ib.*, 345, aux mêmes.

(4) *Vie de la mère de Chaugy*, p. 454.

riser de cet exemple pour contrevenir à la règle. Il partit donc pour Lorette et ne revint que lorsque sa sœur fut en état de descendre au parloir. Il la trouva très changée et comprit qu'elle était mortellement atteinte. La mère de Chaugy avait sans doute les mêmes pressentiments car le frère et la sœur furent visiblement émus en se disant adieu (1).

L'un après l'autre, les liens du cœur se brisaient. Peu de temps avant cette visite, Françoise-Madeleine avait appris la mort du comte de Chaugy, son frère aîné, qu'elle aimait tendrement, et celle de M. Loisel, son « unique père ». Quelques jours après le départ de son frère le Minime, on lui annonça le décès du Père Harel. Ce coup lui fut sensible : « Hélas, Seigneur Jésus, il fallait encore ceci pour me dénuier de tout ! » dit-elle.

Sa santé se maintint durant le mois de juillet, mais, le 4 août, la fièvre et la dyssenterie la reprirent. Elle alla ainsi « traînante » jusqu'au 18 et parut alors de nouveau rétablie ; elle communia au chœur le jour de la fête de saint Bernard et le lendemain, jour anniversaire de la naissance de saint François de Sales. Ce fut sa dernière communion, bien qu'elle fût encore debout le 22 pour présider au contrat d'une novice qui prenait l'habit. Mais, le soir, elle se trouva si accablée que Marie-Joseph Fournier obtint de la faire se retirer dans sa chambre. Bientôt la fièvre et la dyssenterie redoublèrent et les médecins commencèrent à craindre une issue fatale. Cependant, le jour de la fête de saint Augustin, la mère de Chaugy se trouva mieux et, toujours énergique, voulut se lever ; on eut beaucoup de peine à la retenir et elle fut très gaie le reste du jour. Mais, vers quatre heures du soir, la fièvre la reprit si violemment qu'elle ne reconnut pas M^{me} Royale venue pour la visiter.

Le 3 septembre, son état s'améliora un peu ; elle reconnut la duchesse avec laquelle elle s'entretint longtemps et, lui tendant un bouquet de fleurs, dit toute souriante : « Ma grande princesse, vous être trop facile à vous alarmer à mon occasion,

(1) Ces détails et tous ceux qui suivent sont tirés de la *Lettre circ. de Turin*, 1682. J'ignore ce que devint le P. de Chaugy et dans quel lieu il mourut. Dans une liste de religieux Minimes de la Trinité du Mont Pincio exilés pour avoir défendu les droits des religieux français, le Père de Chaugy est mentionné comme ayant été envoyé au couvent de Bologne, en Italie. Arch. de Saint-Louis des Français, liasse 242, n° 10. Je dois ce renseignement à l'amabilité de Mgr Boudinhon.

je ne suis point si mal qu'on me croit. » Mais M^{me} Royale, très inquiète malgré cette amélioration apparente, voulut assister à la consultation des médecins. Ceux-ci jugèrent l'état très grave et ordonnèrent des remèdes fort coûteux. Son Altesse les pria de ne rien épargner, faisant tenir continuellement ses officiers à la porte du monastère pour exécuter les ordres donnés. La nuit fut mauvaise. Le lendemain, pour tirer la malade de son assoupissement, on lui appliqua des vésicatoires sur les bras et des pigeons fendus sur la tête.

Docile à toutes les injonctions de ceux qui la soignaient, Françoise-Madeleine de Chaugy pratiquait le conseil de son bienheureux Père : ne rien demander, ne rien refuser. Lorsque le chirurgien lui rasa la tête avant de lui appliquer les « pigeon-neaux », « elle rentra fort en elle-même » sans pourtant s'enquérir de ce qu'on préparait, « demeurant dans son silence jusques à ce qu'on lui fit la première application ». Alors « elle dit doucement : « N'est-ce que ce mal que vous me voulez faire ? » marquant par là qu'elle s'était préparée d'en souffrir de plus grands avec douceur et résignation ». (1)

Ses seules paroles étaient, de temps à autre : « Jésus, mon Dieu, mon bien souverain ! » et encore : « O Dieu ! après tout ceci nous irons, par votre miséricorde, dans votre saint Paradis » ! (2)

La sœur Marie-Joseph Fournier, tombée malade à son tour, ne pouvait l'assister. De temps en temps la mère de Chaugy en témoignait sa peine : « Hé mon Dieu que voulez-vous faire de me faire quitter, dans l'état où je suis, par cette chère fille ! » Puis elle prononçait aussitôt quelque acte de résignation. Dans la nuit du jeudi au vendredi, elle répéta deux ou trois fois : « Le voilà mon Bienheureux Père ! » Mais le respect empêcha ses gardes-malade de l'interroger (3).

Le vendredi, 6 septembre, elle se confessa dans une entière présence d'esprit et, à cause de ses vomissements fréquents, remit sa communion au dimanche, 8 septembre, fête de la Nativité. Le soir, « vers les Complies », la sœur portière s'étant approchée de son lit avec une lettre, la malade étendit la main pour la prendre, lut l'adresse écrite « d'un caractère fort menu »,

(1) *Lettre circ. de Turin*, p. 147 et 148.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*

en italien et, lui ordonnant de la remettre à sa destinataire, ajouta : « Voyez si je vois bien encore ! » « Une autre sœur s'approchant, là-dessus, de cette chère mourante lui dit : « Ma mère, ne voulez-vous nous rien dire ? — Hélas ! non, dit-elle, je n'ai rien à dire à personne. » Il est vrai, ajoutent les visitandines, que l'on put remarquer aisément qu'elle s'était imposé un silence profondément sérieux dès le premier jour de son mal comme... elle faisait assez souvent lorsque quelques tristes événements l'obligeaient de recourir à Dieu, ayant sans doute appris du prophète Isaïe, son grand protecteur..., dont la lecture lui était... familière, d'établir son espérance dans le silence. »

Le samedi 7 septembre, vers les cinq heures du matin, les sœurs qui gardaient la mère de Chaugy la trouvèrent plus mal et firent venir le confesseur de la communauté. Celui-ci, constatant qu'elle baissait à vue d'œil, lui demanda si elle ne désirait pas communier. Elle répondit d'un ton ferme : « Oui, Monsieur, de tout mon cœur. — Et ensuite, poursuivit-il, votre Charité ne veut-elle pas la sainte onction ? — Jésus, oui, mon Père », dit-elle.

Le prêtre sortit promptement pour aller chercher le Viatique, « mais, dans ce court instant, elle perdit la parole et l'usage des sens, hormis celui de l'ouïe », en sorte qu'elle ne reçut que la bénédiction de la Sainte-Hostie après l'application de l'indulgence *in articulo mortis*. Puis elle baisa encore une fois le crucifix, et, tandis qu'on lui donnait l'extrême-onction, « elle entra dans son agonie qui fut fort tranquille, ayant fermé d'elle-même ses yeux et sa bouche, poussant son dernier soupir dans une douceur admirable sur les huit heures du matin ».

A peine la cloche du monastère eut-elle appris à la ville le trépas de la mère de Chaugy qu'un défilé ininterrompu de visiteurs commença au parloir. « Tout le monde accourut nous témoigner combien l'on partageait notre affliction », rapportent les visitandines. M^{me} Royale envoya l'un de ses aumôniers pour avertir la communauté qu'elle assisterait aux obsèques.

Le lendemain, dimanche, après la messe de la Nativité de la sainte Vierge que l'on fêtait ce jour-là, les tapissiers de la cour tendirent l'église de noir et garnirent l'autel et le chœur de flambeaux portant l'écusson des armes royales. Il y en avait un tel nombre qu'on eût dit « une chapelle ardente ».

Le corps de la mère de Chaugy, entouré lui aussi de douze flambeaux, avait été exposé dans le chœur des religieuses. Vers dix heures, Jeanne-Baptiste de Nemours y entra, et, rapportent les sœurs, « dans son grand air de majesté elle parut si attendrie à la vue de cette précieuse défunte qu'elle renouvela nos larmes. Après avoir adoré le Saint Sacrement, elle s'arrêta à considérer cette bonne mère dans sa bière où il faut dire... qu'elle paraissait si fraîche et dans un air si doux et si saint qu'on n'aurait pas dit qu'elle eût plus de quarante ans ». La duchesse contempla les noms de Jésus, Marie, Joseph gravés sur le cœur de Françoise-Madeleine, fut témoin de son ensevelissement et vit fermer son cercueil sur lequel elle pleura.

Mgr Vibo, archevêque de Turin, célébra là Messe de *Requiem* qui fut chantée par les musiciens de la chapelle royale.

Alors les sœurs, tenant un cierge à la main, se formèrent en cortège pour accompagner le corps de leur chère mère dans la crypte sépulcrale. Jeanne-Baptiste de Nemours se joignit à elles, voulant jusqu'au tombeau rester fidèle à cette parfaite et incomparable amie.

Revenue dans l'église, M^{me} Royale se confessa, entendit trois messes, communia, voulut ensuite aller consoler la compagne malade et affligée de la mère de Chaugy et sortit du monastère (1).

Le 10 octobre suivant, Jeanne-Bénigne Gojos étant en oraison eut connaissance de l'état glorieux où se trouvait l'âme de la défunte :

Au moment de la mort de la mère de Chaugy, rapporte-t-elle, je fus insensible pour tout ce qui la concernait ; pourtant, mes prières n'étaient [pas] épargnées pour elle jusqu'au 10 octobre, car elle était morte le 7 septembre. J'entrai alors en solitude et Notre-Seigneur me combla d'une si grande profusion de grâces que je fus obligée de lui dire dans un excès d'amour de se souvenir de ce qu'il était et de ce que je suis. Après la communion, il me rappela lui-même de prier pour la mère de Chaugy et me dit ensuite : « Aujourd'hui même elle verra ma gloire ». Sur cela, il caressa cette âme qui me fut rendue présente. Alors, dans l'excès de ma joie, je me mis à dire le *Te Deum laudamus*, et lorsque je fus arrivée au verset *Per singulos dies, benedicimus te*, la mère le dit et le redit avec beaucoup de grâce ; sur quoi Notre-Seigneur lui redoubla ses

(1) La sœur Marie-Joseph Fournier repartit pour Annecy au mois de mai de l'année suivante, *Lettre circ. de Turin*, 1682.

caresses. Je poursuivis, elle aussi: *Laudamus nomen tuum in sæculum sæculi*, et cette mère fut de nouveau caressée. Je restai assurée qu'elle jouissait du bonheur éternel et, le dimanche suivant, je fus tracassée par quelques doutes que le diable envoyait pour me troubler. Après la sainte communion, mon ange gardien et celui de la défunte me dirent qu'il ne fallait plus avoir de doute sur son bonheur éternel; ils chantèrent *l'Apparuisti credentibus regna celorum* et me firent comprendre que la foi et la charité de cette âme l'avaient sauvée et glorifiée, et ils me dirent clairement: « L'âme de cette mère brille au ciel comme une étoile au firmament ». Et dès lors, j'aurais soutenu que ma chère mère était au ciel.

Dix-huit mois après la mort de Françoise-Madeleine de Chaugy, les visitandines, ayant ouvert son cercueil, trouvèrent le corps intact, sans trace de corruption. Elles en avertirent aussitôt les sœurs de la Sainte-Source qui, le 14 mars 1682, écrivirent au Père André de Chaugy :

Nos sœurs de Turin auront sans doute écrit à votre Révérence la consolation qu'elles ont eue le mois passé lorsque, inhumant une de nos sœurs décédées, et ayant obtenu la permission d'ouvrir deux bières dans leur charnier dans l'une desquelles reposait notre sœur Mopin, fille d'une grande vertu, qu'elles trouvèrent toute consumée et dans l'autre notre digne mère de Chaugy..., elles [la] trouvèrent aussi entière qu'elle était le jour de sa mort, si flexible qu'elles l'auraient pu lever sur ses pieds, n'ayant pas même changé de couleur, ni ses habits, non plus que la couronne de fleurs qu'elle avait sur la tête. On ne put même ouvrir sa chemise pour voir le saint nom de Jésus sur son cœur sans la couper; le livre de nos saintes règles, qu'elle avait ordonné d'enterrer avec elle, n'étant point gâté; la paille sur laquelle elle était couchée très entière et bien fraîche; ce béni corps jetait une odeur qui ravissait. Tout cela fut rapporté à M^{me} Royale, qui en fut charmée, ainsi que toute la cour dans l'admiration.

Nous sommes très fâchées, notre cher Père, d'être privées de ce trésor; c'est notre regret pour tout le temps de notre vie. (1)

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 413. Les visitandines ajoutent : « Nos sœurs de Turin écrivent encore que M^{me} Royale ne les voit point. Le jour de la fête de notre saint Fondateur, elle fut ouïr la sainte messe avec Son Altesse, les Princes et les Princesses, le nonce du pape, Mgr l'Archevêque et les ambassadeurs, mais elle ne voulut voir aucune religieuse. Ces chères Mères de Turin font imprimer une lettre des vertus de notre précieuse Mère défunte qui, possible, guérira le mal de cœur de cette bonne princesse. » Cette lettre est la circulaire de 1682 à laquelle nous avons fait de nombreux emprunts. Elle est dédiée à M^{me} Royale,

CONCLUSION

Le 3 juillet 1695, au cours d'une visite pastorale, Mgr d'Arenthon mourut au village d'Abondance.

Le 22 novembre suivant, la supérieure de la Visitation de Beaune écrivait, s'adressant à tout son Ordre : « Nous avons fait lire au réfectoire, pendant nos retraites..., le volume des douze supérieures que nos très honorées mères et sœurs d'Annecy ont fait imprimer... Mais nous n'avons pu nous empêcher de former le souhait d'y voir encore ajouter la vie de notre très honorée mère de Chaugy. L'Institut lui doit tant de reconnaissance que nous ne saurions croire qu'on laisse ensevelir sa mémoire dans l'oubli, surtout à présent que certaines considérations qui pouvaient empêcher d'en parler ne subsistent plus ; c'est ce qui nous fait espérer qu'on rendra justice à sa vertu et qu'on saura la débrouiller des petits nuages qui ont semblé l'obscurcir » (1).

Or, Marie-Thérèse de Passier, fidèle amie de la mère de Chaugy et son ancienne supérieure à Seyssel, venait précisément de rentrer au premier monastère d'Annecy. Espérant que l'on pourrait enfin, sous le nouveau Prélat, faire connaître à l'Institut la vie, les vertus et les épreuves de cette éminente religieuse, elle se mit à l'œuvre, aidée par les anciennes. La *Lettre circulaire de Turin*, les *Remarques de M^{me} de Toulonjon*, les notes de la mère de Villars et, sans doute, d'autres relations qui ne nous sont pas parvenues, vinrent compléter leurs souvenirs. Bientôt, elles eurent mis à jour une notice détaillée qu'elles se proposaient de faire imprimer. « A leur commune prière,

(1) *Lettres circ. de la Visit. de Beaune*, Bibl. nat.

rapportent les visitandines, quelques-uns de nos monastères avaient même envoyé plusieurs pièces d'or pour subvenir aux frais d'impression; mais l'heure de la justification n'était pas encore arrivée ici-bas pour la généreuse et dévouée postulatrice de la cause de notre bienheureux Père. Quoique nos sœurs eussent fort à se louer de Mgr de Rossillon de Bernex, nouvel évêque de Genève... (1), il défendit absolument, dans sa première visite canonique, de mettre au jour la notice rédigée sur les travaux, les vertus et les souffrances de la mère Françoise-Madeleine » (2).

Cette défense s'explique. La vie de Jeau d'Arenthon d'Alex, évêque et prince de Genève, venait de paraître. L'auteur, Dom Innocent le Masson, général des Chartreux, y avait tracé un panégyrique enthousiaste de la piété, du zèle, des vertus et de la doctrine du défunt dont il était l'ami personnel. Or, si la louange avait sa place légitime dans le récit d'une vie par beaucoup de côtés exemplaire et féconde, elle résonnait mal à certaines oreilles. Les luttes de toutes sortes qu'avait soutenues Jean d'Arenthon durant son long épiscopat lui avaient valu des ennemis dont les rancunes étaient tenaces.

« L'apparition de cette Vie, dit M. Gonthier, souleva une tempête dans le diocèse d'Annecy. Les PP. Barnabites, les amis du chanoine Magistry, les chanoines de Notre-Dame, tous ceux, en un mot, qui avaient eu maille à partir avec le défunt, élevèrent des récriminations... De leur côté, jansénistes et quiétistes se prétendaient calomniés ». Aussi, après plusieurs mois, « les libraires d'Annecy n'en avaient encore débité que neuf exemplaires bien qu'on les donnât pour 34 sols de France ». (3)

En de telles circonstances, on conçoit que Mgr de Rossillon de Bernex jugeât inopportune la publication d'une Vie de la mère de Chaugy. A quoi bon réveiller le souvenir des vieilles querelles et fournir une arme de plus aux détracteurs de l'évêque défunt?

La notice composée par les visitandines resta donc dans leurs archives.

Or, l'épiscopat de Mgr de Rossillon de Bernex se prolongea

(1) Il fut nommé en juillet 1697.

(2) *Année sainte*, XI, 55. On lit, en note, à la même page: « Il sera toujours regrettable que ce travail ne soit pas parvenu jusqu'à nous ».

(3) *Vie de Jean d'Arenthon d'Alex*, Avant-propos, p. VIII.

jusqu'en l'année 1734. A cette époque, le premier monastère d'Annecy poursuivait la canonisation de la mère de Chantal. D'autre part, les contemporaines de Françoise de Chaugy avaient disparu. On ne songea plus à publier sa vie.

La révolution vint, dispersant les familles religieuses et leurs archives. Nous avons puisé à pleines mains dans ce qu'elle a laissé subsister de ces trésors. La correspondance des personnages dont nous voulions évoquer l'histoire nous a livré leurs pensées, leurs sentiments intimes et le récit même de leurs aventures.

Sortent-ils tous grandis de cette épreuve?

En ce qui concerne Françoise-Madeleine de Chaugy, le lecteur a déjà répondu.

Nous étant proposé de raconter sa vie, nous n'avons pas craint d'ouvrir au grand jour sa correspondance privée, de citer impartialement ses amis et ses adversaires, d'interroger tour à tour les témoins à charge et à décharge, faisant état de tous les documents que nous avons pu découvrir. Le nuage qui dissimulait à nos yeux la moitié de sa vie s'est dissipé. La figure de la mère de Chaugy s'en dégage noble, attachante et digne.

Pourtant, il ne nous semble pas inutile, au terme d'une étude où le lecteur a reçu au sujet de notre héroïne tant d'impressions diverses et contradictoires, de fixer ici les principaux traits de sa physionomie morale et d'apporter un jugement d'ensemble sur sa vie si mouvementée.

Une rayonnante, telle nous apparaît Françoise-Madeleine de Chaugy.

De la nature, elle avait toutes les grâces : les dons brillants de l'esprit et les richesses du cœur, une distinction et un charme exquis ; le goût inné du grand ; une activité toujours en quête du parfait ; le besoin immense, non pas de dominer, mais de faire part aux autres de ses richesses ; une générosité vierge de tout calcul ; un courage et une fidélité à toute épreuve ; une candeur faite de droiture et d'impuissance à concevoir la mesquinerie et la duplicité ; une grandeur d'âme, enfin, qui l'élevait au-dessus de toutes les rancunes.

L'écueil de ces natures privilégiées, c'est leur richesse même ; elles risquent de dépasser la mesure.

En Françoise de Chaugy, la formation salésienne équilibra tous ces dons. A la nature, la grâce ajouta ses vertus : une humi-

lité franche et simple, faite de détachement bien plus que d'effacement ; mais, par-dessus tout, la foi, une foi intrépide, une foi à transporter les montagnes. Les hardiesses de la mère de Chaugy dans l'action n'ont pas eu d'autre cause que son absolue confiance dans le secours d'En-Haut et, d'avance, un total abandon au bon plaisir divin.

Son étude approfondie des œuvres de saint François de Sales et sa longue intimité avec la mère de Chantal l'avaient pénétrée de leur esprit et nourrie de leur doctrine qu'elle comprit mieux que personne au monde.

Garder leurs traditions, les faire vivre, fleurir et rayonner dans tout l'Ordre de la Visitation, et, par lui, dans le monde, fut la passion de sa vie. Avec une grande largeur de vues, elle marcha droit au but, effarouchant parfois les timides, les scrupuleuses, mais ravissant d'aise les grandes âmes, parentes de la sienne, qui la vénéraient à l'égal des premières Mères.

C'est pour maintenir les traditions salésiennes dans l'Institut que, supérieure du premier monastère d'Annecy, nous la voyons dispenser libéralement aux maisons de l'Ordre les richesses spirituelles, et, au besoin, les biens temporels de la Sainte-Source, écrivant, redressant, accueillant, visitant même dès que la charité le requiert ou que l'intérêt de la Visitation l'exige, bien persuadée qu'en cela elle ne fait pas acte de générale, mais reste fidèle aux intentions des Fondateurs.

C'est parce qu'elle veut, conformément à la tradition salésienne, l'Institut respectueusement soumis à la juridiction des Ordinaires, mais n'aliénant aucune des libertés inscrites dans ses Constitutions, que Françoise de Chaugy subit les plus crucifiantes épreuves, qu'elle se voit excommuniée, enlevée de son monastère et hautement accusée de soustraire son Ordre à l'autorité de l'épiscopat.

C'est pour que s'épanouissent à jamais dans la Visitation les fleurs des vertus salésiennes que, les yeux fixés sur leurs parfaits modèles, Françoise de Chaugy tient inlassablement la plume, et recueille, sans en rien laisser perdre, les exemples et les enseignements des Fondateurs, l'histoire des vies de leurs plus saintes filles, les offrant à l'imitation de toutes celles qui viendront à leur suite.

C'est pour répandre à travers le monde et offrir au plus grand nombre d'âmes possible l'idéal de la perfection salésienne qu'elle

rève, jeune religieuse, de partir au Canada, s'emploie avec zèle à la fondation de plusieurs monastères, encourage celles de Pologne et d'Italie et aspire à voir l'Institut s'établir à Rome. Ce sera encore, à ses yeux, rester fidèle aux intentions de son bienheureux Père et travailler à étendre son influence que d'appliquer l'Institut, dans les limites de la règle et de la nécessité, à la direction des repenties, à l'éducation des jeunes filles, à la réforme des monastères.

Enfin, c'est pour rendre le rayonnement de la doctrine salésienne plus puissant encore, c'est pour en voir solennellement proclamer par l'Eglise la valeur et la fécondité que Françoise de Chaugy poursuit par tous les moyens en son pouvoir, et en dépit de mille obstacles, la canonisation de saint François de Sales.

Pour la gloire du fondateur de son Ordre et la diffusion de sa doctrine, elle a tout tenté, tout sacrifié, tout supporté, se déclarant prête, après avoir subi les pires humiliations, à recommencer, pour l'honneur de la Mère, ce qu'elle avait entrepris à la gloire du Père.

Lorsque l'on considère que depuis la mort de Marie-Aimée de Blonay jusqu'à l'élection de la mère de Rabutin, soit en treize années seulement, Françoise de Chaugy acheva la construction du premier monastère d'Annecy et de son église, mit au point et fit paraître quatre volumes des vies des premières Mères, rédigea des Mémoires sur Louis de Sales, procura la fondation de plusieurs maisons de l'Ordre, dirigea la Sainte-Source, entreprit de longs voyages et fit aboutir à travers les plus graves difficultés le procès de béatification de saint François de Sales, on peut se demander quelle eût été son œuvre si les événements ne l'eussent enlevée à ce beau champ d'action.

« *Martha, Martha, sollicita es et turbaris...* » diront en hochant la tête ceux que surprend une activité qui ne semble point dans la tradition visitandine.

Nous leur répondrons qu'en prenant le gouvernement du premier monastère, Françoise de Chaugy se trouva en présence de devoirs tout tracés, de travaux engagés qu'il ne lui était pas loisible d'écarter. Qui donc, par ailleurs, lui avait mis la plume en main, sinon la mère de Chantal? Où apprit-elle ce que la Sainte-Source devait au service de l'Ordre, sinon près de cette généreuse Fondatrice?

Mais, dira-t-on encore, ces voyages, ces relations avec les grands, cette correspondance avec les cours, ces parloirs assiégés de visiteurs? A quoi nous répondrons que si l'opinion n'avait été prévenue contre la mère de Chaugy, elle n'aurait jamais songé à lui reprocher un rôle et des démarches commandées à la fois par le soin de la canonisation de saint François de Sales et par le bien de l'Institut dans la difficile période de transition qu'il traversait.

Les fondateurs de la Visitation, comme tous les fondateurs de familles religieuses, avaient exercé, de leur vivant, une sorte d'autorité paternelle indispensable au maintien et au développement de leur œuvre sans que personne, au moins en général, songeât à s'y opposer ni du dehors ni moins encore du dedans. Non qu'ils s'attribuassent une juridiction et une supériorité qui fussent contre les lois canoniques et le pouvoir des Ordinaires; mais enfin, leur qualité de fondateurs leur conférait une autorité morale et religieuse indiscutée dont la mère de Chantal sut user énergiquement, dans le besoin, pour maintenir intacte l'observance de la règle (1). Les fondateurs disparus, l'autonomie canonique des monastères devait produire toutes ses conséquences. Il resterait bien à la Sainte-Source une primauté sur toutes les maisons de l'Ordre, mais inférieure à celle des débuts. Or, la mère de Chaugy, de par son rôle antérieur près de la Fondatrice et des premières Mères, de par ses tendances aussi, et en raison des nécessités de l'Institut, se trouvait naturellement entraînée à continuer ce qu'elle avait vu pratiquer par la mère de Chantal: la transition ne pouvait se faire que peu à peu. Qu'il en résultât çà et là quelques froissements, plaintes et sursauts, c'était inévitable; mais quant aux oppositions violentes qu'on lui forma, elles naquirent bien plus de l'extérieur que de l'intérieur des monastères.

Est-ce à dire que, dans le rôle difficile qui lui fut dévolu, la mère de Chaugy ne prêta jamais le flanc à aucune critique? Nous ne le prétendons pas. Mais il serait souverainement injuste

(1) Voir l'attitude de la sainte dans la réélection que les sœurs de Grenoble firent de la mère de Châtel pour un troisième triennat, élection qu'elle fit casser comme contraire aux règles de l'Institut. (*Mém. de la mère de Chaugy*, p. 225 et 226).

Voir aussi comment elle procura la déposition de la mère de Bigny, supérieure à Moulins en 1635, parce qu'elle s'était rendue aux bains de Bourbon, quoique avec l'autorisation de l'évêque d'Autun. (*Lettres de sainte Chantal*, IV, 359 et ss.)

de donner créance à ses adversaires en la rendant responsable de ses infortunes. Les documents que nous avons mis à jour permettent d'en discerner nettement les causes.

La première, et non la moindre, fut le rôle équivoque joué par Mgr de Maupas dans la canonisation de saint François de Sales. Son ambition personnelle, qui le portait à revendiquer un rôle de premier plan, son dessein de servir les intérêts de Louis XIV et de la reine-mère en faisant de cette poursuite une affaire française l'amènèrent à méconnaître les services rendus par le frère et la sœur de Chaugy, à rejeter sur eux la responsabilité des retards et des dépenses, semant ainsi le doute sur leur gestion et déterminant dans plusieurs monastères, ceux de Paris en particulier, une crise de confiance, source de douloureux conflits.

Mais il y a plus : c'est une campagne analogue que fit encore Mgr de Maupas pour enlever au premier monastère d'Annecy et à la Savoie cette primauté sans juridiction que valait au berceau de l'Ordre la volonté de ses Fondateurs. De là les reproches si souvent adressés à la mère de Chaugy de faire acte de supérieure générale et la tendance à présenter comme irrégulières les interventions traditionnelles de la Sainte-Source, ce qui avait comme conséquence de revendiquer pour d'autres, notamment pour les maisons de Paris, les prérogatives que l'on refusait à Annecy. Une telle campagne avait peu de chances de réussir avec la mère Françoise-Madeleine ; il fallait donc la tenir écartée du premier monastère.

Il y a plus encore : Mgr de Maupas entraîna dans son sillage Mgr d'Arenthon lui-même dont il exploita les griefs pour l'amener à sa cause. Et l'on voit, non sans surprise, l'évêque de Genève, supérieur de la Sainte-Source, se réclamer sans cesse des monastères de Paris et des principales villes de France pour s'opposer au retour de la mère Françoise-Madeleine à Annecy, la desservir à Turin et la refuser comme supérieure aux maisons qui la demandaient.

Abusées par les rapports tendancieux de Mgr de Maupas, et plus tard de Mgr d'Arenthon, les visitandines de Paris cédèrent quelque peu à ces sollicitations qui flattaient le sentiment qu'elles avaient de leur importance et n'apportèrent pas toujours à la mère de Chaugy le soutien qu'elle avait le droit d'en attendre. Trop crédules, les mères de l'ontaine, de Lafayette,

Le Roy, Amelot, Brûlart, Guérin, se laissèrent un moment cir-convenir et donnèrent ainsi la main aux détracteurs de la supérieure d'Annecy.

Quant aux démêlés de la mère Françoise-Madeleine et de Mgr d'Arenthon d'Alex, ils ne furent qu'une conséquence de sa liaison avec les de Sales, notamment avec Mgr Charles-Auguste. Cette liaison, qui lui fit épouser tous leurs intérêts, lui aliéna aussi tous leurs adversaires, le chanoine d'Arenthon en tête.

Sans mettre en doute la noblesse des intentions de Françoise de Chaugy, nous ne ferons pas difficulté de convenir que ses sentiments enthousiastes pour la famille du Bienheureux l'entraînèrent parfois un peu plus loin que ne le marquait la prudence lorsqu'ils lui dictèrent, par exemple, sa naïve démarche auprès du pape dans la succession de l'archevêché de Besançon, et, plus tard, lorsqu'ils lui firent patronner, avec une ardeur inconsidérée, la candidature des frères de Charles-Auguste à l'évêché de Genève.

Il y a bien aussi un peu d'excès dans la ferveur admirative qui lui inspira de faire raconter à M. de Hauteville les fastes de la maison de Sales, croyant ainsi ajouter à la gloire du fondateur de la Visitation. Mais, non moins désireux d'illustrer les origines de son oncle, Mgr Charles-Auguste, qui s'était complu dans le *Pourpris historique* à faire remonter ses ancêtres jusqu'à une antiquité fabuleuse, encourageait lui-même la mère de Chaugy dans cette voie où elle ne marchait que trop bien.

Avouons-le, si Françoise-Madeleine rencontra dans ce prélat un protecteur, un soutien, un ami dévoué, elle n'y trouva pas toujours le conseiller prudent et judicieux, le guide impartial que réclamait sa tâche difficile. De là, parfois, dans son zèle, quelques imprudences que ses ennemis ne manquèrent pas d'exploiter.

Par ailleurs, il faut reconnaître que, vu l'état d'esprit créé dans le clergé d'Annecy par la succession de trois évêques de la maison de Sales sur le siège de Genève, l'attitude boudeuse et intransigeante de Mgr Charles-Auguste à l'égard de son chapitre offrait avec la confiance marquée dont il honorait la mère de Chaugy et M. de Hauteville un contraste bien fait pour offusquer des chanoines déjà sans bienveillance. Cette attitude accentua leurs dispositions peu sympathiques à l'égard de la famille de Sales et, par là même, à l'égard de ses amis déclarés,

la supérieure de la Sainte-Source toute la première. C'est ainsi que les mécontents en vinrent à la rendre responsable, par son influence, de tous les malheurs du chapitre cathédral.

Jean d'Arenthon d'Alex, bien avant la mort de Charles-Auguste et, par conséquent, avant la cabale menée contre sa nomination à l'évêché de Genève, avait fait Mgr de Maupas confident de ses griefs contre la mère de Chaugy. Devenu évêque, il ne put oublier qu'elle avait soutenu contre lui la candidature du comte de Sales et la considéra toujours comme responsable de la campagne ourdie contre sa promotion. Unissant donc ses rancunes à celles de Mgr de Maupas du Tour, il ne cessa, de concert avec lui, de la desservir à Paris, à Rome et à la cour de Turin.

L'ordre d'exil envoyé par Charles-Emmanuel II ne fut qu'une des suites de ces campagnes d'accusations ; de même l'orage de Montferrand où la mère de Chaugy arrivait handicapée dans sa réputation par ce lourd passé. Ceci, d'ailleurs, n'enlève rien aux responsabilités de l'évêque de Clermont dont la dureté serait inexcusable même s'il eût été pleinement dans son droit.

Victime de sa fidélité à la famille de Sales et de son dévouement à la gloire du Bienheureux, Françoise de Chaugy supporta généreusement sa disgrâce. Quelle dignité dans l'épreuve, quelle sérénité dans l'humiliation, quelle simplicité dans sa défense ! Refusant les offres de tous ses amis, elle n'attendait rien que de la justice de sa cause, de l'équité de ses supérieurs et du secours de Dieu. Ce fut en vain que la mère de Villars, sœur de l'archevêque de Vienne qui était le métropolitain de l'évêque de Genève, lui proposa d'intervenir auprès de son frère. Françoise de Chaugy ne réclama qu'une seule chose : être mise en face de ceux qui l'accusaient, certaine qu'elle était de pouvoir justifier ses intentions et sa conduite. Mais cette juste requête ne fut jamais entendue de Mgr d'Arenthon.

La correspondance de ce dernier, livrée au grand jour, fait singulièrement pâlir l'aurole dont l'avait paré son historien aux yeux de la postérité.

Elle nous le révèle ombrageux, irritable, jaloux de ses droits jusqu'à l'excès, violent et injuste à l'égard de ses adversaires, servile devant le pouvoir souverain. En ce qui concerne particulièrement la mère de Chaugy, ses insinuations malveillantes,

le souci constant qu'il a de rejeter sur les autres toutes les responsabilités laissent une impression pénible de duplicité, sinon même de lâcheté. Ce qui frappe, lorsqu'on examine ses griefs, c'est leur peu de fondement; et la meilleure preuve que l'on puisse apporter en faveur de l'innocence de la mère Françoise-Madeleine, ce sont les contradictions de Mgr d'Arenthon d'Alex à son endroit.

Au moment même où il affirmait qu'elle avait tellement ruiné l'esprit de l'Institut dans la Sainte-Source que « quatre saints François de Sales ne rétabliraient pas sans miracle ce monastère dans l'état où » l'avait laissé la mère de Chantal, il l'accordait comme supérieure en Auvergne et proposait même de l'envoyer fonder une maison en Italie.

Après les avanies de Montferrand, qui semblaient corroborer ses jugements défavorables, il l'accordait à Crest et l'envoyait fonder à Carpentras.

Enfin, après avoir déclaré que, quand bien même la mère de Chaugy ne reviendrait au premier monastère d'Annecy « que pour vingt-quatre heures, elle y ferait des maux irréparables », il en venait à écrire lui-même à M^{me} Royale pour demander son retour à la Sainte-Source en qualité de supérieure.

Il fallait, en vérité, que les mérites de l'accusée fussent grands pour qu'après l'avoir déclarée coupable de tant de méfaits on ne la considérât pas comme à jamais indigne de toute charge.

Mais, en réalité, Mgr d'Arenthon ne redoutait dans la mère de Chaugy qu'une seule chose : son influence. Ne pouvant oublier la lutte que les partisans de la maison de Sales avaient menée contre son élection et considérant la mère Françoise-Madeleine comme l'alliée obligée de tous ses adversaires, il n'avait qu'un désir : la tenir éloignée d'Annecy. Tout le reste n'était que prétexte. C'est pourquoi, obligé par la suite de céder au mouvement d'opinion qui se manifestait en faveur de l'exilée dans tout l'Institut, il l'accorda assez aisément aux monastères qui la demandaient. Peu lui importait, en somme, que la mère de Chaugy fût supérieure à Montferrand ou à Carpentras, du moment qu'elle était à bonne distance; il la savait digne de cette charge et ne l'en écartait que dans la crainte de la voir s'en servir contre lui pour sa propre justification.

Aussi reste-t-on un peu surpris et déconcerté devant le brus-

que revirement qui lui fit demander le retour de la mère Françoise-Madeleine au premier monastère d'Annecy. Quelle part de sincérité y eut-il dans cette démarche? Savait-il d'avance que M^{me} Royale répondrait par un refus et n'eut-il, en conséquence, d'autre but que de lui être agréable? De deux maux voulut-il choisir le moindre, aimant mieux tenir la mère de Chaugy proche de lui que d'avoir sans cesse à redouter son influence auprès de la duchesse de Savoie?

Au contraire, faut-il penser que les mères de Monthoux et de Rabutin avaient fini par réformer son jugement sur l'exilée? Cela leur était d'autant plus aisé que le marquis de Sales était mort et que la fidélité de M^{me} Royale à soutenir Mgr d'Arenthon contre les ennemis de son grand séminaire lui prouvait que ses craintes, touchant l'influence de l'ancienne supérieure d'Annecy, n'étaient et n'avaient jamais été qu'une illusion.

Notons enfin qu'à la date où l'évêque de Genève se décidait à demander le retour de la mère de Chaugy à la Sainte-Source, il venait de signer son testament spirituel. On y lisait ces mots : « Quoique je pardonne de tout mon cœur à ceux qui m'ont offensé, ne sachant pas avoir de rancune contre qui que ce soit, je suis prêt non seulement à recevoir les honnêtetés chrétiennées de ceux avec qui j'ai eu quelque chose à démêler, mais même à les prévenir et à leur rendre tous les services que je pourrai. »

Restons sur cette note apaisante et concluons que, de toute manière, en redemandant la mère de Chaugy pour la mettre à la tête du premier monastère de la Visitation d'Annecy, Mgr d'Arenthon signait, par là même, le désaveu des accusations jadis portées contre elle.

Nous n'ajouterons plus rien à nos conclusions, mais, en terminant, il nous plaît de citer ici un extrait de la notice adressée par la mère Claude-Marie de Villars à la supérieure de la Sainte-Source lorsqu'après la mort de Mgr d'Arenthon d'Alex il fut question d'écrire la vie de la mère de Chaugy. Le lecteur y trouvera l'écho des sentiments d'estime, d'amour et de vénération qui ont été et sont encore au cœur de toutes les Filles de Sainte-Marie :

Nos reconnaissances seront éternelles pour l'avantage que nous avons eu d'être honorée de sa très particulière amitié qui ne doit pas rendre nos témoignages suspects puisque, très assurément, celle

que nous avons eue pour elle n'a point été fondée sur ces admirables dons naturels desquels le ciel avait enrichi sa personne, mais sur ce que nous y avons connu de divin et de surnaturel..., n'ayant pas de termes qui puissent exprimer la haute idée que nous avons des héroïques vertus de cette grande servante de Dieu en qui l'on peut dire qu'il n'y avait rien de bas que les sentiments qu'elle avait d'elle-même, rien de médiocre que les soins qu'elle était obligée de prendre de ce qui la concernait. On ne pouvait la connaître sans admirer en elle un esprit élevé, sans ostentation, une grandeur d'âme sans vaine gloire, et une si sincère droiture dans toute sa conduite qu'elle la rendait incapable d'aucun détour ni déguisement.

Que si Dieu a permis que durant quelques années de sa vie le brillant de son esprit ait éclaté dans le monde et que ses grands talents naturels et surnaturels aient fait plus de bruit dans les cours de Rome, de France et de Savoie qu'il ne convient à une humble fille de Sainte-Marie, il est assez à juger qu'il était ainsi expédient pour réussir aux grands emplois où la Providence l'avait destinée...

La très digne de Chaugy a eu tout l'applaudissement, toute l'approbation, tout l'éclat et tout le crédit qui lui a été nécessaire pour poursuivre et obtenir la canonisation de notre saint Fondateur..., et dès qu'elle a eu fini avec un bonheur inespéré ce grand œuvre..., elle est tombée, dans un moment, de cette haute réputation que son mérite et ses inexplicables travaux lui avaient acquise, dans un abîme d'humiliation et de mépris qui l'auraient rendue la fable de son Ordre si sa vertu ne l'eût soutenue et... rendue victorieuse... de la calomnie et de la médisance dont ses ennemis ont voulu ternir le lustre éclatant de son innocente et sainte vie.

Aurons-nous pas lieu de croire que cette vraie religieuse a été profondément humble dans les honneurs qui ont accompagné et suivi toutes ses grandes entreprises, puisqu'elle en a souffert la privation avec un si parfait désintéressement et une si paisible tranquillité d'âme que l'on ne pouvait l'envisager, lire ses lettres ou l'ouïr parler là-dessus sans être convaincu qu'elle ne tenait plus à elle-même et que son cœur, intimement uni à Dieu, était également satisfait dans toutes les différentes conduites?

Ayant appris de son saint Fondateur à ne s'élever point dans la prospérité, elle ne s'est point trouvée abattue dans l'adversité, mais, dans l'une et dans l'autre, il a paru qu'elle n'a eu en vue que de se tenir dans une parfaite adhérence aux volontés de Celui à qui elle avait fait un entier sacrifice de la sienne.

Ce sont des vérités incontestables et desquelles conviendront sans peine tous ceux et celles qui en jugeront sans passion.

Après plus de deux siècles écoulés, il nous a semblé que l'on pouvait sans passion raconter la vie, les travaux et les épreuves

de l'éminente visitandine qui, par son influence, ses écrits et son rôle dans la canonisation de saint François de Sales, a tant contribué à la diffusion de la doctrine et de la mystique salésiennes.

FIN

Vu et lu :

Caen, 6 février 1932.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Caen,

A. BARBEAU.

Vu et permis d'imprimer :

Caen, le 10 février 1932.

Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,
Correspondant de l'Académie
des sciences morales et politiques,

L. MAIGRON.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES ET DES MONASTÈRES DE LA VISITATION

CITÉS DANS CET OUVRAGE (1)

Achey (Mgr Claude d'), 262.	Aoste (Visit. d'), 199, 375.	Autun (Visit. d'), 30, 33, 204, 270, 368, 395, 418, 433, 470, 471, 480, 492, 509, 523, 553, 564, 565, 568, 571, 574, 575, 577, 578, 580, 582, 593, 599, 601, 604, 618.
Agen (Visitation d'), 181.	Apt (Visit. d'), 576, 578.	Aval (Chrestienne d'), 7.
Aix-en-Provence (Visit. d'), 89, 196, 499.	Arbouze (Marguerite d'), 477.	Avallon (Visit. d'), 433, 489, 492, 504, 505, 571.
Albi (Visit. d'), 433.	Arenthon d'Alex (Jean d'), 27, 97, 164, 203, 228, 282, 292 et ss. (1).	Aveillon (Nicolas), 508, 510 à 527, 540, 543, 549.
Alègre (Madeleine-Augustine de Beauvoir d'), 476, 506, 511.	Arles (Visit. d'), 46, 196.	Aviat, 115.
Alègre (sieur d'), 541.	Armand (P. Ignace), 62, 63, 64.	Avignon (Visit. d'), 277, 325, 339, 577, 578.
Alexandre VII, pape, 213, 215, 218, 219, 220, 221, 223, 230, 235, 237, 243, 255, 260, 264, 314, 321, 324, 332, 342, 343, 344, 346, 352, 394, 403, 405, 486, 489, 498, 499.	Afnauld (Mère Angéli- que de Sainte-Made- leine), 495, 496.	Avise (Gasparde d'), 19, 368.
Allègre (Marie-Dorothée d'), 279.	Arnauld (Mère Angéli- que de Saint-Jean), 494, 495.	
Amboise (Marguerite d'), 4.	Arnoux (abbé Nicolas), 549, 550.	Balaiseau (Gertrude de), 431, 432.
Amelot (M.-Th.), 362, 404, 417, 540, 620.	Arone (Visit. d'), 224, 264, 277, 370, 372.	Ballon (Louise de), 197, 198.
Ancredet (d'), 7.	Arragonet (Sœurs), vi- sitandines, 509, 520, 530, 531, 533.	Barbe (Jean), 525.
Andrée (chanoine Paul d'), 577 à 581.	Attichy (Mgr d'), év. d'Autun, 273, 274.	Barbureau (A.-C.), 38, 227, 228, 255, 345, 349, 352.
Angers (Visit d'), 522, 523.	Audin, 528.	Barberini (cardinal), 139.
Annat (Père), 479.	Aumale (M ^{lle} d'), V.	Barfelly (F.-B.), 181.
Anne d'Autriche, 119, 131, 132, 245, 255, 282, 283, 344, 361.	Nemours (Marie- Françoise - Elisabeth de).	Baytaz (chanoine), 386, 390, 438, 444, 448, 456.
Antiquaille (Visit. de l'), Lyon, 110, 352, 416, 435, 438, 560, 563, 564, 571, 574, 579.	Atrillac (Visit. d'), 279, 433, 523.	Beaufort (François, duc de), 181, 190, 281.
	Autriche (Catherine d'), 292.	

(1) Nous ne mentionnons pas ici certains noms tels que ceux de saint François de Sales, Genève, Annecy, Jeanne de Chantal, qui se rencontrent presque à chaque page; de même celui de Jean d'Arenthon à partir de la page 292. En ce qui concerne Françoise-Madeleine de Chaugy, le lecteur ne trouvera mentionnées dans cet index que les pages relatives à la composition de ses œuvres littéraires.

- Beaufort (Sr M.-J. de), 475.
 Beaufremont (Agnès de), 193, 194.
 Beaulieu (Denis de), 537, 538, 545, 548.
 Beaume (M.-C. de la), 97, 560, 565, 566, 570.
 Beaumont (Anne-Catherine de), 145, 150, 257, 368, 558.
 Beaumont (Catherine-Hyacinthe de), 376, 431, 559, 560, 595.
 Beaune (Visit. de), 181, 366, 420, 433, 470, 492, 558, 613.
 Beauvergie (A.-C. de), 509, 530.
 Bejam (Mgr), archev. de Turin, 272, 273, 499.
 Belin (H.-Fr.), 587, 591, 600.
 Bellefin (M.-A.), 307, 551.
 Bellegarde (Mgr Octave de), archev. de Sens, 115, 149.
 Belley (Visit. de), 198, 199, 600.
 Bernard (sieur), 528.
 Bernières (Jean de), 257, 506.
 Bertaut (M.-E.), 281, 574.
 Besançon (Visit. de), 193, 194.
 Besançon (Gabriel de), 135 à 141, 206 à 210.
 Béthune (duc de), 22.
 Billom (Visit. de), 268, 410, 411, 475, 476, 488.
 Binet (Père), 257.
 Biron (J.-F. de), 279.
 Biron (M.-M. de), 279.
 Blois (Visit. de), 241, 360, 497.
 Blonay (M.-A. de), 10, 29, 30, 43, 46, 73, 94, 109 à 112, 115, 117, 118, 121 à 127, 133, 135, 136, 137, 142 à 151, 154, 155, 156, 158, 161, 170, 171, 179, 182, 191, 192, 200, 201, 206, 219, 222, 276, 303, 332, 336, 367, 368, 374, 421, 424, 483, 485, 495, 617.
 Boisy (Philibert de), 158.
 Bollain (A.-M.), 417.
 Bona (Père), 484.
 Bonières (F.-P. de), 579.
 Bonnant (abbé), 524.
 Bonneville (Père de), 254.
 Borromée (comtesse), 234.
 Bossuet, 258, 489.
 Bottinio (Prosper), 827.
 Boucherat (sieur), 541.
 Roudon (abbé), 258.
 Bouillaud (Claude), 353.
 Bouillé (René de), 13.
 Bouillé (Jacqueline-Gabrielle de), 13, 14.
 Bourbon (A.-G. de), 283.
 Bourbon-Lancy (Visit. de), 273, 274, 474, 563.
 Bourbon-Soissons (Louise de), 283.
 Bourg (Visit. de), 35, 109, 110, 144, 307, 382, 497.
 Bourges (Visit. de), 19, 29, 30, 509.
 Bourgoing (Père), 202, 203.
 Bourlemont (de), 404, 405.
 Bourlon (év. de Soissons), 227, 341, 343, 357, 395.
 Boutteville, 31.
 Bracciano (cardinal), 499.
 Bréchart (J.-C. de), 15, 41, 46, 60, 78, 93, 118, 278, 421, 424, 475.
 Brenier (Père), 528, 529.
 Bréas (Melchior de), 159.
 Bressac (A.-M. de), 279, 280, 307.
 Bressand (M.-C. de), 257, 307.
 Brisacier (Père), 213.
 Brisacier (abbé), 397, 413, 427.
 Broc (famille du), 22.
 Brûlart (A.-M.), 538, 539, 620.
 Brûlart (Nicolas), commandeur de Sillery, 96.
 Brûlart (Noël), commandeur de Sillery, 96, 98, 149.
 Brulon (comte de), 284.
 Brun (président), 208.
 Brunier (Gaspard de), 52.
 Bruno (Père), 514.
 Buffier (Père), 158.
 Bus (César de), 576.
 Bussy-Rabutin (comte de), 16, 17, 232, 472, 473, 474.
 Bussy (Louise de), 456, 457, 473.
 Bussy (Diane de), 473.
 Bussy (Gabrielle de), 473.
 Caen (Visit. de), 257, 277, 339, 505, 506, 507, 511.
 Camus (J.-P.), év. de Belley, 48, 97, 250, 254.
 Caresana (comte), 429.
 Carignan (Thomas de), 60, 98, 589.
 Carpegna (cardinal), 213.
 Carpentras (Visit. de), 576 à 588, 599, 600, 606, 622.
 Cartelot (sœur), 578.
 Castagnery (Guillaume de), V. Saint-Paul (prieur de).
 Castagnery (François de), abbé de Châteauneuf, 317.
 Cauly (de), 594, 601.
 Caumartin (de), 196.
 Caussin (Père), 258.
 Cavour (Jean-Maurice Pompilio Benso, marquis de), 284.
 Cavour (Jeanne Trécesson, marquise de), 282, 284, 376, 428 à 432, 436, 456, 461, 462.
 Chaillot (Visit. de), 130, 281, 306, 407, 417, 507, 574.
 Chaize (de la), 25.
 Chalais (comte de), 31.
 Challes (Mère de), 196, 378, 380, 558.
 Chalon-sur-Saône (Visit. de), 279, 421, 485.
 Chalou (sœur Marie), 525, 528, 529, 527, 538.

- Chambéry (Visit. de), 46, 49, 50, 53, 58, 59, 86, 87, 89, 93, 196, 378, 380.
- Chambon, 525.
- Champflour (A.-J. de), 474, 475, 534.
- Champpropin (de), 2.
- Chandenier (M.-H. de), 574.
- Chantal (Celse-Bénigne de), 10, 18, 28, 29, 31, 32, 33, 106, 232, 474.
- Chantal (Marie-Aimée de Rabutin), baronne de Thorens, 158, 232.
- Chantal (Françoise de Rabutin), V. Toulonjon.
- Chantal (Marie de Rabutin), V. Sévigné.
- Charbonnier (Lucrèce), 528, 532.
- Charcot (Fr.-J.), 49, 181, 368.
- Charles (Etienne), 477, 508.
- Charles le Téméraire, 3.
- Charles I^{er}, roi d'Angleterre, 256.
- Charolles (Visit. de), 366.
- Charmoisy, 59.
- Chartres (Visit. de), 509.
- Chastelus (Diane de), 509.
- Chastelus (Hélène de), 15, 33, 279, 418, 497, 505, 558.
- Chastelus (Olivier de), 4.
- Châteaumorand (Antoine de), 2.
- Châteaumorand (Diane de), 23 à 26.
- Châteauneuf (abbé de), V. Castagnery.
- Châtel (P.-M. de), 35, 39, 46, 49, 85 à 93, 97, 109, 118, 156, 332, 485, 618.
- Châtillon (maréchal de), 59, 60.
- Châtillon (Denis de), 427.
- Chaudon, née Bellet (M^{me}), 268.
- Chauby (famille de), 1 à 8, 20.
- Chauby (Michel de), chambellan du duc de Bourgogne, 2, 3, 4.
- Chauby (Simon de), sieur de Cuzy, 6.
- Chauby (Hugues de), baron de Cuzy, 1, 6, 8, 11, 21, 22, 26, 32, 33.
- Chauby (Simon de), sieur de Fontenailles, 7, 21, 26, 231, 471, 608.
- Chauby de Roussillon (Guy de), 4, 15.
- Chauby (Claudine de Toulonjon, baronne de Cuzy), 1, 7, 8, 11, 13, 26, 113.
- Chauby (P. André de), minime, 21, 207, 209, 210, 212, 216, 217, 219, 221, 223, 224, 225, 230, 233 à 236, 242 à 250, 261, 263, 265, 279, 298, 304, 305, 314, 326, 327, 333, 336, 339, 341, 342, 343, 353, 354, 361, 370 à 374, 380, 386, 390, 395, 396, 404, 405, 418, 420, 426, 440, 441, 445, 448, 457, 461, 483, 484, 489, 490, 497, 499, 500, 536, 580, 583, 584, 586, 607, 608, 612.
- Chauby (Françoise-Madeleine de), Genèse des œuvres:
Vie de Saint Bernard de Menthon, 37.
Méditations pour les solitudes, 97.
Mémoires sur la vie et les vertus de Jeanne-Françoise Frémoyot de Chantal, 90 à 97, 117, 118, 119, 120, 219, 220, 221, 258.
Histoire des fondations de la Visitation, 90 à 96.
Vies des premières Mères et Sœurs de la Visitation, 90 à 97, 258, 259, 289, 419, 558.
- Abrégé de la vie de saint François de Sales*, 122, 258.
- Mémoires sur Louis, comte de Sales*, 162, 170, 222.
- Circulaire du 2 janvier 1661*, 329 à 337.
- Année sainte des religieuses de la Visitation*, 558, 559.
- Méditations tirées des offices de l'Eglise et des écrits de saint François de Sales*, 572.
- Statuts, office et litanies pour la Confrérie de Saint François de Sales, avec l'abrégé de la vie du saint*, 258, 573.
- Lettres*, passim.
- Collaboration à l'histoire de la *Vie de la mère de Blonay* par Ch.-Aug. de Sales, 170.
- Collaboration de la mère de Chauby à l'histoire de la *Maison naturelle de S. François de Sales*, par N. de Hauteville, 172, 290, 500 à 504, 554.
- Chazeron (Gabrielle de), 13, 475.
- Chetardie (M.-C. de la), clarisse, 479.
- Chevigné (de), 472.
- Chevron-Villette (Mgr de), archev. de Tarantaise, 129, 427.
- Chigi (Fabio), év. de Nardo, cardinal, 207 à 210, 212. V. Alexandre VII.
- Chigi (Flavio), cardinal, 249, 263, 314, 342, 357, 395 à 398, 400 à 403, 405, 453.
- Chigi (Antoine), 207.
- Chigi (Sigismondo), 402.
- Chitain (Godefroy de), 23, 24, 25. V. Saint-Géran (famille de).
- Christine de France, V. Savoie (duchesse de).

- Choiseul (A.-S. de), 471, 472.
 Clément (A.-M.), 368.
 Clément VIII, 348.
 Clément IX, 498, 499.
 Clément X, 384.
 Clermont-Ferrand (Visit. de), 474, 475, 476, 528, 534, 548, 549.
 Clermont (G.-H. de), 352.
 Clermont - Mont - Saint-Jean (A.-Fr. de), 47, 84, 368.
 Coetquen (M^{me} de), 407.
 Colbert (M^{lles}), 256.
 Coligny (marquis de), 193.
 Coligny (Gilbert de Langheac, marquis de), 473.
 Coligny (M^{me} de), 249.
 Condé (prince de), 12, 166.
 Condren (Père de), 95, 258.
 Condrieu (Visit. de), 200, 201, 202, 277, 433, 469, 567.
 Corbeau (M.-F. de), 48, 86, 94, 96, 109, 181, 264, 272, 273, 276, 368, 377, 438, 499, 500, 575, 576, 591.
 Cornavin (Francesco), 429.
 Costa (président), 377, 407, 414.
 Costa (Marie-Alexis), 602.
 Costa (Marguerite-Aimée), 182.
 Coulanges (Marie de), 28 à 30, 106, 232.
 Coux (chanoine de), 464.
 Craffort (Père de), 478.
 Crémieux (Visit. de), 35, 36, 46, 47, 307, 469.
 Créqui (duc de), 357.
 Crest (Visit. de), 96, 560 à 563, 565 à 568, 570, 571, 573, 577 à 579, 581, 622.
 Croisy-Harcourt (comtesse de), 506, 507, 518.
 Croix de Fésigny (F.-A. de la), 44, 181, 336, 345, 368, 385.
 Croux (Thomas de), 174.
 Cuzy (de), V. Chaugy.
 Dalet (A.-C. de), 523, 525 à 528, 537, 547.
 Dalet (comte et comtesse de), 475, 476.
 Dalos (Th.-M. de), 586.
 Dardault (M.-A.), 83, 269, 367, 368, 369, 418 à 421, 425, 433, 440, 445, 471, 475, 483, 491, 493, 497, 505, 508, 509, 517, 522, 523, 550, 553 à 557, 572, 575, 578, 599, 600, 603.
 Darlay (sœur), 471.
 Daubigny (M.-A.), 551.
 Debeaune (abbé), 532.
 Degourd, 534, 535.
 Delaunay (Père), 316.
 Depreux, 527, 533, 534.
 Descarlati (abbé), 263.
 Deshayes (Antoine), 59.
 Desportes (Philippe), 53.
 Dijon (Visit. de), 34, 435.
 Domat (Jean), 478, 479.
 Dufour, 352.
 Dumas (Jean), 476, 529, 530.
 Duranti (Père), 514, 519.
 Duret (M.-C.), 579, 580, 606.
 Duret (Suzanne), 181, 336, 368.
 Durye (M.-C.), 574.
 Embrun (Visit. d'), 181, 196, 268, 307.
 Emery (d'), 124.
 Enghien (duc d'), 283.
 Epaulles (Henri-Robert aux), 13.
 Epaulles (Suzanne aux), 13.
 Escrots (Philiberte d'), 21.
 Essève (François), 123, 124.
 Este (cardinal d'), 213.
 Este (Anne d'), 125.
 Estissac, 57.
 Estrades (d'), 594.
 Estrées (Gabrielle d'), 190.
 Estrehan (d'), 404.
 Eudes (Père), 257, 506, 507.
 Faber (M.-M.), 272, 273.
 Faber (Marie-Renée), 277, 339, 506.
 Fabry (A.-M.), 200, 201, 202.
 Facchinetti (cardinal), 138.
 Fauchier, 528.
 Favre (François), 487.
 Favre (M.-J.), 41, 46, 86, 87, 93, 118, 278, 410, 421, 424, 475.
 Favre (Pierre), 176.
 Favre (président), 13.
 Favre (René), 225.
 Favre de Charmette (Mère), 602.
 Favrot (P.-J.), 42, 207, 369.
 Febei (Mgr), 354, 372, 440, 441.
 Fénélon, 258.
 Ferté (Marguerite de la), 6.
 Fichet (Père Alexandre), 120, 121, 203, 258.
 Fichet (M.-A.), 47, 120, 177, 180, 187, 203, 275, 278, 336, 345, 367, 368, 385, 425, 597.
 Fléchère (Innocente de la), 276, 558.
 Fleury (marquis de), 282, 313, 429, 431.
 Flocard (F.-A.), 84, 181, 184, 192, 202, 205, 210, 219, 224, 277, 278, 303, 359, 360.
 Flory (Claude-Thérèse), 189.
 Flory (Marie-Isabelle), 181.
 Flory (Madeleine-Angélique), 369.
 Fontaine (L.-E. de), 281, 362, 417, 496, 619.
 Fontenailles (de), 7.
 Fontenille (de), 476, 529, 533.
 Foras (de), 16.
 Fortia (de), 532, 533, 536, 538, 540, 541.
 Fouquet (Angélique), 256, 277, 281.
 Fouquet (Elisabeth), 256, 281, 499.
 Fouquet (M.-Th.), 256, 277, 281, 570.

Fouquet (surintendant), 281.
 Fournier (M.-J.), 382, 469, 507, 527, 528, 534, 540, 549, 579, 593, 608, 609, 611.
 France (Marguerite de), duchesse de Savoie, 284.
 Franciotti (cardinal), 216, 326.
 François I^{er}, 125.
 Frémoyot (famille), 18.
 Frémyot (André), archev. de Bourges, 34, 43, 97, 105, 106, 124, 250, 332.
 Fribourg (Visit. de), 194 à 196.
 Fuensaldagne (comte de), 246.
 Gabriel (de), 314.
 Galerie (maison de la), 41, 47, 108, 110, 116, 187, 277, 278, 279.
 Gallo (cardinal), 258.
 Galoubie (sieur), 533.
 Garenne des Ifs (de la), 506.
 Garin (Fr.-A.), 368.
 Garnier du Vouchot de Toulonjon, V. Toulonjon.
 Gaston d'Orléans, 376.
 Genin (Jérôme), 233.
 Giarde (Père), évêque de Castro, 137, 141, 258.
 Gilbert (M.-J.), 181, 182, 384, 424, 453, 559.
 Gini, 206, 210, 218, 221.
 Godeau, évêque de Grasse, 130.
 Gœsle (de), 518, 514.
 Gojos (J.-R.), 606, 611.
 Gondi, 130.
 Gonzague (Marie de), 256.
 Gottry (Nicolas), 293.
 Grandmaison (sœur de), 306.
 Grandval (Antoine de), 7, 21.
 Granery (de), 589.
 Granier (Pierre), 527, 529, 532, 533, 534, 536.
 Grasse (Visit. de), 196.
 Grave (Fr.-G. de la), 197, 368, 423.

Grenoble (Visit. de), 89, 270, 306, 307, 570, 571, 618.
 Grenoble (2^e monast. de la Visit.), 307.
 Greyfié (P.-R.), 182, 454, 602.
 Grignan (M^{me} de), 474.
 Grillon (marquis de), 398, 400.
 Grolée (comte de), 280.
 Gruyère (Visit. de), 193 à 195, 199, 200.
 Guérin (A.-M.), 149, 362, 539, 540, 620.
 Guérin (Dom Juste), év. de Genève, 42, 94, 99, 100, 123, 128, 129, 140, 250, 303, 310, 312, 421, 423, 453.
 Guérin (Pierre), 524, 525, 527, 529, 532, 544, 545, 549.
 Harel (Père Jacques), 234, 235, 248, 279, 290, 291, 298, 327, 345, 352, 395, 396, 423, 437, 439, 485, 608.
 Hauteville (Nicolas de), 167, 168, 171, 172, 258, 287 à 294, 298, 300, 301, 305, 308, 309, 317, 318, 320, 321, 488, 489, 500, 502 à 504, 507, 509, 510, 518, 526, 527, 531, 535 à 537, 542, 544 à 547, 554, 620.
 Hayneuve (Père), 258.
 Heaume (Père de), 312, 315.
 Henri III, 7.
 Henri IV, 130, 131, 180, 190, 282.
 Henriette de France, reine d'Angleterre, 256, 344.
 Heurtault (C.-A.), 509.
 Hugon (sœur Claude), 509, 516, 520, 530, 544.
 Humbert (M.-Fr.), 180, 182, 368, 369.
 Hyacinthe (Père), 245.
 Innocent X, 128, 130, 137, 207, 210, 212.
 Isnard (Père), 89.
 Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, 130.

Jacques II, roi d'Angleterre, 256.
 Jaycourt (Laurette de), 4.
 Jay (chanoine), 310, 311, 312.
 Jean de Saint-François (Dom), 254.
 Jolly (Edme), 286.
 Lafayette (M^{me} de), 407.
 Lafayette (Louise-Angélique de), 131, 132, 256, 281, 362, 417, 619.
 La Guiche, V. Saint-Géran.
 La Guiche (François de), 10.
 Lamoignon (M^{me} de), 256, 540.
 Lamoignon (président de), 539.
 Lancelot, 494 à 497.
 Langres (Visit. de), 199, 205.
 Lantilli (de), voir Chaugy (famille de).
 Lascaris (Mgr), év. de Carpentras, 578, 580, 587, 606.
 Laurent (Dom Michel), 10.
 Le Clerc (Père), 408, 427.
 Le Comte (E.-A.), 505.
 Le Massan (Dom Innocent), 313, 614.
 Le Roy (M.-A.), 362, 620.
 Lévis (Jean-Claude de), 25.
 Lhuillier (H.-A.), 119, 130, 132, 133, 137, 149.
 Liman (de), 7, 8.
 Lingendes (Mgr de), év. de Mâcon, 360, 363.
 Lionne (M^{me} de), 256.
 Lionne (Hugues de), 404 à 406.
 Loisel (Pierre), 166, 173, 174, 258, 288, 488, 500 à 504, 507, 537, 542, 545, 556, 570, 573, 574, 581, 608.
 Loménie de Brienne, 494.
 Longaunay (Jean de), 18.

- Longaunay (Suzanne de), 13.
- Longuetterre (de), 254.
- Longueville (duc de), 283, 506.
- Longueville (duchesse de), 506.
- Lopin (A.-A.), 420, 433.
- Lorraine (Charles IV, duc de), 130.
- Lorraine (Henri de), archev. de Reims, 131.
- Lorraine (Henriette de), princesse de Phalsbourg, 207.
- Louis XIII, 12, 57 à 59, 104, 131, 160, 180, 254, 382.
- Louis XIV, 132, 245, 255, 282, 283, 343, 344, 351, 357, 394, 395, 403, 405, 407, 590, 619.
- Lucinge (A. - B. de), 182, 369.
- Lucinge (Elisabeth de), 31, 33 à 35, 47, 52, 53, 56, 84, 108, 109, 120, 181, 264, 272, 273, 276, 356, 368, 499, 591.
- Lucinge (Scholastique de), 182.
- Lullin (marquis de), 228, 255, 266, 285, 347.
- Lyon-Bellecour (Visit. de), 4, 35, 46, 47, 73, 87, 109, 110, 116, 148, 149, 200, 239, 248, 249, 255, 263, 270, 277, 279, 354, 411, 416, 433, 435, 438, 492, 494, 495, 496, 542, 550, 560, 563, 564, 567.
- Lyon (2^e monast. de la Visitat.), V. Antiquaille.
- Lyon (3^e monast. de la Visit. de), 209, 416, 435, 438, 560, 563, 564, 575.
- Mâcon (Visit. de), 360, 363, 366, 470.
- Madeleine de Bagny (Claude de la), év. d'Autun, 19.
- Madeleine de Saint-Joseph, carmélite, 333.
- Magistry (Barthélémy), 317, 324, 391, 614.
- Malines (Père), 316.
- Malteste (M.-Ph.), 433, 489, 494.
- Mamers (Visit. de), 433.
- Mancini (Laura), 130.
- Mancini (M^{lle}), 256, 282.
- Mangot (M.-S.), 476, 492, 512, 547.
- Marcher (abbé), 87, 115.
- Marigny (L.-D. de), 49, 368, 369, 410, 411, 412, 420, 448, 467, 476, 480, 559, 560, 595.
- Marillac (sieur), 541.
- Marip (Dom Maurice), 38, 57, 99, 100, 127.
- Marin de Saint-Michel (sœur), 277, 577, 578.
- Marnat, 525, 529.
- Marquemont (Denis de), archev. de Lyon, 148.
- Marseille (Visit. de), 196, 257, 435.
- Martignat (M.-D. de), 48, 180, 188 à 191, 286, 363, 581.
- Maselly (M.-C. de), 577, 578.
- Maupas du Tour (Henri Cauchon de), év. du Puy, et plus tard d'Evreux, 119, 120, 130 à 134, 136, 137, 158, 170, 218, 221 à 224, 226, 229, 230, 235 à 249, 254, 258, 266, 294 à 297, 299, 304, 306, 307, 313, 315, 328, 333, 339 à 345, 353 à 357, 361, 362, 380, 395, 403 à 405, 408, 411, 413 à 419, 427, 472, 486, 541 à 543, 564, 619, 621.
- Maupeou (M.-E. de), 281.
- Mazarin, 190, 213, 501.
- Médicis (Marie de), 21, 96, 131.
- Meinier (T.-Lucie), 567, 576.
- Melun (Visit. de), 507.
- Mépieu (M^{me} de), 58.
- Michel (abbé), 275.
- Michel (M.-M.), 194, 196, 277, 268, 370, 423, 424, 558.
- Miget (Jean), 221, 225, 232 à 237, 242, 326, 333, 334, 336, 338, 342, 353.
- Miglet de Chaugy, 2.
- Millet de Faverges (Paul), év. de Maurienne, 223, 224, 230, 237.
- Milliet de Challes (François-Amédée), archev. de Tarentaise, 223, 369, 437, 439, 442 à 468, 479 à 481.
- Miramion (M^{lle} de), 281.
- Modène (duc de), 206.
- Modène (Visit. de), 264, 459, 589.
- Monaco (prince de), 570.
- Montaigu (Guillemette de), 4.
- Montany (Fr.-M. de), 57.
- Montargis (Visit. de), 507.
- Montferrand (Visit. de), 124, 127, 155, 276, 433, 462, 464 à 469, 474 à 564, 621, 622.
- Montfort de Loblaz (chapoine de), 293, 300, 313.
- Montheron, 137, 141, 206.
- Monthoux (baronne de), 400, 401, 403, 430.
- Monthoux (chanoine de Queyge de), 293, 294, 312, 401, 428, 430, 497.
- Monthoux (P.-J. de), 368.
- Monthoux (Philiberte-Emmanuelle de), 181, 505, 360, 411, 493, 497, 498, 500, 559, 560, 595, 599, 623.
- Montjoie (François), 524, 525, 527.
- Monthuel (Visit. de), 307, 469.
- Montmorency (Marie-Félice des Ursins, duchesse de), 23, 111, 113, 115, 124, 126, 136, 256, 273, 237, 438.
- Montmorency (Henri, duc de), 22, 111.
- Montmorin (Mère de), 273, 474, 563.
- Montorcier, 476, 479.

- Montpellier (Visit. de), 410, 435.
 Montpensier (M^{lle} de), 12, 282 à 284, 376, 377, 406, 506.
 Montrouge (Jacques de), év. de Saint-Flour, 223, 237, 238, 240, 242, 266.
 Moranges, 533.
 Mothe-Houdancour (Jérôme de la), év. de Saint-Flour, 445, 446, 448.
 Motteville (M^{me} de), 281.
 Moulin (J.-M. du), 195.
 Moulins (Visit. de), 14, 15, 16, 21, 29, 30, 96, 111, 113, 115, 137, 181, 305, 361, 410, 411, 435, 438, 445, 497, 507, 574, 618.
 Mouxy (sœur de), 368.
 Naldi, 206, 210.
 Nancy (Visit. de), 369.
 Nemours (Philippe de Genevois), 125.
 Nemours (Jacques de Genevois), 125.
 Nemours (Henri I^{er} de Genevois), 41, 59, 125.
 Nemours (Louis de Genevois), 190.
 Nemours (Charles-Amédée de Genevois), 123, 126, 181, 189, 190, 281, 283, 285.
 Nemours (Elisabeth de Vendôme, duchesse de), 126, 190, 191, 281 à 288, 291, 301, 305 à 307, 309, 361, 377, 388, 406, 423.
 Nemours (Marie-Jeanne-Baptiste de), duchesse de Savoie, 256, 281, 282, 284, 285, 287, 291, 376, 377, 406 à 409, 415, 428, 429, 413 à 466, 481, 567, 581 à 612, 622, 623.
 Nemours (Marie-Françoise-Elisabeth de), reine de Portugal, 281, 282, 306, 406.
 Neuchèse (Mgr de), év. de Chalon-sur-Saône, 34, 273, 274.
 Nevers (Visit. de), 19, 29, 30, 87, 395, 507, 522, 523.
 Nice (Visit. de), 196.
 Nicolas (chanoine), 503, 524, 532.
 Nicollin, 41.
 Nini (cardinal), 441.
 Noailles (Marie-Christine de), 279.
 Noblet (M.-E. de), 570, 579.
 Normand (M.-C.), 433, 470.
 Nouvelle (M.-B. de), 181, 375, 376, 412, 413, 427, 432, 442, 445, 448, 460, 467, 480, 482, 560, 595.
 Noverry (Fr.-E. de), 336.
 Nozet (du), 209, 210.
 Olier (M.), 187, 257, 277, 307, 501.
 Oncieu (chanoine d'), 313.
 Orléans (duchesse d'), 590.
 Orléans (Françoise d'), 376, 377.
 Orléans - Longueville (Charlotte d'), 125.
 Orléans - Longueville (Marie d'), 283.
 Orléans (Visit. d'), 29, 52, 395, 509.
 Palais (Marie-Aimée du), 476, 477, 503, 509, 520, 530, 532, 533, 537, 540.
 Palierne (de), 14.
 Pamphili (cardinal), 128.
 Paray (Visit. de), 27, 29, 30, 468.
 Parella (marquis de), 407.
 Paris (Visit. de), monast. de la rue Saint-Antoine, 16, 86, 87, 106, 119, 124, 130, 131, 133, 149, 158, 190, 235, 237, 255, 281, 304, 362, 407, 417, 473, 502, 539, 560, 563, 564, 565, 574.
 Monast. du faubourg Saint-Jacques, 46, 130, 539, 540, 560, 563, 564, 565, 574.
 Monast. de la rue Montorgueil, puis rue du Bac, 362, 538, 539, 560, 563, 564, 565.
 Parme (duc de), 206.
 Pascal, 495.
 Pascal (Gilberte), M^{me} Périer, 478.
 Passelaigue (Mgr de), év. de Belley, 210, 211, 223, 224, 240, 241, 242, 294, 306, 348.
 Passier (A.-M. de), 182, 183, 367.
 Passier (M.-Th. de), 182, 336, 367, 390, 551, 552, 558, 560, 576, 613.
 Pastourel (prieur), 586.
 Pasturel, 529, 533, 538.
 Patin (F.-M.), 507.
 Patrice (Père), 245.
 Patrizio (marquis), 402.
 Pavillon (Nicolas), 494.
 Péguillin, comte de Lauzun, 406.
 Pélissier (M.-G.), 548.
 Pellet (J.-A.), 181, 368.
 Périer (Florin), 478, 495.
 Perrouse (Bertrand de la), 292, 341, 377 à 382, 390, 392, 396 à 400, 402, 405, 409.
 Perrouse (abbé ou prieur de la), 397 à 399, 401, 582, 583.
 Perrouse (d'Arvey de la), sénateur, 399, 401.
 Pesse (François de la), 277, 399.
 Pesse (Fr.-A. de la), 369, 423.
 Phéippeaux (Raymon), sieur de Herbault, 12.
 Philippe le Bon, duc de Bourgogne, 3, 4.
 Pianesse (marquis de), 101, 282, 292, 298, 312 à 321, 385, 389, 392, 409, 415, 431.
 Piccolomini (marquis), 402.
 Picoteau (Jeanne), 48, 87, 96, 181, 368.
 Pignerol (Visit. de), 196, 346.
 Pingon (Fr.-C. de), 181, 368, 425.

- Pignon de Cusy (famille de), 36, 158.
 Pion, 279, 280.
 Plessis-Richelieu (cardinal du), archev. de Lyon, 110, 111.
 Poitiers (Visit. de), 468.
 Poirière (Elisabeth de la), 7.
 Poncet (Père), 352.
 Poncet (sieur), 541.
 Poncein (M.-S. de), 200, 216, 271, 277.
 Pontgibaud, 31.
 Port-Royal (religieuses de), 115, 257, 495, 496.
 Pouget (Marguerite du), 475, 537.
 Pougny (M.-C. de), 597.
 Pra (A.-F. de), 369.
 Prado (colonel), 594.
 Préchonnet (A.-Th de), 124, 155, 264, 268, 276, 475.
 Privé (M.-S.), 182, 577.
 Provane (G.-E. de), 264, 499, 500, 575, 591, 593, 600, 603, 604, 606.
 Puy (Visit. du), 133, 236, 296, 361, 410, 411.
 Queyge, v. Monthoux.
 Rabutin, v. Chantal.
 Rabutin (Guy de), 18.
 Rabutin (M.-A. de), 48, 94, 181, 256, 360, 363 à 376, 380, 385 à 394, 400, 411, 412, 420, 427, 429, 431, 435, 443, 448, 454, 460, 464, 465, 467, 468, 480, 484, 486, 490, 491, 492, 496, 505, 526, 559, 585, 593, 595 à 597, 599, 617, 623.
 Ramus (Georges), 43.
 Rapin (Père), 473, 501.
 Rebour (M.-A.), 597.
 Rebours (M.-G. de), 547.
 Rennes (Visit. de), 46, 490, 491.
 Renty (de), 257.
 Retz (cardinal de), 501.
 Richelieu (cardinal de), 57, 104, 110, 131.
 Richemont (de), v. Sales (Joseph de).
 Riom (Visit. de), 30, 46, 93, 433, 475, 476, 478, 479, 488, 507, 515, 518, 551.
 Rippe (de), 591.
 Rivière (P. de la), 42, 254.
 Roberto de Vittorii (Mgr de), 314, 316, 317, 318, 320, 321, 324.
 Roche (C.-A. Joly de la), 46, 52, 149.
 Rochefort (Edme de), marquis de la Boulaye, 22.
 Roère (Madeleine de), 158.
 Roère (sœur de), 575, 576.
 Roère (M^{lle} de), 591.
 Rofavier (Louis), 235, 279, 291, 298, 345, 396, 422, 445, 448, 485, 536, 542.
 Roget (chanoine), 401.
 Romagère (Groing de la), 7.
 Romans (Visit. de), 200, 202.
 Romè (Visit. de), 101, 137, 264, 499, 500, 576, 600, 617.
 Rosalier (sœur), 431.
 Rospigliosi (abbé Jacques), 489, 499.
 Rospigliosi (cardinal), 213, 223, 263, 489, 498.
 V. Clément IX.
 Rosset (A.-M.), 9, 19, 46, 58, 145, 180, 187, 188, 213, 240, 287, 336, 345, 368, 385, 425, 505, 558, 606.
 Rossi (Mgr), 236.
 Rossillon (Fr.-P. de), 182.
 Rossillon de Bernex (Mgr de), év. de Genève, 614.
 Rouen (Visit. de), 435.
 Roussillon (famille de), v. Chaugy.
 Roussillon (Isabelle de), 2, 3.
 Roussillon (Guy de Chaugy, baron de), v. Chaugy.
 Roussillon (Gérard de), 2, 3.
 Roussillon (Berthe de), 3.
 Roussy de Sales, 160.
 Royale (M^{me}), v. Savoie (Christine de France), et Nemours (J.-B. de).
 Rumilly (Visit. de), 58, 208, 306.
 Sacchetti (cardinal), 213.
 Saint-Amour (Visit. de), 307.
 Saint-Anthost (de), 22.
 Saint-Cyran, 494.
 Saint-Denis (Visit. de), 507.
 Saint-Flour (Visit. de), 279, 446.
 Saint-Georges (M^{me} de), 180.
 Saint-Géran (famille de la Guiche de), 4, 5, 6, 13, 15, 22, 23, 24, 25, 475.
 Saint-Géran (Jean-François de la Guiche de), 4, 6, 13 à 16, 23 à 25, 475.
 Saint-Germain d'Allié (de), 591.
 Saint-Germain (Christine de), 606.
 Saint-Hilaire (Fr. - M. de), 512.
 Saint-Innocent (sœur), 377.
 Saint-Julien (Fr. - A. de), 307.
 Saint-Julien (M^{me} de), 58.
 Saint-Jure (Père de), 258.
 Saint-Marcellin (Visit. de), 200 à 202.
 Saint-Maurice (marquis de), 208, 582.
 Saint-Maurice (Christian Chabod de), 589.
 Saint-Paul (prieur de), 316 à 321.
 Saint-Satur (abbé de), v. Toulonjon (Claude de).
 Saint-Thomas (Caron, marquis de), 301, 305, 312, 318 à 320, 324, 414, 415, 430, 437 à 440, 447, 451, 452, 458,

- 462 à 466, 583 à 585, 588, 589, 594, 596, 597.
 Sales (famille de), 158, 159, 228.
 Sales (Jean-François de), év. de Genève, 75, 40, 42, 50, 108, 128, 309, 310, 369, 370, 423.
 Sales (Charles-Auguste de), év. de Genève, 35 à 38, 107, 110, 122, 123, 128, 129, 133 à 139, 140, 143 à 146, 154, 155, 157, 158, 160 à 177, 182, 185, 191, 196 à 199, 202, 203, 208, 210, 222, 227, 236, 238, 254, 262, 278, 279, 285, 286, 288 à 293, 296 à 298, 300, 301, 304, 305 à 309, 312 à 316, 318, 321, 323 à 325, 329, 367, 369, 370, 390, 421, 423, 427, 452, 453, 498, 500 à 502, 504, 554, 620, 621.
 Sales (chanoine Joseph de), 158, 312, 313, 322, 323, 369, 389, 399, 583.
 Sales (Louis, comte de), 33, 59, 60, 158 à 162, 170, 179, 222, 298, 317, 504, 617.
 Sales (François, comte de, puis marquis de), 158, 310, 312 à 314, 317, 321 à 323, 340, 348, 360, 361, 369 à 374, 377, 378 à 385, 389 à 391, 395, 397, 399 à 402, 408, 414, 415, 434, 436, 438, 439, 454, 488, 490, 504, 557, 583.
 Salteur (Dom Basile), 391.
 San-Bemo (Visit. de), 452.
 Santistivant (comte de), 255.
 Savigni (de), 4, 22, v. Chaugy (famille de).
 Savoie (Charles III, duc de), 125.
 Savoie (Emmanuel-Philibert, duc de), 101, 284, 591.
 Savoie (Charles-Emmanuel I^{er}, duc de), 12, 101, 292, 589.
 Savoie (Victor-Amédée I^{er}, duc de), 12, 13, 100, 158, 159, 282.
 Savoie (François-Hyacinthe, duc de), 282.
 Savoie (Christine de France, duchesse de), 12, 104, 123, 128, 129, 136, 160, 163, 203, 214, 224, 252, 255, 256, 264 à 266, 282 à 285, 292, 293, 296 à 300, 305, 306, 310, 312, 313, 318 à 321, 323, 344, 347, 357, 360, 363, 366, 376, 377, 391, 401, 429, 588, 591.
 Savoie (Charles-Emmanuel II, duc de), 12, 101, 160, 282 à 287, 300, 313, 314, 315, 344, 376 à 384, 387 à 392, 396, 397, 401, 402, 406 à 408, 428 à 431, 437, 439, 443, 444, 447, 449, 455, 456, 462, 463, 465, 581, 583, 592, 621.
 Savoie (Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, duchesse de), v. Nemours.
 Savoie (Victor-Amédée II, duc de), 461, 590, 592.
 Savoie (Louise de), 125.
 Savoie (Adélaïde de), duchesse de Bavière, 392.
 Savoie (Antoine de), 292.
 Savoie (Catherine de), 101.
 Savoie (Marie de), 202.
 Savoie (Marguerite de), 282.
 Savoie (Louise de), 282.
 Savoie (Mathilde de), 101, 591.
 Savoie (Maurice de), cardinal, 13.
 Sénault (Père), 519, 520.
 Serain (Mère de), 564.
 Sernant, 529, 533.
 Serpens de Gondras de la Guiche (Marguerite des), 15.
 Servient (comte de), 280, 594.
 Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de), 28, 30, 106, 256, 407, 472, 474.
 Sévigné (Charles de), 474.
 Seyssel (Visit. de), 197, 198, 250, 308, 380, 382 à 385, 388, 394, 402, 407, 409, 415, 418, 425, à 431, 435, 438, 441, 445, 446, 458, 460, 468, 477, 542 à 545, 549 à 567, 613.
 Sibour (Fr.-M.), 404, 417, 433, 483, 574.
 Sillery (commandeur de), v. Brûlart.
 Siounas (M^{me} de), 164.
 Sisteron (Visit. de), 433.
 Soleure (Visit. de), 196.
 Souveré (de), 7.
 Surin (Père), 257.
 Tasson (marquis de), 441.
 Tasson (marquise de), 357.
 Tavan^{nes} (Jean de Saulx, vicomte de), 6.
 Tavernot (M.-M.), 144.
 Théophile de Viau, 22.
 Thérèse de l'Enfant Jésus (sainte), 66, 214.
 Thomazet, 533.
 Thonon (Visit. de), 58, 59, 159, 181.
 Thuille (de la), v. Sales (Louis de).
 Toulonjon (famille de), 7, 22, 36.
 Toulonjon (Claudine Garnier du Vouchot de), 7, 8, 10, 11, 27.
 Toulonjon (Antoine de), 7, 8, 10, 16, 17, 18, 28, 31, 36, 57, 60, 104 à 108, 126, 471.
 Toulonjon (Claude de), abbé de Saint-Satur, prieur de Mesvres, 7, 8, 10 à 12, 29, 30, 33, 37, 115, 418, 471.
 Toulonjon (Claudine de), v. Chaugy.
 Toulonjon (Françoise de Rabutin-Chantal, comtesse de), 7, 10,

- 16 à 20, 22, 27 à 35, 57, 58, 104 à 108, 113, 231, 232, 234, 351, 418, 420, 434, 440, 456 à 458, 460 à 463, 470 à 474, 542, 556, 558 à 560, 565, 566, 575, 579.
- Toulonjon (François, comte de), 10, 232, 456, 458, 461, 472.
- Toulonjon (Gabrielle de), comtesse de Busy-Rabutin, 28, 33, 34, 232, 473, 474.
- Toulouse (Visit. de), 277, 435, 506, 570.
- Tour (marquis du), 242.
- Tour (C.-E. de la), 200, 204, 205, 211.
- Tournon (Anne de), 13.
- Tournus, v. Toulonjon (famille de).
- Trécesson (Jeanne), v. Cavour.
- Tristan le Leonnois, 2.
- Trivié (M^{lle} de), 591.
- Truitat, 162, 199, 239, 607.
- Turin (Visit. de), 23, 36, 53, 95, 96, 101, 109, 181, 185, 196, 256, 264, 265, 272, 273, 276, 287, 324, 341, 377, 408, 415, 436, 438, 441, 485, 499, 575, 576, 591 à 612.
- Turpin (M.-E.), 87.
- Ugolini (Mgr), 516.
- Urbain VIII, 86, 100, 130, 139, 207, 210, 211, 214, 250, 272, 300, 602.
- Urfé (Diane de Châteaumorand d'), v. Châteaumorand.
- Urfé (Anne d'), 26.
- Urfé (Honoré d'), 23 à 26.
- Ursins (cardinal des), 136.
- Ursule (Genevière de Sainte), 479, 516.
- Valbonne (M.-A. Favre de la), 423.
- Valbonne (président de la), 108.
- Valence (Visit. de), 307.
- Valentin (A.-C.), 200.
- Vallière (M^{lle} de la), 256.
- Valot (Edouard), év. de Nevers, 523.
- Valpergue (Françoise de), 158, 591.
- Valpergue (M.-Th. de), 272, 273, 591, 604.
- Varennes (M.-A. de), 181.
- Vautravers (Charlotte de), 36.
- Vauzelles (C.-A. de), 277, 433, 496, 550, 564, 567.
- Vendôme (Élisabeth de), v. Nemours.
- Vendôme (bâtard de), 190.
- Vendôme (Louis de), duc de Mercœur, 190.
- Vendôme (duchesse de), 377, 407 à 409, 443.
- Vernet (M.-A.), 513, 548.
- Verrue (comtesse de), 605.
- Veyny d'Arbouze (Mgr de), év. de Clermont en Auvergne, 477, 482, 488, 503, 506, 507, 508, 510, 511, 513, 514, 516, 518 à 521, 524 à 526, 533, 534, 537, 539 à 548, 551, 564, 621.
- Vibo (comte), 594.
- Vibo, 581, 595, 611.
- Vidonne de Noverly (Pierre de), 294.
- Vigier (abbé), 469, 470.
- Villars (Claude-Marie de), 201, 202, 277, 433, 469, 470, 554, 567, 613, 621, 623.
- Villars (Pierre de), archev. de Vienne, 201, 202.
- Villars (Mgr de), archevêque de Vienne, neveu du précédent, 469, 542, 551, 621.
- Villars (de), ambassadeur, 594.
- Villars (Marguerite Costa du), 303.
- Villebeseix (sœurs de), 509, 530, 531, 599, 540.
- Villequier (de), 407.
- Villette (P.-J. de), 421, 424.
- Villiers (M.-A. de), 307.
- Vincent de Paul (saint), 115, 131, 133, 149, 236, 237, 257, 292, 315, 362, 501.
- Viri, 8.
- Vosery (M.-A. de), 47, 84, 368.
- Vuaz (Jacques de), 159.
- Watteville (Mgr de), év. de Lausanne, 194.
- Willecardel (François-Joseph), v. Fleury.
- Yères (abbesse d'), 190.
- Ysaye le Triste, 2.
- Yseut de Cornouaille, 2.
- Zamet (Sébastien), 199.

ERRATA

- P. XVIII, ligne 38, *lire*: Saint-Cyran.
P. 2, note 2, ligne 2, *lire*: *Frémoyot*.
P. 5, ligne 1, *lire*: Isabelle de Roussillon ou Rossillon.
P. 5, ligne 2, au lieu de Georges de Chaugy... ép. Isabelle de Montagu,
lire: Jean de Chaugy... ép. Guillemette de Montaigu ou Montagu.
P. 8, note 2, au lieu de Saint-Germain d'Auxerre, *lire*: Saint-Julien
d'Auxerre.
P. 10, note 4, ligne 10, *lire*: sa belle-sœur,... laquelle dame
P. 12, ligne 11, fermer les guillemets avant (3).
P. 19, n. 3, l. 8, *lire*: Cf. Fr. de Chaugy, *op. cit.*
P. 32, dernière ligne et p. 33, première ligne, *lire*: Genève.
P. 49, n. 2, l. 2, *lire*: recueillir.
P. 64, l. 12, *lire*: Qu'elle.
P. 92, l. 24, fermer les guillemets avant: surtout.
P. 107, l. 11, fermer les guillemets avant: et, ayant un peu prié.
P. 131, n. 2, *lire*: IV, p. 1 et ss.
P. 138, deuxième note, *lire*: (2) au lieu de (4).
P. 166, l. 20, *lire*: séjours.
P. 169, avant-dernière ligne, *lire*: Mgr François.
P. 182, n. 2, l. 13, fermer les guillemets après: passer outre.
P. 182, n. 3, au lieu de Péronne-Marie Greyfié, *lire*: Péronne-Rosalie
Greyfié.
P. 252, n. 2, l. 7, *lire*: prieurs, réguliers.
P. 256, l. 19, au lieu de M^{lle} de Lyonne, *lire*: M^{lle} de Lionne.
P. 256, ligne 21, au lieu de duchesse des Ursins, *lire*: duchesse de Mont-
morency.
P. 268, l. 4, *lire*: Billom.
P. 270, l. 10, *lire*: deviendriez.
P. 324, n. 1, *lire*: Particolari.
P. 372, l. 21 et 22, *lire*: reçus et maniés.
P. 392, l. 7, *lire*: extraordinaire.
P. 449, l. 16, *lire*: M^{me} Royale.
P. 496, note, l. 44, *lire*: mises.
P. 562, l. 13, fermer les guillemet après: je suis?
P. 609, l. 31, *lire*: garde-malade.
P. 614, l. 11, *lire*: Jean.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	VII
BIBLIOGRAPHIE	XI

LIVRE PREMIER

ENFANCE ET ADOLESCENCE (1611-1629)

CHAPITRE I. — L'ENFANCE. — Les origines; les familles de Chaugy et de Toulonjon. — La demeure familiale: Cuzy en Nivernais. — Naissance de Jacqueline. — Elle est élevée par sa grand'mère maternelle à Alone. — Voyage à Moulins et rencontre de saint François de Sales chez le maréchal de Saint-Géran, en 1619. — Mariage d'Antoine de Toulonjon avec Françoise de Rabutin-Chantal. — Le jeune ménage vient habiter Alone... 1

CHAPITRE II. — DU MONDE AU CLOÎTRE. — Retour à Cuzy. — Goûts mondains et littéraires. — Théophile de Viau. — L'Astrée et le voisinage de Châteaumorand. — Projet de mariage. — Mort de M. de Chaugy. — Opposition de M^{me} de Chaugy au projet de mariage. — Séjour à la Visitation de Paray. — Séjour à Alone. — Intimité de Jacqueline de Chaugy et de Françoise de Toulonjon. — Passage de la mère de Chantal à Alone. — Départ de Jacqueline de Chaugy pour Annecy. — Rapports avec Charles-Auguste de Sales. — Prise de voile de M^{lle} de Chaugy au premier monastère de la Visitation d'Annecy 21

LIVRE SECOND

LA FORMATION (1629-1642)

CHAPITRE I. — LE NOVICIAT. — La Visitation après la mort de saint François de Sales. — La mère de Chantal gardienne des reliques et de l'esprit du Fondateur. — Le premier monastère d'Annecy en 1629. — Séjour prolongé de la mère de Chantal à Annecy par suite de la peste et de la guerre en Savoie. — Françoise-Madeleine de Chaugy formée directement par la sainte. — La novice et la « fille du monde ». — Françoise-Madeleine prononce ses vœux le 12 juillet 1630 41

CHAPITRE II. — LA PERFECTION VISITANDINE. — Douceur apparente de la règle visitandine. — Ses exigences crucifiantes. — La mère de Chantal parfait modèle et merveilleux interprète de la perfection selon saint François de Sales. — Les bases: humilité, charité, renoncement à toute volonté propre, fidélité dans les petites choses. — Ne rien demander, ne rien refuser. — Le dénuement intérieur. — L'oraison des Filles de la Visitation. — Le but: adhésion totale au vouloir divin dans l'amour et par l'amour. — Le martyre d'amour. — Joie et dilection 62

CHAPITRE III. — SECRÉTAIRE ET CONFIDENTE DE LA MÈRE DE CHANTAL. — Divers emplois exercés par Françoise-Madeleine de Chaugy. — Secrétaire de la mère de Chantal par intérim: les *Réponses*, les *Petites Coutumes*, le *Cérémonial*. — La mère de Châtel élue supérieure à Annecy. — Son intimité avec Françoise de Chaugy. — Elle la documente sur les origines de la Visitation et provoque les confidences de la sainte. — Mort de la mère de Châtel, octobre 1637. — Françoise de Chaugy, secrétaire et confidente de sainte Chantal. — *L'Histoire des Fondations*, les *Vies des premières Mères*, les *Méditations pour les solitudes*, la correspondance. — La mère de Chantal et la canonisation de saint François de Sales ... 83

CHAPITRE IV. — VIE INTIME, JOIES ET DEUILS. — Maladies. — Epreuves intérieures. — Voyage de M^{me} de Toulonjon à Annecy. — M. de Toulonjon, gouverneur de Pignerol. — Décès de Marie de Coulanges et du comte de Toulonjon. — Retour de M^{me} de Toulonjon à Annecy, puis à Alone. — La mère de Blonay rentre au monastère d'Annecy. — Son intimité avec Françoise de Chaugy. — Départ de sainte Chantal pour Moulins. — Sa mort, 13 décembre 1641 102

LIVRE TROISIÈME

L'ŒUVRE

CHAPITRE I. — LA MISE EN ŒUVRE (1642-1647). — Publication des *Mémoires* de Françoise de Chaugy par Mgr Henri de Maupas du Tour. — Edition des *Lettres* de la mère de Chantal. — Construction d'une nouvelle église. — Françoise-Madeleine de Chaugy chargée des travaux. — Achat du Pré-Lombard. — Françoise de Chaugy assistante. — Charles-Auguste de Sales évêque de Genève-Annecy. — Reprise du projet de la canonisation de François de Sales. — L'Assemblée du clergé de France, Mgr de Maupas du Tour et les monastères de la Visitation de Paris. — Trois procureurs à Rome. — Premières déceptions 119

CHAPITRE II. — LES DIFFICULTÉS DE L'ŒUVRE. — Françoise-Madeleine de Chaugy, élue supérieure du premier monastère d'Annecy, juin 1647. — Mort de la mère de Blonay, juin 1649. — Héritage de dettes à éteindre et d'entreprises à terminer. — Comment les fondateurs de la Visitation ont conçu le rôle du premier monastère d'Annecy. — Autonomie des monastères. — Ni général, ni générale de l'Ordre. — Liens de dilection et de déférence à l'égard de la Sainte-Source. — Difficultés du rôle de Françoise-Madeleine de Chaugy 142

CHAPITRE III. — LES SOUTIENS DE L'ŒUVRE. — La famille de Sales et la Visitation. — Rapports de Louis de Sales et de Françoise-Madeleine de Chaugy. — Projet de fondation d'un monastère de la Visitation à Thorens. — Rapports de Charles-Auguste de Sales et de la mère de Chaugy. — Collaboration intellectuelle. — Leur correspondance 157

CHAPITRE IV. — SUPÉRIEURE DE LA SAINTE-SOURCE (1647-1653). — Composition du premier monastère d'Annecy. — Direction intérieure du monastère. — Marie-Denise de Martignat et le duc de Nemours. — Achèvement de l'église et des travaux. — Voyage en Suisse (mars 1650): Gruyère, Fribourg, Soleure. — Voyage à Pignerol et en Provence, juin 1650. — Fondation de Seyssel, 1651. — L'incendie de Belley. — Fondation de Langres, 1653. — Voyage en Dauphiné. — Le père Fichet et les Orato-Fleins de Rumilly. — Accusation de jansénisme. — Déposition de la mère de Chaugy, mai 1653 179

CHAPITRE V. — A LA POURSUITE DE LA CANONISATION (1650-1656). — I. Le père André de Chaugy et le cardinal Fabio Chigi. — Le père de Chaugy procureur de la cause. — Nouveau procès de non-culte à Annecy. — Mort d'Innocent X. — Le conclave de 1655. — Vœux et prières à Annecy pour le cardinal Chigi. — Election d'Alexandre VII.

II. La mère de Chaugy adresse au Pape les *Vies de quatre des premières Mères*. — Nouveau procès apostolique sur la sainteté et les miracles de François de Sales. — Mgr de Maupas du Tour, juge apostolique. — Jean Miget, avocat consistorial. — Ouverture du tombeau de François de Sales. — Interruption du procès 206

CHAPITRE VI. — DIFFICULTÉS ET DISSENTIMENTS (1656-1659). — I. Visite de M^{me} de Toulonjon et de la famille de Chaugy à Annecy. — Correspondance de Jean Miget. — Publication inopportune d'une Vie de saint François de Sales par Mgr de Maupas. — Angoisses du père de Chaugy et de Jean Miget. — Tout s'arrange.

II. Reprise et clôture du procès apostolique, 1^{er} juillet-3 septembre 1658. — Le Père de Chaugy emporte le procès à Rome. — La mère de Chaugy demande pour lui des procures à tous les monastères. — Mgr de Maupas s'estime frustré et le persuade aux monastères de Paris. — Dissentiments 231

CHAPITRE VII. — LE RAYONNEMENT DE L'INFLUENCE SALÉSIENNE. — La dévotion à saint François de Sales au XVII^e siècle. — Diffusion de ses œuvres. — Le thaumaturge. — Les monastères de la Visitation, centres d'influence. — La Visitation et la haute société française. — La Visitation et les Ordres religieux. — La mère de Chaugy et la propagande salésienne. — Sa correspondance avec le Pape, avec M^{me} Royale, avec les monastères. — Les amies de la mère de Chaugy. — Voyage à Valence..... 252

CHAPITRE VIII. — LES RAYONS ET LES OMBRES. — Projet de mariage à la cour de France et à la cour de Turin. — La duchesse de Nemours et ses filles. — Leur séjour au premier monastère d'Annecy. — Leur intimité avec la mère de Chaugy. — Nicolas de Hauteville, la famille de Sales, la Visitation et la duchesse de Nemours. — Difficultés de Mgr Charles-Auguste de Sales avec son chapitre. — Jean d'Arenthon d'Alex, mandataire du chapitre. — Mgr de Maupas et Jean d'Arenthon d'Alex. — Lettres tendancieuses contre la mère de Chaugy 281

CHAPITRE IX. — UN ÉVÊCHÉ VACANT. — Départ de la mère de Chaugy avec la duchesse de Nemours pour Paris. — But du voyage : s'entendre avec les monastères sur les dépenses de la canonisation et sur les précisions à demander à Rome touchant les constitutions. — Mort de Mgr Charles-Auguste de Sales. — Retour de la mère de Chaugy. — Candidatures de la famille de Sales à l'évêché de Genève. — Nomination de Jean d'Arenthon d'Alex par la cour de Savoie. — Cabale. — Enquête de Rome. — Rôle de la mère de Chaugy. — Jean d'Arenthon d'Alex, évêque de Genève 303

CHAPITRE X. — LA BÉATIFICATION DE FRANÇOIS DE SALES. — I. La mère de Chaugy poursuit la béatification de François de Sales. — Malentendus. — Lettre circulaire du 2 janvier 1661 où elle répond aux objections que l'on fait contre sa conduite de l'affaire. — Mgr de Maupas du Tour à Rome. — François de Sales béatifié par Alexandre VII, le 28 décembre 1661.

II. Les fêtes de la béatification à Annecy, 30 avril-8 mai 1662. — Le *Nunc dimittis* de la mère de Chaugy.

III. Départ de Mgr d'Arenthon pour Paris. — Poursuite de la canonisation à Rome. — Difficultés financières. — Rôle de Mgr de Maupas du Tour. — L'affaire de la garde corse. — Louis XIV rappelle en France son ambassadeur et Mgr de Maupas..... 325

LIVRE QUATRIÈME

L'ÉPREUVE

CHAPITRE I. — LA DÉPOSITION ET L'EXIL (1662-1664). — I. Mgr d'Arenthon et les monastères de Paris. — La mère Flocard envoyée à Mâcon. — Marie-Aimée de Rabutin rappelée au monastère d'Annecy. — Déposition de la mère de Chaugy. — Election de Marie-Aimée de Rabutin. — Sort de la mère de Chaugy. — Exhumation de Charles-Auguste de Sales. — Visite du père de Chaugy. — Les comptes de la canonisation. — Rapport calomnieux de Marie-Bonaventure de Nouvelle.

II. Mariage de Charles-Emmanuel II avec Françoise de Valois. — Mort de Christine de France et de la jeune duchesse. — La mère de Chaugy calomniée. — Le duc de Savoie donne l'ordre de la faire sortir de ses Etats. — Rôle de Bertrand de la Perrouse, du comte de Sales et de Mgr d'Arenthon. — La mère de Chaugy exilée à Seyssel 359

CHAPITRE II. — ANNECY EN ÉMOI (1664-1665). — I. La mère de Chaugy à Seyssel. — Ses lettres de justification. — La gazette de la tourière. — Courroux du comte de Sales: il se justifie au parloir de la Visitation. — Mécontentement de Mgr d'Arenthon. — Sa circulaire du 25 juillet 1664.

II. Le cardinal-légat Flavio Chigi en route vers Annecy. — Espoir des amis de la mère de Chaugy. — Anxiété du Président de la Perrouse et de Mgr d'Arenthon. — Un légat incognito. — Sa visite au tombeau du Bienheureux. — Autour de la mère de Chaugy. — Rentrée du légat à Rome. — Mgr de Maupas député vers le Pape. — Canonisation de saint François de Sales, 19 avril 1665.

III. Mariage de Charles-Emmanuel II avec Jeanne-Baptiste de Nemours. — La duchesse au monastère d'Annecy. — Emoi des adversaires de la mère de Chaugy. — La duchesse de Vendôme à Seyssel 384

CHAPITRE III. — LA MÈRE DE CHAUGY ET MGR D'ARENTHON. — I. Retour de Louise-Dorothée de Marigny au premier monastère d'Annecy. — Le rapport calomnieux de Marie-Bonaventure de Nouvelle entre les mains de Mgr d'Arenthon. — L'affaire s'ébruite. — Lettre de l'évêque de Genève à tout l'Ordre au sujet des contributions pour la canonisation.

II. Attitude de la mère de Chaugy à Seyssel. — Sa correspondance. — Douceur, humilité, patience et noblesse d'âme de l'exilée. — Visite de Mgr d'Arenthon à Seyssel.

III. Influence de M^{me} Royale. — Craintes de Mgr d'Arenthon. — La marquise de Cavour au monastère d'Annecy. — Mgr d'Arenthon en prend prétexte contre la mère de Chaugy. — Les monastères, mieux éclairés, reviennent vers l'exilée 410

CHAPITRE IV. — L'ARBITRAGE DE L'ARCHEVÊQUE DE TARENTEISE (1666). — Suppliques adressées à M^{me} Royale en faveur de la mère de Chaugy. — La duchesse les envoie à Mgr d'Arenthon. — Elle lui propose l'arbitrage de l'archevêque de Tarentaise. — Répliques de Mgr d'Arenthon. — Envoi du dossier accusateur à Mgr Milliet, archevêque de Tarentaise. — Attitude de la mère de Chaugy. — Compromis proposé par Mgr Milliet. — Acquiescement de la cour de Savoie. — Les fêtes de la canonisation à Annecy. — La mère de Chaugy n'y paraît pas. — Mécontentement de M^{me} de Toulonjon. — La mère de Chaugy revient à Annecy. — Son départ pour Montferrand 434

CHAPITRE V. — LA MÈRE DE CHAUGY, SUPÉRIEURE A MONTFERRAND (1666-1669). — La mère de Chaugy en route vers Montferrand. — Séjour à Autun et à Alone. — Le monastère de Montferrand. — Nouvelles circulaires contre la mère de Chaugy. — Son attitude. — Nouveaux effets du zèle du Père de Chaugy. — Les fêtes de la canonisation à Montferrand. — Nicolas de Hauteville orateur de ces fêtes. — Sa liaison avec Pierre

Loisel, curé de Saint-Jean-en-Grève à Paris. — Dévotion de Pierre Loisel à saint François de Sales. — Nicolas de Hauteville vient terminer à Montferrand *La Maison Naturelle de saint François de Sales*. — La mère de Beauvoir d'Alègre, professe de Montferrand, élue supérieure à la Visitation de Caen. — La mère de Chaugy est priée d'aller la conduire. — Leur départ 469

CHAPITRE VI. — L'ORAGE DE MONTFERRAND (1668-1669). — I. Le Père Aveillon, supérieur des visitandines de Montferrand. — Plaintes contre la mère de Chaugy. — L'évêque circonvenu par le Père Aveillon. — Sa visite canonique. — Trouble et division du monastère. — Fin du premier triennat de la mère de Chaugy. — Sa réélection.

II. Annulation de l'élection par l'official du diocèse. — Information juridique décrétée contre la mère de Chaugy et M. de Hauteville. — Ordre est donné d'enlever la mère de Chaugy du monastère de Montferrand. — Résistance des sœurs. — Émeute. — Excommunication et interdit.

III. La mère de Chaugy transférée au monastère de Clermont. — Son interrogatoire. — Recours au parlement et au conseil du roi. — Attitude des monastères de Paris. — Renvoi de la mère de Chaugy à Seyssel.. 508

CHAPITRE VII. — NOUVEAU SÉJOUR A SEYSEL (sept. 1669-sept. 1671). — Paix et résignation de la mère de Chaugy. — Ses amies forment le projet d'une lettre de justification. — M^{me} de Toulonjon est chargée de l'écrire. — M. Loisel conseille d'ajourner l'envoi de cette lettre. — Surnaturelle indifférence et soumission de la mère de Chaugy. — Revirement du monastère d'Anney en sa faveur. — Les supérieures de Crest et de Bourbon-Lancy la demandent pour leur monastère à Mgr d'Arenthon. — Les objections de l'évêque de Genève. — Nouvel imprimé calomnieux contre la mère de Chaugy. — Elle est élue supérieure à Crest. — Son départ 552

LIVRE CINQUIÈME

VERS L'APAISEMENT

CHAPITRE I. — LA MÈRE DE CHAUGY SUPÉRIEURE A CREST ET A CARPENTRAS (1671-1676). — Etat temporel et spirituel du monastère de Crest. — La mère de Chaugy entreprend la construction d'un monastère. — Sa sollicitude pour le progrès spirituel des sœurs. — Méditations quotidiennes préparées par la mère de Chaugy. — Fondation du monastère de Rome : on y désire la mère de Chaugy pour travailler à la béatification de la mère de Chantal. — Mgr d'Arenthon la refuse. — La mère de Chaugy fonde un monastère à Carpentras. — Elle y est nommée supérieure. — Estime générale qu'on a pour elle. — Mort de Charles-Emmanuel II. — M^{me} Royale appelle la mère de Chaugy à Turin 568

CHAPITRE II. — LA MÈRE DE CHAUGY A TURIN. SA MORT, 7 SEPTEMBRE 1680. — Entrevue de M^{me} Royale et de la mère de Chaugy. — La Visitation de Turin et la cour de Savoie. — La mère de Chaugy « avocate universelle ». — Elle est élue supérieure du monastère. — Mgr d'Arenthon et la Visitation d'Anney la redemandent pour supérieure à la Sainte-Source. — M^{me} Royale la refuse. — Projet d'un « Collège royal » de jeunes filles. — Maladie et mort de la mère de Chaugy 588

CONCLUSION 613

INDEX des noms de personnes et des monastères de la Visitation cités dans cet ouvrage 626

